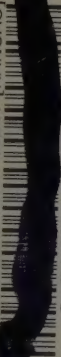


PITTSBURG STATE UNIV. [KANSAS]



3 5902 00126 9923

PORTER LIBRARY



KANSAS STATE COLLEGE
OF
PITTSBURG

844.91

M767es

WILSON

ESSAI
DE MONTHÉRIANT

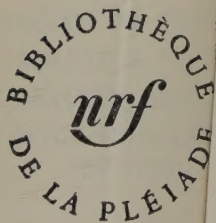
ESSAIS
DE MONTHERLANT

CE VOLUME, LE CENT SOIXANTE-SEP-
TIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE LA
PLÉIADE », PUBLIÉE AUX ÉDITIONS
GALLIMARD, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IM-
PRIMER SUR BIBLE BOLLORÉ PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH A MAYENNE.
LE SEIZE OCTOBRE MIL NEUF
CENT SOIXANTE-TROIS

MONTHERLANT

ESSAIS

PORTER LIBRARY



PRÉFACE PAR PIERRE SIPRIOT

8449/2
M767es

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© 1963, Éditions Gallimard.

CE VOLUME CONTIENT :

PRÉFACE
par Pierre Sipriot.

LA RELÈVE DU MATIN
CHANT FUNÈBRE
POUR LES MORTS DE VERDUN
AUX FONTAINES DU DÉSIR
UN VOYAGEUR SOLITAIRE
EST UN DIABLE
MORS ET VITA
SERVICE INUTILE
L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE
LE SOLSTICE DE JUIN
CARNETS 1930-1944
TEXTES SOUS UNE OCCUPATION
1940-1944

PRÉFACE

LES lecteurs de ce livre verront la continuité de l'existence et de l'œuvre de Montherlant.

Écrivain de la notation brusque, habile à fixer la variation imperceptible, Montherlant a su exprimer toutes les dispositions de sa nature, sans pour autant douter du pouvoir de l'homme sur lui-même, de la maîtrise d'une part choisie de lui-même.

*De livre en livre, on peut suivre la souplesse de cet esprit en perpétuel rebondissement. C'est d'abord le désir et le rêve qui donnent l'élan, dans *La Relève du Matin* (1920); puis la nostalgie et la fidélité dans le *Chant funèbre* (1924); l'effervescence lyrique s'ébroute dans *Les Voyageurs traqués* (1925-1930); la morale et l'esthétique les plus rigoureuses calment les extravagances avec *Service inutile* (1935); *L'Équinoxe de Septembre* et *Le Solstice de Juin* (1938-1941) définissent des règles pour le maintien et la direction de l'esprit dans des temps de désordre; enfin, *Textes sous une Occupation* ouvre des échappées de tendresse et de contemplation (1940-1944). Mais tous ces essais, nés des étapes et des étages d'une vie, des circonstances ou des conflits d'un tempérament mobile, participent à l'unité profonde d'une existence à la fois lyrique et lucide. Destinée où le passé exerce sa poussée, maintient des constantes, mais apporte aussi une saturation, qui oblige au renouveau, — ne serait-ce que par plus d'austérité. Un moment vient où l'univers de Montherlant a pris de l'âge; c'est sur la lancée tenace d'une inspiration unique que cette maturité s'exerce. Les mêmes thèmes subsistent, inclinés alors plus indolemment ou plus tragiquement vers le néant et vers la mort.*

NIHILISME

Montherlant semble improviser, alors même qu'il est porté par ce qu'il a longuement mûri, préparé; il enferme dans des

aventures familières, imprévisibles, des notions dont il n'a jamais perdu le fil et auxquelles il nous ramène sans cesse. « Vivent les sens! Eux ne trompent pas » — « Tout vient des êtres » — « Garder tout en composant tout » — « Je n'ai que l'idée que je me fais de moi pour me soutenir sur les mers du néant » — « Je construirai et, ensuite, je détruirai » — « Oui, tout le monde a raison, toujours » — « J'aurai le même sort que l'insensé, pourquoi donc ai-je été plus sage? » — « Accepter les autres, m'accepter moi-même, accepter les circonstances » — « La vie est un songe, mais le bien-faire ne s'y perd pas, quelle que soit son inutilité — inutile pour le corps social, inutile pour sauver notre âme, — parce que, ce bien, c'est à nous que nous l'avons fait », etc. Toutes ces « devises » en forme de bannière, qui font peser sur l'œuvre comme une frontière d'éternité, calme, définitive, Montherlant les a forgées, sans aucun schématisme, au sein d'une expérience renouvelée. Ce mouvement en avant, progressivement conçu et réalisé, ne communique avec le désespoir universel que parce qu'il est conduit au-delà des forces humaines; il sort de l'être dans la fraîcheur du sentiment pour se déployer dans le vide. Face au néant, Montherlant ne fait rien pour désenchanter la vie; mais s'il en concentre les faisceaux, c'est en lui seul; d'où une tension et une variété presque folles, qu'il ne parvient à briser et à ramener à l'unité que par ces maximes délibérément pessimistes qui resserrent la sensibilité vers le dedans.

Art romantique, si l'on veut, par cette expérience calculée, et l'envahissante et rassasiée mélancolie qui la précède; art classique aussi, car tous ces élans perdus et éperdus se dressent finalement dans une autonomie abrupte en sentences tranchantes. Ainsi se constitue, au-dessus de tout motif personnel, un bloc de convictions, une sphère de clarté parfaite : Arx Mentis, comme disait Sainte-Beuve de Pascal, — Pascal qui lui aussi était clarté d'une part et ténèbres partout au-delà; Pascal dont l'œuvre se situe entre le concret observé sur l'heure, vécu sans barguigner, et l'infini qui mêle les ombres aux lumières les plus évidentes. Sens du mystère enveloppant les certitudes, que Montherlant a remarquablement assimilé encore qu'il ne lui ait jamais donné un sens précis, et que la contemplation reste errante.

« Nier, croire et douter sont à l'homme^{me} ce que le courir est au cheval », dit Pascal dans ses Pensées. Dans l'écoulement des faits intérieurs, à partir d'expériences diverses,

notées dans leurs détails et leur imprévu, l'œuvre de Montherlant est tout aussi fantasmagorique. Mais justement, en cette sensibilité sans cesse accrue par la réflexion, les faits, avec la régularité de leurs rythmes, la symétrie ou le contraste de leurs lignes, composent, dans leur échelonnement, les règles que la nature impose.

La ligne mystique, qui est sans cesse poursuivie ici comme l'extension la plus vaste et la compréhension la plus riche que la conscience peut prendre sur le monde — même si, faute d'arrêter à temps l'exploration, on verse dans le nihilisme, — suit le passage furtif de la vie et son élaboration opiniâtrément poursuivie. Un revirement de l'émotion, la fiction d'un désir, l'agonie de cette fiction; tous ces aléas du quotidien nous restituent l'image de notre condition. « N'être de rien, ne rien faire, n'être rien » (*Le Fichier parisien*), et y trouver une joie amère; car tout ce « rien » est le miroitement de notre énigme et comme l'appel souterrain de la vie. « Chassez le surnaturel, il revient au galop », disait Henri Goubier dans un article sur *Don Juan*. Éprouvés jusqu'à l'assouvissement, les faits de nature se retrouvent ici transposés dans un ordre contemplatif; ils conduisent à des visions impérieuses, encore que le « surnaturel » ne soit qu'une dernière illusion à détruire.

Mais précisément cette avidité du destin où l'homme pensant se retrouve parmi des forces dont il n'est que l'enjeu, comme l'homme qui vit se sent animé par des sollicitations subversives, nous ramène à la conscience aiguë de notre condition que Montherlant ne sépare jamais de l'acceptation : « Qu'ai-je fait d'autre depuis quarante ans, qu'accepter? Accepter les autres, m'accepter moi-même, accepter les circonstances; accepter en approuvant. » (*Montherlant vous parle**.) Et c'est là justement l'objet de l'art : donner aux hommes ce surcroît de conscience qui les débarrasse du sentiment étroit et possessif de soi et du monde « pour les faire accéder à la condition sacrée », comme dit Malraux. Défi que Montherlant interprète plutôt comme une loi de participation qu'il croit entendre dans un fragment d'Euripide : « Rien de ce qui est fatal ne doit nous paraître cruel »; aussi chez Marc-Aurèle : « O monde, je veux ce que tu veux. Tout ce qui arrive

* En 1951, Montherlant a préfacé une anthologie phonographique de son œuvre présentée par les disques « Festival ». Le texte que nous citons est extrait de cette allocution.

arrive justement »; ou chez Nietzsche : « Dire oui à la vie. » Dans ses aspects négatifs et tragiques, l'acceptation affirme donc un antihumanisme qui est la marque dérisoire du passage humain dans un monde inhumain. Si l'homme n'est pas la mesure de toutes choses, la discontinuité de l'apparence, son caractère de fatalité, entraînent une équivalence générale des êtres et des conduites, un anéantissement de tout progrès humain.

Mais les rapports de Montherlant avec l'insensibilité ont toujours été sur fond d'impatience : « Arrivé à la pointe sublime de l'insensibilité et du détachement, le Parfait se mit à trembler, prit sa tête dans ses mains : « Mon Dieu! je n'avais pas voulu cela. » Et il commença de se rattacher et de se resensibiliser. » (*Textes sous une Occupation.*) Nietzsche, de la même manière, niait les valeurs traditionnelles pour se satisfaire de la seule « surface des choses » : passer du divin à l'humain, de l'esprit à l'instinct. Le bonheur serait alors de se pelotonner au cœur de sa vie, de transporter cette vie au centre du monde, comme si elle pouvait en être le but. Illusion d'autant plus tenace qu'au-delà de ce bonheur fixé, il n'y a rien. Un rien aussi indifférent que la manière dont on meurt, aussi total que la mort, au moins la mort de M. Dandillot* : « Ça n'a aucune importance. » Stérilité profonde contre laquelle on ne peut lutter que par ce qu'on a à dire sur la vie : le dernier jugement qui remet tout en place. Ferrante, avant sa mort, éclaire d'une lumière vive ses désirs et ses déceptions, — mort pleine de franchise (pour la vie), et de passion de tuer tout ce qui peut vivre encore. Cette idée du néant, qui pénètre tout, et s'engendre lui-même, peut conduire à la folie et à l'acquiescement de Jeanne la Folle, que sa déraison même délivre, et place dans un état d'abandon et de pauvreté favorables à la paix de l'âme. Cette idée peut

* Romans et Œuvres de fiction non théâtrales : *Pitié pour les femmes*, La Pléiade, p. 1183. Il y a chez Montherlant, à l'égard de la mort, une prudence tout antique, qui rappelle l'attitude de nos écrivains nourris, eux aussi, aux textes anciens : Montaigne, Alain. On ne peut pas ne pas penser à la mort, mais, au sein de cette conscience, il faut employer toute sa raison à accepter et à rester un peu tranquille : « Préparation à la mort! Il n'y a qu'une préparation à la mort; elle est d'être rassasié : d'âme, de cœur, d'esprit, de chair. A ras bords. Et il n'y a qu'une immortalité qui vaudrait d'être souhaitée : celle de la vie. » (Mors et Vita.)

aussi agiter toute une révolte : celle de Costals quand il croit avoir la lèpre, celle du roi Minos dans Encore un instant de bonheur.*

O Dieu ! ne me sera-t-il pas donné avant de mourir de voir peu à peu sous mon bras, toujours plus loin, tout alentour, un vide enfin digne d'un roi prendre la place de la matière ?

Cette course avec la nécessité destructrice, cette main vengeresse qui veut précipiter la fin pour laisser au moins son empreinte sur les plages du néant, elle donne encore, sous une forme atténuée et conceptuelle, le : « J'édifierai et je détruirai », qui est une des constantes de l'œuvre. J'édifierai parce qu'on ne peut pas ne pas édifier, mais dans les limites d'une action non agissante, qui fait juste ce qu'elle ne peut pas éviter de faire. Je détruirai, car la décision du juste doit ratifier la nécessité.

*La seule victoire de l'homme, c'est cette défaite organisée, prévue. Volonté infernale, pourrait-on dire ; mais que Montherlant a su transfigurer par la pleine conscience du mal, par une tension à toute épreuve, où ne viennent se glisser ni jalousie ni gaspillage, aucun remords : retour contre soi parfaitement libre, où celui qui crée et celui qui détruit se mesurent sans se connaître, et ne peuvent imaginer, de l'un à l'autre, de ces échanges, de ces compromissions, de ces contaminations, qui font les destins d'artifice et de fraude. Pur dans le bien ; pur dans le mal ; l'union de ces deux directions contraires, et leur justification, se trouvent finalement dans le conflit tragique qui est au cœur de l'œuvre de Montherlant, comme de l'œuvre de Racine : un monde impassible au sein duquel le héros s'agite vainement dans une solitude absolue, sans autre pouvoir que le mirage de son incantation, les simulacres aimables de son désir, et les voix du « dialogue solitaire** » par lequel il se répond sans cesse.*

* Cf. *Romans et Œuvres de fiction non théâtrales*, pp. 677-682.

** C'est le mot utilisé par Lukacs pour caractériser la situation du héros tragique, conscient mais impuissant, dont les conflits sont essentiellement insolubles — alors que dans le drame, les conflits peuvent être résolus. Cf. Lucien Goldmann, *Le Dieu caché*.

LE SENSIBLE ET LE PROFOND

S'il faut insister tout de suite quand on aborde l'œuvre de Montherlant sur « ces fins qui ne sont que des fins », c'est qu'elles donnent la tonalité essentielle sur quoi il orchestre la rumeur de la vie et de la mort.

Mais la représentation chez Montherlant est sur plusieurs plans. L'aridité des grands gestes symboliques, faits pour passer le long d'une éternité indéfinie, n'exclut pas dans le même temps l'expression psychologique et dramatique examinée avec exactitude : « Exaltation ? Oui, mais sur de la minutie. Dionysos ? Certes ! mais, comme Léon X dans le tableau de Raphaël, Dionysos avec une loupe à la main. » (Les Olympiques.) Montherlant a cultivé sans cesse cette double vérité du « sensible » et du « profond ». Il est trop passionné et trop psychologue pour se détacher de ce qu'il désire, vit et observe. Mais l'interrogation obstinée qui s'efforce à une sorte de transformation, le sentiment que tout passe comme le réel passe, forcent sans cesse le récit, le portent en avant, sans effort, du sensible au profond, de l'évidence à la compréhension effective, du psychologique au métaphysique.

Rien dans cette œuvre n'échappe à l'alignement des principes, fixes comme les corps célestes. Qu'il s'agisse de la tombe de Montherlant, des chanteurs arabes, d'un accident de la rue, des prisonniers, de l'Assomption de Khosrau, de Goethe ou de Saint-Simon, le lecteur de Service inutile ou des Textes sous une Occupation est toujours ramené aux mêmes conclusions.

Mais pourtant la pénétration de la vie quotidienne est si lumineuse, les expériences choisies si simples, proches et maniabiles, le donné garde tant d'ampleur et de mystères dans le déplacement des éclairages, que la réflexion n'a rien de préconçu, de tassé, de comprimé. Elle s'ajoute d'elle-même comme un sens supplémentaire réglé sur la magie de la vie ; elle laisse les choses dans leur transparence. A la fois tout est étalé, explicite et mystérieux : « Il y a le réel et il y a l'irréel. Au-delà du réel et au-delà de l'irréel, il y a le profond. C'est le profond que me suggère la Présentation du Capitaine Romero. » (Un Voyageur solitaire est un diable : Sur le Greco.)

C'est pourquoi Montherlant, qui a pourtant le sens du « synchrétisme », s'est rarement résumé. S'il l'a tenté çà et là, c'est par référence à des influences révélatrices — le livre de L'Ecclésiaste dans Textes sous une Occupation, — sous un épanouissement de formes, dans une perspective de pénombre qui relance l'invention jusque dans l'immensité indéfinie du vide, comme on le voit dans Synchrétisme et Alternance, ou encore dans L'Assomption du Roi des Rois, texte qui débouche sur le fatras somptueux de la Sixtine pour y célébrer selon les plus déconcertantes arabesques la « religion de l'indéterminé ». De même, dans les Carnets : « Mon côté « pas fixé » aime ces rêves où une chose est en même temps une autre chose ; un lieu, un autre lieu. Tout est confusion. » L'itinéraire qu'on lira au début de Service inutile est plutôt une mise en ordre de l'homme, — mise en ordre qui n'est pas faite de passés conciliés, mais de ruptures, et d'autant plus nettes que les « crises se dénouent sans raison apparente ». L'évolution littéraire est elle aussi décrite sommairement dans une phrase des Carnets : « J'ai eu d'abord l'étape « lyrique » (La Relève du Matin, Le Songe), puis l'étape « objective » (Les Célibataires, Les Jeunes Filles), puis l'étape « moraliste ». Ailleurs, dans une conférence sur L'Art et la Vie recueillie à la fin de Brocéliande, il a parlé de la « zone d'ombre » étendue sur toute une vie d'écrivain. La littérature macère dans la vie : « Je n'aime pas l'art qui invente parce qu'il est un succédané, une manière de remplacement de la vie, une excuse pour ne pas vivre ; c'est celui-là qui est l'art-défaite. » (Carnets.) Mais comme elle rend témoignage du gouvernement de l'artiste, de sa possession la plus profonde par la puissance du jugement qui choisit, ordonne et trie, l'œuvre faite efface tout le matériel qui a servi, c'est-à-dire la vie privée. De plus, on ne peut pas penser à propos de tout, et il arrive que les idées mûries avec le plus de patience et d'industrie détournent de l'existence réelle. Donc, l'art est une vue sur la vie, une formulation : « Mes livres sont quelque chose de dérisoire, en regard de mon expérience de vie. » (Carnets.) La littérature surprend, elle force le trait pour capter l'attention, surexcite tel épisode et divise l'auteur d'avec lui-même. Sans doute l'œuvre ne ment pas, car elle tient compte de l'expérience, mais elle est toujours un peu en deçà ou au-delà, dans une zone marginale où les idées, les simples projets, les aperçus les plus fugaces, les tressaille-

ments, les bizarreries d'humeur prennent un contenu qu'on exprime avec d'autant plus d'insouciance qu'on attribue ces successions d'état à Pierre Costals, au roi Ferrante, à Malatesta, qui ne liront jamais ce qu'on a écrit sur eux.

A cet égard, il y a une grande opposition entre les œuvres de fiction où Montherlant anime des personnages (théâtre et romans) et les essais recueillis dans ce volume, où il parle en son nom propre. La libre spontanéité — car c'est toujours la vie dans sa magnifique prodigalité que Montherlant dispense; comme l'Alban des Bestiaires, il « n'accroche » pas à ce qui est triste et ennuyeux, — la spontanéité s'accompagne ici d'une lente préparation où l'on ne dit une chose qu'après l'avoir longuement éprouvée, admise, comprise. Et si cette lente absorption des événements et des êtres entraîne des redites, elles sont comme le précipité d'une longue méditation. Le thématisme confère autorité et poids à des idées que le for intérieur relance dans diverses occasions, sans trop les modifier. « Il n'y a rien que je n'aie vérifié par moi-même, et c'est pourquoi j'ai été si lent. Je n'ai rien endossé tout fait, par écrit, sur ouï-dire. J'ai dans les choses des racines. Je n'ai jamais dit que cela dont j'étais plein. » (Un Voyageur solitaire est un diable.)

Cette unité poursuivie à travers tant de hasards ne simplifie pas le rapport avec le réel, malgré l'opulence de l'expression. Sans doute l'œuvre ne rend compte que de ce qui est réellement arrivé, mais presque toujours c'est par le souvenir que l'impulsion et l'expression prolifèrent.

Montherlant écrit souvent « comme on se souvient », à la façon de Joubert. C'est au passé qu'il demande le large mouvement d'inspiration qui redresse ce que le présent peut avoir de flou, d'indistinct. Les faits s'épurent dans le souvenir, prennent leur force de vérité, leur densité affective. D'où l'aspect calculé, rythmé de ces textes tout tissés de réminiscences. Le temps chez Montherlant est assez peu créateur : « Tout est reprise, refrain, ritournelle », constate le roi Ferrante dans *La Reine morte*. Et cette mécanique permet d'épuiser le suc, le bien-fondé, la valeur d'exemple de certaines convictions ou impressions qui reviennent toujours.

Mais par contre-coup, ces évidences, ces stabilités opposent une prodigieuse résistance au siècle, accentuent le décalage de ce qu'on écrit avec le monde où l'on écrit. *La Relève du Matin* est le poème du souvenir, le lyrisme propre à la mémoire; *Mors et Vita* est une œuvre à demi couverte d'ombres, écrite

pour les morts; Service inutile proclame l'insignifiance de l'actualité et la prééminence du « chant profond ». Dans Le Solstice de Juin, Montherlant dénonce l'impératif « il faut être de son temps » comme une expression du désordre que la toute-puissance de la grande presse et l'invention des rotatives ont introduit dans nos esprits. Et Textes sous une Occupation relâche encore le lien avec la terre puisque le livre est écrit « comme si on était mort » et que la passion de l'inactuel et la passion de l'inaction se perdent elles-mêmes, tel « le fil de fumée qui s'élève dans le désert, au crépuscule, des feux des nomades ».

DÉSIR ET VOLONTÉ

« Je voudrais ne plus m'occuper que de moi-même* ». »

Cette simplification, ce dépouillement par réduction du monde à l'intériorité, à quoi Montherlant a soumis sa vie — « la seule leçon des maîtres, c'est d'être soi-même » (Carnets) — fait reposer son œuvre sur une région profonde de son être qu'il a souvent cernée et où il n'y a de place que pour ce qu'on donne à la création et aux créatures.

« Je ne sais qu'aimer », c'est une phrase du Songe (1922). Le côté le plus positif du génie de Montherlant est sa sensibilité aux mouvements de la passion, à leur rythme élémentaire auquel sa vitalité prête une sorte d'héroïsme, de lumière et de liberté. « Vous n'y pensez que trop, à vos péchés! » disait Péguy. Montherlant n'y pense jamais, au moins au péché des sens. Cette zone que la littérature aborde ordinairement avec un parti pris morose, comme une descente terrifiée chez l'ennemi cochon qui sommeille, est traitée ici avec générosité; le désir garde quelque chose de l'enfance. J.-N. Faure-Biguet soulignait chez son condisciple de Janson de Sailly « un sens de la camaraderie qui, porté comme tout chez lui jusqu'à la violence, se trouve trahi par le mot même et ne devrait s'exprimer que par le mot amour ». L'extrême acuité de l'ironie allant jusqu'à l'impertinence; une certaine tension dis-

* La Reine morte.

simulant une profonde affectivité; un besoin de préserver une nature trop vive, tous ces traits recèlent une sensibilité poignante, à la fois implacable et tendre : « Les êtres, les êtres, il n'y avait qu'eux. » (La Relève du Matin.)

Il n'est pas possible d'imaginer plus de bienveillance, de tendresse, de douce malice, de respect des autres et de don de soi que le pathétique qui rassemble, autour du jeune inspiré de La Relève du Matin, ce collège de la poésie et du souvenir, son « ordre », son petit univers. Qu'il s'agisse de sermonner les plus jeunes, de convaincre l'abbé de recourir à des méthodes de formation un peu plus exaltantes pour former des hommes au droit fil du temps, de replacer dans la fidélité les disparus de la guerre, pour ne point perdre le fruit de leur effort et de leur sacrifice, — c'est en homme téméraire et raisonneur que Montherlant s'exprime, mais aussi en homme charnel, attaché à tout ce qu'il aime avec une sensualité profonde. Dans ces promenades, ces discussions sans fin, ces récréations, ces cérémonies qui font la vie du collège, l'essentiel c'est l'amitié, la sympathie, l'affinement de sensibilité, la pénétration psychologique, la vigilante attention qui pousse à cet excès de polarisation, loi de l'amour : « créer de la crise », « battre les âmes », « vivent les sensations ». On devine bien des épreuves dans cette exaltation adolescente, mais il ne nous appartient pas de les imaginer. En fait, le prodige de la vérité, cette candeur que les passions humaines revêtent aux premiers pas qu'elles font, la façon de charger l'affectivité de responsabilités mystérieuses, donnent à La Relève du Matin un caractère grave et large qui ne fait ressortir que l'aspect profond, que la noblesse de l'âme; rendant compte de cet ouvrage, Binet-Valmer pouvait croire que l'auteur « était prêtre ».

Cette vigilante discipline de soi-même, qui permet de serrer tous les traits de nature et d'en faire une sorte de recueillement, voilà les moyens de créer de l'exceptionnel à partir des dispositions les plus simples, mises en œuvre par la volonté. Dressage que Montherlant a commencé très jeune dans des circonstances qui n'ont rien de fortuit, rien de fatal non plus : « Se tuer à la tâche, et se tuer à une tâche pour laquelle je n'étais ni désigné ni armé, parce que je la croyais plus pressante en vue du bien de mon pays, et partir [à la guerre], à présent, prodigieusement fatigué, fatigué comme tu ne le sauras jamais, dans ma tête, mon cœur, mon corps, n'emportant à mes tempes que ma

migraine pour couronne de lauriers, et partir, et toi, avec tes douze ans et demi, venir me dire que tu me blâmais ! » (*La Relève du Matin : Le dialogue avec Gérard.*)

Comme Nietzsche, Montherlant pense que l'austère école de l'art a besoin de la vie ravagée des temps difficiles, où elle fait diversion, exprime la lutte par d'autres moyens; combat contre soi qui impose la même tension, la même gravité, les mêmes sacrifices que les conflits armés. En 1942, Montherlant écrit dans ses Carnets : « Voici l'heure des grandes œuvres », et aussi cette phrase de J.-J. Rousseau : « Dans la guerre si malheureuse dont ils [les Français] sortent, j'ai vu leurs auteurs et leurs philosophes soutenir la gloire du nom français, terni par leurs guerriers. » Cette « gloire du nom français », ce sera la première version de Port-Royal, puis La Reine morte, Fils de Personne, Malatesta, comme pour jeter un défi aux difficultés.

Mais en même temps qu'il est un combat, l'art est un refuge, une défense : « Si quelqu'un livrait son corps au premier venu, tu en serais indigné. Mais quand tu livres ton âme au premier venu pour qu'il la trouble et la bouleverse, tu n'as pas honte de cela ? » — ce propos stoïcien (ces stoïciens qui terminaient leurs lettres en disant : « Je vous souhaite de belles images »), trace les limites de la création chez Montherlant. Création assujettie à une « lumière intérieure », donnant au trait le plus objectif en apparence le pli que le cœur lui impose. C'est là ce que Rousseau appelait le « dictamen de la conscience », « la lumière intérieure », ou encore « la voix du sentiment ». Ce qui permet d'identifier création et certitude, et aussi création et bonheur, car un art d'écrire si intériorisé ne rappelle et ne rassemble que toutes les idées qui flattent les sens et l'imagination, construisent un univers où l'on se déploie en espoir et en confiance, où l'on se sent à l'aise, à la fois replié et élargi, en soi, mais aussi chez soi.

Dans un des rares textes où il ait parlé d'esthétique (Chevalerie du néant dans Service inutile), Montherlant célèbre le plateresque, cette première apparition de la Renaissance dans l'architecture espagnole. « Une façade qui n'est pas une façade mais un mur, un mur aride, un long désert de briques, jaune et rose, dévoré par le soleil. Et là-dessus, de très loin en très loin, sur cette nudité et cette pauvreté adorables de la matière, une porte, ou bien une oasis de fer, une fenêtre alourdie de sa grille qui

se gonfle, agrandie de l'ombre puissante qu'elle projette dans le dur soleil, le tout empanaché avec gloire et flanqué d'un ou de plusieurs blasons sculptés, — ces blasons dont nul peuple au monde n'a tiré le parti décoratif que la Castille en a tiré. Et de nouveau, tout à l'entour, le mur, le vaste néant brûlé. » Cette quête maintenue avec une endurance exceptionnelle par la maîtrise d'une activité dominatrice cherchant à mériter sa contemplation par l'ascèse; cette continuité d'autant plus soutenue qu'elle sort des profondeurs d'un moi irrationnel et péremptoire et perd ses buts dans le flou d'une expérience désespérée; l'idéalisme, qui dit « service », et le réalisme qui sait que ce service est « inutile »; tout cela coupé de sensations brutales qui nous ramènent aux plaisirs du corps — le corps qui dépersonnalise, traduit la logique de la sensation; ou encore, coupé d'idéalisations et de symboles surhumains qui tentent de rehausser l'implacable misère pesant sur l'humanité, convulsion prométhéenne que seul « le masque » peut délivrer, — voilà un peu l'image complexe de l'art de Montherlant. Art où tout est expression; expression fondée sur le retour périodique des certitudes que nous ne connaissons pas dans leur genèse et leur logique, mais que nous pouvons reconnaître; car le jeu subtil des analogies, des correspondances, des contrastes ou des hiérarchies, du physique au mental a pour centre le cœur : « ce lieu des certitudes », comme disait Rousseau. Le plateresque, c'est le vieux rêve du changement dans l'immobile : lier les expressions, obtenir le vrai successif d'une action immuable. Et s'il arrive que le mouvement déplace les axes, change les rythmes, les thèmes gardent la même suggestion hallucinante, comme les formes chez Rembrandt ne varient que par la ligne changeante de lumière qui diversifie les effets.

« L'indifférence », ou plutôt l'idée d'équivalence chez Montherlant, où Jean Grenier, dans une optique nietzschéenne, voit « un mouvement de dépréciation de l'intelligence théorique et l'exaltation de l'activité » (*Le Choix*), exprime plutôt cette percée — au-delà des convenances et des conventions, au-delà des formes de sensibilité, dans un éclatement des cadres de l'espace et du temps — d'une expression totale qui, si relative soit-elle, participe d'un absolu. Absolu lié à la connaissance qui, elle-même, ne fixant ni un « au-delà » ni un « en soi » aux choses, se situe dans une approximative vérité. « L'essence d'un événement se trouvant dans l'idée qu'on en tire », l'action n'étant qu'une projection de soi, il

*ne s'agit plus de sentir, d'espérer, de croire, ni de choisir, mais de se regarder vivre selon des déterminations, elles-mêmes indifférentes puisqu'elles ne sont que les moments d'un éternel circuit où l'on se connaît soi-même dans sa profusion et son incertitude : « Je serai donc parti le 24, date de l'équinoxe de septembre, quand le jour est égal à la nuit; en la fête de ce saint mystère, que le oui est égal au non, qu'il est indifférent que le oui ou le non l'emporte. Et le jour de la paix et la nuit de la guerre sont égaux en effet pour moi et se balancent. L'un ou l'autre, *no importa, nada mas, nada menos*, ni plus ni moins, comme il est écrit dans le fameux tableau de Valdes Leal. » (L'Équinoxe de Septembre.)*

Là encore, on retrouve la dissidence de cette pensée qui mêle à un sens généreux de la vie communautaire — « ma vie privée n'est pas celle d'un solitaire » — un mécontentement souvent véhément contre le monde comme il va. D'où les charges satiriques de L'Équinoxe de Septembre et du Solstice de Juin contre « l'échelle des valeurs au nom de laquelle on émascule la France », contre la vulgarité : « se créer des répugnances », etc. Ces réactions sont les réflexes anachroniques d'un opposant au goût du jour qui s'insurge par moment : « Vos idées sont aussi inactuelles que votre style. Tant mieux, c'est ce qu'il faut. Aussi peu Français 1935 que possible; ce qui est certainement la meilleure façon d'être Français tout court. » (Carnets.) Mais plus profondément, comme chez Rousseau ou André Gide, c'est presque toujours au nom d'une distinction de l'être et du paraître, pour donner droit à une existence plus intense que ces griefs s'établissent. La société est coupable en ce qu'elle engendre par un tissu de conventions : l'insincérité, l'hypocrisie, les vertus artificielles, la vanité, le « chiqué », la fausse intelligence qui se montre, opposée à la vraie qui se cache.

Ce naturalisme détache de l'homme tout ce que l'art et l'appareil de la vie de société y ont mis, pour le rendre à son autonomie et à sa spontanéité. On en voit l'application dans presque tous les préceptes moraux préconisés par Montherlant. Ses « répugnances » vont toujours à ce qui accentue les différences entre les êtres, à ce qui sépare : les richesses (« Je ne parviens pas à comprendre le pourquoi de cette multitude de crimes et d'horreurs qui depuis l'aube du monde ont pour cause le seul argent » (Textes sous une Occupation)); la considération, et l'absurde compétition entre

tous ceux qui y prétendent (« Poussant jusqu'à la manie le souci de passer inaperçu et de rien montrer en moi que de commun » (*Un Voyageur solitaire est un diable*)); les *grandeurs d'établissement* (« Le cancer qui ronge le monde européen, c'est la vanité sociale » (*Service inutile*)). Et tous ces travers qui isolent et renfrognent doivent faire place à des qualités qui égalisent tout : « la sympathie » (« Sentir avec, c'est-à-dire se mettre dans la peau de... » (*Le Solstice de Juin*)); la charité, toujours traitée ici comme une vertu « qui ne trompe pas » (*Un Voyageur solitaire est un diable*), encore qu'il y ait des pièges de la charité (Textes sous une Occupation); la bonne qualité humaine, c'est-à-dire tout ce qui rend l'homme commode, chaleureux et respirable pour tous.

« L'honnêteté », chez Montherlant, ou, comme il le dit souvent, « la qualité », est à chercher dans cette zone de confiance, de générosité qui assure une harmonie entre soi et le monde, ouvre une chance de partage aux sentiments humains : « Chaque fois que je vois un être faire quelque chose de chic ou de propre, cela me fait du bien. Cela me revigore, m'exalte. Même, me donne une sensation analogue à celle que vous donne une bonne œuvre d'art; le monde m'est rendu, avec ou sans crête de feu au-dessus de lui. Mon climat est l'honnêteté (...). Pouvoir croire en l'homme. Non en ses talents, en son courage, etc. : d'eux on ne doute pas, mais en son absence de mesquinerie, mérite beaucoup plus rare. Ce serait une raison de vivre. » (*Carnets*.)

De ce mépris du dehors, et inversement de la beauté du dedans, de l'excellence de la vie cachée avec tout ce qui chemine de bien, de profond dans l'être intérieur — d'autant plus noble qu'il est plus secret, — Montherlant a tiré toute une suite de signes de charité, de générosité, de mépris du monde et de goût de la souffrance qui soutiennent les figures chrétiennes de son théâtre, mais aussi qui tracent ce qu'il appelle dans *Un Voyageur solitaire est un diable* : « la ligne de cœur du Christianisme ». Ligne dont la sévérité arrête toutes les grandeurs étalées pour appuyer sur la seule pensée dominante du salut qui impose justement l'abaissement dans l'humilité, la défense de soi dans la paix du cloître, de soi, c'est-à-dire de l'esprit présent, de l'esprit intime.

On assiste souvent, dans l'œuvre de Montherlant, à des rencontres. Un personnage en fascine un autre et, tout de suite, cir-

cule une vie expansive, faisant chanter les êtres et vibrer les présences. Dans La Relève du Matin, l'écrivain rapporte une visite à un foyer déshérité. Il voit le fils penché sur Virgillii Maronis Opera et « il ne peut détacher ses yeux de ce petit livre qui est là comme un reflet de soleil dans une prison ». Cette utopie de la culture, de la vie désintéressée, de l'existence intérieure, elle brille comme une étoile pour regrouper les personnages de Montherlant, dans leur meilleur moment et du fond de leur solitude. Auligny la distingue sur le visage d'un homme rencontré par hasard, devant le zinc d'un bar (Service inutile). Costals la devine dans les lettres d'Andrée Hacquebaut : « Il y a en vous un élément de grandiose auquel je ne crois pas me tromper. » Le père la voit rayonner dans toute la conduite du fils : « Oui, incurablement désintéressé. Incurablement honnête. Incurablement gentil. En tout. Pas l'ombre de malice, pas l'ombre d'âpreté, pas l'ombre de vilenie. » (L'Équinoxe de Septembre.)

« Un chrétien athée qui a réinventé la tendresse franciscaine », c'est ainsi qu'Adler a défini Frédéric Nietzsche. Tout un ordre, chez Montherlant, trace, ainsi, son sillage de familiarité ou de candeur, et le monde, autour, se bombe doucement comme sous la pression d'un cœur. L'idéal insiste, mais aussi, il persiste : il tire à conséquence. Comme les musiques trop belles, on ne peut pas souffrir que son ardeur retombe : « Non, je ne peux pas abandonner », dit Costals devant Solange, qui lui semble « pleine d'un fond excellent » ; et c'est la même assiduité dans La Relève du Matin, où les jeunes combattants viennent, au collège, suivre le salut de Pâques : « Et voici qu'ils regardaient, reconnaissaient et, baissant la tête, s'abandonnaient à leur patrie morale retrouvée (...) Nul qui ne trouvât dans cette heure une raison de plus à son effort, une ratification de ce qu'il y avait de bon en lui. » (La Relève du Matin.)

L'ALTERNANCE

« Dans le vaste univers, pensais-je, il n'y a que la nature qui ne soit pas digne de risée. Digne de haine souvent. Mais non pas de risée*. »

L'idée d'un monde qui s'ouvre au Sésame de quelque innocence régulatrice est symbolique; mais c'est un symbolisme où se marquent l'arbitraire et le hasard de la nature qui ne signifie rien en raison de sa profusion. On pense à ces images magiques de la préhistoire — indifféremment bison, femme ou enfant — qui ne sont pas des représentations, mais le signe de quelque imminente présence, d'une action diffuse et de l'émoi vital qu'elle provoque. Tous ces symboles vagues suivent la vie comme elle va; ils sont peut-être informes, confus, à force d'être insaisissables et mêlés aux passions, mais s'ils fascinent ainsi l'humanité, c'est qu'ils la remettent en sa place. Régnant sur le monde, ils en explicitent la richesse. Par là ils sont précieux, car ils nous situent bien au-dessus de nos soucis pour nous orienter vers une composition vitale où se retrouve, avec toute la luxuriance du réel, le lien avec la vie élémentaire de l'homme, seul provisoire qui dure. Les thèmes privilégiés que Montherlant a poursuivis dans ses romans comme dans ses essais : l'idée du sacrifice générateur qu'il tire de la guerre et de la tauromachie; la poursuite du plaisir dans son aveuglement passionné chez Guiscart et Pierre Costals, — « la volupté, intacte au milieu de tout ce qui s'écroule ou s'écoule »; — la vie conçue comme l'équilibre de forces opposées; le caractère aventureux qu'il a prêté à ses figures dramatiques, malgré la nécessité de « resserrer » au théâtre : tout cela est un témoignage de cette sagesse vitale à laquelle il a voulu donner ampleur.

Cette fascinante profusion de l'univers, « si riche et si étendu », donne à l'accompagnement philosophique de l'œuvre un aspect discontinu, irréductible à l'unité : la volonté d'arracher toutes ses formes au monde l'emporte sur le besoin de définir. Entre « ces projecteurs égaillés sur des points de

* Un Voyageur solitaire est un diable.

vue très divers », qui, à la fin de Service inutile, échelonnent les visions de Kant, de saint Vincent de Paul et de Casanova — pour aimer et vivre toute la diversité d'une vie qui est caprice et mystère, — la pensée de Montherlant se relâche. Elle évite le jugement global sur le monde pour ne retenir qu'une collection infinie de faits séparés qui sont moins des théories que des réactions momentanées à un lieu, à une heure, à des éléments obscurs de détermination. L'opportunité du choix, en un moment donné, charge l'instant d'une valeur idéale que l'art nourrit.

Car l'art est bien le dernier mot de ce pluralisme; il permet de goûter la diversité des déterminations successives. Pour passer de l'émotion à la forme, l'art doit transfigurer la moindre vibration en une essence singulière, arrêtée dans une immobilité créatrice de plénitude. L'art ordonne le sensible tout en y cédant, par une constante présence où l'être s'engage tout entier — mémoire, sensations et imagination réunies, — quitte à survoler rapidement les matériaux mis en œuvre; car cette immobilité prend forme sur le rêve inquiet de la vie, faite pour passer. Dans le monde multiple et divers rien ne dure que le mouvant. C'est par des transitions que la conscience artistique est assurée de pénétrer l'intime de l'être dans sa loi des rythmes et des retours : « être aspiré par le mouvement en avant, par la panique en avant, comme le vélo de course par la moto et ne plus pouvoir s'arrêter, doué soudain d'une force qui n'est pas la vôtre, comme une troupe d'attaque saoulée et qui avance, avance toujours, inconsciente et invulnérable. » (*Aux Fontaines du désir.*)

Cet élan livre l'artiste à des forces plus puissantes que lui, qui le libèrent de toute attache à soi, de tout retour sur soi. Ayant valeur de purification pour lui-même, elles l'ont aussi pour le monde qu'il explore; la fin d'une sollicitation éclaire ce qui la suit; la prévision nettoie et en même temps sollicite le « tout nouveau tout beau ». C'est un peu la ferveur « gidienne » qui changeait la jouissance en désir vide, et l'action en disponibilité tendue, pour faire de l'âme une volonté palpitante et impersonnelle donnant une présence infinie au présent. L'attente est l'âme de l'attention : « Je dis que le bonheur, c'est le désir, la recherche, la promesse, l'attente, le premier contact : qu'on n'aille pas plus loin. » Toute l'œuvre de Montherlant est pleine de ces pages de « rêverie du sable et de la cendre » qu'il évoque dans *Un Voyageur solitaire* est un diable — « pages, nous dit-il, où il s'est vidé comme une fleur

que vous arrachez violemment se vide de son suc dans votre paume ».

Cette sensibilité subtile, cultivée jusque dans la douleur, et dont Gide s'est servi sans cesse comme s'il y trouvait le goût même de la vie et la béatitude artistique, s'est renforcée assez rapidement chez Montherlant, quand en 1929 il s'est détaché de l'enjouement artistique (« J'ai atteint les remparts flamboyants du monde... »), en une logique des contradictions appliquées au seul monde humain.

Le relativisme qui pouvait conduire à un scepticisme subjectif comme celui qui a obsédé Renan et Gide, Montherlant le traite alors comme une seconde nature, plus solide, plus fidèle, plus complexe, mieux déterminée et qu'il fonde sur le réel : « Chaque système résout complètement les problèmes de l'univers : deux doctrines opposées ne sont que des déviations différentes d'une même vérité. » (Équinoxe de Septembre.)

Cette attitude est décrite dans Synchrétisme et Alternance. Pour n'être plus un jouet dans les mains d'une inconséquence subjective, il faut que les mouvements divers soient solides les uns contre les autres comme des murs; qu'ils soient des instruments de précision de l'esprit pour la connaissance du monde; qu'ils soient aussi unis par une logique des contradictions où l'on se jette d'une part, puis d'une autre, de tout son être. C'est par ces reliefs et ces masses qui s'affrontent que la balance de « l'indifférence » n'est plus équilibrée, même si dans l'instant le jugement peut paraître passionnément partial et peser de tout son poids.

D'où la conviction que le monde est mouvement, mais surtout lutte, comme chez Héraclite, qui reprochait à Homère de fourvoyer les hommes dans un univers pacifique alors que tout est impulsions, volontés, et toujours explosives.

A partir de Service inutile le drame des temps va d'ailleurs accélérer cette évolution, et aussi le goût de l'histoire : « trame de forfaits, coagulés dans le sang »; l'histoire où chaque mode de vie, chaque système établi contient un antagonisme qui l'opprime, le menace, prépare sa liquidation, mais aussi sa maturité, son fruit, comme cette féodalité dont Michelet nous dit qu'elle atteignit sa beauté quand elle cessa d'être féodalité avec Enguerrand VII de Coucy, ou la Royauté qui n'obtint ses plus hauts attributs que lorsqu'elle devint royauté constitutionnelle. (C'est une conviction de Montherlant de chercher toujours à penser le présent à la lumière du passé.) A partir de Service

inutile s'affirme donc la vision d'un monde où la lutte est un état de fait, où les rapports entre les êtres sont souvent réduits à des états agressifs — et cela pour défendre contre une certaine langueur et lâcheté ambiantes des principes d'agressivité (La France et la morale de midinette dans *L'Équinoxe de Septembre*)*; l'accord est ramené à des malentendus : « Les hommes ne peuvent s'entendre que sur des préjugés. » (*Carnets.*) Et si la vie sensuelle est de plus en plus glorifiée, c'est évidemment parce que la nature nous la dicte, mais aussi parce qu'elle est « intacte au milieu de tout ce qui s'écroule ou s'écoule », qu'on y trouve « une incroyable somme de complaisance, de gentillesse, de fidélité, d'égalité d'humeur, de ponctualité », qui apaise un peu la férocity du monde (*Textes sous une Occupation : La Déesse Cypris*).

LA GUERRE

Mais si « la vie est délicieuse dès qu'on a cessé de la prendre au sérieux », elle devient passionnante quand on la prend au tragique. La pensée que Montherlant exprime le plus souvent dans ses essais, comme dans ses *Carnets*, à partir de *Service inutile* (1935), c'est que l'ordre naturel est celui de la guerre, que nous devons accepter ce rythme dissonant dispensé autour de nous avec une prodigalité magnifique. A la fois pour faire bon visage à l'événement, le regarder en homme libre, comme on regarde la mort, et apprendre à le dominer : « Il s'agit moins de dominer l'ennemi que de dominer la guerre; la guerre est presque uniquement une chose à dominer. » (*L'Équinoxe de Septembre.*)

* On lit dans les *Carnets* (février 1935-février 1942) d'Albert Camus deux textes qui montrent l'attention qu'il porta alors aux pages de Montherlant que nous citons et aussi à *Service inutile* : « Sentir à Paris-Soir tout le cœur de Paris et son abject esprit de midinette. La mansarde de Mimi est devenue gratte-ciel, mais le cœur est resté le même. Il est pourri. » Et plus loin : « C'est Montherlant qui cite en exergue de *Service inutile* un admirable mot de Mgr Darboy : « Votre erreur est de croire que l'homme a été mis sur terre pour y faire quelque chose. » Et il en tire d'admirables leçons d'héroïsme. »

Ajoutons tout de suite que la souplesse de sa nature permet à Montherlant de céder à de tout autres mouvements. Le durcissement peut se changer en tendresse, en amitié, en solitude et en souffrance partagée quand l'écrivain suit ses préférés : les humbles, l'enfance malheureuse, les femmes du peuple : lisez 7 mars 1936 dans L'Équinoxe de Septembre, La Charité, Le cinquième hiver dans Textes sous une Occupation, où Montherlant nous rend réel le Paris de 1942-1945 en solidifiant un drame autour de toutes les figures rencontrées, qui deviennent émouvantes, manœuvrées avec les finesses de la sympathie et de l'amitié.

L'essentiel de L'Équinoxe de Septembre et du Solstice de Juin — car ces deux livres ne sont pas séparables, — c'est la recherche d'un art de vivre pour les temps troublés. Les recettes de la sagesse tranquille ne sont plus à la mesure des risques courus. Il faut trouver autre chose, comme on change de système de vie lorsqu'on vieillit. Il faut redoubler d'attention, penser juste et surtout ne pas se laisser dominer par les événements. Mais, si c'est par l'esprit qu'on peut se sauver, il est aussi vrai de dire que par l'esprit on se perd. Malatesta, écrit en 1943-1944, est une illustration des fausses notes du jugement quand il est jeté à corps et à raison perdus dans des mouvements de forces et de passions qui excluent toute prévision. « L'homme agit [dans les temps troublés], sinon à tout coup, du moins souvent, au petit bonheur. Quelquefois cela réussit; d'autres fois il « va chercher le malheur en dehors de son destin », le mot est d'un Ancien : les Anciens connaissaient à merveille ce mode de vie. Il quitte un abri sûr pour se jeter au point précis où tombera la foudre; il dispense une énergie folle à travailler contre lui-même et contre ceux qu'il aime; il le sent; un moment vient où il renonce, s'abandonne aux dieux, aux étoiles, à sa fortune, noms divers du hasard**.* »

Toujours est-il que Montherlant a prévu la guerre et s'y est préparé; et cette défiance vient de loin puisque — il le dit dans

* L'Équinoxe de Septembre a été publié en janvier 1939; Le Solstice de Juin en octobre 1941. « Ils sont les deux volets d'un même diptyque, dont la charnière serait l'invasion et l'armistice de 1940. » (XV Soirées avec Montherlant, par Pierre Sipriot, R. T. F., 1952-1953.)

** Théâtre, Malatesta (Édit. de La Pléiade, p. 549).

l'avant-propos de Service inutile : « Depuis le 11 novembre 1918, j'ai toujours cru à la reprise de la guerre, et pour le lendemain. » Il y a cru par pessimisme : un pessimisme volontaire où le pire est toujours prévu. Et aussi parce que sa vision, à la fois totaliste, historiciste et tragique du monde, mêle le fil de la guerre à la trame de la destinée humaine. Sans s'être interrogé comme les philosophes déterministes sur l'origine naturelle ou mécanique des combats, sans être non plus un fauteur de guerre, Montherlant voit, dans les conflits armés, une fatalité culturelle massive.

Cette guerre jugée inévitable depuis La Relève du Matin (1920), Mors et Vita (1924-1932), Montherlant l'a traitée comme une institution à perfectionner. C'est « l'ordre de la guerre » célébré dans le Chant funèbre : héroïsme, sacrifice, sérieux de la vie, générosité. Ordre qui n'est pas forcément agressif puisqu'il commande une attitude de recueillement, au-dessus des nations et des conflits; Montherlant voulait que l'ossuaire de Douaumont fût dédié « à la gloire de l'homme », pour soustraire les vertus guerrières à toutes les nécessités de l'opinion, les détacher de toutes les contingences, les détacher de la guerre elle-même, « afin de mettre tout à fait hors d'atteinte la part humaine vraiment admirable qui s'était exercée à Verdun ».

Cette partie haute qu'il voit dans la guerre, pour que la paix aussi se règle sur cette grandeur, rejoint ce que nous savons déjà de la pensée de Montherlant dans sa tendance à réunir les ordres opposés — en l'occurrence la guerre et la paix — pour allonger l'arche du pont, faire passer d'un bout à l'autre les forces positives. C'était déjà la question posée dans La Relève du Matin, où s'ouvrait la distance entre les deux extrêmes d'une même jeunesse écartelée par la disproportion des événements, des risques courus. Ici les mobilisés ou mobilisables, qui ont « une façon sérieuse d'envisager la vie » : qu'est-ce qui justifierait la guerre, sinon les vertus qu'elle suppose? Là, les enfants qui, au milieu de cette communauté héroïque, paraissent plus gamins, plus frivoles qu'ils ne le sont réellement, et dont la légèreté annonce de prochains revirements : la dérision qui répondra au sacrifice des meilleurs, l'oubli facile en des temps insoucians, etc. Ce monde qui change d'espérance, il faut le structurer. C'est pour sauver la tradition, rattraper le fil perdu d'une fidélité, resserrer les rangs en donnant aux survivants la qualité humaine de ceux qui sont morts — comme ces peintures précieuses qu'on trans-

porte d'une toile sur l'autre, — que Montherlant a écrit *La Relève du Matin* et plus tard *Mors et Vita*. Attitude de moraliste, plus encore que de poète ou d'historien; par opposition à l'insouciance générale, l'équilibre commande de ressaisir le sens de l'histoire, d'en préserver la continuité, comme Thucydide entreprit de raconter la guerre du Péloponnèse pour prévenir l'extravagance et l'incohérence de ses contemporains qui n'y pensaient plus.

Cette attitude de moraliste héroïque est à l'opposé du bellicisme, d'une politique de force à la Clausewitz qui voit dans la paix « la continuation de la guerre par d'autres moyens ». Au contraire, c'est avec un zèle fraternel, une humanité profonde que Montherlant se retourne vers la guerre. Tendresse qui apparaît dans les textes où il a cédé à la nostalgie de la guerre, comme si les champs de bataille faisaient son silence intérieur et donnaient, l'heure venue, à chaque détresse, à chaque agonie humaine, son sens profond :

« Dans la guerre, nous avons fait l'accord de la nature et de la grâce.

« La nature en défendant notre corps, préoccupation constante, en vivant sous la terre, sous le ciel, en attaquant et tuant, en donnant un plus grand prix aux satisfactions animales, décuplées par la privation : le manger, le boire, le dormir, le repos, la volupté.

« Et la grâce dans tant d'austérité et de souffrance, plus ou moins consciemment offertes. Pour certains, le geste le plus misérable, porter les « bouteillons », épuré. Non pas précisément aimé, sauf au début, mais du moins reconnu *dignum et justum*. Et enfin cette offrande si simple : vouloir donner sa vie est le péché mignon des jeunes gens bien nés. » (*Un Voyageur solitaire est un diable : Le dernier retour.*)

Et si la guerre « tire de l'homme des accents profonds qu'elle seule peut lui faire rendre », si la vie de la paix est de la vie « dégradée », quand on pense à la vie du front, le patriotisme est bon. Il est recueillement collectif dans cette souffrance commune, respect aussi pour l'adversaire que les mêmes épreuves rapprochent.

Le patriotisme est une dure loi, mais rigoureuse, prudente, créatrice et que les sociétés, dans leur face à face, doivent appliquer énergiquement si elles veulent tenir, car ce qu'un combat a tranché un autre peut le défaire. Montherlant est toujours hanté par le renversement de situation : « dans cinq ans, à

la prochaine invasion de la France », est le mot de la fin dans *La Relève du Matin* (publiée en 1920). Et là nous retrouvons le sens des conférences sur la guerre, faites à des étudiants allemands, dans *Mors et Vita* (1929) et dans *L'Équinoxe de Septembre : Le parapluie du Samouraï* (1^{er} janvier 1938). L'histoire est le terrain de la violence; cette violence nous fait craindre un conflit entre la France et l'Allemagne. Mais que les Français et les Allemands n'écartent pas les raisons de se connaître mieux et de s'estimer. Cette hostilité sans inimitié ne sauvera pas la paix, elle n'empêchera pas que chacun fasse son devoir, mais elle donnera plus de style à la rivalité et imposera à chaque pays, avant que l'ultima ratio l'emporte, une tension qui les délivrera de l'apathie, du ronronnement quotidien, par le recours à cette armature, parfois accommodante, parfois agressive, qui façonne la vie nationale. C'est en somme l'attitude sportive placée au niveau de la Raison d'État; et aussi la guerre épurée, civilisée dont la chevalerie avait rêvé, la guerre faite avec art et dans la paix de l'esprit, que Michelet célébrait chez Turenne; en somme ce que Huizinga appelle : la guerre considérée comme « fonction de culture », et qui existe justement « tant que la guerre est une lutte formalisée qui se livre dans un cercle dont les membres se reconnaissent mutuellement comme des égaux ou, du moins, comme des égaux en droit ». (*Homo ludens*, p. 151.) Évidemment, « à l'ombre de l'Apocalypse », cette guerre « ludique et agonale » sort des nuées; mais en 1938 rien n'était joué.

D'ailleurs le système politique que Montherlant a sans cesse appliqué entre les deux conflits se limite aux relations entre la France et l'Allemagne : les deux États se surveillent constamment, leur hostilité est acquise, mais cette lutte d'amour-propre est aussi un facteur d'émulation. De ces deux protagonistes, de leurs rapports de forces, dépend un état d'équilibre en Europe. Ce qui oblige à certaine discipline pour que l'un des adversaires ne devienne pas irrésistible. Il convient, des deux côtés, de régler les forces, de redouter les défaillances, de veiller au maintien de cette vertu qui, selon Machiavel, se déplace de peuple à peuple, coule à pic dans les États déclinants et va surexciter les vainqueurs.

Or, la France depuis 1920 prétend à déshonorer la guerre. Comme Bernanos, Montherlant appartient à cette génération de combattants qui ont pensé être le jouet d'une supercherie, d'une imposture. L'arrière les avait lancés dans la guerre, pour

leur imposer ensuite une paix qui n'était point celle qu'ils avaient gagnée, mais une paix lâche et passive : « ...une paix de liquidation totale, définitive, des charges morales de la guerre », disait Bernanos (*Le Crépuscule des vieux*); et Montherlant : « En 1919, l'infamie commence, pour ne plus cesser. » (*Textes sous une Occupation.*)

« Je crains plus nos fautes à nous que les desseins de l'adversaire », c'est le mot de Thucydide quand il mesure les effets de la folle politique d'Alcibiade qui livre Athènes à la défaite. C'est à peu près ce que pense Montherlant dans le texte de *L'Équinoxe de Septembre* : La France et la morale de midinette (1938)* où il dénonce la tumeur de la « douce France » dans une « Europe convulsive, menacée, travaillée les uns contre les autres »; une Europe où la seule chance de sauvegarder la paix et, après la guerre menaçante, de revenir au statu quo, serait d'équilibrer le plus possible la puissance des deux grands États, solides par leur opposition même, dont la force coordonne les pays intermédiaires.

Et si la mollesse est une tare, l'impérialisme niveleur, qui voudrait anéantir le vaincu, en est une aussi. Car, pour Montherlant, du combat doit naître l'amitié, selon la règle du fair play; ce qui importe, ce n'est pas la victoire, mais la lutte. Respect de l'adversaire qui donne sa chance à l'ennemi battu, le remet d'aplomb, avec une générosité où Montherlant voit la marge de feu du devoir, — c'est le thème de « l'ami qu'on s'est fait par la lance ». Ce thème, Montherlant l'avait appliqué (cf. *Service inutile***) aux guerres d'Afrique du Nord. Là encore on pense aux objurgations de la députation athénienne à Sparte avant que n'éclate la guerre du Péloponnèse : « Et en tout cas, si vous, après nous avoir battus, vous exercez l'empire, vous verriez bien vite changer une faveur due aux craintes que nous vous inspirons. » (Thucydide, 1, 77.) Ce n'est pas la guerre qui est nocive, mais la

* Ailleurs, dans *L'Équinoxe de Septembre*, Montherlant cite Thucydide à peu près dans le même sens : « Celui qui ne veut pas se préparer, parce que cela interromprait son plaisir, se verra bientôt enlever ce plaisir même à cause duquel il ne voulait pas se préparer. »

** Dans *Service inutile*, Montherlant proposait en 1935 d'élever à Alger, sur le terre-plein vide qui faisait face à la statue du général Bugeaud, une statue « aux indigènes de l'Afrique du Nord morts en défendant leur sol contre nous ».

manière dont elle rabaisse l'homme et les communautés par l'état de terreur qu'elle instaure, la domination et la « démesure ».

Dans Dimensions de la conscience historique, Raymond Aron souligne que « le caractère dramatique de l'histoire naît de la confrontation entre les intentions et les faits accomplis ». Et il ajoute : « Encore faut-il que le contraste ne soit pas excessif, faute de quoi les acteurs paraissent dérisoires et les événements inhumains. » Tel est bien le cas de ces pensées de Montherlant sur la guerre avant 1940. A l'âge thermonucléaire, elles peuvent sembler aussi surannées que la guerre en dentelles. Mais notons que le décalage est tout aussi « dérisoire » dans les cabinets diplomatiques, les arsenaux militaires, les états-majors, les champs de bataille que sous la plume de l'écrivain.

D'ailleurs, dès 1938, dans L'Équinoxe de Septembre (Que 1938 est bon), Montherlant envisage la guerre comme une contrainte qu'il ne pourra dominer que par un réflexe de défense. Sur la menace qui couve, il jette alors comme une mince amarre « le fil d'or de la conduite individuelle », — c'est-à-dire l'homme tout simple avec ses passions, son goût du bonheur. L'insouciance française, qui lui semblait ailleurs de « l'apathie », il propose maintenant de l'appeler « sang-froid », « vitalité subconsciente »; cette insouciance montre qu'il reste une zone intacte, où les événements, si tragiques soient-ils, ne pénétreront pas : quelque chose de vivant, d'instinctif et d'obstinément inventeur suivra son cours, sauvera ce monde hagard. Ailleurs, dans le même livre, il pose comme fondamentale sa propre pensée avec ses affections, où l'on est souverain pour filtrer ce qui vient de la guerre, pour n'en accueillir que ce qui peut être utile à notre développement. « Par-dessus tout, qu'elle [la guerre] ne me soit pas un déficit. » C'est en somme le détachement stoïcien où le heurt des événements est émoussé par l'opinion qu'on prend d'eux en les éloignant ou plutôt en se séparant d'eux : « Ainsi donc, selon la manière dont les circonstances politiques se présenteront, selon ce que permettra le sort qui nous est fait, nous étendrons notre activité ou nous nous restreindrons, en tout cas nous ne resterons pas immobiles, et nous ne nous laisserons pas paralyser par la peur. Oui, celui-là sera vraiment un homme qui, sous la menace des dangers qui l'entourent, dans le bruit des armes et des chaînes, gardera sa vertu intacte sans pour

cela la cacher, car se terrer n'est pas un moyen de la préserver. » (Sénèque : *De la Tranquillité de l'âme.*)

Dès décembre 1939, l'équilibre est renversé entre la vie extérieure qui s'accommode de l'événement et la vie intérieure qui le filtre, le juge pour ne pas subir. Avec la préface d'Un Voyageur solitaire est un diable, dans une Europe qui déjà explose, Montherlant isole et allume la petite lampe du « drame individuel » et la met bien au-dessus de tout ce qui peut arriver : « Qu'est-ce que le destin des empires auprès du salut d'une seule âme, si l'on est chrétien ? auprès de la sagesse d'une seule vie, si l'on est philosophe ? auprès de l'œuvre que l'on compose (et cette œuvre fût-elle ratée), si l'on est artiste ? Et c'est Chateaubriand lui-même qui, renversant avec l'audace du génie la proposition qui semblait « aller de soi », n'a pas craint d'écrire : « L'individualité humaine sert à mesurer la petitesse des « plus grands événements. » Et il accentue par la phrase inoubliable : « Que m'importaient, au moment où je « perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient « sur les champs de bataille... ? »

Cette volonté de faire converger la réalité du monde vers l'individu que toutes les objections, le destin le plus dramatique ne peuvent éclipser, met la pensée de Montherlant dans la lignée de ce que Max Weber appelle les « éthiques de conviction » qu'il oppose aux « éthiques de responsabilité ». (*Le Savant et la Politique.*) Il y a dans « l'éthique de responsabilité » le sens d'une fatalité et, en riposte, l'exaltation d'une volonté qui est toute en tous et ne peut opérer que par l'effort collectif. C'est l'attitude de nos modernes sociétés communautaires. « L'éthique de conviction » — celle des mystiques ou des artistes, c'est-à-dire du « petit reste », — conclut au contraire que l'homme s'agite, mais que les événements le mènent ; seul donc importe le maintien de la pure doctrine, du devoir, qui ne doivent pas s'éteindre, si fragiles soient-ils, dans leurs certitudes individuelles, car de là dépend la survivance d'une noblesse de l'humanité.

D'un côté (l'éthique de responsabilité), on mettra l'accent sur l'action et la liberté, donc sur une morale où l'être s'engage tout entier, et la communauté avec lui. De l'autre (l'éthique de conviction), c'est la connaissance et la sagesse qui l'emporteront, validées par le choix fondamental d'un individu qui met au-dessus de la vie jugée contingente une valeur fondamentale estimée éternelle. Cette existence dédoublée, Montherlant

la préconise dans *L'âme* et son ombre (*Service inutile*) : que l'individu discerne une bonne fois ce qui compte et ce qui ne compte pas et qu'il laisse les choses qui ne comptent pas n'arriver à lui que refroidies; il faut ne se donner à la collectivité que jusqu'à un certain point. L'âme de l'écrivain vit dans un monde supérieur qui est celui de la contemplation. « L'ombre » vit dans un ordre inférieur qui est le milieu de l'action commune, que l'esprit renvoie dans l'univers délirant et traqué du mouvement. « Traqué », car on y subit les contraintes des grands corps sans raisons que sont les États; « délirant », car les causes qui mènent les conflits ne méritent pas que l'on souffre et que l'on meure pour elles. Si l'on fait son devoir, « c'est pour l'idée que cette souffrance et cette mort nous donnent de nous-mêmes » (*Service inutile*), — par illusion subjective donc, et non pas pour défendre une cause.

Montherlant, dans *L'Équinoxe* de Septembre, cite le mot que Plutarque prête à Cassius, la veille de la bataille de Philippes : « Je voudrais bien qu'il y ait des dieux, afin que nous ayons confiance non seulement dans nos armes, mais dans la justice de notre cause. » Dans le monde moderne, les dieux, c'est l'idéologie politique. Et Montherlant a souvent confessé que son esprit était « réfractaire au politique » : « Je me suis fait expliquer plusieurs fois en quoi consistaient au juste tel ou tel régimes politiques. On me l'expliquait le matin, le soir, la tête sur le billot, j'aurais été incapable de le redire : je mêlais tout. » (*Carnets* 1942.)

Mais il faut noter que cette attitude n'est pas passive. Pour disqualifier l'action, Montherlant a pris néanmoins ses risques; de même que les fanatiques de l'action n'éliminent pas de leur foi toute pensée. Il a pris ses risques en célébrant « le combat sans la foi », qui maintient une idée de l'homme qui soit acceptable : celle où il est à la fois « le héros et le sage » (*Solstice* de Juin). Aussi, en écrivant ces ouvrages de guerre où il expose de la façon la plus persuasive la position de l'artiste, quitte à supporter les conséquences de ces options insolites dans un monde en effervescence : « Si je ne les avais pas écrits [ces livres], n'aurait-on pu parler de tour d'ivoire? J'ai préféré dire des sottises à une abstention qui eût pu être prise pour de l'indifférence. » (*Carnets* 1942.) Enfin il a pris ses risques parce que *L'Équinoxe* de Septembre et *Le Solstice* de Juin étaient l'un et l'autre à contre-courant de l'opinion régnante. *L'Équinoxe* est un livre anti-

munichois que « la droite » prit à partie; un texte en parut dans le cadre de l'Association des écrivains pour la défense de la culture et les seuls journaux qui en parlèrent avec faveur furent des journaux de gauche. Le Solstice est en partie un livre satirique qui ne ménage pas les pouvoirs, en l'occurrence le régime de Vichy; les traits, pour être superficiels et n'attaquer que ce qui touche à des accidents — « la rhétorique moralisante et les lieux communs à la sauce du jour »; la mystique de la jeunesse; la « Révolution Nationale »; « les empressés (flatteurs du gouvernement) qui sont des laïus dans la ligne », etc., — ces traits montrent la plus grande désinvolture à l'égard des convenances de l'époque.*

En fait, c'est toute la pensée de Montherlant sur la guerre qui n'est pas « dans la ligne », — ni écrivain nationaliste ni écrivain pacifiste. L'écrivain nationaliste est enclin à mener son esprit dans la bataille. Il fait de la guerre un ordre, — loi occulte et terrible (Joseph de Maistre); — ordre inévitable et que l'on doit faire remonter de l'instinct jusque dans l'esprit car la pensée elle aussi est une arme. Dans une société belliqueuse par essence, autoritaire, hiérarchique, massive, l'écrivain nationaliste doit à la fois montrer l'exemple, tendre les réflexes patriotiques par des proclamations enflammées, donner à la force une caution morale qui affirme la cohésion nationale. L'écrivain pacifiste, au contraire, se place comme Romain Rolland « au-dessus de la mêlée » et cherche des deux côtés à détecter sinon une lassitude, du moins des principes de paix, des schémas de concorde, en vue d'obtenir le plus tôt possible la liquidation du conflit, ou une marge de sécurité qui limite les destructions à un volume tolérable, afin de maintenir ouvert l'avenir de l'homme, sa morale, sa conscience.

Montherlant, lui, défend non une mystique de la guerre, mais une mythique. Il croit en la fatalité de la guerre; il en parle volontiers; il la prévoit, il l'orne d'images qui symbolisent les terreurs, mais aussi des aspirations morales. Il fait de la guerre une œuvre de culture, dont il tire les effets des parades, des guerres sacrées de la Grèce archaïque, « où les deux partis concourent également, par leur opposition même,

* Le *Solstice de Juin* fut interdit par la censure allemande pendant toute l'occupation en Belgique et en Hollande, et pendant trois semaines en France. C'est Bremer, le traducteur allemand de Montherlant, qui, en France, fit lever l'interdiction. Ajoutons que la Gestapo, en mars 1943, perquisitionna chez Montherlant.

à l'harmonie générale » (*L'Équinoxe de Septembre*), « où la guerre crée des amitiés ». (Michelet : *La Bible de l'Humanité*.) Le champ de bataille, comme le terrain de sport, comme le collège, est un ordre dont les pièces communiquent, et que Montherlant explore avec la même confiance et tendresse, car l'homme s'y sent avec les autres, soutenu, fortifié, mais aussi fragile et mortel.

Ce combattant qui fait ce qui est nécessaire, ne voit dans cette acceptation de la guerre qu'un choix moral, valable dans la mesure où il soutient la vie intérieure et pas au-delà, — comme, dans le Bhagavad-Gîtâ, le dharma de la caste militaire n'est qu'une exigence héroïque très purifiée, où l'on aime ses devoirs mais point du tout les moyens de force : la haine, la cruauté, les destructions, l'écrasement de l'adversaire. Attitude de chevalerie d'avant la Révolution française mobilisant la nation; d'avant Luther et Calvin reconnaissant la légitimité de la force pour défendre la foi de la cité; d'avant l'Islam prêchant la guerre sainte. Attitude où la décision de la paix et de la guerre n'appartient pas à l'autorité de l'État, mais à des castes ou à des individus. C'est pourquoi Montherlant s'est arrangé pour participer aux deux guerres par libre décision, en se ménageant d'ailleurs dans l'une et l'autre une porte de sortie.

SAGESSE

Un commentateur de Nietzsche a pu relever dans les idées maîtresses du philosophe cinq remèdes progressifs contre la détresse : « La beauté, la vérité, la surhumanité, le retour éternel, la piété. » Il serait facile de retrouver ces planches de salut dans *Le Solstice de Juin* et *Textes* sous une Occupation. Si la détresse est le flot courant, la pensée se sauve et s'élève, soit par des excursions dans la convention esthétique (Les chevaleries); soit par le génie droit et perçant de la satire qui conduit à la règle et à la vertu : « Se créer des répugnances » (La Loterie Nationale); soit par l'élévation (Le goût du courage, Vingt lignes sur l'héroïsme, Comme les Hindous); soit par la contemplation du mouvement immense des retours occupés à ne pas bouger (Le Solstice de Juin); soit par la pitié, qui effectue le rac-

cordement des sinistres nouvelles du jour avec ce qu'on peut éprouver et soulager (La charité, Travail, Le cinquième hiver).

Et tous ces remèdes protègent un bonheur, qui n'est pas quelque chose de simple et de naturel, mais une expérience délicate, exigeant infiniment de vertu, d'art et d'imagination, — un bonheur héroïque; « une chasse au bonheur », disait Stendhal : « J'en veux et en ai toujours voulu à cette croyance, si enracinée dans l'Occident, que le héros doit n'être pas heureux. C'est une croyance petit-luxe. Il faut qu'il soit heureux, aussi, bien que héros et parce que héros. » (*Le Solstice de Juin.*) Bonheur qui est lui-même gage de sincérité. L'homme heureux ne triche pas puisqu'il agit pour son plaisir. Il ne tâtonne pas puisqu'il vit dans une évidence de cœur. Il n'est pas un aigri, puisqu'il a trouvé sa place dans le monde selon l'élan de ses puissances. L'homme heureux enfin est un homme libre, capable de renouvellement, puisque l'expérience fondamentale du bonheur c'est de savoir qu'il est fait pour passer dans une vie elle-même jaillissante et renaissante. D'où l'« alternance », encore une fois, qui est attendue dans le désir et réfection.

Mais le thème de « la Roue » à la fin du Solstice n'est pas seulement une fiction aimable destinée à illustrer la confiance en un avenir meilleur, une harmonie que ne soutiendraient que les talents de l'enchanteur*; elle définit une sagesse, c'est-à-dire

* « *Que dois-je penser moi-même de mes mouvements de l'été 40 ? Nous étions des hommes qui fuyaient, humiliés et le fer au cœur. Je rencontrai la Poésie; je m'appuyai à son bras; nous fîmes un bout de route ensemble. Je pesais de l'autre flanc sur mes passions, mes sœurs fidèles et robustes. Au vrai, les événements ne m'ont jamais importé. Je ne les aimais que dans les rayons qu'ils faisaient en moi en me traversant.* » (*Le Solstice de Juin.*) Tout ce lyrisme du dernier chapitre du *Solstice de Juin*, qui transforme une expérience personnelle en mythes et l'étend à l'univers, rappelle l'attitude de Virgile dans la IV^e Bucolique annonçant l'âge d'or ou de Dante dans *La Divine Comédie*, mêlant la Rome antique à la Rome chrétienne, le temps et l'éternité, posant des principes absolus sans se soucier de leur réalité ou de leur effet. Dans les trois cas, le mouvement poétique se joue sur la surface du fond immuable du destin, sans rien pénétrer de sa masse. Le Destin arrive à ses fins de gré ou de force. *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt* : toute la pensée sociale et politique de Montherlant repose sur ce fatalisme à l'antique où la seule échappée est ouverte par le jeu naturel de l'imagination; on feint de vivre dans

une compréhension du monde. Il y a, disions-nous, un ordre de vie où Montherlant s'intéresse aux événements historiques, à l'enjeu des rivalités et donc au but de l'histoire; mais il y a aussi un ordre qui, au-delà des avatars de l'histoire, mesure l'incohérence et l'arbitraire de ce monde sans cesse « ravagé pour faire triompher des conceptions aujourd'hui aussi mortes que les hommes qui moururent pour elles ». (Carnets 1930.)

La disproportion entre les souffrances des hommes et l'enjeu de leurs combats oblige alors à un élargissement progressif qui installe les événements sur une ligne pâle et brouillée comme la limite des lames sur le rivage. Sans doute, la stagnation millénaire alimente une diversité qui miroite comme l'effort de la mer : « A les voir de si loin roulantes [les vagues], on croirait qu'elles vont couvrir la terre; elles arrivent; un mouvement contraire les annule; la plus audacieuse n'a pas gagné un mètre de plus que les autres, quand déjà elle se retire et cesse d'être dans le sein sans gloire de la mer. L'oiseau des espaces regarde ce mouvement éternel, et il voit l'immobilité. » (Carnets 1931.) *Dans ce piétinement, où tout est à recommencer toujours, tantôt mieux, tantôt pire, où les siècles et les lieux se répondent, enfin réconciliés, pour parler le même langage de l'oubli et de l'insignifiance, comment donner un peu de consistance à la pensée sinon par le mythe, comme le faisait Platon? Le mythe qui n'est pas seulement d'imagination, mais cherche à projeter dans le chaos de la vie certaines propriétés stables de l'univers physique ou psychique, afin de prêter à ce monde dérisoire la stabilité et l'attrait d'une création esthétique. Ainsi transposé dans un registre de vérités évidentes, éternelles, dont les lois*

un ordre d'une telle perfection qu'il se trouve naturellement au-dessus de tous les événements et de tous les maux, — ordre qui est vrai en cela seul qu'il nous préserve. Fatalisme à double sens puisque ce qu'on abandonne au poids d'un destin qui suit les forces aveugles et impitoyables, libère l'empire qu'on peut toujours exercer sur le monde par cet « imaginaire », dont l'ascension n'est en proie qu'à l'esprit libre qui fait tout ce qu'il veut, voit tout ce qu'il croit et espère tout ce qu'il aime. Ainsi Sénèque à la fin du traité sur *La Tranquillité de l'âme* recommande au sage la pratique de la transe sacrée où « l'âme quitte le train accoutumé, sort d'elle-même, prend le mors aux dents et entraîne son cavalier pour le mener là où, de lui-même, il aurait craint de monter ».

sont enseignées aussi bien par l'ordre naturel que par le rythme de nos vies (l'alternance), chaque fait et geste vient à sa place, accordée à l'ordre immense auquel il est soumis, tandis que la pensée peut en embrasser la signification.

Cette explication dont on ne peut qu'entrevoir le mystère, où le trop humain, le trop-plein subjectif de l'action reculent en déroute devant les plans d'une sagesse originelle datant d'un univers qui a commencé sans l'homme — ordre d'autant plus souverain, pour nous, et contre nous, qu'il est plus caché — : c'est là peut-être la part la plus moderne de l'œuvre de Montherlant.

On retrouverait la même rigueur dans la pensée biologique, qui se replie sur le fond des âges par l'idée d'évolution; dans la psychanalyse, qui fait de chaque individu un théâtre de forces qui le dépassent; dans l'ethnographie, qui réduit chaque société à un modèle originel pour faire tomber ce qu'il y a d'arbitraire et d'artificiel dans notre présente vie; dans la philosophie cherchant l'être dans un fragment de « granit antique », une phusis qui est immanente à la connaissance que nous en prenons, tout en se dévoilant comme impénétrable. « Aspects modernes », et aussi aspect intemporel, car dans cet ordre on ne peut se fier qu'à ce qui dure. L'idée de la « Roue », à cet égard, que Nietzsche avait retrouvée chez les métriciens grecs, et qui lui avait servi à scander la rythmique des oscillations avec leur marche, leurs péripéties, leur dénouement; qui l'avait aidé à affronter les conflits du monde, le déclin des valeurs et, au sein de ces défaites, la victoire de l'homme acceptant un univers friable, mais où la nature relance ses promesses et intègre l'espérance à une anxiété originelle, — ce symbole renaît chez Montherlant, mais aussi chez Spengler, chez Toynbee qui y voit le chant de la création orchestrant aussi bien les mouvements du ying et du yang, que la roue de Çiva, que la vie et la mort des vingt-neuf civilisations formant l'histoire. Et, dans cette suite de cycles fatidiques, la transition est assurée selon Toynbee, par « cette famille d'esprits » que Montherlant évoque dans toute son œuvre : « épris de lumière plutôt que de puissance » (Toynbee); se tenant dans une égale indifférence à l'égard des régimes politiques « qu'ils intègrent tous avec une claire conscience de leur relativité » (Toynbee); dédaigneux de composer un monde à leur convenance, mais conjurant la vision brutale de l'univers par un tonus et un lyrisme dont les puissances d'arrachage et de suscitation sont telles que « l'indépendance » et « l'indifférence », qui pouvaient paraître

la prison de l'âme, collaborent en fait avec l'inspiration de la vie, corps et âme. Sagesse éveillée, mais aussi sagesse qui dort. Vie de l'esprit et vie charnelle. Le rêve et les sens. L'existence individuelle et la vie du troupeau humain; homines et jumenta. Car ce n'est pas un hasard si, à la fin de Textes sous une Occupation, des chairs putréfiées du tableau de Valdès Leal, qui nous montrent les dérisions du hasard et de la vanité, prend essor la chair aimable de la Déesse Cypris où la mort est congédiée, renvoyée à l'autre bout de l'horizon, distante de tout cet intervalle que nous ouvre le défi et la lumière irrésistible de la lucidité. Il faut une foi pour croire en la vie éternelle; il en faut une, et tout aussi forte, pour croire en la vie quotidienne, se laisser porter sans espoir vers les choses et vers les êtres. Foi sans ambition, foi sans égoïsme; foi innocente en ce sérieux incompréhensible de la vie humaine qui, à chaque instant, nous attire et nous déçoit, mais où nous trouvons élan, justification et lumière en fonction de notre charge d'amour et de notre titre de gloire. C'est pour suivre et grossir cet acquis de l'art de vivre, qui va des attitudes les plus naturelles à l'idiome de l'esprit le plus éperdu, que Montherlant a écrit son œuvre. Dans ses Carnets de 1942 il a noté cette phrase : « Les sages sont tous du même avis »; et ailleurs : « Par-dessus les frontières et les âges, les opinions de toute une famille des plus grands esprits concordent sur l'essentiel. Faute de critérium supérieur, ces concordances font autorité. » C'est ce mince prélèvement sur la sagesse millénaire qui donne à cette œuvre une fermeté magistrale; sagesse non pas seulement tirée des livres, mais redécouverte sur le visage, dans le regard de l'homme de notre temps. Expérience profonde, intime et vivante où l'on peut chercher à chaque moment des règles de vie, des occasions de réfléchir, des références de beauté; expérience à laquelle on peut appliquer ce que Sénèque disait de ses intercesseurs, les sages stoïciens : « Aucun d'entre eux qui ne soit visible, qui ne renvoie son visiteur plus heureux et plus attaché à lui, qui le laisse s'en aller les mains vides. La nuit comme le jour, tout le monde peut les joindre. » (De la Brièveté de la vie.)

PIERRE SIPRIOT.

(Mai 1962.)

Toutes les notes de ce volume, non datées, ont paru dans les éditions originales. Celles qui ont été écrites par l'auteur au moment de sa lecture en vue de l'édition de la Pléiade portent la mention : « Note de 1962. »

De *La Relève du Matin* ont été retirées par l'auteur, entre la première édition et la présente, une vingtaine de pages. D'*Aux Fontaines du Désir*, quinze pages; de *Mors et Vita*, vingt pages. Toutes pages jugées faibles.

De *L'Équinoxe de Septembre* a été retiré l'essai intitulé *Les Petits Saints et la vie*, de trente-cinq pages. Cet essai, sans rapport direct avec le sujet du livre, avait été ajouté par l'auteur, en appendice à l'édition originale, pour étoffer celle-ci.

Du *Solstice de Juin* ont été retirés l'essai intitulé *La Paix dans la guerre* (à l'exception de quatre pages) et le court texte intitulé *Des Lois appliquées*, soit une quarantaine de pages, jugées faibles.

LA RELÈVE
DU MATIN

<i>Préface</i>	7
LE JEUDI DE BAGATELLE	17

LA RELÈVE DU MATIN

EN MÉMOIRE D'UN MORT DE DIX-NEUF ANS	37
--	----

I

LA GLOIRE DU COLLÈGE	53
--------------------------------	----

II

DEVOIR D'AÎNESSE ET DEVOIR FRANÇAIS	101
TROIS VARIATIONS SUR LE THÈME : MAÎTRISES.	
Les Atlantes	111
Voix dans la direction de l'Ombre	115
Les Enfants du Matin	119
LE CONCERT DANS UN PARC	125
PÂQUES DE GUERRE AU COLLÈGE	137
LE DIALOGUE AVEC GÉRARD	143
<i>Notes</i>	159

TOUT n'est pas mauvais dans *La Relève du Matin*; il y a des paillettes. N'importe, pour quelqu'un qui a écrit depuis : « J'ai atteint un âge où les seuls soucis d'art sont celui du mot propre, et de ne rien ajouter* », cette lecture, aujourd'hui, ne se fait pas sans soupirs, sur l'ingrate condition de l'homme, obligé d'en passer par l'âge de vingt ans.

Le jeune auteur de *La Relève* revêtit une réalité admirable d'un voile irisé et papillotant, qui diminue cette réalité, au lieu de l'enrichir. La chaleur de son sentiment, quand il écrivait, était vive et peu commune. Être parvenu, par excès de style, et erreurs de style, à en faire quelquefois douter, être parvenu à faire quelquefois sonner le creux à ce sentiment si plein et si dense, on peut dire que c'est une prouesse de la mauvaise littérature.

Les défauts sont visibles surtout dans *La Gloire du Collège*. Fleuri, tarabiscoté, impropre et prolixe, le style de ces pages est le plus souvent indéfendable. L'*Oronte* y roule à flots, et la flûte syrienne les traverse, célébrant le culte du jeune *Atys*. C'est l'Italie si l'on veut, mais touchée par l'Orient; mettons que c'est Venise. *La Gloire du Collège*? Un plafond à la vénitienne, la sensibilité en plus. Avec force violes, force guirlandes, force effets de mollets et de cuisses, force envols de draperies soigneusement étudiés, les anges emportent à travers le ciel non plus la maison de *Lorette*, mais le collège *Sainte-Croix de Neuilly*, qui se demande ce qui lui arrive.

L'auteur, d'ailleurs, était conscient de ce qu'il faisait. Le titre même, *La Gloire du Collège*, est inspiré de quelque Trióngo, peut-être Le Triomphe de Venise, de *Véronèse*, au palais des Doges; on est prévenu qu'il s'agit bien d'une transfiguration délibérée. Mais qu'on sache que nous n'avons pas, pour cela, méconnu, laissé échapper la réalité dont *La Gloire* est le phantasme. Si le goût nous venait d'écrire aujourd'hui, sur

* Pour une Vierge noire (1930).

cette réalité, une œuvre nue, directe — la vie même, — nous n'aurions qu'à laisser aller la plume. Cette réalité, en nous, est restée intacte. La Gloire peut la recouvrir, comme une nuée fallacieuse; un geste écarterait cette nuée. Vaut-on une autre image? Un Greco qui n'aurait peint encore que le registre supérieur du Comte d'Orgaz; mais saurait qu'il a dans la tête et dans les doigts la scène du bas, et qu'elle sera œuvre le jour qu'il choisira.

Si nous avions voulu nettoyer à fond ce livre, nous en aurions enlevé de véritables tombereaux d'ordures. Je note un fait, qui me semble curieux. La Relève parut en octobre 1920. Dès octobre 1921, dans l'avant-propos que nous donnions à la première réimpression (on le trouvera ici, en note), nous écrivions : « Quand j'en fus à relire certaine Gloire du Collège, si grand fut mon dégoût que je faillis en supprimer les trois quarts. Il n'est peut-être pas une seule ligne de ce morceau que je ne me sente capable de remplacer aujourd'hui par un trait qui soit à la fois plus bref, plus précis, et plus fort. » Un an, un an seulement avait suffi pour que s'accomplît dans mon esprit une telle transformation! Il me semble voir l'esprit à l'image de ces ciels du couchant, qui d'une minute à l'autre changent, et parfois du tout. Ma mère m'a raconté qu'un jour, quand j'étais petit enfant, elle me vit crispier les traits et les poings, en regardant le ciel, et comme elle m'en demandait la raison, moi de répondre : « Je voudrais arrêter les nuages, et je ne peux pas. » Torrent de l'âme, qui vous arrêtera?

Tombereaux d'ordures, disions-nous. Nous en avons enlevé quelques-unes, mais nous avons laissé les autres. Une œuvre écrite avant trente ans, si on veut lui conserver, plus tard, son caractère authentique, il faut lui laisser bon nombre de ses sottises : c'est le visage de la jeunesse, ses points noirs et ses boutons; quelquefois, il n'y a que la nuque de fraîche. Mais La Relève du Matin, elle aussi, a la nuque fraîche.

La maladresse qui poussa l'auteur de La Relève à s'efforcer d'embellir, de « poétiser » le réel, et plus il en faisait en ce sens, plus il infirmait son œuvre et s'écartait de ce qu'il eût dû faire; cet entêtement à délaisser le plus court chemin, et le plus uni, pour se fourvoyer tantôt dans des sentiers âpres, tortueux, difficiles, qui ne firent que l'éloigner de son but, où il perdit son temps et des plumes, et tantôt dans des culs-de-sac qu'on ose qualifier de sensationnels; ces phrases ambitieuses et mal fichues et qu'aujourd'hui, du premier jet, je remettrais d'aplomb (je l'ai fait quelquefois), découvrant en un instant cette solution cherchée avec peine, et en vain, il y a treize ans, — je retrouve

là les traits propres de l'adolescence, son génie tragique de se heurter à des barreaux qui n'existent pas. Entre vingt et vingt-quatre ans, nous savions bien tout ce qu'il y a dans l'adolescence « d'inachevé et d'inemployé, d'inégal et d'incertain, d'infructueux et d'insatisfait ». Seulement, savions-nous que tout cela nous ligotait encore, et nous paralysait, et que c'était notre livre qui en était la meilleure preuve ? Ainsi la maladie de la jeunesse est partout dans *La Relève* : l'auteur la décrit chez les autres, mais elle est en lui et il l'ignore. En corrigeant aujourd'hui ce livre, il ne fallait pas toucher trop à cela.

Mieux qu'une dissertation sur le point de savoir en quoi j'approuve et en quoi je désapprouve, après treize ans, les idées exprimées dans cet ouvrage au sujet des jeunes garçons, une petite anecdote me permettra de montrer ce qui subsiste en moi de l'esprit de *La Relève du Matin*.

Il y a quelques mois, certaines circonstances m'avaient mené dans un intérieur modeste, la veille du jour où ses occupants — père, mère et fils — quittaient ce logement, dont ils ne parvenaient plus à payer le loyer, pour aller s'entasser à trois dans une unique chambre d'hôtel, et de quel hôtel ! L'homme, hier gérant d'un magasin de chapeaux, avait perdu sa situation à la suite d'une maladie, assez installée aujourd'hui pour qu'elle lui interdît à jamais d'occuper un autre emploi ; c'était un homme simple de cœur, et en apparence assez policé (du fait peut-être de sa maladie), mais anéanti par l'infortune : il achevait de manger les quatre sous qu'il avait de côté. La femme était une grossière ménagère, sale, prétentieuse et fétide. L'enfant était un mômicchon d'une treizaine d'années, que je ne fis qu'entrevoir, assis et pompant sa leçon devant la table de la salle à manger, pendant que ses parents préparaient leurs hardes. L'odeur de la misère, qui m'avait happé sitôt le seuil franchi, imbibait ce logis, — corps non lavés, vêtements et linge imprégnés par ces corps, fumée de tabac refroidie, fenêtres hermétiquement closes dans tout l'appartement, malgré le temps radieux, le tout mêlé et comme coagulé par un infect fumet de graillon, une sorte de graisse de fricot suspendue dans l'air, et dont j'imaginai qu'elle avait déposé sur tous les objets, au point que, d'avoir touché seulement le bouton de porte, ou le dos du fauteuil d'osier claudicant, mes doigts avaient dû recueillir cette odeur de bouillon, qui est l'odeur typique de la pauvreté. C'était la femme, à coup sûr — cette femme avec permanente,

mais dont le peignoir portait une sorte de plaque pectorale, grise et luisante, faite d'un semis de taches de graisse, — c'était la femme qui ajoutait au dénûment de cet intérieur cette abjection qui pouvait être évitée, cette complaisance dans l'immonde, qui soulevait le cœur, et ruinait la pitié.

Ces gens, depuis que j'étais là, ne m'avaient entretenu que de leurs malheurs, ce qui était bien naturel. Je ne voyais pour eux aucune ouverture. Le seul argent du ménage était ce que l'homme gagnait; or, il était inguérissable, et plus jamais ne gagnerait. Ni lui ni elle ne pouvait compter sur sa famille. L'unique hypothèse à leur sujet qui fût vraisemblable était celle de l'écrasement progressif, entre les mains de ces deux atroces divinités, la Misère et la Maladie. Ayant fait ce que j'avais à faire chez eux, je me disposais à prendre congé. L'homme et moi, causant, nous nous étions arrêtés devant la porte de la salle à manger, où l'enfant ne se trouvait plus. Soudain, mes yeux se fixèrent sur le livre qu'il avait laissé, un petit volume cartonné, mi-vert foncé, mi-vert d'eau — une vieille connaissance, — et je lus le titre : *Virgili Maronis Opera*.

Quel saisissement! Pas un instant il ne m'était venu à l'esprit que ce garçon fût écolier autre part qu'à l'école primaire, ou dans une école professionnelle. Ainsi donc, dans ce décor sordide, parmi ces soucis sordides, dans ce milieu où rien, au matériel et au moral, n'était et ne serait jamais autrement que sordide, quelqu'un — et qui donc! — maintenait l'idéal d'une civilisation de l'esprit et d'une vie désintéressée! Je ne pouvais plus détacher mes yeux de ce petit livre qui était là, comme un reflet de soleil dans une prison. Il me semblait qu'il sauvait toute la maisonnée. Il me semblait que lui, si je l'avais touché, je ne me serais pas mis l'odeur de soupe aux doigts. Et je me souvenais que, par deux fois (dans *La Relève* et dans *Les Olympiques*), j'étais revenu sur ce fait, comme sur un fait social digne de remarque, que, dans tant d'intérieurs grossiers, et grossiers au dernier point, l'unique lueur de culture et de vie spirituelle était donnée par un gamin décrié.

À ma question, le père répondit que son fils, ayant passé à l'école primaire certain examen nouvellement créé, avait bénéficié de la « sixième gratuite » et faisait sa sixième, gratis, au lycée. « Le maître m'a dit que ce serait mieux s'il faisait du latin. Alors, je l'ai mis en A. Oh! c'est qu'il aime bien son latin! D'ailleurs, il est très sérieux. C'est un homme. » Et moi, j'aurais voulu connaître le professeur français, qui, en

l'an 1933, avait eu l'étrange inspiration de diriger vers le latin l'enfant de ces pauvres, ce petit pauvre lui-même; j'aurais voulu lui serrer la main (mais peut-être aurait-ce été un geste inconsidéré).

Si on nous parle de l'école unique, ou de la sixième gratuite, les objections se présentent en foule. Elles sont connues, et elles sont fondées. Et puis, qu'un cas concret se présente, une sorte d'élan humain nous fait sauter par-dessus ces objections. Maintenant que je voyais qu'il y avait dans cet enfant la possibilité d'une éducation un peu supérieure, j'aurais trouvé dramatique, pis, j'aurais trouvé mal que cette possibilité fût méconnue, et qu'il finît dans la casquette, comme le papa. Bien des opinions, ainsi fondées, et indiscutablement fondées, ne tiennent plus au contact de l'être vivant. A la bonne tenue de la rue on juge un peuple; mais, que je voie un agent faire sortir d'un square un pauvre, pour l'unique raison qu'il est vêtu en habits de pauvre, je frémis. La justification de la guerre peut prendre la forme d'une haute pensée; mais devant un soldat qui agonise sous vos yeux, elle s'écroule. Un patriote, hélas, a le devoir d'être « colonialiste », même sachant qu'il n'y a de colonie solide que celle où l'on pratique l'injustice d'une façon systématique. Mais, chaque fois qu'on apprend qu'un colon a été acquitté, ayant tué un indigène parce que celui-ci lui volait une figue, on se dit que cela aussi n'est pas possible. La pratique des choses resterait cependant assez facile, s'il suffisait de tenir comme acquis que nous aurons toujours moins de rigueur pour un individu que pour une masse. Par malheur, il est en nous une disposition tout aussi certaine que celle-là, et qui est son contraire même : savoir, que nous pouvons aimer une masse dont nous détestons les individus (l'égoïste patriote, le misanthrope généreux, etc.). D'où l'incobérence qui est la règle dans l'action, et le caractère relatif de la pensée, juste en son fond, que c'est dans l'action seulement qu'on doit juger un homme, et que lui-même il se peut connaître.

Le lendemain, pour la première fois, je regardai le petit garçon, lorsque, venant du dehors, il entra dans le logement. Il était maigrichon, assez fin de visage, paraissant moins hypocrite que bien élevé, et il m'était difficile de supposer qu'il ne fût pas mal soigné de sa personne. Ses culottes en velours brun à côtes, et le sac à provisions qu'il rapportait garni du marché, disaient son humble condition, cependant que la boîte à violon qu'il tenait sous son bras indiquait qu'on voulait l'élever au-dessus de cette condition : ce violon et ces culottes de velours sont

les attributs typiques de toute une classe de « garçonnets » de la petite bourgeoisie citadine française, peuple encore, mais brûlant de s'en dégager. Tandis que son père s'apprêtait à sortir avec moi, je vis l'enfant laisser paraître sur son visage une vive inquiétude; enfin il parut se décider, appela son père et lui dit un mot dans l'oreille. A l'instant, le père jeta un regard sur le bas de son pantalon. Il était couvert de taches de boue sèche, que l'homme, ayant pris une brosse, se mit à brosser.

Si cet enfant, seul des trois, voyait des taches de boue sur le pantalon de son père, et en souffrait, ne devait-il pas voir aussi tout ce qu'il y avait dans cet intérieur qui était repoussant de saleté? Ce trait, sa tournure (une façon de se tenir droit, assez petit prince), le mot de son père : « Oh! c'est qu'il aime bien son latin! », me portèrent à croire qu'il était d'une espèce plus fine que ses parents. Puis une pensée nouvelle me vint, et, pendant quelques instants, je fus tout occupé à rechercher dans ma mémoire depuis combien de jours il n'avait pas plu; je trouvai : cinq ou six jours au moins. Donc, l'enfant avait accepté ces taches de boue durant cinq ou six jours, et n'en avait souffert que du moment qu'un étranger les voyait. Alors je pensai que j'existais pour lui, et j'en fus alerté. Je pensai qu'il avait dû deviner que la crasse de son foyer me dégoûtait (répétons-le, il y avait dans ce foyer deux choses distinctes : de la misère, respectable; et une indifférence à l'immonde, qui forçait à être sévère). Je pensai qu'il croyait peut-être que je méprisais ses parents. Je supposai que je n'étais pour lui qu'un homme qui a de l'argent, c'est-à-dire l'ennemi; un goujat qui, s'introduisant ainsi dans leur tanière, violait le douloureux secret des siens. Pour la première fois depuis que j'étais en contact avec cette famille, je craignis d'être jugé.

Je l'imaginais aussi à son lycée, parmi des camarades riches, quelques-uns même, sans doute, très riches, et qui en éclaboussaient les autres, avec l'impudence naturelle aux gamins. Pouvait-il n'en souffrir pas? n'en tirer pas des raisons de haine? Mais surtout je l'imaginais, ce soir, dans cette chambre de bas hôtel où ils allaient émigrer. La mère m'avait dit qu'elle ferait « la popote » dans la chambre. Et le père : « On mettra un matelas par terre pour le petit. » Que deviendrait Virgile dans cette chiennerie? Quel homme, à plus forte raison quel écolier, aura une faculté de s'abstraire suffisante pour travailler dans de telles conditions? Il me parut qu'il était comme fatal que l'effort fait par ces gens pour soulever et maintenir leur fils au-dessus de la bourbe où ils s'enfonceaient ne pût être mené à sa

fin, et qu'une heure viendrait où le « rayon de connaissance » qui avait effleuré cet enfant, s'atténuant et s'atténuant toujours à lutter contre trop d'épaisseurs, enfin cesserait de le toucher.*

Durant l'heure que je dus rester là, je vis le garçon, à trois reprises, aller aux cabinets. « Il va rendre, m'expliqua enfin la mère. Je crois qu'il a mangé ce matin quelque chose qui n'a pas passé. Ça doit être l'aïoli. » Pour moi, du premier instant, je n'avais eu aucun doute. Le petit vomissait parce qu'il avait le cœur tourné par ce départ, qui matérialisait si brutalement la détresse de son foyer.

Comme j'eus l'occasion de revoir pendant assez longtemps cette famille, je me liai un peu avec l'enfant, bien que sa réserve fût extrême, et qu'il n'eût pour moi nulle sympathie. Un jour je lui dis : « Vous vous souvenez que, le jour où vous avez quitté votre appartement, vous vomissiez ? Votre mère m'a dit que c'était parce que vous aviez mangé je ne sais quoi... Moi, je m'étais mis en tête que c'était tout simplement parce que vous étiez ennuyé... » Je disais cela dans le vide, convaincu que, amour-propre et pudeur, il nierait; ou plutôt qu'il ne répondrait pas. Mais il répondit sans ambages, et avec l'accent de la vérité : « Oui, ça me faisait marronner de voir qu'on quittait l'appartement. J'aimais bien notre appartement. Et puis de voir que papa ne trouvait pas de travail, etc. »

Cela, sa mère ne l'avait pas vu. Elle était dans son rôle de mère, de mère et de ménagère : les yeux fermés sur son fils, les yeux ouverts sur l'aïoli. Moi, je l'avais vu. Parce que j'étais un étranger.

Ceux qui liront ce livre comprendront pourquoi j'ai raconté ici cette petite anecdote, qui, après treize années, sonne à l'unisson de La Relève d'autrefois.

Quelques personnes trouveront peut-être qu'il est malaisé de concilier deux textes tels que La Relève du Matin et Explicit Mysterium, offerts au public à quelques mois d'intervalle.

Nous leur répondrons que le doute quant à la vérité du catholicisme est exprimé à plusieurs reprises dès La Relève (p. 117, le « ciel vide »; p. 20, « C'était donc vrai ! »; et surtout p. 29, « Je ne crois pas que le don de la foi soit un sine qua non de l'éducation catholique », et la suite). Les phrases

* Bossuet.

qui impliquent l'existence de Dieu y voisinent avec celles qui font une sage réserve : inconséquence constante chez les meilleurs écrivains de l'antiquité, qu'elle n'a empêché ni de penser à peu près convenablement ni — ce qui nous importe davantage — d'être des hommes de vertu.

Nous n'avons jamais été un chrétien authentique. Mais nous avons toujours été quelqu'un pour qui le bien et le mal existent, et qui a adoré la morale naturelle à travers les formes de la machine catholique.

Si nous étions de ceux qui ne marchent droit que par espoir ou crainte, ce serait pour nous une question primordiale, de nous faire une opinion sur le point de savoir si un Dieu rétributeur existe ou n'existe pas, et si ce Dieu, supposé qu'il existe, ne serait pas par hasard celui des chrétiens. Mais comme nous suivons par pente la morale naturelle, avec un élan vif et presque passionné, sans ressentir le moindre besoin d'une providence, ni d'une survie, ni d'une justice d'outre-tombe, c'est une question bien secondaire pour nous si nous devons rapporter ou non nos actions à une divinité, et à laquelle. Quelque choix où nous nous arrêtions, il ne changerait rien à notre conduite. Il y a donc là un problème qui ne nous attire pas, et d'autant moins qu'il est insoluble, comme c'est l'évidence même.

Je ne suis pas un citoyen du monde. Je ne suis pas un « Européen ». C'est en Français, en Français de mars 1933 (attention à la date!) que je disais dans les pages qui anciennement terminaient cette préface : en prévision d'épreuves possibles, ne touchons à rien de ce qui, un jour, pourra donner de la force aux gens de ce pays.

J'avais développé cela, avec une certaine émotion. On demandait à un homme pourquoi il n'avait pas de fils. Il répondit : « Mon pays m'a tenu lieu de fils. » Je ne doutais pas que ces pages ne fussent entendues de tous ceux qui — pour leur malheur — sentent de cette façon-là.

Je les soumis à quelques-uns d'entre eux. La réponse fut unanime. Ces pages étaient « dangereuses » parce qu'elles « prévoyaient le pire ». Ce n'était pas cela qu'on attendait de moi. Je devais être un « messager d'espoir ». Etc...

La France des temps modernes a choisi le mode de vie qu'elle préfère. Ce qu'elle veut, c'est porter toutes les n années au Minotaure quinze cent mille de ses jeunes gens, pourvu que, grâce à ce tribut, le reste du temps elle puisse ne pas s'en faire.

C'est cela que la France a choisi. Chacun arrange sa vie comme il lui plaît, n'est-ce pas ? D'ailleurs, les quinze cent mille jeunes gens trouvent la combine excellente. Ils acceptent d'être dévorés demain ou après-demain, pourvu que jusque-là ils puissent n'avoir aucune autre préoccupation dans leur vie — mais ce qui s'appelle aucune — que de savoir par combien de buts l'équipe du X... a battu l'équipe du Y...

Dans ces conditions, j'ai fait tomber ces pages. Que les peuples aient les destins qu'ils se créent eux-mêmes ! Il y a des moments où on est las de prendre sur soi les inquiétudes qu'ils n'ont pas, les indignations qu'ils n'ont pas, les justes haines qu'ils n'ont pas, et d'être seul, ou quasi seul, pendant qu'eux ils rigolent, à en empoisonner sa vie.

Voilà maintenant bien des années que je me tais sur l'essentiel de ce que j'aurais à dire ; bien des années que, même quand je parle, je reste en deçà de ma pensée. Et je me prends à craindre que, toujours de plus en plus empêché, un jour ne vienne où je ne puisse plus écrire que des « descriptions », des sonnets, ou des contes de fées. Mais quoi ! depuis que le monde est monde, celui qui ne sait pas dit tout, et celui qui sait ne dit qu'à demi. D'ailleurs ces sacrifices, ne touchant qu'à mes écritures, restent comme elles dans le secondaire de ma vie. Laissons donc cela.

Alger, mars 1933.

LE JEUDI DE BAGATELLE

La plaine de Bagatelle, où les écoliers du jeudi jouent au ballon.

La fin d'octobre. Peu après la guerre.

MOI, *arrivant.* — C'est terrible, mon cher abbé! C'est une provocation! Toute cette plaine est aux mains des hommes noirs.

L'ABBÉ. — Je ne sais quel hasard, ou quelle convention tacite, livre chaque jeudi en entier ce grand terrain de Bagatelle aux seules maisons d'éducation catholique. On me dit que le recrutement des équipes de ballon est aujourd'hui assez difficile dans les lycées; les élèves iraient le jeudi au dancing.

MOI. — J'aime ce lieu, j'aime ce lieu. Souvent, lorsque, une longue matinée, je suis resté courbé sur ma table, le brusque besoin de la vie me prend, vif comme la colère ou la soif. Alors, en quelques minutes, le fol petit tramway nous transporte, mon chien et moi, de Neuilly jusqu'à ce plein air : le voisinage du Bois me donne sans cesse ce qu'il me faut de temps perdu pour ne pas perdre ma vie. Je n'ai pas encore aperçu vos soutanes qu'aux visages des garçons qui s'acheminent j'ai reconnu de petits catholiques, comme on peut le faire aussi, les dimanches matin, à la poussière des bancs de catéchisme demeurée sur leurs genoux nus. Avouons toutefois que j'avais davantage de mérite lorsque, à seize ans, au collège, je discernais à leur seule tournure les élèves qui « faisaient » de l'anglais et ceux qui faisaient de l'allemand! O jeudi, gentil jour! Dimanche est vraiment le jour de la bêtise triomphante, le jour le plus bête de la semaine. Mais jeudi est le jour de la jeunesse. Si Jésus revenait sur la terre, il choisirait certainement un jeudi pour y apparaître. Tenez, je l'imagine descendant ici, parmi vos petits joueurs de *foot*. Ils s'arrêtent

PORTER LIBRARY

de jouer, viennent autour de lui, enlèvent leurs casquettes; ils ne sont pas du tout étonnés. Nous deux (et le bon chien) on reste un peu en arrière, attendant qu'il nous fasse signe, cependant que je songe : « C'était donc vrai ! »

L'ABBÉ. — En aviez-vous douté?

MOI. — Auprès d'eux, je ne le pourrais pas. Vous me faites souvenir du mot que m'a dit un grand athée : « Il n'y a que devant un enfant que je regrette de ne pas croire. »

L'ABBÉ. — Ils exhalent le christianisme comme une odeur, et nous, leurs maîtres, nous en sommes pénétrés. Voyez celui-là, si gentiment mal habillé, avec un certain chic naturel et en même temps ce débraillé, le chic des enfants riches mais dont les parents ne s'occupent pas. Eh bien, il y a cinq minutes, quand la marchande était là, il a acheté des gâteaux, puis a fait la grimace en disant : « Oh, je ne les aime pas. Si tu les veux... » et les a offerts à un de ses camarades, à qui ses parents ne donnent pas d'argent de poche. Et ce camarade, vous entendez bien, *n'était pas son ami*, et il n'est pas vrai qu'il n'aimait pas ces gâteaux, car il a menti, si vous aviez vu, d'un mal ! Cependant voilà un enfant qui n'est ici que par faveur. Il devrait être à l'heure actuelle en retenue, pour s'être découpé un masque de bandit dans son feutre mou. Mais suis-je bien sûr qu'il ne soit pas plus proche que moi de Jésus-Christ ?

MOI. — Il reçoit davantage de grâce, peut-être. Ce n'est pas par hasard que le plus jeune des disciples est celui qui fut préféré. Charmide, lui aussi, avait seize ans, et Lysis. Des deux sagesse qui sont restées la substance de notre vie morale, l'une, en propres termes, nous a proposé comme modèle les enfants; l'autre a été versée dans des garçons qui, de nos jours, n'auraient pas encore passé leur bachot.

L'ABBÉ. — Vous me remettez en esprit les deux maîtresses objections que je fais à votre *Relève du Matin*. La première est de travailler à l'avènement d'un nouveau mal social, l'*adolescentisme*, si vous voulez, ou le *juvénisme*, mal que provoquerait vite une conception du monde où la jeunesse serait considérée comme tabou, le fait d'être mineur comme une preuve suffisante qu'on a raison, et l'âme d'un écolier de treize ans comme un

archétype de richesse humaine. Ma seconde objection s'adresse à la formule que vous proposez aux prêtres éducateurs : savoir, *créer de la crise* chez les jeunes garçons « de treize à dix-sept ans » qui leur sont confiés ! Là-dessus, je demande quelque lumière. Toutefois, entendons-nous ! Une lumière qui permette de distinguer. De grâce, pas de fulgurations ! Bref, *La Relève* fait respirer une odeur, — une odeur assez âcre de bourgeon. Je voudrais maintenant vous voir défolier un peu le bourgeon, en naturaliste et non plus en maître de parfums.

MOI. — Je le veux aussi. De sentir à côté de nous ces êtres, il me semble que nous ne pourrions penser que justement, ou tout au moins proprement. Je suis sûr que Socrate n'aurait pas eu le désir de la vérité, s'il n'y avait eu autour de lui des âmes qu'il aimait, c'est-à-dire dont la seule existence engendrait en lui ce désir. Comme lui, nous voici au milieu des Jeux, à quelques stades de la cité ; voici même notre Ilissus — la Seine ! — qui scintille derrière ces arbres. Et nous aurons sur Socrate cet avantage de n'être pas distraits par les jeux, car il faut vous le dire, mon cher abbé : vos enfants sont bien gentils, mais jouent bien mal. Savez-vous qu'ils n'ont pas notion de ce qu'est le football ? Enfin, je leur pardonne, à cause de ces deux qui bavardaient tout à l'heure pendant la mi-temps, les souliers lourds, les genoux empâtés de boue, mâchant du chewing-gum et tels en tout que de gracieux petits butors. J'ai prêté l'oreille et j'ai entendu : « Virgile... » — O Virgile, le tilleul de Saint-Dié, qui a fleuri neuf cents mois de mai, me touche moins fort que vous, quand je vous vois reflleurir, à chaque automne, sur les lèvres d'une nouvelle génération d'enfants.

Il vous paraît donc, mon cher abbé, que j'accorde une importance excessive à la jeunesse. Mais avant tout distinguons l'enfance, que je crois importante surtout pour ceux qui ont commerce avec elle, et l'adolescence qui est importante premièrement pour l'adolescent lui-même...

Un écrivain m'a vu penché sur les enfants « avec une sorte d'attente sacrée, comme les augures scrutaient les sources pour en entendre sortir des voix ». Je crois en effet que nombre d'enfants sont des inspirés. A leurs heures, comme tous les voyants, et entre de longs espaces de nuit, ils perçoivent des relations qui nous sont cachées. Dante dit à deux reprises que les songes du matin sont

plus véridiques que ceux du jour et de la nuit, l'esprit y étant « presque doué des facultés divines dans ses visions ». Cette remarque peut être appliquée au « matin de la vie ». Sans expérience, des petits enfants découvrent et suivent le fil d'Ariane de la connaissance. Quelqu'un me disait qu'il avait entendu faire par un enfant d'onze ans toutes les objections de l'athéisme, au point qu'il n'en avait jamais imaginé une seule, par la suite, qui ne lui eût été proposée par ce petit. Là où nous effleurons, puis où nous nous retirons contents comme tout, l'enfant va droit au cœur des réalités. D'une chose il recherche moins l'utilité que la raison : il a le flair de la cause première. L'existence du bien et du mal, sinon l'utilisation pratique de ces catégories, est claire pour lui comme elle ne le sera jamais plus. A telle parole du jeune Gérard j'ai vu le bien et le mal se séparer devant moi, comme devant les Hébreux la mer; cet écolier m'est apparu, selon la grande image de Saint Paul, « couvert de la justice comme d'une cuirasse ».

L'humanité semble avoir eu toujours le pressentiment de ce saint caractère. Rien de moins original que la doctrine où je suis. Elle est celle de la réminiscence platonicienne : l'âme de l'enfant, « encore attachée à l'âme du monde » (comme dit de son côté Hermès Trismégiste), se souvient de ce qu'elle a vu dans la pré-vie. Ainsi s'expliquent les témoignages des illustres : « J'en savais plus dans ma jeunesse que dans ma vieillesse. » (Michel-Ange), « Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire; en naissant j'en étais sorti. » (Rousseau), et tant d'autres. Le symbolisme antique crée la légende du sage Homère, arrivé au terme de l'expérience, incapable de répondre à une devinette qui lui est proposée par un mômichon. Jésus va dire des mots plus explicites, qui sont dans tous les esprits. Mais déjà il nous a donné là-dessus un monument de sa pensée, dans la réponse qu'il a faite, âgé de douze ans, à ses parents venus le chercher dans le temple, réponse dont il a voulu qu'elle fût *la seule* parole à subsister de toute sa jeunesse : « Ne savez-vous donc pas que je dois m'occuper aux choses qui regardent mon Père? » — « Mais son père et sa mère ne comprirent pas », ajoute le cruel, l'impitoyable narrateur. Il n'est pas à propos de mettre ici en lumière que, dès cette *première* phrase de la vie

mortelle de Jésus, éclate cet impatient dédain dont il va donner tant de preuves jusqu'à sa Résurrection. Pour ce qui nous regarde, tout est contenu dans ces trois lignes de l'Évangile : et la connivence de l'enfant avec le sacré, et la stupidité de ses parents. Elles pourraient servir d'épigraphe à notre entretien.

En effet, détachés depuis longtemps de la pré-vie, comment les parents sauraient-ils reconnaître le caractère fatidique de tant de ces paroles puériles? L'amour mimant parfois l'intelligence, quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à soupçonner un mystère. Mais tantôt leur médiocrité le dégrade à sa mesure (« mots d'enfants », etc.), tantôt, s'étant étonnés, ils passent. On s'exclame : « Ce gamin dit des choses incroyables ! », mais on rit en disant cela. Toutefois, notez à ce moment une certaine gêne. C'est celle que vous retrouverez, poussée au ridicule, chez des grandes personnes non habituées aux enfants et qu'un hasard plante en tête à tête avec l'un d'eux. Le président de conseil d'administration que je vis *rougir*, parce qu'un petit garçon de dix ans traversait le salon et venait lui parler, témoignait peut-être, sans le savoir, de l'antique terreur de l'homme à l'approche de la divinité.

Quand, vers sa onzième année, on cessera de trouver qu'il est « mignon », « impayable », etc., le peu d'importance accordé par les parents aux paroles et aux actes de leur fils diminuera encore. A la lettre, on n'y fera plus attention. Il faut avoir reçu ce brusque don, comme un paquet d'eau, cette confiance véhémence, instantanée, sans réserve, d'un enfant à qui l'on a parlé une seule fois comme à un homme, pour deviner tout ce qui lui a manqué, et quel mal est fait par notre habitude de traiter d'office les enfants en imbéciles, *toujours au-dessous de leur âge*. Vous remarquerez, surtout de nos jours, où l'école s'est faite plus attrayante, combien nombreux sont les enfants qui préfèrent l'école à la maison : un des motifs en est que le maître, de par sa fonction et *in petto* les traitât-il en fourmis, est bien obligé de leur parler avec quelque sérieux. Qu'avec cela ils le sentent plus averti d'eux que papa-maman, les voici qui appuient sur le mors, s'enlèvent dessus pour un bon galop né de cette solidité.

Émouvant désir vers la vie la plus riche possible ! J'ai lu ce trait plein de douceur : Sainte Jeanne de Chantal,

assiégée par des enfants curieux dans une ville étrangère, lève son voile et leur montre son visage pour les rendre contents. Eh bien, nous autres, nous avons à lever le voile qui cache un visage dont tous les petits enfants sont avides : le visage de la vérité.

Ainsi jusqu'à treize ans. Treize ans ! Balzac a écrit : *La Femme de trente ans*, donnant à cet âge une figure toute particulière. L'âge de treize ans chez les garçons me semble aussi à part, aussi nettement distinct des douze et des quatorze ans. Brève année éclatante ! Sénèque a un mot voluptueux, pour dire que la splendeur de l'enfance paraît surtout à sa fin, comme les pommes ne sont jamais meilleures que lorsqu'elles commencent à passer. A treize ans, l'enfance jette son feu avant de s'éteindre. Elle traverse de ses dernières intuitions les premières réflexions de l'adolescence. L'intelligence est sortie de la puérilité, sans que l'obscurcissent encore les vapeurs de la vie pathétique qui va se déchaîner dans quelques mois. Avant de s'en aller pour sept ans dans de redoutables oscillations, l'être se repose une minute en un merveilleux et émouvant équilibre. Jamais cet esprit n'aura plus de souplesse, plus de mémoire, plus de rapidité à concevoir et à saisir, jamais ses dons ne se montreront plus dépouillés. Il n'est rien qu'on ne puisse demander à un garçon de treize ans. Dans tous les collèges, la classe de troisième est une grande classe, de toutes la plus apte à de remarquables réalisations* ; élèves de treize et de quatorze ans, ses éléments s'y complètent les uns les autres, les premiers ayant la supériorité « intellectuelle » sur les seconds, les seconds la supériorité affective. Et puis on entre en Humanités. Un âge est fini.

Voilà pour moi, mon cher abbé, l'importance de l'enfant. Il m'arrive souvent, quand j'en croise un dans la rue, de songer à tout ce qu'il y a en lui de gaspillé, et à la triste petite musique qu'il fait sans que personne écoute. On dit que Perrault écrivit ses Contes en collaboration avec son petit garçon Darmancour, sous le nom duquel ils parurent d'abord. Tous ceux qui pensent devraient se ménager un pareil collaborateur à leur vie.

* Voir la note II, à la fin du volume.

Il leur dirait trente paroles insignifiantes, puis une qui dans un homme prouverait le génie.

L'importance de l'adolescent, elle, ne me semble pas tant relative à nous. Un des contacts est perdu entre lui et l'inconnaissable. A la raison enfantine succède une folie* qu'on nommerait justement *morbus sacer* : mots qui disent la maladie, mais aussi le respect que nous lui devons. Et c'est alors pour la destinée même du jeune homme qu'est grave ce qui va se passer.

La tension de cette époque, cette impuissance douloureuse qu'on remâche dans *La Gloire du Collège*, ce triste état pourtant non nécessaire, si remédiable, si adoucissable, cela peut infirmer tous les sentiments, toutes les pensées, tous les gestes de cet âge : infirmes, ils n'en demeurent pas moins *les premiers de la vie*, avec ce que comporte de puissance tyrannique, dans le domaine moral, le droit du premier occupant. « Illusion ! Mirage du souvenir ! Ne voyez-vous pas que c'est un mauvais fanal sur la berge ! » Possible ! mais il allonge dans le fleuve une colonne resplendissante. Le reflet éclaire la nuit, non le feu.

L'Ancien a dit en d'autres termes : « Le vase conserve toujours l'odeur du premier vin qu'on y versa. » Ce terrain est solidement acquis.

L'ABBÉ. — Vous avez dit : « Cet état non nécessaire... » Mais enfin il est dans la nature. Votre chien lui aussi a eu « la maladie » quand il était jeune. Chacun de nous, cinq années de son existence, doit revêtir cette tunique de Nessus qu'est pour lui la robe prétexte.

MOI. — Êst-ce bien sûr ? Si peu que varient les conditions où grandit un adolescent, l'intensité de sa crise varie avec elles. Observez le garçon du peuple, l'apprenti, sans même aller plus loin que l'apparence, si révélatrice à cet âge. Il a encore la gravité de l'enfant, déjà le calme de l'homme qui a atteint sa force. Ni les disloquements, ni les gaucheries de nos collégiens ; souvent l'air, auprès d'eux, d'être d'une race supérieure ; il n'est pas (cette indication physiologique a son prix), il n'est pas jusqu'à l'impureté du teint, si fréquente dans notre *âge ingrat*, qui à lui ne soit épargnée. La liberté de vie, le défaut

* Voir la note III.

de mauvaise science, la simplicité de l'instruction sexuelle ont fait tout cela. Un échelon social plus haut, le fils du petit employé, qui fréquente l'école professionnelle, a déjà pris l'âcreté de notre adolescence bourgeoise. Croyez-moi. Il n'y a crise que par le malentendu entre l'être et ce monde ignoré que son désir et sa peur défigurent. Rapprochez-le doucement, ce monde, avec les divinations de la sympathie et de l'intelligence, votre crise passera comme une lettre à la poste.

Or, nous voici arrivés tout naturellement dans une des raisons qui me justifient (je réponds toujours à votre première objection) : on ne dirigera jamais trop de lumière sur une âme, lorsque, à cette heure où la plus dure fait en secret le signal de détresse, son trouble génie parvient à provoquer un divorce auprès duquel celui des époux paraît dans l'ordre : le divorce entre le garçon et ses parents.

Des hommes me parlent. Ils ont vingt-cinq, trente-cinq, quarante ans. Ils en avaient quatorze le jour où la vie, en ricanant, a levé le masque. La Gorgone! et ils la croyaient Ange! Apparition devant laquelle j'ai vu des garçons décomposés comme devant un spectre, du soir au lendemain le sang tourné, avec la fièvre et des vomissements. Et voici que toujours, lorsqu'ils ont parlé : « Expliquez-moi maintenant, finissent-ils par me dire, comment mon père, ma mère, qui m'aimaient pourtant, n'ont rien vu, rien compris. Mes silences, mes rougeurs, mes larmes qu'à table je ne pouvais retenir, la porte de ma chambre fermée à clef, mes soudaines plongées au lit sans être malade, tout mon visage à l'âge où le visage change si l'on a seulement *pris la résolution d'être meilleur*, ils n'ont rien aperçu, rien soupçonné dans le fils de leur sang, qui vivait sous leur toit, eux qui lisaient des romans! qui allaient au théâtre! Ah! expliquez-moi cette monstruosité! » J'ai alors envie de leur répondre : « Vous dites qu'ils vous aimaient. Dites plutôt qu'ils ne vous aimaient pas assez. »

La puberté, on l'a dit, est une seconde naissance. L'avènement de l'âge d'homme en est une troisième. Chacune de ces naissances est aussi une mort. Si vous craignez une équivoque à dire, avec moi, qu'à l'avènement de l'âge d'homme il y a *mort de l'âme*, dites qu'il y a disparition de l'activité intérieure.

Si vous aviez pris un instantané de la famille, il y a un ou deux ans, quand le garçon était encore enfant, vous auriez vu la mère plongée dans le journal de modes ou les comptes de cuisine, le père dans la cote de la Bourse ou un journal humoristique; en ce même instant, leur fils, qui les regarde, a dans son cartable César et Tacite; dans la vaste maisonnée, il est le seul à avoir notion qu'il existe une civilisation de l'esprit. Aujourd'hui, adolescent, la situation est la même, mais au lieu d'un livre dans un cartable, c'est un feu qu'il a dans sa poitrine. Quand le fils se déchire et fait son feu, le père est tout abruti par le ralentissement, l'engourdissement et l'opacité de la vie. La pauvre mère, elle, n'en parlons pas. Il est naturel qu'elle ne comprenne rien à ces histoires de garçons; si elle veut parler, guérir, *nox nocti indicat scientiam*, c'est la nuit qui enseigne à la nuit*. La mère, qui aimait l'enfant câlineur, lui en veut de n'être plus assez faible, alors qu'il ne l'a jamais tant été. Le père lui en veut d'être trop faible devant ce qui, aux yeux de cet homme important, n'est que des billevesées. Assez souvent une maladresse, une disgrâce physique se sont ajoutées à son empêchement moral. Mille raisons refroidissent autour de lui une tendresse qui peut-être même va se tourner en aversion. Aimât-on dans le fond quelqu'un, s'il vous agace, impuissant sera l'amour à survivre à des irritations de nerfs. Le fils rendra plus tard au père, en rudolements parce que le vieillard tousse, les rebuts qu'il a reçus de lui à quinze ans, parce qu'il avait l'air niais.

L'ABBÉ. — Vous parliez tout à l'heure de Jésus. Or, Jésus à sa naissance reçoit l'adoration des mages, à douze ans l'hommage des docteurs. Mais, durant toute son adolescence, personne ne vient plus à lui, il est abandonné, il n'intéresse plus. Et tandis qu'il est adoré aujourd'hui sous les formes parfois les plus singulières, il n'y a ni légende, ni culte, ni simulacres — ou si peu — de Jésus adolescent. A vous entendre, je me demande si l'explication n'en est pas dans l'incuriosité, le manque de sympathie qu'on aurait pour cet âge.

* (La mère)... « Son intervention est souvent plus nuisible que ne l'eût été son abstention complète. » Herbert Spencer. *De l'Éducation*.

MOI. — Notre garçon, repoussé, développe son pouvoir de silence; le silence est une des conquêtes de la quatorzième année. Silence tellement universel, tellement la norme que, lorsque vous verrez côte à côte un garçon et un homme dans la rue, s'ils ne s'adressent pas la parole, il suffit : vous savez que c'est le père et le fils. O mornes promenades du dimanche : le père et la mère et loin d'eux, se traînant, le plus loin possible, comme physiquement répugné par leur vue, leur fils au visage éteint qu'ils abandonnent et qui les a en horreur. Il fait sa vie et les en exclut. Lycéen, il la fait dans le monde extérieur; élève d'un collège religieux, il la fera le plus souvent à l'intérieur du collège même, parce que ce collège a l'âme envahissante. Désormais c'est le collège qui devra contenir, *per fas et nefas*, tout ce qui va naître de lui. C'est pourquoi, dans telle de ces maisons, j'ai vu bien des élèves les larmes aux yeux à l'arrivée des grandes vacances. C'étaient les mêmes qui pleuraient à la rentrée quand ils avaient dix ans.

Ah! ne disons pas, comme vous le disiez tout à l'heure pour l'âge ingrat, que nous sommes dans une loi de la nature. Lâche refus d'agir, voilà ce que je vois dans ces sortes de « lois »-là. Quoi que j'aie dans le cœur, le mot *bonté* est un mot que je ne prononce guère; ce n'est pas pour aimer le voir sur les murs. Eh bien, cependant, quand je passe avenue de la Motte-Picquet devant ce dispensaire qui affiche en grosses lettres : « Soyez bons pour la jeunesse », je songe qu'il suffirait de cette bonté, avec dedans ce qu'il faut d'intelligence pour que tout vaille, et caduque serait votre loi de la nature!

L'ABBÉ. — Une bonté qui guérit en « créant de la crise »!

MOI. — Quand vous étiez petit, mon cher abbé, s'il vous était arrivé de vous arracher une peau à la naissance de l'ongle, ce qui pique ferme, d'instinct vous vous pinciez avec vigueur à un centimètre de la petite blessure, jusqu'à ce que cette sensation plus forte annulât l'autre; ainsi votre souffrance, ne dépendant plus que de votre volonté, devenait une sorte de jeu et cessait de vous affliger. Comparaison qui n'est pas raison, je m'empresse de le dire. Nous en avons de plus sérieuses pour justifier le fait de créer délibérément, *dans certaines natures*, une crise surnuméraire à la crise de l'adolescence.

L'ABBÉ. — Je suis curieux de ces raisons.

MOI. — Laissez-moi d'abord vous poser une question. Vous, prêtres éducateurs, quel est votre devoir?

L'ABBÉ. — Faire de l'éducation chrétienne.

MOI. — Mais qu'est-ce qu'une éducation chrétienne? Je vais vous dire ma pensée. Je crois que c'est celle qui donne pour toujours, avec la fraîcheur d'émotion devant les formes sensibles du catholicisme, un tact spontané à reconnaître, dans l'extrême complexité du monde, l'acte ou le sentiment qui est selon son génie. Génie tout caché, subtil système de prohibitions et de tolérances — règles absolues et sans appel, règles souffrant l'infraction, infractions à la lettre qui ne le sont pas à l'esprit, — l'hérédité et l'amour même ne suffiraient pas à vous découvrir. Il y faut tout un jeu inconscient de réactions et de déclics réflexes, que seule peut créer l'habitude personnelle : une seconde nature autonome, tellement profonde qu'elle se passerait des pratiques, et au besoin se passerait de la foi.

L'ABBÉ. — Oh! oh!

MOI. — Mon Dieu, oui, je ne crois pas que la foi soit, en fait, un *sine qua non* de l'éducation catholique. Sur dix hommes cultivés, qui ont des réactions catholiques et même sont pratiquants, combien, dans un sentiment dénué de bravade, d'honneur, etc., mettraient leur main au feu que la Trinité comporte trois personnes? Ils agissent en tout comme si les dogmes étaient vrais; dans le fond ils n'ont qu'une espérance et — *καλος κινδυνος* — un beau risque. Ces hommes sont le corps du christianisme, ils le soutiennent, ils le propagent, dans une grande mesure ils le vivent, — de bonne foi, sans la foi.

L'ABBÉ. — Paradoxe!

MOI. — Paradoxe, certes. Boutade? C'est moins sûr. Aussi bien laissons cela, qui n'est ici nullement nécessaire. Mais, cette réserve faite, vous paraît-il que j'aie défini avec justesse le but de l'éducation catholique?

L'ABBÉ. — Il me paraît.

MOI. — Voici donc, en face de vous, ce but. Sous vous, une matière vierge, malléable, où tout va marquer, et parfois à jamais. Et vous enfin, prêtre, avec tout pouvoir.

L'ABBÉ. — Si les parents vous entendaient!

MOI. — Eh bien? Ils auraient mis leur fils au lycée, s'il ne fallait que lui faire réciter des leçons. Ils le mettent chez vous pour qu'on exerce sur lui une influence, avec tout ce qu'une influence comporte de risques. S'ils le mettent chez vous comme ils l'auraient mis n'importe où, simplement pour qu'on ne le voie plus, eux-mêmes conviennent tacitement qu'ils renoncent à tenir leur rôle.

L'ABBÉ. — Tout en en gardant furieusement les prérogatives. Mais continuez...

MOI. — Quel est le meilleur moyen d'atteindre ce but de l'éducation catholique?

Si vous versez de l'huile sur de l'eau, sans plus faire, elles ne se mêleront pas. Si vous voulez que l'eau s'imprègne, il faut battre. Si vous voulez que Dieu imprègne les âmes, quand Dieu est là tout autour, dense et délié comme il ne le sera jamais plus, battez les âmes.

Il est bien entendu que je ne vous parle ici que de candidats à la vie raisonnable, et qu'il ne s'agit que de l'éducation des garçons. Il y aurait imprudence à livrer des filles à une vie sensible qui, elle, n'aura pas plus tard de contrepoids.

L'ABBÉ. — Battre les âmes! Dites-le donc, à la fin, vous croyez que Dieu pêche mieux en eau trouble. *Cum infirmor, tunc potens sum.*

MOI. — Vous l'avez dit cent fois : au collège ils doivent vivre leur religion. *Primum vivere*, d'abord vivre; vous n'êtes pas des boîtes à bachot. Mais n'embrassiez-vous pas complètement ce que contenait ce terrible verbe que vous avanciez là : vivre? Il ne faut pas qu'ils sortent de vos mains sans que tous leurs mécanismes, sans exception, aient fonctionné catholiquement, de peur que celui que vous aurez laissé inerte, s'il entre en action après vous, ne brouille tout parce qu'il n'aura pas reçu votre inflexion. Ne dites pas qu'un directeur dirige, c'est-à-dire n'agit que sur ce qui existe déjà; si vous vouliez ne pas susciter, il faudrait vous faire ombre, ombre immobile, et sourde, et muette, et cette ombre susciterait encore.

L'ABBÉ. — Faire fonctionner un mécanisme avant son heure — cette prématuration, — cela est hasardeux.

MOI. — Comment douter que ne soit un bienfait la royale avance sur les autres que vous leur donnez en leur apprenant à souffrir? L'émotion précoce, qui hâte

l'éveil de l'intelligence, l'infuse et l'aiguise pour des années. Abréger l'évolution d'un jeune être, c'est raccourcir le ressort qui lance sa vie.

L'ABBÉ. — En matière de don sensible, il me semble que déjà la pompe du culte, nos Fêtes-Dieu...

Moi. — Ah! de grâce, ne croyez pas qu'il suffise d'un souvenir d'encens ou de Fête-Dieu; ce n'est jamais de cela que je parle; on ne se fait pas ouvrir la porte avec un : « Vivent les sensations catholiques! » Il faut que la vie ait été égorgée sur vous, et avoir été couvert de son sang, comme le néophyte dans le taurobole, pour être initié dans le mystère catholique. Pourquoi l'émotion religieuse, comme le constate une statistique célèbre, atteint-elle sa plus grande fréquence chez l'homme pendant la puberté? Le psychologue Stanley Hall répond qu'à partir de douze ans le sentiment religieux croît dans la mesure où croît l'amour; et il établit douze correspondances entre ces deux sentiments. Vous me comprenez? Nous entendons *amour* au sens large de l'*amor* latin, à savoir *passion* en général. Le génie mâle qui apparaît vers la douzième année, avec son trop et son défaut, le monde créé ne suffit pas pour sa faim. Il se dérive en fureur de connaître, il se dérive en goût du sacrifice, il se dérive en tendresses, en rêves de gloire, en fous dons de soi; épuisé le réel, il veut encore et saute chez les ombres : il va à Dieu de toute l'espèce.

O combien j'aime mon Christ dans l'instant qu'il se ressuscite, quand il s'élance comme le désir, quand de sa bouche éclate le chant qui éteint les plus rauques trompettes :

Toute puissance m'est donnée
dans le ciel et sur la terre!*

Il dit que toute puissance... Sur la terre! Dans le ciel! Rendons les armes; il nous écrase; on ne lutte pas avec son orgueil. Mais on peut s'inspirer de sa violence, on peut devenir violents de la violence évangélique. Entendez-vous les voix dans cette plaine, tandis que les passants ricanent : « Potaches... »? Une voix dit : « Je ne suis pas digne, oh non! je ne suis pas digne. » Une voix

* Matth., XXVIII, 18.

dit : « J'ai besoin d'avoir confiance en vous. » Une voix dit : « Je voudrais donner ma vie pour toi. » Ces paroles, je les ai entendues jadis. On les dira quand je ne serai plus. Il est dans votre tradition, je dirais presque, si le mot n'était si décrié, il est dans votre politique qu'elles soient dites. Dans toutes ces plaies ouvertes, le dieu qui guette « comme un voleur » met une goutte de son *bonus odor*. Que demain la chair se referme ! mais pour toujours ses derniers tissus macèrent dans la catholicité. Vous aussi, pour glisser votre vaccin, il vous faut donner des coups de lancette. N'est-ce rien que d'avoir eu un scrupule ? Créez-en avec une prohibition, fût-elle la plus arbitraire. Créez les larmes de l'intelligence. Avec un appât créez la lutte et avec une défaillance le remords. Créez une amitié pour que les prémices du cœur n'aillent pas à la dame du Boul. Mich., et quand cette amitié ne peut plus donner davantage, brisez-la afin qu'elle donne la souffrance, et qu'une fois dans sa vie ce garçon sache ce qu'est une souffrance qui est *offerte*. Créez de la vie pour le Seigneur de la vie plus abondante, et pour eux-mêmes aussi, ces garçons, qui sont guettés par la sécheresse, qui sans cesse devront lutter pour ne pas se déprendre et retourner avec les fils des bêtes. Dénouez toutes ces forces vierges. *Date pueris iras !* Donnez des passions aux enfants pour qu'ils puissent vivre la passion de la religion.

L'ABBÉ. — « La passion de la religion » : l'expression choquante !

MOI. — Elle est de Lacordaire : « La religion est une passion de l'humanité. » Et pour mon « créer de la crise », laissez-moi l'abriter derrière le texte d'un grave professeur de philosophie au lycée, docteur ès lettres, peu suspect de littérature lorsqu'il écrit dans une étude fort pondérée* : « Peut-être ne serait-il pas excessif d'affirmer que tout adolescent normal *doit* présenter dans sa mentalité un mélange de génie et de folie, et peut-être y a-t-il lieu de craindre pour la vitalité d'un grand garçon trop bien équilibré. — La genèse d'une virilité morale maîtresse d'elle-même implique comme sa principale condition *un appel constant aux virtualités émotives...* »

* *L'Ame de l'Adolescent*, par P. Mendousse, Bibliothèque de philosophie contemporaine, chez Alcan.

Et enfin, si vous restez dans votre première objection, si vous pensez que ce qui naît de cet âge est sans grande importance et *s'arrangera toujours*, si vous avez dit quelquefois à un de vos élèves : « Vous sourirez de tout cela à vingt ans », alors je vous dirai : raison de plus pour qu'ils fassent l'essai de ce qu'ils sont — essai nécessaire à la formation de leur caractère — dans un temps où leur désordre éventuel ne troublera qu'une classe ou une division de collège, au lieu de troubler toute une société; c'est ainsi que vous donnez un vieux cuir à votre chiot, à la fois pour qu'il se fasse les dents, et pour qu'il ne se les fasse pas sur vos carpettes.

L'ABBÉ. — Mon cher ami, tout cela peut être parfait dans certains cas exceptionnels, mais, dans la pratique courante, combien dangereux! Pour un prêtre qui aura la clairvoyance et la fermeté nécessaires, combien d'autres, excellents sans doute, mais épais ou maladroits, nous feront des cataclysmes! Quelle nuancée, prudente audace il faudrait! Quelle sûreté de main et de cœur! Souvenez-vous de Hello, disant à peu près : « Ne doit entreprendre une opération que celui qui est sûr de ne pas s'évanouir. »

MOI. — Deux préfets de division seulement par collège, celui de la première et celui de la seconde division, auraient parfois cette tâche à remplir. Est-il impossible de trouver deux hommes de taille pour chacun de vos principaux collègues? Si oui, ceux qui occuperont ces postes pourront bien se garder d'intervenir; votre collègue aura peut-être un *esprit*, il n'aura pas d'âme. Et malheur aux collègues catholiques sans âme! J'aimerais mieux pour mon fils l'école des faunes.

*Un des garçons s'approche.
Le maillot bleu ardoise, aux
poignets et au col capucine, fris-
sonne sur lui comme l'oriflamme
dans les hauts vents presti-
gieux.*

Regardez-le, ce garçon. Quelle merveille que cette suprême fleur, française, catholique et romaine! Essoufflé, avec ce beau regard, le sang rapide sous la peau brune, et déjà ses épaules droites, il est toute force et toute grâce; c'est peu dire, il est toute intelligence et toute noblesse. C'est un exemplaire accompli. L'avenir

qu'il porte en lui est amoindri par une telle perfection. Je vous admire de lui mettre la main sur l'épaule! Moi, je n'oserais pas le toucher. Je le respecte et il me fait peur. Assis dans le métro, lui debout, je me lèverais pour lui donner ma place. (*Le garçon s'éloigne.*) Il a souri! Gloire au miracle! Une âme est sortie de son sourire. O mon cher abbé, cette âme est en désir dans chacun des garçons de notre race : elle n'aura l'être que si vous le lui donnez, et on donne l'être du fond d'un combat. Avec un recul de dix années, je proclame que la mienne n'exista que du jour où un de vos collègues l'eut façonnée par les plus durs tourments. Car s'il vous est venu à l'esprit qu'il y a démesure dans ma *Gloire du Collège*, dites-vous bien que ce chant est une fadaise en regard des réalités qui l'inspirèrent. Celui-là ne se croyait pas si précis qui m'écrivait de *La Relève du Matin* : « Vous avez fait de tout cela un buisson ardent. » Oui, un buisson ardent, c'est-à-dire l'apparition de Dieu. Mais Dieu *au milieu des flammes*.

Insensiblement, le jour donne lieu à la nuit. On voit briller de petites flammes, bleuâtres, comme des morceaux du ciel cassé. L'odeur de l'herbe humide et de la boue se fait plus drue. La lumière du couchant héroïse les êtres. Depuis le clair de l'or jusqu'au sombre hâle brun de brique, les visages portent toutes les couleurs du feu.

Voici le soir, voici la grande nuit fraîche, la nuit au grand corps, ardente de fraîcheur. Vous rentrerez dans la nuit faite; tous les réverbères seront allumés. Allons, rompez ces jeux. Dites que c'est l'heure. Donnez ce coup de sifflet qui perce encore mon passé comme un cri... (*A soi-même, pendant que l'abbé fait cesser les jeux :*) Calme était mon cœur quand je vins, sous les grands arbres, auprès de mon chien aux dents blanches. Depuis longtemps ma lèvre était serrée sur l'immobilité de ce cœur rigoureux, si fort qu'une petite plaie lui était venue, qui jamais ne put se faire cicatrice. Et voici qu'au fond de moi-même un visage s'est rouvert, auquel

j'avais fermé les yeux. Il s'est rouvert, il m'a souri, il m'a fait lourd comme l'éponge pleine. Et j'ai eu froid, et ma lèvre a tremblé. O ma faim! ô ma soif! Jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier jour. Et que vous me soyez douces encore, dans les ténèbres.

L'ABBÉ, *revenant*. — Ils vont changer de vêtements dans la maison de la Pompe à feu...

*On entend les roulements de
tambour des jeunes soldats du
Mont Valérien, qui s'exercent
sur les berges du fleuve.*

MOI. — J'en vois un, là-bas, dans la poussière violette, vers Suresnes. Tandis que tous les autres se rassemblent, lui, il s'écarte toujours de plus en plus. Seul, ivre du soir, de l'angoisse du crépuscule, il court après le ballon de toutes ses forces, et quand il l'a rattrapé il l'envoie plus loin, et le poursuit encore, comme condamné à un supplice fabuleux qui l'empêche de plus jamais s'arrêter, comme pris d'une démence divine. Jusqu'où ira-t-il? Est-ce qu'il est protégé? Je prierais pour lui, si j'étais son père.

L'ABBÉ. — On ne le voit plus.

MOI. — J'en vois deux qui portent un poteau de but qu'ils ont enlevé, l'un à un bout et l'autre à l'autre bout. Je ne vois que leurs ombres. Ils marchent au même pas, pesamment. Ils ont l'air de brancardiers.

L'abbé ne dit rien.

MOI. — J'en vois encore d'autres, là-bas. Quelles petites taches dans cette étendue! De si loin, on ne croirait pas qu'ils ont des âmes. J'en vois qui s'enfoncent sous bois, à la file indienne. Pourquoi sont-ils penchés comme cela en avant? On croirait qu'ils ont le sac au dos.

*Encore un silence. Les divisions
d'un des collèges s'ébranlent.*

L'ABBÉ, *à voix basse*. — Vous aussi, alors, vous y aviez songé, qu'un jour, dans quelques années...

MOI. — J'y songe sans cesse.

L'ABBÉ. — C'est affreux !

MOI. — Soyons tous forts.

Ils regardent encore un petit temps.

L'ABBÉ. — Allons, mon cher ami, au revoir.

MOI. — Au revoir. Ne les laissez pas avoir froid.

Dans l'ombre, à mesure qu'elles arrivent sur la route, les divisions en marche se mettent au pas cadencé.

Octobre 1921.

EN MÉMOIRE D'UN MORT
DE DIX-NEUF ANS

DE QUI JE JOINS LES MAINS
SUR CE LIVRE

JE m'excuse : il y a certainement quelque chose de provocant à vouloir disputer à l'ombre un mort qui est mort depuis deux années. Deux années ! Ramsès dans ses bandelettes de nard, Mausole couché dans le porphyre ne sont pas plus profond sous l'oubli que ne le sont ces jeunes morts de la guerre. N'ayant fait de mal à personne, ils n'ont pris place dans aucune vie. Une quinzaine de tristesse permet à leurs proches de se sentir intéressants ; c'est pour la famille une garantie d'honorabilité, une petite victoire un peu analogue à s'ils fussent, par exemple, entrés dans la « carrière » ; et puis la cérémonie donne aux gens une occasion de se rencontrer, occasions si rares de nos jours*. Six mois passés, un homme d'esprit se gardera de toute allusion au cher disparu. Madame aurait un petit froncement de sourcils, dans l'effort pour se souvenir. Elle est très courageuse.

Mais nous, du moins, leurs pairs, puisqu'il n'y eut que nous à les connaître ? Eh bien, j'ignore ce qu'est le cœur des inconstants, mais je sais ce que nous appelons être fidèles : c'est nous rappeler, quand nous disons une parole d'attachement, tous ceux à qui déjà nous l'avons dite dans les mêmes termes. On n'apprend l'existence d'un être que par celui qui le remplace. Encore vient-il une heure où l'on songe que, décidément, ces morts, on a toujours tendance à s'exagérer leurs mérites, l'amour qu'ils vous portèrent et qu'on leur porte, et où l'on se demande si, en toute franchise, ils ont compté tant que cela pour vous.

* On voudra bien se souvenir que les essais qui composent cet ouvrage ont été, sans exception, écrits pendant la guerre de 1914-1918.

Le camarade de collège en mémoire de qui fut écrit cet essai était Marc de Montjou, tué comme sous-lieutenant d'infanterie en 1915.

Vaines questions, plus vaines réponses. Nous ne savons rien de ces morts. Un instant le faible visage apparaît sur le bord de l'ombre. Me fait-il signe? Et quel signe? Je ne lis rien dans son regard. Nous ne savons ni ce qu'ils pensent de nous, ni ce qu'ils veulent de nous, ni jusqu'à quel point ils acceptèrent le sacrifice, ni ce que c'est exactement qu'accepter, ni quelle fut leur vérité profonde sous l'air léger et les mots à panache qui à si peu de frais nous tranquillisaient, ni si, aux arrêts d'outre-tombe, la mort par fait de guerre entraîne d'office une atténuation de peines, ni si l'honneur, le courage, le goût du risque, que nulle religion n'inscrit dans ses Tables, ne sont pas aussi dénués de valeur surnaturelle que l'est l'intelligence, par exemple, ou l'ambition. Et puis l'ombre les reprend, ils s'effacent. Quelquefois, nous les sentons vaguement autour de nous, comme, dans les temps antiques, ces corps sans sépulture qui revenaient errer au ras de la terre. Sur la génération qui monte volettent ces Lares confus.

Je conserve, parmi des photos et des lettres, une petite feuille froissée, un petit papier de rien du tout, mais qui, dans le tiroir, quand la nuit tombe, doit répandre une sorte de lumière : un de ces billets de confession en usage dans les collèges catholiques, et qui portent imprimée la formule : *L'élève... désire se confesser à M...*, avec des blancs pour les deux noms. Et dans le premier de ces blancs un être qui aima, souffrit, s'agita, a inscrit son nom, qui plus jamais ne sera mêlé aux affaires de la terre; et dans le second blanc il a tracé le mien.

Nous avons vécu sur les bancs des classes (je sens encore cette odeur de bois et d'encre...) des heures qui eussent créé des liens indestructibles, s'il existait quelque chose de pareil à des liens indestructibles; nous y avons fait la pratique de toute la psychologie et de toute la morale dans le même temps qu'on nous en enseignait la théorie, comme nous faisions de front la théorie et la pratique de la physique et de la chimie; à seize ans, gauches et avec des boutons, nous savions qu'il y avait des régions de nous-mêmes qui étaient épuisées et ne refleuriraient plus. Et cependant, au moment de graver

un nom sur cette pierre tombale, je recule. Je crains de me tromper et de le tromper.

Sans doute, c'est une industrie aujourd'hui florissante, que chacun vous empoigne son mort, le découpe à sa façon, s'y taille un joli succès littéraire : la plupart des études nécrologiques pourraient s'intituler : « Fantaisie sur un tel. » Mais quand j'appréhende de rien affirmer de l'âme la plus claire, quelle sera ma réserve devant celle-ci ! Tous nos contacts portent ce même cachet d'incertitude qui marqua notre dernière poignée de mains : serrement où l'une des deux pressions fut plus forte que l'autre, mais sans que je pusse distinguer de qui elle venait. Je ne suis pas sûr que notre amitié ait existé ; je n'en ai su qu'un certain cerne, qui tremblait à ses bords, et qui n'était pas elle : il y a dans les photos prises d'avion des installations camouflées qu'on ne connaît que par leurs ombres. Autour de chaque acte précis, de chaque mot précis que je sais de cet être, un vide se creuse où l'imagination va et va sans rencontrer rien de fixé qui l'endigue, comme dans ces œuvres d'art qui nous prennent d'autant plus que nous devons nous mettre davantage dans ce qui leur manque. C'est un espace où tous les retentissements qu'il fit dans ma vie résonnent plus mystérieux et plus longs ; une marge blanche où l'Ange du Doute, penché sur mon épaule et sa tempe contre ma tempe, finit mes phrases en lettres d'or.

Chaque fois que je songe à ce que dut être cette âme et cherche à la serrer de plus près, la même image renaît dans mes yeux : celle d'une chambre où, par un grand soleil, une main violente, vingt fois coup sur coup, écarte puis referme les rideaux. Nuit et clartés, battements de paupières, fusées qui s'élancent, se brisent... Le voici, par ce doux hiver qui à chaque octobre me remonte dans le cœur. Il m'a attendu à la porte ; il a besoin de me parler de lui. Quelle plongée loin de la surface des choses dans ce libre « entre deux eaux » spirituel où toutes nos facultés se dégourdissent, se font légères, jouent réellement comme dans de l'eau ! Pour moi c'est ma folie des âmes, cette excitation devant une âme, telle que l'excitation d'un fox qui flaire un rat. Mais chez lui nul intérêt que pour soi-même (et combien j'aime que son regard soudain se soit éclairé, ses paroles soudain acharnées, sitôt que l'entretien le ramenait à ses

propres affaires!), nul art pour l'art et jusqu'à une gaucherie enfantine dans l'expression. Et puis tout d'un coup on entend claquer le pont-levis qui se relève. Il est là, offensant et obtus, ricanant, avec une volonté de ne pas comprendre et de ne pas arrêter, avec une façon maudite de foncer dans les choses les plus saintes et de les saccager, terrible comme un homme à qui nous venons de révéler notre secret, le prenant pour un autre dans l'ombre, et qui soudain nous glace sous le réverbère...

C'est dans la seconde de ce brutal changement de ton que devrait le saisir un photographe d'âmes, parce que c'est là qu'apparaît le caractère essentiel de sa nature : un cœur exalté aux prises avec une raison ombrageuse. C'était un « Allez, hop! », un brusque rejet de toutes les choses trop dévorantes, ce même geste de tout rompre, cette même saccade de la tête que je lui vis à notre dernière rencontre, quand, après une brève discussion avec un chauffeur de taxi, il lui pousse l'argent dans la main : « Oh! et puis gardez! » Pudeur de soi-même, regret de s'être découvert, sentiment instinctif de l'homme, subsistant sous tous les démentis individuels, que les affaires intérieures sont toujours un peu des niaiseries, mais surtout bouffée de vertige au bord de ce grand vague où bouge l'âme et d'où montent ses musiques : vertige et un recul vibrant de l'être. Et il me semble que tout cela se lit jusque dans ce billet de lui sous mes yeux : au milieu du texte le plus banal, la seule phrase où il se livre et vraiment s'exprime est d'une écriture soudain si rapide, si illisible, que je crois le voir qui tressaille devant le signe écrit de ses profondeurs, puis bâcle ce griffonnage informe, à la fois par hâte d'en finir, pour bien montrer le peu d'importance qu'a tout cela, et pour que, même par ce moyen puéril, sa vérité demeure quelques instants de plus moins accessible. Ainsi plusieurs se souviennent de cette façon qu'il avait de *marmonner*, en baissant la voix et les yeux, lorsqu'une parole lui échappait qui était trop dense de lui-même.

Nous usions fréquemment du latin, afin que nos professeurs ne nous comprissent pas. Je l'ai souvent appelé Marcus, et cette atténuation lui convient mieux que Marc, dur nom que justifient sa fierté et sa solitude, mais qui sonne avec plus de force que n'en eut ce cœur brouillé. On m'a rapporté de lui, après sa mort, qu'il

écrivait dans des notes intimes : « Moi qui suis un passionné, il faut que j'aie l'air... » Je n'ai plus exacts dans la mémoire les derniers mots, mais il suffit : nous sentons le tremblement, nous devinons tout le drame, et nous saluons avec un grand coup de chapeau ces pieuses biographies mortuaires où il est pleinement rendu hommage à son goût pour les sciences mathématiques. Toutefois, dans une de ces chroniques *pour prendre congé*, je découvre une petite phrase qui, sous des apparences de formule toute faite, contient un jugement pénétrant : « La mort l'effrayait moins que les tentations de la vie. » Ne l'entendez-vous pas, après un moment, faire l'accord avec son cri douloureux ? Oui, c'est toujours le même sursaut devant ce dont il ne se sent plus maître ; dans cette nature frémissante et tumultueuse, fleur suprême d'une race de forts, une hérédité de sagesse veille toujours, inébranlable, et bloque les freins quand l'adolescent emporté s'élance aux appels de son génie. Tous mes souvenirs de lui portent ce trait, et c'est ce trait qui est le nœud de tout. C'est par lui que ce garçon, qui souffrait, n'était pas de ceux devant qui l'on pût souffrir ; c'est par lui qu'avec des dehors presque ingénus, il est demeuré un texte à contresens ; qu'avec une droiture certaine il agissait parfois comme s'il eût été double ; qu'avec un cœur ardent et tendre il ne put jamais conduire au bout sans accroc que celles-là de ses amitiés où il avait mis le moins de soi-même.

En effet, de même que l'idée de péché, prenant sa pleine valeur dans une telle nature, devait y lever mille résonances, y devenir le ressort d'un innombrable pathétique, ainsi arriva-t-il que ce déclic de sûreté, loin d'apaiser sa vie, y provoqua un plus intense mouvement d'âme, un échange sans repos d'*animulae* : mystérieux va-et-vient dans ce *no man's land* où les plus secrets esprits des êtres frôlent, fécondent, réagissent, détruisent, meurent, transforment, et d'où, lorsqu'on se penche, on entend monter et descendre le silence ou le chant de nos destinées.

De ses rapports avec ceux qui l'aimèrent je puis donner les nôtres comme exemple. Extraordinaire création ! On maltraiterait fort le romancier qui écrirait sans retouches ce qui se passe dans des âmes de très jeunes gens. Quelle inconséquence ! Quelle invraisemblance !

Chaque sentiment joue pour soi, ne sait rien des autres; tout d'un coup il mue, devient le contraire de ce qu'il était, et à cela, exactement, *il n'y a pas de cause* : je songe à ces absurdes chats, quand ils jouent dans les fins de jours sur les pelouses de l'été, à leurs courses qui s'arrêtent net, leurs fureurs qui tournent en dédain, leurs disputes sans suite, leurs effarements sans objet, leurs brusques indifférences, pour dire bref, leur folie. Entre nous deux, c'était moins des alternatives d'amitié et d'hostilité qu'une combinaison d'amitié et d'hostilité. Manifestement attirés l'un vers l'autre, curieux l'un de l'autre, sitôt face à face chacun se mettait en garde. Nul abandon : avoir confiance que le pli ouvert ne sera pas lu s'il ne doit pas l'être, mais non que toute parole ou toute action de vous sera accueillie avec un désir grave de la comprendre. Au surplus, si nous avions tous deux de la facilité à meurtrir, lui, par surcroît, se vengeait de son cœur sur ceux des autres : ainsi se prouvait-il à soi-même qu'il n'était pas faible devant eux. De divers côtés on m'avertissait : « Prends garde à... Il ne t'aime pas ! » Je lui répétais ces propos. Il riait, ne répondait pas, mais me citait quelque louange qu'il avait entendu faire de moi... Doutes, débats, blessures, ruptures, méprises, reprises... A présent mes chers amis peuvent me passer des aiguilles à travers la peau; je n'arrive plus à trouver que cela me fait mal. Ce sont vraiment des amitiés pour la vie.

La dernière parole qu'il m'ait destinée — les derniers mots de sa dernière lettre — est celle-ci : « Tu sais que j'ai beaucoup d'amitié pour toi. » Il dit cela puis disparaît, se dissipe comme un petit souffle, et je reste avec sur mes genoux cette tête d'Hermès au double visage, où je lis, selon que je la tourne, ou tout le bien ou tout le mal. Nulle jeune fraternité ne pourrait rendre un son plus beau que celle qui s'exprimerait par cette phrase, simple jusqu'à la nudité, calme et forte comme une figure grecque dans la pierre. Mais ne puis-je aussi la comprendre comme un camouflet, petite incidente où il faut qu'il affirme son amitié, parce qu'il n'en existe d'autre preuve que celle-là, et dont le « Tu sais que » a trop clairement le sens de : « Bien sûr, tu ne peux savoir que... » ? Les morts laissent autant de mystère qu'ils en emportent. Un corps tombe, et mille choses s'arrêtent,

éternellement en suspens. Ce sont des squelettes qui tendent les bras. Pour frapper, supplier, ou étreindre?

Car il est mort. A l'heure où ces souvenirs passent dans ma poitrine, j'entends derrière moi le canon, coup sur coup et à temps inégaux, comme le grand cœur détraqué du monde; je vois couler à mes pieds la rivière qui ne se doute de rien, si vite, si vite (vers quels bonheurs promis vont ces rivières qui coulent si vite?); et quand je me dis : « Jamais il ne verra une rivière couler comme ceci », il est soudain beaucoup plus mort qu'avant. Il est mort et parfois on croirait que dans sa façon de brûler les choses, de ne pas s'arrêter, il y avait comme un pressentiment de sa fin. Mais non, et nul besoin d'exagérer ce quelque chose de *reckless* qu'eurent toujours ses impulsions. Tous ces garçons vous déchirent bien plus, leur main dans la main de l'Espérance.

J'imagine que mon camarade, dès l'instant qu'il eut mis le pied sur cette bande de terre inspirée qu'on nomme le front, dut lire sa sentence dans le ciel; on est « là-haut », on s'en rapproche. Il vit son sort s'incliner, ses dieux protecteurs, sans défense devant le destin, se détourner d'un cadavre vivant, et les deux grandes mains qui le couvraient, se retirant comme un velum qui s'ouvre, le laisser nu au péril de l'espace. Alors il n'eut que son geste habituel quand pour rompre avec la vie il dit : « Allez, c'est décidé ! », puis se dressa sur le champ vide, fit trois pas et s'abattit. Un mois seulement depuis son arrivée au front, et déjà on le citait au Corps d'Armée. C'était à l'orée d'octobre, quand vers les premières lampes penchent les jeunes fronts casqués de pensée, quand aux portes des collèges, et sous les nuages légers de l'automne, se renouent les mains fraternelles. Lui aussi il retrouvait ses pairs.

Il arrive que les institutions humaines, quand s'y insèrent des personnalités un peu fortes, finissent par prendre le caractère tragique des créatures, avec leurs passions et leurs crises, leurs printemps et leurs hivers, leur frémissement, leur lutte contre la mort. Durant près d'une année, ce collège où nous nous connûmes atteignit à une qualité supérieure d'existence. Rarement vit-on des êtres avec plus d'élan s'oublier les uns pour les

autres, de plus profondes et désintéressées prières pour garantir à des vivants les sûretés éternelles, des idées si nettes du bien et du mal dans un sentiment si chaud du devoir, une telle surenchère de sacrifices, une telle ivresse de générosité. Ce fut une brusque galvanisation qui, les arrachant à leurs atavismes et à leurs ambiances, dressa ces adolescents au-dessus des leurs et d'eux-mêmes : celui-ci, presque vulgaire, soudain capable de faire quelque figure, celui-là, tout désordre, émouvant de chic moral et travaillé par d'obscurs héroïsmes. Puis l'esprit cessa de souffler; la médiocrité, roulant ses eaux tièdes, recouvrit les terres apaisées où s'éteignaient les buissons ardents. Les uns furent expédiés dans ces enfers qu'on appelle « fours » par euphémisme; d'autres, avec d'ignobles rires, filèrent vers les Boulevards et Montmartre; il n'y en eut que deux ou trois qui, se frottant les yeux, se réveillèrent de leurs vertus comme d'un rêve divin. Ils regardèrent mais ne reconnurent pas. Ils parlèrent mais ne purent se faire entendre. Ils se tournèrent et virent de toutes parts la lande aride où commençait leur exil. Alors ces enfants de dix-sept ans comprirent ce que c'était que le passé, et ils enfermèrent dans leur cœur, pour jusqu'à la mort, le souvenir de cette époque où ils avaient vu, entre les quatre murs d'une boîte à potaches, descendre sur la terre le royaume des âmes.

Toutefois, ce qui donne à ce tumulte sa pleine mesure de pathétique, c'est que ceux qui étaient placés là pour le comprendre ne surent ni le comprendre, ni le justifier, ni le mettre en œuvre. Rien ne fut aidé, rien employé. On vit rouler dans la poussière tous les diamants du diadème, et les frêles sources palpiter puis sécher, où étaient peut-être tous les fleuves de l'avenir. Et c'est pourquoi, lorsqu'on se penche sur le trou d'ombre où s'enfoncent ces années, on entend un long sanglot déchirant se mêler à une musique qui s'éloigne : suprême symphonie de jeunes âmes qui déjà s'en retournaient vers les ténèbres, merveilleusement vaine et perdue comme cet hymne qui, du *Titanic* en flammes, monta par la mer déserte et la nuit.

De se sentir si peu pris au sérieux, de savoir que, parmi toutes les interprétations possibles de ses actes, ce serait toujours la plus bornée qui prévaudrait, de

rentrer chez lui huit soirs sur dix en vaincu, celui dont je parle souffrit-il beaucoup? Peut-être est-ce une mauvaise action que ce seul doute, mais le fait demeure qu'il ne me dit jamais s'il préférerait qu'on le jugeât mal, ou qu'on ne le jugeât pas du tout. De son fameux geste, il « balançait » la chose : ses *désintérêts* me remplissaient de silence. Il me parut aussi qu'il était de ceux qui se passent plus facilement d'être aimés que d'aimer eux-mêmes, et c'est par ceux qu'on aime surtout qu'on est soutenu. Enfin, si inégal, n'eût-il pas lui-même (car je crois qu'à mon exemple il n'aimait guère ceux qu'il n'aimait pas), n'eût-il pas « laissé tomber » des âmes, comme chacun de nous si allégrement l'a fait? Nous vivons à nous ignorer l'un l'autre; nous passons notre temps à faire celui qui n'a rien entendu; nous escortons chaque être de nos refus répétés de nous arrêter sur lui; il n'est pas un homme sur son lit de mort qui n'ait été jusqu'à un certain point un méconnu... — Et voici que, dans le moment où j'achève ces lignes, je reçois mes notes d'alors qu'on m'envoie, j'ouvre, je parcours, j'arrive à cette phrase que me dit sa mère : « Il avait la manie de croire que personne ne l'aimait... » Ah, phrase atroce, et je l'avais oubliée, et j'écrivais cette page de trahison! Mais il n'y a plus de mystère, tout est aveuglant de clarté; moi aussi je me défiais du romanesque et une fois de plus c'est le romanesque qui était le vrai : la moitié de sa misère n'a existé que par un malentendu qu'une faiblesse d'une seconde eût dissipé... Hélas, pourquoi savoir, maintenant?

Mais quel souvenir, après cela, que celui de ce soir où il me dit, d'une voix plus basse, après un silence plus long, comme pour une chose qu'on viendrait de découvrir avec horreur (tout le jour la vie avait brûlé) :

— Écoute, je crois qu'ils s'en fichent...

— Oui, répondis-je, à présent je le crois, moi aussi.

Mots sanglants, parce qu'ils étaient très calmes, très graves, vraiment montés de nos régions les plus profondes comme l'expression d'une certitude qui s'impose à vous presque malgré vous, et parce qu'on ne peut pas savoir combien nous en souffrions.

Car nous étions des enfants, et de là toute la méprise : nous prenions à la lettre le catéchisme; nous croyions que les gens ont des âmes. Eh bien, ce fond de chris-

tianisme est tenace! Il n'y a pas si longtemps, j'osais dire de mon camarade, dans le salon de quelqu'un qui lui fut très proche : « Il avait une façon de rompre les chiens si douloureuse... » Un froid se répandit. Comme les simples lorsqu'on parle une langue étrangère en leur présence, ces gens de la bonne société, ne comprenant rien à ma phrase, étaient persuadés que je me moquais d'eux... Mais j'abrège cette choquante digression.

Quelle fut son attitude, quand la mort lui apparut sous le ciel? Entendit-il sa voix d'Archange étouffer les tendres voix de la vie, déjà distantes et embuées comme jadis, derrière leur voile d'eau, ces filles du Rhin dont il aimait le chant? O larmes du commandant Madelin, quand Paul Drouot le vit ramener sur le brancard! O larmes de ce garçon, mon cousin, quand, blessé deux fois, il repartait pour la troisième et dernière fois, et que sa mère vit des larmes dans ses yeux! Ah, quelle paix et quel bien faudra-t-il au monde pour compenser ces larmes d'enfants et ces larmes d'hommes! Elles font en vous quelque chose qui crève, se déchire, une fibre qui casse... La sueur de sang du Christ ne tomba pas plus lourde sur la conscience humaine.

J'ignore le détail de sa mort. Je n'ai pas vu sa tombe, pas vu la croix et la couronne qu'il repoussera de ses mains fortes quand il se dressera pour la Résurrection. J'imagine seulement que soudain, couché sur le sol maternel, il dut apparaître beau, mutilé comme les temples et les statues, lointain comme l'horizon et les astres. Ses compagnons chancelèrent un peu en le soulevant. Il s'était beaucoup forcé pour se taire : ce sont les mots qu'ils n'ont pas dits qui font si lourds les morts dans leurs cercueils.

En partant il écrivait : « Cela m'est égal de mourir. Je n'ai jamais rien fait de mal. » Quel témoignage, cette phrase si simple, avec son expression d'enfant : faire le mal! Quel poids dans cette bouche qu'avaient tentée les plus pourpres fruits! Avec une immense ferveur je me penche sur ce balbutiement; j'écoute cette respiration qui s'en retourne dans le sein de la terre. Mais avions-nous besoin qu'il se justifie? Quand rien de ce qui est généreux ne vous fut étranger; quand nulle parole de cristal prononcée à travers les siècles ne tomba sur votre cœur sans y fleurir en corolles infinies; quand l'être

entier ne fut qu'une seule aspiration à s'élever et s'élever toujours dans un sentiment plus exaltant de soi-même vers le plus haut développement humain, à envahir toujours davantage dans la pensée et dans la connaissance, dans le bien et dans le beau, dans le rêve et dans l'action, à prendre tout ce qui émerge par l'histoire et par le monde pour le ressusciter dans sa propre destinée devenue un exemple et un signe; quand ce fut votre folie, votre vautour rongeur de toutes les minutes, de chercher à dépasser et les autres et soi-même, avec l'idée que peu importe ce qu'on fait pourvu que cela soit grand, et que peu importe si l'on échoue parce que, échecs et triomphes, cela se vaut, — que font alors les imperfections et les tâtonnements, les erreurs inséparables de l'action, la matière aujourd'hui transmuée et perdue qu'on jeta dans la fournaise pour en tirer la statue de sa fortune? Un fond d'une telle noblesse n'engendre pas seulement une présomption de noblesse pour tout le reste : c'est une rédemption en bloc pour tout le reste. Dans le ciel où *il est plus d'une demeure*, Dieu prend ces âmes, pleines d'éclairs et d'éclaboussements, il prend « ces souffles et ces flammes » et il les place à sa droite incendiée. *Satiabor cum apparuerit gloria tua. Satiabor!* Quel repos!

« Quel repos... » Et pourtant, ces pages mêmes, ne sont-ce pas des amarres que je lance pour m'accrocher à la rive? Essayer une phrase, peser un mot, repousser le temps et ses cendres et mettre à nu le cœur de braise du passé, remuer cette matière palpitante, ce moi qui si terriblement *existe* : il y a là une affirmation de vie, quelque chose qui lève en vous un absurde sentiment d'intangible et de définitif, et les images de la mort heurtent contre vous et tombent à vos pieds, comme les mouettes au pied des phares. Ainsi l'on se sent plus tranquille sous les marmites à cause d'une planche d'un demi-doigt d'épaisseur au-dessus de sa tête; ainsi l'on « vainc l'aiguillon de la mort » rien qu'à songer à toutes les choses charmantes qui vivront toujours. La main déjà blanche prend sur le drap la main fidèle et s'y cramponne quand tout s'enfonce, elle qui se retirait si vite dans la vie...

Mais, plus profondément, sentons-nous quel appel est enclos dans ces milliers de feuillets qui s'envolent du

front vers l'arrière? Nous lisons des yeux, cherchons la signature, passons; nous ne savons pas ce que veulent dire les mots, quand sur les confins de la vie et de la mort, et comme des fleurs au bord d'un gouffre, ils frissonnent dans le vent de l'éternité. Ah! ne les voyez-vous pas, ces vivants, quand à la hâte, dans leur bien intérieur, ils choisissent une pensée, une image, une parole, un silence, et ils l'arrachent au néant qui les guette, le versent dans la vie qui le leur donna... Quel étirement vers l'avenir! Quel jet de racines dans ce qui dure plus qu'eux! Ils meurent et il faut encore qu'ils espèrent. Ils croient que cette pensée, cette parole, cette image, si elle descend dans un cœur, c'est quelques années ou quelques jours de plus avant qu'il en soit d'eux comme s'ils n'avaient jamais existé. Tacite raconte que le phénix, lorsqu'il sent ses années révolues, construit un nid qu'il féconde, afin qu'il lui reste un fils pour emporter sa dépouille misérable et la brûler sur l'Autel du Soleil.

Mai 1918.

360^e d'Infanterie, dans les Vosges.

LA GLOIRE DU COLLÈGE *

A la génération qui est morte,
n'ayant que des souvenirs de collège.

* Voir la note IV.

I

LA petite chambre était au faîte du collège. Par la fenêtre ouverte, André regarda.

Trois villes s'étagaient l'une sur l'autre, selon le gré de la perspective, déroulées comme les trois Églises dans les fresques. D'ici, les feuillages des platanes, qu'on dominait, pleins des luttes du soleil, faisaient de celle du bas un tumulte de verdure; les gestes des enfants, aperçus entre deux branches, étaient des gestes inachevés; la vie qui bruissait là-dessous, avec ce murmure égal, oh, si discret et sage, était une vie que l'on ne voyait pas; brutalement vous était figuré que le cœur d'un collège est un cœur inconnaissable. Mais plus loin, vers la gauche, où la piste palestrite fait une dure rivière d'ivoire, les jardins secrets et chauds se reculaient comme un appel, les jardins doux avec leur odeur d'ombre, la maison rose avec sa proue de verre, les vertes pelouses balancées, les profonds golfes de paix et d'eau. Et la vraie ville s'étirait au-dessus de la ville scolaire, le monstre accroupi, impur et miroitant comme un dragon, tourmenté de laids désirs et de mauvaises fièvres, agacé par sa chaleur. Et plus haut encore était le ciel de grâce, le même où les anges avaient dit : « Paix aux hommes de bonne volonté », immense, sans une tache, bleu à ne savoir que faire pour lui en montrer sa gratitude. Et dans ce ciel une blancheur, la basilique sur le Mont des Martyrs, toute blanche avec son campanile et son dôme, le cri et la pensée, la vierge folle et la vierge sage, éclatante au front de la ville comme la flamme au front des Trônes.

De même que je ne vois qu'une face de la tête d'Hermès entre mes mains couchée, mais elles, par-dessous, en palpent une seconde non pareille, ainsi, penché sur son collège, André voit des garçons qui jouent avec une balle, qui vont réciter des leçons à l'heure dite, aller

au Salut à l'heure dite. Voilà tout ce qu'il voit; pourtant un drame l'enveloppe. Tout alentour a une valeur occulte. Dans ce soleil il y a des choses qui naissent, luttent, tombent; il y a des mots et des silences, des cris qui ne sont que des cris et d'autres qui sont des appels; d'autres qui sont des agonies. Parfois il frissonne, averti qu'une de ces âmes vient de mourir, quelque part. Et pourtant — ô grand mystère collégien, viviers où dans l'obscur grouillement se reflètent les myrtes de Virgile, — pourtant de tout cela un calme immense émane. Cette serre, c'est un sous-bois de sources; cette rafale, elle reste immobile, comme si deux courants en se heurtant s'annulaient, immobile et tremblante comme la vibration de la lumière. Et nulle des plus pures vasques où le jeune homme se souviendrait d'avoir bu, lui qui a désiré tout ce qui est désirable, et beaucoup de ce qui ne l'est pas, nulle, ni la sieste sous les tamaris, ni le patio des fontaines et des jeunes filles, ni l'août ingénieux dans la barque et devant les violons, ni le roulement nocturne dans l'auto profonde aux côtés de l'être aimé, nulle n'a versé plus de fraîcheur que n'en verse un tel abandon à ces êtres et à ce lieu. Parfois seulement — ce soir, en étude, — un regard qui se détourne, un crispé petit sourire, une mèche trop nerveusement tordue entre les doigts, et en vous quelque chose s'arrête : le sol vous a cédé sous le pied, il y a de la vie qui bouge là-dessous.

— Eh bien, retrouvez-vous vos impressions de jadis?

Son camarade l'interpellait, lui aussi « ancien » de ce collège, revenu au collège, comme surveillant bénévole, quand la bataille vidait les chaires. « Les petits enfants demandaient du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre* »

— Oui, dit André, heureusement.

Mais il chargeait de sens le mot banal. Il venait de sentir que, si son collègue l'avait déçu, il l'eût haï de l'avoir aimé, et il était saisi d'éprouver une fois de plus combien naturellement il réagissait à cette maison de la même façon qu'on réagit à un être. Les êtres! Les êtres! Il n'y avait qu'eux. Lorsqu'il prononçait : « les êtres »,

* Jérémie.

toujours il lui semblait que s'ouvraient à perte de vue, telles qu'en une enfilade de salles, les charmillles sans nombre du royaume de la terre. Toutes les images de la jeunesse et de la grâce, tout le bien et tout le mal par les âmes, tous les sentiments tendres, toutes les tragédies cachées, tout cela passait dans ces deux mots comme dans deux mesures d'un air populaire la nostalgie d'une race ou le rêve d'un siècle éteint.

— Tenez, un que j'ai bien connu, et qui vient d'être tué...

Puis, à lui-même :

— Il avait du cœur. Ses frères n'ont pas été élevés ici. Je me demande si eux aussi ils ont du cœur...

« Je dis que je l'ai bien connu. N'attachez donc pas trop d'importance à ce que je pense de lui. Les gens qui l'ont « bien connu », lui qui était un passionné, le louaient d'être fort en mathématiques : on ne coupe pas la page aux endroits du livre qui vous dépassent. Aussi était-il de ceux qui vont toujours disant : « On me croit ceci, cela... », et encore : « On se fiche pas mal de moi. » Et il parlait juste, comme ceux qui parlent d'eux-mêmes, car l'affection qu'il inspira d'ordinaire était bien celle où, en vous portant le plus grand intérêt, on se fiche quand même pas mal de vous. Enfin, vous voyez qui je veux dire, quelqu'un qui a commencé par écrire deux lettres pour une reçue, et à la fin ne répondait plus à aucune. Mais voici ce qui nous touche. Quitté son collège, dont il vécut beaucoup, il se met en tête que son collège l'oublie. Et alors les voilà partis, le jeune homme et l'établissement d'éducation, pour ce grand et laborieux voyage d'amour !

« Oui, oui, ce fut vraiment de l'amour, de l'amour avec ses pudeurs, ses inquiétudes, ses illogismes, ses manœuvres, et puis, d'un bout à l'autre, et c'est cela qui me le signe ! une longue et perpétuelle méprise que ce grand soleil de la mort lui-même n'a pas éclairée. Je le revois... Plus heureux encore ceux qui aiment sans être aimés que ceux qui aiment sans savoir aimer ! Sautant de la toquade à l'aversion, l'amoureux cajole son collègue, puis le rudoie ; ses visites là-bas, qu'il espace le plus possible, sont des entrevues ; les moindres faits de là-bas, le prétexte d'imaginations et de remuements, et il vous les glisse dans la conversation, avec mille petites

prudences tristes, par une nécessité physique de se décharger. Enfin, sentant bien qu'il reçoit moins qu'il ne donne, le pauvre fier se met à feindre l'indifférence. Dès lors, le voici qui ricane, ou bien, brave jeune homme, niaise avec de bons sourires : « Mais oui, tout ce qui « touche la boîte m'est toujours très agréable... » Et puis il part, est tué. Au collège, quelques fleurs nécrologiques. Vous voyez, c'est le sonnet d'Arvers. Ah ! collège, collège, parfois plus amer que la mort... »

Avec tendresse, avec reproche, il se courba sur la grande chose vivante, ignorante d'elle-même et des autres, du bien et de la peine qu'elle faisait, de ce qu'elle avait porté et créé. Et il lui sembla qu'il la voyait sous la figure d'une femme endormie, ainsi là, au-dessous de lui, toute dehors, inconsciente de son regard, et pourtant, si abandonnée qu'elle parût, celée et secrète comme toujours... Mais l'âme, derrière les paupières closes, bougeait sous ses lèvres dans les globes des yeux.

Du bruit le fit se retourner, quitter la fenêtre. Son camarade venait d'arrêter un élève qui suivait le couloir. Le petit se tenait devant lui, le buste un peu en avant, les pieds parallèles. Débraillé, les mains sales, les habits même sans fraîcheur, — et pourtant la suprême fleur d'une race heureuse et parée. Les mèches noires en révolte sur le front, les jambes nues bardées de taffetas gommé par la bataille, le col rabattu rentré sous la veste (on le ressort quinze mètres avant d'arriver à la maison, parce que ça ferait une histoire) témoignaient d'une nature libre et volontaire, aux réactions vives. Quelque chose de loyal et de clair transparaissait au travers de son visage, comme le jour au travers d'une porcelaine ; et sans doute cette lumière avait-elle révélé plus d'une corolle secrète, cette chaleur l'avait-elle épanouie, car la manière de son regard, à elle seule, découvrait une vie intérieure prématurée.

Et André disait, tandis que dans le couloir s'éloignaient en traînant les pas garçonnières :

— Les petits enfants du peuple, on les a épuisés du premier coup. Vous leur avez parlé trois minutes, et vous en avez fait le tour. Mais, parmi ceux de notre classe, il y en a qui, vous emmenant à leur suite dans les plus insignifiants coq-à-l'âne, soudain vous clouent, pris de silence, au bord d'une profondeur qui vient de s'ou-

vrir. Ainsi une route un moment monotone, elle tourne, une vaste étendue se répand.

« Ceux-ci, comprenez-vous, ils ont du jeu sous la main, du recul. Ils inclinent une pente. Ils sont pleins de départs. Quittez-les de votre plein gré, après vingt pas il vous semble que votre conversation a été interrompue. Tout ce qu'il faudra absolument leur dire demain ! Leur « recul », c'est le recul d'un pas que fait le banderillero pour attirer le taureau. Ils allument ce qui de nous est vraiment vital : une espérance, cette âme de l'âme. Ils allument notre volonté de savoir, notre volonté d'agir, notre volonté d'une vie plus confinée dans ce qui compte ; enfin, étant riches, notre volonté de leur donner. Et nous d'autre part, sitôt entrevue en eux une profondeur, nous nous jetons dessus comme pour y mettre le poing afin d'empêcher qu'elle ne se referme, et même au besoin de la distendre. Nous les maintenons de force sur son bord, nous leur disons : « Elle est là », de façon qu'elle existe deux fois ; enfin nous allons, sourciers émus d'un être, espérant de sentir une fois encore, sous des mains si attentives et ferventes, bouger une grave petite eau. Nous allons, mais rien, ni la crainte de nous incliner sur eux comme sur un miroir où nous ne trouverions que nous-même ; ni cette tentation de brutaliser parfois une nature qu'on sait fine et fière, comme celle de donner la cravache à une bête de sang ; ni l'entretien où systématiquement nous leur parlerons une langue au-dessus de leur âge, et où nous les verrons, comme le fox saute toujours plus haut à mesure qu'on tend plus haut l'appât, s'élever peu à peu à notre suite jusqu'aux régions où l'on cesse de parler pour ne rien dire, rien n'égale la minute imprévue où, au vif du babillage puéril et des innocentes facéties, tout d'un coup une petite phrase, oh, pas cette pauvreté d'un « mot d'enfant », pas une phrase pour se donner des airs, une simple petite phrase qui passe... Un trou s'ouvre, toutes limites fuient, j'entends des bouffées de musique. Ah, grand Dieu ! il a une âme. »

Il se tourna, vit les yeux moqueurs, les sourcils levés, les lèvres infléchies dans un sourire. Alors, une minute, il souffrit ; une minute, pour la millième fois, la mâchoire d'âne l'envoya par terre. Il souffrit de ce garçon qui, l'ayant en sympathie et même lui rendant justice, néan-

moins s'efforçait par ce seul sourire de faire de lui une sorte d'excentrique, de le repousser hors des conditions normales de la vie. Il souffrit de son collègue, non plus à cause de cette lutte sourde qu'il devait mener contre lui pour le recréer, mais parce qu'il venait de sentir distinctement entre eux, à jamais, quelque chose d'inquiet et d'inexaucé. Il souffrit de lui-même, enfin, pour tant de raisons que je ne puis les dire. Mais la première fut qu'il y eut une minute où il adhéra au jugement stupide, où sa valeur lui parut quelque chose de ridicule et de malsain; celle-là fut la première, car, dans cette minute, si on ne le fit pas douter de soi, on le fit douter de ses relations avec les êtres, et c'est en cela qu'on fut dur. Ainsi l'avait peiné naguère celui qui supprimait le mot *Monsieur* sur les enveloppes des lettres qu'il lui envoyait, « parce qu'il ne l'imaginait pas dans le cadre social ».

— Vous souriez? dit-il. C'est vrai, je mérite qu'on me dise, comme Diotime dit à Socrate : « Tu aimes ce que tu songes, non ce que tu vois. » Oui, moi aussi, plusieurs fois j'ai douté, mais toujours, à ces moments *modica fidei*, le collègue m'a rappelé que de cette beauté que j'y découvre il y a quand même une part qui ne lui fut pas donnée par moi. Tenez, ce matin encore, à la messe...

« Ceux de la Schola venaient de revenir de la Sainte Table, — c'est déjà exaltant, n'est-ce pas, ce privilège qu'ils ont de s'y rendre les premiers? — un à un, d'un pas lent, les yeux baissés, le front baissé, passionnément purs comme Perceval, enfin, pour tout dire, beaux, saints et impénétrables. L'autel faisait dans l'ombre un large resplendissement doux. Un des enfants de chœur repliait la nappe, tel son frère, sur le roc palladien, replie le voile d'Athéna. Un autre tenait un morceau d'encens allumé dans sa main apyre, comme par un gracieux miracle. Un autre, agenouillé de profil, tournait la tête à demi vers nous, pareil à ces jeunes pages qui, au coin des panneaux du quinzième siècle, se désintéressent de la scène principale : on dirait que l'artiste a voulu éterniser la faiblesse de ses petits modèles, les fixant au moment où, incapables de lutter contre leur curiosité, ils quittent la pose et tranquillement le regardent faire... Alors un des prêtres a prononcé l'*Ave* à voix haute; le collègue a

répondu : « Sainte Marie, mère de Dieu... », et ainsi à plusieurs reprises. Eh bien, nul collègue ne *répond* comme le nôtre. Quelle réserve! Quelle prière bien élevée! Un murmure, le murmure d'une seule bouche, tellement nets les bords de l'unisson; les vagues sur une falaise, l'une après l'autre, très loin, un peu fortes puis qui s'évanouissent, se défont dans le silence... Nul collègue ne répond comme vous; c'est dans un instant toute l'école catholique suggérée : sa délicatesse, sa dignité et sa douceur. Bien entendu, cela n'est qu'un trait infime, mais quand Barrès écrit : « Il est curieux que du même collège soient sortis les deux romans les plus vrais et les plus touchants qui, depuis Dickens et Daudet, nous aient raconté les misères et les scrupules des enfants délicats dans les internats », il constate seulement le même fait dont témoigne ma petite émotion à ces *Ave* : ce collègue, il y a la vie en lui.

« La vie en lui! La vie en lui! Cela vous donne le vertige, ces mots. Écoutez-moi, cette maison, parfois, elle me monte à la tête. Parfois il me semble qu'elle se compose en moi à la manière d'une énorme musique, le monument de musique d'une symphonie de Beethoven ou d'un drame de Wagner, où le déchirant thème en mineur de mon souvenir passe et repasse, comme une nuée de rêve sur un ciel de bataille. Et rien ne différencierait, à de telles heures, si c'était auprès d'un être que je me trouvais, sentant se tendre et lutter en lui vers l'existence mille possibilités splendides. »

II

L'idole est de petite stature, et pourtant les prêtres nombreux qui la traînent, haletants sous le lin, attestent par leur fatigue qu'ils sont attelés au char d'un dieu.

CLAUDIEN. *Éloge de Stilicon.*

MAINTEENANT ils quittaient la chambre, abandonnaient les classes, les couloirs, dévalaient vers la grande joie des cours. Au bas de l'escalier, ils trouvèrent une encoignure sombre, sorte de poche dans le mur qui ouvre sur les cabinets des préfets de division. André s'arrêta, saisi de silence, saisi de quelque chose de sacré, immobile et traits de bronze devant ce sanctuaire du Drame intérieur.

Au fond de cette impasse les courants de tous les points venaient buter et se rejoindre; au fond de ce creux d'ombre battait le cœur suprême du grand corps. Dans le collège était concentrée toute la vie du monde; toute la vie du collège était concentrée dans ce réduit. C'était le point vital : lui détruit on eût dissocié tout le reste. C'était le point vital et c'était le point névralgique.

Obscur seuil que les étrangers passent en souriant, désinvoltés et dédaigneux. Mais qu'ils tombent à genoux ! C'est là que pour la première fois, et cette première fois fût-elle la dernière, pour une fois ineffaçable, des centaines d'êtres, arrachés une heure au trantran de l'épais et du sordide, furent mis face à face avec ce qui compte.

Elle s'est renfoncée dans le mur, cette chambre, comme sous le poids d'une vie trop lourde. Toute la vie était là. Sur une échelle réduite ? Oui, seulement brûlant plus dru. Toute la vie, mais plus forte et plus redoutable par sa nouveauté, son premier jet, et les

organismes encore sans défense, et les natures sans transactions, sans ironie, sans masques; toute la vie resserrée, densifiée entre ces quatre murs de collège qui vraiment bornent; toujours poussée, quand même, sans arrêt, par cette présence quotidienne qui empêche de s'échapper, de reprendre souffle, jette l'incident sur l'incident comme un torrent qui accumule des débris contre un obstacle, et les uns s'y heurtent que déjà d'autres les recouvrent, et d'autres; affinée, multipliée, décuplée par l'admirable instrument de pathétique : un sentiment religieux encore vivace; compliquée et comme brouillée dans ses valeurs et dans ses lois par les réactions sans analogue et les mystères de l'adolescence. A quelle hauteur de noblesse, à quelle profondeur de misère n'avait-on pas atteint sous ce plafond étroit? Les moindres objets y apparaissaient inspirés : les carnets, les feuilles éparses qui allaient avec un mot banal déchaîner mille résonances dans une âme; les revues feuilletées, rejetées, reprises pendant l'attente; les images, les photographies regardées avec cet intérêt vorace qu'on porte aux infimes choses familières, quand un coup très dur vient de vous frapper sur la tête, regardées par des yeux qui passionnément se détournent pour cacher une larme ou soustraire un aveu. Ici on avait pleuré, prié, lutté, trompé, trahi. La mort même avait poussé la porte : ici, depuis deux ans de meurtres, les fils apprennent la mort des pères, les frères apprennent la mort des frères. Et ici furent soudain déployées des choses divinement belles et hautes, comme une blonde voile de lumière soudain déployée dans la grisaille du port. Et de faibles doigts inexperts, roulant la pierre éternelle, avaient décelé les puits de la pitié. Et les longs bras du Crucifié dans l'ombre n'étreignaient pas les vivants sur son cœur comme enlaçait cet homme à sa table toute la souffrance créée par ces êtres dont, en cette minute même, des jardins et des ombrages, on entendait venir la joie.

Oui, c'était vraiment toute la vie du monde qui palpitait dans cette médiocre chambre; et toute la vie aussi que chacun de ces garçons allait vivre, comme les thèmes du drame musical sont déjà tous dans le prélude, et le drame vit là-dessus. Ainsi elle était là, immuable et hermétique, oubliette de tragédies décriées, témoin des mêmes émois et des mêmes gestes répétés d'âge en âge

dans le même fauteuil par des êtres dont chacun s'était cru un être à part, confidente de générations d'enfants dont les petites mains, si allègres à se barbouiller d'encre, étaient desséchées maintenant sous la terre; elle-même, à force d'avoir vu passer des âmes, devenue effrayante comme est effrayante une âme, auguste comme les tabernacles et chargée comme les tombeaux.

Là vivaient les prêtres, les semeurs de remords, guérisseurs olivâtres, maigres masques, étroits corps non épanouis dans la quiétude d'un culte égal et distant, viveurs et lutteurs qui peuvent à l'autel parler de leur jeunesse, mais mentent quand ils la disent réjouie. Une paternité douloureuse remuait au fond de ces hommes condamnés à être appelés : « Mon Père ». Toutes les crises, tous les cas de conscience, les dilemmes qui vous empêchent de dormir, les coups d'épée dans l'eau qui vous éreintent et vous ridiculisent, les visites au Supérieur, à neuf heures du soir, quand une affaire grave vient de vous tomber sur les bras; et ces brisements aux duretés nécessaires, et ces enfants qui parent si mal les coups...

Et tout ce qui fait qu'on peut parler d'« enfants terribles », mais qu'il n'existe pas d'enfant qui ne soit terrible; et que les Saint Christophe trouveront toujours le poids si lourd sur leur épaule; et que les David vous touchent toujours au front...

Parce qu'il y a quelque chose de poignant à refuser de solliciter une âme, à regarder se faire et se défaire les occasions, et dans toutes les mains dont on dégage la sienne, dans toutes les voix qui ne prévalent pas contre un sourire triste qui renonce, dans tout ce qui vient mourir contre cette immobilité et contre ce silence. Parce qu'avec ceux de son âge on sait tout de suite à quoi s'en tenir et on écarte ceux qui ne comptent pas, mais c'est un tragique jeu de hasard que de jouer sa chance sur un être inachevé, dont rien ne peut vous dire si demain, après l'effort et l'espérance, tout de vous ne le reniera pas dans un grand cri. Parce qu'ici notre parole est une bande de cartouches dont les deux tiers ratent (c'est comme si nous parlions à quelqu'un qui deviendrait sourd par moments et ne l'avouerait pas : jamais nous ne sommes sûrs de ce qui a existé pour eux et de ce qui n'a pas existé). Parce que le léger tou-

jours est si content de surnager, mais tout ce qui est vraiment plein tombe au fond, ne peut venir au jour, forme un dépôt qui pèse et qu'on remporte, sans qu'il y ait rien à redire, rien à redire à cette loi de la nature. Parce qu'ils font un registre à part, où c'est le do qui sonne quand on frappe le ré, mais que dis-je, un registre ! un monde dont nous ne savons rien, où nous allons au petit bonheur, faisant joyeusement blanc là où de toute nécessité il fallait noir. Parce que c'est déjà dur quand c'est dans la vie qu'il faut créer, c'est déjà le corps à corps aussitôt qu'on ne veut plus laisser faire, mais ici c'est la mésentente qui est la règle, une action qui naît avec sa blessure comme il y a une race de colombes qui naissent poignardées. Parce qu'à trop marcher à vide, frapper dans le vide, à trop les sentir qui décollent, comme le coureur cycliste décolle de la moto qui l'entraîne, à trop faire chacun son poids mort, nous contre leur vitesse, eux contre nos plongées, à trop se dérouler au-dessus d'eux en les laissant intacts, à trop sentir quelque chose qui joue, qui manque à mordre, et le mal qu'on se donne si gratuit, et le mal qu'ils font dont on ne peut même leur en vouloir, il y a une grande fatigue, une grande sécheresse dans la bouche, une grande négation de la tête, de tout l'être, dans un spasme à croire qu'on a avalé du poison, une grande aspiration à ce que tout soit arrêté, terminé, bouclé, comme si nous les perdions au contact mille fois plus que dans l'absence. Et parce qu'au soir, enfin, quand on a vu s'agiter tant d'êtres, tant de questions, tant d'intérêts âpres et forts, on se dit que cette enfance, après tout, ç'a été une si petite chose dans la journée, cela faisait sur les graviers de la cour une si petite ombre à côté de la vôtre, et alors les doutes se lèvent : « Est-ce qu'en leur donnant une telle place je ne suis pas séduit par un paradoxe, et tel que les messieurs qui se passionnent pour les échinodermes ? Ma méthode est-elle la bonne ? Mais est-il même besoin, ici, d'une méthode, et tout, chez eux, ne se tasserait-il pas tout seul beaucoup mieux qu'on ne pense ? » Et parce que... Et parce que...

Et ceux qui marchent à quatre pattes dans l'étude et sont quand même très dignes d'être aimés ; ceux qui ne font rien si on leur demande un effort ordinaire, mais sont prodigieux si c'est un effort au-dessus de leurs

forces; celui qu'on attaquait en le nommant du haut de la chaire, et le lendemain, pour la première fois, il demandait à se confesser à vous; et les larmes qui coulent sans que le visage change; et les aveux avec un petit sourire : « N'est-ce pas que c'est vous? » — « Oui, c'est moi »; et les punitions suspendues, les petites douceurs tristes à celui qu'on va renvoyer dans huit jours, comme au malade qui n'a plus longtemps à vivre; et leur maladresse d'expression : dire qu'ils sont *vexés* pour dire qu'ils souffrent; et la conscience que tout cela n'est qu'un passage, que l'été emportera ce qu'a donné l'automne, que d'autres vies pousseront celles-là hors de vos bras, d'autres vies auxquelles vous aurez le droit de vous attacher pour un temps de dix mois, et puis elles vous échapperont elles aussi; et ce but unique et cet unique devoir : faire qu'on puisse se passer de vous; et ce qu'il faut d'amour pour ne pas dire : « A quoi bon lier ce qui de toutes façons sera délié? »; et les fois où sous le cœur du prêtre qui rendait grâces, il y avait le cœur de l'homme qui ne pouvait pas, qui ne pouvait pas s'empêcher de saigner...

Tout cela était là, et toutes les âmes, les orgueilleuses petites âmes qui refusent de voir leur misère, et vous trompent, et se trompent elles-mêmes, et dégringolent avec une monstrueuse insouciance; celles qui la voient, en ont peur, mais préfèrent périr plutôt que supporter une aide; celles dont on désespère et pourtant qu'on ne peut pas jeter à l'eau, qu'il serait trop déchirant, trop tragique de jeter à l'eau; celles qui promettent, veulent tenir, ne tiennent jamais, si cruelles et si faibles, et plus cruelles et plus égoïstes parce que plus faibles; celles qu'on prend et qu'on secoue à deux mains pour les arracher au mal; celles en qui l'on a mis sa confiance, et qui abusent, abusent, abusent de vous; celles qui ne font rien, et sont mortellement lourdes du seul poids de leur inertie; celles qui fuient, s'échappent éternellement, n'ont conscience que de ce qui les obsède, et que par instants on voudrait détruire, parce qu'alors au moins on les aurait fixées; celles qui paraissent fourbes tant elles sont muettes, mais c'est honte de montrer leurs ignorances, honte de montrer aussi comme elles prennent tout au sérieux; celles où il faut remuer, brasser, creuser durant des heures avant d'atteindre à une

source encore vive; celles qu'il ne faut pas fouailler parce qu'elles s'y font, et celles qu'il faut fouailler sans cesse parce qu'au premier répit elles se croient au but et sont enchantées de ce qu'elles n'ont pas fait; celles qu'on dirait des chantiers de ferraille et de débris, avec dans un coin des pierres de taille toutes belles, mais on n'a pas le temps de déblayer et de construire; et celles qui sont si avides de tout mal, si faites pour le mal, si ridiculement faciles à manier vers le mal que l'initiateur lui-même les dédaigne, si perdues à onze ans que rien n'y fera plus, comme certaines mains ouvrières qui sont imprégnées de saleté, et que nulle chimie ne pourrait plus rendre propres. Toutes, elles étaient là toutes, avec leurs veuleries, leurs combats, leurs héroïsmes, leurs incertitudes, leurs points d'honneur si mal placés... Et la chambre était la chambre des promesses; et les corps eux aussi étaient là.

Là, debout, avec leur costume anglais, leur épi de cheveux, le stylo qu'on essuie dans son mouchoir, avec leur visage baissé, leur pied en arrière, leur bras tenant l'autre derrière le dos. Et l'abbé se penchait, disant : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » Mais l'enfant se taisait, qui n'était pas un mauvais enfant, et qui pourtant était inguérissable.

Qui n'était pas un mauvais enfant, qui n'était pas un enfant à qui l'on eût jamais reproché quelque chose de grave, mais simplement un enfant qui n'était pas comme il eût dû être, qui était en toute chose à côté de ce qu'il eût dû être... Et qui à cause de cela était inguérissable; et qui coulait doucement au fond d'un gouffre, avec un petit sourire, et trente personnes alentour qui trouvaient que ça allait très bien.

Ah, cet enfant, comme il pesait, tenait à la terre! Tout un collège était impuissant à s'envoler, pour ce seul enfant aux ailes trop longues. De toutes parts on demandait sa tête. Dix parents étaient venus se plaindre de lui; des professeurs refusaient de le recevoir plus longtemps à leur cours; tous les six mois son nom réapparaissait sur la liste des « à renvoyer », comme le corsaire Robert Guiscard était excommunié chaque année; et cependant il était encore là. Et le prêtre savait que l'enfant lui avait crié : « Brute ! » et lancé son dictionnaire à la tête, mais il savait aussi cette heure quand, appelé un moment

autre part tandis qu'il était à le couvrir de reproches, à son retour ce garçon de quatorze ans lui avait dit simplement : « Ne me quittez pas », comme s'il avait cru qu'il était parti pour toujours... Il savait tout ce qu'il avait d'irritant, et comme il s'enferme sur l'affection qu'on lui porte, mais aussi mille choses mystérieuses, un jeu auquel on n'a pas boudé, une façon de se tenir à peu près convenablement au réfectoire, une contraction du visage par l'effort pour n'être pas insolent... Et il était prisonnier de cette âme de bon désir, à demi morte et respirant encore, prisonnier comme en ce soir quand après l'âpre journée, où décidément il avait résolu d'en finir, il avait surpris le tourmenteur misérable dans le sommeil sur le petit oreiller : les bras grands étendus, sortant du lit à travers le vide, dans un affreux geste où il y avait ensemble et le crucifiement et l'acceptation infinie, — la tête inclinée sur l'épaule gauche, et pleurant sans le savoir.

Et la chambre était la chambre des promesses, qu'on ne croit pas et qu'il faut sembler croire : « Oui, vous me dites ça, mais je sais bien que... » — « Oh, alors, si vous savez bien ! » Et la nuit elle aussi était là.

Ils en étaient cernés, enveloppés. Partout, après le torrent qui vous emporte, vous anesthésie, c'était l'arrêt, l'énorme silence : sur les études fumantes, sur le préau vide et sonore où tremblotaient des lumignons pâles, sur la chapelle où une lampe obscure veillait comme un espoir à genoux, sur les cours de Novembre prises dans la nuit. Elles étaient très grandes, à cette heure, les cours. On eût dit qu'elles étaient pleines de chuchotements, comme un parc nocturne plein de petits cris de petits animaux sans cesse occupés à mourir, qu'elles étaient pleines de désarrois perdus. La ville débordait. Roulant, se poussant, se serrant, avec ses griffes et avec ses gueules, elle débordait à travers la nuit. Et la ville et la nuit en une seule mer enserraient le grand paquebot lumineux, balancé dans les mains redoutables. Et elle entraît dans l'étroit couloir. Et elle s'arrêtait derrière la porte de la petite chambre, pour reprendre l'enfant quand il sortirait.

Et tous deux ils la sentaient derrière la porte, collant sa face à la vitre, et ils ne regardaient pas de ce côté-là ; et l'homme savait qu'elle reprendrait l'enfant, et l'enfant

savait qu'il serait repris. Et l'homme criait au fond de soi : « Seulement qu'il ne sorte pas d'ici ! Qu'il reste quinze jours avec moi seul et je le sauve ! Qu'il reste huit jours, trois jours... Mais qu'il ne sorte pas ! qu'il ne sorte pas ! » Et puis, saisi d'un scrupule : « Ô mon Dieu, l'affection que je lui porte, d'autres ne la méritaient-ils pas autant que lui ? De quel droit les en ai-je privés ? Non point vraiment privés, mais ils sont quarante et je suis seul, et rien dans les âmes ne peut être fait en gros... Vous êtes lourd dans notre ministère, vous êtes lourd, lourd comme tout, Seigneur. Je les entends, ces enfants perdus, qui se lamentent dans la nuit noire, qui crient : « Soignez-moi ! », qui crient : « Sauvez-moi ! », comme les blessés que j'entendais hier dans la guerre, et qui demain blasphémeront avec douleur cette vie vraie dont ils avaient le besoin et que nous n'avons pas su leur donner. Mais du moins, s'il faut qu'ils périssent, grâce pour celui-ci ! Nommez enfant de bénédiction celui qu'ils maudissent sur la terre, par votre choix infiniment caché. Eh, mon Dieu ! aimez-le, aimez-le. Couvrez-le de votre ombre, menez-le dans votre île ; et que cette prière que je vous présente soit celle même que vous aviez attendue. S'il paraît enfoui, s'il paraît perdu, oh ! je saurai bien le tirer de terre comme vous avez tiré le Lazare, et déjà comme vous j'ai frémé. Viens dehors, fils des autres ! Je te vivifie en l'éternité. »

Une dernière fois, il l'attaquait ; une dernière fois, s'il en tirerait une étincelle, il heurtait cette argile qui était résistante comme de l'acier ; et tout son être, dans ses mots humains, luttait pour déborder le pouvoir de l'expression humaine ; et chacun de ses mots en s'envolant faisait avec son trop-plein d'âme éclater l'enveloppe grossière, et l'âme s'en échappait dans l'air de plus en plus chargé. Et l'enfant se taisait ; ce n'était pas un mauvais enfant, seulement il était inguérissable. Et, derrière la porte, le Léviathan faisait le guet.

Alors de nouveau le prêtre parlait, mais il avait été touché ; sa voix s'avancait portant sa blessure, perdant déjà sa vie.

— Vous me forcez à vous le dire : il n'est personne ici qui ne soit fatigué de vous, qui ne soit excédé de vous, excédé comme vous ne pouvez pas le savoir.

— Oh ! si, je sais bien.

— Mais alors, mon pauvre petit...

— Pourquoi dites-vous « pauvre » ? Je ne suis pas à plaindre.

Ah ! vains efforts, efforts mornes, contre cette impuissance contractée. Le prêtre parlait longtemps, crayonnant sur son buvard, regardant les rayons de la bibliothèque, longtemps, les tempes serrées, la bouche sèche, dans une espèce d'horreur. Le docteur ès âmes avait la bouche sèche, mais il avait beaucoup parlé ; l'enfant lui aussi avait la bouche sèche, et il n'avait rien dit. Le prêtre parlait ; il n'avait plus d'accent, plus de pensée, plus rien qu'un effort de muscles pour garder quelque tenue, pour ne pas montrer trop ouvertement qu'il parlait au hasard, par acquit de conscience, et que cette fois tout ressort était bien défait, toute source tarie, tout moyen brisé fors la prière, tout espoir soufflé fors dans la communion des Saints. Et quand il avait parlé, il y avait un grand silence. Des choses infinies passaient dans ce silence, des regrets, des remords, une fatigue sans bornes, une pitié sans fond. Et chaque seconde l'aggravait et l'affermissait, comme une pierre de plus à ce mur qui entre eux deux, pour les séparer, montait avec une vitesse affreuse ; et cependant, jusqu'à la minute dernière, la flamme de la lampe battait doucement comme l'aile faible et tenace — oh, toujours plus faible — d'une espérance qui ne veut pas mourir, comme toutes les autres flammes, qui n'étaient pas tout à fait mortes, et qu'il fut défendu d'éteindre.

— Allons, il est sept heures moins le quart. Je vais prier pour vous, pendant que vous serez en étude, jusqu'à ce que la cloche sonne. Ne trompez pas ceux qui vous aiment au moins pendant ces quinze minutes.

Des dents serrées, de la gorge serrée, du cœur serré, un mot sortait, à peine distinct, refusé et dit :

— Non.

Et puis on se quittait. C'était fini.

C'était fini. Le garçon s'en allait, la nuit le reprenait. Il ne savait pas pourquoi il n'avait rien dit, car il voulait parler ; pourtant ce serait à refaire qu'il ne dirait rien de plus, rien de plus... Il était l'élève qui ne parle pas mais qui écrit. Et il ne savait pas pourquoi il avait été rosse, car il voulait être gentil : l'abbé avait été très chic avec lui. Il ne savait pas, il ne savait plus grand'

chose, hormis qu'on était là tous à lui chahuter dans le cœur; il n'était pas heureux; il n'avait plus envie d'acheter du poil à gratter pour la classe de demain, — et voilà qu'il allait falloir consoler les pauvres de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul... Il rentrait en étude, et, comme il avait une âme d'esclave, en passant devant les autres il faisait signe, de sa main sur sa joue, qu'il s'était rudement rasé avec l'abbé. Cependant, dans la chambre des promesses, l'abbé s'agenouillait sur le prie-Dieu encore marqué des genoux de l'enfant, et il priait pour lui, qui n'était pas un mauvais enfant, seulement qui était inguérrissable, — et qui aussi avait un cœur maladroit.

Et André regardait. Bien des fois son âme à lui s'était tenue devant sa conscience comme devant son confesseur cet enfant en costume anglais. Mais il ne pensait pas que rien eût dépassé de beaucoup, en lui-même aussi bien que par tout le monde, ce qui pouvait tenir de grandeur et de pathétique dans l'humble recoin de ce *bahut* et de cette *boîte*.

Et il regardait, se souvenant dans son cœur. Et il se souvenait, et toutes ses puissances de faiblesse étaient déchaînées, et son cœur remontait le grand fleuve de son souvenir. Et il souffrait du courant hostile, des barages, de la longue distance, des masses d'eau qu'il devait refouler...

Il lui semblait que tout ce qu'il avait vécu depuis, ç'avait été comme une infidélité. Il eût voulu être resté immobile, n'avoir rien ajouté, n'avoir rien recouvert, avoir fermé sa vie.

III

ANDRÉ avait observé que c'est environ l'âge de treize ans que la plupart des êtres mâles atteignent à leur plus grande richesse d'âme, et il sentait vivement combien nous pourrions recevoir de ceux qui nous montrent, parés de la grâce de l'âge, ce sérieux, cette haine de l'ironie, cette violence et cette prodigalité de la vie, cette prise impétueuse de l'objet, cette façon de s'absorber dans le cœur même des réalités, alors que, nous autres « grandes personnes », nous nous contentons d'errer sur leurs bords.

« Hélas, pensait-il, loin de là, les enfants ne nous intéressent qu'autant que nous pouvons bêtiser avec eux. Dans leur prime saison, qui ne les aime ! « Qu'il est gentil ! » — « Oh, le mignon ! » : la mièvre sentimentalité, les ineptes zézalements. Mais, onze ans accomplis, fini de plaire ; on les traite avec agacement et dédain. Rien d'étonnant : c'est que leur âme est née. Quand leur âme sera morte — elle meurt chez le plus grand nombre aux alentours de la dix-huitième année, — la sympathie et l'attention reviendront d'elles-mêmes. « L'âge ingrat » : j'attendais un nom de cette sorte pour *l'âge de l'âme*. »

Il était descendu aux jardins, où son compagnon avait pris congé de lui. Il marchait au milieu des choses comme au milieu d'une musique arrêtée.

« Ils n'apportent pas seulement leur *earnestness*, leur intensité, leur pouvoir de création. Leur attitude devant la vie est un enseignement. Plus que nous, ils perçoivent qu'elle est fondée sur l'arbitraire, et nos préjugés, à nous-mêmes si secourables, les bouleversent et leur font mal ; cependant ils sont possédés d'un tel besoin d'admirer, d'aimer, qu'ils agissent comme s'ils ne savaient pas cet illogisme et cette injustice, et c'est cela que nous appelons leur candeur. »

Et André en venait à se demander si l'immortel : « Si

vous ne devenez semblables à ces petits... », où nous n'entendons qu'un lyrique appel à la pureté, ne devait pas être pris à la lettre : signifiant qu'un homme qui, les adaptant à son âge, reproduirait les caractères principaux de la nature de l'enfant, approcherait du suprême exemplaire proposé aux dépassements humains. Avec un grave enthousiasme, où brûlait sa seule raison : « O enfance, pensait André, toi seule es apte à nous introduire au divin. »

Mais les arbres, se balançant, firent mille signes de dénégation gracieuse. Et le ciel leva ses sourcils.

Vastes étaient les jardins traversés de plein air, reposant comme une chose divine, comme une lyre étendue. Ils reposaient, traversés de plein air, et l'air en était tout joyeux. Le sol se gonflait en lents vallonements, soulevait de place en place les corbeilles et les pelouses comme par une souterraine oppression de l'été, et les molles allées se frôlaient au passage, entraînant dans la nuit bocagère le parfum des processions évanouies. Le collège apparaissait doucement entre les arbres, comme un grand berceau d'or éteint : non plus la fournaise peuplée de maléfices, peuplée d'hiver, de soir et de pluie, mais l'asile secourable et sûr qui soutenait dans ses mains fraternelles les fronts rafraîchis et les cœurs appuyés. Tout proche, pourtant il suggérait l'idée d'une hauteur de songe. Au bord de ces terres qui s'incurvaient à la façon d'un golfe, n'était-il pas amarré là, le vaisseau du ciel dont les voiles sont des anges ? Et Christ atterrissait au long des pentes heureuses.

Des pigeons et des tourterelles, à l'approche d'André, ne s'envolèrent pas. Mais plus loin, pris de peur, des faisans sur les rochers faisaient bouger des rutilances, comme des cris jetés dans ce repos.

La journée atteignait à sa perfection. L'air était rafraîchi par la jeunesse des êtres comme par des lacs cachés. Parfois un enfant attardé passait, regagnait une cour, — un enfant perdu dans ces allées perdues, tout perdu, tout petit dans ces gorges de verdure, mais bien content parce qu'il faisait beau, — et sans cesse André croyait voir, dans le lointain des cordiales retraites, toutes les images de la fierté et de la grâce, tous les concerts et toutes les fêtes par les âmes, toutes les vies protégées où coule un sang charmant et joyeux. Mais, derrière la

balustrade, une poussière montait par à-coups, avec une éruption de cris. Puis, l'une plus vive, l'autre plus languie, elles se défaisaient dans l'air tranquille. Puis elles rejaillissaient plus fort.

— Il rage! Il rage!

— Il fait sa brute!

Une rumeur héroïque, la respiration d'un vaste poumon jeune parvenaient jusqu'ici du fond des cours enthousiastes, et les jardins sages, sous leurs branches émues, s'ouvraient en tressaillant à ce libre souffle de vie. D'un terme à l'autre du collège, il passait; des âmes à tout moment se détachaient de quelque morne rive, comme des barques musiciennes, entraînées. « Confiance » était le mot d'ordre qu'avaient donné les reconstructeurs. De sorte que dans ce large courant d'air ce qui était flamme brûlait plus haut, ce qui était fibre vibrait plus ému, ce qui portait une odeur la répandait plus fort, et l'appel que le cœur lance au cœur touchait plus cinglant et plus loin. Ainsi tout du collège, s'ordonnant alentour selon sa grâce, composait une qualité de vie très belle.

Les élections par ses pairs, et déjà les trafics d'influence et les passe-droits; la furieuse colère de parti sur les faces bleu et or dans le feu estival; la bête qui vous ronge le coin de la bouche quand toute l'étude, d'une seule voix, acclame le médiocre vainqueur; l'insolent garçon qui sauta le mur, ayant acheté des votes avec la caisse du chocolat; les faibles et durs visages polis de sueur, comme au temps où, pour les signes, les statues suaient; les récréations de quatre heures, en hiver, dans la nuit, aux reflets des torches; les visières des casquettes brillantes et baissées sur les yeux comme celles des casques; et les courts manteaux prétoriens battant contre les loges des *quêteurs*; et les paumes autour des hampes des dais; et les doigts sous les lourdes chapes, sous l'or et le velours, au fond des profondes armoires, dans les salles secrètes, faisaient un emportant phantasme où il y avait du palais et du monastère, de la Rome des Césars et de la Rome des Papes et de la France du Moyen Age, songe splendide préparé pour la descente du divin, pour de merveilleux orchestrans, et pour les éclats de la vie ardente.

Là-bas, derrière un treillage, des boucliers étincelaient, beaux, bien faits, de couleurs variées; là revivait des « phi-

losophes » la dispute charmante et grave, telle qu'aux jardins d'Akadosmos ou aux sapins des Camaldules,

Jardin de Jupiter, où poussent les Idées,
Nous y avons passé, n'en cueillant que les fleurs...

là volait la piste pure touchée par le doigt pâle des Jeux. Des pétales flétris de la dernière Fête-Dieu, qu'on écrasait de place en place, évoquaient les théophories embaumées lorsqu'elles montaient en tournant parmi les arbres ainsi qu'aux jours de miel sur la voie blanche de l'Acropole. Les éclatantes petites cagoules des scholistes semblaient brûler encore l'ardent gazon, fléchies toutes ensemble vers l'ostensoir comme des pâquerettes vers le soleil. Par les baies grandes ouvertes des classes, les bas-reliefs, les gravures des maîtres, pendus aux murs, disaient à tout ce qui les environne : « Vous et nous, nous sommes du même ordre. » Et de la chapelle et du préau des fêtes arrivaient dans l'immense onde lyrique les mots grecs comme des fleurs envolées, les mots latins somptueux comme des abeilles, ceux des motets avec toute la superbe romaine attendrie à l'antique ciel de France, ceux d'Iphigénie mourant deux fois de ce qu'il fasse du soleil, ceux qui parmi les rameaux verts dirent à l'enfant Ion : « Apprends à être heureux. » Et sur ces images de tous les esprits et de tous les temps, sur le travail et sur les fêtes, sur les pures puissances spirituelles et sur les simples gestes gracieux, le Sacré-Cœur, haut sur son socle et sur son tertre, étendant les bras agrandissait l'espace, étendant les bras disait : « Je comprends tout. »

* André déboucha dans une cour étroite, enclavée comme un petit lac alpestre au milieu des buissonnets prévenants. Les *cinquième* y jouaient, âmes toutes pavoisées. Et il vit l'autre de ses pairs qui s'était fait leur surveillant, et dans les mains de ce garçon un des *cinquième* cachait sa tête, et on ne savait si c'était parce qu'il avait mal ou parce qu'il pleurait, ou pour les deux à la fois sans doute. Or, ce *cinquième* s'appelait Olivier, tout juste comme un petit arbre grec...

* Voir la note V.

— Ah, s'écria-t-il, si vivement qu'il n'eut conscience de sa pensée qu'à l'entendre traduite en son dans l'air, ah, comment n'être pas bon ici!

L'autre dit simplement :

— Aussi, ce sont de bons enfants.

Il savait qu'ils lui avaient créé l'âme.

On entendait les enfants crier, les moineaux sauter d'une branche à l'autre, le petit tramway jaune, si amical, toujours chargé de jeunesse, filer le long du Roule. André se taisait, obstrué par sa surabondance comme on est empêché par une pénurie. Et il songeait : « L'étrange chose, émouvante, ce collègue qui fait des prisonniers, qui crée une nostalgie à son chiffre! Il faudra qu'un jour, en manière de signe, nous allions suspendre à son portail une couronne des feuilles fidèles, de lierre cueilli dans ses jardins. *Qui vo' stringer sempre* : « Ici j'enlace pour toujours. » Car c'est ainsi. On se frôle en classe et puis on se quitte, on se perd de vue, ou plutôt on reste en vue, mais s'ignorant et se méconnaissant l'un l'autre. Et, après des années, par un hasard on se retrouve. Et alors on se reconnaît de la même race. »

Il ajoutait, souriant d'amertume : « Ou plutôt l'un des deux reconnaît l'autre et rien de plus. Celui-ci, de qui la sensibilité n'est qu'un reflet de la mienne, me croit fermé à tout ce qu'il sent. En cette seconde se fait en lui le bref dialogue que je connais trop : « Vaut-il la peine que je lui dise cette parole? — Non, il ne la vaut pas. »

— Qu'ont dit tes parents, demanda-t-il, quand ils ont su que tu voulais te « faire pion » ici?

— Ils ont été d'abord étonnés. Puis contents lorsqu'ils ont vu comme je suis heureux.

Je suis heureux! Je suis heureux! Il disait qu'il était heureux. Il ne mettait pas le verbe au passé!

— Ah! la guerre finie, quand tout rentrera dans l'ordre, le jour qu'il te faudra quitter... Est-ce que tu pourras? Comme ce sera dur!

— Ne dis pas que ce sera dur. Ce sera terrible.

Frissonnante minute. Ils savaient leurs innombrables dissemblances, et tout ce qu'il y a en chacun d'eux qui est sans intérêt pour l'autre, et les six années passées côte à côte sans qu'il vînt jamais à l'esprit de personne que de leur rapprochement pût naître rien qui compte.

Cependant, il y eut quand même une seconde où leurs âmes, si fort dilatées par une soudaine affluence, parurent se toucher. Mais elles ne se touchèrent pas. Et le silence coula entre elles, devenant nappe, devenant mer. Et bientôt elles ne se virent plus. Et l'on ne peut même pas dire qu'elles en furent affectées.

Alentour, dans la fin de jour, la fin de juin, la fin d'année, c'étaient les jeux souriants et las. Dans l'invincible soleil où s'attarde une poussière plus lente, c'étaient les pas qui traînent, les voix qui s'énervent, les petits gestes qui retombent : tous les regrets insaisissables, toutes les faibles et charmantes choses, tout ce qui se défait, s'arrête, s'en va. Mais là-bas, entre les arbres, un sagittaire passait au galop, tournant la tête et sonnant du cor.

André restait là, les yeux mi-clos, sans un geste, et la langueur irritante de ce jour, avec des tiédeurs molles qui passaient, surchargeait son accablement. Un enchantement sortait de la terre. Les garçons jouaient, sautaient, pourtant il y avait partout une immobilité merveilleuse. Les voix longues, un peu nasillardes, l'enveloppaient d'un bosquet de fraîcheurs, pourtant il y avait une immensité de silence. « Douze ans, treize ans, songeait-il, et peut-être là derrière tout Shakespeare, et l'appel du sagittaire disparu... », pourtant descendait sur lui la même sérénité qu'ont les antiques dans la pierre : la minute physique et actuelle, épuisant toute son activité intérieure, lui saturait l'âme.

— Allons, rentrez le ballon. Il va être l'heure...

Il la savait fugace, cette minute, suspendue, étonnée d'elle-même, aussi sûre de son évanouissement que le sommet est sûr de sa pente; et il la recueillait avec une sorte d'emphase craintive, croyant sentir enclose dans la qualité seule de cet air toute la fragilité de son bonheur, ou bien comme un mourant qui passerait ses mains sur le visage bien-aimé, pour le fixer dans sa chair et l'emporter dans la nuit. Toute frêle, toute légère, sa vie fuyait de toutes parts comme un duvet qui s'éparpille. Et il lui semblait que dans ce même mouvement le collège entier, lui aussi, avec eux tous, s'en allait à travers l'espace comme sur une eau songeuse une île à la dérive, très loin, vers les limites du monde, vers les Iles Fortunées...

La cloche s'ébranla, emportant la bonne âme chrétienne à travers le doux Neuilly sanctifié. La récréation finissait. Le *pion* tendit la main.

Quelle parole dit André? Quelque chose comme : « Malgré les apparences, si tu savais! si tu savais! » Et l'autre, quelle parole? Quelque chose comme : « Je sais bien! je sais bien! » De la sorte, l'un déclarant qu'il ne dirait rien, l'autre qu'il ne tenait pas à ce que rien fût dit, ils restèrent là une obscure seconde, liés et séparés, à la croisée de deux routes adverses. Et le geste du fugitif, à demi tourné vers le large, mais le bras, le visage encore tendus vers celui qui restait, était le geste du premier homme au seuil perdu du premier paradis.

Il partit. Du fond de l'horizon, des confins du ciel, de la hauteur du zénith, la tristesse fondait sur lui. Les jardins saignaient; un automne était dans sa bouche comme le jus d'une grenade passée; les cours étaient pleines de choses irrévocables. Soudain toute la nature était recrée par sa souffrance. Les pelouses, les plates-bandes, les pierres du gravier soudain étaient hideuses. Ah, ces yeux fermés pour ne plus voir!

IV

IL remonta, regarda.

De toutes les cours, comme aspirés, les enfants refluaient vers le collège : ainsi le sang dans les veines, et c'était bien là le sang du collège. Comme dans le vers antique, « la cité fleurissait de jeunesse ». Les *grands* naissaient de sous les arbres, sur deux files, comme les *cua-drillas* qui entrent dans l'arène; ils naissaient, passaient, disparaissaient. Et là-bas aussi, vers les classes enfantines, au fond des tièdes demeures végétales, pleines de dièses, pleines de candeurs blotties, avec lenteur les allées coulaient. Enfants très graves, plus clairs, nourris de pêches, leurs petites ailes pointaient, soulevant les coins du col marin; leurs âmes, comme dans *Le Songe de Scipion* les astres, faisaient de la musique en marchant. Et ils se retournaient, se butaient sur les talons, cueillaient au passage la feuille naïve de la choé attique, et ils passaient, grâce incertaine, les premières divisions avaient déjà depuis un temps disparu qu'ils passaient encore, — appui, refuge, dilection intime du Chef Suprême, champ de l'expérience plus mûre, champ de l'espérance intacte. Enfin le préau coupa le dernier geste, étouffa le dernier bruit. Les cours furent plus grandes. La maison reprit son secret. O parents! tous ces fils de votre chair qui ne sont pas les fils de votre âme!

Une rumeur monta : on se rendait en classe. La vie collégienne enveloppa le jeune homme. Il entendit des voix, des appels, des portes tourner, des pas courir, de nouvelles sources de jeunesse sourdre et couler de loin en loin. Tout droit, sans un souffle, le sang cinglé, il écoutait : dictateur qui entend la foule, marin la tempête, torero le bourdonnement sonore du cirque où il va défilier. Il ne voyait rien. Il était au centre de tout mais il ne voyait rien, ne savait rien, ni les visages à lier à ces voix, ni les âmes, ni les noms, ni l'emplacement des

classes, ni rien. Des portes se fermèrent, les voix s'éteignirent, le silence se fit. André resta seul.

Il regarda autour de lui. C'était la chambre de son camarade, sa chambre de surveillant sous les toits. Dans la chambre c'étaient le lit, la table de toilette, l'étroite fenêtre mansardée; sur la table les innocentes choses : une petite traduction bleue de Tite-Live, confisquée, des balles de rechange, l'effrayant carnet où le 3 octobre on inscrit quarante noms, quarante noms qui ne sont rien que de l'encre sur du papier, quarante noms qu'on prononce de travers, dont on estropie l'orthographe, dont on confond les prénoms, et dont on se dit : « Lesquels seront demain dans ma tête comme le nom de la rue où j'habite? » Alors une mélancolie s'effeuilla sur sa face, se posa, comme le soir tombe. Ses yeux devinrent des yeux de jeune fille...

Il redescendit.

Familière lui était sa peine, car c'était toute la peine de l'amour, celle qui premièrement naquit en l'ange avec l'aspiration vers une nature parfaite, celle que nous figure la fable du fleuve Alphée et de la source Aréthuse : en un élan de passion ils se rejoignirent, mais jamais ils ne purent confondre leurs eaux. « Plus loin! » criait-il, sa devise et celle de l'espèce. « Plus loin! Plus loin! » Se fondre avec son collègue comme on le tente avec les êtres! Être à sa vie et à son cœur comme est à l'éponge l'eau qui passe! Faire vraiment un seul en deux comme l'admirable femme antique qui, brûlé le corps d'un époux bien-aimé, prit ses cendres et les avala! Mais non : aujourd'hui, demain, toujours quelque chose du collègue glisse hors de votre étreinte. Le sommet atteint, toujours des montagnes plus hautes; toujours le fruit de Tantale qui s'échappe; toujours la cuve fabuleuse où je puise et que je n'épuise pas. Voilà le collègue et me voilà, élève, maître, Supérieur, à quelque place que vous imaginiez, et voici entre lui et moi ce vide qui diminue mais qui demeure, comme entre le piston et le fond de la pompe, et voici nos deux solitudes et nos deux incertitudes intactes. Tout a été fait et rien n'a été fait. Et rien ne pourra jamais être fait qui dépasse ce qui a été fait là, rien, jamais, jamais.

Mais au détour de l'allée il tressaillit comme à l'apparition d'un génie. Dans un recul des massifs, un homme

était là, assis sur un banc : le jeune prêtre qui remplaçait le Supérieur parti pour le front. Son visage de Christ, encadré d'une barbe pâle, avait la lividité de la mort. Ses doigts tenaient un chapelet. Comme les tours crénelées sur la tête de Cybèle, tout le collège était sur sa tête.

Il parut à André qu'il voyait une croix noire se dresser sur un monceau de fleurs. Il repoussa les fleurs, vit la pierre de la tombe sur laquelle il marchait allègre, vit que tout un jour serait fini. Alors il ferma les yeux, pris de détresse. Et toutes les étoiles, derrière le ciel, poussèrent une plainte.

V

Dieu reconnaîtra ses anges à
l'inflexion de leurs voix et à leurs
mystérieux regrets.

Eugénie Grandet.

QUAND il les rouvrit, le jardin bougeait d'un peuple silencieux. Ils étaient là, tous ceux qui vécurent dans cette maison et ceux qui seulement y passèrent, mais sont d'elle par leurs profondeurs et doivent entrer dans sa légende; les êtres de lumière attirés et groupés par son inconscient accord avec l'insigne, et les bons enfants simples, « l'honneur du collège », haussés par ce grand trône de la mort; les maîtres et les élèves qui, avant de mourir, s'étaient regardés avec des yeux splendides : « Voilà qui c'était », avait dit le maître, « Voilà qui c'était », avait dit l'élève. Ils allaient. Chacun entre ses doigts portait le don collégien, comme chaque saint dans les images son emblème : l'un un livre dont douze pages répandaient de la clarté, l'autre une plaie, l'autre une guérison, d'autres un remords, une minute ineffaçable, une journée de soleil, un album de photographies, d'autres un acte qui fut fait, d'autres un acte qui ne fut pas fait. Et, parmi ceux qui ne portaient rien du collège, certains gardaient au fond du cœur comme une goutte d'essence qui ne se révèle pas, mais remuez un peu, tout s'embaume; et certains étaient comme une main qui se fait gloire de sa bonne odeur, mais oublie quelle chère pression l'en imprégna. Ainsi allaient-ils, et au-dessus de leurs têtes, très longues, les yeux clos, les bras sur la poitrine, glissaient des Espérances en deuil.

Aux heures du regret, nul ne sera oublié de ceux qui seulement vous ont dit une fois : « Veux-tu que je te raccompagne? » Mais ceux qu'il avait vraiment aimés

étaient auprès de lui comme jadis : celui qui avait du cœur, celui qui avait des nerfs, celui dont il n'ose rien affirmer. Ils marchaient sans bruit. L'allée n'était pas assez large; ils foulèrent le lierre et le gazon en marchant.

Ces morts dans un jardin, cela fait un épisode banal dans un livre, mais les avoir vus ainsi, c'est affreux.

Il les savait en garde, lointains, bien échappés de lui. Il se savait exigeant, ombrageux, irrité déjà de leur premier mot. Or, ils se taisaient; il s'en blessa davantage. Alors, carrément, avec cette franchise qui est moins chez lui vertu que paresse (tout ce qu'elle simplifie!), il s'accusa.

A celui qui avait des nerfs il dit : « J'ai eu tort, me plaignant de ce qui était mon œuvre. »

A celui qui avait du cœur : « J'ai oublié que plus on se ressemble moins on se comprend. »

A celui dont il n'ose rien affirmer il eût dit : « J'ai trop craint que tu ne te détaches. » Mais cette parole ne fut pas prononcée.

Enfin, aux trois :

— Je vous ai passionnément voulus plus affranchis de ce qui est sans importance. C'est vrai, cela est très mal.

Ensuite, pressentant leurs attaques, il se loua : la louange lui est nécessaire, une atmosphère d'impunité.

— Aux moments où j'ai eu de l'empire sur vous, n'est-ce pas que vous avez été doublés? N'est-ce pas qu'il me fallait là pour te faire vivre, toi qui avant moi, après moi, n'as pu que vivoter? N'est-ce pas que j'ai été injuste à votre profit? Que vous avez passé avant tant d'autres qui m'aimaient combien plus que vous? Oh, comme j'ai été injuste!

Il eût voulu crier encore, sentant bien que, tout compte fait, on avait plus souffert de lui qu'il n'avait, lui, souffert des autres : « Il n'est pas vrai que je n'aie pas souffert! Je sais la bouche contre l'oreiller, la dépression des pleurs dans la poitrine, les yeux remplis de larmes comme des coupelles remplies de plomb en fusion! » Mais il se contenta, et conclut :

— Aujourd'hui, dans les mêmes circonstances, je n'agis pas autrement.

Parole toujours grave. Parole qui n'est pas sans misère, parce qu'elle prouve qu'on n'a rien acquis; sans noblesse, parce que défendre son passé attaqué est tel que défendre

un être qu'on aime. Parole tentante, trop tentante : on accrédite ses actes d'aujourd'hui par cette confirmation de ceux d'hier ; on confond les éternels : « Vous verrez, vous changerez ! » ; on crée autour de soi de délectables repentirs : « Ah, si je l'avais mieux compris, plus pris au sérieux ! » C'est déjà cette petite comédie ingénue qui est au fond de presque toute constance, et fait qu'il n'y a de vraiment fidèles que ceux qui un jour cesseront de l'être.

Or, au moment qu'il prend le parti de son passé, André en connaît le total échec. Ce passé, c'est de bout en bout, au sein d'un navrant gaspillage de dons, un épanouissement qui des milliers de fois avorte. En majeure partie la faute des autres ? Sans doute, mais aussi la sienne. Les brouilles, les méprises que multiplie l'endémique maladresse, le génie d'irriter avec cette intolérance sans force, de se faire mésestimer avec cette gaucherie de parole, l'incapacité d'être brefs, les efforts sans proportion avec le but, les achoppements sur des choses aplanies depuis des siècles, le faible orgueil (de quoi ? de quoi ?), cette sorte d'âpreté et cette sorte d'imprudence qui sont des fruits de l'impuissance, le vain don de soi et la vaine candeur et la chevalerie non reconnue, non aidée, et tout ce que trois mille ans de pensée, effleurés en dix mois, peuvent mettre de louvoiements perdus autour des faux visages de la vie : tout le lot de l'adolescence, enfin, tout ce qu'elle porte d'inachevé et d'inemployé, d'inégal et d'incertain, d'infructueux et d'insatisfait, tout, il revoit tout, et voici que dans la même minute il se sent, comme jamais il ne se sentit, prisonnier de la dure aventure merveilleusement belle et manquée.

Eux cependant ils allaient plus vite, du fond des jardins revenaient plus vite, l'entraînaient irrité :

— Où allez-vous ? Où me menez-vous ? Vers notre cour ? Les coups de sifflet du football, l'hiver, dans le matin contracté... Vers le coin de notre grande crise de *Manon* ? Beau soir de mai, promesse !... Poignées de main un peu désolées... Toute la lumière s'effeuillait, on l'eût prise dans ses paumes pour s'en caresser le visage. Des jardiniers abattaient un arbre. On entendait comme aujourd'hui le petit claquement de pattes des tourterelles sur la terrasse. « C'est la première étoile... » La première étoile !

Ses yeux s'agrandirent :

— Timée dit que chaque âme s'en retourne à son étoile...

Sa voix était la voix de celui qui raconte un rêve. Et elle se continuait dans le silence, infiniment, comme sur le corps fragile et coulant de l'eau le sillage d'une barque émerveillée.

— Vers le préau d'*Iphigénie* ? Ah ! Souviens-toi ! Souviens-toi ! Sens le collège, autour de nous, comme il bouge, comme il se souvient ! « O Zeus, flambeau du jour, ô splendeur coutumière ! » La vierge était debout, toute blanche, enveloppée de grâce. (Qu'est devenu ce petit ? Il doit être polytechnicien.) Elle étendit ses bras grêles, renversa la tête, et dans ce mouvement ses lèvres s'entrouvrirent, ses yeux se fermèrent, comme si elle allait communier ou comme si elle allait mourir. Sous les cils, la cornée et la prunelle furent confondues dans une seule ombre, saupoudrées d'une cendre fine comme si elle était morte. Alors, comme si c'était fini, comme si elle était morte, toutes les vierges la parèrent de fleurs, et la musique s'éleva, suprêmement belle et déchirante comme la dernière musique de la terre qu'entend l'âme en prenant son vol. Nous avons vu cela ! Qui d'autre prétend avoir vu cela ? Qui prétend avoir fait cette musique ? C'est nous qui l'avons créée, je sens encore dans ma tête cette torture lorsqu'elle luttait pour naître... Nous avons vu cela !

Visiblement, il s'efforçait de les saccager. Il les secouait, les manœuvrait, voulait les voir reculer en désordre, voulait leur faire dire : « Oh non ! oh non ! », très vite, sans souffle, paupières battantes, n'en pouvant plus.

— Vers la cour de la Fête des Jeux ? Ce 25 juin, cette journée sinistre... Une grande ivresse de soleil, tragique comme certains éclats de rire, comme certains spasmes de fou rire qui secouent une étude du soir, des milliers de choses épuisées, des milliers de choses à vif, une espèce de joie... Et puis, à la fin du jour... le chœur...

Il fredonna :

Les Allemands devant Mézières...

Horrible corps à corps avec le passé. Il vit l'un d'eux grimacer, comme s'il mourait une seconde fois, et tout

ce qui existait en lui se tordit comme un ver dans la flamme. Les larmes tremblaient dans ses yeux, dans son cœur, dans sa bouche. Un fleuve de glace mordait les racines de ses cheveux, ses joues, sa nuque, son dos, ses reins. Et une immense symphonie, une clameur vermeille de buccins et de cors, passait comme un ravage au travers de cet éplorement.

— N'est-ce pas, n'est-ce pas qu'alors tu as songé à te tuer? Ah, ne recule pas devant ton souvenir, ne recule pas ou bien je t'exècre!

Ils fuyaient. Ils fuyaient de telle sorte que le vivant pût les suivre; pourtant ils fuyaient avec la force de la rafale. Fermé, éteint, cuirassé d'oubli, chacun fuyait devant soi. Ils ne se regardaient pas en fuyant.

Et tout à coup la cloche s'ébranla, remplit tout au-dessus de leurs têtes, remplit le monde et le ciel. Des voix montèrent, des portes s'ouvrirent, les études apparurent, ruisselantes de sève, comme des entailles dans de la chair. La vie battait dans l'espace, la vie renaissait dans le grand corps; par l'étude des Grands, par l'étude des Moyens, par l'escalier principal, par l'escalier de la tourelle, par l'escalier derrière l'horloge, par la classe isolée dans les cours, la vie allait à la rencontre de la vie, tandis qu'au ras de tout cela, égal, strident, assourdissant, l'appel du sagittaire transperçait l'air comme une barre de fer rouge. Alors les ombres s'approchèrent, entrèrent sous le préau. Les vivants et les morts se mêlèrent.

Partout où les vivants voyaient un vide, les ombres étaient là, immobiles, regardant couler autour d'elles le fleuve promis aux bords paisibles. Leurs mains à la dérobee s'attardaient sur l'angle d'un mur, sur la poignée d'une porte, pour tenir de plus près à cette maison, pour donner et pour recevoir. De leurs yeux qui étaient plus grands descendait quelque chose d'immense; et les destinées passaient sous ce regard. « Demain », disaient les voix qui parlent de jeux, « demain », les voix qui parlent de leçons, « demain », disaient ceux qui se quittent; et des rendez-vous étaient donnés, et des êtres en attendaient d'autres ouvertement, et des êtres en attendaient d'autres, voulant leur faire croire qu'ils ne les attendaient pas. Nul ne songeait aux ombres, ne les voyait, ne les soupçonnait. Leurs regards mêmes n'arrêtaient nul regard. Quand elles mettaient leur main sur une

épaule, l'heureux, sans tourner la tête, continuait la phrase commencée. Il n'y avait rien qu'une seule poussée vers le large, un départ universel qui, si simple et quotidien, pourtant suggère à ces enfermés tous les départs vers toutes les îles, un vaste remous où se satisfaisaient au hasard les énergies refoulées des dernières heures, comblant le hall, mordant l'avenue, se répercutant aux parages des Petits, aux lointains où la maison chaste, sur sa voie secrète, elle aussi se mettait à bouger. Et, peu à peu, le fleuve s'épuisa; les cris au dehors diminuèrent, s'éloignèrent, ne furent plus. Les ombres restèrent seules. Personne n'avait pris garde à elles. Mais de grandes bénédictions avaient été répandues.

Alors on entendit un chœur de voix seules qui remuait, vacillait, s'envolait : l'office de demain dont on répétait les chants. C'était comme la respiration du divin sur la terre, comme le silence qui insensiblement eût pris corps, comme des guirlandes fraîches coulant des bouches, comme ces oiseaux que les paysans andalous apportent dans les églises au temps de la semaine sainte, pour que leurs chants avec la mélodie puérile composent une gerbe plus touffue de tendresse. La porte de la chapelle était ouverte; elle reste ouverte durant tous les offices de l'été. L'invocation s'en allait parfumer les cours, les cours entraient faire leur prière, la journée entraît, Dieu sous la forme du soleil rentrait par la porte chez lui. Dans le rythme allègre et léger, tous les rameaux des jardins palpaient comme de petites ailes, l'air vivant courait autour des fleurs vivantes, agile et dispos comme une bête. Au-dessus de l'échange limpide, et semblable à un bel arc-en-ciel, fleurissait le sourire de celui qui mourut dans un chant.

Tout à coup, les ombres tremblotèrent, parurent prêtes à s'éteindre. André s'avança, tendit la main vers ceux qu'il aime. Il n'y eut plus que quatre êtres distincts, et qui avaient durement, l'un par l'autre, su ce qu'est vivre.

Celui qui avait du cœur prit la main d'André et la serra, redressant le buste, abaissant les paupières sur ses yeux qui nageaient dans la mort.

Celui qui avait des nerfs — hein, tu grimaçais bien, tout à l'heure! — mit les siennes derrière son dos et il détourna la tête.

Vers celui dont il n'ose rien affirmer, André n'avança pas la main. Il le regarda; l'autre le regarda. Il eût voulu sourire, donner quelque signe... Il ne détendit pas les traits; s'il les avait détendus, il aurait fondu en larmes : « Mon ami! Mon ami! »

Ils restèrent ainsi. Cela dura cinq secondes, ineffaçables. On ne lisait rien dans leur regard.

Seulement, l'un des cœurs, celui qui avait dit qu'« il n'y a de vraiment fidèles que ceux qui un jour cesseront de l'être », l'un des cœurs, volant par l'espace, disait :

— Toujours.

VI

... mis en musique la vertu.
P. 90.

HORS du demi-jour, seules sortaient les pâleurs des mains, des visages, des genoux; mais dans un rayon du soleil l'abbé maître de chapelle se penchait et se relevait, selon la manière du chant. Tel le diacre Redemptus « émettait un chant de nectar et de miel, célébrant la prophétie par une modulation paisible », tel l'abbé, d'une voix peu haute, soutenait le chœur gracile : candide figure encore lustrée d'adolescence, virginale et virgilienne, avec son visage rose, ses cheveux d'or, ses clairs yeux bleus, lumineuse et balancée au-dessus des têtes comme un tournesol au-dessus d'un parterre. Et toutes les louanges que firent toutes les Grâces revivaient à travers la buée sonore, à travers le souffle de cette précieuse jeunesse, généreuse et nette, nourrie dans les délices : depuis David en face de l'Arche jusqu'aux dix enfants de chœur sévillans (merveille de l'âme) qui, au pied du maître-autel de la cathédrale, et costumés en pages dix-septième, dansent de graves figures adorantes. Ainsi le collège, selon une mesure convenable, faisait des pas rythmés devant Dieu.

« O Seigneur, disait André, appelant sur d'autres têtes le don qu'appelait sur soi Phèdre inspiré du Saint-Esprit, ô Seigneur, donnez-leur la beauté intérieure de l'âme ! » Le bien n'était plus un terme vague, une idée pure, glacée, stérile, mais une réalité que son contraire brutalement démontre et définit à André : « Ce que je ne voudrais pas que ceux-ci fissent. » Le bien n'était plus quelque chose de misérable et de ridicule, infestant le renfermé, en vain rebutant car nul ne songe à l'atteindre, mais un objet appétissant et glorieux, pourvu de la couleur et du prestige qu'ont par exemple l'ambition ou la

cruauté, enfin quelque chose avec quoi l'on aimerait d'être vu; le bien montrait son visage véritable au jeune homme qui, pour l'enchantement de ses pairs, avait mis en musique la vertu. « Perfectionner, rendre meilleur... » Chers mots immenses et simples ! Ils sortaient de la nuit, ils secouaient le suaire où des prêches imbéciles les étouffent depuis des siècles, la poussière de lamentables manuels où des milliers d'êtres sans ruse boivent un poison dont les effets sont dans l'ordre de l'éternité. Ils renaissaient à la vie noble. Ils étaient pleins de mer, d'oliviers, pleins du soleil qu'ils butinèrent aux lèvres du premier Théologien des Gentils, quand sous leur rosée s'épanouissaient les fleurs des âmes dont il avait hâté le printemps divin, quand la sagesse était belle comme un corps et qu'on tremblait d'amour à son nom...

Brusque irruption du ciel antique. Et automatiquement, de même qu'en face d'un visage trop beau, à cet instant où quelque chose vous avertit que votre joie va se changer en souffrance, il tourna sur les talons et il fuit.

Au fond d'une poussière terne, violacée, couleur pêche mûre, le couchant saignait sur Courbevoie, sur la voluptueuse banlieue ouvrière; mais, bleuissant en dégradé jusqu'au zénith, le ciel à travers les espaces de l'est gardait le même bleu que durant le jour, éteint seulement et glacé. Les derniers rayons imbibaient le monde d'une rousseur insaisissable; un silence épuisé restait suspendu; les choses, dans ce large éther rosâtre, étaient immobiles. Et lui fuyait.

VII

ET FINAL

— Pouvez-vous boire le calice que je boirai? — Nous le pouvons!

TROIS ou quatre images, s'ébranlant l'une l'autre, comme le pendule émeut le pendule synchrone... Et il avait tourné sur les talons, et il avait fui.

Trois ou quatre images... Tournant à peine la tête, cette jeunesse ne se reconnaissait-elle pas dans les petits scholâstes du tendre Luca, chantant en bas-reliefs de plâtre au mur d'une des classes voisines? En vérité, ces augustules, ils étaient bien eux aussi les hérauts d'une génération nouvelle, sœur de celle que salua Politien. Comme les enfants du Dôme, c'est presque sans retouche qu'ils fussent entrés dans le royaume de l'art; comme eux leurs âmes transparaissaient par leurs visages, fières et pures, sveltes et vives, joliment faites. Jeunesse éphémère et fortunée, avec le chant autour d'elle comme le suprême sourire de sa grâce, et qui demain allait prendre l'armure du *Saint-Georges* et l'épée du *David*, contre les géants et contre les dragons.

Trois ou quatre images... Par la maison entière comme par ce simple phrasé des paroles latines, bien plus abreuvé d'atticisme que ne l'eussent permis les seules leçons d'un maître, sur les chefs-d'œuvre reproduits aux murs, sur les clairs et ténus visages florentins, sur les couleurs vives des bénitiers robbiesques, chacun gentiment alerte ainsi qu'un petit air de musique, un exquis souffle d'humanisme passait, quelque chose de facile, d'élégant et d'atténué. « Comme ils se donnent peu! Même, ô merveille, cette tempérance n'est-elle pas instinctive? » C'était vraiment l'esprit d'une race qui ondoyait à travers tout le

collège, comme il ondoyait à travers le chœur vocal : souffle discret au travers d'une dentelle délicate. Cette retenue dans les réponses de l'*Ave*; ce je ne sais quoi, dans les chants, de détaché, d'immobile et d'obtenu; cette inexprimable sensation de calme émanée des jeux dans la cour; cette confiance par quoi le Supérieur, parti au feu, s'abandonne à l'esprit de vie de son collège comme à une vertu qui le développe naturellement selon son bien; cette porte ouverte entre le cœur et le cœur, entre la chapelle et les jardins, entre le collège et le monde : tout criait la grande âme classique, sociable, lumineuse, respectueuse de l'individu fait à l'image de Dieu, de sa liberté restituant la liberté de Dieu, de cet exquis superflu dont le Christ nous montra l'importance, aux jours de Marie et du parfum versé. Et l'invocation chrétienne s'élançait, pareille à un pont d'or du collège couronné de lis jusqu'à la ville couronnée de violettes : « O Dieu qui avez tout mis dans la mesure et dans le nombre ! » Et le collège apparaissait sous la figure de l'arche biblique, seule stable au milieu de l'universelle tempête, emportant à la vogue des bras jeunes la chose chrétienne, latine, française, vers la paix des plages intactes.

Voilà ce qu'il avait vu. Pur enthousiasme, mais des hommes firent de grandes choses, qui sur cette seule assise avaient fondé leur politique ou leur morale. Pure image, petite allumette qui dans le vide ne ferait rien qu'une petite joie fugace, mais elle touche à une pièce bien construite et voici la pièce qui part. Et une énorme flamme, du haut en bas, l'avait dévoré. Et il avait fui.

Parce que cette flamme le dévorait, parce qu'il mourait de ce dévorement, parce que de même le foyer ardent pousse la machine sur les rails, de même l'excès de ce feu mettait en marche son corps humain. Les images, les vues nouvelles, les possibilités s'allumaient l'une l'autre, si vite qu'on les eût dites simultanées, affluaient dans sa tête devenue sans résistance par l'excès de fatigue, battaient dans ses yeux à crever par là au-dehors, et elles roulaient, roulaient, vertigineuses, irretrouvables, passant dans un rayon de lumière et rentrant à jamais dans la nuit, fleuve d'or et de pierreries qui désespérément s'en allait vers la mer, éclairs qui avaient à peine fulguré que déjà il n'en restait plus trace. Et

elles l'emportaient, petite chose inerte à la cime d'une symphonie qui jaillissait toujours plus haut. C'était bien la minute musicienne, l'exaltante minute où nul héroïsme comme nul crime n'est impossible. Comme dans la musique sublime ou dans le désir, ses traits s'étaient faits de pierre, crispés, presque cruels. Et de vraies phrases de musique, des bouffées de colère, de sensualité, volaient au travers de tout cela avec le vol hagard d'oiseaux dans la rafale, à croire que les cases du cerveau avaient cédé, et que tout se mêlait monstrueusement.

Et peu à peu son corps revint au calme. La calotte de fer se desserra, qui lui étreignait le crâne. Au milieu du carrefour, sur le terre-plein du monument élevé aux aéronautes de 1870, il s'arrêta.

Les passants n'avaient rien vu, rien su. Il avait ses gants à la main comme tout à l'heure, les mêmes papiers dans son portefeuille, les mêmes pièces dans son gousset... Il voyait un peu du collège entre les feuilles; le ciel que resserrent peu à peu les deux files d'arbres, à mesure que la perspective les rapproche, bleu, puis vert d'eau, puis jaune de coing, puis rose, puis violet sombre, tel qu'un métal en fusion dans un creuset; les quatre avenues à ses côtés comme les tâches droites qu'il allait accomplir; l'espace autour de lui comme le vaste champ du monde; la sphère de bronze au-dessus de sa tête comme le poids somptueux et lourd de sa fortune. Et la ville mauvaise était derrière lui, qu'il entendait bruire mais ne regardait pas.

Ce jeune homme, il tient à l'avenir comme un arbre à la terre. Il sait son contentement par sa nausée. La plus pleine et merveilleuse, jamais une minute ne le combla sans lui suggérer qu'elle était dépassable : constante, corrodante inanition, qui par moments exalte le malheureux, comme exalte le fakir sa plaie. Sa volonté attendait le signal, repliée sur elle-même dans une immobilité où étaient contenus et révolus son bondissement, sa poussée et sa conquête. Sa présomption était toute neuve, qui toujours le fit s'écrier : « Je peux le faire ! », ignorant de quoi il s'agissait mais sachant que c'était difficile, qui parfois le fit appeler « forcer sa destinée » ce qui était simplement forcer son talent. Ses victoires l'entouraient comme des montagnes, et chacune d'elles est un exaltant marchepied pour cette nature qui ne

donne que dans l'abondance et ne sait pas ce qu'on entend par couronnement. Son passé était dans sa main comme une palette où l'on prend des teintes qu'on veut, et néglige les autres, pour broser le tableau de sa vie.

L'horizon s'était éteint. Des douceurs sortaient de la terre. Sur les rails bleus, les tramways s'allumaient. Les rails s'en allaient tout droit, à perte de vue, dans les avenues sombres.

Mais sur le front du collège s'attardait un faible rayon, auréolaire; le collège semblait se refuser à la nuit. Si bien qu'il était là, seule clarté au-dessus de la masse obscure, comme une offrande de la terre vers le ciel.

Et André lui disait :

— Tu vis, tu te développes, tu te transformes, et de tout cela je ne sais plus rien; je vois du haut de la rive couler les eaux qui ne me connaissent pas. Pourtant, j'ai jugé que cela était dans l'ordre.

« En effet, à l'inverse de certains êtres, qu'on n'a envie d'embrasser que lorsqu'ils sont très rapprochés de vous, trop souvent, au milieu de toi, quelque chose m'occupe tout entier, une sorte d'immobilité hostile, comme devant une femme qui pleure...

« Mais tout vide qui se fait entre nous deux, superbement je l'orne dans la solitude. Ainsi les malins petits enfants recréent le réel selon leur goût, en s'y ménageant un rôle flatteur; et je puis crier avec eux l'éternel cri de leurs douze ans : « Je l'ai tout fait tout seul ! », car j'ai tout tiré de ce seul cœur qui jamais ne me garantit rien pour demain.

La note grêle d'un moineau tombait toujours égale, comme des gouttes d'eau d'une branche après la tempête, comme une image de lui-même, chantant solitaire auprès des armes déposées. Des autos monstrueuses passaient; leurs phares trouaient le soir de deux cornes de feu; les ombres des arbres se déplaçaient. Alors un meuglement de bœuf monta, par-derrrière les palazzini du Parc, de ces troupeaux qui passent au crépuscule par les avenues; et il se traînait comme une voix dolente et longue, à travers l'air tiède.

— Certes, elle a été forte, la tribulation que tu me donnas. Mais je bénis ceux qui me battirent, puisque voici les étincelles ! O Dieu ! vous m'avez fait une âme difficile et terrible, et beaucoup de place dans cette âme,

que rien ne suffit à remplir, et la lumière de ma vie une flamme qui ne baisse jamais, sans cesse à l'affût de « ce qu'elle va dévorer ». Et cependant de tout cela il ne naît jamais que du bien. Elles sont finies, les crises, les erreurs, et toutes les agitations qui me secouaient. L'orage a amolli cette terre, où toute source à présent perce au jour avec un effort moindre, et il n'en reste plus qu'aux roses, dans le creux du plus secret pétale, une grave petite eau douce qui les rend plus odorantes et plus fortes.

N'était-ce pas en songeant à lui-même qu'un jour, dans ce collège, devant un public glacé, il avait déjà parlé de « ces belles vies qui ont leurs saisons, et si parfois elles se fanent, refleurissent plus parfaites » ? Or voici qu'imprudemment appelé, ce bête souvenir d'amour-propre meurtri soudain s'enfla comme une tumeur, envahit tout, étouffa tout. Il vit la salle distraite, les maigres applaudissements, le personnage officiel arrivant en retard, le forçant de s'interrompre...

Il vit la gloire, et ferma les yeux. Tous les succès sautèrent autour de lui comme des flammes. Toutes les louanges vinrent vers lui en courant, comme des femmes dans un ballet. Alors, lui qu'exaltaient les critiques, lui qu'exaltaient les éloges qu'il s'assenait à soi-même, soudain — toujours il va d'un coup à l'extrême — soudain, au cœur de sa gloire, il se sentit une toute petite chose. Et il se replia, se resserra, plus hermétique et maître de soi que jamais; et il glissa, s'évada du filet d'or, ressortit quelques mètres plus loin, dans plus d'avenir, dans ce surlendemain qui devrait annuler demain, cependant que d'incroyables mots lui jaillissaient des lèvres : « Ils sont trop bons. Je ne mérite pas... Demain ils vont s'apercevoir que c'est par méprise... » — la même humilité qui l'envahissait toutes les fois qu'il se sentait aimé. Et là, portant depuis vingt ans son manque de gloire comme une croix d'ombre, il sut qu'à l'heure de sa gloire profondément et sincèrement il la mépriserait, et qu'une nostalgie se lèverait d'elle comme aujourd'hui de son seul nom, nostalgie de la vie obscure, nostalgie de la tendresse, nostalgie de la sainteté. Et il sut que sa gloire n'était rien. Et il sut que, sachant qu'elle n'était rien, il ne pouvait pas, il ne pouvait pas ne pas la vouloir du fin fond de sa force.

Mais il tressaillit. Derrière le collègue reculé dans le soir, un long nuage montait, jetait à travers tout le ciel bleu une fabuleuse spirale rose qui venait vers lui, passait au-dessus de sa tête, s'en allait mourir sur la Ville. On eût dit que le grand cœur fumait encore, d'avoir trop brûlé tout le jour, et qu'encore le sagittaire, au profond des avenues, hurlait comme le dernier cri du soleil.

Et André lui disait :

— Bénéficie donc de ce nom d'être que tant de fois je te donnai, afin qu'à ton profit, de même qu'au leur, je me sente le droit d'être injuste. S'il était vrai que je t'aimais plus que tu ne le mérites (et cela fait peu de doute), je serais assuré d'être fidèle.

« Voici la nuit, mon beau collègue. Et demain, ce sera l'aurore. Tes jardins, ton préau, tes cours, la Vierge d'or qui sur ton front fait la flamme de tes grandes pentecôtes, tout se tourne vers l'Orient. D'en haut la grâce descend sur toi : une pluie d'août. En bas une ferveur t'enveloppe : deux bras nus. Et dans le cœur de ce buisson ardent, voici ta vie avec son odeur d'eau.

« O collègue ! horizon suprême de nos âmes ! dans ton parfum, qu'emportèrent les meilleurs et qu'ils nous envoient au passage, chacun de nous, soudain plus faible, croit reconnaître un peu du sien propre. Chaque action profonde, peut-être chaque mouvement profond que tu contins, nous devons croire qu'un jour, sans que nul le soupçonne, ils auront les conséquences qu'ils commandent. Est-ce qu'un être enfin n'en sortira pas, pour faire avec ton songe plus de divinité parmi les hommes ? »

Il se tut, physiquement suffoqué, et n'osant imaginer une réponse. Mais comme, à l'instant qu'il s'éloignait, il advint que passât derrière lui quelque voiture violemment éclairée, il eut le temps de voir son ombre, en s'allongeant, communiquer par les jardins avec le collègue, et un grand corps unique, fait du collègue et de lui-même, monter rejoindre la Cité du Ciel où s'allumait la première étoile.

Août 1916.*

* Voir la note VI.

CONCLUSION

A LA GLOIRE DU COLLÈGE

Lorsque je m'efforçais, devant
ces jeunes gens, d'ébranler leur
imagination et leur cœur...

LACORDAIRE.

QUE me resterait-il de ce collège sans ces trois êtres? Il n'existe que par eux. Il me garde pour toute la vie à cause d'eux. — Et même s'il n'y avait que toi! Tu retiens à toi seul les douze mois de ce passé qui semblaient, comme l'hercule de cirque les douze chevaux...

Ah! prêtres des collèges, sentez mieux que vos cours d'instruction religieuse et la poésie même de vos rites n'ont pas tant de puissance, mais qu'il suffit d'un savant brisement d'âme pour vous conquérir cette âme pour toujours.

Ces garçons de treize à dix-sept ans qui sont là, jamais ils ne seront à vous comme à présent. Pour nombre d'entre eux, ce qui n'existera qu'une fois dans leur vie, c'est maintenant que cela existe : Hermès, dieu de l'adolescence, était aussi le dieu du crépuscule. C'est la première et dernière fois qu'ils ont le sens de la beauté, le désir de la vertu, le goût du divin; la première et dernière fois qu'ils sont capables de souffrir. Ils sont au zénith de leur vie*; personne ne les en prévient (ça ne compte pas comme abus de confiance), et, dressés au

* Voir la note VII.

milieu de leurs parents et de leurs maîtres, ils saluent dans l'hosanna unanime le vaisseau qui leur apporte l'ordre de mort. Heureux serons-nous demain si parfois, pour quelque acte misérable — une façon de tapoter du piano, ou de disposer des meubles, ou de rédiger un rapport, — nous sentons l'âme perdue d'autrefois qui remonte, tremblote et se plaint... Oui, ces gamins de treize à dix-sept ans, cette vie désordonnée et disloquée, c'est le champ de l'action de Dieu.

Tout ce qui est sentiment et inconscience et prescience, tout ce qui est le mystère et la nature, toute la Germanie intérieure, toute la musique et toute la nuit dans la forêt et sur les eaux, Dieu ! voilà ton royaume, le grand vague élémentaire où tu voles de ton vol sans ailes comme au premier jour du monde sur le chaos. L'Église, la doctrine, les pratiques seraient depuis longtemps désertées, si l'homme alourdi par son âme ne s'appuyait à elles les yeux fermés. En vain sa raison rejette : il croit et ne croit pas, il aime, il a besoin.

O prêtres, dans certaines âmes, pour l'amour de Dieu et pour l'amour d'elles, systématiquement créez de la crise.

DEVOIR D'AÎNESSE
ET DEVOIR FRANÇAIS

UN des camarades de Guynemer a raconté que ce magnifique garçon lui jetait en vrac toute sa correspondance, d'innombrables lettres d'admirateurs et d'admiratrices. « *Il ne lisait pas, dit-il, sauf les lettres d'enfants, de collégiens et de soldats. Et je déchirais**. » Étonnant témoignage ! Le héros ne se lève pas d'une tombe ; sa voix descend des airs où vole toujours ce furieux archange. Écoutons-la, cette voix pleine de ciel ! Elle dit qu'entre les jeunes vivants et les jeunes morts, entre les jeunes gens au feu et les jeunes gens au coin du feu, entre celui qui sait tant de choses et le petit garçon qui, dans les tramways, même sur les genoux paie place entière, une communauté s'est faite, un ordre est né. Tout garçon au nom français a pour moi quelque chose de plus que n'importe qui. Aucun avec qui je n'aie affaire. Aucun qui ne soit un élément de mon ordre, mon partenaire, mon partisan, de qui je me demande : « Que ferai-je pour lui ? » La tranchée, le collège, le cercle d'études sont toutes pièces communicantes d'une seule maison morale. Des voix diverses s'en élèvent, mais d'octave en octave elles donnent la même note et font l'unisson.

De cet ordre nous ne sortirons pas. Notre souci français est là chez lui. Or, nous ne voulons pas, d'une chose à laquelle nous nous donnons, qu'elle soit une fuite dans le mécanisme, qu'elle soit un mot qui se rejette du texte. Où que nous allions, nous sommes inquiets tant que nous ne sentons pas à notre côté les destinées de la France.

Et cependant, quand nous cherchons à nous concerter avec ceux de notre ordre, voici que très vite nous heurtons. Les morts ? Je les récusé comme principe de vie : leurs conseils viennent de trop loin, nous

* Rapporté par Henry Bordeaux.

risquons trop de mal comprendre. Les vivants de l'arrière? J'en ai été, ce sont des incomplets. Les combattants? Ils sont trop mêlés à l'action, trop préoccupés d'autres choses; et puis, peut-on fonder sur les morts de demain? Mais alors?

Quand on met son cœur contre le cœur de la France, on entend un monde en marche. Le monde, comme Bélisaire, vient vers nous appuyé sur un enfant.

L'homme part. Il regarde son fils, voit les yeux qui s'échappent, voit l'horreur de l'oubli prochain. « Tout cela, dit-il, tout cela, c'est pour toi. » A présent, s'il s'abat, nous savons celui que nous désignent ces grands bras morts allongés sur la terre. Le galopin qui traîne ses savates à l'école est plus lourd des temps que nous tous.

Un enfant, à cette heure, que je le touche, et derrière lui mille choses retentissent; tout l'arbre bouge si j'effleure cette petite branche. « Eh! me dit-on, ils sont l'avenir, c'est parfait! Mais d'abord vivre! » Je réponds que peu m'importe de vivre si ce que je construis doit s'écrouler avec moi. Le général qui bloque une attaque, l'homme d'État qui signe un mandat d'arrêt ne font pas un acte plus vital que le petit instituteur dans sa chaire, lorsqu'il s'efforce pour que nous ne soyons pas trahis après notre mort.

Chateaubriand reproche aux enfants de ne savoir pas sourire. Aujourd'hui une autre voix s'écrit : « Qu'y a-t-il de moins intéressant que la jeunesse? On peut s'attendrir sur les possibilités infinies qu'elle couve, on peut faire du lyrisme avec ça, mais quiconque a le goût de la réalité psychologique garde son action pour les êtres achevés, accomplis. » (Jacques Rivière.) Diable! que signifie ceci : des êtres qui, parce qu'inachevés, ont moins de *réalité psychologique* que les êtres achevés? Entre nous, je crois que cela ne signifie rien. Et quand un être est-il *achevé*, sinon sur son lit de mort? Pour moi je reprendrais volontiers le mot de Mgr Dupanloup : « *Je n'ai jamais rencontré de personnalités plus profondes que chez les enfants.* » D'autre part, le meilleur moyen pour qu'un être mérite notre « attention » lorsqu'il est « achevé », s'il l'est jamais, n'est-ce pas précisément de la lui avoir donnée quand il ne l'était pas? Qu'un enfant doive se

sauver lui-même, cela prouve la maladresse de nos leçons, cela ne prouve pas leur impuissance; même, si l'on sait l'effort dramatique que doit faire un jeune garçon qui veut paralyser l'action de ses éducateurs, cela prouve au contraire leur puissance. Et l'heure où nous pouvons le plus serait inintéressante? La mine saute à midi, cela, c'est intéressant; mais à quatre heures du matin on était en train de la creuser, cela, ça n'a aucun intérêt... Non. Ceux qui ont à refaire nos écoles sont les seuls en qui nous puissions vraiment quelque chose. Ne dites pas que cette vie, qui semble avoir été façonnée exprès pour que nous puissions créer en elle, est inintéressante. Ou bien dites alors que l'âme humaine est inintéressante. C'est une opinion qui peut être soutenue.

Ces enfants ne sont pas seulement nos héritiers; ce sont eux les vrais héritiers de la guerre. Les conséquences de 1870 sont apparues quinze ans plus tard. Tandis que j'écris, dans des milliers d'infimes vivants, des millions de choses fructifient en silence; la France, le monde de demain se composent imperceptiblement. Nous poussons avec douleur, dans le chaos et les ténèbres, une sape difficile, vers un plein jour ignoré que connaîtra seule la relève du matin.

Mais qu'est-ce qu'une pareille pensée, proférée de haut et dans l'abstrait? Cet aménagement de l'enfance s'accomplit malgré tout au gré du hasard et selon ce qui passe. Qu'est-ce encore que cette parole de l'éducateur, parole indirecte, anonyme? Rien d'efficace qu'inspiré par tel être, et scellé d'un visage. Il faut que le père dans son fils, le frère dans son jeune frère, le maître dans tel élève, chacun de nous dans un de ses cadets mette en lieu sûr ses ferments particuliers, se prépare son remplaçant pour s'il tombe.

Avec plus d'urgence que tout autre, le soldat a besoin de se transmettre. Mais ses compagnons de danger le précéderont peut-être dans la mort; ses compagnons à l'abri n'offrent guère de garanties. Alors nous voyons disparaître insensiblement ce qui séparait les aînés de leurs cadets, ce manque d'intérêt qui fait qu'un petit garçon, par exemple, donnera toujours aux quêtes pour les blessés, réfugiés, etc., de meilleur cœur qu'à celles pour les orphelins. Il n'y a plus solution de continuité. Comme l'enfant de 1914 a grandi peu à peu, averti de

son destin, mêlant les baccalauréats et l'entraînement militaire, se préparant ensemble à la vie et à la mort, passant sans arrêt, sans rien savoir du monde, de la communauté du collège à celle des camps — extraordinaire époque qui marquera tous ceux qui lui survivront, — ainsi le soldat et l'enfant se continuent, se pénètrent par leurs profondeurs, font une seule coulée d'âme. Si je reviens du pays du front, du face à face avec ce qui compte, eh! ces garçons, mais c'est ce que je viens de quitter. Je tiens la note et je donne le dièse.

(La tristesse, la grandeur de cette pièce de vie sans couture! Le rythme qui chaque année, déchirant d'ordre, pousse une nouvelle vague d'adolescence sur la ligne de feu, ce rythme, hélas, proprement vital, il est pris dans le mouvement qui, à temps marqués, ramène l'Océan sur la grève, ramène la sphère contre la sphère : il est celui-là même qui, à l'heure où j'écris, lève le régulier avril sous mes fenêtres. Jeune respiration de la France, partie de la musique universelle!)

Dans le dialogue qui clôt ce livre, pendant qu'Antonin, conduit par Gérard, s'élève jusqu'aux cimes intérieures d'où il aperçoit un lac radieux qui est pareil au premier embrasement de l'humanité, sans cesse il se sent monter et descendre le long d'une échelle de Jacob qui va des plus petits jusqu'aux aînés de ses frères, parcourir toutes les couches montantes de sa race. Est-ce diffusion de soi-même? Non, lucide et sage comme toujours. Comme le joueur qui *y est* dans ce jeu de garçons nommé « la quille », tandis qu'il semble s'abandonner, il est tout serré et tendu, tandis qu'il semble tomber à droite, à gauche, il est entouré de toutes parts et reçu par ceux de son ordre... En vérité, un soldat causant avec un enfant, dans un mâle sentiment de ce qu'il fait, beaucoup de grandeur peut tenir dans cet étroit cercle. De tel de ces entretiens on lira plus loin une sténographie. Je serais tenté d'en demander l'affichage. Je l'imagine brûlant dans le temple parmi les paroles de nos grands hommes. C'est la Nation qui est la vestale, et elle courbe la main devant cette petite flamme.

Tandis que, sous le figuier, le pécheur Augustin lutte contre l'Ange, une voix d'enfant monte d'un jardin voi-

sin, une psalmodiante voix d'enfant qui chantonne un refrain d'école, et soudain Augustin se désiste dans les bras durs; tout droit, comme un ballon lâché, quoique avec une vitesse bien plus grande, l'Ange et Augustin s'élèvent dans l'air. De telles voix, je l'atteste, elles courent, circulent comme des filets d'eau sous les portiques de tous nos collèges. Une fois de plus, les deux mondes se rejoignent et c'est pour nous proposer l'enfant comme un donateur : ceux qui, dans les frises, portent la ciste avec les fruits mystiques, aujourd'hui nous offrent le pain bénit. Au-dessus de cette voix des hommes, par trois fois la voix d'un dieu, en trois textes immortels, nous met à l'école des écoliers.

Quand, *sans que je le veuille*, auprès d'un enfant, tout ce qu'il y a en moi de mauvais et de factice reste au fond, se refuse aux lèvres, à tel point que mon sens moral peut s'éteindre, cet enfant à mes côtés par sa seule présence fait l'épreuve de mes actes; quand *volontairement*, auprès de lui, je fais un choix, renonce à certaines expressions de moi-même dont je ne distingue pas assez clairement quels fruits elles porteraient dans une nature autre que la mienne; quand ma langue s'adapte, s'efforce de serrer de plus près ma pensée afin d'en dégager la ligne pour un esprit simple; quand j'aborde cet être, non pour les sottes relations du monde, ni même celles où l'on échange avec feu des idées, tandis que les âmes s'ignorent et s'indiffèrent, mais pour travailler et créer en lui selon son bien; — ne reconnaissez-vous pas que l'attitude où cet enfant me dispose est en tous points celle que nous devrions avoir à l'égard de la société? Tout vient des êtres. Il y a des années, ma manière d'être avec les enfants, tranchant sur le reste de moi-même, préfigurait jusqu'en d'infimes nuances ma manière d'être actuelle avec les hommes, telle que depuis lors je l'ai vue se composer trait par trait...

Je parlais de Bélisaire; où mon guide me conduit-il? Je tends les bras et je trouve la France.

TROIS VARIATIONS
SUR LE THÈME : MAÎTRISES

LES ATLANTES
VOIX DANS LA DIRECTION DE L'OMBRE
LES ENFANTS DU MATIN

LES ATLANTES

JE me trouvais un soir d'avril au cœur d'une de ces cités de jeunesse qui portent le mot « patron » dans leur nom, ce qui suggère qu'elles cherchent à être des ateliers spirituels. Et tandis que le printemps mettait au dehors sa feuille puérile et sa bouche intacte, et qu'une ombre faite de soleil dilué coulait par la galerie du cloître comme sous les cils de la maison recueillie, j'écoutais dans la chapelle, toute chaude du mouvement de l'Office, les garçons de la maîtrise qui chantaient.

Ils chantaient seuls; celui qui tient l'harmonium est au front. C'étaient de ces cantiques populaires, plus doucement impérieux qu'aucun oratorio, parce qu'ils ont beaucoup vécu, comme la plus impitoyable est la valse « du temps de l'Exposé », qui traîna de l'aile sur trop de tendresses, comme le regard d'une femme souveraine et finissante, trop de souvenirs trop beaux le chargent, d'une essence si concentrée une seule goutte vous fait un grand parfum dans le cœur. Et les âmes toutes ensemble avaient glissé au silence on eût dit par un agenouillement, et elles se penchaient sur leur silence, détachées de la mélodie banale, comme sur le souvenir d'un bonheur éteint.

J'étais touché de voir comment, malgré le chant attentif, tous les manèges gamins se poursuivaient par les rangs de la maîtrise. Celui-ci, mains dans les poches, dos au pilier, chante avec désinvolture en regardant autour de lui; celui-là, sans cesser de chanter, pouffe de quelque bêtise très bête et donne des bourrades sourdes à son voisin; celui-là, plus jeune, qui réellement ne peut pas rester tranquille, balance des jambes sans repos et fait une trépidation de machine avec ses poings; et celui-là, si voluptueuse est la discipline chorale, si voluptueuse la conscience que « ça va », celui-là sourit en chantant. Seul manque ce diable d'angelot vraiment

pas sérieux, qui, dans je ne sais quelle toile d'Ombrie et entouré du plus beau chœur céleste, rit gravement d'un oiseau charmé. Mais rien, ni ce banc trop agile sous l'action de sournoises poussées, ni les mouchoirs sur ce banc pour préserver les genoux nus, ni ce menu raclement de gorge pendant la pause, ni ces mains qui battent tout bas la mesure, ni ces têtes qui battent tout bas le silence (tant de bonne volonté chez des êtres si jeunes!), rien ne m'atteignait à la façon de ces petits mots en sourdine, courts filets d'une eau gentille au-dessous de la forêt musicale : « la brute!... imbécile!... idiot!... », les mêmes que chuchoteront de mêmes enfants, avec les mêmes rires, tandis qu'ils chanteront le *De profundis* pour moi.

Ainsi donc, me disais-je, chacun ses petites affaires, sa personnalité distincte, et puis en même temps l'œuvre commune. J'évoquais l'abbé maître d'ici, le vieux légionnaire aux yeux de pervenche, non pas seulement Esprit du Lieu, mais vraiment Force, mais vraiment Souffle qui va en brûlant sur le plancher comme les feux follets sur les rivières, celui dont un garçon de douze ans, à l'issue d'une de ses allocutions, m'a dit cette phrase emportante : « On ne voyait plus son corps. » Je l'imaginais, sous le regard de ces jeunes hommes qu'il avait accouchés à la vie pleine, fixés au mur en leur apparence temporairement anéantie, égaux dans des cadres égaux, égaux dans la mort par l'honneur comme dans la vie par leur race interne. Je réentendais ses paroles, sœurs des sentences morales inscrites sur les arcades du cloître, comme jadis sur les hermès. Et voici qu'en même temps, pour inspirer le second terme de ma formule, « l'œuvre commune », pour donner à la racine robuste et à la tige nourricière que sont l'idée la fleur de l'image qui fait naître l'amour, les quinze fragilités chantantes, sous mes yeux, prenaient un ton plus pathétique. Car, privées toujours du moindre soutien sonore, elles chantaient à présent un chant nouveau, et c'est un chant plus difficile qu'elles chantaient. Ainsi voletait éparse, par la ligne bougeuse des minces profils, une anxiété menue, comme une petite âme indécise.

Ce n'était pas cet instant brutal des exécutions solennelles, quand l'orchestre est là. Aspirés par le vent de l'archet, les violonistes donnent des coups de leurs fronts,

sont des béliers qui se battent pour la vie; ceux de l'alto arrachent la corde avec fureur, et puis ils plongent tous ensemble, sont des faucheurs dans un champ; le maître possédé, par-dessus la houle des têtes, est un vaisseau en détresse; les voix claires et les voix graves sont les lames de la mer, qui se poursuivent et se chevauchent et reprennent enchevêtrées; et sur tout cela passe avec le sublime une âme contractée et cruelle, le déchirant dieu musicien, tandis qu'au milieu du grand vacarme le plus jeune des enfants a presque peur, et on voit ses yeux virer à droite, à gauche, comme ceux d'une petite bête effrayée. Cependant les garçons donnaient toute leur force : si frêles, et cet élan terrible! Les veines des cous saillaient; les teints s'aoûtaient, brûlants et mats; les épaules se soulevaient à temps plus rapides; les langues furtives, entre deux notes, humectaient les lèvres; les joues en se creusant mettaient à certains visages un masque passionnément vieillot et consumé; les sourcils crispés se haussaient avec le même accent douloureux et aigu qu'avaient ces voix; et ces voix aiguës et douloureuses, et cette tension avec cet épuisement, et cette vie trop forte dans ces corps inachevés, tout cela faisait une sorte de maladie, quelque chose d'extrême et de triste qui donnait la fièvre. La chapelle était un seul cœur, traversé de choses fugaces. La musique agitait d'âme en âme la déroute lumineuse et légère des cierges. La chapelle était un seul cœur.

Plus d'un parmi nous, alors qu'il se trouvait au front, avait rejeté avec impatience cette maison, comme une niaiserie peut-être, et un mensonge. Et voici que, passé le seuil, nos noblesses reprenaient courage; nos voix dans cet unisson ne nous faisaient plus peur. De ce lieu clos où la Vie Meilleure avait subsisté, intacte au milieu de l'immense barbarie — comme dans le parc de Yellowstone, au milieu de l'Amérique moderne, sont préservées la flore et la faune des anciens âges, — de ce réservoir de grâce, il semblait qu'en cette heure un tumulte de vie reflût sur nous, qui battait par le battement de cet encensoir jeté et jeté vers l'autel ainsi qu'une obsécration opiniâtre, sortait par ces quinze inconsciences et jaillissait en prière avec le chant.

Or, il y eut une minute merveilleuse où quelques-uns d'entre nous autres, qui n'étions pas là pour nous laisser

vivre, soudain nous nous sentîmes augmentés de plus encore que la responsabilité de ces êtres. Leur avenir qu'ils soulevaient fut nôtre et pesa sur nous; leurs misères, leurs manques, leurs méprises, et les visages dans les bras repliés, et tout ce qu'il y a de mal gardé dans ces cœurs, toutes ces choses furent nôtres et pesèrent sur nous; et le remords pesa sur nous de toutes leurs fautes, comme si c'était nous qui les avions commises, au point que certaines dont nous n'avions pas connaissance nous furent par là mystérieusement révélées. Et ainsi, avec tout cela, nous nous trouvâmes très lourds d'eux. Un poids de vigilance, un poids d'inquiétude penchèrent le triste appui de notre faiblesse, celle qui se connaissait sur celle qui ne se connaissait pas; toutes les phrases que nous avions à leur dire, nous ne pûmes plus les concevoir que chargées d'une violence sourde comme par une supplication brûlante. Et tels s'engagèrent, quelles que pussent être les minutes les plus intenses de leur destinée, à ne renier en aucune d'elles cette minute-ci; et tels trempèrent en esprit dans le fleuve solaire leurs mains prêtes à des façonnements sacrés, pour sanctifier toutes les possibilités profondes dans ces pouces et dans ces paumes; et tels qui étaient les meilleurs s'angoissèrent s'ils retrouveraient demain en eux-mêmes toutes ces bonnes choses qui y tremblaient aujourd'hui. Il y eut de la sorte beaucoup de mots qui furent prononcés tout bas, qui étaient des mots comme les autres, bien impropres, tellement pauvres, — mais ils remuaient très loin de grands espaces, comme ces menus frissonnements qu'on voit à peine à la surface des lacs, et pourtant il y a dans le fond une vie énorme, une émotion qui jamais ne s'arrête...

Beaucoup de mots qui furent prononcés tout bas.

Avril 1916*.

* Cet essai, et l'essai suivant, ont été écrits pendant la bataille de Verdun. (Note de 1962.)

VOIX DANS LA DIRECTION DE L'OMBRE

LE premier Jeudi Saint de la guerre, à la Trinité, — l'église qui, au-dessus d'une Vierge, de deux anges et de trois enfants, se mire dans de l'eau. De la cantoria latérale, la Manécanterie chante en faux-bourdon le *Qui Lazarum resuscitaſti*. Une voix jeune alterne avec le chœur; une odeur d'encens avec une odeur de roses (quelles roses?) fanées.

Les galeries fuyaient en montant comme dans un ciel de Véronèse. Un vitrail jetait par l'église un arc-boutant fait de lumière, et les anges du chant, comme ceux que vit Jacob, descendaient le long de cette splendeur. Mais le soir délicatement s'accumule. Je ne distingue plus des chanteurs, reculés sous leur balustrade et dans l'ombre, que deux formes à mi-corps, où sont sertis de vagues reflets : celle du petit soliste, celle d'un jeune homme qui se penche au-dessus de lui, si long et si incurvé qu'il est au-dessus de lui comme est l'abat-voix de la chaire au-dessus de celui qui prêche.

Hiéron m'enivre avec sa coupe décorée (à Vienne, je crois). Vingt-trois siècles à l'avance, c'est la toile de Baleſtrieri, ce *Beethoven* vulgarisé par la gravure. En face d'un enfant citharède, au cœur de ce temple invisible que dressent les projections de son âme ensemble avec les esprits musiciens, un adolescent soutient à pleine paume sa tête bouleversée. Il est là et il n'est pas là. Il a bondi hors de la vie comme le soldat hors de la tranchée. Et si le maître écrivit le mot *kalos* au flanc de ce bibelot — où deux minces silhouettes plates atteignent à une magnifique vigueur de passion, — c'est moins, je pense, pour rendre hommage au citharède que pour se signifier à soi-même : « Ce que j'ai fait là est beau. »

Je songeais à cette scène en devinant les deux aériens, très haut dans le mystère de l'ombre et dans celui des voisinages célestes. Mais le fer a fauché les violettes athéniennes, l'abîmé d'hier s'est fait athlète. Comme l'abat-voix de la chaire au-dessus de celui qui prêche, ainsi au-dessus de l'enfant. Il l'encadrait. Il faisait un avec le système de cette vie et de cette voix; eût-il reculé d'un mètre, que la voix, semble-t-il, se fût brisée net. Et de même l'eau hors les arroseurs en demi-arc sur le gazon qui pousse un cri, de même la force du créateur pleuvait hors le demi-arc de son corps au travers du champ flagellé où le dynamomètre eût fait un bond.

O dur et douloureux enfantement! La voix naissait : une extraordinaire chose qu'une voix de treize ans (qui occupe si peu de place) soit seule dans toute une grande église! Elle naissait, elle montait, pure comme un rayon de lumière, mais fragile, et manifestement sans défense, et si nue qu'on en avait de la gêne, la crainte d'être indiscret. A l'oreille on l'eût crue venue du ciel, mais à l'âme, ah! c'est bien de la terre qu'elle venait, et c'est la nuit terrestre que signifiait cette aggravation de l'ombre dans le creux où elle prenait corps. Toujours même était la phrase en ton mineur, déchirée mais renaissante, belle comme par une volonté tenace de ne pas désespérer de sa vie. D'abord une note quatre fois redite, avec une faible accélération suivie d'un faible arrêt, comme lorsqu'on prend son élan; puis la voix se soulevait dans un cri, car c'était un cri lourd, qui faisait effort, qui soulevait quelque chose, son poids de chair peut-être, qui était moins un cri qu'une plainte telle qu'en ont les malades : elles leur échappent malgré eux, et pourtant en s'échappant elles leur font mal. Puis elle cessait. Ce n'était pas un temps pour regagner force, c'était la disparition de tout ce qui existe, toute l'âme qui s'est arrachée, qui est partie dans ce cri trop grand, et il n'y a plus rien. Et la voix revivait enfin, plus basse, un oiseau qui a été blessé, qui se renvole avec le plomb dans sa gorge, tente de reprendre l'espace, volette trois mètres en rasant le sol; et puis ses ailes tombent, il tombe, tout se tait.

Elle souffre, me disais-je, elle souffre! Cette autre confrérie où ne chantent que des orphelins de guerre; cet ami qui jusqu'à quinze ans, m'avoue-t-il, n'eut pour

se décharger que son journal et ses soli de chapelle; ce premier mouvement d'un cœur d'enfant qui est beau comme toute l'intelligence humaine, je songeais à tout cela, et mon cœur à moi se mettait en marche. Mais en disant : « Elle souffre », je n'affirmais rien que moi-même, car je savais qu'elle ne souffrait pas. Je savais que, si la « voix d'enfant de chœur » contient effectivement de l'angoisse, c'est surtout l'angoisse touchante, mais enfin très simple, de l'enfant de chœur songeant au couac; je savais comment, ne voyant rien à la vraie richesse de l'enfance, en revanche nous lui en prêtons une qu'elle n'a pas. On a cru tant de choses et il n'y avait rien. On leur a voulu tant de choses et ils seront de pauvres gens comme les autres. Et dans tout cela, comme dans le reste, on n'a découvert que ce qu'on y avait mis.

Et pourtant, de l'angoisse... Bien que si nue elle ne tremblait pas, et si improbable, et si pleine de choses faillibles. Elle ne tremblait pas, seulement il y avait en elle ce quelque chose d'inachevé qu'ont les dessins où l'artiste laisse, aux entours du tracé final, les premiers traits de sa main qui se cherche. Elle ne tremblait pas, seulement il y avait en elle quelque chose comme l'imminence d'un tremblement. Elle était une âme qui à cette heure se trouve être propre, mais vienne la première occasion et vous verrez quelle misère c'est; un jet d'eau droit et dru, mais là-haut, à son point extrême, on dirait un cœur tant cela frissonne; la flamme de gaz des faux cierges aux coins de cet autel, merveilleusement immobile et pareille à une feuille de métal, mais il y a une petite frange, au-dessus, qui vibre et vacille sans repos. Ainsi ce n'était pas la voix qui tremblait, mais autour d'elle cette chair de l'espace, qu'elle transperçait avec sa lame, et plus loin les âmes bien atteintes, et plus loin, au-dessous des âmes, au-dessous du peuple noir incliné, cette nappe souterraine de douleur où, durant les pauses, elle refaisait son plein de vie pour le jet nouveau.

Non, la voix n'était plus d'un gamin décevant et indigne. Ce qui montait, c'était l'appel d'une foule de femmes et d'hommes, écrasés d'impuissance et se heurtant de toutes parts, de toutes parts sauf à ce grand ciel vide où ils s'élançaient avec folie, implorant afin que des mortels ne mourussent pas. O jaillissement de notre

souffrance! disaient les pauvres âmes prises par leur œuvre, telles le sculpteur que soudain terrifia le dieu d'argile encore chaud de ses paumes. Elles étaient là, sans soulagement de ce que cette souffrance fût ainsi exprimée, car elle l'était par un autre qu'elles-mêmes, en souffrant davantage, au contraire, parce qu'à l'entendre si affirmée il leur semblait qu'elle était créée à nouveau. Tendues et tordues, comme renversées dans une vague attente, elles atteignaient à ces extrémités de la sensation où la beauté donne le malaise, où le plaisir a le goût du malheur, l'adoration de la haine, le désir du dégoût. Quand la première note de l'orgue mit un point final au chant, un mouvement léger, de toutes parts, signala une large reprise de souffle, une délivrance universelle. Et on vit derrière un vitrail, dont une brisure laisse passer les oiseaux, deux petites ombres qui s'envolaient.

Avril 1916.

LES ENFANTS DU MATIN

LA main du maître de chœur s'abaisse. A-t-elle penché une urne invisible? La mélodie coule, remplit le silence. Un écrin enchanté s'envole à travers le ciel. Le monde s'élargit comme une immense corolle, comme un paysage à mesure qu'on s'élève. Elle s'envole pour une heure, cette chapelle des Bénédictines où les enfants de la Manécanterie, dans le grêle matin de décembre, réjouissent avec des chants leurs morts.

C'est un petit cœur bien clos; il ne s'y perd pas de grâce, ou à peine. En trois minutes, le voilà possédé par les Rêves. Qu'est-ce à dire, au premier rang des chaises! Le poète y penche un visage brûlé vers les infiniment petits du prodige. En demi-cercle, les profils perdus s'offrent et se dérobent, à la façon d'une âme que je sais, un peu fière. Tout près, les mains jointes d'un agenouillé plongent jusqu'au poignet dans une descente de soleil, comme si Dieu, sous la forme apollonienne, voulait faire un signe sur ce geste. Plus loin, les faces pâles des hommes, jaillissant seules de l'ombre ardente, ont été vues quelque part sur le bitume d'une toile ancienne; l'un d'eux rive son regard dans les yeux du chef de chœur : si on les photographiait sur la plaque spéciale, on distinguerait d'un visage à l'autre les lignes de force, telles que les photographia Giotto lorsqu'elles portent à Saint François les stigmates. Et ces verts et ces rouges de vitrail effeuillés sur les traits éphémères; et la clarté posée aux bouches ouvertes sur la lèvre inférieure qu'on voit luire; et la poussière des bancs qui veloute les genoux nus, fine, lumineuse, pareille à un reflet, toutes ces apparences légères, ces ailes, cette grâce improbable, toutes ces choses vaines et charmantes peu à peu ont l'air de se mettre à bouger, comme bougent lorsqu'on les fixe les bosquets de cierges... S'il est vrai que de toutes les étreintes sourde une *aura* où elles

puissent se blottir — la nuée qui sortit de Zeus pour envelopper son embrassement, — n'est-ce pas qu'ici l'esprit du chant, tremblant comme une vapeur autour de ce grand acte d'amour, le renforce dans une vie mystérieuse?

Car elle est là, cette création de beauté. Là, face à vous, de l'indépassable! Le plus dénué sent qu'en cette minute une forme de la vie, lui fût-elle indifférente, est réalisée dans sa perfection, et que cette ligne du chant, qui ondule et se referme, cerne et arrête quelque chose d'accompli. Et pourtant, nul vertige. Pensée, rêve, prière, contemplation, votre vie intérieure coule au-dessous de cette nuée sonore, comme sous les nuées du matin coulent les eaux qui ne plient pas. Comment utiliser l'état de grâce de ces quinze âmes chantantes, aussi réel et disponible que la force d'une cascade ou du vent? A quel point cette gossaille, arrachée à des soins misérables, est-elle consciente de ce qui vient à l'être par elle? A quel point sont-ils davantage que les tuyaux d'un *organum* vivant? (Hier, tandis qu'ils solfaient avec un unisson si exact, j'imaginais un orgue fantastique dont les quinze tuyaux humains poussaient l'air par ces quinze bouches ouvertes : tel qu'on croit l'avoir vu dans quelque planche d'un vieux maître allemand.) Ainsi mille curiosités se lèvent en moi, et puis, sachant que parmi ces enfants du peuple se trouvent quelques enfants de famille aisée — comme jadis, à la chapelle pontificale, la schola cubiculaire mêlait des fils de nobles aux *minores*, — je poursuis sous les petites cagoules uniformes, à la qualité des traits, des mains, des cheveux, les passionnantes malices où se plaisent le milieu et la race.

Et les voix montent. Dans cet air abreuvé d'âme on dirait qu'elles touchent plus profond, comme va plus loin l'odeur d'une rose quand elle se dilue dans un air mouillé. Le plain-chant mollit, se redresse, se dandine comme une langue de feu, comme un arbre léger balancé par le vent. Et soudain c'est une projetée innombrable de clochers de cristal, ou de jets d'eau trémulants qui à chaque seconde vont se briser, et j'ai peur, et j'attends, et il est juste qu'ils soient fins et aigus comme des aiguilles puisqu'ils me percent le cœur. Et au-delà, comme une tenue d'orgue, comme les voix d'une armée en marche, très loin, par-derrière une forêt, les voix des hommes

tendent un sombre velours où sinue la dentelle agile...
Descende in hortum meum... Gaudent in caelis... Passer invenit et turtur... In Monte Oliveti... Duo Seraphim clamabant...
Quelle tendresse dans ce latin d'église! Quel ressort pour le rêve, ces débuts de motet qui s'arrêtent court! Un monument divin s'élève sur ces colonnes coupées. A l'heure où nous célébrons ceux qui tombèrent « avec les louanges de Dieu dans leur bouche et dans leurs mains l'épée à deux tranchants », je crois voir le texte de Samuel flamboyer dans le cartouche sur sa porte : « Montagnes de Gelboé, qu'il n'y ait plus sur vous ni la pluie ni la rosée; car c'est là qu'a été jeté bas le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme si l'huile ne l'avait pas oint. Comment les forts sont-ils tombés dans la bataille? Jonathas a péri sur vos cimes; Saül et Jonathas, beaux et aimables pendant leur vie, n'ont pas été non plus séparés dans la mort... »

Est-ce une impression née de ce fragment, tout parfumé pour moi d'hellénisme? Je crois sentir que spontanément, sans y penser (et combien mieux que par une volonté réfléchie), nous recréons quelque chose de l'âme antique. Dans cette étroite cella, les héros et les morts, la patrie et la divinité, la vie belle et la vie bonne, tout cela confondu et honoré par un même acte; ces voix qui brûlent à la fois sur les plus beaux autels du monde; cette croyance en une harmonie morale édifiée comme une Thèbes par celle des sons; cet art qui est sans passion comme celui qui sculpta les marbres, comme lui immobile et simple, comme lui tellement grave et chaste; cette musique dont tels modes reproduisent les modes de la tragédie grecque, telles hymnes des hymnes célèbres de l'antiquité, un *Lauda Sion*, par exemple, la mélodie de la première Pythique de Pindare... O notes, ô griffes d'or qui soulèvent la portière pourpre du bonheur! Voici la statue de dieu rebaptisée du nom d'un saint; voici dans l'église de campagne la dalle de marbre et les fondements du temple; voici la voix sibylline, Paul de Tarse avec ses larmes au tombeau du Prophète des Gentils...

Beaux rêves, union sacrée, mais arrêtons-nous. Beaucoup chavirent dans cet équilibre. Vive donc la littérature, et sauvons-nous par des symboles! Ces enfants, chantant pour l'âme de leurs aînés les airs que leurs aînés leur ont appris, c'est l'offrande musicale au mort que

sur la stèle fameuse la divine femme donne avec ses doigts sur la lyre; cette beauté arrêtée, c'est la statuette de Tanagra qu'on dépose dans la tombe fraîche, pour que la main raidie sache encore, au contour du petit corps de terre, la douceur des gestes humains.

Et je songe. Un dimanche de mai, dans la médiévale rue Saint-Jacques, j'ai entendu ces mêmes enfants chanter la chanson du vieux Passereau : « Il est bel et bon, bon, bon... » (Quelle allégresse dans leur chant! Le rythme seul les faisait rire. Tout pourpres, le regard brûlant, leur joie intérieure leur ruisselait au dehors par la peau. Après cela, en troupe, au coin de la rue, on leur acheta des croissants pour les remercier d'avoir fait de la beauté.) Eh bien, ces jeunes hommes qui les entourent ne peuvent-ils pas répéter avec eux : « Il est bel et bon, bon, bon...? »

Bel et bon! On parle d'aliments complets. Mais les heures qu'on doit vivre ici, voilà des aliments complets. Admirable concentré! Art, religion, charité, et le bonheur profond de pouvoir être cordial... Combien aisément se balance la devise de l'œuvre dans les mains des trois anges aptères!

Ubi caritas et amor, ibi Deus est. « Où sont la charité et l'amour, là est Dieu, là est l'esprit. » Mais lisons de plus haut : *caritas et amor*, c'est le devoir et l'attrait, la volonté et le mouvement d'âme, c'est tout ce qui est raisonné et puis tout ce qui ne l'est pas. Courageux texte qui pose si nettes, si disjointes, les deux conditions de l'acte efficace. Il dit : « Un sentiment? Eh! mais voilà le plus impérieux des faits! Vous voulez obtenir *Deus* et n'apportez que *caritas*? C'est essayer une réaction chimique en n'oubliant que l'un des deux corps. »

Ainsi je vois se dégager le second *ethos* de cette musique, peut-être moins discutable que son action morale sur les petits chanteurs; elle est le moyen par lequel des hommes, sentant leur devoir et sentant sa dureté, l'ont si bien retourné qu'il les précipite.

Et j'imagine... Avoir affirmé tant de fois, affirmé et cru de ces enfants « qu'on reçoit d'eux beaucoup plus qu'on ne leur donne »; par une infinie bonne volonté, par un pieux artifice inconscient, avoir transfiguré toutes ces chétives choses au point de les voir sans cesse illu-

minées du dedans par l'esprit; avoir fait des plans et pris des notes, et ce temps auquel on arrachait jadis chaque minute, l'avoir offert sans compter, des deux mains; avoir modifié toutes valeurs alentour, recueilli et roulé dans sa tête tant de détails insignifiants, prêté, prêté, prêté tout ce qu'on voulait découvrir; avoir durant des jours attendu, préparé la confiance de ces êtres, couvé ces cœurs pour qu'ils s'ouvrisent, suspendu, oui vraiment, suspendu à ces vies misérables le oui ou le non de son influence sur les hommes, le oui ou le non de sa fierté, le oui ou le non de son bonheur, — et se trouver là, ce matin de mai, dans la gloire légère de la cour, avec ces âmes enfin touchées et qui s'offrent, avec toutes les possibilités qui s'allongent devant vous comme une plaine, et puis en vous rien qu'un seul bloc inerte, fait de toutes les ardeurs refroidies, rien qu'une immobilité hostile qui regarde et qui laisse faire (ah, l'immensité d'indulgence, dans ce grand en-arrière de l'être!); et tous les gestes d'accrocher, de saisir des occasions, qu'on ne peut pas faire sortir de ce bloc plus qu'on ne peut faire sortir les os de la chair; et toutes les gentilleses et tous les appels qui viennent mourir contre le cadavre qu'est cette petite phrase : « Je n'aime pas... »

Et soudain — j'imagine — voici que l'esprit musicien, ange de Dieu, passe sur le front de ce jeune homme : demain les voix frêles, comme des flammes, se coucheront contre l'antiphonaire. Alors, cette pentecôte! Lampe qu'on allume, chaleur qui coule, « allégresse du monde qui se transforme sous la parole du Christ* »... C'est que, comprenez-vous, quelque chose d'énorme s'est accompli : ces enfants ont acquis une valeur. Comment ne plus agir, quand ces maigres vies réalisent du parfait? Que l'on voudrait se pencher sur le miracle, suivre l'épanouissement de cette sympathie, lorsque, chaude et puissante comme une chose qui crève hors de la terre, ainsi née aux sources vives de l'art, elle les dépasse, les oublie, et gagnant et gagnant toujours, plus profonde et plus ample, atteint aux reculées de l'âme et embrasse tous les départements de la vie! O soirs autour de l'har-

* César Franck.

monium branlant, mais les pages sont tournées par des ailes! O départs vers la beauté intérieure, comme vers la splendeur de cette nuit!

Grande leçon, à l'heure où beaucoup (qui s'en passeraient bien) entendent pour la première fois l'appel d'un devoir. Inclinez d'un degré le flanc de la barque qui résiste, et elle fuit sur le courant heureux.

Décembre 1916.

LE CONCERT DANS UN PARC

Ah! qu'elle était bien douce, la pluie d'automne sur les Jardins du Roi. Les pièces d'eau bruissaient comme si le silence aux mains bleues y avait remué des perles, et le large tremblement d'argent qui descendait à travers les charmilles, on eût cru, en clignant les yeux, l'exultation des mouches d'été dans le soleil. Puis elle a cessé. Mais, dans la solitude d'une heure, le petit bruit des feuilles qui gouttent fait une présence.

Ici, nul de nous qui ne se continue. Moi, comme un lutteur tâte le corps de son adversaire, je tâte la journée commençante : quel bien en tirerai-je pour nous trois? Michel, mon ami, élève aux Beaux-Arts, note des tonalités et s'inquiète de souvenirs historiques. Son jeune frère traîne l'inévitable souvenir du dimanche torride que chacun de nous passa dans ce parc, aux prises avec d'accablants cousins versaillais qui lui faisaient faire le tour du propriétaire. C'est un de ces enfants qui croient qu'il s'agit d'eux chaque fois qu'on parle bas à quelqu'un : il ignore ici toute chose, ne promène rien strictement que lui-même.

— Tiens, Gérard, c'est là que Marie-Antoinette...

— Ça m'est égal.

Grand mot, ainsi dit sans lassitude, sans impatience. Serait-ce un : « Je m'en f... », on pourrait croire à la menue jouissance d'être un peu grossier, voire à une scie. Mais ce « Ça m'est égal », si calme, si sérieux et si net, donne une bonne lumière sur son âme : s'affirmer, exclure, à onze ans voilà toute sa fonction. Même, sa formule ordinaire est plus parfaite, avec ses trois temps admirables : *Non* (« Non, ne continue pas, tout ce que tu me racontes est idiot »), *écoute* (« mais voici quelque chose d'intéressant ») : et alors les trois mots éternels qui, par toute l'échelle des êtres, le relie aux géants de l'humanité), *parlons de moi...* En un clin d'œil, l'art, la connaissance, la nature, l'histoire, ce petit

garçon leur fait toucher les épaules; et le voici, un pied dessus comme un David vainqueur : « Mon moteur... mon avion... Comment! Sans blague? Tu ne sais pas ce que c'est que le gauchissement? »

Il tire un portefeuille bourré, un compliqué petit crayon. Soudain, comme je raille un peu, par cette exécrable habitude qu'on a de plaisanter pour meubler un vide, il me regarde, se tait, rempoche, avec un peu de rouge aux joues. Je ne sais que les animaux pour détester autant que les enfants qu'on se moque d'eux.

Un vent furieux s'est levé. Ah! il y a des choses qui ont dû s'éteindre derrière le ciel. Les bois lointains font le flux et le reflux. Un coup de rafale s'engouffre dans l'allée des Marmousets, frappe le dragon en pleine poitrine, le cabre, bousculant l'air, tandis que, penchés en avant, les génies épouvantés jouent de leurs arcs. D'un même mouvement, par l'eau des bassins, par l'herbe des gazons, des houles fuient, comme les files d'une charge vue d'une hauteur dans une plaine; et les feuilles mortes se poussent toutes dans un coin des vasques qui clapote, tandis qu'au large, l'une après l'autre, sourdent les longues nappes flabellées. Ici, où nous marchons en levant les pieds, elles font sous nous un fleuve qui ne s'arrête pas. Parfois, à un carrefour, cela se soulève et tourbillonne, dans une odeur de profondeurs remuées, comme pris de cette brusque folie qui fait bondir les chats sur les pelouses épuisées des soirs d'août. Puis, calme plat. Mais je sais quelque part, du côté de l'Orangerie, une petite vasque qui doit trembler toujours. A toutes les heures, sous tous les ciels, dans l'air le plus inerte, elle tremble affreusement. J'y songe parfois. Qu'a-t-elle? Est-ce qu'elle est poète? Ou bien est-ce qu'elle sait des choses? Est-ce qu'elle a vu quelque chose? Est-ce qu'elle croit qu'elle va mourir?

Après dix minutes, Gérard : « Écoute, je cesse de faire la tête. » Explications inépuisables. Je vais sans plus regarder alentour, de peur qu'il ne pense m'ennuyer. Soudain, parmi le menu peuple qui depuis un temps gagne dans le parc, un couple assez élégant nous croise.

— Tiens, voilà des gens!

C'est, depuis une heure et demie, la première de ses paroles qui ne se rapporte pas à lui-même. Cet enfant,

sitôt qu'il se quitte, va d'un coup vers la vie, vers la matière vivante où il sape, scalpe, piétine, satisfait avec fièvre ses nécessités de vanité et de dédain, le tout dans un été perpétuel. Car l'étonnant dédain de ce petit mot : des gens ! Ceux-ci, parce que bien habillés, sont *des gens*. Mais les autres, pas des gens. Sans doute des sortes d'animaux... Son indécrottable bourgeoisie.

A cinq ans, Gérard classait les passants : « Il est *de nous*. Il n'est pas *de nous* », selon le rang social qu'il leur assignait : ainsi les horribles cabots aboient contre les personnes qui ont le genre prolétaire. Plus tard, au collège, toujours le premier dans les files, toujours au premier plan dans les photos de groupes, il dirige vingt jeux dont il ignore tout. Au catéchisme, avec une délicate force de résistance, il tient la bouche close au milieu de tous ses camarades qui chantent. Tantôt, dans la voiture, une plaisanterie du chauffeur le laissait de glace, qui répétée dix minutes plus tard par Michel le dilatait de rire. Eh bien, si nous faisons donner par notre Versailles quelque belle couleur impérieuse à cette petite nature assez vulgaire de *parvenu*? (nature qui nous paraît commune chez les enfants, parce qu'ils ne la fardent pas encore.)

Nous venions d'admirer avec quelle aisance Gérard retrouve en se jouant les sources vives de la poésie éternelle. Dans le temps de quinze pas, ce petit ignorant invente — à tous les sens du mot — deux mythes séculaires. Devant la statue de quelque nymphe, verte d'humidité et de la même teinte que les troncs d'arbres voisins : « On dirait qu'elle est faite dans un arbre », dit-il ; et plus loin, arrêté par le beau torse musclé de l'aigle qui emporta Ganymède : « Tu ne trouves pas ? On dirait un homme. » Cet aigle me fournit un départ. Je leur dis comment, la nuit de mes vingt ans, dans les plus minutieux et plausibles détails, je rêvai que je capturais un jeune aigle : belle histoire véridique, que jamais je n'évoque en vain. Et c'est là-dessus que nous avons rencontré, musant dans les allées du parc, un cousin éloigné de Michel...

Un garçon pareil à lui et à moi. Seulement, qui venait de se battre.

Ce sous-lieutenant avait été brave. Croix de guerre avec palme et étoile d'argent. Nous savions son courage,

son énergie, son sang-froid. Nous savions que ç'avait été quelqu'un : *quelqu'un*, ce petit mot immense.

Il fut longtemps sans rien dire que des banalités sur le parc, la température. Nous lui parlâmes de là-bas. Alors, s'animant : « La tranchée boche?... On entre... et puis allez... » C'était l'accent, la voix trop forte, discordante, bébête des étudiants qui ont conspué on ne sait qui (ils ne le savent eux-mêmes), puis formé un monôme : « Un sergot se jette sur moi, me lance son vélo en pleine poitrine... »

Quel détail nous amena, Michel et moi, à parler du château, des collections? Tout de suite il se tut; plus rien. Nous lui montrâmes des cartes postales de tableaux, de scènes historiques. Il les regarda et nous les rendit sans un mot.

Alors nous aussi nous cessâmes de parler, pour ne pas faire un aparté. Et voici que brusquement se présenta à moi n'importe quelle réunion d'hommes et de femmes dans cette vie normale qui allait être la vie de demain. Ce garçon disait : « La tranchée boche?... On entre... et puis allez... », et une gêne se répandait. Les gens souffraient de lui, ne le regardaient pas, ne se regardaient pas, regardaient le tapis avec un petit sourire fixe : bref, on le trouvait idiot. Et nous deux nous nous taisions passionnément, sachant qu'avec trois mots nous détournions tout l'intérêt vers nous, et repoussions ce héros dans l'ombre.

Poignante constatation. Cette âme-ci a vu la mort, a eu peur, a dompté sa peur; cette main-ci a écrit : « Ma chère maman, dans une heure on attaque... »; ce visage-ci, sous le masque fragile, a plongé un long temps dans le gaz mortel; ce corps a connu une souffrance auprès de quoi, les souffrances morales, c'est fumée, fumée, fumée; cette organisation, selon ce qu'elle vaut, a conservé ou non des vies au jour. Tout cela est, et cependant rien de tout cela ne compense dans la société l'ignorance de cet être sur les questions qu'on apprend au coin du feu, son défaut de « bagage » et de brillant. Sa valeur est une valeur accidentelle, extraordinaire, qui ne remplace pas la valeur courante; sur le marché, c'est presque une valeur non cotée. Le sens de l'admiration, le peu qu'en ont les Français, est-ce qu'ils l'auraient usé tout entier à la petite porte des théâtres, à bayer après

la sortie des « artistes » ? Il n'y a pas en nous pour les combattants quelque chose de physique, d'impérieux ; nous ne leur savons pas gré d'une façon vivante. Et puis, le monde de la guerre est un monde fermé ; tout ce que nous leur en disons détonne. Ainsi les parents de Gérard détonnent chaque fois que Gérard leur parle de son collège ; alors Gérard n'en parle plus, comme le soldat ne parle plus de sa guerre. Guerre et collège dressent entre un être et les siens un pareil mur, celui du silence, de ce silence si terrible que les Anciens, dans leur symbolique, le figurèrent sous les mêmes traits qu'ils donnaient à leur figure de la mort. J'ai dans un tiroir, écrite aux derniers mois de 1914, une pièce intitulée *L'Exil*. L'exilé, c'était celui qui est resté, qui n'a pas été au feu. Est-ce que je ne dois pas tout reprendre, en intervertissant les rôles ? L'exilé, est-ce que ce n'est pas celui qui est parti ?

Nous nous trouvions au seul endroit de ce parc où je me sente touché, au bord de cette Ile des Enfants, secrète et écartée comme un remords au fond d'un cœur. Chacun se voile de silence à surprendre le remords qui la fit naître : le vieux roi finissant, tout seul parmi les morts des siens, la famine de son peuple, les défaites de son armée, et la phrase émouvante où passe comme un doute, comme un regret, comme la vision d'une vie plus vraie à la lueur de cette ombre suprême : « Il me paraît qu'il y a quelque chose à changer... Mettez-moi de l'enfance dans tout cela... » Enchantement de solitude, enthousiasme de solitude ! Un banc faisait un grand vide ; l'eau du bassin était noire comme de l'encre ; une multitude de feuilles rondes la couvraient, serrées l'une contre l'autre, larmes d'or de l'été qui s'en va. On n'entendait pas, on ne sentait pas le vent, mais on les voyait qui bougeaient toutes ensemble, avec lenteur, dans un même sens, et puis s'arrêtaient, et puis s'en revenaient : un doux mouvement taciturne, changeant et monotone comme le mouvement d'un cœur pris d'amour, — le cœur du Génie de la Source, peut-être. Pas un bruit. Paix, silence, oubli, suspens... Et les petits bras de pierre au-dessus des petits sourires se levaient comme pour saisir l'instant qui passe ; et la couleur des petits êtres de pierre était la couleur d'un instant qui est passé ; et une voix qui ne remuait pas l'air

laissait tomber les trois syllabes sans réplique, celles des vaillants et celles des lâches : « C'est ainsi. »

Nous nous éloignâmes. Haut était le jour. Une opulence coulait du ciel. Les bronzes ruisselaient, plus désirables que de la chair. L'odeur réchauffée des feuilles mortes était entêtante comme la peau d'une chère reliure. Le beau groupe de Tubi, que le peuple le plus spirituel du monde a baptisé « le Char Embourbé », crevait hors de l'eau comme pour remonter le Tapis vert à toute allure. Un lait de déesse coulait du ciel. Et voici que par une affreuse ironie, auprès de cet être, en cette heure du monde, à l'instant que nous assaillaient les dures pensées... O parc! ô parc! Il soulevait tous nos désirs de bonheur.

« On se croirait à l'intérieur de l'eau », dit Gérard avec son habituelle puissance. C'était une eau très faible où nous nous embarquâmes, très faible mais elle nous tenait bien. Au-dessous des berges se balançaient des rêves de berges, des berges telles qu'elles eussent voulu être. Et n'est-ce pas qu'en nous penchant nous allions voir se lever un visage rose, avec deux yeux comme deux bleuets morts, avec toute l'infidélité du cœur coulant dans ces yeux, et les traits menus comme des notes de clavecin, et les ardentes petites mains d'opale pendant comme des fruits par-dessus le bord, et les doigts tels que si, dans l'eau souriante, tissant toutes les délicatesses du ciel? Ah! songions-nous avec folie, quelle merveille ce serait de l'adorer!

... Une molle nuit d'août, sous une lune mûre et lourde comme une pêche, toute la flottille opulente et dorée. « Dans le profond silence de la nuit, l'on entendait les violons qui suivaient le vaisseau de Sa Majesté. Pendant que les vaisseaux voguaient avec lenteur, on entrevoyait l'eau qui blanchissait tout autour; et les rames, qui la battaient mollement et en mesure, marquaient comme des sillons d'argent sur la surface obscure de ses canaux... »

Simple récit du bon Félibien, mais l'arbre est secoué : pluie de fleurs! Quand on demande à Gérard ce qu'il désire, d'abord il vous répond, sans lever les yeux, du ton d'un homme politique parlant de son honneur : « Bien travailler... » Seulement, si on le pousse : « Et puis? » — « Et puis, m'amuser comme un fou! » Cette

candeur et cette âpreté! Du tragique passe là-dedans. Je crois qu'il n'est pas un être ayant un peu vécu qui ne sente dans cette petite phrase quelque chose qui le bouleverse. Mais ce qui se levait pour nous, ce n'était pas une vaine irisation du passé; comme Gérard, aux êtres! aux êtres! nous allions aux êtres. Rêveurs très réalistes, qui toujours utilisent, paraphent avec un acte, et de tout art font de l'art appliqué, Versailles ne nous est qu'un décor où peut-être demain nous pourrions placer nos propres fêtes, une devanture où nous choisissons ceci ou cela pour en parer nos vivants et notre vie. — Et toutes les images venaient vers nous, à la rencontre de notre barque, passaient sur nous, à travers nous, et les deux ombres, devant nous, l'enfant pur et le juste silencieux, y plongeaient comme deux figures de proue.

Là était la main qui avait écrit : « Ma chère maman... », le visage qui s'était enfoncé dans les gaz, le corps qui avait couru dans le feu, la main, le visage, le corps qui demain allaient refaire les mêmes gestes; et les rêves étaient autour de nous. De dures choses fuyaient au travers de ces rêves, comme un torrent au travers d'un lac, heurtées, inachevées, dures à nous crisper les sourcils, crisper l'âme comme les traits avant les larmes. Tout dire : « Je sais tout. Ne nous taisons plus. Il y a une immense injustice. S'il existait une justice, nous, qui ne nous battons pas, nous n'oserions pas seulement lever les yeux. » Mais combien de temps nous obséderont-ils, les devoirs que nous nous tirons de cette minute? Et n'y a-t-il pas à notre insu, dans toutes nos bonnes volontés d'expiation, de compensation, un zèle facile et à bon compte, quelque chose d'un peu ridicule et quasi de déplaisant? Et lui, peut-il les prendre au sérieux? Et peut-il comprendre et accepter que *je sois lui-même* beaucoup plus peut-être qu'il ne l'est? Ne s'irritent-ils pas quand on hasarde de se mettre à leur place? Mais qu'ils disent ce qu'ils veulent, alors! Que devons-nous leur dire? dire d'eux? faire pour eux? Et que peut-il penser en cette minute? Comment ne nous hait-il pas? Comment ne nous jette-t-il pas à l'eau? Ah! toute la société se lèverait pour l'y jeter à notre suite.

« Non. Tout est calme. Les arbres passent, les gens passent. Il est lui et nous sommes nous. Il peine et nous ne peinons pas. Il risque et nous ne risquons pas. Et il

n'y a aucune raison sérieuse pour que ce soit lui qui peine, risque et crève, et non pas nous : le hasard d'un appel de classe... le hasard d'un conseil de réforme... Tout cela est dans l'ordre. Après deux ans je me révolte encore? Oh, que je suis neuf! Un vrai poète. Un monstre, plutôt, comme les gens qui m'aiment me l'ont toujours dit. Allons, vite, soyons *ce qui est*. » Alors, comme une voix seule jaillit de la symphonie, jaillit du tumulte la phrase bien connue : « Ah, pour toi, tous les bonheurs! » C'était le vœu crié tant de fois sur une tête féminine et charmante, aujourd'hui sur cet épais inconnu, avec son casque et ses moustaches, mon frère dans la fraternité virile. « Il faut affirmer à ces souffrants l'existence encore possible des choses belles et bonnes, encore les plaisirs simples et les complexes. Il ne faut pas que nous craignons jamais de leur donner trop. Jamais le monde n'aura eu besoin de bonheur comme demain. » Bonheurs et devoirs, tâches et repos se mêlèrent, demi-joints, demi-hostiles, toute confusion. Cette minute eut un goût déchirant.

Le soir tombait.

Une brume bleu pâle se coucha dans le fond du canal, pour y mourir. L'eau fut de cuivre terne et le Char se teintait de mauve. Les vitres du château flamboyèrent : pour qui allumait-on les lustres? pour quelle fête de fantômes, ce soir? Alors un seul mouvement fit remonter les gens par l'Allée Royale, comme si la ville les aspirait; de toutes parts des couples sortirent. Je regardai Michel, il me regarda : ce fut tout, nous fûmes liés et complices. Nous vîmes contre la masse noire des grands arbres fuir les trois petites Américaines que nous poursuivîmes d'une jambe rapide par un même soir merveilleux, les trois petites amazones, têtes nues elles et nous, avec leurs petits cœurs sucrés comme des caramels, leurs cheveux défaits qui avaient l'odeur de la flamme, le rayonnement de leur clarté dans le bois sombre, sous les rayonnements des colonnes hermétiques pareilles à de grands jets d'eau pétrifiés : divine irruption du vrai antique et de la vie jeune dans le guindé parc et les mythologeaillies. Et soudain, des vasques, des socles, des charmillies, toutes les déesses se levèrent. Le parc poussa un cri.

... Une porte s'ouvre, le père se retourne : « Toi! »

Il est là, avec son casque, avec sa sueur, avec sa crasse, son teint de terre, ses traits sans âge : ah, grand Dieu ! cette étreinte, ces deux corps d'hommes embrassés, immobiles, si longuement. Cela, je le vis. Les coudes sur mes genoux, je pressais les poings contre mes yeux : « Qu'il vive ! Qu'il vive ! Alors, nous verrons... Mais, avant tout, qu'il vive ! Ah, comme je souffre de lui ! » Et voici que peu à peu, dans ces yeux fermés, comme un ruisseau un instant troublé reprend son cours, comme des nuées qui voilent, dévoilent, revoilent une cime, les rêves de la vie aimable refluerent, recouvrirent la scène, la renfoncèrent : non pas qui s'avançaient de vagues figures sorties d'une toile, non pas mais bien nous, nous à pas très lents dans les allées toujours heureuses, dans le Tempé toujours possible, sous les frondaisons toujours vertes. Puissants golfes de paix et d'ombre ! Les clairières étaient hautes, profondes, mystérieuses ; une immortalité légère descendait sur nous comme dans les songes, où passaient des femmes belles de bonheur, dansant parmi des biches assoiffées. Et il y eut une seconde où je crus qu'il n'y avait plus d'injustice sur la terre, mais quand je rouvris les yeux je vis le souffrant devant nous. Une seconde où je crus que je saurais me libérer de toutes les lois de la terre, mais quand je rouvris les yeux, je vis l'enfant devant nous. Et la parole qui entourait l'enfant disait : « Si vous n'êtes semblable à un de ces petits... » Et la parole dans le regard du juste : « Pour racheter les péchés du monde... »

Nous nous quittâmes. Je serrai la main du jeune homme avec force, cette main muette dans la mienne. De crainte qu'ils ne livrassent trop de choses, et puis parce qu'ils eussent fui devant les siens, en lui serrant la main je baissais les yeux. Mais, derrière les paupières, mes yeux le suppliaient de vivre, de me comprendre, de me donner son pardon, de ne pas m'emporter comme un mal.

Trois semaines plus tard, les soldats français reprenaient V...

Je vis plusieurs fois Gérard avant que le hasard de la conversation ne m'amênât à citer cette affaire. Alors lui, après quelques phrases sans intérêt :

— ... Nous connaissions quelqu'un qui a été tué là.

— Ah !

— Et toi aussi, d'ailleurs, c'est X..., avec qui nous étions à Versailles.

— Comment? Est-ce possible! Et tu ne me le disais pas!

Que croyais-je? Quels liens s'être noués? C'est une souffrance, c'est quelque chose qu'on arrache, qui meurt, tombe au fond. Mais lui :

— Qu'est-ce que tu veux! Ce sont les risques de la guerre.

Gœthe dit que l'ingratitude libère l'homme de devoirs qui le paralyseraient. Sur l'égoïsme de Gérard ne nous montons pas la tête. D'ailleurs Gérard tombera demain, à son tour, dans *celle-ci* ou dans la suivante, et ses cadets trouveront que ce sont là les risques de la guerre. Les hommes, dans leur course, se passent l'un à l'autre l'indifférence. Ce n'est certes pas un flambeau. Mais c'est un pain, et qui permet de vivre.

PÂQUES DE GUERRE
AU COLLÈGE

JE me souviens de ce Salut de Pâques, au collège... Il y avait là les parents, la jeunesse, plus d'un prêtre qui avait levé la main de Moïse sur ses frères dans la bataille, plus d'un « Philosophe » ou d'un « Math. Élé. » dont on savait au premier regard qu'il serait tué, à cause d'une certaine façon sérieuse d'envisager la vie, empreinte sur son visage. Et pourtant on ne voyait que ceux qui étaient dans le chœur, debout, un si petit groupe parmi l'assistance, si à part, si désignés. *Ave, morituri te salutant.* Toute la lumière était en fleurs.

Les combattants, l'un au côté de l'autre, se tenaient debout devant les hommes et Dieu. Depuis qu'ils étaient au front, leurs traits s'étaient durcis et dans les creux remplis de cendre, comme lorsqu'on entend une musique très belle; leurs yeux s'étaient faits plus grands, comme lorsqu'on est dans les forêts. L'ombre déjà renfonçait ces justes sur les confins de la vie et de la mort, déjà libres d'une liberté surnaturelle, incapables de plus jamais décevoir, totalement absous pour le passé et pour l'avenir : déjà fixés comme les statues, purs et perdus comme l'horizon et les astres. Tous, en partant, se préparaient à vivre. Un jour cette bouche avait dit : « Je n'avais rien fait de mal ! », avec une voix d'enfant de dix ans. Sur ces cernes blancs et bleus de la fatigue, un instant il y avait eu des larmes. O larmes... Tout était dans l'ordre, maintenant.

Tout était dans l'ordre. « *Le meilleur est que chacun de nous suive sa voie, moi pour mourir et vous pour vivre* », dit Socrate condamné. Tout était dans l'ordre. Tout était accueilli, accepté. « Nous marchons. Nous ne biaiserez ni ne serons habiles. C'est toujours nous qu'on met en avant. Soit. Nous marcherons s'il le faut à la place des autres. » Voilà ce que disaient ces gamins qui venaient au Salut avec leurs casques, leurs éperons et leurs étuis à revolver, parce qu'ils étaient quand même contents

de faire leur petit effet. Mais il a frémi derrière ses ailes, l'Ange qui, se penchant sur les cœurs, cueille les mots qui ne furent pas dits pour les inscrire sur des colonnes cachées.

Nul qui ne trouvât dans cette heure une raison de plus à son effort, une ratification de ce qu'il y avait de bon en lui. Les soldats, au milieu de cette jeunesse, des mêmes gestes, des mêmes passions qui avaient été leurs, répétés aux mêmes places et entourés des mêmes soins, sentaient confusément qu'ils étaient peu, bien remplaçables, une petite ride sur la vie qui passe, cependant que ces enfants leur criaient aussi pourquoi il faut qu'on se batte. Les réformés, les ajournés relevaient la tête. « N'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? » Cette voix des combattants s'était tue. Ceux du coin du feu regardaient en face ceux du feu. Ils leur disaient : « Nous souffrirons, nous rachèterons. Mais parlez, dites-nous ce qu'il faut faire. Nous ne pouvons plus nous faire de mal. » Ils disaient à chacune des mères : « Je vous donne le droit de savoir ce que je fais de ma vie. » Partout c'était la diffusion de soi-même, une seule pénétration comme celle qui lie les petits chanteurs quand ils se serrent autour de l'antiphonaire et chantent avec des bouches rondes. On croyait que le mal n'existait plus, que l'ironie n'existait plus, que nul de ceux qui étaient ici désormais ne serait froid, fermé, distant, hostile. Les battements de toute la France prenaient leur rythme à votre poitrine. Toutes les âmes étaient refondues et frappées au sceau de l'honneur.

Les soldats surtout, qui portent toujours quelque sourde amertume, étaient réchauffés par tout cela. Les prières de leurs pairs les couvraient comme une armure ; puis chacun d'eux était augmenté parce que certain de ses camarades vivait cette heure en même temps que lui. Lorsqu'ils étaient du côté de la mort, ils avaient renié trois fois cette maison, la jugeant niaise et démentie par ce qui est, — et voici qu'ils regardaient, reconnaissaient, et, baissant la tête, s'abandonnaient à leur patrie morale retrouvée. Ils avaient attendu en vain bien des lettres, écrit les premiers bien des lettres, senti bien des chères présences s'enfoncer, disparaître comme une rive qui s'éloigne, — et voici qu'ils se sentaient encore soutenus par ceux qu'ils aiment. Ils avaient été rejetés

désespérément vers l'avenir, — et cette minute leur décolorait l'avenir, parce que tout leur semblait atteint. Quand l'ostensoir fut élevé, tel qui d'ordinaire inclinait seulement le front s'agenouilla sur les deux genoux; et tel que le respect humain tint bouche close à tous chants de l'Église entonna dans le chœur le *Magnificat*, cherchant du regard celui qu'il aimait, avec la crainte qu'il ne chantât pas comme lui. C'était comme un drapeau qu'on hausse; ou bien rien qu'un trop-plein qui déborde, toute une poussée intérieure qui emprunte des mots et des sons pour s'exprimer et vous décharger le cœur.

Avant qu'on ne se séparât, le Supérieur de la maison s'avança devant l'autel. Lui aussi il savait les désarrois de là-haut, l'acceptation pleine de protestations douloureuses, tous les départs sans adieux...

Il parla. Et quand il dit la Fête de ce jour, et que tous ces corps ressusciteraient, comme dit saint Augustin, « parce qu'ils étaient beaux », renaîtraient tels que ceux qui étaient là les voyaient hier, dans ces jardins, dans ces cours, sous ces porches, lorsqu'ils pressaient dans leurs bras leur jeunesse, alors en bas, au fond de la chapelle, les femmes se mirent à palpiter et à pleurer. Elles palpitaient, et pleuraient, et mouraient, et vivaient. Elles revoyaient les sourires, les taches de rousseur, les petits gestes qu'ils avaient pris d'elles et qui allaient vivre pour l'éternité (tout cela, tout cela, elles qui n'espéraient que dans leurs souvenirs). Elles ne prenaient pas garde que celui qui parlait, à mesure qu'il parlait son corps disparaissait, on ne voyait plus que son front et les étincelles qui sortaient de sa bouche : tous étaient tournés vers les triomphateurs de la mort, qui brûlaient comme sur un bûcher. Eux aussi voyaient justifiés par cette parole bien de faibles instants de leur vie. Leur croyance n'était plus le blême instinct qui fonctionne sous les obus, l'aveugle besoin de s'accrocher à n'importe quelle protection mystérieuse, c'était la certitude attestée par un gonflement du cœur, et chacun, saluant le risque d'être dupe, se perdait dans la Vie meilleure avec un consentement enivré.

Le prêtre se tut. Tous s'agenouillèrent, pesants d'amour. Comme un songe à la dérive, le Collège s'en allait sur l'espérance. On entendait le bruit d'un banc que faisait bouger un enfant las.

On sortit de la chapelle, mais rares furent les personnes qui franchirent la porte de la maison de jeunesse. Partout il y avait un même besoin de ne pas briser tout de suite le miracle, de s'échanger l'un l'autre avec des mots. Dans le hall où descendait le jour trembla une minute très touchante, minute suspendue, incertaine, où vaguement l'on s'attendait, se pressentait, s'interrogeait par le regard. Puis un grand mouvement rapprocha, confondit tous ceux qui étaient là.

Tous s'abordèrent, la plupart sans se connaître. Ceux qui « rejoignaient » ce soir, voilés d'une gravité sublime, cherchaient à lire sur les visages des enfants si déjà le bienfait de cette heure ne s'était pas effacé. Mais ce qu'ils voyaient surtout, à l'indifférence de ces visages, c'est qu'ils étaient bien des « anciens », que leurs cadets ne les connaissaient plus... Le premier de la journée, cet instant fut d'une mélancolie infinie.

Ils virent s'avancer vers eux ceux qui avaient leur âge et qui restaient. Ils virent, comme dans nuls yeux au monde, que ces yeux les suppliaient de vivre. Ils tendirent leurs mains nues, en gage de la foi commune. Ils sentirent ces mains dans leurs mains comme de petites flammes.

Les mères en deuil regardaient de près ces grands garçons pareils au leur, les questionnaient sur la vie de là-bas, silencieusement les comparaient à lui. La foule s'écoulait, elles restaient en arrière, hésitantes, comme fascinées par un papier sur le mur qui répandait une sorte de sourire. Lorsque, avant de repasser le seuil, elles s'arrêtèrent sous le cadre où sont inscrits les noms des morts du collège, pour lire une fois de plus celui qu'elles savaient bien y être, ce nom qui plus jamais ne sera mêlé aux affaires de ce monde, il leur parut que la liste funèbre, et puis celle des Croix de Guerre, à côté, n'en faisaient qu'une dans le même bonheur sans réserve. Dans une minute peut-être irretrouvable, elles pensèrent qu'il valait bien que leurs fils fussent morts pour qu'une telle heure eût existé.

LE DIALOGUE AVEC GÉRARD*

* Voir la note VIII.

« Si tu plaisantes, on ne peut plus jouer. »

ANTONIN, 20 ans, mobilisé comme auxiliaire à Paris.
GÉRARD, 12 ans et demi, frère d'un de ses amis.

Aux Champs-Élysées, pendant la guerre.

ANTONIN, l'abordant. — Gérard, Dejoie a été tué!

GÉRARD. — Je viens de l'apprendre.

ANTONIN. — Et il y a trois jours encore, tu te souviens, je te parlais de lui. Ce garçon que j'ai connu à peine, je te disais combien j'aurais aimé que, toi, tu le connaisses. — Tiens, sa photo. (*Pendant que Gérard la regarde.*) Il y a des gens qui sont des héros-nés. Ils n'ont pas encore fait leurs preuves, et déjà ils emportent l'admiration. Qu'avait-il fait d'exceptionnel, ce Dejoie? Il était brave, mais pas plus sans doute que beaucoup d'autres. Pourtant je le mettais à part; je recueillais ses attitudes et ses actes; j'aurais voulu lui construire une légende et je sais qu'il m'en eût su gré, car c'était un héros qui n'était pas modeste. Et tandis qu'une sorte de jalousie ne m'eût pas laissé de repos avant que je l'eusse dépassé, cependant, pour le monde, j'aurais accepté de paraître moins que lui.

GÉRARD, après avoir regardé la photo. — Tu me la donnes?

ANTONIN. — L'extraordinaire chose! J'ai sur moi la photo d'un garçon à qui j'ai parlé une heure en tout peut-être dans ma vie, avec qui je n'ai pas échangé une lettre, dont je n'ai même pas su où il habitait, — et toi, tu ne l'as jamais vu, et tu me la demandes! Ah! que n'aurait-il accompli, celui-là, s'il avait vécu! (*Un temps. A lui-même.*) Rien, peut-être.

Il a donné la photo. Gérard la met dans son portefeuille.

GÉRARD. — Dis donc, il faut que je te demande quelque chose.

ANTONIN, *rempli de gravité*. — Demande.

GÉRARD. — Tu ne sais pas où je pourrais acheter un bouchon par ici, parce que Dubois m'a parié que je ne pourrais pas en allumer un avec une loupe, au soleil.

ANTONIN. — Excuse-moi. J'en étais encore à Dejoie. Si c'est tout l'effet que ça te fait!

GÉRARD. — Qu'est-ce que tu veux, il est mort. Tout le monde meurt.

ANTONIN. — Tu ne diras pas ça quand tes parents mourront.

GÉRARD. — Si, je pleurerai un peu; et puis je dirai : « Il fallait bien qu'ils meurent. »

ANTONIN. — C'est bon, c'est bon. — J'avais autre chose aussi à te dire, mais dans ces conditions-là je me tais.

Un silence.

GÉRARD. — Est-ce que je t'ai froissé? Tu as l'air de faire la tête.

ANTONIN. — Je songe seulement à la dernière heure où j'ai vu ce garçon. C'était il y a un mois, dans la chapelle du collège dont nous sommes tous deux des anciens, à ce fameux Salut de Pâques, je t'en ai parlé bien souvent. Il était dans le chœur, face à moi, enveloppé de son grand manteau de cavalerie, ses cheveux noirs en arrière, ses mains sur le pommeau de son sabre, et, comme dans le vers de l'Iliade, « dépassant tous les autres de la taille, ainsi qu'il convient à un dieu ». Et moi, sur son maigre visage glabre d'ascète et de cavalier, je cherchais à lire si cette heure l'empoignait comme elle m'empoignait, moi. Quand nous sortîmes et qu'il vit les élèves défiler devant lui sans s'arrêter, il fut pendant quelques instants comme recouvert d'une ondée de faiblesse, ensuite se plaignit que, parmi eux, personne ne sût plus même son nom. Et comme je lui répondais : « Le sauraient-ils encore, vous croiriez-vous donc moins oublié? » — « Ah! fit-il, il ne faut pas dire cela! » Et voici qu'à présent, tandis que les étrangers eux-mêmes ont devant cette mort une bouffée de surprise, de peine, de révolte, je ne sais quoi, toi, un enfant, le premier de tous, sur ce corps encore chaud tu jettes ta petite poignée de terre... Ah! non, cela, ce n'est pas bien.

GÉRARD. — Si j'avais su que j'allais te froisser, je ne l'aurais pas dit.

ANTONIN. — Tu ne m'as pas *froissé*. Tu emploies toujours des termes inexacts. — Dis-moi, est-ce que tu y penses quelquefois, à la guerre?

GÉRARD. — Pas bien souvent.

ANTONIN. — Et à tout ce qu'on souffre? Et à tous les pauvres diables de morts?

GÉRARD. — Un petit peu. Pas bien souvent. — Et toi? (*Un silence.*) Écoute, je réfléchis à quelque chose. C'est que, si j'avais entendu un type dire ce que j'ai dit pour la mort de Dejoie, j'aurais été scandalisé. Seulement, quand c'est moi qui le dis, je trouve ça tout naturel.

ANTONIN. — Tu es plutôt orgueilleux.

GÉRARD. — Oh! non, pas tellement. Mais égoïste, ah! ça...

ANTONIN. — On te le dit, ou bien tu t'en aperçois toi-même?

GÉRARD. — Les deux.

ANTONIN. — Est-ce que personne n'a le pouvoir de te faire de la peine?

GÉRARD. — Si, les chats! Ils peuvent me griffer.

ANTONIN. — Gérard, sage Gérard, qui sais si bien m'avertir, si je me mêle de ce qui ne me regarde pas!

GÉRARD. — Quand j'étais petit, maman m'appelait : « Sa Majesté ». (Oh! j'étais très gentil, je ne faisais jamais de mots d'enfant.) — Au lycée, ce sont tous des imbéciles. On ne peut pas parler avec eux de choses sérieuses. Pourtant, il y en a de plus intelligents que moi. Je suis dans la moyenne.

ANTONIN. — Plutôt au-dessus de la moyenne.

GÉRARD. — Les jours où il fait du soleil.

ANTONIN. — Tu es intelligent, quoique assez inégal. Parfois j'entre dans tes paroles, avec respect, comme dans l'ombre que donnent les arbres. Puis viennent des heures entières où tu n'as rien de sensationnel.

GÉRARD. — Oh! ça va! D'ailleurs, c'est toi qui veux toujours des choses sensationnelles.

ANTONIN. — Peut-être... Mais ne crains pas trop ces longues heures où tu bats la campagne, où tu bouscules tout avec ton ignorance et ta méchante petite impudence. Alors je te secoue et je te rejette, je te quitte et je t'oublie, mais, chaque fois que je te retrouve, j'ai un regret qui n'est qu'égoïste à t'avoir oublié ainsi. Tes

travers et tes lacunes me retiennent autant que tes valeurs, et je crois bien que je n'ai jamais pour toi plus d'amitié que lorsque tu me décourages un peu. — Allons, accompagne-moi une minute rue Marignan, j'ai une lettre à déposer...

GÉRARD. — Si tu crois que j'ai le temps! Et mon travail?

ANTONIN. — Toujours?

GÉRARD. — Plus que jamais. Pourtant, à condition que je ne me fatigue pas. Tu sais, je ne suis pas très solide.

ANTONIN. — Ah! Le médecin... Toi aussi!

GÉRARD. — Il y a des compositions que je ne fais pas.

ANTONIN. — Des études que tu as la permission de manquer...

GÉRARD. — Et je suis dispensé...

ANTONIN. — Et tu es dispensé de la gymnastique!

GÉRARD. — Justement!

ANTONIN. — Dire que tant que durera le monde il y aura toujours des petits Français qui seront dispensés de la gymnastique!

GÉRARD. — Ça m'est absolument défendu de toucher à un livre le jeudi après-midi et le dimanche.

ANTONIN. — Moi, ça m'est absolument défendu de dormir moins de sept heures par nuit... Mon Dieu, comme c'est étrange que d'âge en âge... (*Sur un autre ton.*) Dis-moi, tu me disais tout à l'heure : « Il y en a de plus intelligents que moi. » Mais, en somme, intelligent! intelligent! c'est bien difficile, de dire de quelqu'un qu'il est tout à fait intelligent. A quoi reconnais-tu, toi, que les gens sont intelligents?

GÉRARD. — Je trouve intelligents les gens qui comprennent ce que je dis.

ANTONIN. — Ah! comme tout tourne autour de toi! Et tout le temps c'est ainsi. Je pensais à Dejoie et à sa mort, et voici que nous causons, et la vie m'a repris.

GÉRARD. — Tiens, un qui n'est pas intelligent, c'est Chaumont. On m'a donné pour ma fête un accu... un accu de vingt-cinq francs... (je n'ai pas reçu que ça, naturellement...) Eh bien! je lui demandais hier un renseignement dessus, il n'a même pas été capable de me le donner.

ANTONIN. — Non, non, là, mon ami, tu dérailles.

Quelqu'un peut être très intelligent et ne pas connaître le fonctionnement d'un accu. Ainsi moi, qui ne sais pas au juste ce que c'est... (*Gérard éclate de rire.*) Tu crois que ce n'est pas possible? Ah! je vois, tu vas encore prendre des airs protecteurs avec moi.

GÉRARD. — Mon cher, quelqu'un d'intelligent, c'est Brossard.

ANTONIN. — Ton prof de lettres? Je le connais bien. Défie-toi de lui. C'est un de ces types qui agissent en vue de leurs idées, et non en vue de tel et tel être. Tu comprends?

GÉRARD, *avec une impétueuse gravité.* — Explique-moi.

Inconsciemment, il ralentit le pas.

ANTONIN. — Seulement, je te préviens, c'est encore pour te dire du mal de quelqu'un. Mais est-ce ma faute? Nous vivons au milieu de gens, il y a plus de différence entre eux et nous qu'entre moi et ce chien.

GÉRARD. — Allez, hop, sale bête! Je n'aime pas les chiens. Ils obéissent toujours.

ANTONIN. — Les Brossard, les Didier, les Martin, ces gens-là n'ont pas d'âme.

GÉRARD, *tournant la tête.* — C'est vrai?

ANTONIN, *troublé, ému par l'accent de l'interrogation.* — Si, bien sûr, ils ont une âme. Je veux dire qu'il y a toute une partie de la vie qui leur échappe. (*A part.*) (Je ne le tromperai pas! C'était bon pour les grandes personnes!)

GÉRARD. — Le tout est que ce soient d'honnêtes gens.

ANTONIN. — Tu as raison. N'empêche que, dans ma section, par exemple, il est hors de doute que c'est le chien du cuistot qui est le seul à avoir quelque chose d'humain.

GÉRARD, *indigné.* — Oh!... Ça, ce n'est pas vrai! Tu te trompes!

ANTONIN. — Peut-être.

GÉRARD. — Certainement!

ANTONIN. — J'oubliais : « peut-être », ce mot-là n'est pas de ta langue. Mais, voyons, sois franc, ne crois-tu pas qu'il y a bien des gens, âgés et avec des honneurs, et qui n'en ont pas dit dans toute leur vie autant que nous dans une petite demi-heure?

GÉRARD. — Tu crois? Moi, j'aime bien cette façon de parler; on devrait toujours voir les choses en profondeur, comme nous faisons.

ANTONIN. — Je t'attaque! Je te mets en cause! Gérard! Gérard! qui t'a jamais parlé comme je te parle?

GÉRARD. — Je pourrais te citer des choses que j'ai faites ou pas faites, ces temps-ci, à cause de phrases que tu m'as dites il y a un an, et dont je ne savais même pas que je me souvenais. Tu voudrais bien savoir lesquelles, hein? Mais je ne te le dirai pas. Tu serais trop fier.

ANTONIN. — Que tu es bête! Pas fier, oh non! pas fier. Il n'y a rien de si dérisoirement facile que d'avoir une influence. Si j'en ai une, cela ne me rend pas fier, cela m'attriste plutôt.

Gérard n'entend pas. Il a couru vers un arroseur public, s'est approché du jet d'eau, avec passion cherche à se faire mouiller. Triomphe! voilà sa manche trempée! Il revient, s'esclaffe aux mots bien sentis d'Antonin. Ils repartent. Un temps de silence un peu mélancolique. Puis :

GÉRARD. — Et Brossard? Tu devais me dire du mal de Brossard? Ah! mais, d'abord, que je me cuirasse... Ça y est, vas-y.

ANTONIN. — Brossard vous prend par le bras, vous pose la main sur l'épaule. On se dit : « Comme il m'aime! Tout le monde ne me prend pas par le bras comme ça! » Mais observe un peu : Pierre, Paul, Jacques, le premier que tu lui amèneras, tous il les prend par le bras, tous il les aime! C'est un professionnel de l'attachement, qui ne s'attache à personne, qui n'aime que ses idées, son influence, ce qu'il appelle son apostolat. C'est pourquoi je te dis sans plus, mais très sérieusement, que je crois qu'il n'a pas un intérêt vraiment réel, personnel, pour toi pas plus que pour les autres. Quant à moi, je crois, je suis sûr que, le jour où il y aurait quelque chose à faire pour moi, au point de vue moral, Brossard ne le ferait pas.

GÉRARD, *avec une force extraordinaire.* — Oh! si, il le ferait! Tu n'as pas le droit de croire cela!

ANTONIN. — Comment, je n'ai pas le droit!

GÉRARD. — Non!

ANTONIN. — Ah! comme tu affirmes! Comme tu dis que je n'ai pas le droit! Non, là, tu ne te souviens pas, tu ne répètes pas quelque chose que tu as entendu à la maison. Eh bien! c'est beau d'affirmer ainsi l'attachement que les gens ont pour vous. C'est propre, cela prouve un caractère...

GÉRARD. — Oh! je t'en prie, ne m'admire pas.

ANTONIN. — Et je songe que tu dois avoir une très mauvaise opinion de moi, que je te dénigre ainsi un de tes professeurs.

GÉRARD. — Oui, je trouve ça très mal.

ANTONIN. — Pourtant, si le hasard l'avait fait ton professeur, devrais-je ne pas te mettre en garde, par exemple, contre quelqu'un dont je saurais que la vie est mauvaise? Non, j'ai conscience de n'avoir pas mal fait.

GÉRARD. — Alors, de ton côté, tu es tranquille.

ANTONIN. — De mon côté... Et du tien, je devrais ne pas être tranquille?

GÉRARD. — Ne t'inquiète pas. Tu sais, je suis bien soigné au point de vue moral.

Ils passent devant le Grand Palais.

GÉRARD. — Tiens, là, hier soir, au coin du pont Alexandre, j'ai attendu papa pendant trois quarts d'heure. Sais-tu ce que j'ai fait? Eh bien, avec mon couteau, j'ai gravé le nom de Guynemer dans le parapet. Et puis profond, tu sais!

ANTONIN. — Tu as bien fait.

GÉRARD. — Papa m'a confisqué mon couteau. Il a dit que c'était un très beau couteau, que je l'avais esquiné. Mais, au lycée, tous les types ont fait comme moi, sur leurs pupitres. — A propos, je vais te raconter une histoire; tu ne me vendras pas? Ou plutôt c'est quelque chose à te demander.

ANTONIN. — Où l'on peut acheter un bouchon?

GÉRARD. — Oh! je t'en prie! Je serai obligé de cesser mes relations avec toi si tu prends l'habitude de ce petit genre de te fichoter de moi.

ANTONIN. — Et alors, qu'est-ce que c'est que ton « histoire »?

GÉRARD. — Hier, en *récréé*, j'étais à côté de grands qui causaient. Il y en avait un qui disait qu'on peut vivre sans aucune morale. Alors j'ai pensé que ce n'était pas bien d'écouter et je suis parti. — Dis-moi ce que tu en penses. Est-ce qu'on peut vivre sans aucune morale?

ANTONIN. — A côté de toi, non, on ne peut pas.

GÉRARD. — Pourquoi « à côté de moi »? Est-ce que c'est encore une roserie?

ANTONIN. — (J'étais dans une forêt épaisse, et soudain je me suis trouvé devant la mer. Je suis devant lui comme devant une mer. J'ai les yeux plus grands comme lorsqu'on regarde la mer.) (*Haut.*) Mes gants crème, mes bottes bien luisantes, n'y crois pas! C'est toi qui as raison.

GÉRARD. — Qu'est-ce qui te prend?

ANTONIN. — Ah! pourquoi ne durent-elles pas toujours, ces minutes où la vérité, bafouée, dénaturée, battue en brèche par toute une société, redevient désirable et reprend sa place dans ce qu'on adore?

GÉRARD. — Ce que tu es embêtant!

ANTONIN. — Eh bien! voici donc la seconde nouvelle que tantôt je t'annonçais; c'est tout à fait le moment de te l'apprendre. J'ai demandé à partir pour le front, dans l'infanterie, en première ligne.

GÉRARD. — Tu as enfin pris ton courage à deux mains! Je peux bien te le dire maintenant : tu t'es laissé ajourner pendant un an... tu aurais pu faire quelque chose.

ANTONIN. — Ah! eh bien! ça... (*Très décontenancé.*) Tu ne me dis pas une chose agréable... Alors, tout ce temps-là, tu me blâmais?

GÉRARD. — Oui, je te blâmais.

ANTONIN. — Comment! Et toute la somme de mon travail, tout ce que j'ai fait pour compenser? Ne te souviens-tu pas de ce que je t'ai dit?

GÉRARD. — Oh! si, je me souviens bien.

ANTONIN. — J'ai compris le fait de ne pas me battre comme une sorte de second péché originel, lui aussi exigeant d'être réparé. Mon orgueil, comme dans les foires ces machines à mesurer la force, plus on avait frappé dessus, plus il est monté haut. J'ai senti que demain, tandis que le soldat pourrait parler de sa tâche achevée,

pour moi tout resterait à faire. J'ai éprouvé le ressort d'une telle pensée, et j'ai crié avec blasphème : « Je ferai plus qu'eux ! »

GÉRARD. — Remarque que je t'approuve. Seulement...

ANTONIN. — J'ai refusé de me mettre jamais en avant, j'ai refusé de rien faire qui attire sur moi l'attention, en la détournant une minute de ceux qui étaient au feu à ma place, et pourtant tu sais que j'ai quelque ambition...

GÉRARD. — Tu es ambitieux pour tes idées.

ANTONIN. — Oh ! pour moi aussi.

GÉRARD. — Moi aussi, comme toi, je suis ambitieux.

ANTONIN. — ...et que j'aspire très haut...

GÉRARD. — Je suis sûr que tu y arriveras si tu travailles.

ANTONIN. — Travailler ! Le beau mot ! Comme tu le dis bien ! Eh bien ! sais-tu ce qu'il a été, mon travail ? Dans ce corps qui n'avait pas souffert, c'est une expiation dans ce corps même qu'il fallait. A chaque acte nouveau d'héroïsme que j'apprenais, à chaque mort nouvelle de quelqu'un que je connaissais, répondaient un nouvel effort, une nouvelle victoire sur la fatigue ou le plaisir, afin de rétablir l'équilibre. Se dépasser ! Se dépasser ! La libre fièvre du jeu ! Se sentir augmenter comme un ballon qu'on gonfle. Battre son record ; avancer de dix centimètres le jalon vers la totale perfection humaine... Ah ! comprends cela ! comprends cela ! Avoir voulu que plus rien ne me tînt de toutes les faibles choses d'art et d'âme qui faisaient ma valeur et ma joie ; avoir courbé, contraint ma vie vers les graves problèmes et la pensée, qui est triste ; avoir modifié douloureusement mon esprit, mon action, ma sphère de mouvance, jusqu'aux vêtements que je porte, jusqu'au style de ce que j'écris ; avoir retrouvé, l'hiver, à chaque réveil la nuit que j'avais quittée le soir, et fait ma lampe éternelle comme si mon front contenait un dieu ; avoir pu vraiment sans ridicule prononcer les mots : « Se tuer à la tâche », et se tuer à une tâche pour laquelle je n'étais ni désigné ni armé, parce que je la croyais plus pressante en vue du bien de mon pays ; et partir, à présent, prodigieusement fatigué, fatigué comme tu ne le sauras jamais, dans ma tête, mon corps, mon cœur, n'emportant à mes tempes que ma migraine pour couronne de lauriers, et partir,

et toi, avec tes douze ans et demi, venir me dire que tu me blâmais!

GÉRARD. — Ce que tu as fait est très bien, mais tu as parlé de compensation : tu compares des choses qui ne peuvent pas être comparées.

ANTONIN. — Est-ce qu'il n'y a pas une sorte d'équilibre...

GÉRARD. — Tu ne sais pas ce que tu dis!

ANTONIN. — Ah! Gérard, comme tu es dur! Et je suis là, à me justifier devant toi! Personne ne me juge autant que tu me juges. J'ai entendu des gens me dire que je faisais mon devoir, et des gens honorer ma conduite; je n'en ai jamais entendu me parler comme tu me parles.

GÉRARD. — Tu ne sens pas que tu aurais servi à l'armée davantage qu'en travaillant pour toi-même?

ANTONIN. — Pour moi-même? Mais c'est pour toi, c'est pour vous tous que j'acquiers! S'il n'y avait que moi, il y a longtemps que j'aurais perdu courage...

Un long silence. Gérard se tortille misérablement pour rouler à l'intérieur les pointes de son col marin, qui ont un bien mauvais pli. Enfin :

ANTONIN, *péniblement*. — Et alors... alors tu crois qu'il y a beaucoup de gens qui ont pu penser comme tu penses là?

GÉRARD. — Je n'en sais rien. Je ne suis pas un psychologue.

ANTONIN. — Il se pourrait que, depuis un an, sous toutes les civilités qu'on m'a faites, il y ait eu cette même réprobation? Je n'ai jamais songé à cela, je croyais que je faisais plus que mon devoir... j'en étais venu à me figurer... Et il faut que ce soit par toi... Comme tout cela est étrange! (Devant lui tout s'éclaire. Il est pareil à la mort.)

GÉRARD. — Oh! j'ai quand même de l'estime pour toi.

ANTONIN. — Au moins, maintenant, tu peux être sûr que, avant la fin de l'année, le petit ruban, là...

GÉRARD. — La Croix de Guerre! Peuh!

ANTONIN. — Tu ne sais pas ce que je ferai et déjà tu exiges davantage.

GÉRARD. — Ça te fait quel âge, en somme?

ANTONIN. — Vingt et un ans depuis février.

GÉRARD. — Ce n'est plus tout jeune.

ANTONIN, *dans un petit souffle*. — Non.

GÉRARD. — Dis donc, tu fais collection de timbres? Figure-toi, j'en ai un, il vaut cinq cents francs... C'est vrai? Tu ne fais collection de rien? (*Autre idée.*) Est-ce que tu fais de la boxe? Figure-toi, j'ai inventé un « coup » de boxe... (*Longue démonstration, bien confuse, du « coup » qu'a inventé Gérard. Antonin rend la main. Brusquement :*) Tu pars bientôt?

ANTONIN. — Dans huit jours.

GÉRARD. — C'est vrai?

ANTONIN. — (Il demande toujours si *c'est vrai*.)

GÉRARD. — Ah! si je partais avec toi, tu verrais, jamais tu ne serais tranquille, chaque endroit dangereux, il faudrait que tu y ailles. Si tu étais blessé, je te défendrais de te faire évacuer. Il faudrait que tu sois tout le temps épatant.

ANTONIN. — Mon Dieu, c'est un très beau programme...

GÉRARD. — Et moi, qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse?

ANTONIN. — Que tu fasses?

GÉRARD. — Pour la guerre.

ANTONIN. — Que tu fasses... pour la guerre... (*Comprenant.*) Oui, je suis sûr que tu aurais des façons de te rendre très utile, très utile. Je vois cela vaguement... Je ne pourrais te dire encore rien de précis. Mais j'y réfléchirai, je te l'écrirai. En tout cas, ce que je sais bien, c'est qu'il me sera sans doute plus facile de traverser la guerre vivant dans mon corps, qu'à toi de traverser les quatre ou cinq années qui t'attendent, et d'en sortir, vivant dans ton intelligence et dans ton cœur.

GÉRARD. — menteur!

ANTONIN. — Comment, menteur?

GÉRARD. — Je veux dire : là, tu cherres.

ANTONIN. — Ne crois pas que je cherre. Et je n'ai jamais menti avec toi. — Cela, à qui d'autre pourrais-je le dire? Je te donne beaucoup, tu sais. Je te donne beaucoup et ne te demande rien. Car il n'est pas nécessaire que tu aies seulement une ombre d'amitié pour moi.

Je trouve ma force à donner. Qui sait si je ne trouverais pas ma faiblesse à recevoir?

GÉRARD. — Tu ne m'as toujours pas expliqué ce que je pouvais faire pour la guerre.

ANTONIN. — Eh bien, tiens, je me souviens d'une chose que tu m'as dite il y a quelque temps et qui m'avait beaucoup frappé. Tu m'as dit qu'à la rentrée, dans les compositions de ta classe, tu étais en moyenne vingtième sur trente-sept élèves...

GÉRARD. — Dame, je suis d'une classe en avance... Et je te disais qu'à présent j'arrive toujours dans les huit premiers.

ANTONIN. — C'est cela. Eh bien! cela fait évidemment une toute petite chose dans le monde, et toi-même tu vas peut-être me trouver un peu ridicule, mais je ne peux pas te dire comme je trouve cela admirable.

GÉRARD, *très excité*. — Oh! tu as vu... le chauffeur nègre... c'est comme celui de mon oncle Ernest...

ANTONIN. — Non. Écoute-moi! Ne parlons pas de l'oncle Ernest! Écoute-moi! Quand je te vois ainsi passer de la place de vingtième à celle de huitième, il me semble que c'est comme si je voyais une lutte à la corde où l'une des équipes est composée de Français, et tu t'y joins, et tu tires, et à cause de toi les Français gagnent cinq centimètres de terrain. Tu comprends?

GÉRARD. — Un peu.

ANTONIN. — Ton courage! Toi au lycée et moi à la guerre... Mais quand même compagnons d'armes. A quoi serviraient ces milliers de garçons qui se font tuer, si tu ne cherchais pas à être huitième au lieu de vingtième?

GÉRARD, *avec angoisse*. — Ah! voilà que tu recommences à plaisanter...

ANTONIN. — Non, non, Gérard, je te le jure, jamais plus je ne plaisanterai de ma vie.

GÉRARD. — Et puis, j'avais peur que tu ne te paies ma tête, et je veux bien tout, mais pas ça.

ANTONIN, *merveilleusement*. — *Salve, robur, vivum, castum...*

GÉRARD. — Ne commence pas tes laïus.

ANTONIN. — Quelle sera ta fonction? Quelle idée divine y a-t-il sur toi?

GÉRARD. — Que je sois aviateur, et puis ingénieur, constructeur.

ANTONIN. — Des choses seront changées à cause de toi. A cause de toi il y aura dans le pays quelque chose d'augmenté, quelque chose de mieux au point, quelque chose de plus voisin de la perfection. Et les gens passent et te croisent avec indifférence, sans songer que, dans la vie de leurs enfants, des choses dépendront de ce que toi, aujourd'hui, 3 mai, dans les Champs-Élysées, en arrivant à la Concorde, tu as pensé ceci plutôt que cela... — Allons, et maintenant, il faut que je te quitte.

GÉRARD. — C'est vrai?

ANTONIN. — Re commençons à être habile.

GÉRARD. — Nous pouvons rester encore à causer cinq minutes. Cinq minutes, ce n'est pas long.

ANTONIN. — Si, quelquefois.

GÉRARD. — Tu ne seras pas tué. Alors, n'aie pas peur.

ANTONIN. — Tu le sais donc, pour l'affirmer ainsi? Eh bien! il faut te croire. Oui, je pars, mais quelles que soient les épreuves par lesquelles je doive passer, je ne compte pas sur ta pitié. Quand le hasard de la guerre m'eut versé d'abord dans le Ravitaillement, et que, quittant ma table de travail pour la besogne des manœuvres, je chargeais les auto-camions sur la route de Nancy, quand le sol devant moi était couvert des gouttes de ma sueur, et qu'il me fallait suivre la machine au-delà de mes forces, et que parfois je m'appuyais aux arbres, oui, je m'appuyais aux arbres d'épuisement, il ne s'est trouvé qu'une personne, il ne s'est trouvé que toi pour me reprocher de me plaindre. Mais qu'est-ce que ça fait! Qu'est-ce que ça ferait si, dans cette minute même, secrètement tu te moquais de moi! Les paroles que nous disons vont bien plus loin que nous. Au-delà de ce que tu penses et de ce que je pense, quelque part un bien naît dans le monde à cause que je t'écoute et à cause que je te parle. Oui, il est bien que cette heure-ci ait existé. Et c'est pour cela que je pars me battre, pour qu'une vie soit assurée où nous puissions parler comme nous avons parlé aujourd'hui.

Un silence. Gérard se tait, comme s'il pensait beaucoup. Il est un peu rouge.

ANTONIN. — Allons, cette fois, au revoir. A ma première perle!

GÉRARD, *d'une toute petite voix*. — Au revoir.

Poignée de mains.

ANTONIN, *le retenant*. — Et puis, dis donc, (*plus bas*) n'oublie pas Dejoie.

GÉRARD. — Je te promets que non.

ANTONIN, *quand il est seul*. — Je crois au sérieux de la vie.

NOTES

NOTE I

AVERTISSEMENT SUR L'ÉDITION DE 1921*

La Relève du Matin parut pour la première fois en 1920, la veille de la rentrée des classes. J'écris cette page un an après, et c'est la fête collégienne du Saint-Esprit. En effet, du jour que mes engagements le permettent, un éditeur catholique réimprime ce volume. Dans le bulletin d'une grande Université catholique, la première de France, une haute autorité religieuse** écrivait : « Voici un ouvrage qui nous paraît appelé à exercer de l'influence sur les jeunes générations. » Cette confiance va se croire justifiée.

En 1844, mon arrière-grand-père, Henry de Riancey, plus tard chef du parti légitimiste sous le Second Empire, publiait une *Histoire critique et législative de l'instruction publique et de la liberté d'enseignement en France*, plaidoyer en faveur de cette liberté, plaidoyer en faveur de l'école catholique. En 1845, il faisait partie du bureau du fameux « Comité électoral de pétitions pour la liberté de l'enseignement », présidé par Montalembert. En 1848, Falloux l'appela à siéger dans une commission extra-parlementaire constituée en vue des mêmes objets. En 1850, membre de l'Assemblée législative, c'était un de ses discours qui inclinait la majorité vers le vote de la loi Falloux, à laquelle les maisons d'éducation religieuse doivent d'exister en France aujourd'hui.

Soixante-dix ans après, son petit-fils apporte un témoignage sur cette éducation religieuse.

Je ne puis rien contre ces correspondances. Où que je pousse la liberté de ma pensée et celle de ma vie, je reste sous les grandes mains du *fatum* catholique, qui me font de l'ombre à l'heure même qu'elles me courbent. Déjà elles s'assurent de ma dépouille. Dans

* Cet avant-propos parut en tête de la première réédition de *la Relève du Matin*.

** Mgr Baudrillart, alors recteur de l'Institut catholique.

le petit cimetière de Picpus, réservé aux descendants des guillotins de la barrière du Trône, quel tombeau touche celui de ma famille, c'est-à-dire le mien? Quel compagnon de repos m'a-t-on choisi? André Chénier, La Fayette, enterrés là eux aussi? — Mais non, Montalembert, encore! Je serai du côté de son cœur. Entre nous deux, moins d'un mètre de terre. Nous pourrons nous donner la main.

De nouveau voici donc cette *Relève*. De nouveau je jette la bouteille sur le flot, pour dire qu'il y a des êtres à la mer.

Je suis sévère pour certaine *Gloire du Collège*. Il n'est peut-être pas une seule ligne de ce morceau que je ne me sente capable de remplacer aujourd'hui par un trait qui soit à la fois plus bref, plus précis et plus fort. Je croyais avoir dressé là une sorte de monument musical, et de bons esprits m'avaient affermi dans cette erreur* : or, à la nouvelle audition, je n'entendais pas une symphonie, mais l'anarchie sonore des musiciens éprouvant leurs instruments avant que le rideau ne se lève. Plus exactement, je faisais mienne avec enthousiasme la remarque de M. Valéry Larbaud, lorsqu'il reprochait à *La Gloire* de « donner l'impression du *bougé* dans un cliché photographique ».

Que devais-je donc faire? Mon Dieu, arrachées trois ou quatre pages, médiocres sans plus, j'ai laissé le reste en paix. J'ai cru que ce qui avait intéressé dans cette pièce sur la jeunesse, écrite à vingt ans, c'était qu'elle fût peut-être elle-même, à l'insu de son auteur, un document sur la puberté de l'intelligence. J'ai respecté le flou de son âge, comme les graveurs des colonies phocéennes prenaient soin de reproduire à traits menus, sur les joues des têtes juvéniles ornant les oboles, le duvet léger de l'adolescence.

Je sais assez qu'en matière littéraire mettre à un texte déjà vieux une « dernière main », qui n'est jamais la dernière, ou bien le maintenir dans ses virgules, c'est ici et là même petite ruse contre le destin, c'est prendre le gros ou le petit bout de la perche qu'on tend à l'immortalité. Cependant, des deux attitudes, j'avoue préférer la seconde : elle donne quand même davantage à l'indiffé-

* « C'est un poème symphonique; même, il ne serait pas difficile de le faire suivre d'une table thématique. » (Johannès Joergensen) — « C'est proprement un poème symphonique où toute la matière spirituelle et aussi sensuelle du sujet est brassée, mêlée, variée, et saisie dans une seule onde, et d'où les thèmes principaux n'émergent que pour replonger aussitôt dans l'épais tourbillon des incidentes. » (Henri Ghéon) — « Un orchestre déjà savant... les thèmes inépuisables d'une symphonie héroïque. » (R. Vallery-Radot), etc...

rence. On fait la toilette aux morts. Pour ce qu'il en reste après six mois de cercueil, on pouvait tuer le temps d'autre façon.

Neuilly, 5 octobre 1921.

NOTE II

LA CLASSE DE TROISIÈME

Voir la page 24.

C'est la classe de troisième qui donnait à Orléans les séances théâtrales que rappelle la Note V de ce livre. Jules Claretie raconte que, dans *Œdipe à Colone*, le personnage d'Antigone avait été joué par un très jeune garçon dont la sensibilité était telle qu'il ne pouvait réciter ses vers sans fondre en larmes. « Sa voix, qui exprimait toutes les douleurs, toutes les angoisses du sentiment filial et fraternel, vibrait, dit de son côté Charles Lenormant, avec une force, une vérité, une noblesse qui tenaient plus de l'ange que de l'homme. » C'est la classe de troisième qui, à l'école Sainte-Croix de Neuilly, en 1912, animée par son professeur, le bon helléniste Amédée Guiard, représenta l'*Iphigénie* de Jean Moréas, avec la musique, les chœurs, les voix seules de l'abbé Thorelle, et aussi la reconstitution, autant qu'elle est possible, des mouvements du chœur sur le *proscenium*. Barrès, Mauriac, R. de la Tailhède, qui assistaient à la représentation, peuvent se souvenir seulement de ce qu'elle dut comporter d'inévitables défaillances. Pour nous, élèves, elle est ineffaçable. Ce serait peu de dire que, lorsque je vis plus tard *Iphigénie* représentée par d'illustres *grandes personnes*, je quittai la salle avec détresse, dans le sentiment qui faisait écrire à Mme de Sévigné, à propos d'*Esther* jouée, comme on sait, par des petites filles : « La Champmeslé vous aurait fait mal au cœur. » En vérité, cette terrible initiation, se dépassant, m'avait donné une limite. Je n'ai jamais été aussi loin depuis.

NOTE III

L'ADOLESCENCE, ÉTAT PATHOLOGIQUE

Voir la page 25.

Lorsque, à vingt ans, j'écrivais *La Gloire du Collège*, d'impulsion, sans une lecture, sans une note sur ces sujets, je n'aurais pas su répondre, à ceux qui me jetaient le chat aux jambes avec mes

prétendues outrances : « Interrogez les psychologues et les médecins de la jeunesse. » J'ai connu depuis que l'expression « la folie de l'adolescence » est un lieu commun qui traîne partout (et d'abord dans Platon), que l'adolescence est considérée par l'École comme un état nettement pathologique, et que les médecins des deux mondes sont d'accord sur ce fait, dont j'emprunte l'expression à M. Janet, que « la puberté morale présente, si peu que s'y prête l'hérédité, les symptômes les plus constants de l'hystérie ». Mondains, ouvrez les publications spéciales; vous en rabatrez des littérateurs.

NOTE IV

SENS DES ENFANTS EST CHRISTIANISME

Voir la page 53.

Un prêtre, dompteur terrestre et céleste, celui-là qui dans ces grands espaces d'air qui vivent autour de l'avenue de Breteuil, ou bien plutôt dans un monde invisible, a dressé à coups d'actes de foi une magnifique Cité de jeunesse (en écrira-t-on un jour la Légende Dorée?), celui-là dont un enfant me disait la parole citée plus haut : « On ne voyait plus son corps », à la suite d'une de ces allocutions où nous l'avions vu brûler sans flamme, mais, à cause de son cœur, beaucoup plus éblouissant que ces illustres prédicateurs dans les chaires occupées et vides, celui-là même écrivait à l'auteur de ce livre :

« Je viens de vous lire — lentement — page par page. — Je vous connais mieux. — Je vous estime et vous aime davantage. — Je prierai pour vous. —

« Que vous dire de votre manuscrit? C'est une œuvre sincère, pleine de noblesse — avec des à-côtés et des erreurs — de difficile lecture parce que douloureusement pensée — et vécue — et chargée — mais très noble et même émouvante par sa noblesse. »

J'ai conservé la disposition des lignes, les tirets qui disent l'effort, l'ahan du rude accoucheur, lui aussi « douloureusement chargé », et qui cette fois se bat contre soi-même. Mais je ne reproduis cette lettre que pour montrer de quel cœur préparé un catholique peut accueillir une symphonie telle que celle-ci, et quel chemin trouvent à travers ce cœur les voix d'enfants. Tous les prêtres répètent, avec celui qui l'inscrivit sur son carnet d'extraits (qu'il pardonne au hasard qui me l'apprit!), la phrase de *La Gloire du Collège* : « Une paternité douloureuse remuait au fond de ces hommes condamnés à être appelés : mon Père. »

Je craignais que mon goût vif pour les Grecs et les Romains ne rendit un peu suspect le catholicisme de *La Gloire*. Je m'en

ouverts au directeur des *Études*. Le Père de Grandmaison voulut bien m'écrire : « Je n'ai rien vu de choquant en ce sens. Soit dans *La Gloire du Collège*, soit dans les autres morceaux, le fond est élevé, inspiré par des sentiments chrétiens sincères. Est-ce de la littérature « catholique » ? Cela est difficile à dire parce que le point de vue religieux n'est pas assez central, dominateur, ou est trop caché, trop *implicite*. Mais c'est de la littérature saine, et faite par un catholique. »

Catholicisme caché, et pourtant manifeste ? Comment cela ? Simplement à cause de la manière dont l'auteur parle des enfants. Si vingt fois il y affirmait : je suis athée, le livre n'en serait pas moins écrit par un catholique, et accessible seulement à des catholiques.

Mon vénéré ami, Johannès Joergensen, qui a la gentillesse de présenter au public danois une traduction des présentes pages, mettait en garde le traducteur, M. l'abbé Schindler, contre les difficultés d'une pareille traduction. Il lui écrivait : « Tâche difficile, parce que c'est *très* (souligné) français. » Et moi d'être bien étonné ! — Ainsi l'on rêve d'un livre qui serait *très* catholique, et dont l'auteur s'écrierait, si on le lui disait : « Comment ! j'ai fait un livre catholique ? »

NOTE V

SUR LA COULEUR PAÏENNE DE TELLE PAGE DE « LA GLOIRE DU COLLÈGE »

Voir la page 75.

Ceux que pourrait surprendre la couleur « romaine » de telles pages de *La Gloire*, appliquée à un collège catholique, auront idée de ce qu'un établissement catholique sauvegarde de paganisme exprimé par les quelques citations suivantes, que j'emprunte au livre de M. L. V. Gofflot, *Le Théâtre au Collège*.

PAGE 91. — Chez les Jésuites... les meilleurs élèves recevaient au concours, en plus des décorations qui se portaient sur l'habit, les titres de Préteur, de Tribun, de Sénateur, de Consul ou d'Empereur, avec des prérogatives particulières attachées à chacun de ces titres.

PAGE 121. — Programme de la représentation donnée au Collège de Rennes, en 1738. Le ballet est du Père Porée :

BALLET GÉNÉRAL

Première entrée.

La Danse dans les Académies littéraires.

Apollon accompagné de Mercure et de Minerve distribue des couronnes de laurier aux jeunes élèves qui se sont distingués dans les exercices littéraires et académiques.

Seconde entrée.

Réjouissance de la jeunesse couronnée.

CHAPITRE XII. — *Représentations du Petit Séminaire d'Orléans à la Chapelle Saint-Mesmin, auxquelles présidait Mgr Dupanloup. En 1855, Philoctète; 1857, Œdipe à Colone; 1862, Les Perses; 1866, Antigone; et dans l'intervalle, Prométhée, trois tragédies de Sophocle et deux d'Eschyle.*

Etc..., etc...

NOTE VI

NOUS NE SOMMES PAS DANS DE LA LITTÉRATURE

Voir la page 96.

Le 25 janvier 1920, les anciens élèves de l'École Sainte-Croix de Neuilly et leurs maîtres se réunissaient pour la première fois depuis la guerre. Il y avait là les jeunes générations, les survivants, et les morts. Voici l'allocution que je prononçai. Si je la reproduis ici, c'est qu'elle nous marque combien *La Gloire du Collège* est assise sur la réalité. On devine assez en la lisant qu'il n'est pas une des phrases de *La Gloire* que je n'eusse redite devant cinq cents jeunes gens, à l'intérieur de ce collège même et en présence de son gouvernement. Cette allocution donne, dans mon esprit, comme une sorte d'*authenticité* à *La Gloire* et aux réflexions qui la précèdent.

Monsieur le Supérieur,

Messieurs, mes chers camarades,

Monsieur le Supérieur m'a demandé de parler au nom de cette génération du « nouveau Sainte-Croix » qui faisait sa philosophie en l'année 1912.

Monsieur le Supérieur s'est-il bien rendu compte qu'il me demandait de parler au nom de morts?

Si je ferme les yeux et me représente une classe de philosophie en 1912, voici ce que je vois :

Au premier banc : Bernard Audollent, mort; Marc de Montjou, mort; Henri Faure, mort; Louis Roblin.

Au second banc : André Laboureur, mort; Henri Macke, mort; Pierre Geay.

Au troisième banc : Marcel Villé, mort; celui qui vous parle; Henri Boudet, mort.

Ainsi, des dix garçons de cette classe, sept sont morts. Des trois survivants, deux ne survivent que parce qu'ils n'ont pas fait la guerre.

De ceux qui sont partis, je suis le seul qui soit revenu. En me choisissant pour parler au nom de mes anciens camarades, on n'a pas voulu me faire honneur. On a pris le seul qui reste.

De cette vie des hautes classes en 1912, je m'imagine parlant pendant trois heures. Je demeure indécis et impuissant en me disant que je dois en parler pendant trois minutes.

Je suis sûr que M. le Supérieur, que MM. les Préfets et les Professeurs, qui connaissent la maturité de notre maison, pourtant ne songent pas à cette époque de son adolescence sans un secret attendrissement. Mais ceux qui ont observé ce Sainte-Croix du haut d'une chaire, ceux qui l'ont écouté derrière la grille d'un confessionnal, en ont-ils une idée beaucoup plus juste que celui qui seulement y vécut dans la simple mais absolue liberté de la camaraderie?

Or, c'est un de ceux-là qui apporte son témoignage, — qui a pris garde de ne pas improviser, de crainte que son cœur n'emportât sa pensée, — et qui dit, pesant chacun de ses mots comme il demande que vous-mêmes vous les pesiez, ces mots qui ne sont pas d'une heure, mais de huit années :

En 1911 et 1912, dans le collège Sainte-Croix de Neuilly, a existé pour beaucoup d'êtres, les plus fiers et les plus nobles, quelque chose d'indépassable. Pour beaucoup d'êtres, ce qu'ils ont vécu ici est le meilleur, le plus riche et en vérité l'essentiel de toute leur vie. Ceux-là qui survivent, il y a un certain désir du bien, une certaine présence vivante de Dieu, une certaine générosité, une certaine vibration, une certaine inquiétude pour les âmes qu'ils ne peuvent plus retrouver en eux-mêmes qu'en deçà du jour qui a vu leur dernière sortie par cette porte. Ceux-là qui sont morts, si l'on songe à ce dessèchement et à cet amoindrissement des survivants, ce n'est peut-être pas tout à fait un blasphème de dire qu'ils avaient suffisamment existé.

Ce splendide buisson ardent n'a pas été une chose sans racines. Marc de Montjou qui, la dernière fois que je le vis, tira de son portefeuille une photographie de groupes de Sainte-Croix, qu'il avait sans nul doute sur lui quand il fut tué; Bernard Audollent que je retrouvai, exalté par la guerre, pareil à une flamme droite et pâle, et qui me disait : « Tout ce que j'ai, c'est là (à Sainte-Croix) que je l'ai acquis »; Pierre Hureau, qui écrivait cette parole qui suffirait pour la gloire d'un être si c'était d'un être qu'on la disait : « Ce collège, il y a la vie en lui »; [Henri Boudet, qui n'était rien, que nous allumâmes, qui brûla de nous et nous brûla, et s'éteignit en nous quittant,]* ceux-là et tous les autres savaient bien ce

* Cette phrase entre crochets n'a pas été prononcée. Quelle raison me fit omettre le nom d'un ami dont j'ai vu se débattre

qu'était cet *esprit de Sainte-Croix*, ce qu'ils lui devaient et celui à qui ils le devaient. Cet esprit (le temps me presse), je ne veux le suggérer que par trois mots : cœur, compréhension, confiance. La pensée que ces morts, à l'époque de l'adolescence, à cette époque si tragique en mésententes et en méprises, ont eu la possibilité d'avoir confiance, — cette pensée-là, pour moi, est vraiment sans prix.

Est-il permis de boire à des morts? J'ai un précédent. Le 11 novembre 1918, à onze heures du matin, tandis que les cloches sonnaient et que la foule circulait en chantant, ce pinard que nous bûmes à la ronde, je ne le buvais pas à la paix, ni à la victoire, ni à ma vie sauve, mais aux morts. — Je bois donc à la gloire, à cette grande et amère gloire des jeunes morts de Sainte-Croix, à ceux qui ont choisi de mourir, oui vraiment, choisi, car on choisissait. Nul ne peut y penser sans trembler de pitié et d'orgueil. Ce n'est pas dans un toast, mais dans une délibération commune, que nous déciderons ce que nous avons à faire pour eux.

Je bois à l'avenir de ce collège, à sa fonction catholique et française; à ceux qui, l'ayant renfloué, l'ont maintenu et développé dans l'incertitude et la tourmente; à ceux qui sont morts à cette tâche, et je salue le nom de M. l'abbé Hermeline; à celui qui, plus qu'eux tous, l'a recréé avec son cœur.

Je bois à nos remplaçants, à cette mystérieuse jeunesse humaine. J'atteste — et je vous prie de croire que je n'emploie pas ce mot à la légère, — j'atteste que les trois ou quatre morts qui furent l'âme de cette génération de Sainte-Croix au nom de laquelle je parle, s'ils étaient ici comme je les vois, ne s'occuperaient que de ces vivants. Et ce qu'ils leur diraient, je vous le dis. Ils leur diraient qu'avec toute leur félicité d'outre-tombe et toute leur gloire, il eût été mieux qu'ils vécussent. Ils leur demanderaient d'acquiescer avant tout (et ceci ne choque nul catholique) la *force* et le *goût de la force* : afin que dans cinq ou six années nous n'ayons pas, dans ce même préau, à boire à de nouveaux morts.

NOTE VII

L'AGE INGRAT

Voir page 97.

Winckelmann fait remarquer que le Poussin, représentant Thésée dans l'acte de lever la pierre sous laquelle son père a caché son épée, lui donne une barbe et les formes de l'âge mûr; mais

l'âme à vif, comme un frais écorché palpitant? Je ranime ici le nom de ce mort, du petit souffle dont je suis capable. Cette respiration artificielle lui fera bien gagner quelques années.

le héros n'avait pas seize ans quand il donna cette première preuve de sa force.

Chacun de nous est ici le complice de ce peintre. Nous avons une tendance de la raison à déposséder l'enfant au profit de l'homme. Le xvii^e siècle, et particulièrement son théâtre, ne sont pas pour peu dans ce glissement de l'amitié. Tout entier il fait sienne la parole de Rancé à l'abbé Nicaise : « Qu'est-ce que l'on peut penser à l'âge de douze ans, qui mérite qu'on l'approuve? »

Combien d'entre nous se rendent compte que Britannicus fut empoisonné « au moment qu'il accomplissait sa quatorzième année » (Tacite), en d'autres termes, à treize ans, que le Sophocle de Salamine chez nous serait en culottes courtes, que Béatrice avait douze ans quand Dante l'aima, qu'Iphigénie en avait treize, Juliette treize, que des jeunes filles qui jouaient *Esther* à Saint-Cyr, « aucune, dit M^{me} de Maintenon, n'avait plus de quinze ans »?

Les quelques auteurs qui font naître Xénophon en 435 nous forceraient de croire qu'il avait onze ans quand Socrate l'aborda dans la rue, ce qui nous eût valu un diable de « dialogue avec Gérard »! Mais la quasi-unanimité des auteurs place en 445 sa naissance et en 430 la fameuse rencontre. La chronologie de Letronne est là-dessus catégorique. Il avait donc quinze ans.

Il y aurait une émouvante enquête à faire à travers les livres, pour restituer à nos héros leurs âges. On apprendrait que nombre de ceux qui ont le plus ému l'imagination humaine étaient des enfants, et dans *l'âge ingrat*.

NOTE VIII

LE DIALOGUE AVEC GÉRARD

Voir page 113.

M. Étienne Lamy a retrouvé, pour l'appliquer au *Dialogue avec Gérard*, un mot de l'abbé Galiani à Mme d'Épinay (à propos des *Conversations d'Émilie*) : « Jamais on n'a dit de plus grandes vérités avec plus d'enfantillage. C'est un ouvrage qui pèse autant par ce qu'on y dit que par ce qu'on n'y dit pas. »

L'amusant est de rapprocher de cette parole celle d'un critique qui écrivait du *Dialogue* : « C'est sans doute un signe précurseur de quelque campagne littéraire tendant à créer un snobisme des enfants. Snobisme utile, utile façade. Parlons-en toujours, n'en faisons jamais. » Le mot est drôle, sans justesse aucune. Mais son auteur touche à un point important lorsqu'il ajoute : « Rien d'ailleurs qui doive surprendre. Relisez Benda, dans *Belphégor* : « On « entrevoit le jour où la bonne société française répudiera le peu « qu'elle supporte aujourd'hui d'idées et d'organisation dans l'art,

« et ne se passionnera plus que pour des gestes de comédiens, *pour des impressions de femmes ou d'enfants*, pour des rugissements de « lyriques, pour des extases de fanatiques. »

Phrase intéressante, parce qu'elle nous montre, chez un esprit averti, la persistance du préjugé qui, automatiquement, assimile l'enfant à la femme. Et pourtant, combien différent, se repoussent, manquent entre elles d'affinités la nature de l'enfant et la nature de la femme ! Presque toutes nos erreurs au sujet de l'enfant, et nos mutilations de sa personnalité, proviennent de notre habitude de penser « femmes-et-enfants » tout d'une pièce, avec des traits d'union.

Le Dialogue avec Gérard est d'ailleurs une assez bonne pierre de touche pour éprouver l'incompréhension qu'ont des enfants les personnes éclairées. L'un me dit : « Gérard est invraisemblable. » Je réponds : « Il est vrai*. » Et j'en appelle aux éducateurs, religieux ou laïcs : qu'ils disent si la conversation de Gérard n'est pas celle de n'importe quel enfant de son milieu et de son âge ; ils répéteront avec le Père de Grandmaison : *Tous nous avons été Gérard.* (« Gérard est plus intéressant qu'Adolphe, et même que Dominique, parce que tous nous avons été Gérard. ») Un autre me corrige : « Il eût suffi de donner trois ans de plus à Gérard », sans percevoir que les répliques de Gérard, vraies pour un garçon de douze ans et demi, seraient fausses pour un garçon de quinze, comme elles seraient fausses pour un garçon de onze. Un autre revient à plusieurs reprises sur cete idée, que « l'ainé s'est approché de l'enfant comme on s'approche d'un miroir », imagination radicalement en désaccord avec ma pensée, et que rien ne justifie. Un autre me demande si je crois que Bergson et Boutroux sont moins intelligents aujourd'hui que lorsqu'ils avaient treize ans, et qu'ils ont moins d'âme : à quoi je réponds qu'on ne prouve rien avec des exceptions, mais que, pour croire que mon épicier, mon banquier ou mon député avaient plus de *richesse intérieure* à treize ans que dans leur âge mûr, oui, de cela je suis convaincu. La plupart de ceux qui accordent au *Dialogue* qu'il est vrai prennent soin de glisser quelques mots sur « les fleurs trop grosses pour leur tige, et même pour l'arbuſte qui les porte » ; et vraiment mon ami Faure-Biguet donne assez le ton de la critique sur *Le Dialogue* lorsqu'il parle de « ces pages qui... ont déconcerté peut-être plus qu'elles n'ont convaincu, mais dont on a été d'accord pour reconnaître qu'elles rendaient un son nouveau ».

* *Le Dialogue* est la transcription de trois entretiens qui eurent lieu. L'art n'y est intervenu que pour le travail de l'expression dans les deux ou trois « tirades » d'Antonin, et pour le raccord des trois entretiens en un seul. Les quelques répliques imaginées, la plupart en vue de ces raccords, ont d'ailleurs été mises dans la bouche d'Antonin. *Chacune de celles de Gérard a été dite* : l'exactitude de la transcription est ici voisine de la sténographie.

Mais je dois surtout savoir gré à Faure-Biguet d'avoir recueilli, pour la rapprocher de celles de Gérard, cette phrase qu'écrivait Barrès au lendemain des Fêtes de la Victoire : « J'ai foi dans la paix, à une condition, toutefois, c'est que nous pratiquions journellement ces vertus de *sérieux* et de courage que nous avons montrées pendant la guerre... »

« Je constate avec inquiétude, lisons-nous dans un petit volume, qu'on ne rit plus aussi fort de la lourdeur germanique, de l'organisation allemande, de la minutie allemande. Gardez donc votre légèreté... Imposez au monde le rythme nonchalant de votre vie. Achevez votre conquête par l'amollissement et par la corruption des barbares... » Mais moi j'entends le cri de Gérard : « Ah ! voilà que tu recommences à plaisanter... », je vois son visage soudain figé, ses yeux qui bougent dans l'angoisse, et je frémis avec plus d'horreur que lui-même, car je pense que Gérard mourra, parce que nous avons *recommencé à plaisanter*, dans cinq ans, à la prochaine invasion de la France.

Post-scriptum. — Les épreuves de ce volume étant « en pages », je trouve dans mes papiers quatre citations qui ont ici leur place.

En addition au renvoi de la page 27 :

« Seuls, les plus impitoyables ennemis de ces enfants pourraient prendre autant de peine pour leur inculquer l'imbécillité et les vices qu'ils doivent à leurs parents et plus spécialement à leurs mères. » Tolstoï, *Plaisirs cruels*.

Et voici la « mort de l'âme » attestée par Stendhal : « Je veux me retirer du monde quand mes jeunes fils, si j'en ai, auront quinze ou seize ans. J'aurais le cœur percé de fond en comble de les voir devenir des êtres plats... Je veux donc les quitter au bon moment. » (*Correspondance*, II.)

A peu près semblablement par Goethe : « L'enfant, considéré en lui-même ou bien dans son commerce avec ses contemporains et dans toutes les activités appropriées à son âge, nous apparaît si sage, si raisonnable (...) et dans le même temps si souple, aisé et lumineux, qu'on se prend à souhaiter qu'il ne se développe pas plus avant. » (*Poésie et Vérité*.)

Enfin, à rapprocher de Gérard blâmant Antonin de ne s'être pas engagé, l'anecdote suivante rapportée par le manuscrit Badouaro. Charles-Quint racontait ses campagnes à son petit-fils don Carlos. Après le récit de la retraite d'Innsbruck, l'enfant dit à son grand-père : « Je n'aurais pas fui. » — « Et qu'aurais-tu donc fait à ma place ? » — « Je n'aurais pas fui. » — « Quoi ! trahi par tes alliés, souffrant de la goutte, au risque d'être surpris et fait prisonnier ! » — « Je n'aurais pas fui ! »

CHANT FUNÈBRE
POUR
LES MORTS DE VERDUN

LE *Chant funèbre pour les Morts de Verdun* a paru en 1924. Il a été réimprimé en 1932 dans *Mors et Vita*. Conformément au désir de l'auteur, nous le présentons ici, comme les autres ouvrages de ce volume, à sa place chronologique, en laissant à la fin de *Mors et Vita* les notes qu'y ajouta l'auteur en 1932.

P. S.

*EN MÉMOIRE
DE
MES CHERS CAMARADES*

Neuilly, été 1924.

QUITTANT la France pour un moment, je veux donner une dernière preuve d'amitié à l'Œuvre de l'Ossuaire de Douaumont, aux travaux de laquelle j'ai eu l'honneur de prendre part pendant cinq années. Quand on clôt une période de soi-même, il est bien de le faire avec quelque acte pieux, tel que celui d'allumer une petite lampe sur un des tombeaux de son pays.

Ces pages n'étaient d'abord qu'un appel. Puis elles se sont augmentées, un peu au hasard, des réflexions que soulève un tête-à-tête avec les avancées de Verdun. « Encore la guerre! Vous n'êtes pas à la mode. » Comment donc, à celle de demain.

Avec la seule excuse d'y être allé en volontaire, et dans un temps où il n'était plus question d'enthousiasme, j'ai fait la guerre moins que beaucoup d'autres. Précisément, jamais à Verdun. Bonne raison de plus pour ne parler au nom de qui ni de quoi que ce soit, — pas même de l'Œuvre, où je ne suis plus rien. Le premier venu des anciens combattants se promène sur le plus grand champ de bataille du monde et y fait les balbutiements de son cœur. Nulle nouveauté, nulle originalité à attendre. Les chemins de la mort sont battus.

Je voulais m'excuser d'avoir employé trop généreusement, dans un sujet qui l'accable, un je qui a déjà fatigué tant de personnes. Et puis quoi! Sachons mieux que le je peut être marque de modestie autant que marque d'orgueil. Avec lui on veut n'engager que soi, et non de mystérieuses personnes morales, les « combattants », les « écrivains », les « jeunes », que sais-je! comme font tant de nous aujourd'hui. « Mais il y a, dirait-on, un nous qui n'a pas ces visées, qui n'est que pudeur de langage. » Voire. Il y a bien de l'impudence à se nommer au pluriel. Il faudrait d'abord être sûr qu'on compte pour un.

Au seuil d'un livre où il est demandé qu'on ne laisse pas des corps sans sépulture, on ne fera pas grise mine à Antigone. Elle dit : « Moi, je suis née pour aimer, non pour haïr. »

*Sait-on que c'est une parole jaillie en nous du fond de la guerre ?
qui peut-être n'aurait pas jailli sans elle ?*

*Et Créon de répondre, le dur : « Si ta nature est d'aimer,
va chez les morts et aime-les. »*

C'est ce qu'on a fait ici.

*J'AI lavé ton front, tête vide,
défait les cuirs sur tes reins étroits,
défait le col sur ton sein aride.
Pauvre corps, qu'a-t-on fait de toi!*

*Tu priaïs que passât ce calice.
Je tairai tes yeux tournoyants.
Frère du choix plus fort que le sang,
qu'avais-tu fait pour qu'on te punisse?*

*Mais va, descends pas un cœur lourd.
On n'a pas besoin de leur justice.
Emporte au fond du noir séjour
tes médailles protectrices.*

*Avec ses noms de régulatrices,
descendra la guerre à son tour.
Je reste pour juger un jour
quels bonheurs valaient que tu périsses.*

I

« **I**L y a un an, la campagne devant Verdun était encore tragique. Puis tout d'un coup, comme, au retour d'un enterrement, après la longue contrainte, on voit des fous rires chez les plus jeunes de la famille, tout d'un coup la nature a éclaté. Autour de Verdun, les herbes, les fleurs s'élancent. Non prévenu, vous pourriez rouler à travers ce qui paraît seulement terres incultes, sans observer que ces moutonnements sont faits de milliers, de millions d'entonnoirs que doucement nivelle et recouvre la profonde ivresse créatrice. Nos pèlerins se plaignent. Plus que jamais se fait sentir le besoin de ce « thé dans les ruines » qu'annonçait en ces termes, dans la grande presse, il y a quelque temps, un entrepreneur qui sait ce qu'est la vie. Gros messieurs, vous êtes avertis ! On bâille ferme sur les tombes. »

Depuis qu'en 1920 j'écrivais cela, chaque printemps a accentué, sur ces étendues mortes, un sourire semblable à celui que nous voyons parfois se former sur les visages de nos morts humains. Ne pensions-nous pas que les oiseaux vivent dans les arbres ? A dix kilomètres à la ronde, nous ne verrons que des bases de troncs déchiquetés, mais un pépiement ininterrompu bouge au ras du sol, comme si la terre chantait. Parfois une alouette en jaillit, se suspend dans le ciel, tremblant des ailes à la cime de sa joie. Il y a de doux lointains bleuâtres. Les herbes sont pleines de boutons d'or, de millepertuis. Cela sent bon. Les yeux fermés, on se croirait dans un jardin. Petite partie dans l'immense substitution ! La guerre, un paquebot qui sombre, commence de s'enfoncer sous le temps. Tintent encore, comme la cloche du pont, quelques noms de villages, — lointains, une autre vie, stupéfiants de mystère : *Glorieux... Regret... Sommeilles...* Oui, c'est cela. De la gloire, du regret, et l'effacement d'un songe. Toute la poésie et toute la mélancolie de la guerre.

X... a été un des premiers à entrer dans le fort de Vaux. Quatre palmes cueillies dans l'infanterie, cela fait peut-être la seule décoration devant laquelle, du premier aspect, on puisse s'incliner sans crainte d'être dupe. Cependant voici de lui un pneumatique : que je me débrouille pour le faire inviter à quelque foire de rien-du-tout des deux sexes (il s'agit d'un bal chez Mme G.). Z..., homme mûr, posé, me disait en mars 1916 : « Si je savais un de mes proches qui, positivement ou spirituellement (Z... a une forte foi religieuse), ne fît pas à cette heure quelque chose pour Verdun, je ne le reverrais de ma vie. » Cependant, des six jeunes hommes qui fumaient hier soir chez lui, quatre avaient esquivé la guerre. Qu'importait ! cultivés et pleutres, c'était qu'ils fussent cultivés qui, en dernier ressort, comptait pour ce héros. Pour un autre, c'eût été qu'ils eussent des relations : « Camarade, donne-moi un coup d'épaule. Je me fous pas mal que tu n'aies pas la croix de guerre. »

Un homme qui a fait la guerre, il est courant qu'un laideron avec qui il n'a pas voulu coucher, ou un aigri qu'il irrite parce qu'il n'a pas de difficultés domestiques, vienne lui dire : « Il vous manque d'avoir vécu ! Que savez-vous de la vie ? » Et l'homme qui a fait la guerre s'interroge avec humilité, se demande si l'on n'a pas raison, si le fait de n'avoir pas suffisamment d'ennuis d'argent, ou de n'avoir pas fait suffisamment le mariole avec les femmes, ne l'exile pas hors de la profonde humanité. A quoi bon me raisonner ? Je ne sais pas me faire à cette dégradation de la vie. Oserais-je toutefois blâmer ces *mutilés de paix*, sans insigne, mutilés par la paix de l'âme toute belle qu'ils portèrent dans la guerre ? J'en voudrais à ceux qui ont oublié ce que j'ai souffert, et moi je l'ai si bien oublié que dans la minute même où j'en parle je dois contracter les sourcils, comme fait le petit garçon qui dit sa prière, dans l'effort pour penser à ce qu'il dit. Ces pages devaient être un monument de mon souvenir. Viciées par mon impuissance à ressusciter l'émotion de la guerre, je vois ce qu'elles sont : le monument de mon oubli. Sur trois années de ma vie jeune, un grand songe est étendu et brûle, couvert d'une fumée noire, comme les villes bombardées ; une face pâle, aux yeux de cendre, me demande pourquoi du fond de cette splendeur. Mais soudain, qu'à

l'improvisiste un démon me désaveugle, la guerre rentre, elle souffle tout le reste. C'est par une erreur, n'est-ce pas, que tout le reste me paraît importer? La connaissance, les œuvres des hommes, ces fameux biens pour lesquels je m'use s'éteignent comme un mirage triste auprès de l'agonie de tel paysan que je sais. Ce ne sont pas seulement les grandes imaginations de l'histoire qui perdent leur pouvoir, c'est la pensée même qui semble n'être plus au point si elle n'a pas eu connaissance de *cela*. Il y a crise et je crois voir les signes de cette crise chez beaucoup de ceux de mon âge qui, se tirant de la tranchée, sans transition ont repris pied dans le bureau, dans le boudoir, enfin dans un étonnant pays où ce sont les femmes, les enfants et les vieillards qui composent la majorité.

Il serait significatif de comparer les dénouements de trois récents livres : *Le Songe*, *L'Équipage* et *La Guerre à vingt ans*, parus dans cet ordre, à un an l'un de l'autre, et dont les auteurs ont vingt-huit, vingt-six et vingt-sept ans, ce qui permet au mot *génération* d'être, pour une fois, autre chose qu'un mot passe-partout. Les héros des trois romans, sortant de la guerre, retrouvent la paix et ses valeurs. Auprès de son amie, Alain (*La Guerre à vingt ans*) est près de « maudire le romanesque comme une tare », et ne trouve pas de mesure qui soit commune aux sentiments du soldat et à ceux de l'amoureux; ou plutôt, s'il en trouve, c'est par un jeu de phrases qui ne recouvrent rien, et dont nous sentons tous l'insuffisance. Au chevet de sa femme, Claude (*L'Équipage*) pense : « Comme ils étaient près et qu'elle était pour lui lointaine, vague, sans importance! Auprès des minutes où ils (lui et son camarade de guerre) avaient plié ensemble sous le battement des ailes funèbres, que tous les soupçons et les souffrances jalouses (de lui et de sa femme) fuyaient pitoyables! Comment avait-il pu leur confier sa raison de vivre? » Alban (*Le Songe*), tandis qu'une jeune fille pleure à cause de lui, voit passer en esprit les soldats, et voici qu'à cause de cela les larmes de la femme sont pleurées « vainement »; voici que « tout ce qui naissait, tout ce qui pouvait naître d'elle était par avance infirmé... Il regarda comment elle était faite, celle qui parlait de *supplice* et n'avait jamais souffert dans son corps. » Quand il met sa main sur la

sienne, « alors les morts se levèrent : « Retire ta main, « ou tu déconsidères les gestes fraternels qui te sont venus « pour nous. » Il se montre incapable de compatir à la souffrance sentimentale de la belle, parce qu'il vient de voir les souffrances du front, et le chapitre est intitulé : « La victoire de l'ordre », c'est-à-dire la victoire d'un état où les choses occupent les places et les rangs qu'elles méritent selon la raison. Ne nous arrêtons pas au fait que ce soit la femme que nos trois citations montrent atteinte par cette victoire. Objet capital de l'« arrière », mettant en jeu toutes ses façons de sentir, elle est un réactif excellent pour faire apparaître, dans ce qu'elles ont de particulier, les façons de sentir du front. Par elle, ces trois combattants du même âge, de grades et d'armes différents, d'éductions et d'attaches différentes, s'ignorant l'un l'autre lorsqu'ils écrivent leurs livres, aboutissent, sans trop y prendre garde, à la même conclusion : à montrer les valeurs de paix ébranlées par les valeurs de guerre que les guerriers rapportent du combat.

Tout un sombre et sublime univers (la guerre) où l'esprit approcha du fond des choses... (*Guerre à vingt ans*)

Maintenant qu'il sortait du royaume des ombres et des âmes nues, il savait... (*Équipage*)

Maintenant, il savait ce qui compte et ce qui ne compte pas. (*Songe*)

L'étonnante similitude de ces trois cris ! Les hommes rapportent des âmes dessillées.

Encore :

Sur une pitrerie de Bacon, Mlle Ragot éclate de rire :
— Mon Dieu, maman, qu'il est bête !

Les deux femmes se tiennent les côtes, et Alain rougit de colère... de voir ses soldats se laisser méconnaître, en voilant aux yeux vulgaires tout ce qu'ils possèdent d'expériences et de vertus. (*Guerre à vingt ans*)

Riffard s'éloigne, et Alban songe que sa femme, la fermière, ne se doutera jamais combien il était brave. Elle l'appellera feignant, se croira plus que lui. (*Songe*)

Encore :

Toute l'histoire, toute la pensée, toute la connaissance depuis que le monde est monde, ce n'était rien auprès de Bellerey qui mourait. (*Songe*)

L'image de Desindiennes (mourant) lui fait tout mépriser.
(*Guerre à vingt ans*)

Voilà des faits. Et voici la thèse; celui qui l'exprime est Émile Clermont, un des quelques *écrivains* tués par la guerre :

Il y aura moins d'angoisse dans la vie courante après la guerre... Cela viendra, je crois, d'avoir touché au grand tragique, au tragique réel, d'en avoir eu l'âme débordée. Une fois suffit; moins de misérables tourments. Une catastrophe ne sera jamais plus le tragique. Ni la mort, ni un accident.

Avec émotion je me penche sur ces pages pour rapprocher les uns des autres ces traits d'une fraternité qui ne trompe pas. Mais que montrent-elles, ces saisissantes concordances? Qu'il faut bien que les gens de la paix prennent leur parti d'être jaugés parfois aux jauges de guerre, eux et leurs histoires, par les anciens combattants. A l'auteur d'un des romans cités plus haut, on reproche d'avoir du mépris, de la désinvolture, de l'indifférence. C'est qu'il voit les affaires de la paix en rapport avec celles de la guerre. La disproportion le fait rire! Il pense avec l'Alain de *La Guerre à vingt ans* : « A présent, des domaines s'étendent qui sont un néant pour nous. »

Un Claude qui, s'éveillant du coma de ses blessures, met plus haut qu'une épouse pourtant aimée l'ami *qui le trompa avec elle*, parce que cet ami fut son second dans « l'équipage » de guerre, et regrette que ce soit son visage à elle, et non celui du traître, qui se penche sur sa résurrection; un Alban qui s'impatiente des pleurs de son amoureuse, parce qu'il a vu des officiers pleurer silencieusement à l'approche de l'agonie; un Alain qui, au côté de son amie, et plein d'ivresse, a cependant la « nostalgie » de là-haut, et « peu à peu oubliant la jeune femme », lui dit, jusqu'à l'attrister, la grandeur de la vie sur le front : voilà des désadaptés qui jurent avec nos héros de boulevard et vont jeter quelque trouble dans les habitudes psychologiques d'une société faite par la paix. Les critiques littéraires se voilent la face, proclament de Claude qu'il est « invraisemblable », d'Alban qu'il est « un monstre ». Il vaudrait mieux reconnaître que ceux qui ont débuté dans la vie en faisant la

guerre de 1914 ne peuvent pas avoir la formation sentimentale qu'ils ont eue, eux les critiques, à travers quelles expériences? hé, n'en ricanons pas, à leur place nous eussions eu les mêmes. Sans doute, la vie journalière finira par détendre ces guerriers. Mais la guerre dernière est trop proche, la guerre future trop peu conjurée pour qu'ils n'aient pas des réveils où ils s'écrieront avec Alban : « Voici ce qui importe et voici ce qui n'importe pas. Tenons-nous bien à ces catégories que nous délimitâmes sous la clarté de la mort. » Et ces désadaptés, si parfois ils s'adaptèrent, de maudire leur adaptation comme un reniement. En vain déguisé en femme, Achille s'élance sur une épée. Ce n'est plus pour l'usage homicide, mais pour la jeter dans le plateau d'une balance ou pour trancher des nœuds misérables.

Quelques-uns, repassant avec obstination sur ce qu'ils ont souffert, cherchant à en tirer le profit que la victoire ne leur a pas donné, verraient volontiers tant d'épreuves comme le fondement d'un bonheur qui leur serait dû, la guerre comme une source inépuisable de droits. « Au moins, qu'elle ait servi à cela, répètent-ils sombrement. Désormais, à cause de ce que nous avons souffert, dites-le! dites-le! que tout nous est pardonné d'avance. » Sur ces bases ils seraient disposés à absoudre une guerre qui enfin paye, dans le sentiment de ces corps francs qui faisaient les « coups durs », parce qu'ensuite, pendant huit jours, peu d'abus leur étaient interdits. Il ne s'agit pas de défendre une thèse indéfendable, s'il reste que, dans certains cas, l'indulgence doit être acquise à des hommes qui ont beaucoup mérité, peu demandé, et peu reçu. Il ne s'agit même pas, on le comprend bien, de se figer dans une attitude anachronique et inhumaine, rendant toute vie sociale impossible, comme c'en serait un trait, par exemple, de siffloter à propos d'une mort, sous prétexte que sur le front elle eût passé inaperçue : cette éclatante logique est interdite aux êtres raisonnables. Mais l'évangile de notre vie sociale n'a qu'une valeur relative : voilà ce que la guerre a montré à ces hommes. Quand ils le retrouvent, ils en voient le bon et le caduc, et cela se justifie, qu'ils fassent un choix. Ce qui se justifie, c'est le besoin de mettre chaque chose à son rang, en s'inspirant, pour donner ce rang, de la table des valeurs révélée par la guerre, par cette guerre où

« on savait », où « l'esprit approcha le fond des choses ». Ce qui se justifie, c'est qu'ayant craint, estimé, aimé des objets qui en valaient la peine, on ne veut plus craindre, estimer, aimer, à cause d'opinions ou d'usages, des objets qui ne la valent pas. Ce qui se justifie, c'est qu'il y a de vieilles armes qui ont perdu leur tranchant, de petites peines qui ne retrouveront plus la compassion qu'elles avaient coutume d'usurper, des contrées que nous demandons à survoler d'un œil distrait, des personnes à qui nous laissons avec joie le pouvoir de nous être agréables, mais à qui nous refusons énergiquement le pouvoir de nous faire souffrir. On ne veut pas renoncer aux douceurs, aux arabesques de la délicatesse. On veut la mettre à sa place, et n'en prendre que ce qui vous est bon. On ne veut pas être le jouet de n'importe quoi ou de n'importe qui. On ne veut pas perdre ces heures qui furent sauvées par dix miracles. On ne demande pas la liberté de la vie, si liberté est le faux nom de licence : on demande une vie désencombrée. « On demande... », je suis bien bon ! je veux dire qu'on la crée telle. Mais ne vous effrayez pas : on ne fera pas de mal à ce qu'on aime.

C'étaient là les sentiments dont j'étais occupé, en ce jour que je m'acheminai sous l'égide de la citadelle reconquise vers le sommet où la Douleur accroupie poussait une voix léonine. Un ciel violet écrasait Douaumont, livide comme une chose qui a saigné. Le fort n'était qu'une faible crête, longue et plate, telle que la dalle d'égorgement sur les « hauts lieux » de l'ancienne Asie. Et c'est vrai que, précisément, sept cent mille victimes ont été ici sacrifiées.

Trois cent cinquante mille Français, sur un front de vingt kilomètres, dont deux cent cinquante mille en six mois. Autant d'Allemands, dit-on. Formidables atomes qui étourdissent comme le nombre des étoiles. J'en foulais peut-être un que j'eusse aimé. Pierre marchait sur les eaux pour aller à Jésus, mais comme il commençait d'enfoncer, il eut peur et cria : « Seigneur, sauvez-moi ! »

La terre est une crème écumeuse au fond d'un mortier, semblable aux empâtements d'huile de certains peintres. Bien entendu, on ne distingue plus les entonnaires. Les trous d'obus devenus l'indice des secondes

lignes! Les trous d'obus annonçant la terre promise! On pense à cette armée ancienne qui, sortant des déserts d'Afrique, où elle n'avait pas rencontré une vie, salua de cris de joie les premiers lions.

Comme je la sentais proche de mon cœur, cette terre à jamais inapte au frivole! Blessée, elle avait pris la soudaine magnificence des blessés, comme eux épurée de l'accessoire, agrandie à l'infini, couronnée de silence, passée des médiocres contacts au mystère d'un formidable secret, entrée dans une gravité immortelle. Chacun de ses points avait été sanctifié par une souffrance particulière, comme chacun des points de l'autel est encensé singulièrement; chacun de ses points en restait terrible, éclairé par la souffrance comme par une lampe allumée dans ce soleil. Les braves hommes qui étaient venus de toutes les parties du pays pour être ici la prise de la mort, qui s'étaient rassemblés sur cette étroite bande de sol (ah, c'était petit, le front, si vous saviez!) pour y verser comme de l'eau le plus pur de leur vie, puis leur vie, avaient fait d'elle une matière sensible, imbibée d'âme comme certain marbre l'est de lumière, plus vivante avec sa croûte de morts qu'aucun des lieux où la vie pullule. Je songeais à ces grosses pierres « couleur de sable » qu'on voyait vis-à-vis le petit temple de Prométhée en Phocide et qui rendaient une odeur pareille à celle des corps humains. Je marchais sur cette terre humaine comme sur le visage même de la patrie.

Si certains s'étonnent : « Monté à pied jusqu'ici? » je comprends que la réponse vous vienne : « Je n'ai pas monté. On m'a monté. » On dit cela et on s'arrête. On a peur de céder à de la surcharge, à du « style ». Cette réalité exténue tout art. On a peur d'en parler, tant on craint l'artifice. On voudrait que la phrase collât sur l'émotion, transparente comme un voile d'eau. Hélas! fleur suprême du charnier, un stylographe change des *comme en ainsi que*. Tout finit en jeux de mots.

Pauvre sang, pauvre sang. Je revoyais ceux que j'avais aimés, — de toute ma camaraderie, je ne sais pas dire plus. Mes frères dans le tiers ordre de la guerre... Je revoyais tel jeune visage, tel faible et dur jeune visage sous le casque, avec les taches de rousseur (une mère les connaissait bien), les cernes nacrés de l'épuisement, la miraculeuse enfance derrière les mangeures de la fièvre

et la sueur noire; et tous les garçons et les hommes, ceux qui avaient choisi de mourir et ceux qu'on fouaillait en avant pour qu'ils meurent, tous les boucliers d'autres hommes qui jouissaient et les moquaient; et repoussant tout ce qui depuis un an de paix les avait recouverts, je me jetais vers eux avec un regret, avec un respect, avec une pitié qui étaient des noms de l'amour. Je leur demandais s'ils avaient pardonné, je m'accusais de n'avoir pas assez fait pour eux, j'avais honte qu'une autre tête pût s'appuyer sur l'épaule où s'était roulé pour y mourir un de ces innocents. Et le serment que prononçait l'éphébie athénienne : « Je ne déshonorerai pas ces armes sacrées. Je combattrai pour mon foyer et pour mes dieux, seul ou avec un ami. Je n'abandonnerai pas mon compagnon dans le combat », je le complétais ainsi en vue de la paix : « Je n'abandonnerai pas davantage mon compagnon après le combat. Je réglerai mes rapports avec les hommes sur cette pensée que chacun de ceux que je croise a été, eût pu être ou sera demain pareil à lui. Je porterai dans ma poitrine son sacrifice pour lui confronter tous les actes, tous les sentiments, tous les jugements que je serai tenté de faire miens, et pour les accorder à lui sans interruption. »

Serment pour moi trop facile, en vain je voudrais ne pas le tenir. Puisque je me reconnais captif du songe, incapable de me déprendre des trois ou quatre passions simples que je menai sans frein dans le cercle de la guerre, non point redescendu avec les camarades à la dernière relève, mais resté là-haut dans la tranchée déserte, comme ce guetteur imperturbable, debout contre le parapet, une balle au cœur et veillant toujours.

II

CHACUN sentait le besoin que se dressât un reposoir à mi-côte de Douaumont, comme s'il était impossible d'arriver au faite sans être tombé à genoux. Il fallait aussi donner une sépulture aux ossements non identifiables de Verdun, qu'on rencontrait jusqu'à un mètre cinquante de profondeur. Quelqu'un pouvait dire cette parole saisissante et qui demeure vraie : « Si tous les hommes qui sont morts ici se levaient, ils n'auraient pas la place de tenir, parce qu'ils sont tombés par couches successives. » Sur nos fils, nos frères, nos camarades, surpris dans un état indigne, on braquait des kodaks qui ne valent guère mieux que les mitrailleuses. On écrivait son nom sur leurs crânes, suivi des lettres : U. S. A., que je lis ainsi : un sacrilège affreux. On emportait leurs crânes dans la cantine de son auto. Les peuples sans passé ont besoin de « souvenirs ». Déjà Washington montrait pieusement une des clefs prétendues de la Bastille, qu'on fabriquait à Paris par douzaines à l'usage des amis de la liberté.

Du culte des morts, en tant que morts, on peut disputer. Des gens peuvent dire : « Pourquoi saluer dans son corbillard un homme que je n'eusse pas voulu saluer dans la vie ? Et vous, chrétiens illogiques, qui attendez, pour honorer cet être, l'instant où l'âme l'a quitté ! » Pour moi, comme le moine Joseph Bernier, de qui nous parle Chateaubriand, je demanderais volontiers qu'on jetât mon corps à la voirie. Mais foin ici de nos singularités ! La plupart des hommes se trouvent devant ces morts délaissés dans la croyance des anciens Grecs ; ils les entendent qui errent et se lamentent jusqu'au temps qu'un lieu de repos leur sera donné. « Ce sont les morts qui se vengent de ce que vous ne les ayez pas encore ensevelis », me disait une paysanne, un jour que des obus, qu'on faisait éclater, avaient blessé des pèle-

rins. Parole, sentiment qu'on daterait de quatre mille années.

Au début de 1920, dans le vent de ces hauts plateaux — ils semblent faits pour qu'on y soit tête nue, — un chef qui avait disposé de ces fantômes, un prélat qui les avait bénis décidèrent d'édifier, par souscription nationale, l'Ossuaire de Douaumont. On le nommait sanctuaire de la piété. Plus ardemment encore je l'invoquais en moi-même : reliquaire de la vie meilleure et autel de la sainte force.

Deux ans plus tôt, j'avais remarqué dans un numéro de *L'Illustration* un projet d'ossuaire pour Verdun, œuvre de l'architecte André Ventre. Dans ce projet c'était le fort même de Douaumont, arrangé, mais aussi peu que possible, qui était converti en ossuaire. J'allai voir M. Ventre, et en juin 1920 j'écrivais à Mgr de Verdun : « La situation culminante de Douaumont; le monument fait de la matière même qui a résisté et souffert, toute couturée et blessée, et non de pierre indemne, un peu choquante au milieu de cette dévastation; le lieu de la défense devenant le tombeau; le style sobre, viril et guerrier que nous voulons, obtenu tout naturellement puisque c'est ici une forteresse, et quelle forteresse! la grandeur de ce monument enfoncé dans le sol comme par le poids de tout ce qu'il a vécu, tassé et à ras de terre comme tout est à ras de terre ici; ce mur de pierre, symbole du mur humain opposé à l'envahisseur; enfin le caractère absolument sans analogue, absolument propre à Verdun et inséparable de Verdun qu'aurait un tel ossuaire : tout contribue à donner à ce projet une beauté telle que, si elle est possible, il y a pour nous un devoir, dans le sens le plus précis du mot, à employer nos forces afin qu'elle puisse exister. »

J'ajoutais qu'aménager le fort en ossuaire, c'était réduire d'un cinquième au moins notre dépense. Et je revenais, pour finir, sur le grand style dépouillé du projet : « La foule suit le culte sur le parvis même du fort. Le souvenir de ceux qui accomplirent tout à même la terre et sous le ciel est commémoré à même la terre et sous le ciel. Nul intérieur d'édifice, ni les sculptures ni les peintures les plus admirables, ne valent l'aridité sublime de ces lieux conservés presque intacts, tels même que les ont connus les combattants. »

Trois jours plus tard, le maréchal Pétain sabrait d'un coup mon espérance; j'avais, tout simplement, déclassé un fort qui ne l'était pas. Raison péremptoire! Mais nos entreprises, depuis lors, ont vécu pour moi dans un regret. Si c'est un regret, l'ombre que porte un rêve.

Le lieu fut donc choisi, à l'emplacement de l'ancienne ferme de Thiaumont, sommet d'où l'on peut lire, comme sur un plan en relief, toute la carte de Verdun. Il y a des paysages qui sont plus chargés de passions, ou de culture, ou d'histoire. Il n'y en a pas qui soient plus chargés de la gloire profonde de l'homme.

La terre du Campo-Santo de Pise fut apportée du Golgotha. Celle de Douaumont est naturellement terre de Calvaire.

L'ossuaire — neutre — sera entouré d'une chapelle catholique, d'un temple protestant, de monuments commémoratifs musulman et israélite. Je m'étais demandé ce qu'on ferait pour les libres-penseurs. Ce sont des libres-penseurs qui m'ont dit : « Nous aurons l'ossuaire. »

Ceux qui recevaient les offrandes virent apparaître, tournée en piété, la même délicatesse de cœur qui avait fait la vaillance fraîche des soldats. Chaque pièce d'argent était tirée d'une blessure de la chair française. Le donateur se relevait éclairé des rayons du sacrifice. Quelquefois nous croisions aussi, pour que ces beautés apparussent plus pures, de fameuses âmes de faquins.

Les inspirations sans règles de l'amour faisaient sortir de raisons contraires un geste unique. Une mère donnait « pour son fils qui a été tué »; une mère « parce que son fils est revenu ». De pauvres écritures traçaient sur des feuilles de calepin les mots parfaitement désintéressés, libres de la chair et du sang : « En mémoire de mes chers camarades », inscription peut-être de toutes la plus haute, et qui nous interdit à jamais l'emploi de l'adjectif *cher* pour signifier l'indifférence : je me suis permis de la reproduire au fronton de ce livre-ci. Une vieille campagne terminait par ces mots une lettre dont l'orthographe ferait crever de rire nos gens des villes : « Il fut envoyé en patrouille et ne revint plus. Il y a une destinée qui nous conduit. » Y a-t-il une destinée qui nous conduit? Il me semble que nous en faisons un peu ce que nous voulons, à condition de ne pas vouloir l'impossible. N'importe, la phrase est assez belle. Toutefois,

n'écrivons jamais sur ce ton-là. On nous accuserait de manquer de naturel.

Pour moi, je respirais plus large. L'aimant perd son pouvoir à rester trop longtemps sans être tourné vers le nord. Pendant que mon corps recherchait, sur les terrains de jeux, sa prodigalité animale de là-haut, mon âme se rechargeait d'élévation à l'âme de la guerre.

Il y a parfois une grande douceur, une douceur inexplicable auprès des lits d'agonie. On se comprend à demi-mot avec ce mourant de qui nous séparaient jadis mille barrières; on lui sourit, et on lui refusait ces sourires dans le temps qu'il en eût défailli de bonheur; la mort la peut enfin, cette amitié que n'a pas pu la vie. Qu'on nous laisse donc dans cette pure solitude, à copier sur cette main sans réponse la même caresse — la même! la même! — que nous faisons il y a une heure sur la main de la petite bien-aimée. Nous pleurerions si un intrus, ouvrant la porte, gâcheur de mort, allait nous voler cette intimité solennelle en nous suivant dans cette région de l'espoir dépassé où s'étend une mystérieuse accalmie. Ainsi avec les morts de Verdun je me sentais à demi complice, comme avec le tonnerre, comme avec l'éclipse, comme avec les grandes manifestations de la nature. Quelle peur pouvaient-ils me faire, disjoints, demi-poussière, quand, cadavres et répandant l'odeur (pas plus gênante que celle du brûlé ou du moisi), je m'endormais avec ma tête dans le creux entre leurs omoplates, comme si jamais je n'avais connu d'autre oreiller?

Tenons-nous bien pour résister aux appels du dépouillement absolu. Ces déserts vous enflamment comme un Capitole. Prendre, ou me dépandre? C'est à tirer au doigt mouillé. Il y a une ambition de l'âme qui tend indifféremment vers le haut et vers le bas. Je désire tout, avec une prodigieuse indifférence.

Dans une baraque provisoire, les cercueils s'amoncelaient; ils sont aujourd'hui près de trois cents. Un prêtre, ancien combattant, veilleur du jour et de la nuit, prit la garde de cette éternité. Là, chaque matin, la messe est dite. Voici le malheur capté comme une force cosmique, pourvu d'un sens et d'une direction. L'inepte confusion devient le champ de la pénitence.

Chrétiens, nous approuvons. Jésus-Christ est le levain qui peut faire rendre le plus à ces terres. Il est même

regrettable qu'on ne leur ait pas permis de produire leur fleur : un couvent de trappistes, qui eussent relevé les ossements. Quand on se représente les entreprises de l'ancienne France, on est navré de voir les occasions de grandes choses, ou seulement bonnes et convenables, dont les hommes de nos jours ne profitent pas.

Incroyants, nous disons de même : « Bon. » Vidée de sa signification dogmatique, la croix garde une valeur de symbole. Nous vivons sur la vitesse acquise de nos sentiments. Nous honorons des morts et nous ne croyons plus à l'au-delà ; nous sommes remués par la vue de la flamme sous l'Arc de Triomphe et nous ne croyons plus à la divinité du feu. La foi disparaît : la piété reste et se satisfait avec ce qu'elle peut. Mais quoi, vous dites que ces cérémonies vous gênent, parce que vous estimez qu'il n'y a rien ? Eh bien, s'il n'y a que du rien, il n'est pas à craindre qu'elles l'entament. Le rien se défend seul.

Je n'oublierai pas, non, je n'oublierai pas cette odeur de bois frais — odeur de baraquements, d'ambulances, odeur de guerre... — où se mêlait le parfum douceâtre des gerbes fanées, tandis que le pasteur des morts me racontait de quelle Légende Dorée son ermitage est devenu l'âme. Les trois petits enfants qui communierent, sanglotant sur des pères qui n'étaient pas les leurs ; la mère et la marraine qui vinrent ensemble ; les deux mères qui, sur des lits de camp, passèrent la nuit au milieu des cercueils ; et d'autres enfants, et des envoyés de l'étranger et des provinces, et des rois avec leurs présents, comme s'ils avaient vu, eux aussi, une étoile... De ce charnier incompréhensible, des milliers d'êtres sont repartis avec douleur et repartis sans douleur. Ils ne savaient qu'un nom obscur sur la carte. On leur dit : « Tout ce qui a été retrouvé par là est dans cette bière... » Les voici agenouillés devant le possible. Consolations étonnantes, je m'agenouille à mon tour devant vous.

J'ai demandé au chapelain : « Qui vient surtout ? Enfants ? parents ? épouses ? » « Surtout des parents », me dit-il. Les premiers jours que je fus au feu, je pensai d'écrire quelques lettres, au cas où... Quatre, cinq noms me vinrent, dont certains étaient le bruit de ma vie. Un à un, je les écartai ; non, ces êtres-là, tout bien revu, ne valaient pas cette confiance suprême. Après cette épreuve, qui est ce qu'on peut trouver de mieux pour mesurer à

quel point on est seul, j'écrivis une lettre unique. Mon père et ma mère étaient morts, j'écrivis à ma grand'mère. Il n'y a que nos parents qui nous aiment.

Au pied du monument s'étendra un cimetière de vingt mille corps, entiers ceux-là, l'ossuaire étant réservé aux os épars. On voit déjà les premières tombes, quelques-unes fleuries, et le vent met l'émoi chez ces bonnes fleurs, qu'on ne se sent pas le courage de rassurer. Des tombes portent un nom, d'autres seulement un prénom : « Un inconnu, prénom Marcel. » C'est quelque chose d'assez touchant qu'un cadavre dont on ne sait rien, vraiment rien de rien, que les syllabes qu'il entendait murmurer dans son cou et sur sa bouche. Ici et là, sur un renflement qui n'est pas plus bombé que les autres, la croix étale l'inscription : « Deux Français. » Ils sont terriblement unis, ces deux êtres qui ne se parlèrent sans doute jamais, qui peut-être même ne se sont jamais vus. Et on a l'impression qu'ils dérobent un peu une récompense qui devrait être réservée à quelques-uns; il y a des heures où l'on mourrait bien tout de suite, si c'était pour faire cercueil à deux avec ce qu'on a le plus aimé dans la vie. Quand je partirai à la prochaine mobilisation (rendez-vous Place Hébert, et prière d'avoir son casque : ainsi parle un feuillet d'un rose d'idylle), ne frémirai-je pas en imaginant quelles privautés le fossoyeur me prépare? Ma foi, non; cela m'est assez égal, s'il est tombé comme un brave homme, pour qui je devrai me serrer un peu. Je serai trop content d'accueillir avec gentillesse ce dernier camarade.

Quand la moitié d'un million eut été recueillie, la première pierre de l'ossuaire fut scellée par le maréchal Pétain, bénite par Mgr Giniéty. L'antique génie militaire présidait à cette cérémonie, austère comme l'idéal auquel elle était dédiée. Le silence des consécrateurs convenait au repos des hommes qui avaient accepté en silence, qui avaient souffert en silence, qui étaient morts en silence. Il n'y eut pas un discours. Mais, debout sur la crête d'un entonnoir, le maréchal raconta la bataille. Faisant une pause après chaque phrase, afin qu'elle fût traduite pour les étrangers présents, son récit en prenait le rythme scandé qu'ont les inscriptions sur les pierres, comme si dans cet instant même il le composait en vue du temple de la gloire. Avec un claquement voluptueux,

les obus qu'on faisait éclater dressaient contre l'horizon de denses fumées noires qui restaient un moment sans se défaire, pareilles à de grands arbres solitaires dans l'étendue.

Et maintenant la pierre est seule, comme un jalon sur une route surhumaine, et elle attend. Ce piédestal du vide soutient un rêve.

III

DANS le magma humain des « régions dévastées » poussent des sous, des rubans, des jetons de présence. On vous traite d'illuminé si vous ne mettez pas du groin là-dedans. J'ai vu des gens devenir rouges de colère quand je leur demandais de faire quelque chose pour les morts. « Les morts ? » me jetaient-ils, avec haine. Que d'objections contre le néant¹ !

Je me rappelle ces soirs quand j'avais erré tout le jour dans la campagne de l'Aragon ou de l'Ampurdan, et qu'avec la nuit j'arrivais sous les murs de quelque petite ville longuement désirée. Tout de suite, je cherchais l'église, j'y faisais une halte. Or, j'en étais à peine sorti que, sans trop le vouloir, mes pas me portaient vers un autre sanctuaire ; et toujours, mû par cette sorte d'inspiration qui vous dirige à travers une cité inconnue, toujours je me retrouvais devant un nouveau portail ; et toujours j'entrais, passant des heures à échouer ainsi d'église en église, comme s'il y avait encore le droit d'asile. Ce n'était pas dévotion, certes. Ce n'était pas besoin de retrouver une patrie spirituelle, nul mal du pays ne m'opprimant en Espagne, où maintes fois j'ai vécu. Non, mais dans ces lieux clos toute l'âme de la région se concentrait et trouvait son expression. A la lettre, l'église me délivrait. Représentons-nous des hommes, des femmes, meurtris par la guerre, débarquant dans la boue éternelle de Verdun, puis gagnant un Douaumont laissé par nous à l'abandon. Que voient-ils ? Un désert où revient par plaques un peu de vie malingre. Qu'est-ce qui leur parle ? Les tranchées, les abris sont comblés, couverts d'herbes ; une solitude morne se développe ; moi-même, si ouvert au ton dorien du front, il y a des instants où cette continuité dans l'austère me donne la nausée, de sécheresse et d'ennui ; j'ai besoin des délices comme d'un bain. Où prier, si on a la foi ?

Sinon, où se recueillir? Quelques minutes, l'esprit, l'âme vont et vont sans pouvoir se poser sur un objet, se loger dans une forme; l'attention vague à l'infini et s'affaiblit en s'étendant; obscurément une pensée prend corps : « Il ne nous reste plus qu'à revenir. » Quelle déception, de n'avoir pas souffert davantage! Est-ce là un manque grandiose? Dites un manque qui glace les os et le cœur.

Ce qu'est aujourd'hui déjà, pour le pèlerin, la mauvaise baraque de l'ossuaire provisoire, permet d'imaginer quel rôle de poste de secours, au sens le plus élevé du mot, jouera demain l'édifice projeté. On voit d'abord son drapeau immense manié par les vents hautains : ces trois couleurs semblent rappeler que sur ce champ de bataille il n'y eut, du côté des « alliés », que de la mort française. Longtemps on ne voit qu'elles, puis le petit bâtiment apparaît au ras de l'horizon, si bas, si serré par l'étendue qu'on s'étonne qu'elle ne le broie pas. C'est un poste perdu dans la brousse africaine, une embarcation au-dessus d'une mer pétrifiée dont les moutonnements sont faits par des morts. Pourquoi ai-je précisé : poste de secours « au sens le plus élevé du mot »? Au sens concret aussi; un gîte matériel et spirituel, battu par une solitude démontée. Toute l'émotion, qui s'éparpillait dans le plus aride des spectacles, est ici recueillie, concentrée. Ce n'est plus ici cette terre indifférente qui protégeait et abandonnait, au hasard, celui qui mourait pour la défendre aussi bien que l'injuste assaillant. Il y a des lampes, des fleurs, de la tiédeur, des objets faits par la main patiente de l'homme et qui deviennent si amicaux parce qu'on est saturé de la nature. (Jamais on n'a couru vers les musées comme au retour du front.) Les piétés s'y chauffent l'une à l'autre. Votre voisin qui souffre, cela vous est une raison de plus pour souffrir, et cependant, miracle! c'est votre souffrance qu'il allège...

Mais laissez que je vous dise ce que fut pour moi l'ossuaire provisoire, ce soir du dernier hiver, quand j'y montai par dix degrés de froid, le visage contracté sous la bise, avec un fusil que j'apportais à l'abbé, car les renards, les sangliers et les loups mènent là-haut leurs courses hagardes à l'heure où la mort fait sa ronde.

Cela fait par l'étendue déserte une symphonie couleur de guerre, ces ocres, ces gris, ces bruns passés, ces verts

éteints, et, dans les bas du sol, cette eau glauque et vitrifiée, sous un ciel couleur de plomb. Ce qu'il y a de plus adorable au monde, c'est une vie violente en compagnie de gens qu'on aime. On voudrait marcher ici à côté de quelqu'un de cette espèce-là, dans la conscience de tant de malheur et dans la promesse de le justifier. Il faut avoir peiné longtemps à travers ces solitudes glaciales, maintenant couvertes par la nuit, pour connaître le prix de cette petite roseur qu'est à l'ossuaire une vitre éclairée, découverte avec la même émotion qu'après l'attente et les mille obstacles — pardonnez-moi — un carré de chair nue. Une lampe! Du feu! Un chien qui vous caresse (étant chien de garde)! Des chats qui ronronnent à faire crouler la cahute! Des colombes roucouleuses! Et, ma foi, une bonne odeur de café! L'industrie de l'homme a créé ce petit havre contre l'hostilité de la nature avec les mêmes soucis que les premiers ancêtres, dix mille ans avant l'ère vulgaire. Et moi qui étends les mains devant le fourneau, qui me carre lourdement sur ma chaise, qui m'abandonne à la bienveillance, qui coule un œil éloquent vers le *jus*, je reproduis les gestes millénaires du pèlerin reçu au foyer.

Dans *Le Triomphe de la Mort*, d'Orcagna, tandis qu'en bas se putréfient les cadavres, là-haut, dans leurs retraites aériennes, les solitaires lisent le missel et traient la chèvre. O poésie des persévances éternelles, quand l'abbé, au milieu du charnier, appelle ses pigeons et les nourrit dans sa paume! Il m'a dit : « Vous pouvez... » Je mets ma main en cornet; je sens à la fois la piqure du bec et le velours du col... Dureté et duveté, presque ensemble : la vie, dans le style où elle me plaît.

Hélas, si le prêtre lâchait une de ses colombes, pour voir ce qu'il en est de nos déluges (de fer et de feu, aujourd'hui), l'oiseau reviendrait-il à l'arche avec dans son bec un rameau d'olivier? On n'en a pas fini d'entendre la voix qui cherche dans ces ravines affreuses, et crie : « Qu'as-tu fait de ton frère? »

J'aime cette simplicité profonde qui est la nôtre, et ma fatigue épurée. Je l'ai aimée dans la guerre, et, enragé par le fatras où je voyais se débattre une société nouvelle pour moi quand j'ai été repris par la paix, j'ai tenté de la retrouver, faute de mieux, dans la rudesse garçonnière des sports; je fusse aussi bien, plus libre

d'affection, allé la chercher aux colonies. Un jour, un *intellectuel*, qui passait en touriste à l'ossuaire, s'étonna de m'y trouver, et plus encore d'apprendre que je lui donnais de mon temps. Il me dit : « Que trouvez-vous là pour l'intelligence ? N'auriez-vous pas mieux à faire ? » J'aurais voulu lui répondre par le mot d'Émile Clermont : « Comment ne sentez-vous pas la vulgarité qu'il y a à penser à propos de tout ? » Mais déjà il était parti ; son grossier raffinement souffrait dans cette atmosphère ; il avait l'air d'un diable aspergé d'eau bénite. C'est qu'ici je n'ai pas à chercher à comprendre ; je fais confiance à des mouvements primitifs qui, depuis les âges les plus reculés, ont donné aux hommes l'impression qu'ils les portaient plutôt du côté du bien. Cela me suffit, je ne m'inquiète pas si cette impression est fondée ; je tiens à la religion plus que je ne tiens au divin. Ces sentiments élémentaires, qui traversent les siècles sans changer, avec la longueur pathétique des ombres au crépuscule, reposent des créations de la pensée et des audaces de l'acte. On se détache et va à l'aventure. On se relie et se laisse emporter. Si la synthèse est décidément trop difficile, épuisons la vie par l'alternance. — Mais au diable les réflexions, ou demi-réflexions ! Le plus aimable des chats, dans son sommeil, s'étire avec une langueur innocente, un je ne sais quoi d'enfantin ou de féminin. Plus rien à faire avant que je ne l'aie pris sur mes genoux. Mieux qu'au poêle mes doigts se dégourdiront contre cette petite vie battante qui soudain, dans l'isolement et la détresse de la mort, m'a rappelé toutes les chaleurs des êtres.

C'est à cette heure qu'il faut pénétrer dans la baraque qui tient lieu, provisoirement, de chapelle et d'ossuaire. Une odeur sucrée vous y surprend, de sapin, de chanvre et de fleurs fanées. L'intérieur est dans une obscurité presque complète, avec sur l'autel la lueur rouge de la lampe. Les cercueils pleins de débris d'hommes s'étagent l'un sur l'autre de chaque côté ; soulevez un des couvercles, vous touchez ces choses blanchâtres et sèches. Par les carreaux, on voit à la ronde l'étendue que fendille le froid, pâle, un peu bleuissante de givre, de poussière et de lune, et un papillon de nuit, qui est entré avec vous, peuple d'une présence tremblante toute cette pieuse magie. *Animula vagula, blandula...* L'âme du mort,

sur les sarcophages, était représentée quelquefois par une figurine aux ailes de papillon. On rêve que la part spirituelle de tous les morts de l'ossuaire est entrée dans cette petite forme voletante, qui vague et heurte aux murs, dans ce lieu du *repos suprême*, toutes les incertitudes et tous les apeurements de la vie.

Ces ossements sous la lune, et que veille une flamme pensante, c'est quelque chose. Il faudrait que cela fût aussi quelque chose d'incontesté.

Dans cet ossuaire, indifféremment débarqués par les auto-cars, s'arrêtent des Français qui « croient » et d'autres qui ne croient pas. Des Français qui jugent ces carnages inévitables, avec un bref soupir s'y résignent, puis tablent sur eux, et d'autres qui tiennent qu'une telle attitude est responsable de ces carnages. Des Français qui dans ce prêtre, dans ces drapeaux, subodorent un état d'esprit qui serait une menace pour la société, et d'autres pour qui ce prêtre, ces drapeaux sont l'indice évident du vrai et du bien. Tous ces hommes, je le veux, sont sincères, et, les voyant se rencontrer avec des sourires, alors qu'il y a en eux de telles oppositions sur ce qui est essentiel, j'admire que la vie sociale ait émoussé à ce point l'impératif de Dante : « C'est avec un poignard qu'on défend la vérité. » Certes, je les envie, tellement calés dans leurs certitudes et leurs mépris pour ce qui n'est pas elles, forts comme des ânes, parce que butés comme eux, et avec cela la bonne conscience par-dessus le marché. Mais je me tourmente qu'on ne puisse réduire à l'unité l'idéal, et je voudrais amener l'idée de l'ossuaire sur un terrain où elle fût reconnue avec cette unanimité qui fait trembler le cœur.

Cette victoire, si à la prochaine guerre Verdun est pris, quelle ironie de lui avoir consacré un monument! — Mais valait-elle un monument? Cette victoire est-elle un bien? — Ces deux thèmes nourrissent des objections que j'ai le bonheur et le malheur d'entendre toutes. Notre entreprise est sujette à tous les caprices de la caducité. Par un demi-siècle de tension excédante, Auguste, Charlemagne fondent l'Empire, et par une heure ou une minute d'imbécillité ou de lubie, leurs successeurs détruisent du tout l'Empire. Napoléon laisse la France plus petite qu'il ne l'a trouvée. Nous travaillons sur une toile de Pénélope où l'ouvrage des mains

du jour est défait par les mains de la nuit (et plus encore peut-être les plus grands, puisqu'il semble d'expérience qu'un génie médiocre réussisse où un génie grand a échoué, et qu'en général ce qui subsiste un peu a été fait par des hommes du second choix). Notre entreprise est sujette à toutes les vicissitudes de l'opinion. Avec les théories médicales, avec les hypothèses de la science, avec les systèmes philosophiques, les valeurs morales se succèdent à la vedette comme des boxeurs, et sombrent cruellement tour à tour. Le sang versé n'est pas un gage de vérité; c'est une des mélancolies du monde qu'il y ait des points de vue d'où il puisse être blâmé. Un jour peut venir où le « Halte-là! » de ces hommes paraîtra un manque à gagner pour la civilisation; nous pesterions fort contre nos chers ancêtres s'ils avaient repoussé l'envahisseur romain. Eh bien, faisons la part du feu, ou plutôt de l'eau, vieux signe de ce qui s'écoule. A Verdun j'ai vu la gloire de l'homme, et pour trouver à nos morts un piédestal inexpugnable, je consens à n'avoir rien vu qu'elle. Peu m'importe quels étaient ses buts; peu m'importe si elle les a atteints; il me suffit qu'elle ait existé. Que tout soit remis en question, rien n'a prise sur cette vertu humaine portant en soi son accomplissement et sa fin, donnée au monde comme l'œuvre d'art, et comme elle bien pour toujours. O morts enfin hors d'atteinte! O morts deux fois dans le repos! Dédions l'ossuaire : à la Gloire de l'Homme.

IV

J'AI passé quelques jours à l'ossuaire, cet été. Je suis sorti de Verdun par Regret et Glorieux. Il y a cent trente ans, le quartier général du roi de Prusse était à Glorieux, celui de Brunswick à Regret, et ces noms, paraît-il, faisaient le sujet de maintes observations. Gœthe, entrant dans Verdun, qui venait de se rendre, trouva la ville « en partie ruinée. La chaussée des rues était dépavée et les pierres amoncelées contre les maisons ». On écrirait cela même aujourd'hui. Gœthe remarque qu'une bombe a heurté la porte d'un magasin de faïences, et que celles-ci sont toutes intactes. Il distingue là « l'indice d'une providence favorable ». Faut-il, comme la mode le veut aujourd'hui, inscrire cette parole de Gœthe, auprès de chacune de ses autres paroles, au Livre d'or de la Pensée? Ou faut-il l'inscrire au sottisier des grands hommes? Quoi qu'il en soit, supplions cette « providence favorable » d'étendre un peu au genre humain sa bienveillance pour les porcelaines.

Tête nue, sans veste, col ouvert, avec le « plan directeur », avec les vieilles bottes et le vieux bâton ferré, j'ai erré longuement par le bled. Sous un espace mystérieusement agrandi, de tout ce qui le brisait et qui est tombé, une nudité étonnée de ce grand vide et de ce soleil, où étaient hier l'objet et l'ombre. Pourtant quelques arbustes ont repris; leurs racines, en poussant, doivent charrier de l'homme. Ici, dans le ravin de la Caillette, les chardons étaient plus grands que moi. Là, un ruban de coquelicots ourlait sur chacun de ses rebords une tranchée, comme les deux bandes de pourpre de l'angusticlave. Par places couvraient l'étendue de vastes ombres charmantes de mystère; c'étaient des ombres de nuages; que d'ombre dans nos vies qui n'est produite que par des nuées! Et j'ai cru voir l'aigle solaire qui vient chercher les âmes des morts et les emporte dans

le soleil. Au-dessus de la ravine se haussait avec une lenteur attentive, comme en quête éternelle de sa proie, le vol tournant de l'épervier ou de la buse.

Quelquefois, par miracle, alors que tout ici semblait revenu à l'état de matière, je ne sais quoi a protégé un corps, dont un membre sort du sol, presque intact. Même dans ce dernier état, pas d'égalité pour les hommes.

Près d'un petit monument, de régiment ou de bataillon, je me suis étendu avec lourdeur. Sous un verre de table renversé, les parents, les camarades, quand ils érigèrent la pierre, ont roulé des cartes de visite, moins encore, des morceaux de papier où sont tracés au crayon d'humbles hommages. La mer porte des bouteilles où les morts parlent aux vivants. Les vivants confient à un verre leurs messages pour l'air peuplé de mânes, qui les liront aux pluies et aux vents.

A quelques pas de moi je trouvais une moitié de crâne. De Français? D'Allemand? Les « ramasseurs » prétendent s'y reconnaître. Jadis, après les batailles, on distinguait les crânes des Égyptiens de ceux des Perses à leur dureté, les Égyptiens allant tête nue. Les « têtes carrées* », selon nos ramasseurs, sont aussi des têtes plus dures que les nôtres, mais je ne sais pas si cette affirmation est d'ordre scientifique ou d'ordre patriotique. Dans le tissu osseux de ce crâne, mis à nu à l'endroit de la cassure, verdoyait une petite mousse d'un dessin tout à fait gracieux. Je fis mine de l'extraire; elle résista fort. C'est bien consolant de se dire que nos crânes ont tant d'attraits.

Étendu, voyant vos jambes devant vous avec les bottes qu'elles portaient à la guerre, et si crottées, si pesantes, si inertes, c'est cela même que vous auriez vu si vous aviez été à cette place, abandonné blessé dans la tuerie. Vous n'avez pas de peine à imaginer ce que vous serez quand vous tournerez au foyer d'infection.

Ce commerce de la mort vous est un frein. A reconforter des agonisants inconnus, leur tenir la main, faire la toilette et la veillée funèbres, quel surcroît de clairvoyance, de tempérance ne recevrait-on pas? Un amant

* Expression quelquefois employée en France, à cette époque, pour désigner les Allemands. (Note de 1962.)

de la vie n'a pas besoin de la foi pour réclamer des confréries de pénitents. Loin de nous donner le mépris de la vie, ces finalités nous en font sentir l'importance. On se précipite dans ses désirs : vanités, je vous veux ! Voilà retrouvée la vigueur de nos journées de permissions. Mais, « vanités », qu'est cela ? Il faudrait s'entendre. Il y en a qui devant les ruines ont le réflexe : à quoi bon vivre ? et nous parlent de la vanité des choses humaines. Leur sophisme oublie que le plaisir que nous donnons aux autres et à nous-même a atteint son but, quoi qu'il arrive ensuite, et qu'ainsi, où il y eut une heure seulement de plaisir vrai, il ne peut pas y avoir de vanité. A plus forte raison soixante années, qu'il ne tient qu'à nous de remplir d'heures belles et bonnes, je ne puis pas dire sérieusement que cela n'est rien. « Ensuite, le néant. » Eh bien, va pour le néant. Les écoliers s'empoisonnent-ils leurs vacances parce qu'en octobre il faudra *rentrer* ? Il n'y a pas là matière à soupirer, mais à prendre garde de ne pas perdre son temps.

Une telle attitude est, évidemment, trop simple pour ne paraître pas suspecte. Pour des civilisés au *n*.ème degré, c'est le bon sens qui est le suprême paradoxe ; le naturel, la suprême affectation. L'intelligence se sent menacée par cette passion pour l'agréable comme par la simplicité qui l'avoue. Elle travaille ferme à les faire prendre pour de la grossièreté.

De tous les points de l'horizon humain, si la mort s'annonce, je vois venir des raisons humaines de lui dire : « Soit. » Me reprochera-t-on de les exprimer ? En cette matière chérie des rhéteurs, rien ne vaut une expérience personnelle, si menue qu'elle soit, rapportée comme une observation clinique.

M'étant trouvé en vue de la mort, lui ayant parlé, je l'ai considérée avec familiarité :

à quatorze ans, à cause de la pensée qu'en quelque lieu je retrouverais Socrate et Marc-Aurèle, pensée où m'avait assuré un confesseur, soucieux d'abord, sans doute, de m'apaiser. Un tel sentiment, s'il prête à sourire, prouve au moins la puissance profonde que peut prendre la culture, et l'utilité pratique des grands hommes, qui croient toujours qu'ils seront oubliés ;

à la guerre, à cause du sentiment qu'il était « propre » de mourir là. Mais à la guerre, comme peut-être dans la

paix, il faut sacrifier tout pour tout avoir, et je n'ai jamais fait là-haut ce sacrifice lucide de la vie, qui *seul* permettait d'accomplir de grandes choses, et que beaucoup ont fait. Devant ceux-là je me sens bien petit;

depuis, étant à côté de quelqu'un, en me disant : « A côté de N., cela m'est égal de mourir. » Oui, vraiment égal. Acceptation simple. On est tout stupéfait de se voir justifier le plus traîné des titres de feuilletons : l'amour vainqueur de la mort. Pourtant c'est cela. Il faut le tenir pour acquis.

Et encore, d'autres fois, sous la menace, une indifférence, un détachement, la conscience qu'on se laissera aller, sans prévenir personne, sans « mettre ses affaires en ordre », ah, sans fla-fla, modestement... Le même besoin de silence et de solitude qui a été comme le cœur de votre destinée. L'excuse d'une certaine indifférence devant la vie, s'il lui faut une excuse, c'est qu'elle prépare à une certaine indifférence devant la mort. Mais tout ceci me donne de l'espoir : je suis sûr que cela se passera très bien.

On voudrait un livre où fussent réunies les plus belles pages qu'ait tracées l'homme pour s'encourager à mourir, et puis les récits des plus belles morts de l'histoire : morts de croyants, morts d'incroyants, morts d'espérants. Ce ne seraient pas des squelettes ni des pleureuses qui l'illustreraient, mais les images de ce génie de la mort sorti du songe des anciens. Jeune homme nu, aux ailes plus puissantes que celles des anges, avec je ne sais quelle grâce lointaine qui est comme le sourire de sa mélancolie. Ou bien enfant endormi, torche renversée, la tête un peu inclinée sur l'épaule, et qu'on appelle aussi l'Éros funèbre. La volupté est candide comme la mort. Le plaisir et le tragique grand ont le même goût, et il est bon.

Si je ferme les yeux, je sais gré de pouvoir les rouvrir. Si je m'éveille, j'admire que la mort, me voyant dans le sommeil, n'ait pas été tentée de prendre au mot un état qui la singe, et que tant d'organes, et si compliqués, aient continué de fonctionner sans surveillance, en loyaux serviteurs. Si je cours, si je bondis, je m'émerveille qu'ils aient résisté. Ce n'est pas la mort qui m'étonne, c'est la vie.

Et ce n'est pas la mort qui est sainte, c'est la vie. On a fait de la mort une chose trop importante. Elle est un

point de maturité où la vie éclate, et tout est dans l'ordre. La pierre du tombeau devenue la pierre de touche de nos actes! On croit rêver.

La mort est triste. Elle n'est pas odieuse. J'en veux aussi à la pensée, née avec les premiers âges, qu'il y aurait en elle une souillure. Il m'est impossible de me rebeller contre cette loi qu'il nous faut disparaître, d'autant moins insupportable que pas une fois elle ne s'est laissé violer. Ah, s'il y avait eu une seule exception! Mais non. Tous les dieux, et celui des chrétiens! Tous les héros! Une peine si universelle en est diminuée. Songeant au héros préféré, c'est une douceur de se dire : « Il a vécu cette épreuve comme je la vivrai. »

Je crains que ces considérations ne paraissent glacées, inefficaces. Je suis le premier surpris qu'étant gonflé d'instincts, et quand l'abstrait me tue d'ennui, la raison ait sur moi tant de pouvoir; mais avec soi il faut s'attendre à tout. Cela semble un affreux lieu commun d'école, que dire : « Quoi! Babylone a été rasée, et vous ne pourriez soutenir la mort d'un homme! » Eh bien, j'ose l'avouer, cet argument inhumain me touche. Cet argument m'aide à accepter. Le moindre m'y aide. Mourant à vingt-huit ans, je m'écrierais : « Tant d'hommes sont morts à vingt-sept! Une année de rabiote! » Il faut croire que je suis dans une disposition à ne pas me faire prier.

(Ou plutôt d'une humeur qui tourne tout à son bien. Si je devenais aveugle : « Je me dispersais, me dirais-je, dans un monde trop riche. Une partie m'en est dérobée. Ainsi je vais pouvoir connaître à fond le reste. »)

Nous pensons que plus nous aurons joui de la vie, plus il nous sera dur de la quitter. Cela est logique, et pourtant la proposition contraire garde sa force. La vie est une munificence du néant, et imméritée. Impie qui oublierait ou refuserait de jouir d'elle. Mais quand le néant viendra réclamer son prêt, ce qui est de bonne guerre, il me semble que, songeant aux joies qu'il m'a permises, je me sentirai plus reconnaissant de les avoir reçues, que révolté de me les voir ravies. Comme un sage enfant, quand sa mère l'appelle : « Mon chéri, il est l'heure de rentrer », je laisserai où ils en sont mes châteaux de sable. Bonne petite marionnette humaine, ayant fait mes trois petits tours, je salue et je m'en vas.

En voilà assez là-dessus. J'ai traité la mort avec douceur. Qu'elle me rende un jour la pareille.

Ainsi, de connivence avec le crâne, les barbelés et les orties, je menais ces pensées, vieilles sans doute comme le monde, mais si usés ou si vains que soient des fantômes, vivent les fantômes qui nous essuieront les tempes dans l'agonie. Entre mes fantômes passait parfois la tête une petite réflexion de rien du tout : « Si je rencontrais un être humain, peut-être qu'il me filerait un coup de pinard. » Elle me décida enfin à me lever. Je devinai une eau voisine, au fond d'une des poches du sol, par le bruit d'un oiseau qui trempait ses ailes et s'envolait à mon approche. C'est un bruit de jardin d'Ispahan.

Après dîner, dans l'obscurité descendue, l'abbé s'inquiète qu'une colonie d'enfants, partie ce matin pour le bois des Caures et qui comptait s'en retourner à travers le bled, ne soit pas depuis longtemps revenue au baraquement où elle doit passer la nuit. Nous montons sur un tertre, nous fouillons la noirceur opaque. « N'avez-vous pas entendu un cri ? Tenez, n'est-ce pas la lueur d'une lampe de poche ? » Dans ces lieux, ces enfants égarés ! On brûle de s'enfoncer à leur recherche. Cette terre qu'on vient d'arpenter en désœuvré, ce serait un soulagement, un bonheur, si on l'attaquait pour secourir des vies et pour être éprouvé à cause d'elles. Jetons une barque, partons pour le large de la mort. La Vierge des champs de bataille est « Notre-Dame du péril de l'homme ». C'est affreux que ce nom puisse être imaginé.

Mais, à dix heures, ils arrivent. Ils se sont perdus. Leur conducteur nous dit qu'ils ont marché quarante kilomètres. Quarante kilomètres, et les plus jeunes ont douze ans, et ils chantonnent ! O démons de l'enfance ! Le jet blafard des lampes éclaire de délicats visages, aux yeux transparents, sur un fond de canons de 420. Je ne sais quel serrement d'angoisse... Une prière qui part comme une flèche... Ah, cette fois, que nous mourions avant eux !

Je regagne ma chambre, contre l'ossuaire. J'ai vécu le jour avec les morts anonymes. Voici un néant plus illustre. Dans cette chambre, dans ce lit, a passé la nuit Maurice Barrès.

Il y a trois ans, j'avais demandé à Barrès un article sur l'ossuaire, pour un numéro spécial que consacrait à notre œuvre la *Revue Hebdomadaire*. Il voulut, par conscience, revoir les lieux, où il resta deux jours, couchant dans ce paysage de cadavres. Il m'avait demandé si je l'accompagnerais. J'eus peur de paraître, à ses yeux, sauter sur une *occasion* pour me frotter à un grand homme, et je m'excusai. A présent que c'en est fini des *occasions*, combien je m'accuse ! A vingt-cinq ans, on ne résiste pas à se donner le luxe des élégances morales. On a tôt fait de s'apercevoir qu'on a toujours lieu d'en avoir du regret. Par fierté, griserie d'être beau joueur, fournissez au monde, volontairement, des armes contre vous : il s'en sert, et personne même ne s'aperçoit que c'est grâce à vous qu'il peut vous blesser. Seulement, ces blessures-là, c'est chose royale, et vous le savez.

Le lit est tout petit, où il fit son sommeil. Les murs sont cachés par des livres. Il a dû hausser la lampe, comme je fais, pour en lire les titres. Il y en a de bien beaux. On ne serait jamais seul ici.

Saint François de Sales, Bossuet, *Du Gouvernement de soi-même*... Voici l'homme. Dans cette chambre, si peu de chose, qu'un entonnoir de torpille contiendrait, la fleur d'une culture délicate et mesurée ; et tout alentour le chaos scandaleux, qui lui vient dessus depuis l'infini. On rêve que c'est la petite chambre qui brisa le flot et l'arrêta sur cette ligne, comme Geneviève avec son crucifix. Mais la ligne de l'arrêt est plus loin. Un lion mort y est sculpté dans la pierre, car les lions eux-mêmes ne sont pas immortels.

Ces humbles morts, et celui-ci ! L'esprit et le cœur auraient horreur de dresser des balances. Il faut croire en un lieu où toutes les grandeurs se réconcilient.

Barrès n'est pas un accident dans notre sujet. Loin qu'il s'en écarte, ou qu'il le rétrécisse, vous allez voir qu'il est le moyen de son élargissement².

Quelques semaines avant sa mort, Barrès disait à un rédacteur du *Temps*, qui le rapporte :

« Je ne voudrais plus m'occuper que de poésie. Je n'ai plus aucune passion partisane ; les hommes m'apparaissent parfois comme par trop ressemblants, et je me surprends à ne plus les haïr, non plus qu'à les aimer

beaucoup. Néanmoins, on a des devoirs, et il faut les remplir. Mais ceux de ces devoirs qui ont surtout forme d'obligations et qui compliquent ma tâche, augmentent mon labeur, je souhaiterais qu'on m'aidât à les accomplir; qu'on me soulageât de cette partie de ma besogne qui m'est devenue fastidieuse, et que je néglige un peu d'ailleurs, parce que je n'ai plus le temps ni le goût de m'y soumettre assidûment. Mais c'est bien difficile, et ce désir assez vague, il est vrai, et intermittent, il est probable que je ne le réaliserai point.»

« Il se parlait ainsi comme se parlant à lui-même, et ces paroles ne doivent point être tenues sans doute pour l'expression constante de son esprit », ajoute pudiquement le journaliste, ramenant enfin le manteau sur la nudité du patriarche. Sachons-lui gré, surtout, d'avoir tardé à le faire. Nous avons le clair aveu de la tristesse de l'homme, de cette tristesse qui s'étale avec éclat dans la dernière photographie publiée de lui. Il dit : « J'ai réussi, servi, et cætera. Mais ai-je assez fait pour le bonheur? »

« Quoi! une heure morne! une heure perdue! A l'approche de la fin, quel remords de ne l'avoir pas donnée au bonheur! Ah! jouissons donc vivement les uns des autres! Rien ne vaut que les quelques instants où nous serrâmes sur nos cœurs un des anges de la vie. Et croire cela n'est pas pessimisme mais optimisme. » Nulle époque plus que celle-ci n'a été favorable à cet antique mouvement. Un jeune homme, la guerre qu'il a faite le pousse à croire que tout lui est permis, en compensation; la guerre qu'il craint de devoir refaire le pousse à profiter de la vie, sans scrupules et sans remises au lendemain. Il approuve une insouciance qui ne mérite guère ce nom, puisqu'elle est fondée sur la prévision des regrets qu'il pourrait avoir un jour. La beauté des êtres, des bêtes et des choses, les journées que nous remplissons d'elles, voilà, pense-t-il, ce qui vraiment est *pris sur la mort*, ce qui est vraiment le seul profit qui m'appartient en propre et que j'emporterai avec moi. Ainsi sur le front, quand nous buvions un verre : « Celui-là, les Boches ne l'auront pas. »

La puissance de cette attitude, c'est que pour le dégoût des affaires elle s'accorde avec l'ascétisme, de sorte que les grandes âmes se sentent couvertes en la prenant :

elles se précipitent à la fois dans la volupté et dans la vertu. Épicure et l'Ecclésiaste se rencontrent au fond du mépris, en dernier ressort, de l'égoïsme. « J'ai loué la joie, disant qu'il n'y avait de bon pour l'homme que de manger, de boire et de se réjouir, et qu'il n'y avait pas pour lui autre chose dans les jours de sa vie. » C'est, n'est-ce pas, une scolie d'Anacréon? Non, c'est un verset de l'Ecclésiaste.

« Je suis libre dans mon esprit et dans mon corps. Je puis partir, à ma fantaisie, avec qui me plaît, où je veux, loin de la terre des devoirs. Mes ambitions ne m'attachent pas aux antichambres : des honneurs me diminueraient. Avec joie je me débarrasse même de mes espérances pour être libre de tout souci; je suis trop provisoire pour valoir tant de tracas. Les êtres, ceux que je ne désire pas ou que je n'admire pas m'ennuient. Je n'ai nul dessein de plaire aux hommes, et pourvu que, moi, j'aime, nulle démangeaison d'être aimé. Je n'ai même pas envie de leur commander; ce serait encore leur donner trop. O bonheur! O entrée dans la raison suprême! Je renonce à tout et j'ai tout. » Qui n'a entendu en soi, une fois au moins, dans sa vie jeune, ce claquement de voile sortant du port? Hélas, il semble bien qu'il ne nous soit plus permis. Il ne nous est plus permis de céder à la vocation d'être vermisseau. Fortimbras charge ses chaînes d'or et il soupire dans son cœur : « Pour moi, tristement j'embrasse ma fortune. » Cela me pèse de n'être que le spectateur de mon pays, et cela me pèse de jouer un rôle dans sa vie. C'est bien lui! C'est bien l'éternel cri de l'amour : *nec tecum possum vivere nec sine te!*

Les tôles bougent sur le toit bas, soulevées par le vent. Dehors, les mâts des drapeaux, battus par leurs cordes, frémissent dans leurs trous. Plus moyen de m'enfuir dans le sommeil. « N'as-tu pu veiller une heure avec moi? » me dirait quelqu'un, comme Jésus-Christ.

La patrie crée ces devoirs et leur tristesse. Mais la patrie est née de la guerre; nous nous moquions bien d'elle auparavant. C'est la guerre qui crée ces devoirs et qui nous soustrait au bonheur. Sortons donc, rejoignons-la, allons veiller avec elle. Tentons de poursuivre une vérité fuyante sur ces terres où n'ont jamais passé que les grandes chasses de la domination et de la mort.

PENDANT une heure, peut-être, j'ai marché dans la nuit. L'antique nuit qui leur détruisait l'âme, faisait d'eux de pauvres chiens frissonnants. Quel exil! Quelle punition! Qu'ils étaient loin de la main divine! Jusqu'où pourra-t-on pousser la détresse de l'homme après ce qu'elle a été ici? La lune était éclatante et sous elle était réapparu, par le jeu des clairs et des ombres, le bossellement infini du champ de bataille, sculpté comme par une danse de tueurs merveilleux. Quelques étoiles étaient posées aux mêmes endroits où ils les avaient vues. Le frêle tapage des grillons et des oiseaux s'était changé en coassement de grenouilles, au fond des entonnoirs où l'eau demeure; tout un petit peuple appelait à bas bruit, occupé dans de mystérieuses agonies. Très loin dans l'ombre, les croix du cimetière de Fleury se rejoignaient en une pâleur de suaire. A l'opposé, vers Charny, des feux brûlaient comme des âmes.

Ces dunes, cet air, et, ma foi, cette étoile vacillante, c'est mon pays. Un instant j'en ai été le défenseur; j'ai été le bouche-trou. Nous avons des choses à nous dire. Je regarde ce grand corps pas heureux avec une effusion qui ne finira jamais.

Solitude tout extraordinaire. La seule qui ne nous aide pas à nous croire le centre du monde. Dans la main le vieux bâton de tant de peines, dans la poitrine le vieux cœur de guerre inchangé, j'ai marché, j'ai marché, j'ai erré, je me suis abusé. O mon Dieu! ceux qui étaient là, n'ai-je pas eu dix fois la tentation de m'arrêter et de m'étendre pour ne les plus quitter jamais? Ces camarades lointains ne me faisaient pas peur. Dérision! ne disais-je pas à l'un d'eux : « Je saurai bien te protéger contre la mort », comme un père à son fils endormi? Cependant je revenais. Petite lampe sur l'autel du sacrifice, luisait encore la fenêtre de l'ossuaire où bientôt

j'allais rentrer, où bientôt j'allais être secoué par les hauts vents comme au milieu de la mer, mais protégé contre tout péril par trois cents cercueils d'ossements, jusqu'aux deux heures quand les folles alouettes, trompées par la lune, se mettraient à chanter la résurrection. C'est alors que le bruit d'une eau courante m'arrêta.

La source de Thiaumont! L'eau palpitante et puérile, sortant de la terre cadavreuse comme celle qui sortit du cadavre du Crucifié! Des rivières ont été détournées, des étangs sont devenus terre, des terres sont devenues étangs, des villages se sont enfoncés dans la matière, sont redevenus matière comme les villes dévorées par la lave. Mais la source jaillit à l'endroit même où elle jaillissait dans la ferme de Thiaumont, dont elle est l'unique vestige. Elle est pressée de tous côtés par des lieues de décomposition humaine, et si pure que vous y pouvez boire.

Il y a des visages flétris et de chair pauvre, avec des boutons, que sais-je; pourtant les yeux sont restés pleins de fraîcheur, comme si toute la jeunesse y avait pris refuge, et si beaux qu'ils sauvent le visage et le rendent encore digne d'être aimé.

Toute la vieille humanité, devant l'apparition des sources, a cru à l'existence d'un pouvoir supérieur. Les temples élevés auprès d'elles, les inscriptions des pèlerins dans ces temples attestent ce qui fleurit de ferveur autour de ces naissances fragiles. Les Grecs voulurent que dans la petite cour attenante aux « chapelles héroïques » qui contenaient les restes de leurs morts de guerre, il y eût toujours une fontaine qui coulât. La coïncidence qui fait sourdre aujourd'hui cette douceur infiniment victorieuse au travers de l'indigne métamorphose, à cinquante mètres de l'*heroon* de Douaumont, achève de donner à cette source le caractère authentique du sacré. Spontanément, le geste vous vient de lui offrir des couronnes, des guirlandes. Disons mieux, il faut se vaincre, il faut se murmurer : « puérilité... pédantisme... » pour ne se mettre pas à genoux devant.

C'est là que je me suis arrêté, et longtemps je suis resté ravi. Je m'efforçais de dépasser l'horreur. Je me penchais comme les anciens augures, sur l'eau claire, pour en recevoir un conseil. Au cœur de l'aridité interminable, toute une minuscule végétation, du ton acide

qu'ont les premières pousses, verdoyait dans cette innocence éternelle. Revenu à l'ossuaire, j'ai tracé les grandes lignes de ce qui suit.

J'étais sorti sur cette pensée : ces devoirs que nous nous créons, avec la tristesse qui s'en dégage — le temps qu'ils prennent sur le bonheur, — c'est à cause de la guerre que nous nous les créons, à cause de ce grand malheur où nous avons vu notre pays.

Il est donc bien vrai qu'après six années le feu purifie encore.

On voudrait que de la guerre il ne sortît que du mal. Bien des problèmes en seraient simplifiés. Or, cet archet frotté de sang tire de l'homme des accents profonds que lui seul peut lui faire rendre.

Quand nous voulons nous hausser, nous disons : « C'est toujours la guerre. » Les soldats appelaient le front : *là-haut*. Oui, les sommets. Un homme que nous n'avons pas vu dans la guerre, nous restons en suspens : « Vaut-il d'être aimé ? » Un homme que nous aimons, nous savons que nous l'aimons au cri qui nous échappe : « Que n'étais-je là-haut avec lui ! » Je me moque ardemment d'être détesté par des gens de la paix, parce que plusieurs des hommes de la guerre eussent donné leur vie pour moi.

Nous sommes entrés dans la vie en connaissant, *là-haut*, ce qui était digne d'être aimé. Je n'exclus pas les ennemis. Certaines fois, devant leur courage, on aurait voulu aller à eux, leur prendre les mains. Mais il fallait les tuer.

Quelqu'un de mon âge a pu écrire que la guerre était « la plus tendre expérience humaine qu'il eût vécue » (Philippe Barrès). Vous entendez bien : tendre. Des êtres portent leur âme comme un vase plein et clos. Qu'une main les brutalise, les brise, ils se délivrent d'un flot de charité.

Tendresse donnée, aussi tendresse reçue. Un extraordinaire désir nous soulevait, de nous faire estimer. Nous nous sentions admirés, plaints, soutenus, excusés. Nous pouvons bien dire : « C'est le temps où nous étions aimés, — aimés comme si nous étions morts. » La fierté de recevoir cet amour levait la tête aux ilotes surpris.

On a cru qu'en prenant pour système de traiter les hommes en canailles on devenait une tête politique. Et quel repos pour l'esprit qu'un régime où tout s'arrange avec la pâtée et la trique! Mais cela n'est plus possible. La guerre n'a pas seulement donné à nos vies un arrière-plan triste et grave, je ne sais quelle pâleur sacrée, comme celle de ce cardinal de seize ans qui, éclaboussé de sang par un Médicis qu'on tuait, en resta pâle, dit la chronique, toute sa vie. La guerre a mis en nous un frein qui fonctionne pour arrêter le mépris, au moins envers ceux qui y ont été ou pourront y être : ils sont à couvert. On connaît des natures qui se reposeraient dans la violence et le dégoût, et, même, y feraient leurs affaires. Qu'elles y glissent, — hélas, la mémoire les retient. Elles revoient ces troupes silencieuses, et cette atmosphère d'offrande. Elles la peuvent enfin, cette douceur qui ne leur a pas été donnée par le ciel, mais par les plus humbles enfants de la terre.

Et ces mêmes hommes de qui nous sommes tentés de dire dans la paix : « Ils ne valent pas d'être commandés », dans la guerre nous eussions voulu être leur chef, pour nous faire passer après eux. De sorte qu'on peut dire de certains êtres que c'est avec la paix qu'a commencé leur dureté.

Pour que des anciens combattants osent prononcer, imprimer le mot de « nostalgie de la guerre », il faut qu'ils se sentent soutenus merveilleusement par leur conscience. Et comment non, puisque, leur nostalgie, c'est la nostalgie de la générosité.

Oui, certes, qu'on m'accuse de me répéter! Je ne veux pas sortir de ces minutes. J'y reviens, non comme la mouche à la plaie, mais comme au temps où, mes mal-faisances et mes petitessees étant tombées, j'ai vu apparaître dans sa nudité le peu de bon qu'il y a en moi.

Je plains les femmes. Elles sont vierges de ce malheur enivrant. Je ne vois pas comment elles peuvent rattraper cela. La mère disait : « Il souffre et je ne suis pas à son côté. Je ne peux rien pour lui. Quelle torture, que cela ne serve à rien que j'offre ma vie! Jamais je n'apparaîtrai, dans son souvenir, parmi ces étrangers auxquels il va devoir. Je perds cette occasion de lui prouver mon amour : il aurait bien fini, malgré tout, par comprendre. Je perds cette occasion de souffrir davantage. Sur tous

les points je suis distancée, et sans remède. » O grande pitié de l'arrière! Nous, aujourd'hui, la nostalgie du front. Elles, alors, la jalousie du front. Combien facilement naissent les raisons qui nous font désirer de souffrir!

C'était ce désir-là qui vous permettait de partir. Pas le désir de tuer, oh non! Le désir de souffrir, d'aimer, de servir. Ceux qui vous traitent de brute casquée se méprennent du tout. Ils ne comprennent pas que ce que vous regrettez dans la guerre, c'est l'amour; c'est le seul lieu où vous ayez pu aimer les hommes.

« Vouloir la paix, avons-nous lu, c'est prendre parti pour tout ce qui accroît la vie, c'est s'opposer à tout ce qui la diminue. » Que cela est faux! Il y a plus d'emploi de tout ce qui fait l'homme, dans trois mois de guerre, que dans toute une vie de paix. Rien, loin de la diminuer, n'augmente plus la vie, que la guerre. Elle l'augmente dans le sensible, en tonifiant et exaspérant toute sensation, notamment les sensations de plaisir, et les moindres, par la privation qu'on en a. Elle l'augmente dans le spirituel, au point qu'on dirait que l'âme, dans la guerre, « fait » de la noblesse comme une anti-toxine, pour se défendre contre la souffrance et la mort. Marc-Aurèle écrivait ses pensées à la guerre. Et c'est Alain, peu suspect de « bellicisme », qui professe : « Je répéterai encore plus d'une fois que les causes profondes de la guerre sont dans les passions, et presque toutes nobles. »

Tel pacifiste en témoigne, qui, bizarrement, prêche la paix et cependant dénie le droit de parler à celui qui n'a pas fait la guerre! Comment reconnaître mieux les mérites acquis dans la guerre? (Fritz von Unruh, *Nouvel Empire*, p. 102.)

Vous dites qu'il n'y avait pas que de grands sentiments à la guerre. Certes! Pourtant, là-bas, j'en ai vu; je peux dire désormais : « Je sais ce que c'est qu'un grand sentiment. » Tandis que, depuis l'armistice, je n'ai jamais vu, ou eu l'occasion de voir, un grand sentiment. Même, un sentiment *propre*, sans plus, je ne l'ai vu qu'à l'état de rareté. Malchance peut-être, mais c'est ainsi. Comment n'en serais-je pas influencé?

Les anciens combattants savent bien ce qu'ils reçurent de leurs terribles élévations (à condition, bien entendu, qu'ils sachent d'abord ce qu'est une élévation). Ils

savent que, quoi qu'on dise, la guerre a payé. Elle les a payés dans les vertus qu'elle leur donna. Servir, souffrir, s'offrir, cela contient en soi-même sa récompense. Il n'y a pas besoin de récompense au-delà.

Ceux qui n'ont vu que bassesse dans la guerre, c'est qu'ils étaient bas naturellement (et cela nous est confirmé tous les jours). Ni les hommes, ni les institutions, ni les conditions ne sont jamais mauvais complètement. Ni la guerre, ni la peste, ne sont mauvaises complètement. Il faut accepter que le bien et le mal soient confondus, qui d'ailleurs se déterminent l'un l'autre. Il n'y aurait pas d'ombres s'il n'y avait pas de lumière, et la lumière travaille sur de l'ombre.

A ce fait il faut donner le respect que méritent les faits. Celui qui s'efforce de « déshonorer la guerre » se déshonore lui-même. Pourquoi? Parce qu'il calomnie. La guerre contient, avec du mal, du bien, et on ne déshonore pas ce qui contient du bien. Je dis : Justice aussi pour la guerre!

Je ne crois pas qu'il y ait danger à ce qu'une voix aussi isolée que la mienne dise cela dans un pays où le mot d'ordre est : la paix à tout prix. Si je vivais dans un pays où la majorité voie surtout le bien de la guerre, je me ferais un devoir de mettre l'accent sur ses méfaits.

Mais, ce fait admis — cette création d'un bien par la guerre, — toute la question est : vaut-il le sang versé?

Le passé a répondu oui. Je ne trouve pas trace dans l'histoire d'un grand frémissement devant l'horreur des guerres. Elles étaient généralement moins dures que celles d'aujourd'hui, alors que les hommes étaient plus durs. La mort nous révolte davantage à présent, peut-être parce que la vie est moins rude, peut-être parce que nous sommes sans espérance religieuse. Le défaut de risque, le surmenage et les idées altruistes nous mènent au point où l'on s'attendrit sur les chiens vivisectionnés.

Il y a aujourd'hui, autour de nos sentiments les plus forts, un cerne pâle. Je n'ose le dire analogue au cerne aqueux qui apparaît sur le buvard autour de certaines taches d'encre; cela signifierait que, comme cette encre-là, nos sentiments sont de mauvaise qualité. On craint d'être injuste en décidant si cette importance donnée à la mort — la sienne et celle des autres, — cette épouvante devant la guerre, actuellement remarquables dans

notre pays, proviennent de plus d'humanité ou de moins de santé. Qu'est-ce qui a gagné du pouvoir, le cœur ou les nerfs? Les deux, sans doute. On les confondrait quelquefois.

Mais les hommes, de nouveau, peuvent se captiver sous les prestiges du sang. Aujourd'hui encore, combien de bacheliers décomptent à l'exaltant César le million (Plutarque) de nos pères gaulois massacrés? Combien de pieux descendants des Croisés regrettent l'infidèle, fidèle à sa foi et pour cela occis? Un parent tué sous l'Empire se met dans une corbeille de mariage : c'est une garantie d'honorabilité. Lorsqu'ils ouvraient les vannes à la guerre, les conquérants devaient bien se dire que la postérité n'impute pas sérieusement à ses enchanteurs le mal qu'ils ont fait. Des mains inconnues fleurissent le tombeau de Néron à l'heure où l'ombre du juste revient se plaindre auprès d'une urne abandonnée.

Quel que soit le chapitre suivant dans l'histoire (à écrire) de la sensibilité, à la question : le bien de la guerre vaut-il son mal? le présent ne fait pas la réponse du passé.

Hormis quelques esprits, personne en 1914 n'avait à la fois les éléments et l'envergure nécessaires pour se représenter les conséquences matérielles d'une guerre. « Si, au moment de voter une expédition, celle-ci surgissait à ses yeux, la folie de la guerre n'aurait pas dépeuplé la Grèce », disait déjà Euripide. Quant à ses spectacles, ils échappent à l'imagination. M. Prudhomme qui, à l'heure des cigares, félicite les Pharaons d'avoir fait bon marché des milliers d'hommes qu'ils tuaient à l'établissement de leurs pyramides, maudirait Pharaon pour un seul de ces sauvages qu'il aurait vu agoniser sous ses yeux. Napoléon dit dans son cabinet à Metternich : « Un homme comme moi se fout de la vie d'un million d'hommes », mais à Marengo, à Wagram, à Bautzen, « il sanglote, de grosses larmes coulent dans son assiette ». (Constant.) Les hommes d'à présent ont été plus nombreux que jamais, par la nation armée, à voir la guerre de près; et ils l'ont vue à la fois plus destructrice que toutes les autres, et pour le moins aussi inutile. Devant l'excès de malheur que son génie enfante, l'homme soudain se fait peur à lui-même. Toute cause de guerre, pour lui, prend l'insignifiance d'Hélène. Dans l'être bouleversé germe enfin, sous un levain mêlé de

pitié et de terreur, un amour vivant de la paix. Le mot *paix* frémit comme, à d'autres heures de notre histoire, ont frémi les mots *science*, *liberté*. A la question : « Le bien de la guerre vaut-il son mal? », avant même de savoir si ce bien qu'il va sacrifier est autre part recouvrable, le présent répond : non.

Prenons garde toutefois que, dans leur désir de rendre justice à la guerre, quelques anciens combattants ne soient enclins, lorsqu'ils l'évoquent, à voir d'elle plutôt le bien que le mal. Le passé épure, et puis les sentiments vils dont nous fûmes témoins à la guerre sont d'une espèce qui est la monnaie courante de la paix, tandis que son sublime lui est propre : d'où une tendance à être frappé surtout par son sublime. Ce n'est pas tout. Voici un ancien combattant qui parle de « conflit presque dramatique, dans l'âme du survivant, entre sa raison, qui se refuse même à concevoir le retour des épreuves de la guerre, et sa mémoire, où ces épreuves, loin de paraître exécrables, deviennent chères de plus en plus, par le reflet de la vaillance et de la jeunesse qu'il a fallu pour les surmonter³ ». Hum! Savez-vous ce qui me chiffonne dans cette phrase? C'est ce mot : *jeunesse*. Il ne faut pas que la guerre qui déjà, nous l'avons vu, gagne au recul, se maquille encore par là-dessus avec les couleurs de notre jeunesse. Un pas de plus et nous en serions au : « C'était le bon temps⁴! » Halte-là! Ne touchons pas la guerre avec la baguette d'Hermès. Il y a eu un mirage de l'avant-guerre : la guerre, c'était la « promenade militaire », les « dînettes sur l'herbe », avec pour épigraphe la parole d'Érasme, que j'écris en majuscules pour qu'elle se grave dans les têtes : « *DULCE BELLUM INEXPERTIS* », « la guerre douce à ceux qui ne savent pas ». Veillons à ce qu'il n'y ait pas un mirage de l'après-guerre, dans le même sens. Une fois suffit pour les dînettes sur l'herbe.

Si, pendant la guerre, on avait interrogé les combattants : « Vous serait-il égal que la France fût vaincue? », un petit nombre, sans doute, eût répondu : « Peu m'importe. » Mais si on leur avait demandé : « Vous serait-il égal qu'il y eût après celle-ci de pareilles guerres? » pas un n'eût répondu que peu lui importait. Tenons-nous-en là. Si nous voulons monter la garde autour de leur sacrifice, *ut non evacuetur crux*, afin que cette croix ne soit pas inutile, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper en

nous inquiétant de faire, à notre place modeste, si peu que ce soit pour la paix.

De quelle façon? Informez-vous auprès des experts. Le poète fait l'offrande musicale aux morts, comme on voit sur les stèles athéniennes, et ne prétend pas au-delà. Mais n'en parlez pas trop chez Cathos et Madelon. La mode, comme une goule, suce l'idée de paix sur quoi elle s'est jetée.

Beaucoup de personnes qui, à une autre époque, se fussent données tout entières à l'hospitalisation des chiens écrasés, se sont faites aujourd'hui les zélateurs et les zélatrices virulents de la paix. Virulents? Tenez, par exemple, voici une charmante jeune fille qui proclame, qui imprime que les femmes, à la prochaine guerre, devront se refuser à soigner les blessés, et les laisser crever là, pour leur apprendre à se défendre quand leur pays est attaqué. Qui sera le Molière, dans le burlesque et le tragique, de cette sorte de pacifisme-là? Pauvre paix, sainte paix, qui regarde avec de grands yeux ses arlequins et ses pétroleuses, il me semble qu'elle pourrait dire, comme l'autre : « Préservez-moi d'abord de mes amis! » Son coche embourbé disparaît sous un nuage de mouches sonores. Et les hommes qui poussent à la roue n'ont pas à lutter seulement contre la boue, mais contre les mouches.

Quoi que nous fassions pour la paix, marquons que l'esprit de paix vivra à l'intérieur de l'idée de patrie, ou ne vivra pas. L'esprit de paix ne se fera pas par une réduction de notre respect pour le pays natal, mais par une extension de ce respect aux autres nations.

Nos pacifistes, qui comprennent si bien l'âme de l'Allemagne, l'âme de l'Angleterre, etc... (mais non, c'est toujours l'âme de l'Allemagne qu'ils comprennent le mieux), il faut qu'ils comprennent aussi l'âme de la France. Nous les écoutons, nous les lisons, nous les croyons de bonne foi, nous sommes plus d'une fois séduits. Qu'ils nous convainquent! c'est tout notre espoir; qu'ils nous mettent les brides, et, nous appuyant dessus, nous emporterons ce char neuf à travers les plaines de l'avenir. Hélas, quand leurs arguments ont déposé au fond de nous, il nous faut bien constater que leurs thèses, nous en emparer serait notre devoir si nous étions les plus perfides adversaires de notre pays. Une

doctrine d'humilité nationale travaille pour l'ennemi. Une doctrine de non-violence, qui attire des âmes hautes, fait aussi le ralliement des lâchetés. Un manque de haine est sans valeur, qui n'est que la crainte de la haine des autres. Un pardon ne me touche pas, de gens qui n'ont rien à pardonner. Et ce qu'on glorifie, en l'appelant *l'humain*, nous savons bien ce que c'est : une fois sur deux, c'est la bassesse, la bien-aimée bassesse (« Nous sommes tous de pauvres types!... » ou « Qu'est-ce que tu veux, c'est la vie!... ») Étonnez-vous, pacifistes, qu'on vous suive avec circonspection. Eh bien oui, vous vous étonnez; vous vous irritez, vous attaquez. Voici par vous durement rejetée une conception traditionnelle des devoirs, si puissante que bon an, mal an, la religion même avait dû s'y accommoder, si persistante qu'il n'est peut-être pas une des grandes figures de notre histoire qui ne se trouve en quelque endroit condamnée par le concept nouveau. Cette longue suite d'hommes, de femmes, et de ces enfants au grand cœur, tellement certaine de la vérité, qui vit pour elle, qui meurt pour elle, et vous venez troubler leur cendre, mais non, ce ne serait qu'une image, vous venez troubler réellement les sources de notre respect, en nous disant qu'ils se sont trompés! O la pire des tristesses de n'avoir pas *aimé juste*, et de se voir honni pour ce qu'on a donné! Oui, nos parents se trompent; ils ne sont pas encore tout à fait morts qu'on vient nous expliquer en quoi, avec tout le détail, « il faut que tu saches », sans prendre garde si dans les lointains de l'agonie ils n'entendent pas nos trahisons impatientes. Mais du moins rendez à cet antique système les honneurs auxquels a droit tout idéal qui a fait vivre pendant des siècles une nation illustre. Par philosophie sinon par pitié. Il n'est pas impossible que dans un siècle, ou bien quelques années, le mot *désarmement*, par exemple, apparaisse aussi désuet et néfaste qu'apparaissent aujourd'hui aux « délicats » les mots *patrie* ou *revanche*, et que le tabou : « Être bon Européen » soit évoqué avec la même mélancolie méprisante qu'on a pour les panacées du snobisme intellectuel du temps de « Boulange » ou de Napoléon III. Les idées nous tombent de l'esprit comme du cœur les bien-aimées.

D'autre part, faire la paix n'est pas suffisant. Il faut faire une paix qui ait la grandeur d'âme de la guerre. Il

ne faut plus que l'homme, quand il recherche en quoi il a été homme, songe d'abord à la guerre. Il n'est pas admissible que ce que sonnaient les cloches, ce 11 novembre, à onze heures du matin, ç'ait été pour beaucoup le glas de la vie grande.

Il y a une phrase effrayante de Kipling : « Tous les jeunes gens écrivent de même au sujet de la guerre. Elle satisfait complètement tous leurs désirs. » Un garçon, mon cadet, m'a dit : « La paix, ce n'est pas vivre. » — « Eh bien, les vertus nées de la guerre, ingénie-toi à les faire naître de la paix. » — « Non, c'est la mort qui agrandit tout. » (« Et la nécessité », eût-il dû ajouter.) — « O garçon ! garçon ! Est-ce qu'il faut donc que tu meures, pour que tu vives ? » — « C'est possible », dit-il, les yeux au loin. — « Soit, cela te regarde. Mais eux, les non-consentants, ceux qui ne veulent pas mourir, faut-il qu'*eux* meurent, pour que *tu* vives ? Rougis plutôt de la vie que tu achètes à ce prix-là. L'héroïsme fleurit sur le bateau qui sombre. Pourtant nous faisons l'impossible pour que les bateaux ne sombrent pas. Admettre la guerre parce qu'elle suscite en toi de la vertu, c'est épargner la vipère pour l'ivresse morale de sucer la plaie qu'elle fera. N'appelle pas amour des hommes ce monstrueux amour de soi. »

« La paix, ce n'est pas vivre. » J'ai entendu cela. Et demain peut-être, dans la bouche de mon fils. Et peut-être ne saurai-je plus si je dois le gifler ou l'étreindre, et cette incertitude nous arrête chaque jour devant des actes qu'en conscience nous ne nous sentons pas prêts à juger, et qu'enfin nous condamnons ou célébrons, selon l'humeur du moment, parce qu'il est dans les convenances sociales de prendre parti. Mais que vient-on, toujours plein d'antagonismes factices, colérer contre les « vieillards » responsables de la guerre ! Ne sait-on pas comment en 1924 les adolescents en acceptent l'idée, la trouvent naturelle, et que, s'il arrive aux « vieillards » de couvrir la guerre par intérêt ou routine, les adolescents la font lever, sourdement, par amour⁵ ? Jeunesse à la face nouée, si inculte en souffrance, toujours gagnant à la main, et odieuse, et si belle !

La médecine moderne croit qu'il vaut mieux diriger une maladie, que tenter de la détruire. Si on veut supprimer la guerre, il faut donner aux hommes de cœur,

et notamment aux jeunes gens, quelque chose de même valeur qu'elle. « Né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisait, Jules César ne pouvait mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. » (La Bruyère.) L'effrayante petite phrase ! Justement ! il ne faut pas que le fait de se porter bien, d'âme et de corps, n'ait d'autre issue que les bombes et le lance-flammes.

Il faut que la paix, ce soit « vivre », qu'elle ne soit pas une dévitalisation. Il faut ramener dans la paix les vertus de la guerre. Il faut vaincre sa paresse, et quelquefois vaincre sa crainte, pour apprendre à les y trouver. Lutter contre la facilité de la vie, aussi commune que sa difficulté, contre sa tendance à se satisfaire de peu, la tisonner, car elle ne cherche qu'à s'éteindre, l'attiser en soufflant dessus la menace, pousser la paix jusqu'à l'intensité morale de la guerre ; qu'elle aille, cette paix, nous chercher dans nos profondeurs, elle dont les tâches sont souvent plus complexes que celles de la guerre, c'est-à-dire, en un sens, plus méritoires. Tirer d'elle toutes les raisons d'aimer, de risquer, de souffrir, d'avoir peur pour soi et pour les autres, d'être mis à l'épreuve. Ne pas subsister en n'employant qu'une partie des possibilités humaines, en faisant tout juste ce qu'il faut pour cela, comme l'hirondelle, pour soutenir son vol, ne donne qu'un léger, qu'un intermittent battement d'ailes ; mais, étant hommes, employer à fond l'humain. Faire rentrer le corps dans le rythme des jours. Lui demander l'énergie, l'ingénuité, la vitesse de la vie, les rudes accolades avec la nature, qu'on n'épouse que dans un combat. « La liberté, c'est le courage » : c'est dans un autre chant funèbre qu'on l'a dit. J'appelle une paix où nous provoquerons, systématiquement, toutes les occasions du courage et de l'oubli de soi.

Cette paix-là sera autre chose que l'absence de guerre. Elle aussi, elle parlera aux imaginations et aux cœurs. Elle suffira à cette faim d'héroïsme qui fait venir les larmes aux yeux⁶.

Est-ce la source qui me parle ? Ma foi, la source est bien loin. Si j'y avais plongé le regard, qu'aurais-je vu ? La méchanceté et la terreur de Verdun : des infiniment petits qui en cherchent d'autres pour les dévorer. D'où les philosophes tireraient la nécessité de la guerre : éter-

nellement l'agneau sera un conquérant pour l'herbe, et autres preuves de ce genre. Et après? Si on justifiait la guerre des hommes par le fait que les infusoires se combattent, il faudrait accepter que nous mangions les vaincus, parce que les infusoires le font. La plupart des analogies sont tout juste cela : rien. Voilà pourtant, la littérature aidant, sur quoi on veut fonder du réel. Une comparaison ingénieuse, un peu de violon, et le plus absurde défi au bon sens est applaudi. Certes, nos conciliabules avec les sources, couchers de soleil, etc... servons-nous-en pour l'ornement. Mais ne construisons pas là-dessus.

Si la loi de l'histoire n'est pas un éternel retour, où le monde jouerait le rôle navrant des Danaïdes, je doute que la vérité soit davantage une question de calendrier, comme le prétend la théorie du progrès. Mais il n'est pas besoin de croire au progrès pour chercher sur un point donné une amélioration, ou ce que de bonne foi nous croyons tel : ici la paix. C'est au contraire ce dogme fataliste qui nous donnerait des raisons de nous croiser les bras.

EH BIEN, j'en ai fini. Quelques-unes de ces pages peuvent être datées de l'ossuaire même, où je me donnais la comédie de la vie sévère : du camping de gens du monde, quoi. La plupart d'entre elles ont été écrites dans un jardin. Parfois il m'arrivait de les oublier le soir sur la petite table. Ces feuillets pleins de l'âcreté du néant, je les retrouvais au matin lourds et mols d'humidité charmante; voilà bien nos désespoirs : une nuit les fleurit de rosée. Tout ce temps-là c'était l'été; *l'été des morts*, c'est sous ce nom qu'il restera dans mon souvenir. Et voici que les premières feuilles mortes tombent sur ces dernières feuilles où j'écris, demain feuilles mortes à leur tour. Il est temps que moi aussi je me transforme en une autre saison.

Donc, j'ai scellé une période de ma vie d'écrivain avec le même acte qui l'ouvrit (évoqué dans mon premier ouvrage) : en prononçant l'éloge des morts et en élevant la libation pour les âmes de ceux qui ont été choisis. Mon dessein était de ne parler que de l'ossuaire de Douaumont. Mais les pensées, comme de grands aigles, s'appellent l'une l'autre sur ces hauteurs. A l'ossuaire nous voulons satisfaire les besoins de l'âme et trouver, s'il se peut, un principe à l'action. Résumons, pour en finir, les conclusions qui sont notre repos du moment. La première est de tirer de ces lieux de quoi chauffer le fer avant qu'on le frappe : ranimons ces horreurs pour les vouloir éviter, et ces grandeurs pour n'en pas trop descendre; et que ces agonies qui ont commencé en nous se continuent jusqu'à la nôtre; et que cette mort soit incessamment vivifiée. La seconde est d'en tirer un idéal : faisons la paix; faisons une paix qui soit d'accord avec la dignité nationale; faisons une paix qui ait autant de valeur que la guerre. La troisième est d'étudier comment nous autres gens de peu nous pouvons aider à faire cette paix, et une telle étude

n'entre pas dans les limites de notre écrit. Ces buts valent bien qu'on vive pour eux, et même qu'on meure. Nous en aurons fini avec les profondeurs philosophiques sur la « vanité des vanités » le jour où cette vie qu'on décrie aura éloigné de nos frères le malheur. Mais tantôt ne l'ai-je pas décriée moi-même, en diminuant la mort? Ah, c'est qu'il ne s'agissait que de la mienne. Mourir, soi, on s'arrangera toujours; mais c'est la mort des autres qui ne cesse de nous travailler. Qu'un dieu nous dise donc, s'il lui plaît : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi »; nous voulons, nous, que l'homme qui nous croise puisse nous dire : « Telle goutte de mon sang ne sera pas versée, à cause de toi. » O vie, que vous êtes bien plus belle quand nous croyons vous préserver pour les autres! C'est avec ces sentiments que nous descendons de la colline, dans l'aurore qui se lève, une âme appesantie et allégée. Que valent nos pensées aux faces grises? Qu'en restera-t-il à l'épreuve des faits? Mais nous n'allons pas nous en embarrasser, car déjà voici le jour, et les belles tâches qui sont leur propre fin, et la vie énergique et voluptueuse, et la naïveté créatrice, et les bien-aimés de notre cœur avec leur réponse qui ne trompe pas

AUX
FONTAINES DU DÉSIR

<i>Avant-propos</i> (1927)	231
SYNCRÉTISME ET ALTERNANCE (1926)	235
LA MORT DE PEREGRINOS (1921-1926).	247
BARRÈS S'ÉLOIGNE :	
I. — Barrès commence son rôle d'outre-tombe (1923). .	265
II. — Du sang, de la volupté et de la mort (pour rire)	
(1925)	270
III. — Barrès s'éloigne (1925)	281
SANS REMÈDE :	
I. — Appareillage, et leur sinistre patience (1924). . . .	291
II. — L'ennui à Aranjuez (1925).	297
III. — Les voyageurs traqués (1926)	304
IV. — Palais Ben Ayed (1927)	316
<i>Notes</i>	331

J^E sens vivement l'unité de ce petit livre, dont certaines pages, cependant, sont vieilles de six années. Comme il se peut qu'elle n'apparaisse pas à tous aussi clairement, je tente de résumer ici, en guise de préface, la position psychologique qu'il expose.

SYNCRÉTISME ET ALTERNANCE.

Dans l'essai intitulé *Synchrétisme et Alternance*, on sympathise avec un esprit qui ne rejetterait aucune des attitudes morales, et accueillerait également celles qui passent pour opposées : « tout est vrai ». Idée exprimée déjà dans le premier chapitre des *Olympiques*.

Je conclusais alors : « Si la synthèse est décidément trop difficile, épuisons la vie par l'alternance. » Barrès s'éloigne est l'histoire du mouvement qui, en quatre années, m'a éloigné de ce grand bonhomme. Cette étude laisse prévoir le mouvement contraire. *Alternance*. Les deux oscillations du pendule.

Sans Remède est comme le journal, également en quatre étapes, et en quatre années, d'une autre oscillation, qui emporte cette fois une âme tout entière; elle passe d'un état à l'état opposé. Ici aussi on réserve la possibilité de l'oscillation inverse.

Après avoir assumé tour à tour, puis tour à tour sacrifié de nombreuses formes d'être, le poète de Sans Remède, ultime métamorphose, se sacrifie lui-même pour renaître. C'est dans la vie morale, et poussé à l'extrême, le mystère que célèbrent *Les Bestiaires*, livre où quelques-uns n'ont vu qu'une historiette, alors qu'il est orchestré sur le thème profond du sacrifice générateur.

De même, le philosophe *Peregrinos* (*La Mort de Peregrinos*), après avoir fait alterner en lui tant de personnalités diverses que ses contemporains l'ont surnommé *Protée*, finit par se détruire, corps et âme, pour se regagner éternellement.

POUR LE MOMENT, UNE CROYANCE UNIQUE ET UNE UNIQUE
ESPÉRANCE : LA FÉERIE.

Au terme des quatre années qui ont été la matière de ce livre, et quand celui-ci est écrit, j'éprouve le besoin de faire le point. Dans mes oscillations, où se trouve actuellement le balancier?

Je ne crois et je n'espère qu'en la féerie. J'entends par féerie la réalisation, la mise en pratique de ma poésie. Tout l'exquis des choses et des êtres, à base de volupté, et si cela se pouvait, de tendresse (la mienne), mais ce serait trop beau. L'Enchantement. Et dans le secret, toujours, comme l'ont bien compris les Orientaux.

Depuis près de trois ans, toutes affaires cessantes, je ne me suis consacré qu'à la poursuite de la féerie, d'un état d'insouciance systématique de tout ce qui n'est pas l'amour et le merveilleux. J'en ai eu beaucoup de meurtrissures. Cependant, maintenant encore, je proclame qu'il n'y a que la féerie qui vaille d'être prise au sérieux, et c'est ma raison qui le proclame et de toute sa force vient soutenir mon instinct. Et je préfère m'être meurtri, et me meurtrir encore, comme cela se fera certainement, dans la poursuite de ce qui vaut d'être pris au sérieux, à vivre sans meurtrissure dans la poursuite de ce qui ne le vaut pas.

DES REPOUSOIRS SONT NÉCESSAIRES A LA FÉERIE : N'IMPORTE QUOI, QUE NOUS NE PRENDRONS PAS AU SÉRIEUX.
ÉPANOUISSEMENT DE L'IDÉE DE SPORT.

Seulement voilà, la féerie ne peut être appréciée que par l'alternance. C'est un drame que ce qui est le meilleur devienne sans goût si cela se prolonge, et qu'il faille le briser en vue de lui-même : nouvelle application du sacrifice générateur et de la loi de l'alternance. Ce n'est peut-être pas un drame pour tout le monde, parce que c'est là, paraît-il, une vérité de sens commun, et que les gens sont avertis. Mais ç'a été un drame pour moi de le découvrir, parce que je ne compte pour acquis que ce que j'ai vérifié par une épreuve personnelle. Lorsque à la fin de 1924 je résolus de ne vivre plus que pour la féerie, et d'ignorer tout le reste (Appareillage), je commis une erreur, et c'est d'elle sans doute que j'ai surtout souffert. Pour qu'elle garde sa saveur, il faut couper la féerie.

Avec quoi ? Avec n'importe quoi, qui naturellement ne sera pas pris au sérieux, puisque accessoire, puisque « en fonction de ». Agir, servir, éblouir, égales duperies, faufilez-vous vite, il y a un petit coin pour vous ; mais non plus duperies, mais désarmées à présent puisque vous n'êtes plus des fins, seulement des moyens au service de la féerie. Nous nous donnons à elle ; à vous nous nous prétons, comme à un jeu et à un passe-temps où il est à peu près égal de gagner ou de perdre, car vous n'êtes là que pour meubler une attente : en vous nous épanouissons l'idée de sport. C'est à vous que songeait le demi aile des Olympiques quand il s'écriait : « Que de choses à obtenir et qu'au fond je ne désire pas ! » C'est à vous que songeait l'auteur de La Relève du Matin, lorsque aux premières pages de ce livre il prenait la défense d'une pratique religieuse sans la foi. C'est de vous que parlait l'Alban du Songe, lorsque, sur le point de risquer sa vie dans la guerre, il disait :

... « J'ignore l'utilité de mon sacrifice et dans le fond je crois que je me sacrifie à quelque chose qui n'est rien, qui est une de ces nuées que je hais. (...) Ainsi ai-je vécu, sachant la vanité des choses, mais agissant comme si j'en étais dupe. (...) Après avoir feint d'avoir de l'ambition et je n'en avais pas, feint de craindre la mort et je ne la craignais pas, feint de souffrir et je n'ai jamais souffert, feint d'attendre et je n'attendais rien, je meurs en feignant de croire que ma mort sert, mais persuadé qu'elle ne sert pas et proclamant que tout est juste. »

Telle reste, aujourd'hui comme hier, pour tout ce qui n'est pas la féerie, ma profession de manque de foi. Et aujourd'hui comme hier, je répète ma profession de foi, faite aussi dans Le Songe : « Vivent nos sens ! Eux ne trompent pas. »

Paris, été 1927.

SYNCRÉTISME ET ALTERNANCE

(1926)

Les hommes contemplent les distinctions parce qu'ils sont stupéfiés par l'ignorance.

KRISHNA.

EN 1914, Romain Rolland s'est élevé non pas « au-dessus de la mêlée », mais au-dessus de la raison d'État de son pays, pour lui préférer ce qu'il appelle l'esprit humain. Il l'a fait avec un élan et un courage qui provoquent l'estime. Le courage plus encore que l'élan, car enfin on a une foi comme on a des cheveux bruns ou blonds. Il n'y a pas mérite à être convaincu de quelque chose. Il n'y a pas démerite à n'être convaincu de rien.

La haine que cette attitude inspira, le chartreux dom Carrouges nous l'explique lorsqu'il dit au cardinal de Retz : « Votre conduite est si nette, elle est si haute que tous ceux qui n'en seraient pas capables y conçoivent du mystère; et dans les temps embarrassés et malheureux, tout ce qui passe pour mystère est odieux. » (*Mémoires du cardinal.*)

En face de lui, chez les belligérants, on a vu les intellectuels qui, aveuglés sciemment ou inconsciemment, la plupart sciemment, soutenaient la doctrine d'État; les militaires qui marchaient parce qu'ils avaient le goût du combat et un sens particulier de l'honneur; les peuples qui marchaient par générosité et mouvement grégaire.

Qui veut s'élever, tout de bon cette fois, au-dessus de la mêlée, sans s'arrêter aux faibles hauteurs de la Suisse, ne saurait choisir entre ces deux attitudes qui l'une et l'autre lui apparaissent dignes de respect. Elles sont celles de deux spécimens d'humanité remarquables, ayant chacun son rôle dans ce qu'on peut, par licence poétique, appeler le plan divin.

Il y a l'Esprit humain. Et comment ne pas chuchoter à son défenseur calomnié : « Il est bien que vous ayez existé, et que ce soit en France »?

Il y a les passions : ici patriotisme, ivresse du sacrifice,

xénophobie, instinct de lutte, etc... Et comment les renier, ces fruits de nos entrailles? Leur violence nous crie qu'elles aussi elles sont une vérité. L'Esprit humain seul, que donnerait-il? Ce qu'aurait donné, pure, l'impassibilité stoïcienne, si elle avait pu être prise au mot.

Romain Rolland, au seuil de son livre^{1*}, oppose les deux Allemagnes, celle de Gœthe et celle d'Attila, l'une « de lumière » et l'autre « de ténèbres ». Aucun homme digne de ce nom qui ne soit avec Gœthe. Toutefois Montesquieu, esprit libre, appelle Attila « un des plus grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé », et donne ses raisons. Laissons Attila, un peu lointain. Mais voudriez-vous que Napoléon n'eût pas existé? que l'esprit gréco-romain, fondé sur tout ce que réprouve un Rolland, n'eût pas existé? Ne manquerait-il pas quelque chose à l'héritage des siècles?

Vous l'avez écrit, Romain Rolland, dans une de ces lettres si noblement affectueuses que vous adressez à un de vos cadets : « Il n'est pas de pensée plus opposée à la mienne que la vôtre. *Mais être des ennemis vrais, c'est être bien proches.* Et je vous admire plus qu'aucun de mes amis. Vous êtes la plus grande force qui existe dans les lettres françaises. Le monde est plus riche pour moi, maintenant que je vous connais. Au cours du voyage humain nous nous trouvons aux antipodes, et nous voyons d'autres constellations. *Mais le ciel est le même.* IGNIS IDEM. »

Ignis idem. L'âme du monde qu'est ce feu est répandue dans chaque membre de l'univers comme la vie dans le corps vivant. Gœthe et Attila émanent d'une seule source d'énergie universelle. Phénomènes de la nature, comme tels ils sont solidaires l'un de l'autre. La beauté de l'univers, et sa grandeur, sont faites autant de ce que vous appelez le mal que de ce que vous appelez le bien, et Attila y concourt comme Gœthe. Combattons Attila, mais en connaissant son utilité supérieure, combattons-le avec une complaisance profonde, et, pour tout dire, combattons-le en l'aimant².

*. Cette note, et les autres notes d'*Aux Fontaines du Désir*, sont à la p. 331 de ce volume.

Et vous ne l'ignorez pas. « L'humanité est une symphonie de grandes âmes collectives. Qui n'est capable de la comprendre et de l'aimer qu'en détruisant une partie de ses éléments, montre qu'il est un barbare. » Elles sont de votre plume, ces lignes. Alors? Vous êtes donc un barbare, pour vouloir détruire cet élément du monde qu'est l'impérialisme? Il fait beau vous voir maudire les idoles, au début de ce chapitre IX qui est peut-être ce que j'admire le plus dans votre livre, quand vous immolez à l'Esprit humain toute la spontanéité de la nature! Et vous qui évoquez finalement Héraclite et son harmonie, fleur de la discorde, comment conciliez-vous cela avec votre phobie de toute haine? (La haine n'est pas mauvaise en soi, ni la force en soi, ni l'ambition en soi. Elles sont bonnes ou mauvaises selon l'application qu'on en fait.)

Aujourd'hui, comme on a rétréci le mot *solidarité*, si grand quand il signifie la solidarité des prétendus « contraires », à signifier *entr'aide*, on a rétréci le mot *humain* à signifier *pitoyable*, et il semble que cette façon fragmentaire d'être humain tienne lieu de tout aux yeux de beaucoup de personnes. Nul n'était moins pitoyable que les premiers Grecs et les Renaissants, si humains cependant. Je persiste à croire qu'être humain, c'est comprendre tous les mouvements des hommes. Cependant vous traitez de « monstrueux » tel poème guerrier d'un poète allemand. Votre « pas de représailles » lui aussi est monstrueux. Ou plutôt ils ne le sont ni l'un ni l'autre; un phénomène n'est pas monstrueux, que la nature produit à des myriades d'exemplaires. Pour moi, je comprends et j'approuve le cri d'orgueil et de carnage de Thomas Mann comme je comprends et j'approuve votre position pendant la guerre.

Oui, tout le monde a raison, toujours. Lui qui dit à son amie : « Est-ce ma faute si mon amour s'en va? », et elle qui crie : « C'est trop de cruauté! » Le père qui trouve son petit garçon odieux, et le petit garçon qui trouve son père odieux. Le Marocain et le gouvernement qui le mitraille. Le chasseur et le gibier. La loi et le hors-la-loi. Et moi, quand j'écris ceci de sang-froid. Et moi, si je le maudissais dans la chaleur d'un saisissement.

On apprend des livres que le premier ange ne fut pas le chérubin classique, une tête, une tête seule flanquée

d'ailerons, un pur esprit avec une âme. Il fut le *Khéroub*, le Taureau ailé, avec dans ses cornes toute la force, avec tous les instincts dans ses génitoires bien tendues, avec toute la matière dans sa chair grouillante et dure, mais par là-dessus ses ailes, ses grandes ailes, pour monter jusqu'à la face du Père. Être à la fois, ou plutôt faire alterner en soi, la Bête et l'Ange, la vie corporelle et charnelle et la vie intellectuelle et morale, que l'homme le veuille ou non, la nature l'y forcera, qui est toute alternances, qui est toute contractions et détentes. Un auteur américain rapporte que deux chiens, ennemis de longue date, un jour, en se battant, tombèrent à l'eau. L'un d'eux parvint à regagner la terre ferme. Alors, voyant se noyer cet adversaire que la minute précédente il déchirait, il se rejeta à l'eau et le sauva. L'humanitaire à certain moment a été une brute pour quelqu'un; l'égoïste couve des trésors de tendresse pour son chat; les nations ont toutes eu leur heure d'impérialisme. César, qui pardonne aux Pompéiens et leur laisse la vie sauve, fait décapiter Vercingétorix après l'avoir tenu en prison pendant six ans; Héliogabale, traversant un marché, pleure sur la misère du peuple; Sforza, dix fois assassin, se noie en voulant sauver un petit page de sa suite emporté par les eaux; la France « idéaliste » de la guerre défensive est la France « matérialiste » de la guerre coloniale. Le mérite de l'homme sera de cesser de nier ce rythme essentiel, par aveuglement sur soi-même, ou de le renier, par crainte d'inconséquence, ou de s'en excuser avec des soupirs; il sera de le connaître et de s'y abandonner heureusement comme au bercement même des bras de la Nature. Alors on ne le verra plus blasphémer aujourd'hui ce qu'il fut hier et ce qu'il sera demain³.

Cette adhésion souveraine est-elle donc si difficile? Elle est, en tout cas, le propre du poète; elle est même sa condition d'être. O Romain Rolland, il faut aimer bien peu la création pour ne voir le bien que là, en ce point précis, et le reste environné d'une main d'ombre. On entend souvent dire en Islam, à propos de quelque saint musulman que les autorités firent exécuter : « Il était dans le vrai, mais ceux qui l'ont condamné ont bien fait. » Cette thèse, également juste pour Jésus ou Socrate, trouve son application partout. « Aujourd'hui

le bonheur est ici, demain il sera ailleurs », dit un proverbe oriental. On en pourrait dire autant du bien. C'est vraiment un péché contre l'esprit, et contre l'amour tout ensemble, c'est vraiment une vilénie que cette accusation de « manquer de virilité » lancée contre ceux qui se refusent à sacrifier aucune des vérités. Vous me dites que vous et moi nous sommes « aux antipodes ». Je ne me sens aux antipodes de personne. Le poète ne peut rien repousser, ne peut pas cesser d'être de plain-pied avec tout. Porphyre dit que partout la double issue symbolise la nature. Cela signifie qu'une porte secondaire doit toujours rester entr'ouverte, pour que ce qui était accueilli puisse être chassé sans scandale, et que ce qui était chassé puisse revenir subrepticement; et c'est cela, dit-il, qui est conforme à la nature. La violence, les superstitions, l'arbitraire, tous les instincts, toutes les ivresses, tout le troupeau parfumé des passions, que ma raison et ma conscience morale rejettent, rentrent dans la place, à la dérobée, rappelés par ma poésie. La raison permet de grandes choses. L'obscurcissement de la raison en permet de grandes lui aussi. On peut se sentir entre pairs avec des hommes éclairés, et cela est bien. On peut se faire passer pour dieu chez des hommes tout obscurs, et cela est bien aussi. Il est parfait qu'Épicure ait dit qu'il n'y a pas de signification surnaturelle dans la foudre et dans la tempête, et j'y adhère; pourtant je rêve et je proclame qu'elles sont des signes. L'art nous montre les passions d'hommes qui attachent de l'importance à des choses qui n'en ont aucune. Je tiens que ces hommes sont dans l'erreur, mais je les accepte, que dis-je, je les honore pour la valeur esthétique de leurs passions. Je suis poète, je ne suis même que cela, et j'ai besoin d'aimer et de vivre toute la diversité du monde et tous ses prétendus contraires, parce qu'ils sont la matière de ma poésie, qui mourrait d'inanition dans un univers où ne régneraient que le vrai et le juste, comme nous mourrions de soif si nous ne buvions que de l'eau chimiquement pure. Aussi bien, sur un autre plan, n'est-ce pas ce que fait tout le monde? Les gens savent bien que dans une vie conforme à la raison ils devraient s'entourer d'une antiseptie constante, faire de l'éducation physique, boire de l'eau minérale, etc... Mais qui le fait? On préfère la vie. Ainsi le poète, distinguant le

vrai, attestant : « Voilà. C'est là qu'il est », réclame le droit à l'erreur au nom de sa poésie.

Comme les formes sur l'échelle de Jacob, il va sans cesse, par croissance ou par bonds, de la boue de la terre aux étagements du ciel. Il donnerait bien sa vie pour la paix. Il la donnerait aussi, heureusement, dans la guerre. L'une et l'autre satisfont des parties de lui-même, parce qu'il contient tout, et qu'il est toute simplicité. Immense amant, il n'est rien de sublime qui ne lui serre la gorge, il n'est rien d'atroce dont il ne se sente le complice et le frère. L'océan, dans ses profondeurs calmes, regarde à sa surface la tempête, et se réjouit de sa tempête et de son calme.

Que l'esprit critique, c'est-à-dire l'esprit tout court, appelle confusion cette acceptation totale, qu'il traite de faiblesse et de sottise un génie de conciliation, ses raisons valent dans le domaine qu'il gouverne. L'état lyrique leur échappe. C'est que l'état lyrique est l'état du pur amour, et le pur amour ne peut exclure. Le pur amour égalise tout. Nous voyons enfin l'unité. Nous voyons que *tout est vrai*. Mais, l'état lyrique dissipé, je redescends parmi les logiciens, et, avec eux, dispose le monde dans un autre ordre, — sous toutes réserves.

J'ai désiré des bêtes, des plantes, des femmes, des êtres qui m'étaient proches, très proches, par le sang. Je pense que c'est cela qui est la santé; la possession sexuelle n'étant qu'un essai de la possession totale, des hommes qui sont bornés dans le désir, je leur crois aussi l'âme bornée. Maintes fois, j'éprouve le besoin violent de baiser une fleur, du sable, de l'eau, et j'ai posé, perdu mon visage contre le froid des statues de marbre, comme enfoui dans la rose la plus profonde. Dès mon enfance, j'ai eu l'obsession des formes mi-animales, mi-humaines sorties du génie antique; elles me faisaient rêver d'un état où je posséderais, sentirais et m'assouvirais plus complètement, où je serais aussi mieux contenté : ayant toutes les natures, et les plus contraires, quoi qu'il arrive, il y en aurait toujours une au moins qui serait satisfaite, et je pourrais dire sans interruption : « O monde, je veux ce que tu veux. » Dans les musées, cette angoisse de ne pouvoir tout embrasser, par l'intelligence comme par les sens⁴; autour des corps nus, cette torture de n'avoir pas vingt jambes et vingt mains, comme les

divinités hindoues, pour jouir de vingt fois plus de contacts, et toujours cette nostalgie de l'ubiquité, cette nostalgie de l'universalité, cette rage de n'avoir pas en soi une source inépuisable de désir, pour n'être plus hanté par le spectre de la satiété, de n'avoir pas dix mille membres virils... mais ce ne serait pas encore assez, je regretterais le corps, le dix mille et unième corps, qui me serait défendu. Être la matière, et puis elle se fond dans le bestial, et dans le bestial être toutes les espèces, à chaque instant s'évadant de l'une dans l'autre, et du bestial se transformer insensiblement dans l'humain, et dans l'humain être tous les sexes et tous les âges, à chaque instant s'évadant de l'un dans l'autre, et de là devenir le surhumain, par transitions, toujours, et de là redevenir le bestial (sans jamais avoir cessé d'être le divin), et cela sans cesse, sans cesse, comme l'homme et le serpent, dans le septième égout de Malebolge, échantent continuellement leurs êtres...

J'ai pour ami un intellectuel : tout arrive. Un jour, il me dit :

— Vous avez besoin de vous accomplir complètement. Un homme comme vous doit satisfaire tous ses désirs.

— A qui le dites-vous. Mais si je vous volais votre petite boîte persane?

— Je ne vous retirerais ni mon amitié ni mon estime.

Je lui demandai son amie; mettons que c'était un « faux » ménage : je veux faire quelque chose pour la morale bourgeoise. Il me la donna. Il savait que je trouvais en elle mon repos, mon impulsion, mon souffle; c'était là ma lubie du moment. Quand elle eut cessé de me donner tout cela, et que je lui eus permis de s'en apercevoir, elle me dit :

— Rien ne doit t'être refusé. Dis-moi ce que tu veux. Veux-tu...? (Elle nomma une autre femme.) Autre chose? Veux-tu que je me tue pour toi?

Je disais toujours non. Elle avait une petite fille, de douze ans peut-être, drue et fraîche, et sentant la fleur, un petit monstre de pureté. A cette femme qui m'offrait de se tuer pour moi, et qui l'aurait fait si je l'avais poussée (avec le vent un peu propice, c'était l'affaire de vingt minutes de conversation), je n'osai pas dire ce que je désirais, qui n'eût tué personne, blessé personne, fait

de tort à personne, qui n'eût créé que du plaisir pour un être et peut-être pour deux. J'eus peur de voir ces gens, que je pouvais croire affranchis, brusquement s'indigner, brusquement, eux, les libres! être envahis par un retour d'obscurité, et de devoir leur dire : « Je vous méprise, vous et votre présomption d'être assez forts pour moi. Car je méprise moins la dernière des bigotes que ceux qui, levant la tête et se prétendant libres, vacillent devant la première liberté qu'on leur offre. » Oh! quand viendra le génie qui délivrera les hommes des barrières qui n'existent pas, et dans l'ordre de l'esprit, les catégories, les oppositions, les contradictions, dans l'ordre moral, les préjugés, les convenances, la responsabilité⁵, le faux honneur, la pudeur, — celle-là surtout, qu'elle soit maudite! — écrasera la tête à tous ces serpents. Ensuite les hommes, épouvantés d'être libres, écraseront la tête du libérateur.

Prenons donc tout, à travers toutes les barrières, faites de papier où sont peints des barreaux, mais qu'on se jette dedans et on passe au travers. Et alternons tout, puisqu'on ne peut faire mieux. On m'a appelé condottiere. Oui, si le condottiere est celui qui fait volte-face. Alternons les idéals, comme on change de parfum, comme on change de chambre selon les heures du jour. Que tout me soit une maîtresse : ce qu'on hait le jour et qu'on adore la nuit, et d'autant plus adoré la nuit que haï le jour. Je me renierai pour me retrouver, je me détruirai pour m'atteindre, je mordrai à la nuque et je rejetterai, comme des femmes, toutes les croyances, tour à tour. Énorme amour? Bien sûr. Ou, selon votre goût, énorme indifférence. L'univers n'ayant aucun sens, il est parfait qu'on lui donne tantôt l'un et tantôt l'autre. C'est bien ainsi qu'il faut le traiter.

Cette position peut être détestée : « Hideux scepticisme! » On peut dire aussi qu'elle est une plaisanterie. Un simple paradoxe. Une défaite. Un ramollissement ignoble de l'esprit et du caractère. Entièrement libre, n'attendant rien, mon seul désir en cette époque de ma vie, car je n'engage pas l'avenir, est de dire ce que je pense et de faire ce qui me chante, sans prétendre, grand Dieu, ériger rien de tout cela en loi universelle, et même en préférant secrètement que cela ne serve qu'à moi. Romain Rolland, qui ne place rien au-dessus de la

conscience, ne m'en voudra pas de n'exprimer ici que cela seul que me permet ma conscience, — en faisant une fois de plus tout ce qu'il faut pour n'avoir rien à gagner et beaucoup à perdre (dans l'opinion du monde, s'entend).

1925.

LA MORT DE PEREGRINOS

(1921-1926)

DÈS les premières lignes consacrées au philosophe Peregrinos par son biographe Lucien de Samosate, nous sommes frappés que ce philosophe ait été une sorte de spécialiste de l'alternance : il avait, nous dit-on, « pris mille formes différentes, joué une infinité de personnages », et aimait à se faire appeler Protée. Protée ! Pour nous quel nom lourd de sens !

La dernière métamorphose de Peregrinos fut de « se changer en feu ». Il mit en pratique, à la lettre, l'axiome stoïcien : « Tout ce qui est feu s'en retournera vers le feu », car ce philosophe-poète était de feu avant de se brûler. Il se brûla, en effet, par un amour dominant de la gloire et de la vie extraordinaire, au cours des Jeux Olympiques, sur un bûcher construit de ses mains (an 165 de l'ère). C'est l'histoire de cette mort que nous allons raconter.

Dès sa jeunesse, Peregrinos fut surpris en flagrant délit d'adultère. Il fut trop heureux de s'enfuir, un rai-fort entre les fesses ; c'était, paraît-il, la punition des adultères chez les Athéniens du II^e siècle. Quelque temps après, nouveau flagrant délit, avec un jeune garçon arménien. « Eh bien, chantez maintenant ! » lui dirent les parents du petit. Mais c'étaient des gens bien ; ils se turent pour trois mille drachmes. Que le plaisir est plein de contrariétés ! Je songe à Sophocle se faisant voler son manteau par un gamin serré de trop près sur les fortifs d'Athènes⁶. Mais y a-t-il encore des contemporains de Pierre Louÿs pour croire que l'amour était chose aisée dans le monde antique ?

La troisième aventure de Peregrinos fut qu'il étrangla son papa. « Il ne voulut pas, dit Lucien, le laisser vivre au-delà de soixante ans. » C'est pousser trop loin l'opinion qu'il y a un abîme entre les générations. L'hypo-

thèse la plus favorable à notre ami, c'est que sa piété filiale ne put supporter de voir le bon vieillard retourné à l'enfance, et tel qu'il ne pouvait plus décemment le respecter. N'importe, il l'avait laissé atteindre la soixantaine : c'était lui faire bonne mesure.

Maintenant Protée — évasion ! évasion ! — erre longtemps de contrée en contrée. Voyageur traqué : voilà sa fantaisie du moment.

Éteinte la curiosité provoquée par ces vagabondages, qu'inventer pour se renouveler, et la renouveler avec soi ? C'était l'époque où Marc-Aurèle organisait cinquante-deux fois par an une « semaine de bonté », dégarnissait les frontières, enfin faisait tout ce qu'il faut pour montrer qu'il aimait la paix, c'est-à-dire pour ruiner sa patrie, ce qui, on le sait, ne lui prit que quinze ans. Peregrinos sentit que, sous peine d'être traité de baderne, il était urgent pour lui d'être « bon ». Il alla d'un coup à l'extrême. Il se convertit.

Peregrinos, « s'associant avec quelques-uns des docteurs des chrétiens (...) leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants en comparaison de lui ». Il expliquait leurs livres, en composait lui-même. On lui fit fête. Mais, arrêté comme chrétien, il fut mis en prison. Quelle aubaine pour un amateur de publicité ! Peut-être même l'avait-il recherchée. En effet, « cet événement lui procura une grande autorité, et lui valut la réputation d'avoir fait des miracles ». Une multitude de pauvres types, esclaves, vieillards, femmes, orphelins, et de ratés de toutes sortes, bref, les adeptes habituels du « sophiste crucifié », lui apportent des mets, s'assemblent autour de sa prison, passent la nuit avec lui. Quelques villes d'Asie lui envoient des députés au nom de tous les chrétiens pour le consoler, lui apporter des secours, et défendre sa cause.

En toute autre matière le côté « rigolade » de Peregrinos ne nous choquerait pas. Même il est bien que sous nos préoccupations sérieuses passe un secret courant d'humour, qui soutire un peu de leur vigueur aux affirmations, toujours stupides de santé, que nécessite la vie sociale : l'absolu est le langage des innocents. Et par ailleurs, quand il y a tant de raisons de vouloir du mal à l'humanité, c'est faire preuve d'une bonne nature que se contenter de se payer sa tête. Mais il y a

des choses sacrées, pour lesquelles les hommes vivent et meurent, et avec lesquelles on ne peut pas jouer. Toutefois le scandale est causé moins par Peregrinos que par les chefs des chrétiens. Ces meneurs abusés et abusant à leur tour les « hommes simples et crédules » qui ont confiance en eux; ces pauvres niais en admiration devant un fumiste inverti qui, tandis qu'ils célèbrent une « victoire de la Grâce », pouffe tout bas en songeant : « Quel nouveau tour vais-je pouvoir inventer? », il y a là quelque chose d'affreux.

Lorsque, avec le recul d'un peu de temps, l'odieux de cette « conversion » fut apparu, les chrétiens ont tenté d'excuser celui de leurs docteurs qui en avait été le principal metteur en œuvre, Protée en étant le metteur en scène. On a protesté qu'il n'avait nullement cédé à la gloriole de convertir, ni cherché, par un snobisme plus ou moins inconscient, à embarquer le christianisme dans le *dernier bateau* dont Protée, fat et mondain, était alors un des pilotes; au contraire, sa naïveté en cette affaire serait la preuve de sa générosité, et de son peu de commerce avec la malice des hommes. Les résultats demeurent. Le méchant triomphe; les bons sont mystifiés; quelques pieuses âmes, encore clairvoyantes, voyant l'erreur de leur docteur, se demandent s'il n'en fait pas d'aussi fortes dans le domaine spirituel où elles ne peuvent le suivre, et les voici déroutées; les païens, qui savent quelle sorte de personnage est Peregrinos, s'esclaffent et méprisent davantage encore une religion qui pour lumières a de pareils jobards; Jésus-Christ pleure, que ce ne soit pas assez qu'il soit crucifié mais ridiculisé. Et moi je vois ce mal et n'en vois pas l'excuse. Si c'était un rêveur, désarmé devant les hommes, de quoi s'est-il mêlé? Pas de pardon pour les dupes.

Cependant Peregrinos fut bientôt libéré par le gouverneur de Syrie. Cet homme, « dévoué aux lettres et à la philosophie, ne le jugeant digne d'aucune punition, le mit en liberté ». Vous sentez la bienveillance, cette fleur exquise du dédain. C'est Pilate quand il voudrait libérer Jésus.

Libre, Peregrinos revint dans Parium, sa ville natale. Le peuple, indigné de l'assassinat de son père, voulut le traîner devant les tribunaux. Peregrinos eut alors une belle inspiration de philosophe : il annonça qu'il reve-

nait, mais pour distribuer parmi le peuple les biens de l'étranglé. On le porta en triomphe. « Et si quelqu'un, en ce moment, eût entrepris de parler du meurtre du vieillard, on l'eût lapidé sur-le-champ. » Comment ce magnifique sujet a-t-il échappé à La Fontaine?

Plus tard, il imagina de redemander à l'Empereur l'héritage ainsi abandonné à ses concitoyens. L'Empereur lui fit répondre que ce qui est donné est donné.

N'ayant plus rien à attendre de sa conversion, Peregrinos jugea le moment venu d'en tirer la dernière mouture : il se *déconvertit*. Son nom, encore une fois, fut dans tous les journaux pendant huit jours.

Peregrinos avait connu l'amour des garçons et l'amour des femmes, la douceur de « croire » et la fierté fouettante de ne croire pas, la liberté et la prison, le triomphe et l'échec, les paysages les plus divers. Philosophe de fait, il se sentit mûr pour passer professionnel. Cela consista à se raser la tête, comme nos benêts mettent des lunettes d'écaille pour montrer qu'ils sont des penseurs.

L'idée à la mode, les « États-Unis d'Europe » du moment, c'était que les choses sont en soi indifférentes. Pour bien le prouver, Peregrinos, par exemple, se faisait frapper le derrière avec un bâton. Nous trouverions cela admirable si cela était fait dans un cloître.

Il alla à Rome et y fit scandale. Il ne respectait pas les règles du jeu. Toute vérité, pour lui, était bonne à dire. C'est le grand crime de lèse-société. Le gouverneur de Rome le fit bannir de la ville. Il n'y a plus de vie possible si la franchise est tolérée.

Peregrinos connut l'âpre plaisir de se savoir détesté, si doux à toutes les aristocraties qu'on peut croire qu'il allégea les derniers jours des condamnés de la Terreur. La rage de blâmer Peregrinos suscitait chez beaucoup de gens des sentiments ou des attitudes imprévus pour eux-mêmes. Ainsi, comme il avait pris de l'humeur contre l'Empereur, et invektivait contre lui, des personnes qui se moquaient de l'Empereur comme de leur première chemise, soudain se voilaient la face. La fausse indignation est peut-être la forme la plus répugnante de l'hypocrisie.

Sa vie se passa. Il voyagea, recueillant tour à tour, parfois simultanément, l'admiration et le mépris. Comment le juger? Aulu-Gelle l'appelle « un homme aux mœurs graves (oh! oh!), à l'âme constante, aux entretiens pleins de noblesse et d'utilité ». Ammien Marcellin parle de lui avec une nuance de sympathie. Son témoin principal, Lucien, le méprise. Mais Lucien est un tout petit esprit : certaines de ses réactions sont si stupides qu'elles vous font jeter un cri d'admiration⁷; et ses moqueries peuvent être le fruit de l'épaisseur comme celui du bon sens. C'est ainsi qu'il blâme Protée pour avoir accusé Hérode Atticus d'amollir les Grecs, parce que ce prince avait amené de l'eau dans Olympie, où les spectateurs des Jeux mouraient de soif. On pourrait aussi bien le louer d'avoir jeté, dans un peuple en décadence, ce trait des *antiques vertus*. Quoi qu'il en soit, il est certain que Peregrinos n'atteignit pas à cette approbation unanime dont certaines âmes qui apparaissent comblées restent en secret douloureusement inquiètes. « Il tomba dans le mépris; il ne s'attirait plus aucune considération et ne jouait plus depuis longtemps qu'un personnage insipide. Enfin, ne pouvant plus rien inventer de nouveau, rien qui pût exciter l'admiration de ses spectateurs, seule capable de satisfaire cette soif ardente de la gloire qui l'avait toujours dévoré, il imagina le projet insensé de se jeter dans un bûcher ardent et, aux derniers Jeux, il annonça à tous les Grecs qu'il se brûlerait aux Jeux suivants. »

Notons-le au passage : la facilité avec laquelle on se tuait dans ces temps-là rend suspecte l'atmosphère de bonheur que leur ont prêtée par la suite des esprits inquiets, ou plutôt des chairs inquiètes, car la nostalgie de l'antiquité est un produit de la chair avant de l'être du cerveau. On a une autre preuve de la misère de cette époque. Il fallait être durement excédé pour avoir accepté Jésus-Christ.

Lorsque arriva le jour indiqué par Peregrinos, Olympie était pleine de gens passionnés. Les uns pleuraient en lui criant : « Conserve-toi pour les Grecs ! » D'autres, au contraire : « Vas-y ! C'est le moment ! » Tous ont la curiosité de Pierre quand il suit de loin Jésus que les soldats emmènent, « afin de voir comment tout cela finirait ». Peregrinos (au bord de l'acte, hésitait-il? Lucien

le suggère) annonça que la nuit suivante il accomplirait ce qu'il avait promis.

Peregrinos avait décidé librement qu'il s'immolerait. Y eût-il renoncé, nul ne pouvait l'y forcer sans commettre un crime. Mais on peut être sûr que cette nuit, si, la chair faiblissant, il prend la fuite, une meute non pas hurlante mais riante — et c'est bien pis — le ramènera comme un gibier. La populace considère qu'en lui promettant sa mort en spectacle, Peregrinos lui a donné le droit de l'exiger. « Ce qui est donné est donné », comme lui répondait l'Empereur dans la circonstance que l'on sait. Sous l'œil amusé de la police, une bande de badauds, implicitement assassins, cerne la tente du vieillard.

Le détail de sa fin est sans importance au spirituel. Mais elle fait un tableau curieux. Lucien, pantoufflard sadique, s'est dérangé au milieu de la nuit. Il faut avoir vu ça. Un de ses amis est venu le prendre, — on est sur le point de lire « en auto » tant son état d'esprit paraît être celui de ces femmes que les gigolos emmènaient, sortant du théâtre, vers la villa où on fusillait dans une chambre les bandits Bonnot et Garnier.

Peregrinos, en effet, a attendu que la lune fût levée, comme si la nature elle non plus ne devait rien perdre de son exploit. Suivi de ses disciples, portant tous des flambeaux, il s'approche du bûcher qu'entoure un peuple immense. Chacun de son côté y met le feu. Peregrinos y jette quelques grains d'encens, se recommande à ses Génies, se précipite dans la flamme et disparaît.

Là-dessus, la *farce* finie — il dit bien : la farce, — Lucien rentre se mettre au lit, moitié bouffonnant, moitié pestant contre l'idée d'être venu voir *rôtir* un *vieillard imbécile*, dont l'odeur fétide vous infecte. Quand Jésus eut expiré, le centurion cria qu'on avait crucifié un juste. Mais les centurions étaient de pauvres diables, qui n'avaient pas la conscience bourgeoise.

Sur le chemin du retour, Lucien raconte aux passants, pour se moquer d'eux, qu'au moment où Protée a disparu la terre a tremblé et fait entendre des mugissements, qu'un vautour s'est élevé du milieu de la flamme, etc... Une demi-heure plus tard, un vénérable vieillard, à qui cette nouvelle est déjà parvenue, affirme avec serment qu'il a de ses yeux vu le vautour. Bien plus, c'est Protée

lui-même qu'il vient de rencontrer, vêtu d'une robe blanche et couronné d'olivier. La terre qui tremble! Le supplicié qui ressuscite! Nos rationalistes doivent sourire. Ils se réjouissent de prendre sur le fait la naissance du merveilleux.

II

HERCULE, s'il se brûle sur un bûcher, cherche à fuir la tunique de Nessus. Le chrétien qui vole au martyre en fait l'instrument de son salut; comme le Phénix, il renaîtra plus brillant de ses cendres. Le brahmane a un saint amour de la mort. Aucune de ces raisons ne pousse Peregrinos. Imprimons-le-nous, c'est un point bien important.

Il ne fuit rien, il sait que la vie peut encore être douce. Son biographe nous le montre, peu de temps avant sa mort, naviguant sur la mer Égée en compagnie « d'un jeune garçon d'une figure assez agréable, qui lui servait d'Alcibiade ». Son salut? Naturellement, il n'en est pas question; il n'a jamais fait que de l'opportunisme chrétien. L'amour de la mort? Ah! que non! A cinq reprises nous le voyons la repousser. Une fois, pour se sauver de la populace, il lui abandonne ses biens. Une fois, prêt à être lapidé, il se réfugie à l'autel de Zeus. Une fois, en mer, la tempête s'élevant, il se met à larmoyer. Une fois, *onze jours* avant de se brûler, pris d'un accès de fièvre, il demande à son médecin des remèdes. Enfin il semble bien qu'au bord du sacrifice il ait tergiversé. Lucien dit que lorsqu'on lui cria : « Vas-y! Qu'est-ce que tu attends! » il « pâlit, trembla, cessa de parler ». L'unique but de sa mort volontaire est donc bien de perpétuer sa mémoire, ce que sa vie, il le sait, ne fera pas. Ne se fût-il pas expliqué clairement là-dessus, la réponse suffirait, qu'il fit à son médecin dans la circonstance que nous venons de dire. Comme cet homme lui disputait le remède, lui disant qu'il n'avait qu'à se laisser mourir, si la mort frappait à sa porte, sans avoir besoin de construire un bûcher, il répondit qu'il se refusait à une fin dont il ne tirerait pas d'honneur.

« J'ai soixante ans, songe Peregrinos. J'ai la célébrité, non la gloire. A présent, trop tard.

« L'injustice est moins de ne pas m'estimer suffisamment — il y a bien du déchet dans ma vie, je le sais, — que d'estimer tant d'autres qui ne me valent pas. Les mêmes choses sont pardonnées aux autres, que dis-je, admirées chez les autres, qui me sont reprochées. Tout ce que je fais (et Dieu sait que j'ai agi pourtant dans les sens les plus divers!) est retourné contre moi. Avec quelle subtilité! La méchanceté est femme.

« Ils ont nommé confusion ma richesse, fatuité mon orgueil, emphase ma grandeur, dureté ma vertu, rhétorique mon éloquence, hermétisme ma profondeur, niaiserie ma loyauté, impudence ma franchise; et quand ils ne trouvent pas comment blâmer une de mes façons d'être, ils disent qu'elle est une attitude. Avec quelles armes puis-je leur répondre? Heureux les porteurs de frondes, qui répondent avec leurs frondes! Pour moi je ne puis répondre. Je suis muré dans l'opinion qu'on s'est faite de moi, paralysé par elle plus que par des chaînes de fer. Et cette opinion est que rien de ce qui vient de moi ne doit être pris au sérieux.

« Bref, ce sont tous des cochons. (Hormis ceux qui m'admirent, bien entendu. Encore ceux-là m'admirent-ils toujours à contre-temps, de sorte qu'ils m'agacent autant que les autres.)

« Aussi, loin de moi les hochets des hommes! Ma pureté! etc. Ma conscience! etc. J'ai refusé dix fois la Légion d'honneur. Je veux dire que j'en ai refusé la pensée. On ne me l'avait pas offerte, parce que j'ai un dossier aux Mœurs. »

Dans ces amertumes, le romantisme (alors déjà c'était une vieille doctrine, sa naissance remontant à Adam et Ève) rendait les plus grands services au philosophe. Grâce à elle il se drapait dans le décri et la solitude où il était, ou croyait être, les exagérait à plaisir, et finissait par s'y trouver aussi bien que dans le succès. Cette doctrine, qui de nos plus grands ennuis tire pour nous de la satisfaction (par malheur elle est désarmée devant les plus petits, qui deviennent ainsi les pires), mériterait d'être citée à l'ordre de l'humanité. Mais, aux heures où son exaltation tombait, Peregrinos se retrouvait plus bas dans la mélancolie.

Et soudain, un jour, c'est l'illumination. Trop tard? Non, il n'est pas trop tard! Qui a manqué sa vie peut

réussir sa mort. L'intelligence, la vertu peuvent être éternellement discutées. Mais qui ne s'inclinera devant une mort offerte à une idée? Un petit geste et pour toujours on a raison. Ah, comme tout, d'un coup, devient facile! Je songe au jeune soldat de 1916 qui, cherchant à passer de l'auxiliaire dans le service armé, écrivait : « Qu'on me mette n'importe où, même si je n'y sers à rien, pourvu que j'y risque. » Pendant la guerre, à cause de cette croyance que, plus vite qu'aucun talent, la mort vous gagne l'honneur, et parce qu'il y avait alors un désir passionné de se faire estimer, que de vies, trop généreuses, inutilement données! Mais la vie ne veut pas admettre que mourir vous dispense de vivre, et aujourd'hui l'opinion, presque impie, ne traite plus que d'imbéciles les Saint-Cyriens aux gants blancs.

Peregrinos aime sa vie, et il l'offre, car il s'aime plus que sa vie même. Il offre les années de vie douce qui lui restent pour obtenir la louange d'une humanité stupide, et une louange qu'il n'entendra pas. Ah! je suis étonné.

Est-ce que, le tirant de sa vie manquée, une telle passion le soulève et le met dans la grandeur? Ou n'est-elle qu'un ridicule, et surtout de qui professe le détachement des biens extérieurs? Faut-il l'envier d'avoir, à son âge, gardé neufs de tels ressorts? Faut-il le plaindre d'être le jouet d'une telle illusion?

Pendant des années, j'ai caressé la gloire. Je méprisais ceux qui la donnent, et, elle, je ne la méprisais pas. Si je restais dans cette inconséquence, la connaissant, c'était que tous ceux que j'admirais le plus y étaient restés. Or, une nuit, j'ai fait un rêve. Un porc aux oreilles d'âne, le groin bavant de bêtise, me posait sur la tête une couronne. Je la saisisais avec violence, pensant que c'était une couronne pour mon outrage. Mais non, elle était de lauriers; c'était vraiment la couronne de la gloire. Alors, le don et le donateur, je les ai tous deux repoussés.

Si je méprise la gloire que les hommes donnent pour un talent, comment ne pas mépriser l'estime qu'ils donnent au caractère? Il n'est plus de grandeur quand elle dépend des hommes. L'idée que c'est pour les hommes que je me raidis infirme mon raidissement. C'en est fini de me hausser avec l'espérance d'une mort exemplaire. Pour les hommes, une contrainte? Pour les

hommes, un effort? Cela me fait horreur, et me mènerait plutôt à la lâcheté.

Empêtré qu'il était de sa personnalité, la pensée de sa mort ressuscita Peregrinos. S'il annonce au peuple que dans quatre années il se brûlera, c'est qu'il veut, durant quatre années, vivre sur sa mort, en avoir le profit. Et non seulement, j'en suis sûr, au bénéfice de sa renommée : au bénéfice de son âme. La mort subite est un bienfait. La mort de loin prévue en est une elle aussi. On a le temps de réfléchir à ce qui est important.

Ce grand imaginaire tire de sa décision une poésie forte comme du vin. Il change son surnom de Protée en celui de Phénix, par allusion à l'oiseau qui se brûle aux approches de ses vieux jours. « Il répand parmi le peuple d'anciennes prophéties, qui veulent qu'on le regarde après sa mort comme le Génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des autels, et il espère qu'on lui dressera une statue d'or. » Déjà il excite ses disciples à bâtir un temple sur l'emplacement de son bûcher. Peut-être prévoit-il l'époque où les habitants de Parium lui élèveront des statues qui rendront des oracles et feront des prodiges. Il célèbre ses propres mystères. Il s'idolâtre, et idolâtre son égarement. Il me le communique. Délirons tous ensemble. Il n'y a pas de camisoles de force pour l'âme. Non, non, jamais le poète ne repoussera tout à fait les religions. Si sa raison les repousse, sa poésie les reprend. Comment jeter sur elles l'anathème lorsqu'il caresse, dans le plus obscur de lui-même, le rêve de se faire adorer? Il est vrai que le dieu est le seul qui n'ait pas besoin de croire. Quant à moi, si j'en juge d'après mes sentiments pour les personnes qui m'applaudissent quand je fais une conférence, une fois changé en Minotaure, mes adorateurs ne me donneraient que l'envie de les dévorer. D'où un prompt épuisement de la matière adorante.

L'héroïsme tourmentait le vieillard. Il l'avait oublié, ce goût de la grandeur, et il le retrouvait en lui. Quand la musique est forte, et que nous sommes contre l'orchestre, nous voudrions bâtir un palais, ou violer un être étrange, ou mourir, et pour n'importe quoi. Lui, il se grisait du grand rêve de sa mort quand il s'était bien bouleversé par la musique qu'il déchaînait en lui-même. Mais si plus tard, apaisé, il lui arrivait de licher un sor-

bet aux fraises, ou quelque chose d'analogue, il faiblissait : « Cela vaut-il la peine ? Se tuer ! Quel ennui ! » Qui n'en dirait autant ? Souvent il soupirait aussi, avec une visible fatigue : « Être jugé ! Toujours être jugé ! » Lucien lui prête l'espérance de s'en tirer avec une brûlure : il céderait à la foule, qui le conjurerait de s'épargner. C'est possible. Mais ce sont, avant tout, les sentiments que Lucien aurait eus. Les « bras nous en tombent » quand nous voyons les mobiles que les gens nous prêtent, et les interprétations saugrenues, et toujours abaissantes, qu'ils donnent de notre conduite. Entre nous et le public, *tout*, l'admiration comme la haine, est à base de malentendu.

La veille de sa mort, au dire de Lucien, le héros prononça sa propre Oraison funèbre. Voilà qui justifierait le mot de romantisme que j'ai employé, si la seule conception et l'arrangement de cette mort n'y suffisaient. Ah, que notre ami a donc joué de sa cendre ! Charles-Quint se donnant un brin de frisson avec son enterrement, Chateaubriand s'y prenant dix années à l'avance pour faire des phrases sur son trépas, Hugo savourant le char des pauvres, Barrès jouant du violon sur l'emplacement de sa fosse, c'est toute une famille dont le coryphée est cette morte qui, représentée en pierre sur une stèle du Céramique, pince de la lyre au-dessus de son tombeau. Allons-nous leur faire mauvaise figure ? La mort n'est pas si drôle. S'il se trouve des êtres assez magnifiquement absurdes pour se l'adoucir un peu avec une phrase chantante, ou avec un fumet de gloriole, saluons plutôt cette victoire de l'homme.

« Oui, me dit-on, mais vous aurez beau faire, votre Peregrinos reste déplaisant et ridicule. » Voilà bien le grand grief : il n'est pas *sympathique*. On ne demande pas à un homme d'avoir de la valeur, ou seulement d'être un caractère ; on lui demande d'être sympathique. L'époque le demande : être sympathique, cela veut dire être coulant, se prêter aux combines. Et l'opinion le demande, qui en Europe est faite par les femmes, et les femmes demandent seulement qu'on leur plaise. Dans ces conditions, tout ce qui est au-dessus du commun, ou hors du commun, sera mal noté, car le médiocre est ce qui plaît, parce que nos juges s'y retrouvent chez

eux; et c'est pourquoi, le plus souvent, les génies sont admirés pour ce qu'ils ont de moins original, où la masse peut se reconnaître, et *malgré* ce qu'ils ont d'original. La politique du jeune homme qui veut se marier, de l'adulte qui veut être député, du vieillard qui veut être pape, est toujours la même : elle est de rentrer les épaules, de se faire passer pour insignifiant. Tout homme de valeur est un outrage pour la société : elle l'écrasera s'il ne demande pas son pardon d'être tel, et il ne l'obtiendra qu'en faisant le gracieux. « En France, tout ce qui est un peu fort fait scandale », écrit Stendhal. Et Gœthe : « La bonne société, qui ne souffre guère auprès d'elle quelque chose d'éminent... » Et Tolstoï : « La béquille de Sixte-Quint doit être le bâton de voyage de tout homme supérieur. » Unanimité là-dessus.

Quant à ce qui est simplement hors du commun, cela paraît *ridicule*. Surtout en France, nation petite-bourgeoise, et qui adore le petit. Dante, Michel-Ange, Shakespeare, Byron, Wagner ont été d'abord jugés ridicules, ici, parce que « bizarres », c'est-à-dire autre chose que petits-bourgeois. Le xvii^e siècle est pour nous le grand siècle parce qu'il a affadi tout ce qu'il a touché : l'antiquité comme l'épopée moresque. L'opinion qu'une traduction idéale est celle où systématiquement tout ce qui est fort doit être affaibli, tout ce qui est singulier doit être banalisé, commence seulement à se perdre. Il y a un Fontanes en chacun de nous, comme derrière Chateaubriand, pour faire mettre à l'alignement tout ce qui dépasse de nos sentiments et de nos actes. Une personne à qui je demandais sa réaction devant la mort de Peregrinos, ne me fit d'autre réponse que : « Elle est de bien mauvais goût. » Mais tout contact avec les médiocres (même sous prétexte d'art, d'observation, etc...) est une erreur : impossible d'en sortir tout à fait intact. A plus forte raison toute discussion. Je dis donc à ma personne que j'étais au moins d'accord avec elle sur le mauvais goût de Peregrinos, en ce qui touchait son inclination pour le jeune Arménien. Ce sont de petits garçons arméniens qui ont, à Marseille, le monopole de la criée des journaux. Leurs pifs énormes, leur teint terreux, leur façon de se ficeler, et surtout, dans l'enfance de l'âge, leurs moustaches et leurs jambes long-velues, expliquent les massacres des Turcs. J'ai voulu terminer une si

grave digression par une cabriolet qui fût, elle aussi, de *mauvais goût*. Grincez des dents, aimable société.

Peregrinos a donné sa vie mortelle à la postérité, pour qu'elle le fît vivre d'une vie immortelle. La postérité a pris la vie de Peregrinos, et ne lui a rien donné en échange. Bonhomme Lucien, et après lui Voltaire et Renan, jusqu'aux dictionnaires qui nous offrent, en même temps que la biographie des hommes notables, les jugements qu'il est de bon ton de porter sur eux (ce qui est indécent, le rôle unique d'un dictionnaire étant de renseigner), n'ont jamais fait que des variations sur le thème du *vieillard imbécile*.

Sombre abus de confiance. Naturellement, rien à dire. Il n'y avait qu'un sacrifice propitiatoire au destin, qui ne l'a pas accueilli. Quand même! Une complaisance dégoûtante permet tout à la médiocrité : « Il est si gentil! » Mais personne! quoi, personne! quoi, personne devant ce parfait holocauste! La mort ne donne pas à tous une couronne, et combien de corbillards méritent notre coup de chapeau? Il y a des hommes qui restent petits même en mourant, et ce sont ceux-là, on peut en être sûr, qui ont contesté à Peregrinos cette seconde couronne que la mort lui donna; la haine qui l'entoura lui avait donné la première. On a appelé sa mort une farce, comme si celui qui sacrifie sa vie, pour quelque cause que ce soit, pouvait jamais être traité de farceur. On a tourné contre lui jusqu'aux larmes qu'il aurait répandues sur un navire en détresse, daubant sur ce peu de courage, comme s'il ne fallait pas penser plutôt que, d'autant il aimait la vie, d'autant il lui avait fallu de courage pour la sacrifier. On a été jusqu'à falsifier le récit de cette mort qu'il voulut exemplaire, et à écrire qu'il mourut « en poussant des cris déchirants⁸ », abjecte calomnie, qu'aucun texte n'autorise. « Moque-toi de tous les insensés que tu verras l'admirer. » C'est le mot final de Lucien. Eh bien, je serai de ces insensés-là; c'est bon signe, d'ordinaire, quand on se moque de vous. Nous pouvons nous incliner sans crainte devant l'acte de Peregrinos : ces sortes d'exemples ne sont pas de nos jours contagieux. Et si cette histoire n'est pas une fable, si cet homme a vraiment existé, s'il s'est élancé

dans la mort pour forcer la gloire et si le monde la lui a refusée, ne le tirant de l'oubli que pour le jeter parmi les grotesques, n'est-ce pas un instant un peu solennel que celui où je lui apporte une ombre de cette récompense qu'il crut acheter avec sa vie et que dix-huit siècles lui ont refusée? Dix-huit siècles! Et mon démenti les infirme! Mon débile pouvoir fend le temps, va chercher au fond de ses limbes ce contemporain de Marc-Aurèle. Je le touche dans son désespoir séculaire et je le relève justifié.

On a vu qu'au moment d'accomplir l'acte, Peregrinos hésita. Nous voulons penser que devant cette foule où il y avait des disciples et des gens émus, mais aussi une grande quantité de Luciens, éclairés par une joie mauvaise — de ceux qui « ne savent ce qu'ils font », et de ceux qui savent très bien ce qu'ils font, — il vit qu'il ne lui avait servi à rien de s'être donné morceau par morceau, dans sa parole et dans ses écrits, à rien de se donner entièrement, corps et âme, puisqu'à cette heure suprême il était encore insulté. Il comprit que cette unanimité qu'il cherchait au-delà de la vie, à présent même il ne l'avait pas atteinte, et que sa mort était perdue. Sur ce bord de son bûcher, il eut, j'imagine, quelques secondes d'étonnement, oui, d'un étonnement ingénu, comme seuls peuvent en avoir les êtres *ridicules*, à connaître que tout ce qu'il avait fait n'avait rien désarmé, puis une bouffée d'horreur, moins pour eux que pour lui-même, qui en fin de compte était vaincu. Mais il était trop tard, vraiment trop tard, cette fois. Alors, criant d'une voix forte : « Je m'abandonne à mes Génies », et c'était le cri de tous ceux qui se jettent à la nature, ou aux bêtes, ou à la divinité, à n'importe quoi pourvu que ce ne soit plus l'homme, il entra, par la porte du feu, dans les majestés de la disparition totale. Par là il se rapproche davantage encore de nous qui, ne pouvant avoir de foi, ni cependant nous passer de grandeur, rêvons à ce que cela pourrait être, de mourir volontairement pour une cause à laquelle nous ne croirions pas. La vraie grandeur, celle qui est complètement vaine, qui ne nous sera comptée nulle part. La vraie duperie, — et ce qui ne trompe pas.

BARRÈS S'ÉLOIGNE

(1923-1925)

BARRÈS COMMENCE SON RÔLE D'OUTRE-TOMBE

(1923)

IL me racontait un jour : « A l'enterrement d'Alphonse Daudet, un directeur de revue, le sieur F..., me tapant sur le bras, me dit : « Eh bien, monsieur Barrès, c'est « bon pour vous, cela ! » F... voulait dire par ce compliment : « Un de moins qui vous barre la route. » Cette phrase nous obsède tandis que, bouleversé, nous montons vers Neuilly⁹. A la Porte Maillot, deux journaux « adversaires », que crie le même camelot, font germer des troisièmes éditions dans un petit mort de quatorze ans¹⁰. Profiteurs de cadavres, ou simplement renifleurs de cadavres, on est sur le point de renoncer à paraître sur le seuil funèbre, de peur d'être confondu avec eux. Déjà de leurs belles voitures descendent des riens à tête humaine, et des immortalités de hasard. Il est vivant, et elles sont mortes.

On a pensé : « Je n'irai pas », et on a été, et on est retourné. On a pensé : « Je n'écrirai pas. Je n'écrirais que pour toucher ; alors on me ferait une louange, et cette louange me retomberait sur le cœur, comme si elle était usurpée à l'autre. » Et les voici, ces pages, écrites à la hâte en deux tours d'horloge, avec déjà pourtant des ratures, quelque attention pour définir, l'ébauche de ce puéril travail dont nous avons vu ce matin à quoi il mène : à ce lit, à cette mentonnière, à ce silence. Un fleuve de découragement a coulé sur nous, tout le long de ce jour inondé et douceâtre. Ah ! non, ce n'est pas un « chant de confiance » qu'apporte le soir, c'est le courage de celui qui voit le néant, le nomme son frère, puis ferme les yeux et feint de l'ignorer, par horreur de se croiser les bras.

Dans les milieux littéraires, l'émotion a été véritable et grande. Ce qui consterne des jeunes gens devant ce

Barrès mort, c'est qu'ils voient comment cela se passera s'ils réalisent toute leur espérance, et ils pleurent sur lui et sur eux. Cet hommage indirect est celui que Barrès eût souhaité. Le héros continue, avec la force de la tombe, le rôle qu'il s'est proposé dans la vie, qui est de dominer sur les imaginations.

Ni décorations, ni habit d'académicien, ni drapeaux, ni soldats. Ainsi l'eût-il voulu, sans aucun doute. Une puissance qui se connaît se satisfait d'un tel dénuement. On ne se rassasie pas de ce visage. La mort l'a rafraîchi, a lissé les mille petites rides qui lui faisaient cet admirable masque de brûlure et d'usure, quand le plein jour vous l'éclairait de face dans l'avenue. Son sourire, très distinct ce soir, eût nettement, dans la vie, indiqué la raillerie. Mais qu'est-ce donc que ce souffle qui habite nos poitrines, pour les aplatir ainsi en se retirant?

Allons, donnons sa part à la nature, elle y a bien droit. Délivrons ce sanglot qui va nous faire du tort. Laissons aller ce grand mouvement des profondeurs, toute la bête et toute l'âme ramassées dans une minute de désespoir enfantin. C'est fini. Ce corps étendu n'est plus immobile comme une limite mais comme une borne, terminant, certes, mais pleine de ce qu'elle commence. L'œuvre apparaît derrière, distincte et close, vêtue soudain d'une autorité qu'aucun prestige terrestre ne lui eût donnée, dotée soudain d'un pouvoir extraordinaire, bruissante de secrets et d'oracles. Tout s'arrête? Oui, et tout continue. Un second Barrès, chef-d'œuvre de la volonté et de l'industrie humaines, se détache de son créateur et s'engage dans une aventure immortelle. Et ce cadavre qui nous déséquilibre, si fin et net dans son frac rigide, n'est qu'une étroite petite structure diaphane en regard du Barrès de l'histoire, qui en une seconde, d'une aile terrible, a rejoint ses pairs derrière les siècles, s'est fixé dans le même recul qu'eux, est devenu un morceau du passé national, lui qui, il y a dix heures encore, était un homme qui avait mal dans le bras gauche, qui se courbait en deux, qui demandait une boule, et que le bonheur de son chien ne sauva pas.

C'est à nous désormais à le remettre au monde. Voici deux de ses leçons, celles qui nous pressent le plus,

celles qui nous semblent les plus aptes à servir. Et à grands traits. Et vite. Vite parce qu'il faut remettre ces pages tout à l'heure. Vite parce que nous devons tout faire vite, parce qu'elles sont couvertes elles aussi de menaces, ces générations d'« impatients », et qui seraient fous s'ils ne l'étaient pas. Vite parce qu'une amertume décidément toute-puissante, qu'un instant j'avais cru maîtrisée, va recommencer de monter, de m'étourdir, de me dérober à moi-même, à mesure que je l'écris, le bénéfice de ce que j'écris, et qu'un gonflement me soulève pour quitter cette table ruinée d'ombres, pour aller prendre une proie que je sais, qui est peu de chose mais qui ne trompe pas. Ces deux leçons sortent du génie propre de Barrès, qui fut un génie de conciliation. Il chercha à sauvegarder la libre-pensée à l'intérieur du déisme, tous les mouvements romantiques à l'intérieur d'une discipline; il fut lyrique et cependant d'une lucidité adorable; la corde résonnante sur laquelle joue l'invisible, et cependant jamais ne fut dupe et jamais ne put sentir ceux qui l'étaient (je ne saurais dire combien ceci lui fait une place à part et le rend admirable à mes yeux). Ayant voulu la conciliation en lui-même, il la voulut ensuite entre une grande personne morale et lui. C'est sa première leçon, celle de ce « fameux individualiste » qui sent la nécessité de s'accrocher à quelque chose qui le dépasse et qui demeure : servir, c'est se réfugier dans ce qu'on sert. Pour cette alliance il faut sacrifier certaines parties de soi, gagner en profondeur ce qu'on perd en étendue, céder, céder sans cesse sur le secondaire pour se garder fort sur le principal, voir les individus en fonction des groupes qu'ils composent : ces êtres qu'un à un l'on dédaigne, ou même l'on méprise, ensemble c'est la France et vous êtes tout à elle. Ainsi se trouvent contentés les deux besoins, en apparence antinomiques, qu'a forcément tout grand esprit : dédaigner (c'est naturel, puisqu'il est grand) et se dévouer (c'est se déborder, et quelle grandeur n'a du trop-plein?).

Dédaigner, se dévouer... déplacez un peu l'un de ces deux termes et vous trouvez la formule qui, dans son œuvre si vaste, me semble contenir sa philosophie, et qui est sa seconde leçon : « tout désirer, tout mépriser ». — « Sénèque, dit-il encore, qui se plut, au milieu des

richesses, à les mépriser... » — Ce que les petites gens ont appelé son « attitude », c'est cette feinte supérieure par laquelle un homme qui a été au fond de l'inanité totale, et se sait sa prise, décide d'agir, c'est-à-dire, en fin de compte, de s'agiter, comme si tout avait une importance. La sagesse trouve ce *modus vivendi* avec le monde. Sur le plan chrétien, l'*Entretien* dit de Pascal que « M. Arnauld lui prêterait le collet en ce qui regarde les sciences, et M. de Saci lui apprendrait à les mépriser ». (Voilà une phrase formidable.) Barrès choisit, décide de prendre les choses au sérieux, et c'est par générosité, désir de communier, de s'agrandir, mais c'est aussi parce que sans cela les journées seraient bien longues¹¹. De la sorte, une seconde fois, et quand cette fois son pourquoi même est en jeu, ce grand homme concilie ce que d'abord on pensait incompatible : les « certitudes » de l'aveugle, qui lui fournissent des prétextes de vivre, et le détachement de qui regarde ses propres efforts avec la clairvoyance de l'Ecclésiaste. Il n'est pas dans l'objet de ces pages précipitées de rechercher comment, à force de revêtir des « certitudes », elles finissent un jour par vous imposer les passions, ni ce qu'il faut parfois d'amer courage pour élever un château de sable, quand on ne cesse pas un instant d'avoir sous les yeux ce que la marée en fera... De Barrès s'inspireront toujours les jeunes gens que tiraillent dans le même temps ces deux forces : un sang qui demande l'action, un esprit qui veut rester libre.

Dernière leçon (dix minutes pour la dire). La grandeur. En septembre 1917, soldat, écrivant à Barrès, que je ne connaissais pas, je lui parlais de quelqu'un qui « avait eu les larmes aux yeux en se représentant seulement sa mort », à lui, Barrès. Il ne répondit pas à cet aveu insensé, et rien ne lui serait une excuse, non pas même que je m'en aperçus à peine : j'avais eu besoin de donner, je ne m'inquiétais guère de recevoir. Or, la voici, cette mort, et, fidèles au rendez-vous, les voici, ces irrésistibles larmes, refoulées, séchées, revenues, revenant encore, tout ridicule, toute pudeur bus. Et sur quoi ? Sur la grandeur. Comme sur la mort de Don Quichotte quand j'avais dix ans. Comme sur Longwood quand j'en avais quinze. Comme sur le cercueil de César, transporté au-dessus de la foule, dans un film de

cinéma, quand j'en avais vingt, casqué, tueur d'hommes. Ah! c'est quand même une récompense, ces larmes d'un inconnu, sœurs, oui vraiment, sœurs de celles de l'homme pour l'homme dans la guerre, tellement pures, tellement gratuites, si terribles pour les pleurnicheries des amants, larmes mystérieuses, venues on ne sait d'où, mais de ce qu'il y a de plus haut dans l'être, pour sûr, de toute l'âme et toute l'intelligence ensemble. Car je n'ai pas été l'ami de Barrès, je ne lui ai pas parlé sérieusement dix fois dans ma vie, et c'est cela qui fait tout le poids. Femmes, le comprenez-vous, que l'âme les peut, ces larmes que le cœur ne peut pas? Celles-ci font un lien comme le sang. Voici née la paternité spirituelle, fondée par ces larmes pleurées sur un étranger comme sur mon père, parce que cet étranger était grand. Tout ce qui est grand est mon père. Inutilement.

Neuilly, 5 décembre 1923.

DU SANG, DE LA VOLUPTÉ
ET DE LA MORT (POUR RIRE)

(1925)

N'IMPORTE quoi de ce qui vous a ému, lui prêter les conclusions de son humeur du moment, à l'aide d'une métaphore, d'une association d'idées, et nous présenter ainsi la *leçon* de Tolède, le *message* des tableaux florentins, et les confidences de la Montagne de Sion, Barrès a usé en artiste suprême de ces jeux d'esprit, inoffensifs tant qu'il ne s'agit que de littérature, dangereux quand on touche à l'action, et qu'on base une doctrine qui peut faire mourir des êtres sur « les cloches me disent que ».

De plusieurs séjours à Tolède je ne garde que des sensations incohérentes, que je ne saurais enrôler au service d'aucun système, et que je vais transcrire avec simplicité. Tout au plus, quand nous passerons sur la rive gauche du Tage, pourrons-nous, pastichant le procédé du maître, dire de Tolède ce qu'il serait plus juste que nous dissions de toute l'Espagne : « Tolède m'avertit que Barrès s'éloigne. »

Dans la cathédrale de Tolède, j'ai couvert de baisers un charmant visage, et il ne s'agissait pas d'une statue. Nulle intention de blasphème. Il est d'ailleurs défendu par inscriptions aux portes de la ville, ainsi que la mendicité. La mendicité des pauvres, bien entendu. On peut mendier la croix de Commandeur librement.

Nulle intention de blasphème, une simple commodité. Quand, traversant une ville, vous vous emparez d'un être au passage, quand votre hôtel serait compromettant, et donnerait au surplus trop d'importance à une fantaisie, l'église, presque toujours déserte, vous ouvre ses

portes, — où ici les têtes de clous, grands comme de petites cloches et alignés comme des ventouses, font penser, avec leur bouton au sommet, aux multiples seins de la poitrine de Cybèle. Fait-il froid dehors? L'église vous offre une bonne chaleur. Chaud dehors? Sortant du furieux soleil, de la poussière, de la bousculade, des choses triviales et bruyantes, vous plongez dans une ombre fraîche, silencieuse, ornée d'art, qui vous suggère que rien n'est impossible, et où la divinité du lieu agrandit vos brusques caresses. Combien la prière jaillit ensuite avec élan d'un cœur comblé! Et les sous sautent de la poche dans les troncs pour les pauvres, éjectés par l'irrésistible envie qu'a un homme heureux de faire de la dépense. L'impression est toute semblable à celle qui vous saisit, en Espagne, en Afrique, si vous entrez dans un jardin ou dans une oasis. Quel voyageur altéré de vivants n'a cru lire sur le seuil de la palmeraie, à Nefta ou à Elche, une inscription invisible : « Vous qui entrez ici, reprenez toute espérance »?

Jules César, la nuit avant de passer le Rubicon, eut un rêve d'amour filial : il rêva qu'il possédait sa mère. Ce phantasme n'est pas réservé aux Empereurs. Voici encore un de mes beaux rêves. Une femme morte était étendue devant moi. Soudain elle clignait les yeux, puis se levait et se mettait dans mes bras, et nous nous en allions en une valse très lente. Je n'étais ni effrayé, ni même surpris. Et maintenant encore me subjugue et m'enchanté la noblesse de cette simplicité. Ah! si les rêves sont des trous d'aiguille sur une vérité, comme cette vérité est bien que « tout est naturel »! Mais cette leçon que le rêve donne au réel, c'est celle aussi que lui donne la poésie; et c'est le grand œuvre et l'éternelle justification de la poésie de la lui donner. Nulle part on ne le sent mieux que dans une oasis. Les vies s'inclinent, sourient, consentent à laisser cueillir leur fruit. Elles comprennent enfin que rien ne diffère entre un cou effleuré, une bouche fouillée, et une rose respirée, une gorgée d'eau bue. L'innocence, la facilité primitives renaissent un instant chez ces créatures qui hors d'ici, peut-être, passent leur temps, comme la plupart des hommes, à se contraindre et à se priver sans savoir pourquoi. *Paradis* vient d'un mot grec qui signifie jardin. J'aimerais que dans le mot *église* il y eût aussi l'évo-

cation d'un jardin. Et les églises d'Espagne sont jardins plus encore que les autres, avec leurs patios où il y a des fleurs, des palmes, des fontaines, des chats aux inerties de dromadaires, des canards qui frétilent de la queue comme les chiens, des mandarines si froides le matin qu'il semble que toute la nuit y soit entrée et demeurée...

Barrès embrassa-t-il quelqu'un dans une église? Il l'eût fait pour y trouver la sensation du coupable, ce qui est infiniment homme de lettres. Mais je ne l'imagine même pas le faisant. Il s'empêtre dans ses longues jambes, est arrêté par sa maladie d'estomac, par son article à écrire pour *L'Écho de Paris*. Je le vois rêvant à ce baiser, se complaisant dans sa rêverie, puis faisant une phrase avec, dont il tirera un plaisir autrement plus vif que de l'étreinte.

Ce que Barrès aimait d'abord dans les églises, c'était de pouvoir, s'échappant des contacts vulgaires, y être seul. Il s'y retrouvait avec lui-même, son plus digne partenaire. En voyage il faut bien un cicerone. Mais le plus fin, le plus passionnant, en vous empêchant de vous livrer à vos songes et à vos singularités, vous fait perdre autant qu'il vous apporte. Que d'heures, dans mes divagations, gâchées par un compagnon trop empressé, qui littéralement leur coupait les ailes! O tragédies de l'amabilité! Paradoxe étonnant : un musée qu'on visite avec le conservateur, c'est un musée qu'on n'a pas vu.

Je l'imagine ici, dans la cathédrale, notre grand homme, son parapluie accroché à un prie-Dieu (oui, oui, c'est certain, il l'avait emporté à Tolède), regardant à droite et à gauche, avec presque de l'affectation à bien montrer qu'il ne s'occupe nullement de l'office qu'on célèbre. Les prêtres élèvent leurs jets de prière, dans une odeur d'encens et de pied. Des enfants, aussi bavards que les prêtres, portent d'épaule à épaule un plat où se trouve du feu. Des cages à lions renferment les autels, précaution nécessaire quand il s'agit des dieux de l'Inquisition, et un sacristain drapé de rouge, grimant le long de leurs grilles, a l'air d'apporter à manger aux fauves célestes (car pourquoi, chez un peuple passionné, ne porterait-on pas des repas aux saints, comme aux morts dans l'antiquité grecque et aujourd'hui dans l'Islam?). Barrès songe que les prêtres, à condition qu'ils

soient comme ceux-ci, par les couleurs qui les vêtent, de beaux perroquets, sont aujourd'hui, avec les jeunes femmes, les seuls qui sachent encore faire plaisir aux yeux. Il tire son carnet : c'était un homme à notes. En matière littéraire aussi, ce Lorrain un peu serré n'aimait pas les « bijoux perdus ».

Derrière la *capilla mayor*, la base du transparent nous expose tout un fouillis angélique. Ce transparent, dont le nom évoque des cartes frivoles, montre précisément des retroussés, des mollets et des cuisses. Je n'aurais pas remarqué ces créatures si elles n'avaient excité Barrès. « Oui, mais que leur dire ? » comme il soupirait un jour à la sortie des grandes couturières. Car ce sont des anges, en effet.

A la cathédrale de Séville, pour un ami des femmes, pareille désillusion. Que n'attend-on d'un autel dénommé « de la Jambe » ? Et c'est la jambe d'Adam.

Mais surtout je ne me lasse pas de retourner visiter le chœur, revoir les stalles de Berruguete avec leurs admirables figures d'apôtres, les petites scènes Renaissance, les sièges et les accoudoirs de marqueterie, les statues d'albâtre, les bas-reliefs guerriers de Rodrigo Aleman. Chanoine, je pleurerais si on ne me donnait pas pour stalle celle de saint Sébastien.

Une des portes s'appelle la porte de l'Enfant Perdu. Auprès d'elle, une fresque représente un jeune garçon nu, crucifié. Les catholiques n'ont pas été capables de m'expliquer de quoi il s'agit.

Il avait été stipulé, à la prise de Tolède par Alphonse VI, que la mosquée resterait aux Mores. Saint Ferdinand la fit démolir et posa la première pierre de la cathédrale actuelle. Goûtons longuement que tant de beautés soient dues au parjure d'un saint.

J'ai vu aussi une église couverte de chaînes : celles des chrétiens captifs des « infidèles », m'a-t-on expliqué. Sur un temple, ces chaînes ! Elles sont bien à leur place.

La Puerta del Sol est gardée par un chat. Il vit dans les combles, où des autels désaffectés, rouge et or, semblables à des débris de chaises à porteurs, lui font un palais à sa taille, qu'arpentent de nobles punaises. Un jour il m'apparut assis dans le tabernacle ; je n'avais pas besoin de cela pour l'adorer. J'aimais à m'asseoir ensuite, à côté, dans la chapelle du Santo Cristo de la Luz — de

la Lumière — et c'est vrai que la lumière y entre plus que dans aucune autre, puisqu'elle est à demi privée de murs. Ce petit bâtiment a peut-être douze mètres de long, comme une *cella* antique. De l'abside on est à peu près caché à la rue, mais on voit le soleil et on entend la petite fille, dehors, qu'on ne voit pas mais dont on sait qu'elle s'appelle Paquita.

L'église est une ancienne mosquée, comme l'est la cathédrale, comme l'est Santo Tomé, comme Santa Maria la Blanca et le Transito sont d'anciennes synagogues. Ces pierres ciselées avec amour pour célébrer une foi, et contraintes de célébrer la foi ennemie, ces pierres malgré elles idolâtres me font de la peine; elles doivent pleurer, puisque les choses ont des larmes, ce que n'a pas dit Virgile, — et c'est tant pis pour lui, car c'eût été bien beau. Mores et chrétiens ont d'ailleurs rivalisé dans ces façons de faire, si propres à montrer qu'un certain pouvoir d'être blessé est inconnu absolument de la plupart des hommes, qui ne sauraient même l'imaginer, et quelque Julien, restaurant aujourd'hui Pallas Athéné, l'installerait dans Notre-Dame de Paris. Cette triste aisance des temples à se prêter à n'importe quel usage, cette grossièreté expropriatrice des prêtres ont dans le cynisme une touche de comique sombre assez fort. Devant la cacophonie de styles, signe de la cacophonie spirituelle, où s'accommode de siéger la divinité, les uns songent à la relativité des cultes, les autres trouvent que c'est bien ce qui convient à un esprit supérieur qui réconcilie tout. D'autres encore voient là simplement un signe en faveur du dieu dernier venu, supérieur à ses congénères puisqu'il a pris leur place. Pour moi je suis à sa voix Paquita. La voici enfin. Elle accompagne son père, qui fouille dans les ordures. Elle s'avance, investie de ses mouches particulières, et divine de saleté...

On ne retrouve nulle part dans l'art espagnol ces jolis et beaux visages qui vingt fois par jour, dans la rue espagnole, m'arrachent un cri, un vrai cri d'allégresse et de sympathie. L'Espagne a un faible pour ses monstres, comme l'Orient pour ses idiots. Vivant parmi d'exquis visages, cette race a peint des bouffons et des princes. Ses ruisseaux sont pleins des étoiles de la terre. Et elle n'immortalise que des dégénérés.

Je connais quelqu'un qui s'est trouvé à Tolède en même temps que Barrès. « Il était toujours seul », me dit-il. Ah! je vois cela d'ici. J'imagine aussi de quel noble abrutissement sont sorties les très belles cadences célébrant « les villes les plus voluptueuses du monde ». C'est un grand voyageur, Loti, qui a trouvé le titre définitif pour toutes nos impressions de voyage : *Fleurs d'ennui*. Il en est des villes comme des femmes. On se lamente : « Hélas! comment une nuit pourra-t-elle me suffire? » Mais bientôt cinq minutes vous ont suffi.

Alors même que je n'aurais pas eu dessein de suivre à la trace Barrès, j'aurais tôt pris du champ dans les monts de Tolède. Oui vraiment, être tout seul, ou être avec quelqu'un que j'aime (fût-ce une bête), il n'y a que ces deux états qui me soient agréables. Encore, à condition de les alterner souvent.

Les oliviers, l'herbe aride où ils naissent, les rochers couverts de mousse qu'ils surplombent sont presque de la même teinte de chlore; et, en bas, quelques arbres fuselés ont eux aussi ce vert affaibli, comme si tout le paysage avait été noyé dans une eau légèrement teintée de vert. Ces pays du Midi sont pâles; on dirait que le feuillage en a été mangé par le soleil, comme sont mangées les briques éteintes qui sont la seconde dominante dans la palette de Tolède. Parfois ce sol nu, ces oliviers, ces rochers à flanc de montagne sont entourés d'un mur bas de mauvaise terre, et c'est là un *cigarral*. Rien ne suggère moins les délices que ces enclos brûlés et pauvres, cultivés seulement par les littérateurs. Musset a-t-il jamais visité Triana pour en parler comme d'un paradis, ce qui équivaut à célébrer les voluptés du Kremlin-Bicêtre? Mais il fallait Triana pour la rime. Le mirliton est sans pitié.

« Un abattoir, une prison, voilà bien la ville espagnole essentielle. » Les Espagnols ont pardonné à Barrès cette phrase absurde : il y a une Providence pour les raccourcis à effet. On a donné son nom à la petite rue qui mène au passeur. Par là, moi aussi, j'ai traversé le Tage, dans un grand couvercle de boîte. Les rochers jettent sur l'eau jaune une ombre noire et opaque comme l'encre. Double mystère de l'ombre et de l'eau, avec une fraîcheur si aiguë qu'on frissonne à y pénétrer.

Mais pour aller à l'ermitage de Nuestra Señora del Valle j'aime mieux suivre la route. La ville, alors, doucement se développe, et ceux de ses points qui étaient d'abord les principaux cèdent la place à d'autres qui étaient secondaires ou invisibles, de même qu'en avançant dans l'œuvre d'un écrivain on voit se modifier peu à peu les préoccupations de son esprit.

De ce côté, le sol, le fleuve, les maisons ont la même couleur saumonée, ici tirant davantage sur l'ocre, là sur le rose. Mais faut-il dire ce que Barrès n'a pas dit ? C'est que toute la vue est écrasée de la façon la plus insupportable par la masse carrée du séminaire où s'agite, dans la cour, une nuée de séminaristes footballeurs. A mesure qu'on va, l'Alcazar prend la place dominante, ce qui n'est guère mieux, et les deux grandes masses du paysage resteront bien toujours ces deux bâtisses indiscreètes. Barrès, qui ne pouvait critiquer ni l'école des officiers ni l'école des prêtres, a passé sous silence ces deux verrues, comme un peintre efface les rides de son modèle.

Voici le point exact où Barrès prend sa grande vue de Tolède : la Virgen del Valle. Et voici l'heure où il la prend. Un bon exercice que de faire ce calque, pour voir ce qui appartient au poète.

A deux cents mètres, Tolède déployée se laisse lire à demi. C'est donc ici le berceau de l'invasion arabe, de cette longue calamité qui, à l'instar de celle de Troie, fut due à une femme. En haut, en bas, comme d'étage en étage, tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, car le défilé s'élève en serpentant, passent des soldats et des cavaliers, aux coups rageurs de leur petit tambour, haletant comme une petite locomotive qui grimpe une côte. Le *castellum* en ruines les surplombe : on croit voir une toile du xve siècle se mettre à vivre. De si loin, je distingue deux gamins qui s'empoignent : c'est une passe de *futbol*. L'un d'eux se traîne par terre : c'est un garde-but qui « plonge » (tout le monde, ici, est atrocement sportif) ; le passeur godille ; un âne entravé fait des sauts ; des chèvres dorment dans le ruban d'ombre que porte un mur. Et à droite, sur une pente de cent soixante-quinze mètres de long, peut-être, et à près de quarante-cinq degrés d'inclinaison, qui monte, absolument nue, du fleuve à la ville, des insectes humains

grimpent, de tout petits marmots qui s'efforcent, dégringolent sur les âpres cailloux, s'arrêtent pour reprendre souffle, repartent, me touchent d'anxiété et de fierté comme l'araignée que Robert Bruce vit conduire son fil, tombant et recommençant sans cesse. Et dans toute cette dure ville on n'entend rien que des cris d'enfants, pleins d'étendue, comme d'une grande volière.

Le soleil s'abîme derrière moi. Comme enchantés par un désir d'harmonie, les nuages du couchant déploient un prestige violet qui s'enlève sur le saumon mauvisant de la ville. Mais à peine ai-je précisé leurs couleurs et leurs formes, elles sont devenues autres : le ciel rassure une âme changeante. Des sonnaillles se dispersent. Un chien-gazelle, que j'effraie, grimpe, bondit sur la pente à pic, en faisant dévaler des cailloux. La terre s'assombrit, s'estompe et cesse de nous parler, tandis que le ciel, au contraire, déchaîne ses grandes orgues de violet et de carmin. Le Tage a pris la teinte d'acier des fleuves qui vont se perdre dans la montagne et dans la nuit.

Ah ! je sens bien que c'est ici qu'est la grande « scène à faire », le finale pour anthologie. Mais voici l'heure où j'appartiens aux êtres, c'est-à-dire à cela seul qui m'importe. Il faut n'avoir rien de bien prenant dans l'âme pour être curieux et critique. Ou seulement pour voir. Les paysages où j'ai vécu comme il faut, je ne les voyais pas, je serais incapable de les décrire : une passion vous met des taies aux yeux. Si *mon Tolède est manqué*, qu'on en accuse les pas que j'entends se rapprocher sur la route. Un jour où j'aurai le cœur glacé, les entrailles inertes, je reviendrai ici m'intéresser au Greco.

Il ne faut pas tourner autour de Tolède. Essayez. Venant de la chapelle de la Vierge, dépassez le pont d'Alcantara ; une stupéfaction vous arrête, et qui contient une envie de rire. Plus de rochers, plus de fleuve, plus d'encaissement abrupt : la ville se continue de plain-pied avec la molle plaine. Par-devant, le nid d'aigle, imprenable. Par-dérrière on y entre comme dans un moulin. On songe à ces statues destinées à des niches, où tout est pour la face : le plan postérieur est à peine dégrossi. Tolède est un cri dans le désert, dit Barrès.

Oui, mais un cri qui se brise, s'achève sur le ton de la conversation, et qui nous déconcerte. Ce n'était donc pas sérieux? Qui trompe-t-on ici?

Et brusquement on songe à Barrès lui-même.

Barrès nous avoue qu'au cirque de Séville, pendant la course de taureaux, il était « contracté de terreur ». Terreur me paraît un peu fort : Barrès devait bien être sur les gradins. Son compagnon de ce jour-là m'a dit comment finit cette contraction. Après le premier taureau, notre professeur d'énergie, pâle comme un linge, demanda à se retirer.

Voilà un tout petit trait, direz-vous, auquel ma manie donne une portée qu'il n'a pas. Soit, mettons qu'il ne prouve qu'une triste santé nerveuse. Mais alors il ne fallait pas faire un tel joujou de phrases avec le sang. On n'écrit pas : « Comme elle était belle, sa sœur, brûlante, puis glacée de fièvre, dessinant sous les draps son jeune corps révolté par la mort! » quand on ne peut voir, à quinze mètres, la mort d'un bœuf. On n'écrit pas joyeusement : « Cette famille des Cinarchesi, magnifique d'énergie, d'orgueil, de férocité, répandit dans l'île des flots de sang », quand on ne peut pas regarder le sang. C'est bien là rodomontade. Citadelle par-devant, et un maintien superbe. Mais par-derrrière ville ouverte, et la débandade dans les murs.

Du sang, de la volupté et de la mort... Ce titre me gêne. De tout cela, qu'a-t-il vu de près, ce Barrès? Le sang? la mort? Où? Quand? La volupté? Je ne sais quoi me souffle qu'il ne l'a guère connue. Son « roman d'amour » (ainsi la bande du *Jardin sur l'Oronte* nommait-elle drôlement cette trop élégante turquerie) est le seul de ses livres qui frôle l'insignifiance. Et le voyage en Orient, le sinistre voyage au pays de la poésie luxuriante, plein de discours, de *Marseillaises*, de visites officielles, cette tournée de l'indécrottable parlementaire! Ah! je concède à Barrès la sorte de volupté qu'il nous a décrite dans *Du Sang* : voir le bateau partir pour Isola Bella, se dire qu'on pourrait le prendre, et rester sur le bord. Rester sur le bord : toute sa vie il a fait cela, cet homme-cerveau. Voyeur de la guerre, voyeur de la religion, voyeur de l'amour, qui partent éternellement sans l'emmener. « Si j'aimais cela, se disait-il en fuyant les arènes, je voudrais être le matador et courir moi-

même un risque. Mais être témoin et s'y plaire! L'incompréhensible plaisir! » Eh! Barrès, être témoin n'était pas pour vous plaisir incompréhensible. Il a été celui de toute votre vie.

On s'explique que Barrès, « contracté de terreur » pour avoir vu occire un canasson, prête de « l'épouvante » à ceux qui ont décidé de vivre en se déployant. « Ils ont raison de se choquer, de s'épouvanter, ceux pour qui l'art n'est point un univers complet et qui, ne sachant point s'y satisfaire exclusivement, tenteront de transporter des fragments de leur rêve dans la vie de société : rien n'en résultera que des désastres. Les jeunes gens du Sodoma, qui mêlent à la vigueur physique attestée par leurs muscles d'athlètes une expression intellectuelle si aiguë qu'elle en devient douloureuse, sont une vision épuisante. » Le vieux Taine, dont Barrès se moque, avait une autre allure quand il parlait des personnages de la Renaissance : leur plénitude l'activait, ne l'épuisait pas. Dans ces lignes, Barrès nous apparaît comme un frère des évocateurs d'Infantes et de Borgia, tous pourrissant plus ou moins dans des ministères empuantis par l'urine. Ah! l'art, pour ceux-là, est bien « un univers complet »; ils ne tentent pas de « transporter des fragments de leurs rêves » dans leur misérable vie! Avidement ils s'enfoncent dans leur rond-de-cuir, et Barrès dans sa Lorraine. Car sous *l'acceptation*, sous toutes les limitations, je distingue sûrement, aujourd'hui, celui de qui le seul réflexe, devant un homme cherchant à s'accomplir, fut de l'appeler un spectacle épuisant.

Et je ne puis, en finissant, m'empêcher de songer à un autre écrivain, dédaigné par notre mode, moqué, ou plutôt passé sous silence par une racaille de gâcheurs d'encre qui ne seraient pas dignes de décrotter ses souliers. Celui-là, Dieu merci, a connu toutes les voluptés de la chair. Pendant la guerre, il commande, ce que Barrès n'a jamais fait; il va sur les eaux ennemies, en torpilleur, dessous, en sous-marin; il est blessé; il s'enfonce au cœur de la terre ennemie, survole en plein jour sa capitale au milieu du bombardement; il s'empare d'une ville et la donne à son pays; il déchaîne l'adoration de la jeunesse, à l'heure où Barrès, le matin du « défilé de la Victoire », remonte toute l'avenue de la Grande-Armée par la chaussée vide, tandis que de la foule mas-

sée sur les trottoirs, qui le reconnaît et dit son nom, pas un cri ne s'élève (j'y étais). Quand il fait cela, il a le même âge que Barrès — un an de moins — : ce n'est guère un jeune homme. Mais celui-ci n'est pas du sang qui « se satisfait exclusivement » dans l'art. Il semblait impossible, ayant évoqué la figure de quelqu'un qui a reniflé la possession des autres, de ne pas mettre en regard celle de quelqu'un qui a possédé.

1925.

BARRÈS S'ÉLOIGNE

(1925)

« **A**VEC le recul de deux années, je voudrais que vous précisiez votre position devant l'œuvre et devant l'homme. »

C'est en ces termes que *Les Nouvelles Littéraires* me demandent quelques lignes sur Barrès. Parfait. D'année en année changent nos « positions » à l'égard des êtres, des idées, des problèmes. Non seulement dans la nature, selon l'antique formule, tout s'écoule, mais cette succession est une succession de *contraires*, et parmi les nombreuses choses dont il est saugrenu que l'opinion du monde force un homme à s'excuser, l'une est qu'il doive s'excuser de faire corps avec ce rythme profond, comme si on reprochait à un enfant d'avoir la constitution de sa mère. Il n'y a pas à s'excuser d'avoir varié, qui est le plus souvent avoir profité de l'expérience, de la maturation, de tout ce qui se fait avec l'aide des heures, cette variation fût-elle de ces variations politiques toujours si sévèrement interprétées. La variation est légitime, parce qu'elle est naturelle. Ce qui n'implique pas nécessairement qu'elle soit bonne. Il n'y aurait pas davantage à s'excuser parce qu'on n'aurait pas varié.

Eh bien, si après deux ans je pense toujours que Barrès est notre plus grand écrivain dans ce premier quart de siècle, je me satisfais moins aujourd'hui de sa vie publique. Tout ce qu'il faut prêter d'importance à des êtres et à des choses qui n'en ont aucune, tout ce qu'il faut verser de sa substance limitée et éphémère dans un tonneau des Danaïdes où tout est éternellement à recommencer, sa part la meilleure prostituée aux canailles et aux nigauds, la prise qu'il faut leur donner, le bavardage et le vibronnage et ce que je ne puis m'empêcher d'appeler les puérilités de l'action : dans ces exigences de

toute vie publique il oublia plus d'une fois que les premiers devoirs de l'homme supérieur sont des devoirs envers soi (devoirs que le commun n'a pas même à soupçonner).

Le tempérament qu'il y apportait, on l'a ou on ne l'a pas; on ne saurait l'acquérir, même de lui.

J'ai vu Barrès à plusieurs des séances où la Chambre perpétrait le traité de paix. « Faire ce qu'il fait, me disais-je, je ne le pourrais pas. N'étouffe-t-il donc pas de tyrannie? Assister aux conseils où se décident des choses si graves, et où elles se décident sans amour, ni pour la vérité ni pour ce pays, assister à ces conseils et n'y pas prendre une part dominante, physiquement je ne le pourrais pas. Ou bien il faut s'y donner à fond, et alors adieu l'œuvre à faire, ou bien les ignorer jusqu'à ne pas lire le journal. Mais rester sur leur bord, à prendre des notes et à se délecter de leur ignominie, parce que sans cela « les journées seraient bien longues », non, cela, impossible. Le dégoût, l'exaspération, l'indignation, le besoin de crier : « Voilà ce qui est ! » m'étrangleraient, m'empoisonneraient, me chasseraient de la salle comme ils m'en chassent aujourd'hui. » De fait, après trois séances, je ne retournai plus à cette Chambre où mon esprit, mon cœur, mon bon sens, et mes sens tout court étaient soumis à une épreuve qui communiquait son ébranlement à toute ma vie.

A un certain degré dans le haut-le-cœur, il n'est plus d'ambition qui tienne : commander les hommes, c'est encore avoir contact avec eux; or, c'est ce contact même qu'on ne peut plus supporter. Et il vaut mieux se retirer sous sa tente que garder au milieu de ses semblables une disposition où la seule politique dont on soit capable est celle de les exterminer.

Et puis, à cause de sa vie publique, Barrès n'a pas été « un homme libre ».

Sans doute le flot, il l'a dit, le roula sans le salir, et on l'en admire davantage quand on voit combien se croissent d'autres hommes de l'élite dans la mêlée dégoûtante et vaine. Toutefois, je n'arrive pas à prendre légèrement les trahisons qu'il a dû faire à des vérités reconnues de lui, pour rester fidèle à la position et au rôle qu'il s'était choisis. Un imbécile est fait pour être homme de parti : ne voyant que sa vérité, il ne saurait en renier d'autres.

Mais Barrès, Barrès le lucide ! Au terme d'une journée où il avait voté *oui* quand il pensait *non*, par obligation partisane, ressassé en allocutions des lieux communs, niaisé pour un magma d'électeurs, cherché à plaire au décrotteur de sa fosse d'aisances, fait le silence sur des vertus parce qu'elles étaient d'adversaires politiques, appuyé des crétins parce qu'ils étaient bien-pensants, collaboré à combien d'hypocrisies et de mensonges sociaux, enfin agi, une fois sur deux, à l'encontre de ce qu'il était et à l'encontre de ce qui était, quelle pouvait être sa conscience ?

Je sais bien qu'avec les mots de doctrine, de discipline, de devoir, on justifie tout, comme avec ceux de salut public et de raison d'État. Et encore qu'un homme d'esprit, et Dieu sait s'il l'était (l'homme le plus intelligent que j'aie connu), n'est jamais en peine de retomber sur ses pieds, je veux dire de se retrouver avec son honneur, avec son contentement de soi ; surtout s'il ne s'agit que d'appliquer la recette, vraiment à la portée du grand nombre, qu'il a enseignée aux petits Français dans un de ses livres : « Revêtons nos préjugés ; ils nous tiennent chaud. » N'importe, je crois que nombre des petits Français qui ont suivi Barrès si fidèlement auraient aimé qu'un jour ou l'autre il eût un mouvement comparable à celui de ce général romain qui, venant de vaincre, mais soudain doutant de sa cause, à moins qu'il ne fût seulement dégoûté par la grossièreté de sa troupe, appela des mercenaires et la fit toute massacrer. (J'aime mieux avouer que cette anecdote est de ma belle invention.) En d'autres termes, on voudrait que vers la fin il eût mangé le morceau, et, bousculant son parti, avoué son grand secret : qu'à côté de la vérité qu'il n'avait cessé de défendre il y avait une vérité toute différente, presque contraire, qui était elle aussi une vérité, et que seuls les circonstances, le jeu de ce monde et son humeur personnelle lui avaient fait soutenir celle-là plutôt que celle-ci. On sait qu'il s'enfonça dans une voie opposée, comme en témoigne, avec vingt autres traits, son obstination fameuse à répéter, contre toute évidence, qu'entre ses œuvres c'était son œuvre de guerre surtout qui importait. Il a tenu le coup jusqu'au bout. Son secret n'est remonté que sur une face de cadavre, dans ce sourire des morts où ceux qui le connaissaient bien virent

affleurer l'intime : « Peut-être que non... » de sa double vie. Les préjugés, connus pour tels et acceptés comme tels, lui ont tenu chaud jusqu'aux portes glaciales. — Et moi, maintenant, puisque après tout, ce qu'on me demande ici, c'est où j'en suis par rapport à cet homme, je conviens que pour le moment je préfère avoir un peu froid.

Que la société ait besoin de personnages tels que Barrès, c'est bien sûr : tenant sagement leur place dans l'équipe, ils permettent les combinaisons de la partie. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne désire pas être l'un d'eux, ou, avec plus d'exactitude, qu'on est incapable d'être l'un d'eux. La chose publique n'en souffrira guère. Elle aura toujours des amateurs tant que les hommes dans l'agitation perdront de vue leur inanité. A l'heure où j'écris, un bien prime pour moi tout le reste, et, sans préjuger de l'avenir, je ne pense pas que de sitôt il quitte cette place : c'est l'indépendance de l'esprit et de la vie. Dans ce pays-là on n'est sur le chemin de personne. Quelques hommes décriés et heureux s'y croisent de loin en loin. Ils ne se parlent pas, ils marchent dans des directions opposées ; pourtant ils se saluent de la tête, au passage, tandis que chacun d'eux s'en va sur sa hauteur pour y allumer une flamme libre dans la solitude.

Vainement est-il manifeste que, pour l'écrivain qui a quelque chose à dire, la tâche de le dire prime tout. Un jour, las de ces bombardements à longue portée que sont les livres répandus du fond d'un cabinet, il a soif du corps à corps, où on voit ce qu'on fait. Mais ce besoin de se remuer, ne peut-on le satisfaire d'une façon plus limitée, et qui *ne touche pas à la conscience*? J'ai parlé trop de fois de la grande vie physique pour qu'on ne comprenne pas ce que je veux dire. Quand le corps est calmé par de vigoureuses aventures, qui n'ont employé que lui, l'âme intacte peut construire dans le solide et trouver le calme à son tour en visant la durée. La destinée d'un Maurras arrache le respect ; le peu qu'il en restera désolé et épouvante. Celui qui sacrifie sa vie et son art sur ces autels d'argile qui, lui mort, mais non, sous ses yeux, se défont d'eux-mêmes et rentrent dans l'informe... s'il s'aveugle à n'avoir pas de cela du désespoir, moi j'en ai pour lui, à seulement y penser.

Voilà mon opinion, à l'heure où j'écris. Elle ne vaut que pour moi. Elle ne vaut que pour l'heure où je l'écris. Imagine-t-on encore quelque réserve, qu'on l'ajoute. Je veux qu'on entrevoie sous ces affirmations une longue affirmation exactement contraire, tout éclairée de possible. Ainsi le sable inerte, au fond d'une eau passante, est prêt à émerger, demain ou tout à l'heure si l'eau pour quelque raison se tarit.

1925.

NOTE

(1927)

Je crois qu'il est utile d'attirer l'attention sur un mouvement psychologique qui me semble n'être pas assez connu.

Chez certaines natures, la grande admiration, mêlée d'affection, pour un maître à qui l'on se sent redevable, excite l'esprit à le piquer et, comme dit le peuple, à l'asticoter. C'est peut-être que dans l'amour on aime surtout les défauts de l'objet, et quelle occupation plus heureuse que d'y farfouiller? L'amour, et il le sait bien, va en sortir accru.

De qui donc Barrès fut-il plus entêté que de Renan et de Taine? Et c'est bien pourquoi il bâtonna lyriquement le premier. « Cette sorte d'ivresse que me donnait la pensée renanienne, et qui me poussait, explique qui pourra, à bâtonner lyriquement mon maître. » Une de ses douceurs envers Renan fut de terminer les *Huit Jours* sur ce cri : « Ah, que la mort de M. Renan sera donc intéressante ! » Ceci du vivant de Renan et dans sa vieillesse, qui physiquement pouvait en recevoir un choc fâcheux. Ai-je dit, sur Barrès mort, quoi que ce soit d'aussi « raide » ?

Taine, autre maître de Barrès, irrita aussi sa verve (et la verve est l'ébauche de la grande inspiration). Si *M. Taine en voyage* ne fut pas publié du vivant de Taine, Barrès, après sa mort, en reprit dans *Du Sang*, ce qui lui parut bon, et qui est d'allure plutôt cavalière.

Les amants mêlent à leurs caresses les morsures et les coups. Les primitifs chassent et tuent le fauve qu'ils adorent. J'ai longuement expliqué que les peuples espagnol et provençal tourmentent les taureaux parce qu'ils les aiment, comme Mithra tue le taureau parce que c'est cela l'accomplissement de son culte. Mes banderilles à Barrès, et les banderilles de Barrès à Renan et à Taine ont la même raison profonde.

SANS REMÈDE

(1924-1927)

Notre désir est sans remède.

SAINTE THÉRÈSE.

I

APPAREILLAGE, ET LEUR SINISTRE PATIENCE

(1924)

UNE grande maison, où votre famille et vous-même vous avez vécu près de vingt années. Vous y avez été enfant, jeune homme, homme. Puis la mort a fermé les chambres, une à une. Vous allez partir, à votre tour.

Au fond du jardin, du matin au soir, chaque jour, un feu brûle.

Au feu, ces lettres. Combien ont atteint leur but, ont valu d'avoir été écrites et lues? A peine une sur dix.

Au feu, ces photographies d'hommes et de femmes, dont je ne sais pas même les noms. Personne ne s'intéresse plus à ces visages qui furent couverts de baisers. Un de mes proches, quelque jour, mettra au feu les miennes. Tout cela est normal.

Ceux à qui appartenrent cette boucle, cette fleur séchée, je leur ai donné tout ce qu'un homme peut donner, et quant à ce que j'ai risqué pour eux... laissons cela. C'était hier. Aujourd'hui, quand je les rencontre, je tourne la tête pour n'avoir pas à leur parler : ce n'est pas hostilité, mais nous n'avons rien à nous dire. Au feu, ces reliques; en cendres, elles ne seront pas plus mortes. L'instant d'après, avec élan, je serre une boucle, une fleur semblables, de l'être dont je ne me suis pas encore retiré. Je les serre, sachant qu'un jour, elles aussi, je les brûlerai.

Oui, littéralement, je tue. Je décide que les choses, quand elles ont fait leur temps, doivent disparaître pour être remplacées. Le créateur, ou la nature, ne fait rien d'autre avec les hommes. Ce feu dans mon jardin m'interdit de protester.

Je m'attendais à de la mélancolie. Mais non : la sombre ivresse, en détruisant, de se dépouiller. Saisissant cette agréable porcelaine, je m'aperçois qu'elle est ébréchée et j'ai un mouvement de plaisir, car maintenant je suis fondé à la jeter. Ce plaisir est du même ordre que celui de l'athlète qui fait tomber sa graisse, de l'écrivain qui ramasse quinze lignes en cinq, de l'ascète qui renonce aux biens du monde. Mort à cette innombrable matière inutile, adorée par les femmes, qui rapportent tout, comme les chiens : faux luxe, faux joli, faux confort, fausse utilité ! L'âme qui veut s'échapper bute contre elle, s'y empêtre, s'y remplit de poussière. Tout objet nous tient par une chaîne. Anéanti, c'est comme du lest qu'on jette : on est plus pur, plus léger, plus prêt à aller haut. Les deux tiers de ce que tu possèdes sont à donner, ou à détruire, ou à revendre. — « Mais avec quelle perte ! » — Non, pas de perte. C'est ta liberté que tu auras payée. Et elle ne l'est jamais trop cher.

Volupté du vide, dénuement de celui qui se tient toujours prêt à partir. Dans ce vide je mets l'avenir. En détruisant, je construis. La statue est créée par le marbre qu'on supprime. « Je n'ai rien » : l'élan que donnent ces mots ! Il apparaît jusqu'à l'évidence que les philosophes et les ascètes faisaient précisément ce que font ceux qui se précipitent dans les fêtes : ils allaient vers ce qui était pour eux le bonheur. Quand on leur disait : « Votre vertu », ils auraient dû rectifier : « Mon goût ».

Je ne veux autour de moi que des objets de première nécessité. Le foyer idéal, c'est celui dont, en voyage, si vous apprenez qu'il vient d'être pillé, incendié, qu'il n'en reste rien, vous rêvez un instant, vous vous dites : « C'est dommage », puis vous pensez à autre chose. L'homme qui vit pour la poésie, pour le plaisir et pour la vie intérieure, c'est d'une cellule, ou d'une chambre nue comme il y en a dans certains hôpitaux, qu'il reçoit le maximum de contentement et d'excitation : les blancs jouent et gagnent. « Au comble de la puissance, le calife Omar dormait sur les marches de son palais parmi les vagabonds. » O mon calife, je te baise l'épaule !

Cela a été dit de tout temps : par les sages et par les mystiques. Pour aimer la vérité il faut être détaché. Pour

aimer Dieu il faut être détaché. Mais une grande minute d'amour humain est elle aussi détachée, en avant de tout, séparée de tout, comme une barque en mer.

Que les enchaînés mélancolisent sur une maison familiale qu'on disperse. Pour moi, je suis à la disposition de moi-même, de ce dieu qui est en moi et qui me dit : « Tu quitteras ton père et ta mère pour me suivre, et ce que ton père et ta mère t'ont laissé. » Quelle délivrance quand je verrai ces tableaux, ces meubles, toutes ces saletés cossues pelotées par les pattes noires des marchands, sous un commissaire-priseur qui se demande à la cantonade : « Qu'est-ce que je vends ? » Et, avec le produit de la vente, acheter des fleurs, parce que demain elles seront mortes.

Tout ce que cette maison contenait, depuis ces dossiers jusqu'aux lampes de la cave, n'existant, en définitive, que pour faciliter, tenter d'amener le bonheur, de quoi a été fait ce bonheur ? De plaisirs répétés qui, vus de loin, font bloc. J'en demande pardon au cliché qui veut que le plaisir soit l'ennemi du bonheur.

On dit que, se livrer au plaisir, c'est s'étourdir. C'est tout le contraire. Le plaisir étant la seule vérité, c'est se livrer à autre chose qu'à lui, c'est se livrer à autre chose qu'à la vérité qui est s'étourdir.

Sur la dernière page d'un exemplaire du livre d'Omar Khayyam, où le poète loue le plaisir et proclame que hors de lui il n'y a rien, Barrès a écrit : « livre de néant ». Encore un beau cliché. Qu'il y ait eu dans notre vie une heure seulement de plaisir intense, et il n'y a pas de néant. Si l'univers doit être pardonné au Créateur, il faut le lui pardonner pour y avoir créé la volupté. — Mais « tout redeviendra poussière ». — N'empêche que cette poussière aura joui. Ce squelette me tire une caresse à fendre l'âme : squelette tant que tu voudras, pour le moment les squelettes ont du bon. « *Tout est vanité*. Elle ne fait horreur à personne, cette maxime fausse et même blasphématoire. Bien plus, en la prononçant, on croit avoir dit quelque chose de sage et d'irréfutable. » Ainsi parle Goethe. Soixante années de choses agréables, peut-on dire sérieusement que cela n'est rien ? — « Ensuite, le néant. » — Eh bien, va pour le néant. Vanités, je vous

veux ! Les écoliers empoisonnent-ils leurs vacances parce qu'en octobre il faudra « rentrer » ? Il n'y a pas là matière à soupirer, mais à prendre garde de ne pas perdre son temps.

De telles conclusions sont, évidemment, trop simples pour ne paraître pas suspectes. A des civilisés au *n*.ième degré, c'est le bon sens qui paraît le suprême paradoxe ; le naturel, la suprême affectation. La fausse intelligence, qui hait les passions, se sent menacée par cette passion pour l'agréable comme par la simplicité qui l'avoue. Elle travaille ferme à les faire prendre pour de la grossièreté.

Pour ne pas vivre, les hommes se réfugient dans la fausse intelligence, ou dans les principes, ou dans de prétendus devoirs : tout leur est bon pour maquiller leur paresse et leur peur devant la vie, pour cacher combien ils y sont peu préparés, combien ils sont en deçà de ce que peut l'homme. Si vous leur dites que vous recherchez le bonheur, le violent bonheur, ils vous rétorquent : « Il ne faut pas le chercher. Il doit venir par hasard » ; ils ont toujours un prétexte qui doit justifier leur stagnation. Rares sont ceux qui disent oui à la vie ; mais dire oui à la vie ce n'est jamais que l'accepter. Plus rares encore ceux qui la provoquent, la créent eux-mêmes, innovent, inventent les occasions qui les emporteront, sortent du fait-en-série, de ce « tout-fait » qu'est le « ce qui se fait ». Elle ne les glace pas, cette ombre qu'étendent sur eux toutes les choses auxquelles ils se refusent. Ce qu'ils veulent, c'est laisser faire la vie, son épaissement, sa tendance à se satisfaire de peu. Leur sinistre patience !

— « Mais non, dit l'homme, justement, je me prépare à faire quelque chose que j'aime. »

— « O homme, rentre en toi. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose que tu aimes davantage ? Et tu ne le fais pas. O homme, tu dors, et les heures passent, et déjà tu contiens le germe de l'anévrisme ou du cancer qui te tuera. Jamais pourtant comme en ce siècle on ne t'a mâché la besogne pour conquérir la joie sur le monde. Partout il y a des choses et des êtres qui sont à prendre, non pas même par le plus oseur, mais par le premier

venu, pour leur bonheur et pour le sien. Réveille-toi et convoite quelque chose, car tout succombe à la convoitise. Demain, sous la terre, tu dormiras à loisir. » Mais l'homme grommelle, se retourne et se rendort. Il a fait des heures supplémentaires à son bureau.

Et je ne parle pas seulement des abrutis de toutes sortes. Mais des hommes qu'il faut bien classer dans l'élite. Eux aussi, je vois de quoi est faite leur vie. Ils sont satisfaits quand ils ont compris quelque chose, ou réuni des amis à dîner, ou lu un livre, ou visité un site pittoresque : cela leur suffit pour trouver qu'ils n'ont pas perdu leur journée. Et s'ils ont, par là-dessus, pondu quelque bouquin, ou procréé quelque ludion livide, comme on les fabrique à Paris, les voici qui se sentent immortels, et plus que jamais autorisés à s'enfoncer dans leur trantran.

Il n'y a pas pour moi de ces bonheurs d'habitude. Pour moi, tout ce qui n'est pas plaisir est douleur. Et si mon plaisir même est transpercé et tout sanglant de douleur, comme il l'est d'ordinaire, je le préfère à cette mort en pleine vie qu'est son absence.

Résolution : Ne jamais renoncer à moi-même. Aller jusqu'au bout de moi-même. (A quoi me servirait-il, sur mon lit de mort, de m'être falsifié?) Ne jamais me faire peur à moi-même.

Longtemps, dans le jardin que l'on quitte, il y a eu des parterres d'œILLETS rouges. Les nuits les plus obscures, quand les arbres, les pelouses, les allées même n'étaient plus qu'une noirceur, les œILLETS restaient lumineux. Ainsi, des vingt années de cette maison, déjà je ne distingue plus que ces heures qui sont les œILLETS de la vie. Que les autres s'effacent, qui les préparèrent, comme on efface les faux traits hors desquels le dessin est sorti. Elles usurperaient l'existence dont une œuvre vraiment exquise est seule digne.

En somme, qu'est-ce que je veux?

La possession des êtres qui me plaisent, dans la paix et dans la poésie.

Pour tout le reste : me désolidariser.

La poésie, l'enchantement vif ou paisible, et puis aimer quelqu'un : seules choses au monde qui ne soient pas frivoles. Après tant d'années de rigueur, Pharaon se livre enfin à l'amollissement. L'épervier veut planer

avec des ailes immobiles. Partons, allons chasser « l'ornement et les délices », payés si follement cher, jamais trop toutefois ! Que d'autres intriguent, bataillent, se fassent du souci : il n'est pas question de les rabaisser. Mais mon affaire à moi est de ne me contrarier en rien, et, secouant toute obligation, de me consacrer uniquement à mes désirs et à la poésie. Quel désir d'être heureux, d'être plus heureux encore, et (parce qu'à l'instant le soleil se montre, après de longs jours de nuages) quel vœu, comme une flèche qui part, quelle résolution de se tuer de plaisir !

Neuilly, 1924.

II

L'ENNUI A ARANJUEZ

(1925)

DANS mon guide d'Espagne j'ai lu un de ces traits qui me sont une vraie fontaine d'abondance. Il s'agit justement des fontaines de la Granja, construites pour un de ces rois, de loin interchangeable, auxquels on imagine toujours des humeurs dans le cou. Et ce roi, les regardant : « Elles m'ont coûté, dit-il, trois millions, et elles m'ont amusé trois minutes. »

Il y a dans les églises espagnoles des chapelles qui ne sont ouvertes qu'une heure par jour. Une heure ! je n'en demande pas tant pour les miennes ; une minute peut rendre une journée sanctifiée. Aujourd'hui, alors que mille beautés, mille grandeurs authentiques me laissent insensible — ces clefs vont à certaines portes et ne vont pas à d'autres, — le bâillement de Philippe V fait en moi le bruit des victoires ; mille bâillements dans mon passé lui répondent. A la description de ce la Granja, je vois assez qu'il n'y a là-dedans que ce bâillement qui aille un peu loin. Pourtant, dès le lendemain, je m'y fusse rendu, si le guide ne m'avait fait connaître un lieu qui peut me fournir les mêmes sentiments, et qui a l'avantage d'être plus proche. Or, ces sortes d'excursions ressortissent toujours pour moi au genre devoir, où il faut faire court.

Je lis en effet qu'à Aranjuez, au milieu de la façade de la Casa del Labrador, on voit une fontaine avec trois figures allégoriques : la Faim, la Soif et l'Envie. Ce sont les fontaines du Désir. J'ai grand besoin de faire un pèlerinage à ces trois divinités, pour les supplier de revenir habiter dans mes jours.

A quatorze ans, je ne visitais les musées que pour y voir des formes nues qui me servissent à imaginer les sensations que j'avais à conquérir. Je crois que cette vue un peu utilitaire reste, au fond, la nôtre à tous. L'histoire nous touche dans la mesure où nous pouvons nous inspirer d'elle, reconstituer dans notre vie les heures bonnes qu'ont eues les hommes du passé. La nature et l'art n'ont d'intérêt vraiment vivant que comme un décor pour nos plaisirs. Aussi les spectacles du monde perdent-ils leur pouvoir sur nous du jour où ces plaisirs ne nous appellent plus avec le même attrait. Supprimez du monde le désir des corps : c'est le soleil qui se cache et j'ai froid. Que de choses nous parlaient jadis et nous sont désormais presque muettes ! Jadis, un profil de pharaon sur une vieille pierre, un beau nom prononcé — Chandernagor... — me soulevaient vers des civilisations et me pressaient d'en aller cueillir les fleurs. Mais si j'ai cueilli toutes ces fleurs ? Aujourd'hui je puis bien prononcer « Chandernagor », et même me dire qu'il ne tient qu'à moi de prendre demain le bateau pour m'y rendre, je sais que je n'y trouverai rien que dans le fond je ne connaisse. Il me semble que les grands voyageurs doivent être des âmes un peu pauvres.

Si je ne connais pas tout, et tant s'en faut, je connais tout ce que je désirais connaître. (J'entends : désirais avec passion. Mais, chez moi, tout ce qui n'est pas passion est sur un fond d'ennui, comme tout ce qui n'est pas plaisir est de la contrariété, comme tout ce que je n'aime pas est bien proche d'être haï ; je le hais, et cette haine m'est aussi douce que l'amour.)

On peut recommencer des choses bonnes, elles n'ont plus le même goût. On est bien injuste contre l'oubli. Je trouve, pour ma part, qu'il n'agit pas assez vite. Il faudrait qu'il effaçât à mesure le souvenir de nos fêtes, car les secondes marchent dans l'ombre des premières : chaque fois que j'ai respiré la rose, il en est tombé un pétale.

C'est la récompense, ou le châtiment, d'avoir obtenu tout ce qu'on voulait, que se trouver dans cet état d'acceptation. C'est peut-être aussi une récompense, que faire les choses les plus romanesques du monde sans en

plus sentir le romanesque. Si cela appauvrit la vie en nervosité, cela lui donne une richesse d'indifférence qui est bien quelque chose d'assez souverain. Et en même temps une sorte d'ingénuité plus sympathique que le trop de conscience, qui produit ici des faiseurs.

Il faudrait être peintre, peintre du ^{xv^e} siècle italien, pour représenter sans ridicule l'homme qui tient enfin sur ses genoux le corps nu et capturé de la vie. D'abord, rien de particulier n'est saisissable sur ses traits, sinon que, jadis tendus, ils se sont affadis, et qu'il ne regarde plus vers l'avenir. Mais bientôt, ce qu'on distingue, c'est une mélancolie qui sourit, un bonheur à visage de tristesse, comme celui de la femme qu'on aime, qui vous aime, et qui cependant ne peut cacher un pleur secret dans l'adoration.

Est-il possible d'appeler déconvenue un état parfait de réalisation? N'importe, c'est une étendue pâle, celle où ne pousse plus le désir. Quand les êtres ou les choses vous résistaient, il restait la victoire à obtenir. Mais quand la victoire est obtenue, que reste-t-il au-delà? A vivre sur la vitesse acquise, c'est-à-dire à ralentir insensiblement. Voici un avantage de la religion : jusqu'à la mort vos anxiétés tourbillonnent autour des actes que vous vous êtes défendus; le rêve demeure. Le risque du monde païen, c'était le risque des choses trop faciles : on n'a plus envie de rien faire, par trop grande facilité à faire tout. C'était le risque des choses exaucées : à un certain âge, tous pouvaient dire : « Je ne trouverai rien de plus exquis que ce que j'ai trouvé. » Et là-dessus beaucoup se tuaient, décidément sans ardeur pour une vie baissée de ton. — Bien sûr, cet état est des plus distingués. Et moi qui n'aime pas les états distingués, d'habitude si vulgaires! Hélas! ces romantiques, mal lus, pas lus du tout, je me reconnais leur fils ingrat.

La vie, ce n'est pas la prise, c'est le désir. Je le savais d'intuition et je le sais d'expérience. Saint Jean dit bien, pareillement, que la vie, c'est l'amour. Il se garde bien de dire que c'est la possession.

Dans la nuit où s'accomplissaient mes vingt ans, je rêvai, sans blague, que je capturais un jeune aigle. Luttant corps à corps, nous grimpions l'escalier. Arrivé dans ma chambre, je le jetais sur mon lit. Or, voici qu'en lui écartant les ailes, dans le creux duveteux sous l'aile,

et sur toutes ces places douces de la poitrine qui sont les mêmes chez les aigles et les êtres, je voyais qu'il était couvert de vermine. Avec un sursaut, je le relâchais. Cela veut dire que les aigles sont beaux dans le ciel, et non pas faits pour être vus sur des lits, et beaucoup d'autres choses semblables, dites depuis des milliers de siècles, mais qui ne s'allument que quand je les ai éprouvées.

Sans doute, il y a plus d'une chose à désirer. Peut-être n'ai-je désiré fortement que celles qui étaient du domaine des sens. Peut-être ma seule ambition a-t-elle été d'user mieux que les autres de mes sens.

Il y a l'œuvre à faire. C'est entendu. Mais je ne suis pas un rat de cabinet. Ce qui se passe dans le cerveau seul ne me suffira jamais.

Il y a la gloire. Mais j'ai dit autre part (*Mort de Peregrinos*) ce que je pensais sur ce chapitre-là.

Il y a l'estime de « quelques-uns ». Mais ces quelques-uns, leur estime, un jour vient où, par hasard, on découvre avec qui on la partage. On était d'abord assez fier. On ne peut plus. « Monsieur le Comte, si je vous y prends encore, je vous nommerai vos camarades¹². »

Il y a la puissance. Mais être puissant, c'est encore avoir affaire aux hommes. Je crois que j'aime mieux l'humilité, où on peut être seul. « Je dédaignai de faire partie d'un troupeau de loups, quand même c'eût été pour le guider », dit Manfred. Les gens ne valent même pas d'être conduits. (Et il n'est pas besoin que l'humanité vous ait fait quelque chose pour la détester à ce point.) Entre la niaiserie du monde, les prises qu'il offre, et les conditions de la société d'aujourd'hui, tout est trop facile. Je dédaigne de conduire, et dédaigne de corrompre. Pouvant prendre, ne pas prendre, c'est l'acte essentiellement viril. Le dédain est plus noble que le désir.

(Resterait cependant à avoir la puissance pour l'exercer contre les hommes.)

Il y a l'amour de la créature. Mais une mousse d'amertume me monte aux lèvres en songeant au nombre de personnes à qui j'ai dit : « Ma chère petite... », depuis quinze ans que je baise les visages et les corps, à me demander comment ma bouche n'est pas usée, comment je n'ai pas une irritation de la peau autour de la bouche.

Quelle valeur peut garder une tendresse qui s'est ainsi frottée? Sujet de roman : un homme, qui va aimer encore une fois, y renonce, se retire, parce que les sentiments, les mots, les gestes qui lui viennent ont déjà tant servi qu'il lui semble injurieux de donner cela. Le titre : *On ne fait pas du neuf avec du vieux.*

Il y a l'amour de Dieu. Au besoin je me contenterais de l'amour de Dieu. Non plus du catholicisme à l'italienne qui a toujours été le mien : d'un catholicisme sérieux. Mais que Dieu me donne d'abord la foi qu'il faut.

L'inquiétude naissait du manque, et elle naît de l'assouvissement. On demande toujours une passion où se reposer.

Je promène ces pensées dans le parc d'Aranjuez. Elles conviennent à des lieux faits par des rois rassasiés. Comme un instinct mène un cheval à l'herbage, un instinct me conduit où je peux me repaître de solitude, c'est-à-dire, au fond, de ce que je tire de moi. Et j'y marche les yeux baissés, ce qui prouve bien que c'est en moi que je regarde. Mais, les yeux baissés, je vois encore des vasques, des allées, des brindilles. Elles me rendent l'âme de malheur et de bonheur que je ramenaïs, les dimanches à midi, du haut du parc de Saint-Cloud.

J'ai rencontré un homme sanglant, et, le voyant ainsi, j'ai eu envie de l'achever.

Un papier qu'on m'a donné, signé du Gobernador, me laisse visiter les jardins et palais, « à condition que Leurs Majestés ni Leurs Altesses Royales ne se trouvent dans les lieux ». C'est bien compris, Gobernador. Mais comment avez-vous deviné que je ne tenais pas à rencontrer ces Altesses¹³?

J'aime que de ce papier, à chaque jardin, à chaque palais qu'on visite, on détache un petit coupon et qu'on le jette. L'avenir diminue à tout bien que je cueille : j'aime le voir exprimé si simplement.

Sur les coupons sont indiquées les heures où les curiosités sont visibles, et ces heures sont différentes pour chacune d'elles. Cependant je n'en tiens pas compte. Je suis venu pour voir, mais cela ne m'affecterait nullement si on me fermait la porte au nez. C'est comme la

femme : « Je viendrai ce soir. » — « Viens ou ne viens pas. »

Par hasard, j'ai visité le Palais-Royal. Charles IV, le petit malin, y abdique. C'est la bonne façon de rallumer la vie. Peut-être qu'ayant moins de puissance il va devoir se priver, rester sur sa faim. Un sage éloigne de temps en temps sa maîtresse : le goût qu'il a d'elle s'endormirait. J'insulte parfois de très bons amis ; nous nous brouillons ; cela change un peu.

En arrivant à Aranjuez, je cherchais la ville par ces grands espaces dévorés de monarchie et de solitude — on dirait que les deux mots sont devenus synonymes, — où le soleil et la poussière opaque, amoncelée sur la route, vous donnent presque la sensation, par ces 15 degrés de mars, des 47 à l'ombre qu'il fera ici dans quelques mois. Le charme d'Aranjuez, ce sont, sur le plateau de Castille, des chevaux de course anglais qui passent au fond sous de très hauts ormes, lesquels sont anglais eux aussi. Chantilly sur le Tage. Car le Tage, le même Tage qui ceinture l'énergique Tolède, baigne ici d'une eau douceuse les fadaïses du XVIII^e siècle, — et on reproche aux êtres de changer, quand la nature sans cesse a de ces contrastes ! De grands buis font une odeur pénétrante. Et il y a une palme, plus tremblante qu'une main, dans cette allée des Burladores où des jets à surprises inondaient les vertugadins, ce qui, je le confesse, est de cette sorte d'amusements qui même de loin me font froid dans le dos. Tout cela n'est ni Chantilly ni Versailles, mais tient de cette grandeur mièvre qui sent le roi : noble, affecté et morne, et comme fait exprès pour le sac où vont les choses dont il suffit de goûter une fois.

A propos, et les fontaines du Désir ? A la Casa del Labrador, au-dessus d'une cour verte d'herbe comme un jardin, je crois bien en avoir vu une, où était représentée l'Envie, sous les traits d'une vieille femme. L'Envie, une vieille femme ! Elle était autre chose que cela, belle, à la bouche ouverte, quand elle gémissait sur mon cœur.

Cela m'a dégoûté et je n'ai pas cherché à voir les autres. D'ailleurs, on comprend bien qu'elles ne m'intéressaient nullement. Elles avaient fait ce qu'elles avaient à faire avec moi.

Par le train de quatre heures dix, partons à cinq heures moins le quart. Le soleil fait de très belles choses en se couchant : bravo ! Mais si c'est pour moi, mon cher, que vous vous mettez en frais, c'est bien peine perdue. Car je songe que cette gloire solaire est peut-être comme celle des hommes : il ne faut pas la voir de près. Enveloppé de ces nuages amarante, nous serions peut-être aussi mal à l'aise que dans de la fumée de locomotive. A mesure que nous entrons davantage dans la connaissance des joies, nous n'en éprouvons pas un plaisir beaucoup plus grand, et je me demande si, en entrant dans la connaissance abstraite, ou dans la connaissance suprême des mystiques, il n'en serait pas de même. Dieu n'est tant aimé que parce qu'on l'imagine. Et dans le paradis, si nous y allons, nous regretterons probablement la terre et ses heures où nous nous ennuyions tant.

Trois marlous traîneurs de piano mécanique, comme on en rencontre tant en Italie et ici, font marcher leur machine au coin d'une gare où nous nous arrêtons. *La Violetera !* Au cœur de l'Espagne, cette rengaine parisienne, cette Espagne de contrebande, c'est cela donc qu'il fallait pour qu'enfin je frissonne ! Quelque chose en moi enfin se brise, s'élance vers un cinéma du samedi, auprès d'une femme sans argent.

Madrid, 1925.

III

LES VOYAGEURS TRAQUÉS

(1926)

La force naît de la contrainte
et meurt de la liberté.

VINCI.

POUR y faire une méditation, Barrès allait au Portugal, « à la pointe extrême d'Europe ». Paul Morand (*Rien que la Terre*) va sur la côte occidentale d'Amérique. L'un à la fin des terres européennes, l'autre à la fin des terres de race blanche : les amateurs de « signes des temps » peuvent faire leurs délices de cette différence. Mais, arrivés à ces deux extrémités, Barrès et Morand reconnaissent également qu'ils ne sont pas heureux.

« Du plus loin qu'il m'en souvienne, écrit Morand, toujours cette envie d'être ailleurs, implacable, comme une lésion. Vous changerez, dit *L'Imitation*, et ne serez pas mieux. » Et il s'applique cette phrase de Michelet, parlant de la méduse : « Mobile, elle rêve le repos; inerte, elle rêve le mouvement. » Cependant Morand se fixe, ou en fait les gestes. Il achète une villa sur la Côte d'Azur. Pour moi, ici et là, je viens de voir plus d'une villa à vendre, et dans des sites admirables. Mais je sais bien qu'à peine ma signature apposée sur l'acte de vente, j'aurais une folle envie d'être autre part, je sentirais cette propriété peser sur moi comme une chaîne. « M'installer » : ce mot seul, si je le prononce, me donne la nausée. Et le mot « rejeter » m'est un rajeunissement. Rejeter! Rejeter!

Sachant cela comme je le sais, au moins les villas devraient m'être indifférentes. Mais non! Dans le même

instant où je connais que ce bonheur-là n'en serait pas un pour moi, elles me donnent de lui une nostalgie, une inquiétude misérables. C'est ainsi qu'il n'est pas de beau paysage, il n'est pas de belle créature — car pour les êtres c'est tout de même — qui ne me rende doublement malheureux : de la tristesse que j'ai à ne pas l'avoir, et d'imaginer la tristesse que j'aurais en l'ayant. Comédie qu'il faut bien prendre au tragique (la formule vaut peut-être pour toute la vie). « *Ni sans toi ni avec toi je ne peux vivre !* » Le cri du poète latin durera autant que l'homme.

Parti pour les lacs d'Italie, à mi-route j'ai pris peur et rebroussé chemin. Si ces lacs sont tels qu'on les dit, d'autant ils seront beaux, d'autant ils me feront sentir que ce que je vis sur leurs bords est inférieur à eux.

Car ma vie sur leurs bords ne les vaudra jamais. Le seul délice du monde est pour moi dans les créatures. « Nous ne jouissons que des êtres, et le reste n'est rien » (Vauvenargues). Comme le vulgaire, et sans tenter de déguiser la banalité de tels sentiments, je ne cherche dans le nomadisme que des occasions d'employer ma chair, mon cœur, ce mélange indissoluble de chair et de cœur, où l'un domine tantôt, et tantôt l'autre, des occasions d'être amoureux ou plutôt d'être charmé, tirant des êtres toute leur poésie dans des lieux dont la poésie est accordée à la leur. Mais à peine ai-je en ma possession une créature, je préfère toutes celles que je n'ai pas, la moindre de celles que je n'ai pas. Que d'objets sont désirables dans la vitrine, dont on ne sait plus que faire quand on les a en mains ! Que d'hommes, sur le sein d'une femme, ne reçoivent la jouissance que de celle qui n'est pas là ! *Tout ce qui est atteint est détruit.* Je vais à tâtons, comme dans colin-maillard, et ce que je prends dans mes bras à l'instant sort du jeu.

Dans les lieux où la laideur des êtres fait qu'on ne désire que distraitement, à Paris, par exemple, cet état peut exister sans être aigu. Mais, où il y a une certaine proportion d'êtres beaux, ce ne peut être qu'un malheur perpétuel, puisque, comme dit sainte Thérèse, « notre désir est sans remède ». Et deux fois j'ai fui l'Italie, devant la certitude de ce malheur.

Autre raison. Je n'irai pas en renifleur où des hommes ont vécu fortement. Rome, Florence, Sienne... je ne satisferai pas de la curiosité où des hommes ont satisfait des instincts. Je préfère me priver de connaître.

D'une façon générale, la perspective de visiter des musées alors que l'âme n'a pas ce qu'elle désire, est à vomir. Je dis bien : l'âme, car c'est l'âme, plus que le corps, qui désire les corps ; on l'oublie trop. C'est seulement dans le contentement absolu des passions qu'on peut trouver au monde quelque intérêt en dehors d'elles. Et il me semble qu'il faut trouver au monde un puissant intérêt pour rechercher dans un guide la date d'un arc de cintre.

D'ailleurs, je sais assez ce qu'est l'Italie. C'est une terre âpre et noire, où l'on a envie de se tuer, à midi, dans la salle de l'auberge.

Fuite loin des lacs... Mais tout dépaysement, pour moi, est une succession de fuites. Je fuis l'un après l'autre, comme des villes en flammes, tous les endroits que j'ai empoisonnés, l'un après l'autre, en n'y étant pas suffisamment heureux ; ricochant de ville en ville comme une boule sur des bandes de billard. « Marche ! Marche ! » dit le désir, comme la mort, et toujours le chant du départ résout tout et ne résout rien. Grenade, je l'ai fuie du soir au lendemain, égaré, comme un homme sous le coup d'un mandat d'arrêt. Aucune raison, sinon que je n'y étais pas heureux. Je me criais à voix haute, plus mort que vif dans la gloire du soleil : « Ferme les yeux, ferme les yeux, pour ne plus voir les lieux où tu n'as pas tout ton plaisir. » Je l'ai fuie avec la même délivrance folle que dans le train qui m'emportait, blessé, loin des lignes, abhorrant tellement ses êtres que je passai la matinée entière, couvert de mouches, dans la salle d'attente de la gare, pour ne plus voir le spectacle des rues...

Venu de Tunis à Fez (ce qui est laborieux), je détestai Fez et partis après deux jours pour Tanger, afin de pourrir jusqu'au passé, en essayant de recommencer un bonheur que j'y avais eu. Ayant échoué, comme il va de soi, à recommencer ce bonheur, ayant substitué, dans mon souvenir, à un être charmant un être malgracieux, bref, étant parvenu à me déposséder de ce qui était acquis, et à pourrir congrûment le passé, je revins à Fez,

avec je ne sais quelle satisfaction affreuse d'avoir si bien prévu ce qui allait arriver. A Fez, j'aperçus des adjudants, je détestai Fez. Le lendemain, je repartis pour Alger, que je n'aime pas, afin que ce repoussoir me rendît le goût de Fez; car ce sont de telles combinaisons qui sont nécessaires pour avoir une goutte d'agrément, quand on a le malheur d'avoir sa liberté; ah! elle ne combat pas avec ses défenseurs. Je décidai à trois heures de partir, je partis à quatre, sous la pluie déchaînée, forcé d'abandonner chez un ami, que je ne pus joindre, ma valise contenant mon argent, et sachant par expérience ce que seraient deux jours en autocar sur une route du Maroc pendant la tempête : prévision que justifiaient sept blessés et un mort, le lendemain, sur cette route minée et crevassée par le débordement des oueds. Mais l'instant où je cédai à mon impulsion, d'autant plus insensée que j'étais alors convalescent, fut le plus doux d'un voyage de dix mois. Je me souviendrai toujours de cet instant quand, venant de prendre mon billet, je traversai la place du Commerce de Fez, sous la rafale, les jambes presque flageolantes, oui, presque défaillant de soulagement d'avoir cessé de lutter contre la fascination de la fuite qui me buvait depuis le matin. Et le tragique, en même temps, de sentir qu'on *s'est livré* à quelque chose de plus puissant que soi, que c'est fait, qu'on est envahi, que des mois de raison, de prudence, de maîtrise de soi sont annulés. Être aspiré par le mouvement en avant, par la panique en avant, comme le vélo de course par la moto, et ne plus pouvoir s'arrêter, doué soudain d'une force qui n'est pas vôtre, comme une troupe d'attaque saoulée et qui avance, avance toujours, inconsciente et invulnérable... Mon cher Louis Fabulet, témoin de cette sarabande, et qui vîtes vraiment un possédé du démon, vous pouvez dire si les *voyageurs traqués* ne sont qu'un thème de littérateur¹⁴.

« Je fus l'un après l'autre tous les endroits où je ne suis pas assez heureux. » Et tous les endroits où je le suis assez. Cette tribu du nord de l'Afrique. Parce qu'il suffisait d'un sourire pour y avoir qui l'on voulait. Devant cette abondance et cette facilité, mon désir se dispersa et enfin se perdit. Je passai la journée seul, tournant autour de ce paradis, sans parvenir à vaincre l'ennui que j'éprouvais à y entrer; après l'ennui des

âmes, vieille connaissance, l'ennui des corps, voilà de quoi s'amuser. Je pliai bagage le soir même, fuyant cette fois mon bonheur. Mais, fuyant, j'avais jeté toute mon espérance dans la contrée voisine, parce que la race, disait-on, n'y était pas belle. « Là, pensais-je, *j'aurai moins de possibilités de bonheur.* » Faire trois mille cinq cents kilomètres pour prononcer cela : comment ne pas se prendre en horreur ?

Morand fait cette remarque : si l'on s'est aperçu dès l'aube du monde qu'en changeant l'on n'était pas mieux, il appartenait à notre époque de découvrir que, durant le temps du changement, on était mieux. Mais c'est que, pendant ce temps, on se rapproche d'un là-bas qu'on n'a pas usé encore, d'un là-bas vierge. Il est naturel qu'on en soit soulevé d'attente. Je doute qu'on ait mis dix mille ans pour découvrir cela¹⁵.

Vous connaissez le numéro de cirque : une carriole qu'un âne traîne irrésistiblement, parce que le clown a attaché à la mèche de son fouet une carotte qu'il maintient devant le museau de la bête, hors de sa portée. Elle ne l'atteindra jamais, mais trottera toujours pour l'atteindre. « Marche ! Marche ! »

Qu'avait-elle donc, cette Grenade, pour être rejetée avec un tel soulèvement de cœur ? Eh bien, je n'y avais pas eu cette fois un plaisir plus grand que l'année précédente ; je ne m'y étais pas dépassé dans le plaisir. Constatation douloureuse, mortifiante, inquiétante, qu'avec un an de plus d'expérience et d'audaces je ne parvinsse pas à me créer un plaisir nouveau. C'est l'inconvénient de certaines réalisations accomplies trop jeune. On vide l'avenir.

Le plaisir seul n'est pas ici en cause. On dit que voyager vous « change les idées ». C'est tout le contraire. Le nomadisme nous fait sentir plus fortement combien nos fantômes tiennent à nous ; combien notre âme, si j'ose dire, fait du « sur place ». Les Vosges, la Camargue, l'Aurès, tout cela se ressemble. On s'en consolait en pensant : « Les paysages ne m'intéressent qu'en fonction des êtres. Ah ! aimer quelqu'un pour vivifier tout cela ! » Mais les sentiments que nous inspirent les êtres, eux aussi, tristement se ressemblent. Plus les êtres, les sites,

les mœurs, le côté matériel des aventures se renouvellent, plus nous voyons que nous, au milieu, nous sommes immobiles. Nous savons toutes les réactions que nous aurons, toutes les fautes cent fois commises et que nous allons recommettre, toutes les paroles mille fois prononcées et que nous allons reprononcer : un mot de tendresse, un mot de promesse, un mot de menace. Nous pouvons dire à tant de jours près telle de nos inconséquences qui fonctionnera, prévue comme un effet de théâtre. Et il y en a pour trente ans encore à rabâcher ce moi-même inexpiable. Comment tenir jusqu'au bout?

Et celui qui se plaint ici est toute mobilité! Mais toute mobilité immobile. Les chevaux de bois : ils passent tour à tour, mais il n'y en a que sept et il n'en passera jamais un huitième. Quelle peut être alors l'horreur de ceux qui sont d'une pièce? Toutefois il est probable que ceux-là se trouvent très contents.

On comprend d'ordinaire le *lassata, sed non satiata* comme si l'Impératrice avait été fatiguée dans son corps des exercices amoureux. C'est moralement qu'elle est fatiguée, fatiguée d'elle-même et de se recommencer toujours. Son obsession l'écœure, mais demeure son obsession. Et aux enfers, si elle doit remplir le tonneau des Danaïdes, lui aussi toujours plein et toujours vide, ou rouler la pierre de Sisyphe, elle aussi toujours soulevée et toujours retombée, elle ne fera rien d'autre que ce qu'elle a fait toute sa vie (ce qui prouve une fois de plus la concordance des mythes grecs avec la réalité la plus intime de l'âme).

On me dit : « Voici la paix. C'est la paix de Dieu. Bêta, qu'attendez-vous pour la prendre? » J'attends que cette paix soit ma paix et non la vôtre. Une paix sans les êtres!

Et quand je posséderais Dieu? Qu'on me croie, si je le possédais, j'en aurais vite assez de lui. Et où mettre à ce moment-là mon espérance, sinon, par force, dans tout ce qui n'est pas lui? Non, si peu qu'il représente d'espérance, ne gâchons pas Dieu. Car tout ce qui est atteint est détruit.

Morand, du moins, n'est pas libre sans restriction. Quelle que doive être l'indépendance d'un fonctionnaire

tel que lui, si, arrivé au Siam, où il remplissait un poste de la carrière, il avait pris le Siam en horreur, comme moi Grenade, et voulu rentrer avec panique par le premier paquebot, il ne l'eût pu. Mais celui qui est totalement libre ! A la merci de ses humeurs, de ses coups de tête, de ses phobies, de ses impatiences, il fait et défait, va et revient, dans des itinéraires traqués. On en connaît qui ont tout sacrifié à leur indépendance, à une insouciance ravissante des prétendues obligations et entraves, bref, aux seuls sentiments qui pourraient se danser. Et pourtant, à certaines heures, ils rêvent au petit employé père de famille, assujetti et ficelé d'empêchements. « Heureux êtes-vous, ô pauvres... Heureux, ô vous qui avez faim !... Mais malheur à vous, riches ! » C'est qu'il est presque doux de ne pas atteindre. Le malade, le pauvre, le prisonnier ont un tourment plus supportable que l'homme qui a atteint. Ils peuvent accuser les choses. Celui qui a atteint, et n'est pas heureux, tout le blesse : que ce soit la satisfaction qui ne lui donne pas le bonheur, et qu'il voie bien qu'il ne peut accuser que lui. Les prisons et les hôpitaux sont gonflés d'espérance, radieux d'avenir, car le mal y est guérissable, et le sait. Mais dans les gares et sur les paquebots le mal est inguérissable et le sait. Quand on est arrivé au bout de son espérance, quand on ne peut plus dire : « Que puis-je espérer ? », quand on en est au point de craindre les réussites humaines, parce que, loin d'éveiller votre joie, elles réveillent votre indifférence, à quoi bon lutter pour avoir la santé, l'argent, le pouvoir, puisqu'ils n'apportent pas le bonheur ? La seule mais suffisante condamnation de l'énergie, c'est que ce qu'elle obtient ne vaut jamais d'être obtenu (et je hais la doctrine de l'effort, du travail qui seraient admirables en soi). Voici donc la racine coupée à toute activité, un nouveau rejet encore un peu plus loin des hommes. Il ne s'agit plus que d'attendre les repas, comme les bêtes ; de se suspendre tout entier à une citronnade convenablement glacée. Ou plutôt d'attendre le sommeil. Ah, que la nuit soit longue !

Je sens avec une force extrême que, lorsque notre volonté a travaillé pour accumuler dans notre vie les plaisirs, il arrive un moment où elle doit faire machine arrière, et travailler à espacer, restreindre ces plaisirs,

afin de leur conserver une saveur. Certes, notre volonté, notre force d'âme, le mot n'est pas trop fort, puisqu'il s'agit, comme un saint, de résister à une partie de plus en plus considérable de nos tentations. Nous revenons ainsi à la loi vitale d'alternance, et à la vieille victoire de la disposition sur l'entassement. « La moitié est plus que le tout. »

La plus haute antiquité est déjà pleine de rois neuras-théniques, voire complètement fous à cause de leurs facilités. Lorsque, petit garçon, je lisais et relisais *Les Douze Césars*, j'y mettais trop de passion pour n'être pas averti que les fils les plus secrets du tempérament me liaient à ces hommes-là. Leurs excentricités, même quand je les blâmais, me paraissaient naturelles; il le fallait bien : je sentais en moi le terrain d'où elles fussent nées dans des circonstances pareilles. « Mille projets contradictoires traversaient son cerveau. Égorger les Gaulois habitant Rome, incendier une fois encore la ville, lâcher les fauves, et transporter la capitale à Alexandrie, lui sembla une œuvre grandiose, stupéfiante et facile. » Après vingt ans cette phrase m'émeut encore; je me serre avec un élan contre ces âmes en désarroi devant l'étendue de leur possible. Que Xerxès, et autres personnages inventés par les bibliothécaires, nous donnent donc, quand la fleur des vivants ne nous donne rien, le soulagement de voir une autre barque en détresse sur la mer où nous périssons sans crier : « Seigneur ! »

Les gens de cette espèce-là, leur liberté est leur malheur; cependant ils aimeraient mieux n'être pas que n'être pas libres. Libres de cette liberté dont ils sont les esclaves, de cette toute-puissance dont ils sont les esclaves comme l'employé l'est de son bureau, de cette force qui les contraint à tout exécuter de leurs fantaisies, et d'errer toujours, chassant tous les gibiers du monde, conquérants sans espoir qui prennent et ne jouissent pas de leur prise, comme ces fauves qui ne se nourrissent pas de la proie qu'ils ont forcée et tuée, jusqu'au jour où dans la mort, et ses simplifications grandioses, il leur sera permis enfin de s'arrêter.

De loin, dans la haine, la peur et la fatigue qu'ils ont d'eux-mêmes, ils se flattent qu'ils ne lui offriront pas grande résistance. Mais, tels que je les connais bien, ce repos, ce total arrangement, ce dénouement doux de

toute transe (quels mots de tendresse me viennent!), ne vont-ils pas au contraire, par une dernière incohérence, engager avec lui une lutte atroce?

De telle ville (Kairouan), pressentant que je pourrais m'y brûler à mon aise, et libre, par ailleurs, d'y séjourner sans fin, je partis après vingt-quatre heures. Je repoussai mon séjour à plus tard, parce qu'il me semblait que j'allais l'aimer, cette ville, et pour qu'elle me laissât une matière non pas morte mais vivante, non pas un souvenir mais un désir, un désir que j'eusse tué, sitôt conçu, en l'accomplissant, et qui, inaccompli, me porta durant des mois.

Seulement, il mourut; il ne faut pas jouer avec un désir. La ville cessa de me faire envie. Et ce que je dis d'une ville s'est passé de même pour bien des êtres, quittés à l'improvisiste par un pareil raffinement, et jamais retrouvés, ou retrouvés changés, ou jamais recherchés. Maintenant j'ai peur de mon espérance, et je ne remets plus à demain. J'aime mieux posséder tout de suite, fût-ce avec moins de goût, que livrer une possibilité de bonheur aux chimies infernales du temps.

Souvent, au contraire, avoir passé à l'hôtel, sans sortir, ma première journée dans une ville, afin que les bruits de la rue allumassent en moi une curiosité que je ne parvenais pas à y sentir : à Marseille, rue des Dominicaines, la vendeuse criant : « La jusquiamel »; à Tunis, la mélopée des enterrements arabes; à Milan, les hurlements des mères et les supplications des gosses : « Maman, ne me tue pas! » (Il y a aussi les villes rêvées pendant des années. Et, à l'hôtel, on s'y couche à huit heures. Tout, pourvu que cesse la conscience de soi-même.) Que d'heures, avachi devant un verre vidé, dans une guinguette sur le quai d'Alger, ou de Valence, ou de Gênes, accoudé, la main froissant une joue, le feutre rabattu sur les yeux, j'ai laissé sourdre à flots une mélancolie voisine du désespoir, sans cause qui vaille le respect (car tout ceci, nous sommes d'accord, ne mérite qu'un coup de pied au derrière); arrivé au bord des hautes aventures, et sentant, en même temps que le dégoût pour ceux qui ne réalisent pas, l'inutilité et le non-désir de réaliser! Que d'heures, confiné dans ma chambre, pen-

dant l'instant divin de la journée — oui, parce que c'est lui, précisément, qui fait le plus mal, — simplement parce que tout me blessait dans des lieux qui étaient stériles pour mon cœur!

(Des notes comme celles-ci sont ce qui m'a sauvé durant ces heures, ce qui a *tué le temps* : expression assez effroyable mais que l'on comprend dès qu'on vagabonde. Et puis, c'est un dérivatif de parler de son mal, comme d'appuyer sur les entours d'une plaie. Constamment j'ai sacrifié l'ambition de construire une œuvre à celle de vivre, j'ai mis dans mon art les rebuts de moi-même; mais aujourd'hui moins que jamais je me sens capable de me déprendre assez de ma vie pour créer des personnages, composer, bref, ajouter quelque chose de volontaire à l'acte presque animal de transcrire va-comme-je-te-pousse mes sensations et mes humeurs. Ce qui, toutefois, n'engage pas l'avenir.)

Du fond de ces heures sinistres se lève la croyance absurde que c'est Paris qui me délivrera, — Paris endeuillé, étouffé, vacarmeux, Paris aux dents vertes, au teint de navet, avec pour sang dans ses veines les eaux sales de ses ménagères, Paris qui me répugne à tel point que j'ai préféré me séparer un long temps d'être que j'aimais plutôt que de les faire venir là où toute sensation se pourrit d'intellectualité, là où tout amour doit devenir perversité, là où il ne peut y avoir de joie de vivre. En vain je sais tout ce qu'ont pour moi d'insupportable les gens de mon pays sitôt que j'ai quitté vers le Nord la Provence, mon dégoût physique de leur peau, de leur rire, de leur façon de parler, quelque infime circonstance où je fus heureux par là-bas s'amplifie dans mon imagination, me fait croire que c'est à Paris que je pourrai m'accomplir. Je prépare les valises, prends le billet, retiens la place sur le paquebot...

Matins de départs, quand nous sommes encore dans ces lieux, quand il ne tient qu'à nous d'y rester et d'y pouvoir encore tout, et pourtant nous les voyons déjà comme si nous en étions loin, comme s'ils étaient désespérément et irrévocablement hors de portée; nous les avons et nous les regrettons à la fois. Regarde-les, regarde-les, ces passants! Jamais plus, maintenant, tu n'auras d'aventures avec eux. Regarde comme ils sont beaux, tellement plus beaux que ceux d'hier, parce qu'ils

sont perdus pour toi. Et à l'improviſte, alors que tout eſt organisé pour ce départ, alors que ce ſera un affreux tracas de contre-ordres, de démarches, de fatigue bête ſi je le retarde, devenu déjà étranger à ces lieux, libéré déjà de leur maléſice (car toute ma vie m'a devancé à Paris, vraiment je ſuis déjà parti), à l'improviſte le courage me revient. Cet obſtacle contre lequel je butais et renâclais depuis des ſemaines, comme un pauvre cheval apeuré — mettons que c'était rechercher, reprendre quelqu'un qui m'avait fui, — me paraît facile à ſurmonter. Vivifié, avec l'aiſance ſoudaine du type qui met pour la première fois un complet neuf, je décide de reſter et de vaincre.

(L'uſure de la vie eſt magnifiquement ſymboliſée par ces vêtements défraîchis, fripés, des fins de voyages trop longs; car enfin je ne peux pas me faire faire un complet par le tailleur de Bir-tam-tam.)

Et je vains, bien entendu. Il ne fallait qu'être un peu inspiré. Que j'étais puſillanime! Et le bonheur d'atteindre ce que je désirais diſparaît preſque dans la délivrance de m'être vaincu moi-même. A la vérité, il n'y avait que cela à vaincre.

Ce calme. L'homme qui a obtenu. La *noblesse* de ceux qui ont obtenu. Mais il faudra voir cela quand la folie d'hier ſoir ſera devenue le trantran de demain. A préſent, ce dont le manque m'a déséquilibré durant trois ſemaines, je l'ai, je le poſſède, je ne ſaurais le poſſéder davantage, — et j'attends encore quelque choſe! Je m'aperçois avec une criſpation de triſteſſe qu'il n'y a pas une très grande différence entre l'état où j'étais quand j'étais privé et celui où je ſuis quand je ſuis comblé. Par un effort d'attention je réalise bien que j'ai obtenu tout ce que je désirais, et que je ſuis heureux, évidemment. Mais eſt-ce ceci le bonheur? Je n'ai pas de lui une conſcience corporelle, charnelle, celle qu'on a de la lumière, de l'air, de la muſique entendue, du vin bu; ſi je me regarde dans la glace, je vois bien à mon viſage que je ne ſuis pas heureux. De nouveau la terre étrangère recommence de me contaminer. On dirait qu'elle me renvoie tout le bonheur dont je l'ai intoxiquée, et que mes heures ravies avec la créature retrouvée ſont gâtées par celles qui les ſéparent, par leur ſécherreſſe et leur ennui où l'attente même ne perce pas aſſez. J'ai tout,

tout m'échappe, et cette équivalence affreuse n'est pas dans le monde mais dans moi, et il n'y a aucun espoir que je devienne autre, que je devienne un autre, que tout de moi soit métamorphosé jusqu'au tréfonds. Mais si le plein égale le vide, si avoir égale ne pas avoir, alors c'est mon désir, oui, c'est cette poursuite morne, que je traîne et qui me traîne, c'est cette force désolée et lasse, acharnée sur ses buts minuscules, qui est encore ce que j'ai de meilleur, et mon désir est mon repos. Seulement voilà, j'en ai assez de ce repos. Ah! que le temps, que j'ai « tué », me tue à son tour, mais non pas de ces morts où on revit, où on ressuscite, où il y a risque, quelques changements que promettent les religions, qu'une part de l'ancien être subsiste, mais de la plus morte mort, dissous dans le néant sans souvenir et sans rêves, où tout de bon enfin j'en aie fini avec moi-même.

C'est ainsi que l'idée d'un ciel vide, qui nous reconforte aux heures où nous avons un peu d'orgueil, nous reconforte encore aux heures d'extrême affaiblissement.

Italie-Provence-Maroc, 1926.

IV

PALAIS BEN AYED

(1927)

Les notes qui suivent sont si semblables à celles qui précèdent que j'aurais pu, après coup, les introduire dans Les Voyageurs traqués. Mais j'ai pensé que, laissés à part, et dans leur incohérence, ces reprises, ces redites, ce piétinement fiévreux et morne, destinés d'ailleurs à être suspectés et ridiculisés, seraient la meilleure justification de mes plaintes : « Rabâcher ce moi-même inexpiable! Se recommencer toujours! » Comme l'âne des norias arabes, je tourne, je tourne, aveugle, et repassant sans fin sur mes traces. Seulement, je ne fais pas venir d'eau fraîche.

J'AI eu un petit serviteur qui, en s'engageant, ne savait sans doute pas trop à quoi il s'engageait. Quand il vit que chaque matin il lui fallait épousseter de nouveau, un par un, les objets qu'il avait époussetés la veille, il eut, au milieu du salon, une vraie crise nerveuse de désespoir, avec les larmes aux yeux : « Mais c'est tous les jours la même chose! » Pauvre enfant, épouvanté devant sa vie, et à qui nous ne pouvons même pas faire comprendre en quoi la nôtre lui ressemble.

On a parlé, au siècle dernier, de cet Anglais qui se pendit parce qu'il lui fallait s'habiller et se déshabiller tous les jours. Quand la vie ne nous procure que des désagréments, ce sont les actes par quoi nous la renouvelons qui nous deviennent, par-dessus tout, une occasion de mélancolie. Jamais plus que lorsqu'il nous faut nous habiller, aller chez le tailleur, toucher un chèque, etc., nous ne sentons que la vie, que nous entretenons avec

ces gestes (déjà par eux-mêmes si fastidieux), est entretenue *pour rien*.

Une à une, j'ai vu disparaître mes raisons de m'agiter, submergées, chacune à son tour, par l'indifférence, cette marée montante. La religion, — ensuite l'attrait des âmes, — ensuite la fraternité (que je n'ai pu sentir que dans la guerre), — ensuite le désir de la gloire, — ensuite la curiosité et le goût que j'avais de moi-même. Seule subsistait, avec un amour obstiné pour le plaisir, l'intention de construire une œuvre littéraire. Il me semblait que, quoi qu'il advînt, cette intention-là resterait intacte.

Mais, des approches de la mort — car parfois il a pu m'apparaître que je tirais à ma fin, — j'ai mesuré, non l'importance des monuments qui nous perpétuent, mais leur vanité. Ah! si on me disait : « Vous n'avez plus qu'un an à vivre », on peut être sûr que je ne me jetterais pas sur ma plume! Aujourd'hui, faire une œuvre d'art me semble une perte de temps, une *erreur*. Être courbé à raturer, pendant que dans le vaste monde les êtres attendent d'être poursuivis et pris, c'est de la mort, et la plus belle page, pour celui qui l'a écrite, c'est encore de la mort, et c'est le désespoir de son lit d'agonie. Balzac, Flaubert, nobles poussahs, vrillés à vos tables, vous avez manqué la vie. Il y a bien des *i* dans cette phrase, mais il me faudrait trois minutes pour la rendre meilleure. Passons, je ne me prête plus à cette duperie.

J'aspire après le temps où, m'étant ratatiné dans quelques passions ou manies, le dégoût de me ressasser m'amènera à renoncer à écrire, et me débarrassera ainsi du dernier lien qui me rattachait à la vie sociale. C'est délicieux de penser que la survivance de votre œuvre vous intéresse aussi peu que celle de votre âme. Ce qui ne m'empêche pas de proclamer de bonne foi que si je me refuse, par exemple, à la politique, c'est parce que je ne mise que sur la durée. Car tout est inconséquence, parce que tout n'est que glissements et tours de reins pour échapper aux devoirs et à la moindre contrariété.

Parfois, dans certains lieux où, sous forme de serviette hygiénique, elle se soumet pour une fois au réel, je parcours quelque publication littéraire. J'y lis que les jeunes

gens, mes chers confrères, auraient délaissé le stable pour l'éphémère, qu'ils seraient la proie de l'inquiétude, etc... Ignorant tout, à l'écart de tout, j'aurais, sans le savoir, marché dans le même sens que ces messieurs? Qu'est-ce donc qui pousserait les hommes du même âge à venir se rencontrer dans certains mouvements de l'âme, et ceux-là même qui ne tiennent pas tant que cela à se rencontrer avec qui que ce soit?

Enfoncement de tout, recouvrement de tout... Seule émerge, au-dessus de cette nappe morte, une île de plaisirs, que la distance enveloppe de prestiges. C'est assez pour que nous puissions voguer encore. Et pourtant tous nous le savons bien, il n'y a pas de paix par les êtres. Je commence une lettre en aimant, et je n'aime plus quand j'en suis à signer. Je donne et on ne me rend pas. On me donne et je ne rends pas. Le don est-il réciproque, c'est un accord de hasard, qui par un hasard va être défait; nous aurons tôt fait de nous débusquer l'un l'autre de nos couverts dérisoires. Encore ces vacillants bonheurs, toujours moribonds, toujours à se demander s'ils sont du bonheur ou s'ils n'en sont pas, ils ne peuvent vivre un peu que par une respiration artificielle. Pour lutter contre la lassitude, il faut me ménager des privations. Pour lutter contre la décadence, il faut rompre le premier, à l'heure la meilleure, comme le joueur qui se retire après un coup de chance. Et rien de cet amour ne vaut ce qui m'en a échappé. Voilà, si j'aime, ou crois aimer. Si je chasse, je suis fou tant que je ne suis pas rassasié; rassasié, comme tous les objets que je rencontre alors me plaisent plus que ceux qui me rassasièrent, je trouve de nouveaux regrets à n'avoir plus assez faim pour les désirer. Cependant la plupart des hommes n'imaginent de bonheur qu'ayant pour noyau ce malheur-là (et si l'on passe sa vie à poursuivre un bien qu'on sait n'en être pas un, on peut bien la passer de même à poursuivre un Dieu qu'on sait n'en être pas un). Vainement nous nous assurons que nul de ceux à qui nous donnâmes le plus ne nous est un jardin de totale sécurité : il n'y a rien à faire contre l'espérance. Fermée à toute évidence, bête à fouetter, aveugle et sourde à tout ce qui n'est pas sa fin, elle répète, les yeux clos, répète dans le vide de l'avenir, à un être sans forme ni visage : « La paix de ta poitrine et de tes bras... »

Cette paix qui sera de s'éveiller une nuit contre cette poitrine et entre ces bras, et d'apprendre, l'ayant oublié dans le sommeil, d'apprendre avec une force d'explosion que cet être qui est digne de notre jouissance n'est pas digne de notre tendresse, et de l'étreindre avec des gémissements.

« Une espérance sans espoir. » Ce n'est pas un concetto, c'est la réalité même. Mais où donc ai-je déjà vu cette expression ? Oui, c'est moi qui l'écrivais (dans *La Relève*) : « une espérance désespérée ». Et il y a douze ans.

J'écris ces choses dans un des palais Ben Ayed, où je vis (à Tunis). Un endroit où l'on pourrait donner des fêtes. Mais les fêtes sont empoisonnées par la nécessité d'y inviter des gens. C'est toujours la même chose. On trouve assez aisément de très beaux paysages et de nobles décors faits par l'homme. Mais trouver l'homme lui-même, trouver les vivants qui vous seraient agréables dans ces décors, on s'y use en vain. On n'y supporterait que soi-même, qu'on ne supporte pas.

Ce Ben Ayed, ministre du bey, qu'il voulut supplanter, est resté célèbre. On le peint fou de magnificence et de luxure, et tout palpitant d'orgueil. (On dit bien « luxure », n'est-ce pas ? C'est à mourir de rire.) Ministre des Finances, il ne put y tenir et s'enfuit avec elles en Angleterre. Heureux Ben Ayed ! Il aimait l'argent.

Parfois, par des prodiges d'électricité, je parviens à voir le lointain plafond de mon patio couvert, surchargé d'ors et de l'abondante ornementation italo-tunisienne. Alors je distingue des lions, des oiseaux de proie, tous les emblèmes de la puissance. Heureux Ben Ayed ! Il aimait le pouvoir.

Dehors, des bandes de pâtres de Sicile sont exercées aux marches sur Rome. Le roulement de leurs tambours m'évoque toutes les conquêtes inutiles. Un royaume ? Quelle envie folle j'aurais de le perdre !

Un muezzin appelle. Croit-il ? Comme je voudrais qu'il ne crût pas ! Mais il croit. Les musulmans, les protestants, etc., sont croyants. Il n'y a que les catholiques qui ne croient pas.

Un froid subtil émane des hauts murs entièrement revêtus d'azulejos, des dalles de marbre qui couvrent le

sol. Un oiseau, petite boule de lumière, s'est fauflé à l'intérieur de la grille d'une de mes fenêtres : fausse prison dont il sortira quand il voudra. Mais moi je ne peux pas sortir de la prison que je suis pour moi-même.

Courrier. Un Suisse, que je ne connais pas, m'écrit : « Vous qui seriez si bien un ami et un chef... » Je lui réponds : « Je ne peux pas être un ami et je ne veux pas être un chef. »

Je songe à une seule et brève obligation de politesse qu'enfin j'ai dû me fixer pour aujourd'hui, et elle suffit pour gâcher ma journée. Encore une journée perdue pour le bonheur.

On a écarté de sa vie tous les ennuis. On s'est dit : « Je paierai n'importe quel prix l'insouciance », et ce prix est en biens de toutes sortes. On s'est donné pour règle unique qu'une vie qui ne serait pas aérienne ne vaudrait pas d'être vécue, — et il faut encore que chaque journée, et que chaque heure de chaque journée soient tissées de courage.

Ce soir, à la porte, dans la dentelle bleue-verte du moucharabieh, on dira à la personne qui vient pour mes plaisirs que je ne suis pas là, qu'elle s'est trompée de date; on lui donnera de l'argent. Payer pour qu'on vienne! Payer pour qu'on s'en aille! Le désir du matin n'est plus celui du soir.

Mais, partie, le désir soudain réveillé, soudain tout mon corps s'écriant : « Qu'est-ce que j'ai fait! », je sortirai, je descendrai les escaliers déserts et vastes, je scruterai les feuillages et la rue bleue de lune, pour voir si elle n'est pas si loin que je ne puisse la rappeler. Et je m'arrêterai, bouleversé de rage et d'une solitude atroce, devant la marque de ses pieds nus restée sur mon seuil.

J'ai atteint les remparts flambants du monde. Le chant d'un rossignol m'empêche de dormir. La Nature m'a dit, comme dans Lucrèce : « Imaginer quelque invention nouvelle pour te plaire, je ne le puis. Les choses sont toujours les mêmes. » Est-ce donc tout?

En vain, en vain, de ma fenêtre, le soleil sur la colline, au-dessus de la mer. J'ai souffert assez, là même, dans ce même soleil. Il n'y a plus de promesse dans le soleil.

Plus d'appel dans les choses. Plus d'appel dans les êtres. J'ai eu trop de fois trop, et trop de fois pas assez.

(Ces êtres, ces corps, toute cette jeunesse dont je me suis gorgé... Ces désirs que j'ai lancés dans toutes les directions... Pauvres corps! Ils m'ont donné ce qu'ils ont pu.)

Véritable divinité, à cette heure, du golfe de Tunis. Ce sont les teintes vigoureuses d'août, et pourtant, bien qu'il soit midi, la douceur d'une atmosphère d'avril. Tant de beauté perdue pour moi, et, au milieu de cette magnificence, être si sombre! A peine ai-je reconnu la divinité de ces lieux, je marche en baissant la tête pour ne pas les voir. Chaque beauté, la reconnaissant pour beauté, je constate en même temps que je ne jouis pas d'elle, et alors elle me fait mal. Qui me donnera ce qu'il faut de paix de l'âme pour jouir d'elles au lieu d'en souffrir? Qui m'assurera, dans l'ordre des créatures, cette « possession paisible » qu'assure le code civil dans l'ordre des biens matériels?

Je suis brisé de satiété, — et j'implore : qui me comblera?

Je dis que, le bonheur, c'est le désir, la recherche, la promesse, l'attente, le premier contact : qu'on n'aille pas plus loin. — Et, cette attente, je ne peux plus la supporter.

J'envie le temps où, n'étant plus à Tunis, je pourrai désirer d'y être¹⁶. Tout mon espoir dans Tunis quitté, et dans mon sauve-qui-peut perpétuel. Quand le taureau a refusé d'« aller » au picador à tel endroit de l'arène, on l'attire un peu plus loin. Rien de plus, un déplacement de quelques mètres, et le voici qui fonce.

Que cela me touche profond! Moi aussi, il suffit que je change un peu de place, et n'importe quoi deviendra facile, n'est-ce pas? J'en arrive à m'élancer en esprit vers les lieux qui ont été mes pires épreuves. Un lieu où l'on *a été* malheureux vous semble un paradis, auprès de celui où l'on *est* malheureux. La transfiguration du passé est une de ces nombreuses illusions (la foi religieuse, par exemple) dont on ne sait s'il faut les trouver admirables ou lamentables. Dieu sait de quoi sont faits les enchantements de notre mémoire! La cendre enfante la flamme.

Ce mélange d'avidité et de mélancolie de partir... Si je pars, quelque chose m'attache. Si j'arrive, quelque chose me décourage. Si je reste un jour de plus, comment une journée peut-elle jouer à ce point l'éternité?

Toujours le bruit que font les regrets en se soulevant le long de la mer.

Mer où passent des rides, mer soucieuse, mer comme moi déserte et comme moi criminelle, et qui éternellement, comme moi, avance sans avancer.

« Est-il possible que, dans un tel décor, il y ait des êtres pour se refuser à vos désirs? Est-il possible que le désir violent ne suffise pas à faire tomber la proie? » Ainsi je me lamentais jadis. Mais ces désirs contrariés valaient mieux que l'absence de désir.

Passé la journée à chercher L... dans Tunis; traîné la journée entière, de dix heures du matin à sept heures du soir. Le soir, l'aperçois. L'aperçois et passe sans l'aborder. Ce plaisir des sens que j'avais pourchassé une journée entière, j'avais pensé à tout, sauf qu'il fût pour moi une corvée.

A présent, autour des êtres que je crois désirer, un halo fait de tout l'ennui qu'ils me causeront un jour, un double plus fort que ce qu'ils me sont, fait de ce qu'ils me seront, le jour où je les rejetterai, le jour où, à ma porte, on ne les recevra plus; le plaisir dit : « D'autant je t'élève, d'autant je te précipiterai. » Qu'ils m'abandonnent les premiers! Qu'ils prennent la charge de l'abandon! Qu'ils me délivrent d'avoir à les faire souffrir!

L'obsession de ce qu'on ne désire pas. Je m'épuise pour des choses que je ne désire pas et auxquelles je ne puis renoncer. Comme je voudrais pouvoir renoncer à tout! Tout ce dont je m'empare est tellement indigne de moi!

Tel le chien, prompt aux larmes, quand on lui présente une pâtée dont il n'a pas envie, et il détourne la tête avec une tristesse sans bornes; tel un jeune taureau, divin, méditatif, quand on veut lui faire saillir une vache, mais sa pensée est dans les hauteurs, et toute la maison-

née, jusqu'à la pucelle sans honte et sans âme, le frappe de la trique pour le forcer à être amoureux, et il les regarde avec un œil plein de reproche : ainsi je supplie qu'on me permette de ne plus désirer, et de me préparer au pelotonnement du grand sommeil hivernal, en attendant que l'odeur d'un jasmin me ressuscite.

Car c'est un supplice, en effet, que ce désir de tout ce qui passe, jamais comblé que parfois, pendant une heure, par une satiété de bête et qui ne durera pas. Ne plus voir la moindre petite flamme sans vouloir la toucher pour s'y allumer et s'y éteindre, — mieux vaut l'obscurité totale.

Cependant, dans le même temps, je dis que je n'ai plus de désir. Comment réduire cette apparence d'énorme contradiction ?

En rectifiant : c'est un supplice que ce désir de tout ce qui passe, quand, sachant qu'à l'assouvir on n'aura que plus d'amertume, on n'a pas le courage de l'assouvir, et qu'on marche ainsi par les rues, pendant des journées entières, consumé entre la tristesse de prendre et la tristesse de ne prendre pas.

Enfin le soir qui vient nous allège : cela va finir. Nous rentrons, stérile parmi les stériles et seul parmi les seuls.

Quand le plaisir qu'on poursuit est un peu délicat, ce sont des jours, des semaines, ce sont des mois qu'il faut pour payer une minute. Les neuf dixièmes de notre temps se passent à combiner, dans l'aridité, la fatigue, les faux pas, et le contact effroyable des intermédiaires, quelques instants de vie belle, qui cependant ne vaudront pas nos imaginations, que la moindre vulgarité imprévue suffira à gâcher, et qui apparaîtront si chèrement acquis qu'on en viendra à renoncer à plus d'un dans l'avenir, comme défloré d'avance par trop de tracas. Ni la liberté, ni la puissance, ni l'argent — qui le croirait ? — ni l'aisance dans le recours aux moyens insolites ne parviennent à créer légèrement et noblement ces grandes heures d'harmonie entre les êtres, les choses, et nous-même, où la vie rivalise avec le rêve. Et je tiens pour assuré que les princes de ce monde ne le doivent qu'à des hasards s'ils en obtiennent davantage que moi.

Le poète butine dans le réel et en fait sa poésie. Mais quand il veut faire avec sa poésie du réel, la poésie se fâche, s'évapore en touchant terre : « Je ne retournerai plus sur terre, moi qui ai été dans tes rêves. Satisfais-toi avec tes rêves. » Le poète dit : « Dussé-je empoisonner le réel, je tenterai d'y réaliser ma poésie. Je suis homme, et que dégoûtent les habitudes solitaires : je ne me satisferai pas de mes rêves. » Ceci est le drame de la poésie.

Certes, le drame. L'apparence, et j'y ai prêté la main, est que depuis plusieurs années je n'ai eu confiance que dans le bonheur. Pourtant j'avais proclamé : « Je me fous du bonheur. » Me suis-je contredit ? Mais attention. J'ai cherché à donner à ma poésie une vie terrestre ; à lui donner cette double vie d'être dans mon cerveau et d'être dans mes actes. C'est tout. Il n'est pas question de bonheur.

Les gens imaginent le surhumain complètement détaché de la terre. Or, le surhumain est comme le palmier, qui s'épanouit loin de tous, après son long jet nu, dans la sévère et haute solitude ; mais toutes ses racines prennent dans l'humus. Ainsi toutes les racines du surhumain sont dans l'humain, et parfois même nourries de délices. Un palmier de l'Alhambra jaillit hors d'un tertre de géraniums, si serrés qu'on en souffre presque, et que baigne une eau bleuâtre.

Depuis trois ans, comme le matador qui aborde la bête, j'ai dit : « Tout le monde au large ! » et, dans la solitude, je combats avec l'ange de la poésie. Modifions un peu notre comparaison de tout à l'heure : le poète qui veut réaliser sa poésie, c'est la lutte contre l'ange. Le poète veut faire toucher terre à l'ange de la poésie. Quelquefois, après bien des efforts, une lutte épuisante, il parvient à terrasser l'ange, mais alors l'ange, roulé dans la matière, ses ailes se déplument ; froissé, couvert de crotte ou de poussière, et dans la laideur de la défaite, ce n'est plus qu'un vivant quelconque et que tout divin a abandonné. Et le poète, se détournant de lui avec rancœur : « Qu'ai-je fait ! Il était si beau dans le ciel ! »

Et remarquez que le poète a réellement terrassé l'ange. Il ne faut pas dire : « Pardi, il n'a réalisé que l'ébauche de son rêve ! » Non, il a réellement réalisé tout ce qu'il avait conçu. Il a réellement remporté toute la victoire. Mais sa victoire est sa défaite.

Ainsi, parvenu à une telle lassitude que le jour où je n'avais pas prévu un plaisir à réaliser, le jour de « relâche », était devenu pour moi le seul jour d'agrément — je jure que je n'exagère pas, — j'ai fait volte-face et j'ai dit : « Barrès et ceux de son étoffe avaient raison, et c'est moi qui avais tort. Que les gens sans rêve réalisent, cela va de soi. Mais pour un créateur, inutile de réaliser. »

Et cependant, au moment même où je disais cela, quelque chose continuait à me tourmenter. C'était que cette théorie fait vraiment la part trop belle aux impuissants, à tous ceux qui, faute de caractère, de santé ou de moyens matériels, doivent se contenter d'imaginer ce qu'ils ne peuvent accomplir; qu'elle est une trop grande justification du sardanapalisme à bon marché, tel que l'ont pratiqué tant de poètes à existence médiocre au cours du dernier siècle.

J'ai eu l'illumination de résoudre le problème, un jour, dans une ville de l'Islam. Tout était prêt pour la grande féerie; au prix de quelles combinaisons! Le cadre, les êtres : un mot, et j'avais tout. Je ne dis pas le mot. La volupté que je goûtai dépassa mille fois celle que j'eusse goûtée en allant jusqu'au bout. Et la puissante satisfaction d'avoir refusé; pouvant, de n'avoir pas voulu! Je crois que dans le pire désert cette fleur-là peut pousser encore. Il me sembla, et je crois toujours, que l'instant où je décidai de m'abstenir était un des instants importants de ma vie, que vraiment j'avais fait un pas dans l'art de faire donner tout ce qu'elle peut à la vie. Car j'avais marié le *non-vivre*, qui est le grand pourvoyeur de l'âme, et, par les obstacles qu'il me fallut vaincre avant d'arriver jusqu'aux portes mêmes de la féerie, assez de *vivre* pour me mettre à l'écart de ceux à qui suffisent leurs rêves, à l'écart des onanistes de la poésie.

N'importe, honneur à ceux qui ne se satisfont pas de leurs rêves, et construisent, quand même, les déceptions prévues. Aujourd'hui, les lieux, les objets, les personnes qui décurent ceux qui les avaient follement rêvés, il n'y a plus que cela qui m'exalte. « Elles m'ont coûté trois millions, et elles m'ont amusé trois minutes. »

J'ai vu en Tunisie une ville en ruines, Mohammedia, qui fait un bon pendant aux fontaines de la Granja. Au siècle dernier, le bey Ahmed, pour la construire, dépensa

des millions, et les exactions qui lui permirent de le faire furent une cause des révoltes qui amenèrent les Français dans le pays. Lorsqu'il l'eut construite, il s'y ennuya tant qu'il finit par n'y plus venir qu'une fois par semaine, puis cessa d'y venir du tout, et le mouvement de vie qui avait suivi la cour se retira de Mohammedia avec elle.

Le génie destructeur des Arabes, attisé par la vengeance, a mis la ville à sac. Les escaliers monumentaux, les aguedales majestueux, les fenêtres innombrables (le bey avait été ébloui par Versailles), tous ces édifices dont la grandeur d'inspiration fait penser à l'architecture marocaine, ne sont plus que des vestiges, et une ville anéantie en soixante ans vous saisit davantage encore que les destructions faites par les siècles. En plaisantant, je suppose, on m'a proposé de l'acheter. On ne croyait pas si bien dire. Cette ville tuée par l'ennui, c'est moi-même. Et ces pensées que je note ici, morne et recroquevillées et toutes semblables les unes aux autres, ce sont ces Bédouins qui, dans les ruines qu'ils ont faites, sur les décombres des splendeurs qu'ils n'ont pas su se garder, ont construit quelques tanières sordides pour s'y accroupir comme des singes tristes.

Ce qui est terrible, c'est tout ce que le désir, en se retirant, fait s'écrouler. Des hommes, des pays, des arts, des civilisations, passés et présents, rentrent dans l'ombre, comme un paysage quand le soleil se cache. Un visage divin de statue grecque, comment l'aimer encore, si nous savons avec une telle certitude que la créature qui fut son modèle ne nous eût donné que de la désillusion? Irons-nous en Perse si nous savons n'y pouvoir pas loger du bonheur? En quoi nous parle le moyen âge, si le droit de conquête ne nous fait plus envie? Un Jules II me haussait de ton. Mais du jour où ce qu'il désirait n'est plus pour moi objet de désir? Ce vieillard oppressé de convoitises n'est plus à mes yeux qu'un animal différent et surprenant, que j'envie, non sans pitié, comme on envie la fraîcheur d'âme d'un enfant. Certes, un beau coup de mâchoire. Mais si ses proies me font sourire?

Encore le passé a-t-il disparu, et c'est un grand bien. Nous ne pouvons que deviner ce qu'il contient d'imparfait. Par exemple :

à Carthage, devant les palais puniques qu'on met à jour : pas besoin d'archéologie, je sais assez ce qui s'y passa : on y aima et on y fut malheureux ;

au Bardo, devant les effigies dans le médaillier : la pensée que ces rois n'ont pas su jouir de leur pouvoir illumine pour moi ces médailles ;

à Dougga, devant les ruines romaines : rêver d'un monde qui n'aurait pas connu, par exemple, ce que c'est que la pudeur ; et c'est bien un rêve.

Mais le présent ! Je souffle les lumières autour de moi. Je souffle l'Italie. Je souffle l'Afrique du Nord. Hier c'étaient des espérances posées devant mes pas. A présent, c'est une pluie d'étoiles qui retombent avant de s'éteindre et de me laisser dans la nuit. Voilà, mon cher monsieur, qui vous apprendra à réaliser. *Beati non possidentes.*

Naples, Mossoul, Bagdad, Chiraz, sirènes mortes, trouées par les vers, sur le sable d'où la mer du désir, qui les portait, s'est retirée.

Il y a dans ces sentiments une fausse distinction d'âme qui est banale, peut-être même vulgaire. Mais on ne saurait accueillir avec assez de joie une occasion d'être comme tout le monde.

Plus que les cérémonies de commande, le fait que de tels sentiments puissent être vécus cent ans après l'avènement du romantisme montre à quel point le romantisme est vivant. Il n'est rien de tout ceci qui, au style près, n'ait pu être écrit il y a cent, il y a cinquante, ou il y a vingt-cinq ans. Rien de neuf ; usé jusqu'à la corde. L'apport de la guerre : zéro, ici comme ailleurs. *Quoi donc ?* Dans le *Chant funèbre*, j'ai dit le contraire ? Oui, mais, comme les camarades, en me targuant d'une prétendue âme nouvelle que la guerre m'aurait créée, je ne cherchais sans doute qu'à me faire donner des droits.

C'est pour Vigny, semble-t-il, le trait caractéristique de Satan, qu'il soit « plus triste que jamais » à l'instant où il accomplit son désir. Satan vient de séduire Éloa, il l'entraîne dans le « péché ». Elle lui demande :

— Seras-tu plus heureux, au moins ? Es-tu content ?

— Plus triste que jamais. — *Qui donc es-tu ?* — Satan.

J'assiste avec terreur à moi-même. A tout ce que je brise pour arriver à être heureux, qui est ma seule préoccupation, et à mon incapacité d'être heureux. A tout ce que je laisse en plan. A toutes les inimitiés que je me crée. A tout le temps que je perds. A tout ce que je mets d'égaré dans ma vie.

Je comprends maintenant pourquoi les Égyptiens avaient appelé le soleil le grand Pourrisseur. Sitôt qu'il se fait un peu plus fort, cette soif de l'anéantissement... Le néant est vraiment la grande espérance. — Une espérance! Encore une! On n'en finira donc jamais!

Il y a dans Suétone un passage que je ne peux pas lire sans frissonner. Il dit que Tibère, se sentant entrer en agonie, avait ôté son anneau comme pour le donner à quelqu'un, et qu'après l'avoir tenu un certain temps, il l'avait remis à son doigt.

Rien n'a jamais été écrit qui suggère à ce point les extrémités de la solitude morale. A qui celui qui meurt remettra-t-il son anneau? Qui en est digne? Ou, du moins, y a-t-il un être qui ne l'ait pas trompé à l'excès? Peut-il faire le geste sans être trop dupe?

Un instant il cherche, évoque quelques êtres. Mais il n'y a personne. Et il remet à son doigt son anneau. Lui-même avec lui-même, jusqu'à la fin.

Solitude morale. Matérielle aussi. Suétone dit : « Il appelle ses esclaves, et personne ne répond. »

Je sais bien pourquoi ces traits vont si profond en moi. J'allais dire : « Je connais tellement tout cela... » Mais pourquoi ne pas le dire? Au dénouement près, j'ai tellement connu tout cela. Je le connaîtrai tellement encore.

Une grande fraternité avec ces hommes-là.

Avoir eu de l'ardeur, de l'énergie, de l'audace, et n'avoir pu les mettre à la disposition de quoi que ce soit, par manque de foi en quoi que ce soit d'humain.

Et aujourd'hui, ce rassasiement, ce détachement, cet effacement, tous ces biens de l'ascétisme, en somme, ne pouvoir les offrir à quoi que ce soit, par manque de foi en quoi que ce soit de divin.

Appuyer son inutilité à celle du monde. Aller ainsi tant que cela durera, tout en jouant son petit air.

Une seule consolation. Ce ne sont ni les choses ni les êtres qui me vainquent. L'univers, la société n'y sont pour rien. En succombant je puis les toiser s'il me plaît. Tout m'a été donné. Tout m'a été pardonné. Je pouvais tout, et peux tout encore. Puisque c'est moi qui ai fait fi (et tout ce que j'ai refusé me sera-t-il un jour compté?), je ne suis vaincu que par moi-même. *Nemo contra deum nisi deus ipse*. En moi, et en moi seul, comme hier, comme toujours, ce que je crains et ce que j'espère encore. Aussi qu'on ne me plaigne pas, mais plutôt qu'on m'envie, car rien de ce qui me vient de moi ne peut m'être un mal, et je me nourris de mes cendres.

On croit peut-être que je fais des phrases. Et tout ceci a été crié.

— Tu donnais autrefois un chant de vie, et maintenant tu donnes un chant de mort!

— « Il y a un temps pour planter, et un temps pour déraciner ce qu'on a planté », dit l'Ecclésiaste.

Tunis-Fez, 1927.

NOTES

1. Il s'agira toujours ici de *Au-dessus de la Mêlée*.

2. « Comme le dogme de l'âme du monde était presque universellement reçu (dans l'antiquité), et que l'on regardait chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette âme était répandue, il semblait qu'il était permis d'adorer indifféremment toutes ces parties... Voilà d'où était né cet esprit de tolérance et de douceur qui régnait dans le monde payen; on n'avait garde de se persécuter et de se déchirer les uns les autres : toutes les religions, toutes les théologies y étaient également bonnes; les hérésies, les guerres et les disputes de religion y étaient inconnues. » — MONTESQUIEU, *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*.

3. « Croire les hommes bons, méchants, sots, intelligents, est une erreur fréquente. L'homme est pareil à un cours d'eau. Il est mobile et tout lui est possible. De sot il devient intelligent; de méchant, il devient bon; on voit aussi l'inverse se produire. *C'est ce qui fait la grandeur de l'homme*. On ne peut se prononcer sur son compte; pendant que tu le condamnes il n'est déjà plus le même. Il n'est même pas possible de dire : je ne l'aime pas. A peine l'a-t-on dit qu'il a déjà changé. » — TOLSTOÏ, *Journal*, 1895-1899.

4. J'écrivais le 25 octobre 1917, dans un carnet de notes, les lignes suivantes, à la suite d'une visite aux Antiquités du Louvre, faite pendant une permission :

« Louvre. Absolument malade devant la multiplicité des choses belles. Fiévreux et les frissons glacés sur ma sueur menaçant de me donner la bronchite (*sic*). Tremblant tellement que je fais trembler une vitrine contre laquelle je m'appuie.

« Tout, jamais je ne *saurai* tout dans la même minute. Jamais dans la même minute je ne pourrai embrasser tous les âges, tous leurs plaisirs, toutes leurs beautés.

« Une effrayante nostalgie. Toujours quelque chose m'échappera. Quand bien même j'*aurais* tous les objets d'art d'ici, il y en a que je ne posséderais pas. Un maladif besoin de synthèse, — de tout revivre. Éperdu et misérable.

« Besoin d'avoir en sortant de là n'importe quel plaisir physique, et été boire un bock, rien que pour cette seconde de satisfaction... »

Ah! comme c'est moi! et jusqu'à ce bock qui, dix ans d'avance, fait pendant à la citronnade du « voyageur traqué ». Toujours la sensation, et la plus simple, comme dernier recours. *To cure the soul by the senses*. Je souligne aujourd'hui les mots *saurai* et *aurais* : ils marquent bien que la nostalgie est double, d'une possession intellectuelle et d'une possession matérielle.

Quelques jours plus tard, après une autre visite au Louvre, j'écrivais, parlant des dieux-animaux :

« Louvre. Je me sens de plain-pied avec tous ces dieux monstrueux (Assyrie, Phénicie, etc.). Ils sont mes copains. Familier avec eux. Trop de plain-pied, jusqu'à en avoir presque peur de moi-même. »

5. *Responsabilité*. — Quelque temps après avoir écrit cela, j'ai trouvé dans le journal intime (1903) de René Boylesve cette note qui lui fut inspirée par *Résurrection* :

« Ce sentiment de la responsabilité, que l'on inculque de nos jours un peu partout, est en train d'enlever à l'homme tout esprit d'initiative et d'entreprise. C'est un affaiblissement moral, ce n'est pas une beauté ni un progrès moral... J'aime à penser à la belle désinvolture de nos pères, vis-à-vis surtout des choses de l'amour. L'amour, en somme, n'est-il pas plutôt un bien? Et le fait de donner un enfant à une fille, malgré toute la misère qui en peut résulter, n'est-il pas encore un acte louable?... L'amour est une puissance incontenable. Il doit être ainsi. L'endiguer, c'est lutter contre le soleil. »

Voilà qui ne manque pas de hardiesse, n'est-ce pas, pour un académicien? Mais ce n'est pas parce qu'il est semblable au soleil qu'on se trompe en endiguant l'amour : cela est trop vague. C'est parce qu'on fait naître plus de misère en endiguant l'amour qu'en le laissant aller. On parle d'« amour libre », mais on sait assez que sous ce nom d'« amour libre » il n'y a encore qu'une conception bourgeoise, et qu'au ^{xx}e siècle l'amour n'est pas libre.

Le masque mortuaire de Miguel de Mañara, que j'ai vu dans un couvent de Séville, m'a frappé par sa ressemblance avec le beau visage du Boylesve des dernières années. Don Juan! Boylesve me disait que, l'essentiel de lui-même, il ne pouvait pas l'exprimer parce qu'il était académicien. Il est triste que certains trouvent dans l'Académie une raison pour ne pas parler librement, alors qu'ils devraient au contraire trouver dans l'autorité qu'elle leur donne une raison pour parler enfin librement. Des réflexions comme celles que j'ai citées, fréquentes dans la conversation de Boylesve, montrent combien l'homme était plus large que son œuvre, qui fut prudente avant l'entrée à l'Académie, parce qu'il ne fallait pas l'effaroucher, et prudente après, parce qu'il ne fallait pas la compromettre. Bref, toujours un bon motif pour se mutiler.

La note de Boylesve suggère une autre remarque. Il dit bien que l'amour est *incontenable* et qu'il *doit* l'être. Dans ce cas, si Boylesve avait eu une fille, j'aurais pu la rendre mère avec l'assentiment paternel? Il est probable que non. Alors? Je respecte davantage une pensée timide qu'une pensée audacieuse mais qu'on trahit dans la vie.

6. *Athénée*, ch. XIII.

7. Par exemple, pour condamner la mort de Peregrinos, il demande : « Désireriez-vous que vos enfants suivissent un pareil exemple? »

8. Descubes. *Dictionnaire biographique*, 1889. — Lucien, seul écrivain témoin de cette mort, écrit sans plus : « En disant ces mots (« O mes Génies », etc.), il s'élança dans le brasier et disparut. »

9. Ces pages furent écrites le lendemain de la mort de Barrès.

10. Philippe Daudet, fils de l'écrivain Léon Daudet.

11. A Henri de Régnier qui lui demandait pourquoi il s'était fait nommer député, Barrès répondait : « Que voulez-vous, les journées seraient bien longues. »

12. Ninon de Lenclos au maréchal de Choiseul, qui faisait des ceillades à son grand cordon de je ne sais quoi, nouvellement reçu. Les « camarades » sont ses collègues dans cette promotion de l'ordre. Une phrase à écrire en lettres de feu. Elle s'applique à tout, et dégoûte de tout.

13. J'ai compris depuis que c'était, au contraire, crainte que L.L. M.M. ou L.L. A.A.R.R. ne se souillassent en m'apercevant. Quand Marie-Antoinette traversa Francfort, en 17..., défense de se montrer sur son passage fut faite aux personnes « défigurées, estropiées, ou d'un aspect dégoûtant ». Je pense rentrer dans cette dernière catégorie.

14. Littérateur! On a imprimé que *Les Voyageurs traqués* étaient écrits en style « apprêté ». Mais toute œuvre d'art n'est œuvre d'art que par un apprêt, dont le mot art est presque synonyme (à plus forte raison toute la littérature en vers, qui serait condamnée en bloc par une condamnation du style « apprêté ». J'ai peine à croire qu'il n'y ait pas lieu d'apprêter un style qui devra comprendre rime, pieds, etc.).

En revanche, ce qui peut sembler apprêté fut souvent un jailissement pur. Le poète, vraiment terrassé sur son lit par la tristesse, pense soudain : « L'horreur, comme un serpent, roule et déroule en moi ses anneaux. » On dira peut-être : une phrase!

Mais cette phrase a été l'expression naturelle du poète, et le comble de la spontanéité.

Quand parut le *Chant funèbre*, le mot d'ordre d'une certaine critique fut « grandiloquence ». Mais Claudel, poète, m'écrivait : « C'est écrit dans le style de la conversation. »

15. J'ai peut-être mieux compris, depuis que j'écrivais ceci, la pensée de Morand. Me trouvant dans le Piémont, et incapable de rester plus longtemps sans quelqu'un qui était à Barcelone, je fis le voyage pour ramener cette personne, que j'eusse obtenue tout aussi sûrement et aussi vite en lui télégraphiant de venir. Le voyage me calmait, je ne me sentais plus inerte, j'avais, j'avais matériellement vers l'objet de mon désir, j'étais distrait. De façon plus générale, je pense que la paix qui accompagne un déplacement provient de ce que, pendant le déplacement, *on a sacrifié le bonheur*. Il est entendu que nous ne demandons rien à un trajet en chemin de fer, et il ne peut donc nous décevoir. Mais, sitôt fixés, nous attendons quelque chose, et nous commençons à souffrir. Ainsi nos seules journées de bonheur seraient celles où nous renonçons à le chercher.

16. C'est fait. Moins d'une semaine après avoir quitté la Tunisie, où je m'étais tourmenté durant cinq mois, j'ai jugé que c'était là que j'étais le moins mal. L'automatisme, et, il faut le dire, la stupidité de nos sentiments nous découragent. Et cependant nous ne faisons que nous fouiller et nous étaler, dans le même temps que nous sommes la risée de nous-mêmes.

UN VOYAGEUR
SOLITAIRE
EST UN DIABLE

AVERTISSEMENT DE 1961

LES essais du Voyageur solitaire ont tous été écrits (à l'exception d'un seul) entre 1925 et 1929. Ils forment le troisième et dernier tome de la série des Voyageurs traqués, qui comprend déjà Aux Fontaines du Désir (1927) et La Petite Infante de Castille (1929).

C'est à la fin de l'année 1939 que je les réunis et que j'en composai la préface et les notes. Le livre était imprimé et prêt à paraître quand survinrent les événements de l'été 1940. Je jugeai alors qu'ils en rendaient la publication inopportune.

L'édition originale de cette œuvre ne parut qu'en 1945, tirée à cinq cents exemplaires, avec des lithographies de Mariano Andreu, chez l'éditeur d'art Henri Lefebvre.

Le lecteur voudra bien se souvenir, en lisant Un Voyageur solitaire est un diable, que tous les textes en ont été conçus il y a trente-deux ou trente-six ans; ce serait donc contresens, sinon mauvaise foi, que les imaginer ou les citer comme s'ils étaient pensés dans le monde de 1961. Le naturalisme païen du « voyageur », par exemple, ou sa « religion de la Méditerranée », sont pour lui des astres bien morts; et que de chemin parcouru depuis la conception qu'il se faisait du catholicisme en ce temps-là, et celle qu'il s'en fait aujourd'hui! Etc., etc... Joint que presque tout cela a été écrit en état de crise, ce qui joue sur sa portée.

Au début de la préface de 1939 je pourrais ajouter aujourd'hui cette note de mes Carnets, écrite en 1943 :

« On écrit : « Rembrandt me féconde » (Londres, 1938). Puis, cinq ans plus tard, on voit une autre exposition de Rembrandt, et on reste de glace. Faut-il conserver, laisser imprimer ou réimprimer sa première note? Elle est vraie, mais elle est relative. Le moins qu'on puisse faire est de la dater. Mais, même ainsi, elle perd beaucoup de son importance; en vérité, cesse quasiment d'être importante.

« Cette remarque s'applique à nombre de choses qu'on écrit : on n'y croit plus au moment où on les donne à l'impression; on

y croit moins encore quand on les laisse réimprimer après dix ans. Cependant on les laisse imprimer ou réimprimer, comme si de rien n'était. Elles sont signées de vous et elles ne sont pas de vous.

« Je m'étonne qu'on ne dénonce pas plus souvent, et avec force, cette grande fraude de la chose écrite. »

Ce qui me frappe aussi dans Un Voyageur, c'est le ton de ces essais. La liberté d'esprit, la liberté d'expression doivent être sûrement des erreurs de jeunesse. Que l'an 1961 me les pardonne.

Paris, mai 1961.

PRÉFACE DE 1939*

I

LA publication de ce livre soulève quelques problèmes d'ordre général. En voici un.

Tous les textes qui le composent ont été écrits de 1925 à 1929. Or, la plupart des sentiments et des opinions qu'ils expriment non seulement ne correspondent plus aux sentiments et aux opinions actuels de l'auteur, mais ils les heurtent. De telle de celles-ci il s'écrie : « Mais cela est faux et archifaux ! » ; de tel de ceux-là : « Est-il possible qu'un jour j'aie pu réagir ainsi ? »

Le problème est : dans de semblables cas, faut-il publier des textes dépassés ? Où est l'intérêt, d'exposer au public des sentiments et des opinions dont il ne sait jamais si vous les ratifiez aujourd'hui, et qu'on devrait, pour bien faire, accompagner de signes typographiques particuliers voulant dire, tantôt : « Je n'approuve plus ceci », tantôt : « Je l'approuve toujours » ? L'auteur qui agit ainsi ne fait que troubler le public, et multiplier à plaisir les malentendus entre ce public et lui.

A cela je répondrai : c'est un des mensonges de l'art, qu'il donne l'apparence de la durée à ce qui fut d'une heure et peut-être d'un instant. Olympio est « triste » pour l'éternité, mais, une heure après avoir mis en alexandrins sa tristesse — très réelle, — il prenait sans doute des glaces chez Tortoni. Hugo devait-il un jour supprimer des Rayons et des Ombres son poème, sous prétexte que les sentiments qui le lui inspirèrent n'étaient plus pour lui qu'un souvenir ? Mais, si l'on agissait ainsi, subsisterait-il un seul livre de poèmes ?

Aucun de mes ouvrages n'est plus différent de ce que je suis aujourd'hui qu'Aux Fontaines du Désir (du moins la partie

* On a reproduit ici la préface qui figurait dans l'édition (non publiée) de 1939, préface écrite en décembre 1939.

de ce livre intitulée *Sans Remède*). Devrais-je pour cela retirer les Fontaines de la circulation? J'en dis : « Voilà ce que je fus. » Or, Un Voyageur solitaire est un diable est quasiment le même ouvrage que les Fontaines : même époque, mêmes décors, mêmes thèmes. Je le mets dans la circulation comme je l'y laisserais s'il y était déjà, en disant sans plus : « Voilà ce que je fus^{1*}. »

Il n'en reste pas moins que laisser sa signature sous une pensée à laquelle on a adhéré autrefois, et à laquelle on n'adhère plus, me paraît analogue à mettre sa signature sous une pensée que l'on a conçue et exprimée dans l'état second créé par l'alcool ou la drogue.

Le Voyageur pose un second problème. Ces pages sont prodigieusement inactuelles. Qu'est-ce que ce monsieur qui vient nous embêter avec ses crises, ses mélancolies, ses caracoles, dans la dure Europe de décembre 1939?

Réponse : Le Voyageur fut vécu et écrit il y a longtemps. Fait-on grief à René et à Obermann de ce que leurs souffrances aient été sans motifs sérieux, parce que l'Europe de 1939 souffre de souffrances solidement motivées? Je dirai plus : s'inquiète-t-on si, en 1801, en 1804, l'Europe souffrait? N'ai-je pas entendu dire que, du temps de René, d'Obermann, une grande partie de l'Europe était à feu et à sang? Pas d'hypocrisie. Nous savons bien que le petit drame individuel continue de courir, autonome, au milieu des pires bouleversements. Même dans l'Europe de 1939, des milliers de jeunes gens souffrent des souffrances du « voyageur traqué ». — Mais est-ce bien moi qui ai parlé d'un « petit drame individuel »? Qu'est-ce que le destin des Empires auprès du salut d'une seule âme, si l'on est chrétien? auprès de la sagesse d'une seule vie, si l'on est philosophe? auprès de l'œuvre que l'on compose (et cette œuvre fût-elle ratée), si l'on est artiste? Et c'est Chateaubriand lui-même qui, renversant avec l'audace du génie la proposition qui semblait « aller de soi », n'a pas craint d'écrire : « L'individualité humaine sert à mesurer la petitesse des plus grands événements. » Et il accentue, par la phrase inoubliable : « Que m'importaient, au moment où je perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient sur les champs de bataille...? »

Après tout cela, l'opportunité. On peut m'approuver sur

* Les notes à la fin de la préface.

ce qui précède, et penser que le moment était mal choisi pour exhumer ces pages anciennes. J'accepte cette critique.

Mais je vois assez bien ce que répondrait l'écrivain qui ne s'inclinerait pas...

Les combattants veulent que les écrivains qu'ils aiment écrivent de l'actualité, et ils les morigènent si, en pleine guerre, ils publient des articles sur les lamas du Tibet ou les primitifs flamands. Les combattants réclament, des écrivains qu'ils prennent au sérieux, des articles d'actualité, c'est-à-dire (mangeons le morceau) des articles où ils trouvent des raisons d'espérer; et ils bâtonnent l'idole qui n'a pas voulu donner la réponse attendue. Car l'écrivain qui vaut d'être pris au sérieux répond : 1^o que, supposé que les primitifs flamands soient un sujet digne d'intérêt, il demeure digne d'intérêt en toute circonstance, fût-ce pendant une crise du pays, 2^o que dans aucun pays en guerre les sujets d'actualité ne peuvent être traités franchement et fortement, puisque la vérité, déjà dangereuse en temps de paix, l'est plus encore en temps de guerre, où il lui arrive, sans qu'on pense à mal, de devenir trahison; et qu'ainsi il est plus honnête pour un écrivain, en temps de guerre, de traiter franchement des sujets inactuels, que de traiter de la façon émasculée qui seule serait admise des sujets d'actualité. Peut-être l'écrivain honnête ajoutera-t-il que, s'intéressant à l'homme en général, il n'est pas intéressé spécialement par les individus, les institutions, les problèmes particuliers de son époque; qu'il n'a donc pas d'opinion à leur endroit qui lui paraisse valoir d'être exprimée devant le public; que d'ailleurs cette semi-ignorance ne le gêne pas dans sa conception du monde ni dans sa connaissance de l'homme. Et qu'enfin il n'est pas impossible qu'il se sente quelque chose à dire sur ces sujets, et le dise, le jour où ils ne seront plus d'actualité.

II

Ces trois livres des Voyageurs traqués sont le journal d'une crise : on m'y voit errant à droite et à gauche comme un scorpion, et venimeux comme lui.

La crise par laquelle je passai de 1925 à 1930 me met aujourd'hui dans le dernier étonnement. J'avais toutes les mêmes raisons d'être heureux que j'ai aujourd'hui, et j'avais dix, quinze ans de moins. Si je n'en voyais pas la trace écrite, je dirais : « Cela n'est pas possible. » Je regarde cet ilote ivre

que je fus, mettons ce nageur en perdition : suave mari magno... Que la conscience de m'être trompé si fort me donne au moins quelque indulgence pour les faux pas des autres.

Et sans doute, de même que, collégien, je me rendais compte que jamais plus tard je ne renierais ma vie de collège, de même, quand j'écrivais Les Voyageurs traqués, je me rendais compte qu'un jour viendrait où cette crise me serait incompréhensible. Pourtant, un des essais de cette époque, je l'ai intitulé Sans Remède...².

Les explications que je voudrais trouver à cette crise ne sont pas suffisantes. Erreur du voyage? J'ai voyagé aussi depuis 1930. Accrocs de santé? J'en ai eu aussi depuis 1930. En réalité, une crise particulière à l'homme de trente ans, voilà ce à quoi je voudrais croire. Parce que, encore une fois, cela nous ferait entrer dans le général, me libérerait d'un certain malaise que me cause ce qu'il y a de trop individuel dans le sujet de ce livre, publié en un tel moment. Y a-t-il une crise de l'homme de trente ans? Quelque chose de semblable à la mue des oiseaux ou à la « maladie » des chiens? Et, si cette crise existe, quelle en est la base psycho-physiologique? Je vois bien la base de la crise de la puberté, celle de la crise de l'arrière-saison. Je ne vois pas celle de la crise de la maturité.

Je pense à cette crise de l'homme de trente ans, parce que quelques personnes m'en ont parlé comme d'un fait d'expérience. Mais toujours vaguement. Qu'en disent les médecins? Les moralistes? Et mes lecteurs? Et a-t-on jamais écrit là-dessus?

Comment je m'échappai de cette crise? Là aussi je voudrais rendre service, en donnant un conseil. Cela se fit en 1930, qui fut pour moi une grande année : le 0 de ce millésime, c'est le soleil qui sort des nuages. Je vois bien qu'en 1930 je me mis à une œuvre de longue haleine (La Rose de Sable), qui m'occupa et me bloqua. Mais voilà qui ne suffit pas à expliquer pourquoi depuis cette année je fus heureux, alors que, à ce travail près, mon genre de vie restait tout juste le même qu'auparavant. Si la créature que j'aime le plus au monde me disait : « Je suis dans cette mélasse dont vous êtes sorti. Comment vous en êtes-vous sorti? », je ne saurais répondre. C'est pourquoi, les conditions extérieures demeurant à peu près les mêmes, j'en reviens à l'hypothèse d'une crise inhérente à l'âge : il était écrit dans mon corps que je devais, à ce moment-là de ma vie, et quelles que fussent les circonstances, me tourmenter et être malheureux.

Quoi qu'il en soit, j'apporte une expérience réconfortante, et sans y être suspect de complaisance, le genre réconfortant n'étant guère mon affaire. Cette expérience est que les crises se résorbent, de même que l'ulcère de l'estomac (dit-on) finit par se digérer lui-même; que ce qui semblait « sans remède » a son remède; que ce qui semblait sans lendemain a son lendemain; et qu'enfin le jeune désespéré de vingt-neuf ans peut se trouver à quarante-trois plus heureux qu'il ne le fut de sa vie. D'ordinaire, l'homme de quarante-cinq ans met sur le compte de son âge des inquiétudes et des mélancolies qui sont de tous les âges; il croit, par exemple, que c'est parce qu'il vieillit qu'il a cette déception d'amour, oubliant comme il en eut de semblables, et de bien pires, à vingt ans; c'est ainsi qu'on finit, à l'instar de Don Quichotte, par se faire un dragon d'une honnête bourrique (j'ai lu sous la plume de mon professeur de philosophie, rien moins que philosophe ce jour-là, une phrase trémulante, à propos de Péguy, sur « l'affreuse mélancolie de l'homme de quarante ans »!...) L'homme de quarante-cinq ans, tout au contraire, combien la souffrance mord moins sur lui; combien moins, l'inquiétude; combien moins, la peur. Combien plus coriace. Combien plus équilibré, plus carré, plus solide. La maison en ordre. Quinton a écrit : « Les jeunes mâles ne sont pas les meilleurs au combat : ce sont les vieux mâles les rois du troupeau. » Je sais maintenant qu'il avait raison. On percevait le roulis, mais on n'a plus la nausée (et, si je le dis par image, je le dis aussi au propre : entre trente-cinq et quarante-cinq ans, un homme peut voir disparaître en lui des faiblesses physiologiques qu'il avait depuis l'enfance, telles que le vertige ou la phobie de l'eau). On sent qu'on vous charcute, mais — quelle est cette mystérieuse anesthésie? — on ne sent plus la douleur. On aime la vie plus encore qu'autrefois, car le jeune homme aime la littérature, et l'homme mûr aime la vie, et cependant la pensée de votre mort vous trouble moins. Il y a toujours pour vous du pathétique; il n'y a plus de drame. « Dans le délire de l'amour, ce n'est plus seulement la voix du chanteur, c'est le pas rythmé du cheval qui devient lui aussi un concert mystique », chante admirablement Saadi. Mais pour-quoi parler de délire? Le monde est plein de concerts, et l'homme mûr les enregistre dans leurs ténues vertébrations, quand le jeune homme n'entendait qu'une tumultueuse cacophonie. Ainsi nous nous acheminons vers l'aimable vieillesse, où nous pourrions enfin nous faire une idée simplifiée du monde et de nous-même³. — Suis-je ici encore dans une sorte de loi générale?

(J'ai déjà dit pour quelle raison je m'inquiète beaucoup, en présentant ces pages, de ce qui aurait chance de m'y dépasser.) Et, comme pour la « crise de l'homme de trente ans », se trouvera-t-il quelques lecteurs pour me dire si la plénitude et la satisfaction de l'homme qui cingle vers la cinquantaine sont une observation qu'ils ont faite sur eux-mêmes? Ou s'il est seulement des espèces particulières, dont la meilleure et peut-être la vraie jeunesse se place au premier déclin de leur vie?

Voilà du moins l'espérance qu'on pourrait donner aux hommes qui sont encore sur le versant montant, et qui ne sont pas heureux. Et peut-être aussi aux femmes, bien que les raisons de souffrir des femmes soient, je le crains, plus irréductibles que celles des hommes. Mais on les laisse se débrouiller seuls, terriblement seuls : à la discrétion du hasard libérateur, qui se produira ou ne se produira pas. Quand je songe au temps que j'ai perdu, moi qui fus pourtant, dès l'âge de l'album de timbres, si avide et si « affranchi » — c'est avec respect que j'écris ce parfait mot populaire, — j'imagine le temps qu'ont pu perdre les autres, et, quand je les interroge, je le vérifie. Nous devons traîner, notre vie durant, les bêtises pensées et vécues de notre jeunesse, comme, tout le long d'une journée belle, un homme garde au bas de son pantalon la crotte de la pluvieuse matinée. Hausser les hommes, certes. Mais les aider, et en temps utile, à jouir de leurs passions, à aimer leurs désirs, cela aussi serait faire œuvre pie. Ce n'est pas la face de Dieu, ce sont nos passions — et la sagesse — qui nous soutiennent dans l'épreuve : c'est pourquoi il faut les aimer. Arriver à ce qu'il n'y ait plus, dans le jugement des hommes, cette folle et funeste équation entre hauteur de l'âme et goût de la souffrance, entre bassesse de l'âme et goût du bonheur...

Décembre 1939.

NOTES

DE LA PRÉCÉDENTE PRÉFACE

(1939)

1. Et ce n'est même pas cela que je fus ! (Encore un problème de portée générale.) Les auteurs se plaignent souvent qu'on les juge au livre le livre, et non dans leur ensemble (Gœthe agacé par la critique parcellaire de Madame de Staël). Mais les auteurs font bien ce qu'il faut, parfois, pour créer une telle méprise. Combien un ouvrage comme celui-ci donne une idée fausse du récitant, et même du récitant à l'époque d'où datent ces pages ! Ne croirait-on pas que, de 1925 à 1930, je n'ai été qu'un neurasthénique morne, vide et désœuvré ? Pourtant, durant ces années, j'ai écrit quatre livres, et il m'advint tant de choses, d'ordre privé, que le récit en comblerait quatre autres. En fait, on a rassemblé ici systématiquement des textes qui étaient plus ou moins dans le ton des *Voyageurs traqués*. Le livre est vrai, parce qu'on y est toujours sincère. Et faux, parce qu'il ne représente pas la gamme complète des teintes qui composèrent ce moment d'une vie, mais seulement certaines teintes choisies parmi les autres et isolées d'elles.

2. Les trois quarts des souffrances morales de l'humanité étant sans motifs sérieux, n'accordera-t-on pas un diplôme d'honneur aux souffrances qui, du moins, reconnaissent être de cette sorte ? Si mes misères de 1925-1930 ont une excuse, c'est qu'elles n'étaient tirées que de mon imagination, et que je le savais. « J'ai voulu n'être trompé que par moi-même », dit un personnage d'un vieil auteur castillan, Torrès Naharro. Le jeu — « la tâche », dit le vulgaire — de vivre serait trop dérisoirement facile, si nous ne nous suscitions pas à nous-même des traverses. « Qu'un chevalier errant devienne fou avec sujet, on ne peut l'en admirer. Mais extravaguer sans motif, c'est donner à penser à ce qu'on pourrait faire l'occasion aidant », professe Don Quichotte.

3. Commencerons-nous, pour cela, à « y » comprendre quelque chose ? Parlons franc : je crains qu'un moment ne vienne où nous aurons épuisé toute la pensée dont nous sommes capable ; où, comme le bœuf au piquet, nous aurons tondû ras tout notre petit

cercle d'herbe. « Quoi! vivre moins de cent ans! » C'est notre cri indigné, à certaines heures. Mais à d'autres j'estime que, s'il y a un *bout du rouleau* pour l'intelligence, il n'est ni digne ni juste de vouloir battre du cœur au-delà. Quand la Fortune qui a veillé sur moi s'endormira pour toujours — son sommeil doré... — puisse-je trouver ce difficile point d'équilibre où j'abandonne la vie sans horreur, tout en l'aimant encore autant que je l'aime aujourd'hui.

<i>Avertissement de 1961</i>	337
<i>Préface de décembre 1939</i>	339
LE CARNAVAL NOIR (1925).	349
POUR L'AMUSEMENT DES PETITS GARÇONS (1927)	355
UN COMPAGNON EST UN MAÎTRE (1927)	362
D'UN BALCON, A FEZ (1927)	365
CEUTA 1927 (1927)	368
TROIS JOURS AU MONTSERRAT (1929)	373
LA RELIGION DE LA MÉDITERRANÉE (1929).	402
SIDI-BOU-SAÏD (1928)	408
LA DÉCEPTION DE GRENADE (1928).	411
JOURS D'ÉPREUVE (1928).	415
FUMÉES (1928)	418
SUR LE GRECO (1929).	419
LE SABLE ET LA CENDRE (1929).	423
LE DERNIER RETOUR (1929).	426
CEUTA 1929 (1929)	438
CARNAVAL SACRÉ (1935).	445

LE CARNAVAL NOIR

DE tous les plaisirs, le voyage est le plus triste. A quel point on peut arriver à être malheureux, avec des moyens si simples, cela n'est pas croyable. Mais il se trouvera toujours quelqu'un pour témoigner que vous n'êtes pas malheureux, que c'est une pose. Pensez donc, on vous a surpris fumant un cigare.

Autre chose. Si je médis du voyage : « Vous n'êtes pas curieux ! » me lance-t-on, sévèrement. Au contraire, qui est curieux répugne à voyager, parce que dans le voyage on frôle et ne pénètre pas. Le voyage, qui habitude à appréhender les objets rapidement et en surface, et à s'en contenter, convient aux superficiels ; il fait horreur aux âmes bien nées. C'est pourquoi on voyage tant de nos jours. On dit qu'il « distrait ». Il distrait de l'essentiel, en effet : par la nouveauté, le pittoresque, le temps perdu en soins sordides de toutes sortes, la nécessité de caresser des imbéciles utiles. Le mot *error*, « déplacement », a fait notre mot « erreur ». On croit gagner parce qu'on gagne en étendue, et on perd en profondeur. Et on revient gonflé d'une demi-connaissance misérable, et pire que l'ignorance, parce qu'elle prétend. D'ailleurs, remarquez ce signe : les médiocres aiment toujours voyager. Existe-t-il au monde une seule jeune fille qui ne soit prête à s'écrier : « J'adore les voyages ! » ?

Joignez-y qu'en voyage on doit, presque forcément, s'intéresser à ce qui n'est pas de son domaine. Mille niaiseries dont nous nous préservons dans les lieux de notre habitude, il faut y courir parce qu'elles sont loin de chez nous. Par exemple, c'est Carnaval, aujourd'hui, à Madrid ; est-ce que nous allons manquer le Carnaval ? Eh bien ! va pour le Carnaval. Auprès de tant de mascarades qui se prennent au sérieux, une mascarade qui se reconnaît telle est sympathique. Mais tous ces gens qui se hâtent vers des plaisirs qui sont pour eux des plaisirs,

cela m'agace un peu. J'ai presque envie de frapper du pied : « Et moi aussi, je veux que ça m'amuse ! »

Comme toute fête espagnole, le Carnaval de Madrid se met en train vers les quatre heures. Le froid est assez vif, mais, aujourd'hui comme il y a trois cents ans (les auteurs anciens en font la remarque), on va « prendre le soleil » à la Puerta del Sol, bien nommée. Sur le Prado, quelques sergents de ville suffisent à maintenir la foule de chaque côté de la chaussée, où défilent les masques. L'ordre est décidément une chose charmante ; c'est charmant, ces exubérances canalisées et surveillées. Et ces agents brillants et nets, ces minces soldats tous gantés, ces gentlemen fonctionnaires de la voirie qui, de façon un peu obsessionnelle, passent et repassent, usant des instruments de leur art (qui est de ramasser l'excrément chevalin), cette foule qui s'amuse presque en silence, ces voitures de maître qui fendent le peuple sans éveiller un regard d'animosité, ou seulement d'impatience, offrent un contraste pénible avec la chienlit pauvre, débraillée et vulgaire du Carnaval de Paris.

(Un mot encore sur les ramasseurs de crottes ; je ne peux pas les abandonner comme cela. Disons qu'ils me font penser aux journalistes et directeurs de magazines qui ramassent si précieusement, dans leurs enquêtes, les opinions des « jeunes ».)

Beaucoup de voitures à chevaux, victorias et breaks. Les femmes en costume andalou sont assises dans la capote, et derrière elles s'étalent les châles couleur de crème, aux fleurs rouges. Ces beaux oiseaux s'éloignent tandis que des serpentins, accrochés aux voitures, s'étirent en tremblant dans le vent du sillage comme des regrets. Et des équipages comme il n'y en a plus en France mettent parmi tout cela leurs harmonies noires. « Clere Espagne la bele », dit la Chanson de Roland. Claire ? Noirs les yeux, noirs les cheveux, noirs, des pieds à la tête, les vêtements des hommes et des femmes. Et noirs les grands peintres du Prado, que le diable emporte ! Le noir est la couleur nationale de l'Espagne, comme il est celle de l'anarchie*. *Nigra sum sed formosa.*

* Sait-on que, en France même, dans certains sports athlétiques, les « individuels » — athlètes ne faisant partie d'aucun club — doivent porter un maillot noir ?

Oui, noir, ce Carnaval de Madrid. Dans la *Flor de Romances*, un *romance* commence ainsi : « L'amour et la mort se rencontrèrent un jour dans une auberge. L'amour allait à Séville, la mort à Madrid. » L'amour à Séville! La mort à Madrid! C'est bien cela. Il y a une Madrid sombre, pleine d'aveugles, d'enfants sans bras, que sais-je. Des terrasses du Retiro, on voit une campagne pelée, et au-delà, à perte de vue, des déserts affreux, qui battent les dernières maisons de la ville. Madrid, quand on s'en éloigne, a l'air d'une côte qu'un navire abandonne.

Aux États-Unis le peuple est si jeune, en Angleterre il est si sûr de lui que, lorsque meurt un naturel de ces nations, je m'exclame : « Quoi! chez eux aussi! » Mais, en Espagne, ces hommes maigres, sous-nourris, au teint de cire, aux jambes squelettiques, éternellement en deuil, avec des barbes de cadavres, appellent la mort, sont à elle depuis longtemps. Ici on se fout de mourir, et c'est pourquoi on se fout de tuer. Le cri de guerre de la Légion espagnole est : « Vive la mort! » Et ces prêtres sinistres, ces couvents-tombeaux, ces églises sans fenêtres, ces corbillards partout frétillements évoquent la mort et proclament que c'est ici son royaume.

Madrid noire : la ville d'Onan. En Espagne, beaucoup plus de choses qu'on ne croit se passent en imagination et en mots : c'est le sens national de Don Quichotte. L'Espagne est pleine de messieurs de soixante ans, à l'œil magnifiquement cerné, châtiant les femmes du regard, mais qui n'en ont touché une de leur vie. Des trois héros nationaux de l'Espagne, deux meurent, selon moi, des excès de leur solitude : sainte Thérèse et Don Quichotte. Quant à Don Juan, n'y aura-t-il pas un psychiatre pour nous démontrer qu'il est une espèce d'impuissant? (Je le dis pour rire, mais suis convaincu que cette thèse « brillante » a été soutenue*.)

La plupart des masques sont de jeunes garçons, venus des faubourgs. Très peu de femmes : l'Islam est déjà trop proche. On n'imagine rien de plus innocent que le grand amusement de ces gamins, qui consiste à frotter

* Trente à trente-cinq ans après que j'eusse écrit cette phrase, le Dr Gregorio Marañón publiait un livre pour y soutenir la thèse de l'impuissance de Don Juan (note de 1961).

avec une mince brindille d'aluminium une tablette du même métal, pareille à une râpe à fromage. Le son qu'ils tirent de cette petite machine est si menu que c'en est attendrissant. Il m'évoque la flûte arabe, qui ne fait aucun bruit, les minuscules cymbales marocaines, qui ne font aucun bruit : des deux côtés du détroit on se contente de peu. Certes, un pays simplet. Comme tous ils acceptent ! Lui, dans la force de l'âge, et bel homme, de cirer des chaussures, de conduire par les rues un piano mécanique. Elle, si charmante, visiblement créée par Dieu pour être entretenue, de passer des matinées à quatre pattes, à laver un carrelage. Et toutes les incommodités, tous les arbitraires, toutes les formes de gouvernement. Madrid même est aux portes de la campagne, qui la pénètre de-ci de-là, comme c'est le cas pour les villes d'Orient. L'homme avec une poule sous le bras est un type madrilène autant qu'africain. La veille de Noël, les tramways de Madrid, dans les voies les plus centrales, sont arrêtés par des troupeaux de dindes...

Malgré tout mon « espagnolisme », le chant flamenco et la guitare, sans condiments, n'arrivent pas à me faire perdre la raison. Mais voici un orchestre ambulant d'une vingtaine de guitares seules, et cela fait une musique très grêle, qui évoque le clavecin, ou comme un bourdonnement d'abeilles pour accompagner *Le Songe d'une nuit d'été*. Les musiciens sont des masques habillés en pierrots, — en pierrots noirs, bien entendu, et porteurs d'une bannière noire : on voit tout de suite que c'est aujourd'hui jour de réjouissance ! Ils quêtent. Quand il y a des donzelles à un balcon, ils s'arrêtent et jouent une sérénade, l'un en face de l'autre, se regardant sans broncher à travers leurs lous noirs, et cela fait, dans Madrid noire et rose, quelque chose de galant et de lugubre qui est très castillan.

D'une façon générale, celui qui ne porte pas de masque, au milieu d'hommes qui presque tous en portent un (tous, dans la classe bourgeoise), c'est lui qui semble en porter un, et qu'on zyeute : c'est lui qui est voyant. Sa voix, parce qu'elle reste naturelle, sonne faux. Et, pour n'avoir pas de masque, c'est lui qui reçoit les coups en pleine figure. D'une façon générale, disons-nous ; mais particulièrement en France, où c'est l'artificiel qui est souverain, et cela dans tous les domaines...

Les « tâches » plus ou moins grotesques, les « devoirs » plus ou moins grotesques qu'elles se créent, et un bienheureux défaut d'argent, donnent à la plupart des personnes une existence raisonnable, dont elles se dédommagent comme elles peuvent dans les facilités piteuses de l'imagination. Mais libres, et sans masques, c'est alors qu'on voit leur désordre.

Qu'on ne blâme plus ce qu'on appelle une « attitude » ; ce n'est qu'un effort de l'homme quand il se fait honte et peur à soi-même, et essaye de mettre un peu d'unité dans sa folle incohérence naturelle.

Nous répandons indifféremment le bien et le mal, nous tourmentons ce que nous aimons, nous étreignons la nuit tombée des êtres qu'au plein jour nous détestions si fort que nous évitions de rencontrer des yeux leur visage, nous poursuivons, jusqu'à l'abrutissement, des choses dont au fond nous n'avons pas envie, nous combattons, parfois jusqu'au martyre, pour des divinités auxquelles nous ne croyons pas. Se réaliser totalement, le beau programme ! Seulement il y a au bout que nous cessons de pouvoir nous intéresser à nous-même et qu'enfin, nous perdre de vue, c'est tout ce que nous cherchons. Nous cessons de pouvoir prendre au sérieux une activité qui semble n'être faite que pour se donner des démentis ; parlons plus roide : nous cessons de pouvoir nous prendre au sérieux. La préoccupation de notre âge mûr sera de veiller à ce que rien de spontané ne nous échappe, conscients que toute expression nouvelle, spontanée, contredirait jusqu'au ridicule l'image que nous avons donnée de nous*. Dans certaines vasques, l'eau semble jouer à faire croire qu'elle est mobile, et elle est immobile. Le contraire pour nous. Trente ans à sauver la face.

Tout cela est on ne peut plus moral, puisqu'il s'agit, en somme, de rester un peu sur sa faim. On trouverait chez des repus de grande race de puissants prédicateurs

* Quelque ironie qu'il y ait dans ces lignes, on voit qu'en 1925 je n'adhérais pas encore à cette ratification de nos tendances « opposées » que je devais exprimer deux ans plus tard dans *Aux Fontaines du Désir (Synchrétisme et Alternance)* (1939).

de carême. « Jeunes gens, croyez-moi. C'est vous qui tenez le plus avec vos désirs inassouvis. Que ne suis-je encore à votre place! » Quelle efficacité n'aurait pas une telle leçon, hors d'un visage que modèlent tous les plis et tous les creux d'un épuisement bien-aimé! C'est une chose affreuse que de réaliser tous ses rêves, et cependant de ne pas mourir de félicité. C'est une chose extraordinaire que de construire dans sa vie, détail par détail, les féeries qui furent votre obsession depuis l'enfance, et cependant d'être obligé de faire attention pour se dire : « Eh bien! ceci, cela est accompli... », d'être dans un état un peu morne de satisfaction plus intellectuelle que sensible, analogue, ce qui est piquant, à la satisfaction du devoir accompli. Un bonheur au visage de cendre se lève de toutes ces choses exaucées. Même, je suis un peu tenté de me dire qu'en ce jour de Carnaval je suis lié par tous les serpentins de la tristesse. « Est-ce qu'on en meurt? » demandez-vous, le nez narquois. Une tradition persane veut qu'Alexandre soit mort, à trente-deux ans, d'avoir tout eu et de ne désirer plus rien.

De ces désirs fauchés reste-t-il les racines? C'en est fini, pourtant, de quelque chose. Car nous voici entré pour toujours dans l'ère des recommencements. L'oubli est calomnié; il n'agit pas assez vite; il faudrait qu'il effaçât à mesure le souvenir de nos fêtes, car les secondes marchent dans l'ombre des premières. Je me demande toujours si les chiens, eux aussi, trouvent que leur pâtée de la veille était bien meilleure. Dans cette lassitude de la satisfaction, les contraintes, le travail, les choses morales reprennent, eh! eh! une sorte de saveur, comme on aime les grisailles distinguées du Nord après l'Afrique et cette gouape de soleil. Et en même temps la mort perd son venin, — noire et pâle, bien sûr, comme ces marcheuses de Madrid qui attendent au coin des rues, mais avec, comme elles, une tache rouge, une bouche qui est quelque chose de nouveau et d'intact dans le verger où tous les autres fruits ont été cueillis.

POUR L'AMUSEMENT DES PETITS GARÇONS

Ce matin, j'ai vu pendre un homme. Un indigène de trente-quatre ans, qui avait égorgé un petit berger, pour voler son troupeau.

Le bey, long vieillard émacié, au teint de cire, arrive dans la salle du palais de justice du Bardo, et s'assied sur son trône. Les princes du sang, les ministres, les généraux en tenue numéro 1, pleins d'ors, de décorations, de moustaches, le long gland soyeux de leur chéchia pendant entre leurs épaules comme une queue de cheval, défilent et lui baisent la main, puis se réunissent, debout, autour de lui. Au pied du trône, en tuniques rouges plutôt passées, l'aigrette au bonnet, flanqués d'énormes sabres, une équipe de bourreaux; mais ce sont des bourreaux honoraires, des gens très bien, qui ne tueraient pas une mouche; ce titre ne leur a été donné que comme une marque de haute considération. Au milieu des assistants, depuis le trône jusqu'à la porte, gardé par les soldats beylicaux, un chemin libre, par où l'assassin est amené : peau brune tirant sur le noir, grand nez aquilin, grandes moustaches noires de palikare. Il marche avec fermeté, les menottes aux poignets, mais l'angoisse est sur son visage et dans ses yeux.

Le bey a un visage magnifiquement dur, vraiment terrible. Non, ceux qui ont vu, à la promenade ou sur des photos, cet octogénaire aux yeux éteints, dans un costume drôle, ne peuvent pas imaginer la transfiguration qui en cet instant l'illumine. Soudain c'est un souverain, un vrai souverain, une bête de proie royale, qui pourrait faire grâce et qui tue, et qui enfin, à tuer, se sent roi. Il dit à l'homme (on me traduit) : « Qu'est-ce que tu as fait ? » Et l'autre : « Je suis innocent. Pardonnez-moi. » Alors le bey, aux aides : « Tournez-le. » C'est la formule consacrée : emmenez-le, faites votre office.

Alors seulement je remarque que le bey, auprès de lui, a son bouffon, un nain à grosse tête, en caban noir. Vous n'auriez pas pensé à cela. Vous n'êtes pas fait pour être roi.

Une petite cour, dans le jardin du Bardo. Une rampe — que va suivre le condamné — monte en pente douce jusqu'au lieu de l'exécution : estrade creuse surmontée du gibet, et supportant un fauteuil fixé sur une trappe qui, en s'ouvrant, engouffrera l'homme. Mais pourquoi cette pente douce, au lieu d'un roide escalier ? Je songe aux petites pentes qui relient le trottoir à la chaussée, dans certaines avenues de Nice. Que de prévenances !

L'exécution n'est pas publique. Une douzaine d'assistants : fonctionnaires, soldats beylicaux, etc... Et le bourreau, le vrai cette fois, choisi parmi les tenanciers de maisons closes indigènes, contraints à cet office sous peine de prison.

L'homme apparaît sur la pente, entre deux aides, la tête encapuchonnée comme un faucon. Il ne se débat pas. On l'assoit sur le fauteuil. Je m'étonne comme il se laisse faire avec docilité. A un moment, il dit quelque chose, et, de ses mains jointes par les menottes, cherche à soulever son capuchon. Le bourreau lui parle. L'acte d'ajuster le nœud coulant autour de son cou me paraît mortellement long : on s'y reprend trois fois. L'homme ne manifeste aucun sentiment. La trappe s'ouvre. Il fait, de ses mains remontées, le geste de saisir la corde. Il disparaît.

Je me penche sur la trappe. De temps à autre le corps donne de grands coups de reins. Le bourreau nous dit : « Quand je lui parlais, je lui disais : « Laisse-toi faire, tu « ne sentiras rien. »

En bas, on ouvre la porte qui communique avec l'intérieur de l'estrade et, descendus, nous regardons le moribond. (On verra plus loin pourquoi j'emploie ce mot.)

Les mains tenues par les menottes, la paume en dehors, sont divinement belles, faites pour servir d'étude à un peintre : longues et fines, couleur de bronze pâle, la

paume plus claire que le dos, les ongles plus clairs que la paume, roses et brillants comme l'écaille de la crevette. Les pieds eux aussi sont très beaux, plutôt petits que grands, le cou-de-pied singulièrement et gracieusement bombé; les chevilles sont fines, les mollets bien modelés. La tête encapuchonnée est inclinée sur l'épaule gauche, un peu rejetée en arrière, dans un mouvement pathétique. Les doigts des mains ni ceux des pieds ne sont crispés, et de tout ce corps allongé, détendu, ne se dégage qu'une impression de repos. Mais, plus encore que le geste de la tête, ce sont les mains qui sont émouvantes. Leurs paumes ouvertes rappellent celles du Christ, dans certaines images, quand il accepte, et pardonne avec un reproche. Comme les siennes, elles semblent dire : « Voyez ce que vous m'avez fait. »

On nous assure qu'il est entré tout de suite dans le coma. Mais nous saurons par le médecin assistant qu'il n'aura cessé de vivre que dans douze minutes — c'est le temps normal, paraît-il, avant le dernier souffle, — douze minutes pendant lesquelles nous le voyons, de temps en temps, avoir un grand spasme, une vaste et profonde inspiration de toute la poitrine, comme en ont les agonisants dans les lits.

Les docteurs Nicolle et Brunsvic le Bihan, qui ont assisté à une autre exécution, en ont rendu compte dans *La Presse médicale** :

« Nous sommes loin des pendants judiciaires normales telles qu'elles se pratiquent dans d'autres pays, en Angleterre par exemple. Le condamné y est également placé la corde au cou sur une plate-forme qui s'abaisse tout à coup, le précipitant dans le vide, mais la corde est mince et la chute est haute. Il en résulte une mort presque subite par luxation des vertèbres ou par choc laryngien. Ici ce n'est pas une pendaison, c'est une strangulation infiniment lente; le cou est serré, rien de plus, et le malheureux va succomber, après de longues souffrances, à une asphyxie respiratoire. Et il ne saurait en être autrement : la corde, nous l'avons dit, a le diamètre d'une corde à puits et elle fait trois tours, ce qui constitue une manière de collier s'étendant de la base du

* Nous rappelons que les deux exécutions décrites ici, ainsi que les descriptions qui en sont faites, datent de l'année 1927.

cou au bord inférieur de la mâchoire; ce n'est pas tout : le corps du condamné est — aujourd'hui du moins — fort léger, cinquante kilos peut-être; enfin, la hauteur de chute est insuffisante : il en résulte que la pression par unité de surface — comme on dit en mécanique — est des plus faibles. Aucune dislocation du cou, la trachée est évidemment comprimée, les jugulaires le sont peut-être, les carotides ne le sont certainement pas; aussi ne faut-il pas compter sur une anémie cérébrale, facteur possible de la mort ou tout au moins de perte de connaissance rapide.

« Notre impression est que le malheureux supplicié continue à vivre et à souffrir un temps fort long. Pendant deux minutes les mains se lèvent et s'agitent dans un mouvement qui semble volontaire et qui rappelle le geste rituel de la prière musulmane; après cinq minutes nous pouvons constater la présence du réflexe rotulien; après douze minutes le pouls est facilement appréciable, il est à 120; au bout d'un quart d'heure, le corps est devenu immobile, la face est bleuâtre, la langue fait saillie entre les lèvres boursoufflées et baveuses. Pendant les minutes qui suivent, le cœur bat encore, et nous avons la conviction que si le pouvoir judiciaire nous livrait le cadavre, nous pourrions sans peine le ramener à la vie par la respiration artificielle ou la traction de la langue. »

Je pense qu'il n'est personne parmi nous, y compris les hauts dignitaires beylicaux, qui ne sorte de ces cérémonies sans quelques réflexions salutaires sur le danger qu'il peut y avoir à ne pas garder la mesure dans ses provocations à la société, et sans être, si j'ose dire, heureusement douché dans ses instincts de désordre. « Quand même, il ne faut pas aller trop fort », nous disions-nous.

Mais ces hommes qu'en sortant nous croisons dans la rue, eux aussi il fallait leur montrer, avec violence, ce que c'est que punir. Je vois bien les inconvénients d'une exécution publique, telles qu'elles se faisaient ici, jadis, sur la place Bab Souika. Ce que je voudrais, c'est que le criminel, une fois tué dans le privé, restât exposé (toujours encapuchonné) devant le peuple. A côté de

lui, facilement lisible, une pancarte exposant son crime tout du long, et jusqu'aux raisons qui ont interdit la clémence.

Autrefois, la famille du coupable pouvait racheter sa vie à prix d'or, si la famille de la victime acceptait cet or. La peine était réduite alors à un emprisonnement d'un an et un jour. Les Français ont supprimé ce « rachat du sang ». Parce qu'on a des sous, on achèterait la vie d'un corps, voilà qui a paru inadmissible. Toutefois, les religions permettent aux riches d'acheter la vie d'une âme, ici en sacrifiant du bétail, là en payant des messes, et tout le monde trouve cela très bien.

Je suis étonné de voir les docteurs Nicolle et Brunsvic le Bihan approuver le rachat du sang. « Cette coutume, écrivent-ils, ne manque ni de simplicité touchante, ni de grandeur. Le jugement prononcé ne saurait être modifié que dans un sens, celui de la pitié. Or, qui seul peut parler de clémence en faveur d'un criminel, si ce n'est la famille de la victime? » Dites plutôt : si ce n'est la cassette de la famille du criminel. Il peut donc être admis, officiellement admis, que, pour le même crime, si ma famille a du bien j'aurai un an de prison, si ma famille est pauvre je serai pendu, avec de délicats raffinements. (« Ce n'est pas une pendaison, c'est une strangulation infiniment lente », etc.) Mon désaccord avec les docteurs Nicolle et Brunsvic le Bihan me trouble. Si l'on se partage sur un errement qui devrait, selon moi, indigner l'unanimité des consciences, que sera-ce dans les cas où moi-même j'hésite?

Mais ce que l'argent ne peut plus faire, la protection le peut encore, le pourra toujours. Si le meurtrier d'aujourd'hui avait été domestique chez un Français, qui voulût faire de la démagogie en protestant contre la peine de mort, ou, plus simplement encore, de qui la femme ne pût pas supporter qu'on pendît un homme qui la servait à table, le meurtrier à cette heure serait vivant. N'importe qui — moi-même, supposé que ce fût dans ma politique littéraire de me faire une réputation de noble cœur — n'importe qui, voulant sauver cet homme, l'eût sauvé. Et ce pouvoir de la protection est aussi affreux que celui de l'or.

Qu'a-t-il manqué à ce cadavre? Des relations. Mais personne même, m'a-t-on dit, ne l'a réclamé au décroché du gibet. Vivent donc les faibles! Cette race permet aux pouvoirs publics de faire parfois un exemple.

Le tramway qui me ramène du Bardo, c'est un châtlier luttant contre des vagues de poussière. Les Provençaux ont élevé des autels à leur mistral, cette calamité de la nature. « Au commencement, la crainte enfanta les dieux. »

Dans le tramway, je suis témoin d'un trait émouvant. Mais pour l'apprécier bien il faut savoir ce que sont la maison civile et la maison militaire beylicales. Me comprendra-t-on si je dis, en deux mots, que c'est — par notre fait — la cour d'un petit souverain peu fortuné et sans prestige? Oh! certes, littérairement parlant, il y aurait de *fameuses pages* à écrire sur les spectacles de cette cour. Mais le peuple *protecteur* se moquant du peuple *protégé*... non, ça, à d'autres!

Bref, revenant de l'exécution, quelque haut personnage de cette cour chamarré, mais de qui toute l'apparence crie misère, est assis dans le tramway. Or, voici que le cortège beylical, carrosse et landaus, rattrape le tramway. Alors le haut personnage baisse le store de la vitre voisine de lui, pour que les gros du cortège ne voient pas qu'il bourlingue en tram.

Le tram prend de l'avance sur le cortège et l'homme relève le store. Mais, par suite des arrêts du tram, le cortège nous rattrape de nouveau, et une seconde fois voici le store baissé.

Après tout, plus d'un officier supérieur, chez nous, pourrait faire le même geste. Qui écrira le roman de ces colonels de la guerre, hier maîtres tout-puissants de la vie et de la mort de deux mille hommes, en mesure de faire fusiller quiconque leur avait parlé sans assez de respect, et qui aujourd'hui mettent des annonces dans le journal pour trouver une place de dix mille francs? Nous écrivons des histoires de sexe, de jazz ou de taureaux, nous écrivons les biographies de gens d'autrefois. La réalité d'aujourd'hui, dans sa surface, nous l'acceptons encore, pour en tirer des images et quelque chose de

mousseux. La réalité profonde, qui pourtant nous presse de toutes parts, nous n'en voulons pas.

« Les petits garçons s'en vont tristement quand l'homme qu'on devait pendre et qu'ils attendaient ne vient pas, parce qu'il a reçu sa grâce. » (*Don Quichotte*, II, LVI.)

UN COMPAGNON EST UN MAÎTRE

Un compagnon est un maître.

Proverbe provençal.

Je vois qu'il n'y a pour moi de bonheur et de poésie que là où je suis seul.

TOLSTOÏ, *Journal*,
années 1853-1865.

LA société, dont c'est le devoir de pousser l'homme vers la femme, en vue de l'espèce, — et Dieu sait si elle s'y évertue! — a agi prudemment en plaçant le voyage de nocces au lendemain du mariage. Si les usages voulaient que le voyage de nocces fût remplacé par un *voyage de fiançailles* — et les usages exigent des choses beaucoup moins défendables, — six sur dix des mariages projetés ne se feraient pas. Une psychologie désuète voulait que, pour mettre à l'épreuve les sentiments de deux jeunes promis, on les éloignât l'un de l'autre pendant quelque temps. La pratique opposée me rassurerait davantage. En les forçant à vivre ensemble durant trois semaines seulement avant le mariage, on mettrait leurs sentiments à une épreuve bien plus décisive. Chose importante, l'art de détacher de soi un être étant infiniment plus difficile que l'art de se faire aimer.

Cela n'est pas particulier au compagnonnage de l'homme et de la femme. Pour aigrir à coup sûr une amitié, il y a un autre moyen que celui de prêter de l'argent à son ami : deux amis n'ont qu'à vivre en commun durant plus de quarante-huit heures. Passé ce délai apparaît, au sein de l'aimable concorde qu'établissait l'absence, l'éternelle difficulté qu'il y a pour

l'homme à vivre dans la compagnie de ses semblables, qu'ils soient ses supérieurs, ses inférieurs ou ses égaux.

Le voyage est déjà, pour un homme seul, une remarquable occasion de temps perdu. Mais le voyage à deux ! Le temps se dissipe en conversations superficielles, en plaisanteries, en silences, en « distractions » dont l'appel ne nous effleurait pas quand nous étions seul, mais qui à présent sont les bienvenues, parce qu'elles nous allègent une présence languissante. Seul, je ne vais jamais au café. A deux, nous ne faisons qu'échouer d'un café à l'autre. Il y a une façon de traîner par les rues, désœuvrés, disponibles pour la première imbécillité venue, qui n'appartient qu'à l'homme qui est « en puissance » d'un compagnon. C'est pourquoi le dimanche, où les hommes vont en groupe, est le jour le plus bête de la semaine.

Tout compagnonnage se passe comme suit : chacun à se gêner pour l'autre, à reprocher sourdement à l'autre cette gêne, à croire que l'autre ne se gêne pas pour lui, quand il se gêne tout autant, et à croire que l'autre ne se rend pas compte que lui il se gêne, quand l'autre s'en rend compte, et que cette gêne le gêne. Deux contraintes parallèles et toutes deux inefficaces : voilà l'amitié en voyage.

Dès sa première heure, la journée est en secret empoisonnée par le compagnonnage. Car si notre ami vient frapper à notre porte avant que nous soyons prêt, nous devons nous presser pour qu'il n'attende pas. Et si, au contraire, il n'est pas venu, nous craignons de le réveiller en allant frapper à la sienne, et nous attendons, en tuant le temps. Ainsi la journée s'ouvre sur ces deux actes, également démoralisants pour certains : l'un qui est de se presser, et l'autre qui est d'attendre. Et toute la journée ils vont se répéter.

Faut-il ajouter que, contrairement à ce qui semble d'abord, pour profiter mal d'un voyage il n'est que de le faire à deux ? On ne *voit* bien que lorsqu'on est seul. On ne *sent* bien que lorsqu'on est seul. Parce qu'à deux votre attention est distraite par le compagnon. Ce silence intérieur nécessaire à la prise de l'objet, vous n'osez le faire tout à fait, par politesse ; plus ou moins vous vous mettez au pas du compagnon ; enfin, parlât-il d'or, ce qu'il exprime, c'est lui, ce *lui* qui est le plus mortel ennemi de votre chant particulier...

Mais ce n'est pas assez. On croit peut-être qu'un compagnon est une aide dans les petites difficultés matérielles du voyage. Tout au contraire. Le compagnon le plus débrouillard et le plus serviable est toujours une gêne en voyage, et l'occasion d'un surcroît d'ennuis. Les trains manqués, les billets perdus, les incommodités et les dépenses inutiles, tout cela est le fruit du compagnon. Chacun, sans rien dire, en accuse l'autre, et tout cela s'amasse.

Tout cela s'amasse, jusqu'à un état de rancœur minuscule et sordide, qui est bien le sentiment le plus dégoûtant que l'on puisse connaître. Car une femme, sitôt qu'on lui en veut, on a tout de suite envie de lui taper dessus ou de l'étrangler, et cela au moins a de l'accent. Mais les griefs de l'amitié excédée, jugez d'eux. Parce que le compagnon use de notre couverture de voyage, sans songer que nous aussi nous sommes dans le courant d'air, nous maugréons : « Quel manque de tact ! » Parce qu'il n'a pas eu toute la promptitude désirable pour régler à son tour l'addition du dîner, nous grommelons : « Il tourne au pique-assiette. » Avec effroi nous discernons en nous toutes les réactions de la petitesse et de la bassesse : un égoïsme de bête, qui grogne quand une autre bête approche de sa pâtée, des bouderies de pucelle, des aigreurs de vieille fille, une laderie de petit bourgeois, et — vidons la coupe, ô honte ! — jusqu'à des colères de bébé si, au restaurant, le compagnon est mieux servi que nous. Ah ! quand nous étions seul, combien aisément nous nous sentions tout ensemble François d'Assise et Mucius Scævola ! Mais le compagnon est le réactif sous lequel nous apparaissions dans toute notre mesquinerie.

Aux dernières heures du voyage, nous ne déguisons même plus. Le compagnon dort ou feint de dormir, pour n'avoir pas à nous parler. Nous, nous lisons n'importe quoi. Ainsi chacun de nous, ouvertement, avoue à l'autre : « Après quarante-huit heures de votre compagnie, je n'ai plus rien à vous dire... »

O solitude, comment vous presser assez sur mon cœur !

D'UN BALCON, À FEZ

J'HABITE dans le petit Tala — la rue la plus passante de Fez Jedid — une maison indigène, où je suis le compagnon des oiseaux, et de plain-pied avec ces hautes verdures toujours accrochées au flanc des minarets. Un de ces minarets, tout voisin, est coiffé d'un nid de cigognes si humain que je suis étonné, à la nuit tombante, de ne pas le voir s'éclairer. La cigogne nourrit de serpents ses petits. Quelquefois — rarement, — le mari rentre au logis, et on l'entend de loin au claquement de crécelle qu'il fait avec son bec. En voilà un qui ne cherche pas à surprendre sa femme! Bientôt toute la nichée partira pour le pays des grands lacs, prendre ses quartiers d'hiver.

A l'étage inférieur du minaret, un vasselage de pigeons, entourés eux-mêmes d'un peuple plus modeste encore de moineaux. Parfois, perché sur la boule dorée qui est à l'extrême pointe du minaret, un pigeon bat des ailes, avec une excitation dont le motif m'échappe, et je crois voir la Victoire romaine, telle qu'elle est figurée en bronze sur la sphère du monde, qui brusquement viendrait de prendre vie. Tout le jour, sans arrêt, j'entends des oiseaux, des eaux courantes qui cernent et traversent par en dessous la maison, et les discours sans mesure des crapauds amoureux. Aux quatre heures de la prière, les voix des muezzins jaillissent : des fontaines dans le ciel.

Dans la paroi du minaret le plus proche, il y a une meurtrière, et chaque matin, ne montrant qu'un seul œil par l'étroite ouverture, un chat, le petit coquin, me regarde faire ma toilette. Ensuite, comme si mon négligé lui avait causé un profond dégoût, il se tourne, encadre dans la meurtrière une autre sorte d'œil (si j'ose ainsi parler, car il s'agit de cet œil blanc et rond que les chats découvrent quand ils dressent la queue); et là-haut, au sommet de la maison de Dieu, à quinze mètres au-des-

sus des misérables hommes, avec un jet droit et horizontal, fait pipi dans l'immensité.

Un balcon de bois longe l'unique étage de la maison, et de la rue un escalier y accède, toujours plein d'enfants assis sur les marches. Souvent, installé sur le balcon, je regarde le mouvement de la rue, qui fleure l'encens, le cèdre, la cannelle. Y passent de magnifiques hypocrisies voilées, aux yeux baissés, mais sous les yeux baissés tous les cernes et toutes les poches de la vie secrète. Elles sont vêtues de haïks de laine, translucides comme le Paros, qui leur donnent l'odeur que l'on sent lorsqu'on passe auprès des religieuses. Elles portent des chapellets, et sous le bras leurs tapis de prière, qui me rappellent ceux que nous emportions au lycée, et auxquels nous donnions un nom trop peu gracieux pour que je l'ose transcrire. Ou bien elles vont sur des mules énormes, sellées d'amarante, que des serviteurs tirent drôlement par la queue, tandis qu'ils marchent derrière elles.

Et passent aussi tous les obscurs, le génie des légumes, le génie de l'eau, aux jambes nues jusqu'à mi-cuisse, bardé de cuivres étincelants, agitant sa sonnette et versant l'eau hors d'un corps de chèvre non épilé, que l'eau fait balloter comme s'il était dans les douleurs, les jeunes Juifs aux yeux d'odalisque, les Juifs d'âge, en casquette ou melon, et paletot européen, et avec cela les jambes nues, — grasses et velues, parmi les jambes arabes sèches et lisses; et, seules taches lumineuses dans cette humanité noire, les faces roses, enfantines, des Allemands de la Légion.

Je n'ai pas besoin de voir les pieds des indigènes pour reconnaître, à leur démarche, s'ils sont chaussés et comment : démarche longue et pesante s'ils ont des godillots; moins longue, et traînante, s'ils ont des babouches; courte et légère, sautillante, s'ils ont pieds nus. Et tout cela se bouscule avec ivresse. Les fameux tamponnements qu'échangent entre eux les passants, en Espagne, ne sont qu'une habitude orientale, voulue par l'étroitesse des ruelles.

Il y a en face un fondouk de charbon, dont j'adore le noir nettement bleu. A présent, un faisceau de soleil descend à travers cette ombre et, dans ce faisceau, apparaît une tête d'âne si surnaturelle, entourée d'un tel nimbe, que l'accusation des païens contre les chrétiens,

à savoir qu'ils adoraient une tête d'âne, ne me semble plus malveillance. Quand il pleut, au Sahara, soudain tout est humanisé, tout devient possible : le bonheur, le Transsaharien, l'amitié franco-indigène. Ici nous n'en demandons pas tant... Il a plu un peu, ce soir. Une grâce pluvieuse enchante la ville. Attendrissement du ciel gris, après une telle folie de soleil. Et l'odeur exquise de la pluie. Les verts, les blancs, les noirs délicats de la mosaïque du minaret reprennent leurs valeurs. Les vieux gris et les vieux jaunes des maisons, les murs toujours pleins d'herbes et de racines, les tuiles des mosquées, du même vert faible qu'ont les jellabas (vêtements marocains) passées par le soleil, se découpent en pâle sur le ciel bleu de plomb. Un pigeon glisse sur les tuiles mouillées d'un toit et fait des rétablissements pour ne pas tomber (et il faut avouer que ce pigeon qui oublie ses ailes a l'air idiot). Le tonnerre lui-même — si lointain — rend plus intense la paix de la ville. Dans le fond de chaque feuille creuse il doit y avoir un peu d'eau, comme de la fraîcheur dans une paume humaine.

MES papiers, en quelques heures, sont vérifiés longuement, à six reprises, par six gendarmes qui ne savent pas lire. Les femmes commencent à être jolies, car on ne voit plus de grues. Dans les autocars, les meilleures places ne sont plus réservées aux théâtrales qui, aux virages dangereux, papotent avec le chauffeur, et dont les bagages portent en grandes lettres : « Artiste » (tu parles!) et « Urgent » (les bagages du membre de l'Institut peuvent attendre). Maintenant, dans ces cars, on prend des gens en surnombre. Comment refuser? Tout est plus familier et plus bon enfant. On est poli. On vous dit : « Monsieur », quand on vous parle. Si un gars du peuple, s'endormant au roulis de la voiture, laisse pencher sa tête, qui va tomber sur ses genoux, son voisin, un monsieur très bien, que nous verrons tantôt dans les premières du vapeur, glisse son manteau sur les genoux prolétariens, pour que la tête branlante y repose. Si un indigène, au bord de la route, hèle le chauffeur pour monter, le chauffeur, le car étant complet, ralentit, et fait signe que c'est impossible, alors que les chauffeurs d'hier, sans une exception, passaient imperturbables, comme s'ils ne voyaient pas, ou plutôt comme si un indigène *était quelque chose qui n'existait pas...*

Car nous avons quitté le Maroc français et nous sommes au Maroc espagnol.

Quand un homme dit : « Ma conscience », ou « Ma foi royaliste », ou « Ma foi en Jésus-Christ* », on sait

* Chateaubriand, lettre à Fontanes, dans le *Mercur*, décembre 1800 (au moment où il rentre en France après la Révolution, et faire que c'est la carte catholique qu'il faut jouer) : « Vous n'ignorez pas que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout... Vous savez ce que les philosophes nous reprochent, à nous autres auteurs religieux... »

T'as fini?

tout de suite à quoi s'en tenir sur cette conscience et sur cette foi. Les partis qui parlent le plus de la paix ne sont pas ceux qui font le plus pour elle (cet hiver, à Tunis, j'étais effrayé par la légèreté de cœur avec laquelle certains de mes compatriotes acceptaient l'éventualité d'une guerre contre l'Italie : leur haine de Mussolini l'emportait sur leur haine de la guerre). Les humanitaires, étalés dans les wagons, mettent des valises sur les banquettes pour faire croire que c'est occupé ; et crève la veuve, debout une nuit entière dans la bise du couloir, demain, peut-être de bonne foi, ils rédigeront des laïus pour la « Semaine de Bonté ». De même, les peuples où il y a le plus de fraternité ne sont pas ceux qui ont mis ce mot sur leurs murs. Le cas de notre chauffeur d'autocar est très significatif. Italiens et Espagnols fraternisent avec les Arabes. Mais Madame Soif d'Égards, née pour faire des ménages, tutoie avec dédain les fils de caïds, et, comme toutes les petites gens, tyrannise aussitôt qu'elle le peut.

Ceuta est de ces villes de province qu'on s'étonne, après un an d'absence, de retrouver toujours pareilles, croyant qu'elles seraient mortes de leur inanité ; mais non, elles en vivent, comme la plante vit du fumier. Je hais cette ville, où les femmes vous mordent pour un oui ou pour un non. C'est une chance qu'il y ait un Institut Pasteur à Tanger.

A Ceuta, occupé depuis cinq siècles par les Espagnols, on peut se promener une heure sans voir un Marocain. Voici réalisé le rêve de l'Espagne : la suppression aussi complète que possible de l'indigène en pays « protégé ». Tandis que la France hésitante, au Maroc, raffermie d'une main ce qu'elle combat de l'autre, une Espagne moins intellectuelle, possédant mieux la facilité à choisir qu'ont les esprits un peu étroits, poursuit une politique qui me rappelle cette parole d'un vieil officier à un de ses cadets de l'armée d'Afrique, le commandant Odinot, qui la rapporte : « Il ne faut pas se dissimuler que, si nous avons gardé l'Algérie, c'est parce que toute une génération d'indigènes a été tuée. »

Ce qui reste des indigènes de Ceuta a été ramassé dans une sorte de petit village construit pour eux, et accoté

aux remparts de la ville. Inconscient sarcasme de cette situation : jadis, dans les villes espagnoles, c'étaient les maisons des nobles qui étaient adossées aux remparts ; ils avaient le droit de construire contre l'enceinte, parce qu'ils avaient la charge de la défendre. Il y a ici quelques rangées de bicoques du même modèle, recouvertes de tôle ondulée, et qui ne rappellent l'Orient que par la chaux bleue dont elles sont badigeonnées. On dirait le « village arabe » d'une exposition, mais en sinistre : cette régularité dans les bicoques, cette tôle ondulée évoquent à la fois la cité ouvrière et le camp d'arrière-front. Et moi, qui me rembarque extrêmement las de trop de vaine couleur locale, je me surprends à regarder ces derniers Mores avec la curiosité des premiers jours. Elle me fait de la peine, cette petite poignée de gens qui, sur leur sol, de père en fils, et sans la possibilité d'un espoir, végètent au milieu de l'envahisseur. N'ont-ils pu émigrer un peu plus loin, dans la campagne, où, malgré tout, le Marocain est davantage chez lui ? Et je m'accoude au parapet d'un pont, à contempler cette misérable vision de l'Islam, jusqu'à ce qu'un agent de police m'interpelle : il est défendu de stationner sur le pont. Ce matin déjà j'ai subi, sur ce pont (qui cependant n'est pas pont militaire), les réprimandes de l'autorité : les trottoirs y sont à sens unique ! — Je souhaite ardemment que l'ordre règne dans toute l'Espagne comme il règne sur le pont de Ceuta.

La nuageuse Rabat et l'Atlantique affreux...

Cet alexandrin (de moi, s'il vous plaît ; et je crois même qu'il est faux, car *nua* compte pour deux syllabes ; une seule, ce serait péché ; ainsi naît la morale) cet alexandrin me revient à l'esprit devant la triste brume qui couvre Ceuta en ce jour de juin, et la mer houleuse et grise. Oui, si ce n'est tout à fait lui, c'est son atmosphère, à l'Atlantique affreux, que les Anciens appelèrent si bien la *Mer ténébreuse*. Et je ne pourrai pas aujourd'hui, comme la première fois que je traversai le détroit, m'efforcer de trouver, par amour des simplifications, que l'eau est glauque à tribord, du côté de l'Atlantique, et d'azur à bâbord, parce que là c'est la Méditerranée...

Dans la calèche qui me conduit au môle d'embarquement, à mi-chemin, après m'avoir demandé la permission, un gamin arabe — dix ans environ — est monté : il aidera à porter mes bagages de la voiture dans le rafiôt. A peine installé, le voici qui, entre trois doigts, à la mode espagnole, m'offre une cigarette; puis au cocher; puis à mon serviteur. Habileté? Certes. Mais, il me semble, mêlée de quelque chose qui n'en est pas. Même intéressé, ce geste d'un petit mendiant, je n'y étais pas habitué en Afrique française; que dis-je, pas une fois je n'en ai vu là-bas l'équivalent. Partout où s'est installé l'Européen, l'indigène a dû devenir muflé, pour se mettre au diapason et n'être pas trop distancé. Aussi, sans vouloir en tirer des conclusions trop précises, j'aime à porter ce trait gracieux à l'actif de l'Espagne. Il serait trop simple de penser que le petit More avait une gentille nature.

Gai! gai! embarquons-nous. Gai? L'autre jour, dans la banlieue d'Alger, sur la petite plage devant le Jardin d'Essais, je regardais au loin deux vapeurs qui, celui-ci s'approchant du port, celui-là s'en éloignant, allaient à la rencontre l'un de l'autre comme deux rois. L'arrivant ne faisait presque plus de fumée, et progressait avec lenteur, à bout de souffle eût-on dit. Le partant filait déjà fort, crachant de noirs tourbillons victorieux. Ces deux vapeurs se ressemblaient jusqu'à l'identité, paraissant n'en être qu'un seul, qui se dédoublait, pour montrer comment on est quand on part, et comment quand on revient. Ils se croisèrent puis ne se connurent plus. Bientôt l'un disparut du côté de la mer, bu par l'immensité; et l'autre disparut dans le fouillis des navires du port, y disparut si bien que, malgré ses cheminées rouges, il me devint impossible de le retrouver. Et je songeais à moi qui, une fois que je suis parti, perds le sentiment de l'existence de mon âme, perds mon âme, et, une fois que je suis rentré, perds tout le bienfait de ma solitude et toute la griserie de mon aventure hasardeuse. Frustré dans les deux cas...

Et maintenant, à nous deux, mon colonel. Car le caballero qui, dans l'autocar, offrait au voyou somnolent son paletot pour y appuyer sa tête, oui, je ne vous l'ai pas dit, c'était un colonel. Mais, colonel de mon cœur, vous avez eu une fichue idée de revêtir votre costume pour monter sur le rafiôt. Car dans une demi-heure, et

sous les yeux de ses hommes, le comte (certainement, c'est un comte : voyez la maigreur de ses cuisses ; et noblement velues, je le devine) répandra sur ses galons, qui sont des étoiles, le cocido à la madrilená, l'arroz à la valenciana, la torta à la sevillana, et beaucoup d'autres spécialités culinaires de l'Espagne.

TROIS JOURS AU MONTSERRAT

A QUELQUES lieues de Saragosse, à pic sur la plaine florissante, un promontoire d'une lividité presque verte ferme l'horizon de bout en bout derrière Casetas. Ce mur, cette falaise morte, angoissante comme l'Océan, ce sont les marches du désert, d'un pays menaçant comme ces crêtes pelées que nous découvrons de nos secondes lignes dans les Vosges. Mais d'autre chose encore, peut-être, que les mots n'osent pas dire. Je songe à l'expression mystérieuse de Lucrèce : *flammanitia mania mundi*, « les remparts flambants du monde... »

On avance vers Calatayud au cœur d'une immensité de rocaille jaune, éternellement jaune, coupée de loin en loin par le fer noir d'un cyprès, par un village de cailloux et de terre, par un figuier chétif, courbé sous la rafale comme une petite fille qui se plie en avant quand elle rit. Et toujours des arcs s'élancent, enjambent ces lits de rivière, à sec, où jadis avaient lieu les combats entre Espagnols et Mores. Ils m'obsèdent, ces grands efforts inutiles. Ils me donnent l'inquiétude, intellectuelle et presque physique, d'un symbole qui se rappellerait sans cesse à moi sans que je pusse le comprendre, le symbole d'une vérité désolante que je poursuis et n'arrive pas à atteindre... Brusquement, dans le désert biblique, les deux buts d'un terrain de football. On joue, quand même, ici !

J'ai vu ces solitudes inondées, un jour de Noël déjà si chaud que je dus, quoique au sortir de l'Érèbe parisien, baisser le store de l'auto. Inondées comme les solitudes entre Medina del Campo et Grenade, quand les traversa le cortège funéraire d'Isabelle la Catholique. Les flaques simulaient une petite mer, et on avait la sensation, y entrant avec sa voiture, qu'à l'homme quand il caresse le chat et songe au tigre. La boue était bleue, car le ciel s'y reflétait : bonne image pour littérateurs en mal de justifications. Et cette boue pleine d'azur me chantait le chant nuptial du ciel avec la terre. L'eau

s'étendait toujours davantage, nous encerclait, devenait presque sinistre. Mais tout à coup, un chien, assis sur une petite langue de terre ferme au milieu de l'inondation, par ce seul fait d'être assis l'embourgeoise, la rend inoffensive, nous rassure...

Aux approches de Calatayud, des monts abrupts, déchiquetés, se bousculent et s'escaladent. Ils sont rouges comme la rivière est rouge — le Jalon est rouge et l'Èbre vert clair, — couronnés d'une neige bleutée que touche de rose le soleil couchant, infiniment distante et voisine, contre le ciel d'un bleu foncé d'orage. Chaque cime, à son tour, s'allume puis s'éteint. Chaque front a son instant de bénédiction.

Quand on débouche de ces défilés de la Hache, sans transition s'élargit la plaine agricole, la *vega* de Calatayud et ses clochers mozarabes; dans la prairie, un gymkhana de chevaux entravés, qui font la course à cloche-pied. Et puis une nouvelle falaise géante, creusée de cavernes aux airs d'hypogées, étale ses trous noirs dans sa paroi jaune et blême, comme les trous des yeux dans les faces des cadavres. La sierra, une oasis, encore la sierra, encore une oasis. Pareillement, les sources spirituelles jaillissent de la dessiccation ardente, comme ces verdure qui semblent pousser dans la pierre même des murs arabes, comme ces figuiers qui semblent pousser dans la dalle même des *patios* arabes. Un Domingo de Guzman naît de la région du Duero, qui est épouvantable, et un Pedro de Alcantara de la sécheresse infernale d'Estremadure, sur laquelle plane ce nom du démon, Sisara, qui signifie qu'il a soif (Juges, IV, 19). Un vaste pays mort avec quelques paradis brutaux, des rocs avec des canaux d'eau courante, une terre âpre et riche, fertile et stérile : c'est l'Aragon et c'est l'Espagne; c'est l'Afrique luxuriante et désolée, les jardins d'Allah et toute la misère de l'Islam.

Aussi bien les villages s'appellent-ils Mora, Mores, Morata... Mores sont ces hommes d'Aragon. Mores ces couvertures sur l'épaule, ces mouchoirs noués en turban autour de la tête, ces ânes porteurs de branches d'oliviers, ces harnais ornements, cette pâte de cailloux, de paille et d'argile dont on fait les murs; et cet aveugle à

genoux qui élève sa mélopée en dandinant le buste, il est de Marrakech ou de Kairouan.

Ce soir, les moutons eux-mêmes, les pâles moutons parfumés (le thym dont ils se nourrissent imprègne leur chair) ressemblent aux tombes blanches d'un cimetière musulman. La voix du muezzin ne va-t-elle pas s'épandre du haut de la tour carrée, crénelée de briques, qui défend l'église ou le château fort, de la vieille tour païenne insuffisamment sanctifiée?

Et c'est l'âme arabe, je le pense, qui ressort sur le visage de ce pays. Sitôt que l'irrigation cesse, l'écorce aride et calcinée affleure. De kilomètre en kilomètre, on voit un figuier, un olivier, tout seul dans la nudité sans espoir. Où il y a de la terre pour un arbre, il y en aurait pour deux ou trois. Mais l'État ne s'occupe guère du reboisement, et l'indigène l'y encourage mal. L'Espagnol ne peut voir deux arbres sans trouver quelque raison d'en abattre un. Pourquoi? Je crois bien qu'il y a là une passion héritée.

Les Romains, non les Arabes, ont construit le système d'irrigation de l'Espagne. Les Arabes l'ont seulement entretenu, par besoin; encore l'ont-ils laissé plus précaire qu'ils ne l'avaient trouvé. Et quand je vois, entre les mains du paysan aragonais, cette région revenir à son infécondité naturelle, je songe que ce qui agit là chez lui, c'est le vieux goût des nomades pour la destruction des arbres et l'épuisement du sol où ils campent, le vieux pli dévastateur de l'Arabe.

N'accusons pas une nonchalance que bercerait l'Extrême-Occident avec le mirage séculaire de son or. L'Orient, au contraire, reconquiert cette terre qui crut le chasser. Dans ces solitudes qui nous paraissent affreuses, le pâtre d'Alhama ou de Bilbilis retrouve l'arôme de la prairie originelle. A l'heure où le Catalan et le Basque, après l'usine, écoutent un tribun de taverne, il entend les voix qui appellent au-delà des remparts flambrants du monde.

L'abbaye bénédictine de Montserrat, vers laquelle je m'acheminai, de Calatayud, domine la célèbre *Cueva de San Ignacio*, vallée rocheuse où saint Ignace de Loyola fit sa retraite et sa pénitence, et la ville fortifiée de

Manresa, occupée souvent par les Mores. Quand c'est de Barcelone qu'on se dirige vers Manresa, on longe le Llobregat sale, que surveillent des burgs rhénans, et on traverse la vallée dite du Paradis. Je connais donc la vallée du Paradis. Elle n'est pas gaie.

Au pied de Manresa, le Cardoner est enjambé par un vieux pont romain, qui portait jadis une statue de Pompée; il plonge de part et d'autre dans une poussière épaisse où le pied enfonce comme dans le sable du désert; son cintre, en dos d'âne, est doux à s'agenouiller devant. Manresa est une harmonie verte et rose : verdure pauvre et brique passée. Bonne petite ville d'Espagne avec ses balcons voyants, ses portes rouges, son linge aux fenêtres et, dans les murs, ses céramiques aux teintes de fleurs. Les grilles des fenêtres sont bombées et lourdes comme les seins de Bona Dea : c'est la même grâce dans la force qu'on voit au vieux pont de pierre. Les femmes espagnoles sont de petits oiseaux. Pas étonnant qu'il faille toujours les mettre derrière des grilles!

Nulle part le système contrasté de la terre espagnole n'est plus frappant que dans le Montserrat. A perte de vue, la plaine grasse de Catalogne; et puis, au milieu, sans contreforts, aussi soudain et abrupt qu'un paquebot sur la mer calme, un hérissément de rochers verticaux, d'une altitude moyenne de mille mètres, soudés l'un à l'autre, semblables à des géants de pierre faisant la parade. Le Montserrat est seul comme un homme.

Dans ce buisson ardent pétrifié, la Divinité de tout temps est apparue. Les trous effrayants qui criblent la montagne n'ont jamais cessé de lâcher des essaims de puissances sourdes : *mundus patet*, éternellement. Pendant des millénaires, on y adora les grottes et les eaux. Quand les dernières lueurs de la vie s'éteignaient dans le ciel du vieux monde, alors on crut devoir donner une expression à tout ce dieu confusément répandu : on bâtit là un temple à Vénus. Mais ce qui me touche, c'est que déjà le paganisme ait été si refroidi qu'il ait fallu cent soixante ans pour venir à bout de construire ce temple, — cent soixante ans pour le construire, et après cinquante ans de culte il était en ruines*! De ce qui se passa

* La construction commencée en l'an 17, achevée en 177. Le temple détruit en 233.

durant ce demi-siècle sur le Montserrat, les auteurs chrétiens nous font des descriptions enchanteresses, bien que gâtées déjà par la phraséologie fleurie et redondante qui est la maladie chronique de la littérature espagnole (la catalane est beaucoup plus sobre). Ils appellent le mont *Mons Luxuriæ*; cela devait être une belle chienne.

Le temple détruit, la tradition, pour un temps, ne parle plus de la montagne. Sur ces confins brûlants, où clignotent les lueurs erratiques d'un mystère qui ne sait pas encore son nom, Bérécynthe et l'Évangile luttent à mort en silence, dans l'obscurité de l'histoire. Quand le jour nouveau se lève, c'en est fait. Le *Mons Luxuriæ* n'est plus appelé que la *Nouvelle Thébaidé*; les ermites peuplent les bois sauvages où galopaient hier les femmes aux grands yeux. Bientôt un temple de la Vierge est construit sur les ruines du temple païen. Puis les Mores recouvrent le mont. Longtemps le Montserrat est la frontière des chrétiens et des Mores, repris tour à tour par les uns et par les autres, comme la veille il était perdu et repris, tour à tour, par Pan et par Jésus-Christ.

Cette heure est le théâtre d'un « mystère » chrétien. Un seigneur catalan, Juan Garin, après avoir mené longtemps une vie sexuelle des plus ravissantes, se retire sur le mont et se fait ermite. Et le voici qui rencontre le comte de Barcelone, chassant dans la montagne, et s'efforce de l'arracher au siècle. Mais le comte a un vrai faible pour les délices, et préfère déléguer sa fille aux mortifications, dont il espère bien que les grâces s'étendront jusqu'à lui. Et ainsi le noble comte, qui ne semble pas avoir brillé par le sentiment des convenances, confie sa fille Riquilda à Juan Garin, avec mission de faire d'elle une grande pénitente, qui couvrira de gloire sa famille.

Les sentiments qui naissent dans le cœur de l'ermite, au sein de cette solitude, en tête à tête avec une folle enfant, une plume aussi réservée que la nôtre aurait horreur de s'y étendre. Soyons bref : un jour arrive où le saint homme viole sa pénitente — oh ! Dieu ! — et même, parmi les extravagances de la sensation amoureuse, s'oublie jusqu'à l'étrangler. Alors, peu à peu, la bestialité envahit Juan Garin. Son corps se couvre de poils, ses ongles poussent démesurément, il ne marche plus qu'à quatre pattes, perd l'usage de la parole, et

fornique avec les chèvres. L'esprit de Pan a repris possession du libertin de jadis. Un épisode dans la lutte éternelle qui se livre autour de l'âme du mont.

Le noble comte, toujours dans les délices, fait une virée vers le Montserrat; il veut savoir si sa fille a bien profité sur le chapitre vertu. Mais voici qu'en chemin ses fins limiers (un comte a toujours de fins limiers) débusquent une bête aux formes inconnues, qui n'est autre que Juan Garin. Le noble comte, enchanté de la prise, qui va couvrir de gloire sa famille, ne pense plus à Riquilda, et s'en revient dare-dare à son palais, traînant derrière lui la bête prodigieuse, corde au cou. On organise une garden-party, au cours de laquelle on exhibera cette merveille de la nature. La fête bat son plein lorsqu'un enfant « de cinq mois », qui ne parlait pas encore, s'approche de l'animal et lui dit : « Relève-toi, Juan Garin, car Dieu te pardonne. » Dans l'instant le monstre reprend figure humaine. Le noble comte lui pardonne à son tour, enchanté de ce miracle, qui va couvrir de gloire sa famille. A ces scènes émouvantes quel meilleur dénouement que celui d'aller rendre visite au tombeau de l'aimable assassinée? On s'y rend, en bande. A peine Garin s'est-il incliné sur le tumulus où il enterra Riquilda, la jeune fille ressuscite, portant encore à son cou la trace rosâtre des mains de son confesseur (ce qui dut bien causer un instant de gêne, mais la chronique n'en fait pas mention). Tous se congratulent, et si cela ne finit pas par un mariage, c'est que nous sommes dans une haute atmosphère spirituelle, où l'on sait ce qu'on se doit. Le noble comte décide de fonder un monastère (féminin), qui couvrira de gloire sa famille, et dont Riquilda sera l'abbesse. Juan Garin contribuera à le construire, de ces mains qui, souhaitons-le, n'auront rien perdu de leur belle vigueur d'autrefois. Ensuite il retournera à son ermitage, où il est raisonnable de penser que bientôt il ne pourra plus suffire à la foule des jolies personnes qui viendront à lui pour se confesser.

Le culte de la Vierge existait déjà depuis trois siècles sur la montagne quand la statue actuelle fut découverte dans les rochers par de petits pâtres, auxquels elle s'était signalée par des lueurs mystérieuses, qu'accompagnait une céleste harmonie (ix^e siècle). Quand le clergé des environs, l'Évêque en tête, voulut transporter l'image

à Manresa, la Vierge de Montserrat, déjà enfant gâtée, fit ce que font les petites filles qui boudent, et qu'il faut qu'on traîne. Au cours du trajet, elle se rendit tout à coup si pesante qu'on dut la déposer à terre, d'où il fut impossible de la soulever. On comprit qu'elle signifiait son désir de ne pas quitter la montagne, et on commença de lui édifier à cet endroit même un sanctuaire. (« Elle ne voulait pas être jésuite », me dit *el apreciable caballero*, don Luis de..., mon compagnon de pèlerinage, faisant allusion à Manresa, qui devait devenir, quelques siècles plus tard, la plus fameuse des jésuitières.)

Aujourd'hui le Montserrat est tout fumant de catholicisme. Cet îlot rocheux, sur sa mer calme de plaines, a bien la destinée des îles, où les hommes vont faire leurs retraites, de jouissance ou de sainteté. Prendrai-je un jour la mienne sur quelque Montserrat? Ou bien irai-je finir dans l'antique Orient, où l'on adore les vieillards, de qui les petites filles ne ressentent nul dégoût?

Je ne quitte jamais la folle Barcelone, ses « Andalouses au sein bruni » et ses petites infantes de Castille (vraiment, les Barcelonaises n'ont pas de chance), sans ressentir le besoin immédiat de la sorte de denrée sublime que l'on trouve sur le Thabor catalan. Lacordaire, descendant de chaire sous les applaudissements, tout de suite, tout de suite, il faut qu'il se flagelle, pour se dessaouler du monde. Avec toutes les atténuations convenables, je me jette vers le Montserrat dans un sentiment un peu analogue. Comme le paysan de Luther, étant tombé d'un côté de ma bourrique (je veux dire de moi-même), je n'ai de cesse maintenant que je ne sois tombé de l'autre. Les sens gorgés, je vais demander au *Monte Sagrado* l'équivalent spirituel de cette sensation de dénuelement et de vide qu'on a quand on est depuis longtemps à jeun.

Ce n'est pas cependant que de tels lieux soient d'un conseil catholique bien pur. Souvent, sur ces hauteurs aimées des aigles, toujours boxées de rafales dont le bruit pourrait être confondu avec celui de la canonnade, m'est apparu le Génie de l'Empire, tenant une proie dans sa bouche pleine de sang. Julien, auquel il se montra deux fois, le vit plus aimable. Mais Julien n'était pas tout à fait celui dont ont soif nos imaginations

romantiques, le jeune homme brûlant et dur, voué par son double baptême d'eau chrétienne et de sang de taureau à un grand destin ambigu; c'était un foutriquet hirsute, au nez en l'air, « à peine un homme », dit Ammien Marcellin, et l'on comprend que ses visitations aient été d'une nature un peu éthérée. Si le nom de Julien s'impose ici, c'est aussi pour des raisons plus étroites. Devant les grottes innombrables du Montserrat, on songe que c'est toujours dans les grottes que devait être célébré le culte de Mithra. Lisant que la statue de la Vierge Noire fut découverte dans un repli du rocher, on se souvient que Mithra était « né d'une pierre ». A l'abbaye, quand j'assiste à la messe, je sais que le mot *messe* est emprunté au rituel mithriaque; quand je participe à la Fête-Dieu, je sais que je célèbre le soleil; quand j'assiste au salut, si je ne dois pas regarder l'ostensoir que le prêtre élève, c'est qu'il représente le soleil, qu'on ne peut pas regarder en face. Je sais que l'auréole de Jésus est un souvenir de la roue solaire, que la fête de Pâques est l'ancienne fête de l'équinoxe du printemps, que la fête de Noël a été placée au jour de la fête de Mithra, pour que le dieu chrétien profitât de la confusion ainsi créée dans l'esprit des simples; il n'est pas jusqu'aux moines qui ne me rappellent les *virgines et continentes* mithriaques dont parle Tertullien. Et quand, dans la chapelle, je me prosterne sans mentir devant un morceau de matière noire taillée en forme de sourire féminin — Notre-Dame de Montserrat, — j'y adore un éclat sombre dont la destinée autant que l'apparence ont quelque chose de commun avec celles de la Pierre Noire, de la Grande Mère de Pessinonte, divine, humaine, animale, végétale, vénérée depuis l'aube des temps dans la Crète taurine et en Asie Mineure, et qui, bien avant la vierge juive, commença de ruiner le monde latin, du jour où l'accueillit sur le sol consulaire cette famille superbe des Claudes, si désignée par sa méchanceté romaine, tournée surtout contre le nom romain, pour recevoir la molécule pétrée qui allait décomposer le grand corps de l'Empire.

Mais peut-être sont-ce là trop de noms propres. Au Montserrat, pour nous mettre hors de nous, il n'est pas besoin des feux follets de l'histoire. Un jour, en 1927, sur le seuil de la chapelle de Notre-Dame de la Solitude

(comme ce mot de *soledad* revient sans cesse dans la vie espagnole!), nous causons, un frère et moi, quand j'entends tout à coup, derrière mon épaule, un hennissement. Je sursaute et me retourne. Aucun cheval; il n'y avait là qu'un paysan qui semblait attendre. Un instant plus tard, nouveau hennissement. C'était le paysan qui hennissait, se détournant un peu pour le faire, à la façon d'un homme qui éternue. Qu'il hennît n'était pas trop étonnant encore. L'extraordinaire était la force inhumaine avec laquelle il hennissait : aussi fort qu'un cheval. Je fus saisi d'épouvante, pensant que cet homme était un prophète, ou un saint, je ne sais quoi de sacré et d'affreux, et je m'éloignai avec panique, sentant déjà se former et monter dans ma poitrine un semblable hennissement.

La patronne canonique de la Catalogne est, paraît-il, une représentation du système solaire. Elle est Cybèle, l'Aphrodite asiatique, le principe féminin toujours associé au soleil mâle. C'est pourquoi les premières adoratrices de la Vierge Noire furent des femmes. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, sa fête est célébrée à la même époque où était célébrée jadis celle de Cybèle. Son simulacre la représente « vêtue de soleil, la lune à ses pieds, la tête entourée de douze étoiles »; son manteau est semé d'étoiles, comme Cybèle a la lune à sa gauche, à sa droite le soleil, et son manteau est constellé. Telle je vois la Vierge de Montserrat, sur mon diplôme de confrère, entourée d'un petit orchestre d'enfants de chœur (fortement disgraciés par la nature). Sa face est une face obscure de diablesse. Les rayons touffus autour de sa tête font penser à ces chapeaux-masques faits de plumes dont se coiffent certains sauvages quand ils veulent s'identifier à la bête qui est leur totem. Elle est effrayante à souhait.

Malgré mon diplôme, et malgré ce nom courant de Vierge Noire, le visage de bois de la Montserratine n'est pas noir mais d'un ton fauve et sombre, imbu de soleil, comme il convient à une idole solaire. La Vierge a le teint solaire, le teint de la Sulamite, c'est-à-dire la peau arabe, la plus belle au regard qui soit au monde, et au toucher la plus douce, parfois tellement lisse que l'amant, qui lui passe dessus des surprises, doute s'il ne caresse pas une tige végétale, femme à peine, et seulement dans

ses bras. Aussi les Espagnols appellent-ils la Vierge de Montserrat *la Morenita*, ce qui veut dire « la petite brune » (brune de peau, et non noire de cheveux, comme le signifierait l'expression française). La statue de la Morenita est réputée avoir un parfum naturel (comme la peau arabe a le sien propre), ce qui ne saurait surprendre, beaucoup de bois ayant une odeur).

L'idole est vêtue d'habits véritables, dorés et surdorés, *que la hacen aparecer mucho mejor de lo que es en realidad*, « qui la font paraître beaucoup mieux qu'elle n'est en réalité », comme le dit sournoisement un vieil auteur, qui sans doute n'appréciait pas le corps des femmes. Elle a le nez droit et très long, les yeux un peu rapprochés, un sourire de *xoanon*. Elle n'a pas l'air intelligent. Mais la divinité n'a que faire d'être intelligente; j'écrivais de l'Apollon de Chersell : « Il a l'air un peu stupide, ainsi qu'il convient à un dieu. » Les mains elles aussi sont orientales, d'Israël ou d'Islam, longues, aux doigts longs, telles que la mère de Jésus dut les avoir en effet, telles que les lui vit saint Épiphané, quand elle lui apparut dans sa vision : « Sa taille n'était pas élevée, bien qu'un peu au-dessus de la moyenne. Ses cheveux étaient blonds, ses mains et ses doigts longs. La couleur de ses yeux tirait sur celle de l'olive... » La Vierge de Montserrat tient dans ses bras l'Enfant Jésus, qui n'est pas bien; son nez est une vraie petite trompe, et retroussée, encore. Enfin je suis fou de ma Morenita, je le dis en tout respect, comme Stendhal écrivait qu'il était amoureux du pape.

La fête de cette Mère du Soleil suit d'une semaine celle du Soleil. La fête du Soleil est le 21 avril; celle de la Mère est célébrée par la Catalogne le 27. En un bref séjour d'une semaine en Espagne, je pourrais donc célébrer à la fois la fête du Soleil — qui est aussi mon jour de naissance — par une course de taureaux, et la fête de la Cybèle chrétienne, sur le haut-lieu que les Catalans appellent le *solar** de la race catalane, par le *besemano* rituel. Les confrères de Montserrat ont, en effet, le privilège du baise-main. Ils peuvent, à de certaines fêtes, baiser la main de l'idole.

* Manoir héréditaire. Mais *solar*, adjectif, signifie *solaire*. Il y a là une coïncidence favorable à la rêverie.

En 1835, le peuple, enragé de ce qu'on ne lui ouvrit pas assez vite, pour l'adoration, une chapelle de Barcelone consacrée à la Vierge de Montserrat, enfonça les portes, s'empara de la statue, et, après lui avoir fait subir quelques actes extrêmes, et d'une nature telle qu'il eût été de mauvais goût, après eux, de chanter à la Vierge l'hymne *Inviolata*, y mit le feu. On imagine de combien de « *Hija de...* » et de « *... de tu madre!* » cela put être agrémenté. Sainte Anne dut avoir besoin de toute sa philosophie, *pobrecita*.

Nous avons écrit maintes fois que si les Espagnols torturent et tuent les taureaux, c'est parce qu'ils les aiment à l'excès : le même mouvement psychologique explique les sévices de ceux de Barcelone contre la « petite brune ». Ensuite, ils mettent le feu à leur idole comme les Niçois mettent le feu à leur bonhomme Carnaval. Il est naturel de croire que ce passé romanesque, et, osons le mot, cette aventure de Notre-Dame de Montserrat n'ont pas peu contribué à populariser son culte et à en chauffer la ferveur. On peut croire aussi que c'est depuis lors, et par une discrète allusion, où perce un sourire, que les statuts de la confrérie appellent la Vierge de Montserrat « une personne si singulière » : *una tan singular Señora*.

Détail amusant. Comme confrère de Montserrat*, j'ai le droit (moyennant certaine dispense, du fait que je n'habite pas Séville) de prendre part, en cagoule, avec les pénitents de ma confrérie, aux processions de la Semaine Sainte à Séville. Bien entendu, je n'en ai rien fait. En matière religieuse, les écrivains, comme les grands, tout devrait leur être rendu plus difficile : ceux-ci sont dupes de leur superbe, et ceux-là de leur imagination. L'Église ne mettra jamais trop à l'épreuve les velléités et fantaisies religieuses des hommes qui tiennent une plume.

Je recopie quelques notes jetées sur le papier au Montserrat.

* Tout le temps que je ne respectai pas le christianisme, je payai ponctuellement mes cotisations de confrère. Du jour que je le respectai, je ne les payai plus. — Que celui qui veut entendre entende (note de 1961).

Un office de trois heures. Toute réflexion obnubilée, empêchée. Or, pour qui n'a pas la foi, c'est la réflexion qui est oraison. Quand je songe que ces hommes passent chaque jour six heures aux offices, un démon me souffle à l'oreille le cruel : « Abêtissez-vous. »

Combien l'enseignement libre français se fait du tort, surtout dans le peuple, en multipliant à l'excès les cérémonies religieuses. Le nombre de gosses du peuple qui ont en horreur les prêtres chez qui ils sont élevés, et, si on leur en demande la raison, répondent en invoquant *uniquement* la longueur des offices où on les force d'aller.

Dans une ville d'Afrique, je me trouvais un jour auprès d'un arabisant renommé, et d'une de ces punaises féminines qui, « à force de flairer l'infini, ont fait que l'infini flaire la punaise » (Nietzsche). Nous croisions des rangées d'Arabes accroupis, en apparence à mille lieues de notre terre. « Ah! ceux-là savent ce qu'est la contemplation! » s'écria la punaise, avec une élévation idéaliste des prunelles. Un peu soupçonneux : « Mais enfin, à quoi peuvent-ils penser? » demandai-je à notre compagnon. « A rien », me répondit le fameux arabisant.

On m'assure que ces six heures d'offices sont l'occasion, pour les moines, d'une élévation sans défaillance. Mais si le christianisme est fausseté, à quoi auront servi leurs élévations? A eux-mêmes? En quelque mesure, accordons-le. Eh bien, je l'avoue, je voudrais un peu plus d'œuvres, non au profit de soi, mais au profit des autres. Pendant que les moines chantent, F. C. change sa pré-tuberculose en tuberculose, et en meurt, faute de charité. Dieu est douteux, les œuvres sont sûres : la charité ne trompe pas. « Si tu étais ravi au septième ciel, et qu'un malade te demandât une tasse de bouillon, descends du septième ciel et donne-lui sa tasse de bouillon*. » (Ruysbroeck.)

* Mahomet, selon une tradition, a dit la même chose : « Celui qui conduit un aveugle durant quarante pas est indemne du feu de l'enfer. » Mieux encore, il a déclaré que les péchés avaient été remis à un homme qui avait donné à boire à un chien qui mourait de soif dans le désert. Et le bouddhisme...

A l'opposé, Djâmi : « Quand Dieu choisit un être et l'élève à

Quoi qu'il en soit, et quand il n'y aurait d'autre divinité dans ces lieux, il y a celle du silence : les moines ne parlent pas. *La procesión va por dentro*, « la procession se déroule à l'intérieur » (proverbe espagnol). Du seul point de vue humain, le silence double la richesse du temps; aussi hommes et bêtes n'ont-ils de cesse qu'ils l'aient saccagé. Qui me parle, me prend. Et moi, en parlant, je me perds. Au sens chrétien du mot. Et au sens natuel : je perds ma substance et je l'avilis. Un tel disait des choses sages, et s'en vantait. Je lui dis : « Si tu étais vraiment sage, ces choses que tu penses et viens de dire, tu les penserais et ne les aurais pas dites. » Il est vrai qu'il aurait pu me répondre : « Je l'ai fait par charité. »

Voulez-vous voir des esprits réellement distingués se diminuer? Mettez-les en société, et écoutez-les. Un médiocre même, se taire le remplit.

Aussi bien le silence se paye-t-il, comme la solitude se paye, comme tout ce qui est bon se paye. (Mais c'est encore ce qui est délicieux qui se paye le moins cher.) Il arrive aussi que le silence paye, Dieu merci.

Plus on connaît et plus on comprend, plus il faut se taire.

On voit le monde et on se dit : « Ah! au cloître... » Puis on voit le cloître, et on trouve qu'on a été bien naïf de croire qu'un habit, fût-il une bure, allait changer beaucoup à la nature de l'homme. Déjà, adolescent, mes directeurs, vers qui j'allais pour qu'ils m'élevassent, je les ai trouvés de ma taille. La moyenneté prend toutes les formes, ici curé, là qui le mange, et toujours la même moyenneté. « *Sicut populus, sic sacerdos* », c'est un curé qui le dit à Fontaine, l'historien du jansénisme. (*Mémoires* de F., I, 10, Utrecht, 1736.)

Aussi bien que les médiocrités, les grandeurs prolièrent dans le catholicisme, tant dans la doctrine que dans les individus, et, selon que notre attention s'isole

la place d'honneur de son amour, il lui interdit de recevoir le secours d'autrui, et n'admet pas non plus qu'il se dévoue pour d'autres. »

sur tel point ou tel autre, sur tel individu ou tel autre, nous admirons et notre cœur se fêlé, ou bien nous nous détournons avec vivacité. Et sans doute, pour qui n'a pas la vue partisane, de tout il en est ainsi. C'est pourquoi nous ne pouvons pas plus adhérer à fond à quoi que ce soit, que nous ne pouvons le rejeter tout à fait. Cette position a de forts désavantages. Elle est cependant la seule qui soit honorable.

Le catholicisme a su si bien s'incorporer le médiocre et avec lui les médiocres, tout en gardant du noble et avec lui des êtres nobles, il a accumulé tant de puissances d'attraction, soit de bonne soit de mauvaise qualité, qu'on ne luttera plus contre lui que « pour l'honneur et pour le plaisir* », sans espoir d'un succès durable. Les traits qu'on lui décoche le traversent comme un fantôme.

Pourtant, quel que soit le fleuve qui me sépare de ces hommes, je suis plus proche d'eux que des mondains. Lors même que ma vie était dans un sommeil profond de tout ce qui n'est pas les sens, l'esprit du monde en était banni. Je n'avais de société qu'avec les simples et les bêtes.

Il y a quelque temps, je me trouvais dans un bled de la province française, bled à prétentions hygiéniques, plein de villégiaturants et de toute une journée de grands de la terre, tous plus gorets les uns que les autres. Le curé de l'endroit était un jeune creux du coffre, un blanc au nez rose, mi-tuberculeux, mi-éthéré, enfin suant les vertus et la foi. Et ne levant pas les yeux, toujours fourré dans un livre, n'adressant la parole à personne; qui était ce que je faisais moi-même, mais non dans les mêmes livres, ni sûrement dans les mêmes pensées. Sans la soutane, haï pour « distant ». Sous la soutane, vénéré par les uns, qui dansaient des entrechats devant lui, flairé de loin par les autres avec un respect de bon ton et d'habitude. Comme je le croisais chaque jour trois ou

* Mon arrière-grand-père Henry de Riancey, lutteur catholique, écrivait : « Nous servons (le catholicisme) pour l'honneur et pour le plaisir. »

quatre fois sans le saluer, il me jetait la porte au nez, tout blanc qu'il était, quand j'entrais derrière lui dans l'hôtel où nous prenions nos repas; nous en étions là. Un jour, je l'aperçois juché sur un rocher qui surplombait la route; c'était un unique et petit rocher, juste assez pour qu'il y mît le derrière, et il y était juché comme sur un socle, les genoux au menton, plongé dans son bréviaire, et évoquant irrésistiblement un oiseau de proie sur un roc, sauf qu'il avait le rose au nez, alors que ces oiseaux l'ont ailleurs, au cou, je crois. Or, j'avais la manie de m'asseoir tout pareillement, à vingt mètres de là, sur un autre rocher, de même configuration, pour y faire mes écritures. J'y vais, nous voici l'un et l'autre sur nos socles respectifs, lui plein de Jésus-Christ, et adorant qu'il ait marché sur les eaux, moi écrivant contre Jésus-Christ, et qu'il se diminue à plaisir quand il s'amuse à marcher sur les eaux; et autour de nous la solitude effrénée. Dommage, car nous devions être beaux : nul qui n'eût pouffé en nous voyant. Je revins avant lui, et, surprenant son regard comme je passais, je n'y pus tenir et je lui souris. Il me fit un discret sourire, et je compris que, quoi que nous en eussions, nous étions et du premier jour nous avions été de connivence. Dans le sombre troupeau des gorêts touristiques ou rustiques, nous étions les *différents*, les piqués, ceux dont on chuchote. Il était pour moi l'ennemi, mais, en regard des médiocres, et fût-il un médiocre lui-même, ce qu'il était presque certainement, il l'était à sa manière, qui était étrange, comme l'est la mienne, et par cette étrangeté nous étions unis.

Des conceptions gréco-romaine, chrétienne, bouddhiste de la vie et de la mort, aucune n'est vraie, mais chacune a ses côtés grands, poétiques, exaltants, sans parler de ses bribes de vérité. Il est bien évident qu'il est impossible d'adhérer à pas une d'entre elles; il est même difficile de les aimer avec force à la fois, tant elles s'opposent. Mais on peut les aimer avec force successivement. En somme, il faut tout garder des religions, sauf la foi.

Les Japonais d'autrefois ne mettaient qu'un seul objet d'art dans leur chambre, et puis le changeaient pour un

autre, et ainsi de suite. Et ils aimaient chacun de ces objets, tour à tour.

Hafiz, Saadi, Hâtif, Djelal-ed-din-Roumi, et bien d'autres, expriment, d'une façon toujours saisissante, cette idée que la différence des religions n'a aucune importance : mosquée, synagogue, église, pagode sont élevées à la gloire d'un même dieu.

Et voici que je songe à cette phrase lue dans un auteur du dernier siècle : que, de tous les peuples du monde, les Japonais sont le plus athée...

Encore aimé-je mieux celui qui croit sans chercher à comprendre, que celui qui nous explique dans tout le détail l'inexistant. « Quiconque se flatte de connaître les choses divines ne connaît qu'une chose : mentir. » (Hécube, dans *Les Troyennes*, d'Euripide.)

Si le catholicisme devait périr, il faudrait du moins qu'il fût maintenu dans certaines régions, semblables à ces « parcs nationaux » des États-Unis, où sont conservées la flore et la faune des anciens âges. Quand on en sentirait le besoin, on prendrait le train et on irait, pendant un trimestre, vivre d'une vie catholique intense. L'Espagne pourrait être une de ces régions.

Ignace de Loyola, sur le chemin du Montserrat, discute avec un More un point de religion. Va-t-il tuer l'hérétique? Il décide que si, à la bifurcation du chemin, sa mule se met à suivre celle du More, il le tuera. Sinon, non (ce qui arrive). Je ne sais quelle interprétation les chrétiens donnent à ce *pile ou face*. Pour moi j'y vois l'équivalence du *oui* et du *non*, qu'il m'arrive de prêcher. « Sois, tour à tour, le poison et le remède. » (Omar Khayyam.)

Énergie et grossièreté de ces visages de moines espagnols et catalans. Ces picadors de Jésus rendent par-

lantes les expressions classiques espagnoles : « Soldats de Dieu », « conquistadores du ciel ». Quelques Andalous, que je reconnais à leurs traits plus mobiles et moins durs, à leurs yeux glauques de serpents. Un moine anglais, rubicond et trapu, homme d'armes de la guerre des Deux Roses.

Aucun de ces novices comme on en voit en France, qui semblent justifier cette règle de saint Benoît, que l'abbé convoquera toute la communauté quand il y aura quelque affaire grave, « car souvent le Seigneur révèle au plus jeune ce qu'il y a de mieux à faire » : bébés de Dieu, si purs et si clairs, les yeux toujours baissés, le menton un peu fuyant, la nuque fraîche, la tête rase sur les épaules tombantes, avec des follets aux joues, qu'on voit quand ils vous croisent dans un rayon de soleil; pareils à ces enfants soldats des derniers mois de la guerre, français et surtout allemands. Ici, même très jeunes, leurs yeux sont durs, leurs bouches sont toujours lourdes, sensuelles, parfois bestiales; des bouches arabes.

Le public est le public habituel des lieux saints, avec la note espagnole. Jeunes couples venant demander que la Vierge leur fasse choisir un bon numéro à la loterie; messieurs promettant un ex-voto si leur bien-aimée se décide à céder : « Un cierge à saint Michel, un cierge au Diable » (proverbe espagnol); demoiselles avec, inmanquablement, une petite croix de métal sur leur gorge : je me demande ce que doit dire le Crucifié, d'être niché toujours entre deux nichons.

L'angelus tinte. Le pape Borgia Calixte III en institua l'usage. Cette famille Borgia savait bien faire les choses.

Une goutte d'or, une goutte de rouge sur les habits du Père Abbé, c'est encore trop. Pourquoi n'est-il pas vêtu tout de même que les autres? Une goutte d'or, une goutte de rouge, cela doit tourner bien des têtes faibles, — de ces têtes aux yeux baissés. *Ad populum phaleras.*

« A-t-il la foi? me dit don Luis. Foi en lui-même, cela ne fait pas de doute; il ne se serait pas poussé si bien. Mais croit-il : 1^o à l'âme; 2^o à Dieu; 3^o à la divinité de Jésus-Christ? »

Don Luis ajoute que le Père Abbé de tel monastère (non espagnol), qu'il me nomme, est présumé n'avoir pas la foi. Mais il aimerait la domination.

Je lis dans un livre édifiant : « Au iv^e siècle, Prætextatus soutint le paganisme et persécuta les chrétiens. Au pape Damase qui lui faisait des reproches, il répondit : « Nommez-moi évêque de Rome et je deviendrai bon chrétien. »

D'abord on a envie de s'écrier : « Eh bien ! mais ils savaient nager, au iv^e siècle ! » Ensuite on songe que ce Prætextatus n'a peut-être pas voulu être cynique. Donnez-nous la place, les sentiments viendront d'eux-mêmes. Une occasion, et nous mourrons pour eux.

Don Luis me montre aussi certain moine, qu'il prétend qui ne boude pas le sexe. Mais jamais je ne jetterai la pierre à un prêtre qui va au lupanar. Un corps exaucé, et la charité, les élévations, l'intelligence divine, cela n'est pas incompatible. Et il y a des élévations qui naissent justement quand le corps vient d'être exaucé.

Un autre moine est devenu fameux par son immobilité pendant les offices. On se rend intéressant comme on peut.

Il existe depuis plusieurs siècles au monastère une maîtrise d'enfants réputée. Ces enfants, qui n'ont jamais plus de dix ans, forment aussi un orchestre de flûtes, de cuivres aux formes bizarres, particuliers à la Catalogne, et de petites violes arabes. J'ai le regret de ne l'avoir pas entendu.

Le dimanche qui précède la fête de saint Nicolas, ces enfants choisissent parmi eux celui qui sera leur *Évêque* pendant l'année. Le petit évêque nomme son vicaire général, ses coadjuteurs et son secrétaire, puis, en habit violet et chapeau vert, il rend visite aux moines et à l'abbé, qui lui font des cadeaux. Pendant huit jours, toujours vêtu des vêtements épiscopaux, il assiste aux cérémonies, à la place réservée dans le chœur à l'évêque ; il est dispensé de tout travail, et un domestique est détaché pour son service particulier.

Cet évêque de dix ans me fait songer à Benoît IX, élu pape (mais cette fois tout de bon) à l'âge de douze ans (1033), et bien content d'être Souverain Pontife pour

ne recevoir plus la fessée. Je l'entoure des innombrables cardinaux de seize ans du Moyen Age et de la Renaissance. Et je songe encore au petit Diadumène, César à quatorze ans, et au gentil laïus que Lampride lui fait prononcer devant les troupes qui viennent de l'élire. « Je vous remercie, camarades... Je ferai tous mes efforts pour soutenir la gloire des Antonins... Je sais que c'est un nom bien difficile à porter dignement, etc... » (Ce bon petit, aussitôt au pouvoir, se mua en tigre, et en cinq sec fut assassiné.)

Et les jeunes garçons impubères, prêtres de Zeus à Aigion d'Achaïe, prêtres d'Âthéna Krania, à Élatée de Phocide. Et les enfants de chœur sévillans qui, le jour de Pâques, dansent dans le chœur de la Cathédrale. Et les enfants prédicateurs d'Italie, qui font des sermons en chaire. Il n'y a que la Méditerranée pour boursoffler ainsi des enfants.

La comédie du petit évêque de Montserrat est séduisante pour l'imagination. Mais je crains qu'elle n'intoxique d'ambition le jeune élu. Et quoi de plus écœurant qu'un prêtre qui a une ambition humaine?

Ceux qui se servent de leur Dieu, le Dieu de la Passion et des Sept plaies, pour satisfaire leur vanité sociale.

Le haut dignitaire de l'Église qui veut encore être de tout, parce qu'il n'est rien, et le sait. Qui veut encore être tout, parce qu'il n'est rien, et le sait.

La grande Cérémonie catholique. Que le clergé joue une pièce à grand spectacle, passe encore, je vois les raisons qu'on peut avancer « pour ». Mais les laïcs qui se déguisent en hommes du Moyen Age, « avec tous leurs ordres », pour défiler dans des cérémonies religieuses... Les voici, moustaches et binocles, costumés en hérauts d'armes, ployant sous leur ferblanterie honorifique, si peu différents des dignitaires bouffons de l'Ordre de Vinpiqué et consorts. La croix du Christ, par-dessus tout cela, est censée le sanctifier. O pauvre croix, toujours fourrée où il ne faudrait pas, toujours à couvrir ce qu'il ne faudrait pas! « Derrière la croix, le Diable », disait un proverbe espagnol, cité par Sancho Pança.

Les grotesques du carnaval de Nice ne se prennent pas au sérieux. Mais les grotesques des grandes céré-

monies catholiques du monde latin se prennent affreusement au sérieux, contentant à la fois, en défilant sous des déguisements, « avec tous leurs ordres », leur puérité, leur vanité sociale et leur appétence des béatitudes finales : parade et paradis. Calvin, je suppose, a dû dire là-dessus les paroles qui convenaient.

Tout ce qui est donné à l'extérieur est pris à l'intérieur.

On peut faire sa retraite dans le siècle, d'où beaucoup de pose en moins. Tels y font leur retraite depuis vingt ans, et le monde ne s'en est pas encore aperçu. C'est ce qu'il faut.

D'autres se montent le collet sur une retraite religieuse à cause de l'habit. S'ils faisaient retraite dans le monde, comme *sages*, le monde ne les prendrait pas au sérieux, ou bien croirait que ce sont de pauvres diables qui n'ont pas réussi. S'ils restaient dans le monde, comme *anarchistes*, le monde les persécuterait. Mais s'ils ont un habit, à la bonne heure. Ils prennent l'habit, et Dieu passe avec. Et aussi l'anarchie.

Les Français prennent l'habit de Jésus-Christ parce qu'ils sont nés en France. Nés en Chine, l'habit de Bouddha. Les chrétiens foulent aux pieds les statues de l'Empire, et ils ne font rien d'autre que suivre le précepte des païens : « Il faut sacrifier aux dieux de l'Empire. » Mais dites-le-leur, et vous les verrez trépi-gner.

« Un trappiste se confessait d'avoir regardé un nid. » (Chateaubriand, *Vie de Rancé*.) Ces merveilles ne m'émerveillent pas.

Il n'y a rien qui ait donné lieu à plus de mauvaise littérature que l'aventure de l'abbé de Rancé.

Je lis d'un religieux espagnol qu'il fut *magnifico en santidad*, « magnifique en sainteté »...

Philippe II lave les pieds des clochards. Il est vrai, Philippe II n'était qu'un roi, et cela ne va pas loin. Mais le fils de Dieu ! Je n'aime pas que le fils de Dieu

veuille naître dans une étable : c'est le corbillard des pauvres de Hugo. Entre le superbe qui se vante et Pascal qui s'abaisse, n'y aurait-il pas place pour la lucidité? Voir ce qu'on est? Où il y a lucidité il y a suffisamment de modestie, car on a toujours de quoi être modeste.

L'orgueil de la hauteur d'âme est une barrière entre la hauteur d'âme et moi. Rancé? Eh bien, il est comme nous tous, il prend son plaisir; lui, son plaisir est d'orgueil. Plus on la regarde, plus la contre-nature se rapproche de la nature. Explicable, accessible, et partant moins vénérable.

C'est pourquoi, de toutes les façons d'atteindre à la surhumanité, par le génie, par l'héroïsme, par la puissance, par la sainteté, la sainteté est la plus facile. Ceux qui la choisissent d'abord me font songer à ces collégiens qui optent pour le bachot B (section latin-langues, la plus facile). Elle reste comme un possible sûr pour un ambitieux qui aurait échoué dans les trois autres. Le monde, l'y voyant, croit qu'il s'élève, quand il se racroche à un pis-aller : la retraite est sa ligne de retraite. Il a joui toute sa vie, et il va se sauver, paraît-il, à l'aide d'un nouveau mode de jouissance. Il y a quelque chose de pas sérieux dans tout cela.

Philippe II, pendant qu'on construit la chapelle de l'Escorial, est réveillé au milieu de la nuit par un bruit de cloches. Surpris, il demande ce que c'est : on lui répond que les moines sonnent les cloches pour la première fois. Alors il s'habille et se rend tout seul à la chapelle, et s'assoit sur le banc des pauvres, où est assis un paysan. Et il reste là jusqu'à ce que les moines le remarquent et, confus, le mènent au chœur.

Il y a en moi un Philippe II toujours assis sur le banc des pauvres, à côté d'un pauvre, dans l'ombre, et qui, lorsqu'on le reconnaît et le mène à la place d'honneur, n'y va qu'avec une crispation de contrariété.

J'ai parfois une velléité de m'attendrir sur les infortunes des Charles-Quint et des Philippe II, puis quelque chose m'arrête : quand on est un chrétien, on n'accepte pas d'être roi. Quand on est un chrétien, c'est ou la contemplation, ou la charité, rien d'autre.

Aux approches de l'an mille, les évêques doivent interdire aux rois de se retirer au cloître, tant la « demande » est abondante. (Michelet.)

Je vois écrit : *el fuego de la religion*, « le feu de la religion ».

Il y a aussi le feu de l'irréligion.

La religion et l'irréligion séparent les êtres en deux mondes, qui se supportent l'un l'autre par le silence, et l'on n'en sait rien.

On m'a parlé d'un antichrétien qui, moribond le Jeudi Saint, exprima qu'il tendait ce qui lui restait de volonté et de force pour durer au-delà du vendredi. Mourir le même jour que Jésus-Christ, ah! ce serait mourir deux fois!

J'ai eu un serviteur arabe, de la Mauritanie Tingitane, qui fit ceci. Il avait, tatouée entre les sourcils, une petite croix « grecque », insigne de sa tribu. Je lui dis : « Toi, un Arabe, avoir la croix des chrétiens sur le front! » Il se mit en colère, avec les plus vilaines grimaces. Le lendemain il apparut, son front meurtri d'horrible façon : il s'était brûlé le tatouage avec le feu d'une cigarette. Il avait quatorze ans.

A la suite de je ne sais quel blasphème où j'avais pris mon vol, environ ma seizième année, ma mère me dit : « Plus tard, tu seras l'Antéchrist. » — « Je ne me donnerai pas cette peine », lui répondis-je.

Depuis lors, j'ai tant répété, en d'autres occasions : « Je ne me donnerai pas cette peine », que ces mots pourraient être tenus pour une des devises de ma vie.

En sortant de l'office, quelle respiration! Les montagnes! Et l'office du soleil! Je n'ai pas fait dix pas que ma pensée renaît. On dirait que ma conscience (psychologique) était obstruée comme par un panneau. On l'a écarté; je vois! Et ce n'est pas seulement ma pensée qui renaît, c'est toute ma vie qui s'élance, comme un taureau hors du toril noir. O nature! O êtres! Ces corps, contre le nôtre, ces remparts et ces promontoires de douceur résistante et chaude, non, jamais je ne renierai d'avoir aimé cela par-dessus tout au monde. Il y a

plus de « mal » dans l'existence des fruits vénéneux que dans celle des sept péchés capitaux.

Je ne suis pas sûr de comprendre le mot *prière*; mais je comprends le mot *adoration*.

Alentour, comme en venant, le désert diapré d'oasis, qui fait penser à une peau de panthère; le lit du ruisseau, qui est à sec, et en quelques minutes se débordera; toute ardeur et toute aridité, côte à côte et sans transition (les deux mots ont même racine). Et j'évoque les sorties de l'office, à Solesmes. Un paysage mol, plein du génie de la France, et de ce qu'il a de modeste. Un ciel voilé, soucieux. Une eau toujours égale, coulant toujours à pleins bords, mais si doucement qu'elle semble immobile, et de la même couleur effacée que les toits d'ardoise qui s'y reflètent.

Paysage mesuré, qui ne me parlait pas; du moins je le pensais d'abord. Mais quelle erreur! Peu à peu un mot en sortait : ce paysage, dans son extrême douceur, répétait un *non* obstiné, le même qui éclate aujourd'hui comme un cri de la sierra de Montserrat. Il n'est pas vrai que la nature glorifie d'autre dieu qu'elle-même, et notamment qu'elle glorifie Jésus-Christ. Ah, chrétiens, c'est trop d'annexions! Tantôt avec calme, tantôt avec force, elle dit non à Jésus-Christ. Et l'homme chrétiennement le plus « perdu » n'est pas un ennemi de Jésus-Christ plus redoutable que cette bonne chienne qui me fait fête, que cette mule placide, que ce pigeon roucoulant. Chacun d'eux, d'exister, répète : « Non. Non. Non. »

Jésus-Christ nous renvoie aux enfants. Attention! Ils sont « nature », dit le langage familier; c'est à la nature qu'ils nous mèneraient. Et tout ce qui est douteux les attire. L'Église met les bêtes dans la crèche. Elle fut mieux inspirée en prêtant leur figure aux diables des cathédrales, et, par exemple, à ceux de la chapelle de Solesmes, ces chiens-démons tirant leurs langues, montrant leurs crocs : la gueule ouverte, qui est le visage même de l'orgasme. Les premiers chrétiens sifflaient, par mépris, devant les statues des dieux. J'y pense quand j'entends qu'on siffle un chien.

Imprudent Saint-Cyran, qui faites entrer le petit chat!

Avec lui tout s'écroule, et plus de choses qu'en un conseil de l'État*. Vous n'avez pas eu le temps de l'exorciser.

A Solesmes, un jour, sur dix-sept laïcs déjeunant au réfectoire, j'étais le seul à boire, alternativement, le vin pur, puis l'eau pure. Tous noyaient leur vin, en faisaient une lavasse à vomir. Et ne dites pas : « Ces ivresses aquatiques, c'est la tempérance chrétienne. » Aux tables des caboulots, on voit toujours de rudes ouvriers « baptiser » ce qu'on leur sert comme vin, qui est déjà de l'eau pour une bonne part.

Ici, sur sept personnes, une seule baptise son vin. Tous, eau et vin, tour à tour. Alternance. Espagne.

Les bribes de phrases, saisies au vol, durant la lecture faite pendant le repas, entrent dans notre méditation, la fortifient inopinément, l'inclinent en tel sens imprévu : *La mano de un Dios gravitaba sobre el... El aliento de la potencia romana...* « La main d'un Dieu était sur lui... Le souffle de la puissance romaine... » J'aime la voix blanche du lecteur, qui lit *recto tono*. Déjà, à Solesmes, il me semblait qu'un jour je voudrais revenir seulement pour l'entendre; elle jouait sur mes nerfs comme un archet. Ici

* Dans une lettre à un des enfants de Port-Royal, Saint-Cyran écrit : « Si on aime quelque créature, même le petit chat, que ce soit pour l'amour de Dieu qui l'a créé et qui l'a fait. »

« Et plus de choses qu'en un conseil de l'État » rappelle l'anecdote de Saint-Simon : le petit chat de Louis XV enfant se faufila derrière son maître au conseil de régence, lui saute sur l'épaule, et de là sur la table, autour de laquelle sont assis des personnages superbes, allumant des guerres pour se pousser.

Saint-Simon, plein d'hommes qui meurent d'un petit échec d'arrivisme, énorme pour montrer à quel comble l'homme peut aller dans la singerie, quand le petit chat entre là-dedans, par sa fraîcheur et sa sagesse, il est bien digne de monter sur la table : c'est lui le vrai roi. Dans ce conseil, lui seul nous donne le bon conseil : « Faites-vous pareils à moi, pour la simplicité. »

Mais l'apparition du petit chat dans la correspondance de Port-Royal, et dans le monument austère du Jansénisme, qui n'est lui-même qu'une chapelle dans le monument idéal élevé par l'âme et l'esprit, fait branler bien d'autres fondations.

Inquiétant petit chat! Je le vois cousin du barbet de Faust. Il est éternel, il est Pan. Il est le Diable, en parler chrétien.

elle est plus impressionnante encore, parce qu'elle réduit à un seul ton une langue autrement accentuée et sonore que le français. Réalité physique de l'expression : langue morte. Le castillan, dans la bouche du lecteur, est une chose tuée.

La lecture s'arrête court, au hasard, quand le Père Abbé fait un signe. Cela veut-il dire que les choses n'ont pas besoin d'avoir un sens ? Mais nous le savions.

Dans la chambre mortuaire de Charles-Quint il y a *Le Mépris du monde* de Louis de Grenade, les *Exercices spirituels* de Fray Garcia de Cisneros, etc... Roger Ascham, cependant, s'étonne que, même pendant sa retraite, l'Empereur n'ait jamais bu moins d'un litre de vin du Rhin à chaque repas. C'est confondre mépris des biens de la terre avec mépris du train de ce monde. Tel ne « voit personne », et ne trempe pas le petit doigt dans les affaires, qui vit de la vie la plus pleine et je n'entends pas « vie intérieure » : j'entends de la vie extérieure la plus avide, la plus active et la plus comblée.

Memento quia pulvis es, sur une pierre. Cette injonction passe pour sublime. Elle n'est pas, d'ailleurs, particulière aux chrétiens. Les penseurs musulmans en disent autant qu'eux là-dessus. Ils ajoutent volontiers : « Mais n'est pas poussière une bonne renommée, le souvenir de nos bonnes actions, etc... » Ce ciel bleu à tout prix est lui aussi noir de poussière. J'aime mieux : « Tout passe en un jour, le panégyrique et l'objet célébré. » (Marc-Aurèle.)

Pourquoi me souvenir que je suis poussière ? C'est une des forces de l'esprit humain, et non une de ses faiblesses, que la pensée de la mort lui soit présente si rarement.

Et, si je m'en souviens, pourquoi cela m'inclinerait-il à me contrarier durant la vie ? Cela justifie tout aussi bien que je m'efforce de ne me contrarier pas.

Gœthe s'élève à plusieurs reprises, justement, contre la prétendue « distinction » morale du « tout est vanité ». Aussi bien Kohelet ne l'a-t-il jamais dit. Il réserve la jouissance.

Mais l'âne humain est tellement buté qu'il ne voit que ce qu'il veut voir, et il veut voir que « tout est vanité », car tout ce qui lui donne du vague à l'âme fait braire d'aise l'âne humain, qui croit que la mélancolie est un signe de qualité spirituelle. Ici même, sous mes yeux, j'en ai un exemple très curieux et très saisissant. Le dictionnaire catalan d'Espasa explique que le proverbe castillan : *Este mundo es un fandango, y quien no lo baila es un tonto*, « Ce monde est un fandango, et celui qui ne le danse pas est un sot », signifie qu'en ce monde tout est vanité ! C'est à peine croyable ! Un proverbe nous dit : « Jouissez, ou vous n'êtes qu'un sot. » Et les calomniateurs de la terre traduisent : « Les jouissances sont vanité. » Si puissante est notre aspiration à donner dans un lieu commun distingué.

Un jeune philosophe lisait Kant sur la plateforme de l'autobus. S'étant oublié à lever les yeux, il vit une très jolie fille, sa voisine, qui le regardait. « Je n'aime pas le monde des apparences ! » s'écria-t-il avec courroux, et dans son bouquin remit le nez.

L'affiche de la voyante commençait ainsi : « Madame Aïssa, grande voyante. Spiritualiste avant tout, etc... » Ah ! si nous étions spiritualiste avant tout, nous serions à l'abri !

Mademoiselle X. me disait : « J'aime bien qu'on emploie le mot « Dieu ». Ça donne un sentiment de sécurité. »

Je n'ai pas la foi, mais, quoi que je fasse, le baptême me maintient catholique. Cet abus-de-mot de l'Église, je ne veux pas en profiter : je suis, c'est l'évidence, à l'extérieur du catholicisme. De là, je le regarde, dans des dispositions variables, et je prends de lui ce qui convient à ma vie spirituelle et à ma vie poétique. Bref, j'use de lui humainement.

Je crois avoir de lui une vue plus saine et plus digne que celle que j'en prenais, ou plutôt que je voulais m'en faire, autrefois. Le jugement est la seule chose qui rajeunisse en vieillissant. Mais surtout rien ne vaut de quitter un objet pour le bien voir, et j'en sais quelque chose,

ayant passé ma vie à rejeter ce que j'avais aimé. Et je vois que s'il m'arrivait quelque jour d'être foudroyé par la « grâce », en d'autres termes, de prendre le christianisme au sérieux, je me mettrais dans une ligne que je serais tenté d'appeler sa ligne de cœur, parce qu'il me semble la voir courir, comme la sève dans un arbre, au cœur du christianisme : elle est une tradition qui va de l'Évangile à Port-Royal, en passant par saint Paul et par saint Augustin (ne frôle-t-elle pas Calvin?). La devise que je lui donne est le cri de Bossuet : « Doctrine de l'Évangile, que vous êtes sévère ! » et sa figure celle de la voie qui toujours se rétrécit.

(Les libertins du XVII^e siècle avaient un faible pour le jansénisme. Pourquoi? Besoin de compensation?)

En dehors de la rêverie, il n'y a place — du moins en Europe — que pour le matérialisme intégral, ou le christianisme vraiment vécu. L'un que je sens, l'autre que je vis.

Chercher à concilier Pan et Jésus-Christ sera toujours un exercice souverain pour vous faire jouir l'imagination, si vous n'êtes pas croyant : cela mène à s'exciter l'esprit, et se fouetter le sang, avec les biographies de tels papes marqués au sceau de la Bête, élixirs incomparables, qui vous redresseraient un mort; les Nérons auprès d'eux sont trop simples. Mais si l'on croit! Si l'on croit, même en faisant le départ entre ce qu'il y a de vivant et ce qu'il y a de mort dans l'Évangile! L'Église catholique mêlant Jésus-Christ aux patries, Jésus-Christ à l'argent, Jésus-Christ au sport, que sais-je, donnant pour dames d'honneur à Jésus-Christ les trois Concupiscences en habits de fête, c'est un spectacle qui vous remplit d'une poésie trouble et âcre, si vous êtes au dehors, mais qui vous fige si vous vous mettez seulement un instant dans la peau d'un homme qui aime le Crucifix.

Un chrétien qui ne vit pas dans la pensée dominante de son salut, et dans un unique et constant effort d'élévation, est plus monstrueux que l'athée qui ne cherche pas, et bien méprisable. Mais l'indulgence est partout; l'Église absout tout, comme l'État permet tout. Un chrétien de cette espèce-là est celui qui plaît au monde;

le clergé le flatte. Il profane Dieu chaque fois qu'il le reçoit, et entre temps me fait la leçon.

Et je n'en pense pas beaucoup moins de ceux qui font retraite quand ils sont gorgés. S'il faut croire que ces cloîtres où on arrive pour mourir, quand on est mort déjà, et quelques babioles ascétiques, durant quelques années, sont suffisants pour vous sauver, après un demi-siècle de sacrilège, qu'on me dise plutôt tout de go que nous sommes sauvés au petit bonheur; cela est digne d'un Dieu, et me plaît. Mais il n'est pas digne d'un Dieu de vouloir conserver les apparences avec cette poignée de travail de la onzième heure.

Quant aux pénitences *in extremis*, arrachées par l'épuisement et l'angoisse, elles me font horreur.

Que de façons de se sauver! Mais savoir ce qu'en pense Dieu. J'ai idée qu'aux *Psaumes* du roi David, II, 4, on trouve là-dessus une indication.

Aussi me semble-t-il que les chrétiens se font de grandes illusions : on le voit par leurs images mortuaires, où ils se décernent le paradis entre eux, et le répandent comme une décoration. Si leur Dieu est le bon, il y aura des surprises, et du vide dans le ciel. Les Saints frémiront sous leurs nimbes, et les Prophètes seront épouvantés.

Le Grand Criminel, avec des majuscules, c'est le premier homme qui inventa l'idée de Dieu. Le repos où serait le monde sans l'idée de Dieu, repos sublime. Le repos où serait le monde sans l'espérance, cette maladie honteuse de l'âme. Combien les Anciens ont vu juste, qui ont considéré l'espérance comme un *daemon* funeste aux hommes! Cependant, ce *daemon*, un jour vint où les caractères affaiblis ne purent plus s'en passer. Sur l'après-mort, les cultes disaient des choses si vagues... Le christianisme en apportait qui valent ce qu'elles valent, mais qui sont précises. L'espérance fut tirée de « l'urne où nul n'a mis la main ». Que n'y est-elle restée à jamais!

L'espoir! brament-ils, l'espoir! Ce qu'il faut, c'est souffler toutes ces petites flammèches moches, pour entrer dans la grande nuit terrible du courage et de l'intelligence.

Et enfin une grande âme, et qui douterait de son immortalité, devrait vivre et mourir comme si elle la niait, car c'est cela qui demande le plus au spirituel. C'est bien désespérer de l'humanité, que penser qu'il lui faut une religion pour être haute et pour être honnête. Je ne désespère pas d'elle comme cela.

Ce soir, au crépuscule, d'abord le ciel se plombe et les monts s'illuminent. Puis c'est le ciel qui brille et la terre qui s'éteint. Le ciel prend ce vert marin, lumineux, qu'on voit aux fenêtres et aux portes des maisons en Tunisie, et voici que pour cette image d'outremer, une seconde, j'ai cru sentir l'odeur tunisienne du narcisse... Comme dans un conte arabe, je respire un narcisse, et les « châteaux de l'âme » s'écroulent.

Maintenant l'horizon flamboie au-dessus de la sierra toute noire. Au fond de ma vie aussi il y a un riche trésor de tristesse, semblable à cet incendie du couchant; lui aussi brûle sur des déserts et ne sait pas les éclairer. Mais voici les folles étoiles, et il faut lever la tête. Qui donc, me voyant au pied de ce monastère, les yeux vers le ciel étoilé, ne croirait que j'y cherche une présence? Eh quoi! ne peut-on plus contempler le ciel simplement? O ciel, que de bêtises ont été dites en ton nom! En toi les hommes ont logé Dieu, leur plus étonnante création. On ne peut plus se tourner vers toi sans qu'il semble qu'on renie la terre, quand il n'y a en toi que ce que nous y avons mis, et dans ta beauté qu'un reflet de la terre. *Celi enarrant gloriam...* Les cieux publient la gloire de l'homme.

LA RELIGION DE LA MÉDITERRANÉE

LES hommes de mon âge n'ont pas connu l'*Italiam!* *Italiam!* de leurs aînés. Alors que l'Espagne, aussi rebattue que l'Italie, semblait-il, a vu son autel s'allumer de nouveaux cierges, l'Italie ne joue aucun rôle dans l'imagination des Français de l'après-guerre. Pour nous, c'est peu après Lyon, aux premiers cyprès, que nous sentîmes s'éveiller en nous la vocation du Sud, le long de ce Rhône où, il y a quelques années encore, les mariniers qui embarquaient trempaient leur doigt avant de se signer. Sainte Provence, en effet!

Je revois un fleuve désert et d'azur que parcourt un mistral furieux; une douce fraternité d'églises et de musées lapidaires, qui nous saisissent d'abord par leur même odeur froide; des villes nobles, sentant fort le rang, blasons sur portes et cailloux pointus; des platanes blêmes, des squares vides, des avenues givrées de poudre, des voies romaines que les âges ont enfoncées dans la terre; des arènes juxtaposant sans dégradé le soleil et l'ombre, la chaleur qui vous saute dessus et la fraîcheur qui vous fait éternuer, chaque colonne de pierre blonde à une colonne de ciel bleu; une mer qui a la couleur verte des urnes cinéraires romaines, étale mais où parfois une petite vague fait une galipette, comme un cabri dans un troupeau. Sans parler des vases gallo-romains, dont les irisations infiniment délicates ont tout d'un derrière de singe...

Sous une jeune chaleur ventilée, un grand pays pâle et craquelant, où il n'y a de sombre que les flammes lancéolées des cyprès, et la sombre émeraude de la mer; une vieille terre travaillée par les dieux et les hommes; une terre sainte, celle qui, avant l'Italie elle-même, connut l'olivier... Mais trois points en sont particuliè-

rement chargés de feux et de signes : Marseille, la Camargue, et les ruines de Tauroïs.

Pour qui aime la vie, Marseille est la première ville de France. Une cité française plus vieille que le siècle de Périclès, et pas une trace de ce passé, tant elle est saoule du présent. Paris et Marseille, les deux seules villes de France où l'on puisse vivre*. Mais l'une, cerveau et nerfs; et l'autre, tout instinct. Tout instinct, tout en dehors; toute gentillesse et toute méchanceté. *Massilienses mores effeminati et deliciarum pleni*, dit un vieil auteur, cité par André Suarès, dans de belles pages sur Marseille**. (Que de fois je me suis gargarisé de cette phrase, plus voluptueuse qu'un vers!) Mais Casanova, dans une affaire à Marseille, Casanova, point poltron, « la peur me gagna, car je connaissais la férocité des Marseillais », et il décampe... De tout cela Caliban a créé un type à son image, et sans rapport avec Marseille : l'ignoble « Marius ». Marius? Oui, mais celui qui écrasait les Teutons à Aix. Vous l'avez reconnu au débouché de la gare Saint-Charles; son visage fier et précis, tel qu'on en voit sur les médailles. Il porta même vos bagages.

Marseille qui nous injecta Rome; c'est sur sa demande que Rome entra en Gaule pour la première fois. Marseille fidèle à Rome contre César. Marseille restée si longtemps grecque — ionienne! — dans le monde romain : un rayon de miel dans un étal de boucherie. Marseille qui rendait un culte à Homère. (Elle a, aujourd'hui encore, une « rue Homère »; et une « rue Socrate ».)

* Avec Nice, peut-être.

** Et Casanova : « Il n'y a pas de ville de France où le libertinage des filles soit poussé plus loin qu'à Marseille. »

Que n'attendre d'une cité où il y a une rue de la Rencontre, une rue des Amoureux, un boulevard des Amis, une impasse des Intimes, une rue Désirée, une impasse Capricieuse, une avenue des Grâces, un boulevard de la Bonne Grâce, une impasse de l'Harmonie, une rue du Loisir, une rue Fortunée, une montée Monplaisir, une rue Monte-au-Ciel, une rue Paradis? (le tout, pour être franc, se terminant par une rue des Enfants-abandonnés, — une rue Juge-du-Palais, — une rue de la Prison, — et la traverse de la Guyane).

Marseille, une des quatre capitales — Marseille, Barcelone, Alger, Naples — de cette Méditerranée du Ponant où de grands viveurs, uniquement occupés de leur vie, et sentant fort les sept péchés capitaux, mènent sous le masque une aventure de violence, de jouissance et de facilité. Leurs patrons sont Casanova pour l'Italie, Pétrone pour la France (nul n'ignore qu'il était Marseillais), Quevedo pour l'Espagne, et Apulée pour l'Afrique du Nord; Apulée, s'il faut tout dire, étant là surtout en vue de la symétrie.

La Camargue, elle, est une région-symbole. Avec ses « Saintes » — une ville qui s'appelle « les Saintes » comme Athènes s'appelait « les Minerves », — elle veut rester une terre de nature, de poésie et de mythes, un réservoir pour l'imagination et pour l'âme, c'est-à-dire, tout compte fait, une parcelle de la spiritualité française. Et, délibérément, sous l'inspiration de son seigneur et sorcier, Folco de Baroncelli, elle se débat contre l'hystérie industrielle qui a décidé de l'envahir. Sans même juger au fond le débat, le non-conformisme de la Camargue est, en soi, quelque chose d'important.

A deux kilomètres de Saint-Cyr (Var), on trouve les ruines de la Taurœntum romaine, qui fut d'abord la Tauroïs des Grecs. Elles n'ont rien de bien extraordinaire; il y en a de semblables, j'imagine, un peu partout autour de la Méditerranée. On voit les vestiges d'une citadelle, de bains, d'une nécropole, d'un amphithéâtre. La mer se brise au pied de ces ruines, qu'elle a englouties aux trois quarts. Les Sarrasins, dit-on, firent le reste. Mais les Sarrasins d'hier, comme les Arabes d'aujourd'hui, ont bon dos. L'hypothèse sarrasine semble inutile, quand on voit les marmousets provençaux émietter pierre à pierre les mosaïques de Tauroïs, pour faire des ricochets dans le golfe : fameuse occasion de lieux communs littéraires, avec mélancolie à la clef, dont on sera gentil de me tenir quitte.

Non, l'intérêt de Tauroïs n'est pas dans ces quelques pierres. Le voici. C'est à Tauroïs que, selon certain auteur*, débarqua pour la première fois en Gaule le « miracle grec » : le fameux débarquement à Marseille

* Artémidore, dans Étienne de Byzance.

n'aurait été que le second. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, de Phocée (qui fut une ville grecque de l'Ionie, dans l'Asie Mineure; ces noms ont leur enchantement de mollesse, que je rapproche du *Massilienses effeminati*), de Phocée des hommes vinrent sur une barque, nommée le *Taurophore*, parce que sa figure de proue était une tête de taureau, et ils fondèrent Tauroïs, ainsi appelée en hommage à la bête divine qui avait protégé leur navigation. Quand on se trouve sur l'emplacement de Tauroïs, on peut donc se dire que les lignes générales de ce paysage, la découpe de cette côte sont celles-là mêmes que contemplèrent peut-être les premiers hommes qui apportèrent dans la Gaule hirsute un reflet de la lumière grecque : le génie humain s'est posé là. Et il y a aujourd'hui encore quelques personnes à qui ces évocations, qui ne sont pas tout à fait des songes, peuvent remuer le cœur.

La première fois que je traversai Saint-Cyr, ignorant encore l'existence de Tauroïs, je remarquai la beauté des filles de Saint-Cyr. J'ai lu depuis qu'elle est notoire, qu'on leur prête « des traits de parfaite ressemblance avec ceux des Grecs, et essentiellement opposés à ceux des peuples circonvoisins ». Mettons qu'il y ait là une pointe d'autosuggestion. N'importe, voilà qui attirera peut-être quelque promeneur du côté de Tauroïs. Qu'il pousse alors jusqu'à ces décombres qui, depuis vingt siècles et plus, agonisent dans la solitude de la mer, et qu'il pose sur eux un regard qui ne soit pas tout à fait d'indifférence : il y a aussi une charité pour les choses. Et même, pourquoi n'y laisserait-il pas quelques fleurs ? On en met sur des tombes qui ne valent pas celle-là. Ainsi, un jour, deux amis et moi, nous fleurîmes non loin d'ici, à Antipolis, la plaque funéraire de Septentrion. Ce n'était, si j'ai bon souvenir, qu'une pincée de muguet. Quelque enfant, frère de l'autre, allant au catéchisme, la recueillit peut-être et s'en amusa avant de la jeter. Ou quelque fille furtive la mit à son corsage. Ou l'air en disposa.

Dans la guerre, il arrivait que la beauté d'un paysage nous donnât l'illusion de nous protéger (pareillement, la lecture d'une grande œuvre). La beauté d'un paysage,

dans la paix, est dénuée de ce pouvoir. Le diable emporte le ciel bleu si je n'ai pas ce que je désire. Dans ce cas il compte si peu pour moi que j'aime autant rester au logis; ou plutôt dans ce cas il me poignarde. La chaleur ne suffit donc pas, mais elle est une condition du bonheur. — O chaleur! chaleur! Si je vois imprimé le mot *juin*, il suffit, j'ai un gonflement du cœur, une bouffée d'espoir : il y aura encore un, plusieurs *juins* dans ma vie. Un merci immense.

La nécessité de s'emmitoufler, de se barricader contre le froid, sape à la base toute jouissance, qui n'est possible qu'à l'air et dans la liberté. Le bonheur est avant tout une question de climat. On voit inscrit sur certains thermomètres, en face de la ligne qui indique le seizième degré : « Chambre de malade », et, en face de la ligne du quarantième degré : « Fièvre chaude ». Je voudrais lire le mot « Bonheur » sur la ligne des 25 degrés.

Tel se plaint d'un dur hiver à Paris, mais rien ne le force à y être, que la plus vulgaire de toutes les passions, la vanité, bien nourrie par cette capitale. Le conseil de la Provence, c'est de quitter les singeries du siècle, l'importance, la curiosité stérile et le vibrionnage intégral, pour vivre, au soleil*, une vie plus modérée, plus aérée, plus détendue, plus insouciant, résumons cela en deux mots : plus naturelle et plus désintéressée. Cette sorte d'existence est celle qu'ont recommandée, depuis la naissance du monde, l'unanimité des philosophies et l'unanimité des religions : un tel accord devrait convaincre. — « Mais il faut que je gagne ma vie! » — Réduisez vos besoins, et vivez à moindres frais dans quelque retraite méridionale. Guérissez-vous-y de ces trois vices, le travail pour le travail, l'action pour l'action, et la rage de faire figure, qui vous retenaient dans le Nord insensé.

L'auteur de ces lignes a vécu les trois quarts de ces cinq dernières années sur les rivages méditerranéens. Cet éloignement de Paris se paye : impossible, dans ces conditions, de faire une belle carrière dans le pharisaïsme. Mais le plaisir qu'on en a vaut le prix qu'on

* Aujourd'hui je n'aime plus le soleil. Parce qu'il m'empêche de voir les choses telles qu'elles sont (note de 1961).

le paye. Il s'agit seulement de décider, une bonne fois, que pour nous la douceur de vivre passera avant la vanité.

Un officier de l'armée d'Afrique, le capitaine Hugonet, raconte dans ses *Souvenirs* comment, étant tombé si gravement malade, dans le Sud algérien, qu'on le tint pour perdu, il recouvra brusquement la santé quand, tandis qu'on le ramenait vers la côte, il découvrit des yeux la Méditerranée. Et pour beaucoup d'hommes, écrit-il, cela se passait de même : évacués à demi moribonds, ils ressuscitaient en apercevant, des hauteurs de l'Aurès, la tache bleue de la mer. Dans le même ordre d'émotions, je songe à mon sursaut, à mon « en avant ! » toutes les fois que, roulant de Fez à Alger, je croise sur la route le poteau indicateur qui marque la ligne de partage des eaux de la Moulouya, et m'annonce que nous quittons le versant « atlantique » pour le versant « méditerranéen »... C'est le moment où, de joie, nous remplaçons l'encre noire de notre stylo par de l'encre bleue !

La religion de la Méditerranée n'est pas près de mourir.

1929.

SIDI-BOU-SAÏD

CETTE petite place de Sidi-bou-Saïd, près de Tunis, tout le monde la connaît. Le peintre y sévit, le crétin à kodak, la rombière qui ne saurait se promener sans une canne (on est en Afrique!), et le littéraire, comme on l'éprouve ici.

La petite place est pavoisée français, comme de juste : bleu des fenêtres, chaux des maisons, rouge des piments ; tricolore comme le paysage lorsqu'il se déploie au sortir de la Goulette : bleu de la mer et du ciel, blanc de l'écume, rouge des rochers. (On dirait qu'avec ce bleu-vert lumineux dont sont peintes les portes et les fenêtres on a voulu imiter le bleu-vert de la mer : la nuance est exactement la même. Et c'est malgré tout un peu inquiétant, ce bleu qui tourne au vert, ce drapeau français qui tourne au drapeau italien*...)

Faraj, gonflé de thé, est vautré sur sa natte, gracieux malgré le double menton de la propriété. Abd-es-Selam, vieillard pieux, est constamment agenouillé, à se demander s'il est capable de se tenir debout ; menu comme le vieillard Anchise qu'Énée porte sur le plat de la main, tel un vol-au-vent, dans les peintures antiques, Abd-es-Selam a tout du dessus de pendule. Miloud, vieillard avisé, trotte menu (j'aime les petits pas de ceux qui marchent pieds nus) sous le poids d'une véritable houpelande de poules vivantes, suspendues par les pattes autour de son cou : on imagine une belle danse de ces porteurs-là, dans un ballet de Diaghilew. A son cri, qui vient de changer, je devine que les poules sont vendues ; et maintenant il crie deux lapins blancs qu'il a été chercher, pareils côte à côte à deux maisons arabes qui se

* L'Italie avait alors des visées sur la Tunisie (note de 1961).

touchent. Les lapins vendus, est-ce fini? Mais le vieillard, infatigable, se met à crier une paire de chaussettes.

Moktar — seize ans — trône dans sa minuscule boutique d'épiciier comme une idole dans une niche; et les deux volets de sa boutique, qui fait figure de grand placard, se referment ainsi que ceux des retables. Autour de sa tête sont pendus des sortes de cierges entourés de papillotes multicolores, comme s'il vendait les objets de son propre culte. Il sort de sa boîte et y rentre par le seul moyen possible, en sautant par-dessus le comptoir, ce qui est léger pour une divinité, mais sans perdre ses babouches, et voilà qui, cette fois, témoigne bien de quelque talent plus qu'humain. Il s'en va, referme ses volets, et sur l'un d'eux je lis une affiche en grosses lettres : « Jeanne d'Arc contre l'Idéal. » Jeanne d'Arc contre l'Idéal!... Est-ce Dieu possible? Mais il s'agit de deux clubs de football.

Son jeune frère vient remplacer Moktar. Avant que j'aie deviné, à ses traits, que c'était son frère, je l'avais deviné au modelé de sa jambe.

Sidi-bou-Saïd, qui est un des bijoux de la Tunisie, passe pour être maintenu dans sa prospérité, et surtout dans sa beauté tout arabe, grâce à la magnificence du baron d'Erlanger, dont le palais le domine. Une femme me disait : « Personne ne lui en sait gré, ni même n'a pour lui sympathie ou respect. Je regardais sa main, tout à l'heure, qui tenait une cigarette : si lasse, retombant avec la paume ouverte, tandis qu'il faisait effort pour être aimable avec moi. Et je songeais : « Si cette main pouvait parler... »

Une dispute devant le fruitier. Que de gestes! Ils font ceux qui se battent; même l'un d'eux tire une de ses babouches comme pour la lancer; mais toujours cela s'en tient là. Le geste de dénégation, étonnant d'emphase, de celui qui élève ses deux mains à hauteur du visage, les *oppose*, paumes ouvertes (j'ai vu faire ce même geste, pour refuser l'aumône à un mendiant). Les apôtres dans *La Cène* du Vinci pouvaient sembler un peu trop excessifs : une trop belle étude de mains. Mais non, ces mains

plus qu'éloquente, un instantané de nos disputeurs en reproduirait tous les mouvements. Et quel art de la fausse sortie ! Dix fois un vieux raminagrobis sort du cercle à vive allure, avec des cris d'ara, et dix fois un assistant le cajole, le ramène. Dix fois le vieux, accroupi maintenant sur une marche, met son menton sur son poing, pour montrer qu'il boude. Et les assistants lui prennent le poignet, travaillent à le tirer de cette pose, comme si cela devait suffire pour qu'automatiquement cessât aussi sa bouderie.

Le muezzin chante la prière du soir, et le drapeau de la mosquée ondule, comme animé par le chant. Le ciel met des reflets bleuâtres sur une mule qui revient de l'abreuvoir, lustrée d'eau. Un ânon remonte la pente, le front bombé, l'œil rayonnant d'intelligence et de volonté ; va, petit, cela te passera. Tahar — neuf ans, — élevé parmi les mouches, pousse ses chèvres, qui s'arrêtent pour piller les oranges du fruitier, ses ânes qui viennent, entre les tables du café indigène, brouter les bouts de cigarettes.

Tout à coup, à gauche, du côté où débouche une ruelle, on entend les piaffements d'un cheval invisible, pleins de violence et de fierté. Sur la petite place, les femmes font des gestes effrayés, en regardant vers la gauche, comme les choristes quand ils voient des choses dramatiques se passer dans la coulisse. Les piaffements deviennent de plus en plus forts. Le cheval paraît, dansant, tenu en main par un Arabe, rapidement traverse la place, disparaît...

Mais j'ai eu le temps de voir qu'il était pommelé, couleur lie-de-vin, avec deux longs pompons jaune vif qui pendent. Et je reste le cœur battant, oui, le cœur battant — un cœur qui bat, — de cette apparition merveilleuse, comme si j'avais vu passer une péri ou un jeune démon. « Jusqu'au jour de la Résurrection, le bonheur est lié à la touffe de crins qui orne le front des chevaux. »

LA DÉCEPTION DE GRENADE

O palais rouge ! de contrées
lointaines je suis venu pour te
voir, te croyant un jardin au prin-
temps. Mais je t'ai trouvé comme
un arbre en automne.

*Vers arabes écrits par un Arabe
dans l'album des visiteurs de la
Alhambra.*

RIEN n'est plus commun que la vue de Grenade, prise des hauteurs de la Alhambra, et vers le Sud comme vers le Nord. Montrez au premier venu la carte postale d'une de ces vues, en en dissimulant la légende, et demandez-lui quelle ville c'est là, il vous répondra, que sais-je, Moulins ou Poitiers*. Il est juste d'ajouter que la Sierra Nevada, suspendant dans le ciel ses neiges pareilles à des nuages blancs, exalte ce prosaïque spectacle, mais encore ne la voit-on que par temps clair. Enfin les seuls bruits qui s'élèvent, lorsqu'on la domine, de cette cité fameuse dans la féerie, sont ceux des clairons et des mitrailleuses qui s'exercent hors de ses murs.

Les jardins de la Alhambra se composent de quelques fourrés modernes, la Alameda, agréables comme l'est toute frondaison, mais qui ne donnent pas plus aux sens qu'un coin du Bois de Boulogne, et d'une petite esplanade, en face de la porte d'entrée, sorte de square tel

* Quand *La Déception de Grenade* parut dans une revue, cette phrase causa une certaine émotion. Ces infâmes cyniques, avec leur rage de tout dépoétiser ! Mais j'ai lu depuis dans le *Journal* d'Eugène Delacroix : « Monté sur la tour de la Giralda (à Séville). Ses environs ressemblent à ceux de Paris. » (II, 198.)

qu'il y en a partout. Donc, un petit bois et un square, voilà au juste les jardins de la Alhambra. Le petit bois est hanté par les guides, dont heureusement le touriste français n'a rien à craindre, vu sa renommée de ladrerie, et poudré par une poussière qui rappelle les légumes de Fez et le parc du Belvédère à Tunis. Le square contient une perle, — notre seul souvenir délicieux de Grenade : une citerne où l'on puise pour vous une eau emportante de fraîcheur. On y voit aussi des pigeons, que le style noble, ici de mise, nous fera appeler ramiers.

L'autre perle de Grenade est le tramway qui mène à la Alhambra. Ce tramway est la consolation du voyageur, aux yeux duquel il compense tant de beautés attendues et absentes. Il monte par une rue trop étroite pour que deux véhicules y passent de front, de sorte que, chaque fois que le tramway rencontre une voiture, il fait machine arrière et redescend en bas de la rue. Les touristes peuvent ainsi, avant de partir, engager des paris sur le point de savoir combien de fois le tramway devra s'y reprendre avant d'accomplir sa performance. Ces petits jeux sont d'un grand secours en voyage, où rien ne saurait être dédaigné, qui peut nous aider à tuer le temps.

Enfin je serais ingrat si j'oubliais les bizarres quadrupèdes, appelés « lions » par courtoisie, qui soutiennent sur leurs derrières une fontaine d'albâtre de la Alhambra. Des conduits d'eau, sortant de leurs gueules, n'ajoutent pas à leur dignité. Une inscription, autour du bassin, nous assure qu'ils ne mordent pas. Ils n'y songent guère, ces honnêtes serviteurs. Les comparer aux lions devant l'Institut, ceux-ci avec leurs yeux si tristes (ils se disent que jamais, *jamais* ils ne seront académiciens; pourtant ils ont la bouche scellée : c'est un premier pas).

Les jardins du Généralife, eux, de l'extérieur sont totalement invisibles. Au contraire de ceux de la Alhambra, ils existent cependant. M. Washington Irving a écrit sur eux des pages fameuses, qui ne valent pas un pet de lapin. Il y a là quelques pieds carrés de jardins à l'italienne, cent fois inférieurs aux moindres jardins connus d'Italie. Ces bancs, ces buis taillés, ces pots de fleurs bien rangés sont la mort de toute poésie.

Bref, les jardins de Grenade ne peuvent être comparés

ni à ceux de l'Alcazar, à Séville, ni aux anciens jardins du Sultan, à Fez, ni au Jardin d'Essais, à Alger, ni aux jardins italiens. Il y eut ici, jadis, des jardins célèbres. Il n'y en a plus. Seulement, il faut qu'on le sache, et qu'on ne parle d'eux qu'au passé, comme des jardins de Babylone.

Quant à la Alhambra et au Généralife eux-mêmes, ils posent de façon saisissante le problème des reconstitutions. Le Généralife vous rabat parce qu'on ne l'a pas reconstitué, et que, le Généralife actuel, ce sont des communs délabrés. Et la Alhambra vous rabat parce qu'on l'a savamment reconstituée, que tout vous y paraît dater de la veille, et qu'ainsi vous avez l'impression d'être dans le très beau pavillon hispano-moresque d'une Exposition.

On voit que je n'incrimine pas l'administration espagnole des Beaux-Arts. C'est notre imagination qui est fautive. Et le Gouvernement italien n'est pas fautif si le Forum « arrangé » d'aujourd'hui nous accable un peu, tandis qu'une demi-page de Tacite nous fait venir le sang aux joues.

Je suis venu trois fois à Grenade, les deux dernières par acquit de conscience, m'obstinant, me répétant : « Il faut quand même arriver à tirer une goutte de cette vieille pelure d'orange ! » Toujours je comptais y rester une semaine, et toujours je repartais le lendemain. Encore, la dernière fois, passai-je l'après-midi du second jour dans ma chambre d'hôtel, par un temps radieux. En réglant la douloureuse, qui était réellement atroce : « On peut m'écorcher jusqu'au sang, me disais-je, guilleret, je me laisse faire. Il faut se laisser dépouiller prodigieusement, en signe de joie de quitter Grenade ! »

Avant même d'y être venu, je flairais que les villes célèbres devaient se tasser vite, comme les êtres. Mais j'étais loin de compte. Ces cités-courtisanes, aux noms enchanteurs, tout ce qu'elles peuvent nous donner, c'est le plaisir de les quitter. Il n'en est guère que je n'aie quittée plus tôt que prévu, et en lui criant un énergique : pour toujours ! Quand l'auto de l'hôtel nous mène à la gare, quelle volupté de les voir pour la dernière fois,

de penser qu'on va en être débarrassé à jamais! Ah! cela seul vaut le voyage. — Mais un jour ne viendra-t-il pas où je me dirai : « Comment est-il possible que j'aie abandonné ces lieux*? »

1928.

* Non, ce jour n'est jamais venu. Il y a vingt-cinq ans que je pense que mes dix années de voyage ont été une erreur. Il fallait les réduire à deux ou trois. Mais nos erreurs font partie de ce cortège que nous sommes (note de 1961).

JOURS D'ÉPREUVE

PREMIER contact avec N..., sinistre. Impossibilité de solitude. Deux Anglaises me disent : « Permettez-moi de vous demander ce que vous faites cet après-midi. Nous pourrions nous joindre... » Quand on a échappé aux petits Arabes, on tombe dans les Anglaises. Et comment leur refuser sans être impoli ? Loi générale : nécessité d'être impoli (donc détesté) si on veut être libre. A la salle à manger de l'hôtel, une aménité abominable. Plaisanteries de table à table. Et moi, qui n'ose plus lever les yeux de mon assiette, par crainte qu'on ne m'adresse la parole. Je remarque toutefois que, pour cent cinquante francs par jour, je suis servi par un garçon en pantoufles. Mais quoi, c'est le désert !

Horrible dilemme. Ou il faut naviguer seul dans l'oasis, poursuivi par une horde de guides et de gosses, ou avoir un guide « officiel » qui les tiendra à distance ; mais alors on est pris pour un Anglais.

J'ai beau savoir que personne ne me connaît ici, et qu'être pris pour un Anglais serait un titre de gloire, me promener à âne, avec un guide, et le Baedeker en main, parmi les ricanements des indigènes... non, impossible. J'aime mieux, errant solitaire, ne rien voir du tout.

Jusqu'à présent, une seule chose charmante. Un petit oiseau sans queue, et qui se met à l'ombre, sous mon fauteuil, dans le patio de l'hôtel, où les Anglais tentent de tuer le temps en lisant *The Garden of Allah*.

Et moi, avec Maurice de Guérin, Aristophane et Carlyle dans ma valise, quelle tentation de passer la journée à l'hôtel, à les lire ! Mais non, il faut voir l'oasis, les palmiers, les dattiers, que sais-je, mâcher la poussière, perdre mon chemin, me tourner le pied sur la pierraille, contempler le coucher du soleil, être mangé par les

scorpions, — enfin boire la coupe jusqu'à la lie. Je suis là pour ça, cré nom!

(J'adore cet oiseau sans queue et qui, natif du Sahara, n'aime pas la chaleur. Pauvre petiot, il s'est trompé de porte.)

Sur la terrasse de l'hôtel, sous l'œil du garçon (en pantoufles), devant une bouteille d'eau minérale (chaude), et une tasse de lait (concentré), je goûte enfin les délices de N..., c'est-à-dire tout ce qui est européen, tout ce que Paris m'aurait donné.

J'ai demandé à ce garçon — un Parisien, mais les Anglais croient qu'il faut lui dire : « Macache » — de m'apporter du papier à la salle à manger, pour écrire ceci. Il m'a dit : « Pas à la salle à manger. C'est *défendu* (textuel). Il y a un salon exprès. » Et comme je souriais, il a insisté : « La Compagnie a fait faire un salon exprès... » (textuel). Jusqu'à N..., le *compartimentage*! Et des choses qui sont *défendues on ne sait pourquoi*. Pour rien. Pour créer une gêne : but de l'humanité, qui *veut* porter sa croix, et invente toujours une quinzième station à ajouter à celles du Christ.

Un touriste, délirant de sociabilité, croit bon d'avertir le gérant : « Nous avons fait ce matin une promenade dans *le désert*! » Le désert! Parce qu'il est à N...! Toute sa vie, il dira qu'il a été dans le désert. Bien sûr, il s'est fait déjà photographier sur un chameau.

Un abrutissement prodigieux sur les visages des touristes dans le patio. Tous, sans exception, songent : « Ah! quand serai-je de retour à Paris (ou à Londres, ou à New York)! »

L'un d'eux s'en va, avec un casque colonial. Et croit-on que j'ai envie d'attraper une insolation? Mais porter un casque colonial à N...! Non, ça encore, impossible. Va donc pour l'insolation!

Au mur de la salle à manger, encadrés, des diplômes à ne savoir qu'en faire, qui n'empêchent pas le vin d'être de l'eau. Sur un buffet, des paradis d'assiettes colorées, mais vides, des théières, l'une à côté de l'autre, comme des locomotives, mais vides, et des cafetières, comme des girafes, mais vides. Et des saladiers, comme des belles-mères, mais vides. Le vide, toujours le vide!

quand toute salle à manger que l'on quitte doit être un champ de bataille, par les marques des ravages qu'on y a exercés. Mais il ne s'agit pas de champ de bataille, il s'agit du *désert*.

Personne ne m'impose moins qu'un monsieur qui se met en smoking pour dîner, au désert. Les benêts béent. Moi, je me dis qu'il faut qu'il ait peu à faire, et peu à penser, pour donner du temps et de l'importance à ces futiles « démonstrations ».

Il y a aussi, Français, un capitaine d'aventures, vrai ou faux, avec chech, tatouages, barbe à la marocaine, etc... Mais la seule alliance à son doigt me dissipe tout son prestige : c'est un couillon, ou je ne m'y connais pas.

Dans les palaces européens, le sourire ébloui des serveurs, comme si l'acte de vous servir était pour eux ce qu'est pour les Trônes la contemplation de l'Être infini. Mais, ici, le regard indéfinissable de gouaille des garçons tandis qu'ils apportent le café aux touristes prostrés : « Moi, si je suis ici, c'est parce que j'y gagne des pépètes gros comme moi. Sur ton dos, oui, sur ton dos, idiot, qui passes la journée à attendre qu'il soit l'heure du dîner et du coucher! »

Résumons. Si une oasis n'est pas un lieu de délices, ni un lieu d'action violente (les dissidents l'attaquent), ni un lieu de rapport (j'ai des dattiers), qu'est-ce?

Et quand on pense que le désert n'a été créé qu'en vue de l'oasis...

L'espérance du néant final, comme un endroit où l'on ne sera plus obligé de visiter des oasis.

FUMÉES

JE ne puis ni ne veux vaincre le mouvement qui m'arrête et me paralyse sur le seuil des lieux privés des Musulmans : je crains toujours d'être l'intrus, de les blesser. Le vainqueur au foyer du vaincu n'a pas un rôle commode, s'il est homme sensible. Je ne suis jamais resté que peu d'instants à la porte du cimetière d'El Kettar (à Alger), et n'ai jamais voulu y pénétrer au-delà de quelques pas.

Il y a un poncif sur le charme des cimetières musulmans. On ne trouve guère de femme du monde qui n'ait toute prête une ritournelle là-dessus. Ces tombes sans alignement, sans ordonnance et sans prétention, où il n'y a rien d'administratif, mais au contraire tout le désordre inhérent au génie de l'Islam; ces jeunes femmes qui parlent entre elles, assises auprès des tombes; ces vieilles qui parlent toutes seules; ces hommes qui fument; ces enfants qui se poursuivent : toute cette animation douce, et qui en fin de compte fait une grande solitude, a sans doute son charme, mais surtout elle nous donne une bonne leçon, en nous disant que la mort n'en mérite pas davantage. Et ces tombes diminuées ne sont-elles pas encore trop? Pourquoi des tombes? Le monde respecte trop la mort, pour le peu qu'il respecte la vie.

Le grand horizon d'El Kettar, sans être beau à proprement parler, agrandit la vue et la pensée, mais ne les mène pas à l'idée de l'infini. Et les fumées qui montent, là-bas, de la vallée des vivants, émanées de matières basses et pour les fins les plus triviales, ne sont pas différentes des fumées que l'âme et l'esprit de l'homme élèvent à partir d'une tombe. Fumées. Fumées.

SUR LE GRECO

QUEL chroniqueur a rapporté du Greco que sa conversation était ennuyeuse, qu'il lui arrivait de rester assis pendant des heures sans souffler mot? Certain maréchal de France aime à répéter, dit-on (à la grande admiration du populaire) : « Je suis un aristocrate. » Un véritable aristocrate, par la naissance ou par la qualité humaine, se fera hacher plutôt que de prononcer une telle parole. On aime à penser que le Greco, homme privé, s'efforçait de donner l'impression d'être « comme tout le monde ». Et même, qu'il ait pu paraître à l'occasion un peu abruti, n'est pas pour me déplaire.

Il se rattrapait d'ailleurs, et on se rattrapait, avec sa peinture. Il est instructif de le voir, en tant que peintre, accusé par les gens de son temps dans les propres termes dont on se sert pour accuser un artiste original contemporain (et les mêmes accusations contre son ami Gongora). Pacheco et Palomino lui reprochent d'être une source de scandale; ils lui prêtent le désir de « se singulariser et d'étonner à tout prix », de vouloir se montrer original, fût-ce par l'absurde : c'est là, très précisément, le « vous cherchez à épater le bourgeois » des bourgeois d'aujourd'hui. Ils traitent aussi nombre de ses œuvres de « ridicules ». Philippe II refuse son *Saint Maurice*. Et tout artiste de 1929, inquiet si tels pays d'Europe ne vont pas vers un certain enchaînement de la pensée et de l'expression, apprendra avec satisfaction que le Greco fut menacé d'emprisonnement s'il ne supprimait pas certains personnages de son *Christ au Calvaire*, qui déplaisaient au chapitre de la cathédrale de Tolède. « Un génie est un accusé », écrit Hugo.

Moqué dans le style troupeau, Greco répond dans le style phénix. « Aussi vrai que le chiffre du paiement est inférieur à la valeur de mon sublime ouvrage, mon nom passera à la postérité qui récompensera mon travail et

en glorifiera l'auteur comme un des plus grands génies de la peinture espagnole » (pièces du procès de 1586 à propos du paiement d'*Orgaz*). Voilà qui, sur l'heure, dut paraître également bien « ridicule ». Mais nous, nous disons avec Gœthe : « Et comme ce qu'on appelle vanité ne me blessait jamais (chez les autres), comme au contraire je me permettais à moi-même d'être vain, c'est-à-dire de laisser voir sans hésiter ce qui me satisfaisait en moi... » Il s'agit, en effet, toujours et uniquement, *de voir et de dire ce qui est*. Ce qui est, c'est que le Greco et Gœthe sont des personnages éminents. Qu'ils s'en rendent compte, il n'y a qu'à les en louer : c'est qu'ils sont clairvoyants. Et qu'ils le disent, pourquoi non ? C'est comme s'ils disaient : « Cette table est ronde », d'une table qui l'est.

Dialogue crispé, dialogue immuable et éternel entre l'Artiste et le Public ! Crispation qui par moments se détend : Greco ne crache pas sur les commandes, et par moments il fait ce qu'il faut pour se rendre *possible*, tout en restant lui-même. Mais le mot que nous retiendrons, de l'aigre dialogue, c'est la réponse du Crétois à certaine critique : « Je sais ce que je fais. » Ce mot est la devise de tout artiste digne de ce nom. Et il suffit.

Titien, Velasquez peignent pour peindre. Le Greco se met fortement dans son sujet. Il est ému, et moi, qui ne suis pas critique d'art, tout ce que je lui demande est d'être ému à mon tour. Et il m'émeut avec *Orgaz*, le *plan de Tolède*, le *Cardinal Guevara* ; surtout, avec le *Capitaine Julian Romero*.

Je néglige ici le *plan de Tolède*, et n'ai pas à en donner les raisons. Je néglige *Guevara*, chef-d'œuvre du portrait, mais peut-être n'est-il pas très difficile de réussir le portrait d'un Grand Inquisiteur, quand celui-ci a le bonheur d'avoir la tête de l'emploi. Pour une fois, le Greco a trouvé un modèle digne de lui. Car, loin que les modèles de ses portraits d'hommes m'imposent, qu'on prétend si représentatifs de la hauteur et de la spiritualité du « siècle d'or », c'est leur expression de médiocrité qui me surprend et me déçoit. D'*Orgaz* on a tout dit, et plus qu'il n'en faut. J'entends par là qu'autant il est juste de remarquer, à propos de cette

œuvre, la souplesse picturale du Greco, sa maîtrise dans le réalisme et son originalité dans l'irréalisme, sa faculté de satisfaire ou de choquer à volonté, et dans le même tableau, les esprits académiques, autant c'est excès que partir de là pour le qualifier d'artiste *bifronte*, pour lui appliquer ce qui a été dit de Gongora, qu'il y avait en lui « un ange de lumière et un ange de ténèbres ». Laissons cette dualité ou cette multiplicité à une autre famille d'artistes. Les personnages du registre inférieur d'*Orgaz* appartiennent au même monde que les personnages du registre supérieur. Cette œuvre est une, comme est un (dans la mesure où un homme peut être un) celui qui l'a exécutée.

Mais le sommet de l'œuvre, du moins selon ma sensibilité, c'est la présentation de Julian Romero par le chevalier aux fleurs de lys. Voici Greco, plus encore qu'ailleurs, *maître d'élévation*. Cet agenouillé et cet autre personnage dont on pourrait croire qu'il le relève, n'est-ce pas don Rodrigue de Castro et Carranza, archevêque de Tolède, quand ils dansent ensemble la grande pavane de Jésus-Christ? La figure qu'ils en exécutent est si belle qu'il me faut la décrire, bien qu'étrangère à mon sujet. L'Inquisition a envoyé don Rodrigue accompagner Carranza, en apparence pour lui rendre honneur, en réalité pour le garder à vue, et l'arrêter s'il le juge bon. Au moment que Rodrigue se décide enfin à arrêter l'archevêque, il s'agenouille et lui demande pardon de ce qu'il va faire. Et Carranza, doucement, le relève. Cette scène sublime est sans rapport avec celle qui est traitée par le Greco : il s'agit ici d'un certain capitaine Romero, que présente à Dieu — symboliquement — un chevalier à l'identité mystérieuse. Jamais, il me semble, n'a été rendu de façon aussi poignante le « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ». L'imploration des yeux, l'abandon des bouches (chez ces deux chefs de guerre! des bouches à être communies avec un peu de terre et d'herbe), le geste si fraternel du chevalier (comme il l'enveloppe bien, son orant!), les mains de l'agenouillé, belles comme un beau destin, tout fait flèche et atteint son but. Enfin une peinture catholique qui atteint son but : elle élève et elle édifie. L'auteur nous fait grâce cette fois de sa vision céleste. Le surnaturel n'est plus évoqué ici par les grossiers moyens

chers au Greco; cette déformation du corps humain qui non seulement est une offense pour la plus belle création de Dieu, mais est contraire au dogme, selon lequel les corps ressusciteront dans l'état de leur plus grande beauté. Les deux suppliants du *Romero* sont le réel, car, ces expressions que leur prête le peintre, il est plausible qu'à quelque moment ils les ont eues, telles strictement que les voici; et en même temps ils transcendent le réel. Ils sont humains au possible; et en même temps ils réfléchissent le divin. Notons encore que ce n'est pas ici un roi ni un prince qui revêt une robe de pénitent, qui s'applique à s'abaisser et y met, sinon de l'ostentation, du moins une pointe de pose. Ce n'est pas non plus, comme le *Saint François* de la collection Zuloaga, une sorte, si j'ose dire, de spécialiste de l'humilité. C'est le capitaine Romero, autrement dit le capitaine Durand, qui offre son petit bagage de hauts faits patriotiques, et tout son séculier subalterne, — le vôtre et le mien. Il n'est pas fastueux, son manteau est sans dorures; et je ne sais quoi me dit qu'il n'est pas très intelligent. Mais tout ce peu, il l'étale aux yeux de son juge avec une confiance lumineuse et il dit, comme s'il y avait eu dans sa vie autre chose que de la candeur militaire : « Pardonnez-moi, pauvre pécheur. » Et celui qui le présente, d'un geste si tendre, dit, comme le garçon du *Songe* le dit pour son camarade abattu : « Mon Père, je vous le présente, ce frère... » Et n'ai-je pas eu un jour cette sorte de visage qu'il a?

Les chrétiens font reproduire sur les images mortuaires de leurs proches des tableaux d'une qualité souvent douteuse. Comment n'ont-ils jamais pensé à y faire reproduire cette œuvre-ci? Et, notamment, sur les images des soldats tués?

Il y a le réel et il y a l'irréel. Au-delà du réel et au-delà de l'irréel, il y a le profond. C'est le profond que me suggère *La Présentation du capitaine Romero*.

LE SABLE ET LA CENDRE

L'OASIS! Eh bien! voici arrivé le moment de faire de la littérature. Qu'est-ce que j'attends?

Ma marche, scandée par les *clocs* des crapauds qui sautent dans l'eau à mon approche, se fait entre le double peuple, seigneurial, des palmiers haut dressés, et serf, des arbres à fruits, que nous ne disons pas fruitiers à cause de l'assonance. Mais les arbres à fruits ne sont pas émus par le vent, corroborant notre comparaison, puisque, dans les guerres féodales, ne se mettaient en branle que les seigneurs. Le vent incline ensemble toutes les palmes dans la même direction, comme des journalistes qui ont reçu un mot d'ordre. A mes pieds, le paysage est fait de crottes de biques et de chameaux (celles-ci en monticules extrêmement imposants) et de mandibules de mouton. Les palmes les plus basses des troncs sont desséchées et jaunes, parce qu'elles sont les plus anciennes : frères, il faut mourir. Un oiseau s'envole, suivi par son ombre. Parfois deux figuiers opposés entrelacent leurs feuillages par-dessus l'allée, suggérant toutes sortes de choses légitimes ou illégitimes. J'ai choisi les illégitimes.

L'oasis n'a aucune odeur, je dis bien : aucune, sinon, par bouffées, celle de l'excrément humain, et l'odeur de goudron des chameaux qui vous croisent, odeur qui rappelle le cher et horrible Paris d'août. Ces chameaux me réconfortent. Non, jamais, quoi que je fasse et quoi qui m'arrive, je n'aurai l'air aussi stupide que vous, chameaux.

Ne voulant pas demander ma route, voulant avoir l'air d'être un habitué, de crainte d'être poursuivi par des hordes de gosses quémandeurs, je vais au hasard, mais mes pas me ramènent toujours, immanquablement, sans que je le veuille, au quartier des prostituées : il doit y avoir de la métaphysique là-dedans. Quelquefois un gro-

gnement rauque, un cri de bête : c'est une femme qui me hèle. Mais je l'aperçois à peine, je ne la devine qu'au bruit de ses bracelets. Sous mes pieds, une grenade entr'ouverte, montrant à l'intérieur son fruit rouge, semble avoir été placée là par un hasard immodeste : encore la métaphysique. Une petite fille, elle aussi fruit fendu et défendu, est assise à l'orée du quartier, dans l'auge d'une fontaine, comme Moïse dans son panier. Bonjour, ma petite fille. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

Vous voudriez bien savoir ce qu'on entend dans ce lieu béni. Je vais vous le dire : on entend des phonographes. Ce sont les phonographes du quartier réservé : la musique adoucit les mauvaises mœurs. Il y a quand même un petit orchestre couleur locale : le bruissement des hautes palmes que le vent remue, semblable au bruissement de la mer, des cris de corbeaux, des gazouillis d'oiseaux. Ça, c'est pour en haut. En bas, continu lui aussi, le bruissement des eaux courantes, des abois de chiens (chiens émaciés par l'atonie intestinale), un chant de coq, les claques des batteuses de linge, le (je ne sais pas comment ça s'appelle) des grillons, les protestations éternelles des cabris et des chameaux. Mais enfin, dans tout cela, ce sont les phonographes qui sont importants.

Quelquefois, quand je monte sur la dune contiguë à l'oasis, et qui la surplombe, ces oiseaux que je domine deviennent alors un peuple terrestre.

L'oued est rose vomî-de-vin, bordé d'ânonS rêveurs. Les oiseaux s'y baignent. Des nègres dansent une danse étonnante sur des paquets de linge qu'ils viennent de laver : ici encore, quel dommage que Diaghilew n'ait pas vu cela ! Quelquefois la tache, d'un roux ou d'un jaune violent, d'un régime frais de dattes, prêt à être mangé. Un chat à figure de star.

La nuit close, j'ai repris le chemin de l'oasis. A un endroit où les lézards étaient si nombreux et incoercibles que les enfants, à quatre mètres du mur, s'asseyaient par terre sur un rang, pour les bombarder à coups de pierres, comme au jeu de massacre forain, il n'y a plus ni un lézard ni un enfant. Un fondouk est allumé ; une humble bougie y met des ombres immenses. Elle est la seule lumière dans toute l'oasis, comme le fanal au mât d'une barque invisible, sur une mer nocturne. Une tortue d'eau, portant un pétale rose sur sa carapace, et qui

ne se doute pas que ça lui donne l'air prétentieux, un bourrin rêveur, qui n'a même pas la consolation de savoir qu'il mourra un jour, sont les uniques compagnons de ma mélancolie.

Comment saurais-je que je ne suis pas heureux, si je n'avais cassé, avec une force que je ne me soupçonnais pas, l'extrémité de la branche d'un figuier au tronc pâle, et si ensuite je n'y avais mordu, avec une même force? Cet autre monde — le monde du non-bonheur — soudain révélé par ce cassement et par cette morsure, Dieu sait de quoi vous y seriez capable!

Voici l'heure de la flûte arabe, voici l'heure où du fondouk monte et descend un chant « andalou », d'abord avec l'ondulation douce des dunes, mais soudain, arrivé à sa pointe, il me perce d'un coup de lance : c'est l'exil hors du royaume de Grenade, c'est la misère nomade et non nomade, tout ce qu'on n'a pas et n'aura pas, tout ce qu'on a eu et n'aura plus. Le sable qui crisse sous mes dents est de la cendre. Je voyais tantôt le petit cimetière de l'oasis : des gens qui n'ont rien été ni rien fait survivront, par une mauvaise pierre, à tout ce que j'ai été et donné. La page où je vais noter cette rêverie du sable et de la cendre rejoindra dans l'oubli les paysages d'Islam de Loti et les paysages d'Espagne de Barrès, et tant d'autres de mes livres où je me suis vidé, comme une fleur que vous arrachez violemment se vide de son suc dans votre paume : obturée sans recours par l'oubli comme une source obturée par le sable. Rien n'ennuie plus les hommes, la mode passée, que la description d'un paysage, persillée ou non de la description d'un « état d'âme ». On en dit — comme ça — : « C'est si joli ! », puis on la jette ou l'égare, et c'en est fait pour l'éternité.

LE DERNIER RETOUR

*Et cum dicere cæperit, agnoscamus
ibi nos esse.*

Et quand il aura commencé à parler, nous nous reconnaitrons dans ce qu'il dit.

SAINT AUGUSTIN,
Enarr, in ps. LIX.

MON Dieu, que de choses ne valent pas d'être connues ! On a écrit : « L'utilité des voyages, c'est d'élargir sur la carte les terres où nous n'avons plus envie d'aller. » Ainsi de tout. L'amour, l'aventure, la liberté, les avoir connus, cela sert à quoi ? « Terres où nous n'avons plus envie d'aller. » Et la lecture, hélas, d'un certain nombre de « chefs-d'œuvre » ? « Terres où nous n'avons plus envie d'aller. »

Le manque de désir brûle une âme, hier brûlée par le désir. Comme ces plaines où paissait tout à l'heure la horde des taureaux, qui s'est écoulée avec le soir, nous voyons brûlées et désertes, à l'infini, ces plaines où paissaient jadis les troupeaux beuglants de nos passions.

Je suis arrivé à la limite de ce que je pouvais dans le sens de vivre (j'entends : vivre ardemment), au point où il faut tout changer. Je ferme la vie comme on ferme un livre. Je ferme ce temps où j'ai été moins heureux dans la liberté que je ne le fus un jour dans la contrainte, dans le désordre que dans l'ordre, dans une possession vaste et multiple que dans une possession resserrée. Quand l'âme, toute tremblante de sa déception, comme un homme qui croyait qu'une femme allait venir, et elle n'est pas venue...

Mon malheur est de souffrir, aussitôt que je ne jouis plus : pas d'état intermédiaire. Une petite Syracusaine

me disait : « Quand je ne peux pas m'amuser, je dors » ; elle restait au lit, les dimanches où elle n'avait pas d'argent à gaspiller. Oui, plutôt le non-être que le non-plaisir.

Une âme excédée d'elle-même aspire à se perdre de vue. Dans quoi s'anesthésiera-t-elle ?

Dans l'ambition ? Mais si sa vanité est morte, comme un nerf coupé ? Quelle lumière sur le monde, que la vie trébuche — et chez certains se fige — quand elle n'est plus soutenue par la vanité !

Dans la cupidité ? Mais si ce qu'obtient l'argent ne vous fait pas envie ?

(X., n'ayant de cette somme nul besoin, demande à Y. cent mille francs. Les gagner, pour les rembourser, lui occupera un peu de temps. A voir cette démarche, je me demande si, parmi les hommes qui cherchent avec tant d'âpreté à gagner de l'argent, beaucoup ne le font pas à seule fin de se distraire d'eux-mêmes ; bref, par désolation.)

Dans une œuvre, si elle est une âme créatrice ? Se retirer dans son œuvre ? Soit, si l'œuvre n'est qu'un prétexte. Je comprends aujourd'hui la sombre attirance qu'exerce sur les hommes le travail*.

Je suis des trois premiers siècles. Le monde adore le Soleil, et il va se faire chrétien. Je souffre de la souffrance de Pan avant qu'il se fasse chrétien, quand l'Orient lui a tourné la tête.

Le tableau de Signorelli appelé *L'École de Pan*, et que j'ai toujours appelé *La Tristesse de Pan*. Si jeune, et quelle mélancolie, sous sa lourde couronne de joie !

Ferrero a un bel essai sur la tristesse des Romains du temps d'Auguste. Flaubert écrit qu'à aucun moment du monde l'homme ne fut aussi seul, entre les dieux auxquels il ne croyait plus, et le dieu auquel il ne croyait pas encore. Pater dit qu'il n'est aucun accent de mélancolie que la fin du paganisme ait ignoré.

* *La Rose de Sable*, long roman « social » qui me demanda deux années de travail assidu, et qui fut mis en chantier quelques mois après la composition du *Dernier Retour*, fut-il l'aboutissement de la crise que reflète cet essai ? Je ne saurais dire. C'est une hypothèse qui me vient à l'esprit aujourd'hui (1961).

Le monde païen est triste de ne pas souffrir, autrement que par la satiété*. L'âme se réveille et a faim, et de quoi se nourrit l'âme? De sacrifice. Le monde païen en a assez de souffrir par la nature, il veut souffrir par la contre-nature. Il accueille ceux qui la prêchent.

Malheureux demain dans le renoncement, il l'était hier dans l'accomplissement. Il ne s'est agi que de passer d'un malheur à l'autre. Mais alors pourquoi bouger?

Parce que tout changement est une espérance. Aussi, parce que souffrir par le renoncement donne une joie que souffrir par l'accomplissement ne donne pas. Joie à quoi? Joie à l'âme.

Le christianisme a pu apporter quelque tristesse. Il a apporté aux âmes moyennes (les grandes la connaissent déjà) une joie nouvelle : tout l'Eldorado de la haute souffrance, avec les revanches subtiles du sacrifice, et les reprises surnoises de l'orgueil.

Dans le vaste univers, pensais-je, il n'y a que la nature qui ne soit pas digne de risée. Digne de haine, souvent. Mais non pas de risée. — Et, au-dessus d'elle, la honteuse fumée, la fumée obscène que font les croyances des hommes, la pensée des hommes, le tumulte des hommes, couverts par les roulements du néant.

Tenter de s'unir sans cesse davantage à la nature, ce qui se fait partie en se disant toujours oui à soi-même, partie par certains actes, je ne m'en suis pas fait faute. Mais le bon soleil, un vallon velouté, ce bœuf salivant d'extase, la chaleur élastique d'un sein ne peuvent fournir qu'une réponse incomplète. S'il m'arrive un jour d'être dans une disposition où je tiens pour secondaire le plaisir que me donne le bol de lait que je bois à mon réveil, le lait ne le sait pas, et n'en est pas triste. Mais moi je le regarde avec tristesse en voyant qu'il est insuffisant, et qu'il ne s'en doute pas. Au point de vouloir parfois qu'il s'en doute et qu'il soit triste, et de le baiser par pitié avant de le boire. Pauvre lait, il me donne ce qu'il peut. « Pauvres corps, ils m'ont donné ce qu'ils ont pu** »

* Quelles qu'aient été les limitations de la personnalité et de la liberté dans le monde antique, limitations sur lesquelles on n'insiste pas assez. Elles feraient un sujet de thèse bien tentant.

** Quelqu'un qui lit ces pages, et qui a vécu, me dit : « Il vous

L'enfer de la facilité.

Il faut à toute force briser ce cercle, trouver des façons de s'élever, et s'y *cramponner*. S'attacher à quelque chose, c'est-à-dire se faire attacher au mât.

Avoir tant donné à ce qui est indigne. Donner un peu à l'honnêteté.

Avoir tant donné à la nature, donner à la contre-nature. Y entrer carrément, et ne pas chercher sa satisfaction.

Retrouver la folie.

Il faut se sauver, et il faut se sauver sans croire*!

De nombreuses tribus marocaines prennent le fusil pour défendre un Islam auquel elles *ne croient pas* et qu'elles *ne pratiquent pas*. Que cela a d'étendue!

Il faut se sauver, et il faut se sauver sans croire! Il faut se donner, et il faut se donner à ce qu'on n'aime pas!

Quelqu'un me disait : « Devant l'hypothèse de la non-immortalité de l'âme, je suis comme devant un mur, comme devant le podium des cirques romains, contre lequel des lions mourants se dressaient, les griffes glissantes, cherchant une issue à la mort. » Je lui répondis que la création, elle aussi, quelquefois est un mur, contre lequel on se dresse sans pouvoir se prendre, pour aimer.

Il faut aller chez les hommes, et y être plus humain, alors que « plus je vais chez les hommes, plus j'en reviens inhumain » : l'inoubliable mot de Sénèque.

Il faut peut-être « servir ». Moi qui ne peux pas et ne veux pas servir. Moi qui ne puis écrire sans dire non. Qui suis forcé de toujours dire non.

Il faut rechercher des devoirs, et il faut les aimer. Aimer ses devoirs! Épouser une cause (idiote par nature) en l'élevant jusqu'à soi, comme les rois de légende épousaient les bergères. Mais pourquoi prendre les autres pour fin, alors que, par ce même mécanisme, vous devriez à votre tour leur servir de fin? A quoi bon ce chassé-croisé laborieux, — cette chinoiserie? Que chacun s'oc-

a fallu cinq ans pour découvrir que la nature ne donne pas une réponse suffisante. Il ne vous faudrait pas quinze jours pour reconnaître que la Grâce en donne une moins suffisante encore. »

* Ces mots « se sauver » et « croire » ne sont pas pris ici au sens chrétien.

cupe de soi. Est-ce que *soi* m'en vaudrait pas la peine, ce *soi* qui fut pour les Anciens le but suprême, qui est pour les chrétiens « le temple du Saint-Esprit » ? (la charité est autre chose, jaillie du cœur. Mais n'a pas la charité qui veut).

Et est-ce que *soi* n'est pas ce que *soi* connaît le mieux ? Qui vous garantit que, vous y efforçant, vous travaillez au bien des autres ? Prétendre faire leur bonheur, quelle outrecuidance ! Se fier à ses bonnes intentions, quelle naïveté ! Les moyens de leur bonheur, ils en ont le flair plus que vous.

Il faut se monter la tête : jolie besogne.

Il faut se tirer soi-même de cela où l'on s'enfonce, comme le clown se tire par les cheveux lorsqu'il veut se remettre debout : fameuse clownerie.

J'étais au bon soleil, dans une prairie fière de ses fleurs, mais j'en ai assez, assez, assez ; il faut en sortir. Cependant ma seule issue est dans une forêt abominable, pleine d'une obscurité qui me fait peur : jouissances de l'esprit et de l'amour-propre, genre sublime, service social et sociabilité, qui sont l'un et l'autre désir de plaire.

« Je m'éveille pour faire ma tâche d'homme. » (Marc-Aurèle.) Oui, cela est noble. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Il n'y a pas de « tâche d'homme ».

Et quelles affreuses félicitations à supporter ! Touché par les pattes sales de la gloire.

Cette pente chez moi à l'effacement, ce besoin sauvage d'être oublié et tenu à l'écart, aussitôt que j'ai fait un peu de bruit, ce souhait ou plutôt cette volonté — tout préparé en vue de cela — d'avoir une mort de pestiféré. Toujours prendre la tangente ; c'est vraiment mon pli invétéré. Dans la mort comme dans la vie.

La chair était un lion qui tournait dans sa cage. La pensée est un écureuil qui tourne dans sa cage. On dit que la chair est triste. Oui et non. Mais l'esprit est triste. La vie de l'esprit, cette mort. « La gloire, ce deuil éclatant du bonheur. » La pensée, ce deuil grisâtre du bonheur. On dit que la chair est poussière. Et les constructions de l'esprit, non ? Leur poussière nous cache le monde, qu'elles prétendent montrer. — Quant aux jouissances de l'amour-propre, elles ne valent même pas d'être jugées.

Dans le plaisir, on ne se demande pas : à quoi bon ? Le ferait-on, la chair répondrait, avec quel élan : « Comment, à quoi bon ! Bon à moi, pardi ! » Mais, dans le monde où j'entre, la question se pose à chaque pas, inéluctable. La réponse elle aussi est inéluctable. « C'est complètement inutile. Ce n'est qu'une façon de tuer le temps. »

« (Jules César), né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisait, il ne pouvait mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. » La Bruyère ne s'est peut-être pas lui-même rendu compte à quel point il disait *le dernier mot*, en disant que la conquête du monde était une façon de passer le temps.

La formule : « Restant bien entendu que tout cela est sans importance » devrait être ajoutée d'office à la fin de tous nos discours, et, s'il se pouvait, de tous nos actes, comme les auteurs arabes finissent leurs chapitres ou leurs anecdotes par la réserve rituelle : « Mais Dieu connaît mieux la vérité. »

Il faut à toute force sanctifier tout cela, faire avec cette mort de la vie.

Ici la nature, dont il faut sortir. Mais on n'en sort que dans la grimace. Vivre dans la grimace, quand on est né avec cette infirmité, de ne pouvoir être que ce qu'on est !

De ne pouvoir dire les choses que telles qu'on les sent, ou telles qu'elles sont, au milieu de ces milliards et milliards de gens qui disent ce qu'ils ne sentent pas, ou ce qui n'est pas.

La « bonne sœur », à notre chevet, quand nous sommes malade, ce n'est pas la religieuse ; c'est la maladie elle-même qui est la bonne sœur. La maladie nous montre à quel point nos intérêts dans le monde sont factices. Toutes affaires sont brusquement interrompues, abandonnées à vau-l'eau, — et voici que ces choses qui s'éloignent, deviennent fantômes, je m'aperçois qu'elles prennent la vraie place qu'en réalité mon esprit leur assigne. Je m'aperçois qu'avec l'apparence d'entrer dans un état anormal j'entre au contraire dans ma norme, et que ma patrie est le détachement. Par faiblesse je restais dans la grimace : je m'évertuais à *faire comme tout le monde*. Et la nécessité, qui me fait violence, me jette dans ma vérité malgré moi.

La simulation par laquelle nous feignons de nous prendre aux choses, quand on la voit pour soi dans l'avenir, quelque trente années de cela, c'est affreux. Trente années dans une sape, sans air, sans lumière, à peiner durement, en sachant qu'on ne débouchera pas. Cela n'est même pas pur; tout ce sublime semble tenir sur une petite pointe de vanité. Notre raison nous dit : « La vérité est de ne rien vouloir d'autre que ce que veut le petit chat. » Mais le monde croirait que c'est par impuissance. « Qu'a-t-il fait de sa vie? » Alors nous nous piquons, nous serons sublime, nous n'avons pas le courage de n'être que chat. Bien des fois encore notre sublime se détraquera; nous tenterons de le remonter avec différentes clefs, la clef de la vanité restant toujours la plus sûre. La mort nous prendra enfin dans le sublime ou dans une panne de sublime, sans que nous sachions seulement dans quel ordre il nous plairait qu'elle nous inscrivît, celui de la nature ou celui de la spiritualité, et si nous voudrions mourir, comme l'un, d'un accès de rage, ou, comme l'autre, en transmettant le mot d'ordre *Æquanimitas*. Nous nous arrêterons selon qu'il se trouvera, sur le noir ou sur le rouge; et nous mourrons au hasard, comme nous avons vécu, soit dans une cote mal taillée, soit dans une disposition d'un instant.

Nous ne sommes pas héroïque en vue du qu'en-dira-t-on; nous le sommes en vue de nous-même. Mais si nous devons n'exister plus dans trois quarts d'heure, faut-il, à ce moment encore, nous contraindre avec douleur pour nous plaire à nous-même durant un temps si court? Je conclus qu'il faudrait voiler la mort, et que, derrière le voile, on y pût être soi en toute tranquillité.

Un homme meurt, pendant que les domestiques et la garde volent ses objets, et son meilleur ami ses notes intimes, pour les tripatouiller. Il a demandé à ne recevoir pas les sacrements; on les lui a donnés, de force. Il a demandé à être porté tout droit du lit funéraire à la fosse commune; on lui fait un enterrement religieux. Il y a dix personnes à cet enterrement, et trois au cimetière. Cet homme, c'est moi, dans quelques années. Mais qu'importe que des « dernières volontés » ne soient pas accomplies! Vous prenez l'être humain bien au sérieux.

Chercher, en sachant que le problème est insoluble; servir, en souriant de ce qu'on sert; se vaincre, sans but

et sans profit; écrire, dans la conviction profonde que son œuvre n'a pas d'importance; connaître, comprendre et supporter, en ayant toujours devant l'esprit l'inutilité douloureuse d'avoir raison : il faut pourtant que je m'apprenne à trouver là de quoi prendre mes hauteurs et me soutenir au-delà de moi-même.

Par le moyen de quoi? Par le moyen de l'âme, c'est-à-dire de la folie. « J'embrasse l'absurde. »

O âme!

Mais je garde une patte posée sur tout ce que j'abandonne. Je n'ai plus rien à tirer de ce vieil os écuré. Toutefois, qu'on n'essaie pas de me le prendre. Je serais encore capable de mordre.

Grâce ou nature? L'aile ou la cuisse? comme on vous demande dans les restaurants. — Les deux! je ne devrais pas avoir à vous le dire. Grâce et nature alternées, mais sur un rythme assez rapide pour qu'on n'ait pas le loisir de renier injustement celui de ces états qu'on vient de quitter, dans l'autre, comme il y a tendance à le faire quand le rythme d'alternance est lent. Voleter de l'un à l'autre comme l'oiseau entre terre et ciel.

Étant toujours d'un monde et de l'autre en même temps, je peux toujours dire à peu près sincèrement : « Pour qui me prenez-vous? »

Dans la guerre nous avons fait l'accord de la nature et de la grâce*.

La nature en défendant notre corps, préoccupation constante, en vivant sous la terre, sous le ciel, en attaquant et tuant, en donnant un plus grand prix aux satisfactions animales, décuplées par la privation : le manger et le boire, le dormir, le repos, la volupté.

Et la grâce dans tant d'austérité et de souffrance, plus ou moins consciemment offertes. Pour certains, le geste le plus misérable, porter les « bouteillons », épuré. Non pas précisément aimé, sauf au début, mais du moins reconnu *dignum et justum*. Et enfin cette offrande si simple : vouloir donner sa vie est le péché mignon des jeunes gens bien nés.

* Grâce est du vocabulaire chrétien. Surnature peut prêter à confusion avec le « surnaturel » des sciences occultes. Contre-nature n'a pas bonne mine. Folie m'est trop personnel. Mais est-il personne à qui échappe ce qui est commun à toutes ces expressions?

Une phrase de Montalembert cingle vers moi comme un oiseau : « J'ai pour l'avenir tout un plan de sacrifices qui me plaît. » Ils seront inaperçus du monde, qui ne sait pas ce que j'ai possédé.

Elle cingle vers moi comme la colombe de l'arche; elle m'apporte un rameau; elle me dit que, dans la nuit sinistre où je suis, il y a quelque part une terre ferme avec une verdure nouvelle. C'est cette terre qui est une terre de sacrifices.

Autre phrase, du *Lysimaque* : « Ce moment fut celui du retour de sa grande âme. » Je ne la redis pas sans trembler.

« Ayant tout obtenu, il me semble que je renoncerais à la liberté même*. »

Avec une espèce d'épouvante, je vois revenir sur moi la sombre mer, dans son reflux, de tout ce que depuis cinq ans j'ai rejeté.

Je me sens envahi par tout ce que j'ai été jadis et que j'avais cessé d'être. Quel envahissement!

Hélas, Properce a tort : Prométhée, en modelant l'homme, n'a pas oublié l'âme.

Surmonter son dédain.

Ne plus plaisanter.

O âme, reviens à toi du fond où tu t'es retirée!

Un jour viendra où toutes ces raisons de trouble, en moi si impérieuses, me seront comme une femme qu'on a aimée et qu'on n'aime plus. Je ne saurai même plus retrouver les points de vue d'où elles m'apparaissaient. Elles seront remplacées par d'autres raisons de trouble, aussi obsédantes, aussi prêtes à se défaire comme des fumées.

Fixer la fumée, le faut-il?

Cette nuit, je me réveille, et une pensée me vient. Je ne la note pas, me rendors, et au matin il n'en reste plus trace. Si j'avais fait un geste, elle devenait de l'imprimé, courait le monde, m'était imputée ma vie durant, me survivait peut-être. Mais je n'ai pas étendu le bras, et elle est rentrée dans le néant. — Puisqu'elle n'avait pas plus de force, n'ai-je pas eu raison de ne pas étendre le bras?

* *La Petite Infante de Castille.*

Tout ce que je dis là est partout, traîne partout. Si j'ouvre n'importe quel livre, au hasard, m'y voici. Les jaillissements de ma substance et mes vicissitudes les plus intimes. Mon bien propre, qu'étiez-vous? Qu'avais-je besoin de moi-même? Mes idées, il n'y avait qu'à les prendre : elles étaient là, toutes préparées et étiquetées, comme des « spécialités » chez le pharmacien. Mon circuit, c'est la route touristique, battue par des millions de pas. Je boucle une expérience que des millions d'hommes ont bouclée, et bouclée à un âge moins avancé que le mien.

Toutefois, ce retard, qu'on ne me le reproche pas. Il n'y a rien que je n'aie vérifié par moi-même, et c'est pourquoi j'ai été si lent. Je n'ai rien endossé tout fait, pas écrit sur ouï-dire. J'ai dans les choses des racines. Je n'ai jamais dit que cela dont j'étais plein. Ces millions d'hommes qui, depuis toujours, ont eu la même expérience que j'ai eue, leur expérience ne m'a été d'aucune utilité. Et je n'estimerai un homme que si la mienne ne lui est d'aucune utilité. Qu'il tente sa chance! Des millions d'hommes ont trouvé la même route; il peut en trouver une autre. Il n'est pas vrai que ce soit folie de vouloir être sage tout seul.

Cette communauté, cette banalité dans le développement d'une âme, voilà bien de quoi déprimer notre amour-propre, si l'amour-propre avait besoin d'être fondé. Mais nous ne pouvons marcher, nous ne pouvons mettre une fois l'un de nos pieds devant l'autre qu'aveuglés par l'illusion d'être plus que nous ne sommes : qui se verrait tel qu'il est s'arrêterait et se coucherait par terre, comme un âne, et attendrait que le sable le recouvre.

La connaissance, il y a beau temps que son affaire est réglée. Restait la qualité de l'âme. Nous nous emportons contre la masse grossière (non pas les humbles, grand Dieu! mais les immondes, les gens qui fréquentent les bars, etc...) et nous disons : « Une chose compte, qui est la qualité de l'âme. » Mais un jour vient où le primat de cette qualité de l'âme nous apparaît comme une convention, parmi les autres. Faite d'apports de hasard, se démontant sans cesse, bornée au-dehors et bornée

au-dedans, sans paix dans le défaut et sans paix dans la satiété, basse si elle ne croit en rien, dupe si elle croit en quoi que ce soit, désolée si elle feint de croire par héroïsme, méprisable si elle feint de croire par hypocrisie, quel spectacle que l'âme!

Il n'est pas rare que des personnes, le matin, sachent qu'elles sont réveillées à leurs gémissements. Pourquoi gémir? C'est qu'elles se sont retrouvées. La première sensation du réveil est de sentir dans notre poitrine quelque chose de pareil à un organe pourri dont l'odeur nous infecte; c'est l'âme; un nœud de vipères, au centre de nous, se dévorant l'une l'autre, se changeant l'une en l'autre, l'amour en indifférence, l'humilité en orgueil, le désir en dégoût, etc... On tranche une des têtes; tout cela repousse et se convulse de plus belle. Notre corps sera en ruines que cela seul y demeurera aussi virulent qu'au premier jour. Nous n'en aurons fini qu'avec la mort de cette présence épouvantable, que quelques-uns trouvent si aimable qu'ils la voudraient seule de nous à renaître.

Ne dites pas que ce sont là des phrases. J'ai atteint un âge où les seuls soucis d'art sont celui du mot propre, et de ne rien ajouter. Vous parleriez comme je parle, si vous sentiez comme je sens.

Ce dérangement qu'est l'âme, qui devrait être tu, car le plus doux qu'on en puisse dire est qu'il est sans importance, et ne mérite pas considération, quelques-uns le prisent si fort qu'il leur faut publier le leur propre, et que le monde le commente, et le lèche et le purlèche, et qu'il les en glorifie. Il faut aussi qu'ils en contaminent les autres : « Des fils! Des disciples! Ah! que cela me chatouille donc d'« influencer »! » Est-il si sûr cependant que l'activité de l'âme soit justifiable? Ce qu'il y a de distingué en un homme qui a du talent sur le violon me saute aux yeux. Ce qu'il y a de distingué en un homme qui se tourmente pour l'immortalité m'apparaît moins nettement d'abord. Je serais très intéressé par quelqu'un qui me dirait : « Un homme en bonne santé ne s'occupe pas de son âme. »

Des hommes qui tremblaient de l'âme décidèrent que le tremblement serait le meilleur de l'homme. Dans le Panthéon des grands hommes, ceux qui ont tremblé sont au rayon d'honneur; jamais quelqu'un d'équilibré

n'y accédera. A cela désormais rien à faire. La religion du tremblement est une des maladies du monde moderne; c'est la forme évoluée du convulsionnisme sacré des primitifs. Nous nous exhibons dans nos contorsions, comme j'ai fait ici même. Nous nous lustrons la tristesse comme une aile. Nous étalons l'inextricable confusion où nous sommes, comme le *tonto* d'Espagne ou d'Orient mendie sous prétexte qu'il est idiot, et nous crions : « Venez voir le recordman de la vie intérieure! Dites-moi que j'ai la tête pascalienne! Dites-moi que j'ai une belle âme! » O juste mort, qui desséchera tout de bon « cette mare infecte ». Quel scandale si nous étions immortels! Nous revoir! Les revoir! Et enfin la mort elle-même, qui fait justice de tout ce fatras, ne mérite pas tant de réflexion.

Pour moi, au sommet, à la fin de tout, je vois un saint qui 1^o ne croirait pas à Dieu; 2^o croirait qu'en étant saint il accomplit sa nature, rien de plus, et qu'il n'y a pas plus de mérite à être saint qu'à être garde champêtre; 3^o en conséquence se garderait, bien entendu, de tout ce qui pourrait sentir l'apostolat, c'est-à-dire la prétention ridicule de détenir la vérité.

Ce que dit le père Ignacio, à Don Fadrique qui fait pénitence, c'est ce que nous devrions nous dire chaque fois que notre âme parade, toute bouffie de ses insignifiantes aventures*.

.....
Ainsi parle le père Ignacio. Sa sévérité appelle les larmes, quand elle les défend. Il dit ce qu'il croit bon pour Jésus-Christ, mais cela est bon sans Jésus-Christ pareillement.

1929.

* Ici prenait place dans le texte original le dialogue recueilli dans *Service inutile* sous le titre *Don Fadrique*.

M. DE SACI disait que « voyager, c'était voir le diable habillé en toutes sortes de façons, à l'allemande, à l'italienne, à l'espagnole, etc... » Et Mahomet écrit : « Un voyageur solitaire est un diable. »

Le texte complet est : « Un voyageur solitaire est un diable. Deux voyageurs ensemble sont deux diables. Trois voyageurs forment une caravane. » Trois voyageurs, rassurant : bien entendu, vive le troupeau ! Deux voyageurs, suspect : compris, c'est notre vieille « amitié particulière » des collèges. Mais un voyageur seul, un diable ? Est-ce uniquement la malédiction sur la solitude ? « Satan dort à l'écart sous l'ombre des roseaux et dans des lieux humides. » (Job.)

Incroyable stupidité de Jéhovah, dans la Bible. Ubu-Jéhovah. Et : « La plupart des habitants du Paradis sont des imbéciles », aurait dit encore Mahomet, selon une tradition que rapporte Aflaki, cité par Huart. Mais démon = connaissance. L'enfer est aux intelligents. (Notons toutefois que, là même — j'en suis sûr, — le diable se tient à l'écart de ses intelligents : eux non plus, il ne peut pas les supporter. Toujours cette beauté d'isolement...) Le fils de Dieu refuse avec menaces le témoignage des démons, parce qu'il est le témoignage de l'intelligence.

Qui dit intelligence dit non-souffrance : l'intelligence a été donnée à l'homme pour qu'il dépiste et dissipe celles de ses souffrances qui sont sans raison raisonnable. Dieu est triste, et, d'abord, d'avoir raté le monde. Swedenborg a parlé à des anges qui étaient tristes. Le diable, lui, ne souffre pas. Sauf peut-être de la lutte que mènent les esprits supérieurs pour ne pas faire tout le mal dont ils sont capables, et de leur tristesse de ne pas faire tout ce mal.

Et pourtant, un voyageur solitaire, qu'il soit intelli-

gent ou non... Un homme seul, indépendant, chassant son plaisir, qui le chasse, et perdant son âme dans cette chasse, courant ici et là, par crochets, comme le gibier poursuivi, avec à ses bras ces deux stryges, Liberté et Satiété; un homme avec ces fuites, ces retours, ces ruptures, ces retrouvailles, cette chaîne de brisures et de réaccoquinements, ces mélancolies et ces exagérations du vivre, avec ces villes de cafard, où il n'y a d'autre solution que de se saouler jusqu'à ce qu'on en meure, avec ces hôtels où l'on se couche à huit heures pour se délivrer de soi-même et de cet empoisonnement qui sort de soi, avec ces ponts des paquebots, mouillés de pulvérin à la première pointe de l'aurore, où déjà ressurgissent les mâles et femelles à têtes d'ânes qui vous poursuivent dans la solitude de la mer; un homme brouillant sa piste, tellement détaché de la société de ses semblables que sa langue est embarrassée le jour où il lui faut *parler*, tellement détaché du pays natal qu'il en a oublié les adresses de ses meilleurs amis, oublié son propre numéro de téléphone, et tout cela sans joie, — oui, je peux le dire, celui-là est un diable*.

J'écris ceci à Ceuta, dans le patio d'un hôtel — d'un hôtel dont les W.-C. étaient bouchés tout à l'heure par des feuilles de laurier, ce qui me suggéra des pensées profondes, — et, comme presque tout ce que j'ai écrit ces dernières années, je ne l'écris que par désœuvrement.

A Ceuta, qui tiendrait dans le creux de la main, il m'a fallu quatre ans pour découvrir la place publique, centre des élégances : je suis un peu bête. De midi à une heure, et de sept à huit, le tout-Ceuta tourne autour d'un monument aux soldats morts, en un double courant, l'anneau le plus large encerclant un anneau plus étroit, qui tourne en sens opposé. Trois petits tours et puis ne s'en vont pas, mais au contraire remettent ça indéfiniment. A l'encontre de ce qu'on pourrait penser, il n'est pas question d'enfiler des bagues : le *paseo*, vice

* Rappelons que Sénèque a donné une description clinique de l'inquiétude migratoire, si actuelle qu'il n'y a rien à y changer. Il l'a comme résumée, ailleurs, dans cette parole qu'il prête à Œdipe : « Je me fuis. » (*Hercule sur l'Œta.*)

national, suffit. Si l'on compte trois minutes pour qu'une Espagnole alanguie fasse le tour du monument aux morts, nous, assis sur un banc, nous la verrons dans l'heure passer vingt fois, ce qui est beaucoup si elle n'est pas adorable. Ces montures de la volupté, pouliches de manège et de manèges (avec femmes et chevaux il faut bien gongoriser un peu)... Mais comment vais-je finir ma phrase? Il ne m'en vient que le commencement.

Tendue sur une baraquette, une banderole annonce en lettres majuscules, de même taille : « Veau marin capturé à trois heures du matin. » L'heure de la capture ajoute sûrement beaucoup à son prix : je songe aux lettres d'amour des collégiens, qui ne sauraient être datées d'une autre heure que minuit. Passent des hommes à complets noirs, casquettes noires, foulards noirs, ongles noirs. Passe une jeunette aux cernes émouvants, précédée et suivie de sa réputation de vertu impeccable. Passe sa vieille mère, *que Dios guarda*, précédée et suivie d'une forte odeur d'urine recuite. Des gamins viennent boire l'un après l'autre à la dureté ravissante d'un petit jet d'eau : chacun d'eux est une harmonie de brun et de noir, comme les gamins suisses sont des harmonies de vert, de rose et de jaune, comme les gamins parisiens sont des harmonies de châtain et de gris. Les grandes personnes se font servir, par une sorte d'orgue ambulante, des boissons glacées et exquis. Non, un peuple qui sait boire si frais ne peut pas mourir.

Il y a de la mélancolie à retrouver ainsi, une fois l'an, d'année en année, ces mêmes visages, ces mêmes êtres dans leurs mêmes habits. Cet hidalgo de trente ans qui, en 1926, 27, 28, me cira les souliers, il me les cire encore en 1929. Cette donzelle, hier si jolie, est aujourd'hui fanée. Le petit More qui m'offrit une cigarette a maintenant la pelade : de gentils traits, sous un crâne de vautour. Et toutes les femmes sont plus blondes que l'an dernier. Elles ont teint en blond certaines mèches, les autres restant noires, et cela leur fait une chevelure tigrée qui est le fin du fin ce printemps. Pourtant, le blond, si apprécié des Espagnoles, va très mal à leur teint sans éclat, au surplus souvent poudré. Et la chevelure tigrée est particulièrement disgracieuse et vulgaire. Mais que ne ferait-on faire aux femmes, si « c'est la mode »! Et par-dessus tout s'enlaidir.

Immobilité de ces petites gens, dans leur petite ville. Immobilité de ces vagues qui, en rangs d'écume, montent éternellement à l'assaut d'Arcila sa voisine. Et, bien entendu, il y a des Ceuta et des Arcila par toute la terre. N'importe : l'idée que des gens vivent à Ceuta est une sorte de mystère triste qui chaque année assombrit mon retour. Je les vois tourner en rond, sans fin, dans leur vie, comme ils tournent en rond sur leur place publique. Et moi, qui les ai en pitié, que fais-je d'autre que tourner en rond ? Je les plains de repasser sur leurs traces, mais moi qui repasse par Ceuta, depuis quatre ans, à la même époque, avec le même serviteur, avec les mêmes valises, avec le même paletot de voyage, et ce même visage qui m'assomme — tout cela, « pour mon plaisir », — que suis-je d'autre qu'un monomane exaspéré qui revient lui aussi sur ses traces, et ne sait faire que cela ? « Marche », dit le tatouage sur un pied du légionnaire, et, sur l'autre pied : « ou crève ». O agouti, mon frère, léporin de peu de prestance, mais si propre à nous fournir une note philosophique, vous qui allez d'un coin à l'autre de votre cage dix-sept mille fois en une journée* !

* J'étais il y a quelques mois dans une ville de plaisir franco-méditerranéenne, et j'y éprouvais, sur la fin des journées, ce même cafard dont la Méditerranée très amère m'abreuva autrefois ; j'étais reporté de quinze ans en arrière. Mais, il y a quinze ans, je n'avais rien à attendre au bout de cette mélancolie et de cette amertume, que de la mélancolie et de l'amertume. Tandis qu'à présent je savais qu'en quelques heures de sleeping je retrouvais à Paris mes solides félicités journalières. Et cependant, le diable m'emporte, j'étais réellement triste, et catastrophé au possible. Et voici pourquoi je fais cette note. Parce que l'expérience d'une tristesse de la sorte nous justifie incidemment de nous émouvoir à la Passion et aux souffrances de Jésus-Christ, et de les tenir pour le sommet pathétique de l'humanité, alors qu'elles devraient nous laisser froids du fait qu'il les vit avec une arrière-pensée optimiste, puisqu'il sait qu'après quarante jours il va être assis à la droite de Dieu. Dieu affecte dans son Fils de prendre des sentiments humains, et c'est la souffrance de ce Fils qui mériterait un peu, si j'ose dire, le nom de divine comédie. Mais les hommes d'imagination, et surtout les artistes, savent un jour le secret de ces comédies-là, et qu'elles peuvent être des comédies sérieuses, malgré le sourire caché qu'a le Maître, au milieu des grands brames qu'il pousse du haut de la croix (1939).

Ceuta, Arcila, Alcazarquivir, Larache, mélange de « zone » (fortifs) et de cantonnements, avec des cahutes, des cantines, des fils de fer, des tôles ondulées, tout un sordide militaire, villes qui aspirent avec ardeur à retourner au terrain vague, d'où elles viennent à peine de sortir, villes maudites et qui semblent n'avoir été faites que pour être quittées, le tout au milieu d'un *campo* qui donne la plus vive idée de ce que peut être un paysage quand il se met à être stupide, — que je hais ces villes ! Si les villes avaient un cœur, et qu'on pût le leur manger, en étant sûr que ça leur fait mal...

Gibraltar, les monts de Ceuta, face à face. Et le ciel à l'infini est serein, mais sur Gibraltar pèsent des nuages-incubes, qui le recouvrent à demi, ne bougent pas. Quel symbole, ces grands jeux de nuages, chaque année, au-dessus de l'Europe apparue ! Des nuées noires, pareilles, m'attendent chaque année sur cette rive pour prendre possession de moi. L'Europe, devant moi, me fait peur, comme de la nuit qui tombe, ou comme le tunnel où déjà la tête de votre train est engagée. (Et voici que je songe à l'écœurant train-tramway qui agonise pendant dix-sept heures entre Algésiras et Madrid, habile à nous gâcher à lui seul toute l'Andalousie.) Encore cette Espagne n'est-elle pas proprement l'Europe, mais je sais quelles terres de désolation s'étendent au-delà d'elle : Europe ! Europe ! où il n'y a rien pour moi, où tout m'offense, où je vieillis en trois mois comme dans le Sud en une année, — Europe à l'odeur de suie en sortant du désert embaumé ! C'est d'elle que viennent ces vents froids, après le sable en feu, ces nuages noirs et ces flots glauques, après le double azur d'Afrique. Vous autres, quand on prononce devant vous le mot *exil*, cela n'est pour vous qu'un mot. Moi, quand Sénèque ou Ovide se rongent dans l'exil, je me dis leur frère parce que, l'exil, je sais ce que c'est. C'est pour l'exil que je m'embarque, à cette heure, avec les sentiments de celui qui, sa permission finie, remontait au front. Chaque année, comme ce demi-dieu du paganisme, j'alterne le séjour dans les demeures souterraines avec mon séjour sur la terre. Et cependant j'en ai assez, de ce que je quitte avec ce désespoir. Derrière moi il y a

des choses qui ne me prennent plus, devant moi des choses auxquelles je n'arrive pas à me prendre; dans cet étau je me débats. Je renâcle, frémis et détourne la tête, et m'agrippe comme des quatre pattes le bœuf qu'on traîne à l'abattoir. Mais qui m'entraîne, et pour quoi? C'est moi-même qui m'entraîne, et pour rien. Je rentre, attendu par des cadeaux qui ne me font pas plaisir, des lettres où l'on me demande un service, et des coucheuses que je n'aime pas. Je rentre poursuivre des objets qui m'indiffèrent*, m'échauffer sur des tâches en lesquelles je n'ai pas foi, pactiser avec des hommes que je tuerais si je pouvais le faire impunément. J'entre dans ce que je sais qui n'est pas ma vérité, et j'y entre parce que dans ma vérité je n'ai pas été heureux. Sans joie dans le travail, sans joie dans le plaisir. Sans joie déchaîné, sans joie à la chaîne. Parti pour rien, et rentrant pour rien.

Pour rien... Est-ce là le mot qui bat le long de ce môle, où l'effritent ces houles si tristes? Chacune d'elles se brise contre la pierraille, et reflue, comme un nageur, à la moitié de sa course, touche la paroi de la piscine et fait demi-tour; et la houle refluant rencontre celle qui la suivait, et toutes deux s'étreignent avec un soulèvement. Mais non, pas de mot dans leur bruit las; leurs effusions sont comme les miennes : ce n'est jamais que du silence. Mais il y a là un vapeur, l'*Arya Mendi*, échoué contre les rochers où depuis quatre ans je le retrouve, et qui me le dit, ce « pour rien ». Seuls émergent les sommets de la proue, de la cheminée, des mâts, et une prise d'air de laquelle, chaque fois qu'une vague tape à l'intérieur, jaillit un peu d'écume, semblable à une fumée, comme si les génies de la mer faisaient du feu dans sa coque envahie; tandis que les paquebots qui croisent font exprès, avec leurs sirènes, des manifestations de vitalité, parce qu'un cadavre, après tout, nous pousse à ressentir vivement nos avantages. Et là, depuis quatre ans, chaque fois que je quitte l'Afrique et chaque fois que j'y remets le pied, il me répète les litanies du « pour rien ». « A quoi bon construire? Puisque j'ai

* Je suis conscient de cette faute de français, et je la maintiens (1939).

sombré. A quoi bon détruire? Si ma ferraille pouvait servir, on m'eût détruit, mais on ne l'a pas fait. A quoi bon maintenir? Depuis quatre ans je suis là, et on ne m'a pas renfloué. Tu pars? A quoi bon rentrer dans ton pays, toi qui désavoues avec rage chacun des actes que tu y fais? Tu reviens? A quoi bon essayer encore une fois de cette Afrique, pour t'y gorger de nouvelles déceptions? D'avance tu es las d'elle. Tu sais que tu ne l'as pas encore abordée que déjà elle t'a trompé, de même que les êtres, à peine a-t-on lié connaissance avec eux, déjà il faut qu'on leur pardonne; tu sais que la jouissance de ce monde t'a été comme une femme merveilleuse tant que tu palpitais sur ses traces, mais quand tu la saisis elle t'infesta de son haleine et se changea en morte dans tes bras. »

O sombre Ceuta, sur sa côte ingrate, sœur de Tanger au port sinistre! Ou plutôt sinistre moi-même. Chaque vertu cardinale de l'homme est pour lui une cause de solitude. L'intelligence isole. L'indépendance isole. La franchise isole. Le courage isole. La sagesse isole. Il y a des heures où nous sentons notre singularité sur nous comme une lèpre; oui, dans la foule comme un lépreux, n'ayant en commun avec les hommes que les fonctions animales, et pour le reste ne nous rencontrant avec eux qu'à force de malentendus; à un point d'éloignement qui soudain nous effraye, et où cet effroi, singeant l'amour, fait jaillir en nous, à l'improviste, la plainte du lépreux d'Aoste : « J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer. » Une phrase-flèche, une phrase-langue de feu... Dans quel abandon meurent les princes de ce monde! Et cependant, eussent-ils souhaité autre chose?

CARNAVAL SACRÉ

Carnaval sacré n'appartient pas à proprement parler à *Un Voyageur solitaire est un diable*. Écrit six ans après le dernier en date des textes d'*Un Voyageur*, ce n'est plus un des textes saturniens de la crise; c'est le texte solaire de la libération.

Nous l'avons néanmoins recueilli dans ce volume parce qu'il clôt heureusement le cycle des « Voyageurs traqués ». *The happy end*.

Le manuscrit d'une première version de ce texte, rédigé dès le lendemain du carnaval niçois de 1935, fut entièrement effacé par l'eau de Cologne qui se répandit hors d'un flacon, dans la valise où il se trouvait. Composé de mémoire quelques semaines plus tard, le texte qu'on lira ici n'a plus le jaillissement ni la saveur de l'original. En outre, il faut bien le dire : parvenu au point où j'aurais dû récrire l'explication du Mystère Équivalence-Alternance que je ne pouvais récrire au courant de la plume comme le récit de faits concrets qui le précède, je me suis dérobé devant cette tâche et me contente de donner, en appendice, les notes qu'utilisait ce passage.

LE jour sacré du carnaval, à Nice, le jour de Pâques de cette Semaine Sainte : le dernier jour, celui où la foule met le feu à son roi Carnaval, qu'elle vient de fêter une semaine durant. Cet acte suprême du drame, pour rien je ne le manquerais.

Quelle excitation quand, dans le silence de sept heures du soir, une voiture passe pour jeter du sable sur la chaussée vide! C'est l'annonce du plaisir imminent, comme la voiture à eau qui fait le tour de l'arène vide, pour arroser, avant la course de taureaux. C'est la fièvre de s'amuser qui commence, et de s'amuser autant qu'on le rêva. Un peu plus tard passent deux hérauts à cheval, et leurs costumes moyenâgeux, aux teintes éclatantes et bariolées, suffisent pour nous jeter d'un coup dans un autre monde, où la vie serait plus noble et plus belle. Puis ce sont les prétoriens casqués, avec force claquements superbes des fers de leurs chevaux sur le pavé.

Nouvelle excitation, de ces claquements et de ces prétoriens. J'aime la police quand elle protège le plaisir, au lieu de le pourchasser. Enfin occupée à autre chose qu'à faire respecter les lois!

Grâce à des ruses, je me mêle au cortège tandis qu'il se forme, dans la nuit tombée. Je me colle aux talons des agents, qui collent eux-mêmes au char de l'idole. Je ne lâcherai pas de la soirée ce premier rang auquel me donnent droit mon intelligence du rite et mon exaltation. Et gare à qui tentera de m'en déloger!

Pour la première fois de ma vie, je fais partie d'un cortège, et j'en fais partie avec une ferveur passionnée, moi qui aurais horreur et honte de faire partie d'aucun cortège politique, d'aucune procession religieuse, moi qui ne suivrais pas l'enterrement de l'être le plus aimé, ou le plus proche de moi par le sang. Et pourquoi suis-je dans ce cortège carnavalesque? Pour trois raisons :

1^o Parce que cette fête est une fête de l'amusement. Ceux-là se réunissent pour haïr. Ceux-là pour se faire voir. Ceux-là pour la prière ou pour l'idéologie. Ici, on s'assemble uniquement en vue de s'amuser. Moi seul y mets une idéologie, et qui n'est partagée par personne.

2^o Parce qu'elle est une fête de la dérision.

3^o Parce que l'idée dont le brûlement de Carnaval est la figure est une des idées qui gouvernent ma vie.

Nous voici dans l'avenue de la Victoire, diadémée de girandoles comme la Victoire elle-même : hier toute blanche d'une poussière sainte, jusqu'à hauteur du toit des maisons, pendant la bataille des masques (poussière blanche quand on la voit dans l'air, mais noire quand on se la tire du nez), feutrée d'un tapis de confetti et de boue (la pluie classique du carnaval), retentissante de haut-parleurs pleins de musiques rauques et d'enfants perdus. Et défilaient les géants, les hommes à têtes d'animaux ou de grotesques, tenant le chef en arrière, pour que ces têtes ne chavirent pas, comme les bacchants dans l'inspiration, les hommes-femmes et les femmes-hommes, les monstres et les porteurs de monstres (ceux-ci frères des *portadores* de la Semaine Sainte à Séville). Et, très tard quand la nuit fut venue, dans une rue écartée et déserte, ce géant que je croisai, tellement irréel, tellement d'un autre temps et d'un autre monde, qu'un frisson m'en passa sur la peau.

Derrière moi, dans le cortège, des rangées d'hommes et de femmes qui se donnent le bras se mettent à osciller en dodelinant de la tête. C'est exactement ce que j'ai vu aux moulouds (fêtes arabes) d'Oranie, ce qui doit se passer chez les Aïssaouas et chez les nègres (ou dans la secte des *tremblotants* en Russie?). L'enivrement monte en moi; demain je rentrerai dans ma raison; ce soir, abandonnons-nous à ces poussées phrygiennes de l'âme. Je prends les bras de mes deux voisins, un marin et une femme, et toute notre rangée commence d'osciller en lançant la tête à droite et à gauche. Ce fait me paraît d'une telle importance que je note du regard l'endroit précis où il s'est passé : avenue de la Victoire, un peu avant l'immeuble de *L'Éclaireur*, en allant vers la mer.

Quand nous abordons la place Masséna, tentative des agents pour barrer le passage à la foule qui s'est mêlée au cortège; mais je me faufile et me cramponne, bien décidé à percer coûte que coûte, et nous voici sur la grand'place inondée de lumières bougeantes. Il y a des tribunes et des gens dans les tribunes : les spectateurs, les gens qui ne se mêlent pas, qui veulent « avoir vu ça une fois », mais l'avoir vu à l'abri : rombiens et rombières aux sourires supérieurs, Cimmériens qui dans la fête riche en sens voient seulement qu'on y est bousculé. Car il y a deux types d'êtres : la petite infirme, tenue sous les bras, qu'on porte presque pour qu'elle choisisse un masque, et à qui sa mère demande : « Tu te plais? » (sens : « Tu es contente? »); et les scouts chrétiennes partant en promenade : « Alors, vous ne restez pas pour le carnaval? » — « Oh! nous, ça ne nous intéresse pas. » (Édit : quiconque n'aime pas le carnaval sera fustigé, les hommes au derrière, les femmes au visage.) Pour moi, toute autre « manifestation de masse », le seul rôle que je voudrais y jouer serait celui d'homme de la tribune, d'homme à l'écart : ou plutôt que dis-je? le seul rôle que je voudrais y jouer serait celui d'être resté à la maison. Mais dans cette masse-ci je suis dans quelque chose que j'aime, dans quelque chose qui satisfait des aspirations profondes de moi, dans une des très rares conjonctures où je me sente relié à mes semblables : à tous les sens du mot, je suis dans ma religion. Et la vue des ramollis des tribunes ajoute une animosité piquante aux sentiments qui bouillonnent en moi : où

que je la rencontre, une certaine bourgeoisie me gâte tout mon plaisir, comme un Français rencontré en Italie gâchait tout son plaisir à Stendhal, et un Anglais de même à Byron.

Je songe à Barrès. Se fût-il trouvé à Nice en ce moment, pour quelque congrès, ou quelque conférence, ou quelque simagrée officielle, il ne fût pas venu au carnaval, à moins qu'il n'eût cru profitable à son importance ou à sa popularité de s'y faire voir. (« Dites bien que j'y étais », glissait-il à un journaliste qui devait décrire l'entrée des troupes françaises à Strasbourg.) Et alors sur quelle estrade, sous quel dais de velours et d'or ! Et regardant de quel air dégoûté ! Tandis que je crois que, si je ne sais quoi me forçait présentement d'aller dans la tribune officielle, à la lettre, j'en *pleurerais*.

Ensuite nous continuons vers un but que j'ignore, car c'est la première fois que je fais ce boulot sacré, qui est aussi un sacré boulot. En effet, au sortir de la place, un grand morceau de foule s'incorpore à nous, une cohue de plus en plus violente nous ballotte, et désormais presque tout en moi se réduit à la seule énergie sauvage qu'il me faut pour me maintenir derrière le char à mon rang (mais c'est vrai qu'il m'a toujours été difficile de « tenir mon rang » !). « Il y a trois cent mille personnes dans les rues, dit un agent : deux cent mille de la ville, et cent mille touristes » (j'ai fait hier onze hôtels avant d'en trouver un, qui me laissa coucher dans son salon). Il y a l'escadre française, les alpins, et des marins américains, les plus chahuteurs de tous. Les initiés flageolent, les destriers pètent, Carnaval, qui va être occis dans une demi-heure, sourit toujours au haut de son char, avec la béate inconscience du parfait gouvernant, les pénitents chialent, et sortent de temps en temps de leurs cagoules, pour respirer, de bonnes trognes suantes de bandits de la Comédie italienne, les cuivres jouent leur parodie bouffonne de marche funèbre, tandis que peu à peu toute mon attention se fixe sur un détail trivial : le souci de ne pas me faire arracher mes souliers par les gens qui me marchent sur les pieds. Comme naguère, en tête du groupe galopant des taureaux, si mon cheval avait glissé j'aurais été recouvert et piétiné par la horde, s'il arrivait en ce moment qu'un de mes souliers me fût arraché (ils s'y prêtent, étant un peu

larges pour le pied, et de semelles fort débordantes), il ne serait pas question de se baisser pour le ramasser et le remettre : pris dans cette foule dont il est impossible qu'on se dégage, et qui avance irrésistiblement, j'aurais le pied non pas blessé mais écrasé...

Cependant nous débouchons sur le front de mer. L'air à l'instant se fait plus pur. Et ce sont les étoiles paisibles, et le bruit du ressac le long de la grève.

Le comble qui approche — c'est ici que va être brûlée l'idole — surexcite les fidèles. La bagarre commence, attendue et espérée par votre serviteur depuis le début : cette violence et sauvagerie latine qui s'exprimait hier au haut des chars, en ces hommes qui, de leurs truelles, jetaient à toute volée et à bout portant, sur les promeneurs, leurs durs confetti de plâtre, avec une volonté de meurtrissure non cachée. (Et tel d'entre eux, qui se démenait plus qu'aucun des heures durant, bien que déclaré inapte au service de soldat, m'expliquait sans une ombre d'ironie : « Je ne peux pas faire la guerre, mais je peux faire le carnaval. ») Les pénitents, bousculés et débordés, plantent leurs torches sous le nez de leur bousculeur qui s'assagit illico. Je vois un agent donner du poing sur la tête d'un type : mais il n'a voulu qu'éteindre une flammèche qui s'y était posée. La bagarre prospère et prend toute sa gloire quand le cortège s'arrête devant un espacement vide qui est le lieu sacrificiel, car tout emplacement réservé exerce sur le Français la même fascination que les *pudenda* féminins : périssent l'univers, il faut y pénétrer. Il y a une pression de la foule entière, pour voir le spectacle, et comme je suis parvenu à me cramponner au premier rang, on devine ce que je dois soutenir : une poussée redoutable par-derrière, avec, par-devant, les grosses pattes d'un agent sur ma poitrine, et ses postillons sur ma figure. « Sauvages ! Est-ce qu'il va falloir qu'on aille chercher la troupe ? » Je ne sais pourquoi c'est à moi surtout qu'il s'adresse, mais depuis un moment déjà j'ai observé que j'étais repéré par les sergots : des trois cent mille personnes, est-ce moi qui bouscule le mieux ? Toujours « marqué », comme autrefois au football. Aussi, de temps en temps, j'écarte les bras, avec le geste du boxeur qui veut montrer à l'arbitre qu'il ne « tient » pas son adversaire, et je prends la foule à témoin de mon inno-

cence. Et puis, en douce, je remets ça pour le rugby : poitrine bloquée, coups d'épaule, bourrades, etc... Par instants, je me dis qu'il est impossible que le rugby ne se termine pas au poste de police ou à l'hôpital. Et, autant je jugerais ridicule quiconque aboutirait là pour avoir participé à une manifestation politique, autant je serais *content* si ma soirée avait cette fin. Je m'en ferais honneur, comme d'une citation à l'ordre de la Joie. Ou, plus profondément, d'un commencement de « martyr » pour la seule religion que je reconnaisse et qui me tienne au cœur.

Une commère, près de moi, tente de profiter de la paye pour se faufiler au premier rang. « Monsieur l'agent, je suis si fatiguée, je sens que je vais me trouver mal ; laissez-moi aller par-devant, dans l'espace libre. Pensez-vous que je sois venue ici exprès ? Ces amusements-là, ce n'est plus de mon âge. Je me suis trouvée prise dans la foule. » — « C'est tous les ans qu'on me dit la même chose. Connais ça », dit l'agent. Mais le chœur suppliant des commères, reprenant dans les mêmes termes la chose dite, tout à fait comme le chœur antique : « Monsieur l'agent, c'est une dame qui est fatiguée. Elle va se trouver mal ! » Puis, comme ça ne prend pas, après un moment, changement de front : « Monsieur l'agent, il y a là une dame avec un petit. Il va être écrasé ! Laissez-la venir devant. » (La commère-qui-est-fatiguée passera dans le sillage de la commère-au-petit.) L'agent : « Il y en a bien d'autres, des petits, dans la foule. » Et le chœur des commères : « C'est une dame avec un petit. Il va être écrasé, le pauvre ! » De temps en temps, la commère-qui-est-fatiguée se retourne vers moi avec violence. « Oh ! vous m'avez pincée ! » — « Moi ! Un père de famille ! » — « Madame, si on vous fait des misères, dites-le-moi. » C'est un nouvel agent, plus âgé que le premier, mais il m'a tout de suite repéré, lui aussi. Et il est bien vrai que, sourdement, je donnais des coups de genou dans les fesses, et des coups de pied dans les chevilles, à la commère-qui-est-fatiguée. Alors le chœur : « Ah ! cet agent-là, il est bien gentil. Il comprend. »

Mais laissons l'anecdote. Entrons dans le cœur du Mystère. On met le feu au bonhomme Carnaval ; bientôt l'énorme idole de bois et de toile n'est plus qu'un brasier crépitant. Instant bouleversant pour moi. Ce que je

célèbre, en cette fête saisonnière renouvelée des Anciens, cela va plus loin que le : « Ils brailleraient encore bien plus fort si on me menait à l'échafaud », de Cromwell, devant la foule qui l'acclame, ou que le : « Qu'on est heureux de mourir dans son lit, quand on a connu la faveur populaire », de Mirabeau sur son lit de mort. Je célèbre le principe de l'Équivalence et de l'Alternance. L'amour du peuple pour Carnaval, et sa haine pour lui sont identiques (*es igual*). Que la Roue les fasse donc se succéder d'année en année; il ne s'agit pas d'être fidèle à l'un de ces deux sentiments, mais d'être fidèle au rythme par lequel on les alterne, de ne s'immobiliser dans aucun d'eux. La mort seule nous donnera cette immobilité, et elle nous la donnera au hasard, comme j'ai l'honneur de vous l'avoir déjà dit.

Nietzsche, qui a vécu et écrit d'importance à Nice, n'a parlé de son carnaval (dans sa correspondance, si je ne me trompe) qu'en termes courts. Mais n'est-ce pas ce carnaval qui a pu lui inspirer d'écrire ceci : « Dans la fête il faut comprendre la fierté, l'impétuosité, l'exubérance, le mépris de toute espèce de sérieux et d'esprit bourgeois, une divine affirmation de soi venue de la plénitude et de la perfection animales, rien que des états auxquels le chrétien ne peut pas dire un oui absolu. La fête, c'est le paganisme par excellence » ?

Cette conception un peu étroite de la fête, c'est celle que j'avais, ces dernières années. Le carnaval m'apparaissait comme une fête de l'Amusement, — fête que j'imaginais, d'ailleurs, plutôt que je ne la connaissais, car, dans les villes où je l'avais vu célébrer, le carnaval est peu de chose : à Paris et à Alger, il est sinistre; à Madrid et à Tunis, paré d'une bien faible grâce. J'aurais voulu que ces grandes fêtes de l'Amusement fussent plus nombreuses, et que ce fût carnaval, par exemple, tous les deux mois; que la licence de s'habiller en couleurs voyantes et en hardes un peu folles fût répandue, comme autrefois, dans le gros de notre existence; pour tout dire, que l'atmosphère de la fête fût la norme et non l'exception. Enfin je voyais surtout dans le carnaval un relâchement des convenances cyprines, avec pour patron Messer Sempre Pronto; je pensais qu'il ne peut

y avoir de bon carnaval que dans une population un peu facile. « Le premier carnaval sans aventure, ce sera la vieillesse... »

Le carnaval de Nice a approfondi une telle conception. Au-delà de cet amusement, ce que je demande désormais au carnaval, c'est, il me semble (car ces hypothèses rétrospectives restent aventureuses), ce que les Grecs demandaient à leurs Mystères : une ivresse, un délire, une libération des parties désordonnées de l'âme; mais tout cela à propos d'une idée, comme il y avait une idée sous les transports des Mystères d'Éleusis, une idée sous les transports des Mystères de Samothrace, etc... De même que la course de taureaux, le carnaval de Nice est devenu pour moi un de ces drames sacrés qui vous prennent à la fois aux entrailles et au cerveau. Créatures exaltantes de l'homme, qui les a fabriquées et nourries, et qu'à leur tour elles nourrissent. Du moins tant qu'il joue, peut-être. Car, bonnes seulement pour la vie, je crains qu'à la clarté de la mort elles ne perdent beaucoup de leur sérieux.

1935.

APPENDICE

A CARNAVAL SACRÉ

Dans une succession d'états opposés, chaque état donne conscience de celui qui le suit.

Armes écartelées. Deux tours opposées. Devise (avec jeu de mots) : « Tour à tour. »

« Il serait peut-être doux d'être tour à tour victime et bourreau. Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouverait à en servir une autre. » (Baudelaire.)

Ces courants électriques qui se contredisent successivement et qui parviennent, dans les moteurs et l'éclairage, à nous donner l'effet et l'illusion du continu.

Un homme n'est pas un homme, il est les hommes. « Je m'appelle Légion. » (Dire « mes âmes » au lieu de « mon âme ».)

Passer d'un ordre à l'autre, il y a toujours au passage un temps de déséquilibre, où on serait prêt au reniement de ce qu'on quitte, c'est-à-dire à l'injustice et à l'imbécillité, si on ne se retenait. L'Alternance! Conception qui brise l'âme, je veux dire qui l'assouplit, mais qui la brise aussi au sens propre, qui la casse. Conception qui rendrait fou, et c'est pourquoi on décide de l'aimer.

Équivalence. — Méphisto, dans *Faust* : « Enfonce-toi dans l'abîme ! » Je pourrais aussi bien dire : « Monte vers les hauteurs ! » C'est tout un.

« Dieu est la projection à l'infini de toutes les contradictions qui passent par une tête humaine. » (Anonyme, cité par Sainte-Beuve.)

On pourrait écrire, à l'inverse : « C'est en ceux que Dieu aime le plus que les concepts changent le plus souvent ; il exprime dans ces âmes particulièrement riches plusieurs parcelles de sa vérité. »

Ce qui est important, ce n'est pas d'être différent des autres, c'est d'être différent de soi.

Héraclite, le premier, a parlé de la logique des contradictions. La contradiction, fondement de la vie de l'esprit. Ensuite je vois Pascal, Goethe, Hegel, Nietzsche, Renan.

En astrologie, le soleil, dans son tour, va de maison en maison. L'homme lui aussi a ses maisons, et va de l'une à l'autre.

Goethe voit en Protée le symbole de la nature.

« D'après nos conceptions physiques, les mouvements de la nature sont produits par la pondération de forces opposées, par l'antinomie de lois complémentaires : gravitation et force centrifuge, contraction et dilatation, cohésion et répulsion moléculaire, tendance des graves vers le centre de la terre, expansion de la chaleur et de la lumière vers l'espace. Dans la vie minérale, l'affinité chimique, qu'elle soit une force spéciale ou une résultante, est en raison inverse des analogies, en raison directe des oppositions ; il en est de même des attractions électriques. Dans la vie organisée, le règne végétal est un appareil de réduction, le règne animal un foyer de combustion : balancement dynamique, équilibre des contraires, dépendance mutuelle et réciproque de toutes les énergies vivantes qui s'enchaînent sans hiérarchie dans un ordre éter-

nel; alternatives d'absorptions et de sécrétions, de veille et de sommeil, de destruction et de renaissance...

« Les alternatives de la nuit et du jour, de la vie et de la mort, et aussi la lutte des éléments, le ciel bleu après la tempête, l'été après l'hiver, la vie entretenue et renouvelée par la destruction, avaient suffi à l'esprit généralisateur de la race hellénique pour deviner dans la nature une loi d'antagonisme et d'équilibre qui se manifeste aux investigations modernes sous bien d'autres formes.

« Le polythéisme n'admet pas, comme le dualisme mazdéen, un bon et un mauvais principe et deux camps rivaux dans la nature; d'après la cosmogonie des Grecs, d'accord avec la science moderne, les principes opposés sont également nécessaires, et de l'union des contraires résulte l'harmonie universelle. C'est ce que les poètes expriment par le mythe d'Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite unis dans les liens de l'indissoluble amour, dans l'invisible filet forgé par Héphaïstos. Cette idée formait le fond des Mystères de Samothrace. La discorde est aussi nécessaire que l'amour; le monde est né des unions et des guerres des Dieux. » Louis Ménard. *La Morale avant les Philosophes*.

Tout objet, tout être a différentes faces, et, étant un, des aspects différents. Tout objet, tout être est à faire tourner, pour être embrassé dans sa totalité.

« Le type central autour duquel s'agite l'imagination grecque adolescente (...) est un libre et souverain épanouissement de toute la nature humaine. Tous les attributs de la vie, même les plus opposés, s'y réunissent dans une indivision naïve, sans que les contradictions soient perçues ni senties. La prodigieuse puissance plastique d'un génie ardent, jeune et en plein développement, fait tenir ensemble et fond dans une invraisemblable harmonie des idées qui, dans une psychologie et une logique abstraites, sembleraient devoir se combattre ou s'exclure : par exemple, la signification naturaliste et la signification humaine des figures, le souverain bien moral et les penchants naturels, une partialité politique très marquée et un haut sentiment de justice absolue, une conscience profonde de la valeur de l'individu et une foi non moins profonde dans les droits de l'État. D'une manière générale, la douloureuse opposition du corps et de l'âme, de l'idéal et du réel, du devoir et du bonheur, ou même des devoirs entre eux, n'existe pas encore; la scission ne s'est pas faite (...) Les incompatibilités ne se révèlent pas encore (...) Placé d'abord à mi-chemin, sur la pente continue qui va du ciel à la terre, le Héros, en attirant à lui le divin et l'humain, a mélangé les deux domaines. Il se présente comme un résumé de l'existence universelle, à la fois céleste et terrestre, homme et loi, mêlant à ses attributs sociaux l'indifférence morale des puissances naturelles, à son patriotisme local un large rôle humanitaire, souriant à ce monde qu'il ne juge point encore, et

où il prend seulement tout ce qui s'y trouve de chaleur, de mouvement et de vie. » Boutmy, *Le Parthénon*.

Le vague, l'absence de délimitations. Cette contamination de tout par tout.

Cette coexistence simultanée et bonne des deux contraires, comme, au bord de la mer, ce mélange délicieux de vent frais et de soleil chaud.

On dit qu'il m'arrive d'écrire contre moi-même. Étant tout, je suis sans cesse à l'autre bout de moi-même, mais je ne puis jamais être contre moi-même. A moins qu'un pôle ne soit *contre* l'autre pôle.

« J'ai des devoirs envers ce que je fus, des obligations de persévérance et de logique. Demeurons identiques par vertu. Ce qui définit le plus profondément peut-être l'Occidental, c'est la fidélité. » Robert de Traz, *Le Dépaysement oriental*. Ce « demeurons identiques par vertu » me paraît le comble de l'idiotie.

Toujours aimer les multiples faces de chaque événement, de chaque situation. Le Zen, comme le Taôisme, est le culte du Relatif. Un maître définit le Zen l'art de percevoir l'étoile polaire dans le ciel méridional. On ne peut parvenir à la vérité que par l'intelligence des contraires.

Gœthe, à Jacobi : « Pour moi, avec les tendances diverses de ma nature, je ne puis me contenter d'une seule manière de penser. Comme poète et comme artiste, je suis polythéiste; panthéiste au contraire en tant que naturaliste, et l'un aussi décidément que l'autre. Ma personnalité d'homme moral exige-t-elle un Dieu? J'y ai aussi pourvu. Les choses du ciel et de la terre constituent un vaste royaume qu'il ne faut pas moins, pour pouvoir l'embrasser, que tous les organes de tous les êtres réunis. »

Nietzsche, *Le Livre de Lou Salomé*, p. 35. « L'homme de pensée incite ses instincts épars à diverger le plus profondément possible. Pour le penseur, la vie elle-même est devenue un instrument de connaissance. Si bien qu'il finit par renoncer volontairement à son unité, car, plus il se sent complexe, plus il s'aime. »

Apres et suave, délicat et grossier,
Maculé et sans tache, étrange et familier,
Je suis le rendez-vous du dément et du sage.
D'être tout, c'est cela qui me rend si puissant.
A la fois la colombe, le porc et le serpent!

(*Gai savoir*)

« Nous devons être reconnaissants envers Dieu, le diable, la brebis et le ver qui se cachent en nous. » Nietzsche.

Identité de l'amour pour Carnaval et de la haine pour Carnaval. — (Dans les peuplades primitives), on chante à l'adresse de l'ennemi tué : « Ne sois pas en colère contre nous parce que nous avons ici, avec nous, ta tête. Si la chance ne nous avait pas été favorable, ce sont probablement nos têtes à nous qui seraient exposées dans ton village. Nous t'avons offert un sacrifice pour t'apaiser. Et, maintenant, ton esprit doit être content et nous laisser en paix. Pourquoi as-tu été ennemi? N'aurions-nous pas mieux fait de rester amis? Ton sang n'aurait pas été répandu ni ta tête coupée. » Freud. *Totem et Tabou*.

« Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Épaminondas qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux. »

Pascal dit encore que « la vertu marque l'agilité de l'âme ou son étendue ». Il ne la loue que de totalisme et de protéisme!

« La fin de l'homme est d'offrir dans un type individuel le tableau (...) de l'humanité complète, et de montrer réunies dans une puissante unité toutes les faces de la vie que l'humanité a esquissées dans des temps et des lieux divers. » Renan.

« Tout a son droit à l'être : vouloir détruire ou abolir quoi que ce soit, c'est folie, c'est détruire un son dans l'échelle musicale, une nuance dans la série des couleurs... Toute chose représente un ton dans l'univers, dans le concert universel. Il est d'un petit esprit de vouloir la supprimer. » Renan.

« Voici le véritable Montherlant. » Il n'y a pas un « véritable M. ». Tous sont véritables.

J'ai écrit (*Aux Fontaines du désir*) que je ne me sens l'ennemi de personne.

« Les fous qui ont dit que nous avons deux âmes pouvaient par la même raison nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose et doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paraît sous différentes faces. Cette prétendue *duplicité* de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique. J'aimerais autant dire que le chien qui mord et qui caresse est double, que la poule qui a tant de soin de ses petits, et qui

ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double, que la glace, qui représente des objets différents, est double, que l'arbre qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans la nature. » Voltaire.

Les termes de cette conclusion sont exactement les mêmes dans Vauvenargues : « Nous avons grand tort de (...) regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre et comme une énigme; c'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses. Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et difficultés qu'ils formulent eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour le vain mérite de les dénouer sont des charlatans de morale. Il n'y a point de contradiction dans la nature. »

La poésie fait l'unité de toutes ces contradictions, et la pure et simple Marie Noël en dit autant à sa manière que les philosophes à la leur :

Elle s'en est allée aimant tout au passage :
 Aujourd'hui le beau temps,
 Demain, la pluie; un jour, la chambre étroite et sage;
 Un jour, les quatre vents.
 Un jour les gens de bien, les maîtres véridiques,
 Les héros et les saints;
 Un jour les têtes à l'envers, les hérétiques,
 Les fous, les assassins.

« L'homme qui a fait un livre s'impose l'obligation de ne pas se contredire. Tout ce qu'on peut exiger d'un écrivain, c'est-à-dire d'un homme, c'est que la fin de la page soit conséquente avec le commencement. Ce défaut de sincérité que tout homme de bonne foi trouvera à tous les livres ou à presque tous, vient de ce désir si ridicule de mettre sa pensée du moment en harmonie avec celle de la veille. » Eugène Delacroix. *Journal*.

Il y a en moi comme des couches superposées de liquides de densité différente dans un vase. Selon la profondeur où je fais descendre le tuyau de la pompe aspirante, je tire tel ou tel liquide. Mais tous ces liquides coexistent, et dans le même temps. Ce « totalisme » commande l'« alternance ».

MORS ET VITA

*A*PRÈS plusieurs années de retraite et de silence, j'avais dessein de publier en premier lieu un roman en deux volumes intitulé *La Rose de Sable*, écrit en 1930 et 1931, et ayant pour sujet le débat entre deux conceptions du patriotisme, à propos du fait colonial.

Venu pour quelques semaines à Paris, au dernier printemps, après deux années passées de suite en Afrique (précédées elles-mêmes depuis 1925 d'un séjour hors de France presque constant), il me fut impossible de me soustraire à l'atmosphère que j'y trouvais. J'étais plein de la question coloniale; la guerre la poussa dehors et m'entra dans la tête à sa place. L'idée me vint alors de réunir en un livre les pages inédites que j'avais écrites à propos de la guerre depuis 1918, et le texte réimprimé du Chant funèbre pour les Morts de Verdun. Aujourd'hui, si l'on veut parler encore de la dernière guerre, il faut se hâter : la prochaine rendra celle de 1914 aussi « paléo » que celle de 1870. Je n'étais pas fâché, par ailleurs, qu'un tel ouvrage, rendu public peu de temps avant le roman, éclairât, comme un feu qu'on aurait allumé devant elle, cette histoire de *La Rose de Sable*, qui, toute construite, toute prête qu'elle était à être publiée depuis plusieurs mois déjà, n'en restait pas moins, pour des raisons qu'on saura plus tard, une œuvre à demi couverte d'ombre.

J'ai trouvé dans le Chant funèbre qu'à certaine page je faisais en 1924 cette remarque, qu'en le publiant je « scellais une période de ma vie d'écrivain » par le même acte qui ouvrit celle-ci dans mon premier livre : une évocation de la guerre. Et voici qu'au moment d'ouvrir une nouvelle « période » de cette vie, alors que rien ne m'indiquait que je dusse écrire encore sur la guerre, que je pensais bien au contraire en avoir fini avec les trous d'obus, que j'en étais las et assommé au dernier point, voici qu'à l'improviste, quand tout mon élan et toute mon enquête étaient appliqués dans une autre direction, la main de la guerre m'empoigne et me rabat rageusement vers elle. Sur

certaines routes on trouve de loin en loin des transformateurs électriques, sur lesquels sont peintes au pochoir des têtes de mort. On dirait que la mienne — mais je devrais dire : la nôtre — sera toujours jalonnée par ce signe-là.

Fez, septembre 1932.

<i>Avant-propos*</i>	461
UN PETIT JUIF À LA GUERRE	465
« EXPLICIT MYSTERIUM »	499
SUR UN CAMARADE BLESSÉ	525
COURAGE ET PEUR.	533
LE 11 NOVEMBRE À LA CHAPELLE DES INVALIDES	543
ALLOCUTION À DES ÉTUDIANTS ALLEMANDS.	549
<i>Notes</i>	558

* Les textes de *Mors et Vita* s'ouvriraient, rappelons-le, sur le *Chant funèbre*, imprimé dans le présent volume à sa place chronologique.

UN PETIT JUIF A LA GUERRE

Nous étions ce matin-là, du printemps de 1918, à faire un exercice de tir au fusil, à quelque deux kilomètres à l'arrière des lignes, quand nous entendîmes les coups élastiques de la Défense contre Avions, pareils aux claquements, sur des tambourins, d'une balle que se fussent renvoyée d'immenses déesses jouant dans le ciel. Nous levâmes le nez. L'avion tournait au-dessus de nous, avec une lenteur menaçante, allant comme dans une avenue dont chaque arbre était un éclatement. Quelques hommes se glissèrent sous les ombrages d'un petit bois voisin, en sorte que le groupe ne fût pas repéré. Les autres restèrent à découvert, regardant.

— Il s'en va!

L'avion, sa mission accomplie, filait vers les lignes allemandes, et les flocons des obus, le poursuivant sans le rejoindre, lui faisaient un sillage d'argent. Les hommes quittèrent le voile de feuillage, suivirent des yeux l'abeille étincelante qui rapetissait. Soudain, le sifflement. Tout le monde à terre, sur place, engloutissant son ombre. Il éclate derrière nous. Je me relève. A une portée de javelot, une fumée noire monte dans les arbres.

Il y eut un moment de payage. Puisqu'il n'y avait pas de terrain à tenir, mon impulsion fut de courir, courir toujours, en m'éloignant du petit bois, qui sans nul doute allait être l'objectif du tir. Mais au milieu du groupe, hésitant, immobile, une volonté se dressa. Le lieutenant commandait, s'engageant dans le bois :

— Suivez-moi, il y a ici des tranchées.

Absurdité! pensai-je. C'est se jeter dans la gueule du loup. Il fallait dire : « Au galop, dispersez-vous! Où vous voudrez, mais pas dans le bois! » Or, pensant cela, je suivis les camarades. Instinct grégaire, surtout respect humain. « Quelle tournure, si je suis seul à filer comme

un dératé! Et pourtant je ne dépends pas de cet homme, je ne suis pas de sa section, j'ai été « détaché » à cet exercice. » Ainsi de mauvaises raisons font échec à la raison. Quand je songe que, si j'avais été tué ce jour-là, je l'aurais été par gréganisme et par respect humain, sentiments qui ne m'encombrent pas, je me dis : « Combien en tuèrent-ils d'autres? »

Dans le bois, nous trouvâmes plusieurs petites tranchées longues de quelques pas : tranchées dites de bombardement, qui sont profondes de soixante centimètres. Les hommes y descendirent.

— Espacez-vous!

Chacun prit sa place, attendit, debout. Mais le chef restait à découvert. « Le voilà bien! grognai-je. Il fait tuer ses hommes, et il est épatant. » Et de nouveau je sentis ce qu'il y avait de tragique à nous être rendus docilement, stupidement, à l'endroit où la mort nous donnait rendez-vous, à nous y installer, à l'attendre, et ce qu'il y avait de grand, aussi, dans la volonté du jeune homme aux traits fades qui avait dompté le mouvement naturel de cette troupe, qui l'avait forcée au plus difficile et l'y maintenait.

Le sifflement revient, grandit, grandit. Contraction de l'être collé contre terre dans le fond de la petite tranchée, les mains crispées au casque, les épaules remontées pour cacher la nuque sous le couvre-nuque, et la sensation de cette grande étendue de votre dos, de vos reins, qui vous font mal déjà comme si *c'était fait*, de la colonne vertébrale tout entière à découvert sous le ciel, sans rien qui la protège, de toute cette chair qui est si fragile, si molle, qu'une épingle suffit à percer, et qui sera peut-être écrasée dans une seconde...

Il éclate, tout près. Cette fois je l'ai vu, je l'ai regardé. J'ai vu Dieu apparaître dans le buisson, haute flamme rouge entre des gerbes jaunes de terre projetée. Mais je ne vois pas la fumée, car, comme un ressort, je me suis dressé. Tous se sont dressés. Où est le chef? La volonté suprême n'est plus. La main forte a lâché le faisceau qui se défait. Les hommes sautent hors de la tranchée. Ils courent. On entend une voix : « Attends, il y a un blessé. » Une voix : « Il y a un abri en avant, à droite. » Une voix : « Restez ici. » Où aller? On ignore tout de la configuration des lieux.

Ils sont debout maintenant, marchant en file indienne, s'enfonçant dans le bois. Et de seconde en seconde le temps diminue qui vous sépare de la mort qui va descendre, frapper au hasard, peut-être à droite, peut-être à gauche, peut-être à l'endroit où vous allez, peut-être à l'endroit que vous venez de quitter. Obscures, mystérieuses inspirations qui vous dirigent dans ces minutes fatidiques, et qui sont seules à vous diriger puisque, en vérité, il n'y a aucune raison pour faire ceci plutôt que cela. Les garçons vont s'éparpillant. Lequel d'entre eux va être tué le premier? Soudain j'aperçois le lieutenant. Je sais l'erreur que vient de commettre cet homme; je ne suis ni un enfant ni un simple. Qu'est-ce donc qui m'attire? Quelle voix me dit : « Il connaît plus de choses que toi, c'est celui-là qu'il faut suivre... »?

C'est celui-là que je suis.

Voici une petite sape. Nous sommes cinq à y descendre, avec l'officier. Je regarde mon bracelet-montre : 10 h. 17; ma montre avance : il doit être 10 h. 10; si je suis tué par le prochain, j'aurai été tué le 21 mai 1918, à 10 h. 10 du matin. Je relève les yeux. Je vois devant moi le dos du lieutenant, qui ne s'est pas couché, qui est debout et courbé, qui ne se couchera qu'au dernier instant. Sur ce dos de la veste, le baudrier a un peu glissé, découvrant la place qu'il couvre d'ordinaire, d'un bleu moins passé qu'à l'entour; le haut du col, par derrière, est graissé par les cheveux. Je vois cela distinctement. Puis plus rien. Plaqué au sol, crispant les paupières, avec toujours ce geste instinctif de maintenir le casque sur ma nuque, j'entends la chose horrible descendre, droit maintenant, droit sur toute cette surface de mon corps étalée et nue. Je n'ai aucune pensée.

L'éclatement, tout proche. Un choc violent sur le dos, les reins; la sensation de se relever sans savoir si on va tenir debout, si on ne va pas s'affaler; un hurlement derrière vous, qui ne cesse pas; votre manche, votre épaule couvertes de sang... Je sors de la sape, je cours à l'aveuglette.

Ici, un trou dans ma mémoire. Puis je me vois à demi retourné, et le lieutenant, qui était devant moi dans la sape, est à présent derrière, debout, plus grand que nature, grand comme un spectre, avec un visage rouge, et il hurle; et c'est beaucoup plus hideux parce que

c'est un officier qui hurle. Puis le lieutenant est devant moi, sur les épaules d'un homme, on est à la porte d'une sorte d'abri dérisoire. Quelqu'un me regarde avec reproche parce que, sans le vouloir, en entrant dans l'abri, j'ai bousculé ce misérable qu'on porte sur les épaules.

« Quelqu'un a-t-il son paquet de pansement? » Je ne l'ai pas, bien entendu. Je suis déjà sorti de cet abri, qui n'est qu'une pitoyable cahute. Un autre, qui sort en même temps que moi, me dit : « Viens par ici. » Je le regarde. C'est un garçon avec de petites moustaches blondes, un grand nez de Juif. Je lui demande : « Tu connais le bois? » — « Pas du tout. » Alors, pourquoi le suivre? C'est peut-être à l'endroit fatal qu'il me mène. Eh bien, je le suis.

Extraordinaire course à travers la broussaille transpercée de soleil. Je ne sais pas où je vais. Je suis ce garçon au nez juif, et derrière nous un autre trotte lui aussi. J'enjambe les fossés, je plonge dans les arbustes, soulevant des deux mains mon revolver et ma boîte à masque suspendus, pour qu'ils ne me battent pas contre les flancs. Le monstre s'annonce; déjà je suis par terre, mais le garçon : « Non, il n'y a pas de danger, celui-là est pour derrière. » Je l'ai cru, j'ai relevé le buste. L'obus tombe loin de nous, par derrière.

Tous trois nous fuyons dans le bois, et mon casque me tressaute sur la tête. Je le retire; d'une main qui n'est pas calme je resserre la jugulaire. Le sifflement. D'instinct je regarde le garçon, silencieusement l'interroge. « Non, c'est pour plus loin... » Je ne me baisse même pas. L'obus tombe, loin en arrière de nous. Le garçon dit : « Je pensais bien qu'ils allongeraient le tir. Continuons. »

Et voici la lisière du bois! Là-bas, voici la route, le camouflage, des paysans au travail, les premières maisons du village. « Terre! Terre! » Nous dégringolons une petite pente, nous nous trouvons au bord d'un champ de haut blé, nous abordons à la « terre » et avec elle à tout l'avenir. Derrière nous, dans le bois, les obus éclatent. Je crie : « Au galop par le champ! » Mais le garçon : « Non, en rampant. Faut pas faire repérer les copains. » Nous nous baissions, marchons à longs pas, à demi cachés par la haute mer d'or; après dix mètres

je me relève, et, de toute ma vitesse, je cours; le garçon fait de même, me dépasse. Nous voici sur la route. C'est fini.

Nous nous arrêtons, et le garçon :

— Et le lieutenant? Et l'autre type qui a été blessé?

Moi, sans hésiter :

— Oui, je sais, mais maintenant il est trop tard. Ce serait de la folie que retourner là-dedans, ne sachant rien de la topographie. Jamais nous ne les retrouverions.

A temps égaux les obus tombent sur l'éminence, dans le petit bois. On voit la belle flamme violette et rouge, pareille à une fleur, et puis la dense fumée, d'abord bleu clair de cendre quand elle se détache sur le fond sombre des bois, puis brusquement rouge, rousse et de plus en plus noire quand elle se détache sur le ciel, où elle demeure longtemps immobile avant de s'enlever et de se défaire. Le garçon au nez juif reste perplexe; on sent qu'il répugne à s'en aller. Qu'est-ce qui le tourmente? Citation possible? Inquiétude de la « chose propre à faire »? A ce moment des hommes sortent du bois, se laissent glisser le long de la pente, reviennent par le champ. Il met ses mains en entonnoir, leur lance par deux fois : « Vous n'avez besoin de personne? » Une seconde, je me demande s'il ne cherche pas surtout à se faire remarquer. D'ailleurs les hommes, qui entendent très bien, ne répondent pas. Et le garçon me rejoint, et nous revenons vers le village. Je lui dis :

— Si j'étais lieutenant, je te proposerais pour caporal.

— Pourquoi?

— Quand nous trottions, tu as été le chef. Tu disais : « Par ici », et je te suivais. Tu disais : « Celui-là va tomber plus loin », et je ne me planquais pas. Tu as été supérieur à moi.

— Bah! dit le garçon. Mais il rougit, je le vois rougir! Et je frémis du goût d'admirer, de susciter l'orgueil, de m'abaisser moi-même pour être juste.

— Comment t'appelles-tu?

— Lepcigé. (Je l'écris ici comme il le prononça.)

Un petit silence.

— Tu n'es pas Juif?

— Tu en doutes? Alors, c'est que tu ne m'as pas regardé.

— Quelle classe?

— Dix-huit.

— Ah!

Je songe que ce garçon qui a été mon chef a deux ans de moins que moi. On ne le dirait pas. Avec ses cheveux pâles, ses traits fades, ses petites moustaches blondasses, court-coupées, son nez énorme, il manque de toute jeunesse. Il est même laid.

Et maintenant c'est le village, toute la campagne intacte qui sourit...

Il y eut trois hommes blessés dans le petit bois, dont l'un mourut de ses blessures. Le lieutenant était mort le soir même.

« C'est celui-là que j'avais choisi, me disais-je, comme une garantie de sécurité. » Je revoyais ce qu'avait vu mon dernier regard, dix secondes avant l'éclatement : la marque claire laissée par le baudrier sur le dos de la veste, la tache graisseuse des cheveux en haut du col. « Un mètre de plus en avant, c'est moi qui étais tué. »

Je songeais encore : « L'homme tué a été tué à cause de ce lieutenant. Il tombait sous le sens qu'il ne fallait pas entrer dans le bois, cette souricière, mais s'égailler à l'extérieur, n'importe où. Mais je suppose que le lieutenant se serait cru déshonoré : que serait devenue la théorie, qu'il faut toujours avoir en main ses hommes, si sa troupe s'était — ô horreur! — *débandée*? Pourtant, si tout le monde s'était *débandé*, pour se rassembler trois cents mètres plus loin, ou mieux, pour revenir isolément au village, tout le monde serait sain et sauf aujourd'hui.

« Que le lieutenant ait été tué, c'est donc justice : il expie sa bêtise. Cependant il va recevoir la croix à titre posthume, et devenir l'ange gardien de sa famille.

« Et en même temps il était très brave, plus crâne que nous tous, plus crâne que moi. Brave, stupide et criminel. Faites une moyenne avec cela.

« Mais moi, le sachant, n'est-ce pas *lui* que j'ai suivi? A cause de quoi? de ses galons? De ses galons dont je savais ce qu'ils valaient?

« Absurdité de tout, et de la guerre par-dessus tout. Faut pas chercher à comprendre. »

II

SI aujourd'hui un Maurice Leipziger se trouvait poussé dans ma vie, je ne serais pas long à sentir qu'il mérite d'être observé, que de cette observation peut naître une œuvre intéressante. Mais à vingt-deux ans je ne m'occupais que de moi, et des contemporains de Pélopidas; bon, mettons que je poussais jusqu'à deux cents ans après Jésus-Christ. Quand j'ouvre les carnets où, à la guerre, je notais ce qui m'avait impressionné, j'y trouve, par exemple, comme il fallait s'y attendre, des croquis d'armes offensives et défensives. Mais ces croquis, fort poussés, représentent les différents casques des Étrusques, et cette épée, si bien décrite, avec le nom technique de chacune de ses parties, c'est l'épée des Corcyréens pendant la guerre du Péloponnèse. Voilà ce qui m'occupait sous les obus. Un quart à peine de chacun de mes carnets de guerre a trait à la guerre. Et ce Maurice Leipziger, qui après tout m'a frappé assez pour que j'aie le chercher derrière combien de couches d'ombre, pas une — pas une seule — note de mes feuillets n'a un rapport, proche ou lointain, avec lui. Tout ce qu'on lira ici sur lui, j'ai dû le tirer de mon souvenir.

Et, précisément pour cette raison, ce qu'on lira sur lui sera peu. Aujourd'hui je pourrais causer de Leipziger avec des amis juifs, les interroger sur Israël, au besoin leur montrer ces pages, quand elles seront écrites, chercher enfin à faire d'elles une œuvre. Je ne le ferai pas. J'ai dans la mémoire quelques mots, quelques images, que je mettrai bout à bout. Qu'on n'attende de ce récit ni événements, ni intrigue, ni surtout étude de caractère. On serait déçu.

J'étais alors détaché auprès de l'officier de renseignements de mon régiment. A deux kilomètres à l'arrière,

à L..., coucher dans une baraque, popote avec les sous-offs du bureau du colonel, et une excursion quotidienne dans les lignes en compagnie de l'officier, sans autre équipement que la canne, le masque et le revolver. Avec cela un laissez-passer affolant, qui me dit « tenu de parcourir en tous sens le secteur, à quelque heure que ce soit, pour les besoins du service », bref, qui me donne le maximum d'indépendance que puisse avoir un soldat de seconde classe dans un régiment d'infanterie sur le front. Tout cela provisoire, bien entendu, et jusqu'à ce qu'un froncement de cinq galons me fasse signe que j'ai cessé de plaire et me rejette dans le rang.

Le lendemain de notre alerte, j'eus le plaisir de retrouver au village « Leipcigé », c'est-à-dire Leipziger Maurice. Ainsi, en effet, avais-je lu son nom sur une des paperasses où les secrétaires du colonel calligraphiaient les *États Néant*. Leipziger, habitant de Leipzig; c'était donc un Juif allemand. Il venait de passer — provisoirement lui aussi — cycliste du colonel. Tout de suite nous nous accrochâmes.

J'étais un peu fatigué des simples, et beaucoup, après huit jours seulement, du genre sous-off, trouvé à la popote des bureaux du colonel. Leipziger, qui n'avait pas fait d'études secondaires, avait cependant une teinte de culture, et surtout un goût certain pour la culture. Ce qu'il savait, il l'avait grappillé dans des magazines; ceux qu'il citait, c'étaient des vulgarisateurs : tout chez lui était de seconde main. Mais, alors que sur les lèvres du demi-instruit il y a d'ordinaire l'absolu, langage des innocents, et dans son œil la fatuité féroce des gallinacés, Leipziger était sans prétention aucune, avec même une spontanéité au-dessous de son âge; ses rires, ses mouvements de mains, par exemple, étaient ceux d'un tout jeune homme, qui se décharge ainsi faute de pouvoir s'exprimer par le langage comme il le voudrait. Toutefois, ne laissant jamais de vous rappeler qu'il n'était pas un paysan. Je ne sais si c'était son vélocipède qui lui mettait de l'encre aux doigts, mais ils en étaient toujours barbouillés; je crois qu'il s'en barbouillait exprès.

Quand j'étais enfant, mes parents hésitèrent s'ils me feraient passer le baccalauréat. Je crois que, dans leur pensée, ce n'était pas tant l'instruction qui abaissait, que

le fait de laisser « examiner » leur fils par des inconnus, dont on ne savait pas « d'où ils sortaient ». N'importe, cela ne montrait pas beaucoup de révérence pour les parchemins. D'où vient peut-être que, en principe, je désapprouve les humbles qui cherchent à s'élever par l'instruction. Seulement, en fait, toutes les fois que j'en vois un de cette sorte, j'en suis touché.

Il y avait « au colonel » un violoncelliste distingué, premier prix du Conservatoire, qu'on avait fait chef de musique du régiment. Un jour que je lui disais que j'étais si privé d'art, dans notre vie rude, qu'en permission, à Paris, j'étais tout le temps dans les musées, « Ah ! c'est à ça que vous employez vos permissions ! » m'avait répondu, avec une raillerie méprisante, presque insolente, cet artiste de grand talent. Au contraire quand Leipziger me donne rendez-vous pour l'année de ses vingt-cinq ans, afin de me montrer alors qu'il sera « arrivé à quelque chose », savez-vous où il fixe le rendez-vous ? Devant *Le Penseur* de Rodin ! Naïveté, médiocrité peut-être. Eh bien ! je l'aime mieux que les dédains de l'homme aux sons.

L'autre trait qui me rapprochait du jeune Juif était qu'il avait ce qu'on appelle dans les citations « de beaux sentiments militaires ». La cinquième année de la guerre, tout le monde faisait son devoir, et à l'occasion plus que son devoir, mais enfin je n'avais jamais entendu que Leipziger me dire : « Je ne prendrai pas ma perle si la 23 (sa compagnie) doit donner », ou « J'ai une guigne de tous les diables ! J'ai toujours raté les coups durs. » Et comme il me parlait de ce camarade, homme mûr, père de famille, qu'il avait vu trembler de tous ses membres au moment où le colonel lui épinglait la médaille militaire ! On sentait qu'il eût tremblé de même. Nous nous trouvions ainsi au même diapason, qui est celui des hommes qui n'ont pas encore été sérieusement mouchés. Les ouvriers de la onzième heure font toujours des effets de muscles. Et quoi de plus naturel ?

Le père de Leipziger vendait des tissus faubourg du Temple. Quand Leipziger me dit que ses deux frères avaient été tués à l'ennemi, j'en fus pénétré. Je n'écrivis plus une lettre aux gens de ma famille sans leur dire que j'avais pour camarade un jeune Juif qui s'en ressentait, et de qui les deux frères avaient été tués. Dans « nos

milieux », on croyait que les Juifs ne se faisaient tuer que dans les articles de Barrès, et même on reprochait à Barrès d'avoir consacré un article aux Juifs combattants : c'était pousser à l'excès le genre Union sacrée. Sur le courage physique des Juifs je n'ai pas d'opinion. Le lieu commun est de le mettre en doute; j'ignore s'il est fondé. Un Français qui était en Russie au début de la Révolution m'a dit avoir été frappé par le cran des mencheviks juifs, dans les combats de rues, qui lui parut supérieur à celui de leurs adversaires russes. Quoi qu'il en soit, en 1918, je suivais les idées reçues, et avais plutôt tendance à croire que la bravoure n'était pas une vertu juive.

A L..., toutes les fois que nous étions libres, Leipziger et moi, nous nous réunissions et allions nous promener; nous étions inséparables. Cependant je savais que le seul défaut de ressources me faisait trouver du plaisir à sa compagnie, et que, sitôt séparés par les hasards de la guerre, nous ne nous connaîtrions plus.

Dès les premiers jours, m'entendant prononcer son nom à l'allemande, *Laipziger*, il m'avait demandé de le prononcer à la française, « comme tout le monde ». Je voulus m'arrêter à un moyen terme, *Lepziger*; il rectifia encore : *Lepcigé*. C'était trop pour moi, mais comme je sentais que la chose lui tenait au cœur, je me tirai d'affaire en évitant désormais de prononcer son nom devant lui.

Un matin que je montais en lignes avec mon officier de renseignements, le lieutenant G..., celui-ci me dit à brûle-pourpoint :

— Eh bien, il vous a bien mis le grappin dessus, le petit youpin!

Protestations.

— Croyez-moi, il a vu tout de suite que, parmi les camarades de son grade, vous étiez celui qui, après la guerre, et peut-être même au régiment, pouvait lui être le plus utile.

Je protestai encore.

— C'est un petit qui se faufile, qui veut toujours se mettre en avant. Qu'est-ce que vous voulez, il est de sa race.

— Enfin, il aime la guerre, il s'en ressent!

— Qui vous a dit ça?

— Lui!

— Parbleu, quand on sait que son loyalisme est un peu suspect, on l'affiche d'autant plus. A Alger, le 14 juillet, si vous voulez connaître, aux façades, les appartements habités par des Juifs, ce n'est pas difficile : il n'y a que ceux-là de pavoisés. En outre, Leipziger connaît vos sentiments. Et il affecte d'avoir les mêmes, pour faire votre conquête. Mais c'est encore une mouche, celui-là...

— Une fine mouche?

— Oui, une fine mouche aussi. Mais je veux dire surtout : les mouches, vous savez, ça disparaît toujours avant l'orage...

Ce soir-là, je questionnai des camarades de Leipziger sur sa tenue au feu. Ils me dirent qu'il était trop neuf au régiment pour avoir pris part à aucune affaire, mais que, à en juger par ce qu'ils avaient vu de lui, il était « comme les autres ». Éloge que tout de suite ils écornèrent en laissant bien entendre que personne ne faisait fond sur lui. « Et pourquoi? » — « Tu ne vois donc pas que c'est de l'étoffe de planqué? » Je crois qu'ils estimaient confusément qu'il n'était pas *dans l'ordre* qu'un Juif fût dans la tranchée avec eux. Comment était-il là? Il y avait eu maldonne. Un de ces jours, il allait leur fausser compagnie. Et ils n'en semblaient pas choqués, sans doute parce qu'ils ne l'avaient jamais tenu pour un des leurs. Leipziger rejoignant l'arrière, ou le demi-arrière, c'était aussi légitime que le canard qui regagne le lac, ou l'oiseau qui cingle vers le ciel.

Peu après, Leipziger m'accueillit avec ce visage souriant, avenant, dont il accueillait tout le monde, et dont je me demandais quelquefois s'il n'était pas, sans plus, le *sourire commercial*. Et moi, le voyant me sourire, et songeant qu'il croyait que j'étais le même à son égard, alors que, depuis les paroles du lieutenant, je n'étais plus tout à fait le même, j'en avais un peu de remords.

Sur la route, des hommes arrivaient, revenant de permission. Leipziger se dirigea vers eux, pareil tout à fait à un petit chien qui va en frétilant au-devant d'inconnus, pour leur faire des sensibilités. Et il les interpella :

— Hé, les gars! Vous voulez qu'on vous montre où est votre nouveau cantonnement?

— On le trouvera bien sans toi.

Petite scène, véritable comprimé du produit « Leipziger ». Son « les gars », où il y avait peut-être une légère affectation, quelque chose qui ne sonnait pas très juste, comme dans les paroles qu'un bourgeois adresse à un homme du peuple, quand il cherche à « faire cordial ». Et puis, eux, leur dure réponse, qui me fit mal pour lui.

— Aussi, pourquoi te mets-tu toujours en avant? Laisse-les donc tranquilles.

— Mais je ne me mets pas en avant! Je leur offre de leur montrer leur cantonnement, qu'ils ne peuvent pas connaître, puisqu'on l'a changé pendant leur perme...

Ainsi le jeune Juif se voit rabroué de toutes parts, simplement parce qu'il a voulu rendre service. Et moi, je commence d'être influencé. L'expression « se mettre en avant » n'est pas de moi. Je l'ai prise au lieutenant.

Il y avait aussi des garçons qui me parlaient contre lui.

— Un jour, nous rejoignons, on était deux avec lui. On cherchait à passer la nuit dans une ferme. La première, on nous met dehors. La seconde, le mari aurait bien voulu, mais la femme ne voulait pas; pourtant, on était prêt à donner quelque chose, pour la peine. La troisième, Leipziger sonne à la barrière, la femme ouvre la porte de la maison. Alors Leipziger lui crie, de toute sa voix : « Madame, on vous apporte de l'argent! » J'te promets, ça faisait moche. On avait honte.

— Enfin, celle-là, est-ce qu'elle vous a reçus?

— Celle-là, oui. Mais enfin, comme ça, dans l'estomac, « Madame, on vous apporte de l'argent! », c'est pas des façons de dire!

Soit. Cependant, c'est bien quelque chose que l'efficacité.

Tandis que j'écris ceci (à Tunis), il y a au restaurant où je mange d'ordinaire trois garçons : un Français, un Italien et un Juif. Du Français et de l'Italien il n'y a rien à dire, sinon ce qu'il y a à dire de tous les garçons de restaurant : que la saleté de leurs mains, qu'ils vous promènent sous le nez, vous coupe net l'appétit. Quant au Juif, voici. La première fois que, lui ayant dit : « Merci », je l'entendis me répondre : « A votre service », je fus parcouru d'une onde de plaisir, à trouver enfin quelqu'un de poli. La seconde fois qu'il me dit : « A votre service », le plaisir, naturellement, fut moins vif :

j'étais prévenu. La troisième fois dut passer inaperçue. La quatrième, je fus franchement agacé. Et la cinquième, pour en finir une bonne fois avec ses « A votre service », je résolus de ne plus jamais lui dire merci.

C'est un peu l'histoire de *Lepcigé*.

III

IL y eut alors saute de vent : Leipziger, desservi sans nul doute auprès du colonel, fut renvoyé aux tranchées. Ces jours-là, après la soupe, si j'étais libre, j'allais le rejoindre à sa section.

J'aime me souvenir de ces heures, peut-être les plus sereines que j'aie connues à la guerre. Je me sens en veine d'une petite description. Elle me sera agréable.

Les tranchées avaient l'apparence de petits chemins encaissés, et toujours une poussière jaune, opaque, stagnait au fond, comme la brume au fond des vallées. Partout les pentes ouvraient sur elles-mêmes de larges vues, avec leurs tranchées, avec leurs remblais, avec leurs troncs dépouillés et fauchés, et criblées d'entonnoirs d'obus comme un visage troué par la petite vérole. De très loin en très loin, invisibles les uns aux autres, de petits paquets d'hommes, sous leurs couvre-casques de toile jaune, campaient comme des nomades dans les dunes, ou bien l'un d'eux émergeait à mi-corps d'un entonnoir, semblable à un naufragé perdu dans ce grand moutonnement de pierre et de terre. L'aveugle soleil, la vigueur des ombres, les arêtes ocrées, plaquées contre l'azur, tout suggérait l'irrévocable. On ne vivait que sur l'espérance du changement, et c'était dans un décor d'éternité.

Bientôt l'air devenait extrêmement limpide, d'une qualité si précieuse que les hommes mêmes y paraissaient sensibles : couleur de cuivre et puis pâlisant vers ce rose laqué qu'un petit matin, en Camargue, j'avais pris pour l'annonce de l'aurore, et c'était un vol de flamants. Aux confins du cirque, fermant l'horizon à notre gauche, une pente à pic élevait une droite muraille. Tout le jour elle baignait dans l'ombre bleue qui descendait d'elle-même, mais le soleil du couchant l'effleurait pendant une heure. Pendant une heure elle luisait à l'orée

de la nuit, comme une vie qui ne parviendrait au bonheur qu'à la veille de finir.

Trois ou quatre fois, au cœur de ce silence sans contour, un long archet modulait sur la corde tendue de la lumière, et là-bas une fumée blanche jaillissait du sol, un peu semblable, parmi les parallèles qui suggéraient des houles tranquilles, à une vague d'écume soudain dressée. Une autre, une autre, une rafale, avec la régularité des vagues. Et de nouveau le silence, comme une eau qui revient, comblait les profondeurs du ciel.

Rien ne troublait plus cette extinction du jour. Le désœuvrement des hommes atteignait à de la grandeur. A mesure que l'ombre envahissait la cuvette, on voyait s'illuminer étrangement de pauvres choses, la tôle d'un abri, une douille, une boîte de *singe* jetée sur le parapet, un casque trop large sur une mince figure d'enfant, briller comme si elles recueillaient tout ce qui s'attardait de clarté sur la terre. Une voix qui était très lointaine résonnait comme si elle était toute proche, dans cette grande sphère de cristal, et on eût dit qu'elle était elle-même une mystérieuse expression de la lumière. Parfois, c'était, perdu derrière la muraille, dans une autre vie, le battement lent, très lent, d'une motocyclette. Alors nous imaginions le side-car qui venait de prendre un blessé, un mourant peut-être, et, avec une telle lenteur, s'en allait vers l'arrière; nous croyions voir le corps sans mouvement, raide comme du bois, emmailloté jusqu'au menton dans des couvertures, et une pivoine de sang à la bouche.

Peu après, les Américains prirent le secteur : une irrigation dans une terre desséchée. Un jour trois cavaliers apparaissent dans le village : un capitaine français, un capitaine américain, et, entre eux, *booted and spurred such a radiant bird*, le soldat de seconde classe Leipziger ! Leipziger pétaradant de son mieux, mais ce n'était pas tout à fait ça ; pour faire comme il faut du chiqué à cheval, il faut toute une hérédité.

Leipziger échappé une fois encore des tranchées, — Leipziger parlant anglais, — Leipziger à cheval, et vous regardant de haut (il n'y pouvait mais), — Leipziger avec des bottes et des éperons (où avait-il déniché cela ?), — Leipziger, en sa qualité d'interprète, rapproché des officiers et familier avec eux... Une houle mauvaise tour-

billonna contre lui dans le village. On cherchait à m'irriter.

— Il ne sait pas un mot d'anglais. Toi, tu le sais bien. Mais si tu t'étais proposé pour faire l'interprète, on t'aurait envoyé promener. Lui, il ne sait rien. Mais il est Juif. Alors, il passe.

Je ne vis Leipziger que le lendemain, et le complimentai d'abord sur ses talents de cavalier.

— Est-ce que c'est Faubourg du Temple que tu as appris à cavalcader?

— Mais c'est la première fois de ma vie que je monte à cheval!

— Vraiment, la *première*?

— Je te jure!

Je l'admirai. Qu'un jeune citadin, qui n'a jamais mis le cul en selle, saute un beau matin sur un cheval et prenne le large, beaucoup hésiteraient à le faire. A plus forte raison s'il s'agit pour vous, simple soldat, d'accompagner deux capitaines, si vous risquez non seulement la gaucherie, la culbute, sans parler des obus, mais un autre ridicule, celui de vous montrer insuffisant comme interprète; et tout cela dans une atmosphère où l'on vous guette et ne vous aime pas.

Mais autre chose me saisit. Leipziger « faisait un nez », ce qui chez lui prenait les proportions d'une curiosité de la nature : il avait l'air, comme dans une illusion d'optique, d'en avoir bien dix centimètres qui lui pendaient entre les joues. Il m'expliqua :

— D'ailleurs, c'est fini. Sacqué du Colonel au bout de huit jours. Sacqué comme interprète au bout de deux jours. Le capitaine m'a dit que je ne savais pas assez bien l'anglais. Veux-tu en juger?

Nous causâmes en anglais. Il le savait parfaitement.

— C'est Hulot (un adjudant) qui a mis cela dans la tête du capitaine. Il lui a dit, en propres termes, que je n'étais pas assez intelligent pour être interprète. Je lui ai dit : « Mon capitaine, c'est faux. J'ai de l'instruction. J'étais dans le commerce avec mon père. Interrogez-moi sur ma partie, vous verrez si je suis intelligent ou non. »

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit : « Asseyez-vous à cette table et rédigez-moi (ici l'auteur laisse un blanc, n'y connaissant rien à

ces sortes de choses; mettons que c'était un contrat de fournitures entre X et l'armée, ou quelque chose dans ce goût). Et ne sortez pas de la pièce, eh! » J'ai rédigé l'acte. Ensuite il m'a dit : « Maintenant, dressez-moi (encore une paperasse dans ce goût). » Je l'ai fait. Il l'a lu et m'a dit : « Je n'ai jamais dit que vous n'étiez pas assez intelligent pour être interprète. Mais je ne peux pas vous maintenir dans cet emploi-là, parce que ça fait crier. »

« Le capitaine n'est pas un mauvais type. Il a dû voir qu'il me faisait de la peine. Il m'a rappelé et il m'a dit : « Vous ne gagneriez rien à être interprète. Au contraire, vous vous feriez repérer. Si vous voulez faire quelque chose de bien, faites-le donc dans le rang. Sapristi, ce n'est pourtant pas difficile, d'être comme tout le monde! »

« Sais-tu qui on a nommé interprète? Blancoud! »

Blancoud était instituteur, et gâche-papier « au colonel ». Contre lui je n'ai rien à dire. Mais il n'y avait qu'à le regarder pour voir qu'il ne savait pas l'anglais.

— Qu'est-ce que tu veux, conclut Leipziger, on n'aime pas les intellectuels. » Son histoire m'avait conquis; le juste persécuté, c'est quelque chose. Ce dernier mot me chiffonna. Je fus ennuyé de voir qu'il se croyait un intellectuel. Un autre jour il m'avait dit : « Quand j'étais au camp d'instruction, j'avais perdu toute ma personnalité. » Il croyait aussi qu'il avait une personnalité! Il y a d'ailleurs beaucoup de gens, qui ne sont pas Juifs, et qui croient qu'ils ont une personnalité. « Développez votre personnalité », enseignent les prospectus où l'on vous apprend comment vous pouvez devenir un homme pour six cent onze francs par an.

Leipziger n'ajouta aucune parole d'acrimonie contre le capitaine. J'avais d'ailleurs remarqué que je ne l'avais jamais entendu parler des officiers qu'avec sympathie et respect, même quand il me paraissait qu'il avait à se plaindre d'eux, et ç'avait été un de ces traits qui m'avaient rapproché de lui.

— Enfin, dis-je en le quittant, tu es parti en bons termes avec le capitaine?

— Bien sûr. Je lui ai vendu mes bottes.

Bon! tout cela s'était terminé par une *affaire*! Leipziger, on ne savait jamais bien si on devait l'admirer,

l'estimer, avec même une pointe d'amitié, ou bien s'en tenir à être un peu déconcerté.

Le lendemain, avant de remonter en ligne, il vint me dire au revoir. Il avait sous le bras une boîte de cigarettes *Camel*. Le règne des *Camel* commençait! Toute une époque de la guerre.

D'abord il m'en offrit. Lui, toujours, lorsqu'il avait sorti sa cigarette du paquet, il en tapotait le bout sur la boîte d'allumettes, pour tasser le tabac, avec un geste qui me paraissait d'une suprême prétention. Mais cette fois ce fut une catastrophe. Leipziger tira de sa poche un petit flacon de parfum, tel que j'en ai vu depuis dans les boutiques tunisiennes, et en humecta la pointe de sa cigarette. Ce geste de grue!

Lorsque Leipziger, ayant mis deux paquets de *Camel* dans ses poches, me tendit la boîte aux trois quarts pleine avec un « Tiens », je n'eus pas la moindre hésitation et je demandai : « Combien? » — « Comment! dit-il. Mais je te la donne! »

Je restai seul, dans des sentiments confus. Quand même, cette gentillesse, ces attentions! « Oui, mais enfin, on offre un œuf pour avoir un bœuf... » Un mot de lui, aussi, m'avait déplu, mis sur mes gardes : « Au début, tu m'intimidais beaucoup. » Grosse, grasse flatterie, visqueuse. Et, avec tout cela, comment ne pas le préférer à tous les autres?

Cette incertitude, cette interrogation sur un être, cette sympathie qui n'ose pas, c'est pour montrer cela que j'ai pris la plume. Leipziger est-il courageux, ou cherche-t-il à se garer? Est-il affable par bon naturel, ou par calcul? Se trouver devant un être comme on se trouve devant une porcelaine, quand on n'est pas connaisseur : est-ce que cela vaut mille francs, ou cent sous?

« Que diable, me dira-t-on, il y a des choses qui se voient! On vous croyait plus psychologue. » Mais ne sait-on pas que je suis écrivain, romancier, c'est-à-dire tel qu'ils sont tous : psychologues sur le papier, et aveugles dans la vie?

Ce qui m'a manqué dans cette amitié, c'est de n'avoir jamais grimpé avec peine, à côté de Leipziger, le long du parapet (ce que les journaux appelaient : « bondir hors de la tranchée »), c'est de ne m'être jamais avancé à côté de lui derrière le tir de barrage parmi les gar-

gouillis d'intestin des balles, les déchargements de fardier des obus, les plaintes stridentes de femme et les bêlements épouvantables des hommes qui venaient d'être tués, avancé à côté de lui, à quelques mètres de lui, sans précipitation, comme dans une battue, avec la tranquillité monstrueuse de celui à qui on aurait ordonné de sauter d'un bateau pour marcher sur la mer, et qui s'apercevrait que, en effet, il marche sur la mer : car, aller de sa tranchée à la tranchée d'en face, sur cette surface mouvante qu'était la terre secouée par les obus, et parmi les jaillissements de leurs vagues, c'était cela, c'était marcher sur la mer. Si j'avais fait cela, une fois seulement, auprès de Leipziger, alors j'aurais su. « Su quoi? » Sa conduite au feu, et cela m'eût suffi. Qu'il eût voulu ou non tirer quelque chose de moi, au fond, peu m'importait. Mais ce que j'avais *besoin* de connaître, c'était sa conduite au feu. Pour régler sur elle nos rapports. Je me suis trouvé quelquefois dans la paix en face de gens que j'avais vus se tenir bien au feu. Ils auraient pu faire contre moi ce qu'ils auraient voulu. Je n'aurais rien fait contre eux.

IV

BLESSURE. Finish la guerre! Ravissante évacuation. Les yeux écarquillés des hommes hébétés dans les gares nocturnes, parmi des reflets rouges. Une gare où des dames anglaises m'offrent un sandwich et trois *Three Castles*, que je prends comme un pauvre prend un morceau de pain; que voulez-vous, on ne peut pas être Mucius Scævola à jet continu; il y a un temps pour tout. Hôpital : pour la première et dernière fois de notre vie, nous faisons figure de personnage intéressant. Compliments de la famille : quel teint bruni! quel thorax! une vraie cure d'air, ce front! Une journée à Paris, en fraude, avec les sensations que dut avoir Protesilas, quand, mort, il lui fut donné de revenir quelques heures sur la terre, avant de redescendre aux enfers. Irrésistible achat d'une petite antique au prix fort, comme si dépenser était une victoire (pendant sept mois, là-haut, pas moyen de dépenser). Le regard de pitié et d'amour d'une femme qui passait, quand elle vous a entendu dire au chauffeur : « A la gare de l'Est. » Et maintenant, clopin-clopant, le tour de France : il s'agit de rejoindre notre régiment. Les villes désertées des Français, pleines de travailleurs italiens et de cavalerie américaine (et le bruit des chevaux défilant sur les ponts de bois). Pont-Sainte-Maxence dont j'aime le nom romain, avec son église où un ange en *schacciato* a l'air d'une Victoire. Les Français et les Américains qui se battent à coups de revolver dans les gares. La cathédrale de Toul, au soleil levant, rose et jaune comme le Parthénon, sa base cachée par les vapeurs de la Moselle, de sorte qu'elle semble suspendue dans le ciel; et si devant cela vous ne croyez pas en Dieu, je ne sais pas ce qu'il vous faut. « Ah! vous venez chercher votre régiment en Argonne! Eh bien, il est en Belgique. » — « Où? » — « Qui peut savoir où? Rompez! »

L'odeur de la Belgique. Chaque souvenir de la guerre

avec son odeur. La forêt de Villers-Cotterêts avec l'odeur émouvante de la terre grasse fraîchement retournée, pour les abris de bombardement. Valmy qui sentait la rouille (pourquoi? le diable le sait). Les Vosges, un plein-ciel d'arbres, une féerie murmurante, dans l'odeur enchantée des pins. Noyon qui ne sentait que le sang, c'est-à-dire le sucre et la fleur. Et, dans tous les secteurs, une des odeurs typiques de la guerre, l'odeur de l'aube, que nos vies de citoyens ne connaissent plus. L'odeur de la Belgique, c'était l'odeur douceâtre de la peau blonde et huileuse, mêlée à l'odeur du tabac anglais. La Belgique, aussi, pour qui venait de France, c'était un ciel peuplé d'Anglais. Il y avait donc des avions autres qu'allemands!

Et voici Leipziger. Pour l'emmener à l'écart je lui dis :

— Nous allons au Foyer du Soldat?

— Oui.

Et pourquoi me sembla-t-il que, par cette décision de faire ensemble le même acte — si simple! — nous nous prouvions, d'emblée, notre accord dans les profondeurs?

Cependant il y avait deux mois que nous ne nous étions vus, et je ne lui avais pas plus écrit qu'il ne m'avait écrit, bien qu'il eût su sans nul doute ma blessure. C'est une des bonnes choses de la guerre, que ces séparations brutales qu'elle met entre les êtres. Quand nous nous sentions attirés vers quelqu'un, la plaque tournante d'une gare régulatrice, cette roue du destin, épargnait à cette amitié de naître, c'est-à-dire de rancir un jour, et ne nous en laissait que le souvenir d'une rencontre heureuse. Quand cette amitié était née, le hasard d'une mutation ou d'une mort, qui nous séparait, nous prouvait à satiété comme il est facile de se passer des gens qui nous sont le plus sympathiques. D'où une âme nettoyée, et non pas couverte de cette moisissure sentimentale qui pousse dans le désœuvrement de la paix, et dans sa redoutable liberté.

Je savais que le régiment avait été durement engagé, et demandai à Leipziger comment cela s'était passé pour lui. Il me dit qu'il n'avait pas pris part à ces attaques, parce qu'à ce moment-là il avait la grippe et était à l'hôpital. Le mot du lieutenant me bondit dans la tête : les mouches qui disparaissent avant l'orage...

Diminué par ma blessure, sentant que je n'étais plus bon à rien dans l'infanterie, je n'avais plus cet étirement

vers la guerre qu'il y a deux mois encore j'étais si content de pouvoir partager avec Leipziger. Mais, justement, lui aussi il me parut changé, rabattu. Un billet de métro, que le hasard fit sauter d'une poche de ma capote, où je l'avais fourré pendant ma journée de passage à Paris, lui voila les yeux de mélancolie (et il faut avouer qu'il y avait de quoi). Le vent étant à l'Angleterre, car nous étions en liaison avec les Anglais, il citait Stevenson :

*Give us grace and strength to forbear and persevere.
Deliver us from mean hopes and cheap pleasures⁷.*

Il chantait l'étonnante complainte des soldats anglais, cette complainte dont je me demande si elle a eu sa pareille dans l'armée française :

*I don't want to go to the trenches no more,
Where... and whizz-bangs are galore.
Take me over the sea where the Allemand can't get at me.
Oh, God, I don't want to die!
I want to go home⁸.*

Une complainte si nette de termes, en cristallisant à l'excès un sentiment trop naturel, ne risque-t-elle pas de le fortifier?

Comme nous passions dans un endroit battu par l'artillerie, et que je lui disais que nous ferions bien d'appuyer un peu sur la gauche, il me répondit : « Oh ! si on doit mourir... » et resta. Et je restai avec lui.

Aujourd'hui, tandis que j'écris ceci, je me rappelle l'autre mot du lieutenant : « Il affecte d'avoir vos sentiments, pour faire votre conquête », et je me demande si, me voyant changé, Leipziger n'avait pas mis une sourdine à ses « beaux sentiments militaires », pour pouvoir continuer de me donner la réplique.

C'étaient surtout des états-majors anglais qu'il y avait à côté de nous. Tous deux nous avions du goût pour ces Anglais. Leipziger parce que, en se frottant à eux, il espérait apprendre quelque chose, s'élargir les vues. Moi, parce qu'ils ne frayaient pas, et n'aimaient que ce qui est de bonne qualité. Après deux ans de débrailé gaulois, et trois mois d'Américains, j'avais mon plein de la démocratie, et étais content de voir des gens qui se tenaient.

Leipziger était si entiché des Anglais, qu'il me dit un mot saisissant. Il me dit qu'à péril égal il se sentirait plus en sécurité au milieu d'eux qu'au milieu des Français. Il alla plus loin : « Quand je vois dans leurs journaux les listes de leurs morts de guerre, je me dis : « Eux aussi meurent donc ! » Voilà l'effet des pipes placides, des chevaux bombés et des cuirs bien nourris, sur un jeune garçon qui vivait dans le subalterne, mais flairait et respectait ce qui était au-dessus de lui. Peut-être présentait-il aussi, dans son inconscient, qu'on ne peut pas mourir quand on est soutenu par une forte tradition.

Pour moi, que le contact anglais soit ou non garantie d'immortalité, je n'aurais pas voulu faire la guerre autrement qu'enrobé de mon incohérente tribu ; il me semble que la guerre aurait été perdue pour moi, si je l'avais faite au coude à coude avec des étrangers : quelle communion possible ? Toutefois, dans une nouvelle guerre, j'aimerais que mon temps de guerre se passât pour les trois quarts en compagnie des Français, et pour un quart en compagnie des Anglais (en admettant, rêves délicieux, que les Anglais soient avec nous dans la prochaine). La curiosité n'est pas mon fort, mais je m'avoue curieux de voir ces singuliers exemplaires humains aux prises avec le grand tragique : comment est-ce qu'ils font ça ?

Leipziger eut une autre parole, d'un registre plus profond que son registre ordinaire. Nous regardions des cavaliers anglais qui venaient de l'abreuvoir, *baited like eagles having lately bathed*, leurs jambes pendantes comme celles des cavaliers du Parthénon. Leipziger en fixait quelques-uns, comme on peut fixer des gens qu'on ne reverra de sa vie, et il dit : « Je cherche ceux que je voudrais préserver de la mort. » Ce n'était pas là un sentiment vulgaire.

De même que, dans les secteurs français, il ne pouvait voir un automobiliste arrêté sans engager la conversation, afin de se faire donner un cours gratuit de mécanique, de même, ici, tout Anglais lui était bon pour se perfectionner dans la langue, apprendre des termes techniques, se renseigner sur n'importe quoi. Il s'insinuait, s'imposait auprès d'eux avec un aplomb qui chez lui était naturel, qui n'était pas du tout cet aplomb factice qu'on rencontrait chez de très jeunes gradés français,

des aspirants par exemple, qui se crispaient sur leur autorité. Inlassablement, aussi, Leipziger cherchait à rendre service, et il m'était clair, à présent, qu'il le faisait par intérêt. Intérêt qui à l'occasion, sans doute, n'eût pas craint d'être sordide, mais qui me paraissait surtout l'intérêt très légitime qu'il trouvait à toujours voir, connaître, engranger davantage. Si remuant, si agité, il me faisait songer à cette habitude qu'avaient les Marocains, avant 1912, de faire danser dans la rue le premier Juif qu'ils rencontraient, sa calotte entre les dents, sous la menace d'être roué de coups : vraiment, au milieu de ces Anglais apathiques, Leipziger dansait comme un petit Juif de mellah. Et c'était merveille de le voir auprès de moi, figé dans mon incuriosité et lointain comme une glace polaire, bien fait en cela, et combien mieux que lui, pour m'entendre avec les gentlemen du secteur. Seulement, deux gentlemen figés, comment cela s'accroche-t-il ? Je crois que si j'avais été jeté dans l'île déserte de Mister *Croussou*, nous y serions restés des années, Mister Croussou et moi, à changer de trottoir toutes les fois que nous nous rencontrions, chacun de nous se faisant un point d'honneur de ne pas adresser le premier la parole à l'autre.

Voici encore un trait, pour montrer que nous ne parlions pas la même langue. Un jour Leipziger me rapporta qu'un des hommes de la compagnie faisait courir le bruit que j'étais un officier dégradé. On s'expliquait mal, en effet, que je ne fusse que seconde classe, et moi, crainte d'avoir l'air d'un faiseur, je n'en donnais pas l'explication : elle était que, pour passer officier, j'aurais dû faire un stage dans une école, et que je ne voulais pas quitter le feu, vivant sous la « menace » que la guerre allait finir, et que je n'en aurais pas fait assez. (En outre, content de partager avec les hommes, j'étais sans goût pour les commander, qui m'eût exilé d'eux, et forcé, maintes fois, de les faire tuer exactement pour rien, et le sachant.) Et ainsi j'étais là, un peu comme ces officiers de l'ancien régime qui servaient dans le rang à l'armée des Princes, en 92. Le propos que me rapportait Leipziger ne me fut pas, on s'en doute, agréable, et je le fis voir. Mais Leipziger, surpris : « Les copains te prennent pour un officier, et tu n'es pas content ? » Dans l'injurieuse trouvaille, « un officier dégradé », je

ne voyais que la dégradation. Il n'y voyait que le mot « officier », et il en béait.

Le régiment changea encore de secteur. Il y a dans mon souvenir une bourgade en ruines, abandonnée, que nous traversons derrière la musique qui fait rage, et, pour seuls spectateurs de ce triomphe, deux vieilles femmes hébétées qui regardent. Il y a un village où nous avions été fêtés le soir, et que nous quittâmes au milieu de la nuit, sans que personne s'occupât plus de nous, sans qu'une fenêtre s'éclairât, et la mélancolie dans les yeux de Leipziger, comme s'il se demandait en quoi, entre neuf heures du soir et deux heures du matin, nous avions démérité. Et de longues, de terribles marches, qui ne l'étaient peut-être que pour moi, parce que je traînais la jambe, et surtout parce que, rayé des combattants, tout ceci ne m'intéressait plus.

Il n'y avait plus ici, comme en France, des petits garçons qui portaient votre fusil (je me souviens toujours de celui qui me disait : « Je fais trois pas quand tu en fais un », et le disait avec gloire, car c'est bien vrai que, dans une démocratie, trois est plus glorieux qu'un). Mais il y avait Leipziger et sa constante cordialité. Il me déchargeait en partie de mon barda, et le faisait accepter dans une des voitures, comme s'il était le sien, parce que moi je ne voulais pas *demande*r. Il ramassait et m'apportait des pierres veinées qu'on trouvait au bord de la route, parce que j'avais dit que, avec leur apparence de marbre antique, elles levaient pour moi, du sein de nos misères, le souvenir et le pressentiment de la vie belle. (En certaine de ces heures d'immense mélancolie et solitude, comme nous en eûmes tous à la guerre, il me souvient qu'ayant aperçu au mur d'un estaminet une assiette en porcelaine de Strasbourg, soudain je ne me sentis plus seul. Un instant je rêvai de l'acquérir, de l'emporter dans ma musette. Il me semblait qu'elle m'aurait protégé.) Il me devançait quand on arrivait, pour me retenir une bonne place au cantonnement. Il n'était rien en sa possession, que d'un mot je n'eusse obtenu. Sent-on la qualité d'émotion que pouvaient me donner de pareils gestes, provenant de quelqu'un qui avec tout cela me restait suspect? J'avais lu en clair les avances qu'il faisait aux Anglais : toujours il attendait d'elles quelque chose. Celles-ci étaient-elles

de même nature? Pourtant, depuis qu'il me connaissait, ce que je pouvais et ce que je ne pouvais pas donner, ce que je voulais et ce que je ne voulais pas donner, il avait eu de quoi en faire le tour. Pouvait-il penser qu'un peu plus de prévenances l'assurerait davantage de moi?

Dans ce village où nous nous arrê tâmes, comme j'allais souvent m'asseoir seul, avec un livre, aux environs immédiats du village, j'y aperçus plusieurs fois Leipziger, venu dans le même but, et je respectai sa solitude. Je n'ai jamais vu, chez les soldats, que des Allemands ou des Russes de la Légion pour s'isoler ainsi, avec ou même sans livre : le Français, hélas, est *sociable*. Que Leipziger eût quelque finesse d'âme, cela suffirait à expliquer ses évasions, mais j'incline à croire qu'elles venaient aussi d'un sang qui n'était pas français.

Nous repartîmes, en « dur » cette fois, c'est-à-dire par le train (ô chère langue de la guerre!). Comme nous nous trouvions parmi les premiers entrés dans le compartiment, Leipziger, déjà assis, m'indiquant les places encore libres, me cria : « Profite! » Je m'apprêtais, bien entendu, à prendre rapidement une place. Ce « Profite! » me figea net. Les hommes envahissaient le wagon. « Profite! » cria encore Leipziger, et encore, plus fort : « Profite!... » et ce mot, répété ainsi, tout seul, à voix bruyante, insistante, impatientée, me déplaisait si fort, que si ç'avait été un boisseau de perles qui avait été répandu sur le plancher, je n'aurais pas esquissé un geste pour « profiter ». Quand ils furent tous tassés, j'allai m'asseoir dans le couloir sur mon barda. Longtemps je vis le regard de Leipziger fixé sur moi, grave, beau de gravité et d'une sorte d'innocence, qui était d'y laisser lire, si ingénument, qu'il cherchait à comprendre et ne comprenait pas.

J'avais cru lui donner une leçon. Une heure plus tard, ce fut lui qui m'en donna une.

La nuit descendait, et les wagons n'étaient pas éclairés. On voyait passer des « saucisses » au repos, semblables à de grandes verrues noires de la terre, ou à des colimaçons monstrueux, des villages en ruines, des églises dont il ne restait que le chœur, décapées par les obus, sur toutes leurs surfaces, de tout leur accessoire, mangées comme des choses longtemps restées au fond de la mer, mangées comme des églises de villes englouties

par la mer. Leipziger avait changé de place, me tournait le dos (qui sait, peut-être pour me boudier?) et je ne voyais plus de lui que son bonnet de police au-dessus de la cloison contre laquelle il était adossé. Mais soudain j'entendis sa voix, que depuis longtemps je n'entendais plus. Il récitait :

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux ombres ont évoqué le passé.

Souvent, ainsi, dans nos promenades à deux, il s'était mis à réciter du Lamartine ou du Musset. Aussitôt j'imitais le chien qui hurle à la lune, les glapissements des chats en amour, etc..., jusqu'à ce qu'il se tût. Car les gens m'agacent, qui trouvent de la poésie dans les alexandrins, parce qu'on leur a enseigné que cela doit se faire, et qui ricanent de la plus pure poésie quand elle leur apparaît dans la vie. Mais ce soir-là, devant ce Juif qui disait du Verlaine à de petits braillards français, et les forçait peu à peu à se taire, cela dans la demi-obscurité, au milieu des ruines, et la veille d'aller s'offrir tous ensemble à la mort... : je ne faisais plus le chat en rut; je me mettais de son côté.

Ce récit, je l'écris de sang-froid. Si j'avais de l'émotion, je n'utiliserais pas d'un style aussi simple. Je ne chercherais pas à recréer par l'artifice, toute propre qu'elle soit à faire une *page d'anthologie*, cette scène un peu chromo, néanmoins respectable. Elle dura bien dix minutes, ce qui est long. La fable ne nous apprend pas combien de temps opérait le charme qu'Orphée jetait sur les fauves; je pense qu'après dix minutes ils devaient retourner à leurs occupations. Je dirai seulement la leçon que Leipziger me donnait : pour réciter des vers à ces rustres, et qu'ils les écoutassent comme s'ils en étaient touchés, il fallait sauter le pas, avec le même aplomb qui le faisait sauter à cheval ou harponner les officiers anglais, et il l'avait sauté alors que moi je serais resté sur le bord, par crainte du ridicule et de l'échec. De toutes façons plus de foi : plus de foi en lui-même, et plus de foi dans les hommes.

La récitation de Verlaine tourna mal, du moins à mon sens. Verlaine épuisé, Leipziger eut une crise typiquement juive : il délira sur Wilson. « Ce n'est pas un homme, c'est un Dieu » (*sic*).

Le lendemain nous cantonnâmes quelque part, et je fus séparé de Leipziger. Et le soir nous reprîmes le train, mais cette fois dans des wagons à bestiaux.

J'étais dans le même wagon que Leipziger. Quand la nuit tomba, les hommes s'étendirent sur le plancher pour dormir, s'arrangèrent, commencèrent de s'encastrer les uns dans les autres comme des figures de puzzle. Leipziger, couché, se resserra, et m'indiqua des yeux qu'il m'avait fait une place à côté de lui. Je presentis l'innocent plaisir qu'il en aurait, et allai me coucher à l'autre bout du wagon.

Le lendemain, arrivés, nous nous disloquâmes, un peu avant l'aube, dans ce froid d'avant l'aube qui accompagne si bien l'amertume qu'a la bouche à cette heure. Il rejoignit sa compagnie, et moi la mienne. Nous étions-nous parlé dans cette matinée? Nous dûmes-nous au revoir? Je n'en ai nul souvenir. Je pense que non, que tout se passa dans un tohu-bohu.

Il m'est également impossible de me rappeler en quelle circonstance, ni par qui j'appris, sans le moindre détail, qu'il avait été tué une dizaine de jours plus tard. Comme je ne trouve pas trace davantage, dans ma mémoire, d'une émotion que m'aurait causée cette nouvelle, je suppose que je n'en eus pas d'émotion. Ai-je suffisamment fait entendre que jamais je n'avais eu d'amitié pour lui? Quand même, à ma première permission, j'allai faubourg du Temple. La concierge me confirma que ses deux frères avaient bien été tués, et m'apprit que le père, ses trois fils morts, venait de mourir de chagrin. Seules restaient sa mère et sa sœur, qui n'étaient pas à la maison ce jour-là.

— Pauvre M. Moïse! Il était bien gentil avec tout le monde!

— M. Moïse?...

— Ah! vous ne l'avez peut-être connu que sous le nom de Maurice. Oui, on l'appelait Maurice. Pour le monde, ici, c'était mieux. Mais son vrai nom était Moïse.

Quatre années passèrent. J'avais été démobilisé, la guerre finie. Non, certes, ce n'était pas de l'amitié que j'avais eue pour Moïse Leipziger. Mais l'hésitation avait mis sur ma sympathie une sorte de frémissement, et elle

durait en moi comme l'eût fait une amitié. Tout ce que je n'avais pas même effleuré dans mes causeries avec Leipziger, je songeais qu'aujourd'hui je l'aurais abordé de front. Je lui aurais dit : « Moi, je sais pourquoi je me bats : pour vivre plus fort et plus haut, — et plus tranquille avec moi-même, après. Mais toi, comment peux-tu te battre pour une nation qui n'est pas la tienne, pour une race qui n'est pas la tienne? Que ressens-tu, homme de Leipzig, à l'égard des Allemands? Enfin, qu'est-ce que tu as dans le ventre? » Aujourd'hui j'aurais compris sans doute qu'il pouvait vouloir à la fois être au feu et être à l'abri, qu'il pouvait être bon garçon à la fois par naturel et par calcul, et que son courage et son bon garçonisme, s'ils en étaient diminués, n'en gardaient pas moins une valeur, et un droit certain au respect; j'aurais compris sans doute qu'à tels instants il eût donné sa vie pour moi, et qu'à d'autres il m'eût laissé me débrouiller, et que c'était déjà très bien ainsi. Mais tout cela m'avait été obscurci par la stupidité de la vingtième année : vingt ans, c'est l'âge où l'on passe toujours à côté de tout. Il paraît qu'il y a des gens qui regrettent de n'avoir plus vingt ans. C'est que l'inintelligence ne les gêne pas. Moi, ces vingt ans, je rougis de les avoir eus. Quand je vois ce que je fus entre dix-sept et vingt-sept ans, qui est, je crois, ce qu'on appelle la jeunesse, je voudrais pouvoir cracher dessus.

Un jour de 1923, je repris le chemin du faubourg du Temple. Incurieux de Leipziger vivant, j'étais curieux de Leipziger mort. Je voulais parler de lui, interroger. Songer que, lorsque j'avais tant de photographies de camarades indifférents, je n'en avais pas une de lui! Songer que je ne connaissais même pas son écriture! (Aux heures où je me reprochais de l'avoir traité un peu durement, je me rappelais que, durant notre séparation de deux mois, il ne m'avait pas écrit, et cette indifférence apaisait mes remords. Mais en même temps je me disais : « S'il ne m'avait cultivé que par intérêt, il m'aurait écrit... »)

Mme Leipziger avait déménagé. J'écrivis à sa nouvelle adresse. Je rappelais, en en exagérant un peu l'intimité, les liens qui m'avaient uni à son fils, et même je citais quelques détails touchants. Je lui disais que je serais heureux de raviver son souvenir auprès d'elle, et lui

demandais un rendez-vous. Quinze jours passèrent, et je ne reçus pas de réponse.

La fin de cette histoire est si romanesque que, dans un récit moins évidemment véridique que celui-ci, je n'aurais pas osé, je crois, la donner telle. Trois semaines passées, et toujours sans réponse, je me rendis rue Demours, où habitait à présent Mme Leipziger.

Une personne m'ouvrit, trente ans, forte en nez : Mlle Leipziger, sans doute. La bouche en cœur, je dis mon nom, rappelai ma lettre, et, peut-être avec un peu de gêne montante, car l'accueil semblait tourner au frisquet, l'objet de ma visite. Tout cela dans l'anti-chambre, et quasi sur le pas de la porte, la personne ne faisant nulle mine de m'introduire plus avant.

— Oui, dit-elle enfin, après m'avoir écouté en silence, ma mère a bien reçu votre lettre. Seulement, elle est malade en ce moment. Quand elle sera remise, elle vous écrira.

Pas un mot de plus. Debout devant moi, me barrant tout ce qui n'était pas la sortie, sans un mot, sans un geste, elle me marquait avec la dernière force que l'entretien était terminé, et que je n'avais plus qu'à rentrer sous terre. Ce que je fis illico.

Dans la rue, et faisant, je suppose, une drôle de figure, je ne trouvai à cette douche qu'une explication. Je me dis que, depuis la guerre, les familles des morts devaient voir se présenter chez elles des « camarades » plus ou moins authentiques du disparu qui venaient, à ce titre, demander ou de l'argent, ou de l'aide pour trouver une place. Mme Leipziger, avec ses trois fils tués, avait peut-être, plus qu'une autre, reçu de ces visites. Tout était clair maintenant : on m'avait pris pour un teneur.

J'ai été quatre fois rendre visite à des parents, inconnus de moi, de camarades tués en combattant. Je n'y ai trouvé qu'une fois une attitude qui me parût, dans la paix, rester au niveau moral de la guerre. Cette camaraderie avec Leipziger, bien défectueuse, certes, à tous points de vue, mais non cependant sans cette frange de noblesse qu'allume à tout ce qu'elle touche la ligne de feu, et se terminant sur la vision d'une femme aux cheveux criards, la main sur sa porte et sur sa poche, — c'était plein de sens. Presque toujours, quand quelqu'un que nous avons *choisi* nous met en contact avec sa famille,

c'est-à-dire avec des individus que nous n'avons pas *choisis*, qui risquent donc de ne provoquer en nous que l'indifférence, l'animosité ou la non-estime, il y a conflit, et cela est si naturel qu'il n'y aurait rien à en dire, si une institution comme celle du mariage n'érigéait en nécessité sociale cette cause obligée de dissentiments et de maux. L'accueil de Mlle Leipziger n'était pas qu'une illustration de cette loi; il était aussi le symbole d'une autre loi, celle de la déperdition de valeur dans tout ce qui passe de la guerre à la paix. La porte que Mlle Leipziger me fermait au nez, se refermait aussi sur un ordre de choses qu'il fallait laisser intact, que toute compromission avec les choses et les gens de la paix ne ferait que diminuer et salir. Comme on lit sur la médaille de Cellini pour Clément VII : *Clauduntur belli portæ*.

EXPLICIT MYSTERIUM

UN *littérateur m'a confié les pages qu'on va lire, et qu'il voulait donner à l'impression; ce sont, me dit-il, des notes prises au jour le jour, dans un moment où j'avais lieu de croire que je ne verrais pas le bout de l'année. « Bravo! lui dis-je, avec la désinvolture qu'on apporte à juger les productions d'autrui, surtout lorsqu'elles engagent des parties profondes de son être, bravo, j'ai lu votre affaire, tout cela est très sympathique. J'aime beaucoup vous voir monter à l'assaut de l'Espérance, avec à votre lance les couleurs du Néant; cela devrait pouvoir se peindre. Le Chevalier du Néant! Ravissant! Seulement, si dans ces pages vous êtes sincère... »*

A l'instant son visage se défit, et il me cria, balbutiant de violence : « Comment ne comprenez-vous pas que c'est tout simplement une insulte que vous me dites là, et que je serais en droit de vous tourner le dos sur-le-champ, pour n'en pas faire plus? En outre, votre critique est du genre lâche, parce qu'on n'y peut répondre. C'est tout de même que de dire d'un écrivain : « Il est assommant »; il n'y a rien à répondre. Et pourquoi ne serais-je pas sincère? Alors que la recette la plus sûre pour faire une œuvre de valeur, c'est de recueillir sur le papier, tout chaud, ce qui gicle de vous, et que cela est si facile, puisqu'il n'y a qu'à laisser aller la plume, quel démon vous pousserait à vouloir imaginer et exprimer des sentiments que vous ne ressentez pas, ce qui est labeur, et labeur périlleux, puisqu'on risque à la fois, tâtonnant dans ce qu'on ignore, de faire faible et de faire faux?

— Excusez-moi, lui dis-je. Vous avez l'air d'un homme bien nourri. Je ne vous imaginai pas en posture de moriturus. Et je n'avais jamais entendu dire qu'à aucun moment vous l'eussiez été.

— Et que savez-vous de ma vie? Quand j'ai pensé que j'allais mourir, fallait-il que je le crie sur les toits? Est-il même nécessaire que ce soit durant un long temps que je me sois cru condamné? Si je ne m'étais cru condamné que pendant quelques semaines, que dis-je, pendant huit jours, et que pen-

dant ces huit jours j'aie écrit ces notes, dans un abîme de sincérité, leur valeur n'en serait pas amoindrie.

— Vous ne l'avez pas crié sur les toits. Mais, justement, ne craignez-vous pas que le public trouve que, en publiant aujourd'hui ces notes, vous vous rattrapez de ne l'avoir pas crié sur les toits?

— Ce qu'on ne dirait pas, par pudeur, dans la conversation, on l'imprime sans honte. On buccine pour cinquante mille personnes ce qu'on n'aurait pas glissé dans l'oreille d'un ami. Cela est mystérieux. La chose imprimée vous devient comme étrangère.

— Le public n'entrera pas dans ces subtilités. Il verra que pendant trente pages vous racontez que vous allez mourir, qu'ensuite vous ne mourez pas, ce qui est un premier manque de tact, et qu'enfin vous publiez les trente pages, ce qui en est un second. Croyez-moi, si vous voulez continuer de passer pour un garçon sérieux, n'imprimez pas ces pages sous votre nom.

Il m'écouta, et nous fûmes d'accord que je les insérerais, anonymes, dans le présent volume.

Mais je le sentais ulcéré, et il répétait un mot qu'on prête à M. Briand : « Faut-il donc mourir pour prouver que l'on est sincère? » et encore : « Aurais-je dû reproduire en note des certificats de médecins, légalisés par le commissaire de police? » Moi, cependant, le voyant allumer un cigare, je me disais : « Il dira ce qu'il voudra. Quand on pompe comme cela un cigare, il ne faut pas bavarder de son mourir. »

IL m'a fallu trois jours pour me familiariser avec la perspective de ma mort avant la fin de l'année. Ces trois jours passés, il m'en a fallu trois autres pour reprendre ma liberté d'esprit, telle qu'elle était avant que *j'apprenne*. De sorte que l'annonce de ma mort m'a causé, en somme, un dérangement de près d'une semaine.

L'épée de Damoclès est symbole de menace. Elle devrait être plutôt symbole de l'habitude. Damoclès, sous son épée, devait vivre exactement comme s'il n'y avait pas d'épée. Et même plaisanter d'elle : « Ma coquine de petite épée!... »

J'ai entendu poser la question, comment les vieillards peuvent vivre si paisibles, alors qu'ils se savent tout proches de la mort. Je m'explique comment, puisque moi, jeune encore, je le peux. L'habitude prise.

Quand on voit ce que ça coûte d'argent, de mourir, et qu'on se rappelle ce que cela vous en coûtait peu, ce qu'il y a eu de plus exquis dans votre vie...

Le blessé lutte contre sa blessure, contre ses médecins, et contre les gens, ou qui l'embêtent, ou qui croient qu'il n'a rien.

Tenir à peine debout, mais les gens nous invitent à dîner, et se froissent si vous refusez.

Quand je ne peux pas monter assez vite dans le tramway, les gens me bousculent : « Avancez donc! »

Passe ça à ton voisin. Quand mon voisin, derrière le mur, mourant de la poitrine, tousse sans arrêt, je supporte un moment, puis j'éclate : « Il le fait exprès!... »

Il y a des recettes contre le malheur. Stendhal en donne une : « Lorsque le malheur arrive, il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe. C'est de lui opposer le plus vif courage. L'âme jouit de sa force, et la regarde au lieu de regarder le malheur, et d'en sentir amèrement tous les détails. » Ceci est bien une recette *pratique*, ayant une efficacité réelle. Il y en a d'autres.

J'aurais voulu réunir toutes les « pensées » et toutes les pages où de grands esprits, ou seulement des esprits de bonne qualité, ont exprimé des idées susceptibles de faciliter le passage aux personnes qui ne croient pas à la survie. J'aurais publié cela très bon marché, en une sorte d'édition populaire, sous un titre tel que *Manuel pour s'aider à mourir convenablement*, ou *Ce qu'il faut savoir pour mourir avec dignité*. Certes, une bonne action.

A cette heure, ces textes, sans me manquer à la lettre, seraient pour moi les bienvenus. Les recueillir serait tout un travail; il fallait avoir cela sous la main.

J'ai toujours été ému par une note de Paul Drouot, disant avoir vu pleurer le commandant Madelin qu'on ramenait blessé à mort sur le brancard. Drouot disait, je crois, que le commandant pleurait sur « ceux qu'il laissait ». Et moi de me cabrer : « On dit cela ! Le malheureux pleurait de l'horreur de mourir. Mais il faut, coûte que coûte, que les gens soient sublimes ! » Eh bien, je crois aujourd'hui que Madelin, et tous ceux dans son cas, pleurent en effet sur « ceux qu'ils laissent ». Je doute que quelqu'un de condamné puisse pleurer sur sa propre mort, pleurer sur soi-même. Peut-être, dans le grand épuisement physique de la fin.

Une jeune fille m'a demandé si j'avais vu des hommes, à la guerre, pleurer sur d'autres hommes tués. Je lui ai dit que j'avais vu un grand nombre d'hommes pleurer à la guerre : soldats pleurant sur des soldats, officiers

pleurant sur des officiers, soldats pleurant sur des officiers, officiers pleurant sur des soldats.

Elle a paru très surprise, et son visage n'a pu dissimuler tout à fait une nuance de réprobation. Des hommes, pleurer ! Cela n'est pas viril. Et pleurer pour autre chose que pour les femmes !

On se dit : « Mourir à ... ans, quelle chose atroce ! » Le second mouvement est de se reprendre : « Pas de mots exagérés... »

Je trouve cela affreux, et je trouve cela affreux *paisiblement*.

Le héros éprouve de la pitié pour toute souffrance, hormis celle qui est soufferte à cause de lui.

Marc-Aurèle se plaint doucement que les bons, après leur mort, aient le même sort que les méchants. Je n'aime pas cette plainte. Qu'avons-nous besoin qu'on nous rende justice ?

Quand on cherche à lire, dans les yeux des gens qu'on revoit après une absence, s'ils trouvent que votre tête a changé.

Mais prenons un peu de hauteur.

La guerre, l'hôpital, le cloître, où les gens, enfin, ne font plus d'épate. Quoi qu'il y ait à inscrire au passif de ces conditions, inscrire à leur actif qu'elles haussent l'homme en lui rendant l'humilité.

Quand le poste allait être pris, on brûlait les papiers du poste, pour que l'ennemi n'en fît pas usage contre vous. Quand on va mourir, on brûle ses papiers, pour que vos amis n'en fassent pas usage contre vous.

Je repousse de toutes mes forces un attendrissement que provoquerait en moi le mal physique. Notre conception de la vie est modifiée par un bon déjeuner. Qu'elle

le soit par la souffrance, cela est du même ordre, qui est bas.

Louis XIV mourant coupe court : « Adieu, Messieurs, je crains de vous attendrir. Souvenez-vous quelquefois de moi. » *Je crains de vous attendrir.* Magnifique respect d'une certaine idée de la personne humaine.

« Le peuple, en Russie, est persuadé que la présence de spectateurs, au moment du décès, est une cause de souffrance pour le mourant, que l'âme éprouve ainsi plus de difficultés à s'échapper du corps (de même pour la parturition). »

Combien juste cette croyance, à mon avis!

La fatigue causée à un malade, et les imprudences qu'il commet, du seul fait de son médecin, sont quelque chose d'incroyable.

Quand vous êtes atteint aux bronches ou aux poumons, et qu'on vous répète : « Surtout ne pas prendre froid! » le médecin, pour vous ausculter, vous fait mettre le torse nu, dans une pièce qui n'est pas chauffée plus que normalement.

Les gens qui ont une congestion pulmonaire, et qu'on étend, le torse nu, sur la plaque glacée de la table où on les radiographie.

« Surtout, pas de fatigue », vous dit le médecin. Là-dessus il faut aller chez lui, et la fatigue que vous cause cette sortie vous empoisonne la journée entière. Cela passerait encore, s'il ne fallait pas attendre. Attendre une heure et demie chez un médecin éprouverait déjà le système nerveux d'une personne bien portante. A quel point, alors, chez quelqu'un de qui les nerfs sont à vif par la diminution de ses forces!

Une journée qui s'annonçait bonne et paisible est démolie de fond en comble, parce qu'on y doit voir le médecin.

Tous ces gens qui font des mots historiques en mourant, qui se raidissent dans des attitudes, comme si le

raidissement final n'allait pas dans trois jours leur suffire, qui dans trois jours n'existeront plus, et qui veulent encore se faire admirer, qui posent, qui mentent jusqu'au dernier souffle : m'as-tu vu trépasser ? On appelle ça de l'héroïsme. Et moi j'appelle ça quelque chose de misérable. Si une plainte se formait en moi à ce moment-là, il faudrait donc que je l'étouffe, pour plaire aux badauds, et qu'ils m'*estiment* ! Plutôt j'amplifie ma plainte, pour montrer une dernière fois le peu de cas que je fais du monde, et de la considération du monde. Il y a quelque chose qui est aux antipodes de la fierté : c'est l'amour-propre.

« Être un héros et un saint pour soi-même. » Pour soi-même. Et au monde présenter l'apparence d'un foireux ou d'un farceur. Car l'admiration du monde vous couvre de bave comme une limace qui se traîne.

Le mot sur lequel se terminent les manuscrits de nos « mystères » du Moyen Age : *Explicit mysterium*, « Ici finit le mystère ».

Ce n'est pas la mort qui est le grand mystère, c'est la vie.

Dans l'attente de la mort, de la tranquillité, de la curiosité.

L'injustice subie sert. Le peu reçu pour ce qu'on a donné sert. Tout ce qui pourrait être votre tristesse devenant le fondement de votre paix enfin trouvée.

Et les gens de nous crier, comme faisait certain voyou en haut-de-forme, au manège, quand nous avions douze ans : « Ne vous raidissez pas ! » Les gens ne peuvent pas croire que, si l'on se tient à peu près droit (à peu près !), c'est naturellement. Pour eux, où il n'y a pas avachissement, il y a raidissement ; où il y a dignité, ils disent orgueil. Bonne lueur sur ce qu'ils sont eux-mêmes.

Les fêtes de ce monde, qui s'enfoncent, si follement aimées, non regrettées pourtant. Comment cela ? Incom-

préhensible. Comment remercier assez, et qui remercier, de n'avoir pas de révolte, d'être le bénéficiaire de cette absurdité?

J'écrivais il y a quelque temps qu'il faudrait des textes pour encourager les hommes qui se trouvent devant la mort. Aujourd'hui, je n'en sens plus le besoin. Provinssent-ils de génies, il me semble que cela même me paraîtrait de la littérature.

Depuis des années, passant de la croyance qu'on va vivre à la croyance qu'on va mourir, et inversement. Tantôt soulevé, tantôt abaissé, mais s'y abandonnant avec une telle complaisance, comme bercé sur une houle heureuse...

Il y a eu trois passions dans ma vie : la passion de l'indépendance, la passion de l'indifférence, et la passion de la volupté. Le bonheur de sentir que l'on garde jusqu'au bout cette passion de l'indifférence. Voir les êtres, les objets, les problèmes s'éteindre en vous, l'un après l'autre, comme des lumières, la minuit passée, s'éteignent une à une dans une ville. Murmurer : « Il commence à se faire tard en moi... »

Je ne fume pas, parce que mon âme n'a pas besoin de remède. Si elle avait besoin d'un remède, je fumerais. Mais elle n'en a pas besoin.

Antonin, mourant, passe au tribun de service le mot d'ordre *Æquanimitas*. « Puis, se retournant, il parut s'endormir. » (Renan.)

Profonde émotion, presque trop. Voilà les phrases qu'il faut s'imprimer pour les avoir présentes s'il arrive une heure où l'on ait besoin de soutien.

L'intelligence, l'héroïsme, la poésie, l'art, le travail, tout cela est bien quelque chose. Mais tout cela pour moi

est secondaire — résolument secondaire — auprès de ce que j'ai toujours nommé et nommerai toujours le Souverain Bien, qui est d'aimer quelqu'un. L'intelligence, le travail, etc... pourraient manquer à ma vie, elle n'en serait que plus ou moins réduite. S'il y manquait d'aimer quelqu'un, elle serait tuée.

Quant à être aimé, non seulement cela n'est pas utile, mais presque à coup sûr c'est un malheur. Il faut bien dire que c'est un des risques que l'on court en aimant.

J'aime l'éclair au-dessus de l'horizon, qui ne touche pas la terre. Mais j'aime de la même force la terre. « Il va falloir quitter tout cela... »

Arrêts du cœur. Une angoisse physiologique, mais nullement morale. Quand la vie revient, aucun choc en retour, aucune émotion rétrospective. Comment peut-on ne pas souhaiter, entre toutes, la mort subite? Quatre secondes d'angoisse, pour une vie de félicité! Et couper à toutes les corvées de l'agonie!

Non seulement l'arrêt du cœur ne m'impressionne pas, mais il est pour moi une sorte d'amusement : du sport. Quand le spasme est fini, j'ai la sorte d'amusement qu'on a quand, à cheval, on vient de franchir un dur obstacle, où l'arrière-main a fléchi sous vous, et qu'on est tout étonné de se retrouver continuant son petit bonhomme de chemin. Et après la crise, comme après l'obstacle, c'est le même sourire intérieur qui vous monte à fleur de visage.

La souffrance n'a aucun sens, et ne pose aucune question. Elle est, comme est l'orage et l'inondation. Un absolu, enfin!

Au bord de la mort, proclamer que la grande difficulté est la souffrance physique.

Réveillé au milieu de la nuit, j'allume et j'écris ce qui précède. Cela m'*amuse*.

L'homme condamné s'enfonce de plus en plus dans le mensonge de la société. Les parents qui lui font des promesses « sacrées », qu'ils sont bien décidés à ne pas tenir, sous prétexte qu'il n'avait plus toute sa raison quand ils durent lui faire ces promesses. Les héritiers qui le cajolent en face, et le bafouent derrière. Les médecins à rictus, qui affirment que tout va à merveille (il en sera au rôle de l'agonie, qu'on lui dira encore que c'est purement nerveux). Les « spécialités » qui sont de la craie pilée. Les traitements inutiles mais de bon rapport pour le charlatan. La garde de nuit qui s'endort, et atteste au réveil qu'elle a entendu sonner toutes les heures. Le prêtre qui batifole en pleine fantasmagorie, et torture le mourant pour l'y entraîner avec lui. Et ce n'est pas tout, il y a le mensonge de la nature. Ce *mieux* soudain, inexplicable, qui apparaît à quelque instant de n'importe quelle maladie mortelle, c'est un mensonge affreux de la nature. On croit que tout recommence, et tout est fini.

Que je comprends ceux qui, se sentant perdus, se rencognent comme les bêtes malades, condamnent leur porte ! Cette volonté, en apparence inhumaine, d'ajouter la solitude à l'angoisse, semble d'abord trait distinctif des héros ; mais non, elle est le fait de beaucoup de gens moyens. Même parmi ceux-ci il y en a qui ne veulent pas que leurs yeux se ferment sur une grimace. Ils paraissent abandonnés. Mais on n'est pas à l'abandon quand on est avec soi-même, — soi-même, ce lieu unique de notre sécurité.

Et enfin les personnes bien élevées meurent rapidement, pour ne pas déranger l'aimable société.

De Socrate à Clemenceau, l'homme mourant dit : « Ne laissez pas entrer les femmes. » Cependant l'homme mourant n'est pleuré que par les femmes.

Depuis la naissance du monde, aussi vieux que le bruit de la mer, le murmure de ces éternelles Adonies.

Toutefois, il faut éclairer cela avec le mot cruel de Tacite : « Le devoir des femmes est de pleurer les morts. Celui des hommes est de se souvenir d'eux. »

Tout est très bien ainsi. Aucune contraction pour dire cela. S'il y fallait une contraction, je ne le dirais pas.

Talthybios, dans *Agamemnon* : « Je suis heureux, et, dussé-je mourir, je n'en voudrais pas aux dieux. »

Œdipe, dans *Œdipe à Colone* : « En dépit de tant de malheurs, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font trouver que tout est bien. »

Tellement parti déjà, que le passage n'est plus qu'une formalité.

Encore quelques paroles, comme des oiseaux qui s'envolent d'un puits...

Je n'ai rien su de ce qui s'apprend. Rien de ce qui se comprend. Je n'ai rien, rien compris. J'ai deviné quelquefois. Mais, quand même, c'était la nuit. Je marchais dans une ignorance étoilée. Le monde a été pour moi une grande terre inconnue. Des bribes de connaissance, des vues en surface, des opinions sans fondement, — et c'est cela qu'on voudrait qui fût des mots historiques! Tout ce qui m'a échappé! L'enfant, en naissant, tient les poings fermés : « À moi le monde! » Le mourant a les mains ouvertes : « Vous voyez, je m'en vais, et je n'emporte rien. »

Tout, apport du hasard. Le hasard a construit mon œuvre, car c'est le hasard qui m'a fait rencontrer certains êtres et non d'autres, assister à certains événements et non à d'autres, lire certains livres et non d'autres, voir certains paysages et non d'autres. Mon expérience du monde, mon œuvre sont le fruit d'un hasard un tant soit peu dirigé.

Les sensations, ces étoiles. Des pointes de lumière, et alentour la nuit, quelquefois un peu éclairée, comme elle l'est par la voie lactée, mais malgré tout la nuit. O étoiles!

Et chez tous, de même. Éducation, mariage, choix d'une carrière, et souvent choix d'une « foi », tout cela fait au hasard. C'est le hasard qui, parmi les divers individus dont chacun de nous est composé, en fait sortir un plutôt que l'autre. Ils le savent plus ou moins. Seulement, moi, je mange le morceau.

Une vie est belle, où l'on commence par se croire quelque chose, et finit par ne se croire rien.

On entend dire : « Entre la vérité et nous, il y a nous. » Mais, *de* la vérité à nous, qu'y a-t-il, sinon nous ?

Ne cherchez pas à m'expliquer ce que j'ai depuis si longtemps compris.

.

On a dit que les Grecs n'avaient pas approfondi la mort. Mais qu'y a-t-il à approfondir dans la mort, puisque nous n'en pouvons rien connaître ? Elle ne peut inspirer que de malsaines rêveries.

Hésiode : « Tu ne laisseras pas s'asseoir sur la pierre des tombeaux un enfant de douze ans. Tu n'en ferais qu'un homme sans vigueur. »

Memento quia pulvis es. C'est tout juste le contraire. Une fois arrêtée notre attitude devant la mort, la seule conduite raisonnable est celle de n'y songer jamais. Ce sont les hommes qui ne sont pas capables de réfléchir sur la vie, qui réfléchissent sur la mort. Comme il n'y a pas en elle matière à réflexion, ils sont là à leur aise. Ce qui caractérise toutes les « pensées sur la mort », c'est qu'il n'y a jamais, dedans, de pensée.

S'il est un endroit où l'on songeait peu à la survie, et même, relativement, peu à la mort, c'est le front.

« Préparation à la mort. » Il n'y a qu'une préparation à la mort : elle est d'être rassasié.

Et il n'y a qu'une immortalité qui vaudrait d'être souhaitée : c'est celle de la vie.

Le médecin qui vous palpe, quand vous êtes au plus bas, et vous infeste de son haleine de liqueur et de cigare.

Une déconvenue si je ne mourais pas, semblable à ma légère déception (craignant la mer comme je la

crains) lorsqu'il devenait avéré que la traversée jusqu'à la fin serait calme.

Quand même, de la curiosité. Eh bien, nous allons donc savoir! Comme nous allons dépasser ces vivants! (Complètement idiot.)

Ce que je vois gris dans les individus s'éclaire pour moi dans les masses. Phénomène connu, d'ailleurs indéfendable. C'est ainsi que par instants je suis assombri, en pensant que notre expérience de l'au-delà reste inutile aux hommes. Savoir enfin, mais une seconde trop tard! Qu'il n'y ait pas, pendant une infime parcelle de seconde, une simultanéité de vie et de mort qui permette au trépassant de dire : « Il y a quelque chose » ou : « Il n'y a rien ». Le feu donné aux hommes par Prométhée était l'espérance. On leur donnerait un autre feu : celui de n'espérer pas.

Rires et trépignements des gens, à l'étage au-dessus. Ce sont surtout les enfants qui trépignent, exprimant ainsi leur joie de devoir mourir entre vingt et trente ans, partie d'entre eux à la prochaine guerre, et l'autre partie de tuberculose.

Leurs parents trépignent aussi, de la joie de les avoir mis au monde pour ça.

Au passif de l'infirmité et de la maladie, qu'elles font perdre à l'homme son divin pouvoir de s'accomplir dans le moment. Rêver à l'avenir : attitude servile.

La guerre, l'hôpital, le cloître vous mettent, plus ou moins, à l'abri de l'humanité. La guerre, où les hommes sont débarrassés de leurs femmes, de leurs parents, de leurs relations, etc... (Bien entendu, ils n'avoueront jamais que cela fut à l'actif de la guerre. Mais faites-y allusion, entre anciens combattants : vous verrez leur sourire...); l'hôpital, où les « visites » n'ont le droit que deux fois par semaine, et entre heures fixes, de faire monter de sept dixièmes votre température; et le cloître,

où l'on trouve toujours un Dieu, qui est l'absence du monde, à défaut de celui qu'on y venait chercher.

Ce lit de douleur où, il y a deux mois, j'ai connu les heures les plus exquisées de ma vie.

Socrate, avant de mourir, demande : « Et maintenant, plus rien que de la musique. » De grâce, écartons toute interprétation symbolique ! Pour nous, « de la musique » signifie de la musique. Le vieux sacrifiant de l'esprit veut se nettoyer de soixante ans de ratiocinations. O surprise, quand il s'agit de se faciliter le passage, à quoi a-t-il recours ? A l'*unum necessarium*, à la poésie. Et voici le testament inattendu du penseur : un murmure de cithare, et les cheveux de Phédon.

Magnifique parole de X... X... voit mourir son ami Y... ; une amitié de quarante ans, c'était Y... par-ci, Y... par-là, toutes les apparences d'une véritable amitié.

X... a donc vu Y... mourir du cancer, jour à jour, enfin agoniser longuement, effroyablement, et passer. « Vous allez peut-être me juger mal, me dit-il, mais j'aime mieux vous le dire franchement : eh bien, ça ne m'a rien fait. »

Il me disait aussi : « Il y a encore deux ans, quand je voyais dans les rues ces jeunes gens sains, gais, beaux, et que je me disais que dans quelques années ils seraient tués à la prochaine guerre, c'était pour moi une pensée affreuse. Aujourd'hui, je ne sens plus le tragique de cela. »

X... a soixante-dix ans. Voilà la force de la vieillesse. Pour le peu de temps qui leur reste, les vieillards ne veulent pas souffrir. Ils deviennent durs afin de se protéger.

J'ai sous les yeux une photographie de cette crypte de Palerme, où les squelettes des anciens moines, en froc, sont pendus contre le mur, au nombre d'une centaine. Pauvres bougres, dont quelques-uns eurent peut-

être une étincelle de vie haute, les voici, depuis trois siècles, faisant figure de polichinelles ridicules, ou de décoration pour cabaret de Montmartre. Que prétend signifier cette croquemitainerie, bonne pour des femmes et des enfants? Que les moines étaient mortels? L'ignorions-nous? Que nous mourrons tous? Et après? Il n'y a que des faibles d'esprit pour ressentir devant ce décrochez-moi-ça autre chose que mépris et dégoût pour les âmes grossières qui le conçoivent.

Comme, quand on quitte une ville, le dédain (l'absurde dédain) pour ceux qui y restent, y continuent leurs affaires, de quel œil je regarde les lettres où on me parle de choses qui doivent avoir lieu dans six mois, dans une année! Ma passion de fuir, d'envoyer tout promener, est si forte, que j'éprouve du plaisir, même quand il s'agit de cette défilade pour tout de bon.

Ne pas acheter de vêtements neufs.

On n'est pas assez sévère pour celui qui souffre, et celui qui souffre croit trop facilement qu'il est grand.

Le plaisir, c'est toujours sur lui que j'ai mis la main dans les tourmentes, comme sur des papiers quand le vent s'élève. Que le reste s'envole! Un réflexe constant et incoercible.

Plus que le goût du sacrifice, plus que l'inspiration, plus que la pitié, plus que la douleur, plus que la musique, c'est la force de la sensation qui m'a soulevé de terre, comme l'amour mystique soulevait de terre les saints, et m'a fait regarder, par instants, par-dessus le mur. C'est elle qui m'a fait devenir, par instants, autre chose que moi-même. C'est elle ma valeur. Avec quelle force et (moi si mobile) avec quelle constance — depuis toujours,¹ — cela, je le sais!

Nu sur le lit, après la volupté, un corps nu en travers de mon bras gauche allongé, corps puissant, à l'odeur de racine, dont je sentais les grandes masses, comme

une statue tombée de son socle, c'est alors que je faisais mes pensées et mes songes, et ils s'en allaient de moi comme des armées. Quelque temps j'en étais le maître. Mais bientôt leurs pointes m'échappaient, se perdaient dans un territoire d'ombre.

Quand j'avais quelque dix-huit ans, j'écrivis, comme tout le monde à cet âge, des *ultima verba* en bouts rimés. Je ne me souviens que de la dernière strophe :

Que je voudrais pouvoir dire ces mots un soir,
Et puis, les yeux tournés vers la face de l'Être,
Sans regret, mais non sans un gracieux espoir,
Avec simplicité m'étendre et disparaître.

Simplicité, — gracieux, — sans regret, — ces trois mots volent vers moi comme des ramiers. Il n'y a qu'*espoir* qui reste en route. Aussi, *l'Être*.

A vingt ans encore, dans un poème, ces deux vers :

Les dernières barques menées
Par les Éros musiciens.

Toujours cette imagination gracieuse de la mort.

La mort apporte un peu de dignité parmi les vivants. Il n'y a pas que méchanceté et ridicule dans une chambre mortuaire. Même les fantoches y découvrent, pendant quelques instants, la gravité.

La mort apporte un peu de douceur parmi les vivants : les gens se réconcilient, prennent des résolutions, etc...

La mort fait aussi de l'air. Supprimant les personnes de qui nous avons fait le tour, elle nous permet de nouvelles aventures.

Et combien l'art et la littérature perdraient, sans cette *pédale* mise à leur orchestre!

Et combien l'amour et le plaisir, s'ils ne se savaient pas menacés!

Enfin le plus grand de ses bienfaits : elle nous apporte le fini. En cernant les hommes d'un trait net, elle nous

permet de voir des ensembles, de tirer des conclusions, et nous aide ainsi à penser.

J'imagine une religion qui représenterait la mort sous les espèces de l'huile, parce qu'elle est l'huile dans le mécanisme de l'univers.

Ce qui a toutes les apparences du mal — inutile, inexplicable, irréductible en apparence, — c'est la souffrance physique. C'est elle qui me gâche la perspective de l'agonie.

Je ne me suis jamais donné de mal, que dans la poursuite du plaisir : là, j'en ai toujours voulu davantage. Ce que j'aime dans ma vie, c'est que tout m'y soit venu en dormant. J'ai horreur des gens qui s'efforcent. Il faut faire en se jouant, ou ne faire pas. Il faut donc mourir avec aisance (et souhaiter que la nature ne m'y gagne pas à la main).

« Et avec cette mort faire de la vie. » C'est cela. La mort est pour moi une occasion de vitalité.

On entend parler d'une conception « orientale » de la vie, où la mort tiendrait une plus grande place que dans la conception « occidentale ». Dans la mesure où l'on peut parler de l'Orient, pour ne connaître que les Arabo-Berbères de l'Afrique du Nord, je n'y ai pas vu cela. Au contraire, leur propre mort, et la mort des autres, ils ne s'y attardent guère. Leur indifférence devant leur mort rappelle celle des Grecs d'Homère. Leurs enterrements n'ont rien de compassé. Leurs cimetières n'ont pas les prétentions, l'importance des cimetières européens, où la mort fait la roue, où les tombes sont grasses et ornementées comme des ventres de commissaires aux comptes.

Un enterrement arabe dans les rues d'Alger, cela manque de dignité, c'est entendu. Quel galop ! On dirait un film tourné trop vite par l'opérateur. Mais cela n'est-il pas, en définitive, plus *convenable* — je veux dire : cela ne convient-il pas mieux à la raison — que le convoi funèbre européen qui immobilise sept tramways pen-

dant dix minutes, parce qu'il se traîne sur la ligne, alors qu'il pourrait très bien, pressant un peu sur la droite, dégager la ligne, mais jamais les employés des trams n'oseront l'exiger; de quel ton on leur ferait honte : « Vous n'avez donc pas le respect des morts ! etc... » Et pourtant, dans les tramways, la cousette qui va retrouver son amant, le saute-ruisseau en course pour son patron, le porc « d'affaires » qui a un déjeuner « d'affaires » à midi, si dérisoire que soit leur activité, elle est du quelque chose. Tandis que celui qui les gêne, s'il y a une survie, il est du rien, puisque son âme n'est plus là; et, s'il n'y a pas de survie, il est du rien de rien.

Dans le monde entier, depuis que le monde existe, on célèbre le culte des morts. Cela ne suffit pas pour m'imposer. On l'a dit : le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants. N'oublions pas les morts dans nos cœurs. Honorons-les de la seule façon qui soit digne d'un homme raisonnable : en nous efforçant d'être tels qu'ils nous eussent voulus. Au besoin même, sur des points secondaires, où il n'est pas nécessaire que nous ayons une opinion personnelle, inclinons à prendre l'opinion qui eût été la leur. Hors cela, tout est grossier fétichisme. Un être ne mérite pas, sous prétexte qu'il est mort, le salut que nous lui eussions refusé vivant. Respecter un mort pour la seule raison qu'il est mort, c'est prostituer le respect, qu'on ne doit qu'aux talents et aux vertus.

Je ne saurais dire combien je suis choqué de voir, comme on le voit en France aujourd'hui, la moitié d'une foule rester couverte devant le drapeau, tandis que la foule tout entière, sans une exception, se découvre au passage d'un mort.

Je note avec curiosité cette coutume qu'il y eut à certaine époque de la Rome ancienne : un bouffon, aux funérailles, mimait les ridicules du mort.

Je suis infiniment choqué, impatienté, irrité comme par une sottise, par cette fausse distinction d'esprit, selon laquelle le spectacle de la mort serait censé nous apprendre que la vie n'a pas de réalité en soi, et, par tant, pas de prix. « Quel étroit horizon que celui de la terre et de la chair ! Quelle prison ! » Eh bien, si vous pensez cela, ne vous étonnez pas de mes yeux secs le

jour où vous vous évaderez de la prison! Bon voyage, M. Dumollet!

Étrange pli que j'ai, de toujours trouver le bien de tout, de tout innocenter.

Si le goût de la vie baisse en moi : « Voilà l'état où je serai quand je serai vieux. A voir combien il me serait égal de m'en aller dans ce moment-ci, je mesure combien cela me sera égal quand je serai vieux. Tout va bien! »

Si je souffre physiquement : « Eh bien, mais c'est tout naturel! J'ai été assez heureux! Il faut bien équilibrer cela. »

Si je mourais maintenant : « Il y avait huit chances sur dix que je mourusse à vingt ans à la guerre. Treize années de rabiote! »

Si la guerre éclatait : « Que diable! nous avons eu quand même une bonne trêve depuis le 11 novembre! Treize années de paix, treize années de perle, ce n'est pas rien! »

Il y a, paraît-il (avec insignes? réduction sur les chemins de fer?), des associations de « néantistes ». Je pense qu'une seule de leurs réunions me rendrait, pour une demi-journée au moins, le goût de la survie.

Sépulture à la façon des chrétiens, ou incinération, ou fosse commune, tout cela est égal. Il n'y a donc pas à demander l'une plutôt que l'autre dans un testament.

De même que, depuis la paix, si j'étais fatigué, amolli, par la chaleur ou autre chose, il me suffisait d'ouvrir un livre de guerre ou d'aller voir un film de guerre, pour être instantanément *requinqué*, parce que je me disais : « On a vécu cela, et à présent je me plaindrais parce qu'il fait 35 degrés! » (et ainsi la guerre, dont certains disent qu'elle diminue la vie, est, même à l'état de souvenir, une source de vitalité); de même, je me plais aujourd'hui à évoquer les hôpitaux de guerre, parce que l'impression dominante qui m'en reste est l'indifférence des hommes pour leur mort et pour la mort des autres,

et, partant, la grossièreté dont la mort y était entourée : tous sentiments excellents à vivifier en moi dans ce moment-ci. (Bien entendu, il y avait beaucoup d'exceptions. Je parle d'une impression dominante.)

A X..., où on pariait à celui de nous qui serait claqué le premier. Y..., qui, mourant, s'amusait à prendre la rigidité cadavérique, à ramener le drap au menton, à se mettre un mouchoir sur la face : il jouait au mort, et l'était. Et voici comment le dernier souffle d'un homme peut donner le fou rire à une société. F... trépassa sans faire de bruit. Un petit de Paris qui se trouvait auprès de lui, et que les autres, de leurs lits, interrogeaient du regard pour savoir où en était F..., voit la chose, et à l'instant frappe du talon, lève la tête et les yeux au ciel, et, les bras étendus, imite quelques battements d'ailes : le type qui monte au ciel ! Et tous d'éclater, de pouffer. Ensuite, ils ont eu honte, mais quoi, ça y était. (La mimique du petit fut-elle une création à lui ? En ce cas, géniale. Mais je crois plutôt qu'il avait vu faire cela quelque part. Combien de trouvailles, qui nous enchantent, des enfants et du peuple, ne sont que répétition de perroquet !)

Durs, durs, durs, surtout les jeunes. Un qui gémit. « Boucle-la ! Tu nous empêches de dormir. » — « J'veais crever. » — « J'veais t'en donner du crever, moi ! Tu crois que tu parlerais comme ça, si tu allais crever ! Laisse-nous dormir, c'est tout ce qu'on te demande. » Et quel ton ! Comme s'ils lui arrachaient le foie. La nuit, il appelle les uns, les autres, comme un bateau qui s'enfonce, qui fait S. O. S. dans toutes les directions : « Paupaul ! Jacquot ! » Eux dorment, ou font ceux qui. Et il crève, entouré de ses semblables, de ses frères, de ceux qu'il appelait par leurs prénoms, par les diminutifs de leurs prénoms, et plus abandonné que s'il était seul dans un désert ; pis qu'abandonné : rejeté et rabroué. Le matin, ils sont abasourdis et ont du remords. Toujours surpris. Surpris d'être blessés, surpris de mourir, surpris que les autres meurent. Leur profonde obscurité n'est percée par aucune lueur ; précisons : aucune lueur de connaissance, car elle est percée quelquefois par une lueur de générosité. Ils ne savaient pas plus hier soir qu'ils étaient atroces, qu'ils ne savaient l'autre jour, quand ils sortaient de la tranchée, qu'ils étaient

sublimes. Ils ne comprennent jamais quoi que ce soit, et c'est pour cela que tout marche bien.

Un souffrant ou un mourant qui disait « Maman! » ne pensait pas plus à sa mère qu'un homme qui dit « Tonnerre de Dieu! » ne pense à Dieu.

Le nombre de ceux que j'ai vus demander un prêtre est si infime que je crois que sur vingt il n'y en avait pas un.

Ce jeune Breton, qui mourait. « Toi, un Breton, tu n'as pas de religion? » — « Ma religion à moi, c'est d'avoir des sous dans la poche et de me saouler la g... » Traduction à l'usage du patrimoine national : « Avant de mourir, l'enfant d'Armor a voulu baiser le drapeau, et on l'a entendu murmurer : « O doux Jésus! France! « Maman! »

M..., se sentant mourir, me donna dix francs. « Tu les donneras à N... (l'infirmier) quand il reviendra de perme. Je les lui dois. » M... resta trois jours entre la vie et la mort. Le matin du quatrième, visage ressuscité, il veut manger un petit pain (?) et me réclame ses dix francs. « Alors, vieux, tu rempiles? Et N..., ses dix francs?... » — « Y peut attendre! »

(Mais N... n'aurait-il pas préféré que M... mourût, et rattraper ses dix francs?)

De tout cela, l'impression réconfortante que, la mort, ce n'est pas si grave que ça. Des millions d'hommes ⁹, entre 1914 et 1918, la mort a eu raison d'eux. Mais, auparavant, ils lui avaient bien craché dessus.

J'ai lu un petit volume, édité par les chrétiens, *Conso-lations en face de la tombe*.

Relativement au but qu'il se propose, il est très bien fait, et je doute qu'aucun *minus habens*, s'il « pleure un être cher », puisse le lire sans y trouver un allègement à sa douleur.

La mort n'est pas une fin mais un commencement. Nos « chers disparus » sont au paradis. Bientôt nous serons réunis à eux pour l'éternité. Mais si leur vie et même leur mort ont été impies? Eh bien, nous ne devons pas pour cela désespérer de leur salut, car il y a, au moment de la mort, de la part de Dieu, des « mystères cachés de miséricorde ».

Ce dernier point particulièrement est soutenu d'autorités et même d'exemples. Les libertins, de qui l'on a *connaissance* qu'au dernier moment ils ont été sauvés, ne se comptent plus. L'impression que laisse cette argumentation est qu'il n'y a pas de damnés; que, sur l'oreiller final, tout s'arrange : justes et pécheurs entrent bras dessus bras dessous dans le paradis.

Le livre est un choix de morceaux. En faveur de cette doctrine viennent témoigner des cohortes de saints et d'évêques, et Pascal, et Bossuet, et Bourdaloue; en faveur de partie d'entre elle (la mort-commencement, et la retrouvaille avec les disparus), Hugo, Lamartine, Rousseau, etc..., sans même oublier Cicéron et Épictète.

On est donc amené à se dire : si des hommes, par ailleurs éminents, ont professé de pareilles croyances, ils n'ont pu le faire que par philanthropie. Sans doute se croyaient-ils tenus de consoler la « pauvre humanité » (car nous ne voulons pas croire un instant qu'ils aient tenté de se rassurer eux-mêmes). Et, quand on veut vraiment consoler, on dit n'importe quoi, pourvu que cela paraisse pouvoir consoler.

Seulement, sécher des larmes, et calmer de la frousse, est-ce tout?

Dans ce petit volume, parmi les tenants de l'espérance-à-tout-prix, il n'y a pas que saint Thomas et Pascal; il y a M. Octave Feuillet.

« Ah! s'écrie M. Feuillet, devant la dépouille inanimée d'un être adoré, quel cœur serait assez desséché, quel cerveau assez flétri par le doute, pour ne pas repousser à jamais l'odieuse pensée que ce mot : immortalité, n'est qu'une vaine syllabe qui n'a point de sens! »

Le mouvement tournant par lequel ce qui me paraît, d'évidence, de la hauteur, est nommé bassesse et désigné aux chiens avec le cri : « Mords-le! », j'ai beau y être habitué, cela me coupe toujours bras et jambes.

Le besoin d'infini de l'âme, qui crie son impuissance et son infirmité, est le signe le plus certain qu'elle est indigne de cet infini, et qu'il lui sera refusé éternellement.

Mais quand la survie aurait ses chances, et bien entendu elle les a, il faudrait encore miser sur l'hypothèse qui permet le mieux de vivre avec dignité et courage, et non comme ceux qui se traînent dans l'espérance. Courage d'ailleurs tout relatif, car tel a besoin de courage pour aller chez le dentiste ou monter en bateau, qui n'a pas besoin de courage pour se trouver relativement à son aise dans un univers sans Dieu, sans rétribution et sans immortalité.

« Mais ce qui doit finir peut-il être grand? » — Et d'abord quand il sait qu'il doit finir, et le trouve bon.

« Mais partout, dans les contrées les plus primitives, on a cru toujours et on croit à la survie. » — Les Papous et les Botocudos renforcent-ils un parti? Ou s'ils l'affaiblissent?

« Oh! je ne reverrais pas mon cher Ernest, ni ma petite Caroline! » — Un par-ci, un par-là, cela en fait quand même des milliards qui ont cru qu'ils ne reverraient pas leur Ernest et leur Caroline. Ils l'ont fait; vous pouvez donc le faire.

« Moi, si vivant, si plein de... etc..., finir! » — Misérable, regardez-vous donc! Cela se lit sur votre tête, que vous ne valez que finir.

« Oh! de nobles croyances, le vermouth-cassis, une activité dévorante, me permettaient d'oublier. » — Oublier quoi? — « Comment, oublier quoi? Ah! on voit bien que vous n'avez pas vécu! Mais oublier notre vallée de larmes. Oh! je ne la supportais qu'en songeant aux grandes compensations de l'au-delà. » — Race d'esclaves, toujours espérant, comme les esclaves, toujours suspendue au jour de l'affranchissement. Vous dites que c'est la mort totale qui vous fait horreur. Et moi c'est votre désespoir qui me fait horreur. Tantôt horreur, et tantôt rire. Vous dites que le monde est une vallée de larmes. Pour qui rit comme je ris quand je vois votre désespoir, il n'y a pas de vallée de larmes.

« Non! Non! Tout cela ne peut être. Cela serait trop affreux. » — Il n'y aura pas d'anéantissement, parce que cela serait « trop affreux ». Il n'y aura pas de nouvelle guerre, parce que cela serait « trop affreux ». Etc... Je ne sais plus quelle religion ancienne voyait le monde supporté par un taureau. Je le vois supporté par une autruche.

« Oh! s'il n'y a rien au-delà, laissez-moi du moins me prolonger sur cette terre! » — Mais je la croyais une vallée de larmes? une prison? — « Je vais créer une œuvre sublime, et grâce à elle je vaincrai la mort. Seulement, mon œuvre est-elle sublime? Cruelle énigme. Laissons cela. Oh! mais j'ai un fils! Avec mon petit Jackie, je ne peux pas mourir tout entier! Oh! je vais faire aussi une fondation pieuse, qui fera survivre mon cher nom! » — A notre tour, laissons cela.

Monde sans Dieu, monde sans justice finale, — monde sans lois, monde sans volonté, — monde sans masque et sans brumes, monde aux objets sans ombres, — monde sans complaisance, — combien ainsi, et ainsi seulement, — ô monde! — il est digne de l'homme!

« Bénis » soient peut-être ceux qui ont mis l'espérance sur les tombes. Mais honneur à ceux qui l'en ont enlevée.

SUR UN CAMARADE BLESSÉ

C'EN est donc fait. Il a été blessé avant-hier, par shrapnell, à la tête, aux deux bras, à une cuisse. Le voici plein du fer allemand. Il paraît cependant qu'il ne mourra pas.

La guerre nous apprend à nous sacrifier d'abord en détail, dans les personnes de ceux à qui nous tenons, en attendant que nous nous sacrifions tout entier dans la nôtre.

Agrandi par le tragique, par la souffrance. Irradié. Couronné, consommé. Puisqu'il ne mourra pas, il est bien qu'il ait un peu mal, le dur louveteau; que, d'avoir enfin eu peur, d'avoir enfin eu mal, quelque chose demeure, dans sa vie dont il était trop maître. Peut-être est-ce une bénédiction pour lui, qui comprendra mieux certaines choses.

En ce qui ne concerne que moi, je dis merci également. Merci pour avoir connu cette alerte à cause de lui.

Combien le tragique vous augmente! Hors du tragique, je m'étirole.

Ce soir, je le verrai. Que sa mère m'envierait! Et, peut-être, me jalouserait. N'ai-je pas eu, moi-même, un instant, le mauvais désir qu'on s'occupât peu de lui, afin qu'il sentît mieux ce que je lui apporte? Le désir que L..., qui pourrait venir, ne vînt pas? Davantage : les cinq minutes que je vais passer avec lui seraient gâchées si je trouvais sa mère à son chevet. Ainsi, quand ma mère agonisait, quelque chose était gâché parce qu'il y avait auprès d'elle d'autres personnes que moi.

Je ne puis pas croire qu'il vive.

Je vois étendue cette colonne de la patrie.

Le front bandé. Les traits brouillés comme si on les voyait au fond d'un puits. Les yeux perdus, tombés au fond du visage, devenus tout petits, noyés dans une

bouffissure rouge vif et violette. Les lèvres énormes, retroussées — celle du dessus rejoint le nez, — et grises, exactement grises. Une dent de devant cassée. Plus rien du visage n'est reconnaissable. Non. Pas même les cheveux, poisseux de sueur, de sang et de terre.

Loin dans la souffrance.

Ne reverrai-je en lui la jeunesse que sur son masque mortuaire, transfiguré en beauté dans la mort? Jamais le visage n'a tant de spiritualité que lorsque l'âme ne s'y reflète plus. Ce qui n'est pas flatteur pour l'âme.

Les bras immobilisés sont collés au corps sous le drap. Je ne peux même pas lui prendre la main. Je mets ma main sur sa poitrine. Je lui souris. Tout de suite, je vais à la phrase que je crois la meilleure pour lui :

— Tu en as eu de la veine!

Il fait oui de la tête, et ces choses horribles que sont ses lèvres se soulèvent, esquissent un sourire. Un sourire, sous cette horreur, sous cette laideur effrayante! L'âme vit là-dessous. Il n'a plus la parole; plus rien de ses traits n'est intact; et cependant là-dessous vit quelque chose *qui continue*. Du moins je le pense. Mais qu'en sais-je? Et je me penche sur lui, luttant pour que mon émotion n'apparaisse pas, mais sachant qu'il y a dans mes yeux quelque chose qui ne peut pas être celé.

Aucun désir qu'il me soit rendu autant que je donne. Aucun désir qu'il me soit rien rendu du tout.

Le médecin-chef, on voit tout de suite à son visage que c'est un homme de devoir, et on respire. Quelle chose étrange, et étrange de simplicité, qu'il suffise de regarder un homme au visage, pour savoir qui il est! Comment peut-il y avoir des erreurs de psychologie?

Je sors. Journée brillante comme un visage d'enfant. Je marche longtemps au hasard, d'abord dans les rues, ensuite dans la campagne.

Je croise un fourgon plein de cercueils. Derrière, assez loin, sur le trottoir, une jeune femme sanglotante suit, au bras d'une infirmière. Et elle a pris le pas de l'infirmière, comme elle faisait jadis, le dimanche, quand c'était avec lui.

Si absurde que soit ce sentiment, j'ai honte d'être bien portant. Vivement que je sois blessé, pareil à lui. Comme les raisons vous viennent facilement, de désirer souffrir!

Mais lui, par exemple, que le feu soit fini pour lui. Je trouve des biais pour accepter presque tout des exigences de la guerre. Mais qu'un homme blessé à ce point puisse repartir, resservir, cela me révolte. C'est vraiment le cheval du picador, qu'on recoud. On a eu un miracle. Et on en demande un autre!

Je revois ce visage. On dit bien : « L'âme continue, ce qui est changé n'est qu'un masque. » Mais l'âme est-elle tout? Certes non. Si on admet, ce qui est évident, qu'un visage qui vous plaît vous rapproche d'un être, il faut admettre qu'un visage qui vous fait horreur travaille pour vous éloigner de lui.

Je l'ai revu. Il cause, il sourit, il a envie de fumer. Ses mains ressuscitées, nues comme s'il sortait de la mer. Dans la face bouleversée, ses yeux toujours clairs, non atteints. Un petit Français, c'est-à-dire quelque chose de rossard et de jobard; c'est-à-dire toute douceur et toute vacherie. Enfin il me demande de lui apporter quelque chose! Enfin j'ai le moyen de lui faire plaisir!

Déjà cette guérison paraît une chose toute naturelle. Les fantômes de la nuit se sont dissipés. Je suis obligé de faire effort pour me rappeler que le médecin-chef m'a dit : « Quand il est arrivé, j'ai bien cru qu'il n'y avait plus rien à faire. » J'ai l'impression que mes alarmes étaient vaines, que j'en ai remis. Remis « avec une sorte de délectation », ajouté-je, par goût de me diminuer.

— Cela se voit, ta lèvre fendue...

— Bah! Et puis après?

— Et on ne t'a pas dit que tu traîneras un peu la jambe?

— Ça ne gêne pas, ça.

Le terrible garçon, il est toujours content! Cela agace un peu ceux qui l'aiment, et voudraient qu'il eût besoin d'eux. L'amusant est que ce petit agacement qu'il me cause, c'est le même que moi je cause aux autres. Non seulement le fait d'être volontaire ici me fait mal voir, mais parfois la phrase la plus anodine heurte ces hommes qui ont pâti combien plus que moi. Joubert, dans la cagna, s'arrange un vrai petit lit douillet avec des couvertures. Comme, par politesse, j'admire, il dit : « Tu n'as qu'à en faire autant. » J'ai le malheur de répondre :

« Oh, moi, ça ne me fait rien de coucher sur la dure » ; Joubert voit rouge, réplique avec une violence d'animosité qui me stupéfie : « Oh, toi, on sait bien que tu te plais ici ! » Eh bien, il ne faut pas en vouloir à Joubert. Sa réaction, c'est quasi la mienne, quand A... laisse voir un peu trop qu'il *s'en ressent* et qu'il est jeune.

Il dit :

— Dans un mois, je leur ferai payer ça !

Et, comme je me récrie, lui :

— Eh bien quoi ! On ne va pas pleurer tout le temps à cause de ça !

Il y a trois jours il était aux portes de la mort ; et déjà le voici un peu bourru, plein du désir de s'affirmer avec offense. Comme il a *enchaîné* ! L'instant où il a eu peur de mourir, ou de rester aveugle (et de grosses larmes, l'infirmière me l'a dit, descendaient sur ses joues), l'instant où, de souffrance, il roulait sa tête sur le bras de l'infirmière (cela aussi, elle me l'a dit), il les a oubliés, et, bien plus, il m'en voudrait si je les lui rappelais. Il brûle de recommencer. Et, moi qui comptais lui dire : « A présent tu pourrais bien te garer », ces mots, physiquement, ne pourraient pas sortir de mes lèvres.

Son mal s'échappe de sa mémoire plus vite que de la mienne. Il n'a que trois ans de moins que moi, et cependant sa vie est plus *vite* que la mienne. Je justifie l'expression d'argot : j'ai du retard.

Maintenant l'infirmière, pour le panser, écarte le drap, et on voit ses jambes innocentes, comme des colonnes éclairées par le soleil du matin.

Dans une petite salle, d'un vert translucide d'aquarium, où je jette un coup d'œil en sortant, une femme est couchée sur un des lits. C'est la mère d'un garçon mort ce matin. Elle venait de Bretagne, et est arrivée trop tard. Elle dort, terrassée, sur le lit où son fils agonisait hier soir.

Je le quitte, dans la douceur émerveillée des atmosphères de convalescence. On n'est jamais sûr si ce qu'on sème dans une âme convient à cette âme, ou seulement si ce qu'on y sème est bon. Tandis que ce qui est fait en vue du corps est toujours bon sans conteste. Et pourtant, comment dire ? Comment trouver des mots

assez légers pour rendre ce sentiment, que j'imagine plutôt que je ne le ressens? Pourtant, en voyant tout sorti si vite de l'état de crise, tout si vite normal et quotidien, je perds un peu l'équilibre, comme si on me retirait un point d'appui. Je prenais appui, il faut bien le croire, sur ma souffrance et sur ma pitié. Sa guérison, la simplicité, l'insouciance avec lesquelles il accueille tout cela, me frustrent du trésor de vivre sur un plan plus haut.

Égoïsme, sans doute. Et en même temps — pour compenser peut-être, — je suis altéré de quelque chose qui soit au-delà de mes forces et qui n'ait pas moi pour fin.

1918.

Le camarade dont il a été question ici, quand aujourd'hui il nous téléphone, nous faisons dire que nous ne sommes pas là. Ce n'est pas que nous ayons aucune animosité contre lui. Mais nous n'éprouvons pas d'agrément de sa présence, et nous ne savons que lui dire.

COURAGE ET PEUR

QUAND la vie a tendance en vous à s'assoupir, vous sortez et vous la risquez. Et la vie se réveille en vous et prend feu. D'une simplicité enfantine.

Volontaire au danger : un bain de jeunesse.

Depuis quarante-huit heures, cet homme n'est plus le même. On le surprend à chanter, seul, dans sa chambre; dans la rue, il tient la taille plus droite; à table, il dévore; sa conversation a un brillant imprévu. Que s'est-il passé? Il a décidé de risquer sa vie.

Et la bonne conscience, moralement et physiquement, l'a lavé. La salubrité, de risquer. Risquer sa vie, de son seul gré, une fois tous les quinze jours, ce n'est pas une règle d'héroïsme, c'est une règle d'hygiène.

Son visage même le dit. Les gens qui sont prêts à se faire tuer, cela se voit tout de suite à leur tête. Il est rare qu'on s'y trompe.

Qu'y a-t-il, sous ce visage éclairé? Pourrait-on y lire : « Je sais le peu que je suis, fragile et passager, et que cette terre est une vallée de larmes, et que la vraie grandeur et la vraie joie sont de se donner tout entier jusqu'au sacrifice »?

Non, j'y lis : « Si les royaumes de ce monde pouvaient soudain s'abîmer, n'exister plus! Si je pouvais oublier le bonheur comme, dans la vie normale, je voulais oublier le malheur! Hélas! Tous ces visages d'êtres adorés, visages d'un autre âge, ces yeux clos, la douceur de cette joue, douceur qui n'est pas de la terre. Pourquoi risquer tout cela? Au nom de quoi? Démence, démence à se prendre la tête dans les mains. Je vois la démence, et je la suis. *Deteriora sequor.* »

Le soir, parce qu'il a vu dans les yeux des hommes qui le regardent une attente, parce qu'il s'est grisé de l'image que les autres se font de lui, changement de décor, mourir est facile, que ne lui présentez-vous l'épée tout de suite! cela serait fait en un tournemain. Mais le

matin, au réveil, quand il est tout à fait seul (ou, peut-être, quand il n'est pas tout à fait seul), sa raison crie : « Non ! », sa chair crie : « Non ! », tout son être : « Non, Non ! Non ! » L'héroïsme, c'est souvent de n'être un héros qu'à demi ¹⁰.

La honte qu'ont les gens de montrer qu'ils connaissent la peur travaille dans leur intérêt. Quelque courage, en effet, qu'il soit classique de vous reconnaître, si vous avouez que vous avez eu peur, cet aveu sera retourné un jour contre vous. Pour une nature un peu fière, il est toujours tentant d'avouer, et d'avouer quoi que ce soit. Mais le vieil axiome judiciaire reste vrai : « N'avouez jamais. »

On parle souvent de la peur de l'inconnu. Il y a une autre peur, celle de ce qu'on connaît trop, et d'aventure elle va de pair avec l'insouciance à l'égard d'un danger inconnu. J'entrerais ingénument, je le crois, dans une cage aux lions, en disant comme Guise : « Ils n'oseraient. » Mais qu'un troupeau de vaches me croise sur la route... je suis du bâtiment, je les regarde en dessous.

La peur de ce qu'on connaît trop peut expliquer ce phénomène singulier en apparence, qu'on ne s'habitue pas au danger. Torero, vous avez exécuté cinquante fois cette passe, vous la « possédez » parfaitement. Eh bien, la cinquante et unième fois, allez-vous la faire avec confiance ? Non pas, vous la faites avec plus d'appréhension que la vingt-cinquième, et la vingt-cinquième vous l'aviez faite avec plus d'appréhension que la première. Et cependant toutes ont toujours réussi.

Si l'on ne s'habitue pas au danger, c'est peut-être qu'à mesure qu'on va l'on voit combien on est peu maître de l'événement, combien le hasard domine. L'Espagnol appelle toute rencontre entre l'homme et le taureau *suerte*, « sort », et c'est bien cela : un coup de dés. Dès lors, si tout, logiquement et raisonnablement, doit donner une réussite, et donne un accident, comment ne pas craindre ?

Aucune des règles par lesquelles on prétend conjurer l'accident ne vaut quoi que ce soit. On dit : « La For-

tune sourit aux audacieux. » Oui, et c'est l'audace aussi qui les fait embrocher : les exemples sont innombrables. Au contraire, Pedro Romero, avec beaucoup d'autres, professe que le torero qui se tient exactement aux règles de son art ne court pas de danger. Oui, et le dernier des matadors qui ont dû leur gloire à l'application de ce principe, Joselito, a été tué dans l'arène.

Et de même, aucune des règles par lesquelles on prétend échapper à l'appréhension ne vaut. L'appréhension est aussi insaisissable, aussi ingouvernable que l'est ce qu'on appelle la « forme », dans le sport, ou bien le désir sensuel, qui s'éveille et s'éteint en dehors de toute logique.

Il n'y a que la présence immédiate du danger qui la fasse cesser. « Les évangélistes font Jésus capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et quand les hommes le troublent, il est tout fort. » Cela est « classique ».

Il y a un stade du courage où l'on est *au-delà* de la peur. Aucune comparaison ne peut être plus exacte et plus précise que celle-ci : on est comme un homme auquel on extrait un éclat d'obus superficiel, avec anesthésie locale. Cet homme sent que l'on charcute dans sa chair, il perçoit la sensation du scalpel qui coupe dans sa chair comme dans une gomme à effacer; mais de douleur, aucune. Ainsi l'homme qui est au-delà de la peur connaît toutes les raisons qu'il aurait de craindre; les périls, il les voit et les mesure; il est le contraire d'un inconscient. Or, il n'a pas peur. Et il est le premier à en être stupéfait! Mais qu'y faire? C'est ainsi. Et si quelque chose pouvait lui faire peur, ce serait de constater qu'il n'a pas peur, alors qu'en bonne raison et logique il devrait avoir peur, et qu'ainsi il y a en lui quelque chose d'anormal et quasi de monstrueux, qui est son courage, si cela est du courage.

On fait de la littérature sur le « regard droit » (dans la « théorie » qu'apprennent les soldats : « les yeux fixés droit devant soi... »). Eh bien, cela répond à quelque

chose. C'est un fait d'expérience que dans un courage d'énergie on a une tendance à tenir le regard droit, fixe. Dans la peur, le regard fuit, comme pour entraîner le corps avec soi. Peut-être le regard fixe, dans le courage, est-il celui de l'équilibriste sur la corde, qui fixe un point pour ne pas tomber; est-il la tension corporelle de l'homme qui lutte pour se maintenir homme. Peut-être, plus mystérieusement, ce regard fixe regarde-t-il la région lointaine qui est située au-delà de la peur.

Il semble que le courage devrait aller de pair avec une certaine lassitude de la vie; d'où cette insouciance à la risquer. Au contraire, d'autant on aime la vie, d'autant on veut la posséder complètement, y compris cette partie d'elle qui est située au-delà de la peur.

Une haute tension de vitalité éteint la peur, à la manière de l'alcool.

Les lâches survivent. Donc, il faut bien reconnaître que leur lâcheté est justifiée.

L'homme est ce que l'homme le fait. Un mot de X..., (« Le risque augmente le goût »), me revenant à l'heure du danger, me faisait oser davantage. Un mot sur la pitié, qui me revient à telle heure, m'incline vers la pitié. L'homme aiguisé l'homme comme le fer aiguisé le fer.

L'imprudence est d'essence divine.

Saint-Just : « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau. » D'abord on admire cet éclat sombre, et on adhère avec élan. Ensuite on se dit que c'est trop facile, de se tirer des circonstances en mourant. Ce n'est pas cela qu'on demande à un homme. On lui demande de dominer les circons-

tances, en vivant. Il faut qu'on renonce à nous présenter toujours le tombeau comme une solution.

« De l'audace! Toujours de l'audace! » Qu'est-ce à dire? Ce serait trop simple, s'il suffisait d'oser. On en serait quitte pour une lutte plus ou moins dure avec la bête, pour « s'enlever » comme on enlève un cheval sur l'obstacle; et le but serait atteint d'emblée. Il n'en est rien, et il est navrant, au contraire, que les circonstances nous donnent si souvent raison d'avoir été pusillanime. Il y a les réussites ravissantes de l'audace. Il y a aussi ses catastrophes. Quoi de plus fréquent que le courage puni?

On entend dire : « C'est le poltron qui rabâche du courage. On admire surtout ce qui vous manque. » On entend dire aussi : « Il n'y a que les héros qui aiment le héros. Les lâches le haïssent. » Et ces deux observations sont vraies.

Souvenirs.

Toute une nuit, par excès de tension nerveuse (sous un bombardement continu et prolongé), lutter contre l'évanouissement. La sensation qu'il n'y a plus une goutte de sang dans votre face. La sensation que votre corps s'est allongé sans mesure, que vos pieds sont à des kilomètres de votre tête. La sensation qu'on se vide par les jambes. La sueur au front, les mains glacées, toute la charpente nerveuse vibrant à l'intérieur de vous. Très éprouvant.

La certitude qu'il arrivera un instant où votre volonté se cassera net : comme toute chose humaine, sa résistance n'est pas infinie. Croire que la résistance morale peut suppléer indéfiniment à la résistance physiologique, c'est une erreur qui a fait fusiller des milliers d'hommes *courageux*, et désespérément courageux, mais en qui, malgré une contrainte héroïque, la machine, puis la volonté, avaient flanché. Hommes de qui le mérite a pu être, et sans comparaison, supérieur à celui de braves plus solidement bâtis. La physiologie commande à un tel point,

que les condamnations pour abandon de poste, comme aussi bien les citations, ne peuvent être tenues que pour des présomptions, non des preuves. Le conseil de guerre est une présomption de lâcheté, la citation une présomption de bravoure. C'est tout.

A cet instant où votre volonté se cassera, on se dressera comme un Lazare, toutes ses forces soudain galvanisées, et on fichera le camp. On descendra au galop à l'échelon, on abordera le premier officier rencontré et on lui dira : « Mon lieutenant, je viens d'abandonner mon poste. Demain, quand mes forces de corps et d'âme seront revenues, je remonterai. Mais maintenant je ne remonterai pas. Faites de moi ce que vous voudrez. »

Toute la question est de savoir ce qui durera le plus longtemps, le bombardement ou la résistance de votre volonté.

... Quand on reprend conscience après s'être évanoui, d'abord on se dit (cela dure quelques secondes, une seule peut-être) : « Je sais bien que je suis vivant, et que je ne rêve pas. Pourtant l'univers que je vois autour de moi est insensé. C'est donc que je suis devenu fou. Oui, c'est cela, je suis devenu fou. » Cet univers « insensé », ce sont les pieds des hommes, de grandes pierres, un autre homme étendu, mais tout cela à hauteur de votre visage, car vous-même on vous a étendu sur le sol, et c'est ce changement de plan qui vous le rend fantastique.

Mais le pilonnage, qui continue égal, ne vous angoisse plus maintenant. On dirait que dans la syncope l'organisme a repris des forces. Peut-être est-ce seulement d'avoir cessé de se contraindre, de s'être débandé, fût-ce pendant quelques minutes, qui a suffi à faire renaître en vous cette neuve énergie.

Seulement, à l'instant où le bombardement enfin cesse, alors l'angoisse vous reprend. Ce silence ! Silence monstrueux, hors nature, quelque chose sur quoi on s'appuyait, qui tout d'un coup vous est dérobé, quelque chose de béant et d'affreux. Comme l'étendue quand on monte sur le parapet : le bruit vous protégeait à la façon dont vous protégeait la tranchée. Et une brusque envie de crier, de pleurer. Cette sécurité qui ranime en nous l'idée du péril, me fait songer à la pensée de Pascal, que c'est le pardon qui nous révèle nos péchés.

Peu à peu on s'habitue, on s'éclaire. Longtemps le silence gardera sa personnalité propre, non plus redoutable à présent, mais toujours singulier, mal compréhensible, mystérieux comme l'envahissement de l'aurore.

Évanouissements. — B... (médecin) me dit, me montrant la table des rayons X : « Il ne se passe pas un mois sans que quelqu'un ne s'évanouisse là-dessus. Jamais des femmes, toujours des hommes, et toujours de solides gaillards. La plupart du temps des as, des braves à trois poils. L'autre jour, un commandant d'escadrille, je ne sais combien de citations. Lui, ce n'est même pas sur la table des rayons X, mais derrière la plaque radioscopique ! J'éteins l'électricité, je mets l'appareil en marche, il chancelle, et je le reçois dans mes bras. »

Évanouissement de Pascal, quand Port-Royal compose avec la vérité.

Dans l'histoire, les évanouissements ayant un grand sens. Je voudrais en dresser une liste. Qui m'y aidera ?

Pour oser, il faut être bien nourri.

Et oser dans tous les sens. Quelqu'un qui a eu une condamnation me disait : « J'ai avoué parce que j'ai été interrogé à onze heures et que je n'avais pas pris de petit déjeuner. Si j'avais été interrogé après déjeuner, jamais je n'aurais avoué. »

J'écrivais que l'imprudence est d'essence divine. Rectifications. L'imprudence est d'essence divine quand nous n'engageons que nous. La prudence est d'essence divine quand nous en engageons d'autres que nous.

Se laisser aller, volontairement, à une panique, pour se détendre les nerfs (car, toujours, il faut donner quelque chose à la nature), sûr qu'au moment où on le voudra on reprendra son calme, comme l'aviateur qui se laisse tomber en feuille morte, puis à cent mètres du sol redresse son appareil.

Chez certaines natures, il n'y a pas de moral qui tienne, simplement devant le *bruit*. Un homme plein de générosité se tient dans un abri bétonné à toute épreuve, où il n'a rien à craindre. En un instant le bruit des éclatements fait de lui une loque, tel le misérable qui ressent le mal de mer, ou seulement ses prodromes, et qui, si le bateau sombre, sachant qu'avec quelques gestes il a chance de sauver sa vie (mettre la ceinture de sauvetage, aller au canot), ne pourra les faire, tant il est anéanti.

Ce qui coûte le plus, quand on risque sa vie, ce n'est pas de risquer sa vie, c'est de risquer sa santé (si l'on n'est que blessé).

En tout péril, j'ai toujours insisté, jusqu'à l'excès, sur les raisons qu'il y avait de craindre, préférant, si haut que je mette le courage, être accusé d'un défaut de courage, que d'un défaut de lucidité.

On peut varier du tout, par de menues rectifications, le plaisir qu'on se tire d'un péril. Par exemple, après y avoir été en armes, on peut y aller désarmé, et substituer ainsi, à l'amusement d'une lutte possible, l'amusement d'un acte de foi dans sa fortune et dans le hasard.

Dans ses bras, je n'aurais pas peur.

LE ONZE NOVEMBRE
A LA CHAPELLE DES INVALIDES

UNE noble pensée est un bel arbre; elle vous protège et on entend, alentour, tomber la pluie qui ne mouille pas. Certaines époques dans la vie des nations, certaines heures dans la vie des hommes, étendent une pareille ramure. Le passé est plein de discorde, l'avenir est plein de menace, mille questions posées restent sans réponse. Et voici que du trouble immense se compose une merveilleuse minute d'équilibre, immobile, toute fragilité, telle la parfaite réussite humaine qui se fit aux mains confuses de la mer.

Le 11 novembre 1919, tandis que se défaisait de toutes parts le pays qui n'avait pas été défait, un peuple d'illusions dressait dans la chapelle des Invalides une seconde chapelle, invisible, faite de la croyance en une vie harmonieuse.

C'était, un an après, le jour heureux et funeste, la Messe pour les Morts de la Guerre, chantée par leurs fils, chantée par cette *Cantoria* d'orphelins de guerre, entièrement recueillis et pourvus pour être élevés dans la « plus que musique » : offrande musicale aux morts, telle qu'il y a vingt-trois siècles l'avait figurée le marbre des stèles dans une joueuse de phorminx ou de lyre. Chaque chose, grave et sainte, semblait imbue du mode dorien perpétué par Grégoire, jeté par lui comme un pont d'or de la ville des violettes au royaume des lis. Chaque chose semblait juste et dans l'ordre, malgré le passé, malgré le présent et malgré l'avenir.

Au milieu de la nef était un tertre fait de mottes de gazon rapprochées, jonchées de feuilles mortes. Et sur le tertre une croix nue, non comme une chose plantée mais comme une chose jaillie de la terre, non comme le signe d'un dogme mais comme l'arbre naturel germé de la chair des morts. Et au sommet du bois, où jadis avait été posée la couronne d'épines, était une couronne de lauriers, plus douloureuse qu'elle. Et entre les bras un

drapeau de régiment — la patrie maintenue debout par une tombe, — penché sur le bras droit de la croix comme avait été penché sur l'épaule droite le disciple que Jésus aimait.

Et aux quatre coins du tertre étaient quatre enfants, et leurs pères étaient morts à la guerre.

Et derrière l'officiant étaient quatre hommes de quatre ordres de l'Église, comme dans les fresques et les vitraux : un évêque, un prêtre séculier, un jeune moine, couleur de la terre et de la macération, un jeune aumônier sanglé et botté, figure aiguë de la Renaissance.

Et devant moi étaient les enfants qui chantaient; et leurs pères étaient morts à la guerre, et ils n'avaient pas revu leurs demeures, ni leurs femmes, ni ces petits enfants.

Et dans les stalles du chœur étaient des hommes mutilés et blessés.

Et en avant, détaché de tous, était le Chef, seul.
Foch.

Te Deum, où les voix fraîches des enfants coulaient étrangement sur les rauques réponses des tubes, comme un voile d'eau sur des épées; *Qui Lazarum*, déchirante douleur, un des plus beaux cris qui soient dans l'art; *Domine salvam*, où l'imploration était poignante, à cette heure, de « sauver la chose publique »... Dans une stalle, au bord des voix, je sentais contre mon cœur battre le cœur de la musique. Et, silencieux et sans mouvement, je collaborais au prodige avec ma plainte, avec mon souvenir, avec mon espoir, si ardemment qu'eussé-je dû rentrer dans la foule, l'harmonie peut-être eût vacillé.

Mais par l'immense verrière qui, de bas en haut de l'édifice, sépare la chapelle du Tombeau de l'Empereur, un souffle froid nous arrivait au visage, et tourné vers elle je ne m'en détachais plus, fasciné par ces profondeurs vitreuses qui, au-delà, vivaient d'une vie de songe, intacte et splendide comme la vie des glaciers. De noires colonnes déchaînées se tordaient dans cette transparence, de l'or montait, un faisceau de clarté fuyait d'une baie, comme dans les Annonciations, un ciel fantôme palpitait à mi-hauteur entre le sol et la voûte, pareil à un sourire suspendu. Et tout cela était immobile, impro-

bable, infiniment reculé et hors d'atteinte, avec ce grand vent qui en sortait. Vent de la gloire, vent du néant, grand vent du Tombeau de l'Empereur... Faisons mettre aux enfants leurs manteaux.

Et voici qu'à voir ces reflets, ce cristal bleuâtre, ces colonnes ruisselantes de leur polissure, j'imaginai qu'une énorme masse d'eau était emprisonnée derrière cette porte de verre. Mais quelle eau? quelle eau? Alors, telles pleuvent les fleurs de lys autour d'un roi sur les médailles, autour du Chef profilé je vis pleuvoir d'innombrables larmes. Toute la chapelle fut pleine de larmes qui tombaient; et les bois du lutrin miroitaient sans bouger, comme s'ils étaient couverts de larmes, et si c'était de ces larmes que les bouches tiraient leurs accents.

Quand l'apparence fut dissipée, je ne pouvais plus trouver de bonheur à ce que la minute semblât parfaite. Je voulais l'acte qui affermit et ajoute. J'avais faim de cette chaude prise réelle, de cet appel individuel qui fut fait dans le jardin, quand la femme fut appelée « Marie » et répondit « Maître ».

Et l'esprit grégorien m'y conviait, selon lequel l'artifice le plus noble eût profané le jaillissement pur de l'âme; si bien que, par un goût de la personne humaine qui me fait frémir de sympathie, la chapelle pontificale avait refusé pendant longtemps d'admettre même l'accompagnement de l'orgue, pour que fût direct et chair à chair le contact du peuple avec la forme vivante de la voix*.

1919.

* On a supprimé ici la fin de ce texte, simple appel en faveur de l'œuvre de la *Cantoria*.

ALLOCUTION
A DES
ÉTUDIANTS ALLEMANDS

L'auteur, depuis la guerre, fut invité plusieurs fois par des universités allemandes. Des raisons diverses lui firent décliner toujours ces invitations. Voici l'esquisse des quelques paroles qu'il eût prononcées, s'il se fût rendu en Allemagne. Elle fut tracée en 1929; indiquer cette date n'est pas inutile.

MESSIEURS,

MON premier mouvement, quand je sus qu'il me faudrait vous parler, fut de me préciser comment j'en étais venu là. Où avais-je trouvé ce qu'il fallait de sympathie pour sauter le pas et aller parmi vous? Certes, quelques liens de famille m'unissent un peu à votre race¹¹. Certes, je voyais bien vos vertus de l'esprit et et du caractère, et les vertus de votre civilisation. Mais tout cela ne me serait de secours que plus tard. D'abord je me retourne, je rentre dans la guerre, et c'est dans la guerre que je trouve le pont, ou la passerelle, par quoi j'aborde chez vous.

Car la guerre nous a fait rendre leur dû tout ensemble à César et à Dieu : à César, en nous faisant aimer notre patrie, qui ne nous occupait guère auparavant, et à Dieu, en étant le seul état où nous ayons réalisé le précepte : « Aimez-vous les uns les autres. » Et cet amour de ma patrie m'a fait ouverture dans la vôtre, car, le patriotisme, c'est le respect de l'ennemi, parce que le patriotisme sait ce que c'est que la patrie, et qu'elle est bonne de même des deux côtés. Et, ce précepte évangélique, nous avons pu vous l'appliquer, dans la mesure qui était convenable, en vous voyant si complètement nos égaux dans le courage et le malheur.

Donc, me retournant vers la guerre, je revoyais vos blessés-collégiens de 1917 et de 1918, lorsqu'ils haussaient au-dessus du fouillis vert de leurs capotes, comme

de leur propre pourriture, leurs visages consentants. Je revoyais cette fontaine de la trêve, où, sortant de vos tranchées, vous veniez boire à quelques pas de nous, cependant qu'à notre tour nous allions y boire sous vos yeux, pareils à deux boxeurs épuisés qui s'appuient l'un contre l'autre, soudain amis du fond de l'inimitié. Mais par-dessus tout je me souvenais de cette tranchée d'en face d'où un jour nous entendîmes monter, comme de la *mystische tiefe*, un hymne religieux chanté par vos soldats. Cet hymne! Il y avait donc quelque chose qui nous était commun à vous et à nous, une certaine réclamation de l'âme, et comme un ciel intérieur qui répondait à ce ciel sensible où tant de fois, de ce côté-ci, du fond de nos trous, nous avions vu les nuages innocents passer de notre pays dans le vôtre.

Un vers de Kipling me bougeait dans la tête, où il dit, parlant des Anglais et des Français : « Durant des siècles, sur les champs de bataille, nous avons confondu nos sangs. » Je me rappelais mon saisissement ce soir où je vis la nuit tombante donner une teinte uniforme aux capotes des morts français et allemands, comme s'ils étaient tous d'une même patrie. Je rêvais à tant de moissons françaises qui, sur une partie de notre territoire, sont nées des os allemands. Je songeais combien nous étions proches, quand nous vous entendions, dans la tranchée d'en face, tousser ou vous étaler sur le caillebotis humide; et, tirant du concret ce mot « combien nous étions proches », je lui donnais de grandes ailes avec lesquelles il recouvrait toute la vie.

Ayant roulé ces images pendant un jour, je trouvais que j'en avais assez fait pour la part émotive de l'âme. On ne peut pousser trop loin le « nous avons confondu nos sangs ». Il nous mènerait à cette insanité, que la haine, la ruine et la mort, échangées entre deux peuples, les lieraient par un je ne sais quoi qui leur aurait fait défaut, s'il n'y avait eu entre eux que l'insipide paix. Voilà une belle prime aux hécatombes! Je laissai donc là les à-peu-près poétiques, comme nous parlant d'une voix dangereuse, et même il me sembla que je ne les avais conçus que pour les écarter. Entrons toujours dans une émotion, franchement, comme on se jette à l'eau. Mais ensuite sortons-en, ébrouons-nous et dépassons-la.

Ce sont des raisons plus ajustées que celles-là qui peuvent nous lier les uns aux autres.

Contre les malheurs futurs j'en entends qui s'écrient : « Comprendre! Comprendre! » avec l'accent passionné du *Dienen!* de Kundry. Un rapprochement par le haut? C'est alors sur la qualité particulière, et comme la nuance de ce rapprochement, que je voudrais arrêter mon esprit.

Mais d'abord je marquerai que ce rapprochement par le haut est le seul dont je me tire une goutte d'espoir; une goutte d'espoir tout abstraite, si j'ose dire, car dans la pratique je ne m'occupe pas de l'espoir. Pour les masses (et quelquefois aussi pour les particuliers!) c'est l'éloignement qui rapproche. Que ce soit dans les prises de contact internationales, ou dans les rencontres sportives internationales, ou lorsqu'ils sont alliés et combattent côte à côte, les peuples ne se rencontrent que pour exaspérer leurs différences; jamais un homme du commun n'aura accès dans un homme duquel il ne comprend pas la langue; il dira : « Qu'est-ce que ce charabia! »; cela suffit : il n'y a pas besoin de haïr pour élever une barrière, il suffit d'être agacé. L'illusion de percer et d'aimer une autre nation n'existe vivante chez un homme du commun que lorsqu'il aime et désire une personne de cette nation. Et cette illusion finit avec l'amour, et comme lui; nous nous comprenons. Disons-le net : un étranger est un ennemi en puissance; à cela les modes intellectuelles ne feront rien. On ne s'aime, ou plutôt on n'est prêt à s'aimer qu'à l'intérieur d'une patrie, sur un fondement de mêmes traditions, de mêmes imaginations, de mêmes façons de sentir, de mêmes préjugés, de mêmes sous-entendus, de mêmes intérêts. Ce que nous avons en commun par-dessus les frontières, pensée, art, science (qui d'ailleurs, on le sait assez, se nationalise chaque jour davantage), n'intéresse qu'une poignée d'hommes. Ce sont ceux-là qui doivent se rencontrer.

Quelle sera la nuance du rapprochement entre vous et nous? Comment nous conduire à l'égard du passé? Et comment à l'égard de l'avenir?

A l'égard du passé.

Tout ce que les hommes peuvent échanger de paroles

et d'actes de haine, ceux-ci dans l'ordre de l'atroce, a été échangé entre nous. Il ne faut ni oublier, ni pardonner. Il ne faut jamais oublier le mal, ni lui pardonner. Ce serait lui donner raison. Ce serait donc une injustice. Et toutes les fois qu'une injustice est commise dans le monde, quelque part des hommes deviennent plus mauvais, par découragement.

En outre, les morts ne sont pas morts pour qu'on embrasse sur leurs tombes leurs meurtriers. Je sais bien que cette pensée est celle d'un grand nombre, qu'elle est donc suspecte d'être facile ou vulgaire. Cependant je n'en vois pas la fausseté.

Ce passé odieux, il est, et tout ce qui est doit être regardé en face. Il faut donc composer avec lui, l'intégrer au présent. Dans la maison que nous essayons de construire ensemble, donnons sa place à ce spectre, convions-le à notre table. Il nous sera une occasion de gravité.

Ce n'est pas lui, je le crois, qui empêchera une collaboration sincère et fructueuse entre nous. Dans notre cas, une amitié qui ne se donne qu'avec un certain retrait fait la part de la générosité et la part de la raison. Elle fait doublement la part de la générosité, en ce qu'elle ne se garde que pour de hauts motifs de morale et de pitié, et en ce qu'elle vainc des obstacles pénibles, dans sa recherche du contact humain. Et elle fait doublement la part de la raison, en ce qu'elle implique la lucidité, qui est le premier des attributs de l'intelligence, et en ce qu'elle implique le tempérament, qui est l'acte où l'homme peut donner le mieux sa mesure, parce qu'il demande toutes ses ressources.

Je m'imagine que nos rapports nous donneraient la sensation bonne qu'éprouve un cheval de sang, surtout quand il est jeune, à galoper en prenant appui sur une rêne court-tendue. Un entraînement n'est aimable que doublé par la surveillance de soi-même : il faut qu'il se regarde. Il faut qu'il se surmonte dans cette grande vertu, dont je ne prononce le nom qu'avec une émotion de respect, et qui est la prudence.

Plus difficile, à coup sûr, peut paraître le problème : dans notre rapprochement, comment intégrer l'avenir ?

Il nous faut admettre, Messieurs, qu'un jour notre devoir soit de nouveau de nous tuer les uns les autres. Cette éventualité doit être envisagée avec calme : il y a pis que mourir. Disons-le en passant, bien entendu il ne s'agit pas, entre nous, d'une « fatalité ». Un homme sérieux hausse les épaules à ce mot de fatalité. Ici, comme ailleurs, il s'agit d'une volonté. De quel côté cette volonté? De l'Allemagne ou de la France? Gardons nos pensées là-dessus.

Eh bien! de même que notre hostilité d'hier n'empêchait pas, à mon sens, une sympathie d'aujourd'hui, de même cette sympathie d'aujourd'hui ne me semble pas être gênée par la possibilité d'une hostilité de demain.

Si la guerre en soi, non plus que le droit de la guerre, ne me donnent le sentiment qu'un ordre supérieur y soit amoindri, quand il s'agit de nations d'une force à peu près égale, je n'éprouve pas davantage le sentiment qu'un ordre supérieur soit amoindri par le fait que nous puissions passer, quasi du jour au lendemain peut-être, de la sympathie au combat, et au combat hideux. Je vais montrer le fond de ma pensée : je trouve même qu'il y a là quelque chose de sain. C'est une bonne et sage manière, et professée depuis longtemps, d'aimer les êtres et les conditions, que de les aimer comme des biens qu'on peut perdre; et sûrement, si cette maxime n'existait pas, il faudrait l'inventer pour l'appliquer à la paix, telle qu'est la paix de nos jours. Il y a une autre maxime répandue, bien que rarement suivie (surtout dans son second terme), qu'il faut traiter son ennemi comme s'il devait être un jour son ami, et son ami comme s'il devait être un jour son ennemi. Pour moi je la juge excellente, je l'ai presque toujours appliquée dans ma vie, et m'en suis trouvé bien. Il est fort, l'homme qui garde les yeux sur l'état tout opposé à celui où il se trouve à présent, et le tient non seulement pour possible, mais pour bon également.

Les Grecs d'Homère proclament qu'en se battant ils n'ont pas de haine¹². Bien plus, un mot du plus considérable d'entre eux souligne cette attitude avec une force extraordinaire. Quand Achille tue Lycaon, il l'appelle : « *Philos* », il lui dit : « Meurs, *ami* ! » S'il doit y avoir entre nous une nouvelle guerre, qu'elle soit sous cette épigraphe-là.

Je m'arrête. Sur le terrain où je suis il faut aller à pas comptés : pour reprendre un mot fameux, on y glisserait trop facilement dans le sang. Car il y a un drame de la conscience. Il est qu'une de nos vues les plus élevées, et peut-être la plus élevée de toutes, qui est de penser que tout est bien, nous devons la limiter à nous seuls; étendue aux autres, elle devient impie. Adhérer à la nécessité, je puis le faire en mon nom propre; y adhérer au nom des autres, je n'en ai pas le droit. Si je crois que le monde est une sorte de grand gymnase, où les hommes descendent de temps en temps pour faire les uns contre les autres l'épreuve de leur force et de leur vertu, et que ces antagonismes rentrent dans les conditions normales de la vie universelle, je puis avoir raison dans cette croyance, je suis coupable en l'ébruitant sans réserves. Les peuples n'ont déjà que trop de tendance à adorer leurs maux; l'humanité n'a que trop de goût à dévorer ses enfants, et ses enfants à se laisser dévorer. N'y donnons pas la main.

Ce salut de l'épée que je vous ai fait tout à l'heure, quand il s'agit d'un combat singulier, où l'on s'embroche pour le plaisir, à merveille! Mais quand l'homme risque (comme le risque tout homme qui a une voix publique) d'y entraîner d'autres hommes avec lui, comment le jugerons-nous? Comment jugerons-nous toute sa chevalerie, et sa belle conception agonale du monde? Nous les jugerons au cri qu'il poussera devant le premier moribond qu'il verra dans la prochaine guerre : « Je n'ai pas voulu cela! » Il ne l'a pas voulu. Mais, d'avance, ne l'avait-il pas accepté? Et accepté au point où accepter est absoudre? Et ce sera un temps où nos pensées sur le « grand gymnase », qui nous paraissaient si hautes, seront des pensées qui nous dilateront les yeux.

Travaillons donc, Messieurs, à tonifier cette ombre de paix qu'il y a aujourd'hui entre vous et nous. Mais ici je m'efface. D'abord parce qu'il y a des spécialistes de ce sujet, qui vous objurgueront avec plus de talent que moi. Ensuite parce que je ne crois pas à l'efficacité des paroles en faveur de la paix. Je crois que depuis quinze ans elles n'ont rien fait, ou plutôt qu'elles ont fait du mal, en faisant de la paix un mot, et un lieu commun parmi les mots; et on a gonflé ce lieu commun de mot,

de tant de mots, qu'il finira bien par en éclater. Là-dessus, Messieurs, je vous quitte. Nous nous retrouverons peut-être. Peut-être dans la paix. Peut-être dans la guerre. Si c'est dans la paix, nous pourrons jouir du bien des autres. Si c'est dans la guerre, dans une guerre qui en rien ne sera notre œuvre, nous tâcherons d'y trouver notre bien à nous : que rien de la vie ne soit perdu, pas même cela. Car la guerre a sa fumée et sa flamme, mais elle a aussi sa lumière. « Porte-lumière », comme l'Archange que vous savez.

1929.

NOTES

(1932)

CHANT FUNÈBRE

1, p. 197. — Je ne consacrerai plus aujourd'hui (1932) à une sépulture toutes les heures et toutes les pages que je consacrai jadis à l'ossuaire de Douaumont. Quand je songe aux millions recueillis par les diverses œuvres de monuments commémoratifs de la guerre, et que j'imagine ce qui aurait pu être fait, avec ces millions, pour des vivants malheureux, je m'assure qu'en faveur des morts il faut faire ce qui est décent, et rien de plus. A moins, bien entendu, qu'on ne crée, à propos d'eux, une œuvre d'art digne de ce nom.

2, p. 209. *Barrès, ou les différences nécessaires.* — La réaction du public devant quelques pages parmi celles que je consacrai à Barrès, dans *Aux Fontaines du désir*, m'a montré qu'elles demandaient une mise au point, dont voici l'occasion.

Bien des gens, depuis *Aux Fontaines*, m'ont fait des compliments de ce genre : « Bravo, votre *Barrès s'éloigne* ! Comme vous avez raison ! etc... » Et là-dessus d'être surpris en me voyant sur-sauter, puis mécontents et déçus en m'entendant leur dire ce qui suit :

Ce que j'ai écrit sur Barrès dans *Barrès s'éloigne*, je le réécrirais aujourd'hui. Avec plus de motifs encore, les *Cahiers* étant venus, depuis, fournir en abondance ces motifs de surcroît. (Avec plus de nuances aussi. Le grand défaut de *Barrès s'éloigne* est d'avoir été écrit sans jamais un livre de Barrès sous la main, dans des hôtels, dans des buffets de chemin de fer, dans une atmosphère de passion, d'aventure et de malheur peu convenable à un travail de ce genre, qui demandait une critique plus assise.)

Mais cela ne touche pas aux rangs, et celui de Barrès est le premier.

Il faut le dire d'autant plus haut que ce rang de Barrès n'est pas incontesté, comme il devrait l'être.

Chose incroyable ! On voit des hommes mûrs, cultivés, piliers de bibliothèques, des hommes à qui on était prêt à demander leur avis sur ceci ou cela, vous dire avec un air dégoûté (et cela

sans y mettre, semble-t-il, de sectarisme politique) : « Barrès ? Est-ce que vous pensez qu'il en restera quelque chose ? » Et ensuite de vous statuer quelque « maître » contemporain. Et Dieu sait quel ! Qui ne vient pas à l'épaule de Barrès.

Les rangs ! Pierre d'achoppement de notre époque, qui ne sait pas, et ne veut pas, faire les différences nécessaires. Heureux sport, où les athlètes sont, d'après leurs performances, classés par *catégories* ! Voilà l'avantage du chronomètre : il n'y a plus à chipoter. Mais nulle certitude pareille, pour différencier la *catégorie* de Barrès de celle de M. X... Aussi voyons-nous la *majorité* du public les classer dans la même. Tous deux « écrivent ». Interchangeables...

Quelqu'un, voyant sur ma table de nuit un livre de Barrès, me disait avec le ton persifleur : « Alors, vraiment, vous pouvez lire ça ? Ce faiseur ! Allons, soyez franc, vous faites *celui qui*, mais au fond il vous rase... » Qui me disait cela ? Le frotteur ? Non, un médecin des hôpitaux, un homme à qui ses semblables confient leur vie, un « éminent praticien » de demain. « Je vous apporterai la prochaine fois, ajouta-t-il, un bouquin que je lis en ce moment. Ça, alors, c'est passionnant. » Il l'apporta. C'était un livre de M. Georges Anquetil.

Barrès peut se consoler, — *nous* pouvons nous consoler, en nous disant que ce qu'il y a eu de plus grand est logé à la même enseigne que lui. Ma vie nomade m'a forcé d'emprunter, bien des fois, des livres aux bibliothèques publiques. J'ai lu les notes que les lecteurs écrivent au crayon dans les marges de Rousseau, de Michelet, de Renan, de Hugo. Je sais maintenant que les plus grands noms de la littérature et de l'intelligence restent toujours pour le public, et pour un public à prétentions intellectuelles, puisqu'il vient dans les bibliothèques, un objet possible de dérision et de dédain. Rien ne vous gare. Éternellement on viendra sur vous faire pipi.

Résumons-nous. Je mets Barrès tout en avant, à l'écart. (Je pense que cet « à l'écart » va faire plaisir à celui qui a chanté les joies de « penser solidairement ».) Et l'ayant mis là, et seulement après l'avoir mis là, je le juge, comme c'est mon droit. Mais, dans le temps même que je le juge, jamais je ne le déloge de la place où je l'ai mis.

Je n'ai jamais varié dans ces sentiments. Ni pendant que j'écrivais *Barrès s'éloigne*, ni depuis. Depuis, je les ai exprimés publiquement plusieurs fois. En 1928, dans une revue de province (son nom m'échappe) qui publiait une enquête sur l'influence posthume de Barrès. En 1930, dans la notice qu'un éditeur (Les Éditions du Bois Sacré) m'avait demandée pour une édition de luxe de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*.

3, p. 219. — André Bridoux, *Souvenirs du temps des morts*, p. 234. Les auteurs contemporains qui ont mis l'accent avec le plus de courage sur les bienfaits de la guerre (j'ai un haut-le-corps à

reprendre cette expression; et cependant elle correspond à une réalité; il faut donc risquer tous les malentendus, et se forcer à l'employer) sont à ma connaissance MM. André Bridoux, Élie Faure (*La Sainte Face*) et Paul Quinton (*Maximes sur la guerre*), ce dernier avec un ton absolu qui appelle la contrepartie. Ceux qui donnent seulement l'impression d'avoir été frappés davantage par le bien de la guerre que par son mal sont, entre autres, d'Annunzio, Kessel, Ph. Barrès, etc...

4, p. 219. — Le « C'était le bon temps » vous paraît-il invraisemblable? Voici un mot que nous avons entendu. Un ménage s'arrête devant une affiche illustrée du film *Douaumont, l'enfer de Verdun*. Gens de la bourgeoisie aisée, d'aspect sérieux, assez fin même; et pas des enfants : trente à trente-cinq ans. La femme regarde un moment l'affiche, puis s'exclame : « Oh! C'est joli! »

L'affiche représente trois soldats morts, masques au visage, dans les postures les plus sinistres, au milieu d'une flaque de sang.

5, p. 222. *Les « vieillards sanglants »*. — Il y a depuis la guerre un *topo*, qu'on négligerait s'il n'était qu'une arme de parti, mais qui a cours aussi chez des hommes de bonne foi : c'est celui des « vieillards sanglants ». Les « vieillards sanglants » sont accusés d'avoir préparé la guerre, d'en avoir joui, d'avoir poussé les jeunes à la faire, alors qu'eux-mêmes ils ne la faisaient pas, enfin d'avoir parlé de la guerre, et des épreuves des autres, d'une façon déplacée et indécente.

Laissons les responsabilités de la guerre. S'il s'est formé, à tort ou à raison, une opinion moyenne, que toutes les nations, plus tard belligérantes, en furent plus ou moins responsables, on peut le dire aussi des hommes, vieux ou jeunes. Nous en avons des témoignages : longtemps avant 1914, la jeunesse acceptait partout de bon cœur l'éventualité d'une guerre. Par là elle a permis aux vieillards de la déclencher. Aujourd'hui même, en 1932, ceux qui crient : « Plus jamais ça! » sont le plus souvent ou des vieillards ou des hommes ayant dépassé le milieu de l'âge. Tandis que les jeunes gens, de tous les pays et de toutes les classes sociales, si on leur parle d'une nouvelle guerre, vous déconcertent par le ton guilleret de leurs réponses.

Qu'aurait-on voulu que fissent les « vieillards », d'autre que ce qu'ils ont fait? Qu'ils s'engageassent? Les neuf dixièmes d'entre eux, aux armées, n'auraient été qu'une gêne. Barrès, qui, à l'arrière, servit, n'eût servi à rien aux armées, puisqu'il n'avait ni connaissances militaires (nous croyons bien qu'il ne fut jamais soldat), ni une santé suffisante pour courir l'aventure en amateur.

On répond :

— Eh bien, au moins, qu'ils se soient tus.

Tus? Pourquoi? Pourquoi voulez-vous forcer un homme de quarante-sept ans (car enfin c'est à quarante-sept ans qu'on n'était

plus mobilisé), à n'exprimer pas la joie, l'indignation, l'amitié, la volonté, tous les mouvements légitimes que lui cause sa patrie combattante? Pourquoi cet exil hors de l'humain, et de l'humain le plus élémentaire?

— Mais ils ne disaient que des bêtises. Par exemple, ils disaient toujours qu'au front les soldats rigolaient.

— Tous les anciens combattants, quand ils sont entre eux, disent qu'ils n'ont jamais tant rigolé qu'à la guerre. Ce qui n'atténue pas l'horreur des périodes d'horreur.

— Ils nous écrivaient que nous étions la « jeunesse de fer* ».

— Cela était vrai. Pourquoi n'auraient-ils pas eu le droit de le dire?

— Est-ce que vous n'avez pas reçu, quand vous étiez en ligne, la lettre classique : « Heureusement que tu n'es pas à Paris! Chaque jour les Berthas... »

— Je l'ai reçue. Et d'abord, je l'avoue, il m'a échappé un : « Quand même!... » Ensuite j'ai souri. Ils ne se mettaient pas à notre place? Eh, qui donc s'est mis jamais à la place de quiconque? Les combattants se mettaient-ils à la place de leurs femmes, et comprenaient-ils qu'elles ne pouvaient pas demeurer seules? En toute circonstance, les délicats ne sont-ils pas qu'une poignée? Et puis, c'est une affaire moins de délicatesse que d'imagination. Et l'imagination, si vous n'en avez pas...

Ce thème des « vieillards sanglants » a été exploité à la fois par les partis et par la littérature : l'amertume, toujours si facile, si vulgaire, si sûre de susciter des échos, est par cela même d'un bon rapport. Mais j'ai souvent été attristé de trouver sous la plume d'hommes de mon âge, que j'estime, ces pointes contre les vieillards. J'aurais voulu leur dire que la personnalité d'un homme de soixante, de soixante-dix, de quatre-vingts ans, me paraissait dans la majorité des cas beaucoup plus attrayante et plus importante que celle d'un homme de vingt ou de vingt-cinq ans.

Mais enfin, de quoi s'agit-il? Ne s'agit-il pas simplement du « Ote-toi de là que je m'y mette », du « On les a assez vus », c'est-à-dire de la querelle dite des générations?

En ce cas, cela tient en deux mots. Le mouvement par lequel chaque génération qui arrive à l'âge d'homme veut pousser la précédente à la tombe, est une loi de la nature, une démarche du génie de l'espèce, donc un fait qu'on est forcé de prendre en considération. Un homme sérieux travaillera à ce que ce phénomène, autour de lui, s'accomplisse le plus doucement possible; car, qu'il

* Dans *A l'Ouest rien de nouveau*, un soldat dit avec aigreur, parlant d'un vieillard de l'arrière : « Il m'a écrit que nous étions la jeunesse de fer. » Alors, cela encore, c'est mal? Le parti pris contre les « vieillards » a été le même des deux côtés.

le fasse dans la rue ou sur le papier imprimé, quelqu'un qui fait « kss... kss... » a chance d'être quelqu'un d'assez bas. Mais il n'accordera pas d'importance aux *raisons* que donne la génération jeune d'enterrer la génération plus ancienne; inspirées, en effet, par une nécessité physiologique, elles sont n'importe quoi. Quand les sens s'éveillent, les jeunes gens vont vers les jeunes filles. On s'explique et on justifie cet instinct naturel. Mais des explications, des justifications qu'en donne alors le jeune homme lui-même (ses dents de perle, son teint d'albâtre...) on ne fait que sourire gentiment.

Comprenons donc les combattants — les vrais — quand ils vilipendent les « vieillards » : c'est une manifestation qui montre que tout est dans l'ordre. Mais qu'ils ne nous convainquent pas.

6, p. 233. — Le *Chant funèbre* reçut à son apparition la sympathie spontanée, et d'un accent qui ne trompe pas, d'hommes si différents par l'esprit que le seul rapprochement de leurs noms fait sourire : par exemple, le maréchal Hindenburg et M. Vandervelde, MM. Raymond Poincaré et Jean Prévošt.

Cependant, la presse française fit un demi-silence; les organes des associations d'anciens combattants un silence entier, impressionnant. Bref, accueil si frais qu'ici et là on s'en montrait frappé*.

Les lacunes du *Chant funèbre* sont trop visibles pour que je n'adhère pas de bon cœur à ce discrédit. Bien plus, je me sens tenté de le renforcer.

A la question : « Que faire pour la paix ? », je ne donnais qu'une réponse : « La hausser au niveau de la guerre, pour que les hommes n'aient pas, sans oser l'avouer, dans leurs parties les plus mâles et les plus nobles, la sourde tentation de la guerre. » Là-dessus on me dit : « Vous n'apportez que cela ? Pas fort. »

Huit ans ont passé et, cela même, je ne l'*apporterais* plus aujourd'hui. Je crois aujourd'hui que la guerre n'a pas de produits de remplacement. Ce que les hommes qui le valaient ont trouvé dans la guerre, on ne peut le trouver que là. De sorte que l'unique suggestion que je proposais pour éloigner la guerre, je me vois tenu après coup d'en reconnaître la vanité.

Une lacune de plus dans le *Chant funèbre*.

* « De pareils livres méritent de devenir classiques, et je crains qu'on n'ait pas encore fait à cette bienfaisante méditation tout le succès qu'elle mérite. » R. Poincaré (*Nouvelles littéraires*, 19 juin 1926).

« Quand, chaque jour, dans la presse des petits camarades, on célèbre trop aisément, comme sacrée, la prose de tout ancien combattant, il y a quelque étonnement à constater que l'on ne relève pas davantage la maîtrise de etc... » Jean Ajalbert (*Nouvelles littéraires*, 27 déc. 1924).

MORS ET VITA

7, p. 488 :

Donnez-nous la grâce et la force de patienter et de persévérer.
Délivrez-nous des espoirs médiocres et des plaisirs à bon marché.

8, p. 488 :

Je ne veux plus retourner aux tranchées,
Où il y a plein de... et de balles.
Faites-moi passer la mer, que l'Allemand ne puisse plus m'atteindre.
Oh! Dieu! je ne veux pas mourir!
Je veux rentrer à la maison.

9, p. 521. — Que ceci nous soit un prétexte pour rappeler, sans commentaires, des chiffres qui devraient être gravés dans tous les esprits.

Guerre 1914-1918 : Allemagne, 2 millions d'hommes tués ou disparus; Russie, 1.700.000; Autriche-Hongrie, 1.542.000; France, 1.400.000; Italie, 750.000; Royaume-Uni, 744.000; États-Unis, 68.000.

Soit un total de 8.204.000 *morts ou disparus dans la dernière guerre.*

Par rapport à la population masculine active, la France a eu 10,5 % de tués et disparus; l'Allemagne, 9,8 %; l'Autriche-Hongrie, 9,5 %; l'Italie, 6,2 %; le Royaume-Uni, 5,1 %; les États-Unis, 0,2 %.

Ces chiffres sont ceux du Bureau International du Travail.

Dulce bellum inexpertis.

En France, dans chacune des armes, prise isolément (Inf. - Cav. - Art. - Génie. - Aviat. - Aéro. - Train. - Auto. - etc...), le pourcentage des officiers tués est plus fort que celui des hommes de troupe, cela sans une exception. Pour l'ensemble, la moyenne est de 18,9 % d'officiers tués, contre 16,1 % d'hommes de troupe.

Dans l'infanterie, 29 % d'officiers tués, 22,9 % de soldats.

Ces chiffres sont ceux du Ministère de la Guerre.

Dulce bellum inexpertis.

10, p. 536. *Les Volontaires.* — D'être à la guerre comme volontaire, toute la guerre changeait pour vous de figure. Un volontaire ne pouvait se plaindre sans illogisme et sans ridicule. Il adhérerait à la guerre, puisqu'il y était entré sans qu'on l'y forçât. Immense différence avec les autres. Et il ne pouvait davantage être plaint. Au contraire. « Toi qui t'en ressens, tiens... » et de lui passer le *sale boulot*. Ce qui n'était pas toujours à son goût. Car le courage est comme la charité, le difficile est de continuer. Cessez de donner à qui reçut de vous plusieurs fois, vous en serez haï. Faites Charlemagne après avoir risqué à quelques reprises, on vous calomnierait. Et pourtant le mot de Morand : « La plus grande joie après

celle de quitter son pays, c'est celle d'y revenir » peut, retourné, s'appliquer au front. S'il y avait une joie égale à celle d'y venir, c'était bien celle de le quitter.

Plutarque dit que « c'est en général un grand soulagement, dans les situations difficiles, que d'avoir des compagnons qui en partagent volontairement les peines, et semblent par là en ôter la contrainte et la nécessité ». Ce n'est pas cela que j'ai vu sur le front. Sauf tout au début, peut-être, dans l'atmosphère des « A Berlin ! », et tout à la fin, quand on respira la victoire, durant tout le cours de la guerre, le volontaire dans un régiment (si son courage n'était que normal, s'il n'était pas *bors de pair*) devait subir à la fois, outre l'épreuve commune, le comble des exigences du service, et la malveillance d'un certain nombre de ses camarades. J'ai vu un auxiliaire qui, venu en volontaire aux premières lignes, s'ingéniait à cacher, et quand il le pouvait à faire disparaître, le brassard d'auxiliaire que le règlement le forçait à porter : loin d'étaler sa qualité de volontaire, il la sentait comme une provocation, et cherchait à se la faire pardonner.

J'ai connu un engagé volontaire de soixante ans, ancien fonctionnaire, venu au front par jeunesse de cœur. « Je n'en fais pas lourd », me confiait-il, humblement. Je lui répondis, m'inspirant d'un mot de Lucain à propos d'un autre vieil engagé volontaire, dans la guerre de César et de Pompée : « Vous êtes un exemple, et non un soldat. » Et lui : « Un exemple ! Ah là là ! J'ai entendu un jour sans le vouloir un gars qui parlait de moi. Il disait : « Le « père X..., tout de même, fallait qu'il ait pas la croûte chez lui, « pour venir ici. »

Pendant longtemps, quand mes yeux tombaient, dans les gares régulatrices, sur la pancarte « Isolés », je me disais : « Voilà le lieu tout trouvé pour le rassemblement des volontaires. »

Et peut-être est-ce là, un peu, ce qui m'attire vers ces hommes : ils sont des singuliers. La Fédération des Combattants volontaires, qui m'a fait l'honneur de m'accueillir parmi les siens, a pour devise : « Plus que le devoir. » Mais prenons garde que certains de ces volontaires ont pu traduire ce *plus que par autre chose que*, et en être séduits. Ils se sont offerts, mais, en un sens, ne se sont offerts que pour échapper. Qu'on me comprenne : faire davantage que les autres, c'est encore ne pas faire la même chose que les autres.

On m'a cité le cas d'un volontaire de la guerre qui, la paix venue, se fit réformer dare-dare, sans motif sérieux. Et comme quelques-uns en chuchotaient, il leur dit qu'il s'était fait réformer, afin de pouvoir être volontaire derechef la prochaine fois. C'est Napoléon quand il prend des mains du pape la couronne. Ce volontaire-là acceptait bien la couronne d'épines, mais il ne l'acceptait pas d'un autre que soi.

Au milieu de la masse résignée, emportée, pauvres épaves sur un torrent, garder la direction de sa vie. Substituer (dans une cer-

taine mesure!) à la nécessité la liberté, et par là, au milieu du gigantesque chaos, *ponere hominem*, poser un homme : un tel acte était bien quelque chose, s'affaiblît-il ensuite en se prolongeant. Dans *Le Songe*, j'ai raconté, romancé l'histoire d'un volontaire à la guerre, qui y va quand il veut, en revient quand il veut, fait la guerre comme on fait l'amour. Situation exceptionnelle, qui explique assez la vision exceptionnelle que le héros du livre se fait du cataclysme, et constitue peut-être la principale différence entre *Le Songe* et les autres romans de guerre.

Mais je donnerais l'idée la plus fausse des volontaires en insistant trop sur de pareils cas. Les volontaires, pour la plupart, furent menés par des sentiments plus simples et plus purs. On est presque déconcerté quand on voit, comme je l'ai vu, la modestie de certains d'entre eux. En vain cherche-t-on quelque intérêt parmi les motifs qui les firent agir ; on ne trouve jamais que ces deux mobiles : ou l'amour de la patrie, ou l'impossibilité — une impossibilité comme physique — de voir les autres à l'épreuve, et eux de ne s'y voir pas. Les actes généreux sont les étoiles de la terre.

11, p. 551. — La bisaïeule Montherlant de l'auteur de *Mors et Vita* était Molinguehen, de l'antique maison de Molinguehen, originaire de Saxe. Les Molinguehen, comtes et barons du Saint-Empire, apparaissent dans toute l'histoire des Allemagnes du XIII^e au XVII^e siècle. Il y en a deux auprès de Charles Quint.

Et le trisaïeul de l'auteur de *Mors* avait épousé une Parseval. La branche allemande de la famille de Parseval a produit deux chambellans du roi de Bavière (dont l'un fait chevalier de la Légion d'honneur à dix-sept ans sur le champ de bataille de Friedland) et l'inventeur des dirigeables Parseval, qui eurent leur célébrité avant les Zeppelins.

Sur ces parentés par-dessus les frontières on rêverait de fonder quelque chose. Mais les temps ne sont plus à cela.

12, p. 555. — « Je ne suis pas venu combattre par haine contre les Troyens », dit Achille. Pourquoi donc combattent-ils ? Ils ne nous l'ont pas dit expressément, mais nous n'avons qu'à lire : ils combattent par orgueil et par amitié. On nous dit aussi aujourd'hui : pour une question de commerce d'où dépendait leur subsistance. Soit. Mais les intérêts passent, le plus souvent, *après* les passions.

SERVICE INUTILE

(1935)

M. Arnauld lui prêterait le col-
let (à Pascal) en ce qui regarde
les sciences, et M. de Saci lui
apprendrait à les mépriser.

Entretien avec M. de Saci.

Votre erreur est de croire que
l'homme a quelque chose à faire
en cette vie.

MGR DARBOY.

AVANT-PROPOS

O^N a réuni sous ce titre des écrits composés entre 1925 et aujourd'hui. Tous disent : « Je juge que ceci est bien. Je juge que cela est mal. » Tous cherchent donc à servir; là est leur unité.

Au mot service, qui exprime bien le caractère de ces textes, il était indispensable d'ajouter inutile. L'âme dit : service, et l'intelligence complète : inutile. On trouvera plus loin un commentaire de ce titre.

Afin de laisser apparaître le caractère continu de l'esprit qui inspira ces pages, tous ces essais ont été datés de la date où ils parurent; quand ils furent écrits à une autre date que celle de leur publication, on a indiqué aussi cette autre date. Contrairement à l'usage des écrivains, qui datent leurs textes anciens de dates toujours fausses, pour faire croire par opportunisme à certaine évolution tout imaginaire de leur pensée, contrairement à cette tradition, les dates indiquées ici sont véritables.

Je veux dire quelques mots des circonstances dans lesquelles ces textes furent écrits. Tendre une sorte de trame qui les relie entre eux, qui les situe et permette d'en saisir mieux le sens.

Je ne parlerai pas de moi à la troisième personne — « l'auteur de ces pages », etc. — parce que c'est une hypocrisie puérile. Je dirai je, parce que là est le naturel. (Et puis, « l'auteur de ces pages », cela me fait penser au garçon de café, si on a oublié le pourboire : il ne dit pas moi, il dit : « Il n'y a rien pour le garçon? ») J'écrirai cet avant-propos avec une sobriété voulue. Je n'y mettrai ni « musique », ni « couleur », ni « drapé ». Enfin, je n'inventerai rien dans le dessein de me mettre en valeur, — projet extrêmement louable. Supposé que j'en aie la tentation, je viens de relire les Mémoires d'Outre-Tombe et les trois volumes d'Actes et Paroles. Cinquante ans de cabotinage de Chateaubriand, suivis de soixante ans de cabotinage de Hugo; le cabotinage gentilhomme suivi du

cabotinage peuple, différents certes par la qualité (avec un immense avantage pour le vicomte), mais frères par les mêmes postures, les mêmes appels du pied, les mêmes grosses ficelles, le même auto-gonfling pathologique, et ce je ne sais quoi d'ébonté, tel que le lecteur qui a du goût pour cela ne peut pas être quel-qu'un de tout à fait pur... assez! assez! Plutôt tomber dans l'excès contraire, plutôt écrire trop sec ou trop pâle. Mais assez de phrases, et assez de chiqué.

L'année 1924, où je publiai *Les Olympiques et Chant funèbre* pour les morts de Verdun, m'apporta la notoriété, et m'en retira le goût. J'eus une idée de ce que c'était : cela me suffit. Je pressentis la vérité de ce mot de Montalembert, dans tout l'éclat de ses premiers succès : « La gloire? Mais qu'est-ce que cela fait pour le bonheur? » Ce fut aussi la seule année où il y eut état autour de mes ouvrages, une sympathie sans mélange, que peut-être je ne suis pas fait pour soutenir. Je vis le chemin de velours, et bronchai. Je dispersai donc la case familiale, mis ce qui restait de mes « biens mobiliers » au garde-meubles, et, désormais débarrassé de la pesanteur et de tout le terrestre d'un domicile, quittai la France avec deux valises, qui devaient être pendant un long temps mon unique bagage. En effet, depuis le 15 janvier 1925, date de mon départ, et qui fut une charnière dans ma vie, j'ai passé hors de France, courts et longs séjours additionnés, sept ans et deux mois.

J'ai décrit dans *Aux Fontaines du désir* les sentiments qui me firent gagner le large. En deux mots, il me fallait : 1^o réaliser la féerie; 2^o me désolidariser. Avec cela, une grande gourmandise de la créature. J'eus sur-le-champ tout ce que je voulais, et sur-le-champ en eus par-dessus la tête. Un texte intitulé *Le Carnaval noir** contient la substance de tout ce que je ressasserai durant trois ans : « ce qui est atteint est détruit ». Or, il est daté de mars 1925, deux mois après mon départ. Rien de plus édifiant que cette aventure, qui aurait pu être patronnée par un Père de l'Église, et dont la conclusion serait le mot de Pascal, sur l'inutilité de sortir de sa chambre.

Je ne m'excuserai pas de donner à présent quelques détails de l'ordre le plus charnel : le corps fait trop l'âme pour qu'on doive s'excuser quand on parle de lui.

* Recueilli dans *Un Voyageur solitaire est un diable*.

A la fin de cette année, où j'avais vécu un peu en Italie, un peu au Maroc espagnol, et beaucoup en Espagne, il m'arriva, faisant des passes de cape à un taurillon dans un élevage voisin d'Albacete, d'être renversé et de recevoir un coup de corne qui taillada la périphérie du poumon. Pendant qu'on en riait à Paris dans les revues de fin d'année, je crachais le sang. Un chansonnier du nom de Bonnaud, formulant ses vœux pour 1926, chantait :

Espérons...

Et que c'raseur de Montherlant

Ne publiera qu'un seul volume.

Espérons même qu'il s'ra posthume.

J'étais dans une clinique quand parurent Les Bestiaires. Typhoïde, deux congestions pulmonaires : je passai quatre mois de 1926 dans des maisons de santé. Et enfin, l'automne venu, convalescent à Tanger, j'y ressentais les atteintes tardives d'une blessure reçue à la guerre. J'avais été, dit une citation, « grièvement blessé ». Sept éclats d'obus dans les reins, dont un seul avait pu être extrait. Après quelques mois d'épreuve, je n'avais plus souffert, au point qu'après la guerre je jouais au football et courais le 100 mètres. A Tanger, défense me fut faite de monter à cheval, etc. Ces défenses devaient se multiplier d'année en année. J'abrège. Il s'agissait seulement de laisser entendre ce que put être un certain degré d'« invalidité » officielle pour un homme qui n'avait jamais ménagé son corps, et avait trouvé dans l'exubérance de ce corps une des grandes joies de sa jeunesse.

On ne lira dans Service inutile pas plus de cinq ou six pages datées de la période 1925-1927. Je vivais dans le bruit de moi-même. J'étais trop occupé à me tourmenter et à me sauver, pour prêter attention à rien d'autre. J'avais d'ailleurs jeté cette crise sur des papiers, et avec mes morts fait de la vie.

Je vois des personnes qui me jugent uniquement sur les deux livres que formèrent ces papiers. On ne juge pas un homme sur ce qu'il fait et dit en état de crise. C'est le trahir, autant que si on le jugeait sur des paroles prononcées dans le sommeil ou dans l'ivresse.

Cette crise des « voyageurs traqués » commença de se dénouer en 1928. Sans raison apparente. Je suppose que cela s'était usé, comme l'amour s'use, que cela avait fait son temps. Pourquoi cesse-t-on d'aimer une femme ? Je suppose que c'est parce que l'organisme sent confusément qu'il faut passer à autre

chose, qu'il ne faut pas s'endormir dans un état, quand mille états différents nous appellent, y compris l'état opposé. Je suppose que cette crise cessa parce que je tendais à m'y endormir. Aujourd'hui elle me paraît incompréhensible, comme il nous paraît incompréhensible que nous ayons sangloté il y a six mois pour une femme, alors qu'aujourd'hui nous traversons la rue pour ne pas la rencontrer. Il n'y a ni à s'excuser de ces avatars ni à tenter de les expliquer. « J'ai été cela. Je ne le suis plus. Ainsi va la nature. Ainsi donc tout est bien. » Qu'avait-elle été, cette crise? D'abord une crise assez grossière de satiété sensuelle. Puis une sorte d'explosion d'adolescence retardée. Jusqu'à 1925, je n'avais rien connu que le collège, la guerre et le stade; tout cela ne faisait pas la vie. La vie me fut donnée vraiment en 1925, et je reconnais que je pris avec elle certaines libertés. C'était l'après-guerre, et, si éloigné que je fusse de Paris, matériellement et moralement, il y a un esprit qui est dans l'air. « Il faut que barbarie se passe », disait l'abbé Bremond. Barbarie se passa. Cette crise avait été aussi, peut-être, ce que certains auteurs appellent « la crise de l'homme de trente ans », intermédiaire entre la crise de l'adolescence et celle de l'arrière-saison. Je ne sais si cette « crise de l'homme de trente ans » est un serpent de mer, ou si elle a une réalité.

En 1929, je revenais au calme. Entendons-nous. De la crise métaphysique — pourquoi vivons-nous? — il serait moins juste de dire qu'elle s'était dénouée, que de dire qu'elle s'était intégrée, et que je vivais avec elle. Dans ce volume-ci, la disposition profonde des Fontaines n'est-elle pas sous-jacente partout? Mais hier l'à quoi bon? me désolait; à présent il me pacifie.

De cette crise se dégagea non pas certes un nouvel homme, mais sûrement un homme meilleur. Le premier pas vers une vie spirituelle, qui est l'abnégation des intérêts du monde, je l'avais fait en 1925. Je m'étais mis dans les conditions d'une vie spirituelle, et ensuite quelque chose de semblable à cette vie était venu. Comme l'ange de Tobie, j'avais paru me repaître des nourritures terrestres, quand je goûtais un aliment du ciel.

J'accomplis la grande vie des sens, et, l'ayant expulsée en l'accomplissant, je me trouvai libre pour une vie spirituelle. « On ne peut se détacher des biens de ce monde que si on en a beaucoup abusé. » (Saadi.) Cela se faisait non seulement en gros, mais dans le détail : aussitôt le désir accompli, c'est-à-dire expulsé, une élévation prenait forme en moi; tout se pas-

sait exactement comme si, l'être s'étant vidé de sa sensualité, la spiritualité s'épanouissait dans le champ libre avec un mouvement *vif*. « Pour que Dieu entre, les choses doivent sortir », écrit un auteur religieux, évoquant cet automatisme. Je vis bien, sur le moment, que ces accomplissements n'étaient qu'une voie, et je le dis aux catholiques, mais ils n'en crurent rien*.

Avant 1925 je vivais avec violence, j'étais imbu des *sine caritate Romani*. Mon caractère s'adoucit. A la guerre, dans les *stades*, je n'avais vu la violence que d'égal à égal : violence saine. En Afrique du Nord je la vis exercée par le fort, l'Européen, contre le faible, l'indigène : je crois que cela m'a dégoûté de la violence pour la vie. Et je commençai d'aimer les vaincus.

Avant 1925 j'acceptais l'idée de faire une « carrière », j'avais de la petite ambition. Maintenant l'ambition, l'âpreté m'apparaissent choses de croquant. Ce n'était pas vertu de ma part. C'était seulement que les « biens » que convoite l'ambition ne me faisaient plus envie. Je voyais que le cancer qui ronge le monde civilisé, c'est la vanité sociale. La vanité était morte en moi, ce qui donne dans les premiers temps une sensation singulière, analogue peut-être à celle de l'opéré qui se réveille du chloroforme avec une jambe en moins. C'est alors qu'on mesure la place que la vanité occupe dans l'homme. Elle vous soutenait comme un tuteur : si elle disparaît, vous avez un long moment de désarroi ; vous vous sentez un peu en porte-à-faux dans la société. Passer de son plein gré sept ans et deux mois hors de France, dont deux ans et demi de suite, et cela pendant la période de grande vitalité littéraire que fut

* « Aucun livre paru depuis la guerre n'a été accueilli avec plus d'irritation injuste qu'*Aux Fontaines du désir* », notait Paul Souday, et Mauriac m'écrivait : « Si votre livre est une plaie, il y aura toujours sur lui ce cercle immobile de mouches. » Il me semble que les catholiques comprennent mieux aujourd'hui cet ouvrage. Telle phrase en est citée dans un sermon du Père Sanson, telle autre sert d'épigraphe à une anthologie de mystiques chrétiens. (J. Chuzeville. *Les Mystiques allemands*.) Et le chanoine Ollier écrit : « *Aux Fontaines du désir* peut être considéré comme une première étape sur le chemin de la haute spiritualité, tant par le dégoût qu'on y professe à l'égard des vanités d'ici-bas, dégoût qui forme le leitmotiv du livre, que par la recherche passionnée de l'Unité dont témoignent tant de ses pages, notamment de Synchrétisme et Alternance, dont mainte proposition pourrait être empruntée à un de nos auteurs mystiques : celle sur « l'adhésion souveraine », celle sur « l'état de pur amour, qui ne peut exclure, qui égalise tout ». (« Nous voyons enfin l'unité. ») Etc. »

l'après-guerre, ceux-là seuls qui sont « de la partie », qui savent ce qu'il faut d'attention, d'application, d'intervention quotidienne pour administrer une renommée littéraire (et qui d'ailleurs s'en vantent : tel n'a pas honte de nous faire entendre que c'est chez Hugo qu'il a pris des leçons pour la bureaucratie de la vanité), ceux-là seuls peut-être peuvent mesurer avec exactitude ce que supposait de renoncement une submersion prolongée et profonde comme la mienne. Avant 1925 j'avais souri à la gloriole. Maintenant je vivais dans cette sorte d'exil qu'est une vie désintéressée. Englouti au fond de la paix que donne un incognito pris au sérieux, poussant jusqu'à la manie le souci de passer inaperçu et de ne rien montrer en moi que de commun, déployant enfin, à diminuer ma « surface sociale », l'effort que d'ordinaire les gens mettent à l'augmenter. J'avais renoncé à être dans le secret de la comédie — son secret superficiel — pour être dans son secret profond.

Avant 1925 la volonté jouait un grand rôle dans ma vie. J'avais vu que, pratiquement, elle peut tout ce qui est raisonnable; j'avais vu combien, dans le domaine des choses extérieures, tout m'était facile, et est facile. Si pour un instant j'en prends une vue chrétienne, cette puissance en moi de la volonté était chose satanique : Dieu ne veut pas, le chrétien ne veut pas, Lucifer est tombé du ciel pour avoir eu une volonté propre. Après 1925, je ne tins plus l'action que pour risible, fors quand elle est charité. La Rose de Sable a été écrite dans ces sentiments-là : on n'y souligne rien tant, de bout en bout, que la vanité de la volonté et de l'action. Raison à ajouter aux autres, pour quoi ce livre est d'inspiration chrétienne, mais n'est pas bon pour une société vue en fonction de l'idée de patrie. La volonté tomba. En même temps tomba l'espérance. « Et il se fit un grand calme. »

Avant 1925 je vivais sur mes gardes : coffres, serrures, et 7/65 à perpétuité. Plus tard je regardai vivre, qui vivaient portes ouvertes, par principe moral, quelques hommes que j'estimais. J'eus honte, et fis aux hommes la même confiance que je faisais aux bêtes dangereuses. Personne ne m'en fit repentir. Ça durera ce que ça durera.

Avant 1925 j'avais de l'argent l'idée qu'en ont les gens de ma classe. Maintenant je pensais que l'argent ne devrait pas plus « travailler » que l'homme ne devrait travailler, que cette génération spontanée de l'argent ne sent pas bon, que les intérêts qu'on ne touche pas en ce monde vous sont comptés ailleurs.

Un Marseillais disait un jour devant moi, parlant de sa ciga-

rette qu'il laissait se consumer dans le cendrier : « C'est le bon Dieu qui la fume. » Eh bien, les intérêts que nous ne touchons pas, mettons que c'est le bon Dieu qui les touche, et nous en sait gré. Il faut perdre un peu, la sensation en est bonne. Je commençai donc en 1925 à ne plus « placer » mon argent, et j'ai continué depuis sans m'en relâcher une seule fois, considérant cette attitude comme importante, non seulement pour les raisons que je viens de dire, mais parce que, en rendant impossible tout commerce et toute industrie au sens moderne de ces mots, elle symbolise la rupture avec un ordre social qui est à condamner. J'ai eu la joie d'apprendre plus tard ce que j'ignorais dans ce temps-là, que, malgré le blâme porté par l'Évangile sur le « talent enfoui », le droit canon chrétien du moyen âge défendait le prêt à intérêt, et que le droit canon musulman le défend encore. —

Avant 1925 j'acceptais l'idée de me marier par convenance sociale, voire par intérêt social, et j'avais frôlé cette sorte d'union. Maintenant elle me faisait horreur. D'expérience en expérience, je m'assurais aussi d'autre chose : si déjà, célibataire, le monde des choses inférieures m'était une gêne constante, que serait-ce, époux ! Une certaine façon sérieuse d'avoir l'esprit philosophique, une certaine façon sérieuse d'avoir l'esprit religieux, une certaine façon sérieuse de comprendre la création artistique étaient incompatibles avec le mariage, au moins pour certaines natures : ou l'épouse serait négligée et souffrirait, ou ce serait ma part profonde — mon âme — qui serait ruinée, ou plus probablement elles seraient saccagées l'une et l'autre. Je voulais enfin rester libre pour tous les possibles suspendus sur moi : soit la guerre, soit (si la foi me venait) la forme accomplie de la vie religieuse, soit (sans la foi) un dénuement plus complet, — soit d'autres aventures encore. En un mot, je compris à temps la folie de me reforger des attaches, moi qui étais parti pour me livrer au détachement. Et puis, marié (et d'évidence, avec les idées que j'ai, n'ayant voulu épouser qu'une fille pauvre), je serais perdu ; par « perdu » je veux dire : obligé de gagner de l'argent. Je sacrifiai donc le mariage. A travers quelles nouvelles crises, peut-être un de mes livres le fera-t-il entrevoir un jour. Mais, supposé que je n'eusse aujourd'hui d'autre raison d'être heureux, la pensée de l'abîme auquel j'ai échappé suffirait seule à me donner le bonheur.

Avant 1925 je m'accommodais d'un grossier amalgame du paganisme avec un catholicisme décoratif et fantaisiste, d'où tout christianisme était absent ; je m'en flattais l'imagination ;

je faisais joujou avec Jésus-Christ. Ensuite vint le temps des « voyageurs traqués », emplumé de quelques blasphèmes postiches, à l'espagnole. Je tirai la barbe au Père éternel. Et voici qu'elle me resta dans la main! J'en fus d'abord un peu effrayé. Mais lui, me clignant de l'œil : « Elle est fausse, je la mets à cause des importants, qui sans cela ne me prendraient pas au sérieux. » Puis, se passant la main sur la joue, il ajouta d'un air satisfait : « N'est-ce pas que je suis encore jeune? Et j'y ai du mérite, pour sûr, avec les prières que je dois supporter, et les élus modèle série, auxquels je suis bien obligé d'ouvrir la porte. » Par cette historiette (inventée de toutes pièces) je veux dire que Dieu est à ses heures un véritable gosse*. C'est pourquoi je sais bien que je m'entendrai toujours avec lui. Maintenant je ne prétendais plus avoir la foi du chrétien, mais du chrétien j'avais dans une grande mesure les sentiments; je me tenais à l'écart de la religion mais je la respectais.

J'avais mis au point la disposition matérielle de ma vie, dont je crois bien qu'elle était l'idéal de ce qu'il faut à un écrivain. Vivant en moyenne trois mois par an à Paris (l'été, afin d'y être débarrassé des fâcheux), et le reste du temps en Afrique du Nord. Là-bas, tantôt dans le désert de sable, tantôt dans le désert des grandes villes, me saoulant de l'espèce de haine que j'ai pour tout ce qui est distractions; toujours sous des noms supposés, me tenant ferme à ne « voir » personne, restant des trois semaines de suite sans avoir une fois quoi que ce fût à faire à heure fixe, ne recevant même pas mon courrier chez moi, pour n'entendre pas sonner à ma porte, sans autres soins que le travail, la lecture et la réflexion, tempérés par la respiration de la vie, et la possession des êtres,

* Une âme d'enfant, c'est à cela que vise l'éducation religieuse hindoue. Le Saint dit : « Ils viennent pour trouver en moi ce que je cherche chez les enfants. »

Un jour, le Saint me mit la main sur l'épaule (à un enfant) :

— Mon petit, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas. *Que désirez-vous que je fasse ?*

— Peux-tu jouer avec le Seigneur ? Vois-tu, si tu pouvais jouer avec le Seigneur, ce serait peut-être la chose la plus énorme qu'on eût jamais faite. Tout le monde le prend tellement au sérieux qu'on le rend mortellement ennuyeux. (Mukerji. Brahmane et Paria.)

Ce texte, à mon sens, peut être mis au rang des grands textes mystiques.

dans un lieu du monde où la nature et la créature me sont agréables : vie naturelle, vie innocente, souvent partagée avec les seules bêtes, prenant toujours tout mon temps, et étant toujours de loisir ; ne faisant jamais, et n'écrivant jamais, que ce qui me plaisait, et au moment où cela me plaisait ; et ne comptant avec personne.

Cette vie ne fut jamais gênée, dans son matériel, que par la question des serviteurs. Pourquoi, dira-t-on, avais-je des serviteurs ? Parce que, contrairement à la doctrine de la majorité des hommes spirituels, j'ai toujours pensé, hanté que je suis par l'écoulement du temps, que je ne devais pas faire moi-même ce qu'un autre pouvait faire pour moi. Faisant moi-même mon ménage, comme le font tant d'hommes spirituels, je ne pourrais m'empêcher de songer que les heures passées à cela seraient mieux employées à ma culture, ou à mon avancement intérieur, ou à jouer avec le ballon. Le travail manuel par ordre (à la guerre, ou sous un régime communiste), soit. Mais de notre propre mouvement, non. D'autre part, depuis 1925, plus précisément depuis que j'ai vu les affreux tyrannaux que deviennent tant d'Européens aux colonies, je répugne à ce qu'on me serve, me sens « coupable » quand je donne un ordre, et n'ai jamais admis de serviteurs chez moi qu'en les traitant en compagnons, et en leur accordant tout ce qu'ils me demandent, y compris toute la liberté qu'ils désirent (un peu, m'a-t-il paru, comme les Marocains traitent leurs esclaves). De là que leur présence m'a souvent quelque peu embarrassé.

Je suis entré dans le détail de cette vie, pleine des fêtes que je me donnais à moi-même, parce que c'est dans ces grandes journées vides — vides de toute futilité — qu'on s'appréhende et se possède : d'où naît l'œuvre. Dès l'instant où l'on se récuré du frivole, la vie devient immensément large. Une vie encombrée, tiraillée, c'est court. Une vie délivrée de tout ce qui n'est pas l'essentiel, on en a bonne mesure : une journée de dix-huit heures, où l'on n'a à faire que ce qui importe, c'est quelque chose.

Et puis, un écrivain sans femme légitime et sans enfants dito, sans foyer à proprement parler, sans biens, sans affaires, sans ambition, sans désir d'argent, sans attachement aux habitudes, peut donner une œuvre naturelle, je veux dire une œuvre qu'il n'ait pas à contrefaire, pour la forcer à lui procurer des honneurs, ou à nourrir ses enfants, ou à ne pas déplaire à sa moitié. Mais je n'insiste pas là-dessus, sachant que le public se fiche royalement si une œuvre est naturelle, ou si elle n'est que le triste instrument des besoins et des passions.

Il est bien entendu que, du point de vue temporel, dans cette sorte de vie on perd tout. Les mêmes hommes qui, à Paris, sur un coup de téléphone, accouraient chez vous à quatre pattes, si vous êtes à Alger ne répondent plus à vos lettres. Mais il y a d'autres avantages que ceux que j'ai dits, à s'être mis dans les conditions où l'on sera quand on sera mort. On y prend la mesure de ses amis. On y prend la mesure du plus ou moins de faculté qu'a son œuvre de se défendre toute seule. On y voit les autres faire, et soi, pouvant faire, ne pas faire : spectacle satisfaisant. On se sent et se sait oublié, et on en éprouve une joie mystérieuse; les paroles flatteuses se sont tues, et le silence qui vous environne est plein déjà du pressentiment des symphonies de l'éternité. On s'apprend à consentir aux affronts de ceux qui vous savent trop loin pour répondre, et d'ailleurs un homme sans puissance sociale; bientôt on les approuve, parce qu'ils sont dans l'ordre; un jour on en vient à les aimer, à les rechercher peut-être. Quand on remonte de là on est blindé contre bien des choses. Il n'y a pas beaucoup de prise sur un homme dont l'idéal est la mort dans la vie, — du moins la mort au monde, car cette mort est en réalité la véritable vie.

Je n'ai rien à changer à ce que j'écrivais dès 1924 sur la non-possession des objets et des biens (Appareillage, dans Aux Fontaines du désir). La non-possession des objets et des biens est, cela est connu, le B A ba de la liberté spirituelle. Dans mes domiciles, tout ce qui n'est pas la cellule de travail m'est lourdeur, irritation et remords. S'ils contiennent quelques objets d'art (je dis « d'art » et non « de luxe », le luxe m'ayant toujours causé un frémissement de dégoût et de mépris), ces objets sont comme s'ils n'étaient pas, puisque j'en serais dépossédé sans en souffrir, autrement que dans une bouffée d'humeur. La Préfecture de Police me prévint un jour qu'un de mes serviteurs me volait depuis un certain temps. Je le savais et le laissais faire : il me débarrassait d'autant de poids morts qu'étaient pour moi ces objets d'art qu'il volait; et il avait, de l'argent qu'il s'en faisait, un plaisir que je n'avais pas de leur présence. Qu'un homme pensant, sentant et créant doive*

* La Préfecture m'avertit qu'un cambriolage en règle était organisé chez moi par ce serviteur : il s'agissait de déménager toute l'argenterie, avec des complices. Je congédiai le serviteur, parce qu'il faut faire quelque chose pour la société, mais ne portai pas plainte, et restai même en bons termes avec lui, jusqu'à l'employer

consacrer du temps au domestique et à la « représentation », cela m'a toujours été odieux. Nous arriverons à la mort ne sachant rien, n'ayant rien approfondi — une dérision! — et il nous aura fallu sacrifier un tiers de notre existence au frivole et au trivial! « Vive donc le désert! » disions-nous. J'en suis bien revenu. Car au désert il faut lutter contre tout — chaleur, mouches, sable, scorpions, corruption de la nourriture, de l'eau, etc... — et cette lutte vous ronge la vie, autant que des obligations sociales. D'où vient que je tiens pour une blague le poncif qu'au désert on « trouve Dieu » : on a la tête ailleurs. À défaut du monastère, c'est dans la chambre d'hôtel d'une capitale qu'on « trouve Dieu », parce que c'est là qu'on est le mieux décapé de tout souci sordide.

La non-possession, ou la possession infime et dédaignée, des objets et des biens, la non-gestion de l'argent que l'on gagne, la réduction au minimum du lien social, le non-impérialisme personnel (négliger ce qui peut agrandir l'idée que le monde se fait de vous, ou ne le cultiver que de façon intermittente et distraite : grande vertu parfois, que l'incurie!), le célibat enfin, cette sorte de vie, que recommandent toutes les religions et toutes les philosophies, elle fut la mienne durant onze années, dont la période la plus échevelée de l'après-guerre française. J'en fus blâmé, je ne dis pas par ceux qui me blâmeront toujours, quoi que je fasse, mais par ceux de mes amis que je croyais du plus sûr conseil, et qui sans nul doute me voulaient du bien. Ils n'auraient eu de cesse que je me fusse remis à guignoler selon le siècle. Dans ce qu'ils me disaient revenaient ces expressions : « jouer un rôle... », « prendre une place... ». Ils me répétaient : « N'oubliez pas que les chevaux qui gagnent les courses ne sont pas les chevaux en liberté, mais ceux qui se sont soumis au mors, aux brides, aux éperons. » Ce qu'ils oubiaient, eux, c'est qu'il y a des hommes à qui la vie ne se

de nouveau à l'occasion, et à lui envoyer des secours durant des années. Il est mort, et ses dernières paroles furent pour moi.

La veille ou l'avant-veille du jour où le serviteur devait me cambrioler, l'inspecteur de police qui le filait l'entendait dire à des copains, dans un café : « Je suis content parce que j'ai fait à mon patron une surprise : j'ai profité de son absence pour nettoyer à fond tout l'appartement. » Le serviteur me cambriolait, mais m'était dévoué. Ceux qui ne connaissent pas ces apparentes contradictions, et ne les trouvent pas toutes naturelles, ne comprennent rien à l'homme.

présente pas comme une course, des hommes à qui cette conception paraît grossière et puérile. J'ai lu des lettres où il m'était reproché d'avoir une vie « par trop simple », de ne pas « tenir mon rang », d'être « trop de plain-pied », — inoubliable aperçu de ce qui constitue la valeur humaine aux yeux de la société. Tout le monde, et toujours, nous pousse vers le moins bon de notre être, et ceux-là mêmes dont nous pouvions croire que c'était d'eux que nous viendrait l'encouragement à persister dans la bonne voie. Quand, en 1929, j'eus interdit la traduction en allemand d'une pièce de jeunesse, *L'Exil*, seulement parce qu'on y voyait une mère française empêcher son fils de s'engager pendant la guerre, notre presse de droite opina que ce scrupule était idiot. Quand je renonçai à faire paraître *La Rose de Sable*, parce que ce roman pouvait desservir la France, le seul homme qui me dit que j'avais « manqué de courage » en ne publiant pas cette œuvre était un confrère nationaliste. Et j'ai toujours vu autour de moi, lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille voulait prendre les ordres, que le blâme et l'opposition venaient de son entourage catholique. Et j'y ai toujours vu, lorsqu'un jeune homme sans fortune épousait une jeune fille sans fortune, que c'était son milieu surtout, c'est-à-dire le milieu « comme il faut », qui accueillait cette union par le dédain et par les ricanements. Et je ne parle pas de ceux que nous devrions vénérer à genoux, de ceux qui donnent leur fortune aux malheureux, et que de misérables héritiers, excipant de je ne sais quels « droits du sang », font enfermer dans les cabanons, à l'applaudissement unanime du parti des gens de bien.

J'ai dit qu'en 1928 la crise des « voyageurs traqués » avait commencé de donner des signes de fatigue. En 1929, je tâtonnais encore, Pour une Vierge noire en témoigne. De ces tâtonnements je donnerai un exemple bizarre. J'étais devenu un homme plus pur. Crus-je que cela demandait un habit particulier ? Je songeai assez sérieusement à entrer dans le service, et priai un de mes confrères d'Alger, qui avait un pied chez les militaires de là-bas, de demander comment un invalide de trente-trois ans, soldat de seconde classe, devrait s'y prendre pour se métamorphoser en officier de carrière, et cela, je suppose, illico. On ne dut pas m'encourager beaucoup, car l'affaire en resta là.

1930 fut l'année où je retrouvai mon équilibre. Depuis 1930 j'ai été très heureux : cela fait plus que les trois semaines de *Gæthe*, et avec moins d'attirail que lui. Ce bonheur ne m'est

pas tombé du ciel, il est mon œuvre et, en outre, mon acquisition, car je l'ai payé; c'est pourquoi je n'en rougis pas, supposé qu'on ait jamais à rougir d'être heureux. Et j'ajoute : presque tout ce que je reçus d'heureux, je le reçus sous des identités qui n'étaient pas la mienne véritable; c'est la vie obscure qui est le grand soleil. Pendant mes années de crise, je n'avais publié que des pages brûlantes et décousues arrachées d'un journal intime : les Fontaines et La Petite Infante. En 1929 j'écrivis Moustique ou L'Hôpital, roman dont l'action se passe dans le peuple : on y voit comment meurent les gens qui n'ont pas de quoi s'acheter des fortifiants. En 1930 je commençai La Rose de Sable, mon premier « roman-roman ».

C'est beau, la vie. Quand on la retourne et qu'on la voit à fond, quand on voit ce qui est, il y a de quoi tomber à genoux. « Ce qui est! Ces trois syllabes! La vie est certainement quelque chose d'extraordinaire. Plus extraordinaire que le génie. Elle a toujours en réserve de quoi nous décontenancer. Il est bien rare, quand on l'interroge, qu'elle donne la réponse qu'on attendait. Poser ces sortes de questions, cela m'obsède. Il y a un proverbe qui dit : « La vieille ne voulait pas mourir, parce qu'elle en apprenait tous les jours. » Moi aussi, comme la vieille, j'en apprends tous les jours*. » Kessel a griffé sur le « rien que la terre » de Morand. Il rétorquait à peu près : « Quel blasphème! Ceux qui pensent cela, je les plains. » Ce n'est pas que je n'aie été avec Morand; son « rien que la terre », je l'ai crié pendant trois ans. Mais c'est Kessel qui a raison. J'étais comme un homme qui se met à l'opium : il paraît que ce paradis commence par vous rendre malade, qu'il faut un apprentissage. Les trois années des « voyageurs traqués », ç'a été mon temps d'adaptation, nauséuse, à l'art de dominer la vie. Maintenant ça y est. Et j'ai vu que c'est immense (la vie), que c'est à se jeter à genoux. Voilà qui est acquis sans retour. Quand je serai dans la hideur du dernier âge, j'aurai encore cette connaissance imprenable et souveraine, j'aurai cette connaissance divine que j'ai fait ce que j'ai fait, — que je n'ai pas perdu mon temps, que j'ai déblayé ce qu'il y avait à déblayer, que je ne me suis pas laissé arrêter. Comment ne pas mourir en paix! (Touchons du bois.)

L'inepte jeunesse, la pauvre jeunesse, avec son désarroi devant la vie. Et à présent, quand les premières rides vous

* La Rose de Sable.

cavalcadent sur le front, cette confiance dans la vie. Cette connivence avec elle. Ce sourire complice. « Je te connais, coquine ! » Maintenant on sait qu'elle ne vous trompera pas : elle ne vous a jamais trompé. Avoir tout risqué, toujours. Et jamais n'être tombé. Avoir marché au bord de l'abîme, toujours. Et jamais n'y être tombé. Ce n'était pas Dieu qui vous tenait la main, c'était toujours un être vivant, un petit être de rien du tout, qui vous tenait la main (car enfin je n'ai jamais été seul ; j'ai toujours été de main en main). Et il ne vous a pas trahi. *Que d'êtres qui ne vous ont pas trahi !* Si Les Célibataires devaient disparaître en entier, je voudrais qu'une seule phrase en fût sauvée, celle qui dit : « Les hommes ne nous font jamais tout le mal qu'ils pourraient. » Oui, c'est vrai, ils ne sont pas si méchants. Combien d'entre eux n'avaient qu'une chiquenaude à donner pour me précipiter dans l'abîme ! Ils ne l'ont pas donnée. Je les en remercie.

J'ai écrit jadis : « Je me fous du bonheur. » Voilà les méfaits de la musique : j'avais pensé cela en entendant de la musique ; c'est dire qu'un autre que moi l'avait pensé. En réalité j'étais fait pour le bonheur, j'avais reçu un sens du bonheur plus aigu et plus exigeant qu'il n'est d'ordinaire chez mes semblables, et ma bonne étoile permit que je m'en rendisse compte à temps. J'étais fait pour la joie toujours plus haute et toujours plus profonde. C'est celle que j'ai eue et que j'ai.

Ce bonheur était voilé, durant de longues périodes, comme le ciel du désert est voilé par une brume de sable, par la conscience de quelque grande chose qui n'était pas comme elle eût dû être, l'injustice de la classe à l'égard de la classe, celle de la race à l'égard de la race. Puis, ayant souffert par l'opprimeur, je le voyais opprimé à son tour, et souffrais encore. C'est ainsi que je souffrais de la France quand je la considérais sous son aspect de puissance coloniale, et ensuite les épreuves qu'elle subissait, du fait de ses ennemis ou de son fait propre, anéantissaient ma légèreté et ma liberté d'esprit, si elles étaient revenues ; durant des jours et des jours je ne pouvais « reprendre le dessus », songeant au malheur de mon pays. Il y a partout à souffrir ; il ne s'agit que d'en avoir le goût. Mais c'est un goût que je n'ai pas. Par malheur, sans y rien pouvoir, je souffre de mille objets saugrenus. Quelquefois, je l'avoue, je me suis senti las de prendre si à cœur ces objets qui m'étaient étrangers, et, alors que ma vie privée, et celle de ceux que j'aime, par une fortune rare avaient un cours très heureux, de retrouver la tristesse à cause de la patrie, ou de la question sociale, ou de

la question indigène, qui laissent le plus grand nombre des hommes dans une telle épaisseur d'insensibilité.

Je me suis calomnié en ne prêtant pour motifs à mon « appareillage » de 1925 que les trois concupiscences. Je bénissais aussi de faire au Maroc quelque action digne de moi. Depuis l'armistice, j'avais vécu enfermé dans mes souvenirs de guerre (follement idéalisés, je suppose) comme Don Quichotte dans ses livres de chevalerie. Tout ce qui peut passer par la cervelle d'un garçon de dix-neuf ans passait par la mienne, et j'en avais vingt-neuf : j'ai toujours été un peu en retard pour mon âge. Tout l'automne de 1924 se passa à monter à cheval, et à tirer au revolver dans un stand de Paris. Mais il arriva qu'une fois en Afrique je reconnus que, si devoir il y avait, il n'était pas de pourfendre les « infidèles », mais de les défendre. Là était la justice, et là était même le courage. La question indigène fut tout de suite la seule qui m'accrochât en Afrique du Nord. En mars 1930, je commençai La Rose de Sable. J'y occupai deux dures années. Dures parce que j'y mis de l'application; il le fallait : ayant empoigné un sujet social, je ne pouvais suivre ma fantaisie, je devais aller sur place, causer avec des gens, vérifier mille détails, me vérifier moi-même. Dures surtout parce que j'y étais déchiré ; le conflit de la patrie et de la justice, horrible chose. Au printemps de 1932 j'en avais fini avec La Rose de Sable. C'était une œuvre dont le feu central était la charité.

Écrire, et ne pas publier, est un état bien agréable; j'avais fait durer ce plaisir. Je l'avais fait durer trois années, et encore mon dernier ouvrage, La Petite Infante, était-il, une trentaine de pages mises à part, plutôt un délassement. J'aurais pu, entre temps, faire paraître Les Jeunes Filles, ou quelque recueil d'essais. Mais, après ce long silence, je ne voulais « rentrer » qu'avec La Rose de Sable, qui était celui de mes livres auquel je tenais le plus. On répétait donc que je n'avais plus rien à dire, qu'on ne pouvait plus parler de moi qu'au passé, et je confesse que je n'étais pas fâché d'opposer enfin cette œuvre de huit cents pages à la triste image de moi que répandaient mes amis littéraires.

Je revins donc en France (avril 1932), et bientôt j'écrivais dans le journal La Liberté :

« Je suis effrayé des progrès faits, en deux ans et demi (la durée de ma dernière absence), par tout ce qui n'est pas l'honnêteté. L'esprit et la conscience parleront de plus en plus une langue incomprise du grand nombre. Je me demande comment

ils pourront résister à ce qui les attaque de toutes parts, et les attaque avec l'aide de l'élite intellectuelle et sociale; car, alors que l'élite allemande a sauvé l'Allemagne des conséquences de sa défaite, l'élite française contribue puissamment au sabotage de notre victoire. C'est là une situation dramatique, et que je sens avec d'autant plus de vivacité que je m'y trouve plongé tout d'un coup après cette longue absence.

« Notre pays est miné au-dedans, attaqué au-dehors. L'étranger est chez nous, par infiltration souterraine. Je vois le sentiment national débilité ou indécis, le défaut total d'esprit public, un conformisme du désordre qui a toute la sottise qu'il prête au conformisme de l'ordre. Aucune indignation, aucune réaction seulement un peu vive, de personne : la France est un fromage mou, où l'on entre, que l'on taille comme on veut. On m'a reproché quelquefois de n'avoir pas beaucoup d'amour, mais j'ai de l'indignation, qui est une forme de l'amour. »

Devait-on publier un ouvrage qui était la critique du principe colonial, et de l'application qu'on en avait vu faire par les siens, dans un temps où le pays allait avoir besoin de tout ce qui lui restait de forces pour se défendre à la fois contre l'ennemi du dehors et contre son gouvernement? Je balançai pendant quelques mois, supprimai de mon ouvrage les passages d'une vérité trop poignante, crus pouvoir en donner une version édulcorée, c'est-à-dire mensongère... Et enfin, redevenant moi-même, je renonçai à le publier du tout, comme une nation qui saborde un de ses vaisseaux de guerre, pour que l'ennemi ne puisse l'utiliser.

Au lieu de La Rose de Sable, et bien que je pressentisse l'accueil qui serait fait à ce changement de programme, je voulus publier des réimpressions de deux livres dont l'influence pouvait être bonne : La Relève du Matin et le Chant funèbre. Comme je m'y attendais, mes amis littéraires eurent plus que jamais la larme à l'œil : il y avait quatre ans que je n'avais publié une œuvre nouvelle, et j'en étais réduit aux réimpressions! Cependant j'avais dans mes tiroirs les six cents pages des deux volumes de Moustique, les sept cents pages des deux volumes de La Rose, les deux cents pages de Un Voyageur solitaire est un diable, sans compter le premier jet d'un livre sur les animaux et la centaine de poèmes d'Almou-radiel. Mais cela m'amusait de laisser dormir tant de papier : il faut rester un peu en deçà. Et de donner pendant quelque temps encore une image pitoyable de moi-même. Je me remis donc au travail et écrivis Les Célibataires.

Tel fut mon emploi du temps durant les années où je composais les pages de Service inutile. Et, encore une fois, je n'en ai présenté ici le schéma décharné et rapide que pour expliquer ou situer ces pages. En somme, qu'ai-je fait? J'ai vécu, je me suis fait plaisir, j'ai fait plaisir à ceux que j'aime, et aux autres beaucoup moins de mal qu'il ne m'était facile de leur en faire. J'ai été moi-même, quand le monde nous menace : « On ne te pardonnera que si tu mens. » « C'est une absolue perfection, et comme divine, écrit Montaigne, que de savoir jouir loyalement de son être. » J'ai vu les choses telles qu'elles sont. J'ai travaillé en pleine pâte, dans une vie où rien ne sonnait le creux, toute palpitante d'aventures. J'ai donné, avec mes fruits bons, des fruits véreux et des feuilles mortes, ce qui est la nature même. Que la divinité, si elle existe, trouve son bien dans tout cela : il y est. Qu'aurais-je dû faire d'autre? Aurais-je dû jouer un personnage? Aurais-je dû renoncer à ce que je faisais convenablement, parce que je le faisais spontanément, pour me peiner à faire mal ce qui n'était pas de mon ressort? Aurais-je dû n'être pas heureux, et n'être pas heureux en vain? J'ai été comme un cours d'eau non capté, qui ne fait pas tourner de moulins, qui ne fait pas marcher d'usines, mais les enfants s'y baignent et les bêtes y boivent, et il aura rempli vaille que vaille sa petite tâche sur la terre, supposé que les ruisseaux et les hommes aient des tâches à remplir, supposition très saugrenue et ridicule à mes yeux.

Mars 1935. Jamais la guerre et la révolution ne parurent si plausibles ni si proches : on les saisirait avec la main. Tout cela ne fait pas un médiocre assaisonnement de la vie. « Les temps troublés sont bien agréables », me disait quelqu'un. Ses narines palpitantes humaient une odeur d'an mille.

Depuis le 11 novembre 1918, j'ai toujours cru à la reprise de la guerre, et pour le lendemain. La Relève du Matin, parue en 1920, se termine sur ces mots : ... « dans cinq ans, à la prochaine invasion de la France ». Et pourquoi cette nouvelle invasion de la France? Parce que les Français ont « recommencé à plaisanter ».

Il n'y a pas trois ans, quand je publiai Mors et Vita, où était réimprimé le Chant funèbre, il y eut des hommes, que d'ailleurs j'estime, pour me regarder dans les yeux avec un air sévère, et me dire : « Et moi, je ne veux pas que mes fils voient ça. » Ils prétendaient ainsi me donner une leçon, car,

pour eux, croire la guerre inévitable, comme je la croyais, c'était la vouloir telle. « Hélas, prévoir un malheur, et le vouloir, est-ce donc la même chose? » s'écriait déjà Savonarole, car eadem sunt omnia semper.

Aujourd'hui, nos compatriotes sont si convaincus que nous allons à la guerre (du moins ils en étaient convaincus il y a huit jours; car on les effraye et on les rassure à volonté), que pour un peu ils me trouveraient sceptique : « Voyons! C'est tout à fait certain! » Mais ils ne veulent pas la préparer. Ce qu'ils veulent, c'est rester enfoncés dans leurs minuscules intérêts et leurs minuscules plaisirs, yeux fermés, oreilles bouchées, et cela jusqu'à la dernière, dernière, dernière minute : exactement, jusqu'aux premières bombes d'avions. La presse, que pour une fois il faut louer, peut multiplier les avertissements. Dans un journal, l'article sur « les armements de l'Allemagne », c'est l'article qu'on saute.

Certains hommes de chez nous se sentent en exil au sein de leur patrie. L'attitude de la France devant le danger y contribue : à tort ou à raison, ils la jugent peu virile. Ces exilés de l'intérieur — Henry Bordeaux a parlé des « émigrés de l'intérieur » — voient s'agrandir, de mois en mois, la distance entre eux et leurs compatriotes. Par moments ils se raidissent : « Allons! voyons! Je veux être solidaire. » Il est vrai qu'il y a un point de vue d'où l'insouciance gauloise apparaît admirable. Prenons vite ce point de vue. De toutes façons, un peuple qui crie misère, et qui est stupéfié par le plaisir de vivre, c'est un spectacle. Les Français, peuple mystérieux.

Qui craint le grand méchant loup?
C'est p'tête vous,
C'est pas nous!
Vous voyez si on tient l'coup.
Tra la la la la.

Je propose une variante :

Y a des « Marne » pour un coup.

Bonne chance, petits cochons! Croyez toujours aux miracles, vous qu'on dit ne croire à rien. Car, au fond, ça me fait rire, quand je me vois vous faire la leçon. Est-ce que je ne suis pas tout pareil à vous? Encore un instant de bonheur. Dans les temps que nous vivons, chaque jour de gagné est une victoire.

Un jour viendra où on dira que ceux qui n'ont pas vécu en France, entre 1930 et 1935, n'ont pas connu la douceur de vivre.

J'ai joué ma vie bien des fois depuis 1925. Jamais de façon aussi longuement réfléchie qu'en certains jours de 1927. Je jouai, et quand ce qui sortit fut la vie, et non le néant, je fus d'abord pris au dépourvu : j'avais parié néant. Il fallut se débrouiller avec l'être. Je fis confiance à la nature et à ma destinée, avec lesquelles je suis en bons termes (elles ne m'ont jamais manqué), et je me traçai un programme de travail étendu sur tant d'années. Je dis cela parce qu'il y a des gens qui croient que j'aime la guerre, et la souhaite sourdement. Mourant dans une guerre à échéance trop rapprochée, je mourrais deux fois : frustré de ma vie, et frustré de donner à ma vie sa signification.

Et cependant, ce désir de vivre jusqu'à m'être accompli n'est pas si fort qu'il me fasse souhaiter avec passion les quelques années qui me seraient nécessaires pour donner un sens à mes trois petits tours d'ici-bas. Qu'un garçon de vingt ans se cabre devant la mort, certes. Mais un quadragénaire, ou quasi ? Si à quarante ans il ne s'est pas rassasié du monde, ç'a été un fier bête. Il y a pis que mourir, et d'abord de donner à une vie basse son consentement. Quand je relis les pages de ce livre, un mot surtout m'arrête : « Il faut se sentir à l'aise dans la nature. » Oui, voilà une bonne parole. Il me semble que dans la nature je me sentirais encore à l'aise, même quand elle me serait ravie.

*Il y a aussi la révolution. « Nécessaire », sûrement. Du moins, si l'on se place à un point de vue élevé. De ce point de vue, il faut qu'un quid divinum descende sur la France. A la sorte de plainte qui s'échappe de tous les textes qui ont formé *Service inutile*, textes répartis sur dix années, on connaîtra si leur auteur se satisfait de l'ordre présent*. Il*

* Il y a deux sortes de patriotisme. Celui qui trouve que tout ce que fait son pays est bien. Et celui qui trouve que tout ce que fait son pays est mal. Ce second patriotisme est le mien. Je tiens cependant à faire cette remarque, que la sévérité qui transpire de la plupart des essais de *Service inutile*, à l'égard de mes compatriotes, me paraît excessive, en cet été 1935 où je revois à Paris les épreuves de mon livre. Presque tout ce livre a été écrit hors de France : ma vision de la France en fut-elle un peu faussée ? A Paris depuis quatre mois, je suis plutôt frappé par le bon sens, la bonne volonté, la gentillesse (et même la politesse !) du peuple

paraît que la révolution sera faite au profit du peuple. Je n'en crois rien, mais qu'il en soit ainsi! Du vrai peuple, de la masse qui est comprise entre les combinards d'en haut, qui la mènent, et les aminches d'en-bas, qui la desservent. Jeune homme, pendant deux ans, dans un patronage, j'ai consacré deux jours par semaine aux enfants du peuple : je leur prêtais des livres, ce qui est peut-être un peu bête, je les faisais jouer, ce qui est mieux. Combattant, j'ai voulu n'être jamais plus que soldat de seconde classe, pour n'être pas retranché du peuple, forcé de « garder mes distances », et pour n'avoir pas à le mener à la mort selon des plans que je n'aurais pas moi-même conçus. Démobilisé, si j'ai fait du sport, ce n'était pas pour des niaiseries de chronomètre, c'était pour le retrouver. Errant, j'étais avec lui, et avec plus humble que lui, avec ces parias du peuple que sont les indigènes coloniaux. J'ai refusé d'avoir un « portefeuille » : Diloy le chemineau est mon maître en finances. J'ai refusé d'avoir un foyer, parce que je ne voulais d'autre propriété que ce qui m'est propre, c'est-à-dire ma tête et mon cœur. J'ai refusé l'argent que me donnait un gouvernement, de pair avec ses instructions, pour chanter les conquêtes qui ne méritent pas de chants, car on ne chante pas un mal, même un mal nécessaire**. J'ai écrit La Rose en faveur des indigènes, et j'ai écrit L'Hôpital en faveur des ouvriers. Prêt au moral pour les bouleversements, comme j'y suis prêt dans une vie matérielle où je n'ai rien à perdre, toutefois je n'ai guère de doutes sur ce qui m'attendrait dans une révolution. Arrière-petit-fils au premier, au deuxième et au troisième degré de prisonniers politiques, arrière-petit-fils et arrière-*

parisien. Quand les partis excitent en toute impunité à la haine, avec la violence que nous leur voyons en ce moment, on se demande si, plutôt que reprocher à la France son manque de vitalité, il ne serait pas plus juste d'admirer l'extraordinaire santé qu'il lui faut pour se défendre toute seule — oui, vraiment sans l'aide de qui-conque — contre les maux que ses ennemis intérieurs s'efforcent par tous les moyens de lui communiquer.

* Diloy le chemineau : personnage d'un des romans de la comtesse de Ségur (1962).

** En 1934 me fut décerné par un jury d'écrivains français — et sans qu'on m'eût consulté — certain Grand Prix de littérature coloniale, consistant en un séjour d'un mois en Tunisie, offert par le gouvernement, et une somme de vingt mille francs, de même provenance. Je refusai ce prix (1962).

petit-neveu d'assassinés politiques, je sais très bien que tout cela finirait pour moi par le fossé. N'importe, je fais confiance au peuple, comme dans ces bleds impossibles où je laissais mon sac de voyage chez des inconnus en apparence quelque peu hostiles, et où ma seule petite lumière dans la morne journée était ce geste de m'être fié contre toute raison, de m'être fié dans l'abîme à mes semblables. La confiance est une des possibilités divines de l'homme.

Rien de plus naturel que cette fin dans le fossé, avec ou sans mot historique. Toute difficulté des temps n'est jamais qu'une loi de la nature. L'insanité de la guerre est plus effrayante pour la chair que celle de la paix; elle n'est pas plus effrayante pour l'esprit : tout cela se vaut. Un peuple qui vit sous la menace de son voisin, des gouvernants qui trahissent, la guerre civile, cela s'est vu toujours. Les événements qui nous attendent ne sortent pas du domaine classique, et la pensée que l'humanité les ressasse depuis le premier sourire du monde doit nous apprendre à être raisonnables et à les accueillir avec tranquillité.

Au surplus, rien de tout cela ne touche à une certaine part de nous-même, qui est notre part essentielle, ni ne peut troubler une certaine paix de nous-même, la paix qui est au-delà de toute intelligence et de tout amour. Si je fais un effort de volonté, je me vois ou crois me voir en tel point du temps et de l'espace, et je me crée le devoir de prendre ma part des vivacités de mes contemporains. Mais toute notre condescendance aux choses extérieures ne peut faire que nous ne nous posions la question : ce devoir est-il fondé? Où est la réalité? Comment concilier la vie contemplative et la vie séculière? Comment faire loyalement les gestes d'appartenir — comment appartenir — quand on n'appartient pas? Les événements qui s'annoncent, l'homme matériel qui est en moi les regarde par le petit bout de la lorgnette, puis l'homme spirituel par le grand; tantôt ils m'apparaissent plus gros qu'ils ne sont, et tantôt minuscules, infiniment éloignés. Mais cela ne peut se faire à la fois! Allons-nous retomber dans les pis-aller de l'alternance? Les jours pairs du mois prendre le point de vue des contingences, et les jours impairs le point de vue de l'éternel? Ces contradictions successives peuvent-elles, comme celles de certains courants électriques, nous donner l'illusion du continu? Et, si oui, cette illusion peut-elle nous suffire?

A chaque âge de notre vie son problème particulier. Successivement ces problèmes se résolvent, et nous passons à

d'autres. « Se » résolvent est le mot; on n'a pas l'impression que ce soit nous qui les ayons résolus; ils semblent s'être résolus d'eux-mêmes : un jour nous nous apercevons que notre sang ne les irrigue plus, que ce sont pour nous des problèmes morts. « Pour nous » : car je pense qu'aucun problème n'est jamais résolu. Ils nous apparaissent alors proprement incompréhensibles. Adolescent, ils se posèrent à moi tous ensemble, selon la loi de cet âge. Combattant, ils se simplifièrent à l'extrême : comment faire un peu plus que son devoir, et en même temps n'être pas massacré? Puis, « voyageur traqué », tout disparut dans le problème du bonheur, qui finit par se résumer dans cette incertitude : faut-il réaliser, ou non? Puis le problème du bonheur devint cadavre à son tour, et ma nouvelle gêne fut le problème de l'art et de la vie : comment les accorder? comment n'être pas enragé de ne pas vivre, aux heures où l'on travaille, et inquiet de ne pas travailler, aux heures où l'on vit? Dilemme quotidien, et que la fatigue, la vieillesse, ou la maladie, en nous interdisant de vivre, peut seule résoudre. Puis, en Afrique, je trouvai face à face, sans parvenir à les concilier, le devoir envers la patrie et le devoir envers l'individu. Et présentement enfin se lève en moi ce nouveau conflit, entre la patrie encore, celle où le sort nous a fait naître, et l'autre patrie, la patrie intérieure, celle qu'à nous-même nous nous sommes créée.

L'action et la non-action se rejoindront dans l'éternité, et elles s'y étreindront éternellement. Mais quid du présent? Le moine-soldat! C'est autour de cette figure un peu déroutante que tournent aujourd'hui ma pensée et ma rêverie. Soldat, il dresse l'action. Moine, il la sape. *Ædificabo et destruam* : je construirai, et ensuite je détruirai ce que j'ai construit. Une épigraphe pour ce livre. Une épigraphe pour ma vie.

Paris, mars 1935.

<i>Avant-propos</i>	571
CHEVALERIE DU NÉANT	595
<i>Notes</i>	599
POUR LE CHANT PROFOND	600
<i>Notes</i>	613
LA TRAGÉDIE DE L'ESPAGNE	614
<i>Notes</i>	619
LA GRANDE TENTATION	620
QUELQUES PAGES DE « LA ROSE DE SABLE » :	
Passage d'un capitaine	626
Dans la palmeraie	627
UN VAINQUEUR ÉLÈVE-T-IL UNE STATUE AU VAINCU?	633
<i>Note</i>	636
PACTE DE SÉCURITÉ	637
LA CHIENNE DE COLOMB-BÉCHAR	641
« LES OLYMPIQUES » (<i>avant-propos</i>)	647
<i>Note</i>	651
LA MORT DU BOURGEOIS	653
UN SENS PERDU	656
LA PRUDENCE OU LES MORTS PERDUES	664
QUELQUES CITATIONS DANS L'ESPRIT DE CETTE CONFÉRENCE.	678
LA FÊTE A L'ÉCART	679
<i>Notes</i>	684
SUR LA NOBLESSE EN FRANCE	686
L'ÂME ET SON OMBRE :	
L'âme et son ombre	690
L'écrivain et la chose publique	693
La possession de soi-même	699
<i>Notes</i>	721
LETTRE D'UN PÈRE A SON FILS (<i>fragments</i>)	724
<i>Note</i>	735

CHEVALERIE DU NÉANT

L'Écho de Paris, 1934.

Écrit en 1928.

A MONTHERLANT, dans l'ancien cimetière du château, où sont les résidus de quelques-uns des miens, il y a une tombe que je ne regarde jamais sans émotion. Elle ne peut être antérieure au xvii^e siècle, mes parents n'étant enterrés là que depuis lors. Mais, à l'apparence et au style, on la croirait féodale. C'est peu de dire que la pierre tombale est nue; elle est *la nudité* : sans un ornement, sans une inscription, sans un nom, sans le vestige de l'un ou de l'autre. Seulement, au milieu, les armes sculptées en pleine matière, creusées, bossuées, avec une vigueur et une profondeur étonnantes. Ainsi, une longue dalle fruste, et puis ce pataras flamboyant : rien d'autre. Le tombeau de l'*aïeul inconnu*. Un peu de vide sans identité, avec des armes à l'emplacement du cœur.

Pour quelle raison notre famille, d'origine espagnole, a dans ses armes un *castillo* analogue à celui des armes de la Vieille-Castille, peu importe ici. Mais est-ce coïncidence, ou si, dans la Picardie espagnole — « race septentrionale, qui a tout le feu du Midi » (Michelet), — cette pierre tombale ne fut pas travaillée par la main de quelque Castillan d'origine? Elle porte, cette pierre, le seing du génie de la Castille.

Vous connaissez le plateresque, cette première apparition de la Renaissance dans l'architecture espagnole. Une façade qui n'est pas une façade mais un mur, un mur aride, un long désert de briques, jaune et rose, dévoré par le soleil. Et là-dessus, de très loin en très loin, sur cette nudité et cette pauvreté adorables de la matière, une porte, ou bien une oasis de fer, une fenêtre alourdie de sa grille qui se gonfle, agrandie de l'ombre puissante qu'elle projette dans le dur soleil, le tout

empanaché avec gloire et flanqué d'un ou de plusieurs blasons sculptés, — ces blasons dont nul peuple au monde n'a tiré le parti décoratif que la Castille en a tiré. Et de nouveau, tout à l'entour, le mur, le vaste néant brûlé. On dirait le visage même de la Castille, grande étendue morte, piquée ici et là de quelques délices brutales, ravissantes comme des points d'eau. Ces pataras, c'est l'orgueil du monde, et ce néant brûlé, c'est la place de Jésus-Christ. Le comble de l'orgueil non fondé, et le comble du dépouillement, côte à côte et sans transition. Le pataras — le courage — par quoi on entreprend, et le mur dénué — l'intelligence — pour mépriser ce qu'on entreprend. L'idéalisme, qui dit « service », et le réalisme, qui sait que ce service est inutile.

Ces palais pascaliens, l'Université d'Alcala, l'Hôpital royal à Saint-Jacques de Compostelle, les façades de l'hôpital de Santa-Cruz à Tolède et du palais de Peñaranda de Duero, « laissent sur place », si j'ose dire, notre Versailles. Entendons-nous bien. En regard de ce qui nous entoure, il faut mettre Versailles très haut. Il faut le défendre contre qui l'attaque. Nous sommes *avec* Versailles, que dis-je, nous *en sommes*; nous sommes de cet ordre. Mais, cette position prise, il faut dire ce qui est. Louis XIV fut grand, sans nul doute. Mais son palais ne le laisse pas deviner. Il paraît l'œuvre d'un parvenu, conseillé par un pédant; c'est le palais du bourgeois gentilhomme. Versailles est luxueux, majestueux peut-être, non pas grand; c'est même un bon lieu si on veut discerner ce qui manque à la majesté pour qu'elle soit la grandeur. Dans la grandeur il y a la pompe, et il y a la sévérité. A Versailles il y a la pompe; il n'y a pas la sévérité. Il n'y a même pas le sérieux.

Versailles est un palais de gens frivoles, un palais de dupes : ils sont pleins de leur boursoufflure et de leurs dorures, et ne voient pas au-delà. Le palais espagnol est palais de gens qui ne sont pas dupes; qui gonflent follement l'homme, et de quelle niaiserie (le rang!), mais sans jamais omettre, à côté, ce qu'il faut pour le dégonfler. A Versailles, on baigne dans le faux, et on l'ignore. A Salamanque on entre sciemment et provisoirement dans le faux, les yeux fixés sur la réalité. Dans ce Versailles surchargé, morceau de rhétorique s'il en fut, pas une place pour la méditation. Cela parle aux sens et à

la vanité, et ne parle à rien d'autre; rien n'y touche l'âme. Le palais espagnol parle à l'âme parce qu'il lui montre tout ensemble l'idée que l'homme se fait de lui-même, et puis rien, qui est ce lui-même.

Et qu'on ne nous dise pas : « Le plateresque émerge à peine du moyen âge. Qu'il soit sévère, cela tient à l'époque, non au génie de la race. » Car il n'y a que cent ans entre Versailles et Peñaranda. Qu'on ne nous dise pas : « Nul symbole dans cette nudité de la façade. C'est afin de se préserver du terrible soleil d'été qu'on a percé le moins possible de jours. » Ainsi Troyens et Achéens se seraient battus, la science moderne le prétend, non pour une jolie gorge, mais pour la bonne santé de leur commerce extérieur. Ainsi les quarante-sept *ronin* japonais ne se seraient pas tués, comme le veut la légende, par fidélité à la mémoire de leur seigneur assassiné, mais pour échapper à la misère où cette mort allait les mettre... Nous connaissons l'esprit qui dicte ces explications!

Service inutile. Ces armoiries, sur la pierre tombale de Montherlant, qu'évoquent-elles sinon le service? Cette tour qui flambe, ces deux glaives (« les deux sabres du samouraï », disait Curel) rappellent très précisément un acte fait pour le service du roi; là devise est un serment de fidélité, une *devotio* énergique et étroite : « *Seulement pour les lys*^{1*}. » Mais, alentour, la pierre follement nue, la sublime table rase me répète : inutile — inutile — inutile. Le sceau du service, toutes ces affirmations grandiloquentes de la vigueur et de la foi sont sur champ de vide, sont posées sur le vide comme un navire sur la mer; elles s'y résorberont demain, comme le navire s'engouffre : le temps a usé l'inscription, il usera bien le reste. Nous avons déjà le : « J'aurai le même sort que l'insensé. Pourquoi donc ai-je été plus sage? » de ce grand livre démoralisant qu'est la Bible. Ici je lis : « J'aurai le même sort que ceux qui ne se haussèrent point. Pourquoi donc me suis-je créé ces contraintes? »

Voilà ce que j'écoutais en moi, hier, dans le petit cimetière livré au démon d'août; et le chaud du jour, auprès de moi, était assis sur le sol comme un homme. Rien plus que le grand soleil (celui où j'ai fait ma vie) n'évoque

* Voir les notes à la fin de l'essai.

l'engloutissement de toutes choses, l'irradiation qui demeure d'un univers enfin submergé, — cet emplacement sur la mer où un bateau sombra, et où il m'est arrivé de jeter des fleurs, offertes moins aux morts qu'à cette surface rayonnante où le non-être avait remplacé l'être. C'est dans le soleil surtout que les Arabes entendent la flûte d'Iblis (Satan), quand il s'exalte pour avoir perdu ce monde. Au solstice d'été meurt Adonis, et les femmes pleurent, depuis des siècles, les jours de trop profonde lumière. De ce lieu même, il y a cent quarante ans, un homme de mon nom avait été acheminé pour ne s'arrêter plus qu'au pied de l'échafaud, et au pied de l'échafaud il avait dit : « Je meurs content, puisque je meurs pour avoir accompli une bonne action². » Fut-ce ce mot de « bonne action » ? Bientôt j'entendis une voix qui me murmurait à l'oreille les vers de Sigismond, dans *La Vie est un songe* :

... Oui, je rêve, et je veux
Faire le bien, car le bien-faire ne se perd pas, même en rêve.

Qu'est-ce à dire ? Voici ce qu'il me plaît de comprendre : la vie est un songe, mais le bien-faire ne s'y perd pas, quelle que soit son inutilité — inutile pour le corps social, inutile pour sauver notre âme, — parce que, ce bien, c'est à nous que nous l'avons fait. C'est nous que nous avons servi, comme c'est nous qui nous sommes donné la couronne, et les seules couronnes qui valent quelque chose sont celles qu'on se donne à soi-même. « J'ai regardé la terre, et elle était du vide et du rien ; et le ciel, et il n'y avait pas en lui de lumière. » (Jérémie, 4, 23.) Je n'ai que l'idée que je me fais de moi pour me soutenir sur les mers du néant³.

NOTES

1. Les familles, quand elles prennent des devises, devraient bien regarder plus loin que le bout de leur nez. Servir les Bourbons ne peut pas être, quel que soit mon respect pour eux, le « seul » but de ma vie. Il faut donc interpréter « lys », et je m'enchantais à penser que je fus prédestiné, voici des siècles, à rendre l'hommage lige aux « lis des champs », dont on sait ce qu'ils symbolisent dans l'Évangile, où le Roi des rois n'est pas leur cousin : détachement des intérêts de la terre et choix de la « meilleure part ».

2. Il avait caché, et refusé de livrer, un émigré.

3. Le titre de ce texte nous a été suggéré par la phrase d'un critique, à propos de *Explicit Mystrium (Mors et Vita)*. « M. de M... parle du néant avec enthousiasme, avec une fureur sainte. Il en fait sa chose, il l'encense, le défend, rompt des lances en son honneur. C'est le Chevalier du Néant. » Aux heures où tout me semble digne de risée, je vois très bien le bachelier Carrasco troquant son surnom de Chevalier des Miroirs pour celui de Chevalier du Néant.

POUR LE CHANT PROFOND

Les Nouvelles littéraires, 1929.

Écrit en 1928.

I

UN écrivain de l'Afrique du Nord m'a raconté une soirée à Tlemcen, ville de vieille culture arabe, où, dans un café maure, le fils du cheik Lârbi, Redouane (quatorze ans), chantait des chants « andalous », qui sont des chants composés jadis par les Arabes de l'Andalousie. « Tout Tlemcen était là, les consommateurs coude à coude tant au dehors du café qu'à l'intérieur, le portefaix en haillons à côté des élégants Coulougli, et une foule massée dans l'avenue, qui n'avait pu trouver place. Redouane chanta d'abord le *Goumri*, « le Pigeon voyageur », morceau célèbre dont l'assistance reprenait en chœur le leitmotiv. Puis il chanta les vieilles lamentations sur la perte du royaume de Grenade, les yeux clos sous sa chéchia bleu lavande qui lui touchait les sourcils, sa mandoline sur les genoux. Une musique religieuse, solennelle comme le plain-chant, au milieu d'un recueillement profond. Ce nom de Redouane signifie : celui qui ouvre les portes du paradis. Redouane les ouvrait en effet. Le miracle était indéniable. On oubliait la bâtisse sordide, les guirlandes de papier défraîchi, les tables de fer rouillées. En face de moi, un adolescent avait le visage décomposé par l'émotion, ses larges yeux noyés, — hors du temps et de l'espace. Je guettais le moment, inévitable, où ses pleurs allaient se former. Enfin ils apparurent : sous les palmes des cils, les sources étincelantes des larmes... J'ai appris plus tard que le garçon qui pleurait était cordonnier. »

Et le narrateur se demandait : « Faut-il croire qu'une

communion entre nous et eux est impossible, quand je me sentais tellement leur frère ce soir-là? » Cri voisin de celui qui avait été le mien tant de fois : « Les circonstances feront-elles un jour que je doive les tenir pour des ennemis? Et comment le pourrai-je? »

A mon tour, comme dans les antiques chants alternés sur un même thème, à mon tour d'évoquer certain crépuscule, quelque part en terre marocaine, et ce concert au bord d'un lac...

Là aussi, ce n'était qu'un café maure, où je me brûlais successivement de thé bouillant et d'eau glacée. Sur les tables très basses étaient disposés des bouquets de narcisses, si épais que des deux mains jointes on n'eût pas ceinturé la masse de leurs tiges. Les coussins des sièges étaient parfaits, je veux dire qu'ils épousaient avec déférence tous les contours du corps. Rien n'était réglé pour une heure précise. Je pourrais partir sans avoir à remercier quiconque, sans avoir à poser pour l'arabisant, ni pour le connaisseur en musique andalouse, auprès de quiconque...

Les trois musiciens, en habits de pirate, et ayant laissé glisser leurs babouches, étaient accroupis sur une petite estrade, qui peut-être n'était qu'une grande table. Le joueur de viole et le joueur de tambourin fumaient en jouant, comme font les guitaristes dans le *cuadro flamenco* andalou. A peine avaient-ils commencé de jouer qu'ils s'étaient mis à dodeliner de la tête en cadence, pour hâter la venue de l'hébétude sacrée, de l'état de bestialité spirituelle qu'est l'extase musicale ou mystique. Le joueur de viole se penchait par instants sur sa viole, de tout près, pour écouter quelque chose qu'elle lui disait à l'oreille. Et le bruit que faisaient ensemble le tambourin, la flûte, et cette petite viole, était si faible que le moindre mouvement dans l'assistance l'eût étouffé. (Souvent on voit un chat ouvrir la gueule, on sait qu'il miaule mais on n'entend rien : la musique arabe me fait penser à ce chat.) Quelquefois, l'un des musiciens jouait seul. C'étaient les cordes, avec un bruit d'abeille. Ou bien les trilles de la flûte qui scintillaient dans le silence, comme des étoiles dans la nuit.

Puis un garçon, de seize ans eût-on dit, monta sur l'estrade et s'y accroupit à son tour. Il portait un *séroual* (« pantalon de zouave ») vert d'eau, un vestaquin sau-

mon, une ceinture rose de vin, et la chéchia. Son visage n'avait rien de remarquable. Mais cela même qui m'y déplaisait — les joues molles, l'ombre au-dessus de la lèvre — le faisait frère des échansons de la miniature persane et de la poésie arabe. Voilà un des bienfaits de l'art : il stylise tel type, et pour des siècles le profil grec et l'empâtement persan, qui ne sont pas beaux, ont conquis les mêmes droits que la beauté.

A l'instant où le nouveau venu s'assit, il y eut dans tout le cercle un mouvement léger : chacun se déplaçait un peu pour prendre une position qui lui permit de le voir mieux. De la sorte, l'assemblée se trouva bientôt traversée de lignes de vide, car partout où il y avait un tronc d'arbre, qui leur cachait le jeune homme, les hommes avaient écarté leurs chaises à droite ou à gauche. Et ces vides parlaient.

Il chanta. « On aime ou on n'aime pas » (je parle des Européens) ces voix nasillardes et rauques des Orientaux et des Espagnols, et ce rythme, le même dans le chant arabe et dans le chant flamenco, où la phrase parfois s'arrête net, comme si le souffle manquait au chanteur. Lui aussi il dodelinait de la tête, et discrètement battait la mesure, de ses doigts, sur le rebord de la table, comme fait le chanteur flamenco sur le rebord de sa chaise. Le joueur de flûte avait posé sa flûte, et les trois musiciens chantaient. Mais les assistants, le buste un peu penché, suivaient dans la touffe de voix la voix du plus jeune, et, bien que toutes les voix fussent confondues, c'était comme si elle avait dansé au milieu du cercle des autres voix. Quand l'un des chants cessait, les assistants relevaient le buste et s'écriaient : « Allah ! » Cet « Allah ! », jaillissant de la même émotion d'où jaillit le « Olé ! » des Espagnols — des Espagnols, présents ici, eussent ponctué chaque chant d'un « olé » — ne serait-il pas précisément le principe du *olé*, qui en serait une corruption ?

Souvent je m'étais dit que c'était un atout pour les religions, que les plus belles musiques connues fussent celles qui prennent dans une religion leurs racines. Et voici que cette musique atténuée, cette force toute-puissante et imperceptible, me bouleversait autant que les oratorios et le chant grégorien, et elle était uniquement charnelle. Un lettré divin, vieillard au cœur limpide,

mon voisin de table, m'en traduisait de-ci de-là un vers. « Il commence le poème intitulé *Le Lever des pleines lunes sur les prairies de la joie*. Maintenant il chante : « L'océan de la beauté est sans rivages. » Maintenant il chante : « La couleur du soir est pareille au teint de la bien-aimée quand elle vous dit adieu avant une longue absence... » Eh bien, j'avais eu tort de penser que ces chants ne prenaient pas leurs racines dans une religion. Ils les prenaient dans la religion de la terre, qui est beauté, amour et poésie.

Cette musique ne parlait que de bonheur, et, à l'écouter, les formes les plus raffinées du bonheur apparaissaient grossières. Ceux qui sentent vraiment la vie exquise savent qu'elle n'est jamais si délicate que dans l'instant où on renvoie les femmes, et où on a licence de ne plus parler, de laisser reposer enfin les nerfs, qu'écorcherait la plus suave mélodie, l'instant où quelqu'un de beau qui entrerait serait accueilli avec une sorte d'impatience, où ce serait un soulagement que de s'apercevoir, par exemple, qu'il n'est pas beau de profil, et qu'on a une raison valable pour rester froid. Plus besoin de désir, de même que, ivres de thé, nous n'avons plus faim. C'est l'heure aiguë où il n'y a plus pour nous que de l'ennui dans les baisers...

Autour du Délivré-de-la-tentation, le crépuscule, les montagnes violettes, l'eau mobile et immobile, le recueillement de cette assemblée, la pelouse où se roulent des vents délicieux, composaient leurs prestiges. Des enfants, passant devant le café, s'arrêtaient, écoutaient, venaient boire une gorgée à votre verre d'eau. Il y eut une brûlure du ciel, qui se refléta dans le lac, où déjà, tout le jour, des géraniums avaient mis les reflets rouges d'un couchant factice; puis le ciel prit cette teinte vert pâle qu'on trouve sur la peau du ventre et de la poitrine de certains singes. Les hirondelles à la gorge blanche sinuaient entre les maisons. Un arbre frissonnait, quitté par un oiseau que déjà on ne voyait plus. Les crapauds s'approchaient, sortaient leur tête de l'eau comme pour écouter eux aussi; l'un d'eux, emporté doucement à la dérive sur une mousse flottante, aboyait comme un minuscule chien de dame, et sa gorge, à chaque aboi, se gonflait...

C'est alors que je me levai soudain, et, plus tremblant que les étoiles silencieuses qui voletaient déjà autour des

montagnes sombres, sortis du cercle, brisai le charme, m'éloignai durement, sentant venir l'instant où quelque chose de trop suprême serait atteint, et qui ne pourrait plus être soutenu que dans les larmes.

II

Les Gitans sont moins enchanteurs que ne le veut leur légende. Sans doute trouve-t-on chez les femmes, assez facilement, d'empoignantes créatures, mais leur saleté paralyse l'imagination. Les enfants ne sont pas plus gracieux que les enfants andalous, les vieillards manquent de caractère, et il est certain type d'homme, genre Sicilien, au grand nez courbe, aux moustaches tortillées, aux mèches frisées, au corps mastoc, dont la vulgarité fait tache auprès de la distinction et de la netteté des Andalous.

Les Gitans ont mauvaise presse. Est-elle fondée? Je le crains. Mais on aime leur indépendance, leur instinct musical, leur précocité, l'aisance tenace avec laquelle ils s'abstraient du milieu où ils vivent pour être uniquement eux-mêmes; on est intéressé par leur défaut de toute religion. Selon le peuple où ils séjournent, ils se font circoncire ou baptiser, à seule fin qu'on les laisse en paix, ce qui, en style noble, s'appelle « sacrifier aux dieux de l'Empire ». Les Gitans toutefois ne respirent pas dans l'atmosphère difficile de l'incroyance pure. Ils remplacent la religion par de grossiers fétichismes. Mais peut-être vaut-il mieux que la superstition s'en tienne à ses formes les plus basses, plutôt que s'acoquiner au sublime. Cela est plus net.

Ce qui est remarquable, c'est que ce soit chez ce peuple sans dieu qu'apparaisse avec une telle préférence un *quid divinum*, comme si la mission de ce peuple était de montrer que le divin, c'est l'homme. En Espagne, dans la musique, dans la danse, dans le chant, dans la tauromachie, presque tout ce qui est profond et inspiré est gitan.

J'assistais en mai 1925, à Séville, dans les salons de l'hôtel Alphonse XIII, à un grand concours de *cante jondo* organisé par des connaisseurs. Les professionnels avaient défilé; nous avons reçu d'eux tout ce que peut

donner le talent; et c'était au tour maintenant des amateurs, paysans venus de leurs *pueblos* reculés. Plantés sur une chaise face au public, à côté du guitariste aux mains couvertes de bagues bougeantes, ils lançaient et déroulaient leurs voix rauques, rythmant leur chant d'une petite baguette dont ils tapaient contre un barreau de la chaise, grimaçant avec des airs comiques — l'air de trouver que leurs acrobaties vocales étaient quelque chose de diablement difficile, — se mouchant parfois durant une pause et gardant le mouchoir dans la main.

Cante jondo signifie *chant profond*. Les musicographes nous disent en quoi cet art a une parenté étroite avec l'art populaire arabe tel qu'il fut pratiqué du x^e au xv^e siècle dans tout le monde musulman. Nous demandons avant tout au *cante jondo* d'être une manifestation de l'âme, comme son nom l'indique, et non un exercice de virtuosité. Des règles, soit, mais d'abord une personne humaine. Nous demandons une voix plus expressive qu'étendue — c'est une calamité que d'avoir une voix étendue, quand on n'a rien à dire, et je ne songe pas seulement, en écrivant cela, aux artistes lyriques, — une modulation simple et grave et non des fioritures, un style primitif et non un style de théâtre. Le *cante jondo* est une confession, ou n'est pas grand'chose. Ne s'agit-il que de montrer son talent, j'aime mieux le ténor d'opéra que le simple de Puente Genil, de qui les vocalises rustiques deviendront vite gargouillements de caniveau, s'il veut, sans savoir, se lancer dans la fantaisie...

Aucun des amateurs qui s'étaient succédé n'avait fait mieux que sauver son honneur. Alors s'avança sur l'estrade un gamin gitan d'une quatorzaine d'années, maigre et noiraud, les mains plus noires encore que le visage, mais s'éclaircissant dans les paumes comme celles des nègres, et aux doigts de lourds anneaux d'argent. A peine eut-il apparu que j'avais déjà souhaité que c'en fût fini de son épreuve. Je souffre quand je vois des femmes ou des enfants se rendre ridicules sur la scène, et je prévoyais que ce garçon se montrerait aussi médiocre que les autres. Il s'assit sur la chaise et, comme le guitariste tardait, il resta ainsi durant une minute, avec ses grosses godasses, ses vieilles nippes étriquées, ses

manches trop courtes, et le classique foulard gitan, rose de ce rose qu'on ne trouve plus ailleurs qu'aux jupes des femmes arabes et sur les berlingots, seul au milieu de l'estrade, devant trois cents hommes et femmes, en habit et en décolleté, qui fixaient les yeux sur lui, et dont quelques-uns se prenaient à rire de sa tournure singulière et de son embarras croissant. En effet, s'intimidant peu à peu, ne sachant que faire de ses mains, il mettait le pouce dans l'entournure de son gilet, et c'était cocasse, ce geste désinvolte chez ce petit sauvageon. Mais quand il croisa les jambes, toute la salle pouffa. J'étais désolé. « Le pauvre, comment un tel début ne lui ferait-il pas perdre tous ses moyens, supposé qu'il en ait! »

Enfin le guitariste arriva, préluda. Et le gosse lança à pleine bouche le *Ay!* par quoi commence tout *cante jondo*, cet *ay* qui veut dire *hélas* en espagnol, en arabe et en turc; on prononce *abi*, et dans le *cante jondo* on tient le *hi* jusqu'à perte de souffle. Le *ay* fut tiré de si loin et de si profond, la force et la fraîcheur du jet furent telles (on vit le rouge affluer aux joues noires du *cantaor*), l'authenticité du cri fut si certaine (il ferma les yeux, comme Redouane, et les garda fermés tant que dura sa voix) que les hommes et les femmes de l'assistance se tournèrent l'un vers l'autre, comprenant que ce qu'ils étaient venus chercher, c'était cela, et que le reste n'était rien. Un cheval qui eût été en train de boire eût relevé la tête pour écouter. Faut-il dire que c'était un chant d'amour? Dans l'émotion qui le possédait¹, le garçon élevait parfois ses mains grandes ouvertes à la hauteur de son visage, comme s'il allait prendre son visage dans ses mains, ou comme s'il allait pleurer dans ses paumes. D'autres fois, il serrait les poings, ou bien pressait ses mains l'une contre l'autre. (Dans le Nord, une telle mimique, surtout chez un enfant, serait de l'affectation; dans le Sud, elle est spontanée. J'ai vu des matadors, venant de tuer, porter la main à leur cœur, comme un ténor de province, et c'était le geste à son origine, quand il n'était fait que pour comprimer un cœur battant la chamade.) Et les gens regardaient souffrir, dans le hall du Grand Hôtel Alphonse XIII, Juan Garcia Campos de Villamanrique (car c'était son nom, cet alexandrin à la Heredia), tout de même qu'en

d'autres temps ils regardaient souffrir le Christ ensanglanté des *pasos*, le taureau titubant d'agonie, le matador que décompose l'exaspération ou la peur, les hérétiques voilés par le feu. Dans le « chant profond », chacun jette en soi comme le tuyau d'une pompe pour arriver à la nappe souterraine de l'âme; chacun jette plus ou moins loin, sans arriver à l'eau de l'âme; enfin quelqu'un jette si profond que l'eau de l'âme est atteinte, elle monte, elle apparaît dans la voix. Ceux qui avaient précédé le petit Gitan n'avaient pas jeté assez profond. Mais lui il avait atteint l'eau de l'âme, il l'aspirait et la répandait; et toute sécheresse humaine fondait, fleurissait sous ce chant. Et moi je l'écoutais comme on lit un inconnu de valeur, qu'on découvre, en se disant : « Pourvu qu'il tienne jusqu'au bout, et que je puisse admirer à fond! » ou comme on regarde une inconnue céleste, une fille de seize ans, belle et immobile : « Quand elle bougera, lui trouverai-je un défaut? »

Il chanta sans défaillance. Sa voix disparut, dans une ovation grande et longue. Un des hommes en frac sauta sur la scène et serra cette petite forme noire contre son plastron étincelant. (Imaginez les sentiments bas, et les précautions hygiéniques, avec lesquels un pareil geste est fait par nos hommes politiques en tournée.) Une pluie de pesetas s'abattit autour du gosse. Ensuite il ne fut plus qu'un preste sapajou, qui se baissait à droite, à gauche, pour ramasser des piécettes.

A l'unanimité, le premier prix — mille pesetas : cinq mille francs au change d'alors — lui fut décerné par le jury.

Le lendemain il était engagé au théâtre Llorens. Je quittais Séville. Quand je revins quelques mois plus tard, je demandai de ses nouvelles. Son engagement fini, il avait disparu.

Et voici qu'un jour, dans la rue, je me trouve nez à nez avec lui. « Holà! Te revoilà ici! » — « Mon père est venu vendre un cochon. » — « Tu chantes toujours? » — « Oui. » — « Tu chanteras encore au concours de l'année prochaine? » Il fait le geste : « Je ne sais pas », en levant les mains, à la mode arabe. — « Et au théâtre? » — « Oh, ça, non! » avec violence. Puis son regard devient défiant. Sans dire bonsoir, il se perd dans la foule.

L'histoire ne serait pas complète sans ce cochon final. Le *kid* américain, affreux petit pitre, grimace les passions dans ses films, ce qui lui permet d'être millionnaire à dix ans, et reçu en privé par Sa Sainteté, magnifique opération publicitaire. Le marmouset gitan se déchire comme une figue, montre la passion qu'il contient, touche quelques douros et retourne à ses cochons, pour accomplir au milieu d'eux une vie que je respecte : celle où on crève la faim, mais où on ne chante que quand ça vous chante.

III

Lorsque, en pays musulman, on vient d'entendre la musique discrète qu'écoutent, dans une gargote, des hommes en guenilles mais silencieux et de tenue parfaite, même s'ils sont européenisés, et lorsque ensuite on entend, à quelques pas de là, le jazz ou la chanson à la mode que boit avec délices l'élite européenne dans le café chic, on se répète le leitmotiv de tout témoin sans passion de la vie coloniale : « Nous apportons d'une main le bien, et de l'autre le mal. Or, à quantité égale avec le bien, le mal finit toujours par l'emporter. » Mais on se dit aussi : « On ne chante — ou l'on n'aime à entendre chanter — que ce qu'on a dans le cœur. Dis-moi ce que tu chantes, je te dirai ce que tu es. Pour qu'une société (l'européenne) non seulement ne soit pas révoltée par tant de vulgarité, de bêtise et de bassesse sonore, mais s'y délecte, il faut qu'il y ait quelque chose de pourri dans ce corps-là... »

Auprès de Juan Garcia Campos, ou de Redouane, imaginons un jeune Français de son âge. Quels sont ses rapports avec la musique ? Le *seul* cas où ils puissent avoir de la dignité, voire de la beauté, c'est s'il fait partie d'une bonne maîtrise catholique. Sinon... Sinon, le dimanche matin, notre garçon braie au catéchisme un cantique qui ne le touche pas plus que s'il chantait le chant de guerre des Indiens Iroquois. L'après-midi, nouveaux braiments, de ces chansons « scoutes » aussi dénuées de tout sens intelligible que le mystérieux *amstramgram* des petites filles, disons-le sans détours : bêtes à faire pleurer. Ou peut-être qu'il est orphéo-

niste. Oh, alors!... Quand on assiste au spectacle, qui serait bouffon s'il n'était nauséeux, de « sociétés musicales » défilant dans une rue française, et quand on voit que le public tout entier s'y complaît, c'est-à-dire s'y retrouve, on a un cri : « Comment une nation dont l'expression spontanée est cela a-t-elle pu et pourra-t-elle rester une grande nation? »

Un Français lit avec une amertume mitigée les pages de *la Nouvelle Héloïse* consacrées aux mœurs parisiennes et à la musique française. Amertume, parce que chaque critique de Jean-Jacques, faite en 1761, c'est celle-là même que nous faisons en 1928; nous devons reconnaître que nous n'étions pas de parti pris : le mal est bien où nous l'avions vu. Mais amertume mitigée, parce que, si la France d'aujourd'hui est celle d'hier, comme ce trait, parmi tant d'autres, tendrait à le prouver, il faut donc croire que c'est sa destinée, de rouler et de tanguer plus que d'autres vaisseaux mieux construits, d'avoir toujours la pagaye à bord, et dans la cale cette perpétuelle voie d'eau, et cependant, avec tout cela, d'arriver au port comme les autres, et quelquefois avant eux. Or, parmi les duretés de Rousseau à l'égard de nos compatriotes — qui « n'imaginent d'autres effets musicaux que ceux des éclats de voix », qui « ne sont sensibles qu'au bruit », — je relève celle-ci, épigraphe toute trouvée pour le présent essai : « S'ils savaient chanter des sentiments, ils ne chanteraient pas de l'esprit. »

Et je songe au chant profond d'autres peuples, et je me demande : « Est-il donc vrai que la France ne puisse le donner? »

Au café de Tlemcen, les Tlemçanis raffinés et leurs coreligionnaires en loques communiaient dans la même émotion, aussi étroitement qu'ils étaient étroitement rapprochés à la même table ou sur le même banc. A l'hôtel Alphonse XIII, cette aristocratie du sang et de l'esprit, quand elle vibrait à la voix d'un gamin crasseux et sauvage, n'avait pas la sensation qu'elle pénétrait dans un monde insolite, dont la nouveauté et l'étrangeté faisaient le charme. Elle ne contemplait pas le peuple de haut, ni seulement du dehors. Elle ne « se penchait » pas sur lui. Elle se retrouvait avec lui en des circonstances où lui et elle rendaient le même son, et

cela non pas à propos de quelque objet rudimentaire ou futile, mais dans les sentiments les plus délicats et les plus profonds. Et elle s'y retrouvait en se laissant aller, ce qui est la seule façon pour nous de nous entendre avec le peuple; tout le reste est en porte à faux.

Connaître et comprendre, et garder néanmoins cette fraîcheur de sentiments, et ne la garder pas avec effort, ni seulement trop de conscience, c'est un don des dieux. Les raisons pour lesquelles ce bel équilibre est difficile, particulièrement en France, il n'est pas besoin de s'y étendre. Cette grande conspiration française contre la naïveté et le naturel! Les mots d'ordre du primaire ne sont pas si différents de ceux du classique : pas de lyrisme, pas de fantaisie, pas de vision vraie de la réalité, pas d'expression directe de ce qui est ressenti, tout cela est ou ridicule ou choquant : un peuple hier avec per-ruque, aujourd'hui avec certificat d'études, ne saurait le supporter. Le jargon de nos petits intellectuels avancés sert un idéal bien opposé, certes, à celui des beaux esprits de Versailles, ou à celui des scolastiques : n'importe, *tarte à la crème* et *baralipton* y montrent le nez. Le lit de Procuste sur lequel un professeur de 1928 étend une page d'écrivain, pour la mutiler de tout ce qu'elle a de vigoureux et d'inspiré, ou une copie d'écolier, pour y barrer rageusement tout ce qu'elle a de personnel et qui sente la valeur, c'est un meuble national, le même depuis des siècles : le duc de Roannez y étendit Pascal, Fontanes y étendit Chateaubriand, lequel y avait étendu Dante, etc. Quand Hugo et Zola² veulent parler du peuple, ils en font une description « littéraire », c'est-à-dire fausse, tout comme un auteur de bergeries du XVIII^e siècle, et c'est seulement parce que cette description est fausse qu'elle a plu et qu'elle a été acceptée. « Elle joue faux à ravir », me disait, d'une actrice, un confrère parisien : mot bien significatif. Un groupe littéraire règne en France depuis vingt ans, qui, pour des raisons faciles à deviner, a fait un dogme de la pauvreté du tempérament. Pas d'abondance, pas d'émotion, pas de chant, pas de « féminin », pas de couleur, pas d'images, pas d'« anecdote », pas d'humour; tout cela est pour le commun. Ce groupe, si peu qu'on y aime la France, est bon gré mal gré bien de chez nous.

La guerre plongeait les Français dans l'élémentaire. On s'occupait de tuer, de n'être pas tué, de lutter contre le froid, de gagner trente mètres de terrain, de se défaire de ses totos. On s'attendrit : l'eau profonde apparut³. La nation française se passionna pour autre chose que chercher à gagner de l'argent. Le peuple redevint peuple, et maint bourgeois avec lui. Tout cela, qui avait supporté tant et tant d'épreuves terribles, s'effondra sous le choc de la paix. Ceux qui avaient soif de simplicité et de fraternité les retrouvèrent comme ils purent, par exemple dans le sport. Malgré tout, quelles que soient ses vertus, c'est un domaine un peu étroit. Y a-t-il aujourd'hui encore, en France, des milieux où la haine sociale, et la prétention intellectualisante, n'aient pas tari complètement le jet toujours assez frêle de notre chant profond ? Sans nul doute, dans certaines provinces restées un peu à l'écart de l'esprit qui empoisonne la France. Que je voudrais en être sûr, et les connaître pour les aimer ! En attendant, crainte de devoir trop tâtonner, crainte des désillusions, on sort du pays. Je connais quelqu'un qui s'est installé au Canada, croyant y trouver une France selon son cœur. D'autres vont faire de temps en temps une cure de ce qu'une hispanisante, Mathilde Pomès, appelle le *sublime espagnol*, qui n'est que l'authenticité et la bonne qualité de l'âme se dévoilant dans un mot ou un geste. D'autres ont rencontré chez le Berbère un naturel, une bonne grâce et un désintéressement qui n'étaient pas pour eux de vieilles connaissances : ainsi ce Romain dont parle Tacite, qui, désespérant de ses compatriotes, « avait été chercher la pitié chez les Parthes ». Bénis, oui, bénis soient les peuples, quels que puissent être par ailleurs leurs infériorités et leurs défauts, bénis et aimés soient les peuples grâce auxquels notre sympathie pour nos semblables est un feu encore allumé.

« Humain » est aujourd'hui le mot à la mode. Ils n'ont que ce mot-là à la bouche, du moins ceux qui font du bruit. Et, frelatés et racornis comme ils le sont, c'est l'humain justement qui ne peut plus les toucher. Voyez-les au cinéma : lorsqu'il y a (dans un film russe ou allemand) quelque chose qui va loin, ils rient. Aussi, ce qu'ils appellent l'humain, parlons-en ! Et de même d'autres mots, qui signifient ce qu'il y a de plus beau sur la terre — « pureté », « gratuité », — qu'ils ont vidés

de leur sens et font servir à on ne sait quel usage... Ils parlent du peuple, et le peuple à l'état nature les dégoûte, ils ne l'aiment que rendu artificiel, comme ils n'aiment les visages des femmes que falsifiés⁴. Ils parlent de liberté, et tous sont à la chaîne, d'ailleurs ne bougeant plus, même quand leur chaîne est défaite. Ils parlent d'affranchissement des mœurs, et ils sont comme le stupide cheval, qu'une feuille de papier à cigarette au milieu de la route fait broncher. Ils vous pourfendent de leur catholicisme, et il n'est pas une heure dans leur vie entière où ils aient agi en chrétiens. Ils rabâchent de la révolution, et s'ils la font ils la rapetisseront elle aussi, parce qu'ils y resteront eux-mêmes. Il n'y a que la guerre qu'ils n'aient pas pu amoindrir. Elle, elle les prit, les souleva, et les laissa retomber. A l'armistice ils ne déclinerent pas : ils redevinrent ce qu'ils étaient vraiment. « La guerre tue moins d'âmes que la paix », a écrit Veillot. Certes, et surtout en France. L'Allemagne a besoin de la guerre pour y donner cours à ses instincts. La France a besoin de la guerre pour s'y sauver de ses instincts. Elle est comme ces fleurs qui embaument quand un lien les pressure en bouquet, et qui perdent leur parfum quand le lien se relâche : il faut qu'on la brutalise pour qu'elle donne son odeur. Et cependant la paix doit être maintenue; il faut se débrouiller avec la paix. Mais quoi donc, alors, ou qui donc, en temps de paix, secouera assez cette nation pour qu'elle se déchire et s'entrouvre, et qu'il en jaillisse la source enfouie de son chant profond?

NOTES

1. N'oublions pas que, sur des vers donnés, le chanteur *invente* son chant. Encore les paroles du couplet sont-elles parfois, elles aussi, de l'invention du *cantaor*.

2. De nos jours, Céline.

3. Mon cousin, le sous-lieutenant Pierre de Riancey, mort au combat, écrivait du front à son père : « Tout le monde plus sensible et plus sentimental qu'en temps ordinaire. J'ai vu bien souvent des troupiers qui se retrouvaient s'embrasser comme du pain tendre. Les officiers de même. » Dans *La Chanson de Roland*, tout le monde pleure, et tout le temps. Je rappelle cela, parce qu'on l'oublie trop : guerre n'est pas synonyme de dureté. « Plus on a de courage, et plus on est tendre. » (Prince de Ligne.)

4. Une jeune fille de ma connaissance, exceptionnellement jolie, mais d'une beauté très « jeune fille », qui ne doit rien à l'artifice, et rien à la coquetterie, me disait : « A Paris, un homme sur dix me regarde. A Marseille ou à Alger, pas un homme ne me croise sans me fixer ; quelquefois j'entends des exclamations. Dans le Sud algérien ou le Sud marocain, c'est le record : les indigènes s'attroupent autour de moi, et restent plantés là, à me contempler avec des figures religieuses... »

Ce qui est vraiment grand, ou beau, ou pathétique, passera toujours inaperçu des Parisiens, si le snobisme ne s'en mêle pas.

Cette jeune fille me donnait une autre indication très intéressante : « Je fais toujours beaucoup d'effet sur les enfants, *même à Paris*. » C'est qu'ils ne sont pas encore frelatés. Combien cela est émouvant, ce jet de flèche de l'innocence du cœur vers cette autre innocence qu'est la beauté ! Le divin reconnaît le divin et vole à lui avec un sourire.

Enfants, Méridionaux, Berbères voyaient la beauté féminine où elle était, parce que restés près de la nature. Mais à Messieurs les Parigots il faut leurs cadavres maquillés.

LA TRAGÉDIE DE L'ESPAGNE

La Revue de France, 1929.

Écrit en 1925.

Mourir s'il le faut, j'y consens,
si c'est mourir dans un ordre que
j'approuve.

Le Songe.

LE mysticisme et le sens jouisseur¹, qui forment le fond du caractère espagnol, s'accordent pour conseiller à l'Espagne l'inaction, qu'elle soit contemplation ou qu'elle soit insouciance, ou bien qu'elle bascule de l'un à l'autre (l'alternance, phénomène profondément espagnol). Tout son être, c'est-à-dire son instinct soutenu par sa raison, tout son être lui dit que là est le souverain bien, et que, pour le reste, « la vie est un songe ». L'univers, à ses yeux, ne vaut pas même d'être pensé : la contemplation non plus que la jouissance n'est abondante en considérations. Et cependant autour d'elle la brute civilisée se prosterne et adore le travail, le monde va, et on sait où il va. « L'Espagne, nous dit-on, a vécu de ses modestes rentes sur les débris de plus en plus mornes de sa splendeur passée, au milieu d'un monde qui, pendant ce temps, faisait les plus décisives et les plus viriles expériences. » Ces expériences « décisives et viriles », c'est la guerre, c'est la révolution, c'est l'hystérie industrielle. (« C'est la crise économique, c'est la nouvelle avant-guerre », ajouté-je en 1935.) Et l'Espagne, qui déjà, depuis deux siècles et plus, n'engrène plus dans l'histoire, n'engrène plus dans l'Europe, l'Espagne voit ce que deviennent les peuples, tels ceux de l'Islam, qui ne veulent pas se soumettre à ce rythme insensé, parce qu'ils répugnent, comme elle, à s'efforcer vers un idéal qu'ils méprisent².

L'Espagne tient pour condamnable, et d'ailleurs pour vain, de lutter, dans cet ordre qu'elle méprise. Pourtant la fierté, des « crises de fierté espagnole », comme les appelle Ventura Garcia Calderon, beaucoup plus encore que l'instinct de conservation, la poussent à se redresser par à-coups; elle trahit son génie et donne des gages à Béhémoth. Téléphoner de Madrid à Buenos Aires, certes, cela est admirable, mais enfin ce sont des puérilités; quelle pitié que donner dans cela, quand on est fait pour le septième ciel, l'indifférence, et le néant! Sachant qu'il n'y a que les primaires pour sentir le besoin de se mettre à la page — celui qui est avancé dans la sagesse ne peut pas être « avancé » tout court, — l'Espagne se joint au troupeau, par instants, sans ressentir ce besoin (dirigeables, transatlantiques, tentatives d'avant-garde, « plus belle femme d'Espagne », et, s'il vous plaît, des complications intellectuelles! des ligues altruistes!). « On me dédaigne parce que je n'ai pas de besoins, dit l'Espagne. Avoir des besoins fait partie de l'esprit primaire, aujourd'hui victorieux dans le monde. On me dédaigne parce que je n'aime pas le mal. On me dédaigne parce que je suis dans la vérité. Quand même, un moment vient où cela m'est dur, qu'on me dédaigne. Il ne faut pas être *trop* vaincue selon le siècle. » Elle dit cela, et, vaincue, elle l'est d'avance, parce qu'on n'obtient rien par des à-coups, mais surtout parce qu'on n'obtient rien quand le cœur n'y est pas, quand on a une politique, une industrie, une armée, non parce qu'on en a le goût intérieur et profond, ou parce qu'on en sait la nécessité, mais simplement *pour faire comme les autres*, parce qu'on n'obtient rien quand, au milieu d'un monde qui convoite réellement les biens qu'il poursuit, on poursuit ces biens et on ne les convoite pas.

L'autre jour, à Vista Alegre, je battais la semelle en attendant l'ouverture des arènes (je raffole de ces arènes banlieusardes où le peuple vient voir tuer de petits taureaux hirsutes, apocalyptiques, et tuer aussi — double plaisir — les matadors, gamins débutants, d'une imprudence folle, décidés qu'ils sont à s'imposer coûte que coûte). Et mon regard s'étendait, par-delà les faubourgs, sur la solitude plate et pelée, à perte de vue, qu'écrasaient des nuages gonflés d'encre : l'*Espagne noire*, plus « Espagne » qu'aucune autre. Et à l'horizon, toute plate,

elle aussi, Madrid. Et de cette chose plate et sombre qu'était Madrid s'élançait un cri de pierre d'une blancheur crayeuse, se haussant au-dessus de la ville comme une Babel, la dominant toute de cette blancheur comme Montmartre domine Paris. Mais ce n'était pas une église, c'était un gratte-ciel de vingt-cinq étages, seul de son espèce, insolite, déconcertant, presque monstrueux au milieu de cette vieille ville rustique, comme un mot profond dans une bouche d'enfant, non pas incompréhensible du moins car il m'apparaissait comme le symbole d'une de ces explosions d'exaltation après lesquelles l'Espagne retombe, d'un de ces à-coups de travail dont j'ai parlé, d'une de ces poussées et prouesses de travail qui n'ont ni racines, ni arcs-boutants, ni prolongement, telles que fut jadis la conquête des « Indes », non pas incompréhensible, car, si j'ai bien entendu, voici ce que l'Espagne, par son gratte-ciel, disait à l'Europe et au monde : « Vous voyez que nous aussi, à l'occasion, nous sommes capables de vous égaler dans les niaiseries. Et maintenant que nous en avons donné cette preuve, ah ! laissez-nous être nous-mêmes, laissez-nous à notre vérité. Car pourquoi est-on mis sur cette terre, sinon pour accomplir sa vérité ? » (« Pouvoir faire et ne pas faire, c'est trait royal », ajoutait-elle tout bas.) Mais à cette plainte, qui va si loin en moi, ne répondait qu'un ricanement. Car si l'Espagne se croit persécutée, c'est qu'elle l'est dans une certaine mesure : ce n'est jamais sans raison aucune qu'on se croit persécuté. En vain l'Espagne montre-t-elle que, lorsqu'elle le veut, dans le « progrès » elle sait en faire autant que les autres, ses efforts ne servent qu'à ce qu'on se moque d'elle. La conspiration du silence faite autour de l'Espagne n'est rompue que par le dénigrement. L'équipement de l'Espagne est, en vingt endroits, supérieur à celui de la France ; en vain ; le Français est hypnotisé par le costume de généralissime du chef de gare, et par certaine tache de graisse — qu'il cherchait depuis son arrivée — sur le revers d'un veston. L'Espagne est, avec l'Italie, une des nations les plus haïes de l'Europe : parce qu'elle est *à part* et parce qu'elle est *noble*, deux traits qui ne lui seraient pardonnés que si elle avait la puissance, et elle ne l'a pas. Alors, sous ses dehors toujours affables, elle se rétracte, aujourd'hui dans la paix comme hier durant

la guerre, non pas dans le « splendide isolement » des nations fortes, mais dans l'isolement amer de ceux qui se reculent d'eux-mêmes, parce qu'ils pressentent qu'on ne les recherchera pas.

Lorsqu'un homme ou une femme quitte une situation brillante au temporel, pour prendre les ordres, c'est la règle qu'il y ait d'abord un remous de malveillance. Cet individu s'éloigne du gabarit ordinaire; donc il a tort. Mais bientôt le monde comprend plus ou moins qu'il s'agit là de quelque chose qui le dépasse, et s'incline. Il en va autrement si c'est à même le siècle que l'homme prend une retraite qui lui est ordonnée par sa conscience. On nommera orgueil son isolement, égoïsme son indifférence, paresse son refus d'agir, incapacité son refus de concourir. La bure eût expliqué tout, sans phrases. Faute de bure, il lui faut donner ses raisons, ou il sera incompris et calomnié.

Ainsi pour une nation. Au lieu de cette plainte qu'il y a un instant je mettais dans la bouche de l'Espagne, j'imagine que le roi Alphonse, se sentant d'accord avec son peuple, eût dit dans une proclamation solennelle à « cette vieille canaille d'Europe » (l'expression est de Trotsky) : « Nous ne pensons pas que le bien soit là où vous le mettez. Vous croyez que l'homme a quelque chose à faire en cette vie. Nous croyons, nous, qu'il n'a rien à y faire, qu'à y chercher des motifs d'élévation³. Nous savons que cet idéal nous met, matériellement, dans une infériorité telle que, si vous voulez nous dévorer, vous le pouvez. Nous acceptons cela. Nous acceptons de mourir pour — ou plutôt : dans — notre idéal. Nous disons avec Jésus-Christ : « Que sert à « l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son « âme? » Nous ne jouons plus avec vous, car à ce jeu nous perdons notre âme. » Il dit, et il précipite son peuple dans l'abîme de la non-volonté.

Le monarque qui eût, avec un comble de majesté, signifié cela au monde, eût donné un sens à ce que les gens courtois appellent la « politique de recueillement » de l'Espagne, et le commun son inertie. Il eût été, en outre, à plus d'un titre, dans la tradition de sa race. Il y eût été en frappant le monde d'étonnement. Il y eût été en disant « Non ». Il y eût été dans le geste de renoncer⁴. Mouvements très espagnols, si j'en crois les exé-

gètes de l'Espagne. Tout ce qui a une âme se fût tourné vers l'Espagne : elle fût devenue la fontaine de l'Europe. Si elle avait concentré toutes ses forces dans cette mission sublime, l'Espagne eût duré encore longtemps ; on l'eût fait durer en lui proposant l'extraordinaire : ce peuple se bat mal pour conquérir le Maroc, il se battait bien pour conquérir un monde. Sans nul doute elle fût morte un jour, en tant que « puissance » européenne. Mais elle fût morte en donnant à une Europe dévoyée trois grandes leçons. En témoignant pour un idéal qui subsistera toujours comme tel dans la partie la plus noble de l'espèce humaine. En témoignant qu'il vaut mieux mourir, que faire ce qu'on blâme. En témoignant qu'il vaut mieux mourir, que se renier.

NOTES

1. Les intellectuels espagnols, et à leur suite les intellectuels étrangers, semblent faire abstraction du génie andalou quand ils étudient le caractère espagnol. Je crois que ce génie leur paraît trop simpliste, et qu'en outre ils ne le voient plus qu'à travers les chromos, qui les agacent. Ainsi les Français médisent des Méridionaux, les Italiens se sentent gênés par les Napolitains et les Siciliens. Et pourtant il reste impossible de composer la palette espagnole en y omettant cette note si franche de sensualité et de facilité heureuse. (L'Andalou n'est pas triste. S'il aime la tristesse, c'est pour s'en enchanter. Tout ce qui est profond et triste, en Andalousie, est non pas andalou mais gitan. L'*alegria*, la *sevillana*, qui sont des danses purement andalouses, sont gaies.)

2. Ce « plutôt mourir que sacrifier aux faux dieux », que je mets plus loin dans la bouche de l'Espagne, je regrette sans cesse de ne pas l'entendre formuler par les Musulmans de l'Afrique du Nord. Qu'ils soient passifs, il nous faut bien, hélas, le souhaiter, et y tenir la main, puisque la France s'est mise dans une situation telle que leur passivité soit une des conditions de son salut. Mais passifs d'une passivité rayonnante.

3. Nous paraphrasons la parole — « profondément chrétienne », dit Unamuno — de Mgr Darboy au Père Hyacinthe : « Votre erreur est de croire que l'homme a quelque chose à faire en cette vie. La sagesse consiste à ne rien faire et à durer. » (Pourquoi : « et à durer » ?) Qu'il y a loin de là à nos prétendues *tâches*, à notre prétendu devoir d'*ensemencer notre sillon* ! O lis des champs !

4. Et l'expulsion des Juifs ne fut-elle pas un acte de même ordre ? L'Espagne expulsa les Juifs pour ceci et pour cela, mais aussi parce qu'ils étaient chez elle un principe d'activité. Ils la faisaient marcher trop vite.

LA GRANDE TENTATION

La Renaissance, 1934.

Écrit en 1929.

DANS l'église-forteresse de Poblet, en Catalogne, datant des Mores, il y a une chapelle consacrée à la sépulture des princes d'Aragon. Sur leurs tombes, plusieurs de ces princes ont deux effigies : l'une les représente en guerriers, ou décorés des insignes de la puissance royale ; l'autre, en froc de moine. Je me repais de cette double image et de sa contradiction infinie.

C'est la royauté d'Espagne, et le peuple espagnol, demi-moine et demi-soldat. Les rois goths Andéca et Vamba, les rois de Léon Bermude I^{er}, Alphonse IV, Ramire II meurent sous le froc.

C'est la grande tentation des Charles-Quint et des Philippe II : abdiquer, laisser tout cela.

Charles-Quint abdique « à l'âge où l'ambition des hommes est dans toute sa force ». (Voltaire.)

Il a cinquante-six ans. A cinquante-six ans meurt Jules César, renonciateur malgré lui, mais enfin qui disait : « Plutôt mourir une fois, que trembler toujours. » (Magnifique cri de frousse.) Charles-Quint fit-il le rapprochement ?

Cette abdication, et ses funérailles, qu'il fit célébrer de son vivant, comme on sait, sont deux bons *tests* historiques pour sonder la médiocrité d'étiage des gens. Le pape, quand il apprend l'abdication, profère qu'il faut que l'empereur soit devenu fou.

Comparer aux abdications de Sylla, de Dioclétien.

(Quelqu'un m'ayant demandé d'écrire une préface pour le dialogue de Montesquieu, je m'excusai, lui disant que ce morceau plein d'allure, délices de tout jeune homme bien né, est au fond creux et absurde. J'ai le plaisir de trouver aujourd'hui dans Villemain ces

paroles de Napoléon à M. de Nabonne : « Qu'est-ce que c'est que, dans Montesquieu, cette conversation de Sylla et d'un sophiste grec ? Rien de cette pompeuse analyse des actes de Sylla n'est vrai ; et la faire admirer, c'est fausser de jeunes esprits. »)

Charles-Quint, pour se retirer, choisit l'Espagne, Thébaïde de l'Europe.

Quand il débarque en Espagne, après son abdication, encore que son arrivée ait été annoncée, il ne trouve personne pour le recevoir. Et il se plaint. Son secrétaire écrit : « On ne lui a pas écrit une seule lettre, ni envoyé savoir comment il vient. » Réjouissons-nous : désormais, quand on nous manquera : « Je suis un type dans le genre de Charles-Quint. »

Être au comble, et se déprendre de tout, on est tenté de dire que « c'est un abîme ». Encore est-ce à la mesure de l'homme ; c'est-à-dire que c'est un petit abîme. Mais Charles-Quint ne se déprend pas de tout. Sa retraite est une simple retraite religieuse, fort humaine, avec une pointe de sensualité de la solitude. Mais d'abord religieuse.

Quand serai-je malade, quand serai-je en prison, pour être délivré des sirènes et des appels des gracieuses bêtes ?

Sa pitié. C'est du mépris tourné en pitié. (Il fallait qu'il fût bon chrétien. L'opération n'est pas naturelle.)

Charles-Quint connaît la pitié, non à cause des gens qu'il plaint, mais à cause de la magnanimité.

Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'il ait fait célébrer ses obsèques, et y ait assisté ? Il avait demandé si cela était bon pour le salut de son âme, et on lui avait dit qu'oui ; c'est simple comme tout ; c'est de plain-pied. Il vivait à l'espagnole, dans la familiarité de la mort. Philippe II appelle son fils près de son lit de mort et lui dit : « Je vous ai appelé pour vous montrer à quoi tout aboutit en ce monde. » L'infante Marie-Thérèse d'Autriche répond, quand on lui demande ce qu'elle pense de sa réception au Louvre, comme fiancée de Louis : « Je pense à cette autre pompe qui doit un jour m'accompagner à Saint-Denis. » En regard, Louis XIV, grand, mais qui craint tant la mort qu'il ne peut voir, même de loin, les tours de Saint-Denis, sans détourner la tête.

Les concierges trouvent que *c'est impressionnant*, d'assister à ses propres funérailles. Pour sûr, il faut être piqué. Joie de penser qu'un empereur est un piqué, un dégénéré. Que d'absurdités écrites sur ces funérailles ! La bassesse d'esprit de Voltaire s'en régale. Il dit que Charles-Quint est mort en démente, etc.

Or, toute la retraite de Charles-Quint est une chose tempérée, pleine de raison. Nulle rupture avec le monde ; il a les courtisans de sa solitude. Nulle rupture avec les affaires : il est en correspondance suivie avec l'empereur son fils, il reçoit des agents diplomatiques, etc. Il chasse le lapin. Il se prend du bec avec son médecin, qui veut l'empêcher de s'empiffrer (on sait qu'il était gourmet et goinfre, et le fut jusqu'à sa fin). Rien de romantique.

Charles-Quint se couchant dans un cercueil, en sortant avec les yeux hagards, et n'en sortant que pour s'aliter à jamais, cela, c'est la couverture en couleurs du *Petit Journal illustré*. Cela, c'est — nous en parlons de visu — M. X..., de l'Odéon, quand il joue Auguste (de *Cinna*), M. Y..., de l'Odéon, quand il joue Néron (du film *Quo Vadis*), M. Conrad Veidt, quand il joue César Borgia (du film *César Borgia*). Être prince ne s'imite pas comme cela. Le chroniqueur des Hiéronymites dit simplement que, pendant les psaumes que chante le prêtre, au moment où on va descendre le corps dans le caveau, Charles-Quint, en grand deuil, vint remettre son cierge allumé à l'officiant, — j'ajoute : comme si c'était la « lumière de sa vie » (Michel-Ange) qu'il remettait à Dieu. La cérémonie a été si peu extraordinaire qu'il n'est nullement question d'elle dans aucune des lettres des serviteurs de l'Empereur, même dans une lettre écrite *le lendemain* par son médecin.

Ce silence aurait dû être celui de l'histoire : cette cérémonie méritait à peine mention. Mais les concierges veillaient, et Voltaire.

Dans le jardin, sous la fenêtre même de Charles-Quint, une tige de lis portait une touffe de boutons qui, trois mois après que les autres se furent ouvertes, ne l'était pas encore. Et voici que, la nuit où expire Charles, elle fleurit. Les religieux, par ordre de l'archevêque de Tolède, attachèrent cette touffe au crêpe qui voilait le tabernacle du maître-autel, comme un symbole

de l'âme de l'Empereur épanouie à la lumière éternelle.

Cette poésie et cette haute pensée spirituelle, et en même temps ce contact si proche, si direct avec la nature, — et cela, de la part d'un archevêque... Imagine-t-on une inspiration semblable en France? Dans la France d'autrefois, oui. Mais dans celle de nos jours?

Saint François Borgia fait l'oraison funèbre de l'Empereur, à Valladolid. François de Borgia songea-t-il à sa propre retraite, à lui, le duc de Gandie, quand il n'avait pas trente ans, seigneur superbe, et chevauchait dans les fêtes de ce monde?

Il prêche sur ce texte : « *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam? Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.* » (Ps. LV, 7 et 8.) « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, que je vole et que je me repose? Mais voici que je me suis éloigné en fuyant, et je suis resté dans la solitude. »

Divine incantation, pure musique de syllabes, mais dont la caisse de résonance est l'âme. *Ecce elongavi fugiens...* C'est que nous connaissons tout cela.

FRAGMENT D'UNE SCÈNE DE « DON FADRIQUE »

publié dans *Pour une Vierge Noire*, 1930.

Écrit en 1929.

La cellule du Père abbé de Montserrat. On n'entend aucune voix sublime : ni cloches, ni chants liturgiques, ni pépiements d'oiseaux; seulement, quelquefois, les rires ou les jurons des maçons qui réparent un puits dans la cour. (La scène se passe vers le milieu du XVI^e siècle.)

LE PÈRE IGNACIO. — C'est donc vous, don Fadrique, sur cette chaise! Il y a longtemps que je pensais vous voir un jour ici. Rien de plus naturel que votre présence : c'est-à-dire qu'elle est une chose bien étrange. Je vous ai vu quelquefois, dans mes rêves. Vous n'aviez pas le visage que vous avez.

DON FADRIQUE. — Je n'ai pas davantage l'âme que vous voyiez dans vos rêves.

LE PÈRE. — Je ne voyais pas votre âme, dans mes rêves. Mais la renommée, coureuse des grandes routes, m'a parlé d'elle bien des fois.

DON FADRIQUE. — Oui, le bruit populaire m'a traîné sur les routes, comme la plèbe romaine traînait les cadavres de ses empereurs, où non seulement l'empereur n'était plus, mais où sa forme terrestre était elle-même défigurée. Et vous êtes prêtre, et vous me jugez sur ce mannequin que j'ai abandonné aux grosses pattes de la gloire!

LE PÈRE. — Je ne vous jugerai qu'à la dernière extrémité.

DON FADRIQUE. — Où est ma gloire, là je ne suis pas. Jugez-moi sur ce que je suis.

LE PÈRE. — C'est beaucoup demander, don Fadrique. Croyez-vous que je vais vous comprendre comme cela? Non que vous me paraissiez une âme obscure. Terriblement lumineuse, au contraire. Mais il est difficile de comprendre : il faut beaucoup aimer. Peut-être vous aimerai-je plus tard, — plus tard. Pour le moment, je ne me sens pas porté à vous aimer.

DON FADRIQUE. — O parole qui me jette à ses pieds! Confession, mon père! Confession! Je n'en puis plus.

LE PÈRE. — Vous voulez vous confesser? Confessez-vous à un prêtre de votre paroisse. Pourquoi à moi? Vos péchés ne m'intéressent pas.

DON FADRIQUE. — Alors je me confesserai publiquement, sur la place de Santa-Cruz. Je crierai au peuple, que j'ai scandalisé : « Convertissez-vous! » Et ma confession couvrira toute la terre.

LE PÈRE. — J'attendais de vous cette pensée, et je la méprise. Elle vous montre à fond. Elle me montre que vous êtes encore bien attaché au monde, pour vouloir l'éblouir de vos péchés et de vos remords. Dieu n'a pas besoin de choses extraordinaires, surtout venant de vous. Vous y mettez trop de complaisance; elles ne peuvent pas être bonnes. Ou plutôt je m'exprime mal : il faut que vous soyez en vous-même extraordinaire, mais qu'il en apparaisse si peu qu'on vous regarde avec pitié. Je ne veux pas d'éclat. Même préservé de l'orgueil, le pathétique est impur, étant une facilité. Et puis, vous avez fait assez pour votre attendrissement. Vous n'avez rien à dire qui soit plus important que le silence. Dieu

n'a pas besoin d'être parlé, du moins par vous. Qu'avez-vous donc à nous apprendre? Vous n'avez ni œuvres, ni connaissances, ni entendement, ni contemplation. Que vous arrive-t-il? Vous fléchissez, et vous hasardez de diriger vers Dieu votre fléchissement. Qu'est cela? Ce n'est pas grand'chose. Il n'y a pour vous qu'une seule pénitence et qu'une seule prière, qu'une seule façon de servir Dieu et les hommes, c'est de vous mettre dans un coin, en silence, en vous disant que ce que vous faites n'est rien quasiment. Peut-être y aura-t-il pour vous, plus tard, une autre prière; peut-être mourrez-vous dans celle-là. Dieu vous fera ses attaques à son heure, et il vous les fera avec gloire. Ou peut-être il ne vous les fera jamais. Ne me répondez pas.

.

QUELQUES PAGES DE « LA ROSE DE SABLE »

Écrites en 1930.

PASSAGE D'UN CAPITAINE

UN matin, le lieutenant Auligny était descendu de bonne heure au café de l'hôtel. De petits coups de clairon se répondaient à travers la ville-camp, comme s'ils voulaient seulement faire acte de présence, pareils à ceux que disperse dans son article le publiciste désintéressé qui nous convie à relever la situation financière de l'Allemagne. Devant le zinc, Auligny aperçut un capitaine aviateur, — et soudain il ne pouvait plus détacher ses yeux de cet homme. Cet homme n'avait peut-être pas plus de trente-sept ans ou trente-huit ans, mais l'usure de son visage, hâlé, brûlé, couvert de minces rides, avec le front sillonné de ceux qui ont beaucoup cligné des yeux contre le grand soleil, lui en donnait plus de quarante. Glabre, maigre, fin de taille comme un jeune homme, un peu voûté : un corps débile et là-dedans, visible dans les prunelles d'un bleu clair, mais non, dans les moindres traits du visage, une telle hauteur de l'âme. Une expression lasse et triste, très exactement celle d'un tuberculeux qui se sait perdu, et en même temps tout éclairée d'énergie et de spiritualité. « Est-il possible que la qualité morale d'un être modèle à ce point son extérieur ! » se disait Auligny. Et encore : « Il y a en lui de l'officier de marine... (Peut-être la tenue nouvelle des aviateurs favorisait-elle ce rapprochement.) Ce doit être un Breton. » Le grade du capitaine, pour l'âge qu'il paraissait, était normal, sans plus ; sa barrette rouge n'avait pas de rosette, sa barrette rouge et vert n'avait pas de palme ; aucun signe n'indi-

quait qu'il eût été blessé : rien, en apparence, ne le tirait du pair. Et pourtant Auligny *voyait* qu'à cet homme on pouvait demander tout, que le sacrifice de sa vie lui était aussi facile — une cigarette qu'on jette à demi fumée — qu'est facile à la plupart des gens le sacrifice de leurs ambitions de jeunesse, que rien de bas ne saurait naître en lui, qu'il était, fait chair, et buvant un café-crème, le vieil idéal image d'Épinal, la vieille rengaine usée comme une pantoufle : à la fois le héros et le saint. Tout cela, il le voyait aussi évidemment que, « en le voyant sous l'habit militaire », il avait deviné que le capitaine était soldat. Et il restait là, ravi à lui-même, comme ce jour où, adolescent en excursion au Mont des Cats, une carriole était entrée dans l'Abbaye, portant le Père Abbé, et celui-ci, au passage, avait fait au jeune garçon un sourire si suave qu'Auligny, réellement fasciné, avait franchi le seuil du monastère, où il ne connaissait personne, où personne ne l'invitait, dans le sillage de ce sourire enchanté. Et le lieutenant se disait : « Si le destin m'avait mis au Maroc à côté d'un homme comme celui-là ! Que n'aurais-je fait ! Où n'aurais-je atteint ! J'aurais donné ma vie pour lui. (A moins qu'après huit jours il ne l'eût pris en grippe.) J'aurais accepté fût-ce de vivre dans son ombre, pour respirer l'air de ses amitiés et de ses croyances... » Le capitaine sortit. Auligny, sur le seuil du café, son verre dans la main, le regarda s'éloigner. Le gargotier ne put même pas lui dire le nom du capitaine.

DANS LA PALMERAIE

LES jours où ils ne se rencontraient pas à la maison Yahia, Auligny allait à la palmeraie, espérant y apercevoir Ram (*Rahma, petite Bédouine, son amie*). Mohand gardait son cheval à l'orée de l'oasis, et il s'y engageait à pied. D'ordinaire il trouvait Ram entourée des cueilleuses de branches, et il s'arrêtait pour leur dire quelques mots. Les intermèdes gracieux étaient fréquents. Tantôt l'une d'elles, quand il s'était éloigné, courait après lui : « La montre ? » (pour : l'heure ?) — « Neuf heures. » — « Deux heures ! Bien ! Deux heures ! », et elle repar-

tait en courant, sœur de ces petites filles de France qui, au Bois, viennent vous demander l'heure et puis, sitôt qu'on l'a dite, tournent bride sans un « merci » et s'enfuient au grand galop, comme si vous leur aviez montré le diable; elle partait et communiquait cette heure fantaisiste à ses copines qui, Dieu sait! n'avaient que faire de savoir l'heure, tout cela n'étant qu'un manège de coquetterie.

Où bien c'en était une autre, plus jeune encore, qui détournait la tête à chaque parole qu'on lui adressait, en baissant les yeux, mais avec un sourire malicieux qui démentait ces yeux baissés, et promettait tout, ou peut-être rien; une autre encore, qui avait grand'peur d'Auligny, à chaque pas qu'il faisait vers elle prenait la fuite, mais après quelques bonds s'arrêtait et se retournait, partagée entre la sauvagerie et la curiosité (ainsi exactement font les gazelles), enfin se cachait derrière le tronc d'un dattier et là, à l'abri, ne laissait plus passer que la main, du geste le plus imprévu : « *Sourdi, brabbi, brabbi...* » (« Un sou, pour l'amour de Dieu »), mêlant de façon cocasse la convoitise et la frayeur, tout cela dans les moqueries et les éclats de rire des grandes. Ce *brabbi, brabbi...*, à voix si menue, avait une grande douceur pour Auligny. Peut-être lui rappelait-il obscurément le divin épisode de l'Évangile, quand la femme vit un homme qu'elle « prit pour le jardinier »; mais il l'appela par son nom, et elle, le reconnaissant, lui dit ce seul mot : « Rabbi... »

Souvent Auligny avait trouvé les petites filles européennes plus dignes d'être aimées, à l'état d'enfances, qu'elles ne le seraient plus tard, — encore que le pressentiment de la féminité entrât dans ce charme de leur gosserie. Il pensait alors : « La sottise, qui chez les jeunes filles agace, parce qu'elles comptent pour des personnes raisonnables, est attendrissante chez une petite de douze ans. La coquetterie, qui chez une jeune fille vous éloigne ou vous rend insolent, chez une petite vous paraîtra drôlerie. » Plus sûrement encore, les cueilleuses de branches semblaient avoir atteint, impubères ou pubères depuis peu, le point extrême de leur grâce. Auligny ne se lassait pas de regarder ces petits miracles de pureté et de gentillesse (pureté des traits, de la peau, de la ligne, des attaches). Bien plus instinctives que les garçons, elles

suggéraient une race pas encore tout à fait humaine, toute pleine encore du génie des bêtes. A la fois femmes, enfants et bêtes, si naturelles, si légères, comment tout l'univers ne se mettait-il pas d'accord pour reconnaître que c'était *cela* qu'il fallait aimer? Vues d'ici, les femmes, les Européennes surtout, les femmes *personnes légales* faisaient l'effet à Auligny d'objets assez encombrants, prenant terriblement de la place, terriblement compliqués, exigeant terriblement de temps, d'attention, d'égards, de soucis, etc., et, même les bonnes et les douces, finissant toujours par vous être d'un poids insupportable. Mais avec les cueilleuses de branches tout était aérien et facile, tel que pouvait être l'amour aux temps de la fraîcheur du monde. Et puis, il lui semblait que jamais plus il ne pourrait désirer une femme « d'une certaine classe sociale », comme il désirait quelqu'un qui était tout proche de la terre. Et puis, les Européennes étaient *trop grandes*... Et puis, il ne savait que leur dire...

Et les garçons, à présent. Jadis, importuné par les gamins qui lui apportaient un oiseau pris au piège, des dattes, une petite rose à la queue court coupée, il les envoyait promener, quelquefois avec rudesse. Maintenant il ne le pouvait plus. Il avait beau savoir que, malgré leur affirmation : « Cadeau ! », le geste était intéressé — courtoisie, ou espoir de quelques sous, — toujours fonctionnait en lui, comme automatiquement, le doute : « Si, quand même, il y avait là un mouvement spontané ? » Et la pensée de cette offre rebutée — l'offre rebutée : ce qui existe de plus cruel au monde — suffisait à lui faire accepter le « cadeau » et à le rémunérer.

En fait, était-il si certain que le geste des enfants fût intéressé? Nous avons tous vu des Marocains, dont nous longions la vigne, nous offrir des grappes, et être sincèrement surpris si nous voulions les payer.

Quand le cadeau était un oiseau capturé, toujours Auligny relâchait l'oiseau; c'était là pour lui un acte parfait : avoir fait plaisir ensemble à la bête et à l'enfant. Quand c'était une petite fleur, comme il trouvait inconvenant de la passer dans une boutonnière de sa tunique, il la gardait à la main. Il eût été bien simple de la jeter, mais, cela aussi, c'était un geste qu'il ne *pouvait* pas faire. Il imaginait que l'enfant le voyait, et disait avec tristesse : « Voilà ce qu'il fait de ma petite fleur ! » Il

avait beau s'indigner presque d'être si sensible — « Je suis idiot! idiot! » — il ne jetait pas la petite fleur. Il la gardait entre les doigts, une heure durant peut-être, bien qu'elle le gênât fort, et en sortant de la palmeraie il la donnait à Mohand, qui l'accrochait dans les crins de son cheval.

Quelquefois, un de ces enfants avait un geste charmant de confiance. Un jour qu'il demandait à un petit garçon où se trouvait le jardin d'Un Tel, le petit, pour l'y conduire, l'avait pris par la main.

Tandis qu'il marchait, toujours songeant, dans les étroits chemins encaissés, il lui arrivait d'entendre le chant d'un indigène qui venait vers lui, rendu invisible par un détour du chemin; parfois même c'étaient deux voix alternées, l'une vieille et l'autre jeune, comme dans les antiques pastorales. Soudain l'homme apparaissait, apercevait le lieutenant, et son chant s'arrêtait net, et Auligny songeait : « Je suis l'étranger, le maître et l'ennemi. Je suis *celui qui les empêche de chanter*. Que leur reste-t-il, pourtant, que leurs chants? » Une réflexion analogue lui était suggérée par son chien arabe, qui jouait d'une façon enfantine avec un bout de chiffon, et tout à coup, voyant le regard du lieutenant posé sur lui, à l'instant cessait de jouer, baissait la tête, l'air penaud. Auligny avait beau savoir que cette pudeur du jeu se rencontre souvent chez les chiens, il ne pouvait éviter de se dire : « Je suis *celui qui les empêche de jouer*. »

Il lui arrivait encore (puisque nous sommes au chapitre des chiens) de faire la remarque que les chiens de Birbatine aboyaient, Dieu sait, à tout rompre, mais ne mordaient jamais. Ils aboyaient par acquit de conscience, avec de l'indifférence plein les yeux, quand ce n'était pas en se grattant le ventre, comme pour bien montrer que leurs aboiements leur laissaient l'esprit très libre. Pour un homme dans la disposition d'Auligny, cette observation si simple ne pouvait en rester là. La rapprochant de ce que des camarades lui avaient dit, qu'ils ne sortaient le soir qu'avec un bâton contre les chiens, il concluait : « Ces chiens sont plus doux que ceux d'Europe. On les calomnie, comme on calomnie leurs maîtres. »

Ou bien, venu seul à la palmeraie, il descendait de cheval, allait s'asseoir à l'ombre, laissant en liberté la

bête qui, sans être attachée, restait immobile comme une pierre. Auligny songeait encore, avec un sourire, à Ram demeurant sur le lit dans la position qu'il lui avait donnée, et il se disait : « Au seul cheval arabe on peut demander cela. Le cheval d'ici est comme les hommes d'ici : il est plus facile à vivre que les autres. »

Encore une histoire de chien... Auligny lisait, assis un peu en retrait dans sa chambre. C'était après déjeuner, et, à cette heure de chaleur suprême, la cour du bordj était déserte. Seul Ce-qu'il-est-bête-ce-gosse-là (gamin arabe) était couché par terre, le dos à un pilier, son crâne rasé prenant dans l'ombre la couleur argentée de la feuille d'olivier, et il tenait le chien entre ses bras. Auligny, qui toujours guettait un trait de délicatesse chez les indigènes, marquait déjà à leur actif ce mouvement affectueux pour une bête — qu'il eût peut-être été plus juste de marquer à l'actif de l'enfance, — quand il fut témoin d'un geste qui lui parut extraordinaire. Le gamin regarda autour de lui, du regard très reconnaissable de celui qui veut s'assurer qu'on ne le voit pas, puis, se baissant, souleva une patte du chien et la baisa. Auligny stupéfait se souvint des larmes de la « petite grenat », et de cette phrase qu'il avait lue dans un livre : « Il n'y a pas beaucoup d'amour dans l'Islam... » Non, sans doute, il n'y avait pas beaucoup d'amour dans l'Islam. Et pourtant, cela, *au moins*, cela avait existé... Et le capitaine de Tilly, qui avait bourlingué dans toutes les colonies, disait : « Les nègres sont gentils et dévoués, les Indochinois doux et sans fanatisme. Ce sont les Arabes la plus sale race. » Si la « plus sale race » était capable de ces petits traits, de quoi donc étaient capables les autres, subjuguées elles aussi?

... On voudrait s'arrêter un instant, se demander : quelle est la part du christianisme, où il a été élevé, dans l'étrange attendrissement de cet homme? Eh bien, cette charité, en lui si envahissante, ne rappelait jamais à Auligny le christianisme, tant son éducation catholique avait peu mis l'accent sur la charité. Bien plus, il eût été fort surpris si on lui eût dit que Jésus avait proclamé que le Jugement serait fondé *uniquement* sur la charité : page si belle et si imposante qu'on est tenté parfois de la presser contre son cœur, comme les Orientaux appuient sur leur front la lettre de leur bien-aimée. La dissociation

était complète, chez lui, entre charité et catholicisme. Si quelque Franciscain se fût trouvé à Birbatine, il n'eût pas manqué de chercher à convaincre Auligny que c'était l'Évangile de ses jeunes années qui revivait dans son nouvel état d'âme. Mais la charité d'Auligny lui était naturelle : elle n'avait besoin ni de révélation, ni de décalogue, ni de récompense. Elle coïncidait avec la leçon du christianisme. Elle n'en était pas le fruit.

Une fois seulement, il eut une pensée pour cette religion. Lisant une *Histoire des Arabes* que lui avait prêtée Yahia, il en vint à certain passage où il est parlé d'un poète arabe d'autrefois, de qui les ancêtres, Espagnols d'Andalousie, avaient été chrétiens jusqu'à l'époque où son bisaïeul embrassa l'islamisme. Et l'auteur remarquait, dans les poèmes d'amour de ce lettré, « des traits d'une sensibilité exquise, et peu commune chez les Arabes ». « Il ne faut pas oublier, écrivait-il, que ce poète, le plus chaste des poètes arabes, n'était pas arabe pur sang. Arrière-petit-fils d'un Espagnol chrétien, il n'avait pas entièrement perdu la manière de penser et de sentir propre à la race dont il était issu. Ces Espagnols arabisés, au fond de leur cœur, il restait toujours quelque chose de pur, de délicat, de spirituel, qui n'était pas arabe. »

Auligny rêva sur ce texte. « Ce que je poursuis en Ram, et en eux tous, et avec quelle passion ! ce sont des traces de cette délicatesse. Je ne leur demande pas d'être vertueux. Je leur demande d'être sans ingratitude, sans désir de faire du mal ; d'avoir une bonne nature, de sentir qu'on les aime... Au fond, je m'exalte sur l'Islam, — et ce que je cherche, en eux, ce sont des traits chrétiens. » Mais cette pensée ne survécut pas en lui à l'impression que lui avait causée sa lecture. Il ne cherchait pas en eux des traits chrétiens, il cherchait en eux des traits humains, et rapidement cette évocation d'un christianisme inutile se dissipa dans son esprit.

UN VAINQUEUR ÉLÈVE-T-IL UNE STATUE AU VAINCU?

Écrit en 1933.

UN journal ayant rapporté qu'en 1932 je pris la liberté de faire don d'une certaine somme au général Giraud, commandant alors les confins algéro-marocains, j'ai à cœur d'expliquer ce petit fait puisqu'il est devenu public aujourd'hui.

Dans ma lettre au général Giraud, j'écrivais : « J'aurais souhaité qu'elle (cette somme) fût employée pour moitié aux agréments de soldats français, et pour moitié à ceux de dissidents vaincus, puisque après tout des deux côtés on fait son devoir également. Mais je crains que de tels détails ne vous soient une cause de tracas. Disposez donc de cela comme vous l'entendrez. »

Le général Giraud a donc agi avec correction en remettant cette somme à la Croix-Rouge de Bou-Denib. Mais mon souhait, on le voit, était que les indigènes dont nous venions d'envahir le territoire en profitassent eux aussi. (Par ailleurs, si je parlais d'« agréments », c'est qu'une somme de dix mille francs, qu'on destinerait à l'utilité, ne pourrait être divisée, sous peine de n'être plus rien.)

Dans cette même ligne, je voudrais, aujourd'hui, non proposer quelque chose, mais demander au public français son avis sur quelque chose.

Sous l'impulsion remarquable de son maire, M. Brunel, la ville d'Alger est embellie chaque jour. Pendant longtemps, vis-à-vis la statue du maréchal Bugeaud, à l'endroit le plus central et le plus animé de la ville, un terre-plein vide a attendu une statue. J'ai pensé : pourquoi n'y élèverait-on pas une statue aux indigènes de l'Afrique du Nord, morts en défendant leur sol contre nous?

Les Grecs d'avant Homère accueillaien à leur foyer l'ennemi prisonnier. Ils avaient inventé un mot pour le nommer, qui signifiait : *l'ami que l'on s'est fait par la lance*.

Nous avons, assez largement, convié à notre foyer les musulmans d'Afrique.

Mais je me demande : ne serait-il pas du style de la France d'élever une statue à ceux qu'elle a soumis, dans une lutte où à coup sûr ce n'étaient pas eux qui étaient venus nous chercher, et où, s'ils nous ont causé quelque mal, il faut bien dire que c'était de bonne guerre?

On me dira : « Aucun peuple colonisateur n'a fait cela pour ses colonisés. »

Je répondrai : « Et si — pour une fois — nous n'imitions pas les autres? »

On me dira : « Ils se sont défendus. Cela mérite-t-il une statue? Et dressée par nous? Est-ce logique? Et puis, nous leur avons donné, déjà, ce qui leur était dû. »

Je répondrai : « Je ne parle pas logique, je parle générosité. »

César laisse pousser sa barbe, en signe de deuil, à la mort de Pompée. Charles-Quint interdit toutes réjouissances publiques, quand il apprend que François I^{er} est son prisonnier. C'est, si on veut, absurde. Mais toute âme bien née se recueille.

Ce que je rêve n'est pas dû aux indigènes; c'est au-delà de ce qui leur est dû. La générosité est la marge de feu du devoir.

Qu'on m'entende bien. Je tiens pour coupable la générosité à l'égard d'un ennemi héréditaire, plus fort que vous, plein de haine, et respirant le génie de l'agression. Mais nos indigènes musulmans, sans armes, sans presse, sans puissance civique ni politique!

On me dira encore : « Donnez-leur un hôpital, avec l'argent de votre statue. » Et cette fois je répondrai : « Oui et non. Jamais je ne mépriserais l'ordre de la terre. Sainte terre! Mais la statue est de cette crête de feu, qu'il faut aussi. »

Je pourrais donner et soutenir avec abondance d'autres raisons. Mais je désire me tenir court sur la question indigène. C'est un sujet que je connais trop bien pour en parler.

Ces choses auraient pu être dites en haussant la voix. Ou dites « brillamment ». J'ai jugé très inutile de les

dire ainsi. Que la seule force du sens fasse toute la force de l'expression. Je ne cherche pas à éblouir, mais à m'éclairer.

Encore une fois, je ne propose rien. Je sou mets une idée à l'opinion publique. Si je prête à cette idée une portée qu'elle n'a pas, si elle est oiseuse, ou inopportune, ou seulement sotte, qu'on me le dise. Je sollicite tous les avis, et je me compte pour l'obligé de qui prendra la peine de me donner le sien.

P.-S. — Si j'ai renoncé, en 1933, à publier l'article qu'on vient de lire, c'est dans le pressentiment que les réactions du public seraient les suivantes :

Réaction des indigènes. — Chez les simples, incompréhension totale. Chez les « évolués », malveillance : « Nous demandons l'instruction, la justice, le bulletin de vote, et ils croient en être quittes avec une statue! »

Des Français de France. — A droite : « Il dit que nous avons vaincu les Arabes! Nous ne les avons pas vaincus, nous leur avons apporté la civilisation française, l'ordre français, l'idéalisme français, l'honneur de participer à nos côtés aux guerres françaises. Ce sont eux qui devraient élever aux Français une statue. » A gauche : « Il a raison, mais il n'est pas des nôtres. Silence. »

Des Français de l'Afrique du Nord. — Fureur noire. Convulsions et écume.

Des étrangers. — « Démagogie, niaiserie et cabotinage français. » « Voyez nos queues comme elles pendent! » (Chant des Bandar Log, dans Kipling.)

Pourtant je continue de croire que l'idée avait son mérite. C'est pourquoi je me décide à publier cet article.

Et puis, à l'heure du conflit italo-éthiopien, il faut malgré tout — fût-ce indirectement — marquer avec qui l'on est¹.

NOTE

1. Un lecteur me cite, en *post-scriptum* à ce texte, une anecdote lue par lui dans *L'Autre Patrie* de Georges Adamovitch. « Après la guerre de 1854-1855, les gouvernements français, anglais et russe décidèrent d'élever à Sébastopol un monument à la mémoire des morts des trois nations et d'y graver des inscriptions dans les trois langues. L'inscription française évoque la gloire et la bravoure des Français. Celle des Anglais parle du devoir accompli en pur style nelsonien. Les Russes ont écrit : « Souviens-toi, Seigneur, de ceux qui tombèrent en défendant cette place. Souviens-toi aussi de ceux qui tombèrent en l'assillant. »

Une inscription dans ce ton n'est même plus imaginable, un siècle plus tard (note de 1962).

PACTE DE SÉCURITÉ

L'Intransigeant, 1925.

PAUL MORAND raconte qu'un jour, en pleine forêt équatoriale, on lui montra, au fond d'un ravin, un tigre endormi. « J'aime les chats, dit Morand. Les tigres sont des chats plus faibles puisque malheureux et traqués. Il ne me vint pas à l'idée de me servir de toutes les armes avec lesquelles j'étais arrivé en Orient... Que d'autres racontent leur *premier tigre*; moi, je raconte mon dernier. »

Je suis gêné pour dire que ce mouvement de Morand me semble une preuve d'extrême civilisation, car il est celui que j'aurais eu moi-même. Je n'ai jamais chassé ni pêché. Petit, quand j'allais ramasser des crevettes, c'était pour les voir vivre de près; je les remettais ensuite à la mer. (Triste à dire, aucune d'elles n'était un enchanteur, comme l'est obligatoirement tout poisson relâché, dans les contes orientaux.) Et j'enjambais les colonnes mouvantes des fourmis (bien que cette fois je dusse lutter contre la tentation de les piétiner). L'impulsion de tuer, sans raison, une bête, est un réflexe qui devrait être laissé aux mônichons. J'entends : sans raison de sécurité, ou sans les raisons mystiques qui justifient le sacrifice rituel, et ce qui en est dérivé, — la course de taureaux, par exemple.

Il en est de même pour l'acte d'emprisonner les animaux. Je n'entends jamais des personnes s'indigner contre la souffrance causée aux chevaux, pendant cinq minutes, dans les corridas, sans songer qu'elles acceptent en même temps que des bêtes faites pour la liberté, la grande nature, le grand jeu de tous les instincts, demeurent enfermées durant vingt ans dans des boîtes larges de dix pieds.

Souvent, quand j'habitais à quelques pas du Jardin d'Acclimatation, l'envie soudaine me venait d'aller m'y installer pour travailler, afin de pouvoir, quand j'en aurais assez de moi-même, me reposer auprès du serval, auprès du renard, ou entre tous auprès du maki mococo, pour qui je nourris encore une véritable passion. Mais toujours j'étais arrêté par la perspective de les voir prisonniers, tandis qu'eux ils me verraient libre. Je n'arrive pas à comprendre comment des cœurs sensibles, que révolte un coq qui se bat, alors qu'en se battant il satisfait joyeusement son instinct, restent fermés devant le spectacle inhumain qu'est un jardin zoologique. Quelle bête ne préférerait la mort brève aux barreaux d'une cage chaque jour retrouvés?

J'aime les animaux. C'est d'abord, je crois, parce qu'ils ne parlent pas. « Du temps que les bêtes parlaient... » Ah, pour Dieu, pas ça ! Il est bien probable que les animaux sont aussi sots que les hommes ; ils nous donnent souvent lieu de le croire ; mais leur mutisme leur interdit de sérieusement rivaliser. Et puis, comme les enfants, comme les primitifs, comme le peuple, ils sont naturels. Que signifie, dans la bouche des importants, l'expression : « s'abêtir » ? Je pense que cela signifie : devenir naturel. Des enfants qui jouent avec un chien, sur une plage, un matin d'été : n'allons pas plus loin, voilà le monde justifié. Comme les enfants, comme les primitifs, comme le peuple, les animaux ne prétendent pas. De là qu'on ne peut leur en vouloir de rien. De là qu'on n'a jamais à les mépriser : immense repos*. Enfin, plus souvent que l'homme, ils sont nobles. Qui niera de bonne foi que, dans les couples homme-animal qu'on rencontre — la grue avec son chien, le soldat avec son cheval, etc., — la noblesse soit le plus souvent du côté de la bête ? On trouve dans les yeux des fauves, et des grands chiens, une gravité non humaine.

Quand, le soir, j'arrive en vue de ma maison, il y a un instant où, tandis que les fenêtres de ma chambre me

* On verra, par l'essai suivant, que je ne suis pas resté toujours dans cette pensée.

sont encore cachées, j'aperçois l'ombre d'une de leurs grilles encorbellées*, démesurément agrandie contre le mur rosé de lune, et, avant de le voir lui-même, je vois l'ombre de mon chat dormant sur une planche dans la grille, suspendu au-dessus de la rue, — une ombre elle aussi fantastique, à six mètres de haut contre le mur. Il suffit. Comme d'autres se sentent chaud au cœur lorsqu'ils voient, au retour, de la lumière derrière leurs vitres, mon humble chat, mystérieux sans mystère, me porte à croire que je n'ai pas perdu tout à fait la journée où je lui procurai cette quiétude.

L'autre semaine, à Marseille, sur le quai du Vieux-Port, un chien agonisait, écrasé par un tramway, et de loin les enfants étaient venus et avaient fait cercle pour le regarder souffrir. Étendu de tout son long, il haletait fortement, et il y avait bien une demi-heure déjà que, d'un café voisin, je le voyais dans son dur combat, si analogue à ce que sera le mien un jour. Des hommes, des femmes, tous les passants, sur ce quai si animé, allaient le contempler un instant puis s'éloignaient. Il était à quelques pas de l'eau, il eût suffi de le pousser du pied pour qu'il y tombât et que cessât sa souffrance, et je m'étonnais que dans cette foule personne ne le fît, ou n'exprimât seulement le vœu que cela fût fait.

« Connaissant la férocité des Provençaux... » dit Casanova. Peut-être faut-il voir là, aussi, la crainte de l'Administration. L'Administration avec un grand A, sauvage idole moderne, affamée de sacrifices. Le propriétaire du chien surgit : « De quel droit avez-vous noyé mon chien ? » Et des histoires**...

Il est vrai que je ne faisais rien, moi non plus. Respect humain, et l'ennui toujours grand de se montrer différent des autres, sans être tout à fait certain qu'on a raison.

Je m'éloignai, et l'après-midi passa, mais j'étais mécontent de moi. Je revins le soir, ayant enfin pris parti. Chose étrange, et qui montre comme la pitié, dont

* Il s'agit d'une maison arabe.

** Aujourd'hui, de la prison!... (note de 1962).

certains philosophes ont voulu faire le fondement de la morale, est un sentiment qu'un grand nombre d'hommes ne peuvent pas même concevoir (j'ai songé quelquefois : « Pour atteindre à la pitié, il n'y a qu'à se laisser aller, mais pour atteindre à la dureté il faut se hausser. » Or, nombre de gens, s'ils se laissent aller, c'est à l'inverse de la pitié qu'ils vont), chose étrange : on avait pris la peine de traîner le moribond, avec une gaffe, jusque dans un enclos de mariniers assez distant, pour le garer, alors que, je le répète, du pied on pouvait le pousser dans la mer ! Et il haletait toujours. Il y avait près de cinq heures qu'il mourait.

J'offris une cigarette à un marinier, et ce qui devait être fait fut fait. Mais je n'oublierai pas le dédain railleur de son regard. Qui de nous deux avait raison ?

Ces questions de sensibilité, lorsqu'il s'agit d'animaux, doivent être maniées avec prudence. Quelle différence, quel monde de nuances entre la façon charmante dont Morand rêve d'un pacte de sécurité entre l'homme et les bêtes, et telles déclamations ! Je crois qu'il est bien d'abréger les souffrances d'une bête condamnée. Je ne crois pas qu'il soit bien d'en faire une affaire trop importante. C'est un acte qu'il faut mettre à sa place, et qui demande avant tout à être fait avec simplicité. Quelques grands mots, quelques appels aux nerfs... et des personnes de jugement, qui allaient céder à leur cœur, se mettraient du parti du marinier.

LA CHIENNE DE COLOMB-BÉCHAR

Les Nouvelles littéraires, 1931.

MONTRE-MOI ton chien, je te dirai qui tu es. Une certaine petite bourgeoisie française, en supportant, que dis-je, en adorant le contact journalier, la cohabitation avec d'immondes roquets, que nous ne regardons qu'avec nausée, nous ouvre un jour sur elle-même. Il y a dans le mystique musulman Al Hallaj l'histoire d'un chien qui suivait un homme, et qui était l'âme de cet homme. Le roquet de cette petite bourgeoisie française, c'est son âme.

Je n'ai jamais vu chez une bête une abjection plus saisissante que celle de la chienne de cet aubergiste, à Colomb-Béchar. Placés dans les mêmes conditions de dégradation, l'homme et la bête ne se dégradent pas différemment. La chienne de Colomb-Béchar avait une bedaine qui traînait à terre, la patte grêle, l'œil vide, et à la gueule la bave de la haute-idée-de-soi; il ne lui manquait que de conduire une six-cylindres. La saleté et la prétention, ces deux sœurs, avaient noué le ruban d'un rose crasseux qui pendait à son collier; en outre, nous allons voir qu'elle était parasite, et c'est une loi, qu'un parasite soit presque toujours habillé avec recherche. Aux repas, elle allait de table en table, percevant sa dîme sur chaque dîneur, ne manquant pas une table, méthodique comme un chevalier de la sébile, et tout ce temps remuant furieusement la queue, moins par convoitise que par bonne grâce, car, si intéressée qu'elle fût, elle « aimait » aussi, j'en suis sûr, et souhaitait d'être aimée. C'est là un trait commun à nombre de parasites : ils ont une sympathie véritable et sans calcul, au début, pour leur victime, que plus tard ils rongeront jusqu'à l'os, et mordront *idem*.

Aucun rebut n'arrêtait la chienne de Colomb-Béchar.

S'il arrivait qu'on fît mine de la battre, sa lâcheté éclatait dans le cri qu'elle poussait sans avoir été touchée. Et dans son prompt retour, l'œil implorant, la queue déchaînée, car sa goinfrerie vainquait sa frousse, comme la passion vainc la frousse chez les pères de famille portés sur les mineurs : rien n'égale l'audace de ces messieurs terrorisés. A ce monstre il ne suffisait pas d'être vil : il était indiscret. Quand on tardait à s'exécuter, le monstre vous mettait les pattes sur la cuisse, vous gratouillait le pantalon, « faisait la scie », ou bien au contraire s'asseyait sur le derrière, pour vous montrer qu'il s'installait, et jetait de petits jappements, dont chacun voulait dire, si j'ai bien compris : « Ma fierté... Ma dignité... », enfin les mots classiques du parasite (et le comble est qu'il est souvent sincère en les prononçant). Si l'on s'obstinait, la chienne se relevait, se rasseyait, frémissait du croupion, haussait d'un ton la « scie », enfin avait ses nerfs, tel un de ces lardons bourgeois 1931, qui déshonorent l'enfance à force d'être mal élevés, et feraient aimer le peuple même à un élu socialiste. S'il devenait bien certain que l'attaqué ne céderait pas (cas fort rare, car on cède toujours à la médiocrité, par complaisance ou de guerre lasse), alors, changement à vue. La chienne reculait de trois pas, avec une méchanceté de canon, et là, arc-boutée sur ses pattes, montrant les dents, aboyait à tout casser contre vous, comme si vous vous étiez métamorphosé en chemineau ou en Arabe, ameutait la salle à qui elle signifiait : « Regardez ce cœur de pierre, qui ne se privera pas d'une bouchée pour une malheureuse bête... » C'est le terme où en arrive tout parasite. D'abord il câline : « Mon bien cher ami... » Plus tard il exige : « Enfin, oui ou non, est-ce que je peux compter sur ces trois cents francs ? Il me semble qu'avec tout ce que j'ai fait pour vous... » A l'entendre, le parasite vous a toujours sacrifié son temps, son repos, sa carrière, son bonheur, etc. Enfin il insulte : « Votre ladrerie... votre égoïsme... Ah ! maintenant je vous connais ! »

J'ai vu à Colomb-Béchar un trait que je tiens pour important. Un coiffeur avait fait peindre sur sa devanture les noms de différentes sortes de coiffures qu'il proposait à ses clientes : à la Ninon, à la garçonne, que sais-je. L'autorité militaire jugea ces noms tellement idiots, et

tellement grotesques dans un bled de l'acabit de Béchar, qu'elle ordonna au coiffeur, purement et simplement, de les faire disparaître de son enseigne. *Interdit pour cause de bêtise* : vous sentez bien, n'est-ce pas, que cela va loin. On aimerait voir des gouvernements interdire ceci et cela, pour cause de bêtise, sans autre motif. Et il est curieux que ce soit le gouvernement du sabre qui leur donne l'exemple de cette défense de l'esprit.

Le commandement eût été bien inspiré s'il avait fait étrangler, par un de ces juteux que leur mine patibulaire promet à un tel office, la chienne de l'aubergiste, *pour cause d'ignominie*. Je ne me lasse pas d'imaginer la tête qu'elle eût faite dans l'état de mort. En attendant, j'agissais de mon mieux : je la bottais chaque fois que je le pouvais. Néanmoins je n'osais signifier à l'aubergiste qu'il fallait choisir d'elle ou de moi dans sa salle commune. Cela use, à la longue, d'avoir raison tout seul. Cela use, de s'entendre toujours dire : « Mais, Monsieur, vous êtes le seul qui vous plaigniez ! » et de reconnaître que c'est vrai, qu'on est le seul, quand le bien-fondé de ces plaintes est éclatant. Cela use, d'être le seul qui n'accepte pas, au milieu de l'océan des dos courbés. Et un jour, soi aussi, dans le petit et dans le grand, on accepte.

Mais la haine que j'avais pour cette chienne, et la honte de n'oser pas exiger son renvoi, m'empêchaient quasiment de manger. En quoi peut-être elles me sauvèrent la vie. Car la mangeaille valait la chienne, bien que contre elle, comme contre la chienne, il ne vînt à l'esprit de personne de protester. C'est un spectacle que j'ai vu souvent, que celui de ces colonels, de ces commandants, et de leurs familles, mangeant avec d'apparences délices, chez quelque gargotier colonial, ancien bagnard et homme influent du secteur, une ratatouille dont un manœuvre ne voudrait pas.

Un soir, la table voisine de la mienne fut occupée par deux maréchaux des logis de spahis, qui y revinrent aux repas suivants. Du premier coup d'œil, j'avais vu que l'un d'eux était tuberculeux. Non pas à sa toux, qui était rare, mais à sa pâleur, aux dépressions de ses joues, à ses lèvres entr'ouvertes pour prendre de l'air, à l'enfoncement de ses yeux, à la sueur excessive sur ses

tempes, et surtout à son mutisme et à la tristesse de son regard. Il savait. Assez fin de visage, son mal et sa tristesse l'affinaient encore, et son silence. Parmi les grossiers qui dînaient, il évoquait un autre monde : un monde où les hommes ne vivraient pas dans l'inconscience.

Non seulement ce garçon me faisait pitié, mais j'étais choqué de le voir sous l'uniforme. Un guerrier qui se pèse avec anxiété tous les huit jours (quelquefois, d'angoisse, tous les quatre jours), et de qui la nuque inonde de sueur l'oreiller ! Enfin, que faisait-il là ? A Béchar, je rencontrais souvent des officiers supérieurs, des médecins militaires, le colonel commandant le territoire. L'idée me vint de dire à l'un ou l'autre de ces messieurs, à notre prochaine rencontre : « Il y a certain maréchal des logis du n^e spahis (je le décrirais), comment garde-t-on cela aux armées ? Dans un sanatorium, il s'en tirerait peut-être, car la charpente semble solide. Admettons, sans y croire trop, qu'il soit en instance d'y être envoyé. Il faudrait alors que cela fût fait tout de suite, car ici, il a beau se savoir atteint, et le montrer assez, il biberonne avec les copains, fume comme un sapeur, et sans doute va voir la femelle, ne fût-ce que pour ne pas se faire remarquer. Et je songe à la vie civile, où le dispensaire dit à un tuberculeux qu'il y aura une place pour lui au sanatorium... dans deux mois et demi. Mais c'est comme cela que l'État soigne le pauvre. Tout est fait, rien à dire, c'est bien l'État-providence ; seulement tout est fait de telle façon qu'on vous laisse crever. Quand on passe, comme je l'ai assez fait, devant les experts, sur-experts et contre-experts des centres de réforme, on voit comment naissent les haines sociales, et comment il est naturel qu'elles naissent. » Je ne me flattais pas, bien entendu, que mon intervention modifiât en quoi que ce fût le sort de cet homme. Mais enfin, qui sait ? Il arrive que des paroles, ainsi dites en passant, soient recueillies et germent. Mon petit topo ne pouvait faire de mal à personne, et il y avait une chance sur mille qu'il fît du bien. Je m'en entêtai, et attendis l'occasion.

De grands idéalistes, les chiens, ayant entendu dire que de nos jours le Génie de l'Espèce serait quelque

peu menacé, se sont donné pour apostolat social de servir d'intermédiaires galants. Le gruisme marocain a le secret de transformer en un rien de temps une salle de restaurant en une sorte d'écurie, grâce aux bandes d'apôtres que ces dames y amènent. Quelquefois, nippées par un capitaine, elles feraient un peu illusion, n'était le cabot, qui crie la noire misère; elles se trahissent par cela qu'elles pensaient qui leur ferait honneur, comme se trahissent, en croyant se poser, les gens qui portent les palmes, ou qui roulent dans une auto de vingt-cinq mille francs. Ces chiens viennent se frotter à vos mollets pendant que vous dînez, faire le beau sous votre nez, pour que vous engagiez la conversation avec leur patronne, pissent et crottent entre les tables, quand ils n'y préludent pas aux plus doux ébats. « Qu'est-ce que vous faites là, Monsieur? » minaude alors la grue, encouragée par les capitaines, qui trouvent tout cela du dernier exquis. Un capitaine joue à l'imperator, dans la cuisine, parce qu'on n'a pas monté assez rapidement à l'étage les déchets de viande pour le chien de « Madame ». Un lieutenant de vaisseau porte sous son bras le carlin de sa grue, ce qui, à tout prendre, vaut mieux que de se tuer pour elle. Et cætera. C'est dire que dans l'auberge de Colomb-Béchar il n'y avait que gâteries pour la chienne. Tout le monde communiait dans la sympathie pour elle, parce qu'elle était ignoble.

Les premières fois que les deux sous-officiers mangèrent à la table voisine, ou bien la chienne n'était pas là, ou bien je ne prêtais pas attention à ce qui se faisait entre eux. Mais un repas vint où je la vis s'approcher de leur table, et tout en moi s'immobilisa, parce que je pressentais que quelque chose d'assez grave allait se passer. La chienne sollicita le jeune tuberculeux. Il la caressa un peu, lui donna plusieurs morceaux de petit-beurre, puis doucement l'écarta de lui.

Il m'apparut alors que, pour n'avoir pas repoussé avec dégoût le vase de pourriture morale qu'était cette chienne, il fallait qu'il y eût dans ce jeune homme quelque chose d'également pourri. Entre eux — comment le nier? — il y avait eu une certaine consonance. Et à l'instant j'abandonnai mon projet de parler à ses supérieurs et de les incliner vers lui.

Plus tard, je disputai avec moi-même. Je me deman-

dai si la bienveillance du tuberculeux envers la chienne n'avait pas l'excuse de provenir de son état. Je me souvenais de cette plage italienne où j'avais eu une étrange bouffée d'amitié, de caresses pour un chien errant et piteux, et l'aimant d'autant plus qu'il était plus piteux, et cela parce que ce jour j'avais moi-même de la peine. Mais ce roquet était *misérable*, il n'était pas *vil*; il était *humble*, il n'était pas *bas*; le malheur n'avait pas fêlé son caractère; je pouvais l'estimer. Tandis que, n'avoir pas perçu l'ignominie de la chienne de Colomb-Béchar, ou, la percevant, n'en avoir pas été écœuré, cela, ce n'était pas pardonnable. A l'égard de la chienne de Colomb-Béchar, il n'y avait qu'un geste qui fût l'indice de la bonne qualité intérieure : le coup de pied. Toute autre attitude était l'indice d'une qualité douteuse.

Maintes fois, par la suite, je causai avec les haut-grades militaires. Les paroles que j'avais compté dire en faveur du sous-officier me flottaient dans la tête. Je ne les dis jamais.

J'ai entendu un médecin prononcer d'un ouvrier tuberculeux, qu'il ne connaissait que par une consultation, et ne pouvait donc juger que sur son apparence, laquelle était voyou : « Et puis, il faudra savoir s'il vaut la peine d'être conservé à la société. » Et ce mot m'indigna et m'indigne. En toute occasion, devant n'importe quel malade, un médecin n'a qu'un seul devoir : celui de soigner de son mieux. Mais moi, devant le jeune tuberculeux, j'étais libre, je n'avais pas de devoir. Et, depuis des années que ces faits se sont passés, je n'ai jamais regretté de m'être abstenu dans cette circonstance-là.

« LES OLYMPIQUES »

Avant-propos à un volume de morceaux choisis.

(1931)

CE volume est composé de récits et de poèmes extraits des ouvrages parus sous les titres *Première Olympique : le Paradis à l'ombre des épées* et *Deuxième Olympique : les Onze devant la Porte Dorée*.

De ces ouvrages on n'a pas retenu ici la partie idéologique. Cette suppression sera sans doute maintenue dans les rééditions de ces deux livres. L'accueil fait aux *Olympiques*, en 1924, montre bien à quel point le Français est cérébral d'abord. La critique ne s'occupa guère que de l'idéologie de ces livres — l'idéologie du sport, — à la fois parce qu'elle semblait nouvelle (la mode! toujours la mode! véritable plaie de la vie intellectuelle française) et parce qu'elle alimentait notre goût national pour le tripotage d'idées. Or, cette idéologie était trop juvénile pour être bien solide. Et dès ce temps il apparaissait à l'auteur que le mérite de son ouvrage était moins là que dans l'atmosphère où il avait baigné son évocation des stades : camaraderie et poésie.

A la campagne, quand on découvre un joli site, on se garde bien, si l'on dispose de quelque « tribune », de le faire savoir *urbi et orbi* : on sait trop que ce site, tombé aux mains Dieu sait de qui, deviendrait bientôt intenable. Il sera prudent d'agir de même avec les idées. Étant donné le caractère des personnes qui font aujourd'hui l'opinion, l'inanité morale de l'éducation publique, l'envahissement de tout par l'argent et la mauvaise conscience, bref, l'abaissement général de la qualité, il est difficile que quoi que ce soit, en France, ne dégénère pas rapidement. L'imposant travail en vue de la paix est un grand effort perdu, en partie pour avoir été galvaudé. L'idée de retour à la vie physique naturelle (très diffé-

rente de celle qui est à la base du sport), prêchée de tout temps, et hier encore, chez nous, de la façon la plus raisonnable, par Georges Hébert, recouvre aujourd'hui les ridicules et les malpropretés du nudisme. Le cinéma, qui pouvait être un incomparable moyen d'éducation, est un des grands facteurs d'abrutissement du ^{xx}^e siècle. La T. S. F. est en bonne voie, sur le même chemin. Le sport, il y a quelque douze ans, à nous qui revenions de la guerre, parut une belle chose. Ce qu'il est devenu aujourd'hui, qui l'ignore? Nous avons d'ailleurs d'illustres précédents. Les Grecs, qu'il est de règle d'invoquer lorsqu'il s'agit de sport, ont toujours gâché tout, eux aussi, et notamment leur sport. Je n'ai lu aucun des livres ni des essais parus en France l'an dernier, où le sport est jugé sévèrement, paraît-il. Mais je suis assuré qu'il n'est rien que je n'en contresignerais, que tout homme de bon sens n'en contresignerait.

Et comment non, puisque dès 1924, en cette année où les Jeux olympiques, donnés à Paris, déchaînaient un peu partout les délires les plus inconsidérés en faveur du sport, promu panacée, *Les Olympiques* débutaient et finissaient par une mise en garde contre cette nouvelle idolâtrie, tout de même que le *Chant funèbre*, paru quelques mois plus tard, devait mettre en garde contre l'idolâtrie de la Paix? *Tibre et Oronte*, au début du *Paradis*, c'était cela, comme le dialogue qui clôt *Les Onze*, c'est le drame du sport qui dévore l'intelligence et la sensibilité chez un de ses jeunes adeptes, et lui prépare un avenir de non-valeur sociale. Et je regrette de ne pouvoir ajouter au présent volume quelques-uns des articles où, seul quasiment, je dénonçai avec indignation, en cette année d'apothéose sportive, la brutalité de certains matches de rugby, ni la conférence qu'en 1924 je donnai aux « Annales », où je soutins que, loin d'apporter un ferment de paix entre les nations, comme le veut la rhétorique de l'époque, les rencontres internationales développent, entre nations, la même inimitié que développent entre provinces les rencontres interrégionales.

Le sport ne peut pas jouer à lui seul le rôle d'éducateur que certains avaient cru. Le sport est ce que le font les mœurs. Et les mœurs sont ce que les font, ou leur permettent d'être, les pouvoirs publics. Quand l'État,

non soutenu par l'opinion, se désintéresse de cette moralité supérieure qui est autant celle de l'esprit et du caractère que celle de la conduite proprement dite des individus, quand l'adolescent rencontre dans la rue, dans le journal, au cinéma, partout, une perpétuelle provocation à l'abaissement de l'esprit et au relâchement de la conscience, quand nulle voix ne s'élève, à la Chambre par exemple, soutenue par la voix impérative de tous les pères et de toutes les mères, pour exiger du Gouvernement la suppression des immondes publications « policières » avec lesquelles, sciemment et systématiquement, on détraque la jeunesse¹, ce n'est pas dans l'acte de taper sur un ballon ou de franchir un bout de bois que l'adolescent trouvera une morale. Le sport sera réformé quand la société le sera. Et la société le sera quand l'État le voudra bien. Goethe et consorts nous disent que, même pour un enfant, on ne doit pas être si inquiet des effets de la lecture : la vie journalière lui en apprend bien davantage. Alors il n'y a qu'à changer la vie. Les peuples sont moralement indifférents, avec une tendance à se laisser aller au plus facile, et tous les dangers que cette tendance comporte. Ils sont ce que leurs chefs les font. « C'est à coups de pied dans le derrière qu'on crée la moralité des peuples », écrivais-je un jour à Poincaré. Je voulais dire : la moralité d'une nation est une affaire de lois, et de lois appliquées. La propreté refluerait dans le sport, quand ce qui est sale, en dehors du sport, sera pourchassé et châtié.

Malgré tout, bien des jeunes garçons et des jeunes gens restent préservés par un solide cadre familial, ou par une hérédité de bon sens, de délicatesse et de dignité, ou simplement par leur bonne nature, qui demeure intacte au milieu des pressions de toute espèce, — certes, un gracieux miracle. Il y a en France quelque trois mille familles, catholiques-croyantes pour la plupart, où, aujourd'hui encore, les enfants sont *élevés*. Ces enfants-là trouveront en eux-mêmes de quoi reconnaître les vraies vertus du sport. Laissant à leurs camarades moins avancés la grossière manie de la performance et de la victoire à tout prix, les niaiseries glorioles et l'excès de sérieux dans une matière qui n'est après tout qu'un délassement, ils recevront du sport, parce qu'obscurément ils les y cherchent, ces vertus d'énergie, de disci-

pline et de solidarité sur lesquelles je n'insiste pas ici, puisque de bout en bout *Les Olympiques* les chantent. Ils seront capables d'apprécier cette poésie de la nature et de la forme humaine, ce côté « Bucoliques du xx^e siècle » où l'acte sportif a d'ordinaire son décor. Ceux-là, je souhaite que *Les Olympiques* enrichissent pour eux le stade ou le terrain de football, soit en fournissant quelques motifs, quelques « départs » à leur imagination et à leur sensibilité, soit, plus modestement, en leur révélant — au sens où le révélateur révèle la plaque photographique — des sentiments, des sensations et des images qui sommeillaient voilés au fond d'eux.

NOTE

1. L'autre jour, entrant dans le salon d'attente du dentiste, je vois, sur la pile classique de magazines, une publication illustrée au vaste format. Le mot CRIMES s'étalait, en caractères de huit centimètres de haut sur la couverture, qu'occupait en entier une tête de femme à la bouche grande ouverte, aux yeux révoltés, etc.

J'étais étonné qu'un homme d'âge, aussi « bien sous tous rapports » que ce praticien, secondât la diffusion d'une ordure de la sorte. Il faut en revenir toujours à ceci : nous ne savons plus être choqués. Parlons en charabia : ce qui est coupé chez nous, c'est la fibre qui dit : « Non ! »

Entre une jeune femme, d'une trentaine d'années, avec son petit garçon, en paraissant une douzaine. Élégante, et — j'y insiste — de très bon ton. D'un geste aussi décidé, aussi vif, aussi « nécessaire » que celui que commande un instinct (mais j'y songe, c'était peut-être l'instinct maternel), la jeune femme, à peine entrée, piqua droit sur le magazine, en regarda un instant la couverture, et le petit garçon n'était pas encore assis qu'elle le lui avait mis entre les mains.

Le prétexte que je trouvais pour me justifier d'être lâche fut celui-ci : un homme qui d'un instant à l'autre va être assis dans le fauteuil du dentiste a besoin de toute sa maîtrise nerveuse. Or, si je me laissais aller à dire à la dame la phrase qui me brûlait les lèvres : « Madame, croyez-vous que ce soient des lectures à donner à un enfant ? », sans doute la dame me pricrait de me mêler de ce qui me regarde. Je répondrais, et entre le *verbum* de l'*indignatio*, et la grossièreté, la mesure n'est pas toujours facile à garder. Quant aux autres clients qui attendaient, c'étaient des gens de la même génération que la dame, et visiblement des gens riches : tout lieu de craindre que ce ne fussent des voyous ; en un instant ils feraient bloc contre moi.

Le petit garçon feuilleta l'hebdomadaire avec mollesse. Cela dura deux minutes, et il le remit à sa place. Évidemment, je n'avais pas envisagé l'hypothèse où le petit garçon serait sain ! « Vous voyez, me dit-on, la mère avait raison. Elle n'eut ce geste que parce qu'elle savait que son fils était sain. » Je réponds 1^o que ce qu'elle savait et rien... car, si leurs fils sont sains ou non, c'est bien la dernière chose que sachent les mères ; le premier venu le

sait mieux qu'elles; 2^o que, son fils eût-il été le petit Jésus en personne, ce n'était pas à elle à le tenter.

Cependant, à peine l'enfant eut-il reposé le magazine, que la Mère (je me sens pressé de mettre une majuscule à ce mot), envoyant promener la publication qu'elle était en train de lire, se jeta sur l'ordure. Sa physionomie changea dans l'instant, les yeux lui sortirent de la tête, tout son visage frémissait, comme traversé par un léger courant électrique. Vingt minutes passèrent et, quand je quittai le salon, elle était encore collée là-dessus, collée et hagarde, comme une mouche qu'on peut saisir entre deux doigts, ivre morte de plaisir sur un excrément.

Tout le monde a vu, dans les métros, des dames à la quarantaine bien sonnée, mères de famille, demain électriques, qui dévorent avec passion de ces petits journaux pour enfants, à images colorées, que ne lisent même plus les apprentis de quatorze ans. Ma foi, en regard de notre Mère, les voici presque sympathiques.

Sans doute, le mouvement naturel de mépris des enfants pour leurs parents peut porter un enfant à prendre le contre-pied de la veulerie des siens. Mais le mouvement vers le mal, étant le torrent de la facilité, risque bien de demeurer toujours le plus fort.

Miracle que les enfants soient propres, quand les parents sont de la saleté.

LA MORT DU BOURGEOIS

L'Intransigeant, 1932.

UNE fois tous les quinze ans ou près, je vais passer une heure au pesage de quelque hippodrome, pour voir et aimer les petits chevaux qui font le singulier métier que l'on sait.

Il faut qu'il fasse un peu frisquet pour qu'on goûte bien un hippodrome, ou une partie de football. De place en place, aujourd'hui, il y a des autels du feu, que les gens sans génie appellent des braseros. Mais je regrette le pauvre diable qui vous offrait contre cent sous le moyen de faire fortune aux courses; il me rappelait ces obscurs confrères qui font des articles ou des conférences pour nous apprendre comment il faut s'y prendre pour écrire en français. Et les petits chevaux, où sont-ils? Leur œil toujours inquiet, sous les cils les plus beaux du monde; leur tête douce et féminine, et pourtant leur air *selfish*, que travaille une vacherie constante. Je prends un peu de recul pour chercher celui qui me plaît le plus. Tenez, c'est celui-là, auquel on met de l'eau dans la bouche, auquel on mouille la figure. Et lui il remue sa queue, content d'être lavé, et, baissant sa longue lippe sur le lad qui l'ablutionne, il lui fait des chatouilles dans le cou.

« Maman, il y a un écrasé, je veux le voir! » Et elle : « Allons, viens, nous en verrons un autre plus loin. » Ce n'était pas un écrasé, mais un homme qu'un mal quelconque avait terrassé, au dehors de l'enceinte, du côté des guichets de la « pelouse », un petit bourgeois signolé et propre, genre chef de bureau, avec canne et col empesé, entre cinquante et soixante ans. On l'avait assis sur un pliant, on l'entourait, on voulait lui faire

boire de l'eau. Je ne fis que l'entrevoir, mais je l'entendis qui disait : « J'ai honte... »

Il me semble qu'il avait refusé l'eau. En tout cas, autour de lui, on ne tentait plus rien. Il en est toujours ainsi, à Paris, quand un homme tombe dans la rue. Les passants l'entourent, bouche ouverte, mais de geste, pas l'ombre, et il meurt parfois, quand peut-être on l'eût sauvé en l'emportant tout de suite chez un pharmacien. Ce qui immobilise les gens, je crois que ce n'est pas l'indifférence, mais en partie le respect humain (s'ils interviennent, ils passent pour des naïfs, des gens qui font du zèle), et en partie un sentiment plus honorable : la crainte de paraître vouloir se faire remarquer.

Enfin on fit venir un taxi, qui enleva le bonhomme. Alors on vit, sur le pliant qu'il venait de quitter, et au-dessous, de grandes taches rouge sombre. « C'est du vin », dit une femme. C'était du sang, d'évidence, mais toutes les fois qu'un homme agonise sur le trottoir, il y a quelqu'un pour dire : « Il est saoul » : cela vous permet de vous défiler sans remords. Et toutes les fois qu'on vient de tirer un coup de revolver, il y a un homme informé pour vous dire que c'est un pétard. Et ce même peuple, qui discerne rarement le tragique qui lui crève les yeux, en fourre, Dieu sait, partout où il n'a que faire. Une accorte personne, que vous connaissez peu, mais à laquelle vous voulez offrir le thé chez vous, vous dira sans plaisanter : « Je ne sais pas... Il y a peut-être des chausse-trapes... » Ce n'est pas là contradiction. Dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit que de ne pas voir la réalité.

Un quart d'heure plus tard, traversant Auteuil, je vis un rassemblement à la porte d'une pharmacie. « C'est un petit vieux qu'on a ramené du champ de courses. Il est mort quelques minutes après être arrivé chez le pharmacien. »

Je me suis toujours souvenu, avec une émotion respectueuse, du mot de ce petit bourgeois, qui dans une demi-heure allait être un mort : « J'ai honte... » Qu'aurais-je pensé de lui, en d'autres circonstances? Sans doute du mal, selon ma pente. Dans le compartiment du chemin de fer, j'aurais suivi avec une douce sérénité ses efforts infructueux pour mettre sa valise au filet.

Mais maintenant il avait dit : « J'ai honte... » Il le disait au moment où les gens s'empressaient, et il voulait dire à la fois, si j'ai bien compris : « J'ai honte de me trouver devant vous en cet état », et : « J'ai honte de vous causer ce dérangement. » Ainsi le Japonais qui va s'ouvrir le ventre, et écrit à l'empereur pour l'en avertir, commence sa lettre par : « Excusez-moi. » C'était le mot d'un homme poli et discret, qui tenait pour un manque de tact de mourir parmi des femmes et des enfants. Il nous montrait une fois de plus que, quand on est bien élevé, on l'est jusqu'au bout, — *surtout* jusqu'au bout, puisque la société est ainsi faite, qu'elle donne tant de prise aux morts pour embêter les vivants.

Le mot le plus dru de toute l'Écriture est probablement celui de l'Ecclésiaste : « J'aurai le même sort que l'insensé. Pourquoi donc ai-je été plus sage ? » Impossible, pour un livre de Dieu, d'affirmer avec plus de force le néant. En rêvant sur la mort de ce petit bourgeois, si touchante de pudeur et d'humble dignité, je songeais avec une pointe d'amertume qu'aucune religion n'accorde la moindre valeur, parmi les vertus qui nous gagnent le paradis, à la bonne éducation. On peut être un goret tout à son aise : à nous l'empyrée ! nous serons des gorettes à ailes. A défaut peut-être de la palme verdoyante, le bonhomme gagne *in extremis* une place dans notre estime, qui, sur le seuil des sombres portes, s'efface en demandant pardon. Ce n'est pas parce qu'il est mort — beau mérite ! — qu'il a droit à notre pensée pieuse, mais parce qu'il était de bonne qualité.

UN SENS PERDU

Le Jour, 1933.

LES journaux nous ont appris qu'un ancien directeur des écoles de Charolles, adjoint au maire, s'était empoisonné parce qu'on avait découvert que, depuis plusieurs années, il dérobaît des victuailles chez le charcutier.

Un de nos confrères, et d'un journal qui défend la cause de « l'ordre », a commenté cette mort en ces termes :

« Se tuer parce qu'on a chipé de la charcuterie, c'est pousser un peu loin le remords et la délicatesse de conscience! Que d'honnêtes gens ont fait pire et continuent de vivre avec sérénité! Ce voleur était un saint! Ou un fou. Je pense qu'il a fait trop chaud ces jours-ci, et que ces ardeurs caniculaires ne sont pas sans détraquer, ici et là, quelques cerveaux... »

Nous pensons, nous, qu'un homme qui se tue pour une idée morale, supposé même qu'elle soit discutable, mérite d'être salué chapeau bas.

Autour de nous, cependant, son acte stupéfie. « Comment expliquer ce désespoir mortel? » écrit notre confrère. Mon cher confrère, un mot français vous donnera la clef de l'énigme : le mot *honneur*.

Mais je vois, çà et là, s'ouvrir de grands yeux... L'honneur?

Enfin quelqu'un, qui donne un sens au mot *honneur*, dit : « L'honneur, c'eût été de ne pas voler. »

Oui et non. On peut voler et avoir, *aussi*, son honneur.

L'idée n'est pas encore vivante dans la tête de nos contemporains, que les hommes ne sont pas d'une pièce. On méconnaît l'importance du mot *aussi*.

Excelsior, le 17 décembre 1931, publia l'information suivante :

Tokio, 16 décembre. — Mme Kiycichi Inouye, âgée de vingt-six ans, femme d'un lieutenant qui avait été envoyé en campagne, s'est suicidée afin que son mari soit libéré de tout souci à son égard pendant qu'il servira.

Ayant revêtu le costume traditionnel et procédé à des préparatifs extrêmement compliqués, la jeune femme s'est assise devant les dieux de la famille et s'est tranché une artère du poignet.

Dans une lettre adressée à son mari, elle exhorte celui-ci à faire son devoir envers sa patrie.

Un de mes amis, M. Léo Crozet, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, rapporta ce trait, devant témoins, à la femme d'un colonel français. Notez bien : la femme d'un colonel, il ne s'agit pas d'une personne nouveau-jeu. La dame écouta l'histoire, réfléchit un bon moment, puis elle dit — ce fut son seul commentaire :

— Vraiment, ces gens-là ne sont pas encore civilisés.

Le 7 mai 1932, l'ancien sous-lieutenant de cavalerie russe Serge Dimitrief, plongeur dans un restaurant à Paris, rentrant chez lui, 32, rue Simon-le-Franc, apprit que le président Doumer venait d'être assassiné par le Russe Gorgoulof. Il s'informe, achète plusieurs journaux, monte dans sa chambre. Après une heure de réflexion, il écrit sur un papier : « Je meurs pour la France », et se jette du cinquième étage par la fenêtre.

Avez-vous connu ce fait à l'époque? Je gage que non. La presse parisienne ne l'a signalé que par de courts entrefilets. Il y a les assassinats, les banquiers voleurs. On ne saurait parler de tout.

L'administration fit enterrer Dimitrief. Elle y était forcée : il ne laissait rien; l'administration enlève aussi les chiens écrasés. L'État eut-il un geste? Et les associations d'anciens combattants? Si j'en crois la lettre d'un correspondant, le commissaire de police dit à la veuve de Dimitrief : « Vous avez encore de la chance, après ce que Gorgoulof vient de faire, que nous fassions

des frais pour un Russe. » Je m'étonne qu'elle n'ait pas eu à payer une amende.

Ce *fait divers* touche si peu la sensibilité française, que l'avocat de Gorgoulof ne pensa même pas à dire dans sa plaidoirie : « Qu'avez-vous besoin d'une nouvelle victime ? La mort du Président Doumer est payée par le sang innocent. » (Je ne soutiens pas cet argument, qui est discutable. J'indique une atmosphère morale en marquant qu'on ne s'en est pas servi.)

Peut-être l'avocat craignit-il que l'acte de Dimitrief, connu, ne fût blâmé. Un Français, à qui j'en faisais part, me dit : « Sans doute... mais enfin, c'est un sacrifice inutile. »

Oui, sans nul doute, c'est un sacrifice inutile, si les Français, pour lesquels il a été fait, le jugent ainsi.

Et c'est ainsi qu'ils le jugent. Une autre personne m'a dit de Dimitrief : « Il devait être neurasthénique. » Une autre : « C'est un geste théâtral. » Une autre : « Croyez-vous qu'il était sincère ? » (Ce dernier mot — mot *monumental* — est aussi celui qu'on dit toujours contre les artistes. Et ce rapprochement a quelque chose de grandiose.)

Bref, il ne s'agit jamais que de rabaisser.

(J'ai écrit tout ce qui précède beaucoup plus doucement qu'il ne faudrait, et en édulcorant, parce qu'on* m'a demandé de ne l'écrire qu'ainsi.)

Il est grave pour un pays que des actes, ou honorables, comme le premier de ceux que nous avons cités, ou sublimes, comme les deux autres, n'y rencontrent qu'indifférence, dénigrement et ricanement, et qu'enfin ce qu'ils y éveillent soit surtout le sentiment du ridicule.

Mais, ce qui est plus grave encore, c'est que ces mêmes actes, transposés dans le domaine de la guerre, eussent recueilli des Français l'audience, l'émotion et l'admiration qui leur sont dues. Ils eussent été bien notés par les journalistes, qui font la morale du peuple.

Il est dangereux pour un pays de ne connaître plus, dans l'état normal, c'est-à-dire dans la paix, certains sen-

* Le directeur du journal où paraissait cet article (note de 1962).

timents qui sont — beaucoup plus que la pensée — « toute la dignité de l'homme ».

C'est pourquoi on demande à ceux qui modèlent l'opinion, même si, *in petto*, ils jugent risibles les vertus de l'âme, de ne le montrer pas trop. On leur demande de n'abaisser pas outre mesure l'étiage moral de la paix, sans discerner au profit de quoi ils le font.

On le leur demande au nom de la paix.

P.-S. — Parmi les commentaires faits par la presse à cet article, je relève celui qui le qualifie ainsi : point de vue « d'esthète ». (*Le Sud*, Montpellier, 18-10-1933.)

Le suicide de Dimitrief est l'occasion pour un autre journaliste de bouffonner : « Après le suicide patriotique, le suicide franco-russe ! » (*Jeune République*, 13-10-1933.) Digne réponse au « Je meurs pour la France ».

M. X... écrit dans *Le Temps* du 8 octobre 1933 : « Dimitrief, qui lavait les assiettes dans un restaurant, et habitait un taudis, a peut-être déguisé en héroïsme son découragement, et profité d'une occasion pour réaliser, en beauté, un départ résolu depuis longtemps. La mythomanie est rarement admirable. »

N'avais-je pas raison de dire qu'il ne s'agissait que de rabaisser ? Parce que l'homme est vulgaire, son esprit vole comme une flèche à l'hypothèse, toute gratuite, où le motif réel de l'acte héroïque serait vulgaire. Dimitrief *déguise* en héroïsme ce qui n'en est pas, et *profite* d'une occasion... En somme, un bluffeur et un roublard. Ainsi arrangé, le voici bien des nôtres. Il ne gênera plus personne.

M. X..., pour finir, souhaite cependant la résurrection du mot *honneur*. Voici en quels termes : « S'il est un snobisme bienfaisant, n'est-ce pas celui-là ? » Définition 1933 de l'honneur : snobisme et mythomanie. Nous voilà fixés.

Et je reviens à la conclusion de mon article.

S'il m'arrivait d'écrire qu'après tout l'homme qui est à la guerre est bien forcé d'y être, c'est-à-dire s'il m'arrivait d'avoir le même réflexe qu'a M. X... devant l'acte de Dimitrief, celui de rabaisser à tout prix, j'imagine avec quelle vivacité M. X... relèverait ce propos.

On veut « déshonorer la guerre ». Cependant l'héroïsme civil est discuté, raillé, attaqué. Tandis que tout combattant est, automatiquement, tenu pour un héros.

Et on s'étonne ensuite que nombre de jeunes gens s'imaginent ne pouvoir réaliser le meilleur d'eux que dans la guerre. À qui la faute?

Petites notes sur l'honneur, — puisque nous y sommes.

On cherchait un titre pour un nouveau quotidien. Je dis à quelqu'un de la future rédaction :

— Je n'ai aucune idée. En revanche, je puis vous suggérer un titre qui coulerait immédiatement votre journal. Fonds secrets, relations, valeurs professionnelles, rien n'y ferait. Il ne pourrait même pas « partir ».

— Vraiment! Quel titre?

— Appelez-le *L'Honneur*.

Quand j'eus dix ans, mes parents firent faire pour moi une bague, un anneau d'or massif, uni, très épais, et si haut (un centimètre de haut), que ma gouvernante l'appelait, non sans aigreur : « votre tuyau de poêle ». Un tel cadeau paraîtra bizarre à des Français, mais il faut songer qu'en Espagne les petits garçons de la bonne société portent souvent des bagues d'un certain prix (et même j'en ai connu un, fort charmant, qui portait une boucle d'oreille avec une turquoise). A l'intérieur de la bague était gravée cette devise : *L'honneur avant tout*.

Six ans plus tard, pour une bêtise d'écolier, ma mère se monta le collet.

— Donne-moi ta bague.

La semaine suivante elle me la rendit. Mais la devise n'y était plus. Elle l'avait fait effacer par un bijoutier.

J'allai aux cabinets, ouvris la tinette, et y jetai la bague.

Après quelque temps ma mère me demanda : « Tu ne portes plus ta bague? » Je lui dis ce que j'en avais fait. Ma mère, qui était jeune, et rougissait facilement, devint pourpre, et ne répondit rien. On ne parla plus jamais de cette histoire.

Toutefois, je me demande quel sens le mot *honneur* peut avoir pour un enfant.

On me dit bien, à l'âge des croquignoles, que l'honneur devait passer avant tout. Mais on ne me dit pas ce qu'était l'honneur. Et la seule définition que j'en connusse n'était peut-être pas tout à fait celle qu'il eût fallu. En effet, un peu plus tard, environ le temps de la quinzième année, ma grand'mère, petite-nièce de la duchesse de Duras, me fit lire un jour une lettre adressée à sa mère par l'amie de Chateaubriand. Dans la lettre je trouvais cette phrase, dont j'ose dire qu'elle tomba sur un terrain extrêmement préparé : « L'honneur consiste à tenir bon où les autres cèdent, et à céder où ils tiennent bon. »

Diab! L'honneur ne serait donc que l'esprit de contradiction, surmonté d'un plumet?

Ne laissez pas les enfants jouer avec les serrures. Mais pas davantage avec les grands mots délicats et affilés.

Stendhal dit que, dans la lutte de l'Europe contre Napoléon, les Espagnols furent le seul peuple à ne pas faire preuve d'*honneur bête*.

Mais peut-on appeler bêtise le fait de donner délibérément un avantage sur soi à l'adversaire, parce qu'on préfère à la victoire la conscience de sa propre générosité? Il y a eu pesée, et choix de ce qu'on préférerait, qu'il est impossible d'appeler bêtise.

Lu dans une des *Lettres de Rome*, d'Henry de Riancey :
« Nous servons pour l'honneur et pour le plaisir, non pour le profit. »

Honneur. Plaisir. Désintéressement.

Que ces trois mots vont loin en moi!

Et qu'il n'ait pas oublié le second!

Il serait intéressant de suivre le fil qui va de la chevalerie jusqu'au sport, aboutissant au *fair play* et au sentiment, si net chez les vrais sportifs, que la victoire n'est pas essentielle. De mesurer quelle dose d'esprit chevaleresque le sport peut supporter, — dose à vrai dire bien faible. (Imaginons un boxeur qui, par esprit chevale-

resque, se refuserait à *profiter*, quand son adversaire ouvre sa garde... C'est un numéro de cirque.)

Il serait intéressant aussi de suivre le fil qui va de l'esprit batailleur de la chevalerie jusqu'à la doctrine de la non-défense. S'il est quelque chose d'essentiel à l'esprit de chevalerie, c'est l'acte, pouvant prendre un avantage, de ne pas le prendre, cela sous les prétextes les plus divers. De là à dédaigner de se défendre, on voit la conséquence. La non-défense des nobles, pendant la Révolution, fut sans doute pauvreté de sang et « civilisation ». Mais je les soupçonne d'avoir eu aussi cette pensée, qu'à se défendre contre « la canaille » on déchoit. Que fait un homme de condition qui souhaite d'entrer dans un wagon de métro, aux heures d'affluence ? Il s'efface quand les autres se ruent, et entre le dernier, — ou reste sur le quai.

Je ne songe pas à faire l'apologie du recul de dix kilomètres ordonné par Viviani en 1914. Mais il faut reconnaître qu'il se présente avec les caractères extérieurs d'un acte chevaleresque probablement unique dans le domaine de la morale internationale.

Dans *Le Demi-Dieu ou le Voyage en Grèce*, Jacques de Lacretelle écrit, à propos de Sparte :

« L'image des grandes actions n'a jamais rien suscité en moi, ni exaltation ni leçon d'énergie. Dans tout geste héroïque, je vois aussitôt l'homme qui fait le geste, et l'exemple s'écroule. Pourquoi ? Est-ce de l'orgueil ? Non, autre chose, et c'est un terrible aveu : je n'aime pas assez les êtres pour accepter les exemples qui me viennent d'eux. Quand ils se proposent en modèles, je me souviens de quelle matière ils sont faits, et un vieux dégoût de cette matière me fait rejeter l'idée qui s'exprime par leur bouche. Je sais aussi comment toute une part d'eux-mêmes dément cette noblesse, se débat contre l'acte exemplaire. Cela suffit, je me détourne. »

Lacretelle dit : « le geste héroïque », « l'acte exemplaire », et puis « l'idée qui s'exprime par leur bouche ». Donc, actes et paroles sont également honnis. On est tenté d'abord de lui abandonner les paroles, à cause du mot de Plutarque sur Démosthène, « beaucoup plus propre à louer qu'à imiter les vertus de ses ancêtres ».

Mais n'est-ce pas, déjà, lui faire la part trop belle? Je me souviens toujours de l'émotion que me causait, adolescent, la parole de Bayard mourant à son vainqueur déloyal : « Je ne pleure pas sur moi, mais sur vous. » Sous son empire, j'étais prêt à m'envoler par un acte dans l'échappée lumineuse qu'elle m'ouvrait. Ce n'était pourtant qu'un « mot historique », c'est-à-dire suspect, mais j'en frémissais en n'y croyant pas.

Les mots gardant ce pouvoir, que sera-ce des actes! Relisons pourtant cette phrase extraordinaire : « Je n'aime pas assez les êtres pour accepter les exemples qui me viennent d'eux. » Eh bien! si c'était moi qui avais écrit cela!

Si, comme le veut Lacretelle, la matière d'où est sorti l'acte noble est digne de dégoût, en quoi l'acte en est-il infirmé? Cette part de l'être qui se débat contre l'acte noble qui naît de lui, loin de diminuer cet acte à mes yeux, le rend plus merveilleux et plus aimable. Mieux encore, c'est elle, précisément, qui le rend exemplaire, en nous laissant espérer que nous aussi nous en sommes capables, puisqu'il ressortit à un ordre si imparfait.

Une nature élevée peut se tenir sans cesse sur le plan élevé, ou à l'occasion en descendre. Je me plais à l'en voir descendre, si je sais que sans effort, son humeur passée, elle y remontera. Car en montrant son aptitude à passer de l'un à l'autre plan, non avec contrainte, non avec préméditation et affectation, qui trahiraient la virtuosité, mais naturellement, elle me montre sa richesse, sa souplesse et son envergure. Les anges montent et descendent le long de l'échelle de Jacob; ils prennent pied sur la terrestre terre et plongent l'orteil dans une boue ravissante; ils ne restent pas dans leurs nuées.

Inclinons donc âme et esprit devant l'acte exemplaire qui se tire avec combat hors d'une matière misérable. L'âme, parce que le combat rend cet acte plus touchant. Et l'esprit, parce qu'un tel acte, uni à son contraire comme l'objet à son ombre, nous découvre en son auteur non pas cette sorte de demi-homme qu'est l'homme qui a poussé en un seul sens, mais la vaste et généreuse nature seule digne du nom héroïque.

LA PRUDENCE OU LES MORTS PERDUES

Conférence faite le 15 novembre 1933
aux officiers de l'École supérieure de Guerre.

MON GÉNÉRAL,
MESSIEURS,

QU'EST-CE qu'un littérateur? Trop souvent, un homme qui cherche à plaire.

Il écrit non ce qu'il croit, tout court, mais ce qu'il croit qui plaira. Il fait risette au public, qui en retour lui fait risette. Cela dure son temps. Après cela il meurt, et tombe dans un abîme d'oubli.

Un littérateur conférencier cherche doublement à plaire. Il faut qu'il exprime des jugements qui soient agréables à son public. Il faut encore qu'il surveille sa cravate et le pli de son pantalon, objets de première importance dans une conférence mondaine.

Je vais vous rapporter un mot dont je garantis l'authenticité. Je causais avec un organisateur de conférences, homme d'ailleurs distingué. « Quel est, dans votre organisation, lui demandai-je, le genre de conférence qui plaît le plus? » — « Le genre fumiste », me répondit-il sans hésiter, et avec un grand sérieux. « Par exemple... » Je croyais qu'il allait me citer des noms d'humoristes. Mais les noms qu'il me cita — il en cita trois — étaient de véritables écrivains, entourés d'une considération unanime.

J'en conclus que ces écrivains, qui se respectaient quand ils écrivaient, croyaient nécessaire de ne se respecter plus quand ils parlaient en public.

A cause de ces raisons, sept années se sont écoulées sans que je donnasse de conférence.

Je vous remercie, Messieurs, de l'honneur que vous me faites en m'invitant parmi vous. Mais je vous remercie plus encore de me permettre de parler en public sans

avoir à chercher à plaire : en homme qui parle à des hommes.

Je doute s'il est un milieu où je me sente davantage chez moi que parmi vous. Pompée n'eut pour tombeau qu'un léger monceau de sable élevé par un jeune affranchi et un vieux légionnaire. Si je souhaitais d'avoir un tombeau, ce qui n'est pas sûr — encore qu'un tombeau de sable soit un tombeau vénial, — je ne voudrais pas le recevoir d'autres mains que celles-là : celles d'un enfant et celles d'un soldat.

En homme qui parle à des hommes. Mais aussi en homme qui a horreur de l'éloquence, à une caste d'hommes qu'on publie pour avoir cette même horreur. Que des hommes soient entraînés ici ou là, non pour des raisons fondées, mais parce qu'un de leurs semblables a reçu le don d'arrondir des phrases et de savoir gesticuler comme il faut, c'est une des misères de la nature humaine.

Je voudrais vous parler de la prudence. Mais il faut que ma pensée là-dessus soit éclairée par ce que je vous dirai d'une certaine catégorie d'actes, qui sont la négation même de la prudence.

Le préambule nécessaire à un éloge de la prudence, c'est de marquer avec la dernière force que, pour un civil autant que pour un militaire, il peut être bien de donner sa vie volontairement.

C'est, d'abord, si l'on pense que cet acte rendra meilleurs d'autres hommes.

C'est l'imprudence calculée de l'officier, faite afin d'entraîner des hommes hésitants, ou afin de prouver à ses hommes la qualité comme surnaturelle de l'officier.

C'est l'officier qui se fait sauter avec son fortin qui va être pris, — celui qui se tue parce que ses hommes se sont débandés, — le commandant d'un bateau qui reste le dernier à bord et sombre avec lui.

Au Japon, un précepteur s'ouvre le ventre dans le dessein d'alerter son élève, de qui la conduite se dérègle, et de le forcer à réfléchir. Une jeune épouse en fait autant parce qu'elle est une cause de soucis pour son mari, officier en campagne, et que son service en souffre. Un notable, blâmant la politique du gouvernement,

écrit à l'empereur une lettre où il expose ses inquiétudes, et se tue pour donner plus de poids à son avertissement.

D'autres hommes se tuent sans l'idée nette de donner un profit moral à leurs semblables; par exemple pour une raison mystique, dans une pensée de rachat, comme cet ancien officier russe, plongeur dans un restaurant de Paris, qui, lorsqu'il vient d'apprendre que le président Doumer a été tué par un Russe, se jette du cinquième étage, en laissant un papier sur lequel il a écrit : « Je meurs pour la France. » Disons-le en passant : j'ai vérifié que cet acte était peu apprécié des Français. Il me semble pourtant très beau. Comment un catholique, familier avec la mystique du rachat, ne sent-il pas cette beauté? Sommes-nous trop exclusivement raisonnables?

D'autres fois, il peut arriver que celui qui se tue sache que son acte est complètement inutile. Si on lui demandait : « Pourquoi faites-vous cela? » peut-être répondrait-il : « Pour ma gloire », c'est-à-dire : pour la gloire que soi-même il se donne, celle qui est nommée par saint Jean Chrysostome : « La gloire qu'on trouve dans sa conscience. » Ou peut-être qu'il répondrait encore, comme le chapitre de Séville faisant construire la Giralda : « Faisons quelque chose de tel que le monde dise que nous étions fous »; ou bien, plus simplement : « Parce que cela me plaît. » Et, en vérité, c'est bien cela, il se sacrifie pour le plaisir. Quel est donc ce plaisir si dominant qu'il en a? Le plaisir d'atteindre à la réalisation absolue de soi-même et de la couronner de la façon la plus haute : qui n'a eu que la vie ne l'a pas eue. Il est parvenu à la cime de sa vie; il y met cette neige éternelle, et qui se verra encore, quand sa vie ne se verra plus. Est-ce tout? C'est aussi le plaisir d'affirmer son indépendance à l'égard de la nature, en se substituant à elle. Et je ne parle que pour mémoire du plaisir de se tirer du commun. Il s'échappe avec un sourire, qui est le sourire de sa supériorité.

J'espère que je me suis bien fait entendre : j'ai parlé de morts volontaires qui étaient volontaires pour de hautes raisons. Il ne s'agissait nullement du suicide de l'homme qui veut fuir une réalité qui l'écrase : événement pitoyable, mais qui mérite surtout le silence. Eh

bien ! ces morts volontaires pour de hautes raisons, nous tenons qu'elles augmentent le spirituel d'un pays, ou haussent le col à ce pays, et nous pensons qu'il est coupable de les dénigrer, comme trop souvent nous le voyons faire dans la France d'aujourd'hui. Dès l'instant qu'un homme a offert sa vie, il est entré dans un ordre aussi différent de l'ordre moyen, et aussi supérieur à lui, que l'ordre de la tendresse, par exemple, est différent de l'ordre de la sensualité pure, et est supérieur à lui. Qu'on fasse là-dessus ses réserves, si on le croit bon, soit. Mais que cet homme qui a abandonné sa vie reçoive *d'abord* un blâme, et quelquefois même un blâme qui est donné en bouffonnant, nous trouvons cela honteux et odieux.

A l'extrême opposé de ces morts volontaires d'ordre sublime, il y a d'innombrables morts, d'êtres qui n'avaient ni dessein ni goût de mourir, qui sont morts par la faute de leur respect humain, de leur inconscience ou de leur légèreté, et sont morts sans profit aucun, alors que vivants ils eussent servi.

Je trouve que l'opinion, en France, n'est pas assez sévère pour cette sorte de morts-là, et que c'est une sorte de morts qu'il faut qu'on tue.

Ne vous est-il jamais arrivé de voir, dans un port, la barque d'un passeur, où prennent place des gens ? Des gens qui sont de loisir, je ne parle pas de gens qui sont obligés d'être à tel endroit à heure fixe. La barque est surchargée, et il en monte encore. On s'installe sur les genoux les uns des autres, des gamins font les zigotos, se tiennent debout sur la lice. La coque n'émerge que de quelques centimètres. Plus il en entre, plus on rit.

Ces gens sont-ils courageux ? Non, ils sont imbéciles. En style noble : inconscients. C'est le troupeau de Panurge.

Quant au marinier, supposé qu'il se rende compte du danger, ce qui n'est pas sûr, car les « spécialistes », quand ils s'y mettent, sont pires que les autres, il accepte le risque de noyer tout son monde, et lui-même, parce que ça lui rapporte dix francs de plus. En cela, lui aussi il est très représentatif.

Supposons maintenant que, en compagnie de camarades, et ayant l'intention de monter dans cette barque, vous disiez : « Eh bien, non, je ne monte pas. » — « Et pourquoi donc ? » — « Parce qu'il y a danger. » On

vous fera honte, on ricanera. Vous verrez des femmes et des enfants faire en souriant l'acte que vous appréhendez. Et peut-être que, vaincu, vous vous trahirez, et vous monterez.

Eh bien ! après cela, si la barque sombre, j'ai, bien entendu, un mouvement humain de pitié et d'horreur. Mais enfin, il faut le dire, il y a là des cadavres que je ne respecte qu'à moitié.

Disons avec force que, lorsqu'un homme voit, par son imagination et par son jugement, qu'il va risquer sa vie, et qu'il va la risquer sans que rien l'y oblige, ni son devoir, ni une nécessité, ni une de ces hautes illuminations dont nous parlions tout à l'heure, et que dans ces conditions il se refuse à risquer sa vie, malgré un entourage qui le blâme, disons bien haut que c'est lui qui montre du courage.

Il montre le courage qu'il faut pour s'exposer à être traité de lâche. Car la crainte d'être compté pour lâche vous fait l'être. « Ces maximes du faux honneur, qui ont fait tant de mal parmi nous », dit Bossuet.

C'est suivre les autres sur leur terrain, que répondre à l'aiguillon ; c'est se faire manœuvrer. Tenons que l'absence d'amour-propre est quelquefois vertu, si laisser dire est toujours force de caractère.

Il montre le courage qu'il faut pour ne pas céder à cette terreur d'être seul, ou seulement de la minorité, qui est une des plaies de la France d'aujourd'hui.

Il y a une phrase célèbre contre laquelle je me suis toujours élevé : elle prétend que c'est une grande folie, que vouloir être sage tout seul. Voilà une justification du nombre qui attriste sous la plume de La Rochefoucauld. On peut penser juste, ou juger juste, ou agir juste, contre l'univers entier. S'excuser de quoi que ce soit avec un : « Tous les autres le font », ce n'est pas la parole d'un homme.

Il y a aussi une opinion, selon laquelle ceux qui prévoient les malheurs les attirent. Cette opinion est celle de l'autruche. Laissons là l'autruche.

Répetons-le : les causes de tant de morts perdues, sans profit temporel et sans profit spirituel, ce sont l'inconscience, le relâchement, et le respect humain.

L'inconscience, qui est le contraire de la lucidité, et la lucidité est la gloire de l'homme.

Le relâchement — la paresse de prendre des précautions, — c'est-à-dire de la lâcheté.

Et le respect humain, qui est encore de la lâcheté.

Ne vous semble-t-il pas que ces morts perdues sont jugées?

Il n'y a nul besoin d'exciter les Gaulois au courage physique (pour le courage moral, c'est autre chose). Mais il y a besoin de les exciter à la prudence. Vous connaissez ces tableaux-maximes qu'il a été de mode pendant quelque temps de placer dans les bureaux. J'en voudrais un qui dît : « On ne se diminue pas en prenant ses sûretés. On s'élève. »

La question de la sécurité est toujours la dernière dont on s'occupe dans notre pays.

En théorie, on s'en occupe. C'est l'application qui est négligée.

Le Français juge indigne de lui de croire à la mort. Toujours stupéfait quand il voit que la mer engouffre, que le feu brûle, que le vide aspire, que les mécaniques que l'homme a inventées ne sont pas infaillibles, sitôt qu'il se sent dominé il dit que ce n'est pas de jeu!... que c'est incroyable!... La mort le prend tandis qu'il proteste. Il n'a pas eu le temps d'avoir peur.

On nous dit : « C'est là le caractère national. » C'est-à-dire : « Cela est sacré. » Car les peuples, comme les individus, n'adorent que leurs défauts. On fait des mots là-dessus. « Ce qu'il y a de plus prudent, en France, c'est le courage », écrit le journaliste Girardin.

Je réponds : « Il ne s'agit pas de caractère national. Il s'agit de savoir si cette insouciance est un bien ou un mal. Et, si elle est un mal, de lutter contre. »

On nous dit encore : « Le Français peut se permettre le luxe de l'insouciance. Il se débrouillera toujours. »

Oui, — au prix de combien de morts? Et s'il n'y est pas mort lui-même.

On nous dit encore : « Vous avez donc peur? » Et ce mot-là, je vous conseille de ne le dire jamais. C'est un mot qui assassine.

Il y a sur nos plages de l'été des bars et des jazz-bands. Mais il n'y a ni matériel ni personnel de sauve-

tage. Ou, s'il y a du matériel, il ne fonctionne pas, et, s'il y a du personnel, il est au bistrot.

Et avec cela des baigneurs et des baigneuses qui ne savent pas nager. A qui l'État n'a pas, de force, quand ils étaient à l'école, appris à nager.

Et, sur la plage, des spectateurs à qui l'État n'a pas, de force, quand ils étaient à l'école, appris les mouvements respiratoires par lesquels on peut sauver les noyés.

Le résultat? « Baignade tragique. » Lisez les journaux chaque été. Il y en a deux ou trois par jour.

En France, l'équipement n'est pas tellement mauvais. C'est l'homme qui est mauvais. On vérifie cela chaque jour.

On parle maintenant de mettre des *entraîneuses* sur nos paquebots, afin que la sottise et la vulgarité des villes puissent nous poursuivre dans la solitude de la mer. On ferait mieux de chercher à empêcher nos paquebots de prendre feu. Le fait-on?

On n'oubliera jamais, quand on monte dans son avion, d'emporter la mascotte, poupée ou pélican d'étoffe, — mais on partira très bien pour un vol de huit cents kilomètres au-dessus du désert en oubliant d'emporter de l'eau.

Et ensuite, on s'en vantera. Et tout le monde rira, avec une admiration bienveillante : « Oh! comme c'est français et glorieux, d'avoir oublié d'emporter de l'eau! »

Nos routes sont rendues meurtrières par la hantise stupide du dépassement. Il y a une foule d'hommes qui se laisseraient gifler, et diraient merci, qui avaleraient n'importe quoi, mais qui n'avaleront pas la poussière de la voiture qui les précède. Ils écraseraient l'univers entier parce qu'une femme en carte leur a dit : « Alors, tu vas te laisser gratter par cet abruti? »

Et il arrive que ces mêmes gens qui font si peu de cas de la vie de leurs semblables et de la leur, soient prêts à vous arracher les yeux, si vous parlez de la possibilité d'une nouvelle guerre. Il semble que pour eux tout vaille mieux que de risquer sa vie, pour une cause quelquefois sainte, alors qu'ils la risquent tous les jours, pour rien, par légèreté et par bêtise.

Quant à l'imprévoyance et l'imprudence touchant la menace des gaz, en ce qui concerne la population civile, elles méritent qu'on s'y arrête un peu. Nous y voyons,

en effet, une forme particulière, inédite, et vraiment remarquable de l'imprudence : l'imprudence devenue dogme d'un credo politique. Des publicistes ridiculisent les personnes qui apprennent les soins à donner aux gazés ; des fonctionnaires qui ont charge des populations refusent de prendre aucune mesure contre les gaz et préfèrent livrer sans défense les vivants dont ils sont responsables, à prendre des précautions, parce que prendre des précautions suppose la guerre, et que supposer la guerre est, selon eux, une attitude réactionnaire. Ce monstrueux, ce criminel paradoxe règne sur la France d'aujourd'hui.

Ce n'est pas que je me fasse une idée exagérée de la vie humaine quand il s'agit d'hommes sans valeur particulière. Bien que, naturellement, la mort soit une épreuve qui mérite considération, ce n'est pas du point de vue de la sensibilité que je me place, mais du point de vue français. Ce qui m'inquiète, c'est moins la disparition d'une vie, que le rétrécissement de cette substance française, qui n'est pas si vaste, cependant, que nous puissions en être prodigues, et où demain, plus encore qu'aujourd'hui, la moindre vie va nous manquer.

Si je ne vous ai pas parlé davantage du militaire, Messieurs, c'est crainte de m'aventurer sur un terrain que je ne connais pas assez.

M'est-il permis de dire, cependant, devant vous, que, s'il est un fait à se dégager sans conteste de mon expérience de guerre, c'est le nombre considérable de morts qui n'étaient nécessitées ni par l'action ni par l'honneur ?

Et à présent, dans nos opérations au Maroc, n'y a-t-il pas un trop grand nombre de morts qui sont dues à une imprudence stérile ?

« Ce bled-là, dangereux ? Moi, j'y vais la pipe à la bouche. » Et on y va, peut-être même qu'on y retourne, la pipe à la bouche. Et puis, la troisième fois, on y reste.

Cet homme pourtant avait une valeur. Une valeur ! Quand on songe à quelle somme incalculable il a fallu, de petites *réussites* quotidiennes, pour faire une valeur d'homme, on est presque tenté d'en vouloir à l'homme de valeur qui s'est laissé anéantir sans raison.

Vous me direz que, dans le militaire, il est bien difficile de savoir si telle mort de chef a, ou non, une influence

morale. C'est entendu, c'est une question d'espèce. Mais tout est une question d'espèce.

Et enfin, le doute quelquefois est impossible. Quand (pour me borner au Maroc), quand, en zone d'insécurité, et fertile en incidents, des voitures qui ne devraient voyager qu'en vue l'une de l'autre voyagent pendant des heures en s'étant perdues de vue, quand elles voyagent de nuit, alors que cela est interdit — et toutes ces infractions sans nécessité, — quand les officiers s'éloignent de quatre kilomètres, pour faire une battue, de postes dont il leur est interdit de s'éloigner de plus de cinq cents mètres, les malheurs qui finissent inmanquablement par arriver rentrent à coup sûr dans l'ordre de ces morts contre lesquelles nous nous élevons ici.

J'ai connu un jeune soldat, volontaire dans la dernière guerre, qui écrivait à la personne qui le pistonnait pour qu'on l'envoyât au front : « Qu'on me mette n'importe où, même si je n'y sers à rien, pourvu que j'y risque », et il ajoutait cette phrase expressive, qui m'est restée dans la mémoire : « Qu'on m'attache plutôt à un mât, comme Ulysse, pourvu que ce soit sous les obus. » Et vous aussi, certainement, vous en avez connu, de ces garçons qui cherchaient moins la victoire que le danger. Eh bien ! aujourd'hui, je comprendrais très bien le militaire qui, connaissant sa capacité, et ayant donné ses preuves de bravoure, sacrifierait cette joie charmante du péril, et, retournant la parole de tout à l'heure, au lieu de dire : « Faites-moi risquer, même si je ne sers pas », aurait le courage de dire : « Faites-moi servir, même si je ne risque pas. » Se faire pardonner de n'avoir pas de valeur en se faisant tuer, comme le souhaitait notre volontaire, je ne dis pas que je le blâme à fond ; il y a là une aigrette qui ne me déplaît pas. Mais il est mieux, quand on n'a pas de valeur, de chercher à en acquérir une. Les vingt ans de notre volontaire n'avaient pas saisi cela autrefois, et que c'est diminuer et la vie et la mort, que ne voir dans le cercueil qu'une façon de s'en tirer.

« Cela est beau de prudence », dit Sainte-Beuve quelque part. Qu'elle est belle, en effet, Messieurs, cette vertu de prudence ! Ce n'est pas par hasard si son nom a la même

racine qu'un mot qui, durant des siècles, a mis les hommes à genoux : la prudence est la petite sœur humaine de la Providence. Cette vertu au double visage — puisqu'elle est à la fois prévoir et pourvoir — n'est pas seulement une des quatre assises cardinales de la morale, elle est le principe architectonique de notre gouvernement de nous-même, la fonction pratique de la raison. Et vous, Messieurs, qui êtes, comme Catinat, les *Pères la Pensée* de l'armée, vous faites descendre du conseil cette pensée qui anime la guerre, et vous en éclairez la guerre dans ses ténèbres*.

Mais cette vertu de l'intelligence, lorsqu'on a, comme vous, charge d'êtres, peut être aussi inspirée par le cœur.

J'aime trouver le cœur chez vous, chefs de guerre ! un grand cœur, c'est trop facile, on l'a pour soi-même : mais on a un bon cœur pour les autres. Vous surtout, Messieurs, qui disposerez souvent des hommes par une simple opération de l'esprit, n'oubliez pas, lorsque, dans le silence de la responsabilité — de cette double responsabilité qui est vôtre, du commandement et de l'obéissance, — vous tracerez sur vos papiers les mots qui ordonnent, que tout ce que vous écrirez est écrit sur la chair vivante. Ai-je le droit de vous parler ainsi ? C'est que j'ai été une parcelle de cette chair, et cela m'en donne le droit. Ceux qui conçoivent, comme vous, ont, plus encore que ceux qui exécutent, le devoir d'être prudents. Plus qu'eux, leurs décisions tirent à conséquence. Il y a un mot de Tolstoï : « Contemplant certaines mains, parfois on se demande : qu'arriverait-il si je dépendais de cet homme ? » Et je regarde vos mains, qui signeront ces ordres, et je me demande : qu'arriverait-il si je dépendais de vous ? Quand je vois des officiers, avant même d'associer leur image à l'idée de la défense du sol, je songe à ce droit tragique de vie et de mort qu'ils ont sur leurs compatriotes ; je me demande s'il ne faudrait pas quelque concept analogue à celui du « droit divin » pour le justifier, ou si leurs vertus y suffisent. « La prudence est d'essence divine, quand on en engage d'autres que soi », ai-je écrit quelque part. Et

* « La guerre, cette science couverte de ténèbres. » (Maréchal de Saxe.)

qui ne regrette le temps où l'on pouvait encore douter si la pointe la plus fine de votre art n'était pas de conserver l'homme, et de produire le plus possible avec la moindre consommation possible de cet élément si noble et si pur? je veux dire si noble et si pur dans la guerre, car dans la paix il s'en faut. Cette loi de la moindre action, que Leibniz déduit des œuvres de la nature, et qui révèle à son esprit l'existence de la divinité elle-même, serait particulièrement bienvenue dans la guerre moderne, où la matière humaine employée n'est pas d'une qualité inférieure, comme dans les armées anciennes, où elle est la substance même de la nation.

Le soldat perce très vite si l'on calcule ou non son sang. Mais, ici encore, il faut distinguer. Le soldat qui se voit conduit à la mort probable par un mouvement nécessaire du combat, dit à la patrie, s'il est bon bougre : « Que ta volonté soit faite ! » Celui qui se voit emmener vers une trappe par une erreur de son chef peut excuser celui-ci : qui ne se trompe ? Mais celui qui se voit emmener vers cette trappe, sans sûretés, alors qu'il ne coûterait rien d'en prendre, celui-là se révolte à part soi (ainsi les séditions de 1917). Croyez-en quelqu'un qui fut blessé dans ces circonstances-là : on pardonne plus volontiers à un chef un jugement erroné, et même de l'ignorance, que de l'insouciance.

Par ailleurs, j'ai vu plus d'une fois l'imprudence dans le maniement des hommes aller de pair avec un défaut de rigueur à leur endroit (ce défaut de rigueur si fréquent dans la vie française). D'une main on leur rendait la bride; seulement, de l'autre, on les faisait tuer. C'est qu'ici et là c'était même principe : du relâchement.

Faut-il maintenant, Messieurs, pour finir, vous parler de cette qualité complémentaire de la prudence, qui est l'audace? C'est que j'en ai déjà tant parlé dans mes livres! Et c'est de l'avoir fait, précisément, qui m'a permis de louer ici la prudence. Certes, c'est une vérité banale, de dire que, prudence et audace, l'une ne peut se passer de l'autre. Mais une vérité n'est jamais trop redite, et j'aime mieux être accusé de donner dans un lieu commun, que risquer de soutenir une erreur. L'audace, qu'on nomme étourderie et folie quand elle a échoué, et qui vous porte aux nues quand elle a réussi,

l'audace qui engendre, il faut bien le dire, autant de catastrophes que de triomphes, l'audace, avec tout cela, est justifiée et suffisamment justifiée par un petit bout de phrase de quelques mots : c'est que sans elle on n'obtient rien. On peut, on doit la soumettre à la critique; mais, si on veut agir efficacement, si on veut vaincre, un moment vient toujours où on est obligé de sauter le pas, de donner au hasard et aux impondérables, et de se mouvoir dans l'ordre que l'audace vous a ouvert, c'est-à-dire dans un ordre qui est au-delà de notre univers familier autant que la stratosphère est au-delà de notre atmosphère. Me permettez-vous un souvenir personnel? Quand jadis, en Espagne, j'allais dans les pâturages provoquer les jeunes taureaux, il était rare que je n'emportasse pas, dans mon petit sac de football, un paquet de pansement, de l'iode, des serviettes, des épingles anglaises, un fourbi incroyable! Ainsi je mariaais l'extrême déraison qu'il y avait à affronter ces animaux, sans avoir ni les connaissances ni la pratique qu'il eût fallu pour le faire à armes égales, à d'extrêmes précautions, que personne, je crois, osant ce que j'osais, n'aurait prises : quelqu'un d'assez sage pour prendre ces précautions aurait commencé par laisser en paix les taureaux. Et c'est une telle combinaison de sentiments que je résumai dans cette parole : « Il faut faire des choses folles, mais les faire avec le maximum de prudence. » Ce n'est pas sur cette formule même, Messieurs, que je voudrais finir. Il n'est pas nécessaire de faire des choses folles, ou, du moins, cela n'est nécessaire que quelquefois. Je la transformerais comme suit : « Il faut faire des choses audacieuses, et même téméraires, quand on y risque un profit matériel ou moral, mais, ces choses audacieuses une fois décidées, il faut les faire avec le maximum de prudence. » Ou bien, plus brièvement : « Il faut oser en se gardant. » Oser! Se garder! Il me semble que c'est à l'intérieur de mon corps que je sens ces deux mouvements, l'un de contraction, l'autre de détente, ou plutôt ces deux moments d'un même mouvement, tant ils participent de l'essentiel de moi-même : tels que la systole et la diastole de l'âme. Et j'ajoute que, de même que, dans le commandement, la sévérité au début en évite plus tard l'emploi, de même un comble de prudence, à la base d'une affaire, vous permet d'ordi-

naire de vous donner du large ensuite et de vous livrer à un état inspiré.

Tout cela, Messieurs, je ne vous le dis pas sans gravité. Comme moi, et mieux que moi sans doute, vous savez à quoi nous sommes promis. Quelle nuit s'avance! Quelles sombres ailes, mais moirées des plus profondes lumières! Hommes que nous sommes, ne nous plaignons pas d'avoir été mis dans des conditions d'existence viriles : ce n'est pas un mauvais sort qui nous est là départi, et, si j'ose aller au bout de ma pensée, j'aime presque que la part de l'espérance y soit si faible. « Vous allez trouver des paroles d'espoir », me disait quelqu'un à propos de cette causerie. Il ne s'agit pas de trouver des paroles d'espoir, mais des paroles de réalité. L'espérance est la volonté des faibles. Elle aussi, comme l'éloquence, il faudrait lui tordre le cou. Je goûte fort cette devise du connétable de Bourbon : « N'espoir ne peur »; il met l'espérance sur le même rang que la peur. Pessimisme joyeux? Non, pessimisme serein, de cette sérénité qui est comme l'énergie de l'acceptation. L'acceptation! Voilà vingt ans que je répons par ce mot au spectacle de l'univers. J'en avais seize quand, faisant au collège une conférence, comme président de l'Académie littéraire de ce collège, je choisisais pour sujet *l'acceptation*. Ce qui nous menace, cela peut paraître abominable, mais cela n'est pas petit. Cela peut paraître absurde, mais cela n'est pas petit. Des raisons plus hautes encore nous justifient de l'accepter. La discorde est aussi nécessaire que l'amour; ces deux principes se font valoir et s'aiguisent l'un l'autre; Arès et Aphrodite sont unis dans le même filet, et la fille qui naît d'eux a nom Harmonie. Cette auguste alternance du repos des peuples et de leur tumulte, qui est la respiration de la vie même, avec simplicité donnons-lui donc notre adhésion. *Pax et bellum*. Les anciens Grecs figuraient le temps sous la forme d'un serpent, pour indiquer sans doute que, se roulant sans cesse sur lui-même, il ramène éternellement les mêmes vicissitudes. C'est une donnée sur laquelle il n'y a qu'à tabler. Perdons la petitesse de croire que les tourmentes de notre époque sont extraordinaires; elles furent celles de nos pères et seront celles de nos fils; il nous reste cette consolation de les partager avec le genre humain. Et puis quoi! une nature

bien constituée jouit autant de la douleur morale que du bonheur. C'est pourquoi les épreuves qui se préparent ne me causent qu'un trouble de surface, et je dirai presque de convenance; le fond n'en a même pas d'étonnement. Que notre chair frémissse, que nos nerfs se crispent, il se peut, cela ne dépend pas de nous; mais que notre esprit comprenne, approuve et contemple avec satisfaction cette sublime Équivalence, dont le dieu des chrétiens nous a donné une lueur quand il a prononcé : « Je détruirai et j'édifierai », pour faire entendre que ces deux actes sont indifférents, et que tous les phénomènes que les hommes jugent contradictoires, et sur lesquels ils s'animent si cruellement, ne sont que des parcelles égales de sa vérité.

Je vous ai donné là, Messieurs, une vue forte, mais qui n'est pas pour cela inhumaine, comme il y a des gens, hors d'ici, qui vont le prétendre. Adoucir l'épreuve par la raison, cela aussi — tout autant qu'ouvrir les vannes à la « partie pleureuse de l'âme », — cela aussi est donner son dû à la nature.

D'ailleurs, cette vue, c'est à vous, chefs de guerre, que je la donne. Je ne m'adresse pas à d'autres qu'à vous.

Mais l'évocation de cet avenir est bien ce qu'il faut pour clore sur elle notre discours. Dire d'une guerre qu'elle est la dernière guerre, ou qu'elle va enfanter les « États-Unis d'Europe », ou autres niaiseries, cela se fait avec un flot de paroles, nous le savons assez. Dire d'une guerre qu'on la fait pour défendre le sol, cela se dit une fois, ou même ne se dit pas du tout, et tout est dit. L'événement de demain, quand on l'a mis à sa place dans l'ordre des choses, comme j'ai tenté de le faire, en vérité, on ne sait plus qu'en dire, et je crois qu'il n'y a rien à en dire. Déjà commence le grand silence des soldats.

Du fond de ce silence monte encore une parole, où je vous demande — pour cette fois — d'entendre seulement par le mot *Seigneur* la partie la plus haute, la partie seigneuriale de nous-même, si haute qu'elle est presque détachée de nous-même, comme la flamme emportée ne tient à la mèche que par un fil de flamme. Pendant la messe, quand le prêtre a dit : « Élevez vos âmes », le peuple répond : « *Habemus ad Dominum* », « Nous les tenons élevées vers le Seigneur. » Entrons donc dans cette élévation, et tenons-nous-y.

QUELQUES CITATIONS
DANS L'ESPRIT DE CETTE CONFÉRENCE

Le maréchal de Saxe raconte que les Français tournaient en ridicule l'usage qu'on avait, dans l'armée allemande, d'empêcher — par prudence — les soldats de toucher aux charognes.

« Pétri de précaution, et de tous les talents qui tendent à l'épargne. »

TESSÉ, sur Catinat.

« Ce qui inspire le plus confiance au soldat, c'est la capacité plus que la vertu. »

(*Vertu* dans le sens latin : *courage*.)

MONTECUCCULI.

De Napoléon :

« Il faut être lent dans la délibération, et vif dans l'exécution. »

Corresp. XIII, n° 10.681. (A Eugène, 1806.)

« Le moment où on parle de paix est celui où il faut redoubler de préparatifs et multiplier les ressources. »

Corresp. XV, n° 12.474. (A Talleyrand, 1807.)

« Il est fort important d'avoir beaucoup de souliers... »

Corresp. XV, n° 13.595. (A Murat, 1808.)

« On doit toujours supposer que l'ennemi a manœuvré pendant la nuit pour attaquer à la pointe du jour. »

Corresp. inéd. Arch. de la Guerre.

Ordre du jour. Vienne, 23 brum. an XIV (1805).

LA FÊTE A L'ÉCART

« *Mil neuf cent trente-trois* », 1933.

IL faut avoir vécu de longues années dans des régions désertiques, ou seulement à l'étranger, pour sentir pleinement ce qu'est un lieu tout imprégné de christianisme à la française et de passé national. Sortant de combien? mettons de sept années d'absence, si nos pas nous font entrer à Notre-Dame de Paris, un dimanche, pendant la grand'messe, quel saisissement!

On n'a pas encore franchi le seuil, que déjà un petit trait vous surprend et vous enchante : la vieille dame inconnue qui est entrée avant vous maintient un instant la porte ouverte, pour vous livrer passage. Vieille dame, je baise en esprit le bas de votre robe un peu fripée : la courtoisie, de nos jours, ne mérite pas moins de gratitude. On passe la porte, et on se trouve dans la vie noble. D'abord on est pris par l'odeur de la religion, qui est chaude, faite d'odeurs de cierges, d'encens et de fleurs non assez tôt jetées. Et puis, venant de quitter ces faces impudentes ou veules, ou veules dans l'impudence, qui sont le décor habituel de la rue parisienne en 1933, on est tout de suite frappé, ici, par l'air de modestie répandu sur les visages, cet air qui, au musée du Capitole, distingue si nettement de leurs prédécesseurs les bustes des premiers empereurs chrétiens (la remarque est de Renan, mais il la fait en termes plutôt cruels). On voit très bien comment quelqu'un qui a l'humeur un peu haute peut accéder à une vie morale par seule horreur de la vulgarité. Dans le chœur ondoie une double féerie de formes et de symboles, que je suis avec des yeux presque neufs. Qu'on me permette de la dire ingénument.

Le grand autel disparaît sous un nuage de fumée, semblable à un autel homérique. Devant l'autel, les

théories d'officiants se meuvent selon une pensée profonde, tout un système planétaire de vivants. L'évêque (c'est dimanche de Fête-Dieu) lit le missel, qu'un acolyte soutient de son front, comme ces petits pages sur le corps desquels le chevalier gisant appuie ses pieds, aux tombeaux de la cathédrale d'Avila. Dans le chœur, au bas de la haute élancée de pierre, les enfants de la maîtrise, en surplis : une frange de neige éternelle qui aurait eu la fantaisie de n'être pas à la cime mais au pied des monts. De stalle en stalle, les chanoines chenus, dans les magnificences du grand âge, se transmettent le baiser de paix, ou bien, disant les prières, parfois ils soulèvent leur calotte, comme ferait un écrivain qui, lisant la page d'un maître, tirerait son bonnet à chacune des plus belles phrases. Et moi, ravi par cette fête à l'écart, cette pompe et cette harmonie au milieu de la basse confusion qui nous entoure, cette aristocratie de sentiments et de gestes, ces êtres qui savent encore ce que c'est que fléchir le genou, ces images du respect, de la réserve et de la grâce, je baisse les yeux à la manière des diacres, afin de dissimuler à quel degré la religion me donne de plaisir, et je brûle de faire mon pas dans ce ballet.

Auprès de moi, chez les fidèles groupés dans le déambulatoire, je retrouve cet air de douceur qui m'a frappé en entrant. Je m'étonne de ces gens, et j'aime leurs vertus. Les hommes, destinés visiblement à être vaincus selon le siècle. Les femmes sans fard, c'est-à-dire dans la meilleure condition pour être aimables. Les petits blondins aux traits atténués. Ces visages français — les visages des Foucquet et des Lenain, — cette longue continuité, — cette part humaine qui n'est pas celle que j'aurais choisie si j'avais été libre de choisir, mais maintenant comme choisie, et une avec moi-même. Puissé-je ne pas la renier un jour !

Je regarde les séminaristes qui passent, aux têtes rases, aux épaules tombantes, petits paysans de Dieu.

Je regarde celui qui les conduit, et qui croit qu'au jour du Jugement il devra rendre raison d'eux.

Un homme d'armes du Moyen Age, laid jusqu'à la beauté, habillé en sacristain, promène pour des motifs mystérieux une flamme à la pointe de sa lance, déplaçant des lueurs qui alentour renforcent l'ombre.

Il n'y a pas de guet-apens dans cette ombre.

Je songe aux âmes à qui la confiance en soi ne revient qu'à la nuit tombante.

De quel cœur je donne à la bourse que tend le prêtre! A l'extérieur de tout cela, j'éprouve un plaisir naïf à me dire que, fût-ce par une obole infime, je l'appuie.

Je sens bien qu'il me faut insister sur ce que j'ai dit. Cette vision que j'ai là (n'ai-je pas l'air de découvrir ce que c'est que le culte catholique?), c'est celle d'un homme qui a vécu longtemps dans le magma des peuples sauvages, sans parler de celui des nations civilisées. Il revient, il aborde à une île merveilleuse, qu'un océan affreux assiège de toutes parts. Une île? Louis Bertrand a montré que le vœu de Philippe II, quand il fit transférer, de tous les points de la chrétienté, des reliques à l'Escorial, était de faire de l'Escorial « l'arche de salut au temps de la grande désolation ». Cette grande nef de Notre-Dame, je la vois sous la figure d'une arche de Salut, d'une galère capitane, qui porte le nom de *Fides Catholica*, et pour figure de proue le Crucifix. Aux cris de « Religion! Religion! », l'équipage appareille. Et moi je m'y embarque en succombant aux larmes, cependant qu'un personnage divin, peut-être Dieu lui-même, m'y accueille avec le geste et le visage du chef victorieux dans la *Reddition de Breda*, c'est-à-dire avec cette mansuétude et cette grâce qui sont la contenance même de la supériorité¹. Et cependant qu'un jeune démon (de ceux qui ont fait naître le proverbe arabe : « Un jeune démon est toujours beau »), déguisé en enfant de chœur, selon l'usage constant des démons, me murmure à l'oreille : « La fidélité est une fuite, et pratiquer sans croire est une titillation de l'esprit. »

On nous dit aussi que notre galère n'emporte et ne préserve qu'un catafalque avec un cadavre. Mais quand cela serait? Un cadavre ne me fait pas peur. Tout au contraire, j'aime cette religion dans la mesure où elle s'isole et regrette; j'y engrène chaque fois qu'elle n'engrène pas. Et je l'appelle dans ma nostalgie d'un temps où je ne ferai plus qu'imaginer et me souvenir.

On raconte que lorsqu'on ouvrit, après un siècle, le cercueil de Charles-Quint, où les moines de Yuste

avaient enfermé un peu de thym en brindilles, il en sortit l'odeur délicieuse des montagnes de l'Estremadure. Si c'est un cadavre que nous emportons, comme celui-là, il embaume. Mais il faut aller au bout de l'anecdote. Philippe IV, qui faisait exhumer la dépouille de l'Empereur, ayant contemplé le cadavre, se tourna vers son ministre, don Luis de Haro, et dit simplement : « *Cuerpo honrado, don Luis.* » Et le ministre de répondre, avec le même laconisme : « *Muy honrado, señor.* »

« Corps digne d'honneur, don Luis. » Parole juste, raisonnable, et cependant un peu inattendue et étrange, avec une grandeur un peu mystérieuse. Parole de roi, à coup sûr, et qui pénètre quiconque a soif d'une atmosphère royale. Elle vient à point pour me donner le mot qui exprime mon sentiment devant ce grand corps catholique que je « découvre », comme Philippe IV le corps de son aïeul : j'honore. « Corps digne d'honneur, don Luis. » — « Très digne d'honneur, sire. »

... Mais les voix de la maîtrise s'élèvent, remplissent le vaste édifice. Leur beauté nous donne, un instant, l'idée de ce que cela peut être, que de regretter de mourir. Au moins, que ce soit elles qui nous y aident ! On m'a raconté un trait atroce. Un de mes amis, garçon raffiné, mourait dans un sanatorium. On sait ce que sont les extrémités de l'épuisement, quand les nerfs délabrés se crispent pour un rien. T. S. F. et phonographes éruçtaient dans la maison de souffrance l'ordure sonore que l'homme impose à des mécaniques en soi innocentes. Mon ami, me dit-on, en *pleurait*. En vain sa famille supplia-t-elle qu'on fît taire ces mécaniques durant les quelques jours qui lui restaient à vivre : on répondit qu'on ne pouvait, pour un seul, priver tous les autres malades de leur distraction favorite. Et le misérable agonisa et mourut, supplicié par des moyens imbéciles, et privé par eux de la possession de soi-même en ces heures irréparables². Mais les instruments de ce *crime* peuvent l'être aussi du plus grand bien, et j' imagine quel secours certaines âmes, au moment de leur passage, recevraient de ces chants de l'Église qui viendraient les prendre sur leur lit de douleur, et les emporteraient avec eux pour les déposer sur la rive obscure. J'écrivais jadis dans *Le Songe* : « Peu m'importe de mourir, si c'est mourir dans un ordre que j'approuve. » Mais

on peut approuver un ordre dont on ne fait pas partie. Voix d'argent et de faïence, voix divines qui me percez le cœur, je veux dire voix humaines, qui me traversez le cœur, pour atteindre à des régions encore plus ineffables, soyez mon vol d'Océanides, à l'heure de la dernière angoisse : « Ne crains rien, elle t'aime, cette troupe ailée, venue à tire-d'aile... » Comme le chant du rossignol dans les serres de l'épervier, tel que l'entendit le vieil Ésope, ma voix se mêlera aux vôtres en répétant avec le Prophète : « Nu je suis sorti de ton sein, et nu j'y rentrerai, ô Nature ! »

NOTES

1. La puissance de mansuétude du marquis de Spinola, dans ces *Lanzas*, quand il embrasse son adversaire malheureux. Son sourire vraiment *divin*. Le christianisme même. (Nous disons « christianisme » parce que le héros appartient à cette religion, mais sa mansuétude est aussi bien de n'importe quelle religion analogue.) On imagine que toute cette prise de Breda, qui est une aventure prodigieusement insignifiante en tant qu'elle ressortit au domaine de « l'action », a pour but unique le petit instant où le héros pourra être magnanime : tout converge vers cela, il ne s'est agi que de cela.

Certains hommes ne verront, dans un tort qu'on leur fait, que la possibilité qu'il leur offre, de pouvoir pardonner. Et ils ne prennent qu'avec la pensée de rendre, comme on s'amuse à capturer une mouche, pour se donner, et lui donner, le plaisir de la remettre en liberté. (C'est malgré tout assez imprudent, car elle peut avoir une maladie de cœur.)

Quand j'avais dix et onze ans, j'écrivis deux petits « livres », simple compilation, est-il besoin de le dire ? de Tite-Live et d'autres auteurs latins. L'un était une vie (« en trois carnets », s'il vous plaît) de Scipion l'Africain, et l'autre un recueil de traits d'Auguste. Pourquoi, dans la foule des héros grecs et romains qui hantaient mon imagination, pourquoi ces deux-là de préférence ? Auguste, à cause de la « clémence d'Auguste », et Scipion parce que nous connaissons de lui, dans ce monde romain si réaliste, des traits remarquables de chevalerie avant la lettre. Auguste qui pardonne à son assassin, Scipion qui respecte la jolie captive de Carthagène, c'est vers cela que d'un trait j'avais volé, — cependant que Tibère et Caligula nourrissaient d'autres parties de moi-même.

2. Pour le chrétien croyant, des dispositions dans lesquelles meurt un homme peut dépendre son sort d'outre-tombe. Qu'une musique (?) basse, stupide et vulgaire envahisse un homme à la dernière extrémité, le voici pris, *occupé* tout entier par une exaspération contre laquelle il n'a plus les moyens physiques de réagir ; le voici, à la lettre, *dépossédé de son âme*, incapable de la liberté finale sur laquelle, si le christianisme est dans le vrai, se joue sa vie éternelle. Je ne me lasse pas de l'horreur d'une agonie dans ces conditions. Et d'abord, ce n'est pas de jeu. Je n'avais prévu

que la famille dont il fallût se préserver à cette heure solennelle; je n'avais pas songé aux mécaniques. Je rêvais de la chambre d'hôtel (je vois d'ici le couvre-pieds), dans une lointaine ville de passage, où je ne serais pas descendu sous mon nom. La silencieuse solitude et le dénuement où meurent les bêtes. Et la conscience jusqu'au bout (s'il n'y a pas souffrance physique), pour se sentir bien cesser d'être. Mais cette conscience peut m'être arrachée par la fantaisie d'un porc humain, garçon d'étage ou voisin de chambre, qui me ravit mon âme avant l'heure, qui me tue avant l'heure, et le fait légalement, et avec l'approbation de toute la société.

SUR LA NOBLESSE EN FRANCE

Le Journal des Débats, 1934.

La noblesse est le zéro dans les calculs. A lui seul il ne vaut rien, mais joint à un nombre il en multiplie la valeur.

Un auteur espagnol.

CEUX-LA se trompent, qui écrivent que *Les Célibataires* sont une satire de la noblesse, et se réjouissent de me voir houspiller mes bonshommes, parce qu'ils seraient selon eux des « fins de race », représentatifs de la décadence des vieilles familles françaises. Que mes héros appartiennent à la noblesse, cela peut donner un accent particulier à leurs misères et à leurs manies. Mais le fond de ces manies et de ces misères leur est commun avec la bourgeoisie et même avec le peuple. Dans *La Rose de Sable*, un intérieur de la « bonne bourgeoisie » est vu avec la même loupe avec laquelle j'ai regardé les vieux nobles du boulevard Arago : le vibrionnage des bacilles humains n'est guère différent, de l'une à l'autre de ces cellules sociales.

S'il est un drapeau que les gens mettent dans leur poche, en France, c'est bien celui de la noblesse. Le premier mouvement d'un noble français, aujourd'hui, c'est de protester que la noblesse n'a aucune importance, qu'il fait fi de ces billevesées. « C'est le 4 août à perpétuité », avons-nous écrit. Chevalerie, libéralisme et masochisme. « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Bien. Ou assez bien.

Seulement, deux autres sentiments : gêne d'être différent, peur de se faire détester. Moins bien.

Les gens qui n'ont pas de particule (particule signifiant noblesse, aux yeux de la masse : rien à faire contre

cela) sont convaincus que les gens à *de* passent leur temps à se regarder le *de* comme un nombril. Vivant dans l'idée qu'un noble ne saurait être que méprisant, ils l'attaquent d'abord, afin de lui montrer qu'il ne leur impose pas. « Naturellement, vous allez jeter cette lettre sans la lire. » Et surtout s'ils lui demandent quelque chose. On est vexé de demander quelque chose à un noble; alors on lui donne de la pointe, pour rétablir l'égalité. « Voudriez-vous me dédicacer ce livre? Oh! mon nom n'est pas un nom à courant d'air... » Eh, ma chère demoiselle, qui pensait à cela? Nous en étions à mille lieues.

Aussi y a-t-il tout avantage à n'avoir pas la particule. Tout ce que doit supporter des gens du lieu le héros principal des *Célibataires*, dans le village où il se terre pour mourir, il aurait à le supporter beaucoup moins s'il n'avait pas la particule. Quelqu'un que je connais, noble, a passé une partie de sa vie sous des noms d'emprunt sans particule, et il n'a cessé d'en éprouver le bienfait. Il me disait : « Au restaurant, si je réclame, et qu'on me sache noble, on pense : « Voyez-vous ces gens-là! Ce que ça se croit! », et on ne me satisfait que de mauvaise grâce. Si je réclame et qu'on me croie bourgeois, on pense que c'est à bon droit que je réclame, et on s'exécute. »

Cette curieuse haine de la noblesse s'explique bien dans un pays tel que le nôtre. Abel Bonnard me disait que la clef de tout, en France, c'est l'envie. Quelques traits de cette haine, au hasard? Chaque fois qu'un homme à particule (fût-elle postiche) s'honore en quelque manière, certains journaux impriment son nom, de façon constante, sans particule, comme s'ils voulaient cacher à leurs lecteurs qu'un homme à *de* est capable de quelque chose. Une femme de la noblesse, que je connais, et dans la difficulté, s'est entendu répondre plusieurs fois, par des directeurs d'agences de placement : « Étant donné qui vous êtes, ce sera plus difficile... » Et voulez-vous savoir pourquoi Saint-Simon, vous ne voyez jamais d'articles sur lui dans les revues des penseurs? On le punit pour avoir trop aimé le rang.

On dit encore que les nobles sont bêtes. Et les nobles eux-mêmes le disent, toujours par esprit du 4 août. Or, la bêtise ne m'a jamais paru plus compacte chez les nobles

que dans les autres classes de la société. Mais elle est plus voyante, parce qu'on exige d'eux davantage. Le vicomte des vaudevilles, personne ne remarquerait que c'est un crétin, s'il était Durand.

Il est bien vrai qu'il y a un certain air aristocratique qui vous prend terriblement sur les nerfs. Un certain air cuisse de Jupiter, supérieur et bienveillant, avec la voix pointue ou trop douce, qui désigne d'emblée ces fines têtes pour le panier : c'est un réflexe impérieux qu'on a ; pour le maîtriser il faut se raisonner. Si on n'avait qu'un mot à dire, se raisonnerait-on ? Ce serait sans doute selon l'heure et la journée. En même temps, je n'y puis rien, je suis de ces gens-là. Sans en être. Là-dedans et à côté, comme je suis « là-dedans et à côté » de toute chose. C'est pourquoi je les *sens* assez bien, parfois étant eux, et parfois les regardant de l'extérieur, parfois me complaisant en eux, et parfois les détestant, selon l'heure et la journée.

La société, écrivent-ils, n'a plus qu'à abandonner les nobles déchus de l'espèce de mes « célibataires », et ce serait cela qui ressortirait de mon ouvrage. Erreur ! Bien au contraire, voici à ce propos quelle lettre m'a arrêté et touché. C'était une lettre qui me disait : « Vos héros déchoient et s'abandonnent parce qu'ils ne savent où s'adresser. Vous le dites d'ailleurs explicitement : il y avait sans doute quelque part un organisme social qui eût sauvé M. de Coantré, mais il l'ignorait, et n'eût su où le trouver. Eh bien ! cet organisme existe : c'est le nôtre. » Cette lettre m'était adressée par le bureau de l'*Association d'entr'aide de la noblesse française*, dont le président est M. le duc de Lévis-Mirepoix, le vice-président le comte Olivier Costa de Beauregard, et dont le comité comprend quelques-uns des noms les plus solides de France.

« En France, lit-on dans un des bulletins de l'Association, beaucoup de familles qui ont servi, notamment aux armées, pendant plusieurs générations, se trouvent à l'heure actuelle, sans avoir démérité, dans la gêne, voire dans la pauvreté. Vous devinez les angoisses du gentilhomme ruiné, qui doit quitter le cercle de ses relations, changer de milieu, accepter un genre de travail

auquel ni son âge ni sa manière de vivre ne le préparaient, perdre son indépendance, voir ses enfants se détourner, par la force des choses, d'un ensemble de traditions qui lui tiennent au cœur. Que pouvons-nous actuellement pour le gentilhomme malheureux, qui n'ose confier sa peine et, par fierté, s'enferme dans le silence et l'obscurité? »

Si j'avais pu assister et prendre la parole, comme on me le demandait, à la dernière assemblée annuelle de l'Association de la noblesse, j'aurais dit entre autres choses à ces messieurs : « Rien ne me paraît convenir mieux à la noblesse, qu'une certaine pauvreté, une certaine humiliation temporelle. Je frémis quand je vois des nobles s'enrichir, sachant comment on s'enrichit. « Ne pas être vaincu quand je serai vieux » : c'est une des règles de conduite humaine que se faisait donner, par le vieux bourgeois Renan, le jeune bourgeois Barrès. Pour moi je pense à l'opposé : ne pas mourir riche, la belle fin de vie ! Elle justifie tout ce qu'on fut. Et en même temps il faut être libéral, en étant pauvre. L'économie est une des formes de la lâcheté. Dans l'ancien code de la chevalerie française, il n'y a que trois mots-oriflammes, les trois mots de trois commandements, et l'un de ces trois mots est : largesse. (Sans compter que, chacun de ceux à qui vous donnerez, vous vous ferez de lui un ennemi, et l'art de se faire des ennemis est art de gentilhomme, comme le dit le mot fameux : « *The gentle art*, etc. »).

Dans la plupart des pays d'Europe, la noblesse est groupée en associations, surtout dans les États qui ne lui reconnaissent plus un statut légal. Au milieu d'un monde où la solidarité joue le rôle que l'on sait, la noblesse française paraissait — toujours le 4 août — moins préparée que tout autre clan à se rassembler et à se défendre. Je serais heureux si *Les Célibataires* avaient amené quelques messieurs de Coantré et de Coëtquidan, pour lesquels j'ai une sympathie, une pitié, et même un goût que je souffrirais de voir méconnus, à trouver le chemin d'un groupement qui les aidera à redevenir ce qu'ils sont.

L'ÂME ET SON OMBRE

* L'âme et son ombre.

** L'écrivain et la chose publique.

*** La possession de soi-même.

L'ÂME ET SON OMBRE

Écho de Paris, 1934.

TOUTES les religions et toutes les philosophies sont d'accord, je crois, là-dessus : une épreuve est un don de la destinée à l'homme. Et cependant, quand l'épreuve fond sur nous, d'abord nous reculons en désordre, nos premières défenses sont enfoncées; il y a un premier moment de l'épreuve où il ne fait pas bon voir le héros. Le lendemain de l'émeute du 6 février, saisi à la gorge moins par le présent que par l'avenir, mon premier geste, mon réflexe automatique fut de chercher mon Épictète; je l'ouvris au hasard, comme les croyants d'autrefois ouvraient au hasard l'Évangile, sûrs que la page ouverte leur donnerait une réponse. A vrai dire, si nous étions imprégnés de la philosophie ou de l'Évangile, nous n'aurions pas besoin de ce geste : il révèle une insuffisance. N'importe, c'est chose touchante que ce pouvoir des grandes âmes, et plus touchante encore lorsqu'il nous arrive, consultant Épictète, par exemple, pour savoir ce qu'il aurait fait dans une épreuve analogue à la nôtre, de trouver ceci : « Représente-toi, dans l'épreuve, ce qu'aurait fait Socrate ou Zénon. » Pour nous apporter un peu d'eau fraîche, les grandes âmes font la chaîne du fond de l'éternité.

Un des avantages de l'épreuve (qui d'ailleurs, il faut le reconnaître, arrivée à un certain point de violence nous

soutire cruellement le bien qu'au début elle nous avait fait), c'est de nous permettre une meilleure connaissance de nous-même. Dans une comédie, le détective crie : « Au feu ! » pour que l'héroïne, par un geste instinctif, trahisse l'endroit où elle a caché ce à quoi elle tient le plus, un document recherché par la police. L'épreuve nous montre, et quelquefois à notre surprise, sur quoi nous mettons la main quand la rafale se lève. Nous nous concentrons avec vivacité dans ce qui nous est essentiel ; nous abandonnons tout le reste, pour défendre cela plus fortement. Le bienfait de l'épreuve n'est donc pas seulement de nous forcer à voir clair en nous, mais de nous forcer à nous dépouiller. Et rares sont les circonstances où ces deux actes-là ne sont pas excellents.

Dans l'adversité, qui n'enviera l'homme religieux ? Le monde s'engloutit : il se rend dans son Arche, qu'il sait qui ne sombrera pas. Le christianisme, par exemple, pour qui le vit à fond, simplifie splendidement l'existence ; il ne la complique que si on le vit à demi. Le philosophe lui aussi a son Arche : cette Arche est de comprendre, d'avoir prévu et de ne pas espérer. Et l'artiste ?

Peut-être cet artiste auquel je pense est-il de ceux qui ont fait passer leur vie avant leur art, qui n'ont travaillé que les jours où il pleuvait, ou les jours où ils étaient las enfin de provoquer la vie ; son art s'est faufilé comme il a pu dans les interstices de sa vie, de cette vie qui a été son obsession et ses délices. Et voici que tout à coup, quand les menaces grondent, l'*unum necessarium* vers lequel il se jette, pour le protéger et qui le protège — qui l'eût cru, et l'eût-il cru lui-même ? — c'est son œuvre. Edmond Jaloux nous a dit son émotion en voyant, dans la pièce nue où venait de mourir Proust, auprès du cadavre, la collection des ouvrages du mort : un îlot de terre ferme au milieu du torrent de ce qui passe. L'artiste, sous la tempête, regarde (s'il est homme de plume) ce petit bloc de ses livres, qu'un enfant de douze ans pourrait soutenir avec la paume de sa main. Cela est acquis, cela est dans l'Arche. Et cela, c'est lui-même. Une partie de sa substance s'est écoulée de lui pour ressortir dans ce petit bloc-là : un second lui-même est enfermé dans le petit bloc, comme un farfadet dans une boîte de conte de fées. Là est un bien pour tous et pour toujours, indépendant des hommes et de leurs vicissi-

tudes, et qui les nourrira encore quand les événements d'aujourd'hui se seront résorbés sans trace dans le magma informe du temps. Avec cela, l'artiste sait bien que, quoi qu'il arrive, il a gagné.

Quant à l'avenir, il y renonce à tout s'il le faut, à l'argent, aux biens matériels, à la « surface » sociale, aux honneurs, pourvu qu'il ait un réduit et du pain, la liberté d'esprit nécessaire pour faire son œuvre, et la liberté matérielle de la produire. Il me semble l'entendre dire : « C'est maintenant que j'ai faim de mon œuvre ! C'est maintenant que j'ai faim de moi-même ! J'ai besoin de mon travail comme on a besoin de manger. Jusqu'hier je ne savais pas cela, j'en aurais ri. Maintenant, je le sais. Laissez-moi me reposer dans ma création ; en elle, et en elle seule, je me délivre des contrariétés du monde et des miennes propres ; c'est elle qui m'exorcise de mes démons et des vôtres. Laissez-moi faire une belle œuvre, et que moi seul je puisse faire, par laquelle je vous servirai mieux qu'en me perdant dans vos agitations. S'il est vrai que toute vie doive se justifier (je n'en crois rien, mais vous le croyez sans doute), laissez-moi me consacrer à ce qui me justifie ici-bas. »

Je vois bien le danger — dirai-je la tentation ? — de cette attitude si légitime. Il serait que l'artiste se détachât, et, dans une grandiose indifférence, ne prît de l'univers que ce qui en peut servir son œuvre. « Je vous donne cette *joy for ever*. Avec cela nous sommes quittes. » O âme, voici qu'une fois encore il se faut partager, quand il serait si doux de pouvoir n'être qu'en un lieu seul ! Il faut encore se prêter aux autres, et se mêler à des mouvements où vous n'êtes pas nécessaire, plus que vous n'y faites votre fruit, et le faire pour prendre votre part des ennuyances de vos semblables, lesquels pourtant ne le sont pas. Ame de l'artiste, pareille à celle du philosophe et à celle du chrétien, en ce que votre réaction est celle de l'éternel, laissez donc à la terre cette ombre que vous y portez, tandis que votre réalité monte à une distance d'où les factions ennemies ne vous apparaissent plus que comme un seul et uniforme attroupement, où les clameurs opposées ne vous parviennent plus que comme une seule et même clameur, où les frontières des tribus ne sont plus distinctes. Laissez-leur cette ombre, qu'ils la puissent croire à eux, qu'ils la puissent piétiner,

qu'ils la puissent tenir pour solidaire des objets infimes que distraitement elle épouse, et élevez-vous, affamée de profondeur, de plénitude et de lumière, en un lieu où les fantômes de la terre ne nous gouverneront plus.

L'ÉCRIVAIN ET LA CHOSE PUBLIQUE

Allocution prononcée le 15 mai 1934
au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne
au cours d'une soirée consacrée à l'œuvre de l'auteur.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je voudrais vous prévenir contre une tendance qu'a le public à faire sourdement pression sur un écrivain pour qu'il se tienne bien tranquille dans ce qu'en style de théâtre on appelle un emploi. L'esprit démagogique conduit maint littérateur à se prêter à ce jeu. Ils sont trop heureux que le public leur donne des indications. Ils les suivent, que dis-je, ils s'y précipitent; on dirait ces petits poulets qui courent à droite, puis à gauche, puis à droite, selon que la fermière leur jette le grain à droite ou à gauche. De leur ressemblance avec les petits poulets, ces littérateurs sont félicités. Il est courant d'entendre louer tel d'entre eux pour avoir pris le vent, et publié, au moment précis qu'il fallait, le livre qu'on attendait de lui. Lorsqu'un littérateur se laisse diriger par le public, il est trop naturel que le public l'en récompense. Il arrive qu'il l'en récompense en lui donnant le titre de chef.

C'est tout juste le contraire qui se passe avec un écrivain digne de ce nom.

On reconnaît un écrivain digne de ce nom à ce qu'il y a une part essentielle de lui-même qui frappe en lui pour qu'il la tire au jour. Cette part essentielle a un droit absolu de naître à l'expression, ce qui comporte *ipso facto* un droit absolu de priorité sur tout ce qu'il pourrait exprimer d'autre qu'elle : je l'appellerai aussi sa part nécessaire, étant nécessaire pour lui de l'expri-

mer. Tant qu'un écrivain n'a pas exprimé en entier sa part nécessaire, ce qu'il peut avoir fait à trente ans, comme il peut ne l'avoir pas encore fait au seuil de la vieillesse, il doit tout subordonner à cette expression, et au besoin tout lui sacrifier. Il ne doit pas souffrir que les événements ni les hommes l'en distraient, ou il ne doit le souffrir que dans une mesure très courte; les heures de cet homme sont comptées. Comme Jeanne d'Arc, il n'entend ses voix que « dans les bois », c'est-à-dire dans sa solitude intérieure. A tout ce qui tenterait de lui prendre de sa substance au profit de ce qui n'est pas sa part nécessaire, il a le devoir de répondre : « J'ai mieux à faire ! D'autres que moi peuvent faire, aussi bien que je le ferais, ce que vous me demandez là. Laissez-moi donc me concentrer dans ce qui m'est propre. Laissez-moi donc à cela qui ne peut être fait que par moi seul¹. »

Non seulement un écrivain digne de ce nom doit avant tout exprimer sa part nécessaire, mais il doit le faire comme il lui plaît. Le peintre Filippo Lippi, travaillant chez les Médicis, on devait l'enfermer, tant il aimait la vie; mais il s'échappait par la fenêtre. A la fin, Côme dit : « Qu'on lui laisse la porte ouverte. Les hommes de talent sont des essences célestes. Il ne faut en rien les contraindre. » L'écrivain digne de ce nom ne doit pas être contraint. Il doit, dans son art, ne faire que ce qui lui est agréable, et le faire, toutes affaires cessantes, au moment même que cela lui est agréable : ce qu'il ferait dans d'autres conditions serait mal fait. Et sans doute, agissant ainsi, il risque de décevoir ou de déconcerter. Mais quoi ! Si un écrivain qui déconcerte pour le plaisir est un sot, un écrivain digne de ce nom, qui déconcerte, a grande chance d'être simplement un écrivain loyal avec lui-même.

Qu'un écrivain soit loyal avec lui-même, cela suffit; du même coup il l'est avec le public. Cette loyauté avec soi-même, c'est la plus grande marque de respect qu'un écrivain puisse donner au public; et il la donne sans le faire exprès, ce qui est encore mieux. En quoi consiste, pour un écrivain, la loyauté avec soi-même ? Elle consiste, par exemple, à ne pas prendre parti dans des questions qu'il n'a pas étudiées, qu'il a laissées de côté soit pour quelque raison de hasard, soit pour la raison excellente

qu'elles n'intéressaient pas sa part essentielle; à ne pas se donner le ton de l'assurance dans des choses dont il n'est pas assuré; à ne pas se faire le guide d'autres êtres sur des chemins qu'il ne connaît pas assez bien, ou vers des objets dont la valeur lui reste voilée. Et quels sont, en contrepartie, les devoirs du public à l'égard de l'écrivain? Les devoirs du public à l'égard de l'écrivain sont de reconnaître à l'écrivain le droit à l'ignorance sur les sujets qui ne touchent pas à sa part essentielle; de ne pas le forcer à demeurer, dans ses livres, conforme à ce qu'il fut, s'il ne lui est plus conforme en réalité, c'est-à-dire à être un homme-mensonge; de ne pas croire qu'il est devenu impuissant parce qu'il se recueille, ou parce qu'il jouit de la vie au lieu d'écrire, ni qu'il cherche à désobliger parce qu'il surprend; de lui laisser la liberté de se taire lorsqu'il ne sait pas, et quelquefois aussi lorsqu'il sait. En un mot, de lui permettre de suivre ses voies particulières, qui sont les seules à lui être bonnes. En un mot plus court encore : de lui faire confiance.

Si le public agit ainsi avec l'écrivain, et si l'écrivain est digne que le public agisse ainsi avec lui, le public verra se faire ceci, qui est chose précieuse, et rare, infiniment plus rare que vous ne le pensez : un écrivain qui reste naturel.

Tout ce que je vous ai dit là vaut pour un temps normal, ou à peu près normal. Mais en un temps où la patrie est en danger, du fait de l'extérieur, ou du fait de l'intérieur? En ce temps-là, l'écrivain de qui la part essentielle est étrangère à la politique, et qui se blottit dans cette part essentielle, et s'y confine, se prépare du remords. Le jour où la crise se dénoue, ce qu'il aimait a été perdu sans lui, ou sauvé sans lui; il va profiter d'un ordre que d'autres lui ont obtenu par leur peine, leur sang, leur vie peut-être, ou pâtir d'un ordre que la petite force qu'il constitue, si elle s'était jointe à d'autres petites forces, aurait peut-être brisé. En s'abstenant il a trahi non seulement ses compatriotes, mais aussi, en quelque mesure, son œuvre, au nom de laquelle il les trahissait; car l'autorité d'un écrivain, que cela soit juste ou non, sera toujours dans un certain rapport avec l'autorité qu'a son pays dans le monde. Tout cela ne vaut rien pour la paix de sa conscience. Il aurait dû col-

laborer. Entendons-nous : collaborer comme un homme qui met le sac au dos quand le tocsin sonne, mais sait que sa destinée est ailleurs, à la charrue ou à l'usine, et qu'il la reprendra la paix faite. Et c'est au public surtout qu'il faut rappeler ce caractère provisoire du service national ou social de l'écrivain, lorsqu'il s'agit d'un écrivain dont la part essentielle n'est pas là. Que le public se souvienne qu'un grand écrivain sert sa patrie par son œuvre, plus et bien plus que par l'action à laquelle il peut se mêler², et que ce n'est pas un calcul raisonnable que demander à un homme de travailler dans les sables mouvants, quand il n'y a qu'à le laisser faire, et il travaillera dans l'airain³. Le public est également invité à prendre un aperçu du tissu de sottises qu'est la vie politique de la plupart des grands écrivains, et à se rendre compte ainsi que c'est en lui épargnant le plus possible sa présence au créneau, que l'écrivain servira le mieux sa patrie.

Étant entendu, avec tout cela, que c'est poser mal la question, que dire : un écrivain doit-il intervenir dans la chose publique ? Car il peut arriver que cette intervention fasse partie de sa part essentielle. Et c'est cette part essentielle que nous défendons.

Lorsque je vous parle de ce parti à prendre par l'écrivain, de se concentrer dans son œuvre, je vous montre une idée dont je suis plein. Mais cela ne prouve pas qu'elle soit juste. Toutefois, quand je me tromperais, ce parti-là est celui qui donne le plus à la modestie et à la modération. Il préserve l'écrivain de cette griserie vulgaire à laquelle sont portés les hommes qui se croient représentatifs de quelque chose.

Un auteur que je connais bien écrivait dans un de ses livres, paru en 1929 : « Pour se féliciter que votre pensée fasse écho, il faut être doué ou d'une foi bien solide en elle, ou de la plus triste vanité. Laissez-moi vous dire, tout bas, que ceux qui se réjouissent, pour une raison ou l'autre, d'exercer une influence, me donnent lieu de craindre qu'ils ne soient par quelque côté de petits esprits. Il me suffit de prendre un peu de hauteur, bien peu, pour voir mon rôle et mon apport réduits à des proportions autrement plus modestes que celles que vous leur prêtez, — mon apport et le nôtre, à nous tous écrivains. Ni moi, ni ce que je crois, nous ne valons

d'être pris si à cœur, ni tellement à la lettre*. » Les jeunes gens, qui sont comme les femmes, qui veulent toujours un maître, c'est-à-dire quelqu'un qu'ils puissent tenir en lisières, ne furent pas contents de ces paroles. Mais il y eut des hommes pour penser qu'après tout ces paroles-là n'étaient, sur le plan intellectuel, que celles prononcées par Pascal sur le plan des affections du cœur : « Je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi vous satisfaire. » Eh bien ! aujourd'hui encore, je répéterais ces paroles. Je ne vois jamais quelqu'un venir me demander conseil sans concevoir un brusque doute sur moi-même, une horreur de l'égarer, un besoin de lui dire : « Je n'ai pas ce que vous cherchez », et tout ce qui peut le décourager de moi. Car c'est déjà une forte affaire que se gouverner soi-même, si bonne connaissance qu'on ait de soi, et déjà le hasard y a une grande part. Que sera-ce que gouverner les autres, auxquels neuf fois sur dix on n'entend rien ? Il y faut beaucoup d'inconscience, et sans doute c'est l'inconscience qui mène le monde, mais on peut être enclin à n'y vouloir pas succomber.

Quand nous étions jeunes, nous disions : « Je ferai cela plus tard. » Un jour vient où nous voyons que nous ne le ferons pas, non pas du tout que rien nous en empêche, mais parce que nous avons trouvé nos biens, et les avons trouvés avec trop de peine pour hasarder de nous gaspiller en poursuivant d'autres objets, que peut-être nous n'atteindrons pas, ou qui peut-être nous décevront une fois atteints. Et ainsi, dans l'espace comme dans le temps, l'univers nous apparaît couvert de vastes zones d'ombre, les *terra incognita* de tout ce que nous n'aurons pas connu, et de tout ce que nous n'aurons pas compris. Nous pressentons que ces zones d'ombre seront à peu près les mêmes le jour où la mort nous prendra. Un de mes arrière-grands-pères, qui joua un rôle politique au siècle dernier, de qui la vie fut remplie par une activité intellectuelle et publique, qui fut écrivain, avocat, membre de l'Assemblée législative, chef d'un parti politique, fondateur et directeur d'un quotidien de Paris, ne trouva sur son lit de mort à dire que ces mots : « Il y a eu bien des lacunes dans ma vie. » Je

* *La Petite Infante de Castille.*

donnerais la plupart des mots historiques de la dernière heure, pour celui-là. Moi aussi, je ne sais comment j'ai pu vivre depuis si longtemps déjà, et connaître si peu de choses. Le mot de mon grand-père nous convient à tous. Il n'est pas triste à proprement parler, car ce qui est lucide ne peut pas être tout à fait triste, mais enfin il ne témoigne pas de ce vif sentiment de sa propre importance, indispensable à un écrivain qui veut faire figure de chef intellectuel. Celui qui le prononce ne sera pas tenté de diriger ses semblables. Il se rappellerait trop la parole de l'Écriture : « *Nox nocti indicat scientiam.* La nuit enseigne à la nuit. »

Et cela n'est pas tout. Ajoutez-y encore que les voies d'un écrivain ne valent que pour lui seul. Il en est ainsi déjà pour la plupart des hommes. Mais que sera-ce quand il s'agit d'un artiste, c'est-à-dire d'un homme exceptionnel par nature ! Son expérience lui est strictement particulière. Elle ne peut convenir à personne.

Vous me direz peut-être qu'au début j'ai fait très grande l'œuvre d'art, en montrant les sacrifices qu'elle exige de l'artiste, et qu'à présent je la fais petite, puisque je lui dénie ce droit de conduire que tant d'hommes lui prêtent. Mais une œuvre d'art peut être grande, et dénuée de toute valeur d'enseignement, fors l'enseignement que certains lui prêtent, en se montant un peu le collet. La mythologie des Anciens avait raison. Les héros, les grands écrivains, les grands artistes, quand ils meurent, deviennent bien des constellations. Ces étoiles, ce sont leurs œuvres, c'est-à-dire que ce sont eux-mêmes, puisqu'ils ont fait passer leur substance dans leurs œuvres. Mais ces sortes d'étoiles-là ne sont pas l'étoile des rois mages : elles ne guident vers rien devant quoi l'on doive s'agenouiller. Les œuvres des écrivains n'ont pas été faites à notre intention et par amour pour nous, plus que le fruit sur l'arbre ne mûrit à notre intention et par amour pour nous, plus que l'univers n'a été créé à notre intention et par amour pour nous. Les œuvres des écrivains ont été faites par le besoin organique qu'ont les écrivains de s'exprimer. Ne soyons pas dupes des fumées que nous nous formons à leur propos ; ne leur demandons pas ce qu'elles n'ont pas à nous donner. Mais honorons-les de la seule façon dont il faille honorer les idées, les œuvres, les êtres, et qui aussi

nous honore nous-mêmes : honorons-les dans ce qu'elles sont, et non dans ce qu'elles ne sont pas. Voir clair, et puis s'apercevoir que ça ne fait pas mal...

Voilà, Mesdames et Messieurs, des choses qu'il m'a été agréable de vous dire dans cette occasion-ci. Vous vous êtes réunis, apparemment, pour prendre une sorte de vue d'ensemble d'un écrivain. Cet écrivain vous a donné la proportion de ce que méritent et de ce que ne méritent pas les œuvres des écrivains, et la sienne. Les choses que je vous ai dites ne demandaient pas à être dites en haussant le ton : elles ne cherchaient pas à soulever, mais à éclairer. Elles ne demandent pas davantage à être reçues par un applaudissement, mais bien à être entendues encore, au-delà de ce que j'en ai dit. Je vous remercie de m'avoir permis, parlant à une assemblée, de ne pas flatter son désir secret, que je connaissais, et que j'ai négligé; de ne m'être pas adressé à ses sentiments, mais à son intelligence; et enfin, pour le dire en bref, de ne pas lui avoir parlé autrement que comme si je m'étais parlé à moi-même.

LA POSSESSION DE SOI-MÊME

Conférence faite le 8 mars 1935 à la Société des Conférences.

Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous agitez pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire.

LUC, X, 41-42.

La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir être à soy.

MONTAIGNE. *Essais*,
lib. I, cap. xxxviii.

Si le monde entier se renversait, ce serait sans raison qu'on s'en troublerait. Et l'âme recevrait de ce trouble plutôt du mal que du bien.

SAINT JEAN DE LA CROIX.
Montée, lib. III, cap. v.

MESDAMES, MESSIEURS,

I. — A Paris, devant mon domicile, il y a une librairie. Sur les six heures du soir elle est envahie, non seulement en temps d'événements exceptionnels, mais en tout temps, par des personnes aux visages avides. Le trésor que convoitent ces personnes, c'est la sixième édition d'un journal du soir. Il ne s'agit pas de la quatrième; elle est là; ils la méprisent. Il n'y a que la sixième qui vaille quelque chose. Mais elle n'est pas arrivée. Alors les gens s'assoient dans le magasin, certains attendent devant la porte, d'autres s'en vont, puis reviennent après un instant, et demandent avec un air égaré : « Elle n'est pas encore là? » Enfin apparaît le cycliste; il est entouré, assailli. Les gens s'en vont, retranchés de tout, faisant des arrêts sur le trottoir, la tête enfoncée dans leur feuille, comme celle d'un cheval dans sa musette. Mais qu'en dirait le cheval?

Je m'excuse de commencer ma causerie, de but en blanc, par deux incidentes. Ce sont deux remarques que me font faire ces gens à journaux. Voici la première. Quand je vois un jeune garçon, ou une jeune fille, un journal entre les mains, j'ai un mouvement d'horreur. Jusqu'à ma seizième année accomplie, je le dis avec précision, il me fut interdit par mes parents de lire le journal. Qu'une pareille défense soit impossible aujourd'hui, voilà qui rend plus difficile toute éducation.

La seconde remarque, elle, est consolante. Mes confrères en écritures, et moi avec eux, nous avons toujours tendance à nous croire incompris et persécutés. Eh bien, quand on voit ce que lit un peuple, et que ce même public permet cependant de vivre de leur plume à des auteurs qui écrivent sans se soucier le moins du monde de lui complaire, et même de façon si évidemment peu faite pour lui, on trouve qu'il y a là une sorte de miracle, et qu'un auteur qui à la fois se respecte, et vit de sa plume, ne devrait jamais se plaindre, mais se dire au contraire qu'il profite d'un bienheureux malentendu; c'est ce malentendu que j'appelais miracle.

Encore une fois je m'excuse de ces digressions, et j'entre dans mon sujet.

Ces gens qui pâturent dans leur *sixième* sont en majorité du petit peuple, pour qui « c'est vrai, puisque c'est imprimé ». Ne passons pas trop vite. Ce petit peuple est plein d'êtres qui méritent d'être estimés, aimés, et tendrement aimés. J'allais dire : hélas ! Car il serait plus facile de se conduire, s'il y avait des races, des classes, des sectes, qu'on pouvait négliger en bloc, ou ne considérer que dans leur puissance de nombre. Mais je ne crois pas qu'il y en ait.

Mêlés à ce petit peuple, on trouve aussi des gens qui devraient pourtant savoir comment un journal est fait. Chacun de nous, sans être homme public, a pu constater qu'un fait qui le concerne, ou dont il a été le témoin, rapporté dans un journal, l'est presque toujours sous une forme inexacte, et parfois violemment contraire à la réalité. Que sera-ce s'il s'agit d'hommes publics ! On m'a cité des interviews de personnages très importants, parues dans un journal important lui aussi, et imaginaires d'un bout à l'autre : l'interview n'avait pas été prise. Il m'est arrivé de lire dans un journal une interview de moi sur deux colonnes : j'appris que j'avais invité à déjeuner le signataire, que nous avions passé tous deux l'après-midi à la campagne, où maints incidents m'étaient arrivés, qu'on rapportait, tous de nature à me rendre ridicule. La vérité était que j'avais reçu ce journaliste, pendant dix minutes, chez mon éditeur : c'était là notre unique rencontre. Rien dans cette interview n'avertissait le lecteur, fût-ce à demi-mot, que l'interview était fantaisiste. Et le journal n'était pas un journal humoristique, ni une feuille de chou, mais un des journaux les plus lus et les plus appréciés de France.

Le moyen le plus puissant et le plus répandu qu'ait de nos jours le monde des choses inférieures pour menacer l'homme de la rue dans sa possession de soi-même, la presse, le fait donc vivre dans un univers de fictions. Plus encore qu'aux siècles passés, l'imposture est son élément. Qu'on ne juge pas que j'ai donné ici une part trop grande à la presse. N'importe quelle insanité sociale, entre autres la guerre, la faire accepter est l'affaire d'une campagne de presse de six semaines. Notre condition, notre vie, les vies de ceux qui nous sont chers, sont à la merci des directeurs de journaux, et des journalistes.

L'actualité entre en nous d'une autre manière, par l'information orale.

Je demandais un jour à M. Doumergue : « Combien y a-t-il d'hommes, dans toute la France, qui connaissent la *réalité* de la situation ? Deux mille ? » Il me répondit : « Pas même. »

Supposons néanmoins que notre information nous vienne par un de ces « moins de deux mille ». L'informateur voit la réalité, ou plutôt ne voit que son apparence : première perte de réalité, par rapport à nous. Il a sur elle une opinion, qui après tout n'est qu'une opinion : seconde perte de réalité. Nous prenons cette opinion, que nous arrangeons à notre manière, et qui au surplus, en cet état, n'est encore qu'une opinion : troisième et quatrième pertes de réalité. Si l'on veut bien admettre que la plupart des informations que nous recueillons dans le monde ne nous viennent pas de première, mais de seconde ou de troisième main, et qu'en cours de route elles se sont vidées à chaque relais d'un peu de vérité, on appréciera ce qu'il reste de la précieuse substance dans l'opinion qu'à la fin nous faisons nôtre. Encore ai-je négligé l'hypothèse où l'homme informé nous aurait fait quelque conte. Sans parler de l'hypothèse où l'homme « informé » ne le serait pas.

Reconnaissons-le : nous vivons parmi des fantômes. Nous parlons, nous agissons, nous nous échauffons à propos de choses dont nous ne savons rien. Nous recevons sur nous et nous mêlons à nos remuements les ombres portées par des objets qui nous sont invisibles, dont nous n'avons aucune idée. Pareils à cet avion sans pilote, qui devait être dirigé à distance au moyen d'ondes, si nous entrons dans la vie de la cité, nous sommes menés par des forces que nous ne soupçonnons pas ; et c'est à faire le jeu de l'adversaire qu'il nous arrive — combien de fois ! — d'user notre énergie, quand ce n'est pas notre substance. On plaisante le café du Commerce, les parlotes et les passions des hommes qui ne savent pas. Mais le café du Commerce est à tous les échelons. Nos congrès, nos « conseils », nos « mouvements », nos « États Généraux », c'est le café du Commerce, avec les lunettes d'écaille en plus, je veux dire prétention et jargon. Relisez un journal vieux de six mois seulement, et cherchez, parmi les actes des hommes dont le compte

rendu est là, ceux qui ont servi vraiment à quelque chose. Vous verrez que des trois quarts de tout cela il reste ce qui reste d'une danse de mouches dans un rayon de soleil. Vous faites la moue : « Cela n'est pas neuf. » Oui, mais le sait-on ?

Il est une autre raison pour que notre perception des événements contemporains soit fausse : ils sont trop près de nous. Il n'y a pas que d'être à être, que l'éloignement rapproche. Il n'y a pas que nos informateurs qui soient des illusionnistes, il y a la vie elle-même. C'est l'avenir qui saura ce que nous sommes. Une femme que j'aime, c'est quand notre liaison sera finie, quand nous serons désintéressés l'un et l'autre, que je saurai comment elle m'aimait ; si elle me cachait quelque chose, elle me l'avouera en souriant. Notre père, notre mère, l'affection, le respect, la présence continue nous masquent ce qu'ils sont. Ils meurent. Alors le monde nous dit : « Votre père, qui était comme ci... Votre mère, qui était comme ça... » Quoi ! mon père, ma mère avaient-ils donc ces qualités et ces défauts ? Je ne m'en étais jamais douté. Je compare la vie à un prestidigitateur. D'abord elle nous fait voir une apparence. Ensuite elle explique son tour, et nous met devant la réalité.

De là qu'on ne peut pas prêter beaucoup d'attention aux livres, aux articles, voire aux *manifestes* qui prononcent que nous sommes dans « un nouveau Moyen Age », ou « au seuil d'un ordre nouveau », ou au « crépuscule de l'ère moderne ». Nous avons déjà le mot célèbre : « Nous autres chevaliers du Moyen Age. » Nous avons à présent : « Nous autres hommes du nouveau Moyen Age. » L'esprit de clocher, appliqué dans le temps, nous fait croire que nos petites affaires étonneront la postérité. Les meilleures têtes d'aujourd'hui ne mettent pas en doute qu'une nouvelle guerre serait « la fin de l'Europe » ; ainsi annonçait-on la fin du monde pour l'an mille. Des régimes datent de l'an I leur avènement : leur patrie n'existe qu'à partir d'eux. L'Être infini est convié à participer au plébiscite de la Sarre. Le genre « province » est décidément bien difficile à faire passer.

La vérité est qu'un homme éloigné des affaires ne sait rien de ces questions. Les événements qui l'entourent lui sont aussi incompréhensibles que les événements des

premiers siècles de l'ère. Et la seule attitude honnête, devant eux, serait la suspension de jugement. Honnête? Bien mieux qu'honnête. Il y a plus d'esprit à négliger mainte question, qu'à la résoudre. Rien, non pas même un jugement juste, n'est plus intelligent qu'une suspension de jugement. Celui qui dit : « Je ne sais pas », emploie à la fois son intelligence, par laquelle il a connu qu'il ne savait pas (ce qui s'appelle *savoir*), sa conscience, par laquelle il décide que, ne sachant pas, il ne jouera pas le personnage de celui qui sait (qui serait charlatanisme, au sens propre du mot), et enfin son courage, en s'exposant à ce qu'une telle réserve le fasse traiter de lâche par les sectaires, d'ignorant par les doctes, et, par les frivoles, d'idiot. Sûrement, le monde étant ce qu'il est, l'attitude qui fait contre elle cette coalition a chance d'être bonne⁴.

Il y a des gens qui se font passer à tabac pour une opinion, et méprisent au nom de l'idéal celui qui contemplant ce spectacle en buvant un café-crème. Mais l'opinion pour laquelle ils se faisaient passer à tabac, ils l'avaient sans rien connaître de la question, et sans y rien comprendre, de sorte qu'ils ont eu les dents cassées pour quelque chose qui n'était pas réellement, c'est-à-dire pour une erreur. Tandis que celui qui buvait un café-crème, s'il trouvait cela bon, nul ne peut le convaincre d'erreur : l'univers entier, se liguant, ne pourrait pas faire qu'en trouvant cela bon il ait été dans l'erreur. De ces deux individus, malgré une certaine apparence, c'est l'amateur de café-crème qui a le mieux mérité le nom d'homme; c'est l'infâme matérialiste qui s'est conduit selon l'esprit.

Dans des occasions très diverses, il nous arrive d'entendre répéter ces mots, devenus une sorte de formule clichée : « Faites n'importe quoi, mais faites quelque chose. » Voilà une parole indéfendable. Si le Catoblepas de Flaubert, qui était tellement bête qu'il dévorait ses propres pieds sans s'en apercevoir, si le Catoblepas pouvait parler, il dirait cela : « Faites n'importe quoi, mais faites quelque chose. » Cet impératif de l'action pour l'action, qui a produit des milliards d'actes insanes ou vicieux, sans parler des actes inutiles, qui a coûté des milliards de vies humaines, a néanmoins force de règle pour nombre de gens, qui croient que l'activité en soi

est un bien. Il est vrai qu'elle leur donne l'illusion d'être, et, comme ils ne sont pas, on comprend qu'ils en soient caressés. Il ne faut pas faire « n'importe quoi », mais faire des actes qui aient un sens selon la raison ou selon la morale, et si les circonstances sont telles que cela ne se puisse (et cela arrive), il faut ne rien faire. L'inertie est une vertu, en regard d'actes vains, comme l'apathie est une vertu, en regard de passions sottes. Et enfin, n'oublions pas que l'abstention elle aussi est un acte, et qui engage aussi fortement et aussi dangereusement, sinon plus dangereusement, qu'engagent tous les actes.

Je me souviens, de cette parole qu'Homère prête au père Zeus dans *L'Odyssée* : « Toujours les hommes nous accusent, nous les dieux, alors que bien souvent ce sont eux qui vont chercher la souffrance en dehors de leur destin. » Combien d'êtres, faute de se fortifier dans une intelligente indifférence, vont chercher le malheur en dehors de leur destin ! Combien d'hommes vivent aussi fermés à ce qu'il y a dans l'âme de leur femme et de leurs enfants, qu'à ce qui se passe dans la caboche de leur chien, et se montent la tête, et se la tournent, sur des problèmes qui sont hors de portée de leur intelligence et hors du pouvoir de leur volonté ! C'est déjà beaucoup, cependant, que nous nous réformions nous-mêmes ; c'est déjà beaucoup que faire du bien à ceux que nous aimons ; c'est déjà beaucoup que rendre justice autour de nous : il y a là de quoi occuper une vie. L'étranger, paraît-il, reproche aux jeunes gens de chez nous de ne s'occuper que de leurs petites amies : il vaut infiniment mieux s'occuper en connaissance de cause des réalités humaines qu'on rencontre dans sa vie privée, réalités tangibles, dignes le plus souvent de secours et d'amour, et sur lesquelles on peut agir à coup sûr, que des sublimes fariboles pour lesquelles nous voyons aujourd'hui quelques jeunesses d'Europe si curieusement enflammées. Il vaut mieux se tuer à la peine, pour rendre heureuse sa femme, et honnêtes ses enfants, que se faire tuer pour quelque mythe absurde, construit de toutes pièces par la malice d'un ambitieux ou la rêverie d'un exalté. En vérité, quand je vois les humains si sensibles aux mythes, je songe aux petits enfants dans les squares. Sur le banc, la mère ou la bonne est un véritable moulin à mythes : « Tu vas être puni ! — Tu vas prendre

froid! — Tu vas voir ce que le garde va dire! — Attends un peu, je vais te faire prendre par un chômeur! — Tu veux donc faire pleurer maman? » Mais les petits enfants, à trois pas d'elle, et n'en perdant pas une goutte, continuent de jouer comme s'ils n'entendaient pas, car ils savent bien que tout cela n'est pas sérieux, qu'ils ne seront pas punis, qu'ils ne prendront pas froid, que le garde ni les chômeurs ne leur feront du mal, et que maman ne pleurera pas à cause d'eux, mais à cause de papa. Nous aussi, sous le moulin à mythes, nous devrions, une fois de plus, nous rendre semblables aux petits enfants : laisser dire, et le tenir pour rien.

II. — « Mais, dites-vous, que je voie clair ou non dans les événements contemporains, ils sont là, qui me pressent. Il y a un minimum d'action — juger, choisir — auquel je ne peux ni ne veux me dérober : il est identique à la vie. Bon gré mal gré, les événements pèsent sur moi. Comment réagir? Comment ne fléchir pas à droite et à gauche, comme un jet d'eau que le vent bouscule? Enfin comment me posséder, comment garder ma *maestria*? » (Car, je le signale en passant, la possession de soi-même s'exprime en italien par le mot *maestria*, ce qui est assez intéressant.)

« Dans le Champ de Mars, dit Lucrèce, les cavaliers voltigent autour des armées. Et pourtant il est un endroit, en haut des monts, d'où ils semblent au repos, d'où l'on n'aperçoit qu'une tache éclatante immobile dans la plaine. » Cette équivalence qu'on voit se faire, quand on prend ses hauteurs, d'objets différents et qui de près semblaient s'opposer, Goethe l'a vue lui aussi. Parlant des hommes de la Révolution française, il dit : « Ils croient combattre pour les droits de la liberté. En réalité, ce sont esclaves contre esclaves⁵. » Et Barrès, à la fin de sa vie, le reconnaissait à son tour, quoique en termes plus voilés : « Je n'ai plus aucune passion partisane; les hommes m'apparaissent parfois comme par trop ressemblants, et je me surprends à ne plus les haïr, non plus qu'à les aimer beaucoup. » Partout des hommes disputent, et d'aventure jusqu'à la violence, non seulement qui de part et d'autre ont en gros les mêmes vertus, mais qui les uns et les autres ont également raison : un fond d'eau dans une cuve, selon que vous penchez la

cuve, l'eau va à droite ou à gauche, mais c'est toujours la même eau. Aussi, quand je vois ces masses qui suivent, parce qu'elles sont sans intelligence, et qu'elles cherchent à échapper à elles-mêmes, et ces hommes qui mènent, parce qu'il y a encore des gens — *misereor super duces*⁶ — qui croient que le pouvoir est un bien, je vois cela, et je le considère, car le nombre est considérable, mais je ne le respecte pas; je puis même en avoir peur, car les enthousiastes sont effrayants, mais je ne le respecte pas.

Je regrette de devoir dire que ce que je vois, quand je me fais expliquer le monde présent de l'action, ne m'apprend rien sur l'homme que je ne connaisse, et qui normalement ne doit être connu d'une personne de mon âge, ayant un peu vécu, lu et réfléchi; l'idée que j'avais de l'homme est confirmée à satiété, rien de plus. Ouvrir seulement sur cela ma fenêtre, je vois mieux ce que je risque d'y perdre que ce que j'ai à y gagner. Il y a là un ordre de connaissance qui m'est inutile. Pour m'instruire sur mon semblable, et pour agir sur lui, j'ai les êtres qui vivent à ma portée. Pour me relier à l'humain, ma vie privée me suffit. Le désintéressement est tenu pour vertu. Et « désintéressement » veut dire, selon le dictionnaire : le fait de n'être pas intéressé dans... Mais cela veut dire aussi, selon moi : le fait de ne pas s'intéresser à... Qui est même vertu.

Mon Dieu, que d'énergie dépensée en pure perte! J'en suis venu à penser que ce problème de l'énergie inutile est un des plus étonnants de l'univers, bien que personne ne paraisse y prendre garde. Ne nous moquons pas des joueurs de ballon. Quelle différence y a-t-il entre l'activité des joueurs de ballon, qui parfois prêtent à sourire par leur âpreté dans un objet puéril, et l'activité de tant de ces hommes qui font figure dans la société? C'est la même agitation à vide. Tout ce qu'on en peut dire de plus favorable est que les uns et les autres occupent le temps, chacun selon ses goûts. Eux, plus ils remuent de l'air, plus ils croient qu'ils existent. Et moi, il y a des moments où plus ils remuent de l'air, plus j'ai de peine à croire qu'ils existent; des moments où je les vois sur le même plan que les contemporains de Pharaon. Et bientôt, j'ai vu juste, comme Pharaon, ils vont être engouffrés. Qu'ils s'écoulent donc comme bon leur

semble! Bientôt ils vont rejoindre Dieu sait où ces fameux passionnés et ces grands convaincus qui se sont épuisés dans des luttes prodigieusement vaines, pour que leurs petits-neveux ne sachent même plus de quel côté ils combattirent; ou qui ont fait triompher sous des torrents de sang des conceptions qui, si elles étaient encore concevables, et elles ne le sont même pas, seraient la risée des gens d'aujourd'hui. J'ai entendu dire que Lénine aimait à répéter, parlant des hommes : « Les enfants s'amusent. » C'est bien ce mot d'enfantillage qui me monte aux lèvres, et toujours lui, quand je vois vibrionner mes surprenants semblables. Devant la fantasia qu'ils mènent, une sorte de paralysie me vient. Quel est ce rêve au milieu duquel je vis, et auquel on veut m'obliger à prendre part? Je demande la permission de m'en tenir écarté.

En vous disant cela, je ne fais pas un principe d'une disposition de mon tempérament, comme c'est l'usage chez les écrivains. Par tempérament, je suis le contraire d'un homme de cabinet : si je m'écoutais, je me jetterais dans toutes les mêlées, avec un feu qui consumerait ma vie. Mais la raison est là, qui bloque les freins. Je me suis trouvé pris un peu, quelquefois, dans ce qu'on appelle l'action publique (juste le temps de reconnaître que ceux qui s'y engagent suivent la pente de la facilité). À peine y étais-je, un haut-le-corps de l'intelligence, si j'ose une telle alliance de mots, m'arrachait ce cri : « Qu'est-ce que je fais là? » J'en sortais d'un bond, avec l'approbation de tout mon être. Un homme qui tient à son intelligence, quand il se sent prendre l'action trop à cœur, doit avoir le même réflexe qu'a un homme qui tient à sa qualité morale, quand il se voit acquérir de la popularité : il doit se devenir suspect, et se surveiller. (Retranchons un peu de ce que j'ai dit là, bien entendu, ici comme ailleurs : du seul fait d'être exprimée, toute pensée s'outrepasse elle-même.)

« C'est trop d'esprit critique », disent certains. Mais ce qu'ils appellent esprit critique, nous savons bien ce que c'est : c'est l'intelligence. Toutes les fois qu'on attaque l'esprit critique, ce qu'on vise en réalité, c'est l'intelligence. Et nous, si débile soit-elle, et si relâchée, nous ne déposerons pas notre intelligence. C'est plus fort que nous : nous ne le pouvons pas.

Tout ce que je viens de vous dire, Mesdames et Messieurs, si cela vaut pour le mondain, combien plus encore cela vaudra-t-il pour le philosophe, l'écrivain, l'artiste. Ceux-là, je les ai écartés délibérément de ma pensée, en vous parlant, non parce que ma thèse en fût devenue trop facile et que j'eusse joué sur du velours, mais parce que c'était là un autre sujet. A vrai dire, je ne les ai pas écartés assez. Je pensais souvent à eux, sans y prendre garde, en m'adressant à vous; de là que mes paroles ne sont pas toujours très bien ajustées; il leur arrive d'avoir trop de rigueur. C'est pourquoi une fois déjà je vous ai conseillé de leur soutirer un peu de force. Et je vous y engagerai plus vivement encore au terme de cette causerie.

III. — Comment donc nous conduire parmi les hommes, si la nécessité, ou notre conscience, ou seulement notre penchant, nous porte à nous séculariser tant soit peu? Comment faire pour marcher au milieu des flammes sans qu'elles nous brûlent, pour nous protéger de la dispersion et de la dissipation qui menacent de dévorer notre vie? En un mot, comment nous posséder, au lieu que le monde nous possède?

Il faut d'abord savoir ce qui est *nous*. Il faut discerner une bonne fois ce qui compte et ce qui ne compte pas, aller à l'*unum necessarium*, nous y concentrer, le défendre, en abandonnant tout le reste : rien n'est plus sage que le geste d'abandonner des positions. Il faut nous donner jusqu'à un certain point, et réserver de nous, en deçà, ce qui appartient au Royaume de Dieu. Je songe au sourire de l'Hermès d'Andros, au Musée national d'Athènes : il dit qu'ici-bas il y a à retenir. Il faut que les choses extérieures nous arrivent refroidies, comme si avant de nous atteindre elles avaient traversé une vaste masse d'eau. Un incroyant me demandait : « Mais enfin, la contemplation, en quoi cela consiste-t-il au juste? » Je lui répondis : « Les théologiens vous en donneront une définition autorisée. Pour moi, il me semble que la contemplation suppose d'abord qu'on ne se tient au courant de rien, et, quelle que soit son essence, je trouve que par cela seul elle est déjà quelque chose de bien bon. »

La question sociale et la question politique sont sur un plan qui n'est pas celui de l'esprit. Elles doivent,

malgré tout, être regardées de haut, comme nous regardons, dans notre vie privée, les questions de nourriture et de logement. Je ne vois aucune raison raisonnable de m'intéresser aux choses extérieures qui me sont contemporaines, plus qu'à celles de n'importe quelle année du passé. Parce que des problèmes particuliers se posent durant l'infime portion de temps où j'existe, pourquoi devrais-je m'intéresser à eux, plus qu'aux problèmes particuliers qui pouvaient se poser il y a quatre cents ans aux sujets du Grand Turc? Le hasard m'a fait vivre en telles années et en tels lieux. Et après? Vais-je laisser gouverner ma vie par ces futiles données du temps et de l'espace? Les docteurs chrétiens professent que rien autant qu'elles n'empêche l'âme de découvrir Dieu : c'est trouver dans leur voie ce que nous trouvons dans la nôtre. Quand on dira à l'être de sagesse, de ceci ou de cela, avec dédain : « Ce n'est pas de l'actualité! » l'être de sagesse répondra : « C'est justement parce que ce n'est pas de l'actualité que c'est important. Entendons-nous : parce que ce n'est pas de la vraie actualité. Car, la vraie actualité, c'est l'éternel. » Et c'est cela aussi qu'il faudrait dire à ces écrivains que les « questions de l'heure » mettent dans un tel suspens, paraît-il, qu'ils en ont renoncé momentanément à écrire : « Et l'éternel? »

Lisons donc les journaux, mais dans le même esprit où nous lirions aujourd'hui des journaux d'il y a cinquante ans, en nous souvenant qu'un homme qui reste six semaines sans ouvrir un journal, loin que sa valeur humaine en pâtisse en quoi que ce soit, c'est là une véritable cure pour son imagination et son intelligence. Et gouvernons-nous toujours par cette phrase si importante de l'*Entretien avec M. de Saci*, où il est dit que M. Singlin voulait donner à Pascal un maître, qui lui enseignât les sciences, et un autre maître, qui lui apprît à les mépriser. C'est une grande règle de vie, qu'on peut tout faire, à condition de savoir mépriser; en d'autres termes, à condition de savoir mettre chaque chose à son rang, qui comprend mépriser, puisqu'il y a toujours, Dieu merci, un dernier rang. Cette phrase de l'*Entretien* me rappelle le cardinal Ximenez, franciscain, qui portait sa robe de bure sous sa pourpre; la bure démentait la pourpre : c'est ce démenti que l'être de sagesse doit porter sans cesse en soi : le démenti que l'homme inté-

rieur donne à l'homme extérieur. Ceux qui ont pratiqué le sport en amateur connaissent bien cette sorte d'état, où l'on déploie une grande activité, tout en ne prenant pas au sérieux le but de cette activité. Car qu'est-ce que cela fait, après tout, dans le stade, de gagner ou de perdre? Ainsi doit-il en être dans toute notre vie : nous prêter à l'action comme à un jeu et un délassement. Un écrivain me disait : « Pour moi, il y a deux choses : mes affections, et mon œuvre. Tout ce qui n'est pas cela, c'est dans une sorte de somnambulisme que je m'en occupe. » Je retiens ce mot de somnambulisme, je l'atténue beaucoup, et je dis : « Ne sentez-vous pas qu'il y a en nous quelque chose de glorieusement indépendant du monde extérieur? Et que, si vous ne le sentez pas, il est plus pressant de créer en vous cette conscience, que de créer (ou de changer) quoi que ce soit dans le monde extérieur? Nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. On peut, faute d'un objet plus digne de soi, s'occuper dans le service du monde, à condition de savoir que cela est sans importance, et de s'y prêter seulement, avec un détachement de somnambule, jusqu'au jour où notre part essentielle nous dira : « Laisse cela et suis-moi. Si tu « te résous toi-même, le problème du monde est résolu. » L'action, comprise ainsi, est inoffensive : on lui a fait cracher son venin. Nos actes en fonction des hommes sont des diables exorcisés, si tout bas, parmi ces hommes, nous avons prononcé la parole magique : « Je ne suis « pas des vôtres⁷. »

Sûrement, Mesdames et Messieurs, ce langage vous est familier. Vous l'avez reconnu : c'est le langage de la religion. « Il faut que je sois dans les choses qui sont de mon Père. » Et encore ce mot de saint Paul, qui nous marque si bien la sorte de feinte qui doit gouverner notre vie mondaine : « User de ce monde comme si on n'en usait pas. » La Foi et l'Intelligence se donnant la main, et indiquant à l'homme la même route, c'est un spectacle si beau et si rare qu'on s'y arrête avec une complaisance enchantée : on a peine à croire que cette route-là puisse n'être pas la bonne. Pour ceux qui ont avec puissance la vocation de l'Esprit, au sens religieux de ce mot, il y a les cloîtres : ceux-là font retraite en Dieu. Pour ceux qui ont la vocation de l'esprit, au sens

humain de ce mot, il y a d'autres cloîtres : les poètes, les penseurs, les savants, les écrivains, les artistes font retraite dans leurs œuvres, et ressortent en elles, comme les amants font retraite et ressortent dans les créatures qu'ils aiment. Mais à tous ceux qui n'ont pas ces vocations extraordinaires, à tous ceux qui veulent être du siècle, donner quelque chose à la faiblesse humaine, pactiser avec les passions, à tous ceux, en un mot, qui se refusent à gravir la montagne de Lucrèce, soit qu'ils ne sachent pas saisir la futilité du combat dans la plaine, ou qu'ils ne le veuillent pas, ou que leur conscience leur fasse un devoir de s'y mêler, ou qu'ils croient avoir besoin de l'action pour prendre la mesure de leur caractère, ou seulement qu'ils soient d'une complexion qui les porte à se remuer, à tous ceux-là, la religion et la philosophie donnent dans les mêmes termes le conseil : « Soyez donc du temporel, puisque cela vous démange si fort d'en être, mais soyez-en avec réserve et nonchalance; pour tout dire, soyez-en comme un éternel absent. »

IV. — Si nous avons veillé ainsi à notre possession de nous-même, alors viendra une heure où, tout ayant été perdu autour de nous, nous nous retrouverons, intacts; c'est-à-dire que rien ne sera perdu. De quelque part, en bas, le roulement des tambours de la passion nous arrivera avec une voix sourde, sans plus de bruit que le murmure d'un silence qu'on entendrait; et la confusion du monde, détachée de nous et tombée en arrière, ne sera plus qu'une nébuleuse de mensonge roulant dans la profondeur du passé. Alors l'âme, ayant laissé glisser les contingences, comme des vêtements qui glissent, réduite à l'unique nécessaire, et puissante et inébranlable de tout ce qu'elle aura abandonné, sera prête à prendre dans un ordre surnaturel une place que peut-être elle aura conquise en ne la visant pas. Et si cet ordre n'est qu'illusion, il n'importe. Elle se tiendra devant elle-même, merveilleusement nue et pure, et identique à ce qu'elle est.

Peut-être, arrivé à ce terme, l'être de sagesse se sentira-t-il un peu isolé. Et comment non? La sagesse isole autant que le génie; le bon sens isolait déjà. Tout ce qui est bien, tout ce qui fait quelque chose de bien, ou

s'y efforce, est toujours une minorité. Et les gens d'une minorité se sentent toujours en exil. Mais l'idée que nous nous ferons de nous-même ne sera pas seule à nous soutenir. Sans doute, c'est nous qui nous sommes notre dernier recours, le lieu de notre sécurité la plus profonde; et toutefois je crois invinciblement que, quelle que soit la société vers laquelle nous allions, nous pourrions nous y reposer en d'autres créatures que nous-même. Tant que ce monde sera monde, les vivants pourront jouir les uns des autres.

Il y a peu de semaines, dans une célèbre assemblée, on nous a dit que la vertu était morte. On le fondait sur ceci : le mot n'en est plus prononcé qu'avec dérision ou affectation. Cet argument ne me convainc pas. De tous temps, la plupart des langues n'ont eu que très peu de mots pour désigner les vertus, tandis qu'elles en avaient beaucoup pour désigner les vices; ce qui corrobore l'opinion des pythagoriciens, que le mal participe de la nature de l'infini, et le bien de celle du fini. Mais j'opposerai à M. Paul Valéry des raisons moins anciennes. En vain la société qui nous entoure me montre-t-elle des canailles et encore des canailles : je trouve toujours des innocents à leur opposer. De même, à la guerre, je fus moins frappé du peu qui suffit pour détruire un corps, que de tout ce qu'il faut, parfois, pour le détruire : comme la vie y résistait! continuait malgré tout! Eh bien, pareillement, je suis moins frappé aujourd'hui du manque de vertu, que de la vaillance et de l'abondance relative de celle qui subsiste. Est-ce un effet de l'âge, qui vous fait trouver que le pessimisme est affaire de jeunes gens⁸? Ou si je suis trop sensible à ces pépites de bien, et si l'impression qu'elles me causent m'abuse sur leur quantité? Mais c'est du défaut que naît le prix. C'est quand il n'y eut plus de bonne foi à Rome, que les Romains créèrent la déesse *Bona Fides*. S'il n'y avait pas eu le règne des Tibère, il n'y aurait peut-être pas eu le règne de Jésus-Christ. Si quelques-uns des plus beaux enseignements de morale dont s'honore l'humanité ont vu le jour dans une ambiance particulièrement corrompue, c'est qu'ils en ont été dans une certaine mesure la conséquence : le fumier a nourri les fleurs⁹. Écartons ce mot de *vertu*, puisqu'il est si ridicule, employons celui d'*honnêteté* qui,

avec un peu de respiration artificielle, a bien quelques mois encore d'existence devant lui, et disons : plus l'honnêteté est menacée, plus elle nous impose; plus il y a de vilenie autour d'elle, plus elle resplendit, comme ces lumières du soir dans les villes, allumées quand il fait jour encore, mais qui n'éclairent que quand la nuit est tombée. De même qu'un délicat jouit beaucoup plus d'une vie raffinée, s'il a su se la créer au sein de ce vaste banquet de Trimalcion qu'est la société d'aujourd'hui — une société où ce sont partout les affranchis qui sont les maîtres, — de même, lorsqu'on voit présentement un enfant bien élevé, un jeune homme respectueux et modeste, une jeune fille simple et bonne, une femme qui ne déchire pas celui qu'elle a aimé, un homme d'affaires qui fait honneur à sa signature, un homme du monde qui ne cherche pas à faire un mariage d'argent, un puissant qui n'abuse pas de sa puissance, et un petit qui n'abuse pas de sa médiocrité, on est saisi d'une sorte de transport que jamais on n'aurait ressenti dans une société plus saine; on est prêt à concevoir qu'il n'y a d'autre civilisation que celle de la morale¹⁰. Cette honnêteté que tout tente, qui n'a rien à attendre du monde, que raillerie et pitié dédaigneuse, nous fait fondre le cœur par sa sublime absurdité. Nous avons peur pour elle, nous avons honte pour nous, nous nous faisons un devoir de lui donner, autant que nous en sommes capables, sa petite récompense terrestre. Elle a ce mystérieux pouvoir, qu'ayant son siège dans un seul être, son rayonnement éclaire toute l'ombre que font les âmes obscures autour d'elle : ce ver luisant nous donne l'illusion de vivre dans une humanité lumineuse; peut-être, en ce moment où je parle, n'y a-t-il pas plus de quatre ou cinq personnes de ma connaissance que je tiens pour de l'or pur : mais elles me suffisent pour savoir ce qu'est l'or pur. Bref, je pense que, si l'honnêteté de nos jours est plus rare, elle est devenue plus efficace en devenant moins commune, et qu'ainsi son action est restée sensiblement la même. Et voilà pourquoi, après lecture du dernier rapport de l'Académie sur les prix de vertu, je fus sur le point de télégraphier à M. Paul Valéry, en m'inspirant d'un télégramme célèbre, et dont l'exploitation est devenue un lieu commun : « Vertu pas morte. Lettre suit. »

Oui, en vérité, le don du cœur, les soulèvements et étirements de l'âme, l'intégrité du caractère, sans parler du bonheur des sens, sans parler de l'inlassable et omniprésente intelligence, toute la richesse enfin et toute la dignité de la vie, — que cela doive être sauvegardé à travers les tourmentes, l'avouerai-je? je ne crois pas que ce soit là chose tellement difficile. L'exercice de la vertu est possible sous tous les régimes. Elle est d'après-demain comme elle est d'avant-hier, je veux dire : comme elle est antérieure aux morales qui prétendent l'avoir apportée. L'avenir nous laisse l'immense espoir qu'après tous les bouleversements, nous pourrons être encore les spectateurs du bien, et qui sait? peut-être, de fois à autre, ses auteurs : voilà plus qu'il n'en faut pour nous en rendre la perspective supportable.

Au milieu de ces intumescences sociales, si pleines d'elles-mêmes, et qui ne sont pourtant sur le vieux fleuve des âges que des vaguelettes à peine nées, et déjà résorbées, nous verrons encore tel petit acte de gentillesse, tel petit acte de désintéressement, tel petit acte de probité : il suffit, et je me répète, sur un des rythmes qui enchantèrent mon enfance : « Qu'il y ait seulement ce petit acte, et mon âme sera guérie. » Nous pourrons aimer! Nous pourrons estimer! Nous pourrons faire plaisir à ceux que nous aimons! Nous pourrons ne nous lasser pas de la joie que cela donne, d'avoir confiance en quelqu'un! Nous pourrons souffrir de la souffrance qu'on se crée quand on s'attache! — la seule souffrance, sans doute, qui vaille mieux que le bonheur. Alors nous chanterons avec le pape Grégoire : « Le monde s'est desséché autour de moi, et pourtant il est toujours vivant dans mon cœur. » Car s'il ne reste au monde qu'un seul être à qui nous donnions notre estime, le monde sera sauvé¹¹.

Avec nous-même, qui nous serons possédé, et avec la possession de cette petite famille humaine que nous aurons emmenée avec nous dans notre Arche, nous pourrons, je crois, dans n'importe quelle société, connaître un bonheur qui ne sera pas un bonheur volé, mais un bonheur légitimement conquis, puisqu'il l'aura été par les choix de l'intelligence et du cœur.

Dois-je m'excuser auprès de vous d'avoir, en mars 1935, pensé au bonheur? Peut-être. Je sais que le bonheur

est un état mal porté. On n'emploie plus le mot *vertu*; on n'emploie plus le mot *sagesse*, et pour les mêmes raisons. Mais le mot *bonheur*, lui aussi, ne me paraît guère employé que par les femmes et les poètes; et peut-être n'y a-t-il que les humbles, ou les gens un peu simples d'esprit, pour oser faire l'aveu qu'ils le recherchent ou qu'ils l'ont trouvé. Ceux qui souffrent, ou seulement sont malcontents, ne pardonnent pas aux autres d'être heureux. Ils n'ont de cesse qu'ils les aient convaincus que la souffrance est le seul état qui soit vraiment distingué, et qu'ainsi, tout heureux qu'ils se croient ou se prétendent, ils sont à plaindre, sinon à mépriser; et les pauvres heureux parfois s'en laissent accroire et se persuadent qu'ils sont malheureux, ce qu'espéraient les autres. La littérature et le snobisme s'en mêlent. Dans les annonces matrimoniales, le « technicien diplômé, grand, brun, sportif, bien sous tous rapports », quand il juge que cette description de sa personne n'est pas encore suffisamment alléchante, ajoute : « a souffert », — et voici vingt tendres filles qui lui tombent dans les bras. Moins bien loti encore que les « grands sentiments », dont on prétend qu'ils ne font pas de bonne littérature, le bonheur, lui, n'inspire pas de littérature du tout; et, chez nous, un état qui ne se prête pas à finir par de la littérature est bien près d'être déconsidéré. Avec tout cela, le culte des embêtements est né. Qui dénoncera la duperie de souffrir? Qui proclamera une bonne fois que souffrir ne sert à rien, que cela est perdu, totalement perdu? Qui « déshonorera » la souffrance? Il y a bien quelques êtres qui connaissent le secret de ne pas souffrir, secret qui raisonnablement devrait être l'apanage des dieux. Ce secret, ils voudraient le dire, mais ils savent qu'un homme qui s'avoue heureux est tenu pour un benêt, ou pour un poseur, ou pour un égoïste qui insulte au malheur du genre humain; ils craignent que même le don qu'ils feraient de ce secret ne suffît pas pour qu'on leur pardonnât de le détenir. Alors ils se retirent dans des solitudes délicieuses, qu'ils ne partagent qu'avec le plaisir, et ces préceptes que leur cœur brûle de dispenser à leurs semblables, ils les écrivent sur le vent qui passe et sur les feuilles qui meurent dans les bois. Est-ce que j'exagère? Un écrivain qui, en 1935, dans la France de la victoire, dans la

France de la liberté, du bien-être et des seize années de paix, publierait une *Défense du bonheur*, ne passerait-il pas pour une sorte de muscadin provocant et incongru? Un homme que la voix publique désignerait pour un « épicurien », ne serait-il pas en 1935, dans la patrie de Watteau et de La Fontaine, désigné au mépris et aux insultes de tous? Alors que, s'il y a sans doute le savetier de la fable et son bonheur, il y a aussi l'homme qui est heureux par une suite de démarches qui sont le fait de l'intelligence autant que du caractère. Et alors qu'on ne peut appeler égoïsme la satisfaction de celui qui se préserve par sa valeur.

Cependant, de siècle en siècle, de mystérieuses paroles nous éclairent, étendues et brèves comme des éclairs de chaleur, l'hypothèse où notre monde serait autre chose qu'une vallée de larmes. Il y a une religion où le Prophète dit aux croyants : « Dieu veut votre joie et non votre peine. » Il y a eu un poète qui a mis dans son Enfer ceux qui, pouvant être heureux, n'ont pas su l'être :

* *Tristi fummo*

Nell' aere dolce che dal sol s'allegra.

« Nous fûmes tristes dans le doux air qui se réjouit du soleil. » Il y a un voyant qui a écrit : « Le paradis est tout ce qui existe ici-bas » (l'Anonyme de Francfort), et un autre voyant qui a fait dire à certain personnage religieux, dans un de ses livres : « La vie est un paradis où nous sommes tous, mais nous ne voulons pas le savoir, sinon la terre entière deviendrait un paradis. » (*Les Frères Karamazov.*) Et il y a le mot que Sophocle prête à Œdipe vieux, et accablé par une fortune contraire : « Malgré tant d'épreuves, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font juger que tout est bien. » Immense parole, plus proche de nous que les autres s'il se peut, déjà, adolescent, je la pressais sur mon cœur; aujourd'hui je frissonne d'elle encore.

Le monde, quelquefois, parvient à nous faire soupçonner qu'aimer la vérité est une manie, et même une manie trouble, ou bien que cela est simplement enfantin; et puis il se fait un jour un grand mouvement de nous-même, et nous nous écrions comme l'autre : « *Eppure!* Et pourtant! » De même, je suis quelquefois

tenté de penser : « Tout est bien ! Tout est bien ! La sinistre plaisanterie que cet optimisme insensé, cette confiance automatique, comme celle du phonographe qui continue à jouer sur le pont pendant que le paquebot sombre ! » Mais, ensuite, de mes profondeurs monte une irrésistible adhésion. Qu'est-ce qui l'inspire, pour qu'elle vienne de si loin avec une poussée si ample et si forte ? Non, je n'appellerai pas égoïsme cette complaisance à l'univers. Comment un abandon de soi pourrait-il être de l'égoïsme ?

MESDAMES, MESSIEURS,

V. — Charles-Quint, dans un écrit qui nous a été conservé, enjoint à son fils Philippe II de se tenir en garde contre les conseillers que lui-même il lui a donnés, en sorte qu'ils ne gagnent pas sur lui une influence trop grande. À mon tour, je vous demanderai de prendre garde que ce que je viens de vous dire ne vous persuade pas à l'excès. Le fait que je le croie vrai ne prouve rien en sa faveur. Si on recoupait mon opinion avec une opinion toute contraire, peut-être alors apparaîtrait un à peu près qui serait voisin de la vérité.

J'écrivais jadis dans *Aux Fontaines du désir* : « Le monde n'ayant aucun sens, il est parfait qu'on lui donne tantôt l'un et tantôt l'autre. » Exprimé en langage plus précis et plus prudent, cela veut dire que le monde est à la fois si étendu et si plein de replis, qu'il ne faut pas moins de plusieurs projecteurs, égaillés sur des « points de vue » très divers, pour le mettre dans un éclairage qui ne le trahisse pas trop. Mahomet, en dictant la morale de sa religion, a prévu un temps où elle serait radicalement autre¹². Nietzsche a dit que Schopenhauer, après avoir écrit son grand livre, s'il avait continué à fixer l'accompagnement philosophique de sa vie, nous eût laissé plusieurs philosophies successives et différentes. Avoir des philosophies de rechange est en soi chose si philosophique, que la teneur des dites philosophies en est repoussée au second plan ; l'important est acquis. De même la « sagesse des nations » est sagesse, non pour tel de ses proverbes pris en particulier, mais pour avoir mis à côté de chacun de ces proverbes un proverbe qui, par le sens, en est tout l'op-

posé. Et je ne rappellerai qu'en glissant ces grands livres religieux auxquels l'humanité s'abreuve depuis des siècles, et à si juste raison, puisqu'il n'est pas un de leurs préceptes, pour ainsi dire, qui n'y soit amené à sa complète vérité par un autre précepte qui le contredit absolument. C'est une bonne règle de conduite, que faire en sorte qu'il naisse toujours quelque agrément de l'échec de ce que nous espérons : imaginer, par exemple, combien de choses succulentes nous ferons cet après-midi, si la jeune personne que nous attendons ne vient pas. De même, les idéals ayant un penchant si irrésistible à nous décevoir, c'est sagesse que d'en avoir plusieurs : quand un de ces Pégases claquera sous nous, nous en serons quittes pour sauter sur un autre. Ainsi une grande âme idéaliste ne risquera pas d'arriver sans ailes sur le dernier rivage.

Il faut toutes sortes de types d'hommes pour faire un heureux univers. L'homme lui aussi, comme l'univers, est si riche et si étendu, que ce serait vraiment dommage qu'il ne pût pas donner l'expression à toutes ses belles possibilités, et qu'il fallût qu'un dur renonçât à la tendresse, un rationaliste à la poésie, un cynique aux sublimes absurdités de l'âme, et un athée à Dieu. J'aimerais voir un être de sagesse qui, après avoir démontré que tout est digne de risée, se sacrifierait pour une cause quelconque, sans autre but que de faire jouer une nouvelle parcelle de l'humanité qui est en lui. C'est déjà très bien, que ne voir pas d'opposition entre les idéals qui ont mené un Kant, un saint Vincent de Paul, et un Casanova; et, je vous le confesse, pour ma part je n'en vois pas. Mais il est mieux encore d'être à la fois — c'est-à-dire, en fait, tour à tour — saint Vincent de Paul, Kant, et Casanova. A coup sûr, celui qui serait cela ferait honneur à son Créateur : il serait un bel exemplaire humain. La médecine moderne veut qu'on guérisse le corps de ses maladies, non pas en les faisant avorter, mais en les laissant s'exonérer, et en surveillant et dirigeant le cours de cette exonération. De même pour l'âme, au moins pour l'âme qui a un peu d'abondance et de vitalité : sous peine de s'intoxiquer, il faut qu'elle se délivre tour à tour de ses diverses façons de voir et de sentir. Déjà ne trouvons-nous pas légitime qu'un homme professe deux opinions contraires sur le

même sujet, selon qu'il est ou non de sang-froid? Qu'il ne porte pas le même jugement sur la valeur de la civilisation, s'il est à sa table de travail, et s'il est sous les gaz dans la tranchée, et qu'il n'y a pas, en somme, à choisir entre ces deux jugements? Je vous ai parlé de la possession de soi-même, et nous avons pensé qu'elle était bonne; ne croyons pas devoir, pour cela, nous fermer à ceux qui veulent qu'on participe davantage aux bouillonnements de ses contemporains. Il est possible que moi-même, à un moment futur de mon développement et de mon expérience, je me range parmi ceux-là; je le souhaite; je ne voudrais pas rester confiné dans une opinion, si juste me parût-elle. Ici, comme ailleurs, le grand jeu est de jouer sur tous les tableaux. A la fin de cette causerie, où souvent, sans le vouloir, nous nous sommes trouvé d'accord avec la religion catholique, appuyons-nous franchement sur un esprit catholique. Écoutons Pascal, quand il dit « qu'on ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois », et, avec plus de force encore, dans cette pensée du fragment 567, tellement plus considérable que tant d'autres pensées de lui que le monde ressasse : « A la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée. » Celui qui, au cours de sa vie, se sera gouverné par cette pensée, n'aura peut-être pas été ceci ou cela; mais il aura été un homme intelligent.

NOTES

1. Sénèque, qui vécut à la cour, *the old gentleman*, qui livra tant de lui-même aux imbéciles, Michelet, cet ami du peuple, ont proclamé, dans des termes presque identiques, que celui qui voulait aimer le monde, et lui faire du bien, devait s'en tenir écarté.

« Plus je vais chez les hommes, plus j'en reviens inhumain. » (Sénèque.)

« Qui veut faire quelque chose pour le monde ne doit pas frayer avec lui. » (Gœthe. *Entretiens avec Fritz von Müller*.)

« Aimons les hommes, mais loin d'eux. » (Michelet. *Mon journal*.)

Amiel le dit lui aussi. Et Tolstoï lui-même n'aurait-il pas pensé comme eux (dans la mesure où l'on peut se fier au jugement borné de sa femme)?

« Léon Nicolaïevitch parle sans cesse de l'amour de Dieu et du prochain, et n'écrit que sur ces questions. Mais il passe sa vie sans entrer en contact avec son prochain, sans lui témoigner la moindre sympathie. » (Mme Tolstoï. *Journal*.)

Disons-le en passant, cette unanimité des « amis des hommes » à *ajouter* que les hommes ne sont aimables que de loin, a la même saveur burlesque que l'unanimité des colonialistes — les plus officiels, les plus férus de la mission civilisatrice du blanc — à *ajouter* qu'il n'y a d'indigènes honnêtes que ceux qui n'ont pas eu de contact avec les Européens.

Voilà pour la perte de l'amour des hommes, si l'on se mêle à leurs agitations. Et voici pour ce qu'on y perd de *soi*.

« Celui qui aujourd'hui ne se retire pas entièrement de ce bruit, et ne se fait pas violence pour rester isolé, est perdu. » (Gœthe. *Entretiens avec Eckermann*.)

« Si j'avais pu me retirer davantage de la vie publique et des affaires, si j'avais pu vivre davantage dans la solitude, j'aurais été plus heureux, et j'aurais fait aussi bien plus comme écrivain. » (*Id.*)

« Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes (Chamfort) eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. » (Chateaubriand. *Essai*.) « La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus. Une chose seulement me fait rire, c'est qu'il y a des hommes d'esprit qui prennent tout ce qui se passe au sérieux. » (Chateaubriand. *Lettre à Béranger, 20 avril 1839*.)

Montaigne raconte que Héraclite résigna la royauté à son frère, et répondait aux Éphésiens, qui lui reprochaient de passer son

temps à jouer avec les gamins dans les rues : « Vaut-il pas mieux faire ceci, que gouverner les affaires en devant m'occuper de vous ? »

On ne m'accusera pas de chercher à être original ! Dire des choses neuves, c'est tant mieux. Mais il ne faut pas chercher à dire des choses neuves ; il faut dire des choses vraies, ne fût-on que répéter.

Joint que l'auteur qui soutient l'abstention ès affaires publiques a contre lui la multitude ; elle flaire là un privilège que Monsieur voudrait s'octroyer ; elle n'est pas contente qu'on se refuse à faire le guignol avec elle. Le délinquant a donc tendance à se chercher des alliés de marque. Je n'ai pas voulu accumuler les citations qui m'appuient, crainte d'hébéter le lecteur. Mais j'en ai encore un tiroir plein, que je garde pour la dernière extrémité.

2. Les catholiques disent que la contemplation est une forme supérieure de l'action. Soit, mais pourquoi ne dirions-nous pas que l'œuvre d'art est une forme supérieure de l'action, elle aussi ?

3. Ceci étant écrit depuis longtemps, je lis ce qui suit chez Renan. Il parle d'un « torpilleur » qui porte son nom (il appelle « torpilleur » le marin qui sert à bord d'un torpilleur), et il dit : « Je voudrais que l'état de torpilleur devînt la profession noble par excellence, celle des grands idéalistes, à qui l'on donnerait le moyen de rêver tranquillement en ce monde, sauf à les engager, aux heures héroïques, avec quatre ou cinq chances contre une de n'en pas revenir. » (*Discours et conférences.*)

En somme, c'est cela même que j'ai dit. Les laisser à ce qui leur est propre. Mais, si un pressant devoir d'action les appelle, qu'ils y aillent *par complaisance*, en marquant bien que ce n'est pas là leur affaire, et qu'ils souhaitent que ce soit court. Et pourquoi n'y laisseraient-ils pas leur vie ? Ainsi compenseraient-ils, aux yeux du monde, le grand privilège qu'ils se sont donné en se retranchant dans leur part essentielle.

4. *Non men che saver, dubbiar m'aggrata.* « Non moins que savoir, douter me plaît. » (Dante. *Infer.*, cant. XI, v. 93.)

5. Peut-on faire sortir Caligula de Goethe ? Oui, si de toute attitude poussée jusqu'à l'extrême naît sa caricature. Caligula, à certain procès, fit tuer non seulement les inculpés, mais les avocats et les témoins. « Ils sont tous coupables ! » s'écria-t-il, saisi d'un beau mouvement.

6. Je plains les chefs quand ils sont suivis, non seulement parce que je sais comment on obtient cela, — c'est porté de honte en honte qu'on atteint le pouvoir, — mais parce qu'ils sont prisonniers de leurs troupes. Bien entendu, je ne plains pas les hommes, nés chefs, qui ne veulent pas avoir de troupes.

7. Il ne faut pas aller chercher le monde, mais rester toujours prêt et aiguisé pour le recevoir en homme s'il vous cherche, comme

ce musicien Albéric Magnard, plein de sons, de rêves et de solitude, mais qui, quand les Allemands vinrent l'asticoter dans sa maison, en août 1914, les reçut à coups de fusil, et bellement les fit trépasser. (Aujourd'hui encore, quand on débîne sa musique dans certains milieux *parisiens*, on y met une pointe particulière : on lui en veut toujours de n'avoir pas été lâche.)

8. Les livres de Guichardin, La Rochefoucauld, etc., me paraissent moins l'œuvre d'hommes âgés, et connaissant à fond le monde, que les brillants exercices d'hommes de trente ans très doués.

9. Le triste état d'Athènes quand Socrate y professait. Sénèque sous Néron. La chevalerie errante née du gangstérisme de la société féodale, et mourant avec lui. Rousseau dans la corruption du XVIII^e siècle, et ses épigones dans le sang de la Révolution.

10. « L'obsession du bien. » Si je hasardais ces mots, je devine qu'il y a des gens que cela agacerait. « Après tout, qu'êtes-vous donc, pour parler ainsi ? » penseraient-ils. Je ne veux pas dire que j'aie toujours eu l'obsession du bien. Il y a eu des périodes de ma vie où j'ai eu l'obsession du beau, — ou l'obsession du vrai, — ou l'obsession de l'exquis, — ou l'obsession de la vitalité pure et simple. Si j'ai aujourd'hui celle du bien, c'est la société où je vis qui m'y a forcé : on dirait que l'organisme peut supporter autour de lui une certaine quantité de mal ; au-delà il réagit, se défend, et un moment vient où cette défense accapare toutes ses forces. Et puis, quoi ! De même qu'« il n'y a pas besoin de n'être pas méprisable, pour mépriser » (on le dit quelque part dans ce livre), de même qu'il n'y a pas besoin d'être un Adonis pour souffrir de la laideur des gens, de même il n'y a pas besoin d'être un saint, pour souffrir d'un certain excès de médiocrité et d'indignité chez les êtres au milieu desquels on est obligé de vivre.

11. Il devrait pourtant y avoir un encouragement à l'encouragement au bien ! Or, nous connaissons un esprit français 1935 qui, posant en principe qu'on ne peut pas aimer l'honnêteté sincèrement, sitôt qu'un écrivain exprime cet amour, prétend : ou que ce passage de son œuvre est faible, ou que c'est pure rhétorique. En vain l'écrivain sait-il que, bon ou mauvais, ce passage est jailli chez lui de la nappe la plus profonde (et pour une bonne raison : lorsqu'il parle de l'honnêteté, il pense à quelqu'un qu'il aime aussi dans sa chair), rien à faire, le dogme l'emporte, que « les bons sentiments font la mauvaise littérature ».

12. La tradition écrite rapporte qu'il dit : « Vous êtes à une époque où si vous abandonnez le dixième de ce qui est prescrit, vous serez perdus. Après cela viendra un temps où celui qui observera le dixième de ce qui est prescrit maintenant sera sauvé. » (*Michkat-el-Masabih*, I, 45, 51.)

LETTRE D'UN PÈRE A SON FILS

(fragments)

Mil neuf cent trente-quatre, 1934.

Écrit en 1932.

.....
LES vertus que vous cultiverez par-dessus tout sont le courage, le civisme, la fierté, la droiture, le mépris, le désintéressement, la politesse, la reconnaissance, et, d'une façon générale, tout ce qu'on entend par le mot de générosité.

Le *courage* moral, qui a une si bonne presse, est une vertu facile, surtout pour celui qui ne tient nul compte de l'opinion. Si on ne l'a pas, l'acquérir est une affaire de volonté, c'est-à-dire une affaire facile. Par contre, si on n'a pas le courage physique, l'acquérir est une affaire d'hygiène, qui sort du cadre que je me suis tracé ici.

Civisme et patriotisme ne font qu'un, si le patriotisme mérite son nom. Vous êtes d'un pays où il y a du patriotisme par saccades, et du civisme, jamais; où le civisme est tenu pour ridicule. Je vous dis : « Si vous êtes patriote, soyez-le sérieusement », comme je vous dirais : « Si vous êtes catholique, soyez-le sérieusement. ». Je ne fais pas grand cas d'un homme qui défend avec vaillance, en temps de guerre, le pays qu'il a affaibli par mille coups d'épingle en temps de paix. N'ayez pas besoin que votre pays soit envahi, pour le bien traiter. Conduisez-vous aussi décemment dans la paix que dans la guerre, si vous aimez la paix ¹.

La vanité, qui mène le monde, est un sentiment ridicule. L'orgueil, fondé, n'ajoute rien au mérite; quand j'entends parler d'un « bel orgueil », cela me laisse rêveur. Non fondé, il est lui aussi ridicule. La seule supériorité de l'orgueil sur la vanité, c'est que la vanité attend tout,

et que l'orgueil n'attend rien; l'orgueil n'a pas besoin de se nourrir, il est d'une sobriété folle. A mi-chemin entre la vanité et l'orgueil, vous choisirez la *fierté*.

La *droiture* est ceci et cela, et en outre elle est une bonne affaire. Elle obtient tout ce qu'obtient la rouerie, à moindres frais, à moindres risques, et à moindre temps perdu.

Le *désintéressement* n'a d'autre mérite que de vous tirer du vulgaire, mais il le fait à coup sûr. Toutes les fois que, pouvant prendre, vous ne prendrez pas, vous vous donnerez à vous-même cent et mille fois plus que vous ne vous fussiez donné en prenant. De toutes les occasions dont vous ne voudrez pas profiter, dans le monde invisible vous vous bâtirez une cathédrale de diamant. La France d'aujourd'hui a créé un certain nombre de mots véritablement obscènes, parmi lesquels celui de *resquiller*. Ne resquillez pas, fût-ce dans le domaine le plus humble, car cela va du petit au grand.

Le *mépris* fait partie de l'estime. On peut le mépris dans la mesure où on peut l'estime. Les excellentes raisons que nous avons de mépriser. Qui ne méprise pas le mal, ou le bas, pactise avec lui. Et que vaut l'estime de qui ne sait pas mépriser? J'avais toujours pensé qu'on pouvait fonder quelque chose sur le mépris; maintenant je sais quoi : la moralité. Ce n'est pas l'orgueil qui méprise; c'est la vertu. Aussi sera-t-il beaucoup pardonné à celui qui aura beaucoup méprisé. Et encore j'ajoute ceci : qu'il n'y a pas besoin de n'être pas méprisable, pour mépriser.

Il n'y a pas de haine sérieuse, qui ne contienne du mépris. Par exemple, je ne hais pas les Allemands, parce que je ne les méprise pas.

Un des signes du déclin de la France est qu'elle ne soit plus capable de mépris.

La *politesse*, parce que son défaut corrompt tout. Dans le monde d'aujourd'hui, où la politesse sera bientôt plus rare encore que la vertu, nous en viendrons au point où quelques-uns finiront par juger que mauvaise éducation égale mauvaise action. Vous donnerez toujours la politesse le premier, avant de savoir si on vous la donnera, et vous y tiendrez la main surtout à l'égard des petits. Si on ne vous la donne pas, vous romprez avec ces gens-là, quels que soient les intérêts ou les pas-

sions qui soient engagés entre vous et eux, et quels que soient leur qualité ou leur mérite. Et vous noterez que l'extrême politesse est aussi nécessaire entre amis qu'entre étrangers : le défaut de politesse, chez l'un des amis, corrompt puis brise une amitié, aussi sûrement qu'un tort plus éclatant. La politesse vous cernera les yeux, car il y faut une grande dépense nerveuse. Mais on ne peut s'en passer.

En règle générale, vous vous souviendrez de prévenir toujours les petits, quand ils ne prétendent pas, et de vous tenir réservé avec les grands. Gentillesse avec les petits, complaisance avec les moyens, qui-vive avec les grands. Sans oublier qu'il faut autant de charité à l'égard des grands qu'à l'égard des petits.

La reconnaissance est un sentiment si contraire à la nature que, si vous n'y prenez une garde sévère, ce sentiment risque fort de vous échapper. Une personne de vie un peu forte se moque bien qu'on lui témoigne de la reconnaissance ou non. Mais ne tablez pas sur tant de vitalité.

Si vous avez ces vertus-là, le reste importe moins. Il importe peu, par exemple, que vous croyiez en Dieu, ou non. Vous pouvez penser là-dessus comme bon vous semblera.

Il importe peu que vous aimiez ou non votre prochain. Mais ne recherchez pas son amour. D'abord, parce que celui qui vous donne son amour vous prend votre liberté. Ensuite, parce que chercher à plaire est la pente la plus glissante pour piquer droit vers le plus bas niveau. Nous avons à prendre aux femmes, crainte de nous limiter en étant trop virils, maint instinct propre à leur sexe. Mais, pour Dieu ! pas celui-là.

Il importe peu que vous cédiez ou non au plaisir des sens. Vous entendrez dire que la volupté exclut la spiritualité, exclut la charité, exclut la bonne santé, etc. C'est une imposture. Une nature bien pleine et équilibrée arrange tout cela, et s'en arrange. Ce sont des passions qu'il suffit de piloter, voilà tout. « Dieu sait que vous ne pouvez pas vous empêcher de penser aux femmes. » (Coran.) Mais c'est dans ce domaine-là surtout qu'il vous faudra avoir de la tenue. Prenez garde de rien souffrir des femmes, qui vous cabrerait venant d'un homme. Le bonheur que vous donne un être ne lui crée pas de

droits sur vous. Soutenir cette pensée n'est pas toujours facile, et d'autant moins qu'on doit le concilier avec la grande reconnaissance que mérite quiconque nous a donné le plaisir.

Beaucoup d'actes que la morale commune tient pour innocents condamnent un homme sans recours. Mais le mensonge, le meurtre, le vol, le pillage de guerre ne condamnent pas un homme nécessairement. Il peut les commettre et garder les caractères de la supériorité. La vie de beaucoup d'hommes ne vaut pas plus que la vie d'un goujon. Le vol a souvent des excuses. Le mensonge fait souvent moins de maux que la vérité; à l'encontre de l'opinion commune, on peut très bien mentir à ceux qu'on aime le plus : vous m'avez menti, je vous ai menti, je vous mentirai encore. Bien entendu, sur tout cela, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas.

Voilà beaucoup de choses indifférentes. C'est que l'essentiel est la hauteur. Elle vous tiendra lieu de tout. En elle je comprends le détachement, car comment prendre de la hauteur, sans se détacher? Elle vous serait une patrie suffisante, si vous n'aviez pas l'autre. Elle vous tiendra lieu de patrie, le jour où l'autre vous manquera. Il faut être fou de hauteur, car, l'étant, on dégringole encore tant et plus. Que sera-ce donc, si on ne l'est pas!

Je reviens sur la vertu de mépris, puisque, comme je vous l'ai dit, elle est inconnue de nos compatriotes. « Héliogabale ne voulait pas avoir de fils, de peur qu'il ne lui en advînt qui eussent des mœurs honnêtes. » (Lampride.) Je suis ennuyé de me sentir en désaccord avec un chef d'État, mais, si quelque chose m'avait empêché d'avoir un fils, c'eût été, au contraire, la peur qu'il n'eût pas des mœurs honnêtes. Par « mœurs honnêtes » j'entends surtout cette *qualité* d'un être, grâce à quoi le mal le dégoûte comme une vulgarité. Nous voyons assez souvent des garçons d'excellents milieux, élèves des grandes écoles ou autres, coincés dans des histoires de stupéfiants, de grues, de gens et de choses interlopes. Il leur a manqué cette *qualité*, qui eût fait qu'à voir seulement ces gens, et sans que le sens moral intervînt, ils eussent su qu'à leur égard il ne pouvait y avoir qu'une règle de conduite : celle de n'avoir rien de commun avec eux. Il leur a manqué de la répugnance;

il leur a manqué du mépris. C'a été pour moi chose déroutante, et gravement triste, que voir de quelles sortes de gens de jeunes officiers français, aux colonies, acceptaient d'être entourés. Je prends pour exemple des officiers, parce que c'est choquer doublement, que choquer sous l'uniforme. Ces gens étaient immondes; le premier coup d'œil sur eux avait suffi pour me mettre en boule. Or, non seulement ils ne faisaient pas cet effet sur de jeunes hommes qu'on tient pour ce qu'il y a de mieux dans la société française, mais ces jeunes hommes se plaisaient à leur contact. On apprend ensuite l'aventure classique du lieutenant et de l'espionne, ou du lieutenant qui se tue pour une grue. Rien de tel ne se serait passé si ces garçons, devant ces femmes, avaient eu cette sorte de frémissement qu'on appelle le mépris. Quand l'un d'eux se fourre dans une sale histoire, avant même de penser de lui : « C'est un serin » — ce qui est *toujours* le cas, — je pense : « C'est un garçon qui n'avait pas de qualité. » Si, juré, j'entendais un père répondre à la question : « Pourquoi avez-vous tué votre fils ? » — « Parce qu'il était devenu un voyou », il me semble que je voterais l'acquittement. Mais cette disposition n'est pas précisément celle dans laquelle est rendue la justice aujourd'hui.

On vient de m'apporter des œillets et des roses, que quelqu'un que je n'aime pas m'envoie. J'enlève avec soin leurs armatures, comme si je retirais l'épingle du corps d'un papillon. Cette rose-là, folle de sa longue tige, comme elle sent bon ! Sûrement, l'ange Gabriel l'a prise entre ses doigts. Je la respire, en tenant sa corolle dans les deux paumes, comme la plus lourde des coupes, ou comme un oiseau qu'on retiendrait sans le serrer. S'il y a un ver au fond, et que je me l'entre dans la narine, ma foi, à Dieu vat ! Ce soir elle n'aura plus de parfum ; j'aurai inhalé son parfum tout entier. Je m'endormirai en la tenant contre ma poitrine, avec sa longue tige, comme un roi, sur son tombeau, son sceptre. Mais c'est surtout à la lumière électrique qu'il faudra la voir. Rien n'égale le feu, la vigueur, l'éclat, la jeunesse toute-puissante des couleurs des œillets et des roses quand on allume brusquement l'électricité au milieu de la nuit. Je vais vous envoyer un tiers de ce panier de fleurs, me gardant le reste pour moi.

.....

Je n'ai jamais compris qu'un homme montrât son foyer, ni ses amies, ni sa façon de travailler, ni sa façon de prier, — en un mot, sa vie. *Har'm*, disent les musulmans, et cette expression recouvre aussi tout ce qu'ils aiment. Cependant je vous dirai moins : « Soyez secret », que : « Ayez le pouvoir de l'être. » Dans la vie morale, ce qui est caché est plus intense, comme, dans les vêtements de mauvaise qualité, l'étoffe, sous les revers, conserve une couleur plus vive. Un homme qui ne sait pas garder un secret est jugé. Et souvenez-vous que le difficile n'est pas de dissimuler à neuf êtres, mais de dissimuler aussi au dixième.

Vous aurez à l'égard des animaux une douceur raisonnable, pour tous les motifs qu'on en donne communément, mais surtout parce que vous trouverez souvent chez eux plus de noblesse et plus de raison que chez les hommes. Chaque fois que vous aurez résisté à tuer un animal inutilement, ou à le contrarier inutilement, vous aurez bien fait.

De même à l'égard des objets. Chaque fois que vous aurez résisté à cueillir une fleur, à pisser dans une eau limpide, à casser une branche inutilement, etc., vous aurez bien fait. Quand il n'y aurait pas là de mérite certain (et cela n'est pas sûr), du moins aurez-vous évité un mouvement vulgaire.

Je vous préviens contre la crainte de l'opinion. Malheur à celui qui veut n'être pas calomnié ! Un homme qui sait ce qu'il vaut, quand il se voit méconnu, calomnié, de bonne foi ou non, il n'a qu'un sentiment : de la surprise. Ce sont bien d'autres choses qui lui donnent dégoût et haine. Ménagez-vous quelques périodes de déconsidération ; alternez-les avec les périodes où vous serez considéré. Quand vous vous serez aperçu qu'elles ont exactement le même goût, vous aurez fait un bon pas vers une vue saine des choses. Et puis, quand on ne pense pas de bien de vous, c'est alors qu'on a du mérite à être vertueux. Il n'y a guère de mérite à l'être quand on est encensé ; on prend insensiblement les vertus qu'on vous prête.

Là-dessus vous me dites : « Comment concilier le point d'honneur, qui semble sous-entendre l'importance don-

née à l'opinion, avec ce dernier dédain de l'opinion? » Eh, mon cher, cela fait partie de votre gymnastique. Vous ne voudriez pas que je vous donne tout mâché.

Je vous préviens contre l'ambition. Il est bon que je le fasse de bonne heure, car c'est une passion qui fait partie de la stupidité du jeune âge. Ce n'est pas avant vingt-huit ans, que j'ai découvert que l'ambition était une passion bourgeoise. Bien entendu, vous pouvez vous amuser à ce sentiment-là, comme à n'importe quel autre, en manière de passe-temps.

Je vous préviens contre l'excès d'endurcissement. Je vous préviens contre l'excès de volonté. Prenez garde! Une part immense de l'énergie que dépensent les hommes est dépensée pour rien. Ne vous donnez qu'à bon escient. Et cela vous sera plus facile, si vous vous souvenez qu'une personne comme vous ne tient pas trop à ce qu'elle fait. Qui dit âpreté dit roture (d'âme, s'entend).

Il n'est guère de souffrance dont vous ne puissiez émousser la pointe, en imaginant combien elle pourrait être pire. La conscience de ses ennuis est éliminée rapidement, chez un homme qui a une bonne circulation. Je vous préviens néanmoins, pour mémoire, contre la souffrance inutile (tout ce que je vais vous en dire est dit de la souffrance morale). Le bonheur est un état bien plus noble et bien plus raffiné que la souffrance : quand l'humanité avait une cervelle saine, les dieux qu'elle créa, elle les fit heureux. Ce n'est pas dans les abîmes de la douleur que j'ai vu quoi que ce soit : on y est encerclé d'un mur stupide. C'est des sommets de la félicité que j'ai vu ce que j'avais à voir. De là que les hommes conquièrent rarement le bonheur : ils n'en sont pas assez dignes. L'ayant manqué, ils le calomnient. Si la nature voulait quelque chose, ce ne serait pas la souffrance qu'elle voudrait; il n'est que de voir comme les gens qui souffrent deviennent méchants, deviennent laids, perdent leurs moyens, quelquefois leur jugement, etc. Chaque fois que vous entendrez parler de la primauté de la souffrance, vous pourrez parier que vous êtes en face d'un esprit vulgaire : la souffrance est le *petit luxe* des personnes de médiocre qualité. C'est à qui voudra faire croire qu'il est le plus malheureux et le plus inquiet, comme ces petites filles que j'entendais causer un jour : « Tu sais, je pleure fort. » — « Moi, je pleure plus fort

que toi. Si je pleure, tout le monde m'entend de la rue. » Les hommes presque tous en sont là : ils veulent que ça s'entende de la rue. La plupart des souffrances morales sont des souffrances qu'ils se créent de toutes pièces, sans raison; non seulement elles ne sont pas fondées, elles sont encore inutiles. Ah! la souffrance physique est autrement plus respectable. Prenez donc de la souffrance morale tout juste ce qui en est nécessaire pour la richesse et la diversité de votre vie intérieure, mais soyez heureux, en restant propre; il faut se sentir à l'aise dans la nature. Et, quand vous serez heureux, sachez que vous l'êtes, et n'ayez pas honte de confesser un état si digne d'estime.

Quand vous serez devenu ce rare exemplaire humain, qui seul me justifiera de vous avoir fait, alors sans doute le temps sera venu que vous vous fassiez tuer, pour les démêlés d'une civilisation dont vous ne vous sentirez pas solidaire.

N'était vous, du passé et de l'avenir, ce serait encore l'avenir qui m'intéresserait le moins. Mais en naissant vous avez créé pour moi l'avenir; vous m'en avez fait le prisonnier. Il est dans l'ordre qu'un jour de cet avenir vous vous retourniez contre moi. A l'époque où je finirai ma vie, il sera entendu pour vous que j'ai été surfait, et qu'en réalité j'étais un imbécile. Ce sont des étrangers qui fleuriront ma tombe, non vous. Ne vous inquiétez pas trop, par la suite, de ce prétendu « vilain sentiment ». Je ne m'en serai pas inquiété trop moi-même. Il m'est profondément indifférent que vous m'aimiez ou non, et je rougirais d'en avoir le désir; votre sympathie serait tout juste ce qu'il faut. Je tiens beaucoup à vous : ce sentiment-là me contente. J'aime la citronnade. Je n'ai pas besoin que la citronnade m'aime.

Un jour, donc, vous me direz peut-être que les conseils que je vous ai donnés ne sont pas adaptés à un homme moderne. Certes : les vertus que je demande de vous sont les plus nuisibles à qui veut « réussir » (toujours ces mots obscènes) dans le monde moderne. Mais je ne vous ai pas fait pour que vous fussiez un homme moderne, mais un homme tout court.

A quoi vous me direz peut-être que ce n'est pas cela qui vous donnera du pain, le jour où vous aurez le

malheur de devoir gagner votre pain. (« Le malheur » : car, vous le savez, je hais le travail. La religion des chrétiens a bien vu, qui a fait de lui la grande Punition; qui voulut, au Moyen Age, que l'homme parfaitement spirituel vécût d'aumônes, plutôt que travailler.) A quoi je répondrai que vous trouverez toujours des façons de gagner votre pain; ce ne sont pas les conseils là-dessus qui vous manqueront, ni les exemples : les gens n'ont que cela en tête. Mais moi je vous aurai donné les moyens de manger et de boire à l'idée que vous vous ferez de vous. Et cela peut vous tenir lieu d'une *partie* de votre pain.

Je suis distrait de ce que j'allais vous écrire par un charmant lévrier qui passe devant le jardin. La peau de ses tendons de derrière est toute rose, et translucide. Songer qu'il emporte partout avec lui ces deux pierres immarcescibles!

On entend des ruisseaux, des chiens et des abeilles. Tout cela pénètre ce que je vous écris. Je m'exprime mal : cela ne peut le pénétrer, puisque c'est la même chose que lui.

Un jour vous me direz peut-être que les hommes ne méritent ni cette complaisance, ni ces sacrifices, ni cette générosité, ni seulement la justice. Il se peut. Mais ce n'est pas pour eux que vous aurez eu ces vertus, c'est pour vous. Vous me direz qu'il n'est pas de cause qui vaille que l'on meure pour elle. Cela est bien probable. « Quoi donc! est-ce qu'on souffre, est-ce qu'on meurt pour une cause à laquelle on ne croit qu'à demi? » Mais ce n'est pas pour cette cause que l'on souffre et que l'on meurt. C'est pour l'idée que cette souffrance et cette mort vous donnent de vous-même. Il faut être absurde, mon ami, mais il ne faut pas être dupe. Pas de pitié pour les dupes.

Avec tout cela, vous aurez votre approbation, et la mienne. Elles vous suffiront. Car, de même que vous n'attendez pas de vos vertus qu'elles servent à quelque chose, de même, et plus fortement encore, vous n'attendrez pas qu'il vous en soit tenu compte. Au contraire, je vous dirai ce que les stoïciens disaient au sage : vous serez le sacrifié en tout. De chacun de vos actes « bien »

vous serez puni automatiquement. Celui qui est brave est tué, celui qui veut la justice est traité de tiède, celui qui épouse par point d'honneur ruine sa vie. La libéralité appauvrit, la clémence enhardit les méchants, la franchise leur donne des armes, la constance d'âme empêche qu'on prenne vos peines au sérieux, la maîtrise de soi passe pour manque de sang, la raison pour lâcheté, la modestie pour incapacité, le pardon pour un aveu de ses torts. Et il est très difficile d'en vouloir aux hommes d'être mauvais, quand on voit que la recette infailible pour être heureux et estimé, c'est d'étouffer systématiquement tous les mouvements de sa conscience et de son cœur. Des divers moyens que vous avez aujourd'hui de vous faire haïr de vos compatriotes, le plus sûr est d'avoir des sentiments élevés. Tout ce que vous ferez en leur faveur, ils le retourneront contre vous. Ils ne vous haïront pas, tant qu'ils prêteront à vos actes les seuls motifs qui les feraient agir eux-mêmes, c'est-à-dire des motifs mesquins; ils vous haïront dès qu'ils leur soupçonneront d'autres motifs. Ils vous préféreraient leur tourmenteur que leur bienfaiteur, pourvu que, leur tourmenteur, ils vous sentissent à leur niveau; vous trouverez dans la société qui vous entoure une universelle complaisance, fors à l'égard de ce qui est différent. Ils vous railleront et vous dénigreront, et à ce signe vous reconnaîtrez que vous êtes dans la bonne voie. Au point qu'on vous conseille de glisser de-ci de-là, systématiquement, quelque chose qui attire la raillerie, afin d'être bien sûr qu'ils vous raillent, tant ce signe-là est certain. D'ailleurs il y a toujours plaisir à fournir des armes à ses ennemis; vous y prendrez vite un goût dont bientôt vous ne pourrez plus vous passer. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire d'être haï. Mais, le monde étant ce qu'il est, comment un honnête homme ne serait-il pas fier de lui inspirer ce sentiment-là?

Saurez-vous soutenir cet état d'infériorité où je tends à vous mettre dans le jeu social? Mon pauvre petit, vous manquez de convoitise, vous manquez de violence, vous manquez d'impudence : comment rattraperez-vous cela? Il me semble voir la malice du monde, comme le font les oiseaux sur ces branches, en se posant sur vous vous faire plier. Votre douceur me donne de la crainte. Depuis seize ans que vous êtes sur cette terre, vous êtes mon

étonnement : je n'ai jamais rien eu à vous reprocher, qui marquât assez pour me laisser une trace, — et le respect que je vous en porte est digne de ce que vous m'avez donné là. Tel que vous vous montrez à moi, je vous vois dénué de toute âpreté, de tout détour, de toute affectation. On dirait qu'une sorte d'enduit isolant vous rend insensible, sans effort de votre part, à tout ce qui est vil. Et les jours passent, apportant à poignées les raisons de vous corrompre, cependant sans vous corrompre; et je vous regarde, comme on regarde un être bien né, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus rare au monde, mais aussi qui suffit à le justifier, et tremblant sans cesse que l'idée que j'ai de vous ne se fêle imperceptiblement, parce que vous auriez fait un faux pas. Avec tout cela, il arrive que des étrangers se plaignent de vous. Serait-ce donc que vous me favorisez? Je n'ai jamais cherché à pénétrer vos sentiments à mon égard; je vous l'ai dit, ils m'importent peu. Mais je voudrais être sûr que loin de moi vous gardez assez de rigueur pour vous opposer, non seulement à ce qui est mauvais, mais encore à ce qui n'est pas fait pour vous. Cette honnêteté et cette modestie que vous portez avec vous, comme le lévrier ses deux pierreries merveilleuses, vont être plus que jamais menacées. Et par le monde, et par vous-même : car vous allez entrer dans cet « âge ingrat » de la vie, qui va de la dix-huitième à la vingt-huitième année environ, où il faut être bête presque nécessairement (et c'est par bêtise, bien souvent, qu'on trouve de l'attrait aux vulgarités du mal). Vous êtes dans une périssière, qui est votre nouveauté, au-dessus d'un océan d'ordure, qui est le monde; c'est un miracle si vous ne chavirez pas. Et il me faudrait alors mépriser ce à quoi j'ai donné la vie! Devenir l'égal de ces malheureux inconscients que sont la plupart des pères et des mères! Mon petit garçon! Mais je m'arrête, car je sens que je me trouble quand je songe trop à ce que vous êtes pour moi. Et j'ai mieux à faire avec vous, que vous aimer.

NOTE

1. Un combattant français de ma connaissance resta douze ans sans réclamer de pension pour une blessure de guerre. Il ne voulait pas traire, fût-ce de quelques gouttes, la vache à lait « État », quand il pouvait s'en passer. Cette conception de l'État, considéré non comme un ennemi, mais comme un ami, était sans nul doute très désuète.

Le jour qu'une aggravation inopinée de sa blessure le força à des soins assez coûteux, il se décida à demander une pension, qu'il obtint.

Trois ans après, les finances de l'État se trouvèrent dans une situation difficile. Étonné de voir ses camarades de guerre, qui n'avaient pas marchandé leur sang sur le champ de bataille, se refuser à lâcher une miette des libéralités que leur faisait l'État, et même en réclamer âprement de nouvelles, l'ancien combattant dont je parle fit don de sa pension à l'État.

Cet acte ne fut approuvé par personne. Tous disaient : « Si vous répugnez à profiter de votre pension, pourquoi n'en pas faire un usage charitable ? » Personne ne comprenait que ce n'était pas un acte de *charité*, mais un acte de *civisme*, qu'avait voulu faire le combattant. On comprenait seulement que cet homme était complètement idiot.

Le combattant était en relations personnelles avec celui qui à ce moment tenait en mains les destinées du pays. Quand il renonça à sa pension, il lui écrivit qu'il le faisait un peu à cause de lui, et c'était vrai. En écrivant au ministre des Pensions, il demandait que, sa pension exceptée, ses autres droits de blessé de guerre fussent maintenus, et demandait qu'on le lui confirmât.

Ni l'une ni l'autre de ces lettres ne reçut de réponse.

L'ancien combattant nous a dit savoir très bien, lorsqu'il renonçait à sa pension, que la somme abandonnée serait pratiquement perdue, sans profit aucun pour l'État. « Mais, concluait-il, rien que pour n'avoir pas été remercié, ça valait la peine de le faire. »

Ajoutons que l'ancien combattant, deux mois expirés sans réponse de quiconque, écrivit au Ministère que, puisqu'on ne le remerciait pas, il reprenait ses droits sur sa pension.

Un tout, tout petit exemple, mais symbolique, de « service inutile ».

L'ÉQUINOXE
DE
SEPTEMBRE

7 MARS 1936	741
LE PARAPLUIE DU SAMOURAÏ	755
QUE 1938 EST BON (JUILLET 1938)	765
PHYLACTÈRES	779
L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE (SEPTEMBRE 1938)	791
LA FRANCE ET LA MORALE DE MIDINETTE	835

7 MARS 1936

L'HOMME était assis à la table, sous une lampe électrique de plafond, trop faible et trop haute, dans cette médiocre chambre d'hôtel. Quand il entendit un pas monter l'escalier — lourd et lent, — il se leva, ouvrit la porte. Un jeune soldat entra. L'homme sourit.

— Je reconnaîtrais ton pas entre mille. Mais tu traînaisses un peu, mon bonhomme, depuis que tu as ces godillots... Rien de neuf?

— Je ne sais pas si nous pourrons nous voir demain. Il est possible que le quartier soit consigné. Nous partirions après-demain pour L... (C'était une des places fortes « de sécurité », sur la frontière d'Alsace.)

— A cause des craintes d'occupation militaire de la Rhénanie? Mais... est-ce imminent?

— Vous ne lisez donc pas les journaux?

— Jamais! Une journée sans journaux est une journée épurée, libérée, délivrée.

— Cependant, dans les périodes troublées...

— C'est justement dans les périodes troublées qu'il ne faut pas les lire.

Le garçon avait ôté son bonnet de police, sa capote, s'était assis sur une chaise. Il avait dix-neuf ans, mais paraissait plus jeune encore. Mal rasé, avec des boutons, et sur son front moite, en rouge, la marque du bonnet de police. Déjà on sentait dans la petite chambre l'odeur de cuir et de graisse des godillots.

— Je suppose que lorsque tu seras là-bas je ne pourrai plus aller te voir?

— Je pense que non.

— Vous y resteriez longtemps?

— On parle de cinq, six mois.

— Quelle idée tu as eue, d'aller te fourrer exprès dans la gueule du loup! Comme s'il n'y avait pas assez de régiments en France où s'engager, sans en choisir un de couverture! Je te l'ai assez dit...

Il le lui avait « assez dit », mais le fils répondait simplement : « Là ou ailleurs... » Et l'homme, qui comprenait le fatalisme quand il s'agissait de lui-même, ne le comprenait plus chez son enfant.

Cette fois encore le jeune homme ne répondit pas, mais il tira de la poche de sa capote cinq paquets de cigarettes de troupe et les étala sur la table. Son père s'était entiché de ces cigarettes, et n'en voulait plus fumer d'autres. L'homme sourit, et mit trois francs sur la table; mais le garçon repoussa la pièce de vingt sous.

— C'est un camarade qui me les a vendues, et il ne m'a compté le paquet que huit sous.

L'homme sourit, avec une pointe d'émotion.

— Incurablement désintéressé, mon pauvre garçon! Tu sais, tu n'iras pas loin dans la vie, si tu n'aimes pas l'argent : on te fera payer ça. Il va falloir pourtant, maintenant, que tu t'habitues à me demander ce qui te manque. Je ne sais pas ce qu'est L... C'est peut-être un bled genre front, où il n'y a rien. Quand je suis là, quand je te pose des questions précises : « Tes chaussettes sont-elles en bon état? Est-ce que l'ordinaire est bon? », tu consens quelquefois à me dire que non. Mais, me l'écrire, m'écrire ce qu'il te serait agréable de recevoir, jamais! Pourquoi?

— Je n'y pense pas.

— Que tu es bête, mon pauvre fils! Tu pourrais au moins comprendre que c'est à moi que je fais plaisir, quand je te donne quelque chose...

Oui, incurablement désintéressé. Incurablement honnête. Incurablement gentil, — en tout. Pas l'ombre de malice, pas l'ombre d'âpreté, pas l'ombre de vilenie. Et en France, en 1936! Miraculeuse préservation. « Mille traits tomberont à sa gauche, et mille à sa droite, sans l'atteindre. » (Ps. XCI.) Comment, plus tard, ne serait-il pas piétiné? Toute la horde passerait sur lui. Et, si l'homme aimait son fils, c'était moins peut-être parce qu'il était son fils, que parce qu'il pouvait l'estimer complètement.

Ils causèrent de choses et d'autres. Sur cette occupation allemande de la Rhénanie, sur la gravité de l'heure, aucun commentaire. L'homme avait quarante ans à peine, et ç'avait été un homme brillant. Mais, depuis quelques années, sur tout ce qui est important, sur tout

ce qui lui tenait à cœur, il ne s'exprimait plus. Il en aurait eu trop à dire, et trop en vain. Il était devenu si taciturne que, dans cette petite garnison d'Alsace où chaque mois il venait de Paris passer quelques jours avec son fils, à force de n'adresser la parole à personne, il avait fini par remarquer qu'il intriguait. « Peut-être qu'on me prend pour un espion. »

Lui aussi, le fils, il ne parlait guère, mais pour une autre raison. Depuis six mois qu'il trimait dans cette garnison « service », ce qui dominait en lui, c'était la fatigue. Quand il disait à son père : « Demain, je ne viendrai pas. Nous avons tir, à vingt-cinq kilomètres d'ici. Cinquante kilomètres de marche dans la journée. Je serai trop fatigué », le père n'insistait pas.

A présent, ils causaient choses militaires. Le père admirait que son fils y prît tant d'intérêt, et était prêt, naïvement, à trouver injuste qu'un garçon si calé ne fût pas encore caporal. Il le questionnait sur les engins nouveaux, sans goût véritable, pour soutenir la conversation, et s'efforçant de montrer qu'il s'y connaissait. Quand il ignorait quelque chose, ou ne s'en souvenait plus, il disait, pour s'excuser : « Ça, ça n'existait pas de mon temps. » Ce soir-là, il raconta même un de ses souvenirs de guerre, en enjolivant un peu.

Ensuite, pendant dix minutes, le garçon expliqua à son père l'avantage, l'économie du briquet sur les allumettes. Il démontra le sien, interminablement. « Peut-être que je ne le reverrai plus, et pour combien de mois ? Et, si cette occupation militaire a lieu, que se passera-t-il ? » L'homme imagina le pire. Il sentait bien qu'il devrait y avoir entre eux, ce soir, quelque chose d'un peu solennel. Mais l'enfant n'avait jamais été expansif : paroles rares, presque pas de gestes, le visage immobile, ne riant guère, souriant seulement, d'un mince sourire qui lui arquait la bouche, — quelque chose en lui qui évoquait un jeune dieu hindou, un *bodhisattva* lointain, hôte d'un autre monde. Les mots de son trouble, l'homme les disait en pensée. Mais une sorte d'inhibition le paralysait. Et déjà — car, soldat d'hier, il était soldat de demain, lui aussi, — déjà, entre eux, la pudeur des combattants...

— Tu dînes avec moi ?

— Ce soir, ce n'est pas possible.

— La petite?

Le garçon ne répondit pas, mais sourit. Il ne mentait jamais. Si on lui posait une question indiscreète, il se contentait de ne pas répondre; s'il voulait avouer, il souriait sans rien dire. Le père n'en ressentit nulle blessure. Que, la dernière soirée peut-être avant une séparation peut-être tragique, son enfant la passât avec une femme, une étrangère, et non avec lui, il trouvait cela dans l'ordre, tout naturel.

Enfin, le garçon se leva pour prendre congé. Comme chaque fois, il s'attarda devant la glace, ajustant sa capote, faisant reluire un peu son ceinturon avec son mouchoir, inclinant « artistement » son bonnet de police. Et, comme chaque fois, l'homme lui étala bien sa capote sous le ceinturon, par-derrière. Il aurait voulu lui dire : « Tu ne marcheras pas trop vite, dans la rue, que je te voie longtemps... » Mais il ne le dit pas.

— Je t'attendrai à midi, ici, pour déjeuner. Si tu n'es pas là à une heure, je comprendrai que vous avez quartier consigné, et que vous partez après-demain pour L..., et je rentrerai après-demain à Paris. Dans ce cas, n'oublie pas de m'écrire ton adresse précise, à L... Au revoir, mon petit.

— Au revoir.

Leurs mains s'effleurèrent. (La main du jeune, hier si pure et limpide, aujourd'hui calleuse, toujours un peu grisâtre.) Un instant, l'homme se demanda s'il embrasserait son fils. Mais non. Son fils savait bien qu'il l'aimait. Quand on aime vraiment quelqu'un, il n'y a pas besoin de l'embrasser, il n'y a pas besoin de le lui dire. Il n'y a que les femmes pour avoir cette rage d'être sans cesse rassurées.

L'homme se mit à la fenêtre. Nombreux étaient les soldats qui déambulaient dans la rue. Il chercha à reconnaître son fils, ne le reconnut pas. « Il devrait pourtant être déjà sorti de l'hôtel. Peut-être que, à mi-chemin dans l'escalier, il s'est souvenu qu'il avait quelque raison de remonter. Ou peut-être qu'il a rencontré une personne de connaissance au bureau de l'hôtel. » Ses yeux étaient rivés, avidement, sur la foule d'en bas. Dix minutes passèrent ainsi. Enfin, il quitta la fenêtre. « Je n'ai pas su reconnaître mon fils, et peut-être que je ne le verrai jamais plus. » Il resta immobile, un long

moment, assis à la table. Ce qu'il pressentait venait vers lui avec le visage de la douleur, et il en était d'avance crucifié.

Au restaurant, il n'y avait qu'un dîneur, un jeune homme d'une vingtaine d'années, broutant une publication policière. Dans la T. S. F., une voix parlait, en allemand. L'homme ne savait pas l'allemand, mais distinguait le nom de Hitler. « Si j'allais du côté du poste, je suis sûr que j'apprendrais quelque chose. » Mais l'inhibition de tantôt continuait de le ligoter. « Pourtant, ce garçon ne paraît pas ému... Il est vrai, comment tirer un Français d'une ordure policière? Cet exploit n'est pas de l'ordre des forces humaines. »

Le serveur, qui jamais, depuis qu'il prenait ici ses repas, ne lui avait adressé la parole pour autre chose que le service, lui dit, en se présentant :

— Alors, ils ont réoccupé. Cologne, Mayence, Kehl... Ah! il faut que ça change. Ça ne peut pas durer comme ça.

Maintenant, c'était sûr. Il ne viendrait pas demain. Il avait été repris par le terrible engrenage qui, cran par cran, vous mène jusqu'à la fosse. Oui, ç'avait été tout à fait une séparation du temps de guerre. Là-haut, on était prêt à sacrifier sa vie pour un camarade; et on le quittait avec un petit « au revoir », sans même lui tendre la main, pour l'éternité.

« Si, à une heure, demain, il n'est pas venu, j'irai au quartier. »

Pourquoi, à neuf heures du soir, la cloche de l'église sonna-t-elle? Il arriva que les deux premiers coups sonnèrent la même note. « Serait-ce le tocsin? » Un peu plus tard, dans la rue, des voix se mirent à chanter. « Est-ce qu'ils vont chanter *La Marseillaise*? Alors, c'est que ça y est. » Le chant se mua en un je ne sais quoi.

« Si je descendais sur la place, si j'allais à la gare, j'aurais des nouvelles. » Mais il s'était déshabillé, il faudrait se rhabiller...

Il y eut beaucoup de bruits de motocyclettes, en bas, tard dans la soirée. « Je pourrais sonner. Le garçon de l'hôtel me dirait bien quelque chose. » Il n'avait qu'à allonger le bras. Il ne le fit pas. Toujours l'inhibition.

La grande, la sourde, la dramatique inhibition française de 1936.

Il s'éveilla à deux heures du matin, et tout de suite alla à la fenêtre. L'hôtel donnait sur la place de la gare; de la fenêtre on voyait la gare, la voie ferrée, la campagne. Tout était immobile, dans la nuit pâle et pure. Pas une âme. Le bureau du chef de gare était allumé; c'était la seule lumière, avec celles de la voie. Non, rien d'insolite. Pas un fourgon de plus sur les voies. Pas un de ces halètements douloureux de jadis, des trains surchargés montant vers le front, comme si chacun d'eux gravissait un calvaire.

Il s'était dit qu'il ne pourrait pas se rendormir, mais tôt il sombra dans le sommeil. Ainsi, jadis, il se disait : « Jamais je ne pourrai marcher cette étape. Je tomberais. » Et, des étapes, il en marchait deux, trois...

Il s'éveilla de nouveau à six heures, et de nouveau alla à la fenêtre. La place de la gare, en plein jour, était aussi déserte qu'au cœur de la nuit. Puis un adolescent y apparut, et il se mit à jouer, tout seul, avec une balle, comme un chat qui joue avec une boule de papier. « Qui me donnera son insouciance? *Si vous ne devenez semblable à un de ces petits...* Oui, Seigneur! Mais comment le puis-je, moi qui me souviens, moi qui imagine, moi qui prévois, — moi qui sais? »

Pendant qu'il s'habillait, maintes fois il retourna à la fenêtre. A présent, la place s'animait. Des bourgeois fumaient tranquillement, et riaient. Un ouvrier se dirigeait vers la gare, avec une canne à pêche. Devant ces petits signes de vie normale, l'homme de quarante ans fut tout pareil à son fils, quand, sur un paquebot malmené par la mer, l'enfant, qui avait très peur se rassurait un peu en entendant siffloter un des officiers du bord.

Mais, quand il descendit, dans la gare l'atmosphère n'était plus la même. Des inconnus s'abordaient, se demandaient l'un à l'autre ce qu'il y avait dans le journal, allaient s'asseoir, pour lire la feuille, sur un banc solitaire.

Deux soldats casqués surveillaient l'accès des quais.
— Les permissions sont supprimées, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Je pense que les troupes vont quitter la ville demain?

— Demain?... Mais tout le monde est parti cette nuit, en camions. Quatre-vingt-seize camions. Hier soir, on a battu tous les cafés pour y rafler les militaires.

Traîtresse petite gare, si calme : c'était ailleurs qu'il y avait à souffrir. S'il avait sonné, hier soir, quand il entendait ce va-et-vient de motocyclettes, il aurait su. Il aurait été à la caserne. Il aurait peut-être vu son fils, casqué, avec tout le barda, prendre place dans le camion qui l'emportait vers la ligne de... Allons! pour simplifier, disons : vers le front. Il aurait vécu enfin cette heure qui était en lui, comme un cancer, depuis tant d'années. Mais non, il n'avait pas fait le petit geste de tendre le bras vers la sonnerie. Il avait dormi, comme la France. « Dors, toi qui es fait pour dormir », dit Don Quichotte à Sancho. Ni ses nerfs, ni ses pressentiments, ni son amour ne l'avaient averti.

Avoir prévu de tout temps, et cependant être pris au dépourvu! On se relâche, dans une prévision trop longue.

Il haïssait les journaux. Il lui arrivait de passer quinze jours sans en ouvrir un. Maintenant, il en avait trois entre les mains, qu'il lisait, arrêté au milieu de la chausée. Tout ce qu'il y avait là était mensonges, et il y bâfrait, le sachant. La dépêche d'agence qu'il avait lue dans un journal, il la relisait de bout en bout dans les deux autres.

A déjeuner, il fit de la dépense : bordeaux, deux fines. Il ne fallait pas se priver, puisqu'on allait mourir. Comme il sortait du restaurant, il aperçut un sous-officier du régiment de son fils. Aller à lui, lui demander si par hasard quelques hommes du 3^e bataillon, 9^e compagnie, ne seraient pas restés... Mais il le dépassa, sans l'aborder. Il s'arrêta, se retourna, hésita s'il reviendrait sur ses pas. Quelque chose, encore une fois, le paralysa, et il continua vers l'hôtel.

Il savait bien que son fils ne viendrait pas à midi. Pourtant, il gagna sa chambre, et attendit, si cela est attendre. Il avait dit : « Si à une heure tu n'es pas venu... »

A deux heures et demie il était encore là. Que le garçon fût parti, c'était une certitude, et toutefois, entendant monter dans l'escalier, même lorsqu'il reconnaissait d'évidence un autre pas que le sien, il tressaillait. « Quand il sera mort, je l'entendrai encore, comme cela, qui monte l'escalier. »

Il sortit, marcha à travers la ville du dimanche, presque déserte depuis le départ des troupes. Quelques jolies filles, qu'il croisa, lui parurent *d'un autre ordre*; il leur en voulait presque d'être jolies. Bientôt il se trouva dans la campagne, où, ces jours derniers, se promenant, et entendant au loin le bruit des mitrailleuses, il se disait : « C'est peut-être lui qui tire. » Une longue tache grise frappa sa vue, étalée en bordure de la route. C'était le cimetière militaire.

Il y entra. Une statue d'homme nu dominait les tombes, grotesque; pis que grotesque : difforme, téatologique, proprement insensée. Un « artiste » avait exécuté cela! Un conseil municipal l'avait accueilli! Une population l'acceptait! Cela en disait long sur le sens esthétique chez les Français. Mais le cimetière était net, propre, bien entretenu, avec ses milliers de croix blanches et de pierres funéraires musulmanes, entre les allées de gravier rouge.

Sur une des tombes, l'homme lut — vraiment, il le lut — le nom de son fils. « Combien y a-t-il de chances qu'il soit vivant dans deux, trois ans? Mettons une sur cinquante. »

Quand son fils s'était engagé, il s'était dit que, si la guerre éclatait, il s'engagerait dans le même régiment que lui. A présent, il n'en sentait plus le désir. A côté de l'abîme des choses qui ne valent pas d'être dites, l'abîme des actes qui ne valent pas d'être faits. Dans cette France d'aujourd'hui, tout élan qui s'élève, brusquement fauché, comme les bondissants fils télégraphiques, quand le train galope, rabattus par un poteau stupide. Une nation où tout ce qui est grand et spontané est tenu pour suspect; où, chaque fois qu'on voudrait intervenir contre quelque chose d'ignoble, on ne le peut, parce qu'on s'aperçoit que la majorité est complice...

L'autre guerre, pour lui, ç'avait été la guerre des camarades. Maintenant c'était la guerre des pères qui commençait. Il songea à ce que ça serait d'être ici,

aujourd'hui, s'il n'avait pas d'enfant. Sa femme était morte, il y avait longtemps. Son amie était plutôt une commodité qu'une affection : son avenir était assuré, s'il mourait. Ce qu'il gagnait, dans les « affaires », suffisait à ses besoins, qui étaient modestes. L'événement qui menaçait, quel qu'il fût, guerre extérieure, guerre intérieure, trouvait en lui un homme ne laissant rien derrière soi, qui attendait cet événement, en ne meublant cette attente que de ce qui lui est le plus agréable ici-bas, et pour qui ces préparatifs mêmes — se mettre en ordre avant l'aventure — avaient eu leur goût, fait d'une sensation assez virile et d'un sentiment de repos. L'issue de cet événement lui était presque indifférente : depuis quinze ans, on avait brisé en ce bourgeois français tous les idéals, foi religieuse, foi nationale, foi sociale. Quelque temps, il avait lutté contre l'ange, lutté contre sa tendance à prendre à cœur la destinée de son pays. Puis la lutte avait cessé : il avait eu raison de cette tendance. Maintenant, il était « quelqu'un à qui on ne la fait plus », et il en était fier ; quiconque croyait en quoi que ce soit passait à ses yeux pour un serin. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on le laissât en paix dans son trantran, à « tirer » les quelque vingt ans qui lui restaient sans doute à vivre.

En outre, la menace justifiait deux traits profonds de sa nature : repliement et laisser-aller. Bien avant que la menace se précisât, cet homme, qui vivait depuis des années dans une atmosphère d'an mille, s'était de toutes façons recroquevillé : il avait cessé de voir sa famille (à cause de sa liaison), avait relâché les liens de chacune de ses amitiés, réduit volontairement son courant d'affaires, renoncé à toute ambition. Maintenant que la menace était brûlante, il triomphait. Il avait eu bien raison de ne pas acheter ces terrains, puisque les terres allaient être distribuées, ni cet immeuble, qui depuis longtemps lui fût resté sur les bras, sans rapport ; bien raison de ne pas « étaler », puisque cela l'eût désigné aux coups ; bien raison de ne pas s'éreinter à gagner de l'argent, puisque, de façon ou d'autre, par la loi ou par la violence, il allait être spolié ; bien raison de n'avoir pas un intérieur luxueux, puisque sa maison allait être écrasée sous les bombes ; bien raison de ne pas fonder cette entreprise, puisque déjà elle pouvait être considérée

comme ruinée; bien raison de ne pas se donner de peine pour essayer de comprendre le train de ce monde, puisque, de toute évidence, au point où en étaient les choses, personne n'y comprenait plus rien. Tout ce qui, en ce mois de mars 1936, agissait à son avantage, faisait de lui un homme plus libre, moins soucieux, moins exposé que ses compatriotes, c'était tout ce qu'il n'avait pas accompli, par négligence ou par pusillanimité. Ainsi la menace, si elle lui restait cruelle, par certain côté ne lui déplaisait pas. Chacun de nous — c'est là tout son effort intellectuel — construit une philosophie qui justifie sa façon d'être, c'est-à-dire ses lacunes, ses défauts et ses vices. Périsse l'univers, on s'en console sans trop de peine, si cela vous permet de dire : « Vous voyez bien que j'avais raison. » Et c'est casser la pointe à l'événement, que le prédire.

Tout cela était, — c'est-à-dire que tout cela aurait pu être : cela n'était pas. A cause d'un seul acte qu'il avait fait. A cause de ce garçon qui allait se battre, et peut-être mourir, pour un ordre que son père avait abandonné. L'homme avait comme détruit l'univers, et, par ce fils, il l'avait recréé. Toutes les prises que l'univers avait sur lui, il les avait sectionnées, l'une après l'autre, comme les tentacules d'un poulpe; mais il en restait une, et, par cet unique contact, la vie de l'univers et la sienne continuaient de se mêler. Lié par vingt chaînes, à quoi bon en avoir coupé dix-neuf? Il suffisait de la vingtième, intacte, pour le maintenir captif. Le Bouddha, quand lui vient un fils, dit : « Une entrave m'est forgée. » A quoi bon se moquer d'être tué, puisqu'il tremblait qu'un autre le fût? A quoi bon avoir écrasé l'espérance en ce qui lui était propre, puisqu'il espérait éperdument pour un autre? Il avait donné au monde ce pouvoir terrible sur lui, de le menacer dans ce qu'il aime; maintenant ils le tenaient, les misérables, ils le *possédaient*, lui aussi, devenu un du troupeau. « Quand, à quinze ans, il a eu sa méningite, plein de folie, plein de terreur de le voir mourir, je lui disais : « Mon petit garçon, tu sais, il faut que tu vives. J'ai « mérité que tu vives. Est-ce que tu comprends : *mérité?* » Alors, ce que je pensais qui me créait ce droit, c'était les soins et les peines et les sacrifices de toute sorte, même d'argent, pour sa santé, pour son éducation.

Aujourd'hui, ce sont bien d'autres sacrifices qui me font « mériter » qu'il vive. C'est l'harmonie entre ma vie et mes croyances que j'ai sacrifiée en lui donnant l'être. »

Longtemps une alouette fit son tireli, invisible. Puis elle se suspendit dans le ciel blanchâtre, où elle trembla des ailes sur place, seule vivante de tout le paysage, s'élevant un peu plus haut, toujours un peu plus haut, par étages, vraiment éperdue de son chant et de sa transe à la façon d'un danseur mystique, et soudain tomba en ligne droite, comme frappée, et le chant se brisa net, cessa d'être, n'exista plus. L'homme songea à tout ce qu'il aurait lu dans les journaux, il y a vingt ans, avec contentement peut-être, sur cette alouette « gauloise », chantant au-dessus d'un cimetière, figure de « l'immortelle espérance », etc. Aujourd'hui, ce qui le frappait, ce n'était pas que ce chant ivre continuât parmi les tombes, c'était qu'il se tût d'un coup, comme une chose tuée. Mais quoi, encore un symbole ? Ah ! grands dieux, assez de symboles, assez de littérature, assez d'« images heureuses » pour justifier ce qui ne peut pas l'être. Aujourd'hui, une phrase unique jaillit de la guerre : « *Seulement*, qu'il ne soit pas tué ! »

La nuit tombant, l'homme revint à l'hôtel. Le silence de cette journée de dimanche, dans cette chambre désertée. Un aboiement de chien. Une voix d'enfant. Un rire de femme, — toujours ces femmes qui riaient, à l'heure tragique, comme il y a vingt ans. Et parfois, à travers la vitre, la fumée d'un train caché qui semblait envelopper les maisons, dans la perspective de la campagne ; on aurait dit un éclatement d'obus.

Le lendemain matin, sa valise bouclée, quand il jeta sur la pièce le dernier coup d'œil du voyageur qui quitte une chambre d'hôtel, il aperçut, froissé à terre, le paquet vide des cigarettes de troupe, qu'il avait rangées dans son porte-cigarettes. « C'est lui qui me l'a donné... » Il le ramassa, le glissa dans sa poche et descendit. Au buffet de la gare, un groupe compact stationnait devant une affiche blanche. Une affiche blanche... quels souvenirs ! Il s'approcha. L'affiche donnait les résultats sportifs de l'après-midi. Plus loin, un capitaine était attablé avec une femme. La femme, platinée, fumait, vautrée contre lui, presque sur ses genoux. Le capitaine, crayon

en main, penché sur un journal, résolvait des mots croisés.

Gare de l'Est, en arrivant, l'homme, qui croyait qu'il y aurait la guerre dans huit jours, ne se fit conduire ni à sa banque, ni chez son amie, ni à l'église, ni chez lui, pour mettre ses affaires en ordre, ni chez un pharmacien, pour acheter un masque à gaz, ni au centre de recrutement, pour s'informer quel serait son sort. Le taxi l'arrêta à l'entrée du Palais-Royal. Là, dans un magasin de décorations, il acheta pour trente-huit francs soixante-quinze de barrettes : Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de guerre, médailles commémoratives. Quand il tint dans sa main le paquet, son visage, si sombre depuis deux jours et presque marqué par une expression dramatique, enfin se détendit.

Mars 1936.

LE PARAPLUIE DU SAMOURAÏ*

* Ce texte fut prononcé, sous sa présente forme (à l'exception de deux paragraphes déplacés), le 11 janvier 1938, au groupe « Rive gauche », en manière d'avant-propos à la conférence d'un publiciste allemand, M. Otto Abetz, sur « La jeunesse allemande et le bonheur ». La réunion était donnée sous les auspices du Comité France-Allemagne, mais il est vraisemblable que l'attitude exposée ici ne saurait être tout à fait celle du Comité France-Allemagne (note de 1938).

LA croix gammée est un dérivé de la roue à quatre rayons, et du disque, qui représentaient anciennement le Soleil* ¹. C'est sous ce signe que les dernières armées païennes combattirent, au iv^e siècle, contre les troupes de Constantin, qui arboraient la croix du Christ; ces mêmes signes s'affrontent dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Or, les Grecs donnaient au Soleil le qualificatif de *panderkès*, « qui voit tout ». Voir tout ce qui est cela a un nom : cela s'appelle la lucidité. Et la lucidité est à mes yeux la plus grande vertu de l'intelligence, parce qu'elle engage en même temps le caractère. Je ne saurais dire si je vais promener sur cette question : l'attitude des Français contemporains à l'égard des Allemands, un rayon de lucidité. Du moins je le tente.

Allemands, Français, qu'y a-t-il devant nous? Il y a devant nous la possibilité d'une nouvelle guerre. Cette possibilité est même, sans doute, une forte possibilité.

Cette possibilité glace certaines personnes. Elles s'exclament : « Ce serait trop affreux! etc. » Cette réaction ne mérite pas d'être discutée. Il y a aussi les personnes qui disent : « Le rapprochement des élites des deux pays, notamment des élites intellectuelles, le rapprochement des anciens combattants, ou des jeunesses des deux pays, peuvent consolider la paix. » Je me sens obligé de dire que je n'en crois rien. Je crois que le rapprochement des hommes politiques, des diplomates, des financiers des deux pays, à un moment donné, et avec des objectifs limités et précis — j'insiste sur ces deux conditions, — peut, à ce moment-là, écarter la guerre pour un certain temps. Mais je ne crois pas que le rapprochement ni des élites, ni des masses, puisse rien faire pour la paix. Ce n'est pas la compréhension mutuelle entre

* Cf. les notes à la fin de ce texte.

deux peuples qui empêchera que le chef d'un de ces peuples, à l'heure où il jugera que son pays y doit trouver avantage, n'attaque l'autre peuple. S'il y avait à cette heure entre ces peuples un excès d'amour, une campagne de presse de six semaines y porterait bon ordre. Quand nous disons : « Que Français et Allemands se connaissent mieux, cela peut réduire les risques de guerre », ou nous cherchons à faire des dupes, ou nous nous dupons nous-mêmes.

Il y a enfin une troisième attitude. « Que Français et Allemands se connaissent mieux, non pour que cette connaissance éloigne la guerre, qu'elle est incapable d'éloigner, mais simplement parce que cela est bien ainsi, parce qu'ils ont à apprendre les uns des autres, parce qu'il est de bonne humanité de se comprendre, de s'estimer, voire de sympathiser par-dessus les frontières. Peut-être même, la guerre venue, quelque chose en restera-t-il : par exemple, dans le traitement des prisonniers... Mais c'est un simple peut-être, et de peu d'importance. France et Allemagne doivent se connaître pour les mêmes raisons pour lesquelles tous les grands peuples devraient se connaître entre eux. Avec, en outre, les raisons mystérieuses d'attraction qui naissent de l'inimitié. » Telle est la troisième attitude devant la possibilité d'une nouvelle guerre franco-allemande, et cette attitude est la mienne.

Je ne trouve pas inhumain qu'un individu de la nation A ait sympathie intellectuelle et sympathie cordiale pour un individu de la nation B, tout en se disant : « Il me tuera peut-être dans six mois. » Je ne trouve pas inhumain qu'un individu de la nation A ait pour les chefs de la nation B admiration, voire sympathie, tout en se disant : « Ils jetteront peut-être leur peuple contre le mien dans six mois. » Les chefs de la nation B jouent leur jeu. A nous, de la nation A, de jouer le nôtre, qui est d'être assez forts pour le contrecarrer. Une telle attitude est saine. Elle a la vigueur, la grandeur et l'innocence de la pleine nudité.

Cette attitude, depuis la guerre, je l'ai souvent affirmée : ceux qui ont lu mes livres le savent. Avant l'avènement de Hitler, des professeurs d'universités alle-

mandes me demandèrent maintes fois de prendre la parole devant leurs jeunes gens. Je crus devoir les avertir de ce que je dirais, si j'allais là-bas. Ces professeurs étaient pour la plupart israélites. Ma réponse les refroidit. Ils m'écrivirent : « Vous posez comme base à nos relations la guerre possible. Cela est dangereux. Il faut poser comme base que la guerre est impossible². » Je leur répondis que la guerre était possible, que je prenais toujours pour base ce qui est, et que dans ces conditions il était préférable que je ne rencontraisse pas leurs étudiants. Mais déjà j'avais mis noir sur blanc l'allocution que je prononcerais si j'allais dans les universités allemandes. Elle a été imprimée dans *Mors et Vita*, et j'en reproduirai ici un court passage. Voici ce que je comptais dire aux jeunes Allemands :

Il nous faut admettre, Messieurs, qu'un jour notre devoir soit de nouveau de nous tuer les uns les autres. Cette éventualité doit être envisagée avec calme : il y a pis que mourir. Disons-le en passant, bien entendu il ne s'agit pas, entre nous, d'une « fatalité ». Un homme sérieux hausse les épaules à ce mot de fatalité. Ici, comme ailleurs, il s'agit d'une volonté. De quel côté cette volonté ? De l'Allemagne ou de la France ? Gardons nos pensées là-dessus.

Eh bien ! de même que notre hostilité d'hier n'empêche pas, à mon sens, une sympathie d'aujourd'hui, de même cette sympathie d'aujourd'hui ne me semble pas être gênée par la possibilité d'une hostilité de demain.

Si la guerre en soi, non plus que le droit de la guerre, ne me donnent le sentiment qu'un ordre supérieur y soit amoindri, quand il s'agit de nations d'une force à peu près égale, je n'éprouve pas davantage le sentiment qu'un ordre supérieur soit amoindri par le fait que nous puissions passer, quasi du jour au lendemain peut-être, de la sympathie au combat, et au combat hideux. C'est une bonne et sage manière, et professée depuis longtemps, d'aimer les êtres et les conditions, que de les aimer comme des biens qu'on peut perdre ; et sûrement, si cette maxime n'existait pas, il faudrait l'inventer pour l'appliquer à la paix, telle qu'est la paix de nos jours. Il y a une autre maxime répandue, bien que rarement suivie (surtout dans son second terme), qu'il faut traiter son ennemi comme s'il devait être un jour son ami, et son ami comme s'il devait être un jour son ennemi. Pour moi je la juge excellente, je l'ai presque toujours appliquée dans ma vie, et m'en suis trouvé bien. Il est fort, l'homme qui garde les yeux sur l'état tout opposé à celui où il se trouve à présent, et le tient non seulement pour possible, mais pour bon également.

Les Grecs d'Homère proclament qu'en se battant ils n'ont pas de haine. Après son grand combat contre Ajax, Hector lui pro-

pose de terminer la lutte, et ajoute : « Échangeons entre nous d'illustres présents, afin que les Troyens et les Achéens puissent dire : « Ils soutinrent bravement la lutte ardente, mais ensuite ils « se séparèrent *bons amis*. » Quand Achille tue Lycaon, il l'appelle *philos*, il lui dit : « Meurs, *ami* ! » S'il doit y avoir entre nous une nouvelle guerre, qu'elle soit sous cette épigraphe-là³.

.....
Travaillons donc, Messieurs, à tonifier cette ombre de paix qu'il y a aujourd'hui entre vous et nous. Mais ici je m'efface. D'abord parce qu'il y a des spécialistes de ce sujet, qui vous objurgueront avec plus de talent que moi. Ensuite parce que je ne crois pas à l'efficacité des paroles en faveur de la paix. Je crois que depuis quinze ans elles n'ont rien fait, ou plutôt qu'elles ont fait du mal, en faisant de la paix un mot, et un lieu commun parmi les mots ; et on a gonflé ce lieu commun de mots, de tant de mots, qu'il finira bien par en éclater. Là-dessus, Messieurs, je vous quitte. Nous nous retrouverons peut-être. Peut-être dans la paix. Peut-être dans la guerre. Si c'est dans la paix, nous nous regarderons avec fierté : nous aurons fait beaucoup pour nos semblables. Si c'est dans la guerre, dans une guerre qui en rien ne sera notre œuvre, ayant échoué à faire le bien de nos semblables, nous tâcherons d'y trouver notre bien à nous : que rien de la vie ne soit perdu, pas même cela. Car la guerre a sa fumée et sa flamme, mais elle a aussi sa lumière. « Porte-lumière », comme l'archange que vous savez.

J'ai lu dans un livre japonais le trait suivant. Un samouraï se rend sur le terrain où il va se battre en duel avec un autre samouraï. Il a ouvert son parapluie, car il pleut. Et voici qu'il aperçoit son adversaire, qui se rend également sur le terrain. Mais ce dernier n'a pas de parapluie. Alors le premier samouraï lui offre l'abri du sien. Ainsi, sous le même parapluie, et devisant, ils s'acheminent vers le terrain, et là dégainent leurs sabres, font ce que vous savez, et sont tués l'un et l'autre. Cette anecdote, lorsque je la raconte, fait rire les Français, parce que le rire est la réaction des Français d'aujourd'hui devant ce qui est grand. Quoi qu'il en soit, les diverses manifestations franco-allemandes du temps de paix, j'appelle cela la conversation sous le parapluie.

NOTES

1. La roue solaire, signifiant que « tout tourne », est aussi un symbole de l'Alternance. Scheurman, d'autre part, rapporte la croix gammée au moulinet qui, autrefois, procurait le feu. L'Alternance, le Soleil, le Feu...

2. Un de ces professeurs m'écrivait en substance : *A notre jeunesse il faudrait que vous disiez : « Non la sympathie, mais l'amour ! »*

C'est exactement la position opposée à la mienne. Je répète sans cesse, depuis *Le Songe* : « La sympathie, non l'amour. »

Il ne faut pas évoquer devant elle le souvenir de la guerre comme source d'une communauté, mais cette communauté comme une réalité appelée à empêcher la guerre même.

Cette communauté est appelée à n'empêcher rien du tout.

Votre attitude devant la vie implique l'idée de la guerre, sa possibilité et même sa nécessité. Cette attitude est l'expression d'une personnalité organique. Pour moi je veux exclure la possibilité de la guerre.

Qu'est-ce qu'une telle exclusion ? Une opération intellectuelle, une opération de professeur. Aussi inefficace sur la réalité qu'une pince dont la vis est lâche. Quant à la « personnalité organique », bon. Mais alors, c'est aussi l'expression d'une personnalité organique que s'hypnotiser sur la paix, sur la « sécurité », qui n'ont jamais été des buts suffisants pour quelqu'un de sain.

A votre allocution nos étudiants pourraient répondre : « A quoi bon ce rapprochement provisoire entre deux guerres ? N'émoussons pas la haine qu'il nous faudra pour nous combattre. »

Il n'y a pas besoin de haine pour se combattre, ni de colère. Dans la guerre, je tuerais sans trouble quelques Allemands avec lesquels j'entretiens aujourd'hui les relations les plus cordiales, et mieux que cordiales, sympathiques : la sympathie elle aussi a des dents. Eux feraient de même à mon égard, sans nul doute. Dans la paix, je n'ai ni haine ni colère, mais admiration et respect — avec beaucoup de réserves — pour l'Allemagne ; je suis content de me savoir quelques gouttes de sang allemand dans les veines ; pourtant, dans cet ordre même de la paix, je ferais à l'Allemagne tout le mal en mon pouvoir, si j'en avais l'occasion et les moyens (notre paix étant la guerre, d'évidence).

Les Grecs de *L'Iliade* ne combattent pas par haine de l'ennemi : Achille le déclare. Ils ne combattent pas non plus par patriotisme :

ce sentiment leur est inconnu. Qu'Agamemnon offense Achille, celui-ci abandonne ses compagnons au plus fort du combat, reste insensible aux appels de leur défaite et de leur détresse. Pourquoi donc ces gens combattent-ils ? Je l'ai dit ailleurs : par orgueil et par amitié. C'est par une *orgueilleuse* révolte contre l'outrage fait à un des leurs, c'est par *amitié* pour Ménélas que les chefs accourent devant Troie. Ils y meurent gravement, non pour l'amour de leur pays ou pour être honorés par leurs concitoyens, mais par simple fierté naturelle. C'est par *orgueil* qu'Achille déserte : désormais il n'a plus d'*amitié* pour ceux qui obéissent à Agamemnon. Et il ne rentre dans le combat que pour venger Patrocle, l'objet de son *amitié*. Bref, l'individualisme le plus absolu, et ce qu'il entraîne d'arbitraire, gouverne ces héros. Achille, dans la guerre d'aujourd'hui, serait fusillé par jugement du Conseil de Guerre (comme aussi ce Coriolan, applaudi avec convulsions, voici quelques années, par les patriotes de la Comédie-Française).

3. Voici encore :

« Les populations kôlariennes sont fort adonnées à la guerre. Elles aiment le combat pour le plaisir qu'il leur donne et aussi parce qu'elles le croient agréable aux dieux. (...) Nulle animosité, nulle haine n'éclate entre les guerriers (adverses) qui partagent souvent la même tente et le même repas durant les suspensions d'armes. » G. Le Bon. *Les Civilisations de l'Inde*, p. 173.

Freud (*Totem et Tabou*, p. 57) parle longuement des sacrifices faits par les populations primitives pour apaiser les âmes des ennemis tués, pour se faire d'eux des amis, — jusqu'à soigner « avec tendresse » leurs têtes coupées. (L'idée, toutefois, est assez différente de celle qui nous occupe ici.)

De nos jours, je trouve quelque chose du « parapluie du samourai » dans cette coupure d'un journal, datée des premiers jours de la guerre civile espagnole : « A Oviedo se trouvait une caserne. Les soldats se partagèrent en deux fractions, les uns prenant parti pour les rebelles, les autres pour le gouvernement. D'un commun accord, ils sortirent des bâtiments, et, sur la place, s'embrassèrent les uns les autres, puis se séparèrent. »

Ainsi que dans les réceptions échangées — la seconde en un moment déjà délicat : août 1938 — entre les généraux Milch et Vuillemin, commandant respectivement les aviations allemande et française, réceptions qui furent, paraît-il, très cordiales. Et je m'étonne qu'un bon esprit, M. Wladimir d'Ormesson, y voie un des signes qui illustreraient, selon lui, « l'incohérence de notre époque ». Cette « incohérence » est du même ordre que celle des généraux français et autrichiens, français et anglais, aux XVII^e et XVIII^e siècles, échangeant la veille de la bataille des paniers de victuailles et des bouteilles de vin fin. Sans parler des siècles de chevalerie.

Les événements de septembre ont montré mieux encore le désir de l'Allemagne de placer les relations franco-allemandes sur ce

terrain. Durant les journées du *diktat* de Munich, Daladier était applaudi à Munich, les Français du voyage d'échange franco-allemand étaient accueillis avec affabilité dans toute l'Allemagne. La France, bon gré mal gré, se mettait plus ou moins à ce ton : alors que la responsabilité de la crise incombait si évidemment à Hitler, il n'y eut à Paris ni cris hostiles, ni manifestations devant l'ambassade. Le mot d'ordre donné par l'Allemagne imposa une attitude qui est celle même dont, depuis longtemps, je me suis fait l'apologiste en France.

QUE 1938 EST BON

(Juillet 1938)

« Il faut qu'ici toute lâcheté
soit morte. »

DANTE. *Inf.*, III.

JE ne sais comment je viendrai à bout de cet article, tant ce que j'ai à dire est simple.

En France, nos « trois couleurs » sur la porte d'un magasin indiquent d'ordinaire un magasin juif. Mais il peut arriver que le drapeau suisse à la devanture d'un bistrot parisien indique un lieu de réunion nazi. Je me trouvais, il y a quelques semaines, dans un tel lieu, où se rassemblent des Allemands hitlériens de Paris, adonnés avec ferveur à faire tout le mal qu'ils peuvent à la France. Un passant français y entra sans savoir, bien que le lieu fût un peu retiré. Bientôt il flaira la « bourrique blonde », l'Allemand aryen. Je saisis son regard hostile, et ne fus pas d'accord avec lui.

On peut comprendre ce regard hostile si on se sent d'avance vaincu par ces blonds. On le comprend moins si, Français, on se sent de plain-pied avec eux, et aussi fort qu'eux : il n'y a pas d'aigreur entre pairs. Les blonds jouent leur jeu; jouons le nôtre; tout cela est régulier. Avons-nous, moralement, de quoi les contre-battre (car matériellement nous l'avons)? Si oui, « fais ce que dois », et qu'ensuite la Fortune décide.

« Mort pour la France. » Rectifions : mort par la France. Car, si la France est forte (et répétons qu'il lui est facile de l'être), il n'y a pas d'agression blonde. Le danger n'est pas chez les Allemands, il est en nous.

Les enchanteurs et sous-enchanteurs totalitaires empêchent les nations qui préfèrent le bonheur de devenir des nations d'incapables : il y a un minimum de virilité au-dessous duquel on ne descendra pas. L'Allemagne a été mise auprès de la France comme Xanthippe fut mise auprès de Socrate : pour lui donner l'occasion de se surmonter. Les enchanteurs et sous-enchanteurs totalitaires excitent aussi les amis de la liberté à la savourer

avec plus de finesse, les amis de certaine forme de culture à se grouper pour la défendre : c'est tout un univers moral qui se précise par contrepied. « Va, dit Dieu à Ravana (Lucifer), dans le mythe hindou, va et deviens mon ennemi. Si tu détournes les hommes de la voie droite, je viendrai sur la terre pour te détruire et sauver l'humanité. Et, en te détruisant, je te libérerai et te ramènerai dans le ciel. » Ils entretiennent enfin la sensation de la vie précaire, et non seulement, par cette pointe d'inquiétude qu'ils y mettent, aiguissent l'existence (le vinaigre dans la salade)¹, mais contribuent à maintenir dans les esprits la conscience de la relativité de toute chose, attitude qui est l'intelligence même, et aussi la sagesse. Ceux qui doivent venir « comme la foudre » jouent le rôle que jouait jadis pour les chrétiens celui qui devait venir « comme un voleur » : ils vous apprennent à savoir quitter. Chaque alerte est l'occasion de ce qu'en langage militaire on appelle la *reprise en main* d'une troupe : « Que tout soit toujours prêt, que tout soit toujours en ordre. Prêt pour quoi? En ordre pour quoi? Pour être abandonné. Que tout soit toujours (selon la formule de l'Ancien) tenu pour du « perdu d'avance » : nos biens, nos possibles, les chers de notre chair, notre vie. » Et cela est bien, car tout mérite d'être risqué, les êtres et les civilisations, comme tout mérite d'être défié, et on n'a de droits que sur ce qu'on est prêt à risquer.

Ainsi les enchanteurs totalitaires sont les auxiliaires de cette civilisation qui les combat et les calomnie (par peur, puisque c'est d'ordinaire par peur que l'on calomnie). Je songe à ces guerres sacrées des dieux, que nous chantent Hésiode et Nonnos, où les deux partis concourent également, par leur opposition même, à l'harmonie générale. Asclépios, foudroyé par Zeus, n'en reste pas moins un dieu tutélaire, qui mérite d'avoir des temples. Prométhée et Kronos, adversaires de Zeus, l'un fait une fin au ciel, où il a été ramené par Héraklès, l'autre règne sur les îles des Heureux. Les Titans sont vaincus mais non maudits : les dieux et les hommes continuent de les invoquer; bientôt ils seront délivrés eux aussi. Les dieux grecs — et, plus tard, les héros du Walhalla — se réconcilient chaque soir après les trucidations réciproques, comme des sportifs d'équipes

adverses qui se sont combattus dans la journée : il y a place pour tout le monde dans la grande famille de l'univers; il n'y a pas plus de « partie obscure » dans l'univers, qu'il n'y a de « partie obscure » dans l'individu; tout ce qui est a de profondes raisons d'être. Pareillement, notre théo² ou mythomachie 1938, la lutte des impérialismes et des mystiques dans notre monde, et tant d'autres divisions naïves, sur des scènes plus étroites, dans le même moment, doivent être saisies en fonction du *rerum concordia discors*. Il est à peine besoin de marquer que cette nécessité des antagonismes, véritable dogme pour les anciens Grecs, et fond d'un de leurs Mystères les plus fameux, est d'accord avec la science moderne, qui croit que dans la nature, dans la vie minérale, dans la vie organisée, rien ne se produit que par le tempérament de forces opposées, par l'antinomie de lois complémentaires, par l'alternance enfin : on n'en finirait pas d'énumérer les formes multiples de cette respiration régulière, de ce rythme de systole et de diastole qui fait circuler la vie dans le grand Tout. Sans doute trouverait-on cette conception de l'univers sous le mot qu'eut un de mes amis, à certain tournant délicat de la vie française, voilà peu d'années : « Il faut avouer que les temps troublés sont bien agréables. » Ce mot fut mal jugé, mais on s'y trompait : il est d'un philosophe masqué en désinvolte.

C'est pourquoi, à ceux qui voudraient avoir vécu sous Périclès ou Louis XIV, je dis que 1938 est bon aussi, le diable m'emporte! On se lamente sur la corruption de l'époque, mais toute corruption, de l'esprit, de la conscience, de la chair, fertilise la terre qu'elle recouvre. On se lamente sur la dureté de l'époque, on bat des ailes en piaulant : « l'amour! l'amour! » Et il est vrai que l'époque est coriace; pourvu que vous n'adressiez pas la parole à une fillette dans la rue (vous seriez lynché), ou que vous ne mettiez pas le feu à la resserre abandonnée du père Corentin (cinq ans sans sursis), ou que vous ne bottiez pas un chien, vous pouvez assassiner, voler, mentir, trahir, vous parjurer, etc... dans l'indifférence compacte des populations : grâce aux grands quotidiens, et peut-être à une certaine tournure de l'enseignement public, il n'y a plus d'indignation en France que contre des fautes qui n'en sont pas. Mais

c'est parce que le siècle est ainsi mithridatisé — le siècle de Mithridate, — qu'il supporte ses angoisses, digère ses épreuves, résorbe ses tumeurs, assimile enfin et récupère avec une aisance et un pouvoir d'oubli qui dans tout organisme sont le signe de la santé. Pour que la France soutienne les à-coups nerveux qui lui sont imposés depuis cinq ans, il faut qu'elle se fiche aussi des petits enfants chinois. Tout se tient.

Je lisais l'autre jour avec dégoût des poèmes, récemment parus, d'un auteur français. Sur le berceau de sa fille, il « demande pardon pour elle et pour ceux qui sont nés en ce temps, pardon pour la naissance de chaque enfant ». Et le commentateur éploré parle de « l'orgueil et la dureté d'un siècle de fer », et s'interroge : « Le monde actuel ferait-il un climat d'agonie ? » Ne vous semble-t-il pas qu'il y aurait peu de mal à délivrer de cette triste vie ceux qui demandent pardon de l'avoir et de la donner ? Et ce « climat d'agonie », qu'est-ce que cela veut dire ? L'agonie du monde ? Oui, bien sûr. Et sa naissance. Tout meurt et naît à chaque instant, les corps, la nature, les idées même peut-être, ne savions-nous pas cela ? L'époque est comme toutes les époques. Elle a ses dominantes, comme toutes les époques. Ces dominantes (abaissement de la moralité internationale, droit reconnu du plus fort, mithridatisation, énervement de la justice, hypocrisie et mensonge effrénés, etc...) ne sont que de simples variations d'humeur dans l'histoire de l'humanité. Elles n'ont d'importance que parce que cette époque est celle où nous nous trouvons vivre et qu'il nous faut compter avec elles. Si on pouvait parler d'une agonie de notre civilisation, je ne pleurerais donc pas sur cette agonie, car ceci tuera cela. La vie trouvera autre chose, elle qui est Protée³. Les civilisations de rechange ne manquent pas. Ceux qui s'attardent à déplorer les ruines des guerres ou des révolutions sont ceux qui ne sentent pas en eux le pouvoir de faire du nouveau. Qu'on déplore, soit, mais courtement. « Et maintenant, nous allons tout recommencer. »

Cependant, à travers la confusion et l'intrication remarquables du monde 1938, continue de courir le fil

d'or de la conduite individuelle. J'ai dépeint dans un récit, 7 mars 1936, le type d'homme qui a toutes les faveurs des Français d'aujourd'hui : le type chien-crevé-au-fil-de-l'eau. Mais il y a un autre type. Il arrive que l'individu continue de se regarder et de se vouloir en tant qu'individu. Parfaitement défini, s'ayant bien en main, s'administrant bien, aussi à l'aise dans sa nation forte que dans sa nation faisandée, il résiste, se préserve, maintient et persévère.

Dans un si grand malheur que vous reste-t-il? — Moi.

Accueillant au risque, parce que trop conscient de son unité et de sa pérennité pour craindre de perdre ni de se perdre, — pensant d'ailleurs que la meilleure façon de combattre la mort est de l'intégrer, ce qu'on fait par la recherche du risque, — se tenant indomptablement à son sens, vivant indomptablement selon sa loi propre, si étrange soit-elle, et les règles strictes de son immoralité particulière, il est cette statue drue que le feu dore mais ne dévaste pas, et en même temps tout frotté d'huile (comme ces statues dans les temps antiques), pour glisser entre les pattes de l'événement (car déjà nous avons repéré les portes de sortie). Nuits des « samedis historiques » de 1936-1938, quand du sommet du Brocken le sorcier totalitaire lance l'éclair gammé des sabbats! Sous un ciel de fer, sans dieux, l'homme est seul avec ses passions et avec ses actes. Complètement seul; personne ne lui téléphonera pour le prévenir que les affiches blanches doivent être collées à deux heures du matin; il l'apprendra quand les réverbères flamment encore dans le petit jour blanc, par les voix sous ses fenêtres des travailleurs de la nuit qui reviennent vite sur les vélos, et des petits poisses tuberculeux, à têtes de l'infanterie. « Du sein de l'aurore vient à toi la rosée de tes jeunes guerriers*. » Souverainement seul, et — ainsi qu'il se doit — souverainement abandonné. Terriblement en avant des siens, comme Julien dans la page de Vigny; en avant des phrases et des hymnes et de « toute plaisanterie »; dénudé, décapé, affilé; — fier, incroyant, rien moins qu'ivre. Pauvres siens, si aban-

* Psaume de David.

donnés de lui, eux aussi! Il ne sait pas bien encore s'il va *marcher* un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout. Ni laquelle choisir enfin, de ces différentes patries qui se superposent (patrie des frontières, patrie du talent, patrie du courage, patrie de la culture, patrie de la passion commune). Il s'aiguille sur ses devoirs envers soi, et se décidera d'après eux. Eh, eh, nous nous donnerons peut-être! Mais, se donnant, il ne se donnera encore pas : il ne jouera pas le jeu, mais son jeu, ou plutôt il jouera les deux à la fois, qui est le Grand Jeu; il ne fera que poursuivre, à travers des circonstances imprévues, son aventure personnelle et son accomplissement personnel; il s'agit moins d'avoir l'existence, que d'avoir une existence supérieure; il s'agit moins de dominer l'ennemi, que de dominer la guerre; la guerre est ceci, presque uniquement : une chose à dominer. « Nous allons donc voir quelque chose de nouveau. Quoi que ce soit, nous allons en tirer notre profit, comme ces femmes qui devaient venir, qu'elles viennent ou ne viennent pas, cela avait toujours son bon côté. De toutes façons ce sera l'action (l'action en sa forme parfaite : le jeu), — et dans l'action seulement on peut se connaître, comme l'a dit mon vieil hibou*, en un de ses bons jours. J'aime la volonté, mais j'aime aussi la nécessité. Volonté et nécessité, à moi de savoir entremêler en virtuose ces deux fils. A moi de jouer et de n'être pas joué. A moi d'essayer de faire honneur à l'homme. Salut donc, visage horrible de la journée⁴! » Dans le ciel nocturne, d'un gris d'armure, en vain l'avion des alertes s'efforce de lui râper les nerfs; il n'en a pas les nerfs râpés; il se réserve de s'émouvoir à la dernière minute; il va s'endormir du sommeil d'Alexandre (combien est doux ce dernier lit avant la terre hirsute!); et la pensée que cette nuit est pleine d'êtres angoissés qui ne pourront pas dormir, eux, lui fait, ma foi, un bien incroyable; il en rit, et s'endort dans ce rire. Et demain il s'éveillera et il n'y aura rien; je veux dire : rien que la vie. Mais il y aura eu au moins ce rire de gagné. Tels sont les « *samedis de gloire* » de quelques Français, entre 1936 et 1938 (*sabado de gloria* : ainsi l'Espagnol nomme-t-il le samedi

* Goethe.

saint), et si nous les appelons samedis de gloire, c'est que l'individu s'y poursuit en ses actes de triomphe, comme demain il se poursuivrait en eux dans la guerre nationale ou sociale, qui est elle aussi un triomphe de l'individu, puisque l'homme y gagne journallement sa vie contre la mort; et qui elle aussi « fait concurrence » à l'individu, puisqu'elle est un phénomène qui obéit à sa loi propre. Je dis que tout cela est bon, et les misérables délicats qui demandent pardon aux enfants qu'ils créent en 1938, je dis qu'ils disparaissent, qu'ils laissent champ libre à ceux qui le trouvent bon. Place aux terrestres!

J'écris ce texte dans le cadre de l'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture*. Et toutefois, le relisant, il me semble qu'à quelques phrases près il conviendrait aussi bien à l'*Angriff*** (ou aussi mal). Entrer dans le monde de l'ennemi, et voir que tout vous y convient, voilà qui a un sens très profond. Chaque système résout complètement les problèmes de l'univers. Deux doctrines opposées ne sont que des déviations différentes de la même vérité; passant de l'une à l'autre, on ne change pas plus d'idéal qu'on ne change d'objet quand on contemple un même objet sous ses faces différentes; de là que l'orthodoxie d'un siècle est faite de l'hérésie du siècle précédent. J'attendais un jour dans la rue une personne du sexe, avec qui j'avais rendez-vous à trois heures. Il était trois heures vingt, elle n'était pas là, et mon cœur se gonflait d'espérance quand je pensais (car elle ignorait mon nom et mon adresse) que peut-être j'allais être débarrassé d'elle à jamais. A trois heures vingt-cinq elle arriva : j'avais voulu lui donner sa chance. A trois heures trente-cinq, dans une chambre, je flairai qu'elle était armée, et je me disais que, supposé qu'elle tirât l'arme, je ne ferais pas un geste pour me protéger, parce que cela m'était égal de mourir, si c'était de sa main. Je ne l'aimais pas, puisque, un quart d'heure plus tôt, je piaffais de

* Association française communiste (note de 1962).

** Journal allemand nazi (note de 1962).

joie à la pensée de la perdre pour toujours. Et cependant il y avait en moi assez de je ne sais quoi à son égard, pour que je me trouvasse porté tout simplement dans cette preuve d'un comble d'amour, de ne vouloir pas défendre ma vie contre elle⁵. Cette histoire n'est pas plus une « histoire parisienne » que ne sont « histoires parisiennes » les histoires des *Jeunes Filles*, quoi qu'en pensent certains. C'est une histoire qu'il faut vouloir comprendre, et non traverser en riant; vouloir comprendre, alors qu'elle paraît si au-delà de toute compréhension humaine. Elle nous fait toucher cette équivalence qui elle aussi est le cœur d'un Mystère, comme était le cœur d'un autre Mystère l'alternance dont nous parlions plus haut. « L'action et la non-action se rejoindront dans l'éternité et elles s'y étreindront éternellement », avons-nous écrit quelque part. Vérité mutilée. C'est tout oui et tout non, c'est le oui et le non qui s'étreignent et fusionnent déjà dans le temps comme ils s'étreindront et fusionneront dans l'éternité. Tout est un. Et cet un est bon.

Juillet 1938.

NOTES

1. Une menace trop directe crée l'inhibition. Je doute qu'on fasse beaucoup l'amour dans les caves des villes, pendant les bombardements : toute la vitalité est concentrée dans la partie de l'être qui imagine et appréhende. Mais un arrière-plan redoutable, et comme le souffle chaud de quelque animal terrible respirant contre votre visage...

Quoi qu'on puisse penser du goût de la vie dangereuse (et il y a du vrai dans ce qu'en disent certains, qu'elle est un sentiment bourgeois), il me paraît bon pour l'homme, en tant que « plante humaine », qu'il s'accoutume au danger au point d'y vivre ainsi qu'en un lieu de tout repos. C'est le commencement d'être aguerri, et dans toutes les langues, depuis que le monde est monde, le mot *être aguerri* est un éloge. En ces semaines d'août-septembre 1938, ne pouvoir donner un rendez-vous pour la semaine prochaine sans ajouter : « Si on n'est pas en guerre », et ajouter cela avec une sérénité absolue et *sans pose*, comment nier que cela, humainement, ne vaille d'être vécu?

Remarquons d'ailleurs que le fait, pour un grand nombre d'Européens, d'être par la menace d'une guerre plus ou moins des « condamnés à mort », des « sursitaires », n'est pas, au fond, beaucoup plus dramatique que la condition naturelle de tous les hommes, à partir de l'âge de soixante ans. Un homme, à partir de soixante ou soixante-cinq ans, sait qu'il n'a plus que peu de temps à vivre, et on le sait autour de lui. On ne le considère pas pour cela comme un objet dramatique, ni lui-même ne se considère comme tel, qui continue de bâtir, de briguer et d'être méchant en toute sérénité.

2. Ou zoomachie? De nos jours, chaque semestre, au-dessus d'un point différent de l'horizon d'Europe, on voit poindre une cornature majestueuse, puis une tête hirsute, des yeux inspirés et sauvages, un mufle marqué pour le sang : une nouvelle idée bête a fait son apparition dans le monde. Par là j'entends une idée imprégnée de bêtise, comme l'est toute idée lorsque de son inventeur elle a coulé dans la masse, lorsqu'elle a pris un sens politique. Mais je veux dire aussi que ces idées sont comme des bêtes, par leur stupidité et leur férocité. Cette stupidité et cette férocité leur donnent aussi quelque chose de divin. La zoomachie idéologique

dans le monde de 1938 — tandis que sous les sabots des Idées-Bêtes se convulsent et bientôt crèvent les inconscients chanteurs d'hymnes et les hystériques brandisseurs de bannières, — peut laisser l'intelligence, voire l'altruisme, un peu abattus. Mais sa puissance poétique et épique exalte l'imagination.

Pour faire périr des millions d'individus, il faut une organisation sociale et des outils perfectionnés. Il faut aussi une masse presque inconcevable de bêtise. Nous avons tout cela. Mais la bêtise, elle, n'a pas besoin d'être perfectionnée; seulement égale à ce qu'elle fut et sera toujours.

J'ai maintes fois reproduit ce mot d'un personnage de Schiller, je crois, dans sa *Jeanne d'Arc* : « Les dieux eux-mêmes combattent vainement contre la bêtise. » Mot qu'il faut compléter, car tout ce que nous savons des dieux — dieux de la Grèce, dieu de la Bible, dieux de l'Inde, etc... — nous les montre à l'occasion extraordinairement bêtes eux-mêmes, et, supposé qu'ils luttent contre la bêtise humaine, ce doit être armés de la bêtise divine; mais mot frappant pour marquer que la bêtise est irréductible et éternelle comme les phénomènes de la nature. Cela étant, il y a peut-être mieux à faire qu'à s'user à lutter contre elle, si honorable que soit cette lutte. Je songe à une parole de Tolstoï, parole importante aux yeux de quiconque pense que la conquête du bonheur, toute décriée qu'elle soit par les pédants et par les moraux, est une des manifestations les plus authentiques de l'intelligence : il dit que « ce serait une grande chose, que *trouver une attitude devant la vie dans laquelle on ne souffre plus de la bêtise* » (je cite de mémoire). On nous parle toujours du problème du mal. On nous parle rarement du problème de la bêtise, et pourtant, trouver cette position qui permette de ne plus souffrir de la bêtise, et l'indiquer, ce serait faire quelque chose pour le genre humain, du moins pour ses représentants les plus dignes. Eh bien, lorsque les idées bêtes, appuyées sur la force (qui « n'est jamais ridicule », Napoléon *dixit*), sur le prestige et sur toutes les séductions, prennent l'ampleur et le dynamisme que nous leur voyons en 1938, elles procurent au philosophe cette satisfaction partielle que nous avons dite plus haut, et il semble que quelque chose du vœu de Tolstoï soit accompli.

3. La croyance, communément exprimée, qu'une nouvelle guerre ferait périr « la civilisation » (voire qu'elle serait « la fin du monde » : nous lisons cela tous les jours) est une des croyances ridicules de l'époque. Nous aussi nous avons notre millenium, avec cette différence qu'à la veille de l'an mille la bourgeoisie donna ses biens aux pauvres. Ce qui disparaîtra sans doute dans la prochaine guerre, c'est notre échelle des valeurs. Si on appelle civilisation une certaine échelle des valeurs, alors *une* civilisation y périra, non *la* civilisation. Mais faut-il s'en plaindre? Un homme en bonne santé, d'esprit et de corps, trouvera toujours sa place dans n'importe quelle « civilisation ».

4. Qu'on ne parle pas de dilettantisme ou d'esthétisme à propos d'une telle attitude. Qu'on ne cherche pas à la présenter comme « odieuse ». Qu'est-elle d'autre qu'un des lieux communs de la sagesse universelle? A savoir qu'il faut faire bon visage à l'événement, quel qu'il soit, le oui comme le non, et chercher à en tirer profit. Le « jette-moi à droite, à gauche : partout je retrouverai mon Génie secourable » de Marc-Aurèle rejoint le « bon usage des maladies » de Pascal. A la veille du tumulte, semblable (si j'ose cette comparaison) à ce salon des Glaces de Versailles, en équilibre entre le salon de la Guerre et le salon de la Paix, pouvoir se dire : « Sincèrement, je souhaite la paix. Mais si c'est la guerre, je l'accueille elle aussi avec satisfaction. *Personnellement*, il est égal pour moi que l'événement soit la guerre ou la paix », c'est une sagesse à visage un peu fou, mais c'est une sagesse, et vieille comme le monde. La baguette d'Hermès, qui change en or tout ce qu'elle touche.

5. Un homme d'un certain âge, qui, de façon toute désintéressée, a consacré sa vie à la jeunesse française, et s'occupe à présent d'un groupe de cent cinquante jeunes gens, avec un dévouement qui semble venir des parties les plus profondes de l'être, me disait que, si ses cent cinquante « enfants » périssaient sous un bombardement, « eh bien, il en trouverait d'autres ».

Et voici que, quelques instants avant d'envoyer ce texte à l'imprimerie, le hasard me fait ouvrir un livre d'histoire, à une page où je lis : « Le duc de Savoie, général en chef de notre armée dans la deuxième guerre d'Italie (1701), s'entend avec l'adversaire et dénonce nos mouvements à l'ennemi, bien que résolu dans le même temps de se battre en brave dans nos rangs et à notre tête. »

PHYLACTÈRES

Tandis que je relisais les deux textes qui précèdent, avant de les donner à l'impression, il me venait quelques réflexions ou souvenirs de lectures qui sont dans l'esprit de ces textes, bien qu'ils n'y aient pas leur place sous la forme de notes. On les a ajoutés ici, avec des « pages retrouvées ». Je les vois tels que ces phylactères, parfois nombreux, qui sortent en tous sens de tel saint personnage, dans les peintures ou les enluminures du Moyen Âge.

QU'EST-CE, en fin de compte — et toutes les autres raisons de la préférer étant mises de côté, par principe, — que la patrie? La patrie, c'est le pays où nous faisons comprendre et où nous comprenons à demi-mot; où aucune des incidentes de la conversation ne nous échappe. Le pays où nous sommes le moins gênés pour réaliser tout le bien et tout le mal qui sont en nous.

Une maîtresse, une épouse, si absurdement qu'on l'ait choisie, malgré tout on l'a choisie. Tenir à sa famille, c'est tenir à ce qu'on n'a pas choisi, à ce qui vous a été donné, c'est tenir à n'importe quoi : à un méchant, à un incapable, à un idiot. Quand je vois tel pape ou un Napoléon aimer sa famille, je constate qu'il lui est possible non seulement de supporter, mais d'aimer le médiocre, et je trouve cela grave. (Encore l'exemple est-il mal choisi. Un prince, en poussant les siens, se pousse soi-même. Mais aimer sa famille de façon désintéressée!)

La guerre disloque l'esprit de famille. Les peuples guerriers ont toujours été polygames, afin d'affaiblir l'affection maritale en la divisant : quand Platon détruit la famille pour lui substituer la communauté des femmes, il n'a en vue que la classe militaire. Tel soldat japonais

tue sa femme avant de partir, afin que le souci d'elle ne le détourne pas de l'ascèse militaire; Lyautey dit qu'un officier colonial marié est diminué des trois quarts de sa valeur. Et : « Il y a une grande paix à la guerre, c'est d'y être sans femme » (Quinton). Quant au relâchement du lien parental, je l'illustre avec ce mot prononcé devant moi par un garçon de quinze ans : « Il va y avoir la guerre. Ça va être bath : Papa va partir! », et par celui-ci, d'un garçon de vingt-deux ans à son père qui, dans le style des grandes démocraties, faisait valoir contre la guerre les « larmes des mères » : « Les mères n'ont pas voix au chapitre. »

Un jeunet un peu nerveux sera toujours patriote au moment où il entend jouer du clairon, et surtout quand retentit la grosse caisse. Que sera-ce s'il en joue lui-même! Le voici prêt au suprême sacrifice, au moins durant tout le temps qu'il entend ces bruits. Quand nous prenons conscience (comme il nous est aisé de le faire, si nous avons vécu tant soit peu en province) que tout Français a une âme d'orphéoniste, nous nous sentons un peu moins inquiets sur l'avenir de notre patrie.

Pourquoi nous justifions ou ne justifions pas la guerre.

« Descartes témoigne qu'il aimait véritablement la guerre à cet âge; mais il prétend que cette inclination n'était que l'effet d'une chaleur du foie, qui, s'étant apaisée dans la suite des temps, a fait tomber aussi cette inclination. » (Voltaire. *Lettres philosophiques*, t. II.)

Dans *La Chanson de Roland*, le mot « courage » veut dire aussi « plaisir ». « Istels est sis curages », traduit : « Tel est son plaisir. »

Et j'ai entendu ces deux mots coïncider, ou presque — courage = force virile, — dans la bouche d'une femme arabe qu'un Français venait de rendre heureuse : « Tu en as beaucoup du courage. »

Ce ne sont pas nos ennemis qui nous usent, mais nos amis. Ce ne sont pas les grandes tragédies qui nous usent,

mais les petits ennuis, les pertes de temps, la biophagie sociale. Faire la guerre n'use pas, parce que cela paye — moralement, — au contraire de ce que proclament les orateurs de Comices agricoles, qu'elle « ne laisse que des ruines ».

J'ai le portrait d'un de mes parents, homme du XVIII^e siècle, avec sa croix de Saint-Louis et une autre croix. Au dos, sous le nom du peintre, la date où le portrait fut exécuté : juin 1794. Ainsi, en pleine Terreur, ce « ci-devant » de demain pensait à se faire peindre ; « Et n'oubliez pas mes bananes, Monsieur. » Je songe toujours à ce portrait quand je songe aux temps troublés. Il y a des *instants* de crise. Le reste du temps, la vie continue.

Et l'on a tendance à oublier qu'au front aussi — sauf dans certaines périodes — il n'y avait que des *instants* de crise. C'est pourquoi nombre d'anciens combattants gardent de la guerre, en gros, le souvenir d'un temps 1^o où ils « la jetaient » (satisfactions d'amour-propre), 2^o où ils faisaient des femmes avec une glorieuse facilité, 3^o où ils pouvaient voler impunément (et on obtient tout ce qu'on veut du soldat, toujours alerte pour voler, si on lui rend la bride là-dessus), 4^o enfin le souvenir des saouleries. En un mot, ce qui surnage de préférence, ce sont les moments où on se marrait.

Quand Goering parlait, en 1933, d'un « superpatriotisme suranné », je songeais au mot de Hugo, à la Chambre des Pairs : « Pourquoi voulez-vous mettre des bornes à mon patriotisme ? »

« Nous croyons que les ruines de la guerre sont moins difficilement réparées que les ruines de la paix. On a plutôt fait de rétablir un pont que d'abattre un lupanar. Quant aux hommes, cela repousse tout seul, et la guerre tue moins d'âmes que la paix. » Louis Veuillot. *L'Univers*, 26 juin 1869.

Nous usons trop mal de la paix, pour avoir le droit d'accabler autant que nous le voudrions la guerre. Il est très bien de se lamenter et de s'indigner sur les détériorations faites par les obus à la cathédrale de Reims. Mais combien de Français, dans la paix, voyant cette cathédrale, en avaient été touchés sincèrement (sans pose)? Combien de Français *tenaient* à l'intégrité de la cathédrale de Reims?

Les orateurs de Comices agricoles évoquent, contre les nations de proie, la « condamnation du monde entier ». La condamnation d'une nation par le monde entier a la même importance qu'à la condamnation d'un individu par « l'opinion » : elle n'en a aucune. Et quand elle en aurait une, ces sortes de condamnations durent le temps d'une rose. La « condamnation du monde entier » compte ce que compte une condamnation du Pape.

J'ai vu pleurer des officiers allemands prisonniers, mais je n'ai jamais vu pleurer de soldat allemand prisonnier. De cette constatation qu'on infère ce qu'on veut.

Quelqu'un me disait qu'il voulait « faire pénitence pour les péchés de son peuple, pour sa bêtise et pour sa bassesse ».

Il est vrai que, les actes privés des citoyens de certaines nations, comme les actes publics des gouvernements de ces nations, quand on en cherche bien le fond, on retrouve la plupart du temps le même vice : le manque de courage. C'est lui qui est la *clef de tout*.

Voir dans *Le Figaro* du 27 octobre 1933, rapportées par l'Amiral Lacaze, les paroles que Clemenceau dit à ce sujet, l'année qui précéda sa mort*.

* Voici ces paroles de Clemenceau : « Je suis dégoûté de mon pays et de mes compatriotes. J'ai vu les Français pendant la guerre. Ce ne sont plus les mêmes. Eux qui étaient au plein de la tourmente si ardents, si généreux, si courageux, toujours prompts au sacrifice total, sont maintenant des lâches conduits par des lâches.

La première idée du « tombeau du soldat inconnu » est dans Thucydide, lib. II, XXXIV. Il décrit les funérailles faites par les Athéniens à leurs morts, dans la guerre du Péloponnèse. « Le jour du cortège funèbre, des chars amènent des cercueils de cyprès, un par tribu, et l'on met les os de chacun dans le cercueil de sa tribu. On porte aussi une litière vide et couverte d'un poêle pour les disparus que l'on n'a pu retrouver en vue de les enlever (du champ de bataille). »

Reprenons, en le changeant quelque peu, le mot de Michelet. Si on faisait le compte de tout ce que la France a élevé d'idées fausses, on aurait une montagne qui monterait jusqu'au ciel.

LETTRE A ANDRÉ CHAMSON. Janvier 1933. — Donc, Chamson, vous avez lu *Mors et Vita*, et vous niez que le courage soit une règle d'or suffisante si on veut prendre la mesure de l'homme. Suffisante? Non. Mais n'ai-je pas dit seulement que je ne pouvais mépriser un homme que j'avais vu courageux au feu, ni agir contre lui? Et puis, il y a autre chose. J'ai eu longtemps dans la tête l'ébauche d'un poème que j'intitulais : *Regret de Drieu la Rochelle*. J'avais la nostalgie de n'avoir jamais fait une *descente*, sur le terrain de football, à côté de Drieu, de ne lui avoir jamais crié, comme font les joueurs qui courent sur une ligne vers les buts : « Je suis là! » Eh bien, devant un homme que j'estime, j'ai ce même regret, cette inquiétude quasi physiologique, de ne l'avoir pas vu dans les circonstances de la guerre.

Quand vous renâclez à faire du courage une des mesures de l'homme, êtes-vous sûr si ce n'est pas pour les mêmes raisons que Jean Prévoost lorsque, dans *Dix-huitième année*, il m'interpelle à propos du *Chant funèbre* : « Le courage, dit-il, n'a point manqué là d'où vous êtes revenu; peut-être ne faut-il point stimuler cette vertu. Dites à vos camarades, mon frère aîné, que, même dans cette estime réciproque que vous vous donnez avec tant de raison, il y a, quand elle devient exclusive, quand elle

forme une confrérie du courage éprouvé*, comme un soupçon du courage d'autrui, qui aiguillonne les plus jeunes, qui peut les pousser jusqu'à cette folie de vouloir s'éprouver eux aussi, et rendre inutile le sacrifice des vivants et des morts. »

Voulez-vous savoir le fond de ma pensée, Chamson? Si je mets l'accent sur le bien de la guerre, c'est parce que, chez nous, on met l'accent, sans mesure, sur son horreur. Si je mets l'accent sur le courage, c'est que je suis excédé de voir, chez nous, tant d'esprit, tant de talent, tant de savoir-faire, et si peu de tenue. Si je parlais à ces messieurs de Lacédémone, je leur dirais : « Oui, mais, quand même, il faut être un peu intelligent! »

Dans l'allocution à des étudiants allemands, qui clôt *Mors et Vita*, vous discernez une adhésion, que je donnerais en mon nom propre, à l'éventualité d'une nouvelle guerre franco-allemande, et ce que vous appelez une reprise de cette adhésion, reprise faite au nom des autres. « Adhésion » est une façon de parler : nous voulons dire par là que je regarde en face cette éventualité. Vous dites que c'est cette adhésion qui serait restée dans le souvenir des auditeurs, parce qu'elle vient du tempérament, et que cette reprise se fût effacée, parce qu'elle vient de l'intelligence. En vérité, si c'était mon « soit » aux grands risques qui devait demeurer surtout dans les mémoires, ce serait seulement, je le crois, parce que ce « soit » est peu courant en France. En France, « ce qui se fait » est de dire : « Je vous en supplie, chers, chers Allemands, ne nous faites pas la guerre! Nous, nous vous aimons bien. Alors, pourquoi seriez-vous méchants avec nous? » Toute parole frappera, qui ne sera pas celle-là, simplement parce qu'elle ne la sera pas.

* Dans ce livre admirable et si mal apprécié, *L'Espoir* — dans ce livre qui, parmi tous les livres parus depuis vingt ans, est celui qu'on voudrait le plus avoir vécu et avoir écrit, — Malraux dit que, pour deux de ses personnages, « le courage aussi était une patrie ». (Réponse à Prévost!) Ailleurs, d'un autre de ses héros, au moment où il attaque à la dynamite les tanks ennemis : « Jamais il ne saura davantage ce que c'est qu'être un homme. » (Réponse à Chamson!)

Chaque fois que vous avez parlé devant des étudiants allemands, vous avez, dites-vous, « repoussé jusqu'à l'idée d'une alternative entre la paix et la guerre, et fondé tous vos discours sur la paix seule ». Certes, je vois bien qu'il est lénitif de fermer les yeux et de répéter : « Il n'y aura que la paix. Il n'y aura que la paix. Il n'y aura que la paix. » Mais la méthode Coué peut-elle avoir quelque action sur la marche des affaires internationales ? « Nous misons sur le normal, non sur l'accidentel », me répondait à peu près, avec un regard sévère, certain capitaine de paquebot — français, bien entendu — quand je lui demandais pourquoi ses canots de sauvetage étaient inutilisables. C'était, dans une telle bouche, un bon mot de comédie. Eh bien, mon cher Chamson, quand ce bateau fera un trou dans l'eau, vous ne me verrez pas pleurer sur la mort du capitaine.

LETTRE AU PRINCE KARL-ANTON VON ROHAN, directeur de la *Europäische Revue*, de Vienne. Janvier 1933. — ... Avec nombre d'autres, vous tenez que l'héroïsme, qui suppose liberté et volonté, est comme exilé de la guerre, au temps de la « nation armée », quand tout homme valide est contraint à faire la guerre par force de police.

En théorie, sans doute, les hommes valides sont tous contraints à faire la guerre également. Mais, en pratique, que devient cet « également » ? Dans la dernière guerre, non seulement chaque homme mobilisé, quelle que fût sa condition sociale, pouvait, s'il le voulait, faire jouer les ressources de son esprit, de ses relations, etc..., pour échapper en une certaine mesure au plus dur de l'épreuve, — mais des occasions lui étaient fournies *officiellement* soit de montrer plus de courage que les autres (demandes de volontaires), soit d'en montrer moins (à certaines époques, les chefs de corps, quand ils jugeaient leur unité trop éprouvée, donnaient des ordres pour qu'on en évacuât beaucoup de monde, de sorte qu'elle fût relevée en haut lieu ; dans ces moments-là, il vous suffisait d'un prétexte pour être évacué).

Bref, on pouvait s'exposer plus ou moins, à son gré. C'est dire que l'héroïsme restait possible, même à la « nation armée ». Les citations, d'ailleurs, ne suffiraient-elles pas pour nous l'apprendre ?

Mais vous laissez entendre que, dans une nouvelle guerre, l'héroïsme serait proprement tué par la technique guerrière de demain, son effrayante puissance de destruction.

A cela je répondrai : imaginons, par exemple, une attaque orchestrée de gaz à dose massive. Elle ne saurait avoir la netteté et la rigueur d'une opération mathématique. Elle sera une opération humaine, avec les accidents, les hasards, les fuites d'efficacité de toute œuvre humaine. Il y aura ceux qui auront pris du terrain à temps, et ceux qui, par fortune, ou grâce à leur masque, seront protégés, c'est-à-dire remis dans les conditions de la guerre sans gaz; et, parmi ceux-ci, des dévouements, des planquages, du *plus que le devoir* et du *moins que le devoir*. Toutes les variétés et les nuances du caractère moral, de la lâcheté au sublime, pourront jouer.

Quand la poudre à canon fut inventée, on prédit que c'était la fin des guerres : elles seraient trop atroces. Avant 1914, on professait que la perfection meurtrière des armements modernes empêcherait désormais une guerre de s'éterniser : courte et bonne. Avant 193..., on agite de nouveau l'épouvantail de la puissance du feu. Mais si on prête à la guerre prochaine un aspect apocalyptique, c'est afin de persuader les peuples que tout lui est préférable; si on lui prête une action anonyme, inhumaine, écœurante, c'est afin de la « déshonorer ».

Quant à l'esprit chevaleresque, on répète qu'à la dernière guerre les occasions en étaient rares. Je prétends qu'elles y étaient assez fréquentes. Et que ce qui fut hier sera demain. L'homme reste le même, et jusque dans sa croyance naïve que ce qu'il voit aujourd'hui est très différent de ce qu'il voyait hier, et que ce qu'il verra demain n'aura de commune mesure avec quoi que ce soit.

Tenter de réduire la guerre moderne dans ses ravages, c'est un but raisonnable et louable. Mais soutenir qu'elle empêche et empêchera toujours davantage le fait chevaleresque et même l'héroïsme, cela est démenti par la réalité.

RÉPONSE A UNE ENQUÊTE du journal *Je suis partout*.
Février 1938. — La jeunesse française de 1938 a devant

elle un certain nombre de difficultés matérielles, qui sont peu de chose comparées à celles qu'ont rencontrées d'autres jeunesses au cours des âges, et même depuis la guerre; qui sont peu de chose, aussi, si l'on songe au traitement que l'on fait subir à son pays. Que notre pays soit encore aussi solide, et disons-le, aussi facile et agréable, avec tout ce qu'on fait pour qu'il ne soit ni l'un ni l'autre, il y a de quoi rêver; même de quoi faire rêver sa jeunesse.

Notre jeunesse se sent menacée en outre d'une guerre qu'elle croit prochaine. Cela aussi, elle l'a en commun avec d'autres jeunesses du passé, et avec presque toutes les jeunesses européennes d'aujourd'hui. A toutes les époques, des nations ont été menacées par d'autres nations. Ou elles ont tenu en respect ces autres nations, par leur force matérielle et leur force morale. Ou elles ont préféré rigoler d'abord, et être asservies ensuite; qu'on nous laisse donc tranquilles avec ces jérémiades et ces implorations pour la paix, pour la « sécurité » qui déshonorent notre peuple depuis vingt ans. La paix et la sécurité se conquièrent et ne s'implorent pas. On n'a de droits que ceux qu'on sait défendre. Tout individu qui se sait menacé prend ses dispositions en conséquence, et, ces dispositions prises, vaque à ses affaires, *à la fois* tranquillement et sur le qui-vive. Tout peuple menacé fait de même. S'il ne le fait pas, par lâcheté, et est écrasé demain, qu'il ne s'en prenne qu'à lui.

Si la force du caractère et la force des armes ne pouvaient être obtenues qu'au prix du sacrifice de tous les biens de la vie — l'intelligence, la culture, la tâche, les affections, le délassement, le plaisir, — il y aurait là, sûrement, un dilemme dramatique. Mais il n'en est pas ainsi. Tout homme doué, à la fois, d'une bonne vitalité et d'une bonne organisation de sa vitalité (mais évidemment il faut les deux) mène de front ces deux conduites, sait se créer une paix casquée, et qui cependant est encore la paix, avec tout ce que ce mot implique de haute activité et de bonheur : il tient d'une main l'épée et de l'autre l'éventail, comme les *daïmios* japonais d'autrefois. Que ceux qui n'en sont pas capables disparaissent, cela est dans l'ordre. Qu'une humanité moins accomplie disparaisse, dévorée par une humanité plus accomplie, faut-il récriminer là-dessus? Surtout quand cette humanité, qui

a été trop veule pour s'accomplir, avait en mains tous les atouts pour le faire.

J'écrivais en 1923 : « Tous ces corps, en effet, ne l'oublions pas, sont de l'entre-deux-guerres. Pauvres corps, cinq sur dix désignés ! Bah ! après tout, pourquoi les plaindre, puisque, l'un d'eux, je ne me plains pas ? Il est bien, il est salubre de sentir que demain l'on peut tuer ou être tué. Une corne d'abondance est dans les mains de la vie menacée. Regarder, aimer, posséder, toujours comme si c'était la dernière fois. « Plus tard » murmure l'espérance, cette volonté des faibles. Mais il n'y a pas de « plus tard » et c'est pourquoi les choses se font. Il y a un instant. Qu'il soit à moi. »

Je ne vois rien à ajouter, pour la jeunesse française de 1938, à ces lignes écrites pour la jeunesse française de 1923.

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE
(Septembre 1938)

12 septembre 1938. Paris.

PAR la force des choses, l'attitude des Français à l'égard de la guerre est devenue malgré tout moins insensée qu'elle ne l'était il y a dix ans. Croire que la guerre va éclater, même si on ne veut pas s'y préparer, est une attitude moins insensée que croire qu'elle n'éclatera jamais, parce qu'on ne veut pas s'y préparer.

Bon gré mal gré, les journaux ne parlent que de ça. Tandis qu'il y a six jours encore, le jour où, en France, on rappela les premiers réservistes, informé du fait, à Londres, j'achetai vivement un fameux quotidien. Un titre en grandes majuscules couvrait la moitié de la première page : « *Garbo needs carrot juice**. » Il me fallut cinq minutes pour découvrir, à la dixième ou trentième page, l'annonce du début de notre mobilisation.

Je m'étonne qu'un gouvernement sérieux ne suspende pas pour quelques jours le journal qui, par la seule vertu d'un contrat de publicité, a donné une vedette scandaleuse aux faits et gestes d'on ne sait quelle morue de cinéma, à l'heure où il y a tant de choses graves par le monde. Un gouvernement honnête ne ferme pas les yeux quand on met sens dessus dessous les cervelles de ses enfants.

13-14 septembre.

Il m'arrive de rester des semaines sans écrire une ligne. Mais, durant les périodes d'alerte, comme celle-ci, *nulla*

* « Greta Garbo a besoin de jus de carotte. » Eh bien ! qu'on lui donne la carotte, et le jus, et tout et tout, et que ça la calme, et qu'elle nous fiche la paix.

dies... Et de préférence sur des sujets n'ayant aucun rapport avec l'alerte. Nul doute qu'il ne doive y avoir bientôt beaucoup de coulage dans nos vies : on sait ce que c'est que les travaux de Bellone, et, d'une façon générale, « l'action » ! Indispensable que *tout* ne soit pas perdu.

Bienfait des alertes pour le travail : raréfaction du courrier reçu, des coups de téléphone, etc... Chaque alerte française de ces dernières années — février 34, mars 36, février 38 — m'a valu une période de travail tranquille : les gens, préoccupés, me fichaient la paix. Quelle merveille que ces heures libres pour le travail, au milieu de l'obscène cacophonie !

Je ne partirai pas par sentiment du « devoir » : le sentiment du devoir ne joue plus aucun rôle en moi. Je partirai* parce que, des diverses conduites que je puis avoir dans ce qu'on appelle si joliment aujourd'hui une *épreuve de forces*, c'est celle-là que je préfère. Il me serait très désagréable de mourir, mais ce risque, malgré tout, est ce que je préfère.

15 septembre.

Chamberlain va à Berchtesgaden. On se rend à domicile. Et par avion : la peur donne des ailes.

* L'auteur, blessé de guerre et réformé définitivement, avait décidé de gagner l'Est avant la mobilisation générale. Là, nanti de quelque papier qui facilitât ses allées et venues — carte de correspondant de journal, ou n'importe quoi sur lequel il y eût une signature et un cachet, — il chercherait un chef de corps qui l'accueillît dans son unité, pour la durée de la guerre. Il s'agissait de couper à la bureaucratie, et de choisir son chef. Cela était étrange, mais non pas beaucoup plus étrange que d'avoir cherché et trouvé, en 1917, un colonel d'infanterie qui l'acceptât dans son régiment, dans un poste du service armé, bien qu'il fût auxiliaire. Il était étrange d'arriver à un régiment du XX^e corps tenant les tranchées, sans avoir derrière soi un jour de caserne, sans savoir comment on charge un fusil ni comment on met un masque, et, ayant refusé de « descendre » au dépôt pour y faire son instruction, de la faire sur place, dans une unité en première ligne.

Depuis février 1936, depuis le mois où, dans un mâle mouvement, la France s'est refusée à laisser Strasbourg à portée des canons allemands, mon fourbi de mobilisation, au complet, est disposé sur une table *ad hoc*. L'attache des boutons a été vérifiée, les lacets vérifiés, les godasses éprouvées, graissées, modelées à mon pied, l'iode solide jeté et remplacé à mesure qu'il se corrompait. De ce que j'emporte tout a été étudié; rien qui manque et rien de trop; le maximum de l'utile et de l'efficace dans le minimum de volume et de poids. Il n'est pas jusqu'à la jugulaire du casque qui n'ait été mise à la longueur convenable. Depuis deux ans et demi, en dix minutes je peux filer.

Combien une vie est plus nette quand tout est « fin prêt » ainsi! Car il n'y a pas que le fourbi militaire qui soit en ordre. Tout le reste l'est.

Au fourbi manque le masque. Bavardons un peu du masque, puisque au bout de l'anecdote il y a un enseignement.

Je connais la paye française. Je n'ai pas envie d'arriver à l'avant sans masque. Je veux, autant que possible, être tué par les Allemands, non par les Français et leur incurie*.

En février 36, j'achetai donc un masque. Mais presque aussitôt je le donnai à une femme « aimée », qui en voulait un. Pitié pour les femmes.

* Il y a quelques années, en un temps où il n'était pas encore question de la défense passive de Paris, effaré par l'inconscience de la nation et de ses chefs sur ce chapitre, j'allai voir le ministre de la Guerre, que je connaissais. Je lui dis que je me proposais d'essayer d'alerter l'opinion par une campagne dans un de nos grands quotidiens, et lui demandai de me faire donner la documentation nécessaire. « Les techniciens ont déjà écrit tout ce qu'on peut écrire là-dessus », me dit le ministre, froid comme glace. — « Sans doute. Mais le public des techniciens n'est pas le grand public, que je toucherais avec d'autres moyens. » On me promit de me mettre en rapports avec le subordonné compétent. Trois semaines passées, rien n'étant venu, je téléphonai : nouvelle promesse. J'attends encore. Après tout, comme le *service* aurait sûrement été *inutile*, c'est parfait qu'il m'ait été épargné. Un écrivain a mieux à faire qu'un pensum qu'il s'imposait par « devoir ». Quand on lui fait comprendre qu'on n'a pas besoin de lui, il devrait remercier.

Elle l'essaya, dit que jamais elle ne mettrait ça, qui brouillait sa peinture, marbrait de rouge son front. Pitié pour les femmes.

Et d'ailleurs, l'essayant, tout aussitôt elle le détraqua. Pitié pour les femmes.

Mea culpa : je ne remplaçai pas mon masque.

Aujourd'hui, après de nombreux échecs, on trouve un fabricant qui veut bien divertir un masque, pour moi, d'une livraison préparée. Homme obligeant, fraternel, blessé de guerre, médaillé militaire. Évoquons nos souvenirs du front, etc...

Menues réflexions sur les masques :

Il est tout à fait vain qu'un civil sur cent ait un masque puisque, à l'heure des gaz, cet individu sera immédiatement tué par les autres, qui voudront prendre son masque.

Un homme sensé n'a pas un, mais deux masques, comme il a deux revolvers. Tout le monde semble perdre de vue à quel point un masque est fragile : une pièce égarée ou faussée, le caoutchouc qui casse, une œillère (en celluloid) crevée, et vous êtes *fait*. Tout le monde semble oublier aussi qu'au moindre désordre votre masque est le premier objet qui vous sera volé. Et enfin le masque — comme le revolver, comme le parachute, comme le préservatif, comme le gilet de sauvetage, — c'est, à n'en pas douter, le *déloyal serviteur*.

J'ai écrit un roman entier (*L'Hôpital*) sur les êtres qui meurent, parce que faute d'argent ils ne peuvent se soigner (surtout frappant pour les tuberculeux). Un civil n'a de masque aujourd'hui qu'en l'achetant : le meilleur marché coûte cent trente-cinq francs. Imaginons une famille de quatre ou cinq personnes, et sans ressources... Tu veux être en vie? Paye.

Sujet de nouvelle : Deux amants. Les gaz viennent. Un seul masque.

L'homme qui a son masque, devant les êtres qu'il aime, qui n'en ont pas. Va-t-il prendre la peine d'en acheter un pour chacun d'eux? (achat qui exige un double dérangement : l'achat et l'essai d'une part, la vérification de l'autre). S'il ne le fait pas, que vaut son affection?

16 septembre.

Chamberlain quitte Berchtesgaden plus tôt que prévu.

— Je resterai jusqu'au dernier jour à Paris.

— Qu'avez-vous donc à faire à Paris?

— L'amour.

M'occupant à la fois d'avoir un nouveau masque, et d'avoir une nouvelle garçonnière; misant à la fois sur la guerre et sur la paix; préparant à la fois la mort et la vie. « L'Amour et la Mort se rencontrèrent sur la route de Madrid » : ainsi commence un vieux *romance* castillan. C'est l'amour et la mort qui se rencontrent en moi, encore une fois, ces jours-ci. Et, encore une fois, en moi, il n'y a qu'eux. Ce sont les deux fils que j'entremêle. Les deux chevaux que je conduis, tempère, accorde : le cheval noir de la guerre, et le cheval blanc de la vie effrénée.

« *Hébé!* » fut le cri des Athéniens à je ne sais quelle bataille (et on sait ce que représentait la jeunesse pour les Anciens). « *Venus vitrix!* » fut le cri des légions de César à Pharsale. Ils pensaient tout le temps à ça, tandis qu'ils découpaient et se faisaient découper.

On vérifie dans un laboratoire le masque que j'ai acheté hier. Il est trop large, l'air entre. « Vous l'avez essayé? » — « Oui. » — « Et vous ne vous êtes pas aperçu...? » — « Je ne connais que le masque de 1917. Je ne me suis pas rendu compte. J'ai eu confiance en la personne qui me le vendait, et qui m'a dit qu'il m'allait bien. » — « Ces gens-là sont des criminels. Avec ce masque, une nappe arrivait, vous étiez fichu. »

Le fabricant chercha à me rendre service. Il était cordial, camarade. Et c'était un ancien combattant, c'est-à-dire qu'il aurait *dû savoir*. Mais il était léger, il était Français.

Cette combinaison de bien et de mal, cet homme qui cherche à préserver ma vie, et qui fait ce qu'il faut pour que je la perde, c'est à cela que nous voulions en venir avec notre histoire de masque. Parce que cela, c'est du quotidien*. — Journées pleines, je dirais d'enseigne-

* Voici une réplique exacte de ce trait. Un de mes amis ne peut se faire faire une piqûre de BV (contre la syphilis) urgente, son médecin venant d'être mobilisé. Lui-même il part dans l'après-midi. Après avoir sonné sans succès chez quelques médecins, il en trouve un, déjà botté, qui était en train de déjeuner, mais quitte la table, lui fait sa piqûre, puis refuse tous honoraires :

ments, si je n'avais un âge où l'on reçoit moins des enseignements que des confirmations.

Sur la table, les objets de guerre, tranquillement, attendent leur destinée. Les godasses me rappellent les souliers de football. Le masque me rappelle ce groin de taureau que je portais au carnaval de Binche, il y a six mois. C'est un masque A.R.S. Quel *ars*? L'*ars* de mourir, sans doute. La plaque de mica sur les cartes d'état-major brille comme du givre sur un champ. Le casque mat a la couleur de la terre, la couleur de l'argile. Je pose ma paume sur sa rondeur lisse comme sur la rondeur lisse d'un sein. Sa fraîcheur est la fraîcheur de l'argile humide. La grenade qu'il porte sur son frontal me fait songer à cette Athéna Niké de l'Acropole qui tenait d'une main le casque et de l'autre la grenade.

Si je le coiffe, quand je bouge la tête, je sens le vide entre l'acier et la coiffe de cuir. Un vide qui sonne, comme si mon cerveau liquéfié vadrouillait.

Tant qu'il y aura un genre humain, toujours le mot « veille d'armes » fera frémir d'un frémissement sacré les garçons et les hommes. C'est l'odeur du large quand on débouche du train dans le port. C'est l'étalon qui hennit dans le désert, au parfum de la cavale lointaine.

Je suis belliciste, n'est-ce pas? Ils le disent, eux qui ne savent que faire de la paix — « Entrons au ciné. Ça fera toujours passer une heure », — eux qui salopent la paix. Et moi qui l'aime, parce que je la vis, et parce que je la travaille proprement.

« Vous partez, je vais partir. Dans ces circonstances-ci, vous ne me devez rien... »

Émotion de mon ami : « Déjà la fraternité de la guerre! » Mais bientôt autre émotion : la piqûre lui fait étrangement mal. Arrivé à son corps, il consulte un nouveau toubib : « Cet âne ne savait pas ce que sait n'importe quelle infirmière : qu'une piqûre de BV ne doit jamais être faite si bas!... Un peu plus, il vous piquait dans le nerf sciatique. Vous pouviez être paralysé, etc... »

Pourquoi est-ce que j'insiste sur ces deux histoires, qui semblent calquées l'une sur l'autre? Parce qu'à chaque pas nous rencontrons cette bonne volonté malfaisante. A chaque pas, ce *démon du bien*. Morale : que la « gentillesse » ne suffise pas à nous rassurer.

17 septembre.

Hier et aujourd'hui, un soleil de paradis terrestre : du pain de soleil. Et les visages si jolis, comme toujours dans une ville qu'on va quitter.

Mon but devra être de ne pas prendre trop à cœur la guerre; de filtrer ce qui me vient d'elle, de n'en accueillir que ce qui peut être utile à mon développement; ensuite, de savoir la digérer bien. Par-dessus tout, qu'elle ne me soit pas une perte de temps; la barre tirée, pas un déficit.

18 septembre.

Nous aimons dans les animaux de pouvoir les tuer légalement. Dans la guerre aussi, nous aimons d'y pouvoir tuer légalement. Bien entendu, les hommes n'avouent jamais cela, non plus que la peur*.

19 septembre.

Je songe aux vieillards, qui savent qu'ils n'ont plus que quelques années à vivre et qu'ainsi ils ne verront plus de la France autre chose que la décomposition à l'intérieur, et sans doute la catastrophe provoquée par l'extérieur. Que *plus jamais* ils ne vivront ni dans un climat d'honneur, ni dans un climat de paix.

20 septembre.

Accord de Londres, qui sacrifie la Tchécoslovaquie. « Sacrifie! » Mais non! nous lui donnons une « garantie internationale ». Juge un peu!...

* Il arrive qu'ils se coupent. Dans la *Revue Hebdomadaire* du 8 janvier 1938, le mot d'un « brave homme de territorial, paisible, honnête, de caractère égal », etc... Blessé et guéri, il va rentrer à son foyer. « Vous allez être bien content », dit l'infirmière. Et lui : « Content, content, oui, bien sûr... Mais, Madame, ça paraîtra drôle de ne plus tuer du monde. »

Un conte de jeunesse de Barrès a pour titre : *Les Héroïsmes superflus*. Il y a aussi les lâchetés superflues, celles qui ne sauvent rien. « Le Port-Royal craint. C'est une mauvaise politique. »

Les Romains du v^e siècle, qui se rachetaient sans cesse aux Barbares par l'or qu'ils leur donnaient, mais en même temps restaient esclaves.

Un journal de notre presse de droite, gardienne officielle de l'honneur, etc..., après avoir écrit : « Certains Tchèques proclament qu'une guerre est préférable à une rectification de frontières », ajoute : « Cette *nervosité*... » Tout ce qui, dans toutes les langues du monde, a nom honneur, courage, fierté, dignité, certains de nos idéalistes l'appellent aujourd'hui *nervosité*, lorsqu'il s'agit des Tchèques, parce que cette « nervosité » risque de nous forcer à tenir notre parole.

Sensés ou insensés, propres ou dégoûtants, les commentaires de la presse se répètent tous un peu. Une réflexion originale, de Pierre Lœwel, dans *L'Ordre* : « Quand un pays est décidé à tout céder, à tout subir, à renier ses engagements, etc... il pourrait s'épargner au moins la comédie de l'anxiété préalable. » Lœwel cite aussi Faguet : « Je souhaite de mourir avant de voir s'appesantir sur mon stupide pays le destin qu'il se prépare. »

Quand soi, dans sa vie privée, on vous a fait marcher par les bonnes et les mauvaises raisons, par la ruse, par la gentillesse, par la flatterie, par tout ce qu'on voudra, mais jamais par la menace, — quand, décidé au *oui*, il vous aurait suffi de discerner chez l'autre la moindre nuance de menace, pour vous faire bondir vers le *non*, et vous y coller, — voir les chefs de ce monde, les soi-disant pères des peuples...

Il paraît que les États-Unis disent : « Nous sommes las de l'Europe. » Ainsi les dieux d'Épicure, fatigués de la bêtise et de la bassesse des hommes, se retirèrent sur l'Olympe. Et nous, qui avons une œuvre à faire, indépendante des patries et des temps, et pourrions peut-être nous consacrer à quelque chose de plus important que nous faire tuer...

Pour me donner une récréation, aussi pour provoquer un peu le destin, je me suis acheté une petite plaque de

bois, persane. Elle sera bientôt écrasée par les obus, ou, mon logis béant, friponnée par un délicat. Mais elle m'aura fait plaisir trois ou quatre jours... Je ne connais ni sa provenance exacte, ni son époque, ni son usage : sans doute un couvercle de boîte, du XII^e ou XIII^e siècle. A moins qu'il ne soit de l'an 1936 ou 37. Le roi (ce ne peut être qu'un roi) est assis sur un tapis parfumé (je le veux parfumé), à l'ombre d'un fleurier grêle; il ressemble à Matisse; tout indique qu'il se prépare heureusement à une fin de vie anacréontine. Il tend une pomme vers une jeune fille aux lèvres de sucre d'orge, au sein pulpeux, au nombril rose, assise en face de lui. Ce n'est pas cette pomme, délices du paradis, que Gabriel présentait à Youssouf, qui la respira et aussitôt rendit l'âme, brûlé d'appel par l'odeur du Jardin; c'est une pomme d'amour, fine et charmante comme les doigts blancs qui l'offrent. Sur la gauche, dans le lointain vert, deux cavaliers armés s'entretuent, on ne sait à propos de quoi. Sûrement, ils ne le savent eux-mêmes. Mais il faut avouer que cette entretuerie fait bien dans le paysage.

Ils s'entretuent sans doute pour des « causes ». Mais les artistes dans leurs meilleures périodes, et les êtres de jeunesse éternelle, ne perçoivent les mots abstraits que comme des sons inintelligibles. Il faut croire que nos entretueurs ne sont ni des artistes ni des êtres de jeunesse éternelle. Ce sont des « croyants ».

Autour de l'enluminure, une inscription en caractères arabes. Sont-ce les vers de Hafiz : « Il n'y a pas de bien ni de mal. Toutes nos actions, inscrites dans le livre de l'univers, sont indifférentes » ? Ou peut-être ceux de Saadi : « L'homme qui a eu pitié du serpent n'a pas su que c'était là une injustice à l'égard des enfants d'Adam » ? Je rêve plutôt à une règle importante, de Saadi encore : « Quand la discorde surviendra, le sage s'enfuira, car en ce cas la sagesse se trouve à la frontière. »

Ce vieillard et cette petite demoiselle, et leurs doux roucoulis, sur arrière-plan va-t-en-guerre, me sont extrêmement agréables. Dans cette imagerie orientale la plupart cherchent le tremplin vers une « évasion ». Pour moi, j'y retrouve ce que j'ai vécu, ce qu'il ne tiendrait qu'à moi de revivre demain, si j'en avais le désir : il n'y aurait qu'un bouton à presser.

Je songe à la liberté d'esprit, à l'intelligence de cette société persane. Dans le même temps que le christianisme embourbait sous une cloche de crassin notre Moyen Age. Qu'il en soit ainsi pour nous autres.

Je songe au fleurissement de leurs poètes, de leurs philosophes, de leurs historiens, de leurs peintres, au cœur de l'anarchie et de la guerre civile qui font rage alors sur le plateau d'Iran. Comme la pensée grecque dans les troubles d'Athènes. Comme l'art du x^v^e siècle dans les convulsions de Florence. Qu'il en soit ainsi pour nous autres.

21 septembre.

« Le rôle de notre pays pendant les journées inquiètes de cette fin d'été 1938 sera l'une des merveilles de notre histoire contemporaine. » Colonel de La Rocque, *Petit Journal*.

Les prières pour la paix. Béatification de Mrs. Chamberlain. Une note des journaux : « La succession au fauteuil de Joseph Bédier. M. X... a de grandes chances. Toutefois, M. Y... est soutenu par M. Z... » L'Europe frémit sur ses bases, mais le grotesque continue, comme si de rien n'était.

Les journaux disent : « Que les civils qui le peuvent quittent Paris. » Mlle V... va demander dans une gare des éclaircissements sur l'évacuation. On lui rit au nez, à elle aussi.

Un ami me rapporte ce dialogue à plus d'un titre français. Le locataire aux concierges : « Vous ne montez pas le sable* ? » — « Nous ne sommes pas les concierges. Nous sommes les remplaçants. » — « Quand les concierges reviennent-ils ? » — « Dans trois semaines. »

Je n'oserais pas publier tout ce que j'ai pu écrire, depuis sept ou huit ans, dans mes notes journalières, sur

* Destiné à éteindre les incendies provoqués par les bombes.

l'attitude des Français à l'égard de la guerre et à l'égard de la liberté, lesquelles se commandent, attitude qu'on peut résumer ainsi : qu'il leur est égal d'être gazés demain, ou d'être serfs, si aujourd'hui leur patron les augmente de 10 % (ou si on leur donne des congés dont ils ne savent que faire, aspirant avidement après la reprise du boulot). En d'autres termes, collés sur leurs petites jouissances, et saouls d'elles, jusqu'à l'instant précis où la première bombe tombera, comme les mouches sur les excréments, où on peut les saisir entre deux doigts. Attitude que je mettais sous une épigraphe tirée du deuxième discours des Corinthiens à Lacédémone, dans Thucydide : « Celui qui ne veut pas se préparer, parce que cela interromprait son plaisir, se verra bientôt enlever ce plaisir même à cause duquel il ne voulait pas se préparer » (traduction large).

En mars 1936 (occupation de la Rhénanie), en mars dernier (occupation de l'Autriche), j'étais frappé surtout par ce qu'il y avait d'ignoble — à mon sens — dans l'attitude de la rue parisienne, par son manque de gravité et de tenue. En tout endroit public, je glissais les yeux à droite et à gauche, avec honte, pour voir s'il n'y aurait pas là des étrangers, — un Allemand peut-être. Comme en Algérie, sur certaines maisons vraiment honnêtes, mais situées dans des quartiers mal famés, on lit un écriteau : « Maison honnête », je rêvais de quelque écriteau sur mon dos, portant l'inscription : « Je ne suis pas de ceux-là. » Aujourd'hui c'est différent, parce qu'il y a une menace directe et plus que directe : imminente. De sorte que la signification de cette insouciance vous paraît moins : « Je me fous des défaites de mon pays » que : « Je me fous de la menace. Je n'ai pas peur de claquer. » Ainsi, par instants, ce dont on rougissait en mars peut devenir assez sympathique. Et il m'arrive de me demander si je ne suis pas injuste à l'égard de mes compatriotes, si tous les peuples ne sont pas aussi fols et aussi décourageants que le mien. Frappé par le calme de tous, et de moi-même, n'ayant encore vu personne qui fût dominé par ses nerfs, je me dis : cette nation, ne faut-il pas aussi appeler sang-froid son apathie ? vitalité sa croyance subconsciente qu'elle peut se permettre tout jusqu'au dernier moment, qu'elle saura toujours se rattraper sur le bord de l'abîme ? (n'y a-t-il

pas là une part presque consciente de jeu? le jeu du lièvre dans sa course avec la tortue.) Ne dois-je pas admirer sa faculté de vivre une tragédie, soit quand elle est là (1914), soit quand elle menace, comme de la vie de tous les jours? Je voudrais être juste pour ce peuple étrange, où des dieux humoristes ont fait que je suis né.

22 septembre.

César Borgia va se faire tuer obscurément, comme mince capitaine, au fond d'une tranchée, sous une ville sans nom, dans la partie hagarde de l'Espagne.

23 septembre.

Échec de l'entrevue de Godesberg.

Le général commandant la Mission militaire française en Tchécoslovaquie donne sa démission d'officier français et se met à la disposition du gouvernement tchécoslovaque.

Quand même, un peu sonné dans l'après-midi. C'est d'ailleurs le premier jour que je vois les gens émus. Comme j'ai hâte d'être dans le train! Détaché. Épuré déjà. Il y a un fil qui ne sera coupé que sur le quai de la gare de l'Est.

Si je m'expose à être pris dans la cohue du départ des « échelons », au lieu de partir maintenant, c'est pour rester avec X..., Y... et Z... Non, nous ne perdrons pas une goutte de ces précieux fruits.

Dans le hall d'un journal, une photo des ministres français sortant d'un Conseil. Ce n'est pas la rime riche qui m'appelle : pour ces ministres je voudrais trouver un autre mot que « sinistres », mais rien à faire, c'est ce mot-là qui est le bon. Leurs visages sinistres, marqués par la fatigue, l'insomnie et le désarroi. L'un d'eux, ses yeux de fou. Tous, leur air épouvanté. On ne sait pas si c'est de la situation, ou d'eux-mêmes.

G..., qui vient chez moi, sort de se faire faire une permanente. Inconscience? Cran? Résignation? Hébertude? Je penche pour de l'inconscience à visage de courage. Mais alors? Peut-être devrai-je, un jour, en rabattre

de mon goût pour le courage. Il n'y a courage qu'où il y a lucidité, mais comme cette lucidité est des plus rares, le courage digne de ce nom serait des plus rares.

Quoi qu'il en soit, et de quelque nom qu'on appelle l'état où sont ces gens, c'est du sang-froid. Bon produit dans une matière à modeler.

L'équinoxe (24 septembre) amène toujours la tempête. Or, il fait 28 degrés, un soleil radieux, qu'il n'a pas fait depuis trois semaines. J'aime les choses un peu étranges.

Commencé le *Balzac* de Curtius. Curtius sera ma permanente à moi. J'ai assez pensé à la guerre pour aujourd'hui.

(C'est sans doute ce que se disaient eux aussi ces quadragénaires de bon aspect, qui, dans le métro, lisaient *L'Os à moelle* et *Le Canard enchaîné*, — le 23 septembre 1938.)

J'aime mes vases de Corinthe, avec leurs longues lionnes en lie-de-vin diluée, et leur fond clair, si clair que lorsque je le regarde il y a en moi quelque chose qui défaille, comme si les lionnes me marchaient sur le cœur, de leurs pattes molles et onglées (ni les vases à fond rouge ni les vases à fond noir ne me causent cette incompréhensible émotion); — mes vases de Corinthe que je ne puis toucher sans qu'ils me laissent aux doigts un peu de poudre pâle, comme celle qui vous reste aux doigts quand on a touché un papillon; — mes vases qui sont plus humains à l'intérieur, parce que c'est là que les travailla le pouce de l'ouvrier, comme ces visages que l'âme a modelés par le dedans. Si je ne me fichais éperdument de ce qu'on fera de moi après ma mort, je souhaiterais qu'ils fussent entombés avec moi.

J'aime mes vases de Corinthe, mais je m'aime mieux moi-même. Et ce que moi-même demande, c'est que je sois prêt à sacrifier mes vases de Corinthe, comme je suis prêt à sacrifier tout le reste, tout, hormis la conception que j'ai de ma destinée. Mon sentiment pour mes vases de Corinthe est fait de ma tendresse pour eux, et de mon indifférence à les sacrifier, aussi mêlées et aussi indistinctes que furent mêlées et indistinctes la terre et l'eau

dans la matière où on les façonna. Qu'il en soit de tout amour sur la terre comme il en est de mon amour pour mes vases de Corinthe.

24 septembre.

La Tchécoslovaquie mobilise. Notre gouvernement dit qu'il tiendra ses engagements, si la Tchécoslovaquie est attaquée.

A onze heures, sortant de chez moi, on m'apprend dans la rue que les premières affiches blanches ont été posées, convoquant les hommes titulaires de certaines cartes. Les voici. Noir sur blanc, pauvres et tristes, elles me font penser aux affiches pour la « Visite des Catacombes », qu'on voit dans le Métro.

Encore un samedi. Encore un *sabado de gloria*.

Décide de partir.

Je serai donc parti le 24, date de l'équinoxe de septembre, quand le jour est égal à la nuit; en la fête de ce saint Mystère, que le oui est égal au non, qu'il est indifférent que le oui ou le non l'emporte. Et le jour de la paix et la nuit de la guerre sont égaux pour moi, en effet, et se balancent. L'un ou l'autre, *no importa*. *Ni mas, ni menos*, ni plus ni moins, comme il est écrit sur la balance dans le tableau fameux de Valdès Leal. Ce Mystère du temps des vendanges a lui aussi son vin.

La journée est lourde et moite (les quotidiens du soir diront qu'il a fait 29°). Au ministère de la Guerre, l'officier à qui je parle lève le regard toutes les cinq secondes vers mon front où la sueur rigole, car j'ai oublié mon mouchoir. Pour moi, la « situation » compte beaucoup moins, en ce moment, que cette sueur, qui doit me rendre bizarre et ridicule.

Vais dire au revoir à G... Déjà, dans la rue, les têtes de ceux qu'on voudrait qui ne fussent pas tués, et les têtes des autres. Malheureusement, cela se passera au rebours de vos vœux.

Avec elle, chasteté absolue. La tête est ailleurs. Et c'est tant mieux. Quand je traverserai Paris tout à l'heure, pour la dernière fois, je ne me déchirerai pas à entrevoir les aimables visages que j'abandonne : on ne peut plus penser à cela en ce moment.

Pour la même raison, nul pathétique dans mes adieux avec cette personne qui m'est chère. Nous réglons, sans plus, des détails matériels. Rien de plus froid que nos derniers baisers, elle et moi nous pensons à autre chose. J'avais à apprendre que les « adieux du soldat » peuvent comporter des baisers distraits.

Mes affaires étaient prêtes; je n'ai qu'un tour de clef à donner, et pars à une heure et demie. Pour Metz. S'il décrivait semblable scène dans un roman, quel auteur ne se croirait tenu de commenter l'ultime regard du mobilisé sur son foyer? Mon dernier regard sur le mien est indifférent. J'ai quitté tant de fois ce logis, pour une vie dangereuse; tant de fois pensé que je ne le reverrais jamais plus... Je m'en vais à ma seconde guerre comme on s'en va à une partie de pêche. Courage? Non, insensibilité. (Mais que l'insensibilité doive faciliter le courage, c'est ce qui nous paraît logique. Nous verrons.)

Le taxi passe devant ce square des Arts et Métiers où, il y a quelques jours encore, j'avais un rendez-vous... « Maintenant, me dis-je, non sans satisfaction, maintenant nous allons faire des économies de phosphore. »

Gare de l'Est, la foule des hommes déjà solitaires. Je n'ai jamais regretté de n'avoir pas vu le départ de 1914, car je ne l'aurais vu qu'en spectateur, et je n'aime pas être spectateur : ou je participe, ou je file vers Sirius. Mais aujourd'hui je le regrette : j'aurais voulu comparer. Deux choses me frappent dans celui d'aujourd'hui : le petit nombre des hommes accompagnés; le calme de tous.

Ces milliers d'hommes en casquette, qu'on dirait réunis à l'occasion d'un meeting communiste, et qui partent vers ce qu'ils détestent le plus, — qui partent avec paix pour la guerre. Quelques cris : peu. Quelques « Dala-dier au poteau! », quelques mesures de *L'Internationale* se soulèvent de temps en temps dans le silence et retombent sans écho, comme ces soulèvements étroits et courts que cause un dauphin sur la surface tranquille de la Méditerranée. Pas de cris contre l'Allemagne. Pas l'ombre de *Marseillaise* : *La Marseillaise*, ce chant inconnu. Et, ma foi, j'aime presque mieux cela. Il n'y a pas besoin d'enthousiasme pour se battre bien. Et quand, après-demain, à quelques kilomètres de la ligne Maginot, j'entendrai, dans la radio, déferler comme une mer l'en-

thousiasme des Allemands au discours d'Hitler, cela ne me fera pas revenir sur mon sentiment, de *préférer* n'entendre pas chez nous de *Marseillaise*.

Une magnifique carte-panneau, de quatre mètres sur cinq, étale à côté du portillon des partants le plan de l'Allemagne et de la Tchécoslovaquie. Que la France est donc prévoyante et prévenante pour ses enfants ! Elle ne veut pas qu'ils se battent dans le vague. Mais si, mais si, mon ami, il faut que vous sachiez exactement où se trouvent Asch (Eger), Ratibor et Gœrlitz. Des prolétaires fraternisent avec des officiers. Les placides, assis en rond sur leurs petits sacs, comme des équipiers de football. Quelques prêtres, seuls, un peu à l'écart. La foule semble admirer qu'un prêtre rejoigne, alors que, ce qui serait révoltant, c'est qu'un prêtre ne rejoignît pas. Au loin, le long d'une voie vide, une file d'hommes assis sur le rebord du quai, les pieds sur la voie.

Le haut-parleur gueule : « MM. les officiers sont invités à monter en tête. » Pourquoi cette préséance ? Parce qu'un officier ne peut être qu'en tête de quoi que ce soit (*caput*, chef) ? Ou pour qu'ils soient zigouillés de préférence dans le tamponnement ?

Dans la chaleur étouffante des compartiments sans lumières, les hommes entassés ont tombé la veste, et croûtent. Je ne sais pourquoi, à l'entrée des quais militaires, un service d'ordre empêche les civils de passer, car ils sont assez nombreux sur ces quais. Il y a même une petite femme dans un wagon à bagages, accompagnant son gigolo. Elle prétend qu'elle descendra à la prochaine gare, qu'on ne lui dira rien. Je le crois en effet, me souvenant d'un vers de *Cyrano*, où les sentinelles laissent passer un officier qui emmène une femme dans son carrosse jusqu'aux premières lignes (trait emprunté sans doute à des Mémoires du temps) et de ce passage des Mémoires de Lauzun, où le roi offre au duc, qui rejoint dans une colonie d'Amérique, de défrayer de tous dépens sa bonne amie, si elle veut l'accompagner. Sur notre quai, aussi, un rombier et une rombière ; lui, je l'entends qui dit : « Moi, je vends mon cidre à dix sous. » Une mère aide son fils à porter sa cantine. Un gosse porte la valisette de son père sur sa tête, comme les enfants porteurs de cistes dans les frises

grecques. Quelques jeunes femmes, la larme à l'œil ou la main sur le sein. Le tire-jus fonctionne, mais nous, qui nous rappelons la dernière, nous savons que le fard boit vite les larmes, et nous pensons : « Les mères ont le droit d'être ici. Pas les autres. »

Mais, j'y insiste, peu de familles accompagnent les partants. La pompeuse d'hommes, la goule suspendue à l'homme, pour l'empêcher de faire sa tâche d'homme, je ne l'ai vue qu'une fois. Une seule, pour des milliers de mâles.

La guerre, c'est, avant tout : attendre. Il m'a fallu attendre depuis deux heures jusqu'à la nuit tombée avant de partir (non que la paye fût excessive, mais à cause de ma situation particulière). A la brune, le nombre des hommes éméchés par la dînette vespérale menaça de corrompre un peu l'impression de dignité qui se dégageait de cette journée. Les officiers étaient abordés par des casquettards vacillants, soit pour d'extravagantes demandes de renseignements, soit pour des déclarations de cordialité. Amusantes à observer leurs réactions : paternelles et patientes chez les officiers d'âge, quelquefois un peu brusques chez les jeunes. Le plus drôle était la tête de ces dames des officiers : lèvres pincées, tandis qu'un métallo euphorique tape sur l'épaule de son capitaine de mari, Mme Soif d'Égards ne lâche rien de son rang, même en ces minutes-ci. — J'ajouterai que je ne m'en fais pas plus, à voir des rappelés qui se grisent, qu'à ne pas les entendre brailler *La Marseillaise*. Pourquoi ne se doreraient-ils pas la pilule ? Un anesthésique anodin est licite. (Déjà, dans cette gare, la cigarette commence son rôle de guerre : elle les soutient tous.) Et puis, ils n'attaquent pas ce soir ; demain ils seront lucides. Une goutte de trop est bonne, Sénèque l'a dit. Et enfin, je le proclame sans vergogne : faire la guerre sans pinard, ce n'est pas de jeu. Une armée de pinardiers a donné ses preuves. Je rêve même d'une politique de la griserie.

La pluie tombe, la pluie d'été, molle comme une main de prêtre. Elle m'annonce la guerre, la pluie des présages, « la pluie aimée des tombeaux » (Delteil). Un des civils me dit : « Il faut espérer... » Je lui réponds : « Il n'y a pas à espérer. » — L'espérance restera dans l'urne « où nul n'a mis la main » (Eschyle).

La gare maintenant nocturne a son éclairage de guerre : quelques ampoules en veilleuse, blanches, rouges, bleues. Ce sont les bleues que j'aime. La lueur de l'une d'elles est rabattue par un capuchon vers le sol : une douche de bleu pâle, féerique. Si j'étais peintre, je ferais quelque chose avec le bleu de ces ampoules, et le bleu brillant, étoilé, des casques des gardes mobiles, sur le noir sale de la nuit et de la gare, et le gris sale du troupeau humain.

Dans mon compartiment, des officiers ou demi-officiers (de réserve), sans écussons, l'un avec ses molletières mises comme les met un homme qui n'en a pas mis depuis quinze ans, un autre avec la chemise civile et la cravate de couleurs sous la vareuse militaire. L'un d'eux a été chercher un quotidien du soir, que je lis après lui. Ce journal publie gravement un verbiage de je ne sais quelle ligue de femmes, proclamant qu'elles aiment la paix. Et nous, nous n'aimons pas la paix ? Qu'on me montre un seul d'entre nous qui n'aime pas la paix, et qui, à cette heure, ne sacrifierait pas une part immense de ce qui fait tout le bien de sa vie privée, si cela pouvait aider à la maintenir honorablement. Il ne s'agit pas de proclamer qu'on aime la paix. Il s'agit d'être assez fort pour imposer la paix à ceux qui veulent la guerre. Et cette force, c'est avec de semblables verbiages qu'on l'a anémiée dans notre pays.

Maintenant je vais dire quelque chose : ce 24 septembre 1938, à la gare de l'Est, j'ai fait un rêve ; j'ai fait le rêve d'une guerre sans emphase, le rêve d'une guerre sans littérature. Je l'ai dit, j'y reviens : en ce qui me concerne, non seulement aucune émotion, mais, à la lettre, je ne *ressens rien*. « Professionnellement », je voudrais ressentir quelque chose, n'importe quoi : anxiété, exaltation, mélancolie, horreur. J'ai beau me tordre comme un linge mouillé, rien ne vient. Je n'ai ni peur ni pitié, ni pour les autres ni pour moi. Est-ce le racornissement de la quarantième année ? Il y a huit ans, sûr désormais que la guerre était inévitable, pendant quelques semaines je me réveillais avec une folie de battements de cœur, je me voyais mourant dans les gaz, etc... Aujourd'hui, quand nous serons peut-être sous les gaz demain soir, ces images ont cessé de me faire de l'effet ; le dramatique ne mord plus sur moi ;

gorgé depuis quatorze ans de raisons d'émotion, d'ordres divers, je n'y réagis plus. Tout quitter à l'improvisite, en me disant que c'est peut-être pour toujours, vivre pendant des années avec le contenu d'une petite valise, abandonner des êtres que j'aime, me sentir sur le bord de tuer ou d'être tué, tout cela est tellement du quotidien pour moi, que le fait que ce soit cette fois la guerre qui me mette en marche n'est pas suffisant pour me donner la sensation de l'inédit. (Joint que, maintenant que le lien est coupé — ce portillon l'a coupé, — maintenant que je suis engagé, tout devient plus facile. Passé le portillon, on est comme un bateau entré dans le calme de l'avant-port, après une traversée un peu dure.)

Or, quelque chose d'analogue ne se passe-t-il pas pour les autres? Ce qui me frappe surtout chez ces hommes, c'est leur calme. Eux, pourtant, la plupart d'entre eux quittent un foyer organisé, des épouses, des enfants légitimes, une structure de vie privée moins souple, plus prenante que la mienne; et, pour neuf sur dix d'entre eux, la question argent joue un rôle. Néanmoins, chez eux aussi, en apparence, c'est le départ pour la partie de pêche. Et je me demande si toute la nation n'est pas, comme moi, un vieux peuple qui en a trop vu, qui ne se frappe plus, dont l'imagination s'est desséchée et la vivacité nerveuse amortie, et qui, ayant résorbé ses tumeurs sociales des dernières années, est prêt maintenant à accueillir une guerre comme du presque quotidien, se refusant à s'en occuper le moins du monde jusqu'à la dernière minute et, quand ça y est, s'y mettant tranquillement, *pépèrement*. Sans compter que, pour beaucoup de ces hommes, dont l'attitude a pu déteindre sur leurs cadets, la guerre est du déjà vu.

Je sais que, ce calme de la gare de l'Est, j'ignore s'il a été partout le même en France. Je sais encore qu'on peut le juger différemment. On peut l'admirer, songeant qu'il est le père du courage. On peut aussi l'appeler résignation, et se dire que, si le peuple le plus discipliné du monde est si docile à se rendre vers l'abattoir — le « parc », où étaient entassés les réservistes avant d'entrer dans la gare, évoquait invinciblement les moutons et leur destin, — les hommes consentiront toujours à la guerre; mais de cela nul esprit sensé ne doute, et

ce que nous voyons aujourd'hui n'en est qu'une vérification superflue : vingt ans de propagande pacifiste ont été bus et digérés, sans effet, par le peuple français, comme l'énorme effort pour créer en lui des haines sociales semble avoir été, lui aussi, bu et digéré sans effet. Et enfin on s'interroge si ce calme est particulier à la France, s'il n'est ou ne serait pas le même chez tous les peuples prenant de pareilles mesures en ce moment.

Avec beaucoup d'autres, je me disais hier : « Mettons que cette fois ça s'arrange, c'est à recommencer dans trois mois. Mais si on impose tous les trois mois à la France une demi-mobilisation, un jour viendra où les plus pacifistes souhaiteront la guerre pour en finir. » J'en suis moins sûr aujourd'hui. La force de l'habitude, bien connue, ne l'est pas assez encore. Peut-être pouvons-nous entrevoir une période où l'Europe mobilisera tous les trois mois, et finira par trouver cela aussi normal que les forains le trouvent de plier bagage toutes les trois semaines.

Les hommes attendent, attendent toujours. Ils attendent avec la même patience avec laquelle ils font la queue, pendant des heures, devant les cinémas, quand le film est bien bête. Et comme alors, plus le film est bête, plus la queue est longue, et plus ils attendent docilement, l'apparence est que ce que nous attendons ici doit être quelque chose de tout à fait idiot. C'est l'avis d'un vieux lieutenant de mon compartiment (un lieutenant-dentiste, à ce que j'ai su plus tard). « Il n'y a qu'une différence avec la dernière fois, dit-il; c'est qu'alors on savait pourquoi on partait; maintenant on ne sait pas. » Si, on sait, quand on considère l'événement sous un certain angle : on part pour qu'il n'y ait pas d'hégémonie de l'Allemagne. Mais, sous un autre angle, cet événement est encore plus ridicule que celui qui déclencha la tuerie de 14*. Un jour viendra peut-être où les raisons du prestige seront plus futiles encore. Le chef de la nation A dira au chef de la nation B : « Si samedi

* N'oublions pas qu'à ce moment il semblait que, si guerre il y avait, elle serait faite pour une question de procédure, voire pour une question de personnes.

prochain, à minuit, vous n'avez pas coupé votre mèche, j'envahis votre pays. » Pour une telle parole il aura toute la nation derrière lui, bien entendu. Le chef de la nation B répondra : « Je ne coupe pas ma mèche. L'honneur de mon peuple est engagé à cela », et il sera soutenu par l'unanimité de son peuple, dans un enthousiasme indescriptible. La nation B sera envahie, une autre nation s'enfournera dans la guerre, puis deux, puis trois, par l'esprit d'imitation cher aux ovins. Et il y aura encore des lieutenants-dentistes pour se jeter eux aussi à l'abîme, sans savoir pourquoi, mais pensant vaguement que ce genre de choses est naturel, et que l'humanité est comme ça. Et elle est comme ça, en effet.

Le train s'ébranle, en douce, moelleusement. Encore des prévenances ! Il semble qu'on ait voulu que nous ne nous sentions pas partir. J'attendais des « Adieu, Paname ! » et cris de cette sorte. Mais non, les hommes partent en silence, comme le train. Je garde les yeux fixés sur la petite douche de bleu féérique jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Il y a quelqu'un en ce monde que j'aurais voulu voir, embleuté par cette petite douche. Paname, pour moi, maintenant, ce sera cela, ce cône d'azur dans lequel dansaient les folâtres insectes de la nuit. Ma dernière image de Paris.

Pourtant, toujours pas d'émotion. Alors que, il y a quatre ans encore, je ne pouvais quitter Paris pour l'Afrique sans un serrement dans la poitrine, et cette question : « Reviendrai-je jamais ? » Aujourd'hui, je ne me pose pas cette question. Elle ne me vient pas à l'esprit.

Mes voisins les officiers et demi-officiers de réserve récitent leurs journaux, qui est le bout de leur capacité, et je me barde pour ne pas les entendre.

Je prends le manuscrit des *Lépreuses* et je travaille le « style » d'un chapitre, — comme je commençais *Le Songe*, il y a vingt ans, dans la forêt de Villers-Cotterêts bombardée.

La banlieue passe dans la nuit, déserte, coupe-gorge en diable. Je songe à ce nom d'un district de banlieue qui a toujours résonné en moi : La Plaine... Les villes maudites, les villes de la Plaine ! La banlieue passe comme une des villes de la Plaine, abandonnée des hommes, attendant la pluie de feu.

25 septembre.

La gare de Metz, où j'ai passé la nuit à travailler aux *Lépreuses* (elles ne m'ont pas endormi), car les officiers avaient envahi tous les hôtels.

Il y a une jeune femme, simple, sympathique, qui a passé une partie de la nuit, elle aussi, sur un banc de la gare, avec ses deux petites filles. Femme d'officier. Son mari est parti pour je ne sais où il y a quinze jours. Mais il « n'avait pas prévu », de sorte qu'elle part sans avoir rien réglé, sans avoir pu emporter rien d'essentiel (le mari avait emporté la clef des choses essentielles!), et sans savoir au juste où elle va. Ainsi, ni le 11 septembre, ni depuis — car enfin, les lettres arrivent, — ce crétin n'a pas prévu que sa femme pourrait avoir à évacuer Metz. Moi, qui vis dans la lune, qui ne fréquente pas de gens renseignés, il y a deux ans et demi que mon dispositif de guerre est prêt; il a fonctionné à la perfection, sans la moindre anicroche, me permettant de garder l'esprit libre et le cœur tranquille. Mais ce crétin, chef de famille, et chef d'hommes, lui, il n'a pas prévu. Ça vit à Metz, à trente kilomètres de la frontière, parmi les défenseurs patentés du pays, et ça n'a pas prévu. Et c'est ça qui a droit de vie et de mort sur cent ou deux cents hommes, et qui les jettera à la mort peut-être évitable, avec le même crétinisme avec lequel ça a jeté au hasard et au désarroi sa femme et ses gosses. Non, je n'ai pas de pitié. Ni pour elle non plus, qui vivait dans un milieu où elle *devait* savoir, qui *devait* exiger de son crétin qu'il prévît. Je n'ai de pitié que pour les gosses, irresponsables, elles. Pitié de quoi? Pitié qu'elles aient des parents. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pitié-là. D'ailleurs elles seront des parents, à leur tour : ce qu'il ne faut jamais oublier.

Et il y a un moment où je me demande s'il est juste que ceux qui ont eu la clairvoyance et le courage de prévoir, que ceux-là se fassent casser la tête pour ceux qui n'ont « pas prévu ». Mais, cette pensée-là, si on la laissait suivre son cours, ce n'est pas vers Metz qu'on serait parti hier, c'est vers Tulle ou Bergerac. A moins que ce ne soit vers New York. Aux crétins de payer leur crétinisme. Aux autres, de vivre.

Quelquefois, ces jours-ci, j'étais prêt à avoir un peu honte de me sentir l'esprit si libre, comme si je ne participais pas assez. Cette nuit, pas l'ombre d'une telle honte, ah non!

Il y a une autre jeune femme, fort étonnante. Non pas tout à fait jeune : vingt-huit ans peut-être. Mais le type même de la femme qu'on voudrait tenir dans ses bras. Elle est seule, elle fuit Metz, elle a un mari quelque part, elle fait de temps en temps un brin de causerie avec un vieux roudoudou de tout repos, son voisin de banc. En cette heure dramatique, elle respire la joie de vivre avec une impudeur innocente. A chaque phrase qu'elle prononce, phrase anodine ou phrase « triste » (« J'ai tout abandonné... J'ai perdu mes malles... Je ne sais pas si mes amis vont pouvoir me recevoir... »), ses lèvres s'arquent en un sourire aigu de faunesse, comme sous la pression d'un enjouement intérieur qu'elle ne parviendrait pas à maîtriser. Non fardée, charpentée à merveille, saine et simple comme une miche de pain, elle n'a rien d'une coquette; ce n'est qu'une femme heureuse, et qui l'avoue incroyablement. Je songe au pouvoir de calme, de confort, d'espérance, de résurrection qu'elle aurait, cette chère femme, par sa seule présence, sur des hommes qui souffrent, — dans un hôpital, par exemple. Mais voilà, si inconsciemment provocante, en fin de compte elle ferait monter la fièvre, et c'est tout. Difficile destin qu'être femme, comme on le dit : la meilleure donne le poison dans le remède.

La vaste gare est sombre dans le petit jour. Les hommes qui, comme moi, n'ont pu rejoindre leurs cantonnements, dorment sur le sol, sur les marches. D'un certain point, mon regard n'embrasse que des hommes étendus : on les dirait morts, déjà. Morts dénués de sang, comme si c'étaient les gaz qui les avaient abattus. Et je me promène parmi ces dormeurs, moi qui seul d'entre eux suis resté éveillé.

Il y a un vieux qui dort les poings clos, comme s'il avait je ne sais quoi à retenir. Il y a un petit qui lève les sourcils en dormant, comme s'il voyait des choses dont il était étonné.

Les enfants qui dormaient (et je songeais à d'Annunzio quand il évoque la *Melancholia* de Dürer : « Sur une branche dort l'enfant déjà triste... ») s'éveillent. Mais ils

ne sont pas tristes, tout de suite ils s'amuse. Deux gamins, grands pourtant (treize ans), chantent en chœur une chanson bête, nullement patriotique, une chanson de paix et de jeu.

La femme du crétin dit à sa voisine : « Les militaires risquent leur vie. Pourquoi les civils ne risqueraient-ils pas la leur ? » Juste parole.

Dans la ville, les deux courants : civils qui s'acheminent vers la gare, mobilisés ralliant les casernes. Pour qu'on rigole quand même un peu, un joli titre d'un quotidien : « Le roi George est tenu au courant de la situation européenne. » Sans blague ?

Les jambes plus solides dans les bandes molletières mises pour la première fois, tout l'après-midi j'ai parcouru la ville en démarches administratives pour régulariser ma situation. La ville est aux trois quarts vide ; des maisons de rapport ont du haut en bas leurs fenêtres closes.

Moi qui ne me sens à l'aise que parmi les obscurs : ceux de la guerre, ceux du sport, ceux du bled africain. L'enfouissement le plus profond, dans un vivier d'inconnus. Et faisant corps avec une de leurs passions. Leur passion ici est de tuer et n'être pas tué.

26 septembre.

Thionville vide. Avenue Merlin. Cet enchanteur a dépeuplé la ville. Un couple enlacé traverse une place déserte. L'éclairage diminué, veine pour les amants.

Thionville vide. Je cherche comment un homme qui n'a pas le goût de la propriété, de qui toute la vie est basée sur le défaut de ce goût (hormis pour quelques rares choses, très belles, qui ressortissent à ses passions), qui se débarrasse avec impatience des objets qu'il a ou qu'on lui donne, peut sentir monter en lui et ne le quitter plus, aussitôt qu'il est habillé en soldat, l'obsession du pillage, — du pillage de ses compatriotes, s'entend. La tentation de ces logis vides, tentation qui vous ferait faire sous le feu d'« admirables » actes de courage, si on savait seulement comment évacuer les objets qu'on a barbotés. Je pense que tout tient dans ce raisonnement : « Je défends vos vies et les neuf dixièmes

de vos biens, bandes de nouilles. Qu'au moins le dixième soit pour moi, et me paye. »

Thionville bombardée. Il y a des villes qui ne sont quelque chose que lorsqu'elles sont en ruines, comme il y a des hommes qui ne sont quelque chose que lorsqu'ils sont blessés.

De Thionville rasée je ne regretterais que le théâtre municipal. Avec ses grilles de fer aux barreaux énormes, ses grilles sauvages, donnant sur des sortes d'oubliettes en pierre rongée par le temps (le hall d'entrée), il tient de la prison et de la pissotière. Mais la façade, au-dessus de cette cage à fauves, fait des grâces, déroule ses guirlandes rococo. Le tout a un style étonnant.

Un gosse hèle une petite fille : « La France ! » Je tends l'oreille, croyant avoir mal entendu. « La France, ramène le taxi ! » Le « taxi », c'est le vélo que monte la petite fille, et « la France », c'est bien elle. J'interroge le gamin. « Est-ce que c'est le nom de cette petite fille : la France ? » — « Oui. » — « Mais... elle n'a pas d'autre nom ? » — « C'est son nom », tranche-t-il, l'air méfiant et bourru.

Insignifiance de la conversation des officiers. On ne dirait pas plus que ce sont des techniciens de la guerre, qu'on ne dirait que sont des intellectuels les dîneurs des dîners de telle grande revue parisienne.

Il y a ici des capitaines à ne savoir qu'en faire. Le capitaine C..., trois galons sur une vareuse de soldat. Son visage est le visage de ceux qui ne donnent rien, pas même à leurs passions. Il me postillonne un étonnant galimatias sur les services que je peux rendre. Comme je dois avoir l'air un peu hébété, il me demande au bout : « Vous comprenez ? » — « Non, lui dis-je, je n'y comprends rien. Mais peut-être n'y a-t-il rien à comprendre. » Il n'a pas l'air de le trouver bon. Vérifie une fois de plus que la grande difficulté, dans une guerre, ce n'est pas l'ennemi, ce sont les supérieurs.

Reviens immédiatement à Metz, dans un camion bourré de zouaves.

Ici, le soir, c'est l'atmosphère de l'arrière-front, l'atmosphère de la ville à quelques kilomètres du front : Nancy en 1917-18. La pompeuse d'hommes fonctionne à plein. Le mâle qui mourra demain, le chef d'hommes, le chef de guerre, avachi sur une banquette de café, entre

deux putains, devant un pernod. Je retrouve à Metz les scènes classiques de Casablanca et de Béchar. J'ai trop écrit là-dessus*, n'y revenons pas. C'est la France, il faut la prendre comme elle est.

D'ailleurs il y a des fillettes (non grues) qui sont bien. Je me convaincs qu'on rencontre des femmes désirables partout, ce qui me surprend toujours. Et des *brunettes*! Des Messines brunes! Vendant des fleurs aux terrasses, et d'évidence, sous l'aiguillon de l'heure, très prêtes à se donner, elles me versent je ne sais quelle hilarité merveilleusement hors de propos. On n'est pas toujours à la hauteur des circonstances!

Il n'est pas d'individu de qui on ne puisse retrouver, datée d'une date historique où tous les esprits auraient « dû » être fixés sur un grave événement, une lettre choquante, parce qu'il ne s'y occupe que d'un petit intérêt particulier. Ma lettre de ce soir à René Guastalla, lui demandant le texte exact de deux passages de Thucydide.

Après dîner, dans une grande rue déserte, une voix d'orateur, parlant en allemand, remplit une boutique. La radio apporte le discours de Hitler; celui où, selon certains, il proclamera la guerre. Bien que je n'entende pas l'allemand, je m'arrête, pour écouter cette voix prenante. A ce moment, du magasin sortent un homme et une femme, les patrons, *gentlemanlike*. Nous écoutons tous trois. Eux non plus ils ne savent pas l'allemand.

Que cette voix est proche! Le seigneur de la guerre est là, à trois mètres de moi, dans cette pièce demain écrasée par ses obus. Et nous l'écoutons, nous, qui sommes visés par cette voix-là.

A plusieurs reprises, les « sieg heil! » déferlent, et c'est la grande rumeur de la mer. Je voudrais pouvoir écrire que j'en ai l'échine transie, sinon de crainte, du moins de pathétique. Mais il me faut bien reconnaître que cela non plus ne me fait aucun effet. Il y a là une masse d'hommes qui devrait impressionner l'adversaire? Sans doute, mais cette masse d'hommes trouvera une autre masse d'hommes devant elle. Et puis, disons-le, les enthousiastes ne m'imposent pas. Après tout, là-bas aussi

* Dans *La Rose de Sable*.

c'est le troupeau envoûté, rien de plus. Le côté magique, incantatoire de cette cérémonie, le tambour samoyède rythmant les applaudissements, me rebroussent. Je devine trop les ficelles de tout cela.

— Ce sont des énergumènes, dis-je, ce genre d'excitation m'ayant rappelé les moussems d'Aïssaouas.

— Des voyous, rectifie le commerçant.

Ces braves gens ne sont d'ailleurs pas plus frappés que je ne le suis, et c'est en souriant que nous nous disons au revoir.

Plus loin, un attroupement devant la terrasse d'un café. Ceux-là viennent d'écouter eux aussi, et plus d'un a dû comprendre. Mais je n'ai pas assez de curiosité pour leur demander ce qu'« il » a dit. Allons nous coucher. Si c'est la guerre, je le saurai demain matin.

« Enfin, vous vous êtes lavé du lyrisme ! » m'écrivait avec élan Louis Gillet, après lecture des *Célibataires*. Le lyrisme : une saleté telle qu'on doive s'en *laver*. La France, sans nul doute, parlait par la bouche du sympathique académicien. Eh bien ! cher monsieur Gillet, vous voilà servi.

L'histoire devra s'intéresser à cette période où on se disait : « Nous saurons demain si nous sommes en guerre », exactement du même *ton intérieur* avec lequel on se fût dit : « Nous saurons demain le résultat de France-Italie au stade Jean-Bouin. »

Vivre une tragédie comme on vivrait une partie de pêche, le bon sens dit que c'est une force. Dans les siècles des siècles, la philosophie a enseigné que ce sang-froid et cet équilibre étaient conditions essentielles du Souverain Bien. Mais l'artiste est frustré : qu'est-ce qu'un artiste qui n'est pas ému ? Et même, en tant qu'homme, quand on a fait de *vivre* l'équivalent de *sentir*... Ainsi les dieux jaloux, s'ils vous donnent d'une main, vous prennent de l'autre. « Rien de trop », dit l'Oracle.

27 septembre.

Train vers Sierck. Les gares passées au bleu comme des maisons tunisiennes. Les chevaux sortant leurs grandes gueules par les portes des wagons. Les jardins pleins de roses secouées par le vent nocturne. Un parc

de locomotives, comme les éléphants de Darius, au repos, avant la bataille. Au-delà de Kœnigsmacker, premiers ouvrages et premiers barbelés. J'espère que le commandement ne prend pas ses barbelés trop au sérieux.

De la phrase d'un type je n'entends que ces mots : « Quand les gosses verront nos tombes... » Eh bien, qu'est-ce qui se passera, quand les gosses verront nos tombes ? Ils pisseront dessus.

« Les nuits appartiennent aux dieux », dit l'Ancien. C'est pourquoi les troupes se déplacent la nuit. Mais j'en vois encore, dans l'aube maussade, des troupes qui n'ont pas été assez vite, surprises par l'aurore comme les amants de Vérone. Elles montent, ces troupes couleur de terre, ces troupes couleur de patrie, avec, dans leur masse bourbeuse, la pointe d'or d'un galon, quelquefois, semblable à ces faibles rehauts d'or qui apparaissent de-ci de-là sur un objet provenant d'une fouille. Comme je les regarde ! Du même visage dont je les regardais il y a vingt ans. C'est le visage d'une de mes âmes les plus profondes, et, si je dois disparaître, je voudrais que la Roue s'arrêtât sur ce visage-là.

Mais puis-je dire que c'est tout à fait le même visage ? Jules César, à un vieux soldat qui lui demande la permission de se suicider, répond avec extrêmement peu de charité : « Tu penses donc être en vie ? » Ces hommes, si demain je les voyais tués, me serait-il possible de ne pas me dire : « Mais enfin, étaient-ils en vie ? » Je ne sens plus en moi cette fraternité profonde que j'y sentais à la dernière guerre. Depuis lors, j'ai trop vu les hommes. Trop vu les « anciens combattants ». Et j'écoute plutôt la voix qui me commande : « Ne récite pas la prière sur un être qui n'a rien été ni rien fait* ».

Sierck, où nous descendons. Des soldats dorment sur des paillasses dans la salle d'attente de la gare. Une petite ville rose, verte, fleurie, avec un essai de château fort. Sur un panneau, je lis : « Désarmement. » Mais il s'agit du « désarmement des pétards ». Sur un wagon : « Proposé pour la réforme. » Mais c'est le wagon qui est proposé pour la réforme. Heureux lascar !

* Saadi, *Gulistan*.

Huit cents mètres avant d'arriver à Apach, bourgade-frontière, au croisement de la route de Mandern, l'entrée d'une fortification dont je n'ai pas le droit de dire, sous peine de Conseil de guerre, si elle fait partie ou non de la ligne Maginot. Gardes mobiles. L'ouvrage émerge un peu de terre, avec ses antennes, comme la superstructure d'un sous-marin. On dirait qu'il est monté à la surface, pour respirer un coup, et d'un instant à l'autre va replonger. Barbelés. A l'entrée, deux agaves dans des pots, comme à l'entrée des villas d'Arcueil-Cachan. Typique embourgeoisement de la tragédie par les Français.

Le lieutenant-colonel X..., du ...^e d'artillerie. (Taisons les noms et les numéros de régiments, puisque c'est la mode. Aussi bien, ici, la plupart des cols ne portent plus de numéros. Fantômas règne!) Cinquante ans, moustache gris-noir coupée court, visage jeune mais tempes blanches. Sa haute taille, sa vaste poitrine, sa carrure. Le premier officier qui m'impose, depuis quatre jours. Ni le vautour germanique au crâne ras, ni le masque glabre, aigu des condottières. Une tête de Français; un Français, mais du grand type : il en reste encore quelques-uns. La bête de guerre, au repos. La tristesse de son visage, et non sa joie cruelle; la lassitude de ses yeux déshabitués du jour. Tandis qu'il me parle, parfois il pose les doigts sur ses paupières, et les tapote; parfois il jette un regard lointain sur les commis voyageurs déguisés en guerriers qui vibronnent vaguement au-dessous de lui, — le regard fatigué de l'être de proie. Comme il est seul! La solitude et la tristesse des créateurs, car son œuvre est de détruire, et détruire est une création inversée. Dans ses longs doigts nobles il tient une lettre, papier mauve et écriture poseuse; sans doute la fée du foyer vient-elle le poursuivre jusqu'ici. Rien de lui, toutefois, ne me touche autant que le rythme précipité dont bat cette poitrine puissante, cette poitrine qui semblait faite pour n'être pleine que de triomphe. A-t-il la fièvre, cet homme si calme? Ou si c'est cette lettre qui vient le torturer encore? Il halète presque. Et regardez bien les lions : ils halètent toujours, eux aussi.

Mais quand je vois au faite de son torse les deux taches rouges des écussons vides, je songe à ces Arabes

d'avant l'Islam qui teignaient avec le sang du gibier pourfendu le poitrail du cheval arrivé le premier sur la bête, afin que sa gloire fût étalée aux yeux de tous.

On dit qu'il est « vache ». Je pense qu'il est dur, et non vache. Et le commandement français (comme le gouvernement français, comme toute la vie française) a grand besoin d'être dur. Il a souffert, en 14-18, des relâchements de cette dureté.

De la superstructure de l'ouvrage on a devant soi, à un kilomètre, l'Allemagne. A l'ouest, sur l'autre rive de la Moselle immobile et blanche, le Luxembourg (chic! si vous voulez désert). Des nuages indifférents passent comme les bêtes d'une nation à l'autre, alors que demain, les obus... Il y aura encore des patries glissantes dans les hautes circulations de l'air.

.
A cette heure, où j'ose à peine imaginer quels doivent être les cris de volaille et les piailllements d'aigreur dans le *struggle for life* des trains de civils quittant Paris (ces bourgeois serre-fessards, toujours « victimes », toujours épouvantés de voir lever le grain qu'ils ont semé, qu'ils disparaissent! l'avenir est à ceux qui auront su s'adapter), les hommes d'ici semblent contents. La guerre fait jouer un rôle aux gens qui ne sont pas capables de s'en fabriquer un eux-mêmes. Et ce rôle, quoi qu'on dise, est et sera éternellement de ceux qui leur relèvent la tête.

Et puis, il y a quelque chose de si monstrueux dans le mariage, dans la vie de famille, que vous pouvez envoyer un homme à la mort, si d'abord ça le débarasse de son foyer, il commence par se sentir en vacances. Graves, anxieux sans doute? révoltés au fond d'eux-mêmes peut-être? Oui. Mais, *aussi*, en vacances. Et cordiaux, non par quelque vertu de fraternité du péril, qui n'a pas eu encore le temps de se faire sentir, mais simplement parce qu'ils sont entre eux. Libérez les hommes des foyers et des femmes, ils ne se détestent plus.

Il y a des demi-vieux, les yeux éteints par la fatigue. Je connais des nations qui ont besoin que de temps en temps on leur fasse les pieds, *id est* : qu'on leur donne de temps en temps une leçon de sérieux. Mais une nation devrait n'avoir à se battre que tous les vingt-cinq ans. Le temps de refaire de l'homme. Que ce ne soit pas toujours les mêmes qui se fassent tuer.

G..., vingt-trois ou vingt-quatre ans, paysan, à qui la mobilisation a valu ses galons de caporal, est si faraud d'eux qu'il s'est fait « tirer » en photo avec les insignes de sa dignité. Et il a commandé *treize* épreuves de la photo. Treize, pas une de moins. Seulement, quand il en a envoyé une à ses vieux, et en a gardé une pour lui, il ne sait que faire des autres. Non, après réflexion, pas un être auquel il croie que son image fera plaisir. Je lui dis : « Ffile-m'en une. Ce sera un souvenir de la mobilisation. » Mais tout à l'heure, quand j'ai déchiré cette photo, il m'a paru que c'était comme dans les envoûtements : que lui, quelque part, en cet instant-là, il en recevait un coup au cœur. Ou peut-être que je le tuais.

.....

Est-ce fini, les canons champêtres de la dernière guerre? Celui-ci, peinturluré, camouflé de feuillage, emporté sur un wagon avec ses servants assis autour de lui, l'ensemble faisant penser à quelque char d'une fête dionysiaque. Celui-là, sur la route, comme un dragon captif qu'on traînerait par la queue, tout embroussaillé encore des végétations de son antre qu'il arracha au cours de sa défense. Maintenant la coupole de la pièce monte de sous terre. Le tube caché se darde hors de sa coquille, tire, rentre dans la coquille, qui redescend sous terre. Tout en une telle pièce évoque la bête : cette tanière, cette carapace, cette lenteur et cette brusquerie agile, ce jet de venin, ce repli, cette férocité dans la peur (dans une apparence de peur), la peur étant le propre des bêtes féroces. Il y a quinze jours, presque ahuri par la caverne d'Ali Bab qu'est pour ses richesses le British Museum, je songeais : « Quand la vie vous apparaît en vrac, on peut se lamenter sur l'homme. Mais comment, dans un musée digne de ce nom, devant le choix excellent de ce qu'il a produit d'admirable? C'est ici qu'on voit que la nature et l'homme se sont conjoints pour faire de ce monde un lieu de délices, à l'usage des intelligents, — les serins n'y voyant qu'une vallée de larmes. » Par « la nature » je voulais dire : les formes que l'homme emprunte à la nature pour en orner les inventions de son art. Mais, notre canon de forteresse, il l'a créé seul; la nature n'a fourni que la matière. Et il l'a créé plus précis, plus résistant, plus harmonieux, plus impitoyable

que lui : un vrai monstre, si ce mot a un sens. Et il l'a créé pour l'œuvre de mort, qui est la pointe extrême de la foi en la vie*. Au British, volontiers j'aurais vu écrits dans un cartouche les vers d'*Antigone* :

Nombreuses sont les merveilles de ce monde,
mais rien n'est
plus merveilleux que l'homme.

Mais si l'on pouvait graver sur notre pièce d'artillerie, comme on fondait des devises dans l'airain des canons de jadis, j'y inscrirais ceci, qui est un acte de confiance, c'est-à-dire davantage qu'un cri d'admiration :

Nombreuses sont les choses remplaçables en ce monde,
mais rien n'est
plus remplaçable que l'homme.

Mitrailleuse. Je sais comme elle tremble quand elle tire. Je songe au tremblement du paquebot sous les lames, — au tremblement du cheval quand il frissonne (de façon si mystérieuse), — au tremblement de l'avion, le moteur mis en marche, et qui n'a pas encore décollé, — au tremblement de l'être que nous chérissons et épouvantons.

J'avais ajouté : « Si ces enfants et ces hommes n'étaient pas ici, ils seraient à acheter des billets de la Loterie Nationale, à cocher des noms de chevaux sur *La Veine*, etc... Il vaut mieux faire marcher une mitrailleuse que s'occuper de la Loterie Nationale. » J'efface cette phrase. Il y a en moi un vieil homme, qui croit confusément que le courage justifie tout, et je lutte à l'occasion contre lui, avec une fortune changeante.

Écris à deux amis nazis (en âge de se battre). Le sens de mes lettres est : « Ce n'est *même pas* le salut de l'épée. C'est quelque chose de beaucoup plus simple encore**.»

* Je voulais dire : parce qu'elle sous-entend le remplacement immédiat de la vie. Cela est indiqué plus loin, mais il eût été bon de l'indiquer dès ici (note de 1962).

** De retour à Paris, j'ai trouvé une lettre de l'un d'eux, M. Karl-Heinz Bremer, traducteur de plusieurs de mes ouvrages, datée du 28. Il n'avait pu recevoir la mienne, voyageant en France

La rentrée des classes est retardée de huit jours, et le plaisir qu'en ont les gosses fait plaisir, au milieu de l'immense épreuve. Ceux qui croient qu'il n'y a dans l'humanité que l'enfance qui vaille d'être aimée, oseront prononcer le mot de « compensations »...

Les chefs des grandes démocraties accourant l'un après l'autre, gravissant l'Olympe en suppliants, pour embrasser les genoux du Jupiter à la mèche, suspendus à un froncement de ses sourcils, sans d'ailleurs prendre la peine de s'en cacher, le flattant du bout des doigts, tandis qu'ils font dans leur culotte, « monsieur le Chancelier ne voudra pas déclencher... monsieur le Chancelier comprendra sûrement que... Nous souhaitons que monsieur le Chancelier accepte de se contenter de... », mendiant la paix comme leurs prédécesseurs la mendaient à Guillaume en juillet 14. Achille avait tué le fils de Priam, quand Priam « se roulait » à ses pieds; Hitler publie qu'il va tuer les fils de l'Angleterre et de la France, quand l'Angleterre et la France se roulent à ses pieds, lui apportant elles aussi, comme Priam, « une immense rançon » (avec cette singularité, qu'elles payent de ce qui ne leur appartient pas). Extraordinaire, confondant spectacle, tel que, lorsque nos fils nous demanderont des leçons de conduite humaine, il nous suffira de leur désigner des chefs de peuples, pour qu'ils sachent au moins ce qu'ils doivent ne faire pas.

Le parapluie, le faux col énorme, le pantalon trop court, le rictus que je me refuse à définir, font partie de la « composition de personnage », savamment étudiée, de notre Marx brother de la Paix : comme la pipe

quand je lui écrivais en Allemagne, et c'est donc spontanément qu'il avait eu la même pensée que moi. Dans sa lettre (en français), M. Bremer se plaçait à un des points de vue d'où les événements récents doivent être jugés : « La guerre ne pourra jamais changer l'ordre des véritables valeurs, qui sont des réalités qui ne dépendent pas des contingences. Pour la dernière fois, sachez surtout que mon opinion sur ces valeurs, sur la France et sur vous ne changera jamais quoi qu'il arrive. Dans la guerre comme dans la paix, je combattrai pour les valeurs que vous m'avez enseignées, etc... » Il faut se rappeler dans quelles circonstances cela fut écrit.

de Herriot, comme la lavallière de je ne sais qui, cela est destiné à vous rendre « sympathique ». L'autre jour, M. Chamberlain, à Godesberg, oublie son parapluie dans l'avion. Rien ne me tirera de la tête qu'il n'y a pas là un *gag* préparé. Il s'agit d'attendrir les demoiselles jeunes et vieilles : *poor, dear old fellow!* Tels sont les gens de ce type-là : ils ont de la valeur, et peut-être une grande valeur. Mais, comme les clowns, ils ont besoin de plaire s'ils veulent être réengagés.

Et les lettres reçues par Mrs. Chamberlain, et les prières photogéniques de Mrs. Chamberlain, et le : « C'est elle qui a tout fait ! » Quoi qu'on puisse penser des hommes politiques français, tenons-leur compte de ne pas jouer de leur famille pour leur popularité.

28 septembre.

(*Écrit après coup.*) Le matin, je poussai jusqu'à la frontière. Cela m'amusait, d'avoir vu des soldats allemands le 28 septembre 1938. La douane passée, avec ses gardes mobiles sur le pied de guerre, à un tournant de la route j'aperçus une barrière baissée, que je pris pour celle d'un passage à niveau. Au-delà, une petite maison grise, avec une étoffe rouge (sans doute une couverture de lit) pendant d'une des fenêtres. J'avancais toujours, entre les pommiers corsetés de blanc. Soudain, à un mât, une autre étoffe rouge. Un souffle la déploya un peu : elle portait à son centre la croix gammée. J'avais complètement oublié les couleurs du drapeau nazi.

Je m'approchai jusqu'à quelques pas de la barrière. L'Allemagne était à un jet de grenade. Pas une âme. La France et l'Allemagne reposaient côte à côte, comme deux sœurs endormies.

.....
Rien, plus que la vie « en campagne », n'est une succession de tensions et de détentes. Un moment où l'on ne sait où donner de la tête, puis un moment d'interminable vide.

Après déjeuner, n'ayant à présent rien à fiche, je ressortis. Cela semblait cuit, cette fois tout de bon. La *mi-temps* de vingt années touchait à sa fin. La mobilisation générale allemande devait être décrétée à deux

heures, si la Tchécoslovaquie n'avait pas dit oui. Le destin était dur et scellé comme les masques de Mycènes, dont la bouche est close. Je m'acheminai sur la route de Sierck à Trèves, les feuillets des *Lépreuses* à la main, travaillant en marchant, selon mon habitude. Incessamment j'aurais besoin de toute ma force nerveuse. Tant qu'il en était temps encore, il n'y avait rien de mieux à faire qu'à la tenir en réserve.

A cette heure, l'Europe était en armes, les hommes et les femmes veillaient, préparaient, s'affairaient, fuyaient, priaient; jamais depuis un quart de siècle il n'y avait eu dans le monde un tel et si universel bouleversement de l'être humain. Et sous moi, devant moi, derrière moi, sur des kilomètres et des kilomètres, un peuple enterré de tueurs aux aguets, prêts à l'irréremédiable. De tout cela je ne voyais rien. Et je n'entendais rien. Le bruit du monde ne parvenait pas à cette route, qui était un des points névralgiques du globe, et qui d'un instant à l'autre allait être transformée, pour l'horreur, en un cercle de l'enfer. Ni le cri d'un oiseau, ni le cliquetis d'un insecte. Un calme d'avant la création.

J'étais aux prises avec Costals et Mlle Dandillot. Soudain, de loin, arrivèrent les tintements d'une cloche d'église. Les tintements se succédaient, toujours sur la même note; du moins c'est ainsi que je les perçus. Je regardai ma montre (enfermée dans le même bracelet de cuir où elle avait fait la dernière guerre) : trois heures moins dix. Aujourd'hui, écrivant ceci, il me souvient que c'est à cette heure, parbleu, qu'on sonne les Vêpres. Sur le moment, au contraire, je me dis : il n'existe pas d'office à cette heure, le « Salut » est à cinq heures... Je me rappelais avoir ouï dire que le tocsin est fait de coups semblables et répétés. Je fus donc à peu près certain que c'était notre mobilisation générale qui était sonnée. Celle de l'Allemagne avait dû être annoncée à deux heures; on avait décidé la nôtre sur-le-champ; la nouvelle en arrivait ici à trois heures moins dix; tout cela se tenait. Et voici que, pour me persuader davantage, l'appel d'une sirène retentit.

La cloche tintait toujours. Bientôt un autre tintement s'inséra dans celui-là : une pioche tapait à coups réguliers. Derrière une haie en bordure de la route, un soldat piochait. Ma première pensée fut : « Si c'était le tocsin,

il s'arrêterait de piocher. » Mais j'ai entendu les gramophones continuer leur musique sur un paquebot où le klaxon venait de donner l'alarme, j'ai si souvent été témoin de l'insouciance et de la placidité de certaines gens, que cette pensée ne me convainquit pas. Ne devais-je pas demander au camarade : « Est-ce le tocsin ? » comme le père de Vigny, râlant dans l'agonie, demandait au médecin : « Est-ce le râle, Monsieur ? » Il me parut ridicule de ne pas savoir ce qu'est le tocsin. Je me replongeai dans Mlle Dandillot, et continuai ma route. Combien de choses importantes — vitales — ne sont pas faites en ce monde, par un semblable respect humain* ? J'ai toujours pensé que, si on m'assassinait, je ne crierais pas « Au secours ». Je ne me « vois » pas criant au secours : j'aurais honte de demander de l'aide, même en cet instant-là ; ça ne pourrait pas sortir.

La cloche se tut. Le ciel était pur, où demain fonce-raient le long de rails invisibles les invisibles tonnes d'explosifs. Au loin, sur de petits chevaux boudinés, des cavaliers traversaient au galop le damier rose et vert des champs. La route rougeâtre, étoilée de bleu (tombé d'une voiture, le bleu dont on voilait les vitres), et très dure, claquait sous mon pas : la route minée, qui sans doute allait sauter tout à l'heure. D'un tas de crottin, à mon passage, un vol de mouches bourdonnantes s'éleva. Deux sous-offs, en vélo, me croisèrent. On ne lisait rien de particulier sur leurs visages. Une bribe de phrase me vint, de l'un d'eux : « Après la guerre... »

« Après la guerre ! » Jusqu'à ce jour, je n'avais songé qu'à ce que je ferais pendant la guerre. Maintenant, moi aussi, je songeais à ce que je ferais après. Et ce qui se présentait à moi, ce n'était ni une France asservie, ni une France convulsée par la guerre civile ; c'était, dans une France victorieuse, une nouvelle après-guerre vouée au plaisir, à la licence, au débordement de tout, et où les combattants se seraient donné plus que jamais à leurs propres yeux le droit que tout leur soit permis. Car, à ce moment, que je pusse périr dans l'aventure,

* Une dame me disait que, dans un bombardement de Paris, elle n'irait pas à la cave, parce qu'elle n'était pas en bons termes avec une voisine, et craindrait de l'y rencontrer.

il n'en était pas question : la mort, ce n'était pas pour moi. J'enjambais la catastrophe, et me retrouvais dans un paradis.

Vers sept heures, quelqu'un parla d'une conférence des quatre, mais ce bruit me parut d'autant plus invraisemblable que nous apprenions en même temps la convocation de l'échelon 8.

Si calme que je me fusse senti, pas une seule nuit depuis quinze jours je n'avais dormi plus de quatre heures : il faut bien croire qu'il y a un autre individu, au fond de nous, qui mène sa vie propre sans souci de celle dont nous avons conscience. Cette nuit du 28 au 29 septembre, où, en fait, on décidait la paix, mais qui, pour un homme non informé, était le moment où la guerre paraissait le plus inévitable, cette nuit-là, pour la première fois, je dormis d'un trait sept heures.

Peut-être des femmes murmureront-elles : « Ce sommeil étrange, qui coïncide avec la nuit où la paix fut sauvée... Qui sait si votre inconscient n'a pas été mystérieusement averti ? » Je crois que l'explication est autre. Si une part de mon subconscient, depuis quinze jours, était troublée, c'était sans doute par l'incertitude. Au soir du 28 septembre, la guerre était pour moi chose si certaine, que je ne me sentais plus dans la pré-guerre : j'étais entré dans la guerre même. Et j'y avais trouvé, une fois de plus, la paix dans la guerre. *Paç en guerra.*

29 septembre.

7 heures du matin. — « Je voudrais bien qu'il y ait des dieux, afin que nous ayons confiance non seulement dans nos armes mais dans la justice de notre cause. » Cassius à Brutus, la veille de la bataille de Philippes (Plutarque). Comment ce mot, un des plus pathétiques de la tragédie césarienne, ne fut-il pas utilisé par Shakespeare* ?

À rapprocher pour le pathétique d'une autre plainte plus ancienne encore (sur la justesse de laquelle je fais

* Ce mot, par malheur, ne figure pas dans Plutarque. Je l'ai rêvé, en un de mes bons moments (note de 1962).

d'ailleurs toutes réserves) : « Celui qui reste au camp et celui qui combat avec courage ont une même part. Rien ne m'est resté d'avoir souffert des maux sans nombre, et d'avoir exposé mon âme en combattant. » Cette plainte — si moderne — du P. C. D. F.* éternel, qui la pousse? Achille, dans *L'Illiade*. Il n'est aucun accent de pathétique que le monde étranger au christianisme n'ait donné aussi fortement que lui.

Tout homme qui, la veille du combat, s'interroge comme Cassius sur la valeur de sa cause, ne peut qu'être saisi de désespoir s'il est un homme intelligent. Aussi n'est-ce pas par ce bout qu'il faut prendre l'événement. Peu importe la cause. Il s'agit de savoir si, sous sa bannière, en soi indifférente, on s'accomplira.

Il me semble que, dans l'armée gouvernementale espagnole (et sans y toucher un sou, bien entendu), j'aurais été plus à l'aise parmi les mercenaires que parmi les croyants.

Il n'y a pas à sortir de là : toute la vertu de la guerre est liée au risque de mort. Et pourtant ce n'est pas dominer la guerre, que s'y laisser tuer. Héros tant qu'on voudra, le tué de guerre est une dupe. Le problème — difficile — est donc de se tenir dans cette nuance : je risque volontairement ma vie, mais je n'en ai pas du tout fait le sacrifice. Dans l'action, les conséquences d'une telle attitude pourront être à l'occasion inquiétantes.

Le problème est de concilier ces deux êtres si malaisément conciliables : le héros et l'intelligent.

Écho des pleurnicheries radiophoniques de Chamberlain. « Cela brise le cœur, de voir l'anxiété de ces mères, etc... Combien horrible, combien fantastique, combien incroyable que nous en soyons à creuser des tranchées! » Non, cher Cœur-brisé, cela n'est pas incroyable, avec la politique qu'a eue votre pays (et le nôtre) depuis vingt ans. « Je suis un homme pacifique jusqu'au fond de mon âme. » Oui, oui, mais c'est entendu, nous le savons! Assez! Assez!

* « Pauvre c... du front. » Ainsi se désignaient les poilus de la Grande Guerre (note de 1962).

8 heures. — Coup de théâtre. Les quatre se réunissent à Munich. « S'ils se réunissent, c'est que l'accord a été fait d'avance. » « La paix est sauvée. »

(Grâce à sainte Thérèse de Lisieux, il va sans dire*.)
Je ne ressens rien.

Je ne ressens pas plus de joie que je ne ressentis d'angoisse, avant-hier, quand j'appris que la mobilisation générale allemande était pour le lendemain.

La paix? Eh bien! va pour la paix.

Elle était égale à la guerre dans la balance, le jour de l'équinoxe de septembre.

5 heures. — Les quatre se sont réunis à trois heures et demie.

A cinq heures, un sergent dit :

— Le Gouvernement a demandé par la radio qu'à trois heures et demie on fasse une minute de silence. Drôle de guerre!

Ils n'osent plus les prières. Alors ils ont inventé la minute de silence, et autres singeries. Quand, pour une fois, ils ont réalisé quelque chose de bien, ils appellent cela un miracle : le « miracle » de la Marne. Il faut toujours qu'ils « aillent chercher derrière les étoiles** »... Ils prétendent lever la tête de l'homme vers « les lumières », et, à la première alerte, ils la lui renfoncent dans la boue. Comme il y a six mille ans — mais, aujourd'hui, avec des détours hypocrites, — ils implorent des dieux les victoires qu'ils ne peuvent obtenir de leur propre valeur.

Et moi qui rêvais, l'autre jour, d'une guerre « sans littérature »!

(Malgré tout, je note le ricanement du type, son bon sens : « Drôle de guerre! » Il était choqué.)

* Nous croyions plaisanter. Mais, depuis, nous avons appris que dans toute la France (et sans nul doute dans toute l'Angleterre) avaient eu lieu des pèlerinages d'actions de grâces. Et quelquefois les mêmes les louaient, qui critiquaient justement certain autre pèlerinage d'actions de grâces, au tombeau du Soldat Inconnu. Bien mieux, nous avons lu dans plusieurs journaux que c'était à saint Wenceslas, son patron, que la Tchécoslovaquie devait l'accord de Munich, si heureux pour elle, n'est-ce pas? « Les dieux eux-mêmes combattent vainement contre la bêtise. »

** « Je hais celui qui va chercher derrière les étoiles des raisons de..., etc... » (Nietzsche.)

Ce n'est pas de minutes de silence que nous avons besoin, c'est d'avions, monsieur Daladier*.

30 septembre.

Quand tout est fini, le pape fait une aspersion d'eau bénite, à la ronde; tous ont droit à une goutte, les bons et les méchants, ceux qui disaient non et ceux qui disaient oui. Quand la paix est faite, le pape « offre sa vie » pour qu'elle se fasse. (Et si elle n'avait pas été faite, qu'y risquait-il? Non, mille fois non, littérature pas morte!) Sauf dans les journaux juifs, où la corde catholique est pincée avec discipline (j'entends rire le Prince des Ténèbres), l'homélie du chef de la chrétienté est reléguée en bas des cinquèmes pages, comme un discours du président de la République de Saint-Domingue.

Qu'est-ce que cette impression de dérision qui monte en moi? Elle vient de ce qu'un doute se glisse, si tout cela n'est pas et n'a pas cessé d'être une comédie de Hitler-Mussolini. Hitler n'a jamais cessé de savoir qu'il n'engagerait pas la guerre. Pourquoi, alors...? Pour obtenir ce qu'il convoitait, bien entendu. Mais aussi pour jouer. Pour jouer, comme avec des pantins, comme le chat avec la souris, avec ces gens d'une autre espèce qu'il avait en face de lui. Pour jouer, sans plus, comme jouent, sans plus, les démiurges et les autres dieux. Il faut voir le rire de Mussolini sur les photos de Munich. Et je tais la figure qu'y font certains des grands démocrates, pour ne devenir pas injuste envers les « hommes de bonne volonté ».

La dérision aussi de nos anxiétés sans motif. J'entends les ricanements des rombières, demain, quand nous reviendrons : « Alors, vous avez cru à la guerre? Moi, à aucun moment. »

1^{er} octobre.

Thionville. Ces chevaliers, tenant leurs lances, qui sont des queues de billard... Les chefs de tueurs ne

* Cette minute de silence était une initiative non du Gouvernement, mais d'une de ces feuilles publiques où chaque jour, avec une savante technique de la bassesse, on s'efforce de donner à la France une âme et une morale de midinette.

tuent plus que le temps : il n'est pas si aisé de soutenir le choc de la paix. Ce milieu était supportable quand tournait au-dessus de lui la mort. Aujourd'hui il ne l'est pas, du moins à mon estime. Que je parte rapidement ! ma place n'est plus ici. Ne corrompons pas dans notre souvenir ce qu'il a pu y avoir ici, un moment, d'honorable pour l'homme.

2 octobre.

Thionville, Metz... On délave le bleu des vitres, on retire les feuillages qui camouflaient les noms des gares. Les héros loupés, de grandes fleurs champêtres à la boutonnière de leur vareuse ou de leur veston, reviennent, chantant plus ou moins *Sambre-et-Meuse*, à la main le bâton de marche que déjà ils s'étaient taillé d'une branche de la forêt. Et en sens inverse, comme des cloportes qui se seraient enfuis quand vous avez mis le pied dans leur nid, et rappliqueraient l'alerte passée, dans les cités et sur les routes où hier il n'y avait plus que le vide ou l'homme de guerre, reflue toute une vermine de femmes jeunes et vieilles, de rombières pétouchardes et de rombières buveurs d'eaux minérales. La France est rendue à la belote et à Tino Rossi.

« La paix dans l'honneur », brament les quotidiens du soir. Bien sûr, quand un mot ne signifie plus rien, on peut le mettre à la sauce qu'on veut. « Une grande espérance... », brament les barbus. J'aime la puérilité, mais pas chez les barbus. L'ordure sentimentale roule à gros bouillons sous le stylo des journalistes en service commandé. Sur le demi-cadavre d'une nation trahie, sur les demi-cadavres de leur honneur, de leur dignité et de leur sécurité, des hommes, par millions, dansent la danse de Saint-Guy de la Paix.

Les manifestations enfantines des messieurs « flegmatiques » de la Chambre des Communes ne m'empêchent pas de juger que — admis que l'Angleterre ait tiré son épingle du jeu, et je l'admets volontiers — elle ne sort pas de cette affaire grandie. Quant à nous, Français, n'en parlons pas. Délirez à votre aise, pauvres ilotes, manœuvrés et dupés, affaiblis, souffletés, et qui accueillez votre défaite et votre humiliation avec les transports de

joie de l'esclave. Piétinez vos masques à gaz, imbéciles*, car ce soir comme hier soir, c'est exact, il y aura le bifteck sur la table, et ensuite coucouche-mon-chéri. Mais vous m'en direz des nouvelles, demain. Que vous le vouliez ou non, lâches imbéciles, un jour viendra où l'odeur de vos cagayes sera étouffée dans l'odeur de votre sang. A moins qu'éternellement vous ne vous préserviez du sang, par la honte.

* Trois semaines après que cette phrase eut été écrite, un fabricant de masques me dit qu'une personne sur deux refuse aujourd'hui (vers le 20 octobre) la livraison du masque qu'elle a commandé il y a un mois.

LA FRANCE ET LA MORALE DE MIDINETTE*

* Cette conférence fut prononcée, le 29 novembre 1938, au groupement « Rive gauche ».

« ... He that trusts to you
Where he should find you lions finds you hares,
Where foxes, geese. »

.....
« Who deserves greatness
Deserves your hate; and your affections are
A sickman's appetite, who desires most that
Which would increase his evil. »

.....
« ... my throat of war be turned
Which quired with my drum, into a pipe
Small as an eunuch, or the virgin voice
That babies lulls asleep! »

.....
« There is a world elsewhere. »

Coriolan, dans *The tragedy*
of *Coriolanus*. — SHAKESPEARE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Tout le monde est d'accord, je crois, que les chefs de peuples qui, en septembre 1938, ont d'abord lâché, si on peut dire, à pleines mains, puis, après avoir retenu, ont lâché encore, et auraient sûrement lâché davantage, à la dernière minute, si on le leur avait demandé, parce qu'ils voulaient en sortir à n'importe quel prix, et qu'il fallait faire vite* (au point que ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, de dire que Hitler a été « bien bon de »...), tout le monde est d'accord que ces chefs ont droit aux circonstances atténuantes : ils ne sentaient pas, derrière eux, leurs peuples à la hauteur du destin. Ni prêts matériellement. Ni prêts moralement. Les raisons immédiates pour lesquelles la France n'était pas prête moralement sont sur toutes les lèvres. C'est au-delà d'elles, au-delà aussi des contingences, dans la texture même de l'homme de France, tel qu'il est de nos jours, que nous voudrions chercher l'explication de l'attitude du gouvernement et du peuple français en septembre 1938.

Quand on revient d'Espagne, d'Italie, d'Afrique du Nord — je ne parle ici que de contrées que je connais bien, — ce qui vous frappe dans le visage de l'homme français, que vous retrouvez, c'est sa fadeur. Même sur

* Ce n'était pas assez, à Munich, que l'ultimatum allemand expirât le lendemain : M. Mussolini fit l'homme qui doit prendre le train tout à l'heure. Quiconque a traité des « affaires » sait le désarroi qu'on peut jeter dans la partie dominée, si on la bouscule avec un horaire. Elle lâcherait sa chemise, à moins cinq, simplement parce qu'il a été arrêté qu'on devrait en avoir fini à l'heure tapant. M. Mussolini, lorsqu'il traduisait lui-même les textes, pour faire vite, ne jouait-il pas délibérément de la psychose de la montre?

notre rive méditerranéenne, où le type a quelque acuité. Il y a tout ce qu'on veut sur ces visages d'hommes, de jeunes gens, d'adolescents : l'intelligence, la vivacité, la personnalité, la gentillesse ; une expression y manque, et toujours : celle de l'énergie. Or, cette absence de fermeté sur les visages n'est pas un leurre : dans une Europe convulsive, menacés, travaillés les uns contre les autres, nous restons malgré tout la « douce France ». Quiconque a vécu en Espagne, en Italie, en Afrique du Nord, sait qu'il peut se permettre, chez nous, dans l'ordre du dommage et de l'offense, ce qu'il se garde bien de se permettre là-bas, s'il tient à sa vie. Il lui arrive d'avoir la curiosité d'éprouver jusqu'à quel point il peut sévir contre un Français, sans riposte ; il voit alors qu'il peut pousser très loin ; sans cesse il a envie de crier à quelqu'un : « Mais enfin, vous ne voyez donc pas qu'on vous insulte ? » Nous avons sans doute notre « milieu », où on risque la représaille ; mais c'est que les gens du milieu sont en majorité étrangers ou corses. Encore ai-je vu plusieurs fois, chez des hommes du milieu, un confondant pouvoir de se laisser insulter, soi, sa mère, sa poule, sans répondre...

Si on ne s'insurge pas contre l'insulte, à plus forte raison ne s'insurgera-t-on pas contre celui qui, par incapacité ou laisser-aller, ne vous donne pas ce qui vous est dû. Le professeur d'université qui vous débite un cours qui pourrait être signé par un bachelier, le théâtre d'État qui vous présente des acteurs médiocres, le grand musée national dont les objets sont entassés sans étiquettes, dans la poussière et dans une obscurité absolue, l'administration publique où l'on vous met à la porte à trois heures, au-dessous d'une pancarte où il est marqué : « ouvert jusqu'à cinq heures », le palace où le service est mal fait, l'invité qui arrive en retard de trois quarts d'heure, peuvent manquer à leurs obligations en toute impunité. Quiconque prétend exiger que les choses soient comme elles devraient être s'attire la réponse immanquable : « Personne que vous ne réclame. » Et il passe pour un personnage insupportable, non seulement chez celui qui le lèse, mais chez ceux qui sont lésés avec lui.

Me trouvant à Paris, dans le jardin du Luxembourg, après un long séjour à l'étranger, j'étais frappé d'être

entouré d'enfants qui jouaient, aussi nombreux et actifs qu'un vol de mouches, et cependant de les entendre à peine, comme s'ils étaient les images d'un film muet; les yeux fermés, j'aurais cru quasiment que j'étais seul. Et je me disais : « Ce sont de petites ombres... » Mais toute la France d'aujourd'hui est un pays d'ombres, ou peu s'en faut. Un homme qui a une vitalité normale se sent, parmi les Français, d'une autre espèce : il pense constamment au rebours d'eux, réagit autrement qu'eux, parce qu'il brûle plus et plus vite qu'eux. Les choquant toujours, sans le chercher, sans y penser, quelque soin qu'il mette à avoir le geste bien étriqué. Cela serait pénible, n'étaient les compensations. Se trouver entouré d'êtres qui ne résistent pas, il est à peine besoin de marquer ce qu'aussi on y gagne. Qui veut abuser sans risque a de bonnes raisons, hélas, pour que la France lui reste aimable, et nos étrangers le savent bien. Toute chair paraît douce à qui lui fait violence.

J'ai lu dans des journaux, en septembre dernier, deux paroles dont je regrette de n'avoir pas noté les auteurs. L'une est d'une personnalité allemande : « Les Français d'aujourd'hui n'ont plus de dents. » L'autre, d'une personnalité anglaise : « Les Français d'aujourd'hui ne sont pas des gens avec qui on puisse aller à la chasse au tigre. » Voilà deux phrases que certains Français croient voir marquées sur eux au fer rouge.

De la non-défense individuelle sort la non-défense collective : l'inertie collective est formée du faisceau des inerties individuelles; je n'emploie pas ce mot de « faisceau » au hasard : c'est une terrible force que celle d'un agrégat d'inerties. Depuis de longues années, le monde s'étonne, et souvent s'attriste, de voir que la France cane toujours. Et cane avec le sourire, ou presque. Avant le sourire de Munich — M. Daladier n'a-t-il pas été félicité publiquement par M. Chamberlain pour « la bonne humeur qu'il avait montrée durant les entretiens de Munich » ? Quant au sourire de la France, il s'exprima par tant de fleurs, que les quelques couronnes en furent recouvertes, — avant le sourire de Munich, il y avait eu le sourire de mars 1936 (occupation de la Rhénanie); je vois encore les grands titres des journaux : « La France unie, resserrée, etc... avec un calme grave, etc... »; pendant ce temps, la France jouait à la

belote. En mars 1938, la France me parut s'exprimer par les bouches de cette jeunesse des écoles que, le 24 mars — soit douze jours après l'entrée de Hitler en Autriche, — je vis faire monôme sur les grands boulevards, encadrée par des défenseurs de l'ordre, qui s'étaient mis obligeamment à son pas. Elle chantait, cette jeunesse, sous les yeux des étrangers, fort nombreux, vous le savez, sur les boulevards :

Et l'on s'en fout
Pourvu qu'on tire son coup!

Ce n'étaient pas là des « voyous communistes » ; c'étaient vos fils, mesdames et messieurs, des garçons de la bourgeoisie, et il y avait parmi eux des petits frères qui n'avaient pas plus de quatorze ou quinze ans*. Cocorico gaillard du 24 mars, cocorico vainqueur du 30 septembre... La France fait cocorico, automatiquement dirait-on, chaque fois qu'elle reçoit un coup de pied quelque part, à la façon de ces cibles en forme de coq, dans les tirs forains, qui coqueriquent quand le tireur les a atteintes. Le climat étant un climat de dégonflage perpétuel — dégonflage du particulier devant le particulier, dégonflage des gouvernants devant le groupe et devant l'extérieur, — la nation accepte quoi que ce soit, tant des gouvernants que de l'extérieur. Dans une haute vitalité, tout devient facile ; il y a un mot admirable et profond de Casanova : « Je n'ai d'extraordinaire que de trouver facile ce qui l'est réellement. » Dans la sous-vitalité, tout est difficile, et jusqu'aux réflexes de conservation collective. On larmoise sur la « sécurité », on l'implore de ses alliés, voire de ses anciens adversaires, mais on n'exige pas de ses gouvernants que la défense nationale soit au point, ni qu'ils vous protègent, vous, vos femmes, vos enfants, contre les gaz, ni qu'ils mettent un terme au désordre social ou à l'envahissement des étrangers. J'écrivais en 1933 : « La tendance suicidaire

* Un témoin de ce spectacle, n'ayant pu s'empêcher de dire ce qu'il en pensait, une dame, de la « bonne bourgeoisie » elle aussi, lui jeta, avec un regard venimeux : « Il faut bien que la jeunesse s'amuse un peu, tout de même ! » Dame représentative : la grande majorité des Français se fût choquée, non de cette manifestation, mais de celui qui s'élevait contre elle.

du peuple français est certainement un curieux phénomène. » Je ne connaissais pas alors la phrase de *Mein Kampf* : « Quand un peuple n'a plus de réaction de défense, il est mûr pour faire un peuple d'esclaves. »

Ce manque de sang et ce manque de caractère, cette lacune physiologique et cette lacune de l'âme prennent leur force en ceci, qu'ils se sentent justifiés par une certaine morale, qui est presque la morale officielle qu'on inculque au peuple français depuis longtemps. Celui qui, victime d'un tort grave, répond par des voies de fait, sait qu'il sera traité d'énergumène. Celui qui n'accepte pas qu'on lui manque sait qu'il aura l'opinion contre lui. Et c'est la peur du blâme qui le fait se tenir coi, autant sinon plus que la peur des coups. Certains notables de notre pays portent un costume vert, afin de bien montrer — exemplairement — que c'est par la verte peur qu'ils sont parvenus à leur haute situation : peur de déplaire*, peur de se faire des ennemis, peur de ne pas penser comme tout le monde, peur de peindre la réalité, peur de dire la vérité. Mais, en fait, ce sont tous les Français qui, depuis le collège et dès le collège, ont été élevés sous le drapeau vert de la peur. Résultat : le mot d'ordre national : « Pas d'histoires ! » ; la maladie nationale : l'inhibition. Depuis près d'un siècle, depuis vingt ans plus encore, on injecte à notre peuple une morale où ce qui est résistant est appelé « tendu », où ce qui est fier est appelé « hautain », où l'indignation est appelée « mauvais caractère », où le juste dégoût est appelé « agressivité », où la clairvoyance est appelée « méchanceté », où l'expression de *ce qui est* est appelée « inconvenance » ; où tout homme qui se tient à des principes, et dit non, est décrété « impossible » ; où tout homme qui sort du conformisme est *marqué* (comme on dit dans le langage du sport) ; où la morale se réduit presque uniquement à être « bon », que dis-je, à être « gentil** », à être aimable, à être facile ; où la critique se

* « La première règle est de plaire », disait déjà La Bruyère. Il parlait pour les auteurs. Mais c'est la règle aussi des hommes politiques, des journalistes, etc... Ne pas dire ce qui est. Non pas même ce qu'on croit vrai. Dire ce qu'on croit qui plaira.

** Le jugement qu'on entend porter le plus souvent, d'officier à officier, à l'armée du Maroc, est : « Il est bon camarade... Il n'est

réduit à chercher si on est moral, et moral de cette morale-là. Avec cela le christianisme ou ses séquelles, l'humanitarisme, le pacifisme, l'irréalisme (l'hypothèse retenue étant toujours l'hypothèse consolante), la place donnée aux « affaires du cœur », un éternel et systématique et sans cesse plus accentué de la justice, et vous aurez la morale, je veux dire la glaire horrible déglutie par l'école, par le journal, par la radio, par le ciné, par la tribune, par la chaire, et dans laquelle baigne et marine notre malheureux peuple depuis assez longtemps déjà. Étonnez-vous après cela qu'il flanche, pour le petit et pour le grand ! D'autres pays flanchent, élevés à la même école : l'Angleterre. Encore un siècle de la Bible et de la morale de Hollywood, et nous verrons si les États-Unis, qui tiennent bon jusqu'à présent grâce à la vigueur et à la jeunesse de leur race, ne flancheront pas eux aussi.

Il y a vingt ans, l'année de la signature du traité de paix, quand tout chez nous commençait de se relâcher avec l'euphorie de la victoire, je terminais une allocution aux anciens élèves de l'École Sainte-Croix, en leur disant que les morts de la guerre, s'ils pouvaient demander quelque chose aux survivants, « leur demanderaient d'acquiescer avant tout la force et le goût de la force », afin que nous n'ayons pas, quelque jour, à subir une nouvelle hécatombe : ce texte a été recueilli dans *La Relève du Matin*. Deux ans plus tard, dans *Le Songe*, je dessinais déjà d'un trait précis le visage de la morale de minette, et je lui crachais dessus. Depuis lors, je n'ai guère cessé d'y revenir, notamment dans les trois romans de la série des *Jeunes Filles*, qui sont une longue offensive contre l'échelle des valeurs au nom de laquelle on émascule la France. Si j'avais jamais espéré que tant de constance pût avoir un effet, je devrais être bien marri. Mais il reste encore quelque chose aux œuvres d'art

pas bon camarade... » Le jugement sur la valeur ne vient qu'ensuite, et quelquefois ne vient que si on insiste sur ce point-là. Et pourtant, qu'un homme, et à plus forte raison un chef, soit ou non « bon camarade », cela n'a aucune importance. La postérité ne s'inquiète pas si Turenne — ou Beethoven, ou Shakespeare — étaient « bons camarades ». S'il en est ainsi à l'armée d'Afrique, qui passe pour le milieu le plus viril de la société française...

dont le service a été inutile. La moisson pousse, elle jouit de pousser, elle jouit du soleil et des insectes qui se posent sur elle. Elle ne s'attriste pas si elle n'est pas recueillie.

Maintenant nous ne croyons pas que la morale de midinette, non plus que la morale de vieille fille, puisse s'opposer très longtemps encore, sans être emportée comme une bicoque vermoulue, à la morale léonine qui a cours dans plusieurs nations d'Europe. Nous ne croyons pas que le langage des joueurs de belote, des académiciens, des chrétiens et des midinettes puisse être opposé très longtemps encore au langage des hommes. Nous ne croyons pas qu'il y ait un accord possible, d'égal à égal, entre des peuples qui acceptent de risquer la guerre, et des peuples qui refusent de la risquer.

Nous ne savons pas si l'Angleterre changera l'esprit de M. Neville Chamberlain en l'esprit de Hudson Lowe. En ce qui regarde la France, nous croyons que, au point où elle en est, elle ne se changera que sous une poigne de fer, qui la régénérera de force, qui lui rendra, de force, l'instinct de défense et l'esprit d'offense, qui lui rendra, de force, le sentiment de ce qu'un homme ou un peuple se doit. Dans la préface d'une édition populaire des *Olympiques*, nous écrivions en 1931 : « On fait une morale comme on fait l'opinion (...). La moralité d'un peuple est une question de lois, et de lois appliquées. C'est à coups de pied dans le derrière qu'on crée la moralité d'un peuple. » Nous le pensons tout de même aujourd'hui. Le salivage à propos du « redressement français », qui coule ces jours-ci sur cinq colonnes le long des pages de nos quotidiens, comme le voile d'eau qui coule le long des parois de vespasiennes, fait hausser les épaules; au moins le pleur des vespasiennes entraîne-t-il à l'égout quelque chose; mais le pleur journalistique n'y entraînera rien du tout. Ce ne sont pas les « formations » politiques ni sociales, ni les groupements de bonnes volontés, ni les anciens combattants qui referont la France : ils ne pourront qu'y aider. La France ne se sauvera pas toute seule, mais uniquement par celui de ses fils qui aura tous les courages que nous ne voyons pas dans ses fils d'aujourd'hui : le courage

de ne pas jouer le jeu, le courage de dire non, le courage de refuser de composer avec l'ignoble, le courage de sévir, le courage d'être impopulaire — *matribus detestatus*, s'il le faut, — voire le courage de paraître « ridicule » (tout ce qui est grand étant trouvé ridicule par les Français de 1938). Le courage d'imposer une morale qui soit le contrepied de la morale de midinette; une morale qui soit jugée immorale par les joueurs de belote, les chrétiens, les académiciens et les midinettes. Le peuple français ne sera sauvé que par une morale qui le rebrousse, puisqu'il meurt de celle qui lui plaît.

Si un tel homme ne devait pas paraître, (qu'il soit chef en titre ou éminence grise), je le dis ici simplement : je serais inquiet pour l'avenir de la France.

C'est une dure mais juste loi, que celle qui rend les peuples responsables des actes de leurs chefs : car les peuples ont les moyens de ne pas laisser à leurs chefs l'autorité, comme les chefs ont le devoir de gouverner s'il le faut contre les goûts de leurs peuples. Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent. On nous dit quelquefois : « Les peuples sont des enfants. Si les Français avaient d'autres maîtres, vous verriez comme ils changeraient vite... » Nous ne sommes pas insensibles à cette raison, et elle nous touche particulièrement quand nous l'entendons, comme il nous arriva, dans la bouche de personnes très humbles; nous y sommes si peu insensibles que bien des fois nous avons exprimé notre surprise que, conduit et inspiré comme il l'est, le peuple français eût encore tant de vertus. Mais enfin ces hommes et ces femmes sont traités en adultes, et non en enfants : les hommes votent, les hommes et les femmes témoignent en justice, ont autorité sur leur progéniture, etc... S'ils n'exigent que pour de petits intérêts sordides, et jamais pour autre chose (à l'exemple de ces mutilés de guerre qu'on n'a jamais vu exiger de façon efficace, lorsqu'il s'agissait des affaires de la France, mais qui ont bien su le faire une fois — en barrant la circulation sur les grands boulevards, de leurs petites voitures! — lorsqu'il s'est agi d'une augmentation de leurs pensions), s'ils acceptent tout sans haut-le-cœur, s'ils ne vomissent ni la vulgarité, ni la bassesse, ni la bêtise, ni les bobards dont on les gave, eux aussi sont coupables. S'ils souffrent le mal, c'est qu'ils n'en souffrent

pas. Gouvernants, parlement, nation, nous nous refusons à distinguer. Le parlement, c'est la France. Elle a envoyé là ceux qu'elle préférerait. Ce qui se passe au Conseil des ministres, c'est ce qui se passe au Café du Commerce. Tout le monde est solidaire et complice.

Il y a faiblesse et faiblesse. Il y a le faible qui est innocent de l'être, et c'est pourquoi nous pardonnons toujours tout à l'enfance. Quand la Belgique est envahie, quand la Tchécoslovaquie est dépecée, chapeau bas. Mais une nation qui a de l'or, un sol gonflé de ressources, une grande histoire, une immense réserve de richesses matérielles et morales, un empire colonial, qui claironne à l'occasion qu'elle est « une nation de cent dix millions d'habitants », qui a dépensé trois cents milliards en vingt ans pour ses canons, qui est appuyée sur deux des plus puissantes nations du monde, une telle nation, lorsqu'elle est faible, n'est pas innocente de l'être. Une nation d'intelligents, et qui réagit avec sottise, une nation de riches, et qui réagit avec pauvreté, une nation de gens fins, et qui toujours est dupe, une nation pleine de valeurs, et où les incapables font la loi, décourage et endurecit à son égard ses meilleurs amis. Je songe à ce public des combats de boxe, notamment des combats d'amateurs, qui détourne le visage, après lui avoir jeté un regard cruel, du boxeur costaud, beau gaillard, qui s'est fait surclasser sans défense par un adversaire de sa catégorie. Ce public est sévère, mais il l'est justement, car son mépris vise, dans ce boxeur piteux, un défaut de caractère et non un défaut de force.

Mon souvenir le plus *pénible* de toute la guerre? Me sentir — nous sentir — en certaines circonstances, menés dans la gueule du loup, par l'erreur d'un chef incapable. Si ma morale était la morale des saints, je serais heureux de payer pour les fautes des autres. Mais je n'aime pas la morale des saints, et me sépare de qui accepte de payer pour les fautes des autres. Il y a des gens qui sont dans une situation difficile, et à qui on veut du bien. Trois, quatre fois, on les repêche du pétrin par la peau du cou. Et trois, quatre fois ils y retombent. On finit par comprendre qu'ils y retomberont toujours, qu'ils sont *reckless*. Alors on se sent las d'avoir pris de son temps, de ses soucis, de sa substance, pour sauver des gens qui font tout ce qu'il faut pour ne pas l'être,

des gens qui, quoi qu'on fasse, sont condamnés. Avoir, non sans luttés, et luttés d'homme, vaincu ses propres lâchetés, ses propres faiblesses, et devoir gaspiller quelque chose de sa courte vie à réparer les lâchetés et les faiblesses des autres, ces lâchetés et ces faiblesses contre lesquelles ils n'ont même pas cherché à lutter, votre raison se révolte là contre. Quand les Athéniens eurent donné une garde au tyran Pisistrate, le sage Solon, « personne n'ayant écouté ses conseils », dit à ses chers compatriotes (nous le recueillons de Plutarque) : « Si votre vilenie vous a valu de souffrir des deuils, n'en accusez pas les dieux. C'est vous-mêmes qui, en fortifiant ces gens-là, les avez grandis. Et voilà pourquoi vous subissez maintenant la servitude ignoble. » Il dit, revint vers sa maison, y prit ses armes et les abandonna dans la rue, devant sa porte. Puis, rentrant dans sa maison, comme Achille sous sa tente, il se contenta désormais d'écrire des poésies.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suppose que nombreux sont, parmi vous, ceux qui me regardent avec colère.

Or ça, que me reprochez-vous? D'avoir dit tout haut ce que beaucoup pensent tout bas? Non pas même, car je ne vous ai rien dit que vous n'ayez pu lire, à satiété, dans les journaux, dans les revues, dans les livres, depuis sept ou huit ans, et si vous vouliez me reprocher quelque chose, ce devrait être plutôt d'avoir suivi une route battue. Ce que vous me reprochez, ce n'est pas ce que j'ai dit, c'est la façon dont je l'ai dit; vous me reprochez des mots. Mais je ne demande pas à être ménagé : pourquoi ménagerais-je les autres? Il y a des milliers de Français qui, à la tribune ou par l'imprimé, vous disent ce que je vous ai dit, en y mettant certaines formes, et vous les applaudissez; souffrez qu'il y en ait un qui n'y mette pas ces formes, puisqu'il ne recherche pas vos applaudissements. Ce que vous me reprochez, c'est d'être trop âpre contre ceux de mon pays. Mais on n'a pas d'indulgence pour ce qu'on aime, et nous mourons d'indulgence; non pas d'une indulgence généralisée, car à l'occasion nous sommes sévères à l'excès : d'in-

dulgence mal placée. Ce que vous me reprochez, c'est de fournir des armes à nos ennemis de l'étranger. Mais croyez-vous qu'ils m'aient attendu? Ils n'ont qu'à ouvrir les yeux, et voient ce que je vois. Prenez-vous-en aux coupables, non à ceux qui dénoncent les coupables. Ce que vous me reprochez, plus que tout peut-être, c'est de n'avoir pas assez d'espérance. Mais l'espérance est femme, comme Homère a dit que les prières sont femmes; l'espérance est un des péchés capitaux de la morale de midinette. Il ne s'agit pas d'avoir de l'espérance. Il s'agit de voir ses maux, pour en avoir honte, et ensuite s'en guérir. N'attaquez pas ceux qui veulent vous donner cette honte. Les Français ont besoin de ressentir la honte.

Enfin je voudrais faire une dernière remarque. L'histoire, et surtout, me semble-t-il, l'histoire ancienne, est pleine d'hommes publics qui disent leurs vérités à leurs compatriotes. Ils furent injuriés sur le moment, il leur arriva même de perdre leurs honneurs et d'être bannis. Mais, après quelque temps, ceux qui les avaient bannis les rappelèrent, comprenant qu'ils n'avaient agi que par amour de leur cité. Ce que je vous ai dit, transposé tant soit peu, cela pourrait faire une de ces versions grecques ou latines que traduisent vos fils; cela pourrait avoir été dit par quelque Callias ou quelque Titus, cinq cents ans avant Jésus-Christ. Et alors vous le trouveriez bon; vous ne vous indigneriez pas contre Callias ni Titus; vous les verriez, dans leurs dures paroles mêmes, faire corps avec la destinée de leur patrie; vous penseriez qu'il est convenable que de telles paroles aient été dites, à une heure donnée de l'histoire de cette patrie. J'essaye toujours, pour ma part, quand je parle et quand j'agis, de n'avoir pas le nez sur l'événement, de prendre mes distances. Prenez, vous de même, vos distances avec moi, et alors seulement vous me jugerez avec équité.

Novembre 1938.

LE SOLSTICE
DE JUIN

LES CHEVALERIES	857
POUR LES MORTS	872
POUR LES VIVANTS.	874
LA LIBERTÉ D'EXPRESSION	875
LE TON HUMAIN.	877
LE GOÛT DU COURAGE.	880
UNE VERTU D'AUDACE : LE BON SENS	882
SE CRÉER DES RÉPUGNANCES	883
MIDI.	886
LES PENSÉES QUI SOUTIENNENT	888
LA PAIX DANS LA GUERRE	889
LA FRITURE.	891
LA QUALITÉ.	896
ÊTRE DE SON ÉPOQUE	900
MOTS ET MODES.	902
BARRÈS, QU'ON ÉLOIGNE	906
POUR LA JEUNESSE.	908
ÉCRIT SUR LE MUR	910
LES NUITS DE MAI	915
LE TRAVAIL BIEN FAIT.	921
ÉPURATION.	923
LA SYMPATHIE	925
LES RÉVOLUTIONS, LES ESPRITS ET LES MŒURS.	930
VINGT LIGNES SUR L'HÉROÏSME.	932
LE SERVICE N'A PAS D'ODEUR.	933
CELUI QUI A MANQUÉ LE COCHE.	935
L'AVENIR DE LA QUALITÉ HUMAINE CHEZ LE FRANÇAIS MOYEN.	936
LETTRÉ A RADIO-JEUNESSE.	946
LES CHENILLES.	952
LE SOLSTICE DE JUIN	953
LE SOURIRE ET LE SILENCE.	963

N'espoir ne peur.

Devise du duc de Bourbon.

LES CHEVALERIES

L'AN 1919, cinq jeunes gens français sentirent le besoin de former entre eux une société un peu codifiée et un peu âpre. Les deux aînés, de vingt-cinq et vingt-trois ans (j'étais celui-ci), venaient de combattre. Les autres avaient vingt et un, seize et quatorze ans.

Je n'ai jamais évoqué sur le papier ce petit mouvement, parce qu'assez tôt je le détournai, et en fis autre chose : en le mêlant, dans mes écrits, à cette « autre chose » — qui fut l'esprit du stade, — j'aurais embrouillé tout. Et parce qu'en vérité nous ne l'approfondîmes pas plus, que nous ne le menâmes à sa fin. Mais comme nous voici de nouveau au terme d'une guerre, je reprends intérêt à ce mince remous que fit l'autre en s'enfonçant.

CHOIX DU CLAN. CE QUE NOUS Y APPORTIONS. JUVÉNILITÉ.

A TORT ou à raison, le monde où nous, combattants, nous ressuscitâmes en 1919, nous le vîmes abject. C'est le temps où je publiais dans la revue *Les Lettres* un article intitulé : *France, pitié du monde*; l'année de la victoire, il me semblait que la France ne pouvait que faire pitié à tous; et la suite a prouvé que la France de 1919, qui était grosse déjà de la France de 1940, méritait bien en effet de faire pitié. Il apparut à ceux d'entre nous qui furent les promoteurs de cette société, que deux voies seulement s'ouvraient à nous pour échapper à une telle abjection : celle de la conduite solitaire, et celle du petit clan. Il ne pouvait être question un instant que l'individu fût sacrifié : je pensais et je pense que l'individualisme est le produit des civilisations supérieures. Mais aucun de nous ne voulait être un solitaire. Nous choisîmes donc le petit clan. Au vrai, lorsqu'une société

de cette sorte est aussi réduite, chacun de ses membres ne la sent pas très différente de lui-même : l'individu y prend des rameaux, mais il les remplit.

Je venais d'être démobilisé, et étais loin d'en avoir mon saoul : l'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté. P., l'autre promoteur, qui avait vingt et un ans, n'avait pas été soldat. J'apportais une insatisfaction guerrière, du mépris pour les civils, de la sollicitude tendre pour les sentiments héroïques : dans le latin du moyen âge, mon patronyme signifie « chevalier ». P. apportait la même insatisfaction, quoique plus virulente, et la passion de verser et de pétrir, dans un moule civil, une morale militaire analogue à celle dont il n'avait pu goûter. J'apportais, avec le sens de la Castille, quelque christianisme d'imagination, sans foi et sans pratique (mon bagage gréco-latin, qui était mon seul bagage culturel, ne fut pas employé du tout dans cette affaire). P. apportait une certaine connaissance du moyen âge européen, une teinture de la philosophie et de la morale japonaises, et un penchant vif pour ces fortes individualités de l'ancien Japon, aventuriers et condottières, les Nobunaga, les Ieyasu, les Yamamoto Kansuka, que nous utilisâmes dans l'élaboration de notre romanesque. Ce fut l'apport de P. qui donna sa couleur au groupe.

Il faut prévenir sans tarder que tout cela était très juvénile, et plus peut-être qu'on n'attendrait de garçons dont trois étaient « majeurs » et deux guerriers, cités, blessés, etc... Mais on a répété maintes fois qu'il y a quelque chose d'enfantin dans le militaire; armée, école, tout cela est « collège »; et la chevalerie était un collège elle aussi*. Enfin, il n'y avait pas plus de six ans qu'un des aînés fondait, à l'école, une petite société semblable à celle qui nous occupe ici : à Sainte-Croix de Neuilly nous avions eu « la Famille », composée de huit membres, que les autorités du lieu persécutèrent et finalement dissolvèrent : toute chevalerie se paye. Ensuite, à la guerre, nous avons connu l'esprit de corps, à tous ses degrés : le régiment, le bataillon, la compagnie, la section. Et c'est parce que nous étions très juvéniles qu'en souvenir

* Une des formules de l'adoubement du chevalier : *Te in nostro collegio accipio* (quand il reçoit la chevalerie).

des ordres de chevalerie nous nommâmes « l'Ordre », sans plus, notre institution. Toutefois nous évitâmes, même comme un jeu, appellations et insignes : nos insignes étaient intérieurs. Bien que deux d'entre nous fussent encore presque des enfants, on n'avait pas besoin pour les séduire d'une pacotille d'insignes, de grades ou de rites : *ad populum phaleras*. Nous étions juvéniles, mais je crois que jamais nous ne fûmes niais. Et je regrette que tous les mouvements éducatifs n'observent pas pour eux-mêmes cette nuance.

UN ACTE DE SÉPARATION (ORGUEIL DE L'ORDRE).

DONC, au principe de l'Ordre, un besoin de séparation d'avec le milieu, pour pouvoir vivre une vie respirable; un repliement, non sur soi-même, mais sur une poignée d'êtres choisis. Oui, l'Ordre naquit, d'abord, d'une réaction. Nous nous pensions et nous disions les meilleurs, et tels que tous eussent dû être. Pour un peu, nous eussions à longueur de jour donné des leçons à tout le monde; le pli m'en est resté. De tel de nos camarades, un autre disait : « Quand une feuille d'automne, se détachant, lui tombe sur le crâne, il trouve que l'arbre lui a manqué. »

Je crois que ces traits sont communs à toutes les chevaleries : le chevalier, chrétien ou japonais, s'oppose par essence au bourgeois. Il ne saurait en être autrement pour quelqu'un qui porte une civilisation intérieure plus rare et plus avancée que celle qui a cours autour de lui. L'orgueil est *un devoir* pour les *bushi* (chevaliers japonais*). Pas un des jésuites de là-bas, au XVII^e siècle, qui

* A Nikko, au tombeau de Ieyasu, situé sur une éminence boisée, où l'on monte par deux cents marches, d'où descendent des cascades, sont inscrits ces vers enivrants, qu'il aimait à s'appliquer à soi-même :

Ici est la cime. La multitude qui est au-dessous vit comme elle peut.

Cet homme avait décidé, non de vivre, mais de savoir.

Enterrez-le ici.

Sa place est ici, où des météores éclatent, où des nuages se forment,

ne se plaint de leurs dédains; selon moi, c'étaient des dédains attrayants. L'orgueil gonfle nos chevaliers féodaux, prenant souvent la forme délirante, un orgueil de panthère, chez ceux de Castille* : l'Église n'a pas trop de toutes ses foudres et de toutes ses pratiques d'humilité, pour les garder en main (et de cela devraient se souvenir les gouvernements : le catholicisme est un élément d'ordre dans une société pléthorique, et un élément de mort dans une société dégénérée et débile**). D'ailleurs la chevalerie européenne n'était pas aimée. Sans parler de la haine générale, et de l'envie, contre le Temple et contre l'Ordre de Calatrava (ni même des outrages qu'on inflige à Don Quichotte), la chevalerie était détestée par l'Église, qui a toujours cherché à ruiner tout ce qui avait ou pouvait avoir une influence; par la royauté, qui pre-

d'où partent les éclairs,
 où les étoiles vont et viennent.
 Que la joie accueille la tempête!
 Que la rosée envoie la paix!
 Des desseins sublimes doivent avoir des effets sublimes.
 Laissez-le être couché sur la hauteur.
 Plus sublimes encore que le monde ne le soupçonne ont été sa vie
 [et sa mort]

* Un seul trait : alors que partout, au moyen âge, l'homme a besoin de son semblable pour être armé chevalier, le Castillan s'arme soi-même.

** Tolstoï, étudiant la victoire japonaise sur les Russes en 1905, l'attribue au fait que les Japonais ne sont pas chrétiens. (Teruaki Kobayashi, *La Société japonaise*, p. 40.)

Les bushi combattaient aussi le bouddhisme, autre source d'énervement. Tout ce qui est enlevé à la religion peut et doit être donné à la patrie.

Renan compte, parmi les causes d'affaiblissement de l'armée romaine à la fin de l'Empire, l'introduction du christianisme dans les cadres et la troupe. Toutefois, gardons-nous ici des généralisations trop abruptes. Mais il semble logique que le goût de la faiblesse, l'excitation nerveuse, la peur de l'enfer, propres au christianisme, anéantissent un peuple. L'indifférence à la mort des hommes de l'antiquité, aujourd'hui des musulmans, des Japonais, en fournirait la contre-épreuve.

(Ajouté en 1962 : Napoléon dit : « La religion chrétienne n'excite point le courage. Comme général, je n'aimais pas les chrétiens dans mes armées. » Cité par le général Bertrand. *Cahiers de Sainte-Hélène* (1816-1817), éd. Sullever, Paris, 1951.)

nait ombrage de son indépendance, de sa puissance et de sa fierté; je pense que le petit peuple lui portait plus de respect que d'amour, et qu'il y avait surtout de la crainte dans ce respect.

ET UN PACTE DE SOLIDARITÉ.

IL me semble que l'Ordre fut premièrement un acte de séparation et un pacte de solidarité, et que les vertus que nous y enfournâmes ne viennent qu'après. Solidarité, c'est le caractère qui en fut le plus résistant, et observé avec le plus de scrupule. « Entre nous c'est à la vie à la mort », nous disait le cadet, ou : « Je ne te ferai jamais de vacheries », qui sont les deux expressions extrêmes, la noble et la triviale, du besoin d'absolu qu'a l'adolescence. Je fis rentrer cela dans l'humain; notre pacte fut réduit à quatre années; c'est déjà beaucoup. Il était non seulement de ne faire jamais quoi que ce fût l'un contre l'autre, mais de tenter d'empêcher, par toutes ses forces, le mal qu'un tiers pouvait vouloir à un de nous; et de s'aider, en n'importe quelle rencontre.

Cet engagement, dans l'ensemble, nous le tînmes. Il n'est pas tout à fait vrai que nous nous entr'aimions également, comme les douze Pairs; mais nous faisions, pour l'Ordre, ce que peut-être n'eût pas dicté l'élan spontané*. Si tel d'entre nous s'oubliait à agir contre un autre membre, celui-ci le lui pardonnait incontinent : « Le pardon se formule en moi à l'instant même que vous m'offensez », est une parole que j'ai entendue. Et je me vois encore, quelques heures après avoir posté une lettre malgracieuse à l'adresse d'un de nous, pensant avoir à me plaindre de lui, lui expédier un pneumatique où je lui marquais avec fermeté que je ne l'abandonnerais jamais. Et ces seconds mouvements ne venaient pas du cœur; ils n'étaient qu'observance de notre règle.

* Il en avait été ainsi dans la « Famille » de Sainte-Croix. Mes parents m'ayant, le diable sait pourquoi, donné un scapulaire, j'en effaçai au papier de verre l'image dévote, et j'y inscrivis les initiales des huit membres de la « Famille ». Ce fut elle, plutôt qu'eux, que je portai durant quelques mois sur ma poitrine.

L'assistance pécuniaire elle-même, bien que secondaire, n'était pas omise de l'Ordre, car deux de nos camarades, quoique bourgeois, avaient peu de bien. Cette assistance, elle non plus, n'était donnée ni par pitié, ni par charité, ni par largesse, ni par amitié; elle n'était qu'obéissance à la loi de l'Ordre. De même déjà, dans notre chevalerie de Sainte-Croix, un des membres, Marc de Montjou, en soutenait un autre, et cela sans la moindre contrepartie d'aucune sorte de la part de celui-ci.

Il est à peine besoin de dire que le monde ne vit jamais, de notre société, que le fait que nous étions amis. Sur tout ce qui se passait entre nous, et plus particulièrement, peut-être, sur les déconvenues qu'il nous arrivait de nous donner les uns aux autres, le secret était des plus profonds.

MORALE DE L'ORDRE. CE QU'ON Y TROUVAIT.

QUELLE était notre morale, qui était, comme le *bushido**, une morale pratique**? (Et nous aimions fort que dans l'éducation des samourais il n'y eût place ni pour la métaphysique, ni pour les maths, etc..., mais seulement pour la morale.) Je renverrais volontiers mon lecteur, sans autre commentaire, à la « Lettre d'un père à son fils », de *Service Inutile*, si je n'avais retrouvé une mienne note manuscrite de 1919, où je lis ces mots : « Droiture, fierté, courage, sagesse. » Là-dessous un tiret, qui indique que nous avons épuisé les vertus cardinales, et que celles qui suivent sont d'un ordre un peu moins éminent; et elles sont : « Fidélité, respect de sa parole,

* Je rappelle que ce mot désigne, au Japon, le code des *bushi* (nobles) et des samourais. Peut-être, toutefois, nous étions-nous créé un bushido d'imagination. Mais y eut-il jamais un autre bushido que d'imagination? Voir, à l'article *bushido* ajouté par Chamberlain à la traduction française de son livre, ce qu'il y aurait à rabattre de l'idée qu'on se fait de cette institution.

** Comme l'avait été déjà celle de la « Famille ». « Nous y avons appris la morale par la pratique », ai-je écrit de Sainte-Croix. (*Relève du Matin.*)

maîtrise de soi, désintéressement, sobriété.» Cette énumération est un peu différente de celle de la « Lettre », tracée treize ans plus tard.

Il semble d'abord qu'il n'y ait rien là qui ne soit dans toutes les morales, et dans la morale « naturelle ». Mais nous poussions chacun de ces sentiments au chevaleresque, je veux dire que nous l'aiguisions fort; et un sentiment bien aiguisé pénètre toujours un peu plus profond qu'il n'est dans les convenances. En ce sens, notre morale était, comme toutes les morales de clan, un peu hors la loi, un peu « dangereuse ». C'est ainsi que nous eussions fait, sans le moindre remords, un faux témoignage devant les tribunaux, pour sauver un des nôtres.

Elle était peut-être « immorale », aussi, de ne valoir guère qu'entre nous. De même on a reproché au bushido d'être immoral par manque de respect pour les droits de ceux qui ne faisaient pas partie de la caste militaire.

.....

J'ai dit que nous ne portâmes jamais d'insignes. Mais nos couleurs étaient, idéalement, le noir et le blanc, — soit que P. les eût choisies telles pour avoir été les couleurs de l'étendard des Templiers, et celles du vêtement des chevaliers teutoniques, soit que je fusse entêté du noir de ma Castille*, sinon du noir et blanc de la Prusse. Mais lorsque, l'Ordre dissous, j'appris, dans les stades, que les « individuels » — sportifs qui ne veulent appartenir à aucun club — portaient le maillot noir, parce que le noir (ce que j'ignorais) est la couleur de l'anarchie, et lorsque ce maillot fut celui que j'endossai le premier, je rêvai un peu. L'Ordre n'était pas une

* Mon cousin, le marquis de Pins, dont un aïeul, de son nom, fut grand-maître de l'Ordre de Malte au XIII^e siècle, eût dû pouvoir sans peine me monter la tête sur Malte. Mais non, c'étaient les Teutoniques, le Temple, et les Ordres de Castille qui étaient particulièrement vifs en moi. Je rencontrais alors, chez une parente, une vieille demoiselle, qui était Nogaret, et qui ne vivait pas, parce qu'elle avait toujours peur que son nom ne donnât le haut-le-corps : « Ah! oui, c'est vous qui avez giflé le pape! » Quand je lui dis un peu sèchement, en lui étant présenté : « Ah! oui, c'est vous qui avez persécuté le Temple! », elle respira.

anarchie, puisqu'il avait sa loi. Mais sa loi n'était pas celle des autres, ou ne l'était que de-çà de-là, et par fortune. Une loi de cette sorte perdit le Temple, — et Port-Royal, si je ne me trompe.

MORALE DE L'ORDRE. CE QU'ON N'Y TROUVAIT PAS :
LA RELIGION, LA GALANTERIE, LE PROSÉLYTISME.

P., d'ABORD catholique croyant, avait eu une crise, puis s'était séparé avec violence, et se vengeait d'avoir cru. Il vidait la chevalerie chrétienne du christianisme : œuvre téméraire, et qui semblerait absurde, si nous n'avions malgré tout bonne mesure de chevaliers athées et « blasphémateurs » ; je songe à Gaumadras dans *Garin de Montglane*, à Raoul de Cambrai qui se fait servir force viandes le vendredi saint, à Guillaume d'Orange qui donne des coups de pied aux moines, dans le *Moniage Guillaume*, à Hachembaut et à son explosion de nihilisme dans *Doon de Maience* ; et il y en a d'autres. Par là, P. retrouvait le bushido. La religion du bushi est très vague ; le shintoïsme ne s'occupe presque pas de l'immortalité de l'âme ; la chevalerie japonaise est une chevalerie d'athées, qui deviendra même, au XVIII^e siècle, une chevalerie de « blasphémateurs » ; le marquis Ito, « le plus grand Oriental depuis Confucius », prétend que les Japonais sont le peuple le plus athée de l'univers. Là encore l'Ordre continuait la « Famille » de Sainte-Croix, où nous réalîsâmes ce paradoxe que, gouvernés et excités par des prêtres, toute notre chevalerie, et nous en eûmes ! ne fit jamais la moindre part au surnaturel, et que Jésus-Christ n'y compta nullement.

.....
.....

Une autre façon de rejoindre le bushido, c'était d'exclure de notre morale, non pas, loin de là, tout rapport avec le sexe, mais toute galanterie. Nous nous essayions à une civilisation où il n'y avait place ni pour les prêtres, ni pour les femmes, ni pour les bourgeois. La femme ne joue aucun rôle dans la majoration romanesque du bushi : elle est faiseuse et éleveuse d'enfants,

rien de plus; hommes et femmes, d'ailleurs, ne sont jamais en commun; dans aucune classe de la société japonaise la femme n'est plus dédaignée ni moins libre. Et là encore, malgré l'apparence, nous ne sommes pas si éloignés de la chevalerie européenne. Pour quiconque « sent » la chevalerie, la grande époque de la chevalerie, où elle fut une chose qui force le respect et l'amour même d'un anti-chrétien déclaré, ce sont les ^x^e et ^{xii}^e siècles. Or, en ce temps-là, les chevaliers n'ont que mépris pour les femmes; presque tous pourraient dire, avec Raoul de Cambrai : « Maudit soit le chevalier qui va demander conseil à une dame »; souvent, dans notre littérature épique, on les voit les frapper jusqu'au sang, seulement parce qu'elles jaspinent trop, pour les faire taire; et ils en ont d'ailleurs *le droit**. O lectrices des petits journaux de modes, flétrissez comme il se doit ces soi-disant preux, qui n'étaient en somme que des « mufles »! Loin que les femmes aient joué le noble rôle que l'on croit dans la chevalerie, elles ont été un des ferments de sa décomposition, lorsque, au milieu du ^{xiii}^e siècle, leur goût, devenant maître, a imposé le passage de la saine et sublime littérature germanique des chansons de geste aux niaiseries fades et fausses des romans bretons de la Table ronde. Les romans de la Table ronde, sous le couvert de la galanterie, c'est la chiennerie qui commence; et c'est — plus grave encore — la morale de midinette, qui, depuis lors jusqu'à nos

* L'empereur Pépin donne sur le nez de sa femme un coup de poing qui fait sortir le sang. (*Mort de Garin.*) Amile frappe sa femme de même façon. (*Amis et Amile.*) Aimeri de Narbonne lance un couteau à la tête de la duchesse de Bourgogne, parce qu'elle a fait baiser son pied nu à son oncle. (*Girars de Viane.*)

Les littérateurs de Versailles — à l'exception de l'admirable Saint-Simon — nous font oublier que chez nous, au ^{xvii}^e siècle, dans la meilleure société, il en était de même. Insolence de Saint-Simon parlant de sa belle-mère. Grossièreté de Lauzun parlant à Mme de Montespan. M. le Prince bat Mme la Princesse à coups de pied et de poing. Lauzun bat sa femme, Mademoiselle. Ayant à se plaindre de Mme de Monaco, et la trouvant assise dans sa chambre sur le parquet, une main étalée à terre, il plante son talon dans cette main ouverte, y fait une pirouette qui la broie à moitié, et s'en va, sans cesser de plaisanter et de rire.

jours, en l'émasculant et en l'éloignant du réel, a fait tant de mal à notre France*.

Enfin l'esprit de prosélytisme n'était pas dans l'Ordre. Nous « donnions des leçons », mais peu nous importait si elles fructifiaient. De même, bien que nous n'eussions aucune opposition de principe à l'admission de nouveaux membres dans l'Ordre, et que nous y eussions accueilli volontiers qui nous eût plu, notre société, dans les quelque dix mois qu'elle resta vivante, ne s'accrut pas.

* C'est vraiment une mascarade grotesque que la chevalerie à partir du XIII^e siècle, avec ses cours d'amour, ses paladins transis, ses tournois, etc. Et ses confusions dégoûtantes. Le chevalier dont la dame est la plus jolie est censé être le plus brave ! L'amant qui sert loyalement sa dame est censé être sauvé devant Dieu ! Il y a de quoi vomir, et si c'était contre cela — et non, comme il peut paraître, contre l'essence de l'institution chevaleresque — que s'était dressé Cervantès, son œuvre aurait une influence salutaire qu'elle est loin d'avoir aujourd'hui.

Je veux marquer aussi, en passant, comment du concept *chevalier* on a pu passer au concept *filou*. Le chevalier du bas Moyen Age, voire de la Renaissance, par son occupation au « Tendre », est devenu, *via* les précieux, le chevalier roué du XVIII^e siècle. Et le chevalier du XVIII^e siècle, vivant le plus souvent d'expédients par la faute du « Tendre » (voir *Manon*), a créé l'expression : chevalier d'industrie. Comment on glisse de Roland à la correctionnelle, ou du rôle de la femme dans notre société.

Et : de la cour d'Aquitaine à Hollywood, ou comment on passe de la gynolâtrie des troubadours à la gynolâtrie de presse, de cinéma, de littérature des modernes grandes démocraties : autre sujet de profonde songerie. Un monde de lumières et qui, touchant la femme, en est resté à la conception du XIII^e siècle, c'est drôle.

J'ai été heureux de retrouver cette vue — la chevalerie détruite par les femmes — dans l'ouvrage classique de Léon Gautier. A maintes reprises, il insiste aussi sur le manque de galanterie chez les chevaliers de la grande époque, et sur l'impudence des jeunes filles de nos chansons de geste, qui « font toujours les avances ». Voir dans *La Chevalerie*, pp. 347 et 378, des exemples de leur effronterie (entre autres le cri, d'ailleurs admirable de cynisme, de Bellissent, dans *Amis et Amile* : « Il ne me chaut se li siècles m'esgarde; car trop i a bel home »). Les jeunes filles profitent de la nuit pour aller se fourrer dans le lit de celui qu'elles désirent : cet épisode se trouve vingt ou trente fois dans nos chansons de geste. Dans la *Chanson de Saisnes*, les femmes des barons se livrent aux valets de l'armée. Et toutes les veuves de nos vieilles épopées, à quelques exceptions près, se consolent en moins de deux.

CARACTÈRES DE L'ORDRE.
UNE POINTE DE JANSÉNISME.

TOUJOURS, au milieu de mon goût pour les délices, circula un courant austère : Sparte, Plutarque, Sénèque, la Castille, le jansénisme, la guerre. Toujours je trouvai en moi deux catholicismes, le catholicisme non pris au sérieux, c'est-à-dire le catholicisme à l'italienne, le catholicisme « homme de la Renaissance », et le catholicisme pris au sérieux, c'est-à-dire le jansénisme ; et je les alternais, d'imagination (n'ayant, bien entendu, ni foi ni pratique). J'inventai de fourrer du jansénisme dans l'Ordre. Port-Royal et l'Ordre sont de petites sociétés que roidit un esprit d'opposition et de réforme, où l'on se tire du pair, ou croit s'en tirer, par ses vertus (remarquons, d'autre part, que tous les bushi, même le shogun, prennent à cinquante ans l'habit d'un ordre religieux ou d'un tiers ordre). Saint-Cyran est Basque, le « côté espagnol » de la sœur Angélique a été souvent signalé ; par eux je rejoignais la chevalerie espagnole et Don Quichotte. Je m'animais de ce que l'année 1616, où commence le règne des Tokugawa, qui selon certains auteurs voit l'apogée du bushido, fût l'année où Saint-Cyran et Jansénius, à Bayonne, étudiaient saint Augustin et fondent le jansénisme. Et de quoi encore ne m'animais-je pas, la bonne volonté à coup sûr y étant !

Par là, et par là seulement, je mettais dans notre Ordre une goutte de christianisme. Elle ne fut pas longue à s'évaporer.

CARACTÈRES DE L'ORDRE. HUMANISME ET DÉLICES.

LE bushido, dès qu'il se forme, est déjà, à la fois, une sagesse et un héroïsme, une sagesse de cape et d'épée : la voie du sage et la voie du héros courent parallèles. Il sera aussi, plus tard, un humanisme et un jardin de délices. Des héros qui ne sont pas des imbéciles ! O rare spectacle !

Nous attendions l'épreuve, mais l'épreuve-*test*, non l'épreuve-*douleur*. J'en veux et en ai toujours voulu à

cette croyance, si enracinée dans l'Occident, que le héros doit n'être pas heureux. C'est une croyance petit-luxe. Il faut qu'il soit heureux, aussi; bien que héros, et parce que héros. Risquant sans cesse sa vie, par goût, et l'immolant avec folie, le bushi, nous dit un auteur, est cependant « épris d'une vie que le shinto déclare divine »; et on sait que les Japonais n'avaient pas moins de sept dieux pour le bonheur. Voluptueux et stoïque : alliance que symbolise ce condottiere japonais qui partait en campagne avec un éventail de fer, selon l'usage des généraux de ce temps, et s'en servait à l'occasion comme de masse d'armes pour assommer les ennemis.

Les bushi, du moins à partir de l'époque de la Renaissance, sont aussi lettrés et artistes. Avant, même : souvenons-nous du vers favori d'Ieyasu, homme d'action et homme d'État : « Il avait décidé, non de vivre, mais de savoir. »

J'aime le sang et le lait, comme les Mânes. Ce sang pur et sévère, qui était celui de l'Ordre, coulait comme à travers un lac de lait parfumé. Deux de notre Ordre, Dieu me pardonne, faisaient figure d'intellectuels. Et tous garçons de l'enseignement secondaire : « *rosa la rose* » était consciencieusement arrosée dans notre *hortus deliciarum*, qui était aussi un champ clos de combat...

.....

DEUX IMAGES DE L'ORDRE.

AVANT de finir, je voudrais donner deux images de l'Ordre, choisies à ses extrémités : l'une sublime, l'autre brutale, ces deux caractères étant inhérents à toute chevalerie.

Première image. — L'Ordre était mort, et il jeta encore un long rayon de soleil couché. Notre institution, en fait, était dissoute. Mais un de nous se souvenait du pacte de quatre ans, et pensait qu'il le devait observer malgré tout, du moins avec ceux qui témoignaient d'en avoir besoin. Un tel le témoigna, et il était celui qui méritait le moins. Il avait fait sa fleur et son feu, quand l'esprit de l'Ordre l'alimentait; seul, il était peu, et allait toujours s'amincissant. Toutefois, celui de nous qui voulait soutenir le pacte n'abandonna pas ce garçon

pour autant. Durant les trois années qui restaient à courir, il l'appuya de ses conseils, de son aide, de ses deniers. Cependant il ne l'aimait pas, et ne l'avait jamais aimé. Il était comme ces catholiques de baptême qui reçoivent l'extrême-onction : le christianisme est mort dans leur cœur; ils disent les paroles sans y croire, puis cessent d'être silencieusement. « Pourquoi faire tant pour lui? » lui demandais-je un jour. Il me répondit : « Parce qu'il en est indigne. » Cela était l'Évangile, je pense.

Quel poids lourd, quel poids horrible, que donner les marques de l'affection, sans l'avoir! Les quatre ans révolus, du jour au lendemain il le laissa tomber. Ouf! quelle délivrance! L'autre eut l'esprit de le bien prendre, ou peut-être de ne s'y pas frotter. On dit que les actes restent, que les paroles restent; les êtres non, Dieu merci.

Maintenant il faut aller à l'autre bout; on croirait que nous ne vivions que sur les hauteurs. Cela n'est pas mon genre, ni celui de qui j'aime; la nature était forte en nous.

Donc, nous voici partant pour quelque forêt suburbaine, Rambouillet ou Fontainebleau. Nos épées sont des brownings, avec lesquels nous chasserons les lapins des halliers (chasse tout idéale : oncques n'en tuâmes un). Là-bas, nous louons des vélos, qui seront nos Bavièça et nos Veillantif, car il ne s'agit de rien moins que de combats singuliers; et fort singuliers, on va le voir. Sur une route un peu solitaire, deux d'entre nous, enfourchant leurs vélos, prennent du champ, en sens opposé. Puis ils virent, foncent à toute vitesse, et se jettent littéralement l'un sur l'autre, vélo sur vélo. Si on a pris son élan de quelques mètres, le vainqueur est celui qui ne sera pas démonté. Si on l'a pris, comme il nous arrivait, de quarante à cinquante mètres, la violence du choc démonte les deux champions, et le vainqueur est celui qui est le moins blessé.

D'ordinaire, une seule de ces rencontres suffisait à mettre hors de cause chevalier et destrier. Nous n'avions plus qu'à regagner la ville, à pied, passant d'abord chez le pharmacien, pour nous faire réparer, puis chez le loueur de vélos pour régler la douloureuse, souvent seigneuriale à souhait, car jamais vélo ne sortit tout à fait indemne de ces jugements de Dieu. Nous étions presque contents lorsqu'un de nous était un peu sérieusement

blessé, et nous affectons de ne nous occuper guère de lui, comme ces parents qui pour rien au monde ne sortiraient de l'immobilité, s'ils voient leur petit enfant s'étaler, à quelques pas d'eux.

Cet exercice, dont je m'honore d'avoir été l'inventeur, je l'avais baptisé le *tang-tang* : on admirera l'euphonie japonaise de ce mot. Quand je me remémore les jeux qui fouettèrent ma jeunesse, je songe à la tauromachie, au sport, à la guerre... Mais le *tang-tang* n'est pas oublié. Ce qui était curieux, c'était de s'amuser encore à ça, en revenant de faire la guerre.

DÉCLIN ET MORT DE L'ORDRE.

LA petite société des « héros » portait en elle un principe de mort : ma présence. Je l'avais fondée, mais, n'est-ce pas ? *ædificabo et destruiam*. J'y mettais quelque chose de trop tendu pour ne devenir pas, un jour, un peu convulsif ; et quelque chose de douloureux ; enfin, paraît-il, une atmosphère irrespirable, comme si dans tout cela je n'avais cherché, sans le vouloir, qu'à aviver une conscience toujours plus pathétique de moi-même. Où donc ai-je lu cette phrase : « De toutes les choses d'ici-bas, la chevalerie est celle qui est la plus réfractaire à la nuance » ? L'Ordre mourut de trop de nuances, ou plutôt de ce que nous les ressentions avec trop de pointe. Il mourut, mourut avec lenteur, oh ! on peut dire qu'il se sentit mourir dans tous ses moments : nous n'en perdîmes pas une goutte.

Il fallut donc sortir. Sortir, c'est-à-dire se salir. Mais il est hors de doute que, si nous nous salîmes quelque peu, ce fut cette fois à l'air libre. L'Ordre des derniers temps n'était plus qu'une boîte fermée, une machine à se faire souffrir les uns les autres.

P. alla vers le scoutisme (non confessionnel). Moi et N. vers le sport athlétique. Les deux autres s'écoulèrent et se diluèrent au sein d'une vie inconsistante : ils n'ont pas eu plus de part à ce monde que les poissons n'en ont à l'océan.

On peut, si on veut, trouver des analogies entre l'Ordre et le sport : le petit clan devient l'équipe,

l'esprit chevaleresque le *fair play*, etc. Tout ne serait pas faux dans ce rapprochement, mais je ne le *nourris* jamais. Ordre et sport restèrent pour moi des choses distinctes.

VIE ÉTERNELLE DE L'ORDRE.

QUAND notre « Famille » de Sainte-Croix fut arrivée à un point où, elle aussi, elle ne pouvait plus que mourir, un jésuite, qui avait vu pourtant quelque chose de son intérieur, nous dit : « Vous sourirez de tout cela quand vous aurez vingt ans. »

Phrase ineffaçable, merveille de l'aveuglement. Trente années ou presque ont passé, et cette « Famille » dont je devais sourire, je ne l'évoque qu'avec un serrement du cœur; je l'évoque comme le temps le plus pur de tout le temps que j'aie jamais vécu.

De l'Ordre non plus je ne souris pas aujourd'hui. Il dura moins de dix mois, la « Famille » en avait duré six à peine; mais c'est l'intensité qui est tout. Et la magnanimité. Nous eûmes de l'une et de l'autre. Que le reste soit effacé.

En juin 1940, de la Somme à Compiègne, on voyait de petits groupes d'hommes durs et désespérés, qui s'obstinaient autour d'une mitrailleuse à chargeur rigide, ou d'un canon minuscule, tandis qu'alentour, à droite, à gauche, roulaient vers l'arrière les mille torrents de ceux qui décidément préféraient vivre. Eux aussi, comme ceux de tous les Ordres, ils étaient opposés ici et opposés là : opposés à l'ennemi, qui les massacrait, opposés à leurs frères qui les abandonnaient et qui, les abandonnant, leur en voulaient encore (car nous le savons maintenant plus que jamais, l'homme n'aime pas les braves). Eux aussi, comme ceux de tous les Ordres, croyant faire ce qu'ils faisaient pour une cause extérieure — ou peut-être ne le faisant même pas pour cela, car dès alors la partie était perdue, — ils ne le faisaient en réalité que pour eux-mêmes; elle est fausse, la devise des Templiers, et fausse pour n'importe quel Ordre : *Domine, non nobis*. Et je me dis que, s'il y avait eu en France davantage de ces petits groupes...

CONCLUSION.

LA « Famille » de Sainte-Croix vit le jour la veille même de la guerre de 1914. Et l'Ordre vit le jour à son lendemain même, comme si c'était la « Famille » qui ressortait après avoir coulé en souterrain pendant les quatre années de la guerre. Pareillement, lorsque, en mai 1940, j'abandonnai ma table de travail pour aller au champ de bataille, j'y laissais les feuillets d'une pièce sur Port-Royal, qui m'occupait depuis plusieurs mois. Et lorsque j'en revins, je me sentis pressé d'écrire sur l'Ordre, comme si c'était Port-Royal que je reprenais. J'en conclus que l'esprit de chevalerie fleurit au bord des guerres, comme l'edelweiss au bord des abîmes (pour moi du moins).

J'ai dit en commençant que l'Ordre naquit par réaction contre une société qui nous apparaissait abjecte. Nombreux sont donc ceux qui penseront qu'une évocation de l'Ordre n'est pas à sa place dans la France nouvelle. D'autres penseront qu'elle a peut-être sa place, dans une nation humiliée. D'autres penseront qu'il y a là un accent et un langage d'un autre monde, dont il n'y a aucune chance — à espérer ou à craindre — qu'ils puissent être entendus aujourd'hui.

Juillet 1940.

POUR LES MORTS

AU cours de la dernière guerre, et après elle, on invoqua beaucoup les morts. Monuments, discours : la guerre était longue, et finit par l'euphorie; on eut le temps de penser à eux. Aujourd'hui c'est de l'avenir

qu'on s'occupe. Parce qu'on nous a tourné la tête tout de suite vers l'avenir. Aussi parce qu'il est plus inquiétant qu'il ne l'était en 1919. Aussi parce qu'on n'aime pas le passé récent. Mais voici que les morts de cette guerre se trouvent pris dans un passé dont on se détourne. On parle très peu de ces morts. On leur fait payer, dirait-on, ce qu'on condamne chez ceux qui les ont sacrifiés. Tout se passe comme si on leur reprochait d'avoir été battus. Tout se passe comme si on n'était pas fier d'eux.

Généralement parlant, c'est un culte immodéré que le culte des morts. On leur donne trop, maintes fois, en proportion de ce qu'on donne aux vivants. Il y a des choses plus importantes et plus sérieuses que les cérémonies, même funèbres : toujours du vide.

D'autre part, si nous pouvons échapper à ce vote des absents qui sévit après l'autre guerre — « Nos morts nous disent que... Nos morts veulent que... », — cela sera bien. Mais de là à cet escamotage des cadavres... « Est-ce qu'il va falloir graver leurs noms sur notre monument? Mais où? La place manque... » me disait un maire, la mine longue. D'évidence, ils étaient gênants.

Craignant les vengeance de leurs morts tombés dans une défaite, les Athéniens cherchaient des coupables qu'ils pussent charger des malédictions de ces morts. Dieu merci, ils avaient leurs généraux malchanceux sous la main, et aussi ceux de leurs hommes politiques que le hasard avait trahis. Il y a là un usage dont on sait qu'il s'est perpétué jusqu'à nous. Mais il serait peu digne que les morts de cette guerre fussent réduits à une fonction d'accusateurs publics. Quel qu'ait été le degré de leur mérite à chacun sur le champ de bataille, maintenant les voici égaux. Et quelle qu'ait été leur part, dans la paix, aux erreurs mères de notre perte, ils les ont expiées irrévocablement. Quand des tâches plus urgentes auront été mises en train, il sera convenable que la nation se montre à elle-même, et montre au monde — en un acte public qui n'aura pas besoin d'avoir de lendemain, mais qui devra être solennel, — qu'elle ne désavoue pas ceux qui sont morts pour elle parce qu'ils ont été infortunés. C'est mourir deux fois que mourir en vain. Qu'on n'y ajoute pas la troisième mort que serait cet abandon. Les morts ainsi désavoués seraient pour nous ce qu'étaient pour les anciens Grecs les morts

sans sépulture : ils nous tourmenteraient à l'infini. Car c'est une façon de laisser les morts sans sépulture, que les renier.

Août 1940.

POUR LES VIVANTS

LA pudeur est réservée à la parole. Dans les lettres de plusieurs jeunes gens qui m'écrivent, je trouve cette phrase : « Je suis déprimé », que pas un d'eux, je crois, n'oserait me dire en face. Et je leur réponds, avant tout, que c'est un mot qu'un homme ne devrait prononcer jamais, que dans deux cas : s'il est atteint dans son corps (maladie, infirmité), ou si c'est quelqu'un qu'il aime qui est éprouvé ou menacé.

Une qualité manque, parmi celles que nous voyons fleurir autour de nous : elle n'est ni le courage, ni la patience, ni l'ingéniosité. Comment la définir sans prêter à malentendu, et sans qu'on prenne ce que je loue pour cela que j'abomine ? Comment faire comprendre qu'il y a légèreté et légèreté, qu'être superficiel est un vice dégoûtant, mais qu'il existe un esprit de légèreté, de légèreté consciente et réfléchie, qui est vertu ?

Dans les temps difficiles, il y a un type d'homme qui, après avoir rendu au malheur la minute de silence qui lui est due, se redresse, intact, et sans effort domine tout événement. Doué de quelque chose de protéen et d'ulyséen, qui presque dans l'instant s'adapte à la situation nouvelle ; qui presque dans l'instant se cicatrise et refleurit ; qui, barré ici, ressort là ; qui enfin est la vie avec sa vigueur, sa malice et son élasticité ; et qui jouit d'être cela, les autres hommes en étant pour la plupart si différents ; et qui jouit de cette épreuve même dont il tire l'occasion de jouir ainsi de soi. Souple comme la flamme et libre comme l'eau.

Au sommet de cet homme je vois une sorte de sourire. Ce n'est pas le sourire de sa pensée la plus profonde.

Ce n'est pas le sourire du courage, qui est contrainte. Ce n'est pas le sourire qui est une discipline (celui, par exemple, du Japonais ou du scout). C'est un sourire spontané et serré, analogue au sourire mystérieux de l'artiste, et non pas plus que lui de tout repos : c'est le sourire de la souveraineté.

La France a connu ce type d'homme. Avec les bougres du xvi^e siècle, d'humeurs fortes. Au xvii^e, où toute personne de qualité savait guerroyer, aimer, intriguer, trahir, mourir, sans cesser de rester au-dessus de ses affaires. Au xviii^e, temps de l'homme d'esprit. Cette sève, ce style des maîtres, cette pointe d'amusement indomptable, en un mot, ce « beau jeu », ont disparu quasiment de chez nous, — il y a cent cinquante ans, je crois. Peut-être même seraient-ils de nos jours un peu suspects : nous croyons séant de nos jours de prendre les choses avec lourdeur. (« Pas de gravité, pas même de sérieux, mais de la pédanterie », me disait il y a quelques années un professeur de l'Université, pour définir notre enseignement public d'alors.) Et pourtant c'est de la « plante humaine » qu'il s'agit, de la plante humaine telle qu'elle pousse dans la France d'aujourd'hui. Et rien n'est plus important, si on tient à la France, que de modifier sensiblement cette plante-là.

C'est pourquoi, aux jeunes gens « déprimés » qui me demandent conseil, je voudrais pouvoir insuffler d'abord — œuvre non seulement compatible avec la gravité, mais œuvre grave — un peu de désinvolture. « De la désinvolture ! Dans la France de l'été 1940 ! » Oui, surtout, peut-être, dans la France de l'été 1940.

Août 1940.

LA LIBERTÉ D'EXPRESSION

UN écrivain, un homme public qui débute, les limitations à la liberté de s'exprimer leur sont une épreuve sévère, encore que bon exercice pour délier

l'esprit. « Savez-vous une définition du sublime oratoire? C'est l'art de tout dire, sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire. » (L'abbé Galiani.)

Mais, pour un homme d'âge mûr, je pense que, depuis vingt-deux ans qu'on l'imprime *in naturalibus*, il a eu le temps d'exprimer ce qui lui est essentiel, et qu'il peut bien accepter que cela change un peu. En aucune circonstance, l'élément nouveauté ne doit être sous-estimé. Il y a toujours quelque chose de fécond pour l'intelligence dans une volte, dans un changement brusque, et le passage d'une liberté d'expression presque entière à un régime de vérité tamisée recèle cette violence excitante et génératrice qu'il y a dans les courants électriques alternatifs.

Et puis, nous voici forcés au secret, qui est l'âme des grandes pensées, comme il est, dans le politique, l'âme des grandes affaires. Et dans la vie privée, dit-on, l'âme des grandes amours.

J'ai toujours affirmé que, touchant l'œuvre d'art, l'important est que cela soit écrit. Publié? Heu... Les rapports entre le créateur et son œuvre me paraissent avoir rang de souveraineté sur les rapports entre l'œuvre et le public. Ce dont il s'agit, c'est de donner l'existence à une œuvre; ce n'est pas de son influence ni de l'accueil qu'elle reçoit. Mes tiroirs sont pleins d'œuvres achevées que je n'ai pas fait paraître, et, cela, *pour le plaisir*. Et quelle censure sera plus dure à mon égard que celle que j'ai exercée contre moi-même avec ce roman sur le monde colonial, *La Rose de Sable*, achevé en 1932, après deux années de travail, et dont je n'ai jamais voulu qu'il parût? Avant la censure administrative, il y a celle qu'on trouve dans sa conscience, et, neuf fois sur dix, les deux coïncident. Dans sa conscience ou dans son amour. Parodions un mot célèbre : il y aura toujours assez de liberté de parole pour ceux qui en sont dignes; je veux dire : pour ceux qui parlent au peuple comme ils parleraient à un être aimé, avec les mêmes scrupules et la même crainte de lui faire du mal.

Depuis que les hommes expriment leurs pensées, ils n'ont rendu l'humanité ni plus sage, ni plus intelligente, ni plus honnête. Elle n'ira pas plus mal s'ils en retiennent quelques-unes. Joint que, ceux d'entre eux qui mangent

le morceau, on ne leur en sait nul gré. Dans tout le journal intime de Mme Tolstoï, si riche, rien ne va plus loin que cette phrase sur son mari : « Tous ses familiers savent qu'il n'est pas sincère, *mais cela leur est égal.* » Et Sainte-Beuve dit de même, de Chateaubriand, que lorsqu'il laissait par moments tomber le masque, le public semblait lui crier : « Remettez-le vite ! » Oui, assurément, peu importe au monde que vous lui disiez la vérité. Je crois même que, pour l'avoir dite, on vous insultait quelque peu. Grâce à la censure, nous allons enfin n'être plus traité d'ilote ivre ou d'enfant mal élevé. *Deus nobis hæc otia fecit.*

Août 1940.

LE TON HUMAIN

EN juin dernier, venant du feu, j'arrivai à Marseille le soir. Le lendemain matin, le premier mot qui m'accueillit dans la rue, prononcé par la radio, fut le mot « confiance ». Je frémis.

Le 14 — jour où les Allemands entraient dans Paris, — j'entendis, dans cette même radio, une voix de cabot de dixième ordre, enfilant, sur un thème « national », des formules vides. Ce n'était pas une voix de speaker ; c'était beaucoup plus emphatique encore, et plus faux : c'était à *hurler*. La voix du vieux comitard, ex-maïstroquet de chef-lieu, président de je ne sais quoi, qui parle pour ne rien dire depuis quarante ans : « En période normale, pensai-je, passe encore. Mais comment permet-on à ces grotesques de s'exhiber à la radio, pour la France entière, en un tel jour ? »

Et je me souvenais de ces deux séances de la Chambre auxquelles j'avais assisté, en 1920 (deux, pas une de plus). J'en étais sorti en me disant : aurais-je le goût et la capacité d'être un homme politique, s'il fallait supporter

cela plusieurs fois par semaine, non, plutôt renoncer à toute ambition. Et on dit que Barrès a un mauvais estomac! A toute épreuve, au contraire.

Peu après avoir entendu le « cabot de dixième ordre », j'appris qui il était. En cette heure, une des plus graves que la France eût jamais vécues... non, je n'ose le nommer.

C'est alors — *alors même* — que je pressentis que nous étions perdus.

Car l'homme qui parlait ainsi à la France, le 14 juin 1940, ou bien se trompait, en ne sentant pas que c'est sur un autre ton que celui-là qu'on parle à un peuple qu'on respecte et qu'on aime; et s'il pouvait commettre une telle erreur, il pouvait en commettre d'autres de même taille. Ou bien il ne se trompait pas, c'était bien ce ton faux qui convenait à un peuple qui aimait le faux, vivait dans le faux, et alors ce peuple s'était condamné lui-même.

Si bien que lorsque, le lendemain de l'armistice, la radio française se tut, comme se tait la T. S. F. d'un navire qui descend dans l'abîme, pour dramatique que fût la raison de ce silence, il me donna le sentiment d'une libération. Si elle avait pu se taire pour toujours! Il y avait eu : échapper aux obus. Maintenant il y avait : échapper à la radio.

Mais bientôt elle reprit. D'autres Brichanteau de province, avec leurs trémolos, leur caricature de l'émotion, leur dérision du patriotisme... Cette voix maudite, qui nous rappelait implacablement notre médiocrité et notre prétention, l'occupation étrangère elle-même ne nous en délivrerait pas? L'entendrions-nous jusqu'à notre mort? Et c'est alors — *alors même* — que je pressentis pour la première fois que rien n'était changé.

Je me demande pourquoi il est si rare que les hommes parlent à leurs semblables un langage humain. Même en une circonstance pathétique, même lorsqu'ils vont à eux comme des chefs paternels, ce qu'ils leur disent est presque toujours du convenu, du lieu commun, quelque chose que les autres n'écoutent pas, et ont raison de ne pas écouter. Que les desséchés et les vides aient recours à la rhétorique, soit : elle est faite pour eux. Mais, parmi

les hommes qui débitent ces misères, il en est qui ont quelque entendement de ceux auxquels ils s'adressent, et qui leur veulent du bien. Par quel mécanisme ce qu'ils contiennent de véritable et de sincère se change-t-il, sur leurs lèvres, en ces mots qui font douter autant de leur esprit que de leur cœur?

Sans doute est-ce la même erreur que celle des grandes personnes parlant aux enfants une langue soi-disant adaptée à eux, mais qui, en fait, déconsidère ces grandes personnes aux yeux de ces enfants. Ils croient de bonne foi qu'il faut être artificiel et bête. En quoi je pense qu'ils se trompent, et qu'un langage simple et direct fera toujours son chemin dans le cœur du peuple, même si, la veille, il applaudissait le faux ampoulé.

Durant les dix mois de cette guerre, personne, que je sache, n'a parlé aux Français un langage humain. « Les hommes abandonnés » : c'est un titre de Duhamel. Est-ce donc chose si difficile? Lacordaire disait des écoliers de Juilly : « Il ne nous est pas difficile d'aimer ces enfants. Il nous suffit de croire à leur âme. » Je dirai des hommes en général : « Il ne nous est pas difficile de leur parler comme s'ils avaient une âme. Il nous suffit de les aimer. »

Mais ce langage humain, depuis vingt ans surtout, n'a guère été employé non plus par nos auteurs. Sur dix écrivains français qui comptent, appartenant à cette période, on est étonné de s'apercevoir que la moitié exprime un monde et parle un langage également empoisonnés par l'artifice. Rhétorique de la quintessence et rhétorique de l'ordure. L'usine et les champs mis à la sauce « précieuse ». La propagande nationale mise à la sauce précieuse. Le gongorisme passant sur la scène, que nous croyions réservée à un art pathétique et direct. Des talents. D'ailleurs, le mot « humain » plein la bouche. De la littérature.

Souhaitons que les talents à venir déposent leur dédain d'hier pour les grands sentiments fondamentaux de l'homme, et pour la discrétion d'expression qui convient à l'étude artistique de ces sentiments. Tolstoï, dans le journal intime de sa trente-sixième année, écrit : « De toutes les qualités, la simplicité est la première que je voudrais acquérir. » Les « paysages » des *Cosagues*, par exemple, extraordinaires de transparence, sont sans analogue dans la littérature française, et éteignent, à force

de pureté, ceux qu'on pourrait leur comparer, de Rousseau, de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Sand (et que dire de cette littérature pseudo-rustique qui a été en vogue chez nous avant la guerre, aussi factice que nos bergeries du XVIII^e siècle!) A sujet éternel, style de l'éternité.

Un autre exemple. Imaginons un écrivain qui médite d'écrire un livre qui serait le journal, par un père, de la formation qu'il donne à ses enfants, et des réactions entre lui et eux. Il cherche en esprit les noms de grandes œuvres qui soient une étude du sentiment paternel : il trouve un livre allemand, un livre russe, deux livres anglais. Rien en France. Pourquoi?

À toutes les époques, des gens de sang étranger (Rousseau, Goethe, Napoléon, Wieland, Meredith...) ont accusé la littérature française — l'ont accusée presque dans les mêmes termes — de se tenir à l'écart de la vérité et de la nature. Un grand destin est promis aux auteurs français qui, attaqués, creusés, retournés par les événements actuels, s'exprimeraient en hommes, et non en mimes ingénieux.

LE GOÛT DU COURAGE

CERTAINS hommes déconcertent par leurs réactions imprévues. Tel, y risquant de grands dommages, prend la défense d'un homme tombé, auquel il ne doit rien, et qu'il n'estime qu'à demi. Tel, avec un risque égal, attaque un puissant. Tel, en pays occupé, rendant justice à l'envahisseur, et même sympathisant avec lui, le brave au point qu'il finit par se faire arrêter. Tel fait de l'opposition à un gouvernement dont il partage les idées, et se rend suspect à ce régime rigoureux, auquel il ne veut que du bien. Le monde se perd sur les mobiles de ces hommes, et les accuse d'extravagance ou d'humours. Il ne voit pas que la clef de leur conduite est le

goût du courage, avec laquelle on les peut aisément pénétrer.

Le goût du courage n'est pas le courage, mais le plaisir qu'un homme éprouve à avoir du courage, et plus encore à l'avoir qu'à le montrer. D'instinct, il « va au canon »; va à l'endroit où il peut recevoir des coups; va du côté où on est le plus haï. Il se peut qu'il n'aime pas tant que cela se battre, qu'il aime seulement risquer; et peut-être qu'il aime par-dessus tout être atteint, pour faire voir à soi-même et aux autres son invulnérabilité. (Ne pas le confondre avec celui qui va d'instinct à l'endroit où il y a le plus à souffrir, puisque, tout au contraire, c'est son plaisir que notre homme cherche.)

Chevaliers du rare, champions des causes perdues et de toutes les minorités, écornifleurs des lois divines et humaines, on retrouve ces hommes à toutes les époques, et dans les civilisations les plus différentes, toujours sur un parapet. Il n'est pas dit qu'ils ne se compromettent pas assez, à l'occasion, avec cette société qu'ils provoquent, pour n'être pas traités en héros, dont ils ont évidemment l'étoffe. A jouer trop franc jeu, c'est plutôt la prison où s'engouffre un jour leur fronde, prison politique ou de droit commun. Mais devant le tribunal, si par hasard on les y laisse parler, quand ils disent : « J'ai fait ce dont vous m'accusez pour ceci et pour cela, mais je l'ai fait aussi par goût du courage », je voudrais que leurs juges fissent autre chose que ricaner.

Un pli si net et si tenace, et, sous une apparente incohérence, tant de suite, qui ne voit que semblable conformation peut faire de ces irréguliers des gens qu'on utilise? Il suffit de les aiguiller, sans qu'ils le flaient, vers les parapets convenables, et de telle façon qu'ils s'opposent bien. La politique n'est-elle pas l'art de capter à son profit les passions des autres? Les sévices deviennent des services, si l'on y met la main.

UNE VERTU D'AUDACE : LE BON SENS

IL est saisissant que Goethe ait pensé que la vertu principale de Napoléon était le bon sens, et plus saisissant encore, peut-être, que Stendhal ait pensé de même de Byron, qui est pour la plupart d'entre nous le type du fol et de l'extravagant. Et j'ai lu que Hitler aime à répéter : « Tout est une affaire de bon sens et de volonté. »

(Le mot de Goethe est : « C'est avant tout son bon sens inouï qui distingue l'empereur dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il a l'intention de faire. » Je regrette de n'avoir pu retrouver la citation de Stendhal.)

L'opinion commune voit une hiérarchie entre raison et bon sens, où je ne vois qu'une différence dans l'objet auquel ils s'appliquent. Je crois que le malentendu provient des médiocres, qui troussent périodiquement des « éloges du bon sens », lesquels ne sont que des éloges de leur propre médiocrité.

J'aime l'histoire de ce saint musulman, devant qui le fleuve s'ouvrit en deux, comme devant Moïse la mer, mais qui dédaigna d'utiliser le miracle, et alla traverser au gué.

J'entendais l'autre jour un homme sans mandat, même sans importance sociale, donner à divers problèmes français — le retour à la terre, la repopulation — des solutions à l'emporte-pièce qui faisaient sourire ou se récrier ceux qui l'écoutaient. L'une d'elles était, disait-on, « un peu trop simple » ; l'autre choquait les idées reçues. Et un de nous résuma l'opinion générale en me glissant à l'oreille : « C'est puéril. » Cependant je songeais que le « trop simple » correspondait à la parole favorite de Napoléon : « J'ai le don de simplifier les problèmes » ; et que les solutions de notre parleur n'étaient rien d'autre

que les solutions du bon sens, qu'il suffit qu'un homme, ou un groupe d'hommes, ayant volonté, audace et courage, veuille imposer, pour modifier la forme d'une morale nationale ou celle d'une civilisation.

Je connais un jeune garçon qui souvent, à telle parole que je viens de lui dire, hausse l'épaule et me jette avec un dédain ardent : « Tu es bête ! » Je puis être sûr alors que ce que je viens de lui dire est soit une vérité d'évidence, mais exprimée sous une forme un peu personnelle et qui le surprend, soit une pensée plus neuve, qui va assez profond pour rejoindre la réalité, et y adhérer.

Mais on sait, depuis longtemps, que les hommes, pris dans leur ensemble, ne sont que des enfants sans grâce. Je ne veux pas dire par là que tout ce qu'ils saluent d'un « C'est bête », d'un « C'est puéril », d'un « C'est ridicule », soit par là même, automatiquement, une vérité. Mais que, dans toute société où la routine et les préjugés sont puissants, ceux qui tentent une réforme de cette société doivent tenir pour un bon signe que leurs idées soient combattues plus ou moins au début. « Malheur à qui veut faire une révolution sans être calomnié ! » a dit Mirabeau.

SE CRÉER DES RÉPUGNANCES

JE me souviens de mon amertume et de mon découragement, ce soir de 1933, en sortant de la salle où je venais de voir certain film sur Don Quichotte. Voilà donc ce que mes contemporains faisaient avec les chefs-d'œuvre. Voilà donc ce que les petites gens font avec les grandes choses. Cet acteur qui jouait Don Quichotte et qui, basse de son état, poussait à tout propos et hors de propos des airs ou des éruclatations de bravoure dont pas un mot n'était compréhensible, et qui, en outre, vous cassaient la tête, car le drôle avait du coffre; le porte-à-faux constant de cette figuration française, de ces visages et de ces tournures français, pour représenter

des Castillans; la facilité, pour ne pas dire pis, de faire parler Sancho en argot de Paname, alors qu'il eût été si fin, si intéressant, du point de vue de l'art, de trouver à cette occasion une langue populaire universelle; l'affichier qui annonçait tout cela, et qui, lui aussi, de la sublime et profonde histoire, n'avait vu et ne rendait que le côté grotesque... Don Quichotte revu et mis au point par l'esprit parisien, dans ce qu'il a de grimaçant et de mesquin, par ce que Stendhal appelait « l'esprit vaudeville ». Don Quichotte souffleté encore une fois.

Et je me rappelais ce mot — de Valéry, je crois, — que le poète plaisante quand l'inspiration lui fait défaut. C'était bien cela : tout le long de ce film on rigolait, parce qu'on y était sans âme. Et, pour la même raison, ce film était plein de réussites d'ordre matériel — la scène des moulins — alors que dans l'ordre intérieur il était d'un bout à l'autre si misérable.

Le public semblait très content. Le public de cinéma ne fait aucune discrimination; il avale tout avec une boulimie égale : le beau, le très beau, le médiocre et l'exécration. Dans cette salle, je me sentais extrêmement seul; un peu Don Quichotte moi-même, sans doute, à vouloir exiger des gens ce qu'ils ne sauraient donner, au nom d'une civilisation intérieure qui est la mienne et qu'ils ne soupçonnent pas.

Ce qu'ils ne sauraient donner...

Pourtant, il faut y revenir, car, à cette heure, rien n'est plus important. Ce qui est en question, c'est la qualité humaine du Français et de la Française. « La France est le pays de la qualité. » Veut-on dire aussi : de la qualité humaine? Bon, mais il faut que cela soit vrai; il faut que cela, du moins, nous reste. Et il n'y aura pas de relèvement sérieux de la France si on ne fait pas cette amélioration par le dedans. Reprenons l'exemple — qui est un parmi des milliers — de ce *Don Quichotte*; et disons : il n'y aura pas relèvement tant qu'une œuvre de cette espèce ne créera pas, dans une fraction importante du public, le haut-le-corps et la souffrance que j'ai évoqués ici.

Cette amélioration de la qualité humaine, qui n'a rien à voir avec la *morale* — ne pas confondre! — je crois

qu'elle est à sa base, je l'ai répété bien souvent, une affaire de lois et de fermeté dans l'application de ces lois. Une affaire législative et, si l'on veut, une affaire administrative. Reprenons encore notre *Don Quichotte*. Il y a une censure pour le cinéma. Mais la censure pourrait-elle arrêter ce film? Il n'est ni immoral, ni antipatriotique, ni subversif... Non, il n'est rien de tout cela, et pourtant il est une œuvre à interdire, parce qu'il est une œuvre qui abaisse.

J'ai raconté, dans *Service inutile*, le cas de cet officier français, commandant d'un cercle saharien. Un coiffeur de son bled faisait réclame, en plein Sahara, pour des coiffures « à la Ninon », « à la garçonne ». Il y avait bien là quelques Européennes, mais notre officier, néanmoins, avait trouvé cela par trop idiot et, d'autorité, avait ordonné qu'on effaçât ces inscriptions de la devanture. Eh bien, je rêve d'un organisme qui contrôlerait tout ce qui est expression publique avec cette même liberté. « Nous interdisons ceci. » — « Mais pourquoi? » — « Parce que cela est trop bête (ou trop piètre, ou trop vulgaire). Parce que cela vous dégraderait, et mon devoir est de vous protéger malgré vous. »

Et nous interdisons aussi les hommes. *Non*, aux médiocres. Pour ne vouloir pas le dire, je m'en fichisme ou lâcheté*, une société s'abaisse : pas besoin d'autres raisons. Chaque fois que vous avez dit *non* à un homme, les yeux dans les yeux, sans le craindre, vous pouvez marquer ce jour d'une pierre blanche.

Le bouddhisme enseigne que l'homme doit avoir dix « répugnances ». Peu importe ici lesquelles, c'est l'idée qui m'intéresse. L'idée que, dans une œuvre de perfectionnement individuel, avant même ce qu'on souhaite, il y a ce qu'on rejette. « Nul ne peut gouverner sa terre s'il ne sait aussi bien refuser qu'accorder », a dit notre saint Louis. Ce qui a manqué, plus que tout peut-être,

* Et crainte d'être accusé de « mauvais caractère ». Mais Achille, mais Roland avaient mauvais caractère. Et cet *old gentleman* qui commandait une citadelle sur la mer du Nord, et qui, pressé par les Allemands de la rendre, répond simplement : « *The answer is no* », je jurerais qu'outre sa bravoure il avait aussi « mauvais caractère ». (Je l'entends d'ici!)

au peuple français depuis vingt ans, c'est ce « non ! » frémissant, jailli des profondeurs. Travaillons à lui donner ce « non ! » à ce qui est médiocre et à ce qui est bas.

MIDI

C'ÉLA se passait toujours à midi, de sorte que, dans les endroits où le canon ne venait pas, on se disait au réveil : « Nous avons six heures devant nous. » Midi, l'heure où Pan, tête effrayante, apparaissait aux Anciens : l'heure *panique*. L'heure où Iblis (Satan) joue de la flûte au-dessus du désert. Ce n'était pas un bruit de flûtes, mais un bruit de forge, que faisait le ciel devant les forêts de Coucy, à la méridienne, en mai 1940 : des forgerons gigantesques, derrière cette voûte, forgeaient les épées des guerriers du Walhalla. Sur la route, les hommes d'armes attendaient bien sagement qu'on les autorisât à essayer de sauver leur peau : c'étaient des Berbères, race respectueuse. Enfin les Dornier daignaient rompre leur enchantement d'invisibilité, s'incarnaient, très haut encore, volant trois par trois, à cinq cents mètres l'un de l'autre. Puis ils descendaient, en trajectoire courbe, comme attachés à la Roue du soleil, ou aux roues du char de Jaggernaut, broyeuses d'hommes. Quand ils étaient au-dessus de la route, arrivait enfin l'ordre de rompre les rangs, et les tirailleurs, empêtrés et les yeux fous, s'aplatissaient au petit bonheur. Il y avait déjà une minute que les chiens des sous-offs français avaient pris le large, terrorisés, dans une fuite oblique d'hyène ou de chacal.

Les âmes voulaient rejoindre le centre de la terre, plonger sous la terre comme le poisson plonge sous l'eau. Elles disaient, comme Ernaut de Douai, dans la chanson de geste : « Que la terre et l'herbe me viennent en aide ! » Mais les démons du ciel : « Terre ne erbe ne te peut aténir. » L'air était secoué par les mitrallades comme une feuille de tôle qu'on secoue, et tout le long de la route les feuillages des arbres frémissaient, peut-

être d'épouvante, car il n'y avait pas de vent. La terre s'épanouissait sous les balles en touffes de piquants jaunes et en ces touffes plus grandes, à la rouge fleur interne, qui poussent en un clin d'œil au bruit fracassant des bombes : cactées acérées et fugaces, un peu parentes de cette figue de Barbarie que les hommes terrés (de la 87^e D. I. N. A.) portaient comme insigne à leur vareuse. Sur les casques tombaient, avec un tintement ininterrompu, de la terre, de la ferraille, des brindilles, à croire que le ciel s'écaillait.

La machine s'éloignait, puis virait et revenait, reprenait en sens inverse son labour, reprenait son crevage de terre et d'hommes, après une volte longue et ample, qui évoquait la lenteur et la grâce d'une figure de carrousel. Et les avions avaient la même couleur sombre que lorsqu'ils étaient arrivés, à cause de la lumière tombant à pic, et n'éclairant que la face supérieure de leur plan. De nouveau les crépitements et les éclatements. De nouveau cette vision de la préhistoire : ces libellules énormes, qui tenaient du dragon, crachant leur venin, et ces scarabées pétrifiés, les uns qui pour survivre prenaient la couleur jaune du sol, les autres d'un bleu-noir coruscant (des gardes mobiles). Le spectacle, malgré tout, avait un air de divertissement.

Aussitôt que le bruit des moteurs s'affaiblissait, parce que les avions prenaient de la distance, celui des gémissements devenait perceptible : l'un de ces bruits semblait naître de l'autre, comme dans ces mélodies de Beethoven et de Mozart qui commencent en fanfare et finissent en cantique. Les âmes se dressaient comme la foule de Josaphat, et leur premier geste, à toutes, était de lever la tête vers le ciel pour y chercher si les satans ne revenaient pas. Quelque temps elles restaient immobiles, stupéfaites, ne pouvant s'accoutumer à être vivantes. Puis, gauchement et lentement, elles allaient vers d'autres âmes qui avaient des figures de chiens morts ou de poissons morts : il y avait les cadavres étendus et les cadavres qui marchaient. Des têtes de mort parlantes et criantes se penchaient vers des têtes de mort inertes. Le ciel reprenait son bruit de forge aérienne, et son invisible œil de Cyclope, qui inlassablement nous surveillait.

Une demi-heure plus tard — c'était le délai réglementaire, — arrivait la chasse française.

LES PENSÉES QUI SOUTIENNENT

SI les maîtres ne servaient qu'à faire avancer les arts, et à nous donner des raisons d'admirer leurs existences et leurs œuvres, ce serait déjà beaucoup. Mais j'aime trouver en eux un enseignement qui puisse influencer sur notre conduite dans l'ordinaire de la vie.

En mai et juin 1940, dans des circonstances douloureuses et difficiles, où notre vie était presque chaque jour en jeu, quelques paroles d'écrivains — six exactement — m'étaient revenues à la mémoire, et je puisais en elles plus de fermeté. Je les avais transcrites sur un petit carton bristol qui demeurait dans mon portefeuille. Dès le premier prodrome d'un fléchissement, je relisais mon bristol. Et jamais je ne l'ai relu en vain.

Que trouvais-je sur le bristol?

« Dans l'épreuve, il n'y a qu'à lui opposer le plus vif courage. L'âme jouit de son courage et oublie de considérer le malheur. » (Stendhal.) Voilà une véritable recette. Il s'agit de transformer un sentiment pénible (la dépression ou la peur) en un sentiment agréable (l'orgueil). On peut, moins ambitieusement, remplacer « courage » par « calme ». La jouissance de se sentir calme, au milieu de gens affolés, suffit pour nous préserver de l'affolement.

Cette opération (dans le sens où l'on parle d'une opération chimique), c'est encore elle, un peu, que m'évoquait le vers connu de Racine : « *Ses malheurs n'avaient pas abattu sa fierté.* » Mais je lui préférerais l'expression plus vigoureuse qu'en donne Dante, lorsqu'il parle de ce damné « *plein de dédain pour le supplice qu'il endure* ». O phrase merveilleuse, combien de fois m'y suis-je cramponné!

Ma quatrième citation était cette pensée de Clotilde de Vaux : « *Il est indigne des grandes âmes de répandre le trouble qu'elles ressentent.* » Si juste, appliquée à des combattants, elle le demeure pour nous tous dans la situation délicate où nous sommes aujourd'hui. Mais *quid* de l'ar-

tiste dont l'œuvre, et il le sait bien, gagnera en beauté et en profondeur s'il y « répand le trouble qu'il ressent » ?

La cinquième citation, je l'appliquais aux hommes de pensée que la nécessité (ou leur volonté) avait jetés dans la bataille. Elle est de Goethe : « *Comment peut-on apprendre à se connaître soi-même ? Jamais par la méditation, seulement par l'action.* »

Profonde vérité. Il est difficile aux sages de ne pas sourire un peu devant une vie donnée tout entière à l'action. Mais l'action, de temps en temps, non pas en vue d'un but extérieur pris au sérieux, mais comme un exercice pour se dérouiller et se connaître, comme l'instrument d'un perfectionnement intérieur, elle est en effet ce que dit Goethe.

Et enfin, il n'y a aucune raison valable, il n'y a qu'une raison d'« usage », c'est-à-dire nulle, pour qu'un auteur ne se cite pas soi-même et n'avoue pas qu'il lui arriva de se nourrir de son propre bien. J'ai écrit ces sept mots : *le fil d'or de la conduite individuelle*. Souvent, dans le chaos des événements, ce fil d'or m'est un fil d'Ariane. Je me considère, qui persiste dans ce que je suis, et je trouve que tout est bien.

LA PAIX DANS LA GUERRE*

.....

 JE voudrais insister sur cette forme de la liberté d'esprit qui touche à la fois au caractère et à la patrie, — qui touche à la patrie parce qu'elle touche au caractère, car on ne répétera jamais assez que notre relèvement est une question de caractère avant d'être une question d'intelligence et avant d'être une question de

* Cf. note de la page 1.

moralité. Cette sorte de liberté d'esprit appartient aux Français d'autrefois, et elle était moins une fleur de la raison qu'une fleur de la bonne santé physique et morale, de la jeunesse, de la vigueur et de la vitalité du tempérament. De cette liberté d'esprit on recueille des traits à chaque page des chroniques et des Mémoires. La marquise de Créqui, presque à l'agonie, demande son tricot. « Mais Madame va mourir ! » s'exclame la femme de chambre. « Ma fille, ce n'est pas une raison pour perdre son temps », répond la moribonde. Courcillon, fils du marquis de Dangeau, à toute extrémité, s'esclaffe en voyant son père qui pleure à son chevet, et lui dit de quitter la chambre, parce qu'il fait en pleurant une si laide grimace qu'il y a de quoi en mourir de rire; et ensuite trousse une description de son frère, comme il sera dans son rôle d'aîné, telle que tous les assistants, qui étaient en larmes, ne peuvent se retenir de pouffer. Le duc de Duras défiait Louis XIV, dans sa toute-puissance, de « lui donner un chagrin qui durât plus d'un quart d'heure ». Camille Desmoulins a fait l'aveu de son admiration pour ceux qu'il appelle les « aristocrates chantants », et pour leur « prodigieuse gaîté », car ils chantaient jusqu'au pied de l'échafaud. Les émigrés de la Révolution, qui arrivaient en Allemagne avec deux valises, comme nos réfugiés d'aujourd'hui, commandaient encore. On pourrait citer à l'infini.

J'ai prétendu, au début de cette causerie, que notre époque était favorable à la liberté d'esprit, en tant que celle-ci touche à la sagesse. Je dirai qu'elle est favorable à la liberté d'esprit, en tant que celle-ci touche au caractère. Les dangers, les menaces, les difficultés de toutes sortes qui abondent dans les jours si riches que nous vivons, peuvent être une occasion de resserrement de l'individu — soupirs, tremblote, mutisme, hypocrisie, inhibition par excès d'inquiétude, — comme ils peuvent être une occasion de tremper le caractère et de faire jouer la liberté d'esprit. C'est au peuple français à montrer, à l'aide de ces traverses, ou s'il les dominera, ou s'il en sera dominé. A montrer s'il est cet homme jeune et fort, pour qui l'exercice physique un peu violent est salulaire, ou s'il est cet homme âgé, que le même exercice tue. A Sedan, voyant charger nos chasseurs d'Afrique, le roi de Prusse s'écriait : « Ah ! les braves

gens! » Mais, deux cents ans plus tôt, à Neerwinden, la noblesse française, tenant bon pendant six heures sous le feu des batteries ennemies, arrachait au prince d'Orange cet autre hommage : « Oh! l'insolente nation! » On saisit la nuance. Certes, honneur aux braves gens. Mais le danger des braves gens, c'est leur pente à être désarmés; il y faut autre chose. Aujourd'hui, où justement l'on nous convie, non pas à renier l'héritage de 89, qui dans sa grande part n'est pas à mettre en question, mais à lui ajouter les vertus propres à l'époque qui le précéda, je suis sûr d'être dans une tradition de chez nous en souhaitant à mes compatriotes d'être sans doute des « braves gens », mais aussi de redevenir une « insolente nation ». Et l'on comprend bien ce que je mets sous ce mot d'insolence : la qualité par quoi un être dit *non* (*non* avec quelques nasardes), non seulement aux actes et aux individus, mais à ces fantômes de souffrances qui menacent sans cesse d'envahir sur nous, si nous n'y tenons la main. Cette qualité par quoi l'insolence est désinvolture, la désinvolture étant liberté d'esprit.

.....

.....

LA FRITURE

C'EST dans la nuit du 6 au 7 juin que nous devions voir pour la première fois des troupes françaises respirant la défaite. Oh! se tenant bien, sauvant la face; et le matériel; et l'honneur; et allant les sauver, sous le feu, jusqu'à la Loire et au-delà*. Mais avec, malgré tout, cette odeur particulière de la troupe qui a été battue; non pas qui s'est repliée *avant*, mais qui a été surclassée, commandement par commandement, homme par homme, pièce

* La 87^e division nord-africaine, qui venait d'être délogée de l'Ailette.

par pièce. Ces ombres malheureuses avaient le visage de la fatalité : celles que nous avions vues auparavant n'avaient que le visage de l'infortune. Chacun de ces visages français, si différent des autres, passait avec son expression particulière de désespoir, comme si on leur avait dit, dans un concours plaisant : « Prenez l'expression du désespoir. »

Nous, nous nous étions repliés sur un ordre authentique (il y avait les ordres de retraite à signature illisible, et qui étaient allemands), laissant les cochons d'artilleurs se débrouiller seuls ; ni déprimés ni goguenards (le battu goguenard fut plus tard un type trop fréquent), pressant tendrement sur nos cœurs les agneaux et les coqs destinés aux sacrifices culinaires, avec toutes nos armes et toutes nos illusions, car nous pensions de bonne foi, comme Don Quichotte, que « reculer n'est pas fuir », et que peut-être le sort allait changer. Dans la fin de nuit, une masse fluide d'hommes et de matériel clapotait sur et le long de la route, tantôt enchevêtrés, tantôt les hommes seuls, et alors les canons des fusils luisaient sous la clarté nocturne comme les piquants d'une gigantesque chenille jaune, tantôt les mécaniques seules, c'est-à-dire une migration d'hippopotames, couverts de broussailles arrachées, avec leurs cornacs montés sur leurs dos. Et cela écornait les champs pour contourner les entonnaires, se contractait et se détendait à la façon d'un serpent qui avance en contractant et détendant ses anneaux. Dans un fracas de ferraille et un roulement de moteurs qui, par vagues courtes et serrées, faisaient trembler la route, ou bien, quand on s'éloignait des machines, dans le vaste piétinement irrégulier des troupes qui marchent sur un terrain qu'elles distinguent mal et qui n'est pas facile. Si on quittait de quatre mètres la colonne, pour le pipi, on était happé par une odeur de paradis terrestre : même les fossés sentaient bon, ici et là, de l'herbe fraîchement coupée dont les hommes s'étaient fait litière. Le purin humain coulait sagement dans sa rigole, sans contaminer ses rives.

Ainsi cheminait cette armée, qui aurait dû être invisible, et voir (voir par ses avions), et qui était terriblement visible, et aveugle.

Le jour se levait, métal vierge qui ne sait pas encore quelle frappe va lui être imposée. Sortant de l'ombre,

les canaux, les villages attendaient, comme des putains, de se livrer au plus fort, étalés, et s'en fichant royalement. Et des édifices solitaires, fermes ou je ne sais quoi, qui vous donnaient la démangette de les bombarder.

Nous étions, bien entendu, pas mal inconscients. Et passifs : des centaines de milliers d'hommes français furent passifs, dans cette sombre affaire de l'été 1940. Quand nous croisâmes des éléments du ... , qui « montait à la butte » pour nous y épauler, et qui nous trouvait en train d'en descendre, la sensation ne fut agréable ni pour eux ni pour nous. Et je me souvins que le colonel Raynal avait renoncé à renvoyer du fort de Vaux les bouches inutiles, de crainte que les troupes montant à l'attaque pour dégager le fort ne fussent démoralisées en les rencontrant.

Aux abords de Noyon, nouvelle déplaisance. Ici l'action était toute récente : camions de ravitaillement en capilotade, et qu'on n'avait pas encore pillés, pas même des numéros de *Sex Appeal* et des romans policiers à vingt sous qui s'en échappaient (publications dont des journalistes myopes avaient mal déchiffré les titres : « A l'avant, on lit surtout Claudel et Péguy »); pièces anti-chars écrasées sur les bas-côtés de la route; char traversé dans son plafond par les balles perforantes d'un avion en piqué, les parois latérales intactes. Et des chevaux en liberté, sautillant comme s'ils portaient l'en-trave, mais qui boitaient d'une blessure, et qui venaient d'eux-mêmes prendre place dans notre colonne, pauvres onagres domestiqués.

Il y a une vieille sensation du soldat, animale et tenace : que, s'éloigner du contact, c'est aller vers la sécurité, et nous y avions succombé peu ou prou. Pourtant toutes ces troupes de la 23^e division d'infanterie, qui avaient combattu au nord de l'Oise, pressées au nord et à l'est par les Allemands du canal Crozat, avaient vécu dans la hantise qu'elles allaient être tournées : la poussée allemande allait s'infiltrer derrière elles par la vallée de l'Oise, les enserrer aux trois quarts comme le bras d'une pieuvre; elles allaient se trouver sans réserves, sans hôpitaux, sans lieux d'évacuation. On a dit des Russes de 1904-1905 qu'ils se battaient « la barbe sur l'épaule » : nos hommes eux aussi se battaient l'œil sur l'Oise, plus d'une fois immobilisés et comme inhibés moins par la

réalité d'une attaque frontale que par la menace d'une attaque sur leurs arrières. Et, certes, les avancées de Noyon ne nous apprenaient rien. Mais, tranquilles comme nous l'étions depuis vingt-quatre heures, elles nous rappelaient que l'ennemi était partout : il n'y avait nulle part de sécurité. Cela était pénible surtout aux combattants de l'autre guerre, habitués aux oasis.

Ici se situe le petit fait vers lequel converge notre récit. Ce qui précède n'en était que le cadre.

— Tiens, dit un des types, y a de la friture!

Le type — motocycliste sans moto — était un petit Parisien aux traits grignotés, cent pour cent « Cipale* » sous son casque sans visière (le genre de ceux qui expliquaient la guerre : « Ils ont fait ça pour nous enlever les quarante heures. »). Et, la friture, c'était des morts. Tout frais. Pleins de fer allemand. Et dans des postures un peu ridicules.

Nous défilions devant eux. Leurs regards étaient moins fixes que les nôtres, à nous vivants, quand nous avions bien peur. Un adjudant-chef, grisonnant, avait un masque très beau : énergique jusque dans la mort. Ils ne m'émouvaient pas, bien qu'il y eût longtemps que je n'en eusse vu en aussi grande quantité. Pourquoi m'auraient-ils ému plus que ceux qui mouraient, par exemple, sous Louis XV, pendant la guerre de l'Indépendance? Parce que je *les voyais*? Quel motif futile! Un obus qui s'annonce, il y a une raison raisonnable pour qu'il vous impressionne. Un cadavre, il n'y en a pas.

— Regarde celui-là, dit un homme. Il bouge encore.

« Elle bouge encore » : c'est ce que vous dit le maître d'hôtel marseillais, quand il vous présente la sole. Le gisant bougeait encore, en effet. Comme il le dépassait, celui qui avait dit : « Il bouge encore » jeta sa cigarette, qui heurta la semelle du blessé. Un peu plus, elle fût tombée sur lui.

Une chenillette faisait route derrière nous. Les occupants se répétèrent le mot : « Y en a un qui bouge encore. » Pourtant aucun d'eux ne hissa le blessé sur la chenillette. Je tournai trois ou quatre fois la tête. Je voyais bien, au mouvement des têtes et des regards,

* La *Cipale* : la piste municipale du vélodrome de Vincennes.

qu'on se passait le mot : « Il bouge encore. » Mais, jusqu'à ce que je ne sais plus quoi eût dérobé le lieu de la scène à ma vue, personne ne se détacha de la colonne — pleine de véhicules de toutes sortes — pour tenter d'arracher à la mort ce vivant.

A l'autre guerre, les soldats risquaient leur peau pour aller chercher un cadavre resté entre les lignes. C'est respecter trop la mort, pour ce qu'on respecte la vie. Cette fois, le temps que mon regard les embrasse, ils sont une centaine à n'esquisser pas un geste pour sauver un homme qui peut l'être. Et notez que ce n'est ni une troupe affolée, ni une troupe durcie par le malheur; c'est une troupe peu éprouvée encore, et pleinement maîtresse de soi.

Depuis que j'existe, j'ai vu la France vivre dans une atmosphère d'attendrissement mutuel. Le pays de la pitié, et la grande pitié de ce pays. Vingt ans de pacifisme. Puis une stratégie d'inertie, parce qu'elle « ménageait les vies humaines », stratégie approuvée par l'ensemble de la nation. Mais les combattants qui défilaient sur cette route venaient de voir l'accord intime, chez ceux d'en face, des blindés légers, puis lourds, de l'infanterie, de l'artillerie, de l'aviation de reconnaissance et d'assaut opérant engrenés l'un dans l'autre comme les équipiers d'une grande équipe de football. Ils n'avaient pas trouvé que les procédés des Allemands étaient « infernaux », simplement parce qu'ils nous battaient : ils avaient admiré, au contraire, que leur art fût tout de bon sens, c'est-à-dire tout humain : l'application, avec une simplicité enfantine et géniale, des moyens les plus modernes aux principes les plus anciens. Bref, ils avaient vu enfin ce que c'est que l'efficacité, ils en étaient sous le coup, et ils préféraient (du moins pour le quart d'heure) l'efficacité à l'apitoiement. On offrait à Cléomène des coqs d'une race si brave que, disait-on, tous ceux de leur espèce se faisaient tuer dans le combat. « Donnez-moi plutôt, dit-il, de ceux qui les tuent. »

« Drôle de guerre. » Drôle de révolution. Mettre de l'ordre n'est pas faire la révolution. « Retaper » (ce que les étrangers appellent le « système français des bouts de ficelles »), retaper les vieilles morales n'est pas faire

la révolution. Faire la révolution, c'est apporter une morale nouvelle, c'est-à-dire apporter le scandale. Où il n'y a pas scandale, il n'y a pas révolution. Et apporter le manque de ménagement. Quels que soient les services qu'elles aient pu rendre à un moment donné, les idées et les morales, quand elles s'accrochent à contretemps, ne méritent plus d'être ménagées.

.....

(J'ai écrit ce texte en zone non occupée. Je reviens à Paris, je le relis, et je supprime le développement qui suivait. Au-dessous d'une ligne de démarcation, tout artificielle, tracée à l'intérieur d'un pays, telle pensée que l'on a paraît « avancée », « impossible », on se prend la tête dans les mains en gémissant sur la fatalité de penser toujours à rebrousse-poil de ses compatriotes. D'ailleurs, l'expression publique de cette pensée vous serait interdite matériellement. Puis, on traverse la ligne, et on voit que de ce côté-ci cette pensée est celle de tous. Là, on ne pouvait pas l'exprimer parce qu'elle y était d'une singularité espouvantable; ici, on ne veut pas l'exprimer parce qu'elle y semble un lieu commun. De la nécessité de connaître l'une et l'autre de nos zones si on veut réfléchir sur la France en ce moment.)

LA QUALITÉ

UN garçon de quatorze ans. Droit, net, sûr, ayant du cœur, et le cœur sur la bouche. Studieux, zélé, attachant.

« Eh bien ! dites-vous, voilà un enfant qui doit donner de grandes satisfactions. » Or, ce qu'il donne — selon moi, — c'est une constante, pénétrante, noyante déception. Voyons pourquoi.

Et, d'abord, en transcrivant, sans plus, quelques-unes des phrases qui, prononcées par un tiers, le déclenchent,

le dressent avec vivacité contre le jugement qu'elles expriment.

Exemples de ces phrases :

« ... J'aimerais le gouvernement qui, apprenant qu'un pitre de music-hall chante une chanson dont le refrain est : « J'ai ma combine », interdirait cette chanson. Motif : ne pas incruster davantage encore, dans la tête des Français, les formules types de leur médiocrité. »

« ... Je ne comprends pas qu'une association d'anciens combattants fasse faire un appel pour sa caisse par un pitre de music-hall. Même si celui-ci est un ancien combattant. Un homme qui fait rire le public parce qu'il est né avec une tête d'idiot, ou parce qu'il se contorsionne, ou parce qu'il chante des chansons ineptes, n'est pas un homme. »

« ... Je ne juge pas la Légion*, n'étant pas renseigné suffisamment sur son activité. Mais je vois une affiche théâtrale qui annonce : « avec le concours du jazz de la « Légion ». Eh bien, le « jazz de la Légion », le jazz et les combattants, ça me fait hurler. Pourquoi pas, sur la scène, les *Legion's boys*, tortillant des fesses ? De même ce restaurant-bar, qui s'est ouvert récemment à Nice, et qui a pris pour nom *Le Verdun*. Comment n'y a-t-il pas une « autorité supérieure » qui sente ces dissonances-là, et qui « conseille », gentiment mais fermement, de les faire cesser ? »

« ... Faites sortir ce chien de ce restaurant, ou c'est moi qui en sortirai. Un restaurant n'est pas une écurie. Je n'ai pas à m'asseoir où s'est assis un chien. »

« ... Un de ces écrivains qui, au milieu de l'approbation générale, déshonorent l'art d'écrire. Si j'étais médecin et qu'il vînt me voir, gravement malade, je lui dirais : « Adressez-vous ailleurs. » Et j'ajouterais à mi-voix, pour moi-même : « Je ne veux pas avoir sur la « conscience de vous avoir maintenu en vie. »

« ... Au début de la guerre, les journaux publièrent qu'un corps de volontaires, composé de jeunes filles,

* Il ne s'agit pas ici de la Légion étrangère, mais d'une association (d'inspiration officielle) des anciens combattants des guerres de 14 et de 39 (note de 1962).

était recruté en Angleterre. Là-dessus des étudiants d'une école parisienne écrivent à M. Churchill, lui disant que chacun d'eux désire « adopter » une de ces jeunes filles. Le tout avec communiqués glorieux à la presse, bien entendu. J'aurais aimé le gouvernement qui aurait fait venir le directeur de cette école, et lui aurait passé un de ces savons ! Quand on connaît les étudiants français, quand on connaît les Anglais, et de là quand on devine quelle a pu être la réaction des Anglais à un tel « geste »... »

Etc. Etc.

Chacune de ces phrases est saluée par mon jeune ami de protestations indignées. « Tu critiques toujours ! Tu vois les choses comme personne ! Tu pars en guerre là où personne ne trouve à redire ! »

Je le regarde, animé et éloquent. D'une entière bonne foi. Un petit champion. Un petit chevalier. Mais — singulier spectacle — *un chevalier de ce qui est bas.*

Vous dites, vous aussi, que je suis trop exigeant.

Mais on est exigeant pour ce qu'on aime. Un être. Un peuple. (L'un étant, au surplus, un microcosme de l'autre.) Et d'ailleurs, c'est entendu, je suis exigeant.

Vous dites que de telles réactions, chez un enfant, ne sont pas si graves, puisqu'elles ne prouvent une déficience ni de la moralité ni du caractère.

Mais elles prouvent une déficience de la qualité.

La qualité, notion assez indéfinissable. Pourtant elle est au centre de mes préoccupations et de mes « exigences ». Sur elle, dans mes livres, je suis revenu maintes fois (et les erreurs de mes traducteurs, quand ils ont à rendre ce mot de « qualité », montrent assez combien la notion en est peu claire pour la plupart des esprits). C'est au nom de cet absolu, car c'en est un, que j'ai sans cesse jugé et condamné.

La qualité, indépendante de l'intelligence, de la moralité et du caractère. Pouvant y suppléer, alors que l'inverse n'est pas vrai. Transfigurant un être, et à elle seule, quand les autres vertus manqueraient, le mettant parmi les seigneurs.

Mais si rare. Et c'est étrange, qu'on puisse demander à l'homme de traverser l'océan dans le ciel, de se lancer de milliers de mètres en parachute, de naviguer sous les

mers; c'est étrange, ceci seulement, que des hommes et des femmes, qui sont peut-être de pauvres types, fassent les exercices de trapèze au plus haut du cirque — actes d'une témérité qui dépasse le statut humain, ressortit nettement à la démesure et à la folie, — et qu'on ne puisse pas obtenir d'un être, et d'un être qui est malgré tout de bon métal, quelque chose d'aussi simple, en apparence, que de sonner juste au contact du dehors.

Peut-il y avoir une éducation de la qualité?

Depuis cent ans et plus, notre enseignement public a été une serre où étaient cultivés, avec amour, avec rigueur, le lieu commun et le manque de personnalité. J'ai connu ces copies d'écopier, les miennes et celles d'un passé récent, où toute vue et toute expression un peu fraîches, un peu originales, étaient notées ironiquement par le maître; où, à la lettre, tout ce qui avait de la valeur était tenu pour fautif*. Et, songeant à l'intelligence, à la volonté et au courage qu'il faut pour échapper au *consensus omnium*, j'aime à me rappeler ce texte de Stuart Mill (cité par Dugas, dans *L'Éducation du Caractère*) : « Le simple exemple de non-conformité, le simple refus de s'agenouiller devant la coutume est en soi-même un service rendu à la société. Précisément parce que la tyrannie est telle qu'elle fait un crime de l'excentricité, il est désirable, afin de broyer cette tyrannie, que les hommes soient excentriques. L'excentricité et la force de caractère marchent toujours de pair, et la somme d'excentricité contenue dans une société est généralement proportionnelle à la somme de génie, de vigueur intellectuelle et de courage moral qu'elle renferme. »

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'honorer l'excentricité en tant qu'excentricité, mais de faire des enfants, c'est-à-dire des hommes, qui tiennent assez à leur sens pour s'insurger contre le vulgaire et le bas, même quand ce vulgaire et ce bas ont pour eux le consentement de tous.

* Chaque fois que je vois la valeur d'un être se retourner contre lui, j'évoque cette anecdote arabe : un Persan, étant tombé malade, fait mettre en liberté tous les oiseaux de ses volières, sauf le rossignol, qu'on garde prisonnier à cause de la beauté de son chant.

Sénèque a écrit cette pensée intéressante : « Un enfant ne peut pas mépriser. » Il s'agit d'apprendre aux enfants, c'est-à-dire aux hommes, à mépriser, et ce qu'ils doivent mépriser.

On dira : « Vous allez faire de perpétuels opposants. » Mais quiconque prend une morale au sérieux n'est-il pas un perpétuel opposant, — un opposant à tout ce qui heurte cette morale ? Et, par exemple, quelle sorte de chrétien, ou quelle sorte de philosophe, sont le chrétien et le philosophe qui ne sont pas de perpétuels opposants ? Toutes les grandeurs humaines, philosophiques ou religieuses, ont en commun d'être des oppositions. Et puis, la France contemporaine étant ce qu'elle est, un Français ne peut être quelqu'un de bien que s'il s'oppose. Vous me direz encore, peut-être : « Ne créons pas des êtres d'exception. » Alors, il faudrait ne pas créer d'élites. Car enfin, qu'est-ce qu'une élite, si ce n'est pas une minorité d'exceptionnels ? Créons, au contraire, des individus qui se croient et se disent les meilleurs, et qui même le soient.

ÊTRE DE SON ÉPOQUE

« IL faut être de son époque ! » tranche la midinette déchaînée, entre deux barbouillages de rouge. Et l'intellectuel, le jeune serin à besicles, avec un air inspiré : « Je suis passionnément de mon époque. » Je réponds seulement : Au nom de quoi cet impératif ? Soyez « de votre époque » si c'est là votre goût. Mais n'en faites pas un impératif, car, au jugement de la raison, comme au jugement de la morale, cela n'est *pas soutenable*. Ceux-là sont faibles d'esprit, qui tiennent pour faiblesse d'esprit de ne pas suivre le contemporain dans chacun de ses moments, qui se font une obligation sublime d'avoir une opinion sur tout le contemporain (opinion qui neuf fois sur dix n'est pas fondée), de prendre

parti à propos de tout, et dont cet amoncellement de jugements et d'opinions, s'il laissait trace, formerait un fumier d'inanité et de ridicule : esclaves de l'actualité, dont on pourrait dire qu'elle les vole à eux-mêmes, s'ils avaient un soi-même, mais cette facilité à s'en laisser distraire est la preuve qu'ils n'en ont pas. Le besoin de « se tenir au courant », à peine moins vulgaire que celui que les midinettes désignent par l'expression « être à la page », est un de ces besoins factices et de mauvais aloi dont notre époque a le secret.

La société va jusqu'à vouloir faire de ce faux besoin un faux devoir (encore un!). Les écrivains sont particulièrement repérés à ce point de vue. Un peintre, un sculpteur, un compositeur de musique n'est pas tenu de *dire son mot*, à tout bout de champ, sur tout et sur rien : sur des « débats » qui sont artificiels, des « problèmes » qui n'en sont pas, des situations dont c'est temps perdu que d'y réfléchir, puisqu'elles sont renversées le lendemain. Mais un écrivain, oui bien. S'il y rechigne, il sera réputé « manquer à son devoir ». Pourtant, qu'est-ce qu'un écrivain? Ou un penseur, ou un moraliste, ou un poète, ou un romancier; et toujours un artiste. Or, un penseur n'applique sur le *fait du jour* qu'une pensée qui en expulse toute la contingence; un moraliste cherche l'homme éternel à travers les individus, et ne s'intéresse à ceux-ci que sous l'angle de sa quête; un poète, un romancier s'occupent de leur fiction, et d'elle seule; et un artiste, posséder des dons d'artiste ne lui crée nulle obligation de se faire une opinion sur des choses qui ne sont pas de son ressort, ni moins encore d'en exprimer une. Ainsi, de quelque côté que je retourne ce personnage qu'on appelle *un écrivain*, je le vois aussi propre à un état dégagé de l'actuel, que le sont le peintre, le sculpteur et le musicien. Mais à lui seul cette liberté est refusée. Le sculpteur qui, en six mois de guerre, a sculpté une femme nue; le compositeur qui, en six mois de guerre, a composé une suite de danses, personne n'y trouve à redire. Mais imaginez un peu comment serait accueilli l'écrivain français qui, à la fin de cette année 1940, publierait un livre sur les mystiques hindous ou sur la porcelaine chinoise! Pourquoi cette inégalité de traitement? L'écrivain doit répondre aux *enquêtes* les plus oiseuses, rédiger des *messages*, pontifier au hasard,

guider ses semblables dans des directions mûrement choisies en cinq minutes. Il lui est défendu de se concentrer dans la ligne qui lui est destinée; il doit sans cesse s'en divertir pour battre la campagne. Il est comme un petit poulet dans une cour, qui se jette à droite, à gauche, selon que la fermière fait mine de lui lancer du grain, sans en lancer; il se jette à droite, à gauche, avec force piailllements, partout où le rien l'appelle. Qu'il y ait succombé faute de caractère, ou par une démangeaison naturelle, vienne un jour où il relise ses *messages* et ses *adresses*, vieux seulement de six mois, et il se fera pitié. Notre temps est peu favorable aux prédictions. Mais il est une prédiction que je fais sans hésiter. Aux écrivains qui ont trop donné, depuis quelques mois, à l'actualité, je prédis, pour cette partie de leur œuvre, l'oubli le plus total. Les journaux, les revues d'aujourd'hui, quand je les ouvre, j'entends rouler sur eux l'indifférence de l'avenir, comme on entend le bruit de la mer quand on porte à l'oreille certains coquillages.

MOTS ET MODES*

BYRON disait à un Français : « Vous, Français, vous ne faites rien que par mode. Vous croyez aimer mes vers, et dans vingt-cinq ans ils vous paraîtront insupportables. » Ce qui advint en effet. Rousseau a écrit des Français : « Ce peuple imitateur serait plein d'originaux, qu'il serait impossible d'en rien savoir, car nul homme n'ose y être lui-même. *Il faut faire comme les autres* : c'est la première maxime de la sagesse du pays. *Cela se fait, cela ne se fait pas* : voilà la décision suprême. (...) Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance. Tout va par temps comme les mouvements d'un régiment en bataille. Vous diriez que ce

* Toute cette chronique n'est inspirée que par la zone non occupée, vue en février 1941, et que l'auteur, à ce moment, n'avait pas quittée depuis sept mois.

sont autant de marionnettes clouées sur la même planche ou tirées par le même fil. » (*Nouvelle Héloïse*.) Et Chateaubriand : « C'est merveille en France que la contagion, et l'on crierait *A bas ma tête!* si on l'entendait crier à son voisin. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*.)

Et, au bout de cela, croire qu'on a pensé, et pensé neuvement. Même, d'aventure, croire qu'on a agi. Il est curieux de voir nos Français se détourner tous ensemble de ce qu'ils prônaient la veille, et les jolies femmes aussi bien que les clercs déclarer du jour au lendemain, le verbe sec, de telle forme de vie dont ils ont été nourris, à laquelle ils doivent tout, qu'elle est « périmée », et ne mérite que dédain. Quant aux jeunes gens, on sait que c'est un des *diseases* particuliers à leur âge critique qu'ils réinventent à chaque génération, triomphalement et hargneusement, tout ce qui a été inventé avant eux.

Les modes intellectuelles et morales ne connaissent pas la génération spontanée. Elles sont, d'ordinaire, fabriquées de façon aussi concertée que l'est la mode féminine créée de toutes pièces, à dates fixes, par le syndicat des couturiers. La Cour autrefois, aujourd'hui les chappelles, les journaux, voire le gouvernement, les créent. La foule s'y engouffre : son rêve millénaire est de « penser » en commun. Alors qu'il n'y a rien de plus individuel que la pensée. Alors qu'il n'y a pas deux pensées identiques, plus qu'il n'y a deux empreintes digitales. Elle s'y engouffre, mais en ressort bientôt.

Je remarquais l'autre jour, coiffant la rubrique des « jeunes » dans un journal français, un dessin qui me frappa, parce qu'il me semblait l'avoir vu déjà quelque part; et non pas son frère, lui-même. Il représentait, côté cour, des « jeunes » pleins de vaillance, étudiantes à cheveux courts, garçons à cartables ou à outils (union des classes), chassant à coups de pied des personnages qui s'enfuyaient côté jardin : personnages grotesques non seulement de par leur âge (quadragénaires, ou pis encore) mais aussi par leurs bedons barrés de chaînes, leurs bagues, leurs guêtres (celles-ci symbole, sans nul doute, d'une scandaleuse opulence) et leurs hauts de forme. Je crus enfin me remémorer en quel lieu j'avais vu ce des-

sin, et, après quelques démarches, j'en obtins confirmation. L'illustrateur avait reproduit, sans en changer un trait, dans un journal « Révolution Nationale » de janvier 1941, un de ses dessins paru jadis dans un des journaux du Front Populaire.

Je ne vérifiai pas si la chronique des « jeunes », que ce dessin illustrait dans le journal blanc de 1941, avait été publiée, elle aussi, par le journal rouge de 1936. Mais je me rappelai une pensée qui me venait souvent pendant les premiers mois de la guerre : à savoir que, des dessins patriotiques que je voyais dans nos illustrés, il était plus que probable qu'un certain nombre avaient déjà paru au cours de la guerre précédente. Je me souvins aussi que, entre les années 1919 et 1939, non seulement chaque orientation un peu nouvelle du régime, mais chaque nouveau ministère avait été accompagné de toute une littérature sur la révision des programmes d'éducation physique, et que ce qui était écrit était *toujours la même chose*. Que l'ensemble de la littérature française de ces vingt années sur l'éducation physique remplirait de matière imprimée une maison entière. Et que cela avait abouti à ce qu'il y eut, en 1940, dans les lycées, deux heures de gymnastique par semaine, et, dans les écoles primaires, une heure de gymnastique par semaine. C'est-à-dire, pour les écoles primaires, une augmentation d'une heure par semaine sur la situation de 1914. Et, pour les lycées, aucun changement à cette situation.

Le mal français du lieu commun. « Le monde est sous les mots comme un champ sous les mouches » (Hugo) : j'ai souvent pensé que dans ce vers « monde » pourrait être remplacé par « France ». Nous sommes le pays où des béjaunes de dix-sept ans faisaient avant la guerre des concours d'« éloquence », c'est-à-dire, puisqu'à cet âge on ne sait rien, des concours de rhétorique, et celui qui avait fourni le meilleur *toc* recevait un « objet d'art », également en *toc*, des mains d'un membre de l'Institut, lui aussi en *toc**. Nous sommes imbibés de paroles. Et

* Marquons, pour être juste, que ces manifestations ne sortaient pas du milieu confessionnel.

notre mollesse ne vient-elle pas en partie de cette imbibition?

Si j'étais de ceux qui tiennent en ce moment dans leurs mains le sort de ce pays, je freinerais tous ces empressés qui font des laïus *dans la ligne*. « Mon Dieu, préservez-moi de mes amis! » Déjà une partie de la nation, et qui n'en est pas une partie mauvaise, commence de sauter, dans le journal ou à la radio, les tartines où elle flaire confusément ce que je flairais dans le dessin sur la « relève des générations » ou dans les autres dessins du début de la guerre : des mots, des slogans, de la rhétorique, quelque chose qui ressortit au « goût du jour », et qui, cependant, n'est déjà plus qu'une habitude, quelque chose qui, marqué du caractère superficiel de la mode, a cependant été dit peut-être dans les mêmes termes en 1919, puis en 1924, puis en 1930 (je donne ces millésimes au hasard...).

Français qui êtes aux commandes, apaisez, apaisez le zèle de vos féaux faiseurs d'ondes et faiseurs de signes imprimés. Lorsqu'on *invente* dans l'action, comme je suis sûr qu'il vous arrive d'inventer, il ne faut pas que ce qu'il y a de saint dans l'invention soit caché ou soit gâché par le sinistre manque d'invention des commentateurs de vos actes. Ne laissez pas naître l'impression que revient le règne des hommes-disques, des hommes qui font marcher des disques, lesquels sont même quelquefois des disques pas mal usés sortis de la discothèque; des hommes qui font tourner frénétiquement, et presque inconsciemment, les moulins à couplets : couplets d'espoir, couplets de confiance, couplets de chauvinisme, couplets d'adulation. Ne laissez pas naître l'impression que les hommes resservent les vieux mots fourbus qu'ils croient revenus à la mode, et que le premier vent sur la France peut balayer cette mode pour instituer à sa place une mode diamétralement opposée. J'ai observé un jour dans un square un tout petit garçon qui, marchant en équilibre sur un des fils de laiton de la barrière, tombé au sol, répétait : « Équilibre... Équilibre... » Il le répéta cinquante fois, visiblement envoûté (peut-être était-ce un futur homme de gouvernement), jusqu'au moment où, perdant ce fameux équilibre, il mit les pattes sur le gazon. Gouvernants, méfiez-vous des mots. Ils soulèvent les montagnes quand ils sont des mots vivants; ils les

sapent quand ils sont des mots morts. Rappelez-vous que, de même qu'il est préférable de ne pas donner un ordre, à en donner un dont l'exécution ne sera pas exigée, de même il est préférable de se taire, à lâcher des mots qu'on a privés de leur aiguillon; je vais jusqu'à croire que le vice du verbiage creux est une des causes de notre décadence : on avait beau nous dire (comme aujourd'hui) les meilleures choses du monde, personne n'écoutait plus. Qu'on me pardonne un *conchetto* : dans ce creux, la nation s'engouffre.

Et nous, les noircisseurs de blanc et les corrupteurs de silence, prenons conscience que, dans l'ordre de la révolution nationale, un ronron de lieux communs édifians peut finir par se retourner contre le but que nous poursuivons.

BARRÈS, QU'ON ÉLOIGNE

J'AI écrit il y a quinze ans, sous le titre *Barrès s'éloigne*, un article où je prétendais de Barrès qu'il s'éloignait de nous. Article dur, article juste. Article insuffisant aussi, parce que je l'écrivis en voyage, privé de mes « sources ». Il eût dû être beaucoup plus dur. Et beaucoup plus juste. — Aujourd'hui voici un *Barrès, qu'on éloigne...* Qu'est-ce à dire?

Ceci.

De tous les écrivains français du siècle, aucun ne méritait plus que Barrès qu'une place royale lui fût donnée par nous à l'heure présente; en d'autres termes, qu'on fît pour lui ce qu'on fait — de façon si bien organisée — pour Péguy. Les vertus nationales, la terre, les « saints de France », les églises, — plus généralement et plus sûrement tout ce qui alimente la hauteur et la magnanimité, les trois quarts de son œuvre exaltent cela, qui est ce qu'on nous demande d'aimer aujourd'hui, et l'exaltent avec un accent et un art que je défie bien ses émules éventuels d'égaliser. A demi spontané, à demi

voulu; mais voulu à la suite du spontané (comme le penchant humanitaire chez Hugo et chez Tolstoï : on prend une attitude, mais on prend l'attitude de ce qu'on est réellement). Il en a abusé et il s'y est usé. Il en a abusé, si bien que — triste retour — c'est sa partie grande et noble, mise en valeur par lui avec tant de soin, qui a finalement détourné de lui les Français, qui n'aiment pas trop ce genre. Il s'y est usé, au point d'en mourir à la tâche : la tâche de plaire à ceux que sa supériorité éclatante ne pouvait que dresser contre lui.

Cependant aujourd'hui on l'éloigne, il est maintenu à l'écart. Le silence qu'on a entassé sur Barrès depuis dix-huit ans, on l'épaissit encore. Celui qui sait que la vie littéraire française ne cesse d'être régie par des mots d'ordre chuchotés — d'ordinaire venus des chapelles, des partis, des journaux, mais qui peuvent venir d'ailleurs, — se demande : quels sont ceux qui ont donné la consigne du silence?

Il n'est pas difficile de répondre, mais il est difficile de répondre en clair et publiquement. Ce n'est pas pour avoir été détesté des femmes, ni détesté de certaine chapelle littéraire (qui contribua plus que quiconque à l'enfoncer après sa mort) que Barrès paye aujourd'hui. C'est pour être, malgré tous ses efforts, resté suspect à une fraction de la nation qui fait sentir son poids dans ce moment-ci*.

Barrès fit beaucoup en faveur de Péguy (de qui j'ai lu quelques lettres où il se plaint, avec l'aigreur qui était sienne, que Barrès n'en fasse pas encore assez); il lui donna notamment ce certificat de respectabilité qui est nécessaire à un écrivain français vivant, s'il ne veut pas être traité en galeux. Dans l'infertile outre-tombe, fertile du moins en piques de préséance, que pense Barrès de la fortune imprévue de son protégé? Un protégé qui réussit! Dieu! C'est mourir une seconde fois.

Il y a cinq ou six ans, une revue catholique ouvrit une enquête sous ce titre : « Que faire pour qu'on lise Péguy? » La réponse est venue : l'atroce défaite de la France permet enfin, sinon qu'on lise Péguy, du moins qu'on écrive sur lui. Barrès se fût-il accommodé d'une

* La fraction cléricale (note de 1959).

occasion de cette sorte? Quoi qu'il en soit, je dénonce le scandale qu'il y a à proscrire de la chose française, à l'heure où plus que jamais il serait pour elle celui qu'il faut*, un écrivain qui par ailleurs dépasse de la tête les plus grands de ceux qui sont venus après lui**.

POUR LA JEUNESSE

JE ne suis pas sûr que ce soit une preuve de force que donne la plus grande partie de l'Europe d'aujourd'hui en considérant et en traitant la jeunesse comme une entité à part : cela me fait penser aux malades qui s'hypnotisent sur leur santé, et en recherchent avec âpreté les moindres signes. Quand une chose tient bien sa place, on n'en parle pas tant. A aucune des meilleures époques de l'histoire d'Europe, ni à Rome au 1^{er} siècle, ni au 13^e siècle de l'Europe chrétienne, ni au 15^e siècle italien, ni au 16^e siècle espagnol, ni au 17^e siècle français, je ne vois pareil engouement. Seul le 5^e siècle athénien connut une tendance semblable, mais il la corrigeait en plaçant, avec toute l'antiquité, la modestie

* Réserve faite pour la partie vieillie de son œuvre (et sans parler de la partie morte inhérente à l'œuvre de tout écrivain). Mais ces réserves valent tout autant pour Péguy.

** L'édition de 1941 du *Solstice de Juin* portait en fin de volume le *post-scriptum* suivant, ajouté sur épreuves :

Depuis que cette chronique fut écrite, on m'a représenté que je paraissais oublier tout ce qui, dans l'œuvre de Barrès, est dirigé contre l'Allemagne, et qui est très inopportun aujourd'hui. Eh bien oui, je l'avais oublié, et il faut reconnaître que cet oubli est surprenant. Mais ce n'est pas ce côté de Barrès qui me frappa; et le fait que je puisse penser à lui sans penser jamais à ce rameau de son œuvre, montre que celui-ci, malgré tout, pourrait en être détaché sans gêne. Bref, l'influence anti-barrésienne que je vise dans ma chronique, qui vient d'un milieu déterminé et a ses motifs à elle, existe bien, et mérite d'être blâmée; mais il est exact qu'elle n'est pas seule en jeu, et il fallait que cela aussi fût dit.

parmi les vertus cardinales de la jeunesse. Et, d'autre part, la jeunesse athénienne ne se posait pas et ne se glorifiait pas elle-même en tant que jeunesse. Peut-être, de même que certaines époques sont définies par le matriarcat, par la gérontocratie, par la puissance donnée aux guerriers, ou aux prêtres, ou aux affranchis, peut-être l'avenir caractérisera-t-il la période de l'Europe qui a commencé il y a une vingtaine d'années comme une époque où les adolescents et les jeunes gens disaient fièrement et publiquement : « Nous, les jeunes », sans sourire, et sans faire sourire.

L'importance de la jeunesse française de 1941 ne lui vient pas de ses vertus, ni même de promesses particulières qu'elle donnerait, mais lui vient seulement de ce qu'elle arrive à un moment où les hommes qui gouvernent veulent réformer la nation de vices patents et indiscutés. La jeunesse se trouve être une page blanche sur laquelle ces hommes peuvent écrire sans avoir à effacer. C'est pour cette jeunesse une opportunité; ce n'est pas un mérite.

Je voudrais demander à la jeunesse d'être plus sévère pour les autres et plus sévère pour soi, lui demander (alors que je viens peut-être de sembler blâmer qu'on lui donne trop) d'être plus exigeante à l'égard de ce qu'on lui doit, parce que plus exigeante à l'égard de ce qu'elle se doit. C'est un des malheurs de la France de ces vingt dernières années qu'elle acceptait tout, l'excellent et l'ignoble, indifféremment : une obnubilation du sens des valeurs, et dans tous les ordres. Certes, il est malaisé, s'il ne les a pas naturellement, d'imposer à l'individu une certaine échelle d'appréciation, d'établir en lui une table stricte des adhésions et des refus, sans un travail individuel qui est la tâche même (en ce qui regarde la jeunesse) des parents et des éducateurs : ce sont eux qui, à force de signaler au jeune être tout ce qui est de mauvaise qualité parmi les sollicitations innombrables qui pressent sa vie quotidienne, et de lui expliquer en quoi consiste cette mauvaise qualité, ont quelque chance de lui faire à la longue un esprit et une âme qui rendent un son juste. Aussi est-ce moins, en définitive, à la jeunesse qu'à ses parents et à ses maîtres que je demande cette rigueur sans laquelle la réforme entreprise par le gouvernement risquerait d'être vaine,

et vaine du haut en bas, car peu importe l'économie de la France si les Français sont gens de mauvaise qualité. Il faut avoir le courage de dire que l'âme française ne pourra être une eau tout à fait nette que lorsque certaines sources empoisonnées, qui y coulent encore, auront été tarées impitoyablement.

ÉCRIT SUR LE MUR

L'AUTOMNE de 1940, je faisais un quart d'heure de bagarre, à poings nus, presque chaque matin, avec un jeune homme de ma parenté. Nous en sortions pommelés de bleus (lesquels sont des *verts*, quand la peau est un peu brune).

Le direct violent sur le nez, qui vous obnubile la vue, et vous donne la sensation que le cartilage nasal est broyé, est lourd de mélancolie pour l'homme d'esprit qui le reçoit. Mon peu d'empressement à accueillir ce coup n'avait pas échappé à mon partenaire : il tournait autour de mon nez comme une mouette autour d'un phare. On devine ce qui s'ensuivait.

C'est brillant de tout mon éclat, du moins par le nez, que je rencontraï un de ces jours-là un de mes amis, qui est philosophe. Il a un diplôme de l'État, certifiant qu'il philosophe comme il faut.

— Vous vous amusez à la savate ! Et à poings nus ! J'ai deux paires de gants : je vous les prête. Et je m'offre à venir vous apprendre...

— La philosophie ?

— La boxe.

— Elles ne font d'ailleurs qu'un pour moi. Ce qui m'intéresse surtout, dans un sport, c'est en quoi les enseignements de sa technique peuvent, transposés, m'aider dans la conduite de ma vie.

— Les Japonais vont plus loin que vous. Où ai-je lu que le jiu-jitsu n'est que la mise en pratique, dans un sport, de leur philosophie nationale ?

... C'est ainsi que j'ai mis les gants pour la première fois, à quarante-quatre ans, sous l'égide de Minerve.

De ce mince contact avec la boxe vécue, que vais-je tirer, qui dépasse la boxe? Quelque réflexion sur l'agressivité.

En boxe, l'expression parfaite de l'agressivité est le *forcing*. Le *forcing* est une poursuite endiablée de l'adversaire, sans relâche, sans démordre, sans le laisser respirer. Chercher l'homme. Vouloir l'homme. Et « rentrer » sans arrêt, tout en parant. Parade qui est le recul offensif du serpent. Dardant la tête et la retirant avec une force de serpent.

Là-dessus tout le monde de rire en pensant à ce que peut être le *forcing* d'un homme d'un certain âge, neuf dans la boxe pratiquée, — le *forcing* étant, de tous les travaux de la boxe, un de ceux qui demandent le plus d'entraînement. Mais qu'importe si, au bout d'une minute, cet homme s'arrête, faute de souffle? Pour nous, artistes, un rayon de connaissance suffit. Nous n'avons pas besoin de passer des journées dans une oasis, pour la décrire sur le papier ou sur la toile avec le maximum de nos moyens : une journée suffit. Tout est enregistré en une journée; un séjour plus long serait de profit nul ou infime. Que je bafouille de temps en temps une minute de *forcing* plus ou moins ridicule, je ne dirai pas : « Je sais ce que c'est que le *forcing* », mais : « J'ai l'intuition de ce que c'est. » Et cette intuition, sans plus, m'autorise à en parler.

Les docteurs du pugilisme répètent sur tous les tons : « Pendant l'action, ne soyez jamais en colère. La bête qui attaque sa proie n'a pas contre elle de colère. » Ils pourraient ajouter : « Mais soyez en colère de sang-froid. » La colère de sang-froid, c'est l'agressivité.

« Il faut se mettre à son travail comme si on avait à tuer un homme », me dit Matisse. (Je vois cela d'ici : tout tendu, et les dents serrées comme dans la boxe, où un coup à la mâchoire, sans cela, peut vous couper la langue ou vous casser les dents. Et l'épuisement, après vingt minutes de peinture, tout de même qu'après les trois minutes du round.)

Je comprends, il me semble, ce que Matisse veut dire. Que l'agressivité sort en puissance créatrice comme elle

sortirait en volonté homicide ou en élan de tendresse sexuelle. Il y a une chaudière centrale, et qui met en action n'importe quoi indifféremment.

Je suis à ma table de travail, distrait et peu en train. Puis sonne l'heure où un quidam d'affaires devait venir. Il ne vient pas, et c'est la seconde fois, en quelques jours, qu'il me fait faux bond. Ma colère est telle que, lorsque je me remets au travail, ma plume à présent fulgure sur le papier. Or, je n'écris pas des pages de colère, j'écris les plaintes de la femme qui n'a pas ce qu'elle désire (dans *Pasiphaé*), et ce que j'écris est bon. Je peins de la détresse en trempant ma plume dans de la colère, et non pas même dans une colère sublime : dans l'exaspération que me cause un bougre qui m'a manqué deux fois.

Je compare ce feu intérieur de l'âme, aux manifestations si différentes, au feu intérieur du corps, qui se manifeste aussi bien par l'acte offensif que par la coriacité défensive. Quand le corps s'est donné du ton par quelques minutes de boxe — c'est-à-dire d'agressivité, — il encaisse sans peine les mêmes coups qui l'eussent abattu peut-être au début du match, parce qu'alors il était froid. On voit très souvent des boxeurs knock-outés dans les premières minutes du match, voire au premier coup de poing, et on croit qu'ils ont été surpris, alors que c'est parce que leur corps était en état de moindre résistance, n'ayant pas eu le temps de s'échauffer.

Du même ordre, l'expérience suivante.

Je suis à l'hôtel. J'admire la bonniche rachitique, et fleurant fort le bouquet de la prétuberculose, qui « fait », presque d'affilée, une dizaine de lits (à deux places). Je décide de tenter l'expérience, — sachant très bien comment elle tournera. Je fais mon lit (à deux places). Ouf ! Une minute de repos. Je le défais et le refais. Éreinté : deux minutes de repos. Je le défais et le refais. Il ne me reste plus qu'à me jeter dessus, pompé, mort.

Une demi-heure plus tard, j'accomplis un quart d'heure d'entraînement de boxe à bonne allure, dont quelque forcing. Je suis essoufflé, mais je ne suis pas fatigué. Et, s'il y a fatigue, à la fin, elle n'est pas comparable à cette *mort* de tout à l'heure.

Pourquoi ?

C'est que je suis soutenu par l'agressivité.

(Sans compter que faire un lit est quelque chose de parfaitement et irrémédiablement idiot.)

J'aime ceux qui font face. Et le mouvement même de faire face. Le mouvement si vif du lourd taureau, dans l'arène, quand, pivotant sur son avant-main, il fait face, successivement, à ceux qui l'attaquent à droite et à gauche.

J'ai écrit déjà que je voudrais voir tous les garçons français pratiquer la boxe. Parce qu'elle tend à développer l'agressivité. Combien nous manquons d'agressivité, et payons pour ce manque ! Dégarnir la frontière sur dix kilomètres de profondeur, en 1914, pour montrer au monde comme nous sommes gentils. En 18, ne pas entrer en Allemagne : nous, des « envahisseurs » ! pensez donc ! quelle honte ! Et l'armée défensive de 39. Et pas de ligne Maginot dans le Nord, parce que les Belges trouveraient que nous ne sommes pas gentils. Et pas d'attaque sur l'Italie, en septembre, parce que la sœur latine trouverait que nous ne sommes pas gentils. Et le pas en avant, dans la Sarre, en septembre, suivi précipitamment d'un pas en arrière. Et l'inertie de l'armée d'Orient. Partout et toujours, l'inhibition. Et pourquoi ? Pour ne pas provoquer de représailles. Pour rien d'autre.

Douce France à jamais. A notre jeunesse n'est pas donné pour idéal l'héroïsme ou seulement la virilité : l'idéal est d'avoir « le cœur sur la main », de faire des « B. A. » (de « bonnes actions »). La chanson officielle, mettons officieuse, des « jeunes » n'exalte pas la force, fi donc ! en voici un vers :

A nous autres *bons garçons*.

Dans la chanson des Saints-Cyriens, qui sont par qualité le *nec plus ultra* de l'agressivité française, quel adjectif caractérisera les casoars symboliques ? Flotteront-ils « fièrement » ? Ou « noblement » ? Ou même, à la rigueur, « gaiement » ? Non !

Comme ils flottent *gentiment*,
Les casoars aux cheveux blancs !

« Gentiment » ! Mimimimi ! Miguel de Unamuno remarque de même avec quelle dilection les journaux français mettent le mot *petit* dans leur titre. Il s'agit toujours de montrer qu'on est bien modeste, qu'on ne peut pas et ne veut pas faire de mal. Il est pénible, par ailleurs, que des expressions comme : « C'est fait très *gentiment* » et « Il est si *bon garçon* » soient celles que l'on emploie quand on ne veut pas dire d'une action qu'elle est faite sans talent, d'un individu qu'il est un médiocre.

Depuis combien de temps la France est-elle élevée dans la haine et le mépris de la force ? « En France, tout ce qui est un peu fort fait scandale », écrivait déjà Stendhal.

J'étais, un soir de 1937, je crois, dans une salle de boxe voisine des grands boulevards, avec M. Karl Epting, alors directeur de la Maison des Étudiants allemands à Paris. La réunion était consacrée à un championnat entre universitaires français et universitaires allemands. Oui ou non, ce soir-là, sauvâmes-nous l'honneur ? Je ne saurais dire : ce mot est, de nos jours, si peu strictement défini... Toujours est-il que, de tous les combats, *pas un seul* ne fut une victoire française.

Et je me disais, pensant à nos représentants : « Ils prennent ça à la rigolade. Ils se sont refusés à s'entraîner. Puis il y a Marcelle et Germaine, les parfaites videuses d'hommes, et le long abrutissement au café. Quant au « prestige national », ils s'en contrefichent. Ils viennent se mesurer avec « l'ennemi héréditaire », comme ils viendraient faire une séance d'entraînement. »

Réflexions qui devaient souvent me revenir en des circonstances plus graves, trois ans plus tard.

Mais le mot que je retiens de cette soirée fut prononcé par un de mes voisins, un Français : « Ils n'ont pas envie de se battre. »

Un mot qui devait, lui aussi, me monter souvent aux lèvres, trois ans plus tard.

L'agressivité n'est pas la force. Elle est même, d'aventure, la faiblesse : elle se jette et meurt. Pourtant je voudrais finir en parlant de la force, dont l'agressivité donne si merveilleusement tantôt la conscience et tantôt l'illusion.

En 1920, prenant la parole à une réunion d'anciens élèves d'un collège, je leur demandais (et c'était la phrase finale de mon allocution) « d'acquérir avant tout *la force et le goût de la force*, afin que dans cinq ou six années nous n'ayons pas, dans ce même préau, à boire à de nouveaux morts ».

J'ai retrouvé ce mot de force en des circonstances bizarres. J'habite à Paris, dans une maison ancienne, un appartement d'époque Louis XVI retouché pendant le Directoire (contigu, ou presque, à l'appartement de l'hôtel de Villette, où mourut Voltaire, et où Mirabeau, regardant le jeune Chateaubriand avec « ses yeux d'orgueil, de vice et de génie* », lui dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité. ») Le plafond de l'anti-chambre est la proie innocente de dorures et de glaces ; les murs, de baguettes dorées et de tout un fourbi ornemental. Or, il y avait une année peut-être que j'habitais cet appartement, lorsqu'un jour, un rayon de lumière naturelle, tombant de certain œil-de-bœuf condamné, ouvert ce jour-là par fortune, m'éclaira un mot inscrit sur le mur, un mot que je n'avais jamais vu ni pu voir, en une année, dans cette pièce que je traversais à tout instant. Au milieu des glaces, des dorures, des chimères, un mot était écrit, en notables capitales, presque aussi saisissant pour moi que purent l'être les trois mots écrits sur le mur pour Balthazar : FORCE.

Il s'agissait, on le devine, de l'électricité... Mais peu importe. Ce mot, me sautant dessus de façon si imprévue et étrange, dans le lieu qui semblait le moins fait pour lui, m'apparut fatidique.

LES NUITS DE MAI

NUITS de mai 40 dans les fossés empennés de fleurs sauvages, au parfum fort mais qui ne descend pas ; dans les gares, judicieusement choisies pour qu'on nous y entasse, étant parmi les objectifs les plus exposés ; dans

* *Mémoires d'Outre-tombe.*

les caves sur les tessons de bouteilles, où l'on avait au moins la consolation de casser quelque chose chez le bourgeois; dans les écoles qui sentent le gosse et l'encre, et où un dormeur éveillé, à demi moribond de fatigue, se relevait, fasciné par un bout de craie, pour aller au tableau noir et y tracer un dessin obscène; dans les camions où les hommes vous embaument de leurs quarts encroûtés de vinasse, de leurs bouches empâtées de nicotine, de leurs gilets de flanelle graisseux fleurant par le col déboutonné. Avec les chaussures qui vous font mal, les bandes molletières qui vous compriment, la culotte qui vous tire, vous meurtrit juste au-dessous du genou, les types qui vous flanquent des coups de coude et vous réveillent lorsqu'ils se tournent en gémissant. Quelquefois je m'endormais tout de suite, hébété. D'autres fois, je restais la face tournée vers le ciel, cherchant à en comprendre les signes : non pas cette bénédiction d'étoiles (et la plus grande d'entre elles était rose, et une étoile filante descendait, comme une longue larme du ciel sur le destin des hommes), mais ces cornes et ces épines de feu, ce traînant ectoplasme de fumée roussâtre, cette détonation esseulée, ce halètement de la gorge céleste fait par des avions enfouis dans l'infini; ces projecteurs rosissant le blanc des nuages, ou croisant leurs flamberges claires; cette épée de lumière qui pique, s'enfonce dans le sol, la poignée en avant (c'est un avion qui s'abat, éclairé par un projecteur : son corps figure la fusée, ses ailes la garde, son sillage la lame) : tous ces bruits et toutes ces clartés qui, sans exception, étaient des pièces dans la féerie de la mort. La nuit désormais était vraiment pour nous la nuit : la nuit sauvage du primitif. La nuit sans une forme féminine ni enfantine. Plus jamais notre nuit humaine. Las ! plus même la nuit un peu fille qui nous fournissait en images littéraires : « Je jetterai sur toi les étoiles filantes... »

Ces nuits, les plus courtes de l'année, qu'elles étaient longues, pourtant, comparées à celles du bonheur ! Je ne dormais jamais plus de trois heures, et d'ordinaire en trois tronçons, avec un réveil toutes les heures. Nuits convulsives comme des serpents coupés, où il m'arrivait, réveillé à deux heures du matin, de croire entendre un bruit de cloches, comme un boxeur knockouté (la guerre civile ? une sonnerie d'église détraquée ? ou les cloches

effrayantes de Corneville?); ou bien de prendre les gargouillis de mon ventre (je n'avais pas dîné) pour le déroulement d'une bande de mitrailleuse!

La fin de ce sommeil était légère, transparente; le monde extérieur y affleurait; je mêlais à un rêve idiot, et nullement guerrier, la canonnade réelle qui grondait au dehors, ou l'odeur de la fumée des incendies; et je me disais, *dans mon rêve* : « Quand mon rêve deviendra par trop idiot, je n'aurai qu'à me dresser sur le séant et me réveiller. » Réveils avec tout le froid du matin qui vous entre dans le corps par les yeux; et les hommes, alentour, pauvres singes, qui se mettent à tousser; réveils en *tremblant*, sans savoir si c'est du cauchemar dont on sort, ou de la journée où l'on entre, sans savoir si on tremble des fantômes qui se dissipent ou de la réalité qui s'avance. La nuit blêmit comme le visage de celui qui se vide par une plaie. Quelque chose de vague hésite... Est-ce que je vis? Mais déjà ma première pensée s'élance vers toi, comme l'alouette hors du sillon.

Un matin je m'éveillai avec du sang frais sur la main et sur l'oreille. Je me crus blessé; mais non. Je n'ai jamais su quelle ombre était venue s'étendre près de moi et m'avait ensanglanté dans la nuit. Bien des gens n'aiment pas que des inconnus saignent sur eux : le sang d'autrui les désoblige. Pour moi, si ça arrange quelqu'un de saigner sur moi, peu m'importe.

Un autre réveil fut plus troublant. Dans « l'obscur clarté » de la première pointe de l'aube, je sentis contre mon visage un frôlement et un souffle chauds. Une tête de cheval était contre mon visage, effrayante de grandeur (un de ces durs canassons, d'une force de taureau, qui traînent l'artillerie), mais à ses doux yeux je la connus femme, et à sa longue chevelure qui pendait. Ce cheval-femme me respirait, et je restais figé, dans un effroi sacré, attendant sa sentence : je pensais que j'allais être mordu sauvagement au visage, par amour peut-être, ou par représailles de toutes les rigueurs que j'exerçai jadis sur la race des chevaies. Mais la jument détourna la tête, fit une gambade grotesque, et détala d'un petit galop oblique. Et celui-là fut, avec l'être sanglant, le second qui me visita, des dieux qui errent dans la nuit.

Donnez-moi la guerre, vous dis-je. Elle l'emporte sur la paix autant que le jour sur la nuit. Elle est vive, vigilante, sonore, pleine de lumières.

Coriolan, dans *Coriolan*,
de SHAKESPEARE.

Je commence à avoir vu bien des spectacles en ce monde, mais je n'en ai vu aucun d'aussi beau que la guerre. J'avais encore les yeux pleins de ces éblouissements nocturnes — les yeux pleins, les yeux encore dilatés quand j'y songeais, — lorsque, quelques semaines plus tard, l'armistice signé, je me retrouvai pour la première fois dans un cinéma. Sur l'écran, des nègres se trémoussaient, des leveuses de jambes célébraient la grande parade d'hystérie n° 1 : c'était New York. Puis ce fut un cocu alcoolique, manœuvré par une putain genre femme du monde, qui était sa légitime : c'était la Côte d'Azur. Et je me dis, posément, mais avec quelque chose de cette certitude illuminée que doivent avoir les mystiques quand ils disent : « Il n'y a que Dieu », je me dis : « Il n'y a que la guerre. La guerre est la *seule réalité*. »

Bien entendu, cela ne tient pas debout. Et de toutes façons je ne pourrais le soutenir, aimant bien d'autres choses que la guerre. Pourtant il y a des hommes qui passent dix ans de leur jeunesse à préparer la guerre, puis trois ou quatre ans à la faire, puis vingt ans à en préparer une autre, puis ∞ années à faire celle-ci, et ainsi de suite. Ces hommes ne sont tenus ni pour des monstres ni pour des fous. A y regarder bien, c'est grâce à eux que se font et se défont les nations, que les civilisations meurent et naissent, c'est-à-dire les façons de sentir et de penser. Ce sont eux, calomniés souvent, qui sont au fondement de tout. Et ces hommes sont des hommes qui ont dit, non pas « comme ça », au ciné, mais de la façon qui engage : « La guerre est la seule réalité. »

Je n'aime pas les hommes quand ils s'amusent, quand ils font l'amour, quand ils travaillent, quand ils étalent. Mais je les aime quand ils font la guerre (à condition

qu'ils *la fassent*, bien entendu). Les guerriers victorieux, ès jardins publics, dans l'œuvre de roucoulade avec les femelles du vaincu, ce n'est pas un spectacle qui les flatte. On aimerait mieux en être resté à l'idée qu'on se faisait d'eux, quand ils vous tombaient dessus. Est-ce seulement dans ce qu'elle a de niais ou d'avilissant — cette roucoulade, ou ces jazz et ces girls — que la paix est discréditée par la guerre? Il y a vingt ans, sortant de l'autre bagarre, j'écrivais : « A quoi bon me raisonner? Je ne sais pas me faire à cette dégradation de la vie. Qu'à l'improvisiste un démon me désaveugle, la guerre rentre, elle souffle tout le reste. C'est par une erreur, n'est-ce pas, que tout le reste me paraît importer? La connaissance, les œuvres des hommes, ces fameux biens pour lesquels je m'use, s'éteignent comme un mirage triste auprès de l'agonie de tel paysan que je sais (...). A présent, des domaines s'étendent qui sont un néant pour nous. » Aujourd'hui, sortant de la bataille de France, je puis redire ces mots sans y rien changer. En ces mêmes journées où je réapparaissais au monde « normal », et voyais ce film (qui me montrait un monde tout aussi « anormal » que l'est celui de la guerre), je voyais aussi les livres aux devantures des librairies, et je me souviens que ma pensée s'arrêta un instant sur l'œuvre du sieur Musset : *La Nuit de Mai*, que je voyais à un étalage. Et je comparai ce morceau idiot, sans poésie et sans pensée, tenu cependant pour admirable et indiscuté, je le comparai — pris pour symbole de toutes les œuvres également idiotes et également indiscutées de la littérature universelle — à d'autres *nuits de mai*, à celles que les combattants venaient de vivre. « C'est vous qui êtes idiot! s'écrie-t-on. Peut-on comparer des choses qui n'ont entre elles aucun rapport? » Mais oui, on peut comparer la valeur humaine de l'homme qui fait la guerre à celle de l'homme qui rêve et compose de médiocres versifications. Et dire de l'un : « Voici un homme », et de l'autre : « Voici un singe absurde et ridicule. »

C'est grand'pitié que les Français n'aient pas voulu vivre sérieusement la guerre qui leur fut offerte en 39. Qu'ils n'aient pas mieux réalisé que, auprès du jeu de la guerre, tous les sports et les tâches et les divertissements étaient du pipi de chat. Que c'était là d'autre

part qu'ils pouvaient trouver l'exercice le plus vaste d'eux-mêmes, la guerre demandant aux chefs un emploi combiné et un rapprochement immédiat des deux vertus cardinales, l'intelligence et la force (comme elle demande un emploi combiné du conseil et de la fortune), et aux subordonnés un usage de l'être étendu dans tous les sens, le meilleur et le pire. A la jeunesse française n'avons-nous, aujourd'hui, à offrir que la paix? L'avenir le dira. A toutes fins utiles, apprenons-lui (c'est une façon de parler, car, bien entendu, personne ne lui apprendra jamais de telles choses) qu'une des grosses bêtises de la mi-temps 1918-1939 fut de déplorer l'énergie et le talent consacrés à détruire, qui pourraient être employés à construire. Bêtise, car la guerre est aussi construction. Construction non seulement par ce qu'elle fonde, comme l'opération chirurgicale, qui déchire, construit l'ordre corporel de demain. Mais construction en soi : quelque chose prend la place de tout objet mis en ruines. Dans l'acte de détruire il y a une vertu*. Et quand il n'y en aurait pas? Les gosses font un château de sable : trois heures d'efforts et d'industrie. Puis c'est l'heure de rentrer, et ils le piétinent avec volupté. Le jeu, c'est cela, essentiellement. De même, l'homme a créé toutes sortes d'œuvres; si ça lui plaît de les détruire? L'homme a créé l'homme; si ça lui plaît de le détruire? Qu'aurait été la féerie de nos nuits de mai, si elle n'avait pas été une féerie de la destruction et de la mort? Il n'y a rien de plus insipide, à mon goût, qu'un feu d'artifice. Et, par exemple, combien décevante, auprès de l'aviation qui tue, l'aviation commerciale, où des hommes risquent leur vie pour faire gagner quelques heures aux messages de la filouterie financière ou de

* Je donne la citation suivante, seulement parce qu'elle est peu connue, et parce que le nom de son auteur surprend : « La guerre est la source de tous les arts : par là je veux dire qu'elle est la source de toutes les grandes vertus et facultés des hommes; que toutes les grandes nations ont appris dans la guerre l'exactitude des termes de la pensée; qu'elles ont profité pendant la guerre et déperî pendant la paix; qu'elles ont été instruites par la guerre et trompées par la paix; dressées par la guerre et trahies par la paix; en un mot, qu'elles sont nées dans et par la guerre et mortes dans et par la paix. » Ruskin. *La Couronne de l'olivier sauvage*.

l'imbécillité sentimentale. L'homme glisse plus facilement à la bêtise dans la paix que dans la guerre.

Apprenons à notre jeunesse, à toutes fins utiles, que la personne de l'adversaire, et les idées qu'il est censé représenter, n'ont donc pas tant d'importance. Les idées qui sont vaincues aujourd'hui n'étaient pas plus fausses que celles qui sont victorieuses, ni moins dignes d'amour. L'adversaire d'aujourd'hui peut être l'allié de demain, et inversement; un hasard nous apporte l'ami, un hasard l'ennemi : on change de cela comme de danseuses. Plus haut que l'amour se trouve le combat, mais le combat sans haine. Je me suis demandé quelquefois si le goût qu'on a de faire la guerre ne vous serait pas affilé par un adversaire qu'on mépriserait. Je ne le crois plus. Qu'on le méprise ou qu'on le respecte, qu'on le haïsse ou qu'on ait un faible pour lui, le goût est le même.

Que voulons-nous en fin de compte? Un intelligent, et qui ait du sang. Son sang le pousse au combat; son intelligence postule l'incroyance. Le combat sans la foi, c'est la formule à laquelle nous aboutissons forcément, si nous voulons maintenir la seule idée de l'homme qui soit acceptable : celle où il est à la fois le héros et le sage.

LE TRAVAIL BIEN FAIT

LES empires s'écroulent. Le bouleversement du monde est à son comble. Il atteint cet homme dans ses biens, dans son avenir, dans sa raison d'être; il menace sa vie; il menace la vie des êtres qui lui sont chers.

Dans ces conditions, cet homme passe plusieurs minutes à chercher quel mot serait plus précis et plus expressif que celui qui lui est venu d'abord sous la plume, — car l'homme dont nous parlons est un écrivain. Il passe une heure à aller à la bibliothèque publique, pour y consulter un dictionnaire spécial qui lui dira

l'usage exact de tel autre mot. Il écrit à un ami pour lui demander quel est le véritable sens, en latin, de la racine de tel autre vocable.

Pendant ce temps, les empires s'écroulent. Et l'homme ne sait pas s'il existera seulement un monde où son livre pourra voir le jour.

J'ai même connu un homme qui, partant à la mobilisation pour le front, faisait avec minutie ce travail dans le train bondé de soldats. Et qui le fit plus tard au bruit des bombes et des shrapnells. Et dont on ricana, quand il le dit. Et qui crut, croit et croira toujours qu'il avait raison d'agir ainsi.

Et ce que je dis de l'écrivain vaut pour l'homme ou le garçon qui laboure un champ, qui forge un outil, qui retouche un cliché, qui peint une enseigne. Il s'agit du travail bien fait.

Il m'est arrivé de passer deux mois à ne rien faire d'autre que revoir — en y travaillant la journée entière — le texte d'un de mes premiers ouvrages, en vue d'une réédition. Je mettais en français décent les phrases qui étaient en français douteux. Je cherchais à condenser sans affaiblir, bien plus, en renforçant : la volupté de faire sauter à chaque page quelques lignes ! A trouver une expression qui prît sa valeur du sens, et non de la « garniture ».

Ce travail de plusieurs mois ne me rapportait pas un sou. Il ne se vendrait pas un exemplaire de plus de cette réédition, parce que je la donnais corrigée, qu'il ne s'en fût vendu si je l'avais laissée fautive. L'amélioration que j'apportais à l'œuvre — amélioration indiscutable — était profondément indifférente à tout le monde. Ou l'on ne s'en apercevait pas. Ou, mieux encore, si j'attirais dessus l'attention, les gens se récriaient : « Vous avez gâché votre ouvrage ! » — « Mais il était horriblement écrit ! » — « Pas du tout ! Il était très bien écrit. » Ils savaient mieux que moi mon métier.

Car la qualité est souvent méconnue du public. Et cela dans tous les ordres. La lame de rasoir qui, de toute évidence, rase beaucoup mieux et dure beaucoup plus que les autres, n'est pas plus achetée que les autres. Le restaurant qui, de toute évidence, sert mieux, pour

le même prix, que les autres, est souvent à demi désert. C'est étrange, mais c'est ainsi.

Corrigeant de la sorte mes livres, je me disais souvent : « Je m'admire d'être si consciencieux ! Mais, en réalité, cela n'est-il pas, sans plus, une manie ? Ce long travail ingrat, et qui ne fait plaisir à personne... »

Eh bien ! si manie il y a, tenons cependant pour cette manie. Un homme qui venge son honneur, pour un motif plus ou moins extravagant ; un homme qui s'impose une gêne grave afin de tenir une promesse qu'il a faite, promesse ancienne et peut-être sans importance, de celles qu'on « fait à un chien* » ; un homme qui se sacrifie pour son enfant, qu'il sait indigne de ce sacrifice ; un homme qui, dans un grand hôtel, revient sur ses pas en vue d'éteindre une ampoule qu'il a laissée allumée : tous, sur des plans de hauteur inégale, succombent, si on veut, à des manies. Et cependant ils ont raison. Ils se satisfont eux-mêmes, et ils satisfont un ordre commun qui dépasse ceux-là qui le constituent. Avec cela ils peuvent se passer de ce que leur bien-faire soit immédiatement reconnu. Tout de suite il s'est retrouvé quelque part.

ÉPURATION

SEUL un grossier s'émerveille de l'abondance de sa bibliothèque. Pour moi, quand un confrère me glisse, en passant, que sa bibliothèque comporte dix mille volumes, il me plonge dans la consternation. « Comme ils lui ont peu profité ! »

Qu'une bibliothèque doive être peu étendue, c'est un principe dont je suis pénétré. Si un homme dans le

* *Un chevalier ne peut pas reprendre sa parole, l'eût-il donnée à un chien.* Code des samourais.

milieu de l'âge considère les volumes qu'il a sélectionnés en quelque vingt-cinq ans, il s'aperçoit le plus souvent qu'un bon tiers de ces volumes pourrait être supprimé. Je songe à ces livres qu'on garde depuis vingt-cinq ans, pensant qu'un jour on en aura besoin. Mais, en vingt-cinq ans, on ne les a pas ouverts une fois; est-il donc plausible que dans les vingt-cinq années à venir on les ouvre davantage? Et que serait-ce même qu'un livre dont on aurait eu besoin une seule fois en un demi-siècle? Il ne paierait pas la place qu'il prend ni la poussière qu'il polarise. Je songe à tant de faux chefs-d'œuvre, que nous respectons par convenance, et dont il suffit d'un rapide coup d'œil pour nous convaincre qu'ils sont des livres morts, morts pour nous et pour quiconque. Je songe à d'autres œuvres, importantes celles-là, mais délayées : les *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, par exemple, pourraient être réduits à une cinquantaine de pages... Un apologue du Béharistan raconte qu'on chargeait la bibliothèque des sages de l'Inde sur cent chameaux; le roi pria qu'on amoindrît la charge, et on amena dix chameaux; le roi réitérant sa demande, on s'arrêta à quatre sentences, et, je suppose, une portion de chameau. Et voici d'Alembert, dans *L'Encyclopédie* : « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle, qu'il était parvenu à se faire par un moyen assez singulier une bibliothèque très choisie, assez nombreuse, et qui pourtant n'occupe pas de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes, où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste, et jette l'ouvrage au feu. Cette manière de former une bibliothèque m'accommoderait assez. »

Socrate, se promenant dans le marché d'Athènes, s'exclamait : « Que de choses dont je n'ai pas besoin ! » C'est le cri que presque toujours devrait nous inspirer notre bibliothèque : « Que de livres dont je n'ai eu et n'aurai jamais besoin ! » Alors, un bon mouvement : au panier ! Jurons-nous que chaque jour nous ferons sauter un livre de notre bibliothèque, et cette journée n'aura pas été perdue.

Il n'existe pas de bibliothèque idéale de l'honnête homme. A chacun sa bibliothèque particulière, dont la composition peut apparaître arbitraire, bizarre, incohérente, mais qui, telle, est adaptée à sa personnalité et à

ses besoins; absurde pour les autres, excellente pour lui, comme le désordre de certains bureaux de travail, qui est désordre « en soi » assurément, mais qui pour le travailleur est *son* ordre. L'épuration de notre bibliothèque devra tendre à ce que celle-ci ne soit bonne que pour nous seul.

C'est une satisfaction intellectuelle qu'on éprouve à voir ce grossier bourrage de livres, ce ridicule encombrement, faire place en quelques heures à des rayons à demi vides, et à se dire de cette bibliothèque rajeunie : « *Elle contient autant que l'ancienne.* » L'effort constant d'une vie doit être d'élaguer : dans nos tâches, dans nos devoirs, dans nos relations, dans nos curiosités, dans nos connaissances même, pour nous concentrer, avec une force accrue, en un petit nombre d'objets qui nous sont propres et essentiels. Si cette bibliothèque élaguée nous contente si profondément, c'est qu'elle témoigne de cette grande loi.

Il y a aussi des civilisations dont on croit que tout est important également, et que ce serait une perte horrible si quoi que ce soit en était détruit à jamais. Et toutefois, si nous nous avisons de les considérer d'un esprit libre, nous voyons qu'on y pourrait porter la hache sans qu'elles en souffrent; bien plus, qu'elles y gagneraient.

Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler en ce moment-ci.

LA SYMPATHIE

J'AI retrouvé l'autre jour un mien article, vieux de cinq ans, mais que je n'ai pas cessé d'habiter. En voici quelques paragraphes.

Je ne sais plus ce qui n'allait pas, mais, en sortant du taxi, je commençai à « râler ». Le chauffeur me tint

tête. Après vingt secondes d'éclats, je jugeai que c'était suffisant pour le motif (que, bien entendu, nous avions perdu de vue l'un et l'autre), et sans transition, aussi brusquement que l'ombre devient lumière quand on tourne le commutateur, je me mis à blaguer et à rire.

Le chauffeur fut d'abord déconcerté. Un instant, je le sentis « en l'air », ne sachant trop comment il devait prendre cette volte. Puis, à son tour, de rigoler et de devenir bon enfant.

Les hommes, le plus souvent, ne font que se mettre au diapason qu'on leur donne. Que vous traitiez une affaire, ou parliez en public, ou abordiez quelqu'un dans la rue, on vous répondra sur le ton que vous aurez pris (et en France, peut-être, plus qu'ailleurs). C'est une des raisons, lesquelles sont nombreuses, pour quoi il est relativement si facile de faire faire aux gens ce qu'on veut.

Nous vadrouillons des journées entières dans ce Paris de novembre 1935, dans ce Paris de la lutte sociale, et nous n'y rencontrons guère que complaisance, facilité, — osons même le mot : gentillesse. Puis nous ouvrons tel journal, et tel autre, et nous y trouvons les plus atroces appels à la haine, l'art le plus atroce de verser l'huile sur le feu. Et nous nous disons : où est le vrai peuple de France? Est-ce celui qui s'exprime dans les journaux, celui qu'on imagine en les lisant, — ou celui que ramènent mes coups de filet dans le vivier parisien? Entre les deux, je vois une différence notable.

Je lisais l'autre jour, sous la signature du directeur des *Cahiers du Sud*, Jean Ballard, cette phrase si simple : « Le monde a davantage besoin de sympathie que d'intelligence. » (Il l'appliquait à la question coloniale, à quoi elle s'applique admirablement.) Pourquoi est-elle restée en moi? Est-elle neuve? Il y a deux mille ans qu'on nous parle de l'amour. Mais je me demande si, précisément, ce mot d'amour ne nous a pas fourvoyés. L'amour pour tous nos semblables n'étant à la portée que de quelques cœurs prédisposés, cet idéal impossible s'est vidé de son contenu, est tombé dans la phraséologie. Le jour où l'on ne nous parle plus que de « sympathie », il nous semble que nous découvrons quelque chose. « La sympathie, tiens, oui, de cela au moins je me sens

capable... On pourrait peut-être essayer... » Nous voici rentrés dans l'humain.

Quand mon chauffeur, suivant mon exemple, passa des âcres aigreurs au sourire et aux mots plaisants, qu'avait-il perçu, sinon une pointe imprévue de sympathie chez celui qui l'« enguirlandait » ? On entend dire quelquefois : « Ce qu'il faut aux enfants, c'est qu'ils sentent qu'on les aime », ou bien, des indigènes : « Montrez-leur de la bienveillance : ils y sont sensibles. » Mais cela est-il particulier aux enfants et aux indigènes ? En quoi que ce soit, un peu de sympathie véritable fera tomber bien des choses. Et si je songe que, étymologiquement, sympathie signifie « sentir avec », en d'autres termes « se mettre dans la peau de... », je me dis que l'intelligence n'est pas à opposer à la sympathie, comme paraît le vouloir Jean Ballard, puisque sympathiser veut dire d'abord comprendre.

Tandis que je relisais cet article, un autre souvenir de ces années 1935-1936 montait en moi et prenait sa suite.

Le 24 mai 1936, six cent mille hommes français de la classe des humbles, en grosse majorité Parisiens, défilèrent, par sections, dans le cimetière du Père-Lachaise, pendant neuf heures, devant le mur des Fédérés.

La manifestation n'était différente ni de ce qu'elle prétendait être, ni de ce que j'avais imaginé qu'elle serait. Calme, avec beaucoup de bonhomie et de rigolade, avec force épouses, force « cousines », force lardons, force vieilles mamans. Les « A bas la guerre ! » se mêlaient sans peur à notre vieux refrain : « Vive le son du canon ! » Des marmousets, levant leurs petits poings, chantaient de leurs voix fluettes : « On leur cassera la gueule », tandis que leurs yeux, buissonnant à droite et à gauche, montraient que pour eux cela ne tirait pas plus à conséquence que s'ils avaient chanté : « Je suis chrétien, voilà ma gloire. » Peut-être d'ailleurs, selon le moment, chantaient-ils l'un et l'autre : je me rappelle une petite fille en toilette de première communiant, l'églatine au corsage, qui dansait dans un groupe *La Carmagnole*. Une délégation de province avait entonné *La Marseillaise*. Bientôt huée, elle parut vouloir tenir tête un peu. Le

chœur continua, puis s'amincit, chancela, enfin tomba tout à fait. Des bouffées d'*Internationale* s'élevaient et se dissipaient, comme de la musique qui vous arrive, un instant, par une porte ouverte et refermée.

Grand succès pour quelques soldats en uniforme, leurs cols de veste rabattus afin de cacher les écussons, et levant le poing. La foule scandait : « Les soldats — avec nous ! » Et eux : « Les soldats — avec vous ! » Par moments on faisait la quête à leur profit, geste qui me froissait fort, surtout dans un parti qui se hérissait au mot de *charité*. (Il dit : la justice. Je réponds : pourquoi pas les deux ?) Mais il faut croire que ce geste est instinctif chez la foule française ou parisienne : en 1919, le public jetait des sous aux poilus du « défilé de la Victoire ». En revanche, je n'étais pas choqué par la kermesse macabre qui se déboutonnait derrière la haie des assistants. Des petits renifleurs jouaient à cache-cache entre les chapelles funéraires. Des femmes se faisaient leur beauté, assises sur des pierres tombales gonflées comme des panses de nantis. Tant de jeunesse semblait défier la mort, non la profaner. C'était bien la première fois, sans doute, que ces tombes servaient à quelque chose. La vraie chapelle des morts n'est pas là : c'est beaucoup plus discret ; qu'on ne nous hypnotise pas sur trois os et une dalle. Et les Fédérés eux-mêmes, ceux du mur, je suis sûr qu'ils auraient trouvé très bien d'être un peu oubliés dans tout cela. Non, regarder ailleurs qu'en avant, on ne pouvait pas demander cela à cette foule qui croyait qu'elle allait voir le socialisme sur la terre.

Dans ce spectacle il n'y avait rien pour l'œil. Rien pour la hauteur : celui qui eût cherché de « beaux visages graves » eût été déçu. Rien pour le lyrisme. Il ne s'agissait pas ici de la noblesse des sentiments, mais du naturel des sentiments. La grandeur venait de l'unanimité en vue d'une requête qui était naturelle et juste, qui demandait seulement que quelque chose fût fait qui atténuat en ces hommes le sentiment séculaire de leur dégradation (à quatorze ans, les mains pourries pour la vie après un mois de travail) ; qui leur donnât en une année plus de cinquante jours de vie vivable ; qui les rendît moins à la merci de tous, et d'eux-mêmes. Cette requête était présentée avec une surprenante modéra-

tion (celle des États généraux de 89, si vous voulez). Ni la haine, ni la violence, ni l'énergie n'émanaient de cette foule qui poussait des cris de mort comme les chiens se grattent le ventre, en pensant à autre chose. Ni peut-être même une résolution vigoureuse. Elle criait ce qu'elle voulait, mais le voulait-elle? Les porteurs de caisses de limonade qui, marchant au pas, défilaient derrière certaines délégations, me semblaient de nature à rassurer les nantis.

Mon compagnon (Pierre de Massot) et moi, nous nous retirâmes quand la nuit était close. Le défilé continuait toujours, aux lueurs des journaux allumés en guise de torches. Le rouge des drapeaux devenait plus limpide sous la clarté de la flamme. Le drapeau des vétérans de la Commune, que le temps avait fait tourner au grenat, reprenait sa fraîcheur première : il avait foncé avec les années, comme le sang; et il se lavait au feu, comme les âmes. Les marchands de frites du boulevard de Charonne envoyaient vers le ciel noir des fumées d'autels antiques; mais c'étaient des autels sans victimes : M. de la Rocque, que des milliers de voix envoyaient au poteau, eût paru au milieu de la foule, qu'il y eût été sans doute autant en sécurité que moi-même, lorsque j'assistais à d'autres défilés, place de la République, assis entre les pattes du lion populaire, lequel, étant de bronze, est des moins redoutables. Pas de victimes; pas une rixe; pas une dispute; je n'avais même pas entendu un gros mot. Et je me disais, revenant vers les quartiers où les jeunets arboraient des cocardes tricolores, mais sous le revers de leurs vestons, comme les policiers leurs insignes : « Cela n'est pas mûr. Il y a encore trop de limonade. »

De sorte que l'impression qui m'est restée de cet épisode de la guerre des classes, c'est une impression de fraternité. Je n'aimais pas ce mot de « camarade », à la mode en ce temps-là, quand c'était un homme politique ou un littérateur qui en usait : j'y croyais sentir alors une pointe de pose. Mais il me touchait dans la rue, dit par un obscur, et employé avec le *vous* : « Camarade, ne poussez pas... » Ce *camarade*, allié à ce *vous*, cela était même profond. Le *vous* reconnaissait une inégalité fatale des conditions, inhérente à la société comme à la nature; le *camarade*, joint à lui, laissait entendre qu'avec un peu d'intelligence, de bonne volonté et de générosité (grand

Dieu! que cet « un peu » comprend de choses!) la camaraderie pouvait subsister par-dessus cette inégalité.

Je ne connais pas la question sociale; d'ailleurs, qu'est-ce que je connais? Je meurs, et je viens de naître: tout m'aura échappé. Je ne sais ce qu'est devenu ce problème de 1936, dans l'Europe de 1941. Mais il y renaîtra quelque jour, un jour sans limonades, et ce jour-là il n'y aura plus que lui.

1^{er} mai 1941,
en la « Fête du Travail ».

LES RÉVOLUTIONS LES ESPRITS ET LES MŒURS

LES révolutions pénètrent les esprits et ne pénètrent pas les mœurs. On fait penser aux esprits à peu près tout ce qu'on veut, indifféremment, successivement, et même simultanément. Penser étant *les croyances*, chez le commun. Mais la nature profonde d'un être a une autre consistance et une autre constance. Le diable ne se désole pas quand la révolution est faite par les prêtres: il sait que désormais on ira à la messe, mais que les petits trafics dont il raffole continueront comme devant. Hypocrisie? Pas à coup sûr. Un jeune gars, avec une entière sincérité, fait le matin de la propagande pour l'« ordre moral », et le soir enfourne un enfant à une fraîche demoiselle, et son œuvre du soir ne discrédite nullement, selon moi, son œuvre du matin. Il ne faut pas plus s'étonner de ces cloisons étanches dans l'homme, que la prairie ne s'étonne de recevoir côte à côte — oui, à la lettre, juxtaposés — la pluie et le soleil. L'homme est un orchestre qui accorde ses instruments avant l'exécution: chaque instrument joue pour soi seul, et se moque bien des autres.

De même, quand une révolution est faite dans le sens de l'affranchissement, les saints ne se désolent pas (ou

plutôt si, ils se désolent, mais parce qu'ils sont moins clairvoyants que le diable). Les esprits des hommes vont adhérer en principe aux thèses les plus « audacieuses », mais il est rare que leurs natures soient d'accord jusqu'au bout avec ce que leur tête et leur langue proclament. Comme on disait dans les sapes de l'autre guerre : « Est-ce que ça suit ? » Eh bien non, ça ne suit pas. Durant les années de licence intellectuelle de l'après-guerre, combien d'hommes et de femmes se croyaient de bonne foi affranchis, mais qu'un monsieur bien moulé vécût d'une dame, ou aimât une mineure de moins de seize ans accomplis, quel haut-le-corps ! « J'admets tout, mais pas ça ! »

Est-ce à dire que l'œuvre de toute révolution soit superficielle ? Non, certes. Mais les pensées et les croyances sont par elle changées, comme l'eau d'une rivière change en s'écoulant, tandis que le fond naturel — le lit de la rivière, — sans demeurer immuable tout à fait, car le courant en entraîne et renouvelle quelque matière, cependant ne bouge que peu.

Étymologiquement, faire la révolution signifie retourner en arrière ; je n'y peux rien : *revolvere*. Certains ne l'entendent que trop ainsi (et vive le latin !). Mais le grand nombre, et moi-même : retourner sens dessus dessous. Il faudrait montrer que, dans l'ordre des pensées et des croyances, la révolution fait passer à la surface ce qui était en dessous ; mais que rien n'est détruit : les extrêmes ont seulement échangé leurs places. Et comme, plus profond, dans l'ordre de la nature et des mœurs, la transformation est infime, on peut dire que, ici et là, en bas et en haut, tout se retrouve, il suffit de le bien chercher. Cette constatation est propre à apaiser beaucoup de personnes. Quand on voit toutes les délices qu'on peut tirer de la nature humaine, on serait au désespoir que l'homme cessât d'être ce qu'il est.

Je croyais en avoir fini de ces réflexions quand, l'autre jour, la vue d'un cheval me frappa. C'était un maître cheval, attelé à une voiture des Halles, et il était arrêté devant un passage clouté, sur lequel passaient des sol-

ats allemands. Il avait l'air fier, tout à fait solide et sûr de son fait. Il y a un an, il voyait, sur ce même passage clouté, passer les soldats anglais. Peut-être y avait-il vu passer les cortèges du Front Populaire. Et tout cela pour lui était égal; il s'y sentait toujours magnifiquement à l'aise. Et je songeais à ces petites bêtes des champs que nous voyions, à la guerre, faire la navette, d'un cœur léger, entre les lignes ennemies et les nôtres. Et j'allais m'écrier : « O brutes heureuses! », quand soudain je pris conscience que l'attitude de l'Esprit — non plus des esprits mais de l'Esprit, de la Raison Suprême — n'était pas autre que celle de ce cheval. Pour l'Esprit lui aussi, il n'y avait pas plus de différence entre ces formes « opposées » de la vie qu'il n'y en avait entre telle petite houle et telle autre petite houle de la Seine voisine; et, comme celles du fleuve, elles s'écoulaient même-ment, et dans le même sens. L'Esprit comprenait, et le cheval ne comprenait pas; mais l'un et l'autre se tenaient au même point de la connaissance, comme le coureur qui a fait dix tours de piste, et celui qui est resté à la ligne de départ, en fin de compte se retrouvent sur cette ligne. Ce fut là le bout de mes pensées sur l'Esprit et la révolution. Nous irons peut-être plus loin une autre fois.

VINGT LIGNES SUR L'HÉROÏSME

(DANS LA FRANCE DE 1941)*

É CARTONS toute réflexion sur l'héroïsme guerrier, puisqu'il est vraisemblable que la France, d'ici longtemps, n'en fournira pas l'occasion.

L'héroïsme civil. Ses formes multiples. Pourtant je suis attiré invinciblement par une seule d'entre elles.

* Réponse à une lettre du Ministère de la Jeunesse, demandant à l'auteur « une vingtaine de lignes sur l'héroïsme ».

Celle de l'individu qui, par fidélité à ses idées, ses croyances ou son style de vie, accepte, dans la France de 1941, de rester un isolé; celle du groupe qui, pour la même raison, accepte d'être une minorité.

Que les élites soient toujours une minorité, que l'homme supérieur soit toujours un isolé, n'implique pas que la réciproque soit vraie. Ces minorités qui m'obsèdent aujourd'hui sont peut-être sans valeur. Ou peut-être ont-elles tort, selon le vrai. Ou peut-être sont-elles nuisibles à l'intérêt général. Il est peut-être nécessaire de les réduire à une entière impuissance. Mais qu'on leur donne les honneurs de la guerre. Non en tant que ceci et cela. Seulement parce qu'elles ont résisté à l'obsène attraction du nombre.

Je me résume en une phrase : rester seul, délibérément, dans une société où chaque jour davantage votre intérêt évident est de vous agréger, c'est cette forme d'héroïsme que je vous convie ici à saluer.

LE SERVICE N'A PAS D'ODEUR

CEUX qui *vivent* la grande entreprise que ses promoteurs ont appelée la Révolution Nationale, et ceux qui ne la vivent pas. Et, à l'intérieur de chacun de ces groupes, une famille d'hommes toute particulière. Deux familles, en apparence opposées, et qui sont la même.

Groupe de ceux qui restent en marge de la « Révolution Nationale ». (Ne nous y trompons pas, c'est la grande majorité.) Certains par une opposition nette et réfléchie. D'autres, parce qu'une vie privée abondante les absorbe à tel point que tout mouvement politique, quel qu'il soit, passe à côté d'eux sans qu'ils sachent, ou à peine, qu'il existe. « S'il y avait une révolution, ça se saurait », me disait l'un d'eux. Ils sont comme ces hommes chez qui la tension et l'intérêt de la vie journalière font disparaître la pensée d'une vie d'outre-tombe. Ou comme ces artistes qui sont si passionnés par leur

vie privée qu'ils ne veulent pas s'occuper de leur gloire, et laissent cela aux artistes qui ne vivent pas : ils ont choisi, et préfèrent leur vie privée à leur gloire. Qu'ils prennent contact avec les gens et les organismes de la « Révolution Nationale », d'abord ils s'écrient (sans nuance d'hostilité) : « De quoi s'agit-il ? » Mais déjà ils étouffent. Ils disent que cela est artificiel, que cela n'est pas la vie, que la vie est autre chose que cela, qu'elle est au-delà de tout cela. Que le furieux mouvement de la vie se moque bien de ces choses trop organisées, trop systématisées, trop encadrées ; de cette rhétorique moralisante et de ces lieux communs à la sauce du jour. « Seuls ceux qui ne vivent pas peuvent prendre cela au sérieux. »

Le second groupe : ceux qui vivent la « Révolution Nationale ». Certains par élan pur. Mais d'autres — la même famille que ces forts vivants dont nous venons de parler, — parce qu'ils ont intégré en elle leurs goûts, leurs passions, les humeurs les plus profondes de leur tempérament. L'administration de l'État, les cellules où on élabore sa doctrine, ses œuvres et sa propagande, celles où on punit ses adversaires, les mouvements de jeunesse, sont pleins d'hommes que, du dehors, on admire d'être si zélés, et qui ne le sont que parce que c'est là qu'ils satisfont le mieux leurs penchants fondamentaux ; ils ont fait coïncider leur devoir et leur plaisir, ce qui est sûrement la meilleure façon de donner au devoir une bonne trempe : que nos devoirs soient en même temps nos plaisirs, que nos plaisirs soient en même temps nos risques. Ils disent : « Vous prétendez que ce n'est pas la vie ! Mais toute ma vie est là. » Leur seul agacement est qu'il puisse se trouver dans la foule un intelligent qui ricane un peu de leur ferveur. Ils voudraient le flairer, pour lui murmurer à l'oreille : « Il y a aussi ce que vous ne savez pas. »

Ces éléments paraissent quelquefois suspects, et ils sont parmi les plus sûrs. Les chefs de peuples qui donnent à leurs peuples le mot d'ordre « servir », quand ils vont dans ses temples adorer l'Éternel, lui demandent sans doute de multiplier cette espèce d'hommes. Car, sans elle, ils perdraient leur peine. Une société n'agit pas par devoir, autrement qu'en à-coups. Un gouvernement nouveau a toujours tort de calomnier le bonheur, car c'est dans la mesure où il permet ou promet le bonheur

qu'il est accueilli et suivi : nous nous adaptons pour rester heureux, c'est pour rester heureux que nous voulons coller à la nécessité. Les gouvernements font donc bien d'accepter, à leur service, ces hommes avec leurs singularités et leurs difficultés, leur verdure et leurs vices, leurs profonds manèges et leur génie de ne pas se perdre de vue, et de les fondre dans l'alliage dont ils fabriqueront les cadres d'airain de la nation : la valeur des cadres d'une nation est faite autant par les impurs que par les purs, comme la gloire de sa littérature est faite autant par les œuvres « immorales » que par les ouvrages de tout repos. En outre, ce qui inspire confiance, c'est la capacité et non la vertu. Peu nous importe qu'un ministre aille à la messe, et soit père de six enfants, s'il est un imbécile. Lyautey, par exemple, avait bien vu cela. Il fit de la vertu avec des gens corrompus, mais qui s'étaient piqués au jeu. Et le Maroc tint.

Aimez-vous le devoir ? On en a mis partout. Va pour les devoirs. Mais pas de pensums. Ne pas faire de pensums, c'est un des grands secrets, dans le service, dans l'art, dans l'amour, — dans la vie.

CELUI QUI A MANQUÉ LE COCHE

DIMANCHE matin. C'est aujourd'hui, dans cette sous-préfecture de la zone non occupée, la première réunion d'un groupement de jeunesse nouveau-né. Sur la terrasse, dominant la ville, du casino où va avoir lieu cette réunion, une centaine de jeunes gens et de jeunes filles sont rassemblés et devisent. Chemises bleu ciel et brassards, fanions et clairs : tout cela fort pimpant. Le patriotisme français, pris en mains par les prêtres, va être enfin quelque chose d'organisé.

Sur un des côtés de cette terrasse grimpe un escalier, qui dépasse le casino et aboutit, plus haut, à la gendarmerie et au Palais de Justice. Le long de cet escalier, précédant deux gendarmes, monte un garçon de dix-sept ans environ. Il tient la tête baissée, comme croient devoir le faire ceux qui se trouvent dans sa situation.

Ses vêtements sont poussiéreux et fripés : il vient sans doute de passer plus d'une nuit dehors. Son teint est gris : voilà bien des jours qu'il ne s'est pas débarbouillé. Mais le visage, là-dessous, est sain et agréable : il y a encore de beaux visages dans cette région de notre Midi.

Le garçon — toujours tête baissée — passe à hauteur de la terrasse, où sont les autres garçons, ses frères (j'ai horreur de ce mot *frères*, mais enfin, c'est quand même ça). Et je regarde le regard dont ils le regardent. J'aurais beaucoup à dire sur ce regard.

Moi, je sais qu'il n'est pas différent d'eux. Mais je voudrais savoir s'il y en a un d'eux qui le sait. Qu'a-t-il fait? Volé un lapin? Couché à la belle étoile? Pas de pièces d'identité? Graves délits dans une France où la paye de Juin n'est pas si vieille. De toutes façons, il a manqué le coche. S'il s'était trouvé quelqu'un pour lui souffler le mot qu'il fallait dire au bon moment, un de ces mots de passe qui ouvrent les portes des heureux, — par exemple, si on lui avait dit à quel moment il devait lever et agiter sa casquette, en criant : « Vive le Christ-Roi! » — il serait, lui aussi, parmi ces frais et brillants zélateurs, aux cheveux lustrés de « sent-bon », qui le regardent de ce regard qui fait de lui un maudit. Lui aussi il aurait un brassard. Il serait, lui aussi, du *bon côté*.

Une heure plus tard, tandis que du casino montait le chant de *La Marseillaise*, j'ai cherché si je ne voyais pas, à une des fenêtres de la gendarmerie, la tête du petit qui avait manqué le coche. Je faisais le vœu qu'entre lui et cette *Marseillaise* on ne mît pas quelque chose d'irréparable, — de ces choses irréparables qu'il serait souvent si facile d'éviter.

L'AVENIR DE LA QUALITÉ HUMAINE CHEZ LE FRANÇAIS MOYEN

« **É**CRIVEZ-NOUS un article claquant! » demandent aux auteurs les rédacteurs en chef 1941, affamés d'être bien notés, et qui débitent la vertu et l'enthousiasme comme ils débitaient hier la sauce parisienne et la por-

nographie : tournons le bouton « claquant » au lieu de tourner le bouton « mousseux* ». À quoi l'écrivain répond : « Les grandes phrases qui claquent au vent sur les oriflammes retombent avec elles quand le vent tombe. Ou bien, si le vent tourne, on ne les lit plus qu'à l'envers, par transparence, et elles perdent tout sens intelligible. Il arrive aussi que les oriflammes changent de mains. Dieu me pardonne, tout cela me fait peur. J'essaierai de vous écrire un article intelligent. » A ce mot « intelligent », le rédacteur en chef se rembrunit : « N'oubliez pas que nous avons un gros public féminin** ! »

On ne m'a pas demandé d'écrire ici un article « claquant ». Et cet article n'est pas non plus un article intelligent. Il se borne à exprimer une opinion sur des faits qui me paraissent d'évidence, mais qui sans doute ne le sont pas : si mon opinion était mieux partagée, cet article n'aurait pas de raison d'être. « Il y a des solitudes qui désormais ne seront plus possibles », m'écrivait un ami, à la fin de juin 1940. Noble candeur !

L'objet de ces pages est de dire que tout ce qu'on tente en ce moment pour réformer l'âme française, notamment celle de la jeunesse, est vain, si le cinéma et une certaine presse de chez nous continuent d'être ce qu'ils sont. C'est panser une plaie, d'une main, tandis qu'on l'exaspère de l'autre.

Devrais-je ajouter : la radio ? Je ne suis pas informé de l'état actuel de notre radio. J'ai connu celle qui fleurissait sous le précédent gouvernement : elle était d'une médiocrité et d'une bassesse que j'ai vu choquer même des gens peu délicats. J'applaudirais si elle s'était transformée, de vieille horrible, en une ravissante jeune fille. Et je demanderais qu'on m'expliquât par quel coup de baguette, alors que ses deux sœurs sont restées dans leur misère d'autrefois.

Mais voici que d'entrée on m'interrompt : « Un article sur la presse, sur le cinéma... Nous attendions de vous

* Il est indispensable, pour l'intelligence de ce texte, de garder présent à l'esprit qu'il fut écrit en zone non occupée, et avec une expérience qui ne portait que sur la zone non occupée.

** Authentique.

que vous preniez plus de hauteur. » Je réponds que notre jeunesse ne s'intéresse qu'à deux choses : son travail (alimentaire ou scolaire) et le cinéma. Que, pour les huit dixièmes de nos adultes des villes, l'unique lecture est le journal du soir, avec, en outre, pour les femmes, le journal féminin. Que la nourriture intellectuelle de la partie la plus considérable de la nation consiste en cela, et en cela sans rien d'autre, et qu'ainsi, traiter du cinéma et de certaine presse, ce n'est pas moins que traiter de tout l'avenir de la qualité humaine chez le Français moyen.

Or, la plupart des films français donnés en 1941 sont malfaisants. Malfaisants en quoi? En ce que les fabricants de films en situent l'intrigue dans les milieux où ils vivent eux-mêmes, c'est-à-dire dans une société qui est la lie de la population française. Une espèce de bourgeoisie de Côte d'Azur, avec, inévitablement, le mari cocu, le fils à permanente, la fille qui montre ses cuisses, le ménage qui a besoin de trouver 80.000 francs dans les vingt-quatre heures, et va les demander à la roulette, le cabaret où on se jette des serpentins. Cette société ignoble est la société idéale aux yeux des fabricants de films, et l'enfant français, quand il vient d'y baigner par l'image, se dit : « Voilà la société des heureux. Voilà le genre de vie que je dois tenter de mener un jour. »

Il y a quelques années, des observations désobligeantes pour certain cinéma français ayant été faites dans la presse étrangère, nos chroniqueurs de cinéma s'avisèrent tout soudain, avec un ensemble touchant, que les films sur le « milieu » desservaient la France. Le milieu, du moins tel que je l'imagine, ne me cause que répulsion, et les films français sur le milieu (dont un au moins était beau) n'étaient certes pas à encourager. Mais je ne les crois pas plus dangereux que ces films Côte d'Azur. La majorité des garçons qui assistent à des films de souteneurs et d'assassins n'en deviendront pas pour cela souteneurs et assassins : entre leur imagination et leurs actes possibles subsistera malgré tout un large fossé. Mais la majorité des garçons qui voient au cinéma les mœurs des sortes de gens qui montrent leurs cuisses à Saint-Tropez, les situent comme un idéal auquel il est louable de parvenir. Ainsi le tollé contre les films du milieu fut en définitive ce qu'est presque toujours un

tollé : on prend au hasard une tête de Turc, et par là on innocente tout le reste.

Il n'y a pas, d'ailleurs, que le film Côte d'Azur. Il y a — quelques mois après ce qui advint à notre armée en mai-juin 1940 — la bouffonnerie militaire, les vieilles farces de caserne de 1890. Il y a l'érotisme petit-bourgeois, l'obsession du graveleux*. Et je ne m'étends pas (crainte d'être trop long) sur cette *civilisation à l'envers* dont la plupart de ces films — et surtout ceux d'outre-Atlantique — nous imprègnent. Un auteur m'a montré la lettre que lui adressait le rédacteur en chef d'un grand journal ex-parisien. On y lisait : « Je ne sais si j'ai suffisamment attiré votre attention sur le fait que nos chroniques sont destinées surtout aux femmes, et qu'il convient donc de n'y traiter que des sujets pouvant les intéresser. » Mot significatif, mot important, car ce grand journal s'adresse en principe et en apparence (et dans ces chroniques mêmes) à tous; et voici que nous apprenons qu'en fait c'est aux femmes qu'il cherche à s'adapter, et qu'un très puissant instrument de direction de l'opinion française est délibérément rédigé en fonction des éléments inférieurs de la nation. Il en est de même de la plupart des films américains et français : centrés, exprès, sur le point le plus bas. C'est ce que j'appelle la civilisation à l'envers, et c'est ce dont nous sommes gorgés.

Les pères et les mères emmènent leurs enfants à ces films : inconscients ici comme ils sont inconscients là, — et là, — et là, — et là. Vous avez vu ces enfants assoupis, dans les cinémas, sur les dix heures du soir, que leur mère réveille avec impatience aux moments où le film devient plus particulièrement idiot : « Regarde donc ! » (sans doute ajoute-t-elle *in petto* : « Puisque j'ai

* Une des « actualités » officielles tournées l'hiver 1940-1941 représentait des « rats » de l'Opéra dansant pour des blessés dans une salle d'hôpital; une autre, les monitrices de quelque « collègue d'athlètes » faisant des évolutions devant les moniteurs : dans l'une et l'autre prise de vues, les opérateurs avaient eu bien soin de filmer à part, en premier plan, les expressions allumées des blessés et des moniteurs regardant les donzelles; ce qui était déplacé au possible, ici à cause de l'âge des fillettes, là parce que le stade est le dernier endroit où le graveleux ait sa place.

payé ta place. ») Bien reçu qui s'aviserait de lui tirer le caveçon. On dirait que ces rombiers et ces rombières sont jaloux que leurs enfants n'échappent pas au destin qui a été le leur. « J'ai été cette pauvre chose-là. Tu la seras toi aussi. »

Qu'on ne croie pas que seul le film de bagarre ait un violent pouvoir sur l'enfant et l'adolescent. Un jour, dans une salle, soudain je sens qu'on me saisit la main. C'était mon voisin, petit garçon d'une dizaine d'années, tout inconnu de moi. Pendant *cinq minutes* peut-être, il me tint la main avec énergie, souvent crispant dessus la sienne. Et les yeux lui sortant de la tête, vers l'écran. S'il avait réalisé qu'il tenait la main d'un inconnu, quelle confusion ! A la lettre, il était ravi dans un autre monde. Or, ce qui le dédoublait ainsi, ce n'était pas un film de gangsters, mais le plus niais des films bourgeois Côte d'Azur.

Je viens de faire une curieuse expérience. Dans cette grande ville du Midi, on donnait chaque jour en matinée un film français, misérable entre tous par la grossièreté de l'invention, la pauvreté du dialogue, la vulgarité de l'interprétation. Le jeudi, jour des écoliers, l'enthousiasme était moyen. Le dimanche, jour des familles, déjà plus vif. Mais les jours de semaine, entre cinq et sept, la satisfaction était à son comble. C'est que le public, ces jours-là, était composé surtout d'étudiants et d'étudiantes, leurs livres et cahiers sur les genoux, qui venaient passer là une heure en sortant de la Faculté. Leurs réflexions, leurs rires aux plaisanteries ineptes du film, l'intérêt pathétique qu'ils prenaient à une fiction d'une invraisemblance et d'une puérilité grotesques. Debout le long du mur, je dominais tout cela. Leurs yeux brillaient dans l'ombre, et leur expression de jubilation, produite par ces imbécillités, me causait la même horreur que me causait, au Maroc, la jubilation des Aïssaouas croquant des scorpions ou du verre pilé ; car enfin, c'était cela : c'était cette même perversion pathologique du goût. Je cherchais un seul visage, un seul, non pas qui témoignât de la nausée, oh ! je n'en demandais pas tant, mais qui restât impassible : à peine l'avais-je trouvé que, lui aussi, il s'éclairait, rayonnait stupidement. Et je me disais, reprenant la phrase que j'avais appliquée dans un de mes livres à ce que j'appelle *l'Hamour* :

« Celui qui a vu une fois le visage de cette jeunesse ne peut plus espérer que dans l'oubli de ce qu'il a vu. »

Je songeais à cette populace romaine dont parle Horace qui, au milieu de quelque récitation poétique, réclame à grands cris un montreur d'ours. Je songeais aussi au mot de Maurice Donnay, sur le public français d'il y a une cinquantaine d'années : « En ce temps-là, même le public avait de l'esprit. » Et j'évoquais ces médailliers où l'on voit, par la simple succession des médailles depuis le ^{ve} siècle athénien jusqu'au haut moyen âge, une civilisation se décomposer, aller de la finesse exquise à la barbarie, rongée comme par une gangrène par l'envahissement de la grossièreté. Dans cette salle qui par instants — quand tout le monde rit — prend à mes yeux un aspect comme infernal, c'est cette société déjà sensiblement dégradée. C'est la société à propos de laquelle M. Jacques Chevalier, secrétaire d'État à l'Instruction publique — premier ministre français depuis longtemps, sans doute, à tenir un langage si franc — a parlé de « notre fléchissement intellectuel, qui explique tant de choses ». Ce qui est douloureux, c'est que cette salle est une salle bourgeoise, une salle « chère »; et ces jours-ci, à cette heure-ci, presque une salle de « l'élite cultivée ». Une salle de ceux et de celles qui demain commanderont. Et qui sont, en réalité, une plèbe*.

* Mettons que j'exagère, bien que je n'exagère pas. Mais il est indispensable, si on veut rester dans le réel, de donner un contre-poids à cette politique d'auto-félicitations officielles dont la France de la défaite a pris le pli. Répéter : « L'armée a fait tout son devoir », « Les femmes françaises ont été admirables », « Les jeunes sont magnifiques », ce n'est pas stimuler la nation, ce n'est même pas faire plaisir aux « catégories susvisées », c'est simplement leur enfoncer encore un peu plus dans la tête que *toute la vie française se passe en mots*, qui ne sont pas à prendre au sérieux. Certes, les jeunes gens, comme les femmes, et comme les artistes, ont besoin d'être encouragés; il est d'une grande importance pour la plupart d'entre eux, et pour les meilleurs, de recevoir de temps en temps un compliment : « Dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. » Mais il faut que ce compliment soit *individuel* et qu'il soit donné à *bon escient*; donc, par un homme qui est en contact avec eux. Cela n'a rien à voir avec les creuses congratulations politiciennes.

Les fabricants de films et les directeurs de journaux se justifient avec un : « Qu'est-ce que vous voulez, le public demande ça ! »

C'est une phrase qui, sous un bon gouvernement, suffirait à vous faire passer en jugement.

Imaginez, maintenant, un père*... Avant de songer à construire quoi que ce soit dans l'âme de ses enfants, il doit songer d'abord à les défendre contre tout. Votre attention, votre force, votre énergie, qui pourraient être employées à construire dans ces êtres, occupées — tâche quotidienne, tâche jamais finie — à seulement les protéger. Ce n'est pas la peur qu'ils ne soient tués par l'ennemi qui parfois élance en nous ce regret de les avoir mis au monde, c'est la peur qu'ils ne soient empoisonnés, et empoisonnés par leurs frères, par ceux de leur nation. Notre pays devenu une menace pour ce que nous aimons, lui qui devrait nous être le havre idéal de la sécurité ! Et souffrir à la fois pour eux et pour lui ! Et le jour qui approche, quand on n'a fait que préserver sans construire, où on se demandera : « Préserver quoi ? » Et l'autre jour, plus tard : « Préserver pour quoi ? »

Je connais un père à qui il est arrivé de déchirer l'imbécile journal hebdomadaire que venait d'acheter sa femme, et sur lequel ses enfants se jetaient comme le goret sur l'auge. « Mais pourquoi ? Tout le monde lit ce journal... Les gens les mieux... » Et n'est-ce pas par de petites scènes semblables que vous courez le risque que vos enfants en arrivent à vous détester ?

Et que dire du père qui supporterait que sa fille lût la publication féminine qui, avec la sûreté de l'insecte, pique dans chacun des points faibles de la femme et l'exacerbe au lieu de chercher à le guérir (habileté en apparence diabolique, en réalité facile et rudimentaire, — à la portée de tous, et la preuve en est faite) ? Mais que dire, par contre, des drames que soulèverait le père qui (bien vainement, sans doute) interdirait cette lecture ?

* Ou un nouveau marié avec sa très jeune femme.

Tous ces drames parce que l'autorité laisse subsister ces feuilles, ou du moins n'exige pas la transformation de leur esprit.

— « Oh ! comme vous dramatisez ! »

Tous les hommes de réforme dramatisent. Je veux dire : ils prennent les choses au sérieux. Par amour pour ce qu'ils veulent réformer. (Ce qu'ils veulent réformer ne veut pas être réformé, ou ne veut l'être qu'à demi, ou ne veut l'être que par d'autres qu'eux, et les persécute.) Il ne me viendrait pas à l'esprit que je suis « patriote », si je ne sentais depuis trop longtemps, dans la partie haute de moi, cette maladie ou cette passion triste, et qui ne se connaît que par la douleur.

Ce n'est pas la peine de croire si fort à l'individu — surtout au sien, — pour qu'il ne vous suffise pas.

— « Je vois. En somme, vous souhaitez qu'il n'y ait plus que des films et des journaux édifiants. »

Vraiment ? Écoutez donc.

Les hommes veulent faire des choses immorales, mais qu'on leur dise des choses morales : cela compense et les tranquillise. Seulement, il n'en faut pas trop dire. Quand ce qu'on leur a enfourné de morale atteint certaine hauteur en eux, automatiquement cela se décompose et tourne à l'immoral : lorsqu'il sort de lire d'une traite les lettres qu'échangeaient Michelet et Poinsoy jeunes gens, tout homme normal saute dans un taxi et se fait conduire vous devinez où.

Je redoute en outre l'esprit d'édification parce que, appliqué à une nation ou à un individu dont l'organisme est déficient, il l'affaiblit, le paralyse, l'embourgeoise, le rend plus timide encore : le mot fameux de Lyautey, qu'on ne fait pas des colonies avec des rosières, vaut aussi pour les nations. Donnez de la morale aux « durs », si vous avez peur d'eux. Les autres n'en ont déjà que trop sans vous.

Je redoute enfin l'esprit d'édification, parce que la substitution d'une échelle des valeurs fondée sur la morale à une échelle des valeurs fondée sur la capacité

(intelligence, caractère, beauté, talent, etc.) est un des signes infaillibles de la décadence d'une société. La société qui s'en remet aux hommes de la morale pour le classement de ses valeurs humaines, s'en remet à ses éléments inférieurs, puisque ces hommes peuvent usurper la puissance, par la seule hypocrisie, sur ceux qui l'ont obtenue par leur capacité. (En termes plus frappants : vous voyez sur une estrade un général, un savant, un écrivain et un moralisateur : il y a quelque chance que les trois premiers aient obtenu leur autorité par une capacité véritable; le moralisateur a la même autorité qu'eux, et il l'a obtenue sans capacité aucune, seulement en moralisant, qui est œuvre où l'on peut être sincère, mais aussi où il est aisé de feindre.)

Une presse et des films édifiants? Oui vraiment! Quand l'agacement que vous cause le couplet patriotique du speaker ou du journaliste vous donne un haut-le-corps parfois si patent que, auprès de voisins un peu montés, il risque de vous faire injurier. Kipling (bon à relire en ce moment) raconte, dans *Stalky and Co*, l'histoire de ces officiers anglais à qui un député socialiste vient faire un jour, dans leur club, un laïus vibrant sur la patrie; et les vieux gentlemen de l'écouter, atterrés : la patrie, pour eux, c'est quelque chose dont on ne parle pas*.

Bref, ce que je vois attaqué par le film et par certains journaux, c'est la qualité humaine du Français, et, par-delà elle, la qualité humaine de la France. Or, la qualité d'un homme n'a rien à voir avec la morale. Ni la qualité d'une nation.

Si le jeune Français devait se trouver pris un jour entre l'esprit de patronage et l'abjection...

Arrêtons-nous à temps.

— « Oui, arrêtez-vous à temps. Je commençais de sentir que j'allais vous juger un mauvais Français. Et

* J'allais ajouter : il y a toujours à apprendre des Anglais quand il s'agit de la qualité humaine. Mais je songe qu'eux, si délicats sur la patrie, le sont bien peu sur Dieu et la vertu : Dieu et la vertu ne sont certes pas, pour eux, « quelque chose dont on ne parle pas » ! Mais peut-être n'en parlent-ils tant que parce qu'ils ne les « sentent » guère spontanément.

d'ailleurs j'ai compris : gros malin, vous voulez qu'on ne joue et qu'on ne lise que des chefs-d'œuvre! »

Faisons un instant ce rêve, d'une société à qui son gouvernement, par l'organe d'une commission, filtrerait la littérature, la presse, le cinéma, la radio, ne laissant passer, en ce qui concerne les œuvres, que les grandes œuvres. Si la masse boudait, ou elle resterait sur sa faim, ou elle viendrait aux grandes œuvres, de force. Cela, c'est le rêve. Mais il y a des films comme il y a des journaux anodins. Nous réclamons qu'il n'y ait plus qu'eux, et les œuvres de valeur.

Précisément, nous réclamons un organisme qui ait pouvoir discrétionnaire pour arrêter tout ce qu'il juge devoir nuire à la qualité humaine française. Un organisme protecteur de la qualité humaine française, avec un génie d'intransigeance et de coercition. Une sorte d'inquisition au nom de la qualité humaine française*.

Nous ne le réclamons pas — nous — des pouvoirs publics, car nous savons ce que pèse un écrivain indépendant : un écrivain indépendant n'a d'autre importance sociale que d'être celui qu'on peut insulter sans risques, en place de ceux qu'on n'insulte pas, parce qu'avec eux il y a risque. Mais, en ce moment, nombreux sont les groupes puissants : groupements de jeunesse, groupements d'anciens combattants. Que ce soit eux qui élèvent la voix. Qu'ils ne se fassent pas complices devant l'avenir de la salissure à ciel ouvert de la France.

Et si ce sont de « puissants intérêts » qui empêchent le gouvernement d'imposer une modification à la *formule* de certaines publications, et de sabrer dans la production cinématographique, alors, que le gouvernement le reconnaisse avec franchise. Il y gagnera. Il dégagera — en partie — sa responsabilité. Le sacrifice des valeurs hautes à des questions de personnes ou de gros sous, c'était là sans doute, au premier chef, de ces mœurs que nos dirigeants d'aujourd'hui veulent changer, et il est pénible qu'on puisse soupçonner qu'elles demeurent

* Et, bien entendu, que de nombreux films soient interdits aux enfants. Cela se fait en Suisse, en Italie... Comme on dit à ces mêmes enfants : « Tu n'as qu'à copier! »

dans ce domaine-ci, car le monde est porté à juger du tout d'après la partie qui en frappe le plus les regards. Mais il vaut encore mieux, selon moi, que le gouvernement avoue : « Je n'y peux rien », que de laisser croire que l'ordure a continué, simplement parce qu'il n'y trouvait pas à redire.

LETTRE A RADIO-JEUNESSE

Paris, août 1941.

MONSIEUR,

Ceux qui me font l'honneur de penser à moi en ce moment ne m'abordent qu'avec le mot « jeunesse » à la bouche. Il ne s'agit pas de la mienne, bien entendu. Grâce à Dieu, il y a beau temps que je suis sorti de cette mauvaise passe. Il s'agit de la jeunesse française. L'éditeur voudrait un livre où je m'adresserais à la jeunesse, l'organisateur de conférences, une conférence dito. A votre tour, vous me demandez de faire chaque semaine à Radio-Jeunesse, qui est la radio officielle du gouvernement, un laïus pour la jeunesse française « de quatorze à vingt et un ans », demoiselles comprises.

Au reçu de votre lettre, ma première pensée a été : « Ils n'ont donc personne ? » Car l'intérêt que la jeunesse me porterait est un mythe. Il est entendu que les « jeunes » me « suivent » comme il est entendu que les jambes de Mistinguett sont « spirituelles » ou que le sourire de la Joconde est un abîme de mystère. Ce sont des idées reçues qu'on se transmet sans critique. On n'y va pas voir, et tant mieux (ou tant pis) : on ne trouverait rien.

Je vous ai dit rapidement, au téléphone, les raisons de mon refus. Je voudrais les préciser ici, en une lettre que, d'avance, vous m'avez autorisé à rendre publique.

Le gouvernement que vous représentez a proclamé maintes fois qu'il veut donner aux jeunes Français une doctrine. Si partisan déclaré que je sois du gouverne-

ment, avez-vous pu penser qu'il me serait facile de me loger dans une orthodoxie? Attendez-vous de moi que je paraphrase, en style « littéraire », les discours et les écrits des personnages du régime? D'ailleurs, quelle autorité leur donnerais-je? Qu'est-ce qu'un littérateur sans estampille officielle, en France, à côté d'un ministre? Et puis, quand quelqu'un porte un aussi beau titre que celui de « Monsieur le Chef de la Jeunesse », c'est un titre qu'il ne doit laisser écorner par personne.

Mais vous me jurez que je dirais « tout ce que je voudrais ». Diable! Je crois qu'alors je vous gênerais beaucoup. Parti pour égrener à mes cadets les litanies du *Tu dois*, soudain je grimperais sur quelque hauteur, et leur montrerais les royaumes de la terre.

Déjà j'ai reçu, en zone non occupée, où la parole du gouvernement est mieux entendue qu'ici, des lettres de jeunes gens qui me disaient : « Méchant! Dans tel de vos livres (paru il y a vingt ans) vous dites ceci et cela, qui n'est pas conforme au dernier discours du Maréchal. » J'ai répondu qu'il n'est pas un des auteurs moraux de la littérature universelle, celui de l'Imitation inclus, qui pouvait se flatter, quelques siècles à l'avance, de savoir exactement ce que dirait un jour le maréchal Pétain.

Faut-il vous donner un échantillon de mes désaccords avec la doctrine de Vichy, sur un desquels je ne manquerais pas de buter? A quoi bon, puisque aussi bien, jusqu'au jour où nous passerons par l'épreuve de perdre l'actuel gouvernement, je lui garderai mon loyalisme de la première heure. A ceux qui s'en étonnent, je réponds : « Je veux le soutenir », comme tel répond : « Je veux croire », à ceux qui s'étonnent de sa foi religieuse.

Et puis, qu'aurais-je professé, grand Dieu, à votre tribune? Avec les demoiselles j'aurais été court. Quand je leur aurais dit : « Faites le ménage, la cuisine, des enfants, et l'amour », j'aurais été au bout de mon affaire*. Aux garçons, qu'aurais-je vanté? L'adhésion

* Les temps étant ce qu'ils sont, j'y aurais ajouté à tout hasard quelques recettes de travaux pratiques, de l'ordre de celle utilisée par la dame japonaise du XVIII^e siècle qui écrit, parlant d'elle-même et de ses compagnes : « Les soldats nous apportaient dans la tour les têtes qu'ils avaient coupées, pour que nous leur missions des étiquettes. »

aux « valeurs chrétiennes » ? Je crois, jusqu'à l'angoisse, au mal qu'elles ont fait à la France. L'intelligence ? Mais Monsieur le Chef de la Jeunesse, en un récent discours, à Paris, aux « Assises de la Jeunesse », a dit aux jeunes Français : « Ne cherchez pas à comprendre », et, selon la presse, c'est cette phrase de son discours qui a, entre toutes, enthousiasmé l'auditoire : elle a été saluée « d'applaudissements frénétiques ». (Il est vrai que mes confrères en littérature, qui me concèdent quelques qualités, me refusent souvent l'intelligence ; et peut-être ainsi me trouvé-je sur un point, sans l'avoir voulu expressément, correspondre à l'idéal du Ministère de la Jeunesse.) Le caractère ? Il est vrai, j'y brille quelquefois, du moins sur le papier : on met sans peine sur le papier ce qu'on échoue à mettre dans ses actes. La morale ? Devrais-je retourner les jeunes gens vers ma vie privée, pour qu'ils y prissent exemple ? Ah ! Monsieur, vous n'avez pas voulu cela. Et je ne le voudrais pas, moi qui, dès mes premiers balbutiements de plume, ai protesté que je ne saurais être la règle de personne.

Au surplus, une pensée me vient. Ce que je dirais à la jeunesse sous vos auspices, ne le lui ai-je pas dit déjà ? On dit bien des choses, en quinze livres. Mais les jeunes gens vous écrivent pour vous poser des questions pressantes ; vous seul pouvez leur venir en aide, etc... Ils terminent par un post-scriptum : « Je n'ai lu de vous que... » et le titre d'une brochure de cinquante pages. S'ils vous avaient lu, ils se seraient épargné de perdre leur temps à vous écrire. Il est vrai que cette lecture était le perdre d'autre façon.

Donc, Monsieur, que chacun de nous reste où Dieu l'a placé (vous voyez que d'aventure je sais capter le ton du jour). Vous, à la radio, pour faire entendre à la jeunesse française *la voix de son maître*. Moi pour pape-rasser mes humeurs et mes songes, tantôt plaisant, tantôt déplaisant, sans autre souci que celui de dire ce que je pense, ou plutôt de le dire à moitié ; *pone, domine, custodiam ori meo* : je sens qu'un peu des Saintes Écritures ne fera pas mal ici.

Pour me remplacer, vous en trouverez mille. En France, quand on jette une miette de la manne officielle, toute la basse-cour s'affole pour la prendre. Cédez-leur le micro et écoutez sans crainte : ils diront ce que vous voudrez.

Aussi bien, je ne me détourne pas de la jeunesse pour autant. Au terme de ce livre, me voici las des actualités, et de mon amusante prétention d'avoir « servi ». Peut-être m'apercevrez-vous quelquefois en train de jouer avec les marmousets, très loin — oh! très — de toute préoccupation édifiante. Ainsi Héraclite d'Éphèse (selon Montaigne), ayant déposé la couronne, répondait à ceux qui lui reprochaient de passer son temps à jouer avec les gamins dans la rue : « Vaut-il pas mieux faire ceci, que gouverner en devant tenir compte de vous? »

Pourtant, puisque vous m'en donnez l'occasion, je parlerai aux jeunes gens, une seule fois, ici même, pardessus votre tête. Je leur dirai qu'il y a une façon de se servir d'eux, en affectant de les servir, qui est pénible; et il est pénible aussi qu'ils ne la dépistent pas : ils sont la naïveté même, avec leurs pipes de farauds. Mais peut-être la dépistent-ils, sans en être choqués : les jeunes gens français d'aujourd'hui, comme les femmes, veulent surtout qu'on s'occupe d'eux. Ils se sentent si seuls, si seuls, quand ils n'ont pas de « maîtres »! Ils ne désirent rien tant qu'abandonner à un tiers la charge de diriger leurs opinions et d'orienter leurs ferveurs. Ils veulent qu'on les « prenne », et le montrent assez ouvertement pour que ce qu'ils provoquent soit le goût de les rebuter.

Mais l'être de mauvaise qualité a le pli de prendre, prendre n'importe quoi, prendre ce dont il n'a pas envie, si on le lui offre à l'œil : c'est un des signes, qui ne trompent pas, de la mauvaise qualité. Et s'assurer de la jeunesse, quel nectar! On commence par l'encenser. Puis on lui suggère, que dis-je, on lui dicte de s'encenser soi-même. Les petits types le font d'abord avec plus ou moins de conviction; au fond, ils flairent bien leur drame, qui est le drame de leur bêtise et de leur impuissance. Ensuite ils y mordent ferme : spectacle dégoûtant. Le bon public, qui aime le patriotisme, à condition qu'il soit à peu de frais, je veux dire sans frais aucun, qui aime encore mieux le ton du jour, croit qu'il est patriotique, en même temps que « dans le train », d'admirer tout ce qui porte l'étiquette « jeune ». Depuis quelques années, on nous déballe sous cette étiquette, dans tous les ordres, des manifestations dont l'incroyable médiocrité n'eût jamais été tolérée par les générations qui nous précédèrent : cela ne fût pas sorti du patronage

ou du cercle d'étudiants. Ainsi notre jeunesse, moins par sa faute que par celle de ses encenseurs intéressés, contribue en bonne place à l'hébertude de notre esprit critique et à l'abaissement de notre goût.

Le raccrochage de la jeunesse par les écrivains vieux et demi-jeunes — car les demi-jeunes prennent vite le tour de main, qui est simple — est particulièrement vilain à voir : dans la cage aux singes littéraire, j'ai suivi cette gymnastique bien des fois. Je viens de mettre assez haut Barrès, il y a peu, pour pouvoir le coincer ici. D'ailleurs, cette lettre de lui que je condamne, lequel de nos « maîtres », du siècle dernier ou de celui-ci, ne l'eût écrite ? Émile Clermont, dont personne ne connaît le nom aujourd'hui (ne pouvant servir à nulle chapelle ou nulle secte), fut un des trois ou quatre écrivains français tués dans la guerre de 1914. Au front, il reçut de Barrès la lettre que voici :

Mon cher Clermont,

Merci de me donner de vos nouvelles. (Est-ce que vous écririez autre chose, si vous vous en fichiez royalement ?) Je suis de tout cœur avec vous dans l'épreuve glorieuse que vous traversez. (Que cela est plat, banal, non senti !) Quand vous reviendrez, votre talent et votre autorité seront accrus, comme si vous entriez dans un palais féerique.

La France va appartenir aux soldats de cette guerre (c'est ce que nous disons, aujourd'hui, aux prisonniers), et, dans tous les ordres, avec la plus vive affection, nous allons vous céder la place. (Ces histoires de places ! Ce « dans tous les ordres » qui souligne bien que l'ordre le plus matériel ne sera pas exclu : on se fait pardonner de n'être pas dans « l'épreuve glorieuse » en annonçant qu'on lâchera l'os à moelle. Il n'est pas jusqu'à cette « vive affection », trop appuyée, qui ne trahisse la grimace.) Soyez heureux (quand Clermont est aux tranchées !), mon cher ami. (Nous l'avons vu deux fois dans notre vie, mais donnons-lui de l'ami, il sera flatté.) Je vous embrasse. (Pourquoi ces embrassades ? Pourquoi les littérateurs qui prétendent à un grand rôle, national ou social, affectent-ils d'embrasser tout le monde ? Qu'est-ce que ces manières ?)

Ce billet me semble horrible. Tout y pue l'insincérité, la pose au « grand aîné », la main sur le cœur, et en même temps le billet en série, le gribouillage bâclé (à quelques mots près, Barrès a dû écrire le même à vingt auteurs). Mais cela plaît aux jeunes gens. L'admirable Clermont garde cette lettre *dans son livret matricule*. Oui, sur son cœur, comme une lettre de sa mère ou de sa maîtresse ! O pauvres jeunes gens ! non, je ne ferai pas cela avec vous. Je ne vous ferai pas tomber dans ces rets, ces *ficelles*, ce grossier *fil blanc* si visible pour tous, quoique non pour vous. Pensez de moi ce que vous voudrez ; au moins je n'aurai pas cherché à vous piper, quand cela m'était si facile, quand tous, dont vous-mêmes, n'attendaient que cela. A l'occasion, je vous ai dit plutôt vos vérités, — vos cruelles toutes petites vérités.

Voilà donc qui est fait, Monsieur : vous l'avez eu quand même, votre laïus à la jeunesse ! Et dites-moi maintenant si, prononcé devant votre micro, il eût été babil de rossignol à l'oreille du gouvernement. Non pas qu'il attaque la prise en main de la jeunesse par le gouvernement : elle est on ne peut plus légitime. Mais il met en garde la jeunesse contre l'entortillage, contre la fausse affection qu'on professe pour elle*, et cette mise en garde pouvait être mal interprétée, encore que mes intentions, pour la pureté, le disputassent au cristal. J'entrais à peine en action, et déjà je vous gênais. Pourtant, le gouvernement m'aurait payé mon laïus ; et c'est bien le moins, s'il vous paye, qu'il attende qu'on lui plaise. Allons, cher Monsieur, nous avons évité un faux pas. Sachez-moi gré d'aimer refuser, et croyez, je vous prie, etc...

* Dans mon premier livre, *La Relève du Matin*, un jeune homme dit à son cadet : « Brossard vous prend le bras, vous pose la main sur l'épaule. On se dit : « Comme il m'aime ! Tout le monde ne « me prend pas par le bras comme ça ! » Mais observe un peu : Pierre, Paul, Jacques, le premier que tu lui amèneras, tous il les prend par le bras, tous il les aime ! C'est un professionnel de l'attachement, simplement parce qu'il ne s'attache à personne, qu'il n'aime que ses idées, son influence, ce qu'il appelle son apostolat. » J'ajouterais aujourd'hui : ou son « importance ». Patronage rime avec pelotage, et le genre patronage est aujourd'hui à l'honneur.

LES CHENILLES

L'ÉTÉ 1940, entre Somme et Oise, arrosé de corps durs par la guerre, je me piquai de reprendre entre temps mes avantages. Alors, aux instants de relâche, j'allais arroser les chenilles; je veux dire que je leur pissais dessus. On verra, *in fine*, l'insondable portée philosophique que peut contenir une démarche en apparence aussi modeste. Et plaise au Ciel, dans un temps où il est recommandé aux Français d'être réalistes, et plus que jamais *soumis à l'objet*, qu'ils ne philosophent, comme moi, que l'objet en main.

Les chenilles se tortillaient d'abord sous le jet dru et chaud, et fort chargé de chimie, je suppose. Mais cela n'était rien; c'était ensuite que j'aimais les contempler, tandis qu'elles se convulsaient interminablement dans les ennuis de l'agonie; elles si détendues d'ordinaire, à présent toutes nouées, exhibant dans leurs contorsions un ventre blanc qu'on ne leur connaissait pas; elles si plates, dressant leur tête vers le ciel, en un mouvement à la fois pathétique et dérisoire. Je dois dire que la plupart d'entre elles en revenaient, à mon grand dépit. Mais je leur donnais leur chance, et pour rien n'aurais achevé celles qui renaissaient à la vie, admirant plutôt leur bonne constitution. Bien plus, s'il arrivait qu'une mouche obstinée se collât sur une d'elles, déjà la flairant cadavre, avec une égale obstination je chassais et rechassais cette mouche, voulant que le sort de ma chenille ne dépendît plus que d'elle seule. De sorte qu'on ne peut pas dire que j'étais l'ennemi absolu des chenilles, puisque, après avoir tenté de les envoyer à trépas, cette épreuve une fois terminée je tentais, d'une ardeur égale, qu'elles restassent en vie.

Si je me suis étendu sur ce petit jeu, c'est qu'il me semble qu'il n'est pas sans analogie, pour l'esprit, avec celui de la guerre. Faire tout ce qu'il faut pour anéantir l'adversaire. Mais, une fois qu'il a montré que c'était lui qui tenait le bon bout, s'allier du même cœur avec lui.

LE SOLSTICE DE JUIN

Marseille, juillet 1940.

C'EST ma coutume d'apprendre à une heure de l'après-midi, en sortant de chez moi, les nouvelles que toutes les ménagères ont su à huit heures du matin par la radio. Et sans doute, admis qu'on refuse fermement d'écouter la radio, pourrait-on se faire chercher le journal à huit heures du matin. Mais je méprise la précipitation; si on donne dans un mouvement facile, que ce soit du moins quelques heures après les autres. Il arrive, dans les circonstances périlleuses, qu'on y risque sa vie. Et j'ai risqué plusieurs fois la mienne, pour rester fidèle à ce pli-là.

C'est ainsi que, l'autre jour, je sortis de l'hôtel à une heure. J'avais lu, la veille, le journal du soir (en ce moment-ci on lit les journaux en entier, — sauf, bien entendu, la crotte de l'académicien de service, où il dilue le communiqué; il ferait aussi bien une chronique du théâtre, ou des disques, ou de la gastronomie : il ne s'agit que d'empocher des sous). Et, dans ce journal, entre autres nouvelles à sensation, annoncées par de grands titres (« A Nancy, un garçon de café est dévalisé de trois cents francs » — « Un troupeau est foudroyé », etc...), au-dessus des offres d'emploi, dont quelques-unes spécifiaient : « Place stable », il y avait un démenti de l'agence Havas aux bruits que la France allait demander un armistice. L'armistice était donc imminent, et en m'installant à une terrasse de café, cours Belzunce, devant le kiosque de distribution d'un quotidien, j'avais le pressentiment que je liais de propos délibéré ce décor à un instant pathétique de ma vie.

C'est un spectacle vil que celui des crieurs attendant l'arrivée des journaux, autour de ce kiosque, dans une période agitée. Vingt-cinq gosses (sans doute la « fréquentation scolaire » n'est-elle pas obligatoire à Marseille); des petits vieux déguenillés, qui font le coup de

poing avec eux; une maritorne qui tape violemment sur la tête d'un puceron de dix ans, pour lui prendre sa place; le classique pauvre honteux, en faux col empesé, etc... Le journal sortit, bordé de noir. Mais je suis tellement bête que d'abord, bien que prévenu, je ne compris pas : je crus que quelqu'un de la direction était décédé. Puis je vis une femme qui pleurait. Le seul humain français que j'aie vu pleurer en cette occasion. Elle « sauvait l'honneur », elle aussi, à sa manière : durant tous ces jours avant et après l'armistice, chaque fois que je levais les yeux, je voyais un rire de femme; ce rire partout allumé, épouvantable et inoubliable (et, paraît-il, l'indicible spectacle de la veille, un dimanche, au cinéma : cette salle comble, et prête à crever, de rires). Les autres passants avaient des visages convenables, hormis les très jeunes gens des deux sexes, toujours dans leurs rires. Un Arabe vendeur de tapis continuait à proposer sa marchandise, comme si de rien n'était. Sur le mur du café, une pancarte pacifiante pour les consciences : *Boire français, c'est servir*. A l'exception d'un couple, perdu dans des entremêlements de langues, et qu'une bombe tombant à vingt mètres n'eût pas décollé, je fus le seul, à la terrasse du café, à n'acheter pas le journal. Le détail, je l'apprendrais aussi bien avec l'édition du soir. Qu'est-ce que trois heures dans l'éternité.

Une semaine a passé, et aujourd'hui l'armistice a été signé. Le 24 juin. Pour le solstice d'été. La croix gammée, qui est la Roue solaire, triomphe en une des fêtes du Soleil.

Le soir, j'ai été marcher le long de cette côte livide : quand on arrive du large, comme on voit tout de suite que mon pays a été toujours saigné. Rien n'a lieu sur la grande eau, plus douce que la terre. Elle vague vaguement, jouant un peu sur son bord. Saute parfois une petite vague, comme un chien qui bondit pour avaler une mouche. C'est la mer où une voix passa qui disait : « Le grand Pan est mort », traduisez : « Tu as vaincu, Galiléen. » Et où j'entends ce soir une autre voix qui passe : « Tu es vaincu, Galiléen. »

Dès mon arrivée dans le cercle de la guerre, quand la bataille n'était pas encore la bataille des soldats, mais

la bataille des réfugiés, un enfant campagnard, auprès de moi, avec un visage de rat et d'oiseau nocturne, un minuscule visage dévoré par des yeux agrandis et fixes d'épouvante, avait laissé tomber la statuette de la Vierge de Lourdes qu'il emportait parmi maints objets absurdes. La statuette s'était brisée. Et j'avais évoqué cet autre enfant qui, officiant à une cérémonie propitiatoire, dans le camp de Brutus, la veille de la défaite de Philippes, avait laissé tomber la statuette de la Victoire qu'il portait. Et j'en avais tiré l'augure qu'on devine.

J'étais parmi les troupes chrétiennes et numides, et les nègres portant au poignet des « Immaculée-Conception » pour gris-gris. Longtemps j'avais eu faim de voir cette armée d'en face, et de savoir quelle était sa contenance; quels étaient ces hommes « qui nomment dieu le secret des bois* »; dont c'était la gloire ancienne d'avoir haï le christianisme**, et dont maintenant c'était la mission de ruiner la morale bourgeoise et la morale ecclésiastique, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux marches de Russie. Nous rêvions de ces *panzerdivisionen*, que j'appelais en moi-même les « divisions-panthères », monstrueuses à nos imaginations comme les *divs* (génies) arabes qu'évoque leur nom abrégé, *pzdiv*; nous rêvions de l'instant que nous les verrions apparaître... Une vague d'engins énormes allait s'avancer, méprisante, les hommes sortant d'eux à mi-corps; elle ne répond même pas aux feux de l'infanterie, et court chercher les pièces, que lui désigne une basse escadre d'avions, mitraillant et bombardant sans répit. Cependant nous les attendions, tapis, défilés; nous flairions de loin leur approche, comme le marin flaire de loin l'approche de la tempête. Sans peur et sans espoir : *n'espoir ne peur*, dit la devise, mettant justement dans le même sac et la lâcheté et cette forme de lâcheté qu'est l'espérance, « vertu théologale ». Nous les flairions, ces bourreaux horribles. Puis nous les entendions... Ils débouchaient... De grands écoliers pâlots, aux jambes nues, s'avançaient en jouant de l'har-

* Tacite. *La Germanie*.

** « C'est la gloire des hommes de la Germanie d'avoir haï le christianisme, jusqu'au jour où les braves Saxons succombèrent sous l'épée fatale de Charles. » Goethe. *Xénies*.

monica : c'étaient les envahisseurs du royaume de Clovis. Alors nos mitrailleuses piquent la transe, nous les serons sur nos cœurs comme des femmes hystériques, secouées d'un tremblement pythien. Les enfants se jettent sur nous et nous massacrent de leurs mitraillettes. Derrière eux, coude à coude, la patrie allemande s'avance en chantant, sous d'invisibles étendards solaires. L'attaque prend du terrain, en perd, en reprend, comme une mer qui se tend et se détend sur la plage. Soudain les avions arrivaient, les funestes sauterelles aux yeux ronds et idiots, sorties d'un ciel de Breughel, et douce France, la trop douce, se crevait sous eux. Alors toute la compagnie se recroquevillait sur elle-même comme le torero culbuté sous les coups de corne que donne à l'aveuglette le taureau. Quelques-uns couraient à droite ou à gauche, au petit bonheur, tels ces chevaux de picador qui se sont relevés après avoir été mis bas et qui, sans cavalier, galopent follement autour de l'arène. Il n'y avait plus qu'un triste paquet d'angoisses, nouées et sans défense, et des hommes, le suicide sur la face, qui imploraient : « Des taxis! Des taxis*! », et mouraient avec ces mots qui n'étaient que d'eux, vaincus dans la mort et hors la mort. Et les enfants, sur eux, se jetaient à la curée.

Autour des vases de Corinthe, d'interminables panthères s'entrelacent à des pieuvres. Maintenant d'interminables divisions-panthères, chacune d'elles tenant la route sur une longueur de cent kilomètres, nous enserraient à droite, à gauche, comme des pieuvres. Et l'armée de douce France, qui (à en croire les actualités de cinéma) depuis huit mois n'avait rien fait d'autre qu'entendre la messe, ne cherchait plus qu'à s'écouler entre ces pattes d'acier, ténues, mobiles, féroces. Les généraux chrétiens précipitaient les replis stratégiques : *in hoc signo fuges*. Les points d'appui se dissolvaient comme les petits talus de sable des enfants sur la plage, que dissout l'avance de la marée. Notre artillerie se taisait peu à peu : il n'y avait plus, en pays conquis, que quelques éclatements venus de nos lointaines pièces lourdes, pas encore atteintes. Les combattants qui avaient horreur de tuer;

* Avions, en argot.

les lieutenants lunettards, à omoplates saillantes, perdus sous leur casque; les pères de famille mués en officiers de chars, doucement replets, avec une décoration par mois de « période » qu'ils avaient faite (période de pince-fesses); les hommes à qui on avait donné trois galons parce qu'ils étaient prêtres, et les hommes à qui on avait donné deux galons parce qu'ils étaient agrégés; les poux d'état-major, grandioses dans le pillage; les commandants qui savaient gagner la bataille d'Austerlitz sur la carte au 1/80.000^e, entouraient, « entraînaient » un troupeau de jeunes malins portant de ridicules petits colliers de barbe, comme en portent les élèves de l'École des Beaux-Arts. Et c'était bien cela, l'armée chrétienne, c'était bien une armée académique qui se battait, ou, plus exactement, qui était battue : rouscaille, genre affranchi, et en réalité académisme et conformisme effrénés; couplets sur la jeunesse (sa propre jeunesse!), et en réalité sénilité conformiste, académique et chrétienne : tradition! tradition! Alors que l'armée qui nous poussait devant elle était celle d'un pays qui avait fait une révolution, et qui ne se souciait ni des conventions, ni des codes, ni des usages. Officiers de réserve qui commandaient non parce qu'ils étaient des chefs, mais parce qu'ils avaient une bonne mémoire, et officiers d'active qui commandaient non parce qu'ils étaient des hommes de caractère, mais parce qu'ils avaient de bonnes notes de conduite, lesquelles prouvent généralement le manque de caractère : guerriers qui avaient peur de tout, de leurs supérieurs, du qu'en-dira-t-on, du « lendemain », des lois, de « Dieu », — de la mort, de la vie. Faux sportifs, qui s'effondraient quand ils avaient couru soixante mètres; faux naturalistes, qui ne pouvaient pas allumer un feu; faux aventuriers, qui ne s'étaient jamais aventurés que dans les salles de rédaction, pour y dicter à un copain complaisant leurs exploits imaginaires; faux « durs » (les belles épaules étant du rembourrage); faux bronzés (le hâle étant obtenu à l'électricité) : une société où tout était chiqué et trompe-l'œil, où tout était fait pour la phrase, la caméra, le reportage, l'opinion; une société où tout était creux, et qui de là s'écroulait au premier choc, comme un cartonnage de théâtre. Pêle-mêle dans cette cohue, des parcelles de la meilleure chair de France étaient entraînées, bons bougres qui n'avaient

pas encore « compris », noblaillons brûlant de se faire tuer, et qui y parvenaient, et tant de braves qui, sans munitions et sans chefs, voyant à l'évidence l'inutilité de leur sacrifice, succombaient à la raison, qui leur enjoignait de s'enfuir, — sans qu'on ait tout à fait le cœur de leur jeter la pierre. Et ceux encore que cette guerre n'intéressait pas et qui disaient : « On verra que nous savons nous battre le jour où nous pourrons tirer sur des Français. » Et les forêts miséricordieuses gouttaient sur eux les mêmes gouttes et les mêmes cris d'oiseaux qu'elles gouttaient au commencement du monde, dans le silence du premier matin. Tandis que les regardaient passer, immobiles, dans les fourrés de notre plus vieille histoire, des rois pleurants et des chevaliers-fées.

Ainsi expiraient vingt années de je m'en fichisme et d'incapacité. Mais moi, qui accuse, qu'ai-je fait de ces vingt années ? Elles ont été un songe rempli de mes plaisirs. J'ai vécu en long et en large, me saoulant de ce que j'aime : quel bouche-à-bouche avec la vie ! Puisque la guerre me plaît tant, qu'attendais-je donc pour devenir officier et y tenir un rôle utile ? Eh bien, j'étais comme les autres, je ne voulais pas faire ce qui m'ennuyait : va pour la guerre, mais serviteur pour les périodes, les casernes et les manuels à potasser. Je garde le droit d'accuser mes compatriotes, mais en m'accusant comme aussi coupable et plus qu'aucun d'entre eux. J'en fais une phrase, et me tiens pour quitte. C'est s'en tirer à bon marché.

Était-ce à cette heure, était-ce plus tôt qu'avait lieu la sinistre cérémonie de l'église Notre-Dame des Victoires ? Le clergé ne craignait pas de bénir dans son temple l'épouvantable Gorille, le risible Ouisiti, toute la bande gouvernementale des athées et des abjects, qui venaient, avec des faces déformées par l'hypocrisie et par la diarrhée, « implorer des dieux les victoires qu'ils n'espéraient pas de leur propre valeur* ». N'y eut-il pas un des prêtres qui eut envie de les assommer à coups de ciboire ? Mais non, ils étaient à genoux ; non devant leur dieu : de l'autre côté. Et je sais des chrétiens croyants qui se disaient que des sacrilèges de ce genre

* Plutarque.

allaient attirer le feu du ciel sur Paris. C'était avoir peu de mémoire : il n'y avait là que les vieux tours de l'Église, rien de plus. On dit que le ridicule tue, et cela est faux. On ne le dit même pas de la honte : ce serait plus faux encore.

Et il arriva qu'un soir, dans la seigneurie de Caumont, je vis défiler ce qui nous précédait de l'armée chrétienne à la crête d'une vaste carrière qui simulait, par sa couleur et par ses strates, les hauts étages d'un cirque romain. Et je me souvins, merveilleusement, de certaine image gravée au fond de moi. Le jour que tombait, sous Constantin, l'anniversaire solennel de la fondation des Jeux Séculaires, l'amphithéâtre de Vespasien était demeuré vide, soit par ordre de Constantin, soit par crainte de lui déplaire, pendant que sur les sommets qui le dominent passait la pompe insolite d'un concile, avec dix-neuf évêques. Et ce cirque vide avait reposé dans mon cœur, depuis ma douzième année, comme la maison paternelle abandonnée et ruineuse, qui attend que le fils la ranime.

L'an 323, la religion du monde civilisé avait été jouée à pile ou face. Constantin et Licinius. Deux Césars, du type requin (mais le chrétien requin de meilleure nage). Deux Césars sachant ce qu'ils voulaient, qui était triompher de l'autre, et, derrière eux, deux armées dont je suppose fort qu'elles se battaient sans savoir pour quoi : il y a là une très ancienne tradition. Deux armées de fripouilles (mais celle de Licinius, composée d'Orientaux, encore plus fripouille que l'autre). Une guerre d'ambitions, mais qui eut les effets d'une guerre d'idéologies. Et qui d'ailleurs était présentée comme telle. Le matin de la bataille, Constantin se prépare par des actes de piété et des prières (il a une chapelle desservie par des prêtres chrétiens; chaque unité a d'ailleurs sa chapelle et son aumônier). A la même heure, Licinius offre un sacrifice aux dieux et dit à ses hommes : « Voici nos dieux et ceux de nos pères. Notre ennemi les a abandonnés pour en suivre un que nous ne connaissons pas. On verra aujourd'hui qui de nous ou de lui se trompe, et l'événement décidera à qui nous devons offrir nos adorations. » Les enseignes de Licinius portent SPQR, celles de Constantin le monogramme du Christ Battu. près d'Andrinople, Licinius s'enfuit, traverse le Bos-

phore. Comme un sanglier poursuivi, il se retourne enfin et fait face, à l'extrême pointe de l'Orient, sur la rive d'Asie. Lui qui défend la vieille religion des Quirites, il s'accote à l'Orient; et Constantin, qui apporte un culte oriental, s'appuie sur l'Occident. Et c'est à l'équinoxe de septembre (le 23 septembre) : toujours les signes cosmiques mêlent leurs grands accords à tout cela. Licinius est battu une seconde fois, et rend les armes. Ses partisans passent au plus fort : la vie est belle. Le soir, le vaincu dîne à la table du vainqueur; la conversation dut être difficile, mais nous avons vu aussi bien depuis. Constantin, solennellement, lui promet la vie sauve. L'année suivante, il le fait mettre à mort, avec son petit garçon, de douze ans : grandiose exploit chrétien. Un monde s'achève, un monde commence. L'infamie fait place à l'infamie.

Solstice de juin, instant ambigu, marqué par une sorte de mensonge, comme il me trouble, m'irrite, me plaît. Pendant des mois encore, l'année va paraître s'élancer vers son zénith de chaleur et de splendeur, et cependant c'en est fait : les jours ont commencé de s'accourcir. Le Soleil s'incline, le Soleil meurt; Adonis meurt, ne laissant que la rose. Aux portes des maisons, en simulacres de terre cuite ou de bronze, le jeune dieu, demi-nu, avec des sockets, est étendu sur un lit, entouré de ces fleurs qui passent en peu de jours, et qu'on appelle pour cela « du jardin d'Adonis ». Et les femmes pleurent et se frappent la poitrine, au son de la flûte phénicienne. Mais tout est ambigu, dans cette fête : les femmes dans leurs pleurs mêlent une secrète joie, car elles savent qu'au solstice d'hiver Adonis va ressusciter. Elles pleurent, les villes pleurent, des nations entières pleurent; on dirait — quelle dérision! — que tout le monde antique, à travers le temps, pleure sur la petite France; pleure sur cette armée de France qui s'est desséchée en quelques jours, comme les fleurs du jardin d'Adonis. Et moi aussi je pleure sur la mort de la France, mais, comme les femmes d'Alexandrie, sachant que ce que je pleure en quelque façon ressuscitera. La victoire de la Roue solaire n'est pas seulement victoire du Soleil, victoire de la païennie. Elle est victoire du principe solaire, qui est

que *tout tourne* (« la roue tourne », dit le peuple). Je vois triompher en ce jour le principe dont je suis imbu, que j'ai chanté, qu'avec une conscience extrême je sens gouverner ma vie.

L'alternance. Tout ce qui est est soumis à l'alternance. Qui le comprend a tout compris. Les Grecs anciens sont pleins de cela. Et il paraît que la Chine ancienne prit pour emblème le dragon à la queue *ondulante*, pour le signifier. La nature avance de contraire en contraire. L'homme, le plaisir intime qu'il éprouve à « se renier », qui n'est rien de plus que porter au jour les parties de lui-même qu'il étouffait auparavant, c'est le plaisir de sentir son profond accord avec l'ordre des choses.

Reste soi-même et devenir autre! Devenir un autre soi-même! (Pasiphaé.)

La France a poussé jusqu'à sa fleur, si on peut appeler cela une fleur, quelque chose. Il s'agit maintenant pour elle de pousser et faire fleurir autre chose, qui est également elle-même, mais un elle-même tout différent et en apparence opposé.

J'ai écrit un jour : « Il faut se sentir à l'aise dans la nature. » Les princes sont à l'aise en toute circonstance, même dans la défaite. Nous avons regorgé de tout durant vingt ans; cela ne me choque pas que nous devions manquer aujourd'hui pendant quelques années. L'été 1918, j'ai talonné l'Allemand sur la route Paris-Saint-Quentin; l'été 1940, sur cette même route, j'ai été talonné par lui. En 1919, pour la Fête de la Victoire, j'ai vu les troupes alliées descendre les Champs-Élysées; demain je verrai les Champs-Élysées remontés par les troupes allemandes. Ce sont les va-et-vient de l'histoire. Ce sont les marées de l'univers. (Tout le présent texte pourrait être intitulé : « En marge des Marées* ».) Et l'homme, là-dedans, devrait être comme est le paquebot

* Je crois que ce que j'écris ici de l'alternance ne peut être compris par le lecteur que s'il a lu :

— les pages 235 à 245 d'*Aux Fontaines du désir*, où est développée — en 1925 — l'attitude même que j'expose ici; et les pages 765 à 774 de *L'Équinoxe de Septembre*, qui impliquent cette attitude;

— accessoirement, dans *Mors et Vita*, l'allocution aux étudiants allemands; et, dans *L'Équinoxe*, l'allocution de la page 755 (les pages auxquelles on renvoie ici sont celles de la Pléiade).

avec la mer : dirigé par une volonté ferme, le paquebot s'oppose aux mouvements incohérents des vagues, mais en même temps, dans une certaine mesure, il colle à ces mouvements, roulis et tangage. S'abandonner où il le faut, et s'imposer où il le faut.

Les risques du paquebot. Les risques de l'homme. L'indéniable risque d'une telle conduite, en ce moment-ci. Mais nous sommes coincés; il faut sauter. Les chrétiens ont fait du solstice d'été la fête de je ne sais quel saint, et ils y sautent à travers le feu. La France, elle aussi, ne peut aller à quoi que ce soit de valable sans sauter à travers le feu.

On nous a beaucoup dit, ces dernières années, qu'avec la victoire des Allemands la nuit descendrait sur le monde. Mais depuis toujours, nuit après nuit, les nuits descendent sur le monde. Qui sont la nuit pour le grand nombre, et plein jour pour quelques-uns. Et je songe à ces marmailles d'oiseaux qui folichonnaient tandis qu'à un kilomètre la bataille faisait rage, à ces pépiements piqués sur le bruit lointain de la canonnade, comme de grêles *pizzicati* sur un fond sonore puissant et dense. Et je me murmure : un nouveau moyen âge, plein de chants d'oiseaux...

Et ensuite, quand cet âge aura disparu lui aussi, la Roue continuant de tourner nous verrons remonter un âge chrétien. Le second christianisme. Frais et pur, lavé dans quoi? peut-être dans son sang, comme il nous paraîtra beau! comme il nous aura manqué! Nous l'accueillerons avec des sanglots. Et il sera vrai une seconde fois, tel qu'il fut vrai à son aurore, tel que depuis il avait cessé de l'être. Mais serons-nous là pour éprouver que les hommes d'Europe qui veulent jaillir à une certaine pointe de hauteur ne le peuvent plus, hélas, que propulsés par lui? Serons-nous là pour rebâtir de nos mains (comme déjà nous y aspirons!) ce que nous aurons contribué à détruire: *destruam et edificabo?* (Que le christianisme créé par ceux qui l'aimaient semblera alors peu de chose auprès du christianisme recréé par ses persécuteurs!) Serons-nous là pour « trahir » encore une fois?

Et ce ne sera, malgré tout, qu'une nuit de plus sur le monde. Une nuit pour le grand nombre, et plein jour pour quelques-uns.

Post-scriptum. — Ces pages, relues après un an, me paraissent bien naïves. Jésus-Christ nous est revenu, dans les fourgons de l'étranger. Le célèbre Juif est rentré par une porte, tandis que ses coreligionnaires plus humbles étaient balayés par l'autre. La foi germe dans nos blessures, dans nos faiblesses, dans nos désespoirs. « Et la petite réaction que nous allons avoir après cela ! Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir ! » écrit Flaubert après le désastre de 70. A ce peuple précipité pour avoir été chimérique, on offre de nouveau l'incontrôlable, sous les espèces de la religion. C'est beaucoup trop tôt.

Mais que dois-je penser moi-même de mes mouvements de l'été 40 ? Nous étions des hommes qui fuyaient, humiliés et le fer au cœur. Je rencontrai la Poésie ; je m'appuyai à son bras ; nous fîmes un bout de route ensemble. Je pesais de l'autre flanc sur mes passions, mes sœurs fidèles et robustes. Au vrai, les événements ne m'ont jamais importé. Je ne les aimais que dans les rayons qu'ils faisaient en moi en me traversant. Qu'ils soient donc ce qu'ils veulent être, et que le monde s'en accommode comme il peut. Il contiendra toujours, à peu près, ses mêmes quantités de bien et de mal, et il y trouvera son bonheur, vaille que vaille, fût-ce dans la calamité et la honte. Tout cela se fera sans nous ; ne nous y peignons pas. Que souhaitent les hommes ? Être esclaves. Ils le seront, d'un maître ou de l'autre. Et ils s'en réjouiront, longtemps encore, quand nul ne se réjouira plus de nous sur la terre.

LE SOURIRE ET LE SILENCE

IL m'est arrivé quelquefois, dans la rue, de surprendre une femme ou un enfant, des inconnus, qui, en me croisant, me souriaient. D'abord je restais interloqué. Puis je compris. Ils avaient vu sur mon visage un sou-

rire inconscient, qu'ils avaient cru plus ou moins qui leur était adressé, et ils y répondaient.

Le « sourire de la pensée la plus profonde ».

Durant que j'écrivais ce livre, je ne cessais de sourire intérieurement. C'était le sourire de ce que je n'y exprimais pas. J'espère qu'il ne s'est pas trahi.

Maintenant le livre est terminé. Et ce sourire s'accroît, tandis que je regarde mon œuvre. Que signifie-t-il ? Je préfère ne pas le dire.

Le sourire et le silence.

Bouddha respire une rose, se tait, et sourit. Ce sourire, le fin mot de tout. Les Grecs mêmes n'avaient pas trouvé cela. Jésus même n'avait pas trouvé cela. La nature l'avait trouvé : quand ils contemplent enfin librement ce qu'ils ont été, et ce qu'est le monde, les hommes, dans leurs cadavres, sourient.

Le sourire de la pensée la plus profonde.

CARNETS

(ANNÉES 1930 à 1944)

PRÉFACE

JE tiens au jour le jour des carnets depuis l'enfance.

Je publie ici les notes des années 1930 à 1944 : dix-huit carnets.

Pourquoi pas des notes plus anciennes ? Parce que, antérieures aux années 1923-1924, elles me paraissent bien enfantines et de peu d'intérêt. Quant aux notes des années 1925 à 1929, elles ont passé dans les trois volumes des Voyageurs traqués (Aux Fontaines du désir, la Petite Infante de Castille, Un Voyageur solitaire est un diable).

Pourquoi pas des notes plus récentes ? Parce qu'il serait vain d'avoir écrit tant de fois contre l'importance excessive accordée à l'actualité, pour recommencer l'erreur de publier sur des événements trop proches. Les notes de cette époque sont d'ailleurs de moins en moins nombreuses : quand un écrivain a dépassé un certain âge, il juge inutile de prendre des notes qu'il n'aura pas le temps d'utiliser.

Dans la période ici évoquée se trouve une lacune (sans parler de celle due à un carnet perdu) : les années 1939-1940-1941. Pourquoi ? Parce que les notes de ces années ont passé presque en entier dans L'Équinoxe de Septembre, Le Solstice de Juin et Textes sous une Occupation.

Les carnets ici publiés ne sont pas reproduits intégralement. On en a supprimé :

- nombre d'extraits de livres lus,
- des notes de toute nature, employées dans mes ouvrages parus depuis 1930,
- des notes sur des sujets particuliers, versées dans des dossiers consacrés aux préparations d'ouvrages en projet. C'est ainsi, par exemple, que la majorité des notes concernant la question sociale, les femmes, l'antiquité gréco-romaine ne se trouvent pas dans la présente édition, parce qu'elles sont classées dans des dossiers à part. De même, les notes des

années 1930-1931, ayant trait à mon enquête sur la condition des Nord-Africains, en vue du roman *La Rose de Sable*, sont restées dans le dossier de ce roman. Ce serait donc une grande erreur, que chercher ici les préoccupations principales de l'auteur, puisque les textes qui y correspondent sont ceux précisément qui ne figurent pas dans ce volume.

Enfin on pourra s'étonner que, dans ce qui est resté ici des notes prises sous l'occupation, le sujet soit souvent si mince, en des temps si graves. C'est que — comme je l'expliquais déjà dans mon avant-propos à l'édition limitée de 1948, — mes notes sur « la situation » étaient presque toutes tracées à part, afin, s'il le fallait, de pouvoir être détruites à l'improviste. Ce que je fis en effet lorsque, le 14 mars 1943, des agents de la Gestapo se présentèrent pour perquisitionner chez moi.

La totalité de ces carnets a paru aux Éditions de la Table ronde, en éditions originales numérotées, sur « beaux papiers » : les carnets XXIX à XXXV, en 1947, à 3.100 exemplaires; les carnets XLII et XLIII, en 1948, à 3.100 exemplaires; les carnets XXII à XXVIII, en 1955, à 2.910 exemplaires; les carnets XIX à XXI, en 1956, à 2.910 exemplaires.

Durant la période 1930-1944, que recouvrent ces carnets, j'ai publié *Mors et Vita*, *Les Célibataires*, *Encore un instant de bonheur*, *Service inutile*, les quatre volumes des *Jeunes Filles*, *L'Équinoxe de Septembre*, *Le Solstice de Juin*, *La Reine morte*, *Fils de personne*. Le roman *La Rose de Sable* a été écrit et non publié.

Je demande qu'on n'oublie pas qu'il s'agit ici de notes en marge d'une œuvre. J'ai fait paraître vingt-huit volumes en édition courante, et de multiples petits volumes en tirage limité. C'est en fonction de tout cela qu'il faut juger de l'intérêt des présentes notes, et non comme si elles étaient l'ouvrage unique d'un auteur qui n'aurait pas d'œuvre à proprement parler.

H. M.

Décembre 1956.

Ces textes, dont les plus anciens datent d'il y a vingt-sept ans, ont paru partiellement en revues, en éditions à tirage limité, etc. Cela a donné lieu à de nombreuses manipulations. L'auteur s'excuse si, par le fait de ces manipulations, il se trouve qu'une ou quelques-unes de ces notes soient insérées à deux reprises dans le présent volume, malgré le soin apporté par plusieurs personnes à la lecture des épreuves.

<i>Préface.</i>	967
---------------------------	-----

CARNET XIX. — Alger : du 19 septembre 1930 au 21 mai 1931.	973
CARNET XX. — Alger : du 21 mai 1931 à novembre 1931.	997
CARNET XXI. — Alger : de novembre 1931 à mars 1932.	
Paris : de mars 1932 au 26 avril 1932.	1023
CARNET XXII. — Paris : du 26 avril 1932 au 21 juin 1932.	
Alger : du 21 juin 1932 au 25 novembre 1932.	1063
CARNET XXIII. — Du 25 novembre 1932 au 23 août 1933.	1083
CARNET XXIV. — Alger : du 23 août 1933 au 16 octobre 1933.	
Paris : du 18 octobre 1933 au 3 janvier 1934.	
Alger : du 5 janvier 1934 au 15 février 1934.	1085
CARNET XXV. — Paris : du 17 février 1934 au 7 juillet 1934.	1111
CARNET XXVI. — Paris : du 7 juillet 1934 au 14 août 1934.	1125
CARNET XXVII. — Alger : du 15 août 1934 au 2 octobre 1934.	
Midi : du 3 au 8 octobre 1934.	1133
CARNET XXVIII. — Paris : du 8 octobre 1934 au 21 novembre 1934.	
Alger : du 22 novembre 1934 au 17 février 1935.	1143
CARNET XXIX. — Paris : du 19 février 1935 au 31 mars 1935.	
Alger : du 2 avril 1935 au 20 mai 1935.	
Paris : du 22 mai 1935 au 1 ^{er} août 1935.	1159
CARNET XXX. — Paris : du 1 ^{er} août 1935 au 7 février 1936.	
Alger : du 7 au 23 février 1936.	
Paris : du 23 février au 9 mars 1936.	1177
CARNET XXXI. — Paris : du 9 mars 1936 au 25 décembre 1936.	1195
CARNET XXXII. — Nice, Peira-Cava : du 25 décembre 1936 au 21 février 1937.	
Paris : du 23 février 1937 au 22 juin 1937.	1211
CARNET XXXIII. — Paris : du 22 juin 1937 au 12 janvier 1938.	1223
CARNET XXXIV. — Nice, Peira-Cava : du 13 janvier au 21 février 1938.	
Paris : du 22 février au 5 juin 1938.	1237
CARNET XXXV. — Paris : du 5 juin 1938 au 3 septembre 1938.	
Londres : du 4 au 8 septembre.	
Lorraine : du 24 sep-	

tembre au 3 octobre. Paris : du 4 octobre 1938 au 10 janvier 1939.	1255
CARNET XLII. — Paris : du 1 ^{er} janvier 1942 au 5 mai. Grasse : du 6 mai au 14 juin. Paris : du 15 juin au 31 décembre 1942.	1275
CARNET XLIII. — Paris : du 1 ^{er} janvier 1943 au 22 février. Grasse : du 23 février au 13 avril. Paris : du 14 avril au 31 décembre 1943	1305
NOTES NON DATÉES mais appartenant à la période 1930-1944.	1329
<i>Index</i>	1361

CARNET XIX

ALGER : du 19 septembre 1930 au 21 mai 1931.

Nous lisons souvent des variations sur : « L'homme ne peut rien pour l'homme. On reste toujours seul. » C'est de la littérature, et fausse. L'homme peut tout pour l'homme. Dans mes poches d'incompréhensible désespoir, au temps des *Voyageurs traqués*, une demi-heure de plaisir physique, donnée par mon semblable, et le verre de mes lunettes était changé : le monde n'était plus ce monde de suicide où je m'enfonçais depuis des jours. Et qu'est-ce qu'une « solitude » remplie du souvenir et de l'attente de la créature ? On est deux ; ce n'est pas une solitude. Je serais prêt à créer une divinité pour pouvoir la remercier de n'avoir jamais été abandonné de ce secours humain de la chair, qui m'a maintenu jusqu'aujourd'hui la tête hors de l'eau.

Je ressasse le mot de Gobineau : « Il y a le travail, puis l'amour, puis rien » (en intervertissant les deux premiers termes). Amour, travail : des passions, ou plutôt, au point où j'en ai besoin, je les appellerais de la drogue. Si la maladie ou des circonstances sociales me privaient à la fois de l'un et de l'autre, que deviendrais-je ? Nous retombons sur le suicide.

Au fond du désespoir, quelle fermeté de l'écriture* ! Comme lorsqu'on est saoul.

L'inquiétant bon sens n'a qu'à se donner l'air du paradoxe. Il fera hausser les épaules, et s'exprimera à l'abri.

La poésie est un grain de beauté sur la joue de l'intelligence.

* J'allais préciser dans cette note, en 1956 : par écriture j'entends ici la graphie. Mais je m'aperçois que ma remarque de 1930 vaut aussi bien, touchant l'« écriture » au sens où l'on emploie quelquefois ce mot pour désigner le « style ».

Tout ce qui est naturel est injuste.

L'usage de verser à terre une goutte de vin avant de vider la coupe, dans la Perse ancienne et encore dans celle d'aujourd'hui. Je le compare à mon pli de donner à l'être que j'aborde une chance de s'échapper.

Il ne faut pas défier les Méditerranéens : ils répondent au défi. On peut défier les Parisiens : ils n'y répondent pas.

Dans la conscience que l'on a d'être plus honnête que la société qui vous entoure, il y a un élément de tristesse, qui vient de ce que cette honnêteté vous nuit, et en même temps qu'on ne lui trouve pas de fondement.

La seule recette : faire des œuvres belles. Ensuite, advienne que pourra.

La plupart éprouvent un soulagement, à pouvoir rendre un autre responsable de leur souffrance. J'éprouvais un soulagement à ne recevoir la mienne que de moi-même [au temps des *Voyageurs traqués*].

On me demande à brûle-pourpoint quelques énormités proférées par des hommes célèbres. Je cite, de premier jet, Goethe, « qu'un corps nu est antinaturel », et « qu'il est bon de jouer aux cartes pour passer le temps »; Pascal : « C'est folie que de vouloir être sage tout seul »; Bossuet : « Il faut obéir aux princes comme à la justice même; ils sont des dieux. » Combien d'autres m'échappent!

Avec un sens qui marchait au-devant de moi, pour tâter jusqu'où je pouvais oser, comme le chien qui précède les carrioles sur les sables mouvants autour du Mont-Saint-Michel.

On demandait à Gladstone combien de discours un homme peut préparer en une semaine. Il répondit : « Si c'est un homme de haute capacité, un seul. Si c'est un moyen, deux ou trois. Si c'est un imbécile, une douzaine. »

Le critique sait-il qu'en nous jugeant il se juge aussi lui-même?

Curieux pays où un roi — George V — et un dictateur — Primo de Rivera — se promènent avec une fleur à la boutonnière! Mais dans les démocraties il faut être « sérieux ». Imaginez-vous Poincaré une rose au jabot?

Toujours les perles historiques.

Castelnau : « Verdun ne sera pas pris et je peux même vous dire pourquoi. Parce qu'il ne faut pas que Verdun soit pris. »

Après trois mois de guerre (1914), Wilson, inspiré par l'Allemagne, fait à Jusserand la proposition suivante : « Les Allemands se retireront et remettront chez vous tout en ordre. » Jusserand répond : « Et est-ce qu'ils nous rendront nos morts? »

Et est-ce qu'ils nous les ont rendus, quatre ans plus tard, quand ces morts étaient x fois plus nombreux qu'en novembre 1914?

Tout le temps que les jeux sont célébrés en l'honneur de Patrocle mort, autour de ses ossements, Achille semble engagé en entier dans le spectacle : il encourage les uns et les autres, distribue les prix; ne croirait-on pas qu'il a oublié? Mais quand tout est fini, quand il est déserté de tout ce qui le tirait hors de soi, les pleurs reviennent, il se tourne de côté et d'autre sur sa couche sans sommeil. Le sublime début du dernier chant de *L'Iliade*...

Si l'homme faisait pour ce qui existe ce qu'il fait pour ce qui n'existe pas!

La connaissance scientifique part de cette donnée, que la nature est intelligible, et cette donnée est une hypothèse, comme la donnée d'où part la « connaissance » religieuse.

Le Français a le génie du jobardisme. Ce Français qui, en octobre 1930, s'assied à la table du restaurateur italien (à Alger), lui parle de ses propres affaires, qui ne

vont pas, de la mévente du blé, etc., à dix lieues de se rendre compte que l'Italien jubile de tout cela.

Dans l'extrême chaleur (de température), se brûler avec une boisson encore plus chaude, comme, quand on s'est écorché une peau du doigt, on se pince à côté pour se faire plus mal. Le désagrément ne vient plus que de vous.

Les lettres d'hommes ont une page. Les lettres de Parisiennes en ont deux ou trois. Les lettres de provinciales en ont six ou sept. Et les lettres de coloniales en ont douze.

Dans les cahiers de jeunesse de Barrès, on trouve, tracée de sa main, une liste des membres de l'Académie, telle qu'elle était composée au moment où il rédigeait ce journal. Le nom de chaque académicien y est suivi de la date de sa naissance. Cela veut dire que le jeune Barrès voulait avoir toujours « sous la main » l'âge de chaque académicien, afin de ne s'user pas à faire des lèches à ceux qui avaient trop de chances d'être morts dans le temps qu'il se présenterait lui-même à l'Académie.

Le capitaine qui, au bar, dit au petit vendeur de journaux juif : « Tu ne peux pas enlever ta casquette, non ? Il y a des dames ici » (les dames sont des morues). Un instant après, il essuie ses souliers avec la portière en velours.

Au matin, le jour qui se lève « révèle » peu à peu le visage de la personne avec qui nous couchions, comme le révélateur révèle peu à peu la plaque photographique.

Depuis toujours, le monde ravagé pour faire triompher des conceptions aujourd'hui aussi mortes que les hommes qui moururent pour elles.

Je relis *La Rose de Sable* et j'y supprime beaucoup de plaisanteries, sachant qu'une démocratie s'offense des plaisanteries.

Cette nuit, je me réveille, et une pensée me vient. Je ne la note pas, me rendors, et au matin il ne m'en reste plus trace. Si j'avais fait un geste, elle devenait de l'imprimé, parcourait le monde, m'était imputée ma vie durant, me survivait peut-être. Mais je n'ai pas étendu le bras, et elle est rentrée dans le néant. — Puisqu'elle n'avait pas plus de force, n'ai-je pas eu raison de ne pas étendre le bras?

Un plaisir dont on ne peut parler n'est qu'un demi-plaisir, pense le commun. Un demi-plaisir, ou un plaisir double?

Tous vont répétant que le monde est fou. La question est de savoir si on veut le guérir de sa folie, ou si on veut profiter d'elle, ou si on veut passer au travers.

Je préfère un coquin indépendant à un brave homme qui lèche.

Un homme intelligent, admiré par des millions d'imbéciles, pour ce qu'il a d'intelligent, c'est-à-dire pour ce qu'ils ne peuvent comprendre : ce miracle se renouvelle au profit de chaque grand écrivain. Ployons le genou, et adorons Dieu.

L'ingratitude ne libère pas seulement celui qui l'exerce, mais celui contre qui on l'exerce. Double profit.

On fait une chose d'abord par goût, ensuite par devoir, enfin par hébétude.

Un malpoli est impatienté par la politesse qu'on lui témoigne.

Avoir le triomphe discret est le plus fin, dans le plaisir de triompher.

Qui me rend visite me fait honneur. Qui ne me rend pas visite me fait plaisir.

La « soif du martyre » des premiers chrétiens venait sans doute de leur désir de confesser leur foi et de gagner

le paradis, mais peut-être aussi de ce sentiment éternel comme le monde : l'honneur de se sentir persécuté par un gouvernement qu'on méprise.

Qu'il est fol de s'en tenir à une demi-vengeance, si on peut tuer sans risque!

On paierait pour avoir des griefs : ils nous autorisent.

On demande conseil sans avouer que sa décision est prise, et on en veut au conseiller qui ne pousse pas dans votre sens.

Enivré par ses crimes.

Il y a autant de plaisir à être droit qu'à être retors. Autant à être cruel, qu'à être clément. Autant à être âpre, qu'à se relâcher. Il faut donc alterner, ce qui non seulement varie le plaisir, mais décontenance l'adversaire.

Un fonctionnaire qui pourrait me donner de bons renseignements (pour *La Rose de Sable*), mais on me dit qu'il fricote. Je préfère me passer de ces renseignements, et ne pas le connaître.

Il ne comprenait pas les événements, mais il comprenait les hommes.

La pie voleuse. — La pie vole de menus objets de ménage, qu'elle transporte dans son nid, avec tout un manège... sous les yeux de la famille assemblée. Nos fameux secrets sont secrets de cette sorte, mille fois percés du monde, qui ne dit rien, et se régale de nos précautions dérisoires.

Le tireur qui manque d'un rien le 100 de la cible n'est pas plus avancé que celui qui tire hors du carton.

Il est souvent plus facile d'obtenir d'un homme en place une audience où on le cramponnera durant un quart d'heure, que d'obtenir, pour le même objet, qu'il

lise de vous jusqu'à la fin une lettre de six pages, ce qui le retiendrait trois minutes.

Dans certaines sociétés, où la lâcheté est générale — quelquefois un milieu, quelquefois une nation entière, — il ne faut jamais supposer que les êtres, menacés, ne vous « donneront » pas, mais supposer toujours qu'ils vous donneront. La peine qu'on prendrait pour les affermir, mieux vaut donc la consacrer toute à obtenir que les conditions d'une telle menace ne se réalisent pas. Ce n'est pas un caractère qu'il faut rendre meilleur, c'est une circonstance qu'il faut éviter.

Plus encore que le courage, l'énergie est une affaire de physiologie. Il y a lieu, certes, d'admirer et d'envier ceux qui sont énergiques. Il n'y a pas plus lieu de les en estimer, que de les estimer d'avoir les yeux bleus ou bruns.

On dit que la vie est courte. Elle est courte pour ceux qui sont heureux, interminable pour ceux qui ne le sont pas.

Si l'invention du stylo datait d'il y a cinq cents ans, et si c'était la plume ordinaire qui était une innovation, on trouverait cela un progrès magnifique, de pouvoir tremper sa plume dans l'encre.

Rien n'est plus digne d'amour que tout ce que recouvre le mot : honnêteté.

Le temps use les œuvres littéraires; les chefs-d'œuvre même, quoi qu'on dise.

Parfois ma bonne Fortune m'effraye. De toutes les solutions que j'envisage, c'est toujours celle que je désire le plus qui se réalise. J'échafaude des choses : un événement survient et il semble que tout soit jeté à bas; déjà, après cinq minutes d'accablement, j'échafaude un nouveau plan. Mais, le lendemain, le premier échafaudage se reconstruit. Bien plus, il n'est pas rare que l'événement qui paraissait l'anéantir le rende plus solide encore. Cela se passe ainsi depuis des années et des années sans jamais quasiment une dérogation. C'est

au point que je finis par ne plus pouvoir imaginer une contrariété.

Aux heures où, comme par jeu, la Fortune semble m'abattre, je m'écrie : « Ah! ce sont de pareilles affirmations (celles que je note ici) qui ont provoqué le sort. Quelle folie d'avoir pu écrire cela! C'est justice que je reçoive un démenti. » Mais non, le lendemain, la Fortune, me relevant, me montre que j'ai eu raison de les écrire.

Qu'est tout cela? Un pur hasard? Une faveur réelle de la Fortune (mais nous entrerions alors dans le mysticisme). Ou bien, sans m'en rendre compte, ai-je certaines qualités bien établies : l'obstination, une incapacité physique d'être découragé, peut-être surtout le bon sens, en d'autres termes le discernement, qui me fait tantôt carguer et tantôt amener la voile, tantôt aller vite et tantôt laisser faire le temps, tantôt peser de la main et tantôt rendre la main, toute une stratégie naturelle dont l'on a ou l'on n'a pas le sens, et qui ne peut être donnée par aucune règle, car, selon les circonstances, il faut agir contradictoirement.

C'est l'égoïsme le plus étroit qui se fraie sa voie dans tout cela, celui qui vient des entrailles. D'ordinaire l'instinct sexuel, et c'est pourquoi je le trouve si grand, de se mouvoir avec une telle sûreté. Dirigeant un journal, par exemple, je commettrais des bévues, comme j'en commets quand sont en cause des choses pour moi secondaires — disons : la gestion de mon bien ou la conduite de ma « carrière », — parce que le journal serait un objet encore beaucoup plus étranger à ma vie véritable que mon bien ou ma carrière.

Le char de Neptune était traîné par des chevaux. Ce petit bateau est un des chevaux de Neptune. Tanguant comme s'il galopait au ralenti. Ses hublots peints en rouge à l'intérieur comme des naseaux. La fumée de ses cheminées comme celles des naseaux. Les cordes comme des rênes. Les petites vergues comme des crinières.

Ces jours où l'on a envie de se tuer en songeant que pendant trente ans encore on aura de la cendre de cigarette qui tombera sur son gilet.

Al Mostrastaf, II, 357. — Le palais de Kawarnaq, que construisit An No'Mân. Lorsque cet édifice fut terminé, il en fut charmé, et, craignant qu'on pût en construire un semblable pour quelqu'un d'autre, il donna l'ordre de précipiter, du haut du monument, l'architecte qui l'avait construit.

J'ai mis tout mon effort dans ma vie (privée), et le moindre de mes efforts dans mon art.

Il ne s'agit pas de faire entrer la morale dans les idées, mais les idées dans la morale.

On dit que « ne respectent rien » ceux qui ne respectent que ce qui mérite d'être respecté.

Ma ration est d'une bouteille de vin d'Algérie (14 degrés) pour le midi, d'ailleurs épouvantant le personnel du restaurant par tout ce que je jette autour de moi de nourriture et de liquide; inondant, traversant la chemise, et la tombant si j'osais; collant de sueur à la banquette. Revenant me changer aussitôt ensuite. Le soir, moins me suffit.

Autour de moi, personne ne boit ni ne mange, mais ces fantômes prétendent garder l'Algérie.

L'Amérique conquise par des hommes sous-nourris, ou qui du moins l'étaient en partant; ils ont dû manger là-bas. Mais qu'ils soient *partis sous-nourris*, c'est une des stupeurs de l'histoire.

Ferdinand (mon serviteur marseillais), comme je me refuse à lui avancer cinq francs : « Une madone de cinq francs ! »

M. X... me parle de ce gosse kabyle de quatorze ans, boy chez ses parents, se ficelant pour simuler un cambriolage, mais ne volant rien : on retrouve trente-cinq mille francs dans un portefeuille. Il explique que c'est « parce qu'on ne l'aimait pas assez ».

Ferdinand. — Je vous ai pris quelque chose. Devinez quoi?

— Bien sûr! Ce n'est pas difficile de me prendre quelque chose.

— Vous voyez, j'aurais pu ne pas vous le dire!

— Et les timbres? Que sont devenus les timbres qui étaient là?

— Je ne les ai pas pris, etc.

En effet, il me montre qu'il les a cachés sous un papier.

Toutes ses façons de s'approcher du moment où il me volera.

Il est peu de choses de la vie littéraire (de celle qui *entoure* la création) qui ne me mettent dans l'âme le goût amer de la pantalonnade : fût-ce de répondre à une lettre pour accepter une collaboration, de remercier un correspondant aimable, etc.

Épictète. *Essentiel*. « Si quelqu'un livrait son corps au premier venu, tu en serais indigné. Mais, quand tu livres ton âme au premier venu pour qu'il la trouble et la bouleverse, tu n'as pas honte de cela? »

Aucune force n'est sujette à déchet plus énorme que l'idée qui doit descendre dans les faits. Il faut être héroïque dans ses pensées, pour être tout juste acceptable dans ses actes.

On souffre moins de sa souffrance même que de la manière dont on l'accueille. Les événements sont moins importants que les manières dont ils sont envisagés. Macbeth et Jeanne d'Arc entendent les mêmes voix.

C'est pourquoi les livres n'ont pas, dans la vie vécue, l'importance que leur accordent la plupart des hommes qui les écrivent et qui les lisent. Platon prête à Socrate des pensées qui soutiennent Socrate, mais qui ne me soutiennent pas, parce que je ne suis pas Socrate. Rien ne nous arrive qui ne soit nous.

L'essence d'un événement se trouve dans l'idée qu'on en tire. Pour les forts, dans l'idée qu'ils en tirent eux-mêmes. Pour les faibles, dans l'idée que les autres en tirent.

Le dégoût que m'inspire l'esprit humain, quand il trouve une raison supérieure aux torts innombrables de la nature.

Tout ce qui est déshonoré se porte bien.

L'étonnante débonnairété — à l'occasion — des empereurs romains à l'égard de leurs pires insulteurs. Antistius et Vigento déchirent Néron dans leurs satires, impunément. Un cynique l'insulte en pleine rue; un comédien le joue sur le théâtre : on se contente de les bannir de l'Italie. Après le parricide d'Agrippine, un anonyme fait courir ce distique :

*Quis negat Aeneae magna de stirpe Neronem?
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.*

Le Sénat en fait retrouver l'auteur. Néron déclare qu'il lui pardonne.

Se rappeler toujours cela, quand on est insulté.

J'aime beaucoup ces personnages qui, dans les tableaux du quattrociento, se désintéressent de la scène. Ils me font souvenir de moi-même.

Je l'ai dans la peau. Elle m'a dupé plus ignoblement que personne, *et c'est elle ma sécurité.* (7 novembre 1930.)

Le pansexualisme est une forme de l'amour des Anciens pour l'indéterminé. Indéterminé entre dieu et homme, — entre bête et homme, — entre nature et homme, — entre nature et dieu, — entre bête et dieu, — indéterminé dans le sexe des dieux. Ce passage perpétuel et facile de l'un à l'autre.

Forniquer tout le temps. Les gens disent : « Comme les bêtes. » Mais le propre des bêtes est de ne forniquer que par époques, et le reste du temps de s'en fiche, c'est-à-dire d'être, sur ce point, bien plus « spirituelles » que l'homme.

Pendant huit ans, je n'ai vécu que pour le plaisir, la libération de tous les instincts. Ces saturnales de huit

ans. A peine avais-je le temps de désirer. J'y ai sacrifié une partie de mon œuvre, mes intérêts, ma carrière, mes relations.

Je ne saurais trop rappeler combien je crois qu'il n'y a de véritable et de raisonnable — au milieu de toutes les choses « sérieuses » — que la jouissance dont nous avertissent directement les sens, sans l'intermédiaire de la raison. Il y a là une côte, une terre ferme qu'il ne faudrait jamais perdre de vue quand on s'embarque avec moi sur l'océan hasardeux de la sublimité.

J'incline volontiers à respecter Jésus-Christ, sans croire en lui, mais que le soleil se lève, que retentisse une musique entraînante, me voici païen, qui me reprends au monde. Et inversement, quand j'en serai à la satiété. Les autres font de même : tel croit parce qu'il a pleuré, ou parce qu'il a eu une déception sentimentale, ou parce qu'il vieillit. Tel autre ne croit plus parce qu'il a vu un mauvais prêtre. Un autre prédit la fin de l'Europe parce que sa nation a été vaincue à la guerre, etc. Voilà le sérieux de nos opinions. N'empêche que, en publiant les miennes, je cherche à me faire valoir. Mais je cherche à me faire valoir auprès de gens pour qui je n'ai pas d'estime. Telle est la cascade d'absurdités.

Et cependant, de connaître cette absurdité, et de la publier, pour m'en rendre ridicule, je suis encore bien au-dessus d'une multitude d'hommes, qui n'ont ni assez d'esprit pour la connaître, ni assez de détachement pour l'avouer.

Lamartine : « Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et toutes les bibliothèques de l'univers. » (*Les Confidences*, livre VIII.)

Les hommes ne peuvent s'entendre que sur des préjugés.

Je recopie dans un vieux journal (de février 1929) le texte suivant. La signataire venait d'obtenir le Prix Femina :

« La gloire. J'ai senti son aile effleurer mon front au soir de ce grand jour, lorsque, penchée au balcon de

l'hôtel d'Orsay, très haut, presque sous les combles, je regardais Paris, tout phosphorescent dans la nuit brumeuse (...) Paris, ma récompense! La gloire, ce sont les nocés silencieuses que nous avons célébrées tous les deux, Paris et moi, ce soir-là; la grande Ville Lumière, avec une condescendance toute masculine; moi, avec un cœur tremblant d'épouse qui craint de ne pas plaire. Puissions-nous ne jamais divorcer!

« La gloire, ajoute Mme X..., c'est encore « la per-
« mission de venir s'asseoir quelquefois dans le salon
« de Mme Alphonse Daudet », « de pouvoir frapper à
« la porte de Mme Marcelle Tinayre », « d'être autori-
« sée à monter l'escalier de Mme Andrée Corthis, de
« Mme Judith Cladel... » La gloire? Des portes qui
« s'ouvrent. »

La personne chargée de toute cette gloire a pour nom Mme Dunois.

Toutes choses placées comme il faut dans la tête, et la mémoire de toutes ces choses; la présence d'esprit, la mémoire, le jugement, la promptitude aux moments où la gravité et l'urgence d'une décision à prendre, ou bien la menace d'un danger, ou bien l'ampleur de la responsabilité, ou bien tout cela ensemble, créent des raisons plausibles d'affolement, voilà pour moi la caractéristique virile.

Chassant interminablement les mouches qui se posent sur mon corps, je me sens bœuf, et cela m'est doux.

L'eau est la récompense du guerrier.

Et la dernière joie en ce monde, en ce monde et en tous les mondes, de l'homme qui va mourir.

Néron, traqué avant sa mort, « torturé par la soif, il boit à une mare ». « Il se glissa par un trou dans le mur, dans une soupente. On lui présenta du pain et de l'eau tiède. Il refusa le pain, mais but un peu d'eau. » (*Homo, Nouvelle Histoire romaine*, p. 340.)

P. 341. Mort d'Othon. « Aux approches de la nuit, il eut soif, et but de l'eau fraîche. »

P. 501. Mort de Julien, blessé chez les Perses. « Il demanda de l'eau pure, qu'il but. »

Byron, d'avidité, brise le goulot des bouteilles d'eau gazeuse qu'il ne peut pas ouvrir.

B...* me sauve, retour du désert, avec trois litres de lait froid par jour, rien d'autre.

Tellement brûlant que, quand je me mets un morceau de glace dans la bouche, je trouve que ce n'est pas froid.

Les boissons de mon agonie, même dans le froid de l'agonie : lait glacé, cidre glacé, limonade glacée.

L'inscription du tombeau égyptien : « Tourne mon visage vers le vent du nord. »

Le souvenir de tout ce que j'ai bu tout le long de ma vie suffirait à justifier ma vie.

Chaque être beau qui passe, et qui n'est pas à nous, nous perce d'une nouvelle flèche. Un saint Sébastien percé de flèches.

Des enfants à la bouche acidulée, aux mains gourdes, gonflées par le travail, des enfants gris comme des mitrailleuses, des enfants qui sentent l'enfant, qui perpétuellement s'endorment.

P. ..., *Jugements* de Massis. — P. 193. « L'essentiel, dit Barrès, est de se convaincre qu'il n'y a que des manières de voir, que chacune d'elles contredit l'autre, et que nous pouvons, avec un peu d'habileté, les avoir toutes sur le même sujet. »

P. 250. Barrès : « Mon rêve fut toujours d'assimiler mon âme aux orgues mécaniques, et qu'elle me chantât les airs les plus variés à chaque fois qu'il me plairait de presser sur tel bouton. »

Voilà qui me définit très exactement.

Je prends et je baise les petits morceaux de terre que ses souliers ont laissés sur la couverture quand elle s'est étendue sur le lit.

Quand il parle en homme, puis devient taureau, ne peut plus parler, commence de meugler. Son épouvante.

* Le Dr Benhamou, d'Alger.

Quand il commence de se sentir devenir fleuve et de sentir bouger dans ses reins et dans ses cuisses le peuple innombrable des poissons.

Dans *La Vie de Jésus* de Renan, édition in-4^o Calmann, l'invocation à Jésus qui vient d'expirer se continue d'une page à l'autre dans un caractère d'imprimerie différent. Toute l'émotion en est coupée.

8 janvier. Le premier feu. -- C'est moi, moi tout seul qui ai allumé ce feu, cette fleur, cette bête, cette flamme folle d'elle-même, ce joli feu vivant. Je suis très fier de l'avoir allumé tout seul, — et sans arrosage d'eau de Cologne, encore! Je le regarde, vaguement anxieux, comme une prostituée que j'aurais introduite chez moi au milieu de la nuit, et je ne sais pas si elle ne va pas faire quelque chose contre moi; lui aussi, installé dans ma chambre, il est un peu inquiétant. Il faut tout le temps s'occuper de lui, comme d'une femme. « Qu'il est embêtant, cette créature! », s'écrie Ferdinand. Double beauté de ce cri : humanisation du feu, comme chez les primitifs (en fait, « cette créature » n'est qu'une façon de dire marseillaise), et double sexe donné au feu, comme l'ancien Romain désigne certaines divinités tour à tour au masculin et au féminin dans la même phrase. En cinq mots, le serviteur marseillais restitue deux démarches de la poésie primitive.

Mes œuvres, toujours outragées, c'est moi, comme un prince en habits de parade, que la populace traîne par des crocs, respirant encore, jusqu'aux égouts.

Le journal de Vigny en dit long sur son non-conformisme, que le « cimier du gentilhomme » dissimulait d'abord.

« Julien (l'Empereur) a été l'homme dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire. »

« Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il voit qu'il a été plus loin que les masses stupides ne peuvent aller » (les masses qui veulent conserver le christianisme).

Les dahlias sont sans odeur, et l'odeur est l'intelligence des fleurs. Voilà qui fait une jolie pensée d'album, et va me rendre l'estime du sexe.

Il y a un certain point de beauté des créatures où l'on n'a plus envie de les posséder. On est découragé d'avance, convaincu que ce qu'on fera avec elles n'atteindra pas à leur hauteur, qu'on ne fera que gâcher cette beauté. On se rabat sur l'imparfait, qui ne vous humilie pas.

Maxime de fer : qu'il serait monstrueux qu'un talent vous causât des ennuis. Dès l'instant qu'un talent vous apporte un certain nombre de choses ennuyeuses à faire, pour son administration, il faut renoncer à faire ces choses, et préférer son bonheur à une plus vaste renommée.

Les *Pensées* de Pascal, les *Mémoires* de Saint-Simon et les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont les trois ouvrages qui ont créé la prose française moderne.

Tous les trois sont des ouvrages posthumes.

Un torero, gravement blessé, soupirait : « Ah ! si j'avais eu davantage peur ! » Mot profond, qui nous rappelle de quoi est payé le courage.

J'ai trop de pente à l'indignation. Je pourrais y vivre, en faire vivre mon œuvre, ne nous nourrir tous deux que d'elle, et je ne le veux pas. Elle me fait souffrir, et elle me tire si fort de moi, que pour ces deux raisons je la redoute. J'en écarte attentivement les occasions.

Les lettres qui vous font soupirer parce qu'on vous y appelle « Cher Monsieur » quand les précédentes, du même correspondant, vous donnaient du « Bien cher ami ». Mais que ce soit le « Cher Monsieur » qui se change en « Bien cher ami », on tremble : qu'est-ce que cela cache ?

Il y a un conte de Doïtoïevsky où il parle des Français qui « ont beaucoup d'objets ». Les hommes d'ac-

tion, eux, ont beaucoup d'actes, beaucoup trop d'actes. Devant le ridicule de l'action, on se prend à se dire que les hommes d'action n'ont été créés que pour que les historiens tirent d'eux des romans (baptisés histoire), les dramaturges des pièces, et les sages des considérations. Il y a un côté par lequel Alexandre, César, Cortès, et aussi Auguste, Charles-Quint, Napoléon, etc., sont des imbéciles, celui par lequel ils ne perçoivent pas que presque tout ce qu'ils font est inutile et condamné d'avance : ils agissent pour agir, c'est une sorte de vice. Inutile, sauf du point de vue de la rêverie, qui est justement celui qu'ils méprisent le plus. Certains animaux, dans certains de leurs actes, font paraître une semblable imbécillité. Mais quand un grand artiste fait un chef-d'œuvre, il n'y a aucun côté par quoi il soit un imbécile.

Cette primauté de la littérature est exprimée (de façon un peu comique) par Hécube, dans *Les Troyennes* d'Euripide : « Il est vrai que, si les dieux ne nous eussent abattus et ruinés de fond en comble, Troie n'eût pas été célébrée par les Muses; elle ne leur eût pas inspiré des chants immortels. »

On s'attriste que la vanité soit peut-être le sentiment dominant de l'homme. Mais attention! il faut voir ce qu'il y a quelquefois sous une apparente vanité.

Quelquefois, « de la gloire pour se faire aimer ». (Chateaubriand.)

Quelquefois, le goût de l'argent, et c'est ce qu'on acquiert avec l'argent, et non la célébrité, que l'on aime.

Quelquefois : « Je me fous pas mal de la célébrité, me disait quelqu'un. Mais, si je n'avais pas été célèbre, j'aurais passé la moitié de ma vie en prison. »

Ainsi l'apparente vanité — déraisonnable — recouvre parfois des sentiments très raisonnables. Quand la célébrité est un instrument, non une fin.

Dédaigner le monde comme je le fais; écrire toujours, cependant, comme si je le respectais : qu'y a-t-il qui montre mieux que ce n'est pas pour lui que j'écris? (Mars 1931.)

X..., il y a six ou sept ans, organisant une séance sur je ne sais plus quoi, et, pour m'allécher à venir, me

disant : « Vous serez sur l'estrade. » Sur l'estrade, et j'avais moins de trente ans ! Je crois que je lui répondis quelque chose comme : « Je ne vais pas sur les estrades », et, en effet, je n'y ai été de ma vie (sauf, évidemment, les trois ou quatre fois où j'ai fait une conférence). J'aime mieux le banc des pauvres que l'estrade. Non par humilité, mais tout ce qui sent l'importance me hérisse. L'ombre seule de la vanité me fait peur.

Quand Charles-Quint, pendant qu'on construit l'Escorial, va entendre la messe sur le banc des pauvres de la chapelle provisoire, je suis convaincu qu'il n'y met pas la moindre pose : un simple mouvement chrétien, chez lui tout naturel.

(Une question en passant : pourquoi le banc des pauvres est-il au dernier rang dans la nef, et non au premier ?)

Plus un être est intelligent, moins il conçoit de drames. Il m'arrive quelquefois de penser que c'est la fonction première de l'intelligence, de dissiper les drames. Ainsi le soleil dissipe les nuées, et le héros solaire extermine les monstres, ces monstres que sont les faux drames.

Encore l'action. — Si l'on songe que la tristesse de l'avant-mort vient en partie, je suppose, du sentiment de la vanité de ce qu'on a fait, et ce sentiment d'autant plus fort qu'on s'est agité davantage, on conclut qu'à l'heure de la mort la plus sûre consolation serait peut-être d'en avoir fait le moins possible en sa vie.

L'homme est rarement paresseux. Mais l'enfant est accusé souvent de l'être. L'enfant paresseux préfigure l'être de sagesse : il se refuse aux connaissances inutiles, comme l'être de sagesse veut ne pas savoir beaucoup de choses, mais savoir les seules qui importent.

L'Église, avec sa roublardise habituelle (et facile), a fait *aussi* le panégyrique de l'inaction : le lis des champs.

Un homme qui vit avec sa maîtresse s'exaspère contre elle, la morigène, lui donne des ordres ; puis ils prennent l'horizontale, et aussitôt il la rassure, la supplie, la cajole, lui fait des serments. Ce ridicule, dont lui-même il a honte, n'existerait pas s'il voyait cette femme de temps

en temps, une nuit ou une heure, ne sortait pas avec elle, s'ils ne se rencontraient que pour coucher.

Celui qui n'a eu qu'une seule pensée nouvelle, en une année, a gagné son année.

Vous rendre service, et le faire mal, au point de vous gêner, en quel embarras cela vous met à l'égard de l'obligeant maladroit!

Les fins de cigares sont difficiles, si une fois on les a laissés s'éteindre. Ainsi des fins de femmes. Mais les cigares, il faut les rallumer sans cesse; et les femmes, il faut les laisser s'éteindre.

Il suffit de voir les manuscrits (en dactylo) de la plupart des auteurs, ou leurs corrections d'épreuves, pour connaître que, dans les petites choses comme dans les grandes, l'homme vit dans l'à-peu-près.

X..., étonné des avances que lui fait Y..., brusquement aimable. Et c'est seulement parce que Y..., s'étant brouillé avec Z..., éprouve le besoin de compenser cette défection par une alliance nouvelle; avec n'importe qui, mettons avec X...

Il y a des hommes qui, la première fois en une année qu'ils ont une détente, qu'ils prennent un moment de repos et d'insouciance, ont l'impression dramatique qu'ils ont lâché les commandes, que tout est perdu. O hommes, qui raccourcissez votre mois de vacances de l'été!

Problème métaphysique. — Qu'est-ce que le néant? L'avez-vous vu? Pouvez-vous le décrire?

— Mais oui. Il est commandeur de la Légion d'honneur, et on publie ses Œuvres complètes.

Rose de Sable. — Le pouvoir de ressentir la tragédie plus intensément que ceux qui vous entourent. Terrible faiblesse. Sombre pouvoir.

Quelles sont pour moi les trois vertus cardinales?

Il me semble : l'intelligence, le sens de la volupté (le « tempérament »), et la magnanimité.

Dans l'intelligence je place aussi la culture.

La volupté? J'en ai parlé assez.

Magnanimité? Générosité? De quel nom nommer ce dépassement de soi dans le désintéressement et, plus encore, dans le sacrifice? Il me paraît indispensable que cette note soit donnée.

Pas une de ces vertus ne peut se passer des deux autres.

Je ne sais pourquoi il m'arrive de croire que c'est *Quo Vadis*, enfant, et Pascal, adolescent, qui me firent perdre la foi. Tu ne me perdrais pas, si tu ne m'avais perdue.

Derniers mots écrits par Marie-Antoinette : « Mon Dieu, ayez pitié de moi. Mes yeux n'ont plus de larmes. » Enlevez « Mon Dieu », cela fait, par le chant et la plainte, un vers de Racine.

Il y a aussi telle stèle du Musée national d'Athènes, une *Mise au Tombeau* par Hypnos et Temenos, qui est restée chez moi comme un vers de Racine, pour son inspiration tendre et son exquis modelé.

Préférant, par prudence et piété, rapporter à la Fortune des victoires qui n'étaient dues qu'à lui-même.

Mon travail est traversé de temps en temps par une pensée pour elle, comme un ombrage par une descente de lumière.

Ce qui manque aux Français, par-dessus toute chose, c'est le caractère. — Mon Dieu, délivrez-moi des gens qui ont du caractère!

Il ne faut jamais qu'un être qui s'est donné à vous du premier coup, sans histoires, ait à subir de cela un dommage. Même si, dans le même temps, toute votre vie, toute votre imagination se portent vers un objet (amoureux) qui résiste, il faut que, volontairement, un surcroît de tendresse, allant vers celui qui s'est donné tout de suite, rétablisse le plus juste des équilibres. Il suffit pour cela de bien voir que c'est celui qui s'est donné tout de suite qui vous aide à supporter celui qui résiste, à les supporter, lui et toute la littérature que vous mettez autour de ses chichis.

A peine avons-nous changé nos relations superficielles avec quelqu'un en des relations réellement plus amicales, qu'il se met à nous raconter à l'infini ses misères grandes et petites, nous faisant perdre ainsi l'agrément que nous attendions de ce commerce approfondi.

Aussitôt le déduit obtenu, dans la place laissée vide par l'extrême excitation apaisée, se glisse la peur du père : exactement, la peur du coup de sonnette du père, que nous n'avions pas jusque-là. Nous voudrions être tendre, pour montrer que nous ne sommes pas un butor qui n'attendait que son déduit. Mais rien à faire, la peur gagne, nous pressons le départ. Adieu, ma chatte; nous voici innocent encore une fois.

CARNET XX

ALGER : du 21 mai 1931 à novembre 1931.

X..., ayant raté une affaire où il avait à gagner deux cent mille francs, parce que cela l'ennuyait de s'en occuper, fut blâmé et plus que blâmé de tous : « S'il ne savait que faire des deux cent mille francs, il n'avait qu'à soulager des misères avec. Mais les refuser ! C'est un homme sans cœur, en outre un toqué, etc. » Eût-on pu le faire enfermer, on l'eût fait.

Si une femme extravagante (grande cocotte grande actrice, grande aventurière) m'écrit d'une haute écriture prétentieuse, entièrement fabriquée, comme c'est la règle chez ces personnes-là, je me sens porté, quand je lui réponds, pour n'être pas en reste, à choisir de préférence mon papier à lettres de grand format, qui n'est pas mon papier usuel, et à lui écrire avec une écriture démesurée, bien différente de la mienne. Curieux phénomène d'endosmose, que je m'étonne de rencontrer en moi.

J'hésite toujours à donner un rendez-vous, sachant qu'il y a une chance sur deux pour que la personne arrive une demi-heure en retard, et que je doive m'irriter contre elle. J'hésite de même à faire un cadeau, sachant qu'il est probable que je n'en serai pas remercié. Etc. Ce n'est pas de gaîté de cœur qu'on crée le risque de voir tourner à l'aigre d'excellentes relations.

Qu'y a-t-il de plus absurde que ces feux et ces larmes, quand, dans trois mois, on changera de trottoir pour échapper à qui les provoquait ? L'amour ne peut être pris au sérieux que par l'artiste qui en tire une œuvre d'art.

Ils font le beau au sortir de leur mère.

Byron : « Vous autres Français, avez-vous d'autre opinion que de trouver bien ce qui est à la mode ? »

Stendhal : « En France, il n'y a pas d'opinion. Il n'y a que des engouements successifs. »

La politique, en France, pourrait se réduire à l'art de créer une mode. 1789, et ce qui en sortit, fut le résultat d'une mode.

(La mode politique est toujours suivie avidement par ceux contre qui elle est faite, et qui en seront les premières victimes. Cela fait partie de la niaiserie française.)

Petite fille de neuf ans, au restaurant, en face de sa mère. Tout de *la femme*. Non pas de la jeune fille, mais de *la femme*, celle qui a vu *crepitare lupus*. Le modelé de son visage, un peu creusé sous les pommettes, comme chez les jeunes femmes, — le regard, — les mouvements des mains.

Je la regarde pendant quelques instants, entièrement absorbé, *bu* par elle. Soudain, elle s'aperçoit de mon attention, et me regarde. Son regard est tel qu'il ne s'est pas passé dix secondes et sa mère se retourne et me regarde, pour voir qui sa fille a regardé ainsi.

Sa coiffure est de femme. D'abord la raie qui partage les cheveux; ensuite torsade autour de la tête. C'est un monstre. Mais j'aime les monstres. Je la regarde comme on regarde les monstres, c'est-à-dire avec religion.

La conversation avec mon invité est une conversation d'affaires. Impossible de la reprendre.

La mère est une femme de trente à trente-cinq ans. Trente ans si elle ne fait pas beaucoup l'amour. Trente-cinq, voire trente-huit, si elle le fait beaucoup.

Quels peuvent être ses sentiments, devant une telle petite fille?

Que la nature, en neuf années, arrive à faire cela! Et tous ces êtres de soixante ans, en qui elle n'est arrivée encore à rien.

Les hommes et les femmes adultes, en regard, ne sont que des singes grotesques.

Laissez-moi. Dans cinq minutes cela sera fini à jamais.

L'affaiblissement de ses facultés, par l'émotion et par l'âge, faisait qu'il ne cherchait plus à convaincre, et ne savait que supplier.

Les gens affichent leurs dents en or, pour montrer qu'ils sont malsains, comme ceux qui affichent leurs

médailles de la Mutualité, pour montrer qu'ils sont de pauvres diables.

La différence de fond entre l'hypocrite et le cynique est que l'hypocrite accepte de se gêner et que le cynique ne l'accepte pas.

Combien de gens sont empressés, frétilants, lorsqu'il s'agit de nous faire connaître quelque chose qu'ils pensent qui nous sera désagréable (par exemple, un article de critique désagréable)! On ne les reconnaît plus!

Je ne suis pas amoureux de X... Je suis amoureux de la façon dont je l'ai capturée.

Les Anglais aiment qu'on se moque d'eux, parce que cela leur donne l'occasion de se rappeler à eux-mêmes, et de rappeler aux autres, qu'ils sont très au-dessus de la moquerie.

Chateaubriand a écrit que la mémoire était une Muse. L'oubli lui aussi est une Muse, en ce qu'il nous permet d'écrire en toute bonne foi, comme venant de nous, d'excellentes phrases que nous avons chipées à nos confrères.

Je dirai encore que l'oubli est une vertu, ou un défaut, noble. Oubli, c'est désintéressement et largesse. Le contraire de la lourdeur. Oublier les injures. « Il faut se dire que les hommes sont ainsi, et passer. » Oublier les choses les plus importantes pour soi, à quoi s'accrocheraient tous les autres. Oublier ce qu'on a fait de bien.

(Oublier les services qu'on vous a rendus est emporté dans ce noble flot du Léthé.)

Avoir une vie pathétique sous les yeux de ses secrétaires et de ses domestiques, sous ceux de son épouse et de ses enfants! Comment y parviennent-ils? Je leur tire mon chapeau.

Que la prose soit le fin du fin, on le voit à ces auteurs (je songe à une femme*) qui font d'assez beaux vers,

* Anna de Noailles (note de 1962).

mais quand ils se mettent à la prose, c'est le galimatias. Car leur prose révèle qu'ils n'ont rien à dire, état qui dans les vers se dissimule un peu.

Je ne sais pourquoi on a cru devoir créer le nom de « moraliste » pour un auteur qui se contente d'observer les hommes, ce qui est à la portée de quiconque est doué de raison, et que chacun fait.

Racine (*Lettres d'Uzès*) désire savoir les couleurs de ses armoiries, pour les faire peindre sur sa vaisselle. « Je sais que celles de notre famille ont un *rat* et un *cygne*, dont j'aurais seulement gardé le cygne, parce que le rat me choquait. » Tout Racine est là, et toute la littérature de Versailles.

Et pourtant, le rat et le cygne ensemble, n'est-ce pas l'emblème de l'être humain?

Dans les mêmes lettres, Racine conte qu'ayant demandé un pot de chambre, la servante lui met sous son lit un réchaud. « Vous pouvez imaginer (...) ce qui peut arriver à un homme qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. » Le cygne compose des chants immortels, et le rat se brûle ce que vous devinez.

Lacordaire se flagelle après un sermon où les fidèles l'ont applaudi. Comme cela est gros, bête, et que ces chrétiens manquent de simplicité! L'être de bon sens n'eût eu besoin que de se rappeler ce qu'il était, sans cette emphase dégoûtante. A vingt ans, l'âge pourtant de la non-lucidité, j'écris dans *La Relève du Matin* : « Alors, au cœur de sa gloire, il se sentit une toute petite chose. » Pas besoin de flagellation.

Technicité. — Qu'il faille refaire le nœud de lacets du soulier *toutes les fois* que c'est la vendeuse du chausseur qui l'a fait... Qu'il faille quelquefois refaire le petit pansement quand c'est le médecin qui l'a fait...

Le jeune homme inconnu nous demande un rendez-vous; ne marque son adresse que sur l'enveloppe, que nous avons jetée dans la rue après l'avoir ouverte, de sorte qu'il a dû nous écrire une seconde fois; se décommande au dernier moment; redemande un nouveau ren-

dez-vous, auquel il arrive vingt-cinq minutes en retard, nous mettant en retard pour le visiteur suivant, et bouleversant toute notre matinée. Durant une heure, le jeune homme inconnu n'a rien à nous dire, et nous n'avons rien à lui dire; mais nous nous mettons la cervelle à l'alambic pour lui faire beaucoup d'honnêtetés. Il part, avec des dédicaces sur ses livres, où nous l'avons assuré de sentiments que nous ne ressentons absolument pas, mais que mettre dans une dédicace, si l'on n'y met ce qu'on ne ressent pas ? Pour nous, le jeune homme inconnu a été tout juste un fin raseur, mais du moins nous nous disions qu'après nos efforts il avait dû être content de nous, jusqu'au courrier du lendemain qui nous apporte une lettre d'insultes, où le jeune homme inconnu nous mande, entre autres douceurs, que personne ne l'a autant déçu que nous de sa vie.

Un mois se passe, et le jeune homme inconnu nous envoie un manuscrit de lui, en nous priant de le lire sans délai.

Pour s'endormir le soir, rien ne vaut les lettres des grandes amoureuses. Celles, par exemple, de Marie Dorval à Vigny, ces balbutiements et ces vagissements de blanchisseuse énamourée et jalouse.

Quand je vois une extrêmement jolie femme au bras d'un type, dans un lieu public, je me dis toujours : « Penser qu'il en a d'elle plein le dos ! »

Une femme vient vendredi prochain, que nous désirons beaucoup. Celle qui vient la veille, nous la désirons assez peu. Mais nous lui donnons, par avance, tout le feu que nous donnerons le lendemain à l'autre. Elle ne se doute pas qu'elle est une substituée.

Maeterlinck, Verhaeren, Annunzio, Saint-Georges de Bouhélier, Claudel croient qu'il faut, au théâtre, qu'un personnage répète la même réplique. Cela fait « fort » et cela fait « mystérieux »... Mais c'est le mystère en carton-pâte.

Cette mauvaise littérature* finit ou finira où finit la

* Je ne songeais ici qu'à la littérature de théâtre de ces auteurs.

mauvaise littérature, où finit le carton-pâte décoré de verroterie.

La principale difficulté, après avoir découvert et adopté une nouvelle règle de vie, est de découvrir quand il faut la transgresser.

Au lit.

Lui (ou elle). — Qu'est-ce que tu disais, que ça ne te faisait pas plaisir? Tu fermes les yeux. Tu vois bien que tu jouis.

Elle (ou lui). — Je ferme les yeux pour ne pas te voir.

Le pli de ma nature est de prévoir et de ne pas parer. Intelligence et non-action.

Je n'ai jamais vu le respect, que donné à contretemps.

— Comment pouvez-vous coucher avec une femme si moche, quand vous en avez une autre si belle?

— C'est justement d'avoir une femme si belle qui me permet d'en avoir une autre si moche.

Battu par le duc d'Albe, qui est sur le point d'entrer dans Rome, et mettant bas les armes, le pape Paul IV Caraffa exige qu'Albe lui demande pardon pour avoir attaqué le Saint-Siège. Albe s'agenouille devant lui, et obtient l'insigne faveur de s'asseoir à sa table. La duchesse d'Albe reçoit la Rose d'or, ce qui suscite la jalousie des princesses.

En somme, la duchesse reçoit la Rose d'or parce que son mari a envahi les États du Pape.

Ces grands ennemis dînent ensemble. Mais les populations d'Anagni ont été canonnées et pillées.

Tout cela, et surtout le respect d'Albe pour le Pape, parce que Pape, a un goût très prononcé d'arlequinade.

Quelle délicatesse exquise dans le trait suivant, d'un poète arabe! « Aucun homme ne mêle ses larmes aux miennes. Pourtant, quand les ramiers roucoulent dououreusement, les branches qui les portent se balancent au rythme de leurs plaintes. »

L'homme semble attaché à une corde : soixante ans durant, il broute dans le même cercle. Mais ce n'est pas

un objet étranger qui retient l'extrémité de la corde, c'est lui-même. Je veux dire que c'est notre esprit qui, par manque de force, ne pénètre ni ne cherche au-delà d'un certain cercle, soixante ans durant.

Les mères, les grand'mères, les amantes vieilles, toutes les dames qui sentent qu'elles ont perdu leur pouvoir emploient des termes excessifs pour essayer de se faire prendre au sérieux. « *Je t'en prie!* si tu te sens mal, fais venir un médecin... » « *Je vous en conjure!* faites attention à vous. » Cet excès dans l'expression, et le ton qu'on y met, suffisent à exaspérer l'homme et — automatiquement — à lui faire faire le contraire de ce que lui demande la femme. La femme continue de plus belle.

Les moines bouddhistes, si des fidèles leur donnaient une robe neuve, la déchiraient puis en recousaient les lambeaux. — Toujours cette pose, dans les religions. Ni lambeaux ni brocarts, c'est pourtant simple, mais c'est la simplicité qui est le plus difficile aux natures religieuses.

Toute l'histoire du monde est une histoire de nuages qui se construisent, se détruisent, se dissipent, se reconstruisent en des combinaisons différentes, — sans plus de signification ni d'importance dans le monde que dans le ciel.

On peut éprouver une telle joie à faire plaisir à quelqu'un, qu'on ait envie de l'en remercier.

La foi? Démission de l'intelligence. L'espérance? Démission du caractère. Charité : la seule des vertus théologiques qui soit inattaquable.

Le christianisme, ce sont, quand Gilles de Retz s'achemine vers le bûcher, les mères des enfants qu'il a tués, dans la foule, priant pour lui. — Du moins c'est là une pointe du christianisme, dans le sens où il est digne d'être respecté.

Je ne sais ce qui est le moins agréable : un homme à principes ou un opportuniste. L'opportuniste vous

lâche quand le vent tourne. Mais l'homme à principes vous gêne extrêmement, quand c'est vous qui tournez.

Les réalistes préfèrent la proie à l'ombre. Les grands aventuriers préfèrent l'ombre à la proie. (17 juin.)

Toutes les femmes qui veulent avoir un enfant « pour donner un sens à leur vie » nous montrent qu'elles sont incapables de donner seules un sens à leur vie. Ce vide, elles le prouvent également quand elles cherchent à « se donner une personnalité », recherche fréquente chez elles.

On ne me reproche rien tant, que de n'être sur le chemin de personne. L'homme veut qu'on fasse le beau : ce spectacle l'allègre. Celui qui ne brigue pas est l'ennemi.

Mes livres ont quelque chose de dérisoire, en regard de mon expérience de vie.

Le roquet est physiquement dégénéré. Bas sur pattes, ventru, laid de visage, d'ordinaire sale et crotté. Et de caractère, le voici : envieux, hargneux, mal élevé, charpateur, lâche (aboyant mais se gardant bien de mordre, ou ne mordant que lorsque l'autre est désarmé, ou criant quand on lève seulement la main, sans le frapper); d'ailleurs, s'il le faut, faisant le beau avant de mordre, faisant le beau toutes les fois qu'il le faut. Sans cesse occupé de trois choses : sa petite obscénité de roquet, son sale petit ventre de roquet, et son faire-le-beau de sale petit roquet.

Le roquet est modelé, empiré par son propriétaire, comme la femme par son mari.

Les hommes-roquets, les peuples-roquets, etc.

X... vous dit : « Y... est un vendu. » Vous dites au premier rencontré : « Y... est un vendu. » X... vous dit : « Z... est un très chic type. » Vous dites au premier rencontré : « *On dit* que Z... est un très chic type. »

Mémoires secrets de Bachaumont, p. 34. « M. Robbé, ce poète érotique, également licencieux et impie (...),

est enfin rendu à son état naturel : il donne à corps perdu dans le jansénisme. »

L'Arabe que j'ai connu, qui s'appelait Atouni. Or, il y a un miroir étrusque du Cabinet des Médailles à Paris, où Adonis est désigné par l'inscription Atunis.

L'écrivain célèbre est sollicité d'exprimer son opinion sur n'importe quel sujet; cette opinion doit en outre être aimable et optimiste. S'il répond qu'il n'a pas d'opinion, il passe pour un personnage malgracieux, bientôt un pestiféré. Voici ce que cela donne, un exemple entre mille :

« Messages » en tête du livre de Georges Bonneau, *La Sensibilité japonaise* : « En récompense de leurs chansons, dites à ces petits (Japonais) que je leur envoie mon cœur. » (Anna de Noailles.) « Pour nous connaître de race à race, ne faudrait-il pas tout d'abord que nous prissions une idée de nos plus profonds sentiments de vénération? » (Barrès.) « Il est grand temps que les races et les peuples se connaissent et s'attirent par leurs esprits les plus libres et les plus désintéressés. » (Valéry.)

Heureux peintres, heureux musiciens, à qui est reconnu le droit de ne pas penser à propos de tout! Heureux charcutiers! Heureux marmitons!

Je méprise qui désire quelque chose. Je ne méprise pas qui désire quelqu'un.

Il faut lutter avec force contre la tentation déraisonnable de nous retourner contre nos idées les plus chères, le jour que nous les voyons vulgarisées et dégradées par le succès enfin venu. On trahit les causes vaincues par lâcheté, et les causes victorieuses par délicatesse.

Dans l'escalier, je salue la gouvernante et morgue la maîtresse; cela est plus fort que moi.

X... sait se décider, mais ne sait pas se tenir à sa décision. C'est un homme de jugement sans énergie.

Le malheur est presque toujours le signe d'une fausse interprétation de la vie.

Les hommes n'ont pas besoin de vérité, mais de « certitudes » et d'explications.

« Les génies sont outrés. Cela tient à la quantité d'infini qui est en eux. Ils contiennent de l'ignoré (...) X..., Y..., Z... n'ont ni exagération, ni obscurité, ni monstruosité. Que leur manque-t-il? Cela. » (Hugo, *William Shakespeare*.) Cette définition, nous précisant si grossièrement ce que serait et ce que ne serait pas le génie, avec nombreux exemples à l'appui, rend la contrefaçon facile, chez un peuple trop avisé : elle ouvre la porte aux charlatans, dont quelques-uns opèrent aujourd'hui sous nos yeux. Disons qu'elle n'est pas fausse entièrement. Mais je préfère l'auteur qui nous tend une œuvre sans voiles, comme un visage qui s'avance sans fards, et y gagne en honnêteté ce qu'il y perd en beauté.

« L'art d'écrire est avant tout de se faire comprendre. » (Delacroix, *Journal*.)

J'aime la Méditerranée quand elle bat les plages. Une lame s'avance et, tandis qu'elle glisse, au-dessous d'elle, en sens inverse, se dérobe un plat voile d'eau : c'est la lame précédente qui fait retraite. Ainsi nos entreprises s'élancent à la conquête de toutes les plages de la vie. A les voir de si loin roulantes, on croirait qu'elles vont couvrir la terre; elles arrivent : un mouvement contraire les annule; la plus audacieuse n'a pas gagné un mètre de plus que les autres, quand déjà elle se retire et cesse d'être dans le sein sans gloire de la mer. L'oiseau des espaces regarde ce mouvement éternel, et il voit l'immobilité.

On ne réfléchit pas assez au fait que, pendant dix-huit siècles, le christianisme empêchant les Européens de se suicider, il leur a fallu beaucoup plus de courage pour supporter l'adversité qu'il n'en a fallu aux Anciens. Le Moyen Age, la Renaissance, tant d'atrocités et pas un suicide! Tout supporté jusqu'au bout, sans fuir! C'est à peser quand on juge les civilisations.

Le jour où, en France, on commence de se suicider — après la Révolution, — on renoue avec le monde qui s'éteignait vers le III^e siècle.

Napoléon : « En France, l'esprit court les rues, mais ce n'est que de l'esprit. Il n'y a derrière lui rien qui ressemble à du caractère, et bien moins encore à des principes. Tout le monde court après une faveur. »

Chateaubriand, *Mémoires*, IV, 191. — « Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe de qui, pourvu que ce soit un puissant du jour. »

En tous pays, la loi s'hypnotise sur des délits infimes, ou qui même n'en sont pas, et déshonore un homme pour des actes que tout individu intelligent juge moralement et socialement sans importance. Mais la bassesse de l'âme, la médiocrité, la lâcheté, l'absence de patriotisme, ou plutôt l'antipatriotisme « passent au travers », et désagrègent peu à peu une nation à laquelle des millions de faux délits ne portaient pas le moindre préjudice.

« Vingt et un ans, remarque Saint-Simon, ce n'est plus la première jeunesse » (pour une femme). Il y a deux cents ans, en France, nous voyons la duchesse de Mortemart se marier à treize ans, Mlle d'Aubigné à quatorze, Mlle de Nantes, Mlle de Montyon et la princesse de Savoie à douze. Lauzun se marie à soixante-trois ans avec Mlle de Lorges qui en a quinze, le marquis d'Oyse signe un contrat de mariage pour épouser Mlle André quand il aura quarante-deux ans et qu'elle en aura douze.

Nous arrière-grands-pères étaiéent donc, à l'estime d'aujourd'hui, de « dégoûtants personnages ». C'est le grand péché, d'appeler morale des usages, et de persécuter au nom d'usages qui sont des bulles de savon.

Le procès intenté devant Salomon par les oiseaux au rossignol, accusé de *différence* et de *folie*, dans le *Livre du rossignol*, poème du Persan Ferid eddin Attar.

Un des avantages de l'art est de permettre à l'artiste — son œuvre parlant pour lui — de ne pas faire de frais dans les sociétés. C'est autant d'énergie qu'il épargne, au profit des fins sérieuses.

Le cardinal Newman (cité par Vereest, *Manuel de littérature*, Bruxelles), écrit : « Rien n'est mélancolique

comme la lecture d'Horace. (...) Il est navrant d'observer comment des écrivains païens soupirent après un bien inconnu et une vérité plus élevée, sans pouvoir l'atteindre. »

Horace est triste de n'être pas chrétien... Si les cardinaux en écrivent de ce calibre, qu'écriront les sous-diacres?

L'artiste surfait a bel et bien tenu le bon bout, puisqu'il a joui sa vie durant des avantages immenses que donne le talent réel. Tel ce personnage de Balzac s'écriant : « Comme j'ai eu raison d'avoir beaucoup d'argent! », il peut s'écrier sur son lit de mort : « Comme j'ai eu raison d'être surfait! »

La fatigue et le peu de plaisir que vous éprouvez à étreindre une femme très désirée, après une continence de trois semaines, sont compensés par la joie folle et la vigueur excellente que vous éprouvez auprès d'une femme que vous désirez peu, alors que vous étiez à demi mort de fatigue, de l'avoir trop fait avec une autre. Tel est le désir.

« A quoi faut-il tendre en fin de compte? A connaître le monde et à ne pas le mépriser. » (Gœthe.)

« Ce serait une grande chose que de découvrir une position dans laquelle on ne souffre pas de la bêtise des hommes. » (Tolstoï.)

La parole d'Épictète, que je cite souvent*, pourrait aider à trouver cette position. Il deviendrait aussi insensé que l'imbécile pût nous troubler, que de pouvoir être troublé par l'insulteur.

Néron était aimé! Son ancienne maîtresse Acté recueille sa dépouille, entretient le culte auprès de son tombeau. Le petit giton Sporos est un des quatre qui l'accompagnent dans sa fuite finale; il ne l'abandonne pas, alors qu'il lui était facile de le faire; on le trouve assis et pleurant dans la maison où Néron s'est fait tuer.

« L'esclave de Néron, Éros, se tua devant lui pour l'encourager à mourir. — Ce serait un poème à faire sur

* Cf. ici p. 984.

le dévouement. Quel était-il donc, ce sombre et mystérieux attachement? » (Alfred de Vigny, *Journal d'un poète.*)

X..., dans sa chambre, à la glace, une quinzaine de photos de lui. Non pas de petites photos d'amateur, qui pourraient passer pour des « souvenirs » : de belles photos comme savent les faire aujourd'hui les professionnels. A de très jeunes adolescents on pardonnerait tant de fatuité; mais à un adulte! Cela me paraît inconcevable, un signe sûr de mauvaise qualité. Dans les salons ou les cabinets de travail de certains littérateurs, j'ai vu ainsi des portraits d'eux-mêmes.

Heureux ceux de qui les parents meurent jeunes!

La survivance de l'idée de Dieu doit quelque chose à la mauvaise littérature. *Dieu* est un monosyllabe commode, toujours bienvenu dans un alexandrin, comme d'y interpellier : « *Seigneur!* » amorce le mouvement lyrique. Le sublime petit-luxe s'accommode également de la religion et du vers classique.

Un chien qui aboie vaut mieux qu'un homme qui ment.

Je ne pense pas, disant cela, à l'homme qui ment dans sa vie privée, ce qui est nécessaire et souvent salutaire. Mais à celui qui ment au peuple : l'homme politique, l'écrivain à « messages », le général, etc.

La vie : un océan dont les moralistes, les philosophes, enfin les doctrinaires de toute sorte prétendent faire le petit quadrilatère d'eau calme et classifiée qu'est un marais salant ou un parc à huîtres.

Ce flirt continu que j'entretiens avec les animaux.

Les gens du monde disent : « Ça ne se fait pas. » Les gens du peuple : « Oh! ben, alors! » Ici et là, le pouvoir des « convenances » est le même. Les mêmes airs pincés. Et pour rien. Faust : « Les hommes se transmettent les lois comme une maladie contagieuse. » Les lois et les convenances.

Le planisphère de ses grains de beauté. Les yeux fermés, je peux les situer tous. (11 juillet 1931.)

La vue d'un vélo-tandem me fait l'effet de l'eau bénite sur le diable. Deux êtres condamnés à ne jamais pouvoir faire un tour de roue l'un sans l'autre!

Ses pieds froids, sur mon front, sauraient me guérir de toute peine.

« Ce qui est conforme à la vie, c'est la résistance au bien. » Mais penser que personne ne dira que, ce qui est conforme à la vie, c'est le bien et c'est la résistance au bien.

« Mieux connaître, c'est moins aimer. » (Guyau.) On peut dire tout aussi bien : « Mieux connaître, c'est aimer davantage. » Guyau dit encore (et ce n'est pas nouveau) que le mal est une mutilation intérieure, que le besoin interne et primordial de bien faire n'est que l'élan vital lui-même. On peut soutenir exactement le contraire, que le besoin du mal est l'élan vital, et cela aussi a été soutenu. Tout peut être soutenu, non seulement pendant trois cents pages, ce qui n'est qu'une prouesse d'avocat étendue, mais pendant une vie entière, et on s'accroche la postérité ainsi : c'est la grande malice des philosophes ; on est philosophe à peu de frais. Notre conclusion : que la nature est assez riche et assez confuse pour qu'on en puisse dire et tirer n'importe quoi, sans que cela tire à conséquence pour la vérité. Mais du moins faudrait-il le poser dès l'abord, au front de tous nos dogmatismes.

Deux mois après leur mariage, cette femme que son mari n'a pas encore embrassée. Il paraît que c'est « très français ».

« Le simple exemple de non-conformité, le simple refus de s'agenouiller devant la coutume est en soi-même un service. Précisément parce que la tyrannie de l'opinion est telle qu'elle fait un crime de l'excentricité, il est désirable, afin de briser cette tyrannie, que les hommes soient excentriques. L'excentricité et la force du caractère marchent toujours de pair, et la somme d'excen-

tricité contenue dans une société est généralement proportionnelle à la somme de génie, de vigueur intellectuelle et de courage moral qu'elle renferme. » (Stuart Mill, cité par Dugas. *L'Éducation du caractère*, 1912.)

Les critiques littéraires, à mon propos, me font penser à ce gag de cinéma où les uns et les autres se battent prétendument autour d'un type, pour et contre lui, tandis que lui il s'est dégagé en douce de la bagarre et, arrêté loin de là, les regarde s'empoigner.

Dans aucune salle de cinéma populaire je n'ai entendu chahuter le curé qui paraissait sur l'écran. Mais, plusieurs fois, on ricana et protesta, simultanément de divers points de la salle, contre ce que disait le pasteur (sur l'écran). C'est que ce public populaire ne croit pas que le curé prenne la religion au sérieux : le curé est gourmand, serre les mains, rigole, fume, pardonne. Tandis qu'on croit que le pasteur prend la religion au sérieux. Donc on le juge différent. Donc on ne l'aime pas.

D'une façon générale, en France, c'est dans la mesure où le prêtre donne l'apparence d'être mauvais prêtre qu'il est accepté. Par le peuple comme par les salons. Le prêtre ne le sait que trop.

Il y a des personnes qui, au lit, la nuit étant dans son plein, allument l'électricité et vous regardent fixement, comme si elles vous découvraient, ou comme si elles voulaient, une bonne fois, prendre conscience de cet être à qui elles se donnent sans cesse. Et leurs yeux écarquillés font alors à ces personnes des visages de chats.

Une société de lumières, mais qui, en ce qui concerne la femme, vit sur les idées du xix^e siècle.

Refuser de l'argent, Retz l'a dit déjà, est souvent fort dangereux. Mais pire encore est refuser une amitié. Aussi dangereux de refuser l'amitié d'un homme qui vous l'offre sincèrement, que de refuser l'amour d'une femme. Et surtout quand il s'agit d'un homme-femme; je n'entends pas par là : d'un inverti; j'entends : de tout homme qui a un tempérament et des nerfs de femme, et Dieu sait s'ils sont nombreux.

Que faire quand un homme vous offre son amitié, et qu'on n'en veut pas, pour mille raisons? Atermoyer, finasser, feindre, si pénible que cela soit, mais à aucun prix ne la refuser nettement. Un tiers des haines que nous suscitons sont des ferveurs rebutées. Malheur à celui qui ne tient pas à être aimé!

Grossièreté de la société européenne.

— être convié à venir à une réception officielle « avec tous ses ordres »;

— les cartes d'invitation qui annoncent « thé, porto » pour vous allécher!

— écouter son éloge prononcé en public (discours à l'Académie française) ou l'éloge de ses ancêtres (discours des messes de mariage);

— vous envoyer la fumée de sa cigarette ou de sa pipe dans le nez;

— les femmes qui fument;

— avoir chez soi, exposé, son propre portrait;

— s'efforcer à ce que votre réception soit une cohue, alors qu'on devrait s'efforcer à ce qu'elle n'en soit pas une;

— la châtelaine qui vous fait tout visiter de son château (sur les chrysanthèmes : « N'est-ce pas qu'ils sont magnifiques? »), alors que le savoir-vivre est de paraître ignorer ce qu'on possède, et de n'en parler que si on vous le demande en termes exprès;

— les ambassades qui vous écrivent dans leur propre langue, qu'on ignore;

— les lettres qui ont un tour personnel et attentionné, voire affectueux... et qui sont au ronéo;

— l'habitude systématique d'être en retard, qui signifie exactement : « Je ne veux pas me gêner pour vous »;

— les applaudissements au théâtre;

— les chiens dans les restaurants;

— les chiens chez les gens qui vous reçoivent, chiens qui aboient contre vous interminablement, dès votre coup de sonnette, puis se frottent contre vous, et de toutes façons monopolisent l'attention de la maîtresse de maison, avec qui on ne peut plus parler;

— les cartes de vœux avec des vœux imprimés; bien mieux, vous demander un autographe par une carte pos-

tale-formule imprimée, affranchie comme imprimé (ceci est de provenance étrangère);

— vous inviter à dîner, voire vous inviter au spectacle dans une avant-scène, sans vous dire qui sera invité avec vous, ce qui est vous exposer à vous trouver en contact, pendant toute une soirée, avec votre plus mortel ennemi;

— la tyrannie de la musique. Un seul possesseur de radio qui gêne cent cinquante personnes. Les musiciens dans les restaurants, qui vous empêchent de causer.

Etc.

Tout cela accepté par tous, entré dans les mœurs.

Non seulement des éditeurs, ce qui serait assez naturel, mais des auteurs viennent nous demander d'écrire un livre sur tel sujet précis, témoignant par là de la piètre idée qu'ils se font de l'état d'écrivain. Comme si un écrivain digne de ce nom acceptait de faire un ouvrage sur commande, un ouvrage qui ne sorte pas de sa nécessité intérieure, qui ne soit pas pour lui un objet de souffrance tant qu'il ne l'aura pas créé! « Je dirige une collection. Ne m'écrieriez-vous pas sur ceci ou sur cela? » Celui qu'on sollicite ainsi devrait se tenir pour offensé, et le témoigner, car qu'a voulu lui dire son confrère, sinon : « Nous savons bien que vous n'avez rien à dire. Que vous importe donc de passer six semaines à nous bâcler ce que nous vous demandons? Et puis nous payons bien! et d'avance! Et cela, n'est-ce pas, est sans réplique! » Non seulement l'écrivain ainsi interpellé ne se tient pas pour offensé, mais il est flatté et content. Car il n'a, en effet, rien à dire, et, lui donner un sujet, c'est lui faire la moitié de sa besogne. Il accepte aujourd'hui, il acceptera demain, il acceptera chaque fois qu'il sera sollicité, et des mois et des années passeront de la sorte avant qu'il écrive l'œuvre qu'il sentait *le besoin* d'écrire, supposé qu'il ait jamais senti ce besoin.

C'est ainsi que, lorsque vous lisez la liste des ouvrages de tel auteur contemporain en tête d'un de ses livres, vous trouvez vingt livres, par exemple, mais sur ces vingt livres il n'y en a que dix qui soient *son œuvre* : les dix autres sont des besognes de librairie.

Le second Pline, sa correspondance. — Ce *dominus scholasticus* — propriétaire homme de lettres — est disert,

informé, superficiel, sociable, bienveillant, optimiste, rancunier (il se poulèche de tuer son homme avec un discours), inlassablement moral et prudhommesque, toujours surmené et de loisir (mais quels loisirs distingués!), toujours en scène mais sur une petite scène, vaniteux comme un pet, farfelu au-delà de ce qui est possible. Il nous entretient de chacune de ses largesses, dans une correspondance censément privée, mais écrite pour le public : le testament d'Auguste a fait des petits. Il décrit ses libéralités, puis il décrit ses propriétés, puis il décrit ses plaidoiries, et toujours de telle façon qu'on a envie de lui dire : « T'as fini ? » Il est le père de la correspondance truquée, le père du faux, le père de la pommade, le père du cosu fleuri. C'est un brillant causeur, un brillant épistolier, un brillant conférencier, un brillant avocat. Un pet. Un académicien. Je ne sais pas s'il est répugnant, mais il me répugne. Il est chargé de grâces, et cependant je ne voudrais pas lui serrer la main.

Avec tout cela, il faut le lire. Intéressant pour la vie privée romaine, et notamment pour son métier (avocat et juge). Deux saisissantes descriptions de l'éruption du Vésuve, où périt son oncle.

Pas de zèle! — A Hippone, un dauphin s'apprivoise de lui-même, joue avec un enfant qui se baigne, l'emporte sur son dos, le ramène, joue avec les baigneurs, se laisse caresser sur le rivage, et tous les jours revient ainsi. On crie au prodige. « Tous les magistrats accouraient pour voir le dauphin; leur arrivée et leur séjour écrasaient de frais imprévus les modestes ressources de la ville. Enfin le pays même perdait sa vie paisible et retirée. On décida de tuer en cachette la cause de cette affluence. » Je ne connais pas d'histoire plus mélancolique. Il faut la lire dans Pline, qui la rapporte au long, et de façon touchante. On peut dire que tout y est : l'amitié du dauphin pour tel enfant en particulier, les sentiments réciproques de celui-ci (« il croit être reconnu, aimé, et aime à son tour »), et jusqu'à la stupidité de certain fonctionnaire qui, par superstition, tandis que l'animal est sur le rivage, le fait arroser d'un parfum, « dont l'odeur le mit en fuite pour la haute mer; on ne le revit que plusieurs jours après, tout languissant et triste; puis, ses forces revenues, il reprit sa gaîté anté-

rieure et ses services accoutumés ». De quelque côté qu'on la prenne, cette histoire fait rêver. Elle vaut, à elle seule, la lecture de Pline.

Ma famille, ce sont les personnes avec qui je couche.

Ceux que nous estimons ont un pouvoir redoutable, celui de nous blesser en nous décevant, que n'ont pas les autres.

L'affaire qui réussit me fait honneur. L'affaire qui ne réussit pas me fait plaisir.

Toute trahison apparente de la Fortune, qui vous rejette à vos « chères études », vous est en réalité un bien, puisqu'elle vous renvoie à votre part nécessaire, c'est-à-dire à la création artistique. Il en a toujours été ainsi, pour tous les écrivains. Ce sont les exils qui sont féconds.

Les toreros passent leur vie à s'entendre traiter de couards. Il faudrait quand même dire que, s'ils étaient couards, ils ne seraient pas toreros.

Dans les circonstances graves et inquiétantes, rien ne vaut, pour vous sauver, une bonne obsession.

« N'entrez jamais en lutte avec la religion ni avec les choses qui semblent dépendre de Dieu. Elles ont trop de force sur l'esprit des sots. » (Guichardin.)

— Si tu prends ce ton, on dira que tu fanfaronnes, et on te piétinera. Si tu as le ton modeste, on dira que tu supportes tout, et on te piétinera.

— Et pourquoi ne piétine-t-on pas les autres ?

— Parce qu'ils ont le ton de ce qu'ils sont, et qu'ils sont ce que tu n'es pas.

J'ai lu cette phrase quelque part : « Comme les vieillards deviennent laids quand ils ne font plus que ce dont ils ont envie ! » Toujours la vieille haine contre le bonheur. Les vieillards sont laids parce que l'âge les défigure. C'est tout.

On parle toujours de la consolation que c'est pour certains, de croire au paradis. On oublie la consolation que c'est pour les autres, de ne pas croire à l'enfer.

9 octobre 1931. — Les vieillesse interminables et heureuses sont celles des méchants, des cupides et des érotomanes.

Si loin que nous disions, nous ne disons que la moitié. Je développe.

Tous les hommes publics, à peu près, sont des hommes-mensonge. De là le désir infini qu'on a, de ne pas les fréquenter.

On peut n'être pas un homme-mensonge, mais être un homme qui ne veut dire que la moitié de la vérité, ce qui est déjà beaucoup. Pour que le monde vous laisse jouir en paix de ce qu'il est capable de donner.

Il est non seulement des plus dangereux, pour soi, de dire aux hommes la vérité sur ce qu'ils sont, sur ce que sont les problèmes et les causes pour lesquels ils s'agitent, sur ce que valent leurs actions, sur ce qu'est la destinée, sur ce qu'est « l'ordre » de ce monde (on voit quelquefois un mouvement de haine envelopper un écrivain, et c'est seulement parce qu'il s'est avancé jusqu'à dire la moitié de la vérité), mais cela est aussi des plus inutile pour eux. Laissons-leur le mensonge où ils veulent vivre. Contentons-nous, par respect pour nous-même, de n'y rien ajouter.

« Presque tous les hommes sont esclaves par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses : faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère. »

Mais non sa vie. Chamfort, l'auteur de cette pensée, dit non à Hérault de Séchelles qui veut le faire écrire contre la liberté de la presse. Il est arrêté et se tue.

Je n'ai pas défait le bouquet que m'envoyait la dame, et l'ai donné tel quel à une autre dame. Je n'ai pas lu la lettre qui l'accompagnait, je n'en ai pas même ouvert l'enveloppe. Mais j'ai fait l'amour avec la petite fleu-

riste qui me l'apportait. Voilà, Madame, qui vous apprendra à envoyer des fleurs aux messieurs.

Culture désintéressée. — Je vois les limites de la qualité de quelqu'un quand, lui disant : « J'étudie l'ancien théâtre japonais », il me dit : « Vous allez donc écrire sur l'ancien théâtre japonais ? »

Peut-être pourrait-on diviser le monde en deux familles : ceux qui acceptent aisément de s'ennuyer, et ceux qui ne l'acceptent pas, ou ne l'acceptent que très peu.

Dans les derniers temps de sa vie, X... vit se détacher de lui nombre de ses relations, on n'ose dire de ses amis, parce qu'il avait cessé d'« entretenir » ses amitiés, répondait avec du retard à sa correspondance, refusait toutes les invitations, ou, s'il en acceptait une, restait en société silencieux et morne. On disait : « Quel sauvage ! Comme il est devenu désagréable ! Qu'est-ce qu'il a ? » Ce qu'il avait, c'est qu'il était condamné, et le savait.

J'ai eu quelques paroles affectueuses — non ressenties — pour un ami, un jour où, ayant un peu de dépression, j'avais flairé que me ferait du bien quelqu'un qui en aurait de telles pour moi.

Il faudrait parler plus rarement d'imbéciles, et plus souvent d'imbécillités, puisque la passion, l'ignorance et la légèreté poussent beaucoup de gens qui ne sont pas du tout des imbéciles à dire et à faire des imbécillités.

La gloire posthume (de même que la contemporaine) est quelque chose de plus sot encore que la rétribution paradisiaque des chrétiens puisque, cette rétribution, nous n'avons nul moyen de savoir si elle est ou n'est pas, tandis que nous savons très bien de quoi est faite la gloire : de l'opinion, qui ne mérite nulle estime, puisqu'elle est créée par l'incompréhension, la déformation et la légèreté, et qu'elle est vraiment, en quelque sens qu'elle s'exerce, la vanité même.

Mes chers Anciens et Renaissants, si entichés de la gloire posthume, ne sont pas défendables sur ce point-là.

Le vice initial, tant chez le païen que chez le chrétien, est la faiblesse de vouloir durer.

Si mes souvenirs sont bons, j'écrivais il y a deux ans (dans *Explicit Mystrium*) que, ce qui me frappait le plus chez le médecin, c'était le manque de conscience. Il me semble que j'écrirais aujourd'hui que c'est l'inintelligence. Il est vrai que cette inintelligence, dans un tel emploi, constitue un manque de conscience, du moins involontaire.

La légèreté avec laquelle un médecin vous conseille une opération. On s'y refuse, et guérit.

Le médecin est un malade. Je veux dire qu'il participe à cette maladie du genre humain, de ne savoir pas se mettre à la place des autres. Par exemple, il vous ordonne un régime sévère. Mais il le fait sans se rendre compte que, permettre à un homme une cigarette ou une tasse de café par jour (en principe interdits), c'est le sauver de la neurasthénie. Et la neurasthénie est aussi grave que la maladie d'estomac.

Un médecin vous ordonne jusqu'à *sept* spécialités par jour. Après quinze jours, il s'effare de votre langue chargée. Comment non? On ferait un volume avec des faits de cette nature.

Le grand médecin qui, à huit jours d'intervalle, vous donne des conseils diamétralement opposés sur un point de la dernière importance. Comme le grand avocat. Sous-entendu : « Vous croyez donc que je n'ai que vous en tête! » Et on ne peut pas le lui faire remarquer, parce qu'il vous tuerait encore davantage.

La manière dont le malade doit *guider* le médecin a de quoi faire rêver.

Toute ordonnance du médecin doit être *révisée* par le malade : révisée dans le sens du *bon sens*. Cela aussi fait rêver.

Pline fait allusion à un personnage qui s'est suicidé « pour échapper aux médecins ».

Un faux diagnostic pour deux cents francs seulement, c'est donné. (Novembre 1931.)

Pourquoi achète-t-on des chiens? Pour qu'ils fassent du bruit en aboyant, et pour qu'on fasse du bruit en

leur commandant de ne plus aboyer. « Cela met de la vie. »

Aucun grand écrivain français, un maître en sa langue, n'est très apprécié à l'étranger. Ni Pascal, ni Racine, ni Saint-Simon, ni Bossuet, ni Chateaubriand, ni Stendhal n'a une grande audience à l'étranger. Je n'ose citer les noms de ceux qui ont cette audience.

Un homme d'esprit qui devient littérateur perd son esprit. La vanité rend bête un homme, comme la haine le rend bête.

L'expérience de Lubbock. Une bouteille, le goulot ouvert, où sont enfermées des abeilles. Le cul de la bouteille est tourné vers la lumière, le goulot vers l'obscurité. Toutes les abeilles se poussent vers le cul et y meurent d'inanition, quand le goulot est ouvert de l'autre côté.

C'est l'aveuglement et l'obstination stupide des femmes.

Et les abeilles passent pour intelligentes, comme les femmes passent pour fines.

C'est aussi *la mode*. Ne voir que ce qui est à la mode, et y périr, quand la vérité est ailleurs, — à côté.

De combien de choses il en est comme des droits des rois et des peuples, qui, au dire de Retz, « ne s'accordent jamais si bien que dans le silence ».

L'homme qui ne veut pas déplaire au public — à sa « clientèle » — est, quoi qu'il fasse, un marchand. Même et surtout quand il est un littérateur.

Sur la mort de X... — C'est la première fois qu'il fait quelque chose de sérieux dans sa vie.

X... dissimulait que c'était du foie qu'il mourait, crainte que ses ennemis ne pensassent qu'il mourait de peine.

Je ne puis me soutenir qu'avec un plaisir vif par journée; faute de cela, je languis et m'étirole. Et il m'est arrivé de préférer mourir, à cette langueur.

L'injustice me poignarde davantage quand elle est exercée contre les autres, que contre moi.

Je garde les secrets, même de ceux de mes amis qui sont devenus mes ennemis.

Déméter se désole du rapt de sa fille. Des passants la croisent avec des interpellations obscènes. Elle se met à rire. Voilà le génie grec.

On envoie à un journal des « pensées » d'une portée générale, profonde et éternelle. Il les passe en quatrième page. On lui envoie un petit caca d'actualité, de polémique. Il le passe en première, et en redemande.

CARNET XXI

ALGER : de novembre 1931 à mars 1932.

PARIS : de mars 1932 au 26 avril 1932.

LE mouvement électrique de recul du Français quand il a touché par hasard le lyrisme, comme s'il avait touché une vipère.

Afin de ne pas risquer de devenir vraiment amoureux, faire intervenir une autre qui vous détourne, comme dans un ballet le danseur prend la nouvelle venue qui s'interpose, ou comme un torero détourne vers lui, en lui présentant la cape, le taureau qui pressait dangereusement un de ses camarades.

Un sang qui demande l'action, et une intelligence qui la refuse. Si on a la plume emphatique, on peut écrire que c'est une tragédie.

Faut-il répondre aux critiques? « Le poète Werner déclara qu'il se tairait tant qu'un critique ne l'accuserait pas d'avoir dérobé des cuillers d'argent. — Et, même dans ce cas-là, vous devriez vous taire, dit Gœthe. » (Paul Amann, *Gœthe vu par ses contemporains*, p. 102.)

Nietzsche, *Le Livre de Lou Salomé*, p. 126. — Il dit que « l'œuvre d'art ne jaillit pas tant du miracle d'une imagination créatrice, que de la *puissance du jugement*, qui choisit, ordonne et trie les éléments dont cette œuvre est formée ».

C'est ainsi que les carnets de Beethoven nous permettent de voir « qu'il a façonné lentement ses mélodies les plus admirables en les filtrant à travers d'innombrables ébauches ». C'est pourquoi le génie *s'apprend*, dans une proportion bien plus grande que ne le pensent la plupart.

Combien tout cela est vrai. Rôle du *discernement*.

De là qu'il n'y a pas non plus à parler de « génie en puissance ».

Cette nuit, le matin, entre 5 et 8 heures, rêve très cohérent en tant que rêve, à tournure de cauchemar : des serpents se glissent vers moi, des persécuteurs approchent, etc. Et je me dis : « Quand le cauchemar deviendra trop fort, je me réveillerai. Mais le pourrai-je par la seule volonté ? Quand le serpent s'approchera trop, je me lèverai sur mon séant pour m'éveiller. » Ce qui arrive en effet. Je n'ai jamais connu un exemple aussi fort de la conscience surveillant l'inconscience, tout en la laissant faire entièrement à sa guise, et sans se manifester que pour dire : « Ne crains rien. Je suis là. »

Deux fois par an, lire ou relire un livre de guerre *sérieux*, ou voir un film de guerre. Tout de suite votre vision de la vie s'approfondit d'une portée.

Comment nettoyer la conscience ? En la frottant avec du réel.

L'Anglais ne se presse pas. Le Français du ^{xvii}e siècle, le Japonais de la grande époque expriment un peu au-dessous de ce qu'ils ont à exprimer. L'orateur romain (Quintilien, je crois, *dixit*) ne lève pas la main plus haut que sa tête. L'être de sagesse a beaucoup de loisir, bien qu'il feigne, pour désarmer l'envie, d'être toujours accablé d'affaires.

Djâmi, *Beharistân*, p. 85. — Un personnage se réfugie, pressé par la nécessité, chez un homme dont il a tué le père ; celui-ci ignore le fait et le protège. Notre personnage lui dit enfin qui il est. L'autre, « son teint s'enflamma, ses yeux s'injectèrent, il resta quelque temps la tête baissée, puis il dit : « Tu ne tarderas pas à rejoindre mon père, et c'est lui qui tirera vengeance de toi. Mais moi je t'ai accordé protection, et ne te tromperai pas. Lève-toi et sors, car je ne suis pas sûr de moi, et Dieu me garde de te causer quelque dommage. » Puis il lui fait présent de mille pièces d'or.

Cela est extravagant, et, en ce qui touche le don d'argent à l'assassin de son père, impensable selon la raison, mais cette extravagance fait, elle aussi, partie de la nature de l'homme, ou du moins de certains hommes : le besoin

d'agir de temps en temps avec folie, et de préférence contre soi-même.

Mme V... me fait la guerre, me tracasse, me calomnie, essaie de détacher de moi ce que j'aime. Des années passent et, réduite à la misère, elle vient me demander l'aumône. Je lui donne davantage que ce que raisonnablement je devais lui donner, et pourquoi? *parce que jadis elle m'a causé du tort*. Voilà encore des abîmes.

(Mais sans doute ai-je agi ainsi pour la surprendre et lui donner de moi une image extraordinaire. Aurais-je donné autant si ce don avait dû être anonyme?)

La Bêtise ne consiste pas à n'avoir pas d'idées; cela, c'est la Bêtise douce et bienheureuse des animaux, des coquillages et des dieux. La Bêtise humaine consiste à avoir beaucoup d'idées, mais des idées bêtes. Les idées bêtes — avec bannières, hymnes, haut-parleurs, voire tanks et lance-flammes pour la persuasion — sont la forme raffinée, et la seule véritablement effrayante, de la Bêtise. Car elles sont par essence dynamiques; par essence elles suscitent l'enthousiasme; elles sont faites de toute éternité pour être la Bêtise dirigée. Qui décrira dans un grand mythe l'imbécile ou le charlatan moderne ouvrant la nouvelle boîte de Pandore, d'où s'échappe et se répand sur le monde la plaie volante des idées bêtes, dont les hommes meurent en les adorant?

Si j'avais vingt-cinq ans, et si je voulais, comme on dit, donner un sens à ma vie, en d'autres termes m'occuper, je m'intéresserais à l'unification des religions. Car elles correspondent toutes aux mêmes besoins de l'homme; elles ont toutes un dénominateur commun. Je n'ose le nommer.

Le regard de certaines statues grecques est cet agrandissement de l'orbite que nous sentons lorsque, se détachant de l'objet extérieur, nos yeux semblent reculer en nous-même. L'indifférence de ce regard aux choses de la terre et à leur jeu.

Peu importe que notre talent, notre capacité et notre caractère aient des limites, si nous connaissons ces limites.

« Tout passe en un jour, le panégyrique et l'objet célébré. » (Marc-Aurèle.) Tout passe en un jour, le calomniateur et l'objet calomnié.

Pendant que nous sommes malheureux, notre malheur se changeant en pitié, nous croyons, dans une éclaircie, que tout peut s'expliquer par la pitié...

César offre des avantages à Bibulus pour que l'argent que celui-ci dépense soit donné partiellement en son nom. Et si Bibulus avait refusé? Dépendre de Bibulus : pauvre César ! On comprend qu'ensuite, ayant le pouvoir, ils en abusent pour se dédommager.

L'effort de l'homme, l'objet où il met son point d'honneur, c'est d'agir à l'encontre de la nature ou de la raison. Le mâle est fait pour les amours courtes et multiples : on lui impose, dans le mariage, un amour unique et constant. L'enfant, naturellement, méprise ses parents et se désintéresse d'eux : on lui impose de les respecter, de les aimer, de les nourrir, de se sacrifier pour eux s'il le faut, un demi-siècle durant. L'adolescent, dès l'âge de douze ans, ressent l'appel du plaisir : on ne lui permet aucun moyen d'y répondre avant, mettons, dix-huit ans. La jeune fille doit être devenue femme à un certain âge : si elle y pourvoit sans la mairie, on la montre du doigt. L'homosexualité est la nature même : on la fait passer pour vice ou maladie ; elle mène à la prison, au bûcher. Ce ne sont là que quelques exemples. Ajoutez les religions, toutes fondées sur la contre-nature et la contre-raison. Ajoutez les idéologies politiques et sociales, deux fois sur trois insanes, toujours grosses de catastrophes, le bon sens se vengeant d'avoir été outragé trop longtemps. Quoi d'étonnant si, dans ces conditions, l'humanité ne cesse de souffrir ? On naît sous cette cloche de superstitions et d'idées fausses, on y grandit, on y continue, on se dit qu'on y mourra, que, *pas un seul jour de sa vie*, on n'aura vécu autrement que gouverné par des idées d'imbéciles et des mœurs de sauvages, enfreintes ou seulement dénoncées non sans risques. On y jette ses enfants, sans défenses, ou avec des défenses aussi dangereuses pour eux que le mal même. On se dit que

cela a toujours été ainsi, que cela sera toujours ainsi, sur toute la surface de la terre. On essaie d'en sourire; on fait le philosophe. On en reste accablé.

Un de mes parents *a le courage* d'accueillir et de cacher un an dans son château — sachant ce qu'il risque — un émigré et pour cela est traduit au Tribunal révolutionnaire et guillotiné. Le *Dictionnaire historique* de l'abbé F.-X. de Feller, tome XI, supplément, dit : « Il n'eut pas le courage de refuser chez lui à un malheureux émigré. » Que faire, grand Dieu, pour n'être pas accusé de manque de courage?

« Faites-vous miel, les mouches vous mangeront » (vieux proverbe espagnol). Oui, mais : « Faites-vous chardon, les ânes vous mangeront. »

Quelqu'un qui vous est profondément dévoué, et de qui on le sait, qu'il ne s'angoisse pas à l'énoncé d'un de vos ennuis, cela vous remonte. S'il ne s'émeut pas, pense-t-on, c'est que ce n'est pas grave, ou qu'il sait que vous exagérez.

D'année en année, les aimoirs que l'on quitte. Chacun d'eux vous a fait vivre une année, comme les voitures, quand on courait la poste, chacune vous faisait faire un bout du chemin.

Comme les Chinois, les Hindous, les anciens Grecs, le bonheur ne m'ennuie jamais.

F... adore les Bretons, il parle d'eux mieux qu'amicalement : affectueusement. Mais il va chez eux chaque année pour, abusant de leur ignorance, leur acheter quarante francs des armoires anciennes qu'il revend à Paris entre cinq cents et mille francs.

Les hommes veulent tellement, et *avant tout*, qu'on ne se distingue pas d'eux, qu'un homme invitera à son « porto » un homme qui attend quelque chose de lui, de préférence à un homme qui n'en attend rien.

Celui que cabre l'ombre seule de la *lèche* est arrêté par la perspective d'un simple geste de politesse, qu'il se devrait de faire.

Je n'aime pas l'art qui invente parce qu'il est un succédané, une matière de remplacement de la vie, une excuse pour ne pas vivre. C'est celui-là qui est l'art-défaite.

De singuliers dévots du Satyricon. — « Telle était l'admiration du vainqueur de Rocroi (Condé) pour Pétrone qu'il pensionnait un lecteur, uniquement chargé de lui réciter le *Satyricon*. » (Laurent Tailhade, préface du *Satyricon*, p. 29.)

« Nul peut-être n'était plus capable de faire parler Pétrone en français que Bussi-Rabutin. On assure qu'il l'avait entrepris de concert avec le maréchal de Vivone et le célèbre abbé de la Trappe; mais les scrupules tardifs du dernier firent échouer le projet. » (*Idem*, p. 46.)

Toutes les fois que je lis la lettre ou l'article d'un « admirateur » inconnu, ma première pensée est : « Encore un qui devra se détourner de moi. »

Ces trois ou quatre derniers soirs, avant de m'endormir, pendant plusieurs instants il me semble que mon cœur s'arrête, et je me pose la question : « Est-ce que le mouvement va reprendre ? » C'est comme un cheval qu'on soulève sur l'obstacle, et on ne sait pas s'il va se recevoir avec équilibre, ou se casser les reins. L'idée que quelques secondes me séparent de l'inexistence éternelle ne provoque pas seulement chez moi un consentement, mais un élan d'adhésion. C'est avec ravissement que j'envisage ma mort subite. (11 décembre 1931.)

Je pleure sur les choses détournées de leur destination pour être employées à une destination contraire. Si j'avais quelque pouvoir dans un pays où l'on a mis des statues chrétiennes sur des colonnes antiques, je ferais enlever ces statues. Inversement, une abbaye comme Pontigny, devenue, je crois, un centre de pensée anticatholique, m'attriste.

Se vaincre.

Je me vains, à neuf ans, pour faire du tape-cul, par ordre paternel, sur des destriers diaboliques de grosseur et hauteur. Le résultat est qu'à trente-cinq ans les chevaux m'inquiètent encore.

Je me vains pour monter sur les murailles de Fez, crainte du vertige. Le résultat est que j'y ai un étourdissement, et y serais encore, si je n'avais pu continuer, les yeux fermés, les mains sur les épaules de mon serviteur.

Je me vains à Albacete pour attaquer un taureau dans des conditions insensées. Le résultat est une blessure qui, à quelques centimètres près, me perforait le poumon.

Je me vains pour m'embarquer en 1926 par mauvaise mer. Le résultat est que désormais l'appréhension du mal de mer jouera dans mes pérégrinations un rôle ridiculement excessif.

Goethe, *Pensées*. — « Tout ce qui est sage a déjà été pensé. Il faut seulement essayer de le penser encore une fois. »

La dernière des dernières qui dort, un bras sur ma poitrine, à cause de sa confiance je ne pourrais pas la rejeter.

Le côté de moi qui ne croit à rien aime Chateaubriand. L'autre homme en moi est refroidi par son manque de sérieux. Quiconque est excité par Chateaubriand, le connaissant à fond, est pour moi suspect : ce n'est pas quelqu'un de tout à fait bien. Il manque à Chateaubriand ce que Renan dit qui manque à l'Italie : l'honnêteté*.

Mais il redonnerait confiance dans l'art d'écrire, si on l'avait perdue.

* Je serais aujourd'hui bien plus nuancé. Chateaubriand a écrit quelquefois qu'il ne croyait pas à la monarchie : ce sont les moments où il laisse volontairement tomber le masque, la remarque est de Sainte-Beuve; il n'a jamais laissé entendre qu'il ne croyait pas à la religion. La sincérité de ce que j'appellerais, si j'osais (mais je n'ose pas), sa marotte catholique, me paraît hors de doute. Toute la fin du livre X et dernier des *Mémoires*, intitulée *Conclusion*, est, sans parler de la lucidité, d'une honnêteté et d'une simplicité (il a tiré les derniers feux d'artifice de sa pose dans le *Rancé*; maintenant il est simple) qui inspirent le respect (note de 1960).

« Quand un homme de lettres n'a pas de parti ni d'armée à lui, et qu'il marche seul avec indépendance, c'est bien le moins qu'on se donne le plaisir de l'insulter un peu au passage. » (Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, p. 8.)

Le mépris concerté en vue de l'histoire. Clemenceau félicite Pétain pour son ordre du jour après l'armistice — pièce historique, — mais le fait sur une feuille de papier à lettres tournée à l'envers : l'en-tête (de la Présidence du Conseil) est tête en bas. Insolence inouïe.

Pour *La Ville dont le Prince est un enfant*.

« Moudeik ibn Ali, élevé à Bagdad, professeur dans cette ville, devient amoureux du jeune Amr, fils de Jouhanna le chrétien, auquel on fait quitter le cours. Il en tombe si malade que ses amis prient la famille de laisser le petit lui faire une visite. Il meurt en lui tenant la main. » (Anthologie de l'amour arabe. *Mer-cure de France*.)

« Dès qu'un garçon a dépassé l'âge de dix ans, tiens-le hors du contact des étrangers. Garde-toi bien d'approcher le coton de la flamme; en un clin d'œil la maison serait incendiée. » (Saadi, *Boustân*.)

On peut être triste sans être abattu. On peut être plein de tristesse, et en même temps de volonté et de courage.

« Napoléon, en 1820, s'amuse à tirer sur les poules et autres animaux qui entrent dans son jardin, et avant-hier il a tué la chèvre favorite de Mme Bertrand, croyant tirer celle de l'officier d'ordonnance. » Rapports officiels du commissaire du gouvernement russe (M. de Balmain?) à Sainte-Hélène. (*Revue bleue*, 12 juin 1897.)

18 février 1820. — « Bonaparte vient d'acheter un troupeau de chèvres, et il en fait un horrible carnage. Il s'amuse à les tirer à balle l'une après l'autre. C'est aujourd'hui son plaisir favori. »

« Bonaparte, se promenant avec M. de Montholon, vit deux bœufs qui se dirigeaient vers une des portes de la clôture. Il alla aussitôt chercher son fusil, le chargea à balle, puis revint s'embusquer et tira sur le premier bœuf, qu'il tua raide; il ne fit que blesser le second. »

Si tout cela est vrai, cela va loin dans le personnage. Mais cela est-il vrai? Écrit par un ennemi.

Toute ma vie, j'ai eu les passions à la surface, mais, dans le même temps, le fond calme comme le fond de la mer pendant la tempête. Il faut connaître les deux, et ensemble : ces attaches et ce détachement.

Il me donna maintes preuves de son désœuvrement, en m'invitant à dîner.

Je parle là des désœuvrés — des désœuvrés surtout — qui veulent à toute force, par une funeste sympathie pour vous, vous faire entrer dans le rythme de leur désœuvrement.

Supposé que l'avant-garde soit vraiment en avant, ce qui est en avant n'est pas ce qui plonge le plus dans la vie. L'étrave des navires est presque sans cesse hors de l'eau.

Il vaut mieux ne pas lire le journal que le lire, plein de malheurs et de choses atroces, dans les mêmes sentiments de curiosité et de plaisir avec lesquels on lit un roman.

Retrouvé cette note (hors carnet) du 5 mars 1925.

« Je m'attends d'un moment à l'autre à ma mort, sans en être très impressionné. Vraiment, cela m'est égal. Je ne puis plus que répéter des choses, et, si sans doute ces choses sont bonnes, cependant elles ne me donnent plus le désir ardent de vivre que j'avais quand elles étaient des nouveautés. Cette apathie est la récompense ou la punition d'avoir obtenu tout ce qu'on désirait. »

Avant. — Vingt dieux! il y a là une bouteille qui me regarde d'un air provocant.

Pendant. — Il y a dans une bouteille qui tire à sa fin quelque chose de la mélancolie sinistre du jour qui tombe.

Après. — Allez à l'air frais, ça vous dessaoulera, lui dis-je.

— Mais je ne veux pas être dessaoulé!... jeta-t-il avec fureur. Alors, ce serait bien la peine!...

Conquistadores. — Cette énergie surhumaine, pour laquelle on voudrait les adorer, 1^o mise au service d'une vilaine cause, 2^o y employant des moyens hideux, 3^o n'aboutissant qu'à leur donner une fin misérable : pauvreté, prison, exécution capitale ou assassinat. Il n'y a pas un sujet au monde, plus que les conquistadores, sur quoi on puisse faire des rêves infinis.

Ce qui est effrayant chez nos amis, c'est qu'ils veulent tout le temps nous voir.

Comment faire des choses grandes, quand tant d'heures sont perdues à ménager la susceptibilité des gens? Il faut vivre à genoux.

La plupart des services qu'on nous rend nous coûtent si cher, qu'il valait mieux se passer de ces services.

Passé un certain âge, il n'y a plus qu'un problème : celui du temps (23 janvier).

Une folie comme une autre : je cherche à livrer au néant, par ma mort, un ensemble du plus haut prix.

Qu'on rende les gens heureux, une partie considérable de leurs maladies disparaîtra. Un petit bonheur par jour vaut mieux que tous les cachets.

Ne cherchez pas à m'intéresser à ce qui ne m'intéresse pas naturellement. Il y a assez de choses en ce monde qui m'intéressent naturellement, et dont je ne sais et ne saurai jamais rien, sans que je m'intéresse encore à la préhistoire des Incas.

Lequel est le plus à craindre, l'imbécile ou l'intelligent?

Sage au réveil, vaillant après déjeuner, héroïque après dîner.

La vulgarité ne nous frappe que contemporaine. Nous avons peine à nous représenter ce qui pouvait paraître

vulgaire à un homme du temps de Périclès ou du temps de saint Louis. Le leitmotiv des *anges*, par exemple, qui nous enchante dans l'imagerie du moyen âge, ne fit-il pas l'effet à tel contemporain délicat d'un lieu commun insupportable? Et nous adorons des terres cuites antiques dont Verrès n'eût pas voulu pour la loge de son concierge.

Même en politique, on accepterait des passionnés vrais. Mimes de la passion, singes de la passion, vous nous laissez de glace. Et si la singerie est payée!

Quand vous avez une difficulté avec une serveuse de restaurant, une ouvreuse de cinéma, etc., avisez, dans le lot, la plus jolie, et adressez-vous à elle : toute difficulté s'aplanira, parce qu'elle est heureuse.

Si le héros de son roman est un sire magnifique, on dit au romancier : « Voilà ce que vous croyez être » ou bien : « Voilà ce que vous rêvez d'être. » Si c'est un pauvre type : « Voilà ce que vous êtes. Vous vous êtes trahi sans y prendre garde. »

Une personnalité hors ligne a pour moitié de son histoire les jugements qu'elle a suscités.

L'obsession et la phobie du temps perdu peuvent vous mener à ajourner indéfiniment, et jusqu'à ce qu'il soit trop tard, ce qui serait à faire pour sauver votre tête. Plutôt perdre sa vie tout entière, que la perdre à petits coups.

Peut-être faut-il qu'un auteur se surfasse lui-même, et consciemment; faut-il qu'il traite Racine et Shakespeare de rien du tout; peut-être une personnalité très forte ne peut-elle et ne doit-elle pas supporter autre chose qu'elle, et doit-elle déchirer tous les autres, seulement parce que leur monde n'est pas le sien.

J'en viens à mépriser le philosophe qui se tortille pour être indifférent à sa mort. Car le sage doit être heureux et, s'il est heureux, il est logique et raisonnable, c'est-à-dire saint et divin, qu'il déteste la fin éternelle de son bonheur.

La plupart des gens acceptent très volontiers que le premier venu ait des droits sur eux. Un inconnu les force à venir au téléphone, les force à répondre à sa lettre, les force à se mettre en colère parce qu'il les insulte, ou à démentir parce qu'il les a calomniés. J' imagine le volé qui ne porterait pas plainte : eh quoi ! suffirait-il donc qu'on me volât pour prendre pied dans ma vie ?

Rien ne compromet moins que l'ironie. Un paradoxe bien insolent est le chef-d'œuvre de la prudence. On avoue, et on avoue impunément. Ce n'est plus le roi nu du conte, que tous voyaient nu, sans que personne en voulût convenir. C'est le roi nu que personne ne voit nu.

Y a-t-il un artiste qui puisse affirmer de bonne foi qu'il lui est égal de toucher les Blancs, n'œuvrant qu'à l'intention des Rouges, ou à l'inverse ? L'artiste qui accepte d'être classé dans un parti renie sa condition d'artiste. « J'écris pour tous. Je peins pour tous. L'humanité, voilà mon clan. »

Moins un individu est évolué, plus il juge une œuvre littéraire du point de vue moral. Le jugement de la masse sur une œuvre littéraire sera donc toujours, d'abord, un jugement de moralité. A part quelques exceptions, tout écrivain qui arrive à obtenir une adhésion de masse, n'y arrive que du jour où il a donné à ses ouvrages une teinte morale (peu importe si dans le fond ils sont immoraux). Le truc est bien connu des auteurs. Mais le public, même cultivé, lorsqu'il apprécie le succès littéraire, en oublie souvent cette condition.

C'est le propre des passions, de se contredire quelquefois avec une espèce d'enthousiasme. Mais gare. Plus une passion sort avec violence de son caractère, plus elle est prête à y rentrer.

L'ivresse de soi-même est encore pire que celle des choses extérieures, parce qu'elle paraît une vertu, qu'elle n'est pas.

Les hommes veulent faire des choses immorales, mais qu'on leur dise des choses morales.

Un tel disait des choses sages, et s'en vantait. Un sage lui dit : « Si tu étais vraiment sage, ce que tu viens de penser et de dire, tu l'aurais pensé et ne l'aurais pas dit. »

On a reproché aux anciens Grecs de n'avoir approfondi ni la mort ni l'amour. C'est sans doute qu'ils pensaient que ni la mort ni l'amour ne méritent d'être approfondis. La désinvolture n'est pas toujours la légèreté. Elle peut être le comble du poids.

Pour rendre quelqu'un antipathique, il suffit de ne pas lui donner ce qui lui est dû. Il réclame. On s'obstine. Il en appelle à tous, lasse tout le monde. C'en est fait : il est classé comme emmerdeur, cesse d'être pris au sérieux. C'est ce qu'on voulait,

Aux jeunes gens et aux vieillards le goût de la gloire.
Aux hommes mûrs le goût de la vie.

Je ne sais vraiment pas comment on peut faire une œuvre, sans opposer à tout ce qui n'est pas elle indifférence, mollesse, incompétence et ignorance.

A peine nous sommes-nous prêtés, un tant soit peu, à l'« action », ou seulement l'avons-nous flairée d'un peu près, que nous nous écrivons : « Heureux celui qui a trouvé quelque motif à n'agir pas, un motif, n'importe lequel, et voire même un prétexte ! »

Le corps aux trois quarts dans la tombe, je rirai encore de qui ne mérite que risée.

« Il ne lit rien ! » — Je réponds : besoin de lire, signe de fatigue.

Loué soit celui qui rit de lui-même, sans que ce soit pour prévenir le rire des autres.

La vengeance n'est pas philosophique. Attendez un peu : le temps vous vengera.

Celui qui ne tient pas à ses biens matériels, ni à sa « réussite », ni à sa réputation, ni peut-être beaucoup à ceux qu'il aime (« Dieu me l'a donné. Dieu me l'a repris »), ni peut-être beaucoup à sa vie terrestre, ni sûrement pas du tout à sa vie d'outre-tombe, — comment celui-là tiendrait-il à ses idées?

J'ai lu je ne sais où que le roman serait une forme littéraire inférieure. Or, dans une époque comme la nôtre, toute la pensée dans ce qu'elle touche à l'actualité est infirmée, ridiculisée du jour au lendemain par les événements. Et, d'autre part, la pensée du moraliste, avec ses lois générales, donne l'impression de l'éternel; mais toutes ces généralisations sont fausses, aussi fausses que les inductions de la pensée attachée à l'actualité. Et c'est la fiction (roman et théâtre) qui, en un temps de grand bouleversement, est la forme littéraire la moins atteinte.

Le vieil automatisme du devoir. — Un lieu menacé, si vous y restez sans devoir, vous vous dites : « Je le fais par apathie, — ou par flemme de me déplacer, — ou par goût du risque », mais ces raisons ne vous satisfont guère. Si vous y avez un devoir, vous vous dites : « Je reste à mon poste », et vous vous sentez justifié. La petite recette est de transmuier une humeur en devoir, ou plutôt d'épingler à celle-là celui-ci.

Une femme m'écrit : « On a besoin, pour comprendre n'importe quelle vérité, de chatoiements contraires. Certains revirements de la pensée et de la volonté marquent la stabilité, l'équilibre, comme dans une chaloupe il faut virer de bord pour garder la même ligne. »

Celui qui veut nous faire peur peut nous faire peur mais aussi nous communiquer un goût plus vif de risquer.

« Il est juste qu'ils ignorent mes crimes, puisqu'ils ignorent mes bienfaits. »

Dans les situations délicates, toute la difficulté vient de ne savoir pas quelle attitude adopter (dure, aimable, plate, ironique, un peu désinvolte et le prenant de haut, respectueuse, etc.), toutes nous étant aussi faciles l'une que l'autre. C'est l'inconvénient du sang-froid.

Quelle délivrance de s'occuper d'un beau meuble, après s'être occupé d'une belle personne!

Tout grand homme n'agit et n'écrit que pour développer deux ou trois idées.

Retz dit qu'on doit se bien garder de plaisanter dans les grandes affaires. Voire. La plaisanterie peut y servir à brouiller les cartes.

Humilité? Modestie? Simplicité est déjà beaucoup.

Pacification instantanée par l'altruisme.

Reconnaître ses torts, et s'en excuser, même avec naturel, peut être le contraire de l'humilité, peut être la conscience enflée de sa puissance, et qu'il n'y a pas de gêne à en étaler les faiblesses.

Le double mouvement, de se croire plus que les autres, et d'être confus quand on vous dit : « L'influence que vous avez sur moi, etc. »; de penser alors : ce ne peut être vrai. Ces deux mouvements simultanés; passant, en sens inverse, l'un au-dessus de l'autre, comme une courroie qui tourne autour de deux poulies.

Certains (de tout âge, de tout sexe) ont l'apparence d'être des solitaires, passent pour tels, d'ailleurs se donnent pour tels; cela des années durant, une longue période de leur vie. Mais qu'ils tombent d'aventure dans une communauté avec laquelle ils s'accordent, les voici des plus sociables, et plus heureux encore qu'auparavant. Ils étaient des sociables qui s'ignoraient, faute de l'occasion.

Éducateur? — « Moi, je fabrique des livres, je ne fabrique pas des êtres. » A la fin, je me heurte toujours à cette formule.

Du fonds du puits de l'Humilité, un jour, en prêtant bien l'oreille, j'entendis monter une voix si menue, si douce, si faible, oui, la voix même de l'Humilité. Elle murmurait : « Loué soyez-vous, ô mon Dieu ! qui m'avez fait créature si admirable. »

M. Un Tel, qui dans la communauté était préposé aux drames de l'âme, et non seulement à les guérir, mais encore à les susciter, en vue de les guérir, comme le fameux pompier qui allumait des incendies, pour la gloire de les éteindre...

L'être humain est la proie de trois maladies chroniques et inguérissables : le besoin de nourriture, le besoin de sommeil, et le besoin d'égards.

Quand nous faisons dire au téléphone que nous « ne sommes pas là », il peut nous être bon de nous rappeler que M. de Saint-Cyran, lorsqu'il en avait assez d'une pénitente, se faisait appeler comme du dehors.

Il y a du donjuanisme dans la direction des âmes. Le docteur ès âmes croit toujours, lui aussi, qu'il séduira. Et lui aussi, une âme conquise, il a le goût de passer à une autre. La précédente rentre un peu dans le troupeau.

Tandis que les Barbares avançaient sur Byzance, les docteurs byzantins discutaient du sexe des anges, pour la risée de la postérité. Mais, étant docteurs et n'étant que cela, que vouliez-vous qu'ils fissent d'autre ? Et s'ils avaient discuté des « problèmes de l'heure », cela eût-il arrêté les Barbares ? Plutôt que les voir ficher le camp jusqu'à quelque triste abri, j'aime qu'ils attendent la mort avec tranquillité, et dédaignant de changer si peu que ce soit à ce qu'ils sont.

Absolue nécessité d'une atmosphère de calomnie autour de soi, pour que derrière ce nuage on puisse mieux être ignoré dans son essence.

De même qu'un parent doit habituer ses enfants à tenir de moins en moins à lui, de même un directeur (de

conscience) ne doit jamais hésiter à réunir deux personnes qui ne se connaissent pas, quand il le croit de leur bien, même s'il a présent à l'esprit le précepte, que ceux que l'on réunit s'allieront un jour contre vous.

Ne rien promettre, et donner en disant que l'on refuse.

Rien n'est peut-être plus immoral, dans tout l'effrayant *ce qui est*, qu'une constatation comme celle-ci : socialement, reconnaître ses torts est toujours une faute. (Février 1932.)

Il est vain de penser que nos subordonnés ne nous trahissent pas. Ils nous trahissent toujours. Les uns consciemment, les autres inconsciemment, les autres consciemment et inconsciemment tour à tour. Commander, c'est être bafoué.

X..., traqué par la police, connaissait une fameuse planque : une veuve dans un petit bled de campagne, qui de loin lui était dévouée. « Mais, se dit-il, si elle me cache, elle tombera sûrement amoureuse de moi. » Il préféra d'être arrêté, et le fut.

X..., traqué par ses ennemis, connaissait une fameuse planque : un ami sûr lui offrait de le cacher chez lui. Mais l'appartement de l'ami était meublé avec un tel mauvais goût... brrr... X... ne put s'y résoudre. Il préféra d'être tué, et le fut.

Toujours la danse à contretemps. — Qu'il est difficile que les gens nous donnent cela même dont nous avons envie ou besoin ! Au malade qui recevrait avec profit du champagne, on envoie des fleurs. On donne du bonheur à celui qui voulait de la gloire, de l'argent à celui qui veut des honneurs, des pucelles à celui qui n'aime que le faisandé. Il y a des hommes auxquels, durant leur vie entière, on a donné *tout*, — tout sauf cela dont ils avaient envie.

« Ne fais rien, et tout sera fait. » (Lao-Tsé.)

« Nous ne ferions rien dans ce monde, si nous n'étions guidés par des idées fausses. » (Fontenelle.)

Je n'ai rien fait dans ce monde, que des livres, et l'amour; et ce n'était pas pour faire, mais pour me délivrer.

Un nom pour ceux qui font? Eh bien, il est tout trouvé : les faiseurs.

Certaines personnes, si elles se noyaient, et si un inconnu se jetait à l'eau et les sauvait, seraient réticentes dans la gratitude, et expliqueraient : « Je me demande si son geste était tout à fait désintéressé. »

Qu'est-ce qu'un petit garçon qui n'est pas encore amoureux à dix ans! Fi!

Les communistes ont grand tort d'en vouloir aux œuvres de bienfaisance, sous prétexte qu'elles tendent à diminuer la haine sociale. Au contraire, en presque tout individu qu'elle secourt, l'œuvre de bienfaisance dépose le germe de cette haine. Et tel qui s'occupe d'elles, et dont on croit que c'est par charité, ne le fait que pour faire lever cette haine.

Quel honneur que de voir les êtres tels qu'ils sont, et de n'en souffrir pas!

X..., malade, lut une coupure de presse où, pour sa dernière pièce, on le comparait ensemble à Eschyle, Shakespeare et Racine. Il pâlit. « Ah! je meurs du parti pris qu'on a contre moi », exhala-t-il. Et, d'une main défaillante, laissa tomber la coupure.

Le même X..., convalescent, va chez un médecin, qui ne lui souffle mot de ses œuvres, mais lui parle de l'œuvre d'un confrère, et lui en dit du bien. X..., rentré, fait une rechute, s'alite, et envisage, avec juste raison, des poursuites contre le médecin.

Marcelline donnerait sa vie pour moi. Mais, sous la menace même d'une rupture, ne renoncera pas à fumer dans mon appartement.

Philippe, adolescent remarquable, aussi respectable pour ses capacités que pour ses vertus. Mais on ne peut pas arriver à ce qu'il se lave le cou.

Le fait de vivre, et de vivre en bonne santé, et de vivre en bonne santé et heureux, demande un tel concours de circonstances, est un tel équilibre, et, si l'on veut prononcer ce mot, un tel miracle, que nous devrions, quand nous nous trouvons en cet état, nager dans un émerveillement continu, et dès l'instant qu'il cesse, non pas nous plaindre ou accuser, mais nous dire que les miracles, eux aussi, ont besoin de quelque relâche, et qu'enfin nous avons réintégré la nature. Et si, dans l'agonie même, j'avais une minute de répit, je m'émerveillerais pour cette minute, me disant que toute ma vie aurait pu être une longue agonie.

C'est pourquoi je n'aime de plainte que la grande plainte tragique (la Bible, les Grecs), en tant que matière littéraire, et la plainte délibérée, qui est une politique en vue d'obtenir. Mais les petites lamentations bourgeoises!

Quand l'imbécillité, en tant qu'homme, du médecin qui nous soigne, éclate avec l'évidence et la majesté du soleil levant, nous réservons le spécialiste, et nous nous disons que le mécanicien de notre train, après tout, n'a pas lu Spinoza.

On imagine mal un historien en train de faire l'amour. Voué par vocation à raconter les événements des autres, comment en aurait-il lui-même?

V... ne voulait pas avoir de secrétaire, parce qu'elle saurait qu'il recevait moins de courrier et de coups de téléphone que le monde ne l'imaginait.

Qu'y a-t-il de plus irritant, pour un employeur, que de réaliser tout d'un coup que son employé a une vie personnelle?

Le gros public s'étonne toujours qu'un homme, sur un point, puisse être extravagant, et sur tous les autres des plus normal. Que le sadique soit d'une honnêteté scrupuleuse, que le sordide soit un exquis amateur d'art, le filou un père très tendre, et le bon prêtre un non moins bon fornicateur. C'est que l'être ne va pas d'une pièce,

et l'âme est aussi incohérente que le corps, dont les poumons crachent le sang, par exemple, dans le même temps que les fonctions intestinales restent admirables de régularité (triste et touchante, cette fidélité d'un organe parmi la trahison des autres).

Il faut avoir toujours sous la main quelqu'un que le monde croit qu'on aime, et qu'on n'aime pas. Pour servir d'otage.

Dans *Pour une Vierge noire*, j'ai écrit que la tentative de la sainteté reste toujours possible, pour celui qui a raté sa vie. J'ai lu depuis que le noble Japonais d'autrefois, à tout échec un peu important qui lui arrivait, militaire ou autre, réagissait ainsi : « Il ne me reste plus qu'à me raser la tête (me faire prêtre). »

Combien d'hommes, au seuil de la vieillesse, camoufient en détachement, philosophique ou religieux, le ramollissement de leurs facultés et de leur volonté!

Sagesse. — Arrivé à la pointe sublime de l'insensibilité et du détachement, le Parfait se mit à trembler, prit sa tête dans ses mains : « Mon Dieu! Je n'avais pas voulu cela! »

La sympathie que j'éprouve pour des gens qui me veulent du mal, et un mal impitoyable, est sans doute un des sentiments les plus étranges qu'un homme puisse trouver en soi.

Ravissante et profonde histoire d'Hideyoshi (homme d'État japonais du xvi^e siècle), d'après *A new life of Toyotomi Hideyoshi*, par Walter Dening. — Hideyoshi, âgé de treize ans, entre dans une bande de brigands. Le chef, Koroku, qui a *a fancy* (un sentiment) pour lui, lui promet : « Je te donnerai tout ce que tu voudras. » — « Donne-moi ton sabre. » Koroku refuse : le sabre est un souvenir de ses ancêtres. Hideyoshi insiste. Koroku lui dit : « Je ne peux te donner ce sabre. Mais je vais te dire ce que tu peux faire : vole-le, si tu en es capable. En ce cas, je n'aurai commis aucun péché contre mes ancêtres. »

Koroku veille toute la nuit, pensant qu'Hideyoshi viendra voler le sabre durant son sommeil. Mais non. Le lendemain, Hideyoshi lui dit : « J'ai réfléchi. Je suis indigne de ce sabre. Et puis, je ne veux pas te prendre un souvenir de famille. »

Koroku s'endort donc tranquille, et Hideyoshi lui vole son sabre. Le matin, aux remontrances de Koroku, l'enfant répond : « Vous n'aviez qu'à percevoir que je mentais, et à ne pas dormir. Je garderai le sabre. »

« Ce garçon, dit alors Koroku, est merveilleusement intelligent. Il sera un jour un grand homme. » Et il s'attacha à lui plus que jamais.

Deux moralités :

1. Le jeu, le *fair play*, la gracieuse légèreté. « Vole mon sabre si tu peux, et il sera à toi. »

2. Quiconque prétend avoir, ou, par l'emploi qu'il occupe, devrait avoir la pénétration, le flair psychologique, l'art de la conduite humaine, n'a pas le droit de se plaindre d'être dupé. Dupé, c'est lui qui est dans son tort, plus que son dupeur.

A... voit tous les jours, à son bureau, une jeune fille. Il la trouve jolie, mais rien de plus. Son ami B... passe au bureau et s'emballe : « C'est une fille ravissante, exceptionnelle! Comment ne m'avais-tu pas dit plus tôt que tu vivais à côté d'une merveille! » Sur-le-champ, A... devient amoureux de la jeune fille, et en sèche.

Nul n'a appris de moi le tir, qui n'ait fini par faire de moi sa cible.

Faire confiance à un être après avoir connu sa méchanceté, aller au-delà de sa méchanceté, vous donne la même puissance qu'aller au-delà de la crainte de votre propre mort. Le : « Je ne suis pas arrêté par la méchanceté de cet être », égal au : « Je ne suis pas arrêté par la pensée de ma mort. »

Deux sortes de gens abusent du *je* : les vaniteux et les scrupuleux. Ceux-ci en reviennent toujours à parler d'eux, parce qu'ils sont le seul objet qu'ils soient sûrs de bien connaître. Qu'affirmer, sinon ce qui se passe en eux? Tout le reste leur est objet d'incertitude. Et

chacun de leurs *je* est l'aveu modeste de leur honnêteté et de leur impuissance.

C'est assez de mourir, sans avoir encore peur. Souffrez que je n'aie peur qu'à la dernière extrémité.

Ce qui me frappe le plus en France, après trois ans quasi passés hors d'elle, c'est l'absence de patriotisme.

Quitter un drame* pour en retrouver un autre. [Écrit à Paris, en mars 1932.]

J'aime Michel-Ange qui souffre du malheur de sa patrie, sculptant en même temps sa *Nuit endormie*. Qui se soucie aujourd'hui du malheur de l'Italie au xv^e siècle, et quelle était son importance? Nulle. Et cependant il fallait en souffrir.

Ma destinée est-elle de souffrir de la chose publique, alors que ma vie privée, depuis trois ans et plus, est stabilisée et si heureuse, et d'en souffrir quand personne n'en souffre? Car il n'y a que moi, ou à peu près, en France, à souffrir de la France, comme il n'y avait personne que moi, en Afrique, à souffrir de la question indigène.

Être patriote, et être Français, en 1932, c'est vivre crucifié.

La France est en pleine décomposition.

Personne ne me parle de cet état. Quand j'en parle le premier, ou bien mon interlocuteur a l'air de tomber des nues, ou bien il acquiesce, mais toujours avec un petit rire, le rire de la veule acceptation, puis rapidement passe à autre chose : il s'agit de ne pas s'attarder sur un sujet pénible. Ainsi la France va à l'abîme, entre l'inconscience et la lâcheté.

Je puis servir en faisant des œuvres d'art désintéressées, chargées d'humanité, servir ma patrie sans songer à elle et sans parler d'elle.

N'avais-je pas trahi? Mettre ma joue sur les champs de la France, comme sur le sein de la femme que nous avions trahie sans le lui dire.

* Le drame de la question indigène en Afrique du Nord, sur lequel je venais d'écrire *La Rose de Sable*.

On me reproche d'être égoïste. Mais comment vivrais-je si je ne mettais pas des œillères? Tout ce qui est mal me blesse, et, d'être trop blessé, on meurt.

Cette boîte vraiment infernale, ce coffret de Pandore qu'est un appareil de radio, quand de tous les points de l'univers des voix se mettent à mentir ensemble. Oui, vraiment, c'est l'enfer.

Ce sont les petites affaires sordides — nourriture, habillement, finances, déplacements, etc. — qui causent une affreuse gêne de soucis et de temps perdu. Et ce sont les deux grandes affaires essentielles — l'amour et la création artistique — qui en causent le moins. Des vétilles vous donnent une peine écœurante. La grande aisance aérienne et divine accompagne ce qui justifie pour vous la vie.

Redevenir fort parce que, à Paris, les gens si ridicules et agaçants. Alors la colère, la chère colère revient; notre hostilité nous fait nous sentir de nouveau un homme. Nous nous sentions plus faibles, en Algérie, parce que, contre les indigènes, nous n'avions pas d'hostilité.

Les biophages. — Ceux qui rongent, qui dévorent notre vie sont d'abord les indifférents à qui les « affaires » nous obligent de donner des brindilles de notre temps, — le peuple innombrable des désœuvrés qui oublient qu'une affaire sur deux peut être réglée par lettre ou par téléphone, non, il faut à toute force qu'ils nous rencontent; il faut à toute force qu'ils nous prennent quarante minutes où le téléphone nous en eût pris cinq. Contre ceux-là cependant il est assez facile de se défendre; cela peut même se faire un peu roidement. Il est beaucoup moins facile de le faire contre les gens de qui le seul tort est d'être trop aimables. Nous avons parlé un jour des « tragédies de la politesse ». Il s'agissait de l'usure nerveuse que nous éprouvons à être poli, c'est-à-dire à nous contraindre. Mais il y a une autre tragédie de la politesse, qui est dans le temps qu'elle nous fait perdre.

Comment faire comprendre à quelqu'un de « gentil » que les quatre heures que nous occuperions à dîner et à passer la soirée chez lui, nous en avons un meilleur emploi? Comment lui faire comprendre que ces quatre heures, si nous les multiplions par les quatre heures que nous nous croyons tenus de consacrer à Pierre, à Paul, à Jacqueline, qui tous sont « si gentils », des journées et des semaines y passeront, perdues pour notre culture, perdues pour notre vie intérieure, perdues pour notre vie privée, perdues pour notre œuvre? Comment lui faire comprendre que la vraie bienveillance à notre endroit serait de ne pas nous inviter?

La discrétion dans l'amabilité est en tout temps une vertu plus fine que l'amabilité elle-même. (Qui nous délivrera des cadeaux que nous n'avons pas demandés, des cartes de félicitations ou de vœux pour le nouvel an, etc.?) Mais elle devient un devoir quand l'objet de nos faveurs est quelqu'un de qui les heures comptent. Et la discrétion dans l'amitié. Je songe à ces amis qui ne sauraient nous dire au revoir sans demander : « Quand nous revoyons-nous? » Eh! de grâce, laissez-moi souffler! L'amitié se corrompt d'elle-même, quand elle ne se met pas de son propre gré en jachère. Quels tortionnaires que ces gens qui vous écrivent lettre sur lettre, pour rien, et veulent qu'on leur réponde, encore, quand c'est déjà bien beau qu'on les lise! Quel tortionnaire que notre ami M'as-tu lu? qui piaffe et nous relance, à chacun de ses livres qu'il nous envoie, qui sont d'ordinaire trois par an, si passé quinze jours nous ne lui avons pas répondu, avec le dithyrambe adéquat! Il n'y a d'amitié agréable que celle où les amis peuvent rester trois mois sans se voir et sans s'écrire, et sans que leur amitié en souffre. Comme je m'étonnais devant une jeune fille, grande amie des chats, que ses chats n'eussent pas de noms, et lui demandais : « Comment faites-vous donc pour les appeler? », elle me répondit : « Je ne les appelle pas. Ils viennent quand ils veulent. » Exquise parole, qui devrait être la règle de toute amitié. Et je disais moi-même un jour à une femme, sans la moindre boutade : « Ma pensée est d'autant plus avec vous que vous vous rappelez moins à moi. »

Un homme qui cherche à réduire dans son existence les heures perdues risque de paraître bientôt un sauvage.

De paraître *invivable*, parce qu'il veut *vivre*. Il y aurait à convaincre les gens qu'un intellectuel ne leur fait nulle offense s'il joue à l'anguille pour leur glisser entre les doigts; à leur apprendre ce qu'il faut de calme de l'esprit, de liberté d'esprit, de longues heures de silence, et d'une traite, pour faire quoi que ce soit de réfléchi et de construit; à leur expliquer qu'une seule journée entière consacrée au travail vaut quatre et cinq journées de travail grignotées — fût-ce de deux ou trois heures seulement chacune — par les biophages; à leur montrer qu'une prétendue « misanthropie » est une nécessité *vitale* pour un homme de pensée, s'il veut sauver ce qu'il y a d'essentiel en lui, et qu'enfin celui qui déränge inutilement un homme de pensée, son intention fût-elle bienveillante, lui *prend* quelque chose, aussi nettement, et plus gravement, que s'il lui prenait son portefeuille dans son veston.

Stendhal écrit : « J.-J. Rousseau n'avait pas trop de dix-huit heures par jour pour polir les phrases de *La Nouvelle Héloïse*. » La « journée de dix-huit heures » n'est-elle pas un peu longue? Cette phrase reste malgré tout de celles qu'il faudrait fixer dans les esprits. L'homme moyen pérore volontiers sur la brièveté de sa vie. Mais il ne vous entend plus, quand vous en venez à lui dire que la vie est une question d'heures, et que c'est pour cela que vous serez « désolé » de ne pas aller prendre un porto chez lui. « Une heure! Qu'est-ce qu'une heure!... », vous dit-il. Eh bien, une heure est une heure, et une heure perdue par-ci, une heure perdue par-là, c'est avec cela qu'on soutire sa force à une destinée et qu'on fait avorter son fruit.

Peu après avoir écrit ceci, je trouve dans Sénèque la même idée, dite excellemment : « Aucun homme ne souffre qu'on s'empare de ses propriétés; et, pour le plus léger différend sur les limites, on a recours aux pierres et aux armes. Et pourtant la plupart permettent qu'on empiète sur leur vie (...). On ne trouve personne qui veuille distribuer son argent; et chacun dissipe sa vie à tous venants. »

Avoir consacré quatre ans de ma vie à un livre que je renonce à publier (*La Rose de Sable*) m'est indifférent : « La vigne ne se souvient pas des grappes qu'elle

a données. » Là n'est pas la cause de mon tourment. Mais dans le doute si j'ai raison de renoncer.

Il n'est pas sûr que le patriotisme véritable soit de renoncer à dire la vérité. Mais, plus profond encore, toute la sagesse, dans les siècles des siècles, nous enseigne qu'il faut taire la vérité.

Moi-même, qu'ai-je jamais fait d'autre que ne la dire qu'à moitié?

Et enfin, plus profond encore que la sagesse, la force de la vie, qui emporte cette inquiétude et ces scrupules mêmes.

Puisqu'il faut n'être pas vulnérable dans sa femme et dans ses enfants (stoïcisme), devons-nous être vulnérable dans notre patrie?

Le patriotisme, cette horrible maladie. Mais pas plus que tout amour.

La maison forestière, parmi les bêtes aux grands yeux, qui elles aussi ont leurs drames, mais des drames qui n'intersectent pas les nôtres.

Biophagie (suite). — Un taxi malencontreux, trop rapide, et que j'ai trouvé trop vite, me dépose à 8 h. 5 devant la porte de la maison où je suis invité à dîner à huit heures. Je fais les cent pas dans l'avenue jusqu'à 8 h. 1/4, pour n'avoir pas l'air de débarquer de Pontoise. A 8 h. 1/4, je suis reçu par le maître de maison, seul, chez qui je perçois une certaine gêne de ce que je sois arrivé si tôt : je le dérange. Il m'annonce que le grand avocat a téléphoné qu'il ne pourrait être là qu'à 9 h. moins 1/4. Deux ou trois personnes arrivent : les plus modestes du lot, celles qui ne *savent pas vivre*. A 9 h. 1/4 (pour un dîner annoncé à 8 h.), la maîtresse de maison fait son entrée. Le grand avocat arrive à 9 h. 1/2. On se met à table vers 10 h. moins 1/4.

Je ne sais qui est ma voisine, et ne le saurai de la soirée : on devine l'intérêt des propos que je puis échanger avec elle. D'ailleurs, tout le monde échange des propos incohérents et indifférents, très précisément ce qu'on appelle : des riens. A remarquer qu'il y a là un homme avec qui je dînerais très volontiers en tête à tête : j'y trouverais agrément et fruit. Mais ici, impossible de lui parler. A peine avons-nous échangé quelques mots qu'un tiers, avec une grossièreté inouïe (mais qui ne

choque personne), vient se placer entre nous et prendre part à notre conversation.

Je sens les cernes se former sous mes yeux, et s'accroître, à la lettre, de minute en minute. À minuit, je n'en puis plus; je prends congé, m'excusant sur un prétendu rendez-vous de très bonne heure le lendemain matin. Le maître de maison souligne mon départ d'un mot légèrement aigre. Tout le monde reste.

Il y a des écrivains, et des hommes dans les affaires, au travail à neuf heures du matin, qui font ce métier tous les soirs. Passer sa journée à sauver dix minutes par le moyen de secrétaires, d'autos, d'appareils mécaniques, etc. Puis passer quatre heures à *des riens*, et *pour rien*. Je leur tire mon chapeau ou, plus exactement, je tire mon chapeau à la façon dont ils sont *organisés*. Je les appelle : des athlètes. Comparé à eux, je suis un malade, un déficient. Moi, dire des riens, et les dire pendant quatre heures, me tue.

Mais j'insiste sur la *grossièreté* de la civilisation où tout cela est admis. Ceci en *post-scriptum* à la note de l'an dernier où je donnais quelques exemples de la grossièreté de la civilisation occidentale.

(Rousseau pourrait avoir écrit ce qui précède.)

Chânes. — L'homme a travaillé tout le jour. Il a fait œuvre d'homme. Il a employé son expérience des choses. Il a été responsable, — peut-être d'autres vies. Et le voici qui se détend, ce soir, après dîner, entre sa femme et son enfant.

La femme s'est occupée de l'enfant, s'est inquiétée de son avenir. Elle a pris part aux affaires de son mari. Et maintenant tous deux se reposent, dans la dignité de la raison.

Pourtant l'homme a dans sa poche une lettre qui le tracasse un peu. Il la passe à sa femme avec un : « Il y en a qui ont du temps à perdre! »

La femme la lit et ne dit rien.

Voici le contenu de cette lettre :

« Cette chaîne a été commencée par un facteur des postes, à Kokomo (Ohio). Recopiez neuf fois la liste de ces noms, et envoyez les neuf listes à des personnes auxquelles vous voulez du bien. Il vous arrivera un

malheur, à vous ou à quelqu'un que vous aimez, si vous brisez cette chaîne. »

L'homme reprend la lettre et relit les noms. Il reste songeur, en se disant que cinquante hommes, des deux continents, ont pris la peine de recopier cette longue liste. S'il le faisait à son tour, au milieu de ces cinquante hommes, il se sentirait en sécurité, il ne se trouverait pas bête. Le troupeau l'attire.

La femme lui dit : « Emporte donc ça à ton bureau. Tu le feras taper et tu l'enverras. Qu'est-ce que ça coûte ! Et on ne sait jamais... »

Elle regarde le petit garçon et elle ajoute :

— Tu as vu ce qu'on dit : que, si tu ne le fais pas, il arrivera malheur à quelqu'un que tu aimes.

L'homme met la lettre dans sa poche, et demain rejoindra le troupeau.

Un instant plus tard, quand il dit au petit garçon d'aller chercher quelque chose au garage, le petit garçon pleurniche parce qu'il faut traverser le jardinet où il fait nuit noire, et où, la veille, il a entendu un ours faire ses grognements. Là-dessus, Monsieur hausse la voix : « C'est tout de même ridicule qu'un garçon de cet âge ait peur de choses qui n'existent pas ! »

J'appelle *infernale* cette chaîne commencée par le facteur de Kokomo.

Parce qu'il est infernal de pousser un être à faire quelque chose de stupide, et à y perdre du temps, et de l'y pousser sous la plus atroce des menaces : en le menaçant dans ce qu'il aime.

On me dira que seuls les simples d'esprit continuent cette chaîne. Mais il y a une faiblesse humaine qui n'est pas tout à fait la simplicité d'esprit, et qu'il est mal de provoquer.

« Chaînes » bien nommées : qui maintiennent l'homme prisonnier dans la superstition et l'ineptie.

— Traîtres infâmes ! s'écrie X... Puis il trahit à son tour.

— Misérables ! qui avez allumé une guerre perdue d'avance ! s'écrie Y... Puis il allume une autre guerre, perdue d'avance. Et cætera.

Quelquefois une voix, au téléphone, d'un inconnu poli, homme ou femme (d'aventure la demoiselle du

téléphone), suffit à nous donner une bouffée d'oxygène, littéralement à nous faire revivre, plongé dans ce magma de mufles hargneux.

Si nous faisons une note à la blanchisseuse, il faut faire attention de *ne pas* l'écrire en français (en français correct), car, si nous l'écrivons en français, la blanchisseuse ne nous comprendra pas. Ainsi, en général, avec les femmes et les enfants, et bientôt avec tout le public français.

Un futur directeur de journal m'expose ses projets. Il va, va, et soudain : « Je vous commanderai un roman... » Aussitôt il se reprend : « Je vous demanderai un roman... » Mais le contact est rompu, irrémédiablement.

Pour un homme qui se déprend : la calomnie. Pour un homme qui vous traverse à la poursuite de quelque but imbécile : l'estime. Pour un homme qui vous laisse en paix, restant dans son coin : le mépris. « Vêlez-vous jouer avec moâ? » Si non : « Peuh! il n'est pas de taille », ou bien : « Salaud! il me méprise. » Et la balle dans la figure.

Je pense qu'il est de certaines natures qui ne peuvent pas arriver à prendre au sérieux le bourreau.

Le fondement du snobisme est la lâcheté : on a peur de n'être pas comme les autres. Lieu commun? Mais qui y pense?

Parmi les lieux communs d'une importance vitale, qu'on devrait avoir sans cesse présents à l'esprit, celui-ci : « Ne demande pas aux autres d'être meilleurs que tu ne l'es toi-même. »

Quiconque a l'habitude de l'histoire est porté invinciblement à regarder les événements contemporains, de quelque envergure et si tragiques puissent-ils être, avec le même recul que s'ils avaient eu lieu il y a dix mille ans. Il ne conçoit d'y prendre part que par jeu ou pour passer le temps. Et encore, quelle crainte d'y être surpris en ce cas par quelqu'un d'intelligent! « Il va croire que je « marche », et me prendre en pitié. »

Nulla dies sine linea. Quel aveu de désespoir, que votre vie ne suffise pas à justifier votre vie! Qu'il y ait besoin de ce noir sur blanc. Écrire devenu un besoin comme la drogue. L'art-défaite. J'ai horreur de ces bonshommes-là.

Il n'est rien qu'il ne faille faire tourner, et regarder successivement sous tous ses angles. Même si, chaque fois que vous changez d'angle, on vous accuse de « trahir ».

« Ils sont plus nombreux que les cheveux de ma tête, ceux qui me haïssent sans cause. » (*Ps. de David, LXIX, 5.*)

La curieuse sensation, de ne haïr pas ceux qui vous haïssent : force ou faiblesse?

Neurasthénique de nature, son désabusement de toutes choses passa lorsqu'il avait vingt ans pour une pose de jeune homme. A trente ans, il était toujours désabusé : on le fit voir à des psychiatres. A quarante-cinq ans, il était toujours désabusé, mais maintenant on le disait philosophe, et il imposait assez. A cinquante-cinq ans, il était toujours désabusé, mais il avait eu le nez de prendre le froc : son détachement de ce monde était tenu pour le propre admirable d'une âme religieuse; il mourut vénéré. Ainsi, successivement, dédaigné comme faiseur, traité comme malade, respecté comme sage, et vénéré comme saint. Et toujours pour cette même et unique neurasthénie.

Le vain ne voit pas ses lacunes, n'accepte pas les critiques. L'orgueilleux voit ses lacunes, et aime les critiques.

Ceux qui ont l'âme puissante pardonnent tout à la puissance.

Vive qui m'abandonne! Il me rend à moi-même.

Idéal de la femme : être servie dans les petites choses, et servir dans les grandes.

J'en ai toujours agi avec le catholicisme comme la Méditerranée avec ses grèves, qui alternativement les

caresse et s'en retire. Ou comme le chat, qui vous mord et vous lèche dans le même moment.

Que vaut-il mieux, bonheur ou désespoir? Puisque les périodes de désespoir apportent avec elles ce trésor : l'indifférence à mourir.

Un inconnu devait venir chez moi, pour affaires. J'avais calculé qu'il resterait une heure. Il resta quinze minutes. Enthousiasmé, je m'en fis un ami.

« L'admiration que je vous porte me donne des droits sur vous. » — Cause toujours.

Les hommes, non les femmes, mettent l'interrupteur au téléphone. Les femmes croient toujours qu'il y a un bonheur au bout du fil.

L'« action » : changer son or en petite monnaie.

Dans une pièce japonaise, *Le Suicide par amour à Amijima*, de Tchikamatsou, l'amant dit à l'amante, qui se suicide : « Ne sais-je pas que c'est pour moi, pour moi uniquement que tu vas souffrir les agonies de la mort? » Elle lui répond : « Non. Je ne le fais que par respect pour moi-même. »

Si singulier que se sente un homme, si exceptionnel, voire si monstrueux, il est rare que, feuilletant l'histoire ou la petite histoire, il ne trouve pas, il y a cinq, dix ou vingt siècles, un autre homme tellement de son type qu'il ne se voit plus (avec dépit, satisfaction ou indifférence) que comme un numéro dans une série.

Les jeunes gens, n'ayant pas la force, simulent le cynisme, qui leur paraît preuve de force. Les hommes mûrs, ayant la force, simulent l'altruisme, pour faire avaler leur force.

Si son idéal triomphe, à lui les merveilles du chant de victoire. Si son idéal est défait, à lui les merveilles du thrène. Coquin d'écrivain!

Comme il avouait avoir inventé un mot de X..., mort, à son éloge, et comme on lui disait : « Il en ferait une tête, X..., s'il savait ce que vous lui faites dire! », il répondit : « Pas du tout, il serait content parce que je parle de lui. »

L'esprit sert à tout, et ne supplée quasi à rien.

Le discernement voit; la finesse imagine, et se trompe.

Cette personne qui me dit que les toreros ont d'ordinaire les yeux cernés, à cause de l'anxiété dans laquelle ils vivent. L'observation est-elle fondée? Je ne sais. Mais comme elle me touche!

Louis XIV gouverne mal du jour qu'il a sa fistule. Napoléon III, à Sedan, souffre durement d'une crise de gravelle. Octave, à Philippes, ne peut se tenir debout ni porter ses armes. Brutus, je crois bien, à cette même bataille, prend les troupes de l'adversaire pour les siennes, si ce n'est l'inverse, à cause de sa myopie. L'histoire du passé, et la vision du présent, ne comptent pas les défaillances de santé ou les infirmités des hommes, que ceux-ci dissimulent le plus souvent par un amour-propre respectable mais déraisonnable. Tout notre jugement sur le passé et sur le présent serait à réviser, dans le sens de l'indulgence accrue et de l'admiration accrue.

Dans votre désespoir, ne demandez pas le traité d'un philosophe; demandez un reconstituant du système nerveux.

Pareillement, les maximes morales n'ont jamais aidé quelqu'un à se conduire.

Après avoir fait l'amour, le premier qui parle dit une bêtise.

La haine, quelquefois, estime plus que l'estime même.

Lire de suite La Rochefoucauld, Vauvenargues, Chamfort et Joubert, cet afflux de pensées papillote comme la mer, et ne vous laisse rien de plus dans l'esprit que

ne ferait un recueil d'anecdotes et de bons mots. Il doit y avoir une façon spéciale de lire les maximes : une page par jour, peut-être.

On lit La Rochefoucauld avec déception, Chamfort avec intérêt, Vauvenargues avec ennui (bien qu'il ait ses éclairs); on s'arrête de lire Joubert.

Faire court et faire clair.

C'est parce qu'il ne s'abaisse pas qu'on l'abaisse.

Feuilleté Sénèque, *La Brièveté de la vie*. Ceux qui perdent leur temps sont ceux qui collectionnent des vases de Corinthe, ceux qui entretiennent des troupes de gladiateurs, ceux qui chantent (!), ceux qui prennent de bons repas, « ceux qui s'appliquent à d'inutiles études littéraires », les érudits...

Mais alors, que faut-il donc faire? Se livrer aux études « qui vous révéleront la nature des dieux, leurs plaisirs, leur condition, leur forme, — dans quel lieu doit nous placer la nature quand nous serons dégagés des liens corporels, — quelle puissance soutient, au milieu des espaces, les corps les plus pesants; au-dessus, les plus légers, etc. ».

En somme : ne pas s'occuper de ce qui est, et s'occuper de ce qui n'est pas. Hélas, tout cela est sot.

D'un autre point de vue, ne serait-il pas plus sage — puisque ce livre est un livre de sagesse, — ou seulement plus intelligent, de dire : ceux qui font ce qui leur est agréable ne perdent jamais leur temps, qu'ils s'occupent de métaphysique ou de vases de Corinthe?

Il écrit sur la manière d'obtenir *la vie heureuse*, et sa vie le mène à un tel désespoir qu'il se tue atrocement. Comme ceux qui vendent des tuyaux pour gagner aux courses, et qui finissent à l'Armée du Salut.

On ne peut s'empêcher d'en être obsédé, en le lisant.

On se souviendra à l'occasion — il faut que cela soit incrusté en vous — que Caton, si respectable, on lui arrache sa toge en plein forum; traîné de la Tribune jusqu'au portique de Fabius, il subit les insultes, les

crachats et tous les outrages d'une populace effrénée. Lui aussi se tuera.

Sénèque : « De même que les astres, dont la marche est contraire à celle de notre monde, le sage avance au rebours de l'opinion de tous. » (*La Constance du sage*, XIV.)

Contre la compassion. — « La compassion considère les malheurs de celui auquel elle s'attache, mais non leur cause; la clémence, au contraire, est d'accord avec la raison. » Le sage « séchera les larmes des autres, mais il n'y mêlera pas les siennes ». Il « ne sera pas compatissant, mais il sera secourable ». « La pitié est voisine de la misère; elle a quelque chose de sa nature. » (*La Clémence*, II, V et VI.) Subtilité étrange.

Lucrèce apporte une conception métaphysique nouvelle dans le monde romain, et la seule qui convienne à un homme de raison. Sénèque, un art de vivre par la sagesse, qui est nouveau également pour les Romains. Pétrone, un art de vivre par le libertinage gracieux, dont la littérature latine n'a pas d'équivalent. Tous trois se suicident.

Épicure dit très expressément que les hommes sont trop bêtes et trop méchants pour qu'on s'expose au danger dans la vue de les délivrer. Cet idéal de la *protection de soi-même* sera repris par les stoïciens, qui y ajouteront l'idéal de l'*apathie*.

Un télégramme sur quatre vaut la peine d'avoir été envoyé comme télégramme.

France : ne pas prévoir, ne pas préparer, ne pas avertir.

Quelqu'un me dit que, pour se tenir la tête sous l'aile, il faut de la force de caractère!

Je ne comprendrai jamais la tournure d'esprit par laquelle des gens informés et honnêtes, qui connaissent une menace, croient que leur devoir est de rassurer l'opinion au lieu de l'avertir. (2 avril 1932.)

Les Français sont comme une troupe qui ne veut pas se battre, et qui déclenche un système fumigène pour cacher qu'elle décroche. Cette fumée est faite de ses idéologies.

« Parler de la guerre comme d'un événement possible, c'est contribuer, pour sa petite part, à la provoquer. » (Léon Blum.) La France tout entière suit cette directive monstrueuse de bêtise, qui satisfait son indomptable frivolité.

« Les Béotiens, pour n'être pas troublés dans leurs plaisirs, décrétèrent le patriotisme un crime d'État. » (Plutarque, *Démétrius*, 10.)

Les gens vous jugent d'après ce qu'ils sont, et ils ne sont rien moins qu'objectifs. Si vous dépréciez la bibliophilie, qui ne vous jettera : « Vous êtes bien content de vivre d'elle ! » ? Soit, mais cela me défend-il de la juger objectivement ? La bibliophilie a deux tares : le rôle qu'y joue la manie, et le rôle qu'y joue le truquage. La manie chez l'amateur et le truquage chez le vendeur. La valeur d'un écrivain ne correspond pas à sa cote bibliophilique ; celle-ci est créée artificiellement. Dès lors, je me désintéresse d'un jeu où les dés sont pipés, même si j'en profite plus ou moins. Un peu seulement d'imposture me gêne quoi que ce soit.

Si j'avais la plume emphatique, j'écrirais que c'est un des drames de ma vie, de n'avoir pas de vanité*.

* Cette réflexion est éclairée par celle que je traçais, vingt-quatre ans plus tard, dans mon *Carnet* de mars 1956 :

« Une âme sans désirs, c'est un vaisseau démâté, jouet des flots, jusqu'à ce qu'il sombre.

« Pourtant c'est cela l'idéal que les philosophes anciens m'ont inculqué dès le collège. Je n'ai pas d'ambition, — pas de goût pour la survie de mon œuvre, — pas de goût de la propriété, — pas de goût de l'argent, — pas de goût des honneurs, — pas de goût d'être aimé, — peu de curiosité. Tout (sous la réserve que je ferai plus loin) tout ce qui passionne les autres hommes m'est

X..., s'étant raccommodé avec sa meilleure amie, après trois ans de brouille, disait : « C'est toujours trois ans de gagnés. »

Il faut se cramponner à la croyance que l'on sert son pays par son œuvre littéraire. Mais cette croyance s'échappe toujours de ma pensée.

Une partie de nos erreurs vient de notre ignorance; une partie plus grande en vient des vues fausses dont on nous séduit. Celui qui se borne aux erreurs de son propre esprit s'épargne au moins la moitié de celles qu'il pourrait commettre.

Une œuvre littéraire peut s'imposer d'emblée, spontanément. Un ouvrage de morale ou de philosophie, pour attirer l'attention, a besoin de l'attaque, de la défense, de l'esprit de parti.

indifférent, et j'ai pu écrire, dès 1930, dans *Mors et Vita*, que l'indifférence était une des trois passions capitales de ma vie.

« Plusieurs fois, d'époque en époque, je me suis rendu compte, mais courtement semble-t-il, que cet état, tenu par moi pour un bien, n'en était pas un. (« Arrivé au point extrême de l'insensibilité et du détachement, le Parfait se mit à trembler. « Je n'avais pas voulu cela », dit-il. » J'ai écrit cette phrase quelque part — je ne me souviens pas où, — il y a une quinzaine d'années.)

« Ce désert est convenable à un chrétien, parce que le chrétien remplace notre monde par un autre monde. Mais pour l'incroyant ! Ne désirer rien : vous voilà bien avancé. Qu'est-ce qui vaut mieux, un désir idiot, comme de désirer être Grand-Croix de la Légion d'honneur, ou cette « paix de l'âme », chère aux philosophes, qui est un néant précurseur de l'autre ?

« Celui-là vous tient, qui peut vous donner ou non ce que vous « désirez », dit le philosophe. Mais la paix de l'âme vous tient comme vous tient le cancer, en vous dévorant l'âme.

« Et enfin il y a le refus du monde par incapacité à le manier, dont personne ne parle. Sauf Vauvenargues, en cette bonne parole, originale et courageuse : « Quelque mérite qu'il puisse y avoir à « négliger les grandes places, il y en a peut-être encore plus à les « bien remplir. »

« (La réserve que je faisais au début touche le désir sensuel, *seul* désir qui subsiste en moi. C'est lui qui me donne une raison de vivre. Le jour où il s'éteindra, il n'y aura plus rien. Si, j'oubliais : le désir de la mort.) »

Il ne s'agit pas de plaindre ce malade, encore moins de le secourir, mais de lui démontrer aigrement que c'est par sa faute qu'il est tombé malade.

Si l'on se contentait de ce qui vous fait réellement plaisir, on passerait pour une petite nature.

Le puissant commande. L'opinion gouverne.

Les spécialisations de l'esprit. — Un grand esprit qui ne serait pas capable de jouer au bridge, ou seulement de résoudre un seul problème de mots croisés.

On lit dans l'historien que tel personnage mourut « usé par la débauche ». Puis on vérifie et on voit qu'il est mort à soixante-quinze ans.

Il ne s'agit pas d'être bon pour les hommes, il s'agit de ne pas les exaspérer. Avis aux femmes, qui exaspèrent les hommes, et d'abord les petits hommes, leurs fils, par leur amour excessif pour eux, et perdent, en les exaspérant, le bénéfice de cet amour.

On ne devrait jamais écrire d'un auteur sans avoir *tout* lu de lui, et tout se rappeler.

D'abord, je veux croire que c'est là une élégante affectation : il est inélégant chez les Parisiens de parler de ses soucis. Mais bien vite je ne crois plus à cette interprétation. La vérité est qu'ils s'en foutent. Plus précisément, ils savent qu'il y a une menace — les journaux, reconnaissons-le, ne la cachent pas, — mais ils se mettent la tête sous l'aile. Halte-là ! Nous allions nommer élégance ce qui n'est qu'égoïsme, légèreté, et lâcheté*.

J'assiste, sidéré et écœuré, à cette indifférence d'un peuple pour son destin, pour son honneur ou son déshonneur, pour sa vie ou pour sa mort. Sur Argos défendue par des mercenaires contre les Achéens qui

* Écrit au lendemain des élections du Landtag, du 24 avril 1932, où les nationaux-socialistes passent de 7 à 162 sièges : Hitler maître de la Prusse, c'est-à-dire de l'Allemagne (note de 1962).

ont pénétré dans la ville, Plutarque écrit : « Du haut de leurs maisons, les habitants, spectateurs indifférents d'une lutte où se jouaient leurs destinées, applaudissaient aux coups les mieux portés. Ils semblaient assister aux jeux néméens. » Oui, c'est bien la dégénérescence de la Grèce vers l'an 200.

Et, pour la centième fois depuis mon retour, je me pose la question : « Pourquoi souffrir pour un peuple qui ne souffre pas ? Pourquoi être le seul, ou quasi, à prendre sur soi cette souffrance ? »

Et l'autre question : « Est-ce ainsi partout ? Serait-ce ainsi en Angleterre ? en Allemagne ? Est-ce moi qui me trompe ? »

Je crois bien ou je sais bien que les œuvres littéraires sont plus importantes que l'action ; je ne me fais pas faute de le dire et de l'écrire. Mais que survienne un événement fatal à mon pays, rien n'y fait, mon œuvre pour moi s'abîme, m'en occuper me semble dérisoire et coupable. A celui qui me demande : « Que préparez-vous ? » au moment d'un grand malheur de mon pays, je ne puis répondre qu'avec humeur. Mais aussi avec gêne, car, si je lui disais la raison pour quoi il me choque, il penserait que c'est *une pose*.

Notre part la plus intime est d'ailleurs toujours *indiscrète*. Si j'avais dit en Algérie que mon bonheur était gâté par la question indigène, personne ne m'eût cru. Si je disais que l'argent et les honneurs me sont indifférents, on ricanerait. Les gens ne croient qu'aux sentiments qu'ils ont ou sont susceptibles d'avoir eux-mêmes. Or, ils aiment l'argent et les honneurs, et ils n'aiment ni les Arabes ni la France.

On me dit qu'il peut y avoir une satisfaction d'amour-propre à souffrir pour une cause si extérieure à soi-même ; que c'est là une souffrance honorable. La satisfaction serait alors bien mesquine ; et je répondrai en outre — une fois de plus — que toute douleur est sans lumière.

Ma destinée est de souffrir de ce qui ne fait pas souffrir les autres, et de ne pas souffrir de ce qui les fait souffrir.

CARNET XXII

PARIS : du 26 avril 1932 au 21 juin 1932.

ALGER : du 21 juin 1932 au 25 novembre 1932.

JE lis peu les poètes contemporains, et la portée de ce que je vais dire en sera réduite. Après lecture de *Les Chansons et les Heures*, je dis que Marie Noël est pour moi le plus grand poète français vivant; mettons, si l'on veut, le seul qui me touche. Cela est inégal, et une voix amie eût dû conseiller la suppression de plus d'une strophe et de plus d'un poème. Mais ce qui est bon l'est admirablement. Cela jaillit du cœur, et cependant cela est ouvré par l'art le plus attentif; plein d'art, et cependant cela n'est jamais de la littérature. Le tour est celui de la plus vieille France; le christianisme n'y est pas agaçant. Des poèmes comme *L'Épouvante*, *L'Andante* de *La Fantaisie à plusieurs voix*, *La Prière du poète*, *A tierce* sont parmi les plus beaux poèmes qui aient jamais été écrits en langue française.

Quand un homme va de l'avant, on peut à la rigueur se dispenser de lui rendre justice. Non pas, quand il tombe.

Il faut dans toute société un certain nombre d'êtres désarmés, afin que les gens puissent se délivrer impunément, sur eux, de leur méchanceté, qu'ils sont tenus de retenir ailleurs, par crainte de la riposte. Ce sont les *têtes de Turc*, les *boucs émissaires*, etc. On peut imaginer quelqu'un qui se sentirait la vocation — héroïque — d'être un de ces sacrifiés.

Ces personnes qui, par un génie secret, concentrent sur elles-mêmes une telle quantité de tristesse, qu'elles en font figure de sentinelles qui défendent les autres contre les entreprises du malheur.

Après quatre ans d'étude de la question indigène*,

* En Afrique du Nord.

ma faculté de la juger s'est atténuée comme un drap qui s'amincit par l'usage.

N'avouez jamais.

Gide, *n. r. f.*, 1^{er} déc. 1928. — « Que Flaubert ne soit pas un grand écrivain, c'est ce qui me paraît ressortir non seulement de ses médiocres écrits de jeunesse (...), mais des propres déclarations qu'on relève au cours de ses lettres. Sans cesse il y revient : près d'un Montaigne, d'un Voltaire, d'un Cervantès, il se sent écolier. »

Je trouve pénible qu'on utilise un aveu. Ou, si on le fait, il faut marquer soi-même que le procédé est assez sordide. Dans le même feuillet, Gide crie beaucoup contre l'orgueil. C'est cependant de l'humilité de Flaubert qu'il se sert pour le condamner.

R... me dit : « Vous êtes un homme de l'antiquité. » Je lui ai répondu : « Je le suis du moins en ceci, à quoi sûrement vous n'avez pas pensé. En mon respect et mon amitié pour les vieillards : trait propre à l'antiquité. » Je les écoute, je crois qu'ils en savent plus que moi, je les plains de leur mort approchante, de leurs infirmités, de leurs impuissances, du mépris qu'on a pour eux. Et puis, je crois que je ne peux me sentir en affinité qu'avec des hommes revenus de tout. Et puis — surtout peut-être, — à l'avance, j'ai pitié de moi, quand je serai eux.

J'aime les vieillards, les enfants, certains animaux. Je n'aime pas les jeunes gens ni les adultes. J'aime les femmes pour coucher avec elles quand elles sont bien jeunes, mais je n'aime pas la féminité.

Alternance : conception qui assouplit l'âme, puis la brise après l'avoir assouplie.

On reconnaît tout de suite un homme de jugement à l'usage qu'il fait du point et virgule.

Corneille est fier (dans ses personnages), Byron est orgueilleux, Chateaubriand est glorieux, Goethe est vain.

Que viennent-ils (Sainte-Beuve, Havet, etc.) nous parler de la « rhétorique » de Pascal ! L'âme puissante

fait le style puissant, sans intermédiaire, sans recherche, sans surcharge. L'âme s'exprime à la pointe de la plume; l'âme coule de l'âme à la pointe de la plume comme l'encre coule du stylo à sa plume. Voilà comment « le style est l'homme même ».

Cela est surprenant, qu'ils ne sachent pas distinguer le style-âme et le style fabriqué.

Sans cesse nous demandons conseil à des gens sur des situations que nous ne leur exposons pas dans leur entière réalité.

Et nous nous efforçons d'effrayer ceux que nous consultons pour qu'ils nous rassurent.

Perdre la face n'est pas si grave qu'on le dit, si on tient solidement le fond. On peut même la perdre par élégance.

Ce que nous applaudissons le plus dans un auteur est cela où nous nous reconnaissons nous-même. De là que, très souvent, c'est par leur part la moins originale que survivent les génies.

Je ne comprends pas comment on peut croire à l'impérialisme des Français. Il suffit de les regarder pour voir qu'ils n'ont ni l'envie ni le pouvoir de conquêtes en aucun genre.

Shakespeare, qui écrit son *Jules César* d'après Plutarque, laisse passer la seule parole rapportée par Plutarque, qui agrandisse terriblement l'anecdote. Elle est de Brutus, qui vient de tuer César, qui va livrer la bataille de Philippi, où il sera défait et se donnera la mort : « Je voudrais bien qu'il y eût des dieux, afin que nous pussions croire à la justice de notre cause. » Terrible parole.

Renan : « On ne meurt pas pour quelque chose qu'on croit à moitié vrai. » Mais si, quand on est embarqué. Le drame de la mort de César n'est presque rien à côté du second drame qui s'y faufile et qui lui donne sa dimension infinie : le drame de ceux qui ne croient plus à leurs actes, et qui font ceux qui y croient jusqu'au bout. Shakespeare ne l'a même pas soupçonné.

Les gens, pour satisfaire leurs plaisirs, ou seulement par bêtise, se mettent dans des situations scabreuses. Là-dessus ils embrassent nos genoux afin que nous les tirions d'affaire. Puis ils ne nous cachent pas leur mauvaise humeur si d'aventure, après notre premier élan, nous cessons un seul instant d'être sur le qui-vive en vue de répondre à leur éventuel appel. Enfin, quand nous les avons bien sauvés, ils nous tournent le dos. Voilà la filière classique.

Il est très bien que nous ayons des forfaits impunis, qui nous empêchent de nous indigner avec souffrance des forfaits impunis des autres.

Garçons et filles, grand tort de les élever pour la société, non pour eux-mêmes. On ne cherche pas à développer des individualités fortes; on préfère des êtres dociles et qui ont des besoins par lesquels on les tient. Cela est sensible surtout dans l'éducation des filles.

Dans la pesée d'une vie intervient une donnée essentielle, d'ordinaire assez inconnue du monde : c'est le prix qu'on a payé ce qu'on a obtenu. Non pas en argent mais en actes ennuyeux ou indignes. Telle vie paraît admirable, où tout a été payé si cher, en obéissances et en pensums, qu'une telle vie, si brillante soit-elle, ne peut être tenue que pour un échec. Et telle autre apparaît un peu ratée, qui a été magnifiquement réussie, parce qu'on a payé très peu.

Nous écrivons trop, et j'espère bien que l'avenir fera dans ce que j'ai écrit les coupes sombres que j'aurais dû faire moi-même, en écrivant moins.

Il ne faut pas qu'un artiste s'intéresse trop à son époque, sous peine de faire des œuvres qui n'intéressent que son époque.

On prend un homme pour qu'il vous conseille, et il devient tel qu'il faut qu'on le tue. On prend un homme pour qu'il vous garde, et il devient tel qu'il faut qu'on le tue.

Qu'il y ait cloison étanche entre la moralité générale d'un être et sa moralité sexuelle, que l'homme, la femme ou l'enfant le plus avancé dans le libertinage puisse être en tout le reste le plus honnête, on me l'a contesté souvent. Un moraliste oublié du XVIII^e siècle, Duclos, écrit que cette cloison étanche est chose particulière aux Français.

Un écrivain français n'a pas besoin d'expliquer son œuvre (ni même, à la réflexion, de faire d'œuvre). Il n'a besoin que de se faire des alliés.

Si quelqu'un fait pour vous servir quelque chose, mais le fait de travers, vous voyez, vous, qu'il l'a fait de travers; lui, il voit qu'il l'a fait.

Le contour si exact de ce visage et de ce cou si purs, sur le coussin sombre, et ce corps si pur lui aussi, ce visage clair et reposé, si doucement offert, et tout ce qui se prolonge de bon derrière lui : l'affection, la sécurité, quatre ans et demi de cette affection et de cette sécurité, et n'avoir eu, en quatre ans et demi, pas un reproche à adresser... On sort de ce monde, et on rentre dans le monde des indifférents, des enquinauteurs, et des méchants. C'est le monde de ce visage qui vous permet de ne pas mourir de l'autre; c'est lui qui vous justifie la terre.

A quoi sert de n'avoir pas peur pour soi, s'il faut retrouver la peur avec la peur pour ceux qu'on aime?

Le Jaloux d'Estremadure, de Cervantès. — Une fois de plus, je suis frappé par la médiocrité de presque toutes ces œuvres que la postérité recueille pieusement. A chaque nouvelle lecture, le « chef-d'œuvre classique » rétrécit : c'est la peau de chagrin. Je lis celui-ci dans une traduction; ne parlons donc pas du style. Mais pour le reste, qu'y trouve-t-on? Un intéressant tableau de mœurs de l'époque, sans doute. Mais c'est tout, et cela n'a presque rien à voir avec le talent. Il n'y a pas de poésie, pas d'intérêt véritable de l'action; surtout, et c'est ce qui me frappe le plus, pas la moindre profondeur psy-

chologique; et même la fin est, psychologiquement, tout à fait invraisemblable et ahurissante. Bref, on découvre au bout que cela n'est rien.

Le *Don Quichotte* est un bon livre, à condition qu'on en saute la moitié. Mais nous savons par maint exemple que la composition et la concision ne sont pas le propre de nos grands classiques.

Celui qui connaît le fond de l'abîme doit connaître aussi le coup de talon qu'on y peut donner pour remonter. Je connais par cœur et l'abîme et le coup de talon. Mais il y a le jour où l'on ne remonte plus.

Lorsque tel être se trouve auprès de moi, s'il pouvait savoir à quel point sa masse corporelle, si menue, si infime, si dérisoire dans le monde, représente le seul — l'*unique* — pouvoir de me faire plaisir sur cette terre... S'il connaissait son pouvoir...

Cette phrase du livret de *Cavalleria rusticana* : « Le paradis sans toi, que m'importe! » passe inaperçue de tous. Bien plus, si on lit dans *La Nouvelle Héloïse* : « Grand Dieu! j'avais une âme pour la douleur; donnez-m'en une pour la félicité » on juge cela coco et imbuvable. Il en serait de même pour ces lignes que je trouve dans une lettre de moi, ancienne, qu'on me retourna : « Les mots de votre amour sont écrits sur moi au fer rouge. Rien ne pourra les effacer. Quoi! est-il possible que de tels mots aient été dits, et qu'ils n'aient été rien! »

Or, de pareilles phrases ne sont pas des turlutaines d'opéra-comique; cela est plein de sens, et l'expression colle sur le sens. Mais personne qui y voie autre chose que de la rhétorique. Y distinguât-on la passion, d'ailleurs, on en resterait de glace; il y a longtemps que Stendhal l'a dit : la passion ne touche pas le Parisien.

Toutes ces histoires d'Œdipe, de Phèdre, de Pasiphaé, où l'on se monte la tête sur de soi-disant crimes, qui sont en réalité des actes aussi innocents que celui d'allumer une cigarette, sont intéressantes pour l'étude de la morale universelle et éternelle. Il n'est pas rêvable que le faux crime en disparaisse jamais. Le besoin d'être

choqué sans raison est un des besoins fondamentaux de l'homme.

Les abîmes ne sont pas où on le dit. Les pires ne sont pas ceux de la sexualité, ou de l'amour-passion, ou de je ne sais quoi. Ce sont ceux de l'égoïsme.

Qui s'est fié à toi, ne le déçois pas; ce serait te décevoir toi-même.

Ces roses que la marchande me vend comme étant d'une espèce ancienne, surannée. Elles ont un feuillage revêché, et leurs tiges sont hérissées d'énormes épines, pareilles à des becs de perroquets, qui donnent froid dans le dos à les regarder.

Mais ces roses durent deux fois plus que les roses ordinaires. Elles s'épanouissent, puis semblent se refermer un peu, puis s'épanouissent à nouveau, interminablement.

J'y vois un symbole de la méchanceté qui, passé un certain âge, vous maintient en vie.

Combien l'objectivité est dangereuse. Toujours suspectée. Inconcevable, à la lettre, pour la plupart des hommes : quelle est votre arrière-pensée? La première passion de l'homme bourreau de soi-même est de juger avec objectivité.

Chaque être est comme une compagnie d'infanterie qui sort de la tranchée, qui avance en de certains points, jusqu'à entrer dans la tranchée adverse, et en d'autres est arrêtée ou même recule. Chaque être est cette ligne brisée de flèches et de poches : ici admirable, à côté faible, et dans le même temps. C'est ce qu'il y a de touchant dans l'homme.

Un homme digne de ce nom méprise l'influence qu'il exerce, en quelque sens qu'elle s'exerce, et *subit* de devoir en exercer une, comme la rançon de sa tarentule de s'exprimer.

C'est d'ordinaire la partie la plus noble de l'homme, la plus digne en lui d'être aimée, qui lui fait monter les larmes; et pourtant le visage, dans les larmes, est ridicule.

Ainsi de la volupté, si noble dans son essence, ridicule dans son aspect.

Assez énergique pour être méchant, assez philosophe pour ne pas l'être.

Si la paresse est le refus de faire non seulement ce qui vous ennuie, mais encore cette multitude d'actes — tissu de la vie — qui, sans être à proprement parler ennuyeux, sont tout inutiles, alors la paresse doit être tenue pour une des manifestations les plus authentiques de l'intelligence.

Le portrait qu'on se fait d'eux, c'est celui qu'ils se font de vous. Pourquoi condamner, puisqu'on est ce qu'on condamne?

Auligny* a de la peine à refuser à un distributeur de prospectus, si le bonhomme a l'air de prendre à cœur de lui faire accepter le sien : « Tenez, c'est un buvard. »

Mon saisissement devant un prêtre qui fume un cigare.

Le livre de Quinton : *Maximes sur la guerre*, paraît dans le silence, traversé de quelques cris de haine. Pensez donc, l'auteur a eu sept citations dans l'infanterie ! Malheur aux braves !

P. 70. « Tout est crainte, mystère, attirance, volupté aux premières lignes. Les premières amours qui s'emparent de l'âme ne la troublent point davantage. Le contact de l'ennemi est un contact de l'amour. » Admiration.

P. 77. « Pour un chef ou un égal sans bravoure, le brave est l'ennemi (...). On se cache d'être brave comme d'aimer. »

P. 84. « Le monde est aux impudents. »

P. 117. « Les troupes de sacrifice ne sont point les jeunes troupes. Les jeunes mâles ne sont pas les meilleurs au combat ; ce sont les vieux mâles les rois du troupeau. »

* Personnage de *La Rose de Sable*.

P. 181. « L'amour ne tolère pas la liberté. Où il y a amour, il n'y a plus de liberté. »

P. 199. « Redoute les cœurs qui te comprennent, parce qu'ils te retiennent. Bénis qui te renie, remercie qui t'oublie. » Admirable.

P. ... « Les parents les plus proches du héros sont les humbles. »

« La vie ici-bas n'est qu'un jeu et un passe-temps. »
(Coran.)

Dans le quartier de la rue de Bellechasse*, c'est le métier des gens de dire qu'il va y avoir la guerre. A Genève, c'est le métier des gens de dire qu'il n'y aura pas la guerre. (25 mai 1932.)

Si je voulais résumer en trois mots ce que j'ai vu des Français à la guerre, je dirais : rigolade, douceur, patience.

Les hommes ont inventé le devoir, et s'empoisonnent la vie avec des obligations envers des entités que souvent ils ne respectent pas et n'aiment pas. Tel se ruine pour une famille qu'il a en horreur ; tel souffre des camouflets reçus par sa patrie, qui l'écœure ; d'innombrables se contraignent en vue de devoirs religieux, et ne « croient » pas. Chacun va chercher des chaînes, et se les attache. Et gronde et mord si on veut les lui enlever.

Il y a une façon de ne pas se défendre qui, paraissant lâcheté, est le comble de la force : la force massive de l'indifférence.

La politique : je préfère en être victime que complice.

Il m'a dit que j'étais un sot. A quoi j'ai jugé qu'il en était un, puisqu'il ne m'avait pas convaincu, et s'était fait un ennemi.

* Siège du ministère de la Guerre.

Physiquement, je ne peux pas plus m'imaginer criant « Vive » ou « A bas » quoi que ce soit, que criant « Au secours ! ». Ça ne sortirait pas.

Il y a un bon côté de la trahison des êtres. Quel élan renforcé vers celui qui ne trahit pas !

Le sens historique modifie tout. Si vous êtes constipé, songez à la société française sous Louis XIV, et votre mal aura ses titres de noblesse.

Quand, à table, je lui passe une cuiller, elle me dit merci. Mais elle ne me dit pas merci quand je lui donne dix mille francs.

Il tentait de rattraper par la politesse ce qu'il ne donnait pas dans le solide. Généreux de l'ombre, et avare de la proie.

L'amour qui vous meurt dans la main comme un passereau qui vous meurt dans la main, parce qu'il n'est pas fait pour la main...

Le fait que l'œuvre d'art doive aller au public est le revers et la grande punition de cette merveille qu'est l'art. La diffusion de l'œuvre corrompt le caractère de l'artiste, et lui prend un temps qu'il devrait consacrer à cette œuvre et à sa vie privée.

Nous vivons harcelés d'un vol d'insectes. Nos ennemis sont les bourdons, nos amis sont les mouches.

Il n'est pas raisonnable de demander aux fustigateurs d'être meilleurs que leurs fustigés.

« L'un des plus grands inconvénients du caractère français, celui qui a plus contribué que quoi que ce soit aux catastrophes et déconfitures dont notre histoire abonde, c'est l'absence, chez toutes les têtes, du sentiment du devoir. Il n'y a pas un homme ici qui soit exact à un rendez-vous, qui se regarde comme lié absolument par une promesse. De là cette élasticité de la

conscience dans une foule de cas. L'imagination place l'obligation dans ce qui nous plaît ou nous porte intérêt. Chez la race anglaise, au contraire (...), la nécessité du devoir est sentie par tout le monde. Nelson, à Trafalgar, au lieu de parler à ses matelots de la gloire et de la postérité, leur dit simplement dans sa proclamation : « L'Angleterre compte que chaque homme fera « son devoir. » (Delacroix. *Journal*, 26 avril 1853.)

Depuis dix ans je répète : plutôt être à l'écart que les commander.

La politique est l'art de se servir des gens.

Nos lettres écrites lisiblement sont celles où nous contrefaisons : nous méditons et nous nous appliquons en écrivant.

La sensation d'assurance, d'en-avant, quand on s'est coupé les ongles, qui étaient trop longs, et dito quand on a été chez le coiffeur.

On me dit : « Vous êtes quelqu'un qui sait ce qu'il veut. » Oui, sur certaines lignes. Mais sur d'autres je ne sais pas du tout ce que je veux. Et comment le pourrais-je, n'y voulant rien?

La femme se fait telle que la veut l'homme. L'ennui est que l'homme sait rarement ce qu'il veut. De là beaucoup de drames.

De là aussi que, lorsque je dis la vérité sur les femmes, cela me met aux prises non avec elles, mais avec les hommes : ce sont eux qui se sentent touchés.

Masquer sous le nom de religion ou de philosophie son incapacité.

Français. Tout ce qui n'est pas bas les étonne ou les exaspère.

Les docteurs en langue française me reprochent dans les hebdomadaires la construction suivante, que je trouve dans Retz (II, 252) : « Le soir dont le trompette de l'Archiduc était arrivé l'après-dînée. »

Je trouve aussi dans Retz (II, 251) « l'on convint que », aujourd'hui vicieux.

On est content d'annoncer de mauvaises nouvelles de sa santé, comme si cela vous rendait important, et comme si on avait du plaisir à faire de la peine à la personne à qui on les annonce, qu'on aime et qui vous aime.

Nous voici prêts à relâcher notre amitié avec quelqu'un, simplement parce que trop de fois nous ne sommes pas parvenus à le joindre au téléphone.

C'est un pli de petites gens, que mentir inutilement. Par exemple, tous ces éditeurs qui vous disent : « Je vous paierai à telle date », sachant qu'ils ne le feront pas. Alors qu'il serait si simple de dire : « J'ai des difficultés de trésorerie. Donnez-moi jusqu'à telle date. » Ou, mieux encore : « Je vous paierai à telle date, si Dieu me fait la grâce de le pouvoir. »

Les gens se fichent que mon antique soit fausse, comme ils se fichaient que Tolstoï fût hypocrite*. Cela leur fait le même effet que le vrai.

Je démonte une armoire avec mon serviteur. « Faites ceci, faites cela », me dit-il, et il a raison. A « cela » je n'aurais jamais pensé; je déplore ma stupidité ès choses matérielles : « On a souvent besoin d'un plus petit », etc. Soudain, il s'acharne à faire levier avec du fer qui plie, ou à tourner une vis dans le sens opposé au bon. Je lui explique pourquoi la vis doit être tournée dans tel sens; manifestement, il ne le comprend pas, ne le comprendra jamais; chaque fois que je reviens le voir, il est en train de tourner la vis dans le mauvais sens. Conclusion curieuse : ès choses matérielles, il n'est pas intelligent tout à fait, comme je ne le suis pas tout à fait. Il faut que nous nous mettions à deux, lui le prolétaire, moi l'intellectuel, pour faire un homme des choses matérielles.

* Allusion à une phrase du *Journal* de Mme Tolstoï, que je cite de mémoire : « Ils savent qu'il est hypocrite, mais cela leur est égal. »

Émile Clermont (cité dans le livre de sa sœur sur lui).

P. 64. « Il me paraît toujours singulier qu'on puisse attacher assez d'importance à mes actes pour qu'on souffre de ce que j'ai fait ou n'ai pas fait. »

P. 92. « Certains vous prennent pour un sot de dévoiler ce qu'eux ne dévoileraient pour rien au monde (de diminuant pour leur personne). Mais d'autres se rendent compte qu'on entre ainsi dans une atmosphère de sincérité et de vérité. C'est un coup de sonde : êtes-vous capable de vérité? êtes-vous capable d'estimer avant tout la vérité? »

(Je crois avoir manqué rarement l'occasion, depuis longtemps, de montrer les côtés de moi qui me diminuaient.)

P. 140. « Ne pas ajouter aux choses par l'expression. »

P. 151. « La loyauté et la propreté (...) sont les vertus les plus étrangères à notre temps. »

P. 262. « Notre temps, temps de grande mémoire et de faible personnalité. »

Déjeuner avec Bernanos*, 28 mai 1932.

Deux ans et demi d'absence et de silence. Puis retour, et coup sur coup, en un mois, trois maisons où je n'ai jamais écrit me font des propositions sans que j'aie fait le moindre pas vers elles. La sensation du moment où c'est la terre qui vous tire vers le bas. Devenir un pondeur de copie, un richard, et un important.

Est-ce qu'il y a des gens, par hasard, qui croiraient que je vais *faire une carrière* parce que je viens de publier un livre sur la guerre**, et écris pour la première fois au *Figaro*, à *L'Écho de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*? C'est toujours la même chose : on veut m'attacher, m'engager. Et moi je suis un esprit de l'air. Je sais bien ce qui me nourrit : ce sont les satisfactions de mon esprit, de mon cœur, de ma chair; tout cela demande la liberté.

* M. François Coty, propriétaire du *Figaro*, avait demandé à Bernanos d'être le rédacteur en chef de ce journal, et de composer un comité de rédaction, dont Bernanos souhaitait que je fisse partie. La combinaison Bernanos ayant échoué, M. Coty m'offrit d'être rédacteur en chef. Toutes ces propositions furent déclinées.

** *Mors et Vita*.

Dans ce sens, je puis dire moi aussi : je meurs où je m'attache (là où l'on m'attache, je dépéris et je meurs). C'est pourquoi je fuis, je prends la tangente, je « trahis » toujours ; c'est pourquoi je suis sauteur et « perfide ». Il ne faut pas qu'on compte jamais sur moi.

Plutôt avoir peu d'argent, et être libre, qu'en avoir beaucoup, attaché.

Quelqu'un comme moi ne peut pas être gêné. A la première gêne, je ferais sauter tout cela.

Faim de travail, aussi. Travail, mon oxygène. En me libérant des affaires, on me rend à cela pour quoi je suis fait essentiellement.

Ce dont j'ai besoin, c'est de longues retraites de plaisir, de méditation, de travail et d'insouciance sociale. Non du *Figaro* et de l'importance.

Limogé, on lui donna la cravate, comme on met du persil dans les naseaux des veaux décapités.

Un homme effondré se présente devant une femme, que son effondrement effondre. Mais, de l'agacement qu'il éprouve à la voir effondrée, il se remonte. Simple-ment pour n'être pas comme elle.

Je ne crois pas que cette réaction puisse avoir lieu d'homme à homme.

Faire passer sans cesse toute sa vie dans un tamis. Secouer sans cesse, et ne garder que ce qui reste : ce qui est de votre part essentielle. Sans cesse, comme par une seconde nature.

« Rien n'est plus lâche que de faire le brave devant Dieu. » (Pascal.)

Mais rien n'est plus lâche que d'aller à Dieu par manque de bravoure.

Il ne faut jamais demander aux êtres de ne pas mentir. Et il ne faut jamais leur en vouloir de mentir.

Gandhi, dans son discours de la place de la Concorde, donne l'impression d'un imbécile et d'un charlatan. Est-ce parce qu'il a voulu « aller aux masses », et s'est diminué en voulant trop bien faire ? Ou est-ce qu'il est comme ça naturellement ?

Cacher sa maîtresse, son enfant, sa femme. *Har'm.*

La grossièreté de ces gens qui, quand on va dîner chez eux, ou à leur restaurant, vous imposent la présence de leur femme, ou de leur maîtresse, ou de leur giton, personnages qui non seulement vous empêchent de parler librement, encore que d'ordinaire idiots et n'ouvrant pas le bec, mais qui, en outre, sont l'objet de leurs vaporeux regards de tendresse. Toute manifestation publique de tendresse est inconvenante; les bonnes races le sentent bien. J'aime encore mieux qu'on montre sa lâcheté, que son amour.

La plupart des erreurs que j'ai commises dans ma vie sont venues de ce que je n'avais pas prévu la bassesse ou la mesquinerie de la réaction d'un tiers, dans un de ses sentiments ou dans un de ses actes; non, cela ne m'était pas venu à l'esprit : cela était d'un autre monde que le mien. On me reproche de trop mépriser. Mes erreurs sont venues de n'avoir pas méprisé assez.

Écrivain. Il faut à la fois intelligence, lyrisme et moralité.

Les trois chez Barrès. Je cherche alors ce qui manque : peut-être l'élan vital.

Annunzio : lyrisme, pas d'intelligence, pas de moralité. Élan vital dans sa vie, mais on ne le sent plus dans ses œuvres depuis quinze ans (ce qui est bien naturel, vu son âge).

M... est un sûr baromètre. Quand il me fait une vacherie, je sais qu'à Paris ma cote a baissé : il croit pouvoir me vacher à son aise. Quand il me fait une lèche, je sais que mes actions sont hautes : il croit qu'il doit me ménager.

Louis Gillet : « Les faits réels ont toujours un accent qui dégoûte des plus belles conjectures littéraires. »

On peut s'épargner le long et difficile éloge d'un imbécile en disant un seul mot aimable de sa physiologie. Je me suis fait pour toujours un ami de L... en écrivant qu'il avait le regard de Talleyrand.

Il est curieux de constater que des personnages ou des milieux aussi différents l'un de l'autre, voire hostiles l'un à l'autre, que Barrès, *L'Action française* et la *n. r. f.* portent le même jugement sur Flaubert : qu'il est un mauvais écrivain. Et cependant, tant d'indulgence pour X... et Y...

La vraie force du style est dans le sentiment.

Le Goffic. Quelle activité, mon Dieu! En quatre ans, élu député, rebuté par l'Académie, reçu par l'Académie, et mort! Mort sans doute de tant d'activité.

27 juillet 1932. — Nous ne pouvons plus être heureux ni avoir l'esprit libre. Le malheur de la patrie nous réveille la nuit. Je sens que je ne supporterai pas une catastrophe nationale, que je serai ébranlé dans mes fondements. Voilà une énorme différence avec 1914.

Époque où tout ce qu'on écrit devient tout de suite « impossible » par une aggravation de la situation : ce qu'on pouvait dire dans la paix ne peut pas l'être sur le bord de la guerre.

Je ne prends de la nature que juste ce qu'il faut pour faire de temps en temps une petite description littéraire. Au-delà, elle m'ennuie.

3 août 1932. — Je lis dans un journal des paroles prêtées à Joffre peu avant sa fin. D'abord : « Je suis un soldat. Je m'étais tu. Mais voici un livre, etc. » Étrange façon de se taire, que d'imprimer. Ensuite : « On me dénigre. Mais le peuple me jugera, le peuple qui... le peuple que... » Qu'est-ce que cela veut dire? Quels moyens a le peuple de juger Joffre, même s'il le voulait, et il s'en moque bien? Les journaux? Belle information! Et que vaut l'opinion du peuple? Sans fondement, de toutes les opinions la moins fondée. Autant de mots (de Joffre), autant de sottises.

Cela est du même tonneau que ce que me disait Valéry (ou Curel). A l'Académie, quand on en était au mot « impossible » (dans le dictionnaire), Joffre dit que ce mot-là ne devait pas figurer au dictionnaire, parce que

« impossible » n'est pas français. Mais cela est plus véniel, étant du tonneau académique, qui ne connaît guère que la piquette.

Il y a une loi : le mufle respecte le mufle. Au contraire, la modestie est tenue pour impuissance, la politesse fait ricaner. Combien nous le voyons dans notre présente société, et combien y apparaît que souvent ce n'est pas malgré son abjection et sa muflerie que tel homme est arrivé au faîte, mais à cause d'elles. Presque tous nos (...) sont des mufles, et peut-être le sont-ils systématiquement.

Ma lucidité me fait prévoir les malheurs. Mon détachement m'empêche d'y parer.

On écrit : « La tragédie de Month. est de n'avoir jamais su choisir entre ses tendances. » Et si c'était mon bonheur, — et mon honneur ?

Pourquoi ne pas accepter l'Extrême-Onction, sans « croire », puisque depuis quinze ans je fais pour mes blessures de la radiothérapie, sans y croire ?

Un homme qui veut se conduire choisit une religion, une sagesse, une action ou une hauteur. Les éléments d'une hauteur sont le détachement, la générosité et le mépris. « *Beata altitudo, sola beatitudo.* »

Si l'amitié, comme je l'ai lu, consiste à être l'ami de quelqu'un, non quand il a raison, mais quand il a tort, alors je ne suis l'ami de personne.

Dans l'amour de rouler soi-même ses cigarettes, je vois tout le côté petit-petit du Français, méticuleux, maniaque, célibataire, radin (ramassant toutes les bribes qui tombent), sale (en jetant partout, s'en empuantisant les doigts); et en même temps le coup de main habile, le fameux coup de main français. Manie analogue à celle de vouloir des livres non coupés, autre vice français, bien plus monstrueux encore.

Prière du soir. — Mon Dieu! préservez-moi de mon médecin. Mon Dieu! préservez-moi de mon avocat. Mon

Dieu! préservez-moi de mon conseil financier, de ma secrétaire, de mes serviteurs; en un mot, de tous ceux dont la fonction est de m'aider ou de me protéger. Ainsi soit-il.

Nous aimons mieux passer pour un criminel que pour un nigaud.

Une femme qui se vend, contre des promesses, est moins vile que celui qui les lui fait, si elles sont fausses.

CARNET XXIII

Du 25 novembre 1932 au 23 août 1933.

Ce carnet a été perdu.

CARNET XXIV

ALGER : du 23 août 1933 au 16 octobre 1933.

PARIS : du 18 octobre 1933 au 3 janvier 1934.

ALGER : du 5 janvier 1934 au 15 février 1934.

L'ÉTAT d'insatisfaction et l'état de satisfaction, matière de tout *Les Voyageurs traqués*, ne sont pas très différents. Il y a une part de désagrément dans le premier, qui vient de ce qu'on n'est pas satisfait, et une part de désagrément dans le second, qui vient de ce qu'on l'est. En fin de compte, tout cela se vaut. (25 août.)

Combien, dans une vie intense, quelques heures de répit sont importantes pour se ressaisir, s'apaiser. Il est essentiel de pouvoir alterner l'action avec un peu de réflexion sur elle. Un homme qui réfléchit, si cette alternance ne lui était pas donnée, et s'il ne devait qu'agir, mourrait peut-être, comme un animal forcé. (Ce moment de la réflexion pendant lequel on recommence à *manger*. Car, pendant toute la durée de l'action, l'émotion, et la tension nerveuse, vous ont coupé l'appétit. Combien juste l'expression *se refaire*.) (Départ pour Bougie, 11 septembre 1933.)

L'essentiel, c'est de tenter la vie : peu importe ce qui en sort. Partir avec une personne que l'on redoute, et a de bonnes raisons de redouter, si ensuite le voyage a plus de bas que de hauts, qu'importe ? L'essentiel était de faire l'acte insensé de partir.

La mauvaise humeur classique des femmes en wagon, à six heures du matin, qui n'ont pas dormi ou mal, qui se sentent laides, vous voient laid, fouettent du bec, ne peuvent pas avoir l'accès des cabinets, toujours occupés, et enfin, après vous avoir promis les derniers enchantements si vous les accompagniez à douze heures de trajet d'où vous étiez, vous font comprendre en boudant qu'on sera très peu libres et qu'on ne pourra presque pas se voir.

Bougie. — Les salles de restaurant d'hôtel, où on me jette d'abord un regard torve parce qu'on croit que je viens *sur la place*, que je vais *casser le travail*. Quand je sors un Thucydide, on respire.

« Comment peut-on être Persan? » — Dans les hôtels (ceux du moins où je descends en Algérie), je me demande : « Comment peut-on n'être pas *voyageur* (sous-entendu : de commerce)? » J'ai éveillé tant de gênantes curiosités, dans les petites villes d'Algérie, pour avoir eu l'honnêteté de répondre *non* quand on me demandait : « Vous êtes voyageur? », que j'ai fini, crève l'honnêteté! par dire que je l'étais. Mais dans quoi? Eh bien, mettons dans la papeterie : je pensais pouvoir m'en tirer. Quand je vis que je ne connaissais rien de plus à la papeterie qu'aux huiles paraffinées, par exemple, je me jetai carrément à l'eau, et dis que j'étais dans la casquette.

Le repos de ces villes où personne ne vous connaît.

Elle avait, pour me plaire, ôté le rouge de ses ongles, et cela lui faisait des mains pâles, pâles comme je ne les lui avais jamais vues, pâles comme si la pâleur de son âme avait coulé dans ses mains.

Dans les petites villes d'Algérie que je connais (Tlemcen, Cherchel, Bougie), il y a une place qui toujours finit en esplanade, donnant soit sur la mer, soit sur la campagne. Les Français, accoudés, regardent l'étendue; les Arabes ne font qu'y cracher. Les Français y crachent eux aussi, mais avec beaucoup moins de génie que les Arabes.

Ce qui me fait sauter le pas, dans l'audace, c'est l'idée que j'ai de moi-même. Il me suffit d'y songer, et, instantanément, je passe de l'hésitation et de la crainte, à l'acte.

Une partie de la vie se passe à essayer de faire comprendre aux gens que l'on n'a pas qu'eux dans la tête.

Il y a ceux à qui nous pardonnons et ceux à qui nous ne pardonnons pas. Ceux à qui nous ne pardonnons pas sont nos amis.

M. X..., qui avait un appartement bruyant, alla visiter l'Abbé Y... qui, en plein Paris, avait un appartement avec un jardin calme. M. X... y reconnut la paix de Dieu, et il crut.

Il est admirable que la plus haute transcendance, et le plus avisé réalisme, conseillent également le pardon des injures.

Je compte faire quelque chose pour elle, mais ne le faire que lorsqu'il sera trop tard.

Bougie, 12 septembre 1933. — Une tablée de trois. Ce jeune maquereau* algérien, seize ans, au moment même où je suis sûr qu'il ne croit pas qu'on le regarde, il est maquereau; la façon dont il enlève son casque colonial, ce geste impérieux, montre qu'il est *nature* quand il est maquereau : ce n'est pas du bluff comme ce le serait chez un jeune Français de France.

L'autre, quarante-cinq ans, habillé comme un garçon de quinze, un pantalon de toile, un gilet de corps découvrant les aisselles, et une ceinture : exactement tout; certainement pas de caleçon (plus les *naïl* : soit quatre pièces). J'oubliais le bracelet-montre.

Le visage extrêmement ravagé. Les rides de son front. Ses pattes d'oie comme les coloniaux. D'un vrai geste de Nord-Africain, à un moment, il prend à pleine paume, par-dessus son pantalon, ses parties, et les tient un moment dans sa main, avec un naturel incontestable. Ce visage ravagé et ces habits de jeune homme, c'est bien un type de colonial.

(Un jour, relisant ceci, je ne me rappellerai plus le visage de cet homme.)

Un troisième personnage, plutôt muet, mais pour moi parlant. A la boutonnière de son veston très fatigué, les rubans de la médaille militaire, qui prouve que c'est

* Le mot *maquereau*, chez les Européens et les Arabes d'Algérie, n'a pas le sens péjoratif qu'on lui donne à Paris. Il signifie : un déluré, un malin.

Tous les personnages du petit tableau ci-dessus sont des Français.

quelqu'un de bien, de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur, qui ne prouvent rien. Mais, *surtout*, l'insigne des « décorés au péril de leur vie », qui prouve que la guerre est quelque chose qu'il étale. D'ailleurs, à les surprendre, les mots qu'il dit : brigade, parachute... (Ces insignes, qu'on voit très rarement à Paris, sont très fréquents en Afrique du Nord.)

Le garçon : le passage de la fureur au rire, si charmant dans la jeunesse, et chez les primitifs.

Dans cette salle à manger où il y a une trentaine de croûtants, et d'une race virile (une ville de second ordre en Algérie), je suis le seul à avoir fini mon litre de rouge, et du rouge d'Algérie, à la moitié du repas. C'est moi que la patronne regarde; je ne suis pourtant pas seul, mais c'est moi qu'elle regarde; toujours je trouve ses yeux sur moi fixés. Elle me dit, par ses yeux fixés : « Qui êtes-vous? Votre fiche de l'hôtel indique : « Pro-priétaire. » Soit. Mais au-delà? Et que faites-vous ici? Et pourquoi mangez-vous et buvez-vous tant? Les garçons me rapportent que vous ne *laissez rien*. Et personne ne fait comme vous des taches sur la nappe. »

« Rien que la terre! » Quand ce que nous aurons à demi connu — à demi — est un mouchoir de poche à la surface de la terre.

Alger, 14 septembre 1933. — En ce qui me concerne, la grande différence entre le dire et le faire, c'est que j'ai fait tout ce que j'avais à faire, tandis que, de ce que j'avais à dire, je n'ai dit qu'une part infime.

Cette prodigieuse disparate entre la timidité lorsqu'il s'agit du paquebot, de l'avion, de l'ascenseur, et la terrible audace sur d'autres points.

La question n'est pas de savoir si j'ai bien mangé ou non. La question est de savoir si je pourrai, ou non, sortir du restaurant sans renverser une table.

Les gens « fiers » acceptent d'avaler tout autant de couleuvres que ceux qui ne prétendent pas l'être; on ne voit donc pas ce qui les sépare d'eux, sinon qu'ils parlent de leur fierté.

Les femmes tâtent leur chignon comme les hommes tâtent leur braguette.

Laroussi (Arabe). — Je voudrais t'écrire très souvent, mais les heures de loisir me manquent.

Moi. — Je vois que tu travailles. A quoi tu travailles?
Laroussi. — A rien.

Médéa, 22 septembre. — Dans une petite ville de ce genre, un homme de qualité est tout de suite d'accord avec les indigènes, par-dessus ses compatriotes.

La démesure dans les démonstrations affectueuses. Herriot : dans les photographies il prend toujours les gens par le bras, alors que Ramsay Mac Donald ne laisse prendre que sa main. Dans *La Dépêche* du 20 septembre, les capitaines de football allemand et français avant la partie : le Français enlace l'Allemand, qui, lui, ne fait que donner la main. Toujours cette indiscretion.

La pensée de dindonner cet ingénieur. — La pensée de dindonner le père est chez moi une obsession, comme, chez Guignol, celle de rosser le gendarme.

Le sérieux d'un petit plongeur (de café) kabyle au milieu d'un troupeau d'étudiants français algérois. En lui toute la dignité.

Incognito, je peux me laisser humilier. Autant de temps de gagné.

Traverser une ville pendant un kilomètre, en plein soleil par quarante degrés à l'ombre, une valise à la main (et, naturellement, sans chapeau) donne beaucoup plus l'impression d'être un homme que le fait d'écrire des livres, et d'en recevoir des éloges.

Fénelon. Belle lettre à Mme de Maintenon, du 20 novembre 1693, sur la conduite indiscrete de Mme de Maissonfort.

Pour les journalistes ou hommes de lettres qui écrivent football *foutebole*, Fénelon, lettre à Dacier sur les occu-

pations de l'Académie : « Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays ou qu'il nous vienne d'un pays étranger ? La jalousie serait puérile, quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres, et de frapper l'air. »

On flétrit du nom d'inadaptés les honnêtes.

Ceux qui vivent ne pardonnent pas plus à ceux qui se tuent, que les bien-portants ne pardonnent aux malades.

Si Virgile ressuscitait, et venait lire en public un nouveau chant de *L'Énéide*, il y aurait des femmes, et des « intellectuelles », qui ne trouveraient rien à dire, sinon que son pantalon n'est pas dans ses plis.

Je m'accorde avec les enfants parce que nos préoccupations sont les mêmes. Il s'agit de s'amuser et de vivre dans l'instant, sans préjugés et sans devoirs, notamment de gratitude.

Dans cet état où cela vous est une souffrance, sur la plate-forme du tramway, de n'enlever pas au passage le képi de l'agent de la circulation.

29 septembre 1933. — La mélancolie que l'on éprouve en répondant à un article dithyrambique, de trois colonnes, sur vous. Et d'abord, toujours la même question : que dire ?

Les vieux de la campagne qui se pendent. On dit que c'est à cause de leurs infirmités, mais c'est parce que leur famille leur faisait une vie intenable (peut-être à cause des infirmités).

Pas de zèle! — La femme de chambre qui se met à « faire » la chambre d'hôtel au moment que vous y arrivez avec une femme, et, si vous lui dites qu'elle n'a qu'à faire en surface, vous répond : « Moi, quand je commence une chambre, je la fais à fond. » (1^{er} octobre.)

Le Dr G... (2 octobre) : « Je suis très heureux. Mais il faudrait avoir quelqu'un à qui le dire. »

Il n'y a aucune différence entre le jugement que portent sur vous les consommateurs, quand vous jouez au zanzi sur le zinc, et ceux que portent les « princes de l'intelligence » de votre pays sur les manifestations les plus hautes de vous-même. Les consommateurs du bar vous jugent selon leur bêtise. Les princes de l'intelligence selon leur humeur, leur légèreté et leur envie. Le jugement des uns et des autres n'a rien à voir avec ce qui vous est dû, ou ne vous est pas dû, *en vérité*.

Je suis célèbre, et cependant je suis aussi méconnu que put l'être, par exemple, Nietzsche. Cela m'est indifférent, parce que ma vie est ailleurs. (9 octobre 1933.)

La mer, cette belle ennemie, me roule avec sa patte pelote. Saloperie, faisons-nous des politesses, mais je te connais, et je te hais. (16 octobre. Retour en France.)

Paris, 19 octobre. — Réponse à une enquête : « Que l'esprit soit menacé, qui le conteste? Vous souhaitez un « groupement qui aurait pour but la défense des forces « spirituelles ». Mais ces groupements existent; ils sont même nombreux. Et ils rendent d'ailleurs des services. J'avoue cependant ne croire pas beaucoup à la nécessité d'en fonder de nouveaux. Je croirais davantage à l'influence que pourrait exercer une seule personnalité puissante, qui *verrait clair*, aurait une *foi*, et serait *courageuse*. Mais il me semble que, dans les jours que nous vivons, c'est surtout la première de ces qualités qu'il est difficile d'avoir. »

Retour à Paris. — Combien besoin d'un amour au retour! Besoin d'amour dans les beaux pays pour être d'accord avec le pays. Et dans les laids, pour que cela vous soit un soutien pendant les épreuves.

Je retrouve mes complets, et suis content, car ce sont ceux que j'ai mis dans l'amour.

Le général de Trentinian au colonel de Hauteclouque : « Vous avez donc peur! » L'autre se fait massacrer.

Son colonel dit à Du S..., dans une circonstance où il n'est pas sorti de la tranchée par raison, la même chose.

Du S... offre de laisser le sergent avec la section dans la tranchée, et de sortir seul.

L'importance que les égoïstes attachent à quelque chose qu'ils donnent, même sans valeur. M. Élie de Coëtquidan*, ayant en double un livre de Léandre**, se proposait de donner le second exemplaire, mais le gardait quarante ans, faute de trouver quelqu'un digne de recevoir un cadeau qui pouvait valoir quinze francs.

Mon oncle Jean, interrogé pourquoi son nom ne figure pas dans le *Tout-Paris* : « Pour que les cambrioleurs sachent où j'habite ! »

M. Octave de Coëtquidan***, au restaurant, quand le garçon disait : « L'addition du 4 ! », il était furieux et ronchonnait à part soi : « Je ne suis pas le 4. Je suis le baron de Coëtquidan, administrateur de plusieurs sociétés. »

M. Octave de Coëtquidan force son domestique à aller tout de suite à l'hôpital, pour une otite-mastoïdite. Le médecin lui dit : « Vous avez bien fait. Trois jours plus tard, il pouvait avoir une méningite et y rester. » De là M. de Coëtquidan refuse d'augmenter ses gages : « Est-ce que vous oubliez que je vous ai sauvé la vie ? »

On peut être sot, et n'être pas naïf.

La puissance des ténèbres. — Mlle de Larnage, personne de condition, mais forcée de travailler, va demander du travail à Mgr Baudrillart, qui lui envoie en propres termes : « Je ne suis pas un bureau de placement. » Outrée, toutefois, au moment de partir, elle est saisie d'un mouvement et lui dit : « Monseigneur, j'ai encore un service à vous demander. » Il recule un peu. « Voulez-vous me donner votre bénédiction ? » À l'air dont

* Personnage des *Célibataires*.

** Dessinateur parisien du xix^e siècle, à l'occasion plus ou moins « grivois ».

*** Personnage des *Célibataires*.

elle me le raconte, il est clair qu'elle juge sublime son mouvement. Je crains que cela ne soit le faux sublime, et qu'elle n'ait surtout consolidé la position de Baudrillart, qui a dû se dire, relevant sa soutane : « Avec cela, jusqu'où ne peut-on oser ! »

Sitôt que mon oncle Jean me dit du bien d'un de nos parents, je sais ce qui va suivre. « Ta cousine est une excellente personne, qui ne ferait pas de mal à une mouche, et ce n'est jamais moi qui t'en dirai du mal. Mais enfin je pense que je ne t'apprendrai rien en te disant qu'elle est tout à fait folle. »

Pendant la guerre de la Succession, à plusieurs époques, la désertion décime nos armées; plusieurs fois la peine de mort est proposée dans le conseil du roi (Louis XIV). Le maréchal de Nangis insistant auprès du roi pour l'obtenir, le roi s'écrie : « Eh ! Nangis, ce sont des hommes. »

J'approuve ces grands personnages qui, au lieu de laisser leur fortune en mourant à des crétiens inconnus d'eux (les membres de leur famille), la laissent aux gens qui les ont bien servis : leurs entremetteurs et leurs domestiques, — sans oublier, bien entendu, les objets de leurs plaisirs. Byron, je crois, est du nombre.

En effet, les dits objets étant de beaucoup ce qui nous a été le plus agréable ici-bas — disons-le énergiquement : étant ce qui a justifié notre vie, — il est logique que ceux qui nous ont aidé dans leur capture aient une part privilégiée de nos largesses posthumes.

Être à la page. — « Je suis par la naissance du parti du passé. » Cela m'a valu des insultes. « Nous nous passerons donc de vous. » Eh ! Madame, quatre ans et demi hors de France, sans publier, vivant incognito, n'est-ce pas suffisant pour montrer que ce qu'on désire, c'est que les autres se passent de vous autant que vous vous passez d'eux ?

Il est évident que la vulgarité est aujourd'hui d'être « moderne », à la page, de se tenir au courant, de flairer l'avenir. Mais la vulgarité peut se trouver être la vérité. Or, je cherche au nom de quoi on condamnerait ceux

qui sont hors de leur époque. Qu'y a-t-il dans l'avenir de supérieur au passé?

Comment n'a-t-on jamais remarqué le ridicule qu'a la physionomie d'un orateur en action? Il faut le voir au cinéma muet : personne qui ne rie. Cela seul rend suspecte l'éloquence.

« L'année qui précéda sa mort (...), Clemenceau me dit : « Je suis dégoûté de mon pays et de mes compatriotes. » Il n'y avait aucune amertume dans ce propos prononcé sur le ton d'un jugement détaché, hautain, sans appel. Je protestai : « Comment pouvez-vous dire « cela, Monsieur le Président, vous qui êtes l'incarnation « vivante du pays? » Clemenceau me répondit : « J'ai « vu les Français pendant la guerre. Ce ne sont plus les « mêmes. Eux qui étaient au plein de la tourmente si « ardents, si généreux, si courageux, toujours prompts « au sacrifice total, sont maintenant des lâches conduits « par des lâches. Et cela est arrivé avec une rapidité telle « qu'elle me stupéfie et m'épouvante. » (Amiral Lacaze, *Figaro*, 27 octobre 1933.)

Turenne, dans ses lettres, lorsqu'il s'agit d'une victoire, dit : « Nous l'avons remportée », et lorsqu'il s'agit d'une défaite : « J'ai été battu. »

Danton appelle Marat : l'individu Marat. « Je déclare à la Convention et à la nation entière que je n'aime point l'individu Marat. »

Marlborough, levant le camp devant Villars sur la Moselle, s'excuse auprès de lui, le supplie de ne croire pas que c'est sa faute s'il ne l'a pas attaqué; qu'il se retirait plein de douleur de n'avoir pu se mesurer avec lui, et que c'était le prince de Bade qui lui avait manqué de parole.

Marlborough envoie à Villars quantité de liqueurs d'Angleterre, de vins de Parme et de cidre.

Brève et dure étiquette de Napoléon sur Saint-Cyr : « Saint-Cyr, général très prudent. »

Je la voyais riante, et je me disais qu'elle se foutait pas mal de son père, et cela m'était bon.

A peine avons-nous loué quelqu'un, pour agir mieux que les autres, qu'il agit comme les autres.

Quand je vois de très jeunes arrivistes, ou même de vieux, mais chez qui cela se voit, j'ai envie de leur dire, comme mon maître de manège quand je faisais du tape-cul : « Monsieur de Montherlant ! ne vous crispez donc pas ! »

Élie Faure, *La Sainte Face*, p. 60. « Ceux qui ont dit la vérité : Lao-tseu, Héraclite, Michel-Ange, Montaigne, Cervantes, Spinoza, Stendhal, Doïstoïevsky et Shakespeare. — Pascal, Kant, Schopenhauer, Voltaire, Tolstoï ont menti. » Chacun peut refaire à sa mode cette double liste.

Comment, voilà quelqu'un qui me demande un service, et qui n'indique pas dans son adresse le département de son bled ! Grenoble, où est-ce ? Loire-Inférieure ? Ille-et-Vilaine ? — Au panier !

Dans son *Vercingétorix*, Camille Julian rapporte ce mot du légat romain Cerialis : « La Gaule est la terre favorite des convoitises éternelles des Germains ; mais ses divisions l'ont toujours empêchée de se protéger d'eux. »

Se garder de découvrir à un être à quel point on tient à lui, par crainte qu'il n'abuse de cette connaissance, je crois n'avoir jamais fait cela. Il est bien, et il est doux, d'être imprudent avec ce qu'on aime.

Une personne vous envoie une photo d'elle-même. Il n'y a probablement rien de plus atroce que le geste de déchirer incontinent cette photo et de la mettre au panier. Combien de fois n'ai-je pas fait ce geste !

Il ne faut pas violenter ses ennemis ; il faut les abattre, ou ne pas s'en mêler. Il faut violenter ses sympathisants,

qui le publient, c'est-à-dire vous rapportent le profit de cette violence, et qui cependant vous restent.

Quand nous faisons un exemple, il faut le faire *in anima vili*.

J'ai pesé tous les maux qui me viendraient sans doute pour avoir cédé à ce premier mouvement, et ensuite je lui ai cédé.

Vox clamantis in deserto. — Mais si j'aime de parler dans ce désert?

Mon premier livre, *La Relève du Matin*, qu'on réédite ces jours-ci, fut commencé pendant la guerre, à l'École militaire, où, venant d'être incorporé, j'étais encaserné comme auxiliaire. Je conserve une petite photographie représentant un soldat, assis sur une des poubelles de l'École, tenant le stylo et penché sur une liasse de feuillets. C'est l'auteur de *La Relève* écrivant son livre. Comme je ne voulais pas avoir l'air d'un littéraire, état qui m'a toujours un peu agacé, à ceux qui m'interrogeaient je répondais que j'écrivais *une thèse* sur « les enfants et la musique ». J'eus alors, pour la première fois, une idée de l'impression que je peux faire aux gens, en entendant un de mes camarades dire à un autre, sans savoir que je l'entendais : « Tu as vu celui qui fait une thèse sur les enfants et la musique ? Il a l'air rudement idiot. »

J'avais fait une demande pour aller dans l'infanterie, sur le front, mais elle languissait. Les auxiliaires de l'École militaire furent invités à choisir entre une affectation immédiate à un état-major, et un séjour préalable à la campagne, où l'on manquait d'hommes pour les travaux des champs. Préférant mille fois être garçon de ferme, à être secrétaire dactylographe, je fus « mis en route » pour la Marne, où, après un certain nombre d'incidents, ayant fait valoir mon expérience des bêtes à cornes, je fus embauché comme bouvier dans une ferme. C'est en gardant les bœufs que je continuai *La Relève du Matin*, *sub tegmine fagi* : joli motif pour une boîte à bonbons.

Enfin, je pus rejoindre un régiment d'infanterie en secteur. Commencé sur les poubelles, le manuscrit finit par la « boue des tranchées », après avoir passé par l'étable. Durant des mois, le manuscrit, et les notes qui le préparaient, occupèrent à eux seuls une musette supplémentaire dont je m'étais chargé. Et je puis témoigner que la paperasse pèse lourd.

Mes permissions étaient employées à courir les éditeurs. Onze éditeurs refusèrent *La Relève*. Tous les éditeurs de Paris.

En décembre 1916, je communiquai à Robert Vallery-Radot ce qui était écrit de *La Relève*, et reçus de lui la lettre la plus amicale et la plus encourageante. Johannès Joergensen lui aussi me faisait grand accueil. Plus tard, Vallery-Radot porta mon manuscrit à Mauriac. Mauriac m'envoya le billet que voici :

27 décembre 1917.

« Monsieur,

« Pourriez-vous venir samedi dans la matinée, vers dix heures? je vous dirai mon impression sur votre manuscrit. (Répondez-moi.)

« A un inconnu on redoute d'écrire une parole excessive. Mais à moi, qui ne suis plus très capable de m'émouvoir avec de la littérature, vous avez donné une émotion, — la même que j'eus à votre âge en lisant, pour la première fois, *Les Illuminations* de Rimbaud. Et, puisque vous me connaissez, vous savez de quel cœur préparé j'ai dû accueillir votre symphonie sur le collège, sur la douzième année, et quelle route se frayent à travers ce cœur les voix d'enfants.

« J'ai le plus grand désir de vous connaître, Monsieur, et vous assure de mon admiration.

« FRANÇOIS MAURIAC. »

L'armistice signé, je fis la connaissance de quelques écrivains. Le premier texte de moi qui fut imprimé — une dizaine de pages de *La Relève* — le fut dans la revue d'André Germain, *Les Écrits nouveaux*, revue qui a sa place bien à elle dans les lettres de l'immédiat après-guerre, et où parurent, avant leur essor, la plu-

part des écrivains qui ont un nom aujourd'hui (entre autres, avec d'admirables poèmes, Pierre Benoit).

Bientôt *La Relève du Matin* fut publiée, à 700 exemplaires, en compte d'auteur, lequel me coûta 3.500 francs. Et le timbre de quittance, qui fut à mes frais.

Mes aînés immédiats, de nuance catholique, lui firent fête. Mauriac, François Le Grix en parlèrent, en écrivirent. Vallery-Radot lui consacra une magnifique étude, Henri Ghéon un article si juste dans ses réserves qu'aujourd'hui, en corrigeant, pour sa forme surtout, le texte de ce livre, je me suis trouvé avoir tenu compte, sans le faire exprès, de toutes les critiques de Ghéon. Quelques-uns de mes aînés plus âgés me donnèrent eux aussi un appui efficace : Étienne Lamy, Henry Bordeaux, Henri de Régnier, François de Curel.

Le généreux et décrié Binet-Valmer consacra à *La Relève du Matin* tout un « rez-de-chaussée » enthousiaste de *Comœdia*. Chaque écrivain, sans doute, a eu cela au début de sa vie littéraire : le critique qui, sans l'avoir jamais rencontré, sans que personne le lui ait recommandé, sans le connaître autrement que par un volume qu'il a pris sur sa table et ouvert, s'emballe, et écrit sur lui un dithyrambe. Ce critique-là, dans ma vie, a été Binet-Valmer. Il savait si peu qui j'étais qu'il me dit plus tard que, lorsqu'il écrivait sa chronique, il croyait que j'étais prêtre.

Devant mort de R... — Et dire que ce n'est pas moi qui l'ai tué!

L'art, supérieur à l'amour, est aussi supérieur à la sainteté, parce que l'artiste, s'il cherche la perfection, comme le saint, ne la cherche pas pour soi-même. Il n'y a d'artistes que dans l'Occident chrétien, — qui toutefois a connu plus de saints que de vrais artistes.

Je n'imagine pas le génie, sans le courage.

Plutôt que me demander de parler de ce que je ne connais pas (les enquêteurs des journaux), on ferait mieux d'entendre avec un peu plus d'attention ce que j'ai écrit sur ce que je connais.

J'aime une femme qui rit. Il semble alors que son vagin remonte jusqu'à sa bouche, en vrillant, comme certaines fusées de feux d'artifice.

X... fait des choses avec l'air dominateur. Y... fait les mêmes choses, sans cet air. Y... est prince.

On peut se donner ici et là quelque licence sur la bonne foi, à condition qu'il y ait un individu ou un groupe avec lequel on soit *toujours* de bonne foi, et s'y tienne irréductiblement.

Combien la Bible est plus belle que les tragiques grecs ! Le poids mort de leur mythologie, leurs délayages, leur chauvinisme, leur moralisme, leurs lieux communs.

Tout imbu de la pensée qu'on perd une femme en la surveillant trop, j'ai perdu L... en ne la surveillant pas assez. Du moins je n'ai pas perdu le temps que j'aurais perdu à la surveiller.

C'est ma peur qui a désarmé le destin. Je ne suis pas de ceux qui le provoquent par leur insouciance et leur jactance. On aurait pu croire que, puisque je courbais le dos, il allait me frapper. Au contraire, il y a vu mon respect pour lui.

Juger ou ne pas juger les êtres sur un seul trait d'eux. — Euripide, II, 109 (note). — Les Corinthiens passaient pour joueurs. On connaît l'histoire de ce député lacédémonien, envoyé à Corinthe pour y négocier une alliance, et qui se retire sans rien conclure, indigné d'avoir vu les premiers citoyens de la ville occupés à des jeux de hasard.

Euripide, II, 194. — Apollon, dans *Oreste* : « Les dieux se sont servis d'Hélène pour mettre aux prises Grecs et Troyens et, par tant de carnage, soulager la terre d'une malfaisante surabondance d'habitants. » (Cf. aussi la même idée dans le prologue d'*Hélène*.)

Le *video meliora* est d'Euripide, II, 387, fragment : « Nous voyons le bien et nous faisons le mal. »

III, 399, fragment : « Rien de ce qui est fatal ne doit nous paraître cruel. »

III, 423, fragment : « Ceux qui excellent dans un art sont plus malheureux que ceux qui l'ignorent : il n'y a aucun avantage, il n'y a que des ennuis, à être le point de mire de toutes les critiques. »

Tellement impatient, qu'il s'impatiente des gens qui ne s'impatientent pas. Par exemple, exaspéré parce qu'il y a des gens que le serveur fait attendre au restaurant, et qui ne protestent pas.

Il y a les gens qui se respectent, et ceux qui ne se respectent pas. Ces derniers sont les éternels vainqueurs.

Les âmes communes n'apprennent le sentiment de la justice que lorsqu'elles ont eu des déboires.

Comme on est infiniment plus puissant, et infiniment plus désarmé, que le monde ne le croit, et qu'on ne le réalise soi-même. Puissant à midi moins le quart, désarmé à midi. Puissant devant tel, désarmé devant tel. Puissant en ce lieu, désarmé en cet autre.

Le pire danger est d'avoir la réputation d'être roué, sans l'être. Pourtant, les hommes recherchent ce danger. On aime mieux être loué de sa ruse que de son talent.

Tout ce qui suit, extrait de *La Nouvelle Héloïse*, est d'une actualité et d'une vérité à la lettre immortelles. Cela vaut d'être recopié en entier.

Lettre XVII. — « Tout ce qui n'est plus dans les sentiments, ils (les Français) l'ont mis en règle, et tout est règle parmi eux. Ce peuple imitateur serait plein d'originaux, qu'il serait impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres* : c'est la première maxime de la sagesse du pays. Cela se fait, cela ne se fait pas : voilà la décision suprême. »

(Sur nos modes littéraires.) — « Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance. Tout va par temps, comme les mouvements d'un régiment en bataille. Vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche ou tirées par le même fil.

« Les comédiens négligent entièrement l'illusion dont ils voient que personne ne se soucie.

« Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentiments sous la clé, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. (...) Si, quelquefois, j'essaie de secouer des préjugés et de voir les choses comme elles sont (...), on me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considère que par les apparences, etc.

« Forcé de donner un prix à des chimères et d'imposer silence à la nature et à la raison, etc. »

Deuxième partie, lettre XXI. — « Paris, ce prétendu siège du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins parce que tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté. (...) On leur trouve (aux Parisiennes) unanimement l'abord le plus enchanteur, les grâces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, etc. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. »

Lettre XXIII. — « L'Opéra de Paris passe, à Paris, pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. (...) Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. (...) La musique française se maintient par une inquisition très sévère, et la première chose qu'on insinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent et n'osent en rire qu'entre eux.

« On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts. (Cette dernière phrase pourrait s'appliquer au *Journal des « Faux Monnayeurs »* de Gide.)

« Les nobles membres de cette académie (de l'Opéra) ne doivent aucun respect au public : c'est le public qui leur en doit.

« Je ne vous parlerai point de cette musique; vous

la connaissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissements dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices, presque en convulsions, arracher avec violence ces glapissements de leurs poumons, les poings fermés contre leur poitrine, la tête en arrière, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant : on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté, de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent que leurs chants ceux qui les écoutent; et ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlements sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leur battement de mains, on les prendrait pour des sourds charmés de saisir par là quelques sons perçants, et qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante et pénible, on souffre tant qu'ils durent; mais on est si aise de les voir finir sans accident, qu'on en marque volontiers sa joie.

« Tout annonce en ce pays la dureté de l'organe musical; les voix y sont rudes et sans douceur, les inflexions âpres et fortes. (...) Nul accent mélodieux dans les airs du peuple. (...) Le Français paraît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique. Mylord Édouard prétend que les Anglais en ont aussi peu, mais la différence est que ceux-ci le savent et ne s'en soucient guère, au lieu que les Français renonceraient à mille justes droits (...) plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. »

Les finesses vulgaires : en affaires, ne jamais avouer que l'on est satisfait; faire croire qu'il existe un concurrent plus généreux, etc.

Je n'aime pas tout cela. Bon pour les jeunes gens.

Quand les auteurs nous mettent le nez, en y croyant, dans les phrases élogieuses que nous leur avons écrites sur eux-mêmes, en n'y croyant pas, où se fourrer, grand Dieu?

Nous ne songeons pas assez à la postérité quand nous écrivons une lettre. Nous mettons une légèreté extrême

à gribouiller n'importe quoi — seulement pour faire des lignes, — alors que ces feuillets témoigneront pour ou contre nous aussi longtemps, et parfois avec plus d'efficacité, que nos livres.

Plus d'efficacité, car ils font l'effet d'être plus sincères, alors que, toujours pleins de politesses que nous ne ressentons pas, avec en outre ce n'importe-quoi-pour-faire-des-lignes, ils le sont au contraire beaucoup moins. Et le goût du petit s'en mêlant.

A force de ne se fier à personne, un jour, excédé, on se fie à n'importe qui, et s'y perd.

Un des grands avantages des femmes faciles est qu'on peut coucher sans scrupules avec les bâtardes qu'on leur a faites, n'étant jamais tout sûr qu'elles sont de vous.

Œuvres littéraires. — Ceci plaît et cela déplaît, presque toujours pour de mauvaises raisons. Et il est aussi absurde de se gonfler pour un succès, que de se morfondre pour un échec.

Ce sentiment si fort que j'avais, dès l'âge de dix-sept ans, dans les réunions mondaines où je commençais d'aller : « Les corps sauvent tout cela* ». »

Après quoi, on peut être misanthrope tant qu'on veut. Mais drôle de misanthrope, pour qui l'unique justification de l'existence est de bercer un être, et ensuite de le posséder. Si l'être humain est d'autre part l'opprobre de la terre (et surtout son empoisonneur), qu'importe ! Il ne s'agit que de s'en préserver ici, pour en jouir et le faire jouir là.

Songer que, de tous ces cons qui nous entourent, il n'en est aucun, qui, à un moment, n'ait été désirable dans sa jeunesse. C'est-à-dire qui, à un moment, n'ait eu sa raison d'être sur la terre, — même si personne n'en a profité.

Cette possession charnelle me donne la plus forte idée qui me soit possible de ce qu'on appelle l'absolu. Je

* Dans un roman de Malraux, un personnage, contemplant une assemblée, dit : « Heureusement, il y avait les corps » (note de 1955).

suis sûr de mon plaisir. Je suis sûr du plaisir de l'autre. Pas d'arrière-pensée, pas de questions, pas d'inquiétude, pas de remords. Une chose ronde et simple, définie et définitive comme le cercle géométrique.

On me dira : « Pourquoi l'acte de chair en particulier ? Un bon repas, lui aussi, est une chose parfaitement nette. »

A cause de la matière humaine. L'estime que l'on a pour l'autre, l'amitié, la tendresse, la confiance, la protection : tout ce qu'il peut y avoir d'aimable d'un être à l'égard d'un être. Et puis la fierté du plaisir que l'on sait provoquer. Et quelquefois la fierté de le lui avoir appris, et que ce plaisir de l'autre, appris peu à peu, soit votre création propre, tout autant que vos œuvres littéraires.

Et n'est-il pas admirable que, lorsque quelqu'un de nouveau vous tombe entre les pattes, toute votre pensée tourne autour du plaisir qu'on lui donnera, du plaisir qu'on lui enseignera à prendre, beaucoup plus qu'autour de celui qu'il vous donnera ?

(J'ai formé des œuvres et des êtres pour le plaisir, le leur autant que le mien. Je n'ai jamais formé rien d'autre. Jamais des esprits. Jamais des âmes. Jamais des caractères.)

J'ai cité souvent le mot de Jean-Jacques Rousseau : « Les sensations ne sont que ce que le cœur les fait être. » Exagéré, cela va sans dire. Mais il est bien vrai que la sensation est décuplée quand il y a derrière elle cette sympathie humaine. Celle-ci est toujours prête à venir chez moi en abondance : comme je n'aime pas — ou si faiblement ! — les personnes que je ne désire pas, il me reste beaucoup d'amour pour celles que je désire, — oui, vraiment, beaucoup, comparé à ce que l'homme donne d'ordinaire.

Bref, m'inspirant de la phrase célèbre, je dirai qu'il n'est pas une douleur de ma vie qu'une demi-heure de cuissage tendre n'ait pu ou n'eût pu me faire oublier. Et, puisque nous voici dans les chiffres, j'ajouterai, m'inspirant d'une autre phrase célèbre (de Goethe, sur ses trois semaines de bonheur), que, si je voulais faire le compte du temps de bonheur que j'ai eu dans ma vie, il me suffirait d'additionner les heures de ce cuissage tendre, ce qui ferait au bout du compte de nombreuses années de bonheur.

De là que rien n'est plus important que le bon équilibre qui vous est donné par l'économie de ce cuissage tendre. Les assises de toute une vie sont une tranquille satisfaction sexuelle : quand la (...) va, tout va. Et, certes, cela est bien connu. Mais d'une connaissance qui ne passe peut-être pas assez dans les faits.

Ce rythme grandiose d'une sexualité à temps réguliers, où l'acte, toujours revenant, comme le soleil qui reparait à temps réguliers sur la terre, vous nourrit comme lui.

Un journal m'a demandé quels étaient les « grands hommes » qui avaient eu le plus d'influence sur moi. J'ai répondu : Pyrrhon, Anacréon et Regulus. Le Sceptique, le Voluptueux, le Héros. Et n'en imaginant pas un, sans les deux autres.

Je ne faisais que reprendre la réponse que j'avais faite, à seize ans, quand cette même question m'avait été posée comme sujet de devoir, au collège.

Le journal n'a d'ailleurs jamais inséré ma réponse. Il a dû penser qu'elle n'était « pas sérieuse ».

Mon espérance pointe vers ce temps de mon arrièr-saison, quand, me retournant vers mon œuvre passée — publiée ou non, — je trouverai que j'ai beaucoup trop écrit, et qu'un livre de plus ou de moins... (Tant de volumes oubliés après quelques années, et qui n'ont pas eu plus d'importance que si leurs auteurs avaient tricoté des bas...) Alors sera venu le temps de me remettre, comme à l'époque de ma seconde adolescence, dans les œuvres des autres, en songeant combien il serait fol et ridicule, pour un écrivain, que son œuvre aboutît à lui masquer l'œuvre de l'humanité.

Ce sera le temps où le monde dira, avec mépris, que je suis « vidé ». Car on se moque d'un écrivain de soixante-dix ans qui ne publie plus un chef-d'œuvre par année, comme si, après quarante-cinq ans de création, un homme n'avait pas le droit de se consacrer aux œuvres des autres, ou seulement, sans plus, de se reposer : oui, la pêche à la ligne, pourquoi pas ? Est-ce qu'il n'en aurait pas le droit ? Mais non, il n'en a pas le droit. Les légionnaires d'ici ont quelquefois, tatoué sur un pied, *marche*, et sur l'autre, *ou crève*. C'est aussi ce qui est

intimé aux écrivains. Jusqu'à la fin, il faut pondre son volume par année, et un volume qui fasse du bruit, encore. Jusqu'au dernier souffle, il faut faire *parler de soi*. Sinon, vous êtes un pauvre type, un raté, un *has-been*... Un *has-been*... Mot qui veut abaisser, et qui n'abaisse que celui qui le prononce.

Les toreros, les acteurs, les clowns prennent leur retraite. Les écrivains ne prennent jamais leur retraite. Ils sont hantés par le tout petit, tout petit papier nécrologique qui dira qu'ils sont morts « un peu oubliés ». Il semble aussi qu'à soixante-dix ans ils ne soient pas encore très sûrs d'avoir *fait leurs preuves*, qu'ils croient toujours que c'est leur prochain bouquin seulement qui les *consacrera*. Les trois quarts du corps dans la tombe, ils noircissent encore des pages, par peur.

Ces belles mains, ces beaux ongles — mains et ongles longs, réguliers et purs — des colons d'ici, par ailleurs grossiers butors; étrangement semblables aux mains et ongles, beaux presque sans exception, des indigènes.

J'avais écrit sur l'enveloppe : rédacteur en chef de *Marianne*. Je vois marqué qu'il est directeur. Je refais l'enveloppe.

Ils flétrissent justement, mais sont aussi corrompus que ceux qu'ils flétrissent. Il n'est pas aujourd'hui une « équipe » dont on pourrait faire partie, sans y être à côté de canailles.

8 février 1934. — Cette *superposition* de deux états d'esprit contradictoires : faire ce qu'il faut pour risquer sa vie, et, *dans le même temps*, adorer la vie. Et enfin la minute où le risque de la mort est compris comme une façon de donner du ton à la vie.

Lettre de Doumergue. — Les hommes politiques ont le secret de vous faire croire qu'ils s'occupent de vous passionnément au milieu des crises les plus graves* :

* Il s'agit ici du tumulte sur la place de la Concorde, le 6 février.

la lettre de Poincaré que je reçus à Pasteur en 1926, au moment où il « sauvait le franc ».

12 février. — Dans presque tout ce que disent les gens de gauche en ce moment, ils ont raison.

Inquiétant pour l'heure, Paris n'est quand même pas le front. Eh bien, en décidant d'y rentrer, en quittant cette atmosphère délicieuse d'Alger, j'ai une impression de fin de perle... R... a eu un mot qui a été loin en moi. Il m'a dit, le 6 février : « La fête est finie. » Mais peut-être une autre fête commence.

14 février. — Je me demande comment des gens qui n'ont plus l'amour devant eux peuvent se donner tout le mal qu'il faut pour préserver sa vie.

...brûlant des sentiments les plus nobles, mais arrêté par sa raison.

Voici donc cette masse française, telle qu'en elle-même enfin le désespoir la change.

CARNET XXV

PARIS : du 17 février 1934 au 7 juillet 1934.

UNUM necessarium. — Il est pour moi d'aimer et de créer. Les jouissances du cœur, ni celles des sens, non plus que celles de l'esprit, ne demandent beaucoup d'argent. Je n'en ai jamais eu à l'excès, et cette mesure a toujours été au-delà de mes besoins. J'ai obtenu tout ce que je désirais et j'ajoute (ce qu'on oublie toujours d'ajouter, et qui est si important) : je l'ai obtenu sans me donner de mal. J'ai trente-huit ans; j'ai eu de la vie ce que je désirais en avoir.

J'ai haï les biens. Je n'en ai jamais eu.

Ni famille officielle, ni foyer, ni groupe, ni seulement domicile installé.

J'ai eu la célébrité, en un temps où les plus indignes l'usurpent, sans avoir rien fait, ou quasiment, pour l'avoir. Loin d'être amer de n'en avoir pas davantage, qui me serait dû, j'ai toujours tenu pour un miracle d'en avoir autant, voyant qui la dispense, et à qui. Encore cette célébrité m'a-t-elle procuré beaucoup plus de désagréments que de plaisir.

Dans l'hypothèse où mon œuvre doive en partie survivre, déjà le nécessaire est fait.

Dans l'hypothèse où rien n'en reste, j'ai eu l'essentiel : la jouissance. Rien ni personne ne peut me l'enlever.

Reste l'hypothèse d'une survie de l'âme dans laquelle j'expierais je ne sais quels crimes terrestres. Mais il m'est impossible d'envisager sérieusement cette hypothèse; je dirai plus : il m'est impossible, si je l'envisage, de garder mon sérieux.

Haï parce qu'on croit qu'il vous dédaigne, sans plus. Le philosophe, Épictète l'a dit, est « le sacrifié en tout ».

Étéocle et Polynice, égarés qui prennent pour un bien le pouvoir absolu. Mais cela est permis jusqu'à vingt-

sept, vingt-huit ans, l'âge où décidément il faut s'y mettre (à cesser d'être con). Première question, avant tout : quel était l'âge d'Étéocle et de Polynice ?

Arrivé au nid de toutes les délices, qui était un beau bosquet, je me redisais le mot de Tacite sur les Germains : « Ils nomment dieu le secret des bois. »

De qui est ceci, adressé à Pétain ? De Poincaré, je crois. « Votre claire vision des difficultés, votre esprit de méthode, votre prévoyance attentive ont écarté les mauvaises chances et multiplié les bonnes. Le hasard lui-même sait que vous ne lui abandonnez rien, et que vous l'assujettissez à la force de vos calculs. »

Cela sent un peu trop le quai Conti, mais enfin, pour un ministre, il sait écrire.

Le goût que j'ai toujours eu de Poincaré.

Il y a dans le scandale recherché en tant que tel quelque chose d'à ce point vulgaire, que la bonne grosse hypocrisie des familles en prend figure d'une conduite de qualité.

Quand une idée s'est emparée d'un homme, il faut du temps pour qu'il l'use.

Devant la mort, devant la calamité, devant l'amour peut-être, le soutien des grands esprits. Comment ils ont réagi. Si on se rend compte qu'on réagit comme eux, tout va bien.

(Je m'aperçois qu'Épictète a dit exactement la même chose : « Représente-toi ce que, dans cette circonstance, aurait fait Socrate ou Zénon. »)

Coantré*. — A l'épreuve il oppose la fierté, et elle seule. Et il gagne à coup sûr.

Il entrevoit aussi de lui opposer l'insolence, mais l'entrevoit seulement.

« Considérer cette insurrection du 14 décembre sans condamner personne, pas plus Nicolas Pavlovitch (le

* Personnage des *Célibataires*.

tsar) que les conspirateurs. Les comprendre les uns et les autres et se borner à les dépeindre. » (Tolstoï.) Voilà les paroles d'or, qu'il faudrait porter à son cou dans un sachet.

L'œuvre que j'apporte ne dépend pas des patries. Mais il faut du moins qu'on me laisse faire cette œuvre.

Je me resserre autour de l'idée de mon œuvre. Pour la première fois je me conçois comme un écrivain en dehors du temps, des partis, des patries. Je n'avais *jamais* eu cette idée.

Qu'il faut sacrifier tout, pour pouvoir continuer à s'exprimer.

Comme les croyants ont faim de leur moment de méditation spirituelle, j'ai faim d'une heure seulement de travail par jour.

Je ne suis solidaire de rien ni de personne. A la guerre, combattant volontaire, c'est-à-dire libre de partir quand je voudrais, et c'est ce que je fis. Noble, et à l'écart de ces gens. Catholique, et ne pratiquant pas. Membre de trois associations d'anciens combattants, et n'ayant jamais mis le pied dans aucune. Toujours cavalier seul, mais toujours donnant l'apparence d'être embringué.

Les chambres des femmes de chambre, au sixième, l'une près de l'autre dans les couloirs, comme les cabines des paquebots.

Les Égyptiens (d'aujourd'hui). — « L'incohérence égyptienne en matière philosophique et religieuse. Ils ajoutent, mais ne renoncent à rien. Ils n'ont aucun besoin d'unité. (...) On dirait que les contradictions ne les gênent pas, précisément parce qu'ils ont une complète confiance dans leur vie qui est assez féconde pour tout contenir. Choisir serait se priver. » (Robert de Traz, *Le Dépaysement oriental*.) A appliquer à moi-même?

Et, par contre, toujours du même Traz, ceci, qui m'est si opposé : « J'ai des devoirs envers ce que je fus, des obligations de persévérance et de logique. Demeurons identique par vertu. Ce qui définit le plus profondément peut-être l'Occidental, c'est la fidélité. »

Il avait cette gentillesse des Parisiens, qui consiste à n'attaquer que les gens désarmés.

Fromentin rapporte que le premier bataillon français qui franchit, à El-Kantara, le Fouta es Sahara, c'est-à-dire franchit le seuil du désert, se mit au pas et fit sonner ses musiques, sans en avoir reçu l'ordre.

Il m'arrive par sursaut d'être effrayé de ma sérénité au milieu de l'anxiété générale. Serais-je vraiment, comme le disent les journalistes, « inhumain » ?

Mais, ce qui mériterait de m'effrayer, ce serait que la conscience de cette sérénité m'effrayât. Durant toute l'Antiquité, la sérénité, autrement dit la sagesse, était le Souverain Bien. Aujourd'hui vilipendée : « Égoïste ! inhumain ! » C'est qu'elle est d'essence aristocratique. Il suffit : on voit rouge.

25 mars, à une heure de l'après-midi, square des Invalides. — Cet homme politique de sinistre actualité, sur un banc ; à côté de lui son feutre et ses gants. Sort *Le Jour* de sa poche, et commence de le lire avec un ricinement de dérision. Nous sommes tous deux seuls dans le square, chacun sur son banc ; il n'y a que le garde qui croûtonne dans sa cahute. Me reconnut-il ? En tout cas, il me regarda à maintes reprises. Peut-être ne faisait-il que flairer le même *intellectuel* que je flairais en lui. J'aurais pu tirer sur lui à travers *Le Jour*. Mes deux attitudes à son endroit étaient antinomiques : l'une, lui parler tranquillement, du point de vue de Sirius ; l'autre, le tuer. Les deux en moi aussi spontanées, et interchangeables. Le bébé qui s'approcha de lui et lui toucha le genou ; alors son essai de sourire, si contraint, grimaçant. Lui déshumanisé, moi non, et tous deux aussi prêts à tuer l'un que l'autre.

26 mars. — Doumergue, au quai d'Orsay. Cette enfilade de salons déserts, image de la solitude qu'il peut y avoir au pouvoir ; mais enfin, ce n'est qu'une image. Comme tout cela est vieux, Troisième République. Ces rideaux passés et effilochés, ces huissiers en habit fripé. Les petites cours de l'Allemagne d'autrefois.

Son visage rubicond, épanoui. En ce moment, lui par

terre, tout s'écroule, et il est vacillant. Néanmoins, cette impression de disponibilité que donnent les hommes politiques, d'être toujours « tout à vous ». Il parle de choses et d'autres. Il veut « faire vibrer la corde sensible du Français ». « Il y avait ici avant-hier une délégation de soixante anciens combattants. Je leur ai parlé. Certains avaient les larmes aux yeux. » Hélas, on connaît ça.

Comme il rit facilement! On voit comment les gens arrivent. Amabilité, jovialité, inspirer confiance, etc.

En l'attendant, je voyais le quai, — un fiacre avec son cheval, — la Seine, — le ciel couleur gorge de pigeon. En ce moment de l'histoire de la France, c'était lui qui maintenait tout cela. Et qu'était-il? Mais les rois étaient-ils davantage?

8 avril, lettre à L... — « ... Je vous mets en garde contre votre tendance à m'annexer à la tristesse (*il s'agissait d'un article de critique sur* Encore un instant de bonheur). Il y a des teintes de tristesse, ici et là, dans ces poèmes. Et après? Où est celui de mes livres, fors un ou deux peut-être, où il n'y'en ait pas? Est-ce que les trois quarts et plus des *Fontaines du désir* ne sont pas de la tristesse? Suis-je donc pour autant un homme triste? Non, pessimiste philosophiquement, j'ai trop de raisons de jouir dans la vie pour être autrement qu'heureux, et je le suis à fond depuis plus de six ans. Mais j'ai eu mes minutes ou mes heures de tristesse, comme je les ai eues de tout sentiment humain, et je les ai exprimées au même titre que les autres, voilà tout.

« Je comprends bien, ô critiques, qu'il vous soit commode d'« axer » vos articles sur quelque thème. Mais il serait plus méritoire, et plus difficile, de tenter de faire la synthèse d'une œuvre.

« Il y a une pente des catholiques — inconsciente, j'en suis sûr — à croire et à vouloir faire croire que les incroyants sont malheureux. Il est pourtant si beau d'être tout à fait de bonne foi! Par ailleurs, je n'ai jamais trouvé sous la plume d'un incroyant la prétention que les catholiques soient malheureux.

« Ce manège des catholiques me fait songer à ces gens de qui la vie conjugale est un supplice, mais qui en public s'apitoient avec dédain sur la vie des célibataires. »

Franc-Nohain (*rédauteur en chef de L'Écho de Paris*), sur mes articles à *L'Écho* : « Trop tendu... Ne pas avoir l'air hautain. » Il y aurait trop à répondre. Tellement plus simple de cesser ces articles.

Square. Pendant le concert, écrivant, tout abstrait dans mon travail, si fraternel avec ces enfants qui, pendant tout le concert, continuent leurs jeux entre les chaises.

Henry Bordeaux, *Joffre*.

P. 55. Une bonne femme de qui le fils, téléphoniste, n'a pas voulu évacuer son poste sous le bombardement, répond : « Oui, il paraît qu'il a bien téléphoné. »

P. 15. « Le bon sens est le premier degré du génie. »

P. ... « Il faut que les épines s'enfoncent dans la chair pour que la couronne tienne sur la tête. »

Belfort!... Je me sens chez les Cimmériens. Le voyage est quelque chose qui me déplaît et me brise tant, que je ne peux le supporter que soutenu par le plaisir à son bout.

L... me dit : « Quand la patrie vous fera défaut, vous aurez la religion. Elle sera votre porte de sortie, vous qui les aimez tant. » Mais c'est la philosophie qui est ma porte de sortie.

Réponse à une enquête : « Un éditeur doit-il être un partisan? »

« Pourquoi toujours ces dilemmes sans fondement? Pourquoi toujours cette rage de choix, c'est-à-dire d'exclusions? Il y a place pour tout dans la nature. Il est bien qu'il y ait des éditeurs partisans et il est bien qu'il y en ait qui ne le soient pas. Les uns et les autres ont leur nécessité. Il en est de cela comme de toutes ces prétendues antinomies à propos desquelles on excite les pauvres hommes, et qui sont des antinomies qui n'existent pas. »

1^{er} juin. — Mon premier mouvement devant toutes les jeunes filles qui me plaisent a toujours été de les épouser. Ensuite luttant contre moi-même, et tremblant de cette lutte. Je les désire toutes. En même temps, je les

aime de cœur, et suis peiné par la tristesse de celles que je dédaigne, ou seulement auxquelles j'en préfère d'autres.

Elle me décrit cette impression douloureuse de perte de force et de rayonnement qu'on a quand on vient de quitter une fête, une soirée, un bal, qu'on se trouve seule, sans musique, sans personne qui vous parle, qui vous donne une idée exaltante de vous-même. Quelque chose d'analogue à un radiateur qu'on a éteint et qui perd sa chaleur, ou à la sensation, trop d'heures après un repas, d'être à jeun. Moi, le contraire. En sortant de quelque « société » que ce soit, toujours ce bondissement de délivrance.

Nous allons d'être en être, comme le nageur en détresse va de bouée en bouée.

Mon peu d'attrait pour une petite préparant son P. C. N.*, fût-elle jolie. Je crains qu'elle n'en garde toujours quelque chose, comme un vase charmant qui garderait toujours quelque chose du parfum à bon marché qu'un jour on y a mis.

Les gens vous livrent par méchanceté, par colère, par légèreté ou par lâcheté. Quand ils ne sont ni méchants, ni légers, ni coléreux, ils sont lâches et parlent sous la menace. Quand ils ne sont ni méchants, ni lâches, ni coléreux, ils sont légers par vanité et parlent pour montrer qu'ils savent. Quand ils ne sont ni méchants, ni lâches, ni légers, ils ont des colères où tout sort. Et ainsi de suite : ici ou là, toujours une fissure en eux, par quoi votre secret s'échappe. Ils ont aussi des maîtresses ou des femmes, et bien heureux encore quand ils vous avertissent : « Moi, vous savez, je dis tout à Henriette. » On ne peut se confier à personne. Et tel se confie sans cesse, qui le sait, si grand est notre besoin de relâche.

Rien que nous n'affirmions, qui ne doive être un peu contredit. Et d'abord par nous-même.

* Diplôme à l'époque indispensable pour préparer ses études de médecine.

Deux paroles caractéristiques d'un imbécile-type (genre homme du monde) :

— Si on ne travaillait pas, qu'est-ce qu'on ferait?

— Je voudrais faire quelque chose que des gens sans argent ne pourraient pas faire. Par exemple, apprendre le chinois.

Non seulement ils n'ont pas de passions. Ils n'ont même pas de *goûts*.

Combien il est digne d'aimer dans le secret, quand la personne est flatteuse pour votre vanité. Très « oriental ».

S'il existe quelque divinité (que ni mon esprit ni mon cœur ne souhaitent), elle m'est témoin que j'ai toujours pris garde de ne faire ni peine ni tort à pas une de celles pour qui j'avais un sentiment. (17 juin.)

Le prince Sixte de Bourbon : « Que voulez-vous que fasse un prince français, sinon aller au désert ? » Bravo. Mais pas pour y faire cinématographier ses moindres gestes : quand il tue une lionne innocente, quand il fait avancer une auto en glissant des plaques sous les roues pour empêcher qu'elle ne s'ensable (excellent *gag* involontaire, digne de Charlot), etc. Ces soi-disant héroïsmes, cabotinés avec attention devant la caméra, montrent à satiété le burlesque de l'énergie inutile, et n'ont pas plus de valeur pour moi que les prouesses des vélocipédistes des Six Jours. On sortirait de là converti à l'inanité d'une certaine forme de l'« action », si on n'en était pas pénétré en y entrant.

X..., qui méprisait les gens qui savaient « nager », et dédaignait ceux qui ne le savaient pas.

Sauf peut-être (et encore, est-ce bien sûr?) dans les cinq premières années de ma vie littéraire, où il fallait me mettre rapidement en place, pour n'avoir plus à y penser, j'ai toujours tenu la main à ceci, et sans m'en relâcher : que le fait que j'aie un talent littéraire ne me devienne pas une cause de servitude. Pas de travaux forcés de la célébrité.

Réponses aux enquêtes, présidences, comités, lecture de manuscrits d'inconnus, préfaces, invitations, jurys,

congrès, voyages aux frais de la princesse, honneurs, j'ai banni cela complètement, ou presque complètement. Les gens croient que l'admiration qu'ils éprouvent pour un écrivain doit se manifester *d'abord* par l'acte de lui faire perdre son temps. Cette admiration, au contraire, doit se manifester, *d'abord*, par le souci de ne pas lui faire perdre son temps.

Les gens vous parlent du « revers de la gloire » ou des « petits devoirs de la célébrité ». Mais, si l'on peut discuter des devoirs du talent sur le plan moral (doit-il ne pas « faire de mal » ? etc.), il n'y a pas de devoirs du talent sur le plan social. Il y a des parasites, qui veulent vivre de nous, et des désœuvrés : voilà ce qu'il y a.

Et enfin, si je dois bien m'occuper, hélas, quelquefois, par saccades, de la diffusion de mon œuvre, je le fais toujours les yeux fixés sur le moment où cette épreuve sera finie. De là que je le fais grossièrement : il ne s'agit que d'en avoir terminé le plus vite possible. Et j'ai sacrifié, en pleine connaissance de cause — *en choisissant*, — une quantité considérable de renom à mon loisir, à mon travail, et à ma vie privée.

Le rôle constant de la presse parisienne est de ne pas donner d'importance à ce qui est important, et d'en donner à ce qui ne l'est pas.

Le type qui mange du pain tartiné de m..., et le snob, chez les deux une déviation du goût. Et les deux font naître en moi le même sentiment : une espèce d'effroi.

Une règle d'or : faire peu de choses.

Ne pas écrire trop. Ne pas lire trop. Ne pas trop entreprendre. Ne pas connaître trop de gens. Ne pas connaître trop de questions : en ignorer un certain nombre systématiquement.

Refuser sans cesse.

Sainte-Beuve, *Causeries*. — Une fois qu'on a goûté de Sainte-Beuve, on ne peut plus s'en passer. Sans Barrès, je le lisais peut-être avec quinze ans de retard. Tous ceux que Barrès nomme ses « intercesseurs » sont excellents ; on peut les prendre tous les yeux fermés : Stendhal, Renan, Taine, Sainte-Beuve, Constant, Louis Ménard...

Il est moins sûr pour les contemporains, les nécessités de sa « position » le forçant souvent à des admirations feintes : le cacographe Psichari, entre autres, est un de ses péchés capitaux. Il me disait en 1923 :

D'Élémir Bourges : « Oui, oui, c'est entendu, c'est Flaubert. Flaubert sans le talent. »

De Valéry : « Écrire des choses incompréhensibles à vingt ans, soit : c'est qu'on n'a rien à dire. Mais au sien ! »

De Mallarmé : « Un petit professeur d'anglais qui réunissait autour de lui quelques jeunes serins. »

Son dédain pour les Goncourt, Zola et épigones. Pour Jaloux. Son mépris pour Gide : « C'est un très sale type, et dans toute l'acception du terme. Et je crois, malheureusement, qu'il va faire beaucoup de dupes. »

De M... il ne parlait qu'en écorchant son nom, qu'il ne pouvait pas ne pas connaître très bien, pour montrer le peu de cas qu'il faisait de lui.

J'ai cité tous ces dédains dans ma conférence à l'Institut français de Madrid, en 1925, mais sans donner aucun nom.

Quand on dit : « Je t'aime toujours de plus en plus », c'est qu'on aime de plus en plus, ou c'est qu'on aime de moins en moins.

Au commencement, les montagnes avaient des ailes.
Elles volaient et projetaient leur ombre au-dessous d'elles,
et qui marchait sur cette ombre en était ébloui.
Les étoiles et les astres furent émus de jalousie.
Ils en appelèrent au ciel, et le prièrent, et le ciel
d'un coup de foudre aux montagnes leur fit tomber les ailes.
Alors les montagnes se cachèrent dans l'eau salée,
hors des atteintes de la foudre, et maintenant elles continuent de
[voler
entre deux eaux : c'est ce qui fait les vagues et les tempêtes.
Si cette histoire ne vous plaît pas, c'est que vous êtes bêtes.

H. M., d'après l'Hindou Mukerji.

Le problème de la bêtise est peut-être le plus insondable de tous. On a rêvé des édens où les hommes seraient tous heureux, des édens où ils seraient tous bons. On n'a jamais rêvé d'édens où ils seraient tous intelligents : cela n'est pas même rêvable.

Une morale pour les bien-portants, et une morale pour les malades.

Nombre d'incroyants, voire de sacrilèges, trouvent qu'il est bien de s'entourer de soutanes, comme les pédérastes trouvent bien de s'entourer de jupons.

Les « disciples », semblables à l'oiselle ridicule qui bat des ailes pour demander la becquée.

Si on regardait un peu plus ce que j'écris, et moins ce que je suis censé être.

Mon confrère X... qui, si on lui pose une question, répond : « J'ai traité cela dans... » (suit le titre d'un de ses livres), puis se tient coi, exactement comme si, sur le moment, il n'avait en vérité aucune opinion sur cette question, et peut-être même ne se souvenait pas de celle qu'il avait exprimée dans son livre, me rappelle Mlle Y... qui, m'écrivant six pages sur je ne sais quel « coin » du problème social, finissait ainsi : « Tout cela est bien compliqué et il est bon de l'écrire pour ne plus y penser. »

CARNET XXVI

PARIS : du 7 juillet 1934 au 14 août 1934.

GRANDE chose que réussir dans ce qu'on méprise. Il y faut vaincre et les autres et soi.

La femme qui m'écrit qu'elle a déposé mon poème *Iphigénie aux cils battants* dans le berceau de sa petite fille.

Nous dépensons une fortune en secrétaires, en sténos, en taxis, etc., dont le seul office est de nous faire gagner du temps : par exemple, un taxi sans être pressé, seulement pour nous faire gagner dix minutes de travail. Puis nous passons *cinq* heures d'une journée (de huit heures du soir à une heure du matin) chez des inconnus ou quasi, à dire et à écouter des riens, au milieu d'idiots, et à nous ennuyer mortellement.

X..., qui ne pouvait supporter que le bonheur...

J'aime tant les jeunes filles, qu'il suffit qu'on me dise que l'une d'elles a eu à son bachot un o d'histoire et géographie, pour que j'aie envie de l'épouser.

(Sur des gens de ma famille.) Ils ne se meuvent ni sur le même plan que moi, ni sur le même rythme, ni dans le même élément. Ils ont beau être relativement intelligents, ils ne me jugent jamais comme un individu singulier, assez lucide et d'assez d'expérience pour connaître ce qui lui est bon et mauvais : ils me jugent, et voudraient me conduire, selon leurs principes. Rien n'y fera. Je serais mille fois plus célèbre que je ne le suis, il en serait de même. Ils veulent me faire entrer dans un cadre et je ne veux pas. Ils veulent avoir barre sur moi, par une femme qu'ils me donneraient. J'aimerais mieux en avoir une qui échouât avec moi, que je me serais donnée moi-même, qu'une qui réussît, reçue d'eux. Par elle ils s'introduiraient dans ma vie. Ils me rongeraient comme on ronge un os.

Ma facilité et ma patience avec les gens de ma famille, depuis toujours, ont pu leur faire illusion. Mais il y a si peu de proportion entre ce qu'ils sont et ce que je suis, qu'un jour viendra enfin qu'on devra bien le leur faire entendre, puisqu'ils ne l'entendent pas d'eux-mêmes.

Tout ce qui est du cœur est inquiétude et tourment, et tout ce qui est des sens est paix.

J'ai lu vingt volumes sur les grands mystiques. Ils ne m'ont pas convaincu que l'état mystique soit d'un ordre supérieur à celui du vertige ou du mal de mer.

Publier un livre, c'est parler à table devant les domestiques.

Il faut aimer la bêtise comme je l'aime, et en être attisé, pour courir à ma mode après les petites jeunes filles, qui sont, dans l'ordre de l'infini, ce qu'il y a de plus bête au monde.

Le secrétaire des amants.

Lettre de l'amant à son père (lettre-type).

« Mon Père,

« J'ai écouté vos avis touchant mon mariage. Il y a ... années que vous êtes mon père, que nous avons l'un et l'autre cet honneur, et vous ne connaissez rien de moi. Vous n'avez nulle idée des besoins d'un homme de ma sorte. Pas une seconde vous ne réalisez ni n'avez jamais réalisé que je suis différent des autres. Vous prétendez régler mon bonheur, et me l'imposer tel que vous le régleriez pour vous. Mais il n'y a pas de proportion.

« Je vous déclare affectueusement mais fermement, mon Père, que je suis le seul maître de ma vie, et que je n'admets chez vous que deux attitudes à mon égard : le silence, ou l'approbation. Si vous blâmez ma façon de vivre, blâmez-la en vous-même, ou devant « les miens », je veux dire devant les vôtres, mais que je n'en sache rien : j'y perdrais ma liberté d'esprit, et je ne le veux pas. Je vous déclare que je romprai immédiatement avec quiconque ferait sur moi, touchant mon mariage, la moindre critique.

« Je vous prie de me croire, mon cher Père, votre fils respectueux et affectionné. »

Vis seul, tu donneras moins de prise qu'entouré d'une garde du corps; moins de prise qu'entouré d'amis.

L'intellectuel nerveux, que le moindre bruit exaspère et empêche de travailler, peut travailler sans être dérangé le moins du monde par un jacassement ininterrompu de femmes (une popote d'employées de magasin, sous ses fenêtres), parce qu'il aime les femmes.

X... me dit, de son amie : « Je lui fais de temps en temps une vacherie, parce que sans ça elle cesserait de m'aimer. »

Cette impression si saisissante de rester maître de ses sentiments. De se dire : « Je vais *avoir une idée* de ce qu'est l'inquiétude et la souffrance par cet être. Je sais que je puis arrêter quand bon me semblera. » Comme si on tenait en mains un attelage, très conscient qu'on ne laissera jamais les chevaux s'emballer.

Mais restera-t-on maître autant qu'on le pensait? Déjà, ce matin, n'ayant pas de coup de téléphone, ce pincement au cœur. Et toujours, quand la sonnerie retentit, c'est quelque grosse voix d'homme qui appelle.

Petite enfant, contre l'oreiller, pleine de cheveux sur vos épaules, il m'arrive de sentir monter en moi la possibilité de vous faire du tort. Puis j'y songe un peu, et je ne peux pas.

La jupe plaquant contre ses cuisses dessinait un yoni comme le calice terminal d'une fleur à longue tige.

Et avec cela le pied droit un peu rentrant, comme un petit écolier.

Ce n'est pas la réalité qui est vulgaire, c'est l'idéal.

Le lyrisme et l'ironie irritent le médiocre, parce qu'il ne les comprend pas. Cependant la profondeur, qui lui échappe autant, ne l'irrite pas. Pourquoi?

Chez Mme X..., riche Sud-Américaine. Elle parle, au milieu d'un cercle, d'une préface qu'elle voudrait obtenir de Valéry. Mais on s'interroge : acceptera-t-il ? Alors, elle : « Oh ! Valéry, on lui fait faire n'importe quoi avec 3.000 francs. » Je me sens rougir, comme un garçon de quinze ans : on vient de donner un soufflet à la France. Mais personne ne dit mot (ni moi non plus).

La nature m'a disposé pour entraîner les gens où je voulais. Mais il m'a toujours paru dérisoire de les entraîner où que ce fût. Rien qui me soit plus étranger que le prosélytisme.

Faire celui qui est excédé d'occupations, pour que les gens ne réalisent pas tout ce que j'ai de loisir, et à quoi je l'occupe, et ne me haïssent pas trop. Car il faut recevoir une quantité moyenne de haine, mais pas trop.

Chaque chose à sa place : les femmes pour nous aimer, et les enfants pour les aimer.

Si on voyait d'abord les pieds des êtres qu'on désire, on les désirerait moins, — ou davantage.

La sueur dans ses jarrets. Le vent la séchera, cette sueur !

Les feuillets d'un de mes *Carnets* dévorés par des chèvres à Tunis, en 1927. Dans un manuscrit carthaginois de l'époque vandale, il existe un distique attribué à Virgile, adressé à un âne qui avait dévoré un manuscrit de *L'Énéide*. (*Revue africaine*, numéro du Cinquantenaire.)

A un moment elle me dit : « Je vous aime bien. » Elle veut en dire davantage, mais, dans le langage des petites filles parlant à l'homme, il faut en rajouter : leurs caresses, leurs mots expansifs sont toujours au-dessous de ce qu'elles ressentent.

Au contraire, quand l'homme parle à la femme, c'est lui qui doit toujours en remettre un peu. L'expression toujours un peu plus forte que n'est le sentiment, sinon la femme est malheureuse.

« Nous vivons en un temps où toutes choses sont confondues », disait Bossuet; je songe à ce mot en relisant les derniers livres de Colette, *La Seconde* notamment. Car, si imposante que soit l'admiration qu'on lui porte, on ne met pas encore assez en relief, à mon gré, ce qui la détache en avant des autres. Elle est « authentique », elle possède ce style qu'on a envie de ne pas appeler style, tant les écrivains non doués (fussent-ils de talent) nous ont habitués à évoquer par ce mot de « style » une expression voulue, artificielle, voire sentant l'huile. Colette écrit comme elle pense, comme elle sent, comme elle parle. Entre ce que nous lisons et ce qu'elle a pensé, senti, parlé, *il n'y a rien*. C'est le style naturel. Ne disons pas qu'il n'y a de grands écrivains qu'avec le style naturel : on connaît des exceptions. Mais disons, proclamons, répétons que l'écrivain de style naturel est le seul miracle des lettres. Pour que le public puisse en confondre d'autres avec celui-là, quelle conspiration il faut, de ces « autres » ! Mais non, car ce miracle, justement, il semble n'en être pas un.

Cette divine spontanéité ne suffirait pas, bien sûr, à faire une œuvre d'art; ce qui est exprimé doit valoir de l'être. Ici la chapelle littéraire qui prétend donner le ton en France — et qui le donne aux « autres », certes ! — exprime par le silence son dédain. On ne bêche pas Colette, non; on la laisse de côté. Ou bien on loue, en marquant les limites : « Elle est reine dans le royaume de la sensation. » Ce qui veut dire, n'est-ce pas ? que les choses de l'intelligence lui sont fermées. Mais trente volumes où toutes les notations sont vraies, humaines, trente volumes sans l'ombre de littérature, de chiqué, tant de poésie répandue, et dans la simplicité et la santé, tant de finesse imperceptible, rien en deçà, rien au-delà, jamais une « bêtise », quelque chose de si parfait dans un tel manque de prétention, est-ce que cela n'est pas de l'intelligence, de la *vraie*, celle qui est vivante, qui ne s'isole pas pour se regarder et s'admirer, et la seule intelligence dont aient besoin ceux qui vivent ? On nous montre les limites de Colette. Mais un Valéry, qui ne sent pas l'homme, et qui ne sent pas la nature, quelles ne sont pas ses limites ! Et un Gide, de qui l'œuvre ferait croire qu'il n'a pas de cœur et qu'il n'a pas de

sens, qui n'est pas romancier (créateur de personnages vivants), qui n'est pas poète, qui n'est pas auteur dramatique, qui n'a pas d'esprit, qui n'a pas de comique, et qui s'efforce laborieusement de faire croire qu'il a ou qu'il est tout cela, quelles ne sont pas ses limites! La différence de *classe* entre une Colette et un Gide, c'est la différence de classe entre un Saint-Simon et Anatole France.

Voici maintenant une raison plus valable au demi-silence des doctes sur Colette. Quand on referme *Chéri*, on dit : « C'est ça. » Deux syllabes, mais nul autre éloge ne les vaut. Seulement, cela ne suffit pas au critique. On ne peut pas faire des *Cahiers Colette* avec un « C'est ça ». Aux livres de Colette pourquoi des gloses? Et quels commentaires? Le critique ne sait où se prendre, parce qu'il n'y a rien à expliquer, rien à critiquer; il n'y a qu'à admirer.

Je crois n'avoir imprimé le mot *génie* qu'à propos de deux écrivains français vivants (dans deux articles parus il y a quelque quatre ou cinq ans). L'un de ces écrivains était Marie Noël, du moins la Marie Noël de la première partie des *Chansons et des Heures*. L'autre était Colette.

CARNET XXVII

ALGER : du 15 août 1934 au 2 octobre 1934.

MIDI : du 3 au 8 octobre 1934.

ALGER, 15 août 1934. — Je puis dire que, durant plus de neuf années de ma vie, j'ai toujours été de loisir. De là que j'ai fait de bons livres, et que d'autre part j'ai été heureux. J'espère garder toujours cette conduite.

Méchant comme les êtres qui ne prennent jamais une heure de loisir.

Et la prenant toujours, toutes affaires cessantes, à la grâce de Dieu, dans mes passes les plus tendues, comme les Anglais.

Toutes celles qui pleurent à cause de moi. Il y en a présentement quatre que je sais qui pleurent à cause de moi; c'est un vrai château d'eau. Et moi qui pleure pour la seule qui ne pleure pas. Et enfin, où cela devient casse-tête, c'est que le fait qu'elle ne pleure pas ne prouve rien contre la force de son sentiment, de même que le fait que je pleure ne prouve rien en faveur du mien.

31 août, square Bresson. — Un homme essuie soigneusement avec un chiffon (qu'il a dû emporter à cette seule fin) les trois chaises de fer où il va faire asseoir sa famille; il vérifie l'aplomb des chaises. Il va ensuite se laver les mains à la pompe du square. Propreté, prévoyance, petits soins : bravo! Et pourtant cet homme-là est jugé.

L'habitude de vivre parmi les Arabes a donné aux Français d'ici une certaine tenue dans la rue. On ne voit jamais un jeune Français d'Alger embrasser une femme en public.

Nulle crainte de me laisser devenir, par lassitude, l'homme de ma légende.

Le Parisien qui débarque ici fait tout de suite le zouave, tutoie l'Arabe, rouspète, et finalement marche, gobe tout, y compris le pied au derrière, et dit merci. Son nom? M. Gogo-Lecrâneur.

On commet une imprudence par courage, par passion ou par sottise.

4 septembre. — La chair n'est pas triste et je n'ai pas lu tous les livres.

Son erreur fut de vouloir marquer un point à tout prix, alors qu'un discernement plus profond l'eût mené à être un peu large avec l'adversaire, à se laisser battre un peu, comme un personnage de Stendhal laisse volontairement ses domestiques le voler un peu, pour se les attacher.

Mon arrière-grand-oncle de Gourcuff, donnant à ma grand'mère des plats d'argent, comme cadeau de mariage, pour un mariage qui ne lui plaisait pas, avait eu la délicatesse de lui dire : « Du moins, quand tu n'auras plus de quoi manger, tu auras la ressource de les vendre. » La cuisse de Jupiter est velue, et ne sent pas toujours la fraîche rose.

Il est sans exemple qu'un parent, son gosse pleurant, qu'il a mis sur l'âne (qui fait faire la promenade dans le square), retire l'enfant. Il a payé. Il ne faut pas qu'il perde ses dix sous. Il faut que le gosse pleure pour dix sous.

A l'instant qu'il vient d'écrire cela, l'écrivain voit le père retirer le gosse de sur l'âne, mais lui il ne retire pas sa phrase de son carnet. C'est un bon mot, peu importe s'il est vrai ou non. Beaucoup de la *profonde psychologie* que l'on voit dans les livres est fabriquée ainsi.

Tolstoï, par son fils Élie. — La danse de toute la famille Tolstoï, Tolstoï en tête, « la main droite levée au-dessus de la tête », sautillant et courant autour de la table, avec « tous nos précepteurs et gouvernantes et tous les

enfants », cela « quand les visiteurs ennuyeux se décidaient à s'en aller ».

Mais si on n'avait pas reçu les visiteurs ennuyeux?

Les deux ânes donnés à ses enfants par Tolstoï en 1870. Il appelle l'un Bismarck et l'autre Mac-Mahon.

« Tu sais, me disait un jour ma mère, quelle est la plus grande force qui fait agir ton père? C'est la vanité. »

Quelquefois, dans un lieu désert et peu rassurant, on voit passer un visage terrible. Terrible parce qu'il est terrifié.

On reconnaît l'homme libre à ce qu'il est attaqué simultanément ou successivement par les partis opposés.

Son écriture est informe et illisible, mais elle se raffermnit dans les phrases où il ment.

Si, ayant peur de quelque chose, je me secoue : « Allons! du courage! », ça ne me fait rien. Mais si je me dis : « Ce qu'il faut, c'est être intrépide », ce mot excessif me donne de la fermeté.

D'instinct, je n'aime pas les factieux. Ils me rappellent le genre *écolâtre*, pour lequel j'ai, et ai toujours eu, une véritable horreur.

Mme G. de R..., que je n'ai pas vue et avec qui je n'ai pas échangé un signe de vie depuis vingt-huit ans (ma première communion), vient de se rappeler à mon bon souvenir par l'envoi d'une lettre de quête pour une vente.

L'amour en apparence absurde de l'homme pour son travail ne s'explique que lorsqu'on a saisi que, durant ce travail, il échappe à sa femme et à ses enfants.

Aedificabo et destruam. — Comme la nature fait avec les corps.

J'ai cru pendant longtemps qu'il était bien de se coucher et de se lever tôt. Disque : « Là est la nature, là ce qui est sain : les oiseaux, les poules, etc. Le pâle

noceur, qui se couche à deux heures du matin, paye un jour ce désordre, etc. »

Tout ce temps-là, j'étais sujet à de cruelles insomnies.

On me conseilla de me fatiguer, de me coucher la minuit passée. Le résultat ne tarda guère. Les insomnies peu à peu disparurent.

F... se piquait lui aussi de mener une vie « naturelle » et hygiénique. Il est mort néanmoins à soixante ans.

« Au jour du Jugement », nous apprendrons peut-être — avec quel désespoir — que maintes choses que nous avons crues « très bien », auxquelles nous nous sommes tenus scrupuleusement, quelquefois non sans peine, nous ont été funestes, alors que celles qui nous faisaient envie, et auxquelles nous résistions, nous eussent été bonnes. En un mot, que c'est parce que nous étions bien sages que nous ne pouvions pas dormir.

J'ai caché mes femmes comme je voudrais cacher ma mort. On verra si je la cache aussi bien.

« Cache ta vie comme le chat cache sa crotte », dit le proverbe égyptien. Cache ta mort comme le chat cache sa crotte.

J'ai une grave maladie (grave touchant ma vie, heureuse touchant mon art) : celle de me mettre trop facilement à la place des autres. Que dis-je, trop facilement ? C'est mon premier mouvement, et c'est de lui que je ne peux démordre. Le confrère qui me traîne au plus bas, mon adversaire dans un procès, etc., tout de suite j'entre dans son point de vue, je le développe en public avec chaleur, je ne laisse pas de proclamer que c'est lui le bon. Si je bataille contre cet adversaire, je sais donc qu'une telle bataille n'est qu'un jeu.

A la place de l'ouvrier quand il y a une grève, à la place de l'Allemand pendant la guerre, à la place de l'indigène en Afrique, etc.

Cette aisance de déplacement me permet d'entrer à volonté dans « le sentiment tragique de la vie ».

Fatma (qui fait mon ménage) ne vient pas, vient en retard, ne fait pas les courses que je lui ai données, etc. Aussitôt, je l'excuse : elle est vieille, elle a cinq enfants, elle habite au diable. Non seulement je l'excuse, mais je récompense ses manquements : je lui dis son fait,

puis lui donne davantage d'argent, ou un cadeau, pour la consoler de l'avoir engueulée. Cela dure des mois. Un jour Fatma exagère : cette fois je dis non, et alors c'est fini. Aucune instance, aucune supplication, aucune pression ne me fait jamais revenir sur un non que j'ai dit. Au contraire, elles m'y incrustent. C'est une des raisons pour quoi les Français, qui comprennent que *non* signifie *oui*, ont tant de malentendus avec moi.

Ma vie, tout du long, a été remplie de Fatmas, femelles et mâles. Trop gentil, pendant trop longtemps. Puis brusquement, « sans préavis », la coupure, et, la coupure faite, ferme, à l'occasion impitoyable.

Ce ne sont pas les lois qui ont gouverné le monde antique, ni la Grèce (à Sparte surtout), ni Rome même ; c'est l'opinion.

L'homme (le mâle) : égoïsme et lâcheté.

Puis, à l'improviſte, gentillesse jusqu'à la faiblesse, et courage fol, magnifique et vain.

L'égoïsme de l'homme sous sa forme la plus atroce se montre sans doute devant la femme quand elle est malade, et notamment la femme qu'il « aime » : épouse, maîtresse, mère. Sa première pensée : « Qu'elle meure donc tout de suite, plutôt que de me gêner plus longtemps avec sa maladie. »

Aussitôt que la femme sera rétablie, ses gentillesſes, ses petits attendrissements, ses générosités.

G... (qui paraît la soixantaine) m'indique deux signes de vieillissement :

Quand il vous arrive de trouver que la journée est bien longue, alors que, plus jeune, on était obsédé par sa brièveté ;

Quand on commence à être prévenant pour les vieillards dans les transports publics, alors que, jeune, on les bousculait.

La plupart des hommes (des mâles) accepteraient de perdre tout, à condition de ne pas perdre la face.

Ils ont tort. Perdre la face est de peu d'importance, si le solide est sauvegardé. Il peut même y avoir intérêt et force, dans une circonstance donnée, à la perdre délibérément.

Il n'y a pour moi de journée *humaine*, que celle où je caresse, ou celle où j'écris.

Qui aime, attend.

Homme d'esprit, ou femme d'esprit, ou gosse d'esprit, sitôt que quelqu'un a de l'esprit, dans notre société de lourdauds, je suis prêt à lui pardonner bien des choses. De connivence, quoique j'en aie.

Ouvrant n'importe quel livre d'histoire : à n'importe quelle époque, la masse monstrueuse de bêtise que créent et dégorge les gouvernements, les religions, les partis, les modes oppressives, les assemblées, les tribunaux, etc. (on laisse de côté leur infamie). Cependant les grands esprits — et je ne parle pas des simples jouisseurs — s'en sont accommodés vaille que vaille. Leur vie, leur œuvre sont autre chose qu'un ululement continu de détresse et de dégoût. Ce n'est donc pas le monde qu'il faut réformer, œuvre chimérique; c'est soi qu'il faut aménager, œuvre possible.

Je n'étais pas fait pour souffrir. A seule fin de participer à la chose humaine, c'est moi qui ai été chercher la souffrance en dehors de mon destin. Volontaire pour le malheur comme j'avais été volontaire pour la guerre. (11 septembre.)

Michelet, *La Femme*. — A Hyères, il voit des orangers qui meurent, seulement à cause de quelques plants de fraises plantés en bordure d'eux. « A Cannes, on sait que l'oranger n'a de force que là où il est solitaire. Non seulement on ne lui donne aucun camarade ni grand ni petit, mais, avant d'en planter un, on fouille d'abord le terrain à huit mètres de profondeur (...) pour savoir s'il ne contient pas de racine oubliée, quelque herbe vivante qui prendrait sa part de la sève. — L'oranger veut être seul, Madame. Et l'amour aussi. »

Et *l'homme* aussi, nigaud! Tout l'apologue se retourne contre le couple, qu'il prétend justifier.

Montesquieu, bien entendu, n'a pas manqué d'écrire le contraire.

« Depuis que j'ai vu à Amsterdam l'arbre qui porte la gomme appelée sang de dragon, gros comme la cuisse quand il était auprès de l'arbre femelle, et pas plus gros que le bras quand il était seul, j'ai conclu que le mariage était une chose nécessaire. »

Il a « conclu » ! Second nigaud. Conclure d'un arbre à l'homme ! La seule « conclusion » est que comparaison et généralisation sont deux infirmités de l'esprit humain (de comparaisons et de généralisations je ne me prive pas, bien entendu).

Le secrétaire des amants.

Lettre de l'amant au père de sa fiancée (lettre-type).

« Votre temps est terminé, Monsieur ; il faut céder la place. Vous êtes le père ? Eh bien, moi, je suis l'homme qu'elle aime. Et maintenant c'est l'heure de l'homme qu'elle aime. Avec ou sans paraphe du garçon du bureau de la mairie.

« Vous et cette étrangère que du jour au lendemain, par une monstrueuse coutume, je devrais appeler « ma mère », je vous haïs. Je vous ai haïs dès la première heure, que dis-je ? je vous haïssais avant. Vous étiez *la famille*, c'est-à-dire ce qui nécessairement, quelque jour, devrait se trouver entre elle et moi. Elle aussi, je lui ai fait haïr cette famille. A défaut d'autre chose, du moins je lui ai donné cela. »

(Etc., et la formule de politesse.)

24 septembre. — Cherchel. Visitant avec elle l'exquis musée, plein d'antiques de dieux et de déesses, je lui fais retirer la petite croix qu'elle porte sur sa gorge. « Il est défendu d'exciter les animaux », mais aussi les dieux en exil.

Après dîner, au pied du phare. La mer et son bruit, la ville doucement allumée, les hirondelles blotties à couvert du phare, la lune et sa clarté de plein-jour, le phare dans la lanterne duquel, incessamment, des ombres d'apparence humaine se croisent avec mystère, sans jamais s'arrêter l'une auprès de l'autre, ce qu'elle voit tout de suite comme un symbole des êtres qui sont faits l'un pour l'autre, et se croisent sans s'arrêter : tout semble arrangé par un metteur en scène d'opéra-comique,

comme le quartier Santa-Cruz à Séville ou le quartier Cardinal-Jimenez à Tlemcen.

Ce capitaine de la Légion étrangère qui ne pouvait pas faire sortir sa femme d'une terrasse de café où ils s'étaient mis à l'abri de la pluie. Il aurait entraîné ses trois cents hommes sous les mitrailleuses, mais sa femme, rien à faire. La pluie avait diminué; il disait : « Partons! », mais elle ne bougeait pas et, de debout qu'elle était, enfin s'assit. Là-dessus le capitaine s'assit à son tour.

CARNET XXVIII

PARIS : du 8 octobre 1934 au 21 novembre 1934.

ALGER : du 22 novembre 1934 au 17 février 1935.

QUE des hommes aient le temps de s'occuper de la chose publique, quand ils ont déjà à mener leur maison, leur femme, leurs maîtresses, leurs enfants, leur fortune. Comment ne sont-ils pas absorbés entièrement?

J'ai vu souvent des personnes, entrant dans un petit restaurant, aller s'attabler à côté de l'*unique* dîneur, de toute évidence parce qu'elles avaient flairé que ça le gênerait.

Pour marquer combien Un tel est sale, une dame de ma parenté, des plus nobles, me disait : « Il a aux ongles des mains ce que nous avons à ceux des pieds. »

Le besoin physiologique de récupérer immédiatement, après une abondante sécrétion cyprine — manger le double de nourriture, boire le double de vin, de café, etc. — a quelque chose de sympathique par sa simplicité élémentaire. Comme toutes les choses d'une pareille simplicité, qui prêtent un peu à sourire d'elles, mais avec sympathie.

Ce qui est délicieux, quand on concubine, c'est de rentrer dans le pajo, après en être sorti, après avoir été au lavabo, avoir mangé du poulet froid, etc. La chaleur exquise qu'est la chaleur retrouvée, et comme toute nouvelle, du corps endormi, tandis que le nôtre s'est refroidi. Il semble qu'on s'immerge dans un bain chaud.

L'habitude de la vie dangereuse faisait que la mort lui apparaissait aussi comme la fin de ses risques et de ses appréhensions. Le « hélas ! » adouci par un « ouf ! »

« J'ai toujours dit qu'il n'était pardonnable qu'à un être privé de raison, comme la fourmi de la fable, d'éle-

ver le travail au rang de vertu et de s'en glorifier. » (Tolstoï.)

11 octobre (1934). — Une chose me frappe dans ma production présente et à venir, c'est combien elle est et sera inactuelle. Ce qui me retient, ce sont les caractères généraux et éternels de l'homme. En quoi je suis « classique » ! J'emploie ce mot sans y attacher de révérence, et seulement parce que je sais qu'il est de ces mots qui font plaisir aux Français.

Comme tous les gens un peu faibles d'esprit, il avait besoin d'avoir des idées très nettes. Il était donc méticuleux dans les affaires matérielles, et doctrinaire dans les affaires morales.

Il faut être extrêmement poli avec sa jeune femme.

M. X..., qui était fiancé, décida d'aller, seul, à un match de boxe, à seule fin de se prouver à soi-même qu'un monde n'excluait pas l'autre.

C'est le travail qui me délasse. Quand je suis fatigué nerveusement, je n'ai qu'à abattre mes dix heures de travail, et me voici reposé.

A Marseille, on dit d'un moribond : « Il a été *prêt* en deux (ou trois, ou quatre) jours. »

Taureau. — Comme ce serait joli si la *muleta* était verte ! Il aurait envie de la brouter, et, tandis qu'on veut le faire passer au-dessous d'elle, le voici qui la prend dans sa bouche et qui beugle : « Eh bien quoi ! on ne peut plus croûter, maintenant* ? »

Un piano, une jeune fille et une machine à écrire, pour avoir un bon usage, doivent avoir été travaillés.

Quel curieux patron j'aurais fait ! Si un de mes employés était venu me demander un jour de congé parce

* Écrit une douzaine d'années avant d'avoir vu le film *Ferdinand le Taureau*, de Walt Disney (note de 1950).

que sa femme accouchait ou parce que son enfant était malade, je le lui aurais certes accordé de bon cœur. Mais s'il m'avait dit : « Accordez-moi un jour de congé parce que j'ai eu des embêtements, que je veux me saouler la gueule, et me reposer le lendemain », ou encore : « ...parce que c'est le premier jour de soleil et que j'ai tant envie d'aller au bois de Vincennes avec ma petite amie », je crois que je le lui aurais accordé de meilleur cœur encore. — Mon respect du plaisir des autres, respectant le mien.

Dessin : un champ de cadavres torturés, les yeux arrachés, etc. Légende : « Tout s'arrange. »

« Tout s'arrange » est le grand mot des avocats. Oui, tout s'arrange, — sur le dos de leurs clients. « Il faut prendre la justice comme elle vient », autre grand mot du robin consolateur.

Nous pestons contre les amis qui nous relancent : que de temps ils nous font perdre ! Mais les amis qui ne nous relancent pas sont-ils des amis ?

Le dévouement s'use, comme le reste. Ne vous manquez pas à deux reprises quand vous voulez vous suicider. Personne ne vous cachera l'arme la troisième.

Difficulté de discerner la valeur morale de la plupart des actes ; en certains actes elle est proprement indiscernable.

Un homme qui épouse sa maîtresse parce qu'elle en meurt d'envie, est-ce bonté ou lâcheté ? Mêlé, comme tout. Tort de s'en vanter, tort d'en avoir honte.

Un homme qui fourre dans un tiroir, sans la tirer de l'enveloppe, une lettre qu'il présume contrariante, et l'y laisse pendant des mois. Lâcheté *d'abord*, parce qu'il n'a pas voulu connaître la contrariété qu'apportait cette lettre. Force de caractère, *ensuite*, de ne pas céder à la tentation de la connaître.

N'est-ce pas une vie bien ordonnée, que celle où l'on a consacré sa jeunesse à b..., son âge mûr à écrire, et sa vieillesse à dire la vérité ?

J'ai toujours été jusqu'au bout de ce que j'avais conçu, dans ma vie privée comme dans mon œuvre.

Le colonel en retraite, recueilli par ses enfants, qu'on fait coucher sur un lit pliant dans le salon (le ménage et leur progéniture gardant leurs chambres). Il commandait trois mille hommes devant l'ennemi, il y a quelques semaines.

Si vous demandez une liqueur, on vous apporte un verre. Vous croyez qu'on va remplir le verre, mais on en emplit la moitié. Si vous demandez des fruits, on vous apporte *un* fruit (et non un compotier de fruits, comme en Espagne). Si vous demandez un café, on vous apporte une tasse — une petite tasse, — alors que le café devrait vous être apporté dans une cafetière. Le vin « fin » est servi dans un verre plus petit, on ne sait pourquoi. Tout cela serait admirable si un peuple à ce point ascétique créait de grandes œuvres spirituelles. Mais ce sont des ascètes sans sainteté, ce qui fait bizarre.

Un peuple qui n'absorbe pas, parce qu'il ne *brûle* pas (ni physiologiquement, ni moralement).

Magnificence de Thucydide. Actualité, je veux dire : éternité de sa psychologie. Et son impartialité : celle même d'Homère et d'Hésiode quand ils racontent les guerres des hommes ou des dieux.

Je suis gêné de retrouver chez les anciens Grecs cette loi morale, que le bonheur doit être acheté par la souffrance. Elle serait aussi le fondement des offrandes aux dieux : en échange d'un bien qu'on demande, on abandonne un de ceux qu'on possède. Vulgarité de ce christianisme avant la lettre.

Des gens qu'on a connus énergiques, on les retrouve mous; âpres, détachés; obsédés par la volonté de ne pas perdre leur temps, paresseux et le perdant à loisir. Ils ne sont ni vieux ni fatigués ni malades. Ils ont seulement changé partiellement leur nature.

Ce préfacier allemand qui marquait combien j'échappais de la société française. Mais sur tant de points je

me sens Français et même Parisien (ne serait-ce que par mon penchant irrésistible à la gouaille, fût-elle dirigée contre moi-même).

Je reviens de ces conférences données dans le Midi avec une grande sensation d'isolement, qui d'ailleurs m'est indifférente. Isolement du fait de n'être pas plus connu : la plupart de ces gens n'ont jamais lu un livre de moi, ou, s'ils en ont lu un, ne m'en parlent pas, ou m'en parlent comme s'ils ne l'avaient pas lu. Isolement du fait de n'être pas compris : ce que je dis ne « passe » pas. M'exposant devant eux avec un naturel entier, je suis devant eux comme sous un déguisement. Un déguisement véritable ne serait rien de plus.

M..., qui tenait pour ridicule tout ce qui n'est pas le plaisir.

Le véritable calvaire du procès, c'est votre avocat. De la maladie, c'est votre médecin. De l'agonie, c'est votre prêtre.

12 novembre. — Lettre à M. Ernest Lafont, député des Basses-Alpes, rapporteur du budget des Colonies.

« Monsieur le Député,

« Je trouve votre lettre au retour d'un séjour dans le Midi, explication d'un retard à vous répondre dont je m'excuse.

« J'ai consacré deux ans à étudier le problème indigène pour mon roman *La Rose de Sable*, que j'ai renoncé à faire paraître. Jugeant préférable de ne pas livrer à la publicité mes réflexions, sous la forme que j'avais choisie, je ne tiens pas à ce qu'elles le soient sous une autre forme. Et, par ailleurs, je désire vivement que mon refus de la Bourse tunisienne soit un incident clos.

« Je suis très sensible à la pensée que vous avez eue, de me consulter sur cette question, et je vous présente, etc. »

Il n'est rien que les Français pardonnent moins, que de vous voir refuser de l'argent (à propos de la Bourse tunisienne).

Je ne crois pas à ce genre de choses (les idéaux), et souvent je désire mourir, pour ne plus voir les gens qui y croient, tant ils m'ennuient.

Trop haut pour les intrigues, la cupidité, les marchandages, les ficelles, les petits mensonges, l'hypocrisie. Refusant de s'en donner la peine. Mot profond dans Plutarque : les nobles Grecs se nomment : « Nous autres véridiques. » Pourquoi véridiques ? Parce qu'ils ne veulent pas *se donner la peine*... Honnêtes par dédain.

(Traversée vers Alger.) — La sorte d'agacement qu'on éprouve à entendre quelqu'un parler pendant vingt-quatre heures de tanguage où il s'agit de roulis.

Les Parisiens, qui croient toujours que le pilote donne des coups de barre exprès pour les ennuyer, eux Parisiens.

Dans tout le paquebot, un seul spectacle sympathique : cette très jeune mère jouant aux dames avec son grand fils.

Un homme va retrouver un homme à qui il a à dire des choses sévères, avec qui il va se brouiller. Il achète une livre de dattes, les mange dans la rue, en a assez quand il en reste la moitié, dont il ne sait que faire : elles jurent, le poissent, il ne trouve pas de papier propre pour les envelopper, etc. Là-dessus l'autre arrive. Un seul geste, à peu près automatique : « Aidez-moi donc à finir ces dattes ! » Toute la situation est retournée.

A l'approche de tout hiver, même le plus bénin, et qui s'annonce comme tel, une vague rumeur proclame qu'il va être exceptionnellement rigoureux.

C'est presque toujours au hasard que nous agissons dans les êtres.

Le commun a besoin des œuvres des autres. Le créateur n'a besoin que des siennes.

Le langage intelligent crée des malentendus parce que les gens ne sont pas intelligents. La langue particulière,

notamment, qu'il faut parler aux femmes, aux enfants, au peuple : une langue qui ne doit pas être logique, ne doit pas être précise, et souvent ne doit pas même être correcte. Et qu'il faille sans cesse veiller à cela.

La religion est la maladie honteuse de l'humanité. La politique en est le cancer.

La vie au foyer nous disperse — entre bien d'autres raisons — parce que nous y sommes entourés de trop d'objets. Mais à l'hôtel, avec une valise de vêtements, que faire d'autre que créer?

Je vois les choses comme elles sont; aussi dit-on que j'ai un esprit profondément corrompu.

24 décembre. — Doumic, dans un discours à l'Académie, prend à la lettre mon invocation : « Mon Dieu! délivrez-nous du lyrisme! » sans voir qu'elle est ironique, et dirigée contre ceux qui n'aiment que la pauvreté de l'impuissance; et il m'en loue, bien entendu, dans le même esprit où son gendre Louis Gillet, d'ailleurs homme sympathique, m'écrivait après lecture des *Célibataires* : « Enfin! vous vous êtes lavé de votre lyrisme! » Doumic termine en disant que je suis « un excellent écrivain ». Voilà donc ce qu'ils font de ce que je leur donne!

Chateaubriand. — Comme phraseur, nous n'avons pas mieux dans la littérature française. Chateaubriand *genuit* Stendhal : il fallait le contraire. On peut cependant aimer les deux, comme je fais.

Il est aussi déconcertant que cet homme de naissance si sûre s'exprime très souvent en parvenu, et alors avec un bonheur tel qu'on dirait qu'il le fait exprès, qu'il s'amuse à jouer un rôle (encore un!) : le rôle du parvenu.

Énorme bonhomme, mais, pour un auteur grave, il me fait rire trop souvent. Dans ce rire cependant je ne cesse de le respecter. Et je ne partage pas la suffocation de X... qui semblait suffoqué que quelqu'un eût intitulé un article : *Gœthe et Chateaubriand*. Pas de proportion? Pas de la même classe? Je demande à réfléchir, et je n'ai pas sursauté.

« Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe de qui, pourvu que ce soit un puissant du jour. » (Chateaubriand, *Outre-Tombe*, IV, 141.)

Il y a exactement la même pensée de Gœthe, quelque part.

« Vous trouveriez à peine en France un nom historique qui ne consentît à perdre son honneur plutôt qu'une forêt. » (Chateaubriand, *Outre-Tombe*, IV, 424.)

Même horreur, de Gœthe et de Chateaubriand, pour Dante : il les épouvante.

On adore que Byron ait appelé Gœthe *the old gentleman*. C'est *the old gentleman* qui est épouvanté, en Gœthe et en Chateaubriand.

Ce Chateaubriand, pourtant, de qui « le style est celui du Prophète » (Napoléon), ce qui aurait dû le rapprocher de Dante.

C... me dit que je suis un corsaire. Bon, je suis un corsaire, mais je suis un corsaire frileux.

Guéhenno « pardonne » à Barrès seulement parce qu'il a cru le sentir malheureux. Jules Roy « m'écarte de sa vie (...) pour le ton de victoire de mes livres, malgré mes traits de désespérance ». Comme cela est étrange.

Depuis cinq jours, devant prendre avant chaque repas une spécialité pharmaceutique, j'ai oublié de le faire à *tous* les repas, sans une exception. Si, dans un ordre minuscule, je suis parvenu à être à ce point fautif, n'en peut-il être de même dans un ordre supérieur?

Je n'ai presque jamais rien accepté qui fût étranger à ma part essentielle.

Stendhal parle du bonheur de ne pas commander et de n'être pas commandé.

Mais Gœthe : « Quel est l'homme inutile? Celui qui ne sait ni commander ni obéir. »

Aussi : n'être ni dupeur ni dupe.

On en veut à Gœthe de n'avoir pas été sans cesse « olympien », alors qu'on devrait n'en vouloir qu'à ceux qui le travestissent en olympien.

La tête basse, plongée dans le journal pour y bâfrer leur picotin d'ordure quotidienne.

Le papier est ce qui supporte le plus : ce qu'on y met dans les lieux d'aisances et ce qu'on y met dans les imprimeries.

En certaine circonstance, les Anglais, accusés d'un acte inhumain sur les indigènes d'une de leurs colonies, répondirent : « Si nous ne l'avions pas fait, l'Angleterre périssait. » On va loin avec de telles réponses. Jusqu'à couvrir le syphilitique qui, accusé de contaminer des femmes saines, répondrait : « Si je ne b... plus, je deviens fou. »

Ni Pascal, ni Saint-Simon, ni Chateaubriand, ni Renan, ni personne de bien n'a pastiché.

On se demande comment un bon auteur, comme Valéry, ne se rend pas compte qu'il s'affaiblit en s'exprimant dans une langue pastichée (son discours sur les prix de vertu). Surtout après avoir écrit que la beauté ne s'exprime jamais sous un voile. La pensée elle non plus; elle ne demande que la simplicité. Avec sa langue pastichée, il se diminue ici à plaisir, comme Jésus quand il s'amuse à marcher sur les eaux. « Non! Seigneur, nous n'avions pas besoin de cela pour croire en vous. »

(Mais peut-être est-ce que Valéry, sur la vertu, n'avait rien à dire. Il était donc obligé de dire ce rien prétentieusement. Et puis, il y avait l'air méphitique de la Coupole.)

C'est encore une forme de la possession de soi-même, que nous échapper de notre être, pour ressortir dans les créatures que nous aimons.

« Dans les circonstances héroïques de la Révolution, la nécessité de l'immortalité de l'âme fut réclamée à peu près par tous les partis. » (Renan, *Examen de conscience philosophique*.)

Dans l'index des noms propres cités par je ne sais quel manuel d'histoire littéraire, René Crevel est nommé sept fois; Dieu ne l'est que trois.

Le vertueux Sénèque conseille vivement qu'on se pique le nez; « parfois même on peut aller jusqu'à l'ivresse ». (*La Tranquillité de l'âme.*)

Les lettres de séminaire de Renan me dégoûtent de l'amour filial; celles de Michelet à Poinso, de l'amitié. Les mystiques me dégoûtent de l'amour de Dieu, et Hugo de l'amour de l'humanité.

Et peut-être la Carte du Tendre parviendrait-elle à me dégoûter de l'amour tout court.

L'homme ne cesse d'avoir peur que pour menacer.

Rousseau dit : « Enlevez les hommes, et tout est bien. » Je réponds : « Enlevez les hommes, et tout n'est rien. »

Ce matin, sur la mer, un beau trois-mâts italien, avec des astragales dorés. Quand il entre, il tire vingt et un coups de canon. Le fort du port répond. Il me semble être revenu d'un ou plusieurs siècles en arrière : Lépante, ou seulement le *Bellérophon*. Rêverie. « Le passé met sa main chaude sur ma main. » (*Les Olympiques.*) J'adore lorsqu'on me dit que je travaille sur des valeurs péri-mées.

Colonies. — « Frayer la voie en Afrique. » Il y a de magnifiques innocents, devant qui je m'incline, qui ont fait cela parce qu'ils ne voyaient ni à qui ni à quoi serviraient leur courage et leur sacrifice. Mais j'ai le bonheur de n'être pas né innocent.

Les Français n'aiment ni la vérité, ni la réalité, ni le naturel*.

Elle a son crochet, et son livre au-dessous; fait trois points, puis lit dix lignes, et ainsi de suite. Je connais cette méthode de l'alternance, par ma difficulté à m'appliquer longtemps.

* Écrit alors que j'ignorais que Goethe l'avait — textuellement — déjà écrit.

Une image d'Épinal du célibataire le représente comme un homme seul, fuyant les femmes, ou repoussé d'elles, etc. Mais il y a des célibataires qui ne sont trop entourés que du fait d'être célibataires (personne à leur côté pour faire barrage), et qui, touchant les femmes, ne sont célibataires que parce qu'ils les aiment trop.

Que peut-on contre un homme de qui le seul objectif est d'être tenu à l'écart*?

Malheur aux vieilles aristocraties qui, après les excès d'une folle jeunesse, deviennent tout d'un coup vertueuses, humaines et rangées! C'est l'annonce qu'elles vont mourir.

Si j'avais à faire entrer cette phrase dans un livre, je la récrirais : « Malheur aux vieilles aristocraties qui deviennent tout d'un coup humaines et rangées! Elles vont mourir. »

J'ai pitié de la jeunesse, parce que j'ai pitié de ce que fut la mienne, si heureuse pourtant. Ce petit frère de dix-sept ans, qui était moi. Pauvre petit frère.

Quand je regarde en arrière, effaré tantôt par mon imprudence d'alors, tantôt par ma pusillanimité. Comme j'ai eu raison d'oser! Comme j'ai eu raison de ne pas oser! — Éternel flux et reflux de la mer sur la grève, pendant toute une vie.

Hippocrate croit aux humeurs. César croit aux poulets (sacrés)**. Descartes croit à Dieu. Il n'y a guère d'intelligence qui soit un fruit net. La plus belle a sa partie pourrie, qu'il faut détacher et jeter, avant de porter le fruit à sa bouche.

Nous avons deux sortes de bonheurs : ceux que nous obtenons sans faire de tort à personne, et ceux que nous obtenons en poignardant quelqu'un.

* Mais on peut tout, cher Monsieur! Comment ne voyiez-vous pas cela en 1935? La belle époque (note de 1960).

** César, précisément, ne croit pas aux poulets sacrés. Il fallait trouver un autre exemple. Mais ils abondent (note de 1955).

Mme X... proclame de M. Y... qu'il n'aime pas faire pétiller son argent. En effet, M. Y... n'a jamais cru à propos de faire pétiller son argent autour de Mme X..., parce qu'elle est un chameau.

« Si vous entrez dans le spectacle au bruit des acclamations, si les femmes et les enfants chantent vos louanges par les rues, ne trouvez pas étrange que j'aie pitié de vous, sachant, comme je fais, par quelles voies on obtient ces faveurs. »

Je crois que pas un écrivain en place, aujourd'hui, n'oserait signer une déclaration à ce point incendiaire de mépris, qui créerait contre lui, instantanément, une véritable haine. Elle est pourtant d'un auteur sur lequel s'endorment les écoliers, une prétendue vieille barbe de tout repos. Et Sénèque, épître XXIX à Lucilius, l'entoure d'un long développement : « Comment voulez-vous que celui qui aime la vertu soit aimé du peuple ? On ne peut gagner l'amitié des gens de basse condition que par des actions basses, etc. », développement qui devrait suffire, me semble-t-il, sous un régime démocratique, à ce que son nom fût rayé de tous les manuels scolaires et de toutes les anthologies d'inspiration officielle. Et pourtant toute « l'élite pensante » de l'antiquité, à quelque parti politique ou quelque école philosophique qu'elle appartînt — et Sénèque le rappelle, — a pensé là-dessus comme lui.

Il nous arrive de concentrer sur un seul être toute la méchanceté que nous nous retenons d'exercer sur les autres.

Et alors notre pente est forte, si nous ne nous y freinons pas, de choisir pour ce rôle de souffre-douleur unique la personne même qui nous aime uniquement.

Lors de la mobilisation de 1914, ma mère, prise de je ne sais quelle de ces idées insensées qui viennent aux personnes bien-pensantes dans les grands événements, se persuada de ne pouvoir pas garder, en temps de guerre, une chienne fox-terrier que nous avions, et la donna au duc de Rohan, qui partait pour la guerre, et aimait d'y avoir un chien. Cette petite fille (de deux à trois ans)

dans cette auto qui démarre, tenue dans des bras, se retourne pour jeter un dernier regard sur ses parents, avec une espèce d'arrachement *identique* à celui de la chienne se retournant vers ses maîtres, tandis que le duc l'emportait dans ses bras. Si fort m'avait frappé l'humanité de cette bête, sa frappe m'en est restée depuis vingt et un ans.

Aimer quelqu'un, c'est lui tenir la tête sur la cuvette quand il vomit, et n'en être pas dégoûté; ou plutôt, l'en aimer davantage.

Les serins qui disent que la vie « n'a pas de sens », quand il y a toujours la possibilité de rendre heureux ce qu'on aime, et de se nourrir de son bonheur du même coup.

Quand vous allez parler de votre « affection » pour quelqu'un, demandez-vous toujours : « Serais-je prêt à dépenser cent mille francs pour le sauver de la tuberculose ? » Si vous n'y êtes pas prêt, ne prononcez pas ce mot d' « affection ».

Maintenant, il y a aussi les gens pour lesquels on est prêt à donner cent mille francs, afin de les sauver de la tuberculose, et que l'on n'aime pas.

Les égoïstes sont les seuls de nos amis pour qui notre amitié soit désintéressée.

Avec l'âge, mes élévations s'élèvent de moins en moins haut, comme des jets d'eau quand la pression baisse.

Un sien objet d'art, qu'on aime (car il y en a qu'on n'aime pas), quand on vous a insinué qu'il est faux, ce sentiment de la trahison, comme pour une femme qu'on soupçonne. Jusqu'au jour où il est avéré qu'il est faux, et on le rejette avec dégoût, comme la femme coupable.

Rencontre inattendue : de Montesquieu et de Dostoïevsky. (Est-ce que vous ne croyez pas que, lorsque des esprits réfléchis, et à ce point différents l'un de l'autre, sont d'accord sur une proposition, cette propo-

sition a les plus grandes chances d'être vraie?) Montesquieu : « Il faudrait convaincre les hommes des bonheurs qu'ils ignorent, même quand ils en jouissent. » Et Dostoïevsky : « La vie est un paradis, mais nous ne voulons pas le savoir*. » Peut-être, touchant ma vie privée, ai-je eu le mérite de le savoir, et de le savoir presque sans cesse. Qu'on me dise, comme dans les vieilles légendes : « Tu mourras dans un an, mais d'ici là nous te ferons largesse de tout ce que tu désires », je ne sais ce que je demanderais, d'autre que ce que je possède. J'ai été plus comblé encore que le monde ne le peut savoir, et mon agacement est de ne pouvoir lui dire en quoi. Si vous me faites l'honneur de venir me voir sur mon lit de mort, songez moins à ce que j'ai donné, qu'à ce que j'ai eu.

Les gens croient que l'on se souvient éternellement, et la babine salivante, de leurs médiocres déjeuners; qu'ils se sont fait avec le fricot des alliés pour la vie. Leurs longues figures quand, trois ans après, ils vous en présentent l'addition sous forme d'un service qu'ils vous demandent, et qu'on les envoie promener.

L'histoire? La même pièce, jouée par des acteurs différents.

Quel orgueil à adorer Dieu, tout en sachant que Dieu est une création de votre esprit! Adorer sa propre création, c'est-à-dire s'adorer soi-même!

L'astuce est de montrer de l'amertume quand on n'a pas de raisons d'en avoir, et de n'en montrer pas quand on a ces raisons.

* *Frères Karamazov*, II, 15. « La vie est un paradis où nous sommes tous, mais nous ne voulons pas le savoir, sinon demain la terre entière deviendrait un paradis » (dans la bouche du starets Zozime).

CARNET XXIX

PARIS : du 19 février 1935 au 31 mars.

ALGER : du 2 avril au 20 mai.

PARIS : du 22 mai au 1^{er} août 1935.

UNE fille avec qui l'on a rompu ses fiançailles, et qui vous dit qu'elle va vous chercher un appartement, — l'appartement où on vivra sans elle, peut-être même avec une autre qu'elle.

C'est une bonne règle, que faire toujours en sorte qu'il naisse quelque bienfait de l'échec de ce que nous espérons.

Autre chose : le malheur crée en nous la force d'âme ou la souplesse d'âme avec laquelle nous l'accueillons, états que nous n'aurions pas connus sans lui.

Il m'est arrivé, ayant très soif, d'être désaltéré pour avoir fumé une cigarette. De même, entre les régions profondes du bonheur et du malheur, je pressens une mystérieuse et grandiose identité.

Le caractère de l'intelligence est l'incertitude. Le tâtonnement est son outil.

— Pourquoi n'avez-vous pas joué le beau jeu?

— Parce que je ne jouais pas vaincu.

Les très petites obligations de politesse, auxquelles il se contraignait avec beaucoup d'application, pensant que par elles il pouvait s'épargner les grandes.

Personne ne veut nous rendre service en acceptant que ce soit sans retour (retour dans l'ordre matériel ou dans l'ordre sentimental); qui serait la seule façon vraiment amicale de le faire. Accepter que quelqu'un vous rende un important service, c'est accepter une conséquence, inévaluable au départ, de services rendus en retour à cette personne, de petits soins et de ménagements; c'est accepter de devenir esclave. Si bien qu'on peut préférer se passer de son secours, à le payer d'autant de gênes et de temps perdu.

Il y a grand profit à taire sur le moment les sentiments que l'on éprouve en telle circonstance délicate de sa vie, afin de pouvoir plus tard les déguiser tout à son aise, au gré de l'intérêt qu'on y aura.

Il n'est pas de gouvernement qui ne soit coupable. Par ce qu'il couvre.

Il faut être bien insensé pour n'avoir pas la terreur de la mort, quand la vie vous est aimable; bien léger, bien inconscient, bien absurde, bien stupide, pour être courageux. Et si l'on songe que deux hommes sur trois sont courageux, et que rien n'est plus commun que le sacrifice consenti de sa vie, on se dit que d'une humanité aussi folle on peut s'attendre à tout.

Il y aurait une belle étude à faire de la naïveté, et qui n'a pas été faite. On montrerait comment elle peut s'accorder, pour notre étonnement, avec la clairvoyance et avec la roublardise : ce petit coin de naïveté qu'on rencontre chez nombre d'« arrivés » de toute espèce, si avisés pourtant sur les intérêts de ce monde, et surtout sur les leurs, chez l'homme d'affaires retors, chez le grand intellectuel pénétrant, chez le politique même : la vipère a ses candeurs. On la montrerait aussi, presque sans exception, chez tous les gens de cœur, au point qu'à son corps défendant on en vient à se demander si générosité ne suppose pas naïveté (on montrerait ces gens de cœur nous donnant beaucoup par leur dévouement magnifique, puis nous faisant perdre ce qu'ils nous ont donné par les bévues de leur naïveté). On montrerait encore que la naïveté attire la naïveté, et qu'où il y a un naïf il y en a deux ou trois, chacun d'eux accusant les autres de l'être. Enfin, l'auteur d'une telle étude ferait observer qu'il n'est si averti sur son sujet, que pour connaître cette part de naïveté en soi-même.

J'ai écrit les notes d'*Explicit Mystrium* en un moment où je croyais que je ne passerais pas l'année. C'est dire qu'elles étaient écrites avec un comble de gravité. Quand elles parurent, le journal qui les publiait changea le

titre que je leur donnais (qui était probablement, sans plus : *Notes*, ou *Réflexions*) et le remplaça par : *Boutades*.

L'homme de l'esprit et l'homme d'esprit sont toujours d'accord avec leur gouvernement du moment.

Il y a grand intérêt, et dans tous les ordres, à oublier les injures reçues, quand bien même on ne les oublierait pas naturellement.

Un esprit chagrin. — Il passait son temps à chercher des appartements, afin de se donner le déplaisir d'en trouver qui, pour le même prix que le sien, fussent bien mieux.

*The devil speaks truth much oftener than he's deemed.
He hath an ignorant audience.*

De qui est-ce?

Alger.

Titre : *Certitudes*.

Les certitudes des sens.

Celle de l'eau.

Épigraphe : Rien n'est beau que le frais, le frais seul est aimable.

Hommes-tritons. — L'Espagnol se rince la bouche avant de boire. Le torero, le sportif en action s'emplissent d'eau la bouche et la recrachent pour ne pas s'alourdir. Ils en éprouvent la même satisfaction que la satisfaction d'apparent sommeil qu'on se donne en fermant seulement les yeux.

Dans les inscriptions des tombeaux de l'ancienne Égypte, le mort dit : « Exposez-moi au vent du Nord. » La fraîcheur est considérée comme un tel bien, que le mort ne demande qu'elle pour pouvoir supporter le sort douteux de l'après-vie. Comme cette simplicité me touche!

Un appartement dans les pays chauds devrait toujours être peint en vert d'eau.

L'alternance espagnole et musulmane des boissons contraires, chaudes et froides. Cela est élémentaire, et il faut être un peuple grossier comme le sont certains

peuples d'Europe, pour que cela ne soit pas chez eux une habitude.

Aller de sensation en sensation — charnelle, puis bain, puis boisson, etc. — comme on nage de bouée en bouée.

La glace est la nourriture principale de l'homme.

Se faire couler de l'eau sur la tête.

Si j'avais, pour l'alcool, le goût que j'ai pour l'eau glacée, il y a longtemps que je serais mort de cirrhose du foie. A Paris, je lampe de grands verres d'eau froide (celle du robinet) en janvier et février, et ici, dès mars, je bois glacé.

Kazwini dit que le rossignol est l'oiseau qui boit le plus, parce que de tous il est le plus brûlant. Le P. Labat dit que le lion a toujours la fièvre. Et ainsi moi, sans doute, avec mon goût de boire.

La bouche à l'endroit où l'eau sort du robinet, à l'endroit où le jet est le plus dru.

Dans les squares, les chiens et les enfants viennent boire à même le jet d'eau, et, là aussi, à sa source, là où il est le plus dru. Sur le comptoir du bistrot, le chat lèche le robinet d'où l'eau coule goutte à goutte.

L'étonnant, le merveilleux petit jet d'eau des lavabos de la Bibliothèque Nationale à Paris, où, de bas en haut, on s'envoie le jet dans la bouche, et si l'on veut, sur le visage. Il ne faut pas moins pour mettre un peu de fraîcheur et de pureté dans cette marmite de penseurs pensants. Quel administrateur a eu cette idée de génie? Mais je n'ai jamais vu utiliser l'engin merveilleux par personne (que par moi). Un penseur ne met pas son visage dans un jet d'eau : fi donc! cela est vulgaire, me prenez-vous pour un maçon?

Pesant tous les ennuis qu'on risque à faire l'amour avec une femme, on voit combien faire l'amour avec l'eau est plus raisonnable.

Sainte race — Espagne et Maroc — où on vous vend de l'*agua fresquita*, de l'eau fraîche. Sainte race — Tunisie — où les gamins qui passent viennent boire, sans un mot, au grand verre d'eau mis sur votre table à la terrasse du café.

« Qui hait les vices, hait les hommes. » (Danton.) On parle du « don des larmes ». Parlez-moi du don du

mépris. Du juste mépris, s'entend. Le mépris est vertu quand il s'applique au péché contre l'esprit — la bêtise, — au péché contre l'âme — la bassesse, — à tous les péchés contre la morale. Et c'est être méprisable, que ne pas mépriser.

La raison de ma tristesse est moins le mal lui-même, que cette indulgence et cette complaisance pour la malhonnêteté que je rencontre chez nombre d'êtres, hommes et femmes, qui dans leur vie sont nets. Ils rient ou sourient des pires crapules, leur serrent la main, les invitent chez eux et sont invités par eux avec plaisir. Ensuite, on les voit communier, être stricts avec leurs enfants, etc., et cela de bonne foi. Ces gens sont toujours frottés de « monde » plus ou moins. A côté de cela, il y a des êtres, sans éducation et sans monde, qui montrent devant la malhonnêteté un écœurement qui n'est pas feint. Je ne sais si leur vie est nette, et il est possible qu'elle ne le soit pas. Je sais seulement que certaines choses les écœurent, qui n'écœurent pas les autres, et cette différence à mes yeux est énorme.

Pour moi, si je ne lis guère le journal que par-dessus l'épaule de mes voisins de métro, c'est par crainte de souffrir d'indignation et d'écœurement. De même, j'aurais pu aller à Deauville, et écrire en revenant des pages au vitriol sur la faune de Deauville, qui m'auraient fait honneur, littérairement et humainement. Mais j'ai choisi de ne pas aller à Deauville, et de sacrifier mes pages, parce que je souffre trop de mes indignations.

Faiblesse sans doute : toute ma vie — au détriment de mon œuvre, — j'ai fui et fuirai les lieux et les êtres qui m'indignent. C'est assez de ceux qu'il m'est impossible d'éviter.

Pour Service inutile. — D'année en année, je vois se renforcer la pourriture dans « le royaume de Danemark ». S'il ne se fait pas un retournement héroïque, nous allons voir disparaître en Europe les valeurs nobles, sous la haine et la coalition unanime de la médiocrité et de la bassesse. Les hommes du *bushido* sont les vaincus et les persécutés de demain. Oh ! la grimace et la rhétorique des valeurs nobles continueront ; et nombreux sont les nigauds « bien » qui s'y laisseront prendre, et ne réaliseront que lorsqu'ils en seront eux-mêmes les victimes

cette grande catastrophe à laquelle par leur bêtise ils auront aidé. Je perçois depuis longtemps les préparations de cette catastrophe, et je connais dans toute leur profondeur la tristesse de voir clair et la fatigue d'avoir raison.

Toute l'histoire de l'humanité pourrait être considérée sous cet aspect — ce serait une vue comme une autre — : les efforts sporadiques des êtres nobles pour s'assurer l'empire, et leurs défaites toujours répétées.

J'entends, au fond de lointains sombres,
dans des villages inconnus,
les aboiements de chiens dans l'ombre
pleurer des paradis perdus.

La jeune fille qu'on n'aime plus, mais à qui on veut faire croire qu'on l'aime encore, jusqu'au jour où ses fiançailles avec un autre vous délivreront d'elle (car alors il vous sera interdit de continuer à la voir). En quatre mois, je revins trois fois pour dix jours à Paris, d'Algérie, afin que J... eût cette preuve d'une affection que je n'éprouvais plus. Et je souffre de la mer ! Et je déteste le voyage ! Et dans ce moment-là je n'avais pas excès d'argent. Mais il est heureux que mon amie se soit fiancée sans trop tarder, car j'avais soutenu cette simulation — de feindre de l'aimer quoique ne l'aimant plus — pendant un an, et j'étais à bout.

Quand viendra le temps où je ne garderai plus copie des lettres que je lui enverrai, où je ne classerai plus les siennes.

Le lieutenant Auligny au Sahara (pour *La Rose de Sable*, 11 avril 1935).

Il imagine tous les hommes qui *font quelque chose* et il se demande comment ils peuvent.

Comme il ne se passait rien, rien ne le remuait, rien ne suscitait en lui des réactions, et il devait vivre uniquement sur sa substance. Rien de l'extérieur, hormis les lettres de sa mère, mais, hélas, il faut bien reconnaître que, selon l'usage, elles ne comptaient pas pour lui.

Par instants il était épouvanté en se disant qu'un ordre pourrait survenir, qui le forcerait à faire quelque chose.

En quoi il se trompait, car, si on lui eût donné un ordre, il se fût appuyé dessus, comme le cheval galope appuyé sur le mors.

J'aime, le matin, quand je suis en train de faire l'amour, entendre dans la rue les premiers tramways, les crieurs de journaux, les batteuses de tapis.

Une collection littéraire, intitulée « La Belle Vie », publie des volumes dont les titres sont : *Le Pesage*. — *Le Cigare*. — *L'Auto*. — *La Femme*. — *Le Vin*. — *Le Casino*. — Nous voilà renseignés sur ce qu'est une *belle vie*.

« Héros et martyrs de la Confrérie », ou : « Pourquoi je n'ai pas gagné la course Alger-Miliana. »

Mohamed courait la course de vélos Alger-Miliana. Mais il était hypnotisé par les fesses ondulantes du jeune coureur français qui le précédait dans le peloton et il ne pouvait se résoudre à le dépasser. Le jeune coureur perdant toujours plus de terrain, Mohamed en perdait toujours plus derrière lui. Au moment du sprint final, débat cornélien en Mohamed; eh bien non! c'est plus fort que lui : à ce moment même, d'où dépend le sort de la course, rien à faire, il ne se détachera pas de la vision paradisiaque. Et il reste en queue de peloton.

Si cette histoire, telle qu'elle me fut contée, est vraie, et elle l'est sûrement, elle a sa grandeur. Toute-puissance de la passion sensuelle. Sa victoire sur les autres passions, l'esprit sportif, la vanité, l'intérêt, etc.

Le sens du baiser est : vous êtes pour moi une nourriture.

Mai. — La jeune Juive européanisée marchant à quatre mètres derrière sa vieille mère en costume juif, et pour rien au monde ne voulant qu'on voie qu'elles sont ensemble. Elle la laisse traverser seule au milieu des voitures.

Deux sortes de tables dans les restaurants : les tables où les commensaux parlent entre eux, et les tables où ils n'échangent pas un mot. Ces dernières sont celles où

mangent les ménages faux ou vrais, les parents et les enfants.

Les ermites bouddhistes vivent solitaires l'été, et rassemblés l'hiver.

Rose de Sable. — C'est en lisant le chapitre XXXIV de *L'Ecclésiastique*, un jour de Pâques, que Las Casas devint protecteur des Indiens. Et tout son ordre, celui-là même qui en Europe prêche avec le plus de vigueur la Croisade, en Amérique protège et défend les Indiens. L'Église gagne sur les deux tableaux.

X..., qui pense par citations.

En Algérie, l'expression « un Français de France » est synonyme de « un nigaud ».

« Le Gouvernement français songe à décorer de la médaille militaire le soldat inconnu italien. » (*Les journaux.*)

Pour l'amour de Dieu, n'en jetez plus!

Anatole France agonisant : « Ce n'est donc que ça, l'agonie! »

Je ne parviens pas à comprendre pourquoi neuf personnes sur dix jugent ce mot « odieux ». S'il est quelque chose, il est réconfortant.

Bodhisattvas, les mains non jointes, mais paume à paume, et laissant seulement s'entrecroiser les extrémités des doigts.

Hugo, dans *Choses vues*, est intéressant sur le laisser-aller français. Ce qu'il dit du retour des Cendres aurait pu être dit dans les mêmes termes du défilé de la Victoire en 1919. Sur le char funèbre, l'or est du carton-pâte. Les statues sont en faux marbre, en faux bronze : elles sont de plâtre. On n'a pas eu le temps d'achever l'ornementation de la grande entrée de l'Hôtel des Invalides. Des nippes et des haillons, qui ont la prétention d'être des tentures noires étoilées d'argent, clapotent pauvrement entre les mâts.

Médiocrité et ridicule des statues de plâtre. Leur caractère improvisé.

« Le catafalque n'a été terminé qu'une heure avant l'arrivée du cercueil. A 8 heures du matin, l'église n'était qu'à moitié tendue et les échelles, les outils et les ouvriers l'encombraient encore. La foule arrivait pendant ce temps. »

L'éternelle pagaye française.

Foire des Invalides, le 29 mai 1935.

Sur les tréteaux, les mineures trémoussantes*.

La bonne tête d'un montreur de chiens savants.

Hormis un des boniments, graveleux, tout le reste était honnête. Une atmosphère d'honnêteté et de gaieté. Pas de haine visible. Pas d'étrangers : les Français réduits à eux-mêmes.

Le regard dont le chimpanzé regarde la femme qui danse.

O surprise! je ne vois rien qui me choque.

Le terre-plein de Galliéni : « Je défendrai Paris jusqu'au bout. »

Il avait plu durant quelques minutes et sur le gazon sombre on aurait dit de la rosée. Il y avait là de petites fleurs; c'est à peine si elles méritaient le nom de fleurs, pâles et grignotées comme des visages de Paris. J'en cueillis une.

Les Invalides complètement invisibles d'obscurité, de sorte que la grille dorée de la cour semblait s'ouvrir sur la nuit.

Léon Gautier : « On peut dire que l'épopée exclut l'athéisme. » Est-ce exact?

Bel usage : que le chevalier, au moment de mourir, se confesse, faute de prêtre, à un compagnon ou à un parent.

Pour *La Rose de Sable*. — Le roi sarrasin Marsille est prisonnier de Charlemagne. « Convertis-toi ou meurs. » Marsille demande : « Quels sont ces personnages à fourrures, assis à votre table? » — « Des évêques et des

* Cela n'est pas français. Mais qu'y faire?

abbés. » — « Et ces autres, assis par terre, à qui l'on donne les restes de votre festin? » — « Ce sont les pauvres. » — « Ah! c'est ainsi que vous traitez les pauvres, contrairement à l'honneur et à la révérence de celui dont vous avez la foi. Eh bien non, décidément, je ne veux pas être baptisé. Je préfère la mort. »

Histoire racontée par saint Pierre Damien, également dans la *Chronique* de Turpin, dans le poème d'Anséis de Carthage, etc.

Sacré Hugo! Dans une lettre aux rédacteurs du *Rappel* : « J'ai, heureusement pour moi, la réputation d'être bête. Ceci me sauva. » Du coup, il met dans sa poche, à tout jamais, ceux qui parleront de sa bêtise.

Je reste à Paris l'été parce qu'alors il n'y a plus dans cette ville que le petit peuple : elle me dégoûte moins.

L'idée musulmane que quiconque n'est pas comme les autres — le fou, l'original, ou seulement l'idiot — est par là même *un saint* est une idée qui sous un de ses aspects est sublime. Non-conformisme égalant automatiquement supériorité!

Saadi : « Je te loue, ô Seigneur! de nous avoir refusé l'exacte connaissance du bien et du mal, et de l'avoir gardée pour toi. »

Quand je songe que, depuis que le monde est monde — et il n'y a pas le moindre doute que cela doive durer autant que lui, — toute nation croit qu'il est nécessaire d'insulter la nation avec laquelle elle est en guerre, je suis pris de cafard. Je comprends que l'on prête à l'ennemi des forfaits inexistantes : la combativité augmente avec la haine. Mais traiter de *fanatisme* ce qui d'évidence est patriotisme, de *rage* ce qui d'évidence est héroïsme, de *servilité* ce qui d'évidence est discipline, ridiculiser, pour un revers passager, un ennemi qui a prouvé mille et mille fois sa valeur, ne fût-ce que par les piles qu'il vous a flanquées, bafouer les prisonniers, comme s'il y avait le moindre ridicule à avoir été fait prisonnier, etc., cela est tellement misérable que... Et quand je songe que dans chaque nation, y compris celles que nous estimons

le plus, les hommes qui sont tout à fait indemnes de ce travers sont une petite minorité, je me dis qu'un tel état de fait, puisqu'il semble inhérent à la guerre, doit être porté à son débit, quand nous tentons de peser équitablement ses apports en bien et en mal.

Pour moi, j'ai toujours eu le pli invincible de rendre à l'adversaire ce qui lui est dû. A l'Allemand (*Mors*), à l'Arabe (*Service inutile* et surtout *La Rose de Sable*, qui est fondée tout entière sur ce sentiment). Et déjà, marmot de douze ans, ce qui m'attirait vers Scipion et me portait à écrire sur lui, c'était son respect pour les Numides (Berbères) qu'il combattait; et il n'y avait guère pour me toucher, dans les Croisades, que les traits nombreux de bonne entente entre chrétiens et Sarrasins, et l'hommage qu'il arrive à leurs chefs de se rendre d'un camp à l'autre.

Ce sentiment repose chez moi sur quatre bases :

- 1^o Ma philosophie, que chacun a raison.
- 2^o Mon amour de la justice.
- 3^o Mon goût pour la générosité chevaleresque.
- 4^o Mon esprit *fair play* (combinaison de l'esprit d'équité et de l'esprit chevaleresque).

Ce sentiment fonctionne aussi dans ma vie privée, où je tends toujours à défendre les raisons de mon adversaire, voire de mon ennemi, plus chaudement que les miennes propres, et jusqu'à m'en faire quelquefois un tort vif à moi-même. Mettons, si on veut le ravalier, que cet élan vers mon adversaire est chez moi une vraie manie.

Juin. — A 10 heures je commençai la surveillance, assis à la terrasse d'un petit café en face la boutique. Café crème bu et payé tout de suite, pour être libre de pouvoir me lever immédiatement si nécessaire. Illusion que tout le monde m'avait repéré. Ce n'était pas une vraie terrasse de café, mais seulement une table et deux chaises installées sur l'étroit trottoir et souvent les taxis, frôlant le trottoir, m'éclaboussaient, mais il me fallait tenir bon. Je me disais que, si la pluie se mettait à tomber, tout serait à recommencer, car il n'y avait pas de porte cochère d'où la boutique fût en vue. Et je maudissais les voitures, les autos-camions dont les passages me bouchaient un instant la vue de la boutique, sachant

bien, par expérience, qu'il suffit d'un tel instant pour que quelqu'un qu'on file s'évanouisse comme dans une trappe, et qu'il faut, à la lettre, ne pas le quitter de l'œil une seule seconde.

Pouvoir d'absorption de Paris, qui absorbe toute la haine répandue par les journaux et les affiches, et ne la rend pas. Est-ce ainsi en province?

5 juillet. — Chaque époque se persuade qu'elle est la plus malheureuse, et même les « grands siècles ». Voir dans Lucrèce le *Senectus*, dans Sénèque le triste état d'Athènes au ^{ve} siècle, dans Ferrero la tristesse et l'inquiétude des contemporains d'Auguste (notées aussi par Flaubert). Les intellectuels romains du temps de Tibère attendaient la fin imminente du monde romain, lequel dura encore trois cents ans et plus. Les gens de l'an mille se croyaient à la fin du monde, Philippe II à la veille de la grande désolation de la chrétienté. On ferait plusieurs tomes avec les lamentations des chroniqueurs italiens du siècle de Léon X. Et Bossuet écrit du siècle même de Louis XIV : « Nous vivons en un temps où toutes choses sont confondues. » C'est que rien n'égale ce qui nous touche personnellement. Et puis, il y a « l'honneur de souffrir ».

Prenons garde pourtant de ne pas prendre à la légère le déclin actuel de la France, sous prétexte que toute heure se croit déclin.

Dans cette dure épreuve qui va venir sur le monde, il faudra se dire :

Qu'est-ce que je vis d'autre, que le sort commun de l'homme? Je ne puis me révolter tout à fait contre ce que je partage avec le genre humain.

Notamment, par quels drames ont souvent passé les écrivains. Épicète mis à la torture : il en a un bras cassé. Cervantès prisonnier des Turcs, et Saadi des Croisés. Quevedo demeuré trois ans dans un affreux cachot, où il cautérisait lui-même ses jambes rongées de plaies. Platon s'exilant. Théognis, Sapphô, Pythagore, Hérodote, Thucydide, Dante exilés et Chateaubriand émigré miséreux. Doostoïevsky devant le poteau d'exécution. Et des milliers d'autres. Quelle compagnie secourable!

Encore ceci. Il n'est pas sans profit que la nécessité vous jette brutalement dans toutes sortes d'états que, par incuriosité, paresse ou crainte, vous n'auriez pas été chercher de votre propre mouvement. Oui, j'aime ce qui m'arrive. Il y a un homme en moi qui adhère à la nécessité et qui l'aime, peut-être parce que j'ai toujours rusé avec elle et lui ai presque toujours échappé : elle m'est donc chose nouvelle. J'ai été sans cesse un peu trop libre. C'est pourquoi je jugerais dans l'ordre d'être un jour contraint.

Et surtout en tant qu'écrivain. La plupart des écrivains vivent en marge de la réalité. Et s'ils y plongent délibérément dans un but professionnel, ils risquent de n'en rapporter qu'une vision fausse : l'aventure obtenue par système est la caricature de celle qui vous empoigne par la peau du cou.

« Vous avez exprimé le désir de me donner quelque chose pour ma fête », m'écrit cette jeune fille bien élevée, alors que je ne lui ai nullement « exprimé le désir » de lui donner quoi que ce soit. C'est exactement le « Il ne faudra pas dire à mon chef que vous m'avez donné quelque chose » du petit employé qui demande ainsi le *bakchiche* qu'on ne lui a pas encore donné.

Rose de Sable. — Le sacrifice de ne pas publier *La Rose de Sable* me fut moins dur qu'on ne l'imaginerait, parce qu'au bout de ces deux années de travail je voyais qu'un autre livre eût pu être écrit, tout aussi juste, en faveur des nations coloniales, et non plus contre elles.

On y aurait montré notamment comment ces nations, d'une main se servent du glaive contre l'indigène, de l'autre lui en tendent un pour se libérer. La France, par incoercible libéralisme, donne l'instruction à ses indigènes, quoique sachant très bien que c'est par cette instruction que les indigènes s'émanciperont d'elle; l'Angleterre, par incoercible évangélisme, lutte contre la mortalité aux Indes, alors que la dépopulation des Indes serait pour elle un bienfait politique.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé d'attraper des mouches, pour le seul plaisir de les relâcher!

Lettres.

Aucun homme ne lit attentivement une lettre longue, si elle n'est pas lettre d'affaires.

Les lettres de femmes sont toujours longues. Les lettres d'amoureuses, pour le destinataire ce doux accablement.

Il n'y a que les femmes pour gratter des mots, au canif, dans leurs lettres. Les hommes sont trop pressés. Pensez donc, ils ont toujours cent mille francs à gagner dans la demi-heure.

Combien de gens, nous écrivant une lettre inutile, oublient que nous attendrons peut-être une lettre adorée, dans le temps que nous recevrons la leur, et que celle-ci, à la seule vue de l'écriture sur l'enveloppe, sera déchirée violemment sans être ouverte!

La lettre que nous recevons, si elle nous apparaît inutile, nous avons un mouvement d'impatience à l'égard de son auteur. C'est que nous attendons toujours vaguement que le courrier nous apporte une lettre qui nous fera plaisir, de façon ou d'autre. Le geste classique, ou soi-disant classique, du troupier qui, avant de décacheter une lettre, en regarde l'enveloppe par transparence pour voir si elle contient un mandat, et la froisse si elle n'en contient pas, ce geste est, avec des nuances, notre geste à tous.

C'est ainsi qu'une lettre qui n'est qu'une lettre de remerciements nous cause toujours, à la recevoir, une petite déception. Cependant, nous aurions maugréé si on ne l'avait pas écrite.

Un homme d'un naturel peu affable, mais qui tient à ce que ce caractère ne lui nuise pas dans la société, est aimable à l'excès dans sa correspondance. Il compense, par ses lettres, le défaut de cette amabilité dont physiquement il est incapable dans ses entretiens. On ment mieux par écrit.

On prête à Bergson ce mot : « Les lettres se répondent d'elles-mêmes. » L'observation serait très juste. Faites l'expérience. Ne répondez à aucune des lettres que vous aurez reçues, par exemple, pendant une semaine. Que se passera-t-il de grave, à moins d'exception? Rien. Quel ennui en naîtra-t-il, pour vous ou pour d'autres? Aucun. Petit trait qui, entre mille, montre combien facilement la vie pourrait être simplifiée.

Voulez-vous plaire? Répondez « par courrier ». La même lettre vaut dix, reçue « par courrier », qui ne vaudrait plus que cinq reçue huit jours plus tard, deux après quinze jours et zéro après un mois.

J'ai reçu une lettre qui me demandait de faire partie d'un comité d'honneur, et qui était un double sur papier carbone. On veut me faire *honneur* et on me désoblige! Au panier.

Pas de zèle! Une personne qui vous envoie un pneumatique pour tel objet où une lettre ordinaire eût suffi, vous agace.

Qui nous rendra la coutume de Port-Royal, où un homme appelait *Monsieur* son ami de quinze ans, qu'il voyait tous les jours? Aujourd'hui on écrit « mon cher ami » à un homme qu'on a vu une fois, comme les chiens, dès leur première rencontre, se font les dernières privautés. Je songe aussi à ces dédicaces des littérateurs où ils s'envoient entre eux des choses affectueuses. Mais du moins, en écrivant ces mots, esquissent-ils un sourire satanique. Les serpents, quand ils sifflent, s'assurent de leurs sentiments affectueux.

Je suis un peu gêné par un député qui m'envoie une lettre de caractère privé sur papier à en-tête de la Chambre, du moins s'il réitère, et me donne l'impression qu'il y a là une habitude. En effet :

1^o ou il écrit sa correspondance privée à la Chambre, au lieu de s'y occuper de la chose publique, et alors il manque de conscience professionnelle;

2^o ou il emporte chez lui du papier de la Chambre par économie, et alors c'est un sordide;

3^o ou il tient à me rappeler, à tout propos et hors de propos, qu'il est député, et alors c'est un faiseur.

« Je ne connais pas de qualité qui me donne plus d'estime pour un homme que la modération dans l'exercice d'un pouvoir quelconque. » (Edmond Jaloux.)

Des gens se prennent d'amitié pour vous, sans réciprocité. Durant dix années, voire davantage, ils vous donnent les preuves les plus solides de dévouement, alors que vous ne leur rendez rien, ou si peu, et en vous forçant. Ils provoquent fréquemment et avec un goût visible des rencontres toujours languissantes, et pour

cause, puisque rien ne vous accorde à eux. Ils ne semblent pas s'apercevoir que tout dans votre conduite laisse éclater qu'ils vous sont indifférents. Aveuglement ou abnégation, une telle attitude est concevable en amour. Dans l'amitié, elle paraît étrange.

C'est une sottise que nous faire admirer l'acharnement avec lequel un écrivain a corrigé ses brouillons, car c'est prouver quoi, sinon que cet écrivain manquait de don naturel? C'est une sottise, du moins chez le critique, car cela se comprend chez le professeur, qui enseigne ce qu'il peut, et le travail s'enseigne, non le don. Mais cela convient à une société où la naissance est suspecte, où il faut s'être fait soi-même; où la désinvolture est suspecte, où il faut être bien lourd; où le bonheur est suspect, où il est habile d'avoir ou d'afficher des embêtements. C'est parce qu'on a découvert qu'il écrivait ses fables avec peine, qu'on pardonne à La Fontaine de les avoir réussies.

Certaines gens ne peuvent pas supporter l'ennui que dégagent pour eux certaines autres gens. Ils sacrifient leurs plus gros intérêts, que ces ennuyeux serviraient, mais il les faudrait fréquenter; et je dirai presque qu'à l'occasion ils sacrifieraient leur vie, préférant la mort au commerce de celui qui pourrait les en sauver, mais qui les ennue trop.

CARNET XXX

PARIS : du 1^{er} août 1935 au 7 février 1936.

ALGER : du 7 au 23 février 1936.

PARIS : du 23 février au 9 mars 1936.

L'HABITUDE de se rajeunir est si ancrée, même chez les messieurs, que je me demande si Jésus-Christ n'est pas mort à trente-quatre ans.

Le très chrétien et respectable Saint-Cyran se rajeunit de plusieurs années devant un officier de police.

Le maître du coup de pouce, Chateaubriand, change l'année et le jour de sa naissance. L'année pour se rajeunir, le jour pour être censé être né en la fête de saint François.

Le rouge et le noir. — Le sinistre appel de d'Annunzio à propos de la guerre éthiopienne, où, en mots ramollis, vides de pensée autant que d'art, il appelle, probablement sous la pression de Mussolini, en faveur de celui qu'il hait et qui le jugule (ce Mussolini), et en faveur d'une guerre injuste et odieuse.

Le discours de Quarto était déjà assez fond de tiroir. Voici les raclures de Quarto.

Je souhaiterais beaucoup que quelqu'un me retrouvât un poème bolchevisant de d'Annunzio (avec dedans le mot « rouge » lyrisé), datant probablement de 1922, l'année où, en Italie, on arrachait aux officiers leurs décorations dans la rue. Gabriele dans des exercices poétiques sur la dictature du prolétariat, le destin est impardonnable de nous avoir frustrés d'un tel spectacle. Le vent malheureusement tourna, et le vieux singe avec lui. Du rouge, on vira au noir (celui des chemises noires).

Mais vive d'Annunzio quand même ! Vive le vieux singe !

On veut me forcer à haïr une partie de mes compatriotes, quand mon cœur est avec eux tous.

Il y a un conte chinois, *Les Épouses infidèles*, où un roi fait venir, d'une autre province, un jeune homme

dont il a entendu louer la grande beauté. Mais, au moment de partir, le jeune homme prend sa femme en flagrant délit, sa figure s'altère, il devient laid.

Première moralité : Nous sommes laids à cause de nos soucis.

Cependant le jeune homme, installé chez le roi, voit la femme du roi qui fait l'amour avec un palefrenier dans l'écurie. Alors, il se dit : « Si la femme du roi fait cela, à plus forte raison la mienne. » Ses soucis à l'instant se dissipent, et il redevient aussi beau qu'auparavant.

Seconde moralité : Le malheur des autres nous console.

Troisième moralité : Ne nous chagrinons jamais pour ce qui vient d'une femme.

Là-dessus le roi et le jeune homme, « songeant qu'il n'est pas possible, en compagnie des femmes, de s'adonner aux occupations saintes », se retirent dans la montagne et obtiennent tous deux la sagesse de Bouddha. (*Contes et Légendes du bouddhisme chinois*, Bossard, 1920.)

U. R. S. S. 1935.

Le communisme empruntant au capitalisme quelques éléments, c'est Walden, dans Thoreau, empruntant une hache pour construire sa cabane.

La plupart des voyageurs français en U. R. S. S. ne font pas une enquête sur la Russie mais une enquête sur eux-mêmes. En vain projettent-ils et essayent-ils de décrire ce que les Russes pensent et font, bien vite les voici enfoncés à décrire ce qui leur plaît ou leur déplaît dans ce que les Russes pensent et font.

Dans la bourgeoisie européenne, le communisme est vérité pour le moins-de-vingt-cinq ans, qui le vivra, et ferait bien de s'y entraîner dès maintenant; erreur (et horreur) pour l'homme de vingt-cinq à cinquante ans, qui le vivra mais ne pourra s'y adapter; et chose indifférente pour l'homme de plus de cinquante ans, qui ne le vivra pas. Vérité ou non selon la date de naissance, sans les astres.

Les individus ne quittent pas leurs souliers; ce sont les souliers où ils sont à leur aise qui les quittent. Les peuples ne quittent pas leurs régimes politiques, ce sont les régimes politiques où ils sont à leur aise qui les quittent. D'où pleurs et grincements de dents aux chaussures neuves et aux régimes neufs.

Je ne monte jamais la rue Pigalle sans une double émotion : devant la *Poste aux chevaux* — sur le trottoir de gauche, si attendrissante de passé; — et à l'endroit d'où m'apparaissent soudain dans le fond de la rue, d'une part le dôme du Sacré-Cœur, et d'autre part, posé au-dessus des toits par un jeu de perspective, un cavalier noir (qui est une des deux statues de bronze élevées sur le parvis de la basilique, et représentant je ne sais qui). Et je rêve au jour où le Sacré-Cœur, transformé en musée de l'Irréligion, dominera Paris de son dôme désormais bariolé de couleurs vives sur le modèle des églises russes, et où les deux cavaliers seront baptisés Tamerlan et Gengis Khan.

(Nota : Aragon, à treize ans, écrivait ou songeait à écrire un poème épique sur Tamerlan. Vocation...)

Le communisme régnera mille ans, et les « lendemains qui chantent » seront les chants de quelques aèdes repris en chœur par les masses. Jusqu'à la seconde Renaissance, qui recréera l'individu.

La propriété commence de démontrer son inutilité. Des Anglais, dit-on, démolissent leurs châteaux devenus trop onéreux. Nos paysans délaissent sur le marché leurs porcelets et leurs veaux, qui ne payent pas. Et la seule déraison nous arrête de jeter au feu des actions qui ne rapportent rien. Beaucoup plus nombreux encore apparaîtraient les cas de cette espèce, si l'on ne mettait un soin vigilant à voiler ce déclin de la propriété.

Marc-Aurèle : « Ce qui ne convient pas à l'essaim ne convient pas à l'abeille. » Et, bien entendu, ce sujet tout en or pour thèse universitaire : « De Platon à Karl Marx. »

« Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses mais leurs opinions sur les choses. » (Épictète.) Mais attention ! Ce qui les sauve, ce sont aussi leurs opinions sur les choses, et même les imaginations qu'ils s'en font. Un humaniste se dorera le communisme en pensant : « Après tout, je suis dans le monde de Platon. »

Si l'U. R. S. S. s'était reniée, avait été souple, l'Europe lui sourirait. Mais sa logique exaspère, et le fait sans précédent pour un régime philosophique, ou pour une religion, d'avoir maintenu sans composer.

Qu'on construise la société de façon capitaliste, communiste, etc., c'est l'affaire des hommes d'action. Tout

homme peut l'être provisoirement, dans la mesure où sa vie morale ou matérielle (ou celle des voisins s'il est idéaliste) est menacée. Mais un homme qui est *toujours* homme d'action sur le plan social est probablement inintelligent, car le plan social ne satisfait pas l'esprit.

Antonin, mourant, donne pour mot d'ordre à l'officier de service : « Égalité d'âme. » Qu'on y réfléchisse un peu et on trouve que c'est magnifique. Devant les temps qui s'annoncent, je donnerais cependant pour mot d'ordre un mot un peu voisin : « Fermeté d'âme. »

J'en apprends plus avec mon valet de chambre, si je veux le gouverner vraiment, qu'en lisant les journaux.

Hommes et femmes, en tous points si semblables à des ministres dans une démocratie : toujours les mêmes, — choisis au hasard, — interchangeables, — ne faisant rien, — passant sans laisser de traces.

Les génies de second ordre sont quelquefois portés, non par leur valeur mais par l'inquiétude dont ils cherchent à se délivrer, à des résolutions extraordinaires, qui leur réussissent.

Le casoar a été inventé pour montrer que les officiers sont d'une essence surnaturelle.

Contre moi-même. — « L'action et la non-action se rejoindront dans l'éternité, et elles s'y étreindront éternellement*. » Ce qui sera ou ne sera pas après notre mort ne nous concerne pas, mais la nécessité nous concerne, de réunir l'action et la non-action dans une vie complète. Si dans le vide logique ils se détruisent, ils sont néanmoins les charnières du conflit quotidien. *Aedificabo et destruam* : soit. Pourtant ne nous leurrions pas : à ce jeu, c'est le néant qui gagne. J'ai l'air de tenir la balance égale entre la vie et la mort, le mouvement et l'arrêt; mais il n'y a pas de balance éternelle, à la fin l'un des plateaux penche. J'abandonne sans réserve l'utilité

* *Service inutile.*

selon le monde. Mais est-il *inutile* dans l'absolu, le service justifié par lui-même? (« Je n'ai que l'idée que je me fais de moi pour me soutenir sur les mers du néant. ») Alors le vrai sens d'*inutile* m'apparaît, qui abolit le service. Je ne tiens pas par-dessus tout à récupérer dans un autre monde ce qui a été perdu ici-bas; mais je n'aime pas à me payer de mots. Détruire pour reconstruire dans l'éphémère, et pour redétruire : ne risque-t-on pas de se faire illusion sur la portée de cette oscillation? Je me demande si la pensée grecque n'avait pas raison de tenir l'alternance pour l'équivalent du néant. Le néant est acceptable. Est-il besoin de lui donner un faux nom?

Pour moi, l'action couvre à peu près ce que l'Église appelle « le siècle ». J'en accepte les joies et quelques charges, les règles du jeu et le jeu sans règle, et, dans cette dernière partie, Dieu sait si je m'en suis donné! Et puis reste à l'écart, au-dessus, à grande distance, « l'esprit critique qui est l'intelligence », — la contemplation égalisatrice, à une hauteur d'où s'efface le relief des choses, c'est-à-dire leur figure même.

Mais l'esprit critique ne peut-il jouer un rôle moins négateur de l'action? Cela dépend du moment où on le fait intervenir. Pour être plus libre et d'agir et de penser, je me jette dans l'action sans autre guide que l'humeur, ayant volontairement mis de côté toute idée préconçue, toute limitation intellectuelle. Ensuite vient le moment de réfléchir, de « retrouver le temps perdu ». Mais cette expérience de l'action, si libre et si sincère, est limitée, puisqu'elle n'est que la traduction de mes goûts et de mes instincts. Elle suffit à ceux qui n'espèrent recevoir du monde extérieur que quelque clarté sur eux-mêmes. C'est beaucoup, c'est d'un prix infini. Cependant, certains esprits ne renonceront jamais, à tort ou à raison, à sortir de soi. Pour ceux-là, au rebours de Goethe, *die Tat ist am Ende*; pour eux l'action n'est ni utile ni inutile, elle est inévitable, elle est un achèvement. Ils agissent comme on expérimente, entre des hypothèses; pour eux l'action est la réponse, le juge de la pensée, la preuve du vrai. Ces gens-là me diront que la pensée, se contemplant elle-même et jouant au créateur qui détruit ce qu'il a fait, n'est rien; mais que leurs connaissances imparfaites, et le gouvernement de quelque

royaume de nature, cela est quelque chose, un peu de vérité atteinte en dehors d'eux. La philosophie grecque tendait à faire de ces hommes, et leur espèce est encore nombreuse aujourd'hui.

Si je n'étais resté sans cesse en contact, et en contact étroit, avec les obscurs — en France, le peuple, en Afrique, les indigènes, — je serais misanthrope. Et je le suis si peu qu'à la parole de Rousseau : « Enlevez les hommes, et tout est bien », j'ai toujours répondu : « Enlevez les hommes, et tout n'est rien. » Mais le peuple a été monopolisé littérairement comme il est monopolisé politiquement. Il faut qu'on en soit (dit-on) pour en bien parler, et même pour avoir le droit d'en parler. Mais est-ce que des bourgeois — un Pierre Loti (*Mon frère Yves*), un Daniel Halévy (*Visites aux paysans du Centre*), un Pierre Champion (*Françoise au Calvaire*), pour ne citer que des contemporains — n'ont pas parlé du peuple, inspirés par l'amitié, avec autant et plus de justesse que s'ils étaient sortis de lui?

Le manque de sanction pour les coupables, le manque de bonheur pour les vainqueurs, la certitude peu à peu apparue que les guerres sont faites au profit d'intérêts privés, sans oublier la puissance accrue des moyens de détruire l'homme et l'objet, il sort de tout cela que la prochaine guerre sera faite (du moins par la minorité qui réfléchit, et en exceptant ceux qui aiment ça) avec un désespoir que la guerre de 14 n'aura pas connu. A la dernière, on pouvait croire aux promesses, donner un sens à tout cela, justifier son épreuve et sa mort; à la prochaine, on ne pourra plus. Et les mensonges auxquels les gouvernements devront recourir pour faire marcher leur monde seront bien plus dégoûtants encore qu'à la dernière; et l'esprit sera bien plus encore outragé.

Le Diable : encore un incompris!

Courageux, voire téméraire, au risque où je vais volontairement. Prudent, voire froussard, au risque qui me cherche malgré moi. Le premier m'exalte. Le second m'offusque : j'ai l'impression qu'on *me manque*.

B..., sur le boulevard, est prêt à aborder une femme. Mais elle s'arrête dans un cercle autour du chanteur sentimental, qui roucoule une romance bête à pleurer. Et B... — c'est plus fort que lui — s'éloigne. Quelque envie qu'il ait de cette femme, pour l'obtenir il ne se fera pas le complice, fût-ce en apparence, d'une idiotie.

Trente ans plus tard, B..., condamné à mort, préférera mourir à demander sa grâce à un chef d'État qu'il méprise.

Ce geste-ci était contenu dans celui-là.

La femme derrière l'homme sur une motocyclette, agrippée à sa taille, comme ce crapaud collé sur le dos d'un poisson et l'enserrant — pour forniquer avec lui, — et qui peu à peu l'avait étouffé.

Un ouvrier s'arrête sur la route pour en retirer un fil de fer qui pouvait griffer un bas de femme ou une jambe nue d'écolier.

Hortensia : grosse boule un peu gauche qui fait penser à une bonne tête d'enfant ébouriffée; sain et innocent.

Toute la famille était honteuse de lui parce qu'il avait eu une vie vraiment chrétienne, parce qu'il ne s'était pas poussé. On disait : « Il n'est pas fort. »

Elle, elle passait pour une sorte de Louise Michel, parce qu'elle ne méprisait pas les pauvres.

7 septembre (1935). — *Récits* de Pouchkine. Absolument insignifiant. Autant que les *Ames mortes* ou le *Portrait* de Gogol.

9 septembre. — Devant le cataclysme qui approche*, me maintenir en tant qu'individu.

Continuer à me dire oui à moi-même.

« Je déteste en l'américanisme l'essence même de l'Occident. » (Keyserling.)

* Tension entre l'Angleterre et l'Italie.

20 septembre. — Au restaurant, des hommes disent : « Je pars le quatrième jour. »

Pendant ce temps, l'orchestre joue la rengaine allemande *Pupchen*, — sans savoir que cet air-là était à la mode à Paris, au printemps de 1914...

Propriété. — Le jour que je me remettrais à aimer les objets, je serais perdu.

Je baisse les yeux en passant devant les magasins des antiquaires*, comme fait un séminariste en passant devant une boîte de nuit.

Académie française. — On dit qu'elle est une « consécration ». La consécration, on se la donne à soi-même : c'est le sentiment qu'on a, qu'on s'est accompli. J'allais dire : qu'on a conclu, mais *conclure* me cabre.

La femme, à l'hôpital, qui voudrait tant aimer ses compagnes souffrantes, et qui n'y parvient que le soir, toute lumière éteinte, quand elles sont devenues invisibles et silencieuses dans le sommeil.

L'empereur Antonin est loué par l'empereur Marc-Aurèle son fils, pour avoir été à la selle régulièrement.

28 septembre. — Qu'est-ce qui est le plus important, un homme qui fait 260 kilomètres à l'heure en motocyclette, ou un homme qui, pouvant se faufiler impunément hors de certaine obligation embêtante d'un contrat, y demeure?

Commencement de la propagande de guerre.

Une leveuse de jambes de music-hall, interrogée par un journaliste, ayant claironné qu'elle voulait « servir », j'ai pensé qu'elle servirait en effet à quelque chose, si elle me faisait réfléchir sur ce mot.

« Servir, c'est se réfugier dans ce qu'on sert », écrivais-je il y a une quinzaine d'années. Je songe à tous ces gens pour qui, servir, c'est pomper un peu de sa force

* A cause de la croyance où j'étais d'une guerre possible à bref délai (note de 1960).

à un objet plus riche qu'eux (force vraie ou fausse, car elle peut se réduire à de l'« importance » sociale). Ou bien couvrir de ce mot quelque malpropreté. Ou bien qui vont au service par un vieux pli héréditaire, venu du temps que leurs trisaïeux étaient valets. Car on ne peut faire qu'il n'y ait *serf* dans *service*, qu'aujourd'hui même le mot *service* ne désigne l'état de domestique. Toutes les fois qu'une voix lance le mot d'ordre : « Servir ! », j'entends l'écho qui répond : « Monsieur désire le bifteck saignant ou à point ? »

Quelle hâte chez les littérateurs à sauter sur le grand événement national pour avoir un prétexte à ne pas penser librement, — même chez ceux qui jusque-là s'y efforçaient plus ou moins ! Écrire ce qu'on *leur dit*, soudain quelle volupté ! Ils s'aperçoivent que c'est de cela qu'ils avaient rêvé toujours.

Je me souviens de ce jour où j'avais chez moi Chateaubriant, Bernanos, Vallery-Radot, qui venaient me demander de faire partie du Comité de direction d'une feuille bien-pensante [*Le Figaro*]. « Vous êtes une force », me disaient-ils. Et mon âme leur répondait en frémissant : « C'est une force que vous n'utiliserez pas. »

Les manœuvres pour pêcher les êtres, — pour les faire céder, — pour me débarrasser d'eux, — pour leur échapper, — pour les retrouver après les avoir balancés, — pour les balancer à nouveau, — ont occupé le plus clair de ma vie, et, par le temps qu'elles m'ont pris, m'ont empêché de faire une œuvre littéraire plus considérable, ce que je ne regrette pas du tout.

J'ai mis en elles tout ce que j'ai de volonté, d'énergie, d'habileté, de patience, d'audace. De ces vertus il ne m'est presque plus rien resté pour le reste. Mollesse ici, et tension là. L'une née de l'autre.

P. — Cette puissante marée de désir et de conquête l'a portée sur la grève, mais s'est retirée en l'y laissant. Maintenant la voici sur la grève sèche, comme un poisson qui agonise.

Plus ça va, plus elle est « brave », et même plus elle est jolie. Mais il n'y a rien à faire : je la connais trop ; cela est physiologique.

« Vos idées sont aussi inactuelles que votre style. » Tant mieux, c'est ce qu'il faut. Aussi peu Français-1935 que possible; ce qui est certainement la meilleure façon d'être Français tout court.

Femme aux yeux cernés le jour de Noël : non pas forcément règles, mais insomnie du réveillon.

Pour la fin de cette année, grâces rendues. Que Dieu bénisse les corps qui m'ont donné tant de bonheur, et les âmes qui leur ont inspiré de me le donner!

Pour la nouvelle année, grâce demandée : Mon Dieu, comme par le passé, protégez-moi de mes semblables! Sauvez-moi de la main orageuse des hommes!

De F... [*une jeune amie*] je dirai volontiers ce que dit Saint-Cyran, à un confesseur symbolique, d'une pénitente symbolique : « Si elle se tourne ailleurs, tant mieux; c'est signe que Dieu ne vous l'a pas destinée. »

Humilité. — Saint-Cyran, lettre à Arnauld : « Il a plu à Dieu de me faire cette miséricorde de désaveugler par moi le monde. »

Contre le travail. — C'est samedi, jour de loisir, que Jésus a guéri plusieurs malades.

Építaphe pour François de Montherlant (qui a donné refuge à un émigré, et en a été guillotiné). — « Heureuse l'âme et heureux le corps de celui qui meurt par l'ordonnance de Dieu, pour avoir fait une bonne œuvre qui est la cause de sa mort. » (Saint-Cyran, *Maximes chrétiennes*.)

9 février (1936). — Départ pour Alger.

Devant l'employé qui nettoie les vitres du paquebot prêt à partir : « À quoi bon, puisqu'on doit couler? »

Ce prêtre, qui sur sa soutane exhibe en barrettes une dizaine de décorations, me fait pitié.

Je suis impressionné par cet adage des Anglais, qu'ils perdent toutes les batailles et finalement gagnent la

guerre. Mais je suis impressionné aussi par ce fait : leur obsession de la paix, même dans la guerre. Les deux chansons de marche que je connaisse d'eux, l'une dit : « Je voudrais être rentré chez moi », l'autre :

Le rôle que joue pour eux le repos dominical, — le thé, — l'importance un peu effarante (quand il s'agit de guerriers) de Christmas (Chamberlain : « Vous allez pouvoir fêter Christmas en parfaite tranquillité d'esprit »).

Bref, je suis un peu inquiet d'un tel allié. Car, pour bien faire la guerre, il ne faut pas la faire par devoir, il faut l'aimer.

Même remarque, probablement, en ce qui concerne les Américains.

Fécondité des temps troublés. — L'Ionie, d'où tout est sorti au ^v^e siècle, a découvert l'individu parce que la cité craquait sous les coups des Lydiens d'abord, des Perses ensuite. Je suis frappé de voir cela chez les premiers philosophes, et de ce que le destin tragique du pythagorisme en ait favorisé le développement : exilé de Samos, Pythagore s'installe en Italie du Sud, y fonde une école et presque un État; celui-ci et celle-là sont détruits par le feu; les survivants s'installent à Thèbes et en Béotie; on les en chasse et par Simmias et Cébès ils influent (plus qu'il n'a été dit) sur Platon. Que cela vaille au moins comme symbole, puisque c'est vrai de la poésie, des mathématiques, de l'histoire.

Les guerres médiques font naître Eschyle et plus tard Hérodote. On voit chez Thucydide un tableau du bouleversement intellectuel si fécond dont la cause fut la guerre du Péloponnèse. Pour les temps de Philippe et d'Alexandre, les noms de Démosthène, Lycurgue, Hypéride suffiront.

Et c'est du grand bouleversement de l'époque hellénistique — la cité une fois morte — que les écrivains repliés sur eux-mêmes feront naître la littérature.

Les étendards de Lépante.

« Je pense à cette conception du monde qui permettra de ne pas se fâcher à cause de la sottise humaine. » (Tolstoï, *Correspondance*.)

Quelle sera cette conception? Ce pourrait être la charité. C'est elle aussi, sans doute, qui devrait permettre de ne pas se fâcher à cause de la vulgarité humaine.

Sur le paquebot, Alger n'est pas encore hors de vue qu'on a commencé de faire marcher un phono avec haut-parleur. Performances vocales et tentatives contre la montre (faire durer sa note le plus longtemps possible) de la chanteuse d'opéra, poncifs pathético-grotesques de la chanteuse réaliste, chœurs religieux qui hérisseraient ces mangeurs de curés, s'ils étaient chantés par d'autres que des nègres américains...

Tout cela dans le silence et le sublime de la mer.

Les passagers sont, paraît-il, des *congressistes*.

Un médecin de Menton, pondéré, patriote, homme de devoir, père de famille infiniment fertile, me disait : « Ma femme et moi nous avons fait une croisière où nous nous sommes trouvés en compagnie d'un groupement d'étudiants. Eh bien, une croisière analogue nous serait offerte aujourd'hui *gratis*, nous refuserions, si nous devions nous trouver de nouveau en compagnie d'étudiants. » Il en aurait dit sans doute autant des congressistes.

Le ver en eux est qu'ils n'ont pas payé. Ils ne fraudent pas, mais ce fait de n'avoir pas payé leur donne l'impression qu'ils fraudent, et cette impression remue en eux une joie ignoble. Le fait qu'ils ne payent pas est en eux une obsession : il est le principal attrait, que dis-je? la véritable raison d'être de leur voyage. Ce n'est pas cinq ou six fois, c'est vingt fois que j'entendrai ces mots : « ...puisque'on n'a pas payé ».

Surprise pleine de réprobation parce que je suis le seul à ne pas aller aux « petits chevaux ». Le seul Français; s'abstient aussi un couple d'Anglais. De tous les passagers du paquebot, trois réfractaires. Mais ne pas pouvoir dire à ces étrangers pour quelle raison l'on est *avec eux*.

On était en train de dîner. Soudain tous les dîneurs se lèvent en masse, et, les yeux hors de la tête, se pressent contre les hublots. Comme sur un mot d'ordre donné, *on doit* contempler le coucher du soleil. Et dire les phrases d'admiration adéquates. Et de nouveau les regards dont on foudroie les quelques dîneurs qui sont restés à leurs tables. Sens : « Vous n'aimez pas le Beau!... Vous êtes sans idéal!... » (Cela me fait penser au restaurateur à qui

je disais que je quittais son restaurant à cause de son gramophone : « Vous n'aimez donc pas la musique ! » — « Mais si, c'est justement parce que je l'aime. »)

Ce paquebot va sur la mer comme un crachat emporté sur un courant d'eau pure.

Quand nous avons regagné le pont, le ciel flambait encore, quoique plus faiblement, et ces teintes passées qui se caressaient l'une l'autre évoquaient des étendards. Je songeai aux étendards de Lépante. Et je m'élançais vers une sorte de vie où le langage parlé par la noblesse du cœur serait compris de la majorité.

Mais ensuite mon élanancement retomba, avec l'extinction du ciel. Il y a en moi (entre autres) Don Quichotte et Alceste : pour cette fois, Alceste triomphait. Quand vint la nuit, je ne songeais plus qu'à trouver cet « conception de la vie où on ne souffrira plus à cause de la sottise ni de la vulgarité humaines ». Précisons bien que ce « ne pas souffrir » signifie à la fois n'en être pas exaspéré, et aussi n'en subir pas de dommage.

Renoncer à tout, plutôt qu'à un acte de confiance.

Nous pourrions prendre tout le temps de nous venger à loisir, si nous étions immortels. Mais la vie est courte, et nous avons mieux à faire.

Certains m'accusent de changer trop souvent de plumage. Pour moi, je m'inquiète parfois de voir combien j'en change peu.

Les vieillards meurent parce qu'ils ne sont plus aimés.

Les grenouilles demandaient un roi. Elles demandent aujourd'hui « une mystique ». Du moins ce sont les penseurs qui le disent, dans les publications. Et chacun d'eux de présenter sa « mystique », avec le mode d'emploi.

Qu'il faille une mystique pour les peuples, peut-être. Mais laisser croire aux peuples qu'elle s'est formée dans leur cœur, voilà le BA ba de la comédie. Que les laboratoires où les penseurs élaborent la poudre à faire marcher les masses gardent donc leurs portes bien closes. Autrement, c'est le prestidigitateur qui dévoile son truc au public.

Ce fameux « goût de cendre dans la bouche », cher aux midinettes de tout poil (je veux dire : aux midinettes et aussi aux midinets leurs frères).

Dans un journal suisse je vois cité comme un exemple de « vices d'animaux » le fait qu'un mouton dévore une cigarette! Or, tous les moutons mangent des cigarettes. Cela en dit long sur ce que le monde appelle vice.

Mon idéal ne comporte pas qu'on puisse faire fond sur moi.

Nous ne savons rien de la plupart des questions, ou nous en savons si peu. Cependant il faut parler, opiner, briller. Si encore vous êtes un homme célèbre, vous pouvez vous taire dans une réunion; votre crédit n'en sera pas diminué. Mais si vous êtes un obscur et si on vous demande, par exemple, ce que devrait être notre politique à l'égard de l'Allemagne, répondez donc que la question n'est pas de votre ressort et que vous n'en savez rien : vous verrez de quel œil on vous regardera. Vous passerez ou pour un imbécile, ou pour un homme désagréable, ou pour un homme qui se désintéresse du destin de son pays. Vous sortirez vous étant fait des ennemis.

Il faudrait ne pas justifier la guerre, mais la mettre hors de cause, avec les accidents naturels.

Que de journaux avec le mot « action » dans leur titre! J'aimerais diriger une revue qui s'appellerait *Inaction*.

Le fait de ne pas réfléchir avant d'agir est loué sous le nom d'« esprit de décision ». J'ai manqué extrêmement, tout le long de ma vie, d'esprit de décision.

Sommeils.

« Au large de la nuit, il est d'étranges îles. » D'ordinaire, c'est la nuit que je fais ma sensibilité, comme si la nature, désespérant de me dominer quand je suis lucide, profitait de mon inconscience pour me sauter dessus. Il m'arrive de me réveiller la nuit avec des larmes

aux yeux. La nuit les verse, ces larmes, pour que le jour puisse dire : « Connais pas. » Mais sur quoi donc sont-elles versées, ces larmes nocturnes ?

S'il m'arrive de coucher, seul, au studio, j'ai des rêves (d'ailleurs non érotiques), alors que je ne rêve jamais quand je couche chez moi. On dirait que le lit est imprégné d'effluves amoureux, qui m'animent l'imagination nocturne.

Il paraît que je dors sans bouger de toute la nuit, sur le dos, les bras allongés le long du corps comme les statues égyptiennes, signe sans doute de l'équilibre parfait de l'esprit, de la tranquillité parfaite de l'âme, de la satisfaction parfaite des sens.

Les rêves sont de la vie sans souvenir.

Heureux durant le jour, mais, nous réveillant au milieu de la nuit, mille raisons de malheur fondent sur nous, se massent sur ce petit moment de conscience comme des oiseaux de mer se posent en bande sur un îlot.

Je ne peux ni passer plus d'une heure ou deux au lit avec quelqu'un, ni moins encore dormir dans une pièce où quelqu'un me verrait dormir (prise de possession) et pourrait poser la main sur mon corps (offense et lèse-majesté infinies!...).

Je me demande si dans la vieillesse on désire perdre d'autant moins son temps que ce temps vous est davantage mesuré, ou si au contraire on accepte de le perdre plus qu'auparavant, parce qu'on a l'impression que les jeux sont faits, et qu'un peu plus ou moins d'œuvre... Par exemple : si à soixante-dix ans on paresse au lit le matin plus souvent qu'à quarante (étant supposé que n'intervient pas le facteur fatigue physique).

Rombières d'état-major ou d'hygiène, punaises « sociales », amazones à cuirs, à barrettes et à uniformes, avec vos beaux cheveux blancs à médaillon, vos doigts à chevalière, vos cous à guillotine, je vous connais bien. Et nobles, noblissimes ou noblaillonnes, de surcroît, je vous flaire à vingt pas, de mon nez aquilin (le nez aquilin est le suprême degré de la distinction, ne pas l'oublier). J'adore de vous voir vous installer au restaurant avec votre chauffeur (ô charité!), lui verser le vin (ô charité!), vous tenir pour sublimes de le faire,

« connaître le peuple », « avoir des antennes », mais n'en avoir pas assez pour saisir qu'à trois mètres de vous, à une table voisine, j'écris ceci sous vos yeux, qui est pour vous dire que je ris de vous et que je vous emm...*.

Mon horreur des dupes n'a d'égale que mon espèce d'amour pour elles. Les déçus m'excitent.

On respecte la vieillesse des individus. Pourquoi ne respecterait-on pas celle des peuples?

Nos amis et nos domestiques sont espèces de même nature, en ceci qu'elles ne nous sont pas dévouées.

* Cette note a dû sûrement être déplacée, les rombières d'état-major n'existant pas en 1936 (note de 1960).

CARNET XXXI

PARIS : du 9 mars 1936 au 25 décembre 1936.

LE cœur, il en faut beaucoup pour aimer un peu.

M. X..., ayant oublié de donner à son domestique la clef de la resserre, celui-ci ne put aller à la resserre, dont M. X... lui voulut mortellement, si fort qu'il le sentît contre la raison, et bientôt le congédia, pour d'autres faits de ce genre, ne pouvant s'habituer à être sans cesse dans son tort à cause de lui.

15 mars. — Quand on songe à ceux qui sont dans les casemates en ce moment, cette humanité insouciant de Paris*... Ensuite on se dit que les garçons des casemates, s'ils n'y étaient par force, seraient ceux-ci mêmes qui s'en fichent à Paris.

Saint-Just : « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau. » On pourrait dire aussi : « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant la honte. » Quelle force n'aurait pas celui qui penserait sincèrement : « La honte ? Ce mot-là n'existe pas pour moi ! »

Déjà, pour certains, la valeur de la maladie est retournée. V..., toussant un peu, déjà bardé de certificats médicaux, comme d'autres sont bardés d'alibis (mais sans doute il va cumuler) : « Ah ! si je pouvais avoir une bronchite chronique ! »

En même temps, comme pour se montrer à soi-même qu'il n'était pas un lâche, il multipliait les imprudences de sa vie privée.

* On craignait la mobilisation.

« Je ne me sens pas de base pour une conviction. »
(Baudelaire.)

Voyant le peu d'indulgence que j'ai pour la France, je suis porté à croire que je l'aime, puisqu'on n'a pas d'indulgence pour ce qu'on aime.

Trois hommes de mars 36 (pour un roman?).

L'isolé. — Maintenant, il paye de ne s'être pas fait de relations. Il se retrouve exactement au point de 1914. Un fétu emporté. Ou la bête qu'on pousse à l'abattoir. Il ne sait pas parler, ne sait pas faire rire, ne sait pas convaincre, ni seulement établir la communication. Un enfant ignorant tout du monde. N'ayant ni autorité, ni crédit, ni leviers de commande, ni entregent, ni compétence en quoi que ce soit. Son orgueil de timide fait qu'il ne veut prendre conseil de personne.

L'engagé. — « Comment, vous, un bourgeois, pouvez-vous être engagé avec le communisme? Que vous a donc fait votre classe? Quels rebuts n'avez-vous pas dû en souffrir! Vous êtes un aigri, comme tous les révolutionnaires. » Ils ne peuvent pas comprendre, les malheureux, qu'il y a des actes qu'on fait par conviction, qu'on peut se battre et risquer de mourir pour une cause qui ne triomphera qu'à votre détriment, si on croit cette cause juste. Ceux de la nuit du 4 août, éternellement blâmés et moqués, parce qu'ils agirent dans un mouvement de générosité.

L'engagé restera suspect et mourra par un malentendu, simplement parce qu'il n'a pas une tête à ce que, dans la rue (et fût-il déguisé en ouvrier), l'ouvrier lui dise spontanément *tu*. Il mourra comme Auligny, tué par les Arabes pour l'amour de qui il allait briser sa carrière*; comme François de Montherlant et tant d'autres, qui étaient, en fait, du parti de ceux qui les tuaient : « Et les siens ne l'ont pas reconnu. »

L'individu. — Il ne peut agir que pour des buts qui lui sont strictement et étroitement personnels. Les « causes »? Marche pas. Non pas du tout qu'il soit

* *La Rose de Sable.*

lâche : les traces de couteau et de balles dans sa peau le montrent familier de la vie dangereuse. Mais il ne veut pas être dupe. Des trois positions qu'on peut prendre en mars 36 — à l'intérieur, pour le front national ou pour le communisme; à l'extérieur, pour la patrie, — aucune qui ne lui fasse hausser les épaules. On se fait tuer pour prendre une femme qui est gardée, pour tuer un homme qui vous a insulté, — non pour une cause.

Pour lui, la guerre, qu'est-ce que c'est? C'est : « Ils ne m'auront pas. » Ils? Qui? Les Allemands? Non, ceux qui demain, sous l'uniforme, vont être ses supérieurs hiérarchiques. La guerre, pour lui, ça consiste à leur échapper, par tous les moyens. La voilà, la grande lutte qui commence.

Comment se mutiler? Allongé dans son rocking, il tire des plans durant des heures.

Où tout le monde est content, il n'y a pas de délit.

Par exemple, on a prétendu que, durant la guerre de 1914, les articles que Barrès consacrait, dans *L'Écho de Paris*, à des œuvres de bienfaisance, étaient écrits par quelqu'un de ces œuvres, et que Barrès se contentait de signer. Or, s'il y eut une telle combinaison, tout le monde y était content. Barrès, qui empochait la rémunération de son article. Le comité de l'œuvre, parce qu'on parlait d'elle. Les bénéficiaires de l'œuvre, parce qu'un tel article provoquait toujours des dons. Le directeur du journal, parce qu'il avait eu un article signé. Et les lecteurs, qui ne voyaient aucune différence entre un article écrit réellement par Barrès, et un article écrit par un secrétaire de bienfaisance, sinon que l'article qui était vraiment de Barrès les faisait quelquefois tiquer, parce qu'il avait de la valeur, tandis qu'ils adoraient l'article du secrétaire, parce qu'il était bien plat. Je dis donc : vive une fraude qui fait tant d'heureux! Et il y en a d'autres, Dieu merci.

Il ne faut être humble qu'à bon escient.

Être fier en songeant qu'on n'a jamais eu de scène de ménage avec les femmes avec lesquelles on couchait. Et sourire en songeant que les seules scènes de ménage

qu'on ait eues étaient avec celles avec qui on ne couchait pas (et qui voulaient coucher).

Il est fréquent que quelqu'un qui nous rend un service nous le rende si mal, qu'il nous cause un tort affreux. Par exemple : que celui qui a accepté de nous un dépôt qui était pour lui une gêne ou même un risque, le perde. La mixture de reconnaissance obligée et de fureur rentrée qu'il nous faut avaler à ce propos est une des purges les plus amères qui puissent nous être infligées.

Je ne vois pas pour qui je jouerais le beau jeu, sinon pour moi-même.

Un journal prête à une haute personnalité anglaise ce mot dit contre la France : « Nous sommes excédés de logique. » Dieu sait que je ne suis pas partial en faveur de la France. Mais je suis entièrement d'accord avec la position « juridique » des gouvernements français dans toutes ces affaires successives de violations de traités. Plus de civilisation si un traité n'est pas respecté.

Quant au style gentilhomme, si j'y succombe quelquefois avec vous, je ne le fais que pour vous prendre sur les nerfs. Mais vous savez que je suis voué à ce qu'on me pardonne tout.

O vie atroce ! Nous aimons ceux qui sont dévoués, pour les services qu'ils rendent. Nous aimons l'égoïste pour lui-même.

La vie devient une chose délicieuse, aussitôt qu'on décide de ne plus la prendre au sérieux.

Gigolos 1936. La gomina, chez nous, est l'équivalent des chaussures bien cirées en Espagne. Ici, un gueux avec gomina, là un gueux avec bottines éblouissantes.

Bassesse sur Barrès. — C... à sa femme : « Quelle idée de vous plonger dans les *Cahiers* de Barrès. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de profit spirituel à glaner dans ces *épluchures*. »

Elle dit que Barrès était triste. Lui : « Oh ! c'est un genre que *ces gens-là* se donnent ! »

Remarquer que C... est quelqu'un de droite, nationaliste, etc., tout à fait de ceux qui devraient soutenir Barrès, — de ceux que, si péniblement quelquefois, si vainement à la fin, il chercha à conquérir ou à garder.

Rapprocher du mot de mon oncle Guy, directeur d'une compagnie d'assurances, gros bourgeois important, etc. : « Barrès? C'est *un imbécile*. »

17 avril. — 6 heures moins le quart du matin. Allant à la recherche de J. B.

Les veilleurs de nuit rentrent. Sur l'asphalte désert, les clous des passages luisent avec pureté.

Les courses à l'aventure, quand on rentre tué de fatigue à minuit. Mais à 5 heures 1/2 du matin on est de nouveau dans la rue.

Attendant sur le trottoir, on vous remarque moins, de 6 à 7 heures du matin, qu'à partir de 7 heures.

A l'heure où les petites filles vont chercher du lait.

A partir de 9 heures, plus personne ne sort de la maison. On dirait qu'elle a cessé de vivre.

Feutre cabossé, souliers pas faits, pardessus un peu fripé. Revenant avec ce butin de vie. Et j'ai réussi tout cela avec des souliers pas cirés!

C'est la prison qu'être hébergé chez les autres. Où l'on mange dix fois moins bien que chez soi, de crainte d'être impoli en mangeant trop. Où l'on n'ose donner un ordre. Où l'on est sans cesse à se gêner.

La bonhomie française du printemps 36. Le jeune marié dans le métro, tenant le peloton de fil de sa femme.

L..., traqué par ses ennemis, on lui offre refuge chez un Piccolomini. Mais il faut qu'il s'y jette tout de suite. L... cherche un dictionnaire pour faire une phrase au Piccolomini sur ses aïeux : qui diable étaient ses aïeux? Le temps qu'il cherche le dictionnaire, on arrive chez lui, on enfonce sa porte, on le tue.

Lunettes noires. Elles attirent l'attention. Pourtant, sensation que l'on voit sans être vu. Tout ce que l'on dérobe en dérobant son regard. — Vos yeux pleins de danger donné et subi.

Ces gens qui ne vivent que pour la littérature. Ils font des articles sur les livres, des enquêtes, fondent des revues, se réunissent pour causer de choses littéraires, baignent et barbotent avec ivresse dans ce jus horrible. Moi, je vis, et puis je fais mes livres, c'est tout. Et faire mes livres m'est encore trop.

Putains qui font sortir l'homme derrière elles, parce que, s'il sort devant elles, elles craignent qu'il ne file sans payer.

« J'aurais été contente que tu viennes avec moi à Luna-Park. C'est toi qui aurais payé. »

Boulevard de Sébastopol, près de la Seine, un magasin d'*appareils de lavage*. Oui, c'est cela qu'il faudrait : des appareils.

Le pli de toujours *expliquer* à ceux que j'emploie. Le sauvage de Papouasie, si j'avais à lui donner un ordre, je le lui expliquerais, je me justifierais de le lui donner.

Mur des Fédérés. — Aragon, souple, ondulant au-dessus du cortège, les cernes bleus de fatigue, comme s'ils étaient faits au maquillage, avec cette « grâce aiguë dans la violence » que Suarès prête au condottiere Gattamelata.

Les chevaux qui boivent à la fois goulûment et posément.

« Je finis ma lettre, sans finir de vous aimer. »

Le sillage de haine qui suit ce Saint-Cyrien, sur les grands boulevards.

La promptitude de R... à me trouver une faiblesse, et à jouir d'elle. Par exemple, quand je suis un peu inquiet, parce que l'autocar recule, dévalant la pente.

5 juin. — Grève générale. Affolement, etc.

Et nous, nous travaillons à la création littéraire d'un type de femme éternel*.

D... me demande de mettre la mention « archiviste paléographe » sous son nom, sur les enveloppes des lettres que je lui adresse, afin de le poser auprès de ses logeurs.

Il était soupçonneux, et malgré cela il n'était pas trahi.

L'ancien dieu slave Swiatowid avait quatre visages, pour regarder à la fois les quatre côtés du monde.

J'ai toujours pensé que le double visage était bien trop peu.

En faveur des annonces. — Mme C... me dit que son frère a épousé une de ses innombrables marraines de guerre d'après une annonce passée dans *La Vie parisienne*. « Ma belle-sœur est une femme charmante, intelligente, une mère de famille parfaite. » Et Mme C... est une personne assez sévère.

Femme de cinquante ans. Ce désir violent, sauvage, de saccager tout pour se retrouver libre.

Il y a des écritures, généralement de femmes du monde, si antipathiques, pointues, hautes, sèches, les lignes s'entrecroisant, que, même si la lettre est intéressante (ne fût-ce qu'à cause de sa bêtise), on renonce bientôt à la lire, tant l'écriture en est désagréable.

Ne jamais dire à quelqu'un qui vous donne un chèque qu'il vous devait, quelle qu'en soit votre stupéfaction ravie : « Oh ! mais je vois que vous êtes très honnête ! »

Un témoin de la première journée (à Barcelone) de la guerre civile espagnole écrit dans un journal : « Les

* Andrée Hacquebaut, des *Jeunes Filles*.

gardes du gouvernement passaient à l'ennemi en prenant pour insigne leur mouchoir blanc qu'ils nouaient à leur bras gauche. Aucun témoin ne pouvait plus comprendre dans quel camp était tel ou tel combattant. J'ai vu un garde d'assaut qui changeait trois fois de parti dans la journée. C'est sans doute à la faveur d'une de ces volte-face que les rebelles parvinrent à pénétrer dans l'hôtel pour s'y retrancher. »

Quand il y a très longtemps qu'on a menti et qu'on doit s'y remettre à l'improviste, on est comme un homme qui est resté vingt ans sans monter à vélo : gare la bûche !

Un homme qui avoue publiquement son ambition — être ministre de ceci ou de cela, directeur de ceci ou de cela — me cause la même gêne que la femme qui « se fait une beauté » en public.

La vie de tout homme est, pour le romancier, comme un écheveau. Il tire le fil qui lui plaît et dévide, sans s'inquiéter des autres fils.

La toute petite chose qui suffit, parfois, pour qu'on s'attache à un être. La petite Lucienne B... qui dit en parlant d'elle-même : « Lulu. » Et c'est *cela seul* qui m'empêche de l'abandonner.

Agacement de C... quand des gens qui n'ont pas mangé depuis deux jours ne sont pas riants et gais comme lui.

On dit : « Il n'est pas sérieux », de quelqu'un qui ne prend pas au sérieux ce qui ne mérite pas de l'être.

On flétrit du nom de dilettante un homme qui aime tout ce qui mérite d'être aimé.

André Suarès et Edmond Jaloux ne sont, strictement, capables de rien d'autre qu'écrire. On raconte que, dans un déménagement, J. finissait d'écrire un manuscrit déployé sur une caisse, et commençait d'écrire un manuscrit déployé sur une caisse à côté. S. ne quitte sa table de travail que pour aller dans les musées, et J. que pour

aller dans les salons. La vie? Connais pas. Veux pas connaître. Suis incapable de connaître.

Tout ce que les Français des xvii^e et surtout xviii^e siècles ont fait de médiocre avec l'inspiration persane. Avec l'inspiration gréco-romaine, dito, mais du moins y a-t-il eu quelques réussites.

Dans la préface à sa traduction extrêmement médiocre de *Quelques Odes* de Hafiz, Nicolas écrit que le lecteur oriental leur donne un sens mystique ou sensuel selon sa disposition d'esprit dans le moment qu'il les lit, et ainsi « trouve dans la même page le poison et l'antidote ». Semblablement, chaque page d'un écrivain ne devrait-elle pas avoir le sens double ou plutôt les sens multiples qu'à toute chose dans la nature? Le lecteur n'y trouverait pas « le poison et l'antidote », mais les aspects différents d'une même vérité.

Djâmi, *Beharistan*, avec l'introduction d'Henri Massé.

80. Le calife Mâmoun avait un page. Or, une aiguière et un vase disparaissaient périodiquement. Un jour, Mâmoun dit à son page : « Ces aiguières et ces vases que tu enlèves d'ici, Dieu veuille que tu me les revendes ! » Le page répliqua : « Ainsi ferai-je. Achetez ce vase que voici. » — « Combien le vends-tu ? » — « Deux pièces d'or. » Mâmoun ordonna qu'on lui remît deux pièces d'or et lui dit : « Le vase sera-t-il ainsi en sûreté contre toi ? » — « Certainement », répondit le page.

81. Nouchirvân, un invité le vole, puis vient le voir avec des habits neufs. Nouchirvân lui indique qu'il comprend. L'homme sourit. Nouchirvân donne l'ordre de lui remettre cent pièces d'or.

J'adore ces histoires et leur moralité.

La conclusion de celle de Mâmoun me paraît cependant douteuse et sordide : « Ne sois pas avare de ton argent envers celui que tu achetas à prix d'or, afin que son âme atteigne ainsi ce qu'elle désire. Accepte de détruire ta fortune à cause de lui, afin qu'il ne finisse pas par détruire ta vie. »

« Dans ce jardin des êtres, mon cœur est aussi serré qu'un bouton de rose. » (Khayyam. Quatrain 201.)

« Que signifient ces mots : impiété, islamisme, péché? Mon véritable but, c'est toi. » (Quatrain 126.)

Djâmi, *Yousouf et Zuleikha*, p. 19. — « Le loup, harassé par ses courses nocturnes, voit la brebis lui offrir sa queue pour y reposer sa tête. »

23 novembre. — L'inutilité d'être extrêmement gentil avec quelqu'un si on ne l'aime pas *à fond*. Car il faut aimer quelqu'un à fond pour se satisfaire de rien d'autre que de lui avoir fait plaisir. Faire beaucoup pour quelqu'un se retourne toujours contre vous, car non seulement il ne vous en est pas reconnaissant (ce qui a peu d'importance), mais son plaisir n'est jamais aussi certain que nous l'attendions, et nous ne pouvons faire autrement que d'en avoir du dépit. De sorte que tout cela ne s'est élancé que pour retomber, et cette retombée n'aurait pas lieu, s'il n'y avait pas eu cet élanement. N'aurions-nous pas mieux fait de nous tenir coi? Cependant nous recommençons.

De même, presque toutes les fois que nous rapprochons de nous un être (par exemple, par quelques jours de voyage ensemble), nous l'en éloignons. N'aurions-nous pas mieux fait de nous tenir coi? Cependant nous recommençons.

23 novembre. — La décrépitude du premier étage de la tour Eiffel. On dirait la zone. Vieux appareils à jetons datant sans doute de l'inauguration. (1889.) Peinture partie, bois vermoulus. Les gardiens, des centenaires, se chauffant avec de minuscules morceaux de bois, comme des clochards. La sensation (que j'ai sur les paquebots français, qui m'empêcherait de prendre des avions français) de l'insécurité de tout cela. Entre l'incapacité intellectuelle, l'incapacité physique (il n'y avait pour gardien qu'un seul vieillard, centenaire, à l'Opéra, quand le feu y prit l'autre jour) et l'incapacité morale (le manque de conscience), on se dit que tout cela ne tient que par miracle, que toute la tour doit être, pour la solidité, ce qu'elle est pour la propreté.

Totalisme. — Gobineau : « Les Asiatiques ne cherchent pas généralement un état de vérité bien circonscrit, bien

déterminé. Les antinomies ne les effarouchent pas, l'immensité des terrains les ravit, le vague des délimitations ou plutôt l'absence des bornes leur semble de première obligation. »

Combien moi-même! Toujours un pied dans la tranchée d'en face.

Fuyant ses ennemis, réfugié chez des gens, B... me disait : « C'est lourd! Ils ne sont pas intelligents. » Il leur devait son pain, sa liberté, sa sécurité, sa vie. Pourtant, nombreuses étaient les heures où cela ne comptait pas en regard de l'agacement qu'ils lui causaient, parce qu'ils n'étaient pas intelligents.

Joint à cela que plus tard, sans doute, il les liera au souvenir pénible de cette épreuve, plus qu'au souvenir de leur bonté pour lui, et les rejettera comme faisant corps avec cette épreuve.

Pozner, *Tolstoï est mort.*

P. 110. Tolstoï n'hésite pas à publier la *Sonate*, tout en sachant qu'on y reconnaîtra sa femme.

Sonia : « Pour lui, l'univers est ce qui entoure son génie, son œuvre. Il prend à ce qui l'environne uniquement ce qui peut servir à son talent et à son travail. » (*Ceci important.* Ailleurs, il me semble qu'elle dit qu'il « n'oppose à tout le reste que mollesse et indifférence », précision importante, elle aussi.)

P. 169. Tolstoï mourant. « Il promenait lentement sur le drap sa main droite, le pouce, l'index et le majeur pressés les uns contre les autres. Il écrivait. »

Goethe mourant trace en l'air des signes d'écriture. On remarque qu'il *met les virgules.*

Ils meurent dans ce qu'ils sont. Magnifiquement.

Barrès, *Cahiers*, tome X. — Il se guinde chaque fois qu'il pontifie, et la bêtise de ce qu'il dit alors, et surtout du ton, contraste avec la qualité excellente, et souvent supérieure, de sa pensée et de sa rêverie d'homme privé. Sa lettre aux lycéens, p. 66, — sa lettre à Déroulède, p. 101. Il n'a pas honte de noter les mots aimables qu'on lui dit : « Je me félicite de visiter un château si fameux. — Fameux, il le sera après votre visite. » A quoi mène *l'importance!*

Par contre, je ne crois pas qu'il faille retenir contre lui toutes ces lettres de félicitations qu'on lui envoie, publiées comme les attestations en faveur d'une crème de beauté. Sans doute glissait-il ces lettres dans ses cahiers, comme il les eût mises ailleurs, sans intention de publication, et c'est faute de l'avoir senti qu'on les a publiées.

Faire dire à Costals : « C'est le souvenir du mal que je vous ai fait qui m'empêchera de souffrir en enfer. »

Secrétain, sur l'indifférence « stavroguinienne » de Costals. *Pitié*, p. 112, que Solange l'aime ou non, peu lui importe, — p. 65, que Solange vienne ou ne vienne pas au rendez-vous, il en est également content, — p. 135, « Andrée lui était indifférente, et de cette indifférence pouvait sortir n'importe quoi », etc. Mais est-ce bien là Stavroguine ?

Cet avocat me dit que, jeune, il n'aimait de défendre que les causes qui lui paraissaient justes ; mais maintenant celles qu'il juge injustes.

Il me dit encore : « S'intéresser à des enfants, horribles quand ils seront grands ; à des malades, horribles quand ils seront guéris ; à des combattants, horribles quand ils seront redevenus civils ; à des pauvres, horribles quand ils seront tirés d'affaire ; à des inculpés, horribles quand on ne les persécutera plus. »

Au restaurant, le menu porte : « perdreau sur canapé ». « Je ne veux pas de canapé », dit L..., très sérieusement.

Les simples croient toujours que l'on n'est pas « sincère ». Et puis, c'est une accusation en velours. Que répondre quand on vous dit que vous n'êtes pas sincère ?

Combien la douleur est stérile. Et combien de fois ne faut-il pas l'éprouver.

Mot étrange de Napoléon à un aide de camp qui, pendant la bataille lui apporte une mauvaise nouvelle — (avec colère) : « Voulez-vous donc me faire perdre mon sang-froid ? » Quoi ! de Napoléon, ce mot de faible ? C'est d'ailleurs touchant.

Cette maladie, de vouloir faire partager ses idées. Et ce fléau.

Il y a la réalité. Puis il y a le parti que les individus ou les clans veulent tirer de la réalité : la déformation, c'est-à-dire une blague. Tout finit par une blague. Même un cadavre. Même beaucoup de cadavres.

Nombre d'hommes préfèrent périr par l'envie des autres, à feindre d'être malheureux pour désarmer cette envie.

Les petites gens confondent grossièreté et vulgarité. La grossièreté est puissance. La vulgarité, c'est eux.

— C'est eux, facile à dire. Donnez-nous au moins un exemple de vulgarité. Faites-nous comprendre...

— Un exemple de vulgarité? Eh bien, par exemple, confondre grossièreté et vulgarité.

CARNET XXXII

NICE, PEIRA-CAVA : du 25 décembre 1936
au 21 février 1937.

PARIS : du 23 février au 22 juin 1937.

NICE, 6 janvier. — Oisiveté et bêtise de ces gens des palaces. Leur façon de tuer le temps. Sorte d'humanité indigne de tout : qu'on lui fasse du bien, qu'on l'élève, qu'on l'instruise, qu'on la désabuse.

Baptême des navires. Sans doute pour effacer les traces de leur péché originel.

Orange quand il a plu : gouttelettes en demi-cercle, comme un collier de diamants.

Même une chienne ou une chatte qui va se faire b... commence par faire beaucoup de grimaces.

12 avril 1937. — Café de Breſt, gare Montparnasse. — Pour *La Rose de Sable*. Toutes les fois qu'il avait levé une femme, M. de Guiscart, ensuite, seul, se saoulait. Se saoulait non par un repas raffiné, mais par un repas monumental. Se saouler à Alger lui coûtait 29 francs, à Paris 43 fr. 25. La façon de se saouler de M. de Guiscart consistait à manger et à boire jusqu'à ce qu'il perdît la conscience claire, et commençât à écrire avec la *graphie* de Louis XIV : une saoulerie grosse de pleins et de déliés. La notation, minute par minute, des moments de sa saoulerie, était le moyen par lequel le chevalier (M. de Guiscart) était censé, à ses propres yeux, conserver sa lucidité. Lorsque, dans un caboulot, on le voyait sortir son carnet, et écrire, avec un beau visage grave de magistrat, on pouvait être assuré que la saoulerie commençait de se répandre dans tout son corps. Voici l'instant divin où l'on se dit : « Ce sont les jambes qui se prennent. » Il entassait les plats, jusqu'à ce que ses yeux se dilatent et que son seul regard provoquât les dîneurs voisins, de la même façon qu'il entassait les femmes.

La voix évanescence dont il demandait : « Un couteau, s'il vous plaît. »

Le titre de chevalier, avec ce qu'il évoque : godelureau et maquereau.

Une vache et damnée saoulerie bovine.

Le voici au septième ciel, mais tout son effort est pour faire croire qu'il n'y est pas, ce qui est tromper encore une fois. Picorant dans sa tarte, mais picorant à côté. Fourrant le manger à côté de sa bouche, comme tout à l'heure il fourrera la clef à côté de la serrure en rentrant chez lui.

N'importe quoi qui remue votre vie, remue votre imagination, et de là influe sur ce que vous écrivez. Si, à la campagne, vous écriviez sur la grâce efficiente, et si vous allez faire un tour à la ville, l'excitation qui vous en naît pendant un jour ou deux vous irrigue sur la grâce efficiente. Avez-vous de surcroît un peu forniqué à la ville, au retour vous voici grand théologien.

L'hypocrisie n'est nullement un hommage du vice à la vertu. Ce n'est que reconnaître un état de fait (savoir, que la vertu inspire confiance).

Les grandes épreuves engendrent la paresse chez celui qui ne l'a connue de sa vie. A quoi bon s'éveiller pour agir sans espoir ? pour être conscient quand conscience est souffrance ?

18 avril. — Mariette Lydis, visitant l'hôpital Sainte-Anne, interroge une petite fille folle, aînée d'une autre petite fille, et d'un petit garçon, le cadet :

— Pourquoi battais-tu ta petite sœur ?

— Parce qu'elle ne voulait pas battre mon petit frère.

— Et pourquoi voulais-tu qu'elle batte ton petit frère ?

— Parce qu'il est petit et qu'il ne peut pas se défendre.

Ce dialogue me fait penser que la petite fille n'est pas folle du tout.

Que tout ce qui existe n'ait pas droit à l'attention, combien j'en suis pénétré. Mes ignorances étudiées. Mais sur le point donné où il faut savoir, savoir.

Dimanches, pleins de petits pétards que font éclater les enfants.

Il tremblait, et de son coude, sur la table, il faisait trembler les papiers sur la table.

« Est-ce que je me fais bien comprendre ? » est la forme polie de « Êtes-vous idiot ? » « Nous perdons notre temps » la forme polie de : « Vous me faites perdre mon temps. »

Nu à nue ce soir avec M... Elle ne se retourne plus de l'autre côté par froideur, mais, le centre de mon corps dans le centre du sien, les poings fermés enfantinement sur ses yeux, soit par pudeur, soit pour s'isoler dans sa jouissance, soit pour s'imaginer qu'elle est avec un autre que moi, elle joue des reins, respirant fortement et le front en sueur. J'ai vu naître et peu à peu prendre forme sa volupté, depuis le jour, il y a un an, où elle allait se plaindre à sa mère. Quelle chose importante !

Et j'en reviens toujours à ceci : le plus grand service qu'on puisse rendre à un être : lui apprendre de très bonne heure à savoir user de la vie.

Costals, reçu par un « directeur », s'assoit et se vautre dans le fauteuil directorial. « Il y a de quoi crever, dans votre tôle. » Il ouvre la fenêtre directoriale. Ostensiblement, il pose sa cigarette allumée à même le tapis, ou à côté du cendrier. Tout cela pour montrer que, même dans un lieu directorial, c'est lui qui garde le haut du pavé.

A tort ou à raison, je garde le souvenir que j'ai agi avec vous de façon magnanime. Il est bien probable que c'est là pure illusion. Mais je l'ai, et l'ai en toute bonne foi. De là, ma chère, cette pointe de rancœur contre vous.

Qu'ai-je été ? J'ai été un aventurier. Non pas un aventurier littéraire, se faisant photographe avec chameau ou chandail à col roulé, mais le vrai aventurier, celui qui se cache de l'être.

Je cherche un mot qui rende mon sentiment devant l'imprévu qu'apporte, certains jours, la vie à un aventurier. Je tombe sur : *extase*. Je tourne ce mot et le retourne et je dis : oui, c'est bien cela. L'imprévu qu'apporte la vie, quand on la provoque.

(16 mai, après poursuite dans un marché, place d'Italie.)

16 mai. — Je reste assis sur ce banc jusqu'à l'instant précis où je me jette au danger, comme le boxeur *knockdown* qui attend, un genou en terre, que l'arbitre ait compté 9 pour se relever.

Je m'y jette. Est-ce que le parachute s'ouvrira ?

Il paraît qu'il y a dans l'avion un siège automatique, qui projette l'hésitant.

Les traits ajoutés sur épreuves (d'imprimerie) sont ceux auxquels l'auteur tient le plus.

Chats. — Les deux chattes ont eu des petits qu'on a fait disparaître. Depuis, elles sont devenues inséparables. Couchées sur le fauteuil dans les pattes l'une de l'autre, elles se lèchent et se poulèchent. Elles sont si bien ensemble qu'elles en oublient de manger. Elles ont dédaigné leur lait ce matin, alors qu'on les avait portées jusque devant l'assiette. Et le mâle, le plus peureux et le plus sot des chats, n'ose pas boire tout seul.

Le mâle ayant disparu trois jours, les deux chattes sont demeurées ces trois jours sans manger.

Elle avait atteint l'âge où cela pèse à quelqu'un d'intelligent, d'avoir une vie trop claire.

Charlataniser un directeur de journal, soit. Mais non charlataniser le peuple, qui ne peut se défendre par l'esprit.

Ce peintre, le ruban de la Légion d'honneur sur son chandail de travail.

La hargne du mâle contre le mâle qui a beaucoup joui; contre Casanova, traité de sot; contre Byron, traité de mufle; contre d'Annunzio, traité de fumiste; contre Restif, traité de hâbleur.

On ne cherche nullement, au Zoo, à irriter les singes. Mais voici que toute la cage est en tumulte, seulement parce que votre tête leur déplaît. Ainsi du public devant tel écrivain.

Quelqu'un qui a sa propre poésie n'a guère besoin de la poésie des autres, et quelqu'un qui a une vie intéressante n'a pas besoin d'aller au théâtre ni de lire des romans. Combien pâles nous apparaissent les sentiments d'un héros de tragédie dans l'instant que nous-même nous en vivons de semblables.

Nous n'aimons pas les mains blanches, et molles, et veules. Mais vienne quelqu'un que nous désirons et avons, et qui les ait telles, nous adorons ces mains blanches, et molles, et veules.

Au défilé pour Briand, le 13 juin, un homme porte une pancarte avec l'inscription : *Ligue des braves gens*. Mais il n'y a pas de délégation derrière lui, il est le seul. Quoi donc ! si peu de braves gens !

Vigny, tout gourmé qu'il soit, comme Balzac, tout bourgeois, par éclairs il voit *l'autre face*. C'est lui qui a écrit que le personnage de l'histoire qu'il eût le plus souhaité d'être était l'empereur Julien (« *l'Apostat* »). Cela en dit long.

C'est lui qui a écrit (*Journal d'un poète*) que les seuls êtres qui suivaient les empereurs romains dans leur dernière fuite avant la mort (assassinat ou suicide), et leur restaient fidèles jusqu'au bout, étaient des humbles : des esclaves. Et il se demande, avec mystère, quels étaient donc les liens qui unissaient ces hommes à leur maître. Mais peut-être faut-il préciser. Ces fidèles sont généralement de trois sortes : des soldats, des gitons et des femmes. Les soldats, par loyauté militaire. Les gitons, par gentillesse, cette gentillesse qui glisse un rayon, deçà de-là, dans la dureté du monde romain (dans tout Martial, l'unique poésie qui sonne l'émotion vraie est une épitaphe pour la tombe d'un giton ; dans tout Pétrone, on ne trouve d'affection véritable qu'entre Eumolpe et Giton, qui s'attachent l'un à l'autre pour

être unis dans la mort). Les femmes, elles, participent moins souvent à l'aventure finale. C'est ensuite qu'elles viennent. Leur dévouement impénétrable reste collé à ce mort avec qui peut-être elles n'ont pas même couché, de qui peut-être elles ont même subi des affronts. Seules, inlassablement, elles entretiennent le culte autour d'une urne abandonnée et exécrée.

Certains hommes éloignent d'eux le tragique. Dans le petit et dans le grand. Cela va de l'écrasé dans la rue, qu'ils ne sont jamais là pour voir, aux bombes et aux mitrallades qui les entourent de toutes parts sans les toucher. Ils ne sont pas plus timorés que d'autres, et ne se mettent pas davantage à l'abri. Au contraire, leur imagination peut avoir le goût et même quelque désir de l'épreuve tragique. Rien à faire : le drame ne frappe pas où ils sont. Ils traversent la guerre et les révolutions sans avoir vu une seule fois un cadavre, sans savoir comment cela est fait. Incurablement préservés, et bourgeois malgré eux.

Cette brusque bouffée de vie lorsqu'un journal met votre nom, par erreur, sous une photo qui n'est pas la vôtre. Inondation de possibles ! Combien de tromperies en perspective ! *Sancta securitas !*

L'humanisme, qui est avant tout esprit de liberté, est rare dans ce monde convulsif, le nôtre, écartelé entre des mystiques grégaires, primaires et absolutistes. Sans doute s'agit-il d'une simple variation d'humeur dans l'histoire de l'humanité. Mais ce climat du « hors mes idées, pas de salut » n'est guère propice à l'art, qui est magnifiquement neutre.

Croire que Costals est Montherlant témoigne de la même faiblesse d'esprit que confondre le désir de bonnes relations avec l'Italie avec une adhésion au fascisme, ou l'antibolchevisme avec le vœu que soit rompu le pacte franco-russe. Notre critique littéraire, comme notre politique, se laisse dépasser par l'étranger, parce qu'elles sont devenues primaires, et ne font plus les distinctions vitales, ce qui finira par causer la ruine de notre culture.

Un moment vient, pour le criminel de grande habitude, où il a moins de goût à de nouveaux crimes, qu'à confesser à quelqu'un ses crimes passés.

Pourquoi, chez cet homme, de telles crises d'imprudente sincérité? Parce qu'il a trop menti, et trop longtemps.

La possession au secours de la bonne mort. — Regardant sa belle collection de meubles Empire, F..., à qui une mort prochaine épargnait des revers de fortune menaçants, disait : « Dieu m'a au moins donné de n'avoir pas eu à les vendre avant de mourir. »

Je ne m'intéresse qu'à ma vie privée, qui est mes relations avec les êtres que je désire, et à ma création littéraire.

Cette création même, et elle seule. Les rapports de cette création avec le public me sont presque indifférents. Pourvu que cela soit écrit... De là que j'ai tant de pente à ne pas publier des œuvres pourtant tout achevées, et même à envisager qu'elles ne paraissent pas de mon vivant (*Almuradiel*, achevé en 1928; *Moustique*, en 1929; *Un Voyageur solitaire est un diable*, en 1929; *La Rose de Sable*, en 1932). Aucun des à-côtés de mes œuvres littéraires ne m'intéresse vraiment : ni leurs traductions, ni leur mise au cinéma, ni leurs représentations si j'étais auteur dramatique, etc. Ces à-côtés se présentent d'abord à moi sous l'aspect du temps qu'ils vont me faire perdre.

Je crois que peu d'écrivains français vivants s'occupent moins que moi de la gestion et de la propagation de leur œuvre; esquivent davantage les occasions de se mettre en vedette; se montrent moins. Ce n'est pas vertu; il y a seulement que je n'en ai pas le goût.

C'est déjà bien assez que nous dépendions des êtres dans la question de savoir s'ils veulent ou non coucher avec nous, sans dépendre d'eux encore pour la bonne ou la mauvaise opinion qu'ils ont de nos ouvrages littéraires. Aussi les éloges de mes ouvrages ne me font-ils pas grand plaisir, les critiques ne m'en causent-elles pas grand-peine. Je sais que celles-ci comme ceux-là correspondent peu à ce qui est réellement. On imagine assez

bien un tableau du quattrocento qui représenterait la bienveillance et la malveillance se mettant l'une et l'autre le doigt dans l'œil.

Changer quoi que ce soit dans les âmes, par mes écrits, m'est indifférent. 1^o parce que je ne suis pas assez sûr que ce que je crois soit plus vrai que ce que croient les autres; 2^o parce que, si j'y changeais quelque chose, ce changement risquerait de durer trop peu pour valoir ni beaucoup de peine ni beaucoup de considération. Je n'ai même nul désir sérieux de changer les êtres que j'aime, de les « modeler », comme on dit : modeler mes livres me suffit.

Je ne dis pas en public ce qui précède, par politesse. Et surtout pour n'avoir pas l'air trop singulier : j'aime de passer inaperçu, tant dans ma vie littéraire que dans ma vie privée.

Aussi bien, si je le lui disais, le public n'en croirait-il pas un mot. Et n'en croiraient pas un mot les intimes, qui se trompent sur vous autant que les autres, qui, après trente ans d'intimité, n'ont pas encore distingué votre essentiel de votre accessoire, qui vous « expliquent » ou vous « défendent » avec des arguments à vous dresser les cheveux, qui prévoient vos réactions à l'opposite même de ce qu'elles seront, etc. Car le monde, quoi qu'on fasse, ne comprend que ce qu'il est lui-même. En vain, par exemple, un quart de siècle durant, toute votre conduite « jure »-t-elle avec tel soi-disant honneur social, le monde croira que vous le désiriez au fond, mais les raisins étaient trop verts. Eussiez-vous tous les signes et toutes les preuves du fort argent, le public ne croira jamais que vous n'avez pas d'auto simplement parce que vous ne ressentez pas le besoin d'en avoir une. Il préférera croire, contre toute évidence, que vous n'en avez pas les moyens, à croire que vous dédaignez un objet dont lui il sèche d'envie.

Il ira même jusqu'à inventer des choses folles. On a répandu de quelqu'un qu'il avait une auto, mais voulait faire croire qu'il n'en avait pas, *par pose*. Et nous voici dans ce nouveau travers du monde : sa tendance à préférer l'explication la plus absurde à l'explication vraie.

L'habitude de l'imposture est telle, autour de nous, que l'explication vraie donnée d'un acte éveille davan-

tage la méfiance que la fable qu'on en ferait. Et il arrive que le pauvre véridique, sentant qu'il n'est pas cru, perde son assurance et bafouille, affermissant l'autre dans son refus de le croire (avis aux juges d'instruction et autres inquisiteurs). Quant à l'écrivain, s'il avoue par candeur, nonchalance, ou par grandiose simplicité (vou-lue), quelque trait de caractère que tout autre, à sa place, jugerait plus séant ou plus habile de n'avouer pas, il suffit : il sera accusé d'être *insincère*.

(Combien je suis fatigué de cette imposture générale, qui va du chef d'État au va-nu-pieds. Combien passionné de celui qui recèle le pli indomptable de paraître moins que ce qu'il est : socialement, intellectuellement, moralement.)

Chefs d'État, toujours dupeurs, toujours imposteurs, toujours sanglants. Et ils se font aimer!

Se tenir à l'écart *de tout* le plus possible.

Je me demande si on peut s'intéresser à l'âme d'une femme de qui les jambes sont trop courtes irrémédiablement.

Il a conçu pour moi une grande admiration du jour que j'ai refusé de lui prêter de l'argent.

Ces gens si occupés de haine, de vengeance, de complots, de parlotes, de « motions », de flétrissures, sont d'abord, à mes yeux, des gens qui n'ont rien à faire. On ne s'occupe pas de politique quand on a une œuvre à faire, qu'on sait qui vaudra sous tous les régimes. On ne s'occupe pas de sa patrie quand on a une œuvre à faire, qu'on sait qui sera bonne, et qui fera honneur à cette patrie mille fois plus que les haines, les vengeances, les complots, les parlotes, les motions et les flétrissures des agités politiques. Et qui sera encore, quand de toutes ces haines, ces vengeances, ces complots, ces parlotes, ces motions et ces flétrissures, il ne restera rien de plus que de l'agitation d'un écureuil dans sa cage. Car, ou le régime ne sera pas renversé, et alors peine perdue. Ou il le sera, et alors il le sera pour si peu de temps, pour dix ans ou pour un siècle, que mieux vaut de n'en pas parler.

On me demande pourquoi je répugne à me faire des relations; les gens intéressants que je laisse passer. Mais j'ai peur de me tromper, qu'ils soient sans intérêt, et de ne pouvoir les jeter aussi facilement qu'un mauvais livre.

CARNET XXXIII

PARIS : du 22 juin 1937 au 12 janvier 1938.

ON m'imagine comme un homme qui aime la lutte. A cause, sans doute, du sport, de la guerre, des taureaux. Mais le sport, la guerre, les taureaux étaient de la lutte recherchée en tant que jeu. La vraie lutte, celle à laquelle on est obligé par la nécessité, je l'ai en horreur, et la définition simpliste, que « la vie est une lutte », en horreur également. Et quelqu'un qui connaîtrait ma vie verrait que je manœuvre autant que je peux en vue d'éviter toute lutte. Sauf dans certaines lignes bien définies, et peu nombreuses, au premier obstacle qu'on m'oppose je renonce (sans parler de ce à quoi je renonce sans même lui faire de charge). Peut-être parce que, le plus souvent, la peine me paraît hors de mesure avec l'enjeu. Une chose ne vaut pas d'être obtenue si elle est payée trop cher. Et quelquefois si elle doit seulement être payée du tout.

Écrivains. Je préfère ceux qui ne lisent rien, à ceux qui ont besoin d'un livre-tremplin pour se lancer.

A travers quelle nuit les hommes s'appellent l'un l'autre, comme les ramoneurs qui s'envoient leur « ohé » d'un bout à l'autre du noir tunnel de la cheminée.

Propriété. — « L'homme le plus évolué est le plus détaché de l'accumulation financière. Ainsi la limitation du droit de propriété individuelle, par la régulation sociale, ne frapperait douloureusement que les plus arriérés dans le domaine affectif. » (Allendy.)

Nationaux. — Le gosse qui porte une cocarde tricolore, mais *sous* le revers de son veston. L'homme qui prend la parole dans les réunions P. S. F.[réunions d'extrême droite], mais pas sous son nom.

Tout fils a des fins de mois gentilles.

Le cloaque des reptiles sert ensemble à l'urine, aux matières fécales, à la fécondation et à la ponte.

Oui ou non, cela est-il susceptible d'agrandissements philosophiques?

Vertu sainte, qui a nom impartialité.

« Démon de midi. » Mais, pour moi, ç'a été midi toute ma vie.

Vérine, *La Mère chrétienne*. — « Faire l'éducation sensorielle de mes enfants sera encore pour moi faire du thomisme. » Et son interlocuteur de s'écrier : « Tu m'éblouis ! »

Il me semble que « Tu parles ! » serait plus indiqué.

Cafard au moment où vos livres paraissent. Se mettre en avant, interviews, discussions sur des points intellectuels dénués de toute importance, tout cela tellement éloigné de la véritable vie. Cafard.

A deux heures du matin, ces jours d'août, si tristes, j'entendais toujours une clochette. Une clochette de conte fantastique. Le visiteur nocturne. Jamais je n'entendais cette clochette dans la journée. (Peut-être quelqu'un qui rentrait chaque nuit à cette heure, dans la maison d'en face, et dont je n'entendais pas la sonnerie le jour, parce qu'elle ne fonctionnait que la nuit.)

On a tellement, et depuis si longtemps, enfoncé dans la tête des gens qu'il était distingué de croire en Dieu ! Ils ne croient pas, mais ils bavardent de Dieu, par bon ton, et c'est pour une part ce bavardage qui maintient en vie l'idée de Dieu. Ainsi des poètes, notoirement athées, apostrophent dans leurs vers le Seigneur, parce que cela est censé faire partie des sentiments sublimes ; des hommes d'État, notoirement athées, posent leur carte de visite à Dieu dans leurs discours des heures graves. Il faudrait tenter de découronner l'idée de Dieu, de même que celle de souffrance, comme on a tenté de

découronner celle de guerre (et probablement avec autant de succès!).

Mabel Dodge Luhan, *Ma Vie avec Lawrence*. — Intéressant pour l'analogie avec le couple Tolstoï et avec mes livres des *Jeunes Filles*.

Lawrence, parlant de sa femme : « Vous ne pouvez imaginer ce que c'est de sentir sur vous la main de cette femme quand vous êtes malade. Personne ne peut savoir. »

96. « Dès les premiers jours, je me rendis compte que Frieda, très consciemment, s'appliquait à ne jamais permettre que ses relations avec Lawrence se déroulassent dans le calme. Dès qu'elle le sentait s'assoupir dans l'accoutumance, elle lui lançait une bombe. Elle faisait en sorte qu'il ne l'oubliât *jamais*. Ce besoin d'une attention perpétuelle... Si dans une journée il n'avait pas fait particulièrement attention à elle, le soir elle en arrivait à l'insulter. »

130. « Comme Lorenzo paraissait se suffire à soi-même en se séparant de moi ! Pourtant, il paraissait avoir besoin de puiser quelque chose en moi pendant les trois mois qu'il avait passés avec nous » (tout à fait Mme Tolstoï).

136. La femme punit l'homme tout en ayant besoin de lui. Besoin de faible et méchanceté puérile. Ex. : l'auteur écrit : « Nous cessâmes tous rapports pendant plusieurs semaines. Puis je me dis que je l'avais suffisamment puni, suffisamment blessé, et j'espérai que je pouvais maintenant le revoir : *j'avais tant besoin de lui*. » Et elle le relance. Lorsqu'il lui répond qu'il veut rester seul : « Il voulait être seul ? Je ne le croyais pas. Il voulait me faire croire qu'il se trouvait heureux seul. » Grotesque.

(...) « Je me souviens du jour où il était assis au milieu du studio de Brett, tandis que je m'affairais fièrement autour de lui, taillant et arrangeant sa barbe rouge. Il se tenait sur sa chaise, docile et gentil comme un petit enfant. » (Ah ! voilà ce qu'il leur faut.) « J'adorais lui tailler la barbe. » Et voici l'aveu final, magnifique : « La vieille légende selon laquelle l'homme perd sa force en même temps que ses cheveux doit contenir une part de vérité. »

J'ai cité dix fois, en le nommant, André Suarès, que personne ne cite et que personne ne nomme. Or, Suarès, me citant, dit « On ». (« On a dit que la gloire posthume était le coup de pied de la postérité. » *n. r. f.* du 1^{er} mai 1936.)

19 août. — Il est exquis de la regarder aller et venir en sachant maintenant qu'elle sera à moi, alors qu'il y a une heure rien n'était sûr. Quel sera son visage quand je l'embrasserai? Quelle sera l'odeur de ses cheveux? Ce moment où l'on a la certitude que ça aura lieu, sans savoir comment c'est quand ça a lieu, est peut-être ce qu'il y a de plus exquis dans toute une liaison, ça, et la « première fois ». Se dire : « Elle est à moi », sans qu'elle le soit, tout en l'étant pourtant.

« Il est impossible que des hommes qui ont renoncé à penser ne s'émerveillent pas devant les aéroplanes. » (Tolstoï.)

Tolstoï sur *Les Frères Karamazov* : « Comme tout cela manque d'art! C'en est tout le contraire. Les personnages font précisément ce qu'ils ne devraient pas faire. Cela finit par devenir banal : on sait à l'avance que les héros ne feront pas ce qu'ils doivent faire et ce que nous attendons. C'est un manque d'art extraordinaire. Et tous parlent la même langue. »

Mme Tolstoï : « Léon Nicolaïevitch a rarement acheté lui-même un livre. La plupart de ses livres sont des envois. »

Chaque fois que quelqu'un me dit : « Vous êtes généreux! » je songe à ce *graculus* ou esclave d'un roman « antique », qui dit immanquablement : « Tu es généreux, César! » à je ne sais quel patricien, chaque fois que celui-ci lui flanque le pied au cul.

Quand j'atteignis dix ans, mes parents me mirent au collège, afin que j'apprisse au moins l'onanisme, qu'ils pensaient que je ne saurais découvrir seul. Ils en furent pour leurs frais : je n'ai jamais donné dans cette fantaisie.

V..., au restaurant avec moi, voit entrer un personnage qui risque fort de lui chercher querelle. Je lui désigne la bouteille sur la table :

— Vous avez au moins la bouteille... (sous-entendu : comme matraque).

— Pensez-vous ! Il y a la moitié du vin dedans.

Il préfère être assommé à perdre le prix d'une demi-bouteille.

J'ai souvent fait lire un bon livre de guerre à quelque adolescent, ou l'ai emmené voir un film de guerre. Et chaque fois, j'ai ressenti le même trouble, lorsque, le livre rendu, ou bien sorti du ciné, le moment fut venu de dire quelques mots sur ce qu'il venait de lire ou de voir, et si possible d'en tirer la leçon. Était-il bien de « déshonorer » aux yeux de ce garçon quelque chose qu'inéluctablement il devra vivre, et qu'alors il devra vivre pour le mieux et de la communauté et de lui-même ? Et, d'autre part, comment avoir le courage de lyriser cette horreur ? L'expression honnête et précise de ma pensée serait : « Tu verras cela. Il y a là-dedans beaucoup de mal ; et, pour certaines natures, du bien. Peut-être seras-tu de ces natures, peut-être non. Tâche donc, quand tu seras dans la guerre, d'en tirer du bien. Et tâche surtout de ne pas t'y faire tuer, ce qui est toujours, de quelque façon qu'on le considère, duperie pure et simple. » Voilà ce qu'il faudrait dire, mais cela est bien nuancé pour une tête de quinze ans.

On nous conseille, non sans raison, de nous lier seulement avec ceux qui ont le même état de fortune que nous ; sinon, richards ou misérables, leur commerce nous mettrait dans une semblable gêne. Mais je dirai aussi : nous ne devons fréquenter que les gens qui ont le même degré d'intelligence que nous. Plus intelligents, ou moins intelligents, ils nous accablent. (Plus intelligents, on s'en tire par un silence gros de prétentions ; moins intelligents, par la plaisanterie, ou, quand cela est possible, en couchant avec eux.)

Filatures.

Immobile, les yeux rivés sur une porte (dans une surveillance), toujours quelqu'un qui vous demande du feu,

ou la direction d'une rue, au risque de vous faire manquer tout.

La personne qu'on file qui disparaît puis reparaît dans la foule comme un bateau, vu de loin, semble s'enfoncer et disparaît quand la houle se soulève, puis remonte et reparaît quand la houle s'abaisse.

Qui n'a pas filé une femme dans un grand magasin — elle touche à tout, essayant à n'en plus finir des formes de chapeaux, tripotant des « coupons », revenant sur ses pas quand elle était pour sortir, et cela inlassablement, et cela sans jamais rien acheter, — ne peut imaginer le mélange d'exaspération et de nausée qu'on en reçoit. Heureusement, j'aime aussi ce qui m'agace et ce qui me dégoûte.

Dans une surveillance, debout pendant des heures, et me berçant à dodeliner du corps et des jambes, comme les Russes quand ils chantent sur une scène de théâtre, et à chantonner leurs chansons de marche.

Le chat avec un lézard agonisant. Il donne le coup de patte — toc! — et aussitôt se jette en arrière, comme le canon recule aussitôt son coup parti. Comme j'aime sa petite peur! (précisément, sa peur de la riposte).

Cruel et froussard : on connaît ça.

Quand on a posé un lapin à une femme, il ne faut jamais s'en excuser d'abordée lorsqu'on la revoit. Car peut-être elle aussi vous l'a-t-elle posé. Si on la laisse parler la première, c'est elle qui s'excuse, on peut se lamenter de l'avoir attendue, lui demander une compensation exquise, etc.

On croit que la femme marche accrochée au bras de l'homme parce qu'elle est tendre. Mais non, c'est parce qu'elle ne tient pas sur ses jambes (à cause de ses souliers et de sa jupe impossibles) et, à la lettre, a besoin d'un appui.

On croit que le grison aime les petites filles par un goût physiologique de l'âge. Mais non, c'est que, devenu moche, il craint les rebuts des grandes, que les petites osent moins.

A propos de la phrase précédente, où la position du dernier *que* semble indiquer qu'il s'applique à *grandes*,

alors qu'il s'applique à *rebuts* : certaines incorrections grammaticales, dans un style solide, ont le charme un peu pervers d'une pointe de strabisme dans un joli visage.

« Je m'engage... » dit Barrès en août 1914. Les bravos couvrirent la suite de la phrase, qu'on n'entendit pas, et qui était : « Je m'engage à écrire, la guerre durant, un article par jour à *L'Écho de Paris*. » D'où un long malentendu.

La phrase précédente, qui est de mon cru, est le type de ces saillies *mousseuses, parisiennes*, qui... Qu'aurait fait Barrès, en s'engageant ? Un geste, un simple geste clinquant de marionnette, profitable pour lui, tout inutile au bien public (il avait cinquante-trois ans, n'était pas vigoureux, et n'avait jamais fait de service militaire). C'était s'engager qui était l'acte *facile*, et c'était ne pas le faire qui était l'acte méritoire. Et c'est reprendre sempiternellement cette critique contre lui, qui est petitesse partisane et sordide.

Son système de l'article quotidien, il s'y est résolu pour deux motifs. 1^o Vanité : désir d'imposer sa présence sans relâche, de s'identifier ainsi peu à peu avec la chose nationale, et 2^o amour sincère de cette chose nationale, préférant servir à la petite semaine, parce que cela lui paraissait plus pressant, au grand et solide service de faire à l'écart des œuvres inactuelles mais durables.

Exhibitionnisme des singes encagés, qui ne s'accouplent que lorsque quelqu'un les regarde.

Fauves : Désir. Peur. Indifférence.

Les hommes-fauves : Désir. Peur. Indifférence.

De toutes les prières exprimées jamais par des écrivains, aucune, je crois, ne me touche autant que celle de Tolstoï, dans une page de son journal de jeunesse : « Mon Dieu, donnez-moi la simplicité du style. »

Tous les régimes politiques sont bons, puisque tous les gouvernements, quel que soit le régime, satisfont en définitive aux besoins vitaux de leur nation ; il n'est pas si facile d'entraîner un peuple dans une direction contraire à ses besoins. Tous les régimes, d'ailleurs,

chevauchent l'un sur l'autre, assouplis qu'ils sont par les nécessités. Il faut avoir la tête d'un jeune homme, qu'on en ait ou non l'âge, je veux dire : il faut donner trop d'importance à l'abstrait, pour croire à l'excellence de telle forme particulière de gouvernement.

Octobre (37). — Un inconnu vous menace de vous tuer. On retourne le lendemain, armé, au lieu public où on l'a rencontré, pour le retrouver. Mais *on ne parvient pas à se souvenir de son visage*. Et vous voici à un mètre d'un homme, — puis d'un autre, — puis d'un autre, — vous demandant de chacun d'eux : « Est-ce celui-là ? » Situation étrange. Un tel manque de mémoire visuelle paraît invraisemblable, et cependant nous avons vécu cela.

On tâtonne pour trouver son mode de vie. Votre vie se met en place à petits coups, comme un chien en boule s'y reprend dix fois avant d'être à l'aise et de s'endormir.

— Monte sur le buffet et saute en bas, ordonne M. Lévy à son petit garçon.

— Mais je vais me faire mal !

— Monte et saute ! As-tu, oui ou non, confiance en moi ?

Le gosse saute, tombe et se fait mal. Alors son père :

— Cela t'apprendra à n'avoir confiance en personne.

Les superficiels peuvent traiter cette historiette de simple « histoire juive ». Elle va loin et profond.

La vulgarité d'être empressé sur l'argent. Quelles folies m'a fait commettre le goût ou plutôt la volupté de refuser de l'argent...

« Le maréchal Foch connaissait mieux que personne l'aphorisme de Clausewitz : « *Anéantir* les forces ennemies est le principe primordial de la guerre. » Or, il savait bien que les armées allemandes n'étaient pas détruites, puisque, le 3 octobre 1918, il déclarait : « Nous pouvons continuer la guerre si l'ennemi le désire, jusqu'à la défaite *complète*. » Et cependant il a conseillé de signer l'armistice. Pourquoi ? J'y ai bien réfléchi et actuellement

je suis persuadé que, s'il a commis cette erreur, c'est parce qu'en tant que chrétien — et il l'a dit, d'ailleurs — il trouvait qu'il y avait eu assez de sang versé! C'est, m'a-t-on dit, ce que lui avait conseillé, d'ailleurs, en octobre 1918, certaine personnalité ecclésiastique, en laquelle il avait toute confiance*. » (Général Mordacq, *L'Ordre*, 12 décembre 1937.)

De rapides notes nécrologiques ont expédié Élie Faure, — même, m'a-t-il semblé, dans cette gauche à laquelle il appartenait.

Je ne l'avais jamais vu. Nous n'avions jamais correspondu. Je n'avais nul besoin de le connaître. Les écrivains, ce sont leurs œuvres.

Mais lorsque, il y a quelques années, un journal du soir demanda à des auteurs quels étaient, à leur avis, les plus beaux livres (français) sur la guerre, j'en nommai cinq, et parmi eux, sans hésiter, *La Sainte Face*.

Aucun des « échos » nécrologiques que j'ai lus ne citait seulement *La Sainte Face*, qui est un grand livre, dont les idées frappent juste, dont le ton sonne juste, dont certaines pages (le père qui va à l'attaque avec son fils, la femme et l'aspirant dans le métro) ont tout ce qu'il faut pour devoir être dans toutes les mémoires, — et qui sont connues de trois mille personnes, à moins que ce ne soit de personne.

Je souffre à cause des hommes qu'on ne met pas à leur place. Quoi qu'on dise, il y en a quelques-uns, dans les lettres françaises d'aujourd'hui. En même temps, on voit toujours clairement les raisons de ces dénis de justice, mais elles sont toujours si basses. Je demandais à un confrère : « Pourquoi ce silence sur Élie Faure? » Il me dit : « Il a un très mauvais caractère, et puis, il ne veut voir personne. » Est-ce donc ainsi qu'on mesure les hommes, et faut-il être un héros pour juger une œuvre en se mettant simplement devant elle, et en oubliant si son auteur est « sympathique » ou non?

Mais je crois deviner le mot de l'affaire. Élie Faure devait être un homme indépendant. (Novembre 1937.)

* Le R. P. de Grandmaison, S. J. (note de 1962).

La notion du *sage* n'existe plus aujourd'hui en Occident. Ne pas souffrir — idéal de la sagesse — y est tenu non pour vertu, mais pour vice (« C'est un égoïste »), et aussi pour une infirmité, une déficience morale.

Hugo, Tolstoï, Wagner illustrent cette pensée éclatante de Nietzsche, que l'homme de génie, pour *se protéger du public* — qui hait en lui le génie, — doit prendre le ton de pitié, simuler la vénération devant tout ce qui souffre, devant tout ce qui a vécu bas, méprisé, etc.

C'est également pour *se protéger* que de grands artistes individualistes, à partir d'une certaine heure de leur carrière, n'ont plus osé cheminer qu'accrochés à une *cause* : Byron, Barrès, d'Annunzio, etc.

Tout cela, d'ailleurs, ne vaut que depuis le xix^e siècle.

Les créateurs littéraires aiment de présenter les critiques littéraires comme des parasites des créateurs. Mais les créateurs, de qui les œuvres se nourrissent, croissent et prospèrent dans la renommée par les études que leur consacrent les critiques, alors que ces études elles-mêmes sont bientôt oubliées, les créateurs ne sont-ils pas eux aussi, en quelque mesure, les parasites des critiques ? En d'autres termes, le critique qui meurt ne laissant rien, parce que sa substance a passé dans la renommée des créateurs, est-ce lui le parasite ?

Phèdre, regardant Hippolyte s'exercer au stade, et attendant qu'il la rejoignît, par nervosité perçait des trous avec son épingle à cheveux dans les feuilles d'un myrte. (Pausanias.)

Qu'un tel trait — si admirable — ait dû paraître *trivial* aux yeux des grands hommes de Versailles !

Tout ce que nous donnons nous manquera un jour.

Un sage, voyant que sa sagesse le faisait mépriser, exerça contre soi des violences ostentatoires, pour forcer le respect. Ce fut le premier ascète.

L'homme de la rue ne donne l'impression de penser que lorsqu'il résout des mots croisés.

Le Penseur de Rodin, qui pense avec trop d'emphase pour n'être pas un pense-petit, résout de toute évidence des mots croisés.

19 décembre (37). — Cette inoubliable demi-heure quand elle marchait sous la neige fondue. L'odeur fade de ses cheveux filasse pleins de paillettes de neige dans la pièce belle et obscure. Ses yeux fermés, sa bouche ouverte, son visage à la Mantegna, névropathe et vieillot, son passionné visage, son silence absolu. Les taches de rousseur sur ses reins.

Lamennais (*Paroles d'un croyant*), s'adressant aux jeunes filles : « Quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au Ciel. » Pourquoi le fait, tout physiologique, qui se passe en un homme normal lorsqu'il est près d'une jeune fille, n'aurait-il de nom qu'au Ciel, où il me semble qu'on doit penser à bien autre chose? Comme cela est bizarre, mais aussi combien attendrissant, et surtout quand on sait que Lamennais était pédéraste.

Nuit : ce grand manque de lumière qui faisait le vide dans le ciel.

25 décembre. — En regard de tant d'inconvénients, la vie dangereuse a cet avantage qu'à chaque épisode ou chaque année qui se clôt (un domicile dont on change, une ville que l'on quitte), au lieu de se dire : « Encore une page tournée... La vieillesse qui vient, etc. », on se dit : « Encore une aventure menée à bien... Encore une année où je suis passé au travers... » L'ennui que cela soit fini disparaît dans l'émerveillement que cela soit fini sans encombre. On ne dit pas : « Hélas! » On dit : « Ouf! »

C'est surtout quand on feuillette les quittances de loyer d'une de ses garçonnières qu'on se dit : « Qu'y ai-je acquis d'heureux? »

Départ de la rue du L... — Départ des domiciles d'amour, quand le concierge (hostile) doit « faire visi-

ter », quand il faut lui laisser les clefs, et auparavant faire disparaître tous les objets compromettants. Que de tracas ! Mais combien ils étaient compensés par la joie de quitter un de ces domiciles sans y avoir subi d'accroc (malgré ceux évités de justesse), tout bien réglé avec tout le monde, sans qu'il y ait la moindre possibilité de me remettre la main dessus : enfin, en style de commerce, une affaire liquidée, ou, en style de justice, une affaire classée.

Et d'ailleurs, je ne regrette rien de ces tracas. Chaque fois que j'en avais un peu d'humeur, il me suffisait de me dire : « Mon plaisir valait-il la peine d'être ainsi payé ? », et je me répondais : « Oh ! que oui ! » d'un tel élan !

Il est admirable qu'un corps puisse faire sans dommage et même sans fatigue tant d'excès adorés, et qu'il ait la névralgie pour avoir assisté une heure, passivement, à une seule réunion d'imbéciles.

Aborder un vieux monsieur pour lui demander du feu, voir son haut-le-corps, voir ses doigts qui tremblent quand il vous tend la cigarette. Sur quelle fourmilière ai-je mis le pied ?

Andrée Hacquebaut. — Je ne puis regarder, sur les sapins, cette immense quantité de pollen qui brunit et se dessèche, sans que mon cœur se serre.

CARNET XXXIV

NICE, PEIRA-CAVA : du 13 janvier au 21 février 1938.

PARIS : du 22 février au 5 juin 1938.

IL n'est pas horrible, pour l'amour, que la beauté des êtres passe si vite. On descend « prendre » le soleil d'hiver, qui ne dure que pendant une demi-heure : on ne s'en prive pas parce qu'il ne dure qu'une demi-heure. On mange la cerise quand elle est à point, sans imaginer ce qu'elle serait pourrie.

L'arrangement. — Cicéron veut que Coriolan se soit tué. La raison qu'il en donne, c'est que cette fin lui paraît plus convenable au héros. Voilà qui ne sent pas bon, à mon nez. Atticus vient à la rescousse : « On permet aux rhéteurs de mentir pourvu que l'art y gagne. »

Si les interviews de Socrate prises à son lit de mort par Platon sont aussi fidèles que celles qu'on prend de nous !

L'auteur réputé misogyne est la tête de Turc de certains quotidiens. Mais les journalistes de ces quotidiens, qui donnent *systématiquement* dans le plus bête et le plus bas, et vous expliquent en s'esclaffant — je les ai entendus — que « c'est pour la clientèle féminine », se rendent-ils compte qu'ils ont un mépris de la femme que n'a pas l'auteur réputé misogyne ?

Un personnage de notre xviii^e siècle, de qui le nom m'échappe, a écrit : « Il faut aux armées des hommes pour s'y faire tuer. »

Quand je lis, de Goethe : « Une grande personnalité se trouvera un jour inévitablement face à face avec les sciences », je m'amuse beaucoup à voir Gide ne pouvoir se promener, au Tchad ou ailleurs, sans un herbier en bandoulière, qu'il nous ouvre à tout propos, comme

M. Cryptogame* lui-même, à voir Barrès consacrer ses derniers jours à écrire trois cents pages illisibles, et *illues* de quiconque, sur les *laboratoires de France*, pour lesquels il est fait autant que je suis fait pour jouer du saxophone. Allons, allons, mes chers confrères, inutile d'en remettre, car tout le monde le sait depuis longtemps : l'un aussi bien que l'autre, *vous êtes Goethe*. L'un aussi bien que l'autre, votre vieillesse est *gœthéenne*.

Goethe en *éléphant blanc*, ainsi que le voyait Barrès; Barrès en lama, noir et même extra-noir, puisque teint au cirage; et Gide en « M. Cryptogame » : ne voilà-t-il pas de bonnes silhouettes pour un journal amusant?

Goethe accuse Hugo d'écrire pour gagner de l'argent, comme Gide en a été accusé (il m'a montré les lettres) après le *Retour d'U. R. S. S.*, comme j'en ai été accusé après *Les Jeunes Filles*.

Chacun n'est devenu tout à fait soi-même que le jour où ses parents sont morts.

En repensant à l'*Hôtel des Facultés*, d'Alger. L'immeuble a été abattu, la femme est morte, l'amour que j'avais pour elle s'est dissipé, et la chaude-pisse qu'elle me fila est guérie.

Un artiste pur peut supprimer de son art tout ce qui n'est pas neuf. L'artiste qui veut agir prend tout ce qui fait flèche, même les matériaux de seconde main.

Dans la montagne, l'air est tellement pur qu'on devine à son odeur (à sa mauvaise odeur) un homme distant de soi d'une vingtaine de mètres, qui arrive sur la route, et qu'un tournant vous cache.

Matisse, qui a une magnifique volière d'oiseaux de toutes les contrées du monde, me dit que les oiseaux d'Europe sont plus fins, plus intelligents que ceux des pays exotiques.

Il me dit qu'il a établi une hiérarchie des malheurs, et

* Personnage d'un album illustré de Töpffer.

que le plus grand des malheurs qui pourrait lui arriver, serait de n'avoir plus envie de travailler.

Je lui réponds : « Et le travail des autres ? Cela vous donnerait le temps de l'étudier et de le goûter dans ce que vous n'en connaissez pas, qui pour vous, comme pour chacun de nous, reste sûrement considérable. *Nulla dies sine linea*, « Je hais les paresseux qui lisent » (Nietzsche) : Dieu sait si je me suis gouverné selon ces principes. Mais gare à ce que cette noble, cette magnifique et salvatrice passion du travail ne devienne pas un peu une manie. A partir d'un certain âge, une toile de plus ou de moins... un livre de plus ou de moins... Alors qu'il serait grave que cette passion de notre travail nous eût frustrés d'une part importante de la création des autres. »

Il me dit : « Quand j'étais pour crever, j'ai dit à ma femme : « Regarde comme j'ai bien fait de me faire « plaisir en achetant ces oiseaux. »

Je serais un malheureux si j'allais sur le terrain du public, au lieu que ce fût le public qui vînt sur le mien.

Peira-Cava, 16 janvier. A l'hôtel (de montagne), la comtesse. Ses extrémités éternellement glacées (les neiges éternelles), son sang bleu, son air transparent. Ce n'est pas assez qu'elle noie d'eau son vin — eau minérale, bien entendu, — de cette lavasse elle laisse encore dans son verre : on est distingué ou on ne l'est pas. D'ailleurs, nous ne l'avons vue qu'une fois à la salle à manger : une personne d'une telle distinction ne peut prendre ses repas que dans sa chambre, ses repas qui sont surtout — toujours la distinction — des repas de spécialités pharmaceutiques...

Venue ici pour respirer l'air, puisqu'on n'y vient que pour cela, elle descend de sa chambre à midi, fait trois pas chancelants sur la neige, de ses pieds cambrés de comtesse, et remonte dans sa chambre, d'où elle ne descendra plus avant le lendemain midi, et dont les fenêtres sont constamment closes. Tu parles d'une cure d'air. Quelles sont ses maladies ? La constipation sans doute, et puis les vapeurs, le rang, le conformisme, le christianisme. — Qu'elle meure !

J'entends crier dans la rue : « Nouvelle loi sur les passions ! » Diable ! Mais non, c'est *pensions*. Ouf !

Les écrivains qui se plaignent de ne pouvoir travailler à Paris. C'est une question de volonté et d'organisation. Comme de suivre une règle d'hygiène à Peira-Cava. Et ceux qui ne peuvent travailler à Paris sont de la même espèce que les gens qui ne peuvent guérir en montagne : l'espèce où l'on ne sait s'astreindre qu'à demi.

L'égoïsme, la colère, la violence, les contradictions de l'être, tout cela est traité de *faiblesse*. Mais c'est qu'on en a peur : il faut bien le calomnier.

A Lyautey, comme à Barrès, hommes intelligents, je reproche de n'avoir pas mangé le morceau. Qu'ils pontifient et bêtifient avec les officiels tant qu'ils n'ont pas obtenu la pacotille qui leur fait envie, l'un son bâton, l'autre son bicorné, passe encore (quoiqu'il y ait une autre race...). Mais ensuite ! S'ils avaient été de vrais grands hommes, alors s'ouvrait pour eux le temps de ne mentir plus. Seulement, voilà, on commence par : « Ne me faites pas rire », et on finit par les airs pincés : « Rire ? Qu'y a-t-il donc là de risible ? »

La femme d'un éditeur américain, à qui je disais que je recueillais des notes pour un livre sur les enfants, sur les questions d'éducation, etc., me dit : « Pourquoi ne faites-vous pas plutôt du cinéma ? Ça, au moins, c'est *la vie*. »

Aujourd'hui, une femme (française), parce que j'ai donné dans un journal un article qui, pour une fois, a trait plus ou moins à l'actualité, me dit : « J'aime vous voir vous mêler *vraiment* à la vie. »

Si on demandait aux gens : « Qu'entendez-vous précisément par *la vie* ? » on serait effaré de la plupart des réponses.

Il est, je crois, des plus rare de rencontrer un homme à qui il soit *absolument* égal d'être dédaigné ou méprisé. Je n'ai jamais cessé d'être cet homme, et, s'il arrive qu'on me prête des singularités qui n'en sont pas, celle-là en est une authentique.

Durant les années 36-37, craignant l'invasion de guerre, ou des troubles sociaux, je n'achetai plus d'antiques. A la mort de d'Annunzio, je vis dans une gazette qu'à Paris, en septembre 14 — quand les Allemands étaient à Compiègne, — il achetait des vases persans. Cela me fut une leçon, j'eus honte, et, la première belle antique que je vis (qui était un marbre romain), je m'en fis cadeau.

Combien dépaycé dans les quartiers riches : les Champs-Élysées; l'horrible XVI^e (où l'on me donnerait une maison, que je la vendrais, mais n'y vivrais pas); le sinistre quartier Villiers, place Wagram, aux avenues interminables, sans une boutique, mais avec à chaque immeuble un médecin pour gens cossus, dans appartement cossu ou plutôt faux-cossu (à seule fin de justifier les gros honoraires). Les quartiers sans âme, sans petit peuple, *sans rue* : vides et fermés comme ceux qui y vivent.

Dans un quartier bourgeois, une rue populaire : la seule excitante du quartier. L'étonnante rue du Dragon dans le quartier Saint-Germain-des-Prés.

Une passante aperçue par temps gris et froid à tel endroit de la rue où il semble qu'elle doive être souvent, je reviens quelques jours plus tard à ce même endroit dans l'espoir de la rencontrer à nouveau. Mais aussitôt que j'y suis, prenant conscience qu'il fait soleil et chaud, j'ai l'intuition que je ne la retrouverai pas (et en effet).

Nul n'est de bon conseil en toute affaire et tous les jours.

Pour don Fadrique.

Traqué à mort, soudain, ouvrant un bahut, il y aperçoit, à un mètre de lui, une souris qui l'embêtait depuis très longtemps. Elle reste figée de saisissement, et lui, devant elle, si près d'elle, figé. Ils restent ainsi un moment à se regarder l'un l'autre. Puis il songe qu'il est traqué, lui aussi, comme elle. Et il referme la porte du bahut.

Fadrique, apprenant d'Indalecio que Carralafuente est mort — et mort décapité, — a un tel élan de joie qu'il

tend les deux mains à Indalecio. Celui-ci ne les prend pas, soit qu'il n'ait pas compris le geste, soit que ce geste lui ait fait horreur.

Il faudrait montrer, au long des actes III et IV, que Fadrique périt à cause de sa peur de montrer qu'il a peur. Il ne veut pas demander asile dès la première menace, par crainte de passer pour pusillanime. Afin qu'on ne voie pas qu'il a peur, il ne prend de précautions qu'au dernier moment, quand il est trop tard et qu'elles sont devenues vaines.

Quand il voit le parti de ses ennemis approcher du pouvoir, il se transfigure intérieurement; il ne veut plus être seulement quelqu'un qui cherche à garder sa vie sous un pouvoir hostile; il veut avoir une place dans ce pouvoir; il veut le plus pour se délivrer du moins. Il se transmue d'homme traqué en homme avide, de la défensive à l'offensive, et par l'audace, la beauté et la difficulté de ce jeu, il se restitue à ses propres yeux.

Quand j'ai une minute de paix, de détente, après avoir tué une souris, j'évoque brusquement cette même minute d'euphorie, après avoir tué mon premier Allemand, à la guerre de 14. Cette euphorie est effrayante, comme c'est un peu effrayant aussi, ce rapport entre une souris et un homme. Mais je dis ce qui est.

Combien j'admire ces gens, surchargés d'affaires, de rendez-vous, de responsabilités, et qui n'ont *jamaïs l'air pressé*, qui vous accueillent, surpris à l'improvisiste, avec affabilité, ne vous font pas sentir que la conversation a assez duré, etc. Grande vertu sociale, qui me manque au plus haut point.

L'Espoir, de Malraux.

On entend dire sur ce livre des choses *monstrueuses*. « C'est du journalisme. »

« C'est mal composé. » Toujours la nostalgie de *La Princesse de Clèves*, qui est détestablement mal composée, mais qui, on ne sait pourquoi, représente dans l'esprit des Français le roman-composé-à-la-française, c'est-à-dire « bien composé » (note : 16 sur 20).

« C'est mal écrit. » Monstrueux. Mais... toujours la nostalgie de *Salammbô*, qui est détestablement « bien écrit ».

On lui reproche des « dissertations ». Ils appellent dissertations tout ce qui est intelligent et profond, et surtout les entretiens des personnages. A ces entretiens je reprocherais plutôt de friser parfois l'invraisemblance. Une armée d'intellectuels, comme dans ces pièces d'avant-guerre où tous les personnages sans exception avaient « de l'esprit ». Hélas! Malraux, comme nous tous à la guerre, a dû avoir des mess qui n'étaient pas drôles. Mais il a fait le silence sur les cons, alors que c'est un des drames de la guerre, qu'on la fasse toujours côte à côte avec des imbéciles (drame qui me l'empoisonnerait, aujourd'hui, et jusqu'à détruire, je le crains, tout sentiment autre que l'impatience de cette imbécillité), ou du moins avec des compagnons qui ne se battent pas pour les mêmes raisons que vous (abcès qu'il faut préserver, ou bien ouvrir?).

L'attention chez Malraux. C'est une règle, que la beauté de l'art descriptif provient en grande partie de la précision, c'est-à-dire de l'attention. Est-ce qu'il notait? Et est-ce qu'il notait sur le moment même? Sa précision dans le détail. Exemple : la ligne de miliciens qui avance (p. 50), les camions (p. 76).

L'absence de littérature. En cela, fait songer souvent à Tolstoï (exemple de simplicité tolstoïenne, cette fin de chapitre, p. 18). Répugnance pour la pédale. Pour la phraséologie : presque pas de proclamations de foi (et plutôt au Ciel que toute notre littérature antifasciste eût pareille horreur de la rhétorique!).

Pas d'ironie.

Rien de local : l'Espagne un accident. Préfigure des guerres de l'avenir, où il ne sera pas question de nations, sinon pour la frime : la lutte de classe camouflée en lutte patriotique, à l'usage des attardés, comme les Arabes d'aujourd'hui, pour intéresser l'Europe, camouflent en passion nationale leur vieille passion uniquement religieuse.

Inoubliable : la main sur le mouton (p. ...), la sueur sur les moustaches (p. 63), les pendules (p. 105), la musique du tercio qui joue sur la grand-place tandis qu'on se bat encore dans Tolède (p. 179). Les pages sur les fusillés (p. 184) sont le comble de l'art d'écrire. Mais personne ne s'en aperçoit. « Du journalisme! »

Le vieil intellectuel dans Madrid, quand les Maures

vont arriver et le fusiller. Ne pas bouger. Hauteur, dignité et fatigue. « Non, ces gens-là ne me feront pas courir. » Il y avait de tout cela dans la complaisance à se laisser tuer des nobles de 94.

(Je relis et je vois que le personnage le dit à peu près : « Vous vous laisseriez tuer par indifférence? — Pas par indifférence. Par dédain... »)

En Malraux se réconcilient l'intelligence et l'action, fait des plus rares.

Jusqu'à quel point croit-il? Si tout cela est jeu, c'est un jeu bien caché : *vere Deus absconditus*.

Plat avec ses ennemis, hautain avec ceux qui lui faisaient du bien.

1^{er} juin. — Je voyais, dans cette nuit d'été, les fenêtres lumineuses des grands immeubles le long de la Seine, et puis au-dessus les étoiles. Et je me disais que, si merveilleuses que fussent les étoiles, j'aimais encore mieux les lumières des hommes.

Si nos vertus ne sont ni reconnues ni appréciées de personne, pourquoi les avoir, alors qu'humainement elles ne nous causent que du tort? Pourquoi du caractère? Pourquoi de la délicatesse? Pourquoi du désintéressement? Pourquoi toujours renoncer à quelque chose, toujours faire le mauvais marché? — Pour n'avoir pas honte de soi; la réponse est si simple et pourtant, à de certaines heures, elle paraît si folle...

Femmes amoureuses ou seulement sentimentales, qui se jettent sur le stylo ou sur le téléphone comme le drogué se jette sur la seringue, — ne peuvent un seul jour s'en passer.

J'adore cette anecdote lue dans un auteur militaire. C'est au siège de Sébastopol. Soudain, un grenadier russe sort de sa tranchée, grimpe sur le parapet, et se met à danser à la mode de son pays. En face, dans la tranchée française, charmé de son culot, on rit et on applaudit. Le Russe plonge, mais, après quelques instants, ressort et danse à nouveau. Léger froid dans la tranchée française. Encore quelques minutes, nouvelle

sortie et nouveau début d'entrechat : d'un seul mouvement, sans s'être concertés, les Français tirent et le tuent. La morale est que le mieux est l'ennemi du bien.

Huit fois sur dix, la personne qui demande conseil indique dans quel sens elle voudrait que le conseil lui fût donné : « Vous pensez, n'est-ce pas, que...? » Et huit fois sur dix, par manque de caractère, ou seulement par légèreté, l'interrogé opine dans le sens qui lui est indiqué. Alors même qu'il eût opiné dans l'autre, si la question lui avait été posée honnêtement : « Que pensez-vous : que?... ou que?... »

Ces idiots politiques, mais infiniment alertes sur leurs propres intérêts, serins ici et renards là, me font penser à ces domestiques qui nous accablent par leur stupidité dans notre service, mais, en combines et friponneries dans ce qui les concerne, sont maîtres à s'agenouiller devant.

« Il fut un temps où certaines couleurs, spécialement l'indigo, passaient pour maléfiques. D'après les chroniqueurs anglais, le roi Henry IV d'Angleterre aurait été empoisonné au moyen d'un manteau de velours bleu, teint à l'indigo, qu'introduisit traîtreusement, dans la garde-robe du souverain, le fils du duc de Montherlant, dont le père avait été massacré sur les ordres d'Henry, par le shérif d'York. » (Dr Cabanès, *Dans les coulisses de l'histoire*, p. 89.)

Un « coup de vieux ». L'horrible expression pour désigner le vieillissement subit chez quelqu'un. Des hommes l'appliquent à leur père. Je n'aime pas ce manque de respect français pour la vieillesse. Ce manque de respect français pour la jeune fille prolongée. Ce manque de respect français pour l'enfance. Les Français ont plein la bouche de la « personne humaine », et ils la traitent ignominieusement.

A..., rencontrant B... au bras d'une grue voyante, lui en veut, parce que, dans l'idée qu'il se faisait de lui depuis vingt ans, il y avait que B... ne fréquentait que des femmes du monde. A... en veut à B... de déranger

l'idée qu'il se faisait de lui (B...), bien qu'il l'ait blâmé souvent de ne fréquenter que les femmes du monde.

Les services rendus desservent une demi-amitié, parce qu'un moment vient où l'on se ralentit d'en rendre.

Une femme étonnée et curieuse est une femme à demi tombée. Tombée sur un genou comme le boxeur qui reste sur un genou jusqu'à ce que l'arbitre ait compté neuf.

Toujours la tauromachie. — Pendant cette longue période où elle hésite, réfléchit, recule, calcule, malgré tout son effort elle est condamnée à venir où je l'attends, comme le taureau, quels que soient sa vaillance, les chevaux et même les hommes qu'il ait étripés est destiné fatalement à mourir. Et il y a dans cette défense vaine (et si sincère) quelque chose ensemble de touchant, de ridicule, de pitoyable, et de grandiose.

Un vieux journal espagnol qui me tombe sous la main. Quelle pitié que cette vue petite que donne la fureur politique. Un parti politique, cette pauvre chose qu'est un simple parti politique, verse des larmes de crocodile sur la « honte », le « déshonneur », l'« humiliation » du général (du parti adverse) qu'il a fait dégrader (?) par ses tribunaux. Comme s'il y avait la moindre honte et le moindre déshonneur à être outragé par une « justice » qui n'a rien à voir avec la justice, qui n'est qu'une façade hypocrite de la passion et de la haine ! Il n'y a pas plus de honte, en temps de guerre civile, à être condamné par la « justice » du parti adverse, qu'il n'y a de honte, sur le champ de bataille, à être blessé par l'ennemi.

Au soulier beau on reconnaît la courtisane. Mais moi, ce qui m'allume, c'est le soulier fatigué.

Femmes, à 3 heures, pressées à la porte de l'imprimerie de *L'Intran*, pour avoir tout frais le canard. Elles se jettent sur le bas de la dernière page (les annonces), sans un seul coup d'œil aux nouvelles plus ou moins

sensationnelles de la première, ni même aux photos. On en voit se mettre à l'écart sous une porte cochère, afin d'y lire fébrilement ces petits messages des îles Fortunées : « *On dem., On dem., On dem.* » Et puis, dare-dare vers le métro : il s'agit d'arriver la première chez l'éventuel employeur (ce galop des femmes vers l'homme à sous).

On comprend toutes les raisons pourquoi ces pauvrettes, souvent jeunes et agréables, répugnent à faire plutôt la courtisane. Sauf exception, un homme qui n'est plus un jeune homme est un objet dégoûtant (et les jeunes gens qui ne sont pas dégoûtants sont eux-mêmes une minorité). Avoir ça sur le ventre, poils, tabac, bouche, gomina, quel calvaire. De là que ce fut une idée sublime, en certaines sociétés antiques, de faire de la prostitution une chose religieuse. Non seulement plus de honte pour la dame, mais — tout étant affaire d'imagination — son dégoût transfiguré par le caractère sacré de l'acte qu'elle accomplissait.

C'est en sortant de l'hôpital que bien des femmes, jusqu'alors sages, sautent le pas, se font courtisanes. Elles connaissaient de tout temps la misère, mais, à l'hôpital, elles l'ont réalisée sous une forme atroce qu'elles ne connaissaient pas encore.

« Il y avait là une blonde... » « Louis a couché avec une brune formidable... » En somme, l'homme ne sait discerner dans une femme que si elle est brune ou si elle est blonde.

Le stylo coule. On n'y fait rien, et après quelques jours il cesse de couler. Je suppose que les maladies doivent quelquefois se guérir de la sorte, et les affaires difficiles de la sorte se dénouer.

Le sentiment de régénération qui nous vient, à décider de ne pas faire une chose qui nous ennuie, devrait à lui seul nous convaincre que nous sommes là dans la vérité.

Je connais très bien tous les défauts des hommes, parce que je les étudie en moi.

La plus noble fonction de l'esprit, et qui engage le caractère, est de rendre à chaque idée et à chaque être ce qui lui est dû.

V... vida son sac à W..., le concernant, un jour qu'il était irrité non contre lui, mais contre Y... Un boqueteau qui brûle allume le boqueteau voisin.

L'admiration du public dévie la fumée montant de notre œuvre. Mais l'indifférence du public la laisse monter de son mouvement naturel, qui la conduit vers le ciel.

Mes œuvres brillent pour certains êtres d'une jeunesse éternelle, alors qu'elles sont mortes dans mon cœur, comme ces troncs d'arbres qui ont l'aspect d'une masse de mousse verdoyante, mais au-dessous ne sont qu'écorce sèche.

Quelquefois il semble que notre pensée se meuve sans que nous y ayons part. Il pense en nous comme il neige sur la campagne.

Croyez-vous sincèrement que sous un régime socialiste ou communiste il y aura des médecins et des infirmières, dans les hôpitaux français, qui traiteront les humbles avec conscience et respect, des administrations et une armée françaises qui ne les brimeront plus, des orphelinats pour leurs enfants qui seront autre chose que des prisons, etc. : en un mot, qu'*ils seront traités, sans argent, de la même façon que s'ils en avaient*? Il y a chez nous quelque chose à changer de plus profond qu'une structure sociale et des lois, c'est la qualité de l'homme. Or, rien n'indique que ce changement se prépare, même à la plus lointaine échéance. Au contraire, c'est une aggravation de l'inhumanité qui se prépare.

Les personnalités aux contours les plus accusés sont les plus grossières, comme ces cartes de géographie barbouillées par les enfants, où tout l'intérieur du pays est informe, mais où les côtes, cernées vigoureusement de crayon bleu, sont le seul tracé ferme du dessin.

Nous nous déshabillons avec une telle hâte que je jette sur le tapis, pêle-mêle, toutes les pièces de mes

vêtements, tandis que je l'entends, elle, qui déchire une des siennes.

Une fille comme J... m'incline par sa braverie, durant tout le temps de notre liaison, à une conception du monde où les qualités morales sont comptées en premier. Quand elle sera sortie de ma vie, je reviendrai à ma pente naturelle, de faire passer en premier la capacité.

Dans le discours d'un homme de lettres sur la tombe d'un de ses pareils, je lis cette phrase : « C'est à peine s'il leva les bras quand le flux d'une nouvelle génération submergea ceux de la sienne qui attendaient encore quelque chose de l'avenir. »

Et j'admire comment la pitié sait expliquer qu'on n'a pas eu de talent.

Cette métaphore marine, banale au premier abord, ne manque pas, à mieux voir, de grandeur. « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. » Oui, mais notre orateur a raison, elles sont aussi comme les vagues de la mer.

C'est émouvant de voir naître à l'horizon, comme des vagues, ces générations des derniers venus. Cette vague qui s'enfle sera-t-elle moins haute que les autres ? Au contraire, va-t-elle rattraper la précédente, l'écraser et la distancer ? Laquelle, sur la plage, apportera un trésor ? Et laquelle des épaves ? Et laquelle ira le plus loin ? Cependant nous la suivons encore, et déjà, derrière elle, est née une nouvelle vague, elle aussi pleine du désir de croître et de conquêter. Sur la grève, les citadelles éternellement menacées et indemnes regardent ce qui vient mourir à leur pied.

Entre eux ou : Passe ça à ton voisin.

Stendhal, sur Chateaubriand : « Notre grand hypocrite national. »

Barbey d'Aurevilly, sur Stendhal : « Un Tartufe intellectuel. Il commença par jouer sa comédie aux autres, et devint, comme tous les Tartufes, son propre bonhomme Orgon à lui-même. »

Fontanes, sur Lamartine : « C'est un talent hypocrite, une fausse harmonie. Tout cela est calculé ; il n'y a pas d'inspiration » (à Chénédollé).

Lamartine, sur Chateaubriand : « Je le voyais à la messe l'autre jour : figure de faux grand homme ; un côté qui grimace. »

Chateaubriand, sur Lamartine : « Quel grand dadais ! » (à Mme Récamier).

Goethe, sur Hugo : « Maintenant M. Hugo écrit pour gagner de l'argent. »

Hugo, sur Goethe : « Je ne l'ai pas lu, mais j'ai lu Schiller. C'est la même chose. »

Sieyès, sur Chateaubriand : « Je vous rends le fatras à prétentions philosophiques de M. de Chateaubriand. Quel charlatan ! Est-ce que vous avez pu le lire jusqu'au bout ? » (à Rœderer).

Je pourrais, s'il le fallait, donner les références de toutes ces citations.

A noter que c'est le plus souvent d'hypocrisie que s'accusent ces messieurs. Car, quand le talent est indéniable, de quoi accuser ? Accuser d'insincérité, qui est jouer sur du velours, puisque la sincérité ne se prouve pas.

(Et encore : « Bossuet, parlant de Fénelon devant l'abbé Ledieu, disait que c'était un talent hypocrite. » Sainte-Beuve.)

« Avoir une foi ! » clament les jeunes gens bien stylés. « De l'enthousiasme ! » clament les punaises idéalistes. « Aimer ! » clament les chrétiens. « Servir ! » clament les patrons. « Mourir ! » clament les gouvernements. Au milieu de toutes ces invites, celui qui veut voir les choses telles qu'elles sont reste froid. Car les choses telles qu'elles sont sont trop impures, je veux dire : ont trop d'interférences les unes dans les autres, pour qu'on puisse se passionner pour aucune d'elles exclusivement. Cet esprit pondéré est, bien entendu, suspecté puis haï. Il lui faut vivre au milieu des excités simples d'esprit comme le Père de Foucauld au milieu des sauvages : à la grâce de Dieu. Jusqu'au jour où, comme le Père...

Un correspondant inconnu m'envoie cinq pages de citations de J.-J. Rousseau, pour me montrer leur parenté avec ce que j'ai moi-même écrit. Je repêche ces deux-ci, les seules que je retrouve ; j'avais d'abord jeté le tout, mais, après réflexion, ne le juge pas indifférent.

(Dans ma jeunesse)... sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes...

(*Les Confessions*, livre 2, p. 11.)

... Je dépenserais tout mon revenu sans chercher à l'augmenter... J'adore la liberté. J'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement...

(*Ibid.*, p. 56.)

... Cet amour des objets imaginaires et cette facilité à m'en occuper achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entourait, et déterminèrent ce goût pour la solitude qui m'est toujours resté depuis ce temps-là.

(*Ibid.*, p. 60-61.)

... On m'a imputé de vouloir être original et faire autrement que les autres. En vérité je ne songeais guère à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je désirais sincèrement de faire ce qui était bien. Je me dérobaïs de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, et par conséquent un désir secret, quoique involontaire, du mal de cet homme-là.

(*Ibid.*, p. 84.)

Je suis en racontant mes voyages comme j'étais en les faisant : je ne saurais arriver.

(*Ibid.*, p. 263.)

...quoique né homme à certains égards, j'ai été longtemps enfant, et je le suis encore à beaucoup d'autres.

(*Ibid.*, p. 267.)

...je sentais en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvais servile et pour ce gouvernement que j'affectais de fronder... Je raillais les Français de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignait plus qu'à eux.

(*Ibid.*, p. 279.)

...mais je n'aimais pas être obligé de me rendre à mes leçons ni que l'heure me commandât.

(*Ibid.*, p. 291.)

...et moi qui avais tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages...

(*Ibid.*, p. 325.)

...forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue Saint-Jacques, où, quelque temps qu'il fût, j'allais souper presque tous les soirs.

(*Ibid.*, p. 184.)

Ma chambre ne désemplissait pas de gens qui, sous divers prétextes, venaient s'emparer de mon temps. Les femmes employaient mille ruses pour m'avoir à dîner.

(*Ibid.*, p. 223.)

Je jetais mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage était rebuté, tant pis pour ceux qui n'en voulaient pas profiter; pour moi je n'avais pas besoin de leur approbation pour vivre.

(*Ibid.*, p. 280.)

X... me dit, le plus tranquillement du monde, que le critique littéraire de...* n'a pas consacré de feuilleton à *L'Espoir*. « Pourquoi? Parce que c'est d'un adversaire politique? » — « Oh! non, non. Je crois que (le critique) n'a pas pensé que cet ouvrage en valût la peine. Mais si, *vous*, vous vouliez écrire un article sur *L'Espoir*, nous le prendrions bien volontiers. » Ainsi, un journal fait le silence sur une des grandes œuvres contemporaines, mais est prêt à en publier un éloge, bien que l'auteur de cet éloge et l'objet de cet éloge soient tous deux de ses adversaires politiques, parce que cet auteur a « un nom ». Tout cela ahurissant.

L'accueil fait à *L'Espoir*, qui n'a pas été en proportion de sa valeur, a pour source le désir qu'on a d'empêcher Malraux de prendre une trop grande place. Je le flairais, et on me l'a confirmé.

Mlle X..., dont je suis excédé, me téléphonant, discernant au téléphone ma voix excédée : « Vous avez des ennuis? Vous avez l'air embêté... » Là-dessus elle répand dans Paris que j'ai des ennuis, — quand c'est *elle qui m'ennuie*.

* Grand journal réactionnaire, dont X... était le directeur.

CARNET XXXV

PARIS : du 5 juin 1938 au 3 septembre 1938.

LONDRES : du 4 au 8 septembre.

LORRAINE : du 24 septembre au 3 octobre.

PARIS : du 4 octobre 1938 au 10 janvier 1939.

N IETZSCHE pense convulsivement; il souffre jusque dans la joie.

Son mécanisme, auquel il finit par être habitué, de lever sans regarder à fond. Ensuite, c'est, par exemple (ayant horreur des cafés et des thés), le ciné, c'est-à-dire un profil dans la nuit. Puis des trajets en auto, à côté de l'objet, qu'il regarde mal. Puis l'accouplement dans l'ombre. De sorte qu'une ou deux rencontres intimes ont eu lieu, sans qu'il se soit aperçu qu'il s'est monté la tête sur, et a couvert de baisers avec amour, quelqu'un de moche. Et même ne le réalisant parfois qu'au tirage d'une photographie.

En France, si on a cessé presque complètement de confondre intelligence et instruction, intelligence et mémoire, on confond encore intelligence et spéculation.

... Et se réveille parmi les oiseaux sonores, à la pointe de la matinée.

La mise en train de certaines actions particulièrement difficiles demande l'afflux d'une force qui peut devenir excessive quand l'action est bien amorcée, et ne trouvera alors sa décharge que dans des cris. (Et s'il n'aboyait pas, c'est qu'il n'était pas chien.)

Avec l'accent de Marseille : « Si je la prends, tellement je la prends, coquin! je lui troue le cœur. »

Les boulevards qui se vident pendant l'heure du dîner, qui s'apaisent, respirent un moment.

Le chat joue avec son derrière.

J'ai donné rendez-vous à une femme, mais je ne veux pas la faire aujourd'hui, parce que je n'en ai pas envie. Je vais au rendez-vous et la contremande. A peine est-elle partie que j'en ai envie.

Si on frôle une femme audacieusement, dans un lieu public, lui marcher un peu sur le pied dans le même temps et lui demander pardon, pour voir ce qu'elle dira. Ou bien grognement et tête détournée. Ou bien un sourire : « Oh! ça ne fait rien! » Et poursuivre ou non, selon.

Parents, si vous voulez que vos enfants ne se prostituent pas, donnez-leur un peu d'argent de poche. Pas rien.

Laisse-moi te faire du bien durant le temps que je t'aime. Cela ne durera pas toujours.

Titre : *Les Mémoires d'un faune.*

Nous sommes sans cesse entre les mains des gens.

S'il m'arrive d'avoir une contrariété à fond d'humiliation, il n'est pas rare que, la nuit suivante, elle se transpose dans le domaine tauromachique, rejoigne ces humiliations que je ressentis, à quinze et seize ans, non seulement à être brocardé par le public pour tuer mal des taurillons, mais à y prendre conscience de ma relative incapacité en la circonstance. Deux fois, en 1932 et 1938, j'ai eu des contrariétés avec « complexe d'infériorité ». Les deux fois, la nuit suivante, rêve tauromachique. Mon premier rêve, simplement le calvaire du matador qui ne parvient pas à tuer son taureau. Mon second rêve, une corrida tragico-burlesque, où mes *peones* avaient des moustaches, où l'on avait oublié mon épée, où la course avait commencé en avance, et où je criais au président : « Il n'est pas trois heures! » Dans les deux cas, par-dessus vingt-deux et vingt-sept ans de passé, mon déboire de la journée allait chercher ces déboires de mon adolescence, et ressuscitait la passion qui fut — avec le plaisir sexuel — la plus violente passion de ma vie. (Nuit du 30 juin au 1^{er} juillet.)

30 juin. — Bremer [*Allemand, mon traducteur en allemand*] me dit que nous n'aurons pas la guerre avant trois ou quatre ans.

Bataille de pigeons. Ils s'approchent, se provoquent, se soulèvent en l'air, à trente centimètres l'un de l'autre. Et vingt fois le même manège. Oh! quels tourbillons! quels claquements d'ailes! Mais pas une fois ils ne se touchent du bec. — En vérité, c'est une terrible bataille. Une de ces batailles de condottières, où le fin était que personne ne fût tué.

24 juin, attendant Ch. de Bordeaux. — Le supplice de surveiller, du trottoir d'en face, et d'un peu loin, la porte cochère d'où est censé devoir sortir un objet charmant. A une heure, on croyait que tout irait bien : la rue presque déserte. Mais à 2 heures moins le quart, à 2 heures!... Alors, *la moitié du temps*, la vue de la porte cochère est bouchée par des autos, des passants. C'est en de telles circonstances qu'on réalise à fond que tout être humain qui n'est pas désirable est un salaud.

Cette attente liée à l'image que voici. Le reflet du soleil dans la vitre d'une auto qui passe fait voler le long du mur de *son* immeuble un grand oiseau de lumière. Puis une autre auto. Et à chacune s'envole un autre grand oiseau solaire. L'un après l'autre, comme des pigeons s'envolant des boîtes, au Tir aux Pigeons.

Encore un endroit de Paris marqué pour moi à jamais. Cette ville qui sans cesse s'enrichit de tous les endroits où j'ai levé, ou b..., ou attendu, comme une campagne en soi insipide peu à peu se pathétise à mesure que les obus y creusent leurs entonnoirs.

Journée de *deseſperado*, où il n'y a plus d'espoir que dans le litre de blanc dont on se tapera la tête à dîner. Se retrouver ensuite à sa table de travail, c'est rentrer dans l'humain.

Si nous sommes véridiques, — si nous ne discutons pas, — si nous ne marchandons pas, — si nous nous laissons marcher sur les pieds, ce n'est pas par vertu, c'est pour ne pas perdre de temps.

Il est parfois moins digne d'un homme de tirer (de son revolver) que de se retenir de tirer.

Les Parisiens, au restaurant, réclament, appellent le garçon, mais si timidement qu'on se dit que l'important, pour eux, est d'avoir réclamé, non d'avoir obtenu. Quand ils ont frappé débilement sur leur verre, même si, d'évidence, le garçon ne les a pas entendus, ils se tiennent pour satisfaits.

9 juillet, pour *La Rose de Sable*. — Il lui arrivait, quand il hésitait s'il fallait lever une femme, parce qu'elle ne lui plaisait pas beaucoup, de demander à Caccavella (son domestique) si ça en valait la peine : « Qu'est-ce que tu en penses ? »

16 juillet. V. R. — La vie d'un aventurier, c'est l'accordéon : une contraction de prudence, et une détente d'imprudence. L'Alternance, toujours.

Partant à l'aventure, veiller à être impeccable de vêtements, pour si la journée finit chez le commissaire. (Notre défense sera celle d'un idiot, si nous sentons que notre pantalon est fatigué.) Mangeant un croissant : « C'est ce qu'on retrouvera dans mon corps à l'autopsie. »

Revolver : le déloyal serviteur (toujours prêt à s'enrayer).

Je ne parviens pas à comprendre qu'un homme qui aime la vie comme je l'aime la risque ainsi de gaîté de cœur. Vraiment, il y a là quelque chose qui me dépasse.

Toujours avoir de la monnaie sur soi. D'immenses choses manquées parce que, dans un moment où il ne fallait pas perdre une minute, on n'avait sur soi que des billets de mille.

Attention ! les sergents de ville se déplacent, les monstres. Vous les repérez à tel endroit, bien en faction, vous semble-t-il, vous vous dites que vous les retrouverez là en cas de pépin. Mais, repassant, vous voyez qu'ils ont disparu, et que si vous aviez eu besoin d'eux...

Quand l'alerte s'est montrée vaine, le monde nous est rendu (du moins un certain monde ; car c'était aussi un

monde captivant que celui de l'homme traqué). Auparavant, c'était être aux aguets, se cacher, louvoyer, c'était la perspective de devoir mentir, de construire un système, un blockhaus de défense et s'y incruster sauvagement. Maintenant, quelle respiration ! Liberté et insouciance absolues. Les êtres qui cessent d'être un danger... On vole dans les airs. On marche sur les eaux.

Mon mystère n'est pas leur mystère.

22 juillet. — Des êtres qu'il faut avoir pendant six mois ; au-delà, ils sont devenus affreux. Si cela est « horrible », se rappeler qu'on descend prendre le soleil d'hiver, qui ne dure qu'une demi-heure. On ne s'en prive pas parce qu'il ne dure qu'une demi-heure.

Aventure. — Il aime et mène une vie pour laquelle, nerveusement, il n'est pas assez solide.

28 juillet. — Résistance de Violette. Rêve d'elle dans la nuit suivante. Quelle est cette sorte de sentiment ? Pas le désir, pas la tendresse, pas l'amour. Une espèce de crispation de l'imagination et de la sensibilité, qui bondissent et s'exaltent sur cet obstacle comme une vague sur un récif.

Sa bouche entr'ouverte comme le Méléagre du Vatican.

Extrêmes « contradictoires ». Mêlés ensemble comme sont mêlés ensemble, à la mer, le vent frais et le soleil chaud.

Une vie est usée moins par ses grandes tragédies que par ses petits ennuis et pertes de temps. Ce sont moins nos ennemis qui nous usent, que nos amis, ou plutôt ces demi-amis, ces indifférents qui désirent sans cesse de nous rencontrer, quand ce désir n'est pas réciproque.

A ceux qui me vantent le mariage, comme à ceux qui me vantent l'Académie Française, ou quelque mirifique voyage-aux-frais-de-la-princesse, je réponds simplement que ma destinée n'est pas là, et que c'est bien assez de se donner du mal pour ce qui vous fait envie, sans s'en donner encore pour ce qui ne vous en fait pas.

Pas plus que les gouvernements, les lois ne vont contre l'opinion : tout cela n'est que de l'homme. Les dictionnaires consacrent les usages du parler; les lois, les usages des mœurs.

Idylle. — Square des Arts et Métiers, je souris à une fille de seize ans. « Vous me trouvez belle? » — « Oui, assez... » — « Alors, payez-moi des cacahuètes. »

Le droit est le jugement de valeur qu'une force porte sur une force moins forte qu'elle.

La titillation des critiques littéraires est de convaincre le public, et, plus encore, de convaincre les auteurs, que les critiques littéraires connaissent beaucoup mieux les auteurs que ceux-ci ne se connaissent eux-mêmes.

« Les femmes d'onze heures du soir. » Celles qu'on fait quand on n'a rien levé de la journée. Les souverainement moches.

Je dis à G. G. : « Ne t'occupe donc pas de ton avenir, puisque tu seras tué dans un an à la guerre. » — « C'est ce que me dit ma mère », me répond-il.

C'est toujours durant le bouche à bouche que votre estomac délicatement gargouille, ou que vous avez envie de renifler.

J'aime mieux ma réalité que mes rêves.

4 août. — Ce soir, où j'étais si triste, alors l'orage, la pluie nocturne d'août, et l'espérance qui renaît. Car je connais ma destinée.

L..., son argent lui permet de ne rendre de services que d'argent, qui sont les moins pénibles, quand on en a.

Le peu d'intérêt et le peu d'intelligence que les gens apportent à la lecture de ce que vous écrivez, pourraient désespérer votre vie, si votre vie n'était pas ailleurs que là.

Je m'arrête devant l'être humain et je me dis que c'est une belle chose. Le voici qui a trop b..., mais un bon repas le restitue. Le voici qui a trop bu, mais une promenade le restitue. Le voici qui a trop marché, mais une bonne nuit le restitue. Le voici qui est effondré par l'épreuve, mais en quelques jours il a tout oublié. On dirait toujours qu'il est au fin fond, et puis il remonte, et il remonte par *les moyens les plus simples*. Toujours il trouve un système philosophique qui le couvre; toujours il retombe sur ses pieds; toujours il tire profit de tout. Lorsqu'il est normal et sain, il est prodigieusement résistant, au moral et au physique.

Quant à ses faiblesses, ses défauts et ses vices, la voix publique elle-même reconnaît que c'est cela qu'il a de plus sympathique. (11 août.)

Un homme — et une nation — se préfèrent à leur expérience. Quel que soit le risque, ils préfèrent à la leçon de leur expérience le plaisir qu'ils éprouvent à s'abandonner à leur tempérament.

Chatinières, dans le *Grand Atlas marocain*, p. 5. — Le caïd El Bahlouli, à Gouraud : « Je suis un vieux soldat. J'ai servi toute ma vie à la solde de plusieurs maîtres, les servant et les trahissant tour à tour, quand ils avaient cessé de me plaire ou de servir mes intérêts. »

« Apprenez à faire travailler les autres. C'est un des grands secrets de la vie. » Un secret que je n'ai pas connu, et que je ne voudrais pas connaître.

Comment on se trahit. — Apprendre le nom du type qui a été votre prédécesseur dans l'aimoir, par sa signature mise au bas de l'inventaire.

Femme à qui on a mis la main quelque part, et qui la repousse doucement comme un chat vous repousse de sa patte.

Il faut se garder des raisons de n'aimer pas les gens, pour le jour qu'on les perdra.

Une pensée prisonnière de son expression n'est pas de la pensée. Cette pensée-là est néanmoins — comme de juste — celle que produit le plus naturellement un écrivain.

Il n'y a pas d'anomalies dans la nature.

*British Museum**.

Trajan sans front du tout. Un visage de lutteur.

La délicatesse exquise de la tête de femme n° 1987.

Le taureau n° 1254, bas-relief de la décoration de la scène au théâtre d'Éphèse, ressemble à mon père. Même œil rond et caverneux et même parti du nez.

Les jeunes gens à poil qui passent le conseil de révision devant Artémis, l'un exactement derrière l'autre et se touchant l'un l'autre l'épaule. Bas-relief n° 2155.

Rembrandt me féconde.

Œuvres d'art. — Il faut être difficile.

Et quand on est difficile pour les contemporains, que reste-t-il d'eux?

Le soin pris pour que tout soit facilement compréhensible du visiteur : des écriteaux qui lui expliquent tout. Tandis qu'en France l'administration d'un musée a toujours l'air de vouloir vous faire comprendre qu'il faut acheter le catalogue.

Dans la salle babylonienne, sensation d'être dans une caverne pleine d'or. On est hébété de toutes ces richesses.

Dans cette salle, un chat de bitume, d'argile et de paille, tirant un petit bout de langue en jaspe rouge, comme un sandwich tire sa langue de viande.

* La plupart des notes prises au British Museum ont été détachées de ce *Carnet*, en vue du catalogue d'une collection d'antiques.

Le tout petit lécythe protocorinthien (700 ans av. J.-C.) avec une inscription grossièrement dessinée au couteau : « Je suis la bouteille de parfum de Tataïé. Quiconque me volera deviendra aveugle. » C'est le « Que le bon Dieu m'aveugle les yeux! (si je commets telle faute) » des Nord-Africains d'aujourd'hui.

Et l'Afrique du Nord, encore, avec ce petit bronze étrusque de 460 av. J.-C. environ, représentant un négri-lon en train de nettoyer une chaussure.

Combien rare me semble ce petit vase étrusque en forme d'urne cinéraire (Tc G 213). Un homme (banquetant) est étendu; une femme est étendue au-devant de lui; il la tient de sa main ramenée sur sa hanche. Elle, elle tourne vers lui la tête, et ils se baisent sur la bouche. Or, dans la lascive antiquité, les représentations du baiser sur la bouche, ou seulement du baiser, me semblent des plus rares.

Combien l'homme à qui (depuis *Quo Vadis*) l'évocation d'un cirque romain a toujours fait battre le cœur, est ému par cette plaque de marbre provenant de la porte Portese à Rome (vitrine 57 de la salle *Greek and Roman life*) et portant l'inscription : *Circus plenus. Clamor ingens. (Januae clausae?)* Il s'agirait d'un *game board*.

J'imagine que la sensation se rapporte à quelqu'un qui est à l'extérieur du cirque. Je la trouve bien plus émouvante pour moi ainsi — émouvante jusqu'à la chair de poule, — l'ayant éprouvée telle en Espagne.

Même salle, vitrine *Reading, writing, painting*; une tablette à écrire en bois (n° 675) recouverte d'une écriture en grec à l'encre. Les trois quarts d'une ligne sont effacés. Ce raturage m'émeut comme le squelette de l'homme préhistorique, au Muséum d'Histoire naturelle, émouvait Barrès : « O mon parent! » Je dirai comme lui : « O mon parent! » de celui qui, il y a tant de siècles, déjà se corrigeait en écrivant...

Salle égyptienne. — Devant les photos des momies, devant les portraits peints des momies de l'époque romaine (III^e siècle) (où l'on retrouve tout l'art du portrait des Romains), je songe à leurs orgasmes, car je

sais bien que c'est cela seul qui fut important dans leur vie.

Qu'il s'agisse des estampes de Rembrandt ou des miniatures persanes, ce qui me frappe, c'est l'honnêteté professionnelle de l'artiste. Quelle différence avec nos illustrateurs français contemporains!

Et l'honnêteté professionnelle de ces Anglais conservateurs du British. De ce point de vue, celui qui « conserve » devient l'égal de celui qui est conservé.

Sous vitrine, lettre de Voltaire à un Anglais en 1760 : « De toute façon, vous ne pouvez être aussi bas que nous le sommes. La pauvre France en ce moment n'a ni flotte, ni argent, ni gloire, ni esprit. Nous sommes au plus bas. »

Importance de la rigolade dans la religion grecque, la seule qui ne se prenne pas constamment au sérieux. Aussi est-elle calomniée; ceux-là mêmes qui prétendent admirer le génie grec font une exception pour sa religion. Et il est trop aisé de ridiculiser ces dieux débonnaires qui se laissaient ridiculiser, sans impiété, par leurs contemporains, les auteurs dramatiques grecs.

L'intelligence est la faculté qui fait que l'on s'abstient.

Les gens, dans de telles circonstances, aiment de parler des actualités, pour se soutenir mutuellement. Moi, j'aime de n'en parler à personne. Dans ces circonstances, plus que jamais, je tiens à ne « voir » personne*.

24 septembre. — Comment apprendra-t-on la mobilisation? Quand, à mon réveil, j'entends dans la rue une femme qui rit, je me dis que ça n'y est pas encore.

Mon esprit est auprès des Tchécoslovaques, auxquels on a arraché leur guerre.

* Les dix jours que l'auteur passa en Lorraine, au moment de la mobilisation qui précéda les accords de Munich, ont donné lieu à des notes qui ont été recueillies dans *L'Équinoxe de Septembre*. On n'en trouve donc ici qu'un très petit nombre.

Nous qui savons que ces fraternités sans lendemain n'ont pas d'importance.

30 septembre. — La guerre civile, c'est l'inconnu, je ne me sens pas capable de la dominer. Mais la guerre nationale, c'est une vieille chose que l'on croit qu'on saura maîtriser.

2 octobre. — Il semble que sous cette futaie flotte un vague murmure de cloches, comme si les arbres chantaient.

Un reste de pluie tombait.

Entendu dans la rue : « Je n'ai jamais beaucoup cru à la guerre. Je *savais* que Hitler ne marcherait pas. »

La France est belle. Mais il y a ailleurs beaucoup de beautés aussi belles. Ni les paysages ni les œuvres de l'art ne sont uniques ici ou là.

Un Français-1938 ne dit pas : « C'est bien », « C'est beau ». Il dit : « C'est pas mal. »

Quelques chemins battus de la Grande Niaiserie : « L'affreuse mélancolie de l'homme de quarante ans. » — La croyance que toute personne sans exception a des besoins d'argent. (Jean Prévošt.) — « Pour être heureux, il ne faut pas rechercher le bonheur. » — Le suicide de celui qui prend conscience qu'il est homosexuel. — « J'ai pleuré et j'ai cru. » — « Tu te mets en colère, c'est l'aveu que tu es dans ton tort. » — « J'ai enfin compris cet homme le jour où j'ai compris qu'il était malheureux. » — Qu'un auteur ne doit pas lire trop, parce qu'il subirait des influences, etc. (Les lieux communs s'avancent l'un derrière l'autre comme des canards.)

Le délit n'est pas plus grave, d'être bigame, que d'avoir oublié d'allumer un feu rouge à son vélo.

L'important n'est pas d'être différent des autres, mais d'être différent de soi.

Le livre d'Antongini sur d'Annunzio, le seul livre que je connaisse, d'un secrétaire sur son patron, qui rende le son de l'amitié vraie. Combien différent des ouvrages écrits sur des écrivains français par leurs perfides employés*.

A ajouter sur la liste des patriotes qui, à certain moment, se sont retournés contre leur patrie. — Quand Giolitti fait bombarder d'Annunzio dans Fiume, d'Annunzio s'écrie : « O vieille Italie! garde ton vieux, il est digne de toi. Nous, nous sommes d'une autre patrie, et nous croyons aux héros. » (Antongini, p. 620.)

J'ai honte d'avoir trop écrit. Dans les listes « Ouvrages du même auteur » de mes volumes, je réduis le plus possible le nombre de mes ouvrages, en omettant de signaler les tirages restreints.

Combien j'aime en elle ce goût si spontané et si ingénu du bonheur, cette conviction que la vie est faite seulement pour qu'on y soit heureux, et que tout ce qui n'est pas bonheur est horrible. Comme — à seize ans! — elle envisage déjà avec épouvante le temps où sa mère, vieille, sera à sa charge; vingt-cinq ans à l'avance, elle en frémit. Comme elle répond posément et gentiment, quand je lui dis, la voyant si désœuvrée : « Tu pourrais chercher un peu à rendre service », — « Je n'aime pas rendre service. » Avec quelle énergie, jaillissant de sa mollesse, elle repousse la pensée d'avoir plus tard un enfant, à cause des soucis qu'il lui causerait, ou seulement le moindre travail. Elle n'a pas appris cela dans des livres ni par des conversations. Cela est naturel en elle comme le vouloir vivre est naturel chez une bête ou dans une plante.

Je pense que les petites filles françaises du XVIII^e siècle, que les petites maîtresses de Casanova devaient être ainsi.

23 décembre. — J'ai écrit dans *L'Équinoxe* sur la belote, jeu national français. Je ne croyais pas si bien

* A. France vu par J.-J. Brousson, Barrès vu par les Tharaud (note de 1962).

dire. Je vois aujourd'hui annoncé dans le journal : « Grand concours national de belote organisé sous le patronage de la Société mutuelle de retraite des anciens combattants de..., et avec le concours de la Société anonyme française X... » On peut dire que tout y est. La belote, qui est « nationale », comme j'avais l'honneur de vous le dire. Le patronage d'une marque d'apéros, institution également nationale. Le patronage des anciens combattants, lesquels j'aurais été étonné de ne pas rencontrer dans une telle affaire. Il ne manque même pas que la firme étrangère (italienne) se publie pour française. Quand je vous dis tout cela, vous riez. Moi, je n'ai pas envie de rire, car, de rire en rire, jusqu'où ne descend-on pas ?

23 décembre. — Il y a des années que j'empêche de venir jusqu'à moi — comme je sais empêcher les choses de venir jusqu'à moi — la guerre civile espagnole. Parce que je m'y mettrais trop. Le petit doigt entré, tout l'être y passerait. En avril dernier, Aragon me dit que le gouvernement espagnol souhaitait que j'allasse faire une conférence à Barcelone. J'étais grippé à ce moment. Mais, même valide, j'aurais refusé, pressentant qu'une fois là-bas on me ferait faire un tour aux tranchées et alors, ce serait plus fort que moi, je prendrais un fusil et y resterais. Or, il est plus important que j'écrive *Les Garçons*.

Ce soir, dans un restaurant de la rue Tronchet, un appareil de radio transmet un chant andalou. Chant totalement incompréhensible pour un Français. Le pays de la force et du sérieux. Ici la petite femme; là-bas, la femme. Et me revient en mémoire un mot dit ce matin par L. V... : « Voulez-vous aller en Espagne? J'aurais pour vous une merveilleuse occasion. » Je lui ai répondu : « Dans le même esprit où Lyautey disait : « Qu'on ne me parle plus du Maroc », je vous réponds : « Qu'on ne me parle plus de l'Espagne. »

La Renaissance rappelle aux hommes que chaque homme dans la vie est seul.

Pourquoi cet aviateur français a-t-il tenté son raid avec une telle impréparation qu'elle le vouait à l'échec, qui

en effet n'a pas manqué? Simplement parce que la *coupe* importante qui était en jeu devait être gagnée avant la fin de l'année et qu'on était en décembre : dans quinze jours, plus question de fric; alors, risquons tout au petit bonheur, y compris les vies des mécanos. Tel autre traverse l'Atlantique, mais emportant une robe du grand couturier, objet d'une combine publicitaire.

18 décembre. — Rien ne vaut, pour un homme qui vient de ressentir la première pointe de la jalousie, comme d'avoir tout de suite à défendre sa vie. Cela fait ponction d'un autre côté, comme lorsque vous vous pincez à côté d'une écorchure.

On me dit : « En 1935 vous écriviez : « Les hommes « ne sont pas si méchants. Je les en remercie », et maintenant : « J'ai trop vu les hommes. » Je réponds : « J'ai trop vu leur bêtise et leur bassesse, non leur méchanceté. Je persiste à ne les trouver pas trop méchants. »

Patrie. — Goethe contre sa patrie. D'Annunzio (plus haut). Schopenhauer : « En prévision de ma mort, je fais cette confession, que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui appartenir. »

Que tout est *faux* à Paris. — Le boy-scout dont la photographie figure à la première page de *L'Almanach des Éclaireurs de France* n'était pas un vrai boy-scout, mais un garçon habillé en boy-scout pour la circonstance. Le garçon qui, en tenue de footballeur, symbolise le parfait footballeur dans *Paysage des Olympiques* n'a jamais joué au football de sa vie. Etc.

La vie littéraire à Paris est comme la course de primes au vélodrome, où les copains s'arrangent pour que chacun des leurs gagne sur un tour (et gagne donc la prime) à tour de rôle. Nos confrères nous tirent durant quelques années, puis nous laissent tomber et en tirent un autre, puis un autre. Après quelques années, c'est nous qu'ils tirent à nouveau, pendant plus ou moins de temps. Il faut accepter ce rythme et s'y prêter spontanément, et cela est aisé quand, autant que le bruit, on aime le silence, la retraite et le travail.

Il faut le dire : la somme de connaissances que nous donne l'épreuve n'est pas proportionnée au mal qu'elle nous fait.

Eh bien ! il faut le dire encore plus fort. Contre le dolorisme, contre le christianisme, contre vents et marées, il faut dire que non ! non ! et non ! qu'il ne naît rien de bon de l'épreuve ; qu'elle n'est que temps perdu, gaspillage de force, usure irrémédiable de la vie, fatigue pour l'éternité.

Et le seul bien qui en naisse peut-être, qu'elle nous fasse compatir à l'épreuve des autres, disparaît avec elle, car à peine sommes-nous sortis d'elle, la source de cette compassion est tarie.

La vie n'a qu'un sens : y être heureux. Si vie n'est pas synonyme de bonheur, autant ne pas vivre.

Et je dirai bien plus encore. Je dirai que le moindre effort, la moindre contrainte est elle aussi temps perdu, gaspillage de force, usure irrémédiable de la vie, fatigue pour l'éternité. Et qu'avoir recousu soi-même un bouton, parce qu'on n'avait personne sous la main pour le faire, est à *déduire* irrémédiablement de votre journée, de votre année, et, à l'heure de votre mort, à déduire irrémédiablement de votre vie.

Si tu ne hurles pas, personne ne croira que tu as mal.

Combien mon développement a été banal. J'ai eu d'abord l'étape lyrique (*La Relève du Matin, Le Songe*), puis l'étape « objective » (*Les Célibataires, Les Jeunes Filles*), puis l'étape « moraliste ».

De même pour les lectures. *Comme tout le monde*, je suis à l'âge où l'on ne s'intéresse plus qu'aux Mémoires.

Ce sont ceux qui nous sauvent qui nous perdent. Parce que les vertus du cœur et celles de l'esprit vont rarement de pair. Ils nous sauvent par leur dévouement, puis nous perdent par leur légèreté ou par leur sottise.

J'ai toujours remis au lendemain de faire les choses ennuyeuses et m'en suis toujours trouvé bien, la nécessité de faire ces choses ayant une fois sur deux disparu entre temps.

J'ai sur ma table une petite boîte ronde, en bois des Iles odorant, dont le couvercle a été peint à la fin du XVIII^e siècle. Un bel arbre, une rivière, un pont en dos d'âne, un pêcheur, une « fabrique ». Et cependant, malgré la finesse de la peinture, malgré l'admirable lumière dorée qui baigne tout le paysage, cette composition me laisserait assez indifférent, s'il n'y avait aussi, s'engageant sur le pont, un jeune homme et une jeune femme. Si petits — moins d'un centimètre de haut, — et pourtant, grâce à eux, tout est transfiguré. C'est le couple, c'est l'amour, c'est l'embarquement pour Cythère. Dans ce triste décembre, je regarde longuement ma petite boîte, qui éclaire ma table de travail, et il arrive — mais oui! — que je la serre sur mon cœur. Je crois encore, j'espère encore : ô Dieu! tout est encore possible... Je souris à mon avenir et à mon passé.

Avoir une pente à prendre la défense des gens peut être affaire moins de cœur que d'intelligence : on comprend toujours leurs raisons.

Aux yeux des Anglais, l'aisselle de l'homme est un endroit obscène : *locus diabolicus*. Les coureurs à pied des autres nations qui, partout, courent avec des maillots laissant les aisselles découvertes, doivent emporter des maillots à demi-manches quand ils vont courir en Angleterre.

Michelet : « Molière ne connaissait pas le peuple. Mais que connaissait-il? »

En annonçant de bonnes nouvelles, on se rend aimable. En en annonçant de mauvaises, on se rend important. Choisissez.

Le talent ne manque pas, dans les milieux littéraires français, ni l'intelligence, ni même le courage. Ce qui me paraît manquer au plus haut point, c'est la générosité. En langage naïf, c'est qu'on y ait *bon cœur*.

C'est une épreuve saisissante, de voir que toutes les questions qui nous sont posées dans les enquêtes des

journaux sont des questions auxquelles il est préférable de ne pas répondre. Ou elles sont trop frivoles, et ne valent pas qu'on y réponde; ou elles sont trop extravagantes, et il est impossible d'y répondre; ou elles sont trop graves, et on y répondrait soit légèrement, ce qu'on ne veut pas, soit gravement, et nous n'avons pas à réfléchir, toutes affaires cessantes, sur n'importe quel point donné qu'on nous propose, pour les mêmes raisons pour lesquelles nous n'avons pas à nous expliquer, toutes affaires cessantes, lorsqu'on nous attaque sur tel point donné de notre conduite ou de notre caractère : nous n'avons pas à nous détourner de notre chemin. En outre, je l'ai maintes fois répété : 1^o il n'y a pas lieu de penser à propos de tout; 2^o nos pensées mûries, nous n'avons pas à les dire toutes.

Le silence de Jésus devant Pilate. — La nécessité peut révéler à l'improvisiste, en mettant aux prises deux êtres que le trantran social faisait se frôler sans heurts, une différence si profonde de nature entre eux qu'elle n'est pas plus profonde entre un homme et un animal. Celui qui est de meilleure qualité n'a plus alors qu'à se taire devant l'autre, avec le risque de défaite presque certaine que contient ce silence. Cette révélation est toujours assez effrayante, parce qu'elle montre quels malentendus nous permettent seuls de vivre; parce qu'elle montre au-dessus de quel abîme on navigue avec insouciance, et la très petite inclinaison qui suffirait pour qu'on fût engouffré.

Quelqu'un de mal élevé, dans la bourgeoisie, me cause le même dégoût qu'une limace.

CARNET XLII

PARIS : du 1^{er} janvier 1942 au 5 mai.

GRASSE : du 6 mai au 14 juin.

PARIS : du 15 juin au 31 décembre 1942.

ELLE priait en bâillant.

Le sérieux provincial. Ces maison de province où une femme se gêne *vraiment* pour faire des restrictions d'électricité*. Le respect que j'ai de cela.

Brusquement, cette question inquiète : « Quel visage ? » Mais le miroir refléta un visage calme, pâle, presque beau encore. Rassurée pour un soir.

(Le lendemain, même heure, même endroit, elle se trouvera laide !)

Ce lit qui ne lui rappelle pas une heure de tendresse, ou seulement d'abandon.

La Chimère me laissa glisser de son dos et disparut.

Femmes. — Bien des jeunes filles, averties par leur instinct, luttent avec une épouvante d'animal contre l'idée du mariage.

« Dans la guerre si malheureuse dont ils (les Français) sortent, j'ai vu leurs auteurs et leurs philosophes soutenir la gloire du nom français, ternie par leurs guerriers. » (Rousseau, *Confessions*.)

Dans des époques comme la nôtre, un écrivain, à chaque phrase qu'il écrit, doit se demander en la relisant : « Est-ce qu'elle paraîtra ridicule dans dix ans ? » Il le fait, se jure que ça va, — et se trouve ridicule un an après.

* Écrit sous l'occupation allemande (1962).

Pouvoir se retrouver devant la page qu'on a écrite hier sans rougir...

Pour montrer qu'on est puissant, on fait croire qu'on a obtenu par l'intrigue une faveur qu'on doit au hasard, voire même à sa capacité.

Dans les temples du Shinto il y a un miroir uni, partie essentielle de leur ameublement. Les Japonais expliquent cela à leur façon. Pour moi, j'entends : l'homme va chercher Dieu, et ce qu'il trouve, c'est, se regardant dans le miroir, soi-même, qui est le Dieu qu'il cherchait.

Ces moments où il y a trop de monde dans notre vie. L'écriteau « Complet ». A ces moments, on fait barrage à un nouveau venu, si sympathique soit-il, simplement à cause de ce « complet ». Bien plus, pour y voir clair, autant que pour pouvoir nous donner suffisamment à nous-même, il faut expulser de notre vie des êtres. De même que, de temps en temps, on fait des coupes dans ses papiers, dans sa bibliothèque ou dans ses bois. Leur étonnement. Comment leur expliquer que l'on n'a rien contre eux, qu'ils étaient seulement en surcharge?

Oui, mais la vérité trompe mieux.

Vous voulez entrer au ciné sur les talons d'une charmante, mais au guichet vous n'avez pas la somme juste, vous perdez une demi-minute pendant qu'on vous rend la monnaie. Et alors vous voici dans la salle, la cherchant des yeux, vous retournant, vous faisant remarquer, changeant de place au petit bonheur et en vain, maudissant le film dont les images ne cessent d'être sombres (tandis que, d'autres jours, ce que vous maudissez, ce sont les « clairs » excessifs de l'écran, sans parler de l'éclaircissement subit de la salle quand quelque chose cloche dans le déroulement du film), attendant le fumeur qui, au mépris des lois divines et humaines, fera flamber une allumette.

Pouvoir de la bonne conscience. — Si un homme va à un rendez-vous dangereux, à seule fin d'y refuser de faire l'acte délictueux qu'on attendait de lui, il y va sans peur,

parce qu'il y va la conscience tranquille, bien qu'il sache que le seul fait d'aborder l'homme du rendez-vous peut suffire pour le faire pincer, sans qu'on tienne le moindre compte de ses affirmations que son but était pur.

Il fait très froid; nous n'y prenons pas garde. Successivement, deux personnes nous abordent avec un : « Quel froid! C'est horrible! » Nous frissonnons.

J'ai aimé infiniment de montrer aux êtres que je pouvais me passer d'eux.

Un véritable homme de lettres, à la pensée de sa mort, est triste, moins de mourir, que de ne pouvoir concevoir sur la mort ne fût-ce qu'une seule pensée originale.

Mes grands-oncles de Gourcuff ont pour devise : *A la parfin (enfin), vérité vaine*. J'ai vu cette devise citée dans un dictionnaire historique. Mais une coquille, ou peut-être un prote philosophe, avait changé le *c* final en un *e*. *A la parfin, vérité vaine* : on rêve là-dessus. Cela me rappelle le proverbe marocain : « Ni un mensonge ne vaut d'être fait, ni une vérité d'être dite. » Qui lui-même me rappelle Mgr Darboy, que j'ai déjà cité : « Votre erreur est de croire que l'homme a quelque chose à faire en cette vie. »

On est consterné quand on voit tel dramaturge de Versailles avoir besoin de s'inspirer de pas moins de quatre auteurs (Sapho, Théocrite, Euripide, Virgile) pour décrire le sentiment de l'amour (chez Phèdre), que toute femme de chambre ressent spontanément, sans devoir s'inspirer de personne.

Et consterné encore quand on voit l'opinion française le vénérer éternellement pour cette description, où rien n'est de lui.

Ai-je rêvé que Barrès a écrit qu'à partir de quarante-sept ans un auteur n'a plus rien à dire, et ne fait plus que tirer des moutures de ses écrits anciens?

(En quelle année Barrès a-t-il eu quarante-sept ans?)

On peste contre la puce. Mais que Robert fredonne : « Une puce gentille... » (c'est une fable apprise à son

école), voici le picotement pucin qui prend quelque chose de sympathique, analogue à l'embêtement sympathique que vous cause une jeune femme ou un enfant. Qu'une puce puisse être « gentille »...

Il y a aussi le « piqué par la puce du désir » de tel Persan, qui rend à la puce tout son honneur.

Inceste. — « En Perse, sous les Sassanides, les mariages entre frère et sœur, père et fille, fils et mère sont non seulement communs, mais hautement recommandés et même glorifiés. Le Denkard décrit la splendeur divine qui accompagne un mariage entre frère et sœur, et la force d'exorcisme qu'il contient. Qu'une telle institution ait pu exister durant bien des siècles, favorisée par la religion, sans avoir une influence pernicieuse sur la population, cela semble prouver que les raisons sanitaires qui ont rangé l'inceste parmi les grands crimes dans le droit et la morale chrétiens et mahométans, sont quelque peu illusoires. » (Arthur Christensen, *Les Sassanides*, p. 53.)

E..., en 1925, quand j'avais vingt-neuf ans, et elle vingt-deux, dans l'orgasme me jetait : « Papa ! » Et toujours, interrogée pourquoi, disait ne le savoir.

Passer d'une femme à l'autre. — « Les polythéistes (chez les Arabes d'avant l'Islam) tenaient si peu à leurs dieux, que ceux d'entre eux qui adoraient de simples pierres les abandonnaient sans cesse, paraît-il, pour d'autres plus belles. » (Farès, *L'Honneur chez les Arabes avant l'Islam*, p. 175.)

Farès, p. 22. Avant l'Islam, il n'y a rien de pareil chez les Arabes à la chevalerie européenne. Énumération des différences.

Je sens profondément en moi ce pli qu'on prête aux Anglais, de ne pas accepter qu'on me presse. De faire lentement, au moment qu'il conviendrait de faire vite, et quelles qu'en puissent être pour moi les conséquences. (Le « Premier » Anglais qui joue au golf à l'heure critique.) Qu'est-ce ? Orgueil ? Ou seulement un peu d'apathie ?

Je regarde une paire de ciseaux sur ma table et je songe au jour où, infirme et couché, je les regarderai de mon lit comme un paradis inaccessible, attendant indéfiniment que quelqu'un vienne pour me les donner.

Règle de politesse : ne pas se plaindre devant un tiers (parce que nous le forçons à feindre de compatir; donc, le gênons).

Malgré mon cœur, contre mon cœur, j'observe avec persistance qu'on se hâte toujours trop de rendre le service qu'un tiers vous a demandé. Le temps qu'on lui rende ce service, il a cessé d'en avoir besoin. Nous avons perdu notre temps et notre peine.

« Je suis heureux de mourir, parce que je vais cesser enfin de me tromper. » Quelqu'un disait cela, qui me touche extrêmement.

Quand Charles-Quint apprend que François I^{er} a été fait prisonnier à la bataille de Pavie, il se retire un instant dans sa chambre à coucher et s'agenouille devant un tableau de la Vierge. Il interdit toutes réjouissances.

Cette incohérence, de désirer la gloire, tout en méprisant ceux qui la donnent, vaut celle de n'avoir pas peur de la mort, tout en considérant que la vie est le seul bien. Là, folie par trop de faiblesse; ici, par trop de force.

Y... s'empressant de passer une après-midi à faire pour moi une course, par pur dévouement, j'en conclus qu'il n'a rien à fiche, et l'en dédaigne.

Cette nuit, éveillé, j'ai voulu faire le compte de mon âge et j'ai trouvé que j'avais deux cent neuf ans. J'en ai été content. Au réveil, j'ai recalculé, et n'en ai plus trouvé que quarante-six. N'importe : c'est mon calcul de la nuit qui était le bon. Eh bien, à deux cent neuf ans, je n'ai pas fini d'en apprendre et de m'étonner. Mais, ce qui m'étonne, et ce par quoi j'en apprends, c'est presque toujours en moi-même que je le trouve. Autrui n'en est que la mince occasion.

J'admets qu'un homme supporte d'écouter l'éloge d'un de ses talents. Mais l'éloge de son caractère!

Il y a de la volupté à vieillir, comme il y en a peut-être à mourir, en de certaines circonstances.

Lorsqu'on parle le langage de l'intelligence, on déçoit toujours quelqu'un : le passionné, le sensible ou le sot.

L'absence de scrupules se marque tout de même par l'empiétement et par l'accommodement, comme la faiblesse physiologique se marque tout de même par l'altruisme attendri et par l'égoïsme forcené.

Si vous exercez une influence, feignez au moins de l'ignorer.

La lecture des « grandes œuvres », ou prétendues telles, vous porte à croire qu'on peut les dépasser. La lecture des autres, qu'on peut s'en passer.

5 mars. — Je regarde ces grands athlètes — Allemagne, Angleterre, Japon, Russie — échanger de terribles coups, sachant que, quel que soit le résultat final, le salut, pour moi, est en moi, ne peut venir que de moi.

Ma concierge ne m'aimait pas, mais s'est mise à m'aimer du jour qu'on m'a coupé le gaz, voyant que j'étais quelqu'un qui subissait comme les autres.

Nul n'ignore que j'ai été élevé dans un collège de Jésuites. — Or, je n'ai jamais été élève des Jésuites.

J'ai lu la lettre d'une jeune femme qui racontait m'avoir vu à Athènes, en galante compagnie; elle disait par le menu mes gaffes, mes inconvenances. — Or, je n'ai jamais été à Athènes.

Un de mes amis est réintégré dans l'administration, dont il avait été démissionné. On lui dit, *en haut lieu*, que c'est grâce à moi, et le nom du personnage à qui j'ai écrit, paraît-il, une lettre pressante. — Or, je n'ai jamais écrit à ce personnage, que je n'ai vu de ma vie, je n'ai jamais levé le petit doigt pour la réintégration de mon ami, qui ne m'avait pas demandé de le faire.

Vers 1928, et les années qui suivirent, le bruit courait avec insistance, en Algérie, et jusqu'à être recueilli dans la presse, que j'étais Israélite. Cela était dit couramment, me rapportait-on, dans le bureau du Gouverneur général. On donnait mon nom : je m'appelais Meyersohn. Je démentis dans cette même presse, avec preuves à l'appui. *Sept* ans plus tard, je pouvais lire encore, dans un journal d'Alger, un écho me donnant pour Israélite. — Or, ni dans ma ligne paternelle, ni dans ma ligne maternelle, ni directement, ni par alliance, je n'ai un millième de goutte de sang juif.

Le président de la Croix-Rouge de Beauvais m'a dit qu'on montrait, à Beauvais, la maison où j'aurais vécu « quatre mois » et où j'aurais écrit *Les Bestiaires*. — Or, je n'avais jamais été à Beauvais — ne fût-ce que quelques heures — avant la date où il me disait cela.

Ce qui se passe ainsi pour nous se passe de même pour les autres. Tous les êtres sont jugés sur des sentiments qui ne sont pas les leurs, des actes qu'ils n'ont pas faits, des paroles qu'ils n'ont pas dites, de prétendus rapports entre eux et le monde qui n'existent nullement. Témoignent-ils, ne croyez pas que leurs témoignages les protégeront. Un écrivain peut répéter durant trois cents pages : « Ceci est noir », il y aura des gens pour publier qu'il a répété : « Ceci est blanc. » Le monde n'ira pas voir et croira ces gens.

Ce qui se passe ainsi pour les êtres se passe de même pour les événements, pour les problèmes, pour tout. A la façon dont on nous juge, connaissons comme tout est jugé. Tout est jugé sur des racontars, des confusions, des malentendus, des approximations, de l'invérifié.

Mais le monde ne veut pas renoncer à avoir des opinions sur tout, si dérisoire que soit le fondement de ces opinions. Il veut continuer de tuer et d'être tué pour des illusions. Il nous y tue nous-mêmes, nous qui savons.

« La Tour et l'Épée cheminant d'un seul morceau. » (Claudel, *Soulier de satin*.) Ce sont là mes armes.

Les artistes sont comme les vieilles filles : ils se dessèchent et meurent quasi si on ne les loue pas, et refleurissent quand on verse sur eux l'eau du moindre compliment : se dessèchent et refleurissent non seulement dans

leur disposition *mais dans leur talent*. « Comme j'aurais plus de talent si on me disait davantage que j'en ai ! » soupire l'artiste. Et la vieille fille : « Comme je deviendrais plus jolie si on me disait que je le suis un peu ! »

Le critique insulte l'auteur : on appelle cela de la critique. L'auteur insulte le critique : on appelle cela de l'insulte.

Dans les coups durs, les hommes se saoulent. P..., lui, mangeait beaucoup ; pour se caler, pour n'avoir pas l'impression qu'il vivait sur ses nerfs. Cette grosse man-gerie le poussait au sommeil. Et quelle victoire, que n'avoir jamais si bien dormi que la nuit succédant à un coup dur !

7 mars. — Nouvelle loi : « Seront internés administrativement tous les individus non pas seulement convaincus de pratiquer l'avortement, mais simplement suspectés par une série de présomptions graves et concordantes de s'y livrer. » Interné pour être « simplement suspecté ».

18 mars. — A Paris, il n'est pas d'éditeur ou de directeur de journal qui ne se croie autorisé à traiter à hue et à dia un écrivain, quelle que soit la situation morale de celui-ci. Quelle que soit sa situation matérielle, à tout bout de champ on lui offre de l'argent, avec un je ne sais quoi qui laisse entendre que cela est sans réplique et répond à tout. (Et, dans notre pays, quiconque refuse de l'argent, offense.) On croit pouvoir lui commander des sujets de livres ou d'articles, on lui présente des sommaires de revues futures où il voit, prévu jusque dans son titre, l'article qu'on attend de lui. On lui demande d'écrire des textes publicitaires pour un restaurant ou pour un parfumeur. On l'invite à venir faire une conférence à 500 kilomètres, dans huit jours, comme s'il n'avait que cela à faire, et en crevait d'envie ; en l'invitant ainsi, on lui dit : « Nous vous engageons », comme s'il était un clown. On lui envoie des manuscrits sans lui demander s'il est disposé à les lire, on vient le voir sans avoir pris de rendez-vous. Etc. — Je ne sais qui a pu donner aux Français cette conception indéracinable que les auteurs de leur pays sont des croquants

ou des valets. Je repousse l'idée, bien entendu, que ce soient les auteurs eux-mêmes. Cela reste donc bien étrange.

Chez un être peu reconnaissant de nature, mais à qui l'on a rendu un service immense, la reconnaissance peut devenir une passion.

Il faut choisir ou sa paix, ou de dire toute la vérité, et j'ai choisi : je n'en dirai qu'une partie (qui suffira à me valoir beaucoup d'ennuis). Sur les plans métaphysique, politique, social, sur le plan des idées et sur celui des mœurs, les vérités que j'aurais à dire, et qui sont évidentes pour quiconque est doué de raison — mais voilà, ce « quiconque » est la rareté même, — sont si à rebours de l'opinion générale, et je dirais presque universelle, si explosives en un mot, que ma vie privée serait atteinte par les éclats retombants. Je ne sacrifierai pas ma vie privée. Je tiens à elle plus qu'à mon œuvre.

Est-ce là être lâche? Non, car je suis trop convaincu que l'expression de la vérité non seulement ne serait pas accueillie par la société, mais ne lui causerait que de l'indignation. Ne nous mêlons pas d'éclairer le monde, qui ne veut pas l'être. « Si ta bouche contient une vérité, garde ta bouche close » (proverbe persan). Il faut être raisonnable pour soi seul. Je crains même que nous ne risquions beaucoup en voulant à toute force éclairer ceux que nous aimons.

L'amertume est de songer aux quelques centaines d'esprits libres, dans une nation, qui penseront de moi : « Quoi, cela seulement? » Mais il le faut avaler.

LE MARÉCHAL VISITE UNE EXPOSITION QUI LUI EST CONSACRÉE. — Vichy, 5 avril 42. — « Après avoir inauguré, samedi après midi, les expositions de l'aviation et de l'armée nouvelles, le maréchal Pétain est allé voir, en fin de journée, une troisième exposition qui lui est tout entière consacrée. Elle se compose de photos, d'images et de souvenirs évoquant, de façon saisissante, la vie et l'œuvre du Maréchal.

« Elle sera ouverte au public dans le salon d'honneur de l'Hôtel de Ville à partir de demain 14 heures et on pourra la visiter jusqu'au mardi 7 avril à 14 heures.

« Cette exposition essentiellement mobile se déplacera à travers la France. » (*Les journaux.*)

Nous autres chevaliers du moyen âge. — Lu dans une vieille chronique : « Je promets ce paiement en ma foi et parole, quand sera venue une meilleure disposition des temps, et lorsque Dieu me donnera le pouvoir de satisfaire à mes engagements. »

Pundonor. — Gonzalve de Cordoue, ne pouvant payer la solde de ses troupes, celles-ci lui crient : « Prostituée ta fille : tu auras de l'argent ! »

Le mot charmant de Louis XIV sur Villars jeune (vingt ans), au siège de Maëstricht : « Il semble, dès que l'on tire en quelque endroit, que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. »

La Comédie-Française, créée censément pour conserver pur le goût français, fausse ce goût en maintenant au répertoire des « dessus de pendule » exécrables, modèles de sottise et de médiocrité, tels que *Gringoire*, *Le Passant*, etc.

L'heureuse habitude (heureuse pour les juges d'instruction) qu'ont les gens du peuple de garder interminablement dans leur portefeuille les lettres reçues. Une sorte de fétichisme. Il faudrait mettre les psychiatres là-dessus.

Je parle très cruellement à une femme sensible et qui m'aime. A ma grande surprise, elle ne pleure pas, conserve son sang-froid, n'a pas l'air de s'en faire trop. Je l'en admire, et m'adoucis. Elle a presque regagné ma sympathie en me montrant qu'elle ne tenait pas tant que cela à moi.

Certains parlent de « démission des élites » parce qu'un homme a l'honnêteté de ne pas prendre parti sur des questions qu'il ne connaît pas.

22 avril. — Antiques, au Louvre. Bien qu'on n'en ait laissé qu'une sur dix environ, et les plus médiocres,

impression de beauté telle qu'elle m'accable. Oui, la sensation que m'a donnée la beauté est toujours celle d'un désarroi accablé. (Cf. *Fontaines du désir*.)

Le bout de son nez toujours brûlant, au contraire des chiens en bonne santé.

Balzac a écrit que le sentiment le plus puissant au monde était l'amour de la femme pour la femme.

Nous sommes tellement vains, que notre grand ennui, lorsque nous avons tué, est qu'on ne sache pas que c'est nous.

César Franck : « Je n'ai mis dans cette partition que des tons dièses, afin de rendre l'effet lumineux de la Rédemption. » (Le fa dièse majeur représente le Paradis.)

Les peuples esclaves. — Locmân, Épicète, Ésope, Plaute sont esclaves. (Expliquer Épicète, notamment, par cette condition?)

La femme qui vous téléphone sans avoir rien à vous dire, parce qu'elle est « nerveuse », « pour entendre votre voix ». Et toujours pendant que vous êtes à table, ou au lit, ou au lavabo, ou avec une autre.

Bruyant éveillé, bruyant endormi. Qui rote ronfle.

Tout ce qui est vie est insaisissable. L'art ne le fixe qu'en trichant.

Il n'y a pas des gens prudents et des gens imprudents, mais des gens qui sont prudents ici, et imprudents là. Tel prudent épouvante par sa témérité tel autre prudent. Leurs lignes de prudence ne coïncident pas.

Un artiste qui ne veut pas être enchaîné par des femmes, des enfants, un parti, des idées, etc., ne veut pas être enchaîné non plus par une de ses œuvres. Il abandonne cruellement ses ouvrages, une fois écrits, les laisse courir leur chance comme ils l'entendent et à la grâce de Dieu, refuse de consacrer à améliorer leur car-

rière un temps qui serait pris à l'élaboration d'une œuvre nouvelle.

Pauvres gens, si totalement nuls, il faut bien qu'ils prennent où ils le peuvent leurs prétendus avantages. Couper la viande en tenant le couteau entre le pouce et l'index seuls; lever le petit doigt quand on hausse le verre, etc.

Grasse. — Chien écrasé. Les hommes jettent un regard et *passent*. *S'arrêtent* : les femmes et les enfants. *Restent* : quelques femmes, harponnées. Quand on a mis une bâche sur le chien, la soulevant pour le regarder encore; appelant d'autres femmes pour qu'elles viennent le voir. (Cela me rappelle ce gosse à l'abattoir de la Villette, regardant les moutons agoniser, avec la main qui bougeait dans sa poche.) La résistance des hommes à leur plaisir, qui serait de s'arrêter eux aussi.

Le chat qui lape le sang, cauteleusement.

La puérilité d'admirer les attaques de théâtre où se dévoile d'emblée un caractère (Tartuffe, Andromaque). Comme si, dans la vie, ce n'était pas à petits coups que se présentait un caractère! (s'il y a des caractères).

Grasse. — Je voyais ces fourmis traînant des fétus gros quatre fois comme elles, — avec quelle ténacité! Et je les admirais. Mais bientôt je remarquai qu'elles allaient, revenaient sur leurs pas, repartaient dans un autre sens, revenaient encore, manifestement sans rime ni raison, et ne sachant ce qu'elles faisaient. Toute leur agitation était stérile, et toute leur peine. Aussi bêtes que les hommes. (A moins qu'elles n'aient fait du sport!)

Chaque fois qu'il y a une guerre ou une révolution, il y a quelqu'un qui monte sur un cadavre, et le piétine, pour parler de plus haut.

La fausse générosité, verbale ou écrite, est le propre des hommes politiques et des hommes de lettres. Mais, venant des hommes politiques, elle ne dupe personne; des hommes de lettres, beaucoup s'y laissent prendre. On y fait carrière.

Les cailloux blessent le ruisseau quand il passe sur eux, et il fait alors un petit gémississement.

Un rayon d'humanité parmi les horreurs de la Bible. — Ézéchias, malade, Isaïe lui annonce sa mort. Alors il tourne son visage contre le mur, invoque Jéhovah, et pleure. Jéhovah lui dit : « J'ai entendu ta prière. J'ai vu tes larmes. Voici que j'ajoute à tes jours quinze années. »

Ad nauseam. — Cocteau me dit qu'Hugo, sur ses listes d'invités à la première d'*Hernani*, avait noté aussi l'endroit où chacun d'eux devait applaudir.

Dans Eschyle, Clytemnestre faisant une offrande aux mânes d'Agamemnon, qu'elle a tué, a la même saveur que Mme B... conservant sur sa cheminée le buste de son mari, assassiné par elle.

Espérance. — Agamemnon, dans *Agamemnon* : « Tous, dans l'urne du sang, ont déposé contre Troie un vote de ruine et de carnage. L'autre urne, où dormait l'espérance, est restée vide. Nul n'y a porté la main. » Voici réduite à son sens réel, très concret et très simple, cette « espérance restée dans l'urne où nul n'a mis la main », qui nous faisait rêver un peu trop.

Dans l'antiquité grecque, avant les philosophes, dogme proclamant la dignité de l'élément féminin. Ce sont les philosophes qui ont fait de l'élément féminin et passif le principe du mal dans la nature.

Le soleil brille autour de ses fossettes comme autour des creux d'ombre de la mer tranquille.

La vie est belle. — Sollicité par une œuvre de bienfaisance de lui envoyer un livre dédié, je remets de jour en jour de le faire, par flemme, jusqu'à ce que je reçoive de l'œuvre une lettre de remerciements, sans avoir rien envoyé.

Étudiants (sous l'occupation). — « A la Bienvenue Universitaire de nombreux étudiants déjeunaient par petites

tables séparées. Invités : M. André de Fouquières, président de l'Union générale des Étudiants; M. Trébor, directeur du Théâtre de la Madeleine; la pétillante Parisys, Édith Piaf et le joyeux Milton. » (*Petit Parisien*, 31 mai 1941.)

Exemple typique de la déformation et de la cucuterie françaises : les jeunes gens d'un « Mouvement de jeunesse » qui, de divers points de France, se rassemblent pour participer à un « débat en commun sur la Force » !

14 août. — Si justifié que je sois de m'étendre quelquefois, avec mes éclats dans les reins, je ne sais pas vaincre mon malaise à travailler étendu, pendant que mon homme de chambre fait le ménage. Me prélasser, tandis qu'il vouste.

Un homme se savait timide. Il prit l'habitude de dire : « Moi, qui suis un grand timide... » On cligna de l'œil : « Roublard, va ! », et l'admira.

Par l'intelligence et le caractère, par sa prudence, sa sagesse, son courage, son sang-froid, on écarte de soi les drames. Puis on s'attache à un être qui n'a pas ces vertus, et tous les drames rentrent dans votre vie, parce qu'on prend à cœur les siens. Toute votre valeur personnelle a été inutile : le cœur, perméable, a tout laissé échapper. Il faudrait suivre jusqu'au bout les sages, qui disent qu'enfin il ne faut pas aimer.

J'aime que le drap de notre suaire soit celui même qui a contenu les plus exquis délices de notre vie. Être enterré dans ce qui justifia pour nous la terre !

Quand je songe au peuple et à la bourgeoisie, je songe à cet apologue persan. Le sage dit : « La putain est ce qu'elle paraît être. Mais toi, ô religieux, es-tu ce que tu parais être ? » C'est ce qu'il faut se dire en faveur du peuple — son naturel, — quand on en a un peu marre qu'il en ait trop.

Il faut être aussi prêt à abandonner une civilisation, qu'il faut être prêt (selon les philosophes et les reli-

gieux), à abandonner sa famille et ses biens. Et puis, soyons francs : que m'importe qu'une civilisation disparaisse, quand moi je dois disparaître !

Le plus grand sacrifice que puisse faire un perfide est de voiler sa perfidie. Un meurtrier, de voiler son meurtre.

Personne ne nous a jamais fait voir la différence entre fermeté et opiniâtreté. On dit fermeté quand l'homme est sympathique, ou quand de se roidir lui a réussi ; opiniâtreté s'il n'est pas sympathique, ou si son raidissement l'a fait échouer.

Tel est redouté de ses pairs, qui, si sa blanchisseuse lui répond un peu vivement, reste coi.

La rue où s'entrecroisent, comme des rayons dans une éprouvette, les désirs, les envies, les volontés et les abrutissements.

« On ne comprend rien à la vie tant qu'on n'a pas compris que tout y est confusion. » (*Les Célibataires.*)

La haine de la femme qui fait la soupe contre la femme qui fait l'amour.

— Il n'est pas dangereux.

— Un être humain est toujours dangereux. Quand ce n'est pas par sa méchanceté, c'est par sa bêtise. Quand ce n'est pas par sa bêtise, c'est par son intelligence.

De la grâce dans le triomphe. — Quand l'adversaire avoue : « Il m'a bien eu », garder le visage clair, ne pas insister et noyer si bien le poisson que nul ne puisse croire à votre perfidie. D'autant qu'il y a encore l'avenir à ménager.

Quand tout se brouille. — Je ne me souviens plus où j'ai capturé cette jeune femme.

Son souffle *frais* sur ma main, — par 28° de chaleur.

Ces grenouilles empaillées, de mode comme bibelots d'étagère au temps du romantisme, dressées sur pied,

vaguement habillées en hommes et en femmes, et qui nous rappellent si bien ce que nous sommes (leurs grosses têtes et leurs gros ventres de bourgeois de Dautmer) qu'on les dirait des réductions de corps humains obtenues par des procédés analogues à ceux dont usent certaines peuplades sauvages pour réduire à une petite dimension les crânes de leurs ennemis tués.

Hugo, *William Shakespeare*.

32. Curieuse énumération des œuvres de Shakespeare, montrant quels événements historiques se passaient, en chacune des années où Sh... faisait un de ses chefs-d'œuvre.

37. Sh... a trois de ses pièces suspendues par la censure.

41. Sh... dit beaucoup, dans ses sonnets, qu'il est insulté. Comme Molière, il cherche à s'appuyer sur le maître. Aussitôt mort, il entre dans l'obscurité, et tout le monde tripatouille ses pièces.

175. Tumulte athénien pendant les pièces d'Eschyle. « Plus tard, quand Eschyle sera mort ou exilé, on fera silence. »

La montre qui s'arrête sur vous, à cause d'une profonde émotion.

Le duc de l'Infantado blesse de son épée un alguazil qui a touché seulement la bride de son cheval. (1538.)

Il avait toujours dans un tiroir de son bureau des enveloppes de pneumatiques tout écrites et affranchies, pour décommander R...

Triste destinée des hommes politiques. Aujourd'hui, seigneurs superbes, ils passent des revues, on leur présente les armes, etc. Puis on ouvre son journal et on lit : « M. X... ne fait plus partie du gouvernement. » Un point, c'est tout. Les voici paillassons, tous s'y essuient les pieds. C'est alors qu'on mesure — une fois de plus — l'état paradisiaque que c'est de ne valoir que par ses œuvres, de ne dépendre de personne, de ne pouvoir *être renvoyé* par personne. « Bien heureux est qui rien n'y a. »

Je suis trop vieux pour qu'on me loue. Il faut laisser les louanges aux hommes jeunes, qui en ont tant de plaisir. A quoi bon me donner ce dont je n'ai pas de plaisir? (29 septembre.)

Un homme courtois, cultivé, « honnête homme », sitôt entré dans un emploi public, où il se sent puissant, couvert en haut, et en bas défilé par ses bureaux, il peut être ce qu'il est presque impunément. Et du jour au lendemain on voit ce qu'il est : un goujat et un salaud.

Mme D..., parlant de l'occupation allemande : « Moi, je trouve ça amusant. »

Il y a des adversaires qu'après la victoire on relève, à seule fin de pouvoir à nouveau les terrasser.

Un homme que je sais se réconcilia avec son ennemi, quand celui-ci fut proche de mourir, pour avoir ses entrées à son lit de mort, et pouvoir jouir de son agonie.

On n'a pas de haine pour celui qu'on méprise, quand il a une petite situation. Mais oui, s'il en a une grande. Alors le mépris s'adresse à ce qu'il est, et la haine à ce qu'il a usurpé.

On met sur le dos des « restes de l'esprit d'hier » (de la République) les tares qui sont inhérentes au peuple français; sur le dos des Juifs toutes les tares du Français moyen.

xviii^e siècle français, siècle de la femme. Et c'est dans ce siècle que la nation s'effémine. (Montesquieu.)

Le style même. Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Diderot n'ont pas ce style si fort de Pascal, Saint-Simon, La Rochefoucauld, Bossuet, voire La Bruyère et Vauvenargues.

Peut-on parler de « l'égoïsme monstrueux » d'une femme, quand cette femme *donne* un tel plaisir charnel à un homme, que la vie de celui-ci en est transfigurée? Même si elle est égoïste en tout le reste.

Les gens disent qu'ils ne comprennent pas telle pensée, parce qu'elle est « trop subtile ».

Mais non. Ils ne la comprennent pas parce qu'elle est *trop logique*.

Je donne une obole à un pauvre, ne m'étant pas encore suffisamment pénétré de l'opinion, aujourd'hui prêchée, que cet acte est immoral et répréhensible. Il insiste pour que je prenne en échange une de ces petites feuilles où vous est prédite votre destinée. Je la prends, pour lui montrer que je ne le méprise pas. Je lis : « La plupart des entreprises échouent parce que l'on commence à les exécuter dans le moment même qu'on en conçoit le projet. »

Ma stupéfaction ! Quelque chose qui est profond ! Et qui est écrit en bon français ! Au style de cette phrase, on ne peut s'y tromper : ces petites feuilles sont la simple copie de quelque almanach du XVIII^e siècle ou peut-être même du XVII^e siècle. Et rien n'est plus étrange — et d'une étrangeté d'autant plus prenante qu'elle n'est connue pour telle que de vous seul, — que cette voix inopinée, apportée par un clochard dans le Paris de 1942, qui sort du temps de Louis XIV ou de Louis XV pour vous soumettre une pensée qui impose la réflexion.

J'ai continué la lecture de cette petite feuille. Une dizaine de lignes de galimatias (car le galimatias est de tous les siècles), puis j'ai trouvé ceci : « Le danger et la magnificence d'une destinée sont liés comme les deux figures de l'avvers d'une monnaie. »

Alors j'ai songé à la destinée de la France, telle qu'elle pourrait être encore, si les Français le voulaient. Et je me suis dit : « Le pauvre est l'envoyé de Dieu », qui n'est pas une parole de l'Évangile mais d'Hésiode, lequel vivait neuf siècles avant Jésus-Christ. Car il y eut quelques bonnes choses, même avant Jésus-Christ.

Un grand écrivain est celui qui écrit des phrases inoubliables. Hugo sur Ézéchiél : « Son art a un sourire profond de démente. » On peut bien dire si l'on veut que La Bruyère est un écrivain de second ordre. Celui qui a écrit : « Né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisait [Jules César], il ne pouvait mieux employer son

temps qu'à conquérir le monde », et, plus encore, sur Lauzun : « On ne rêve point. comme il a vécu », celui-là est un grand écrivain, du moins par feux.

« Il n'est pas permis... » Le soir, étendu, avec cette phrase comme un long lis qu'un roi gisant tient sur sa poitrine, et que je me baisse un peu pour respirer.

Ma vie, qui fut une retraite perpétuelle, tantôt dans le travail, tantôt dans le plaisir.

Ne perdons pas le fil. — Il avait toujours devant soi, sur son bureau, un feuillet de bloc-notes où étaient tracés, pour mémoire, les mensonges qu'il lui fallait répondre si, *ex abrupto*, on l'attaquait au téléphone sur telle affaire délicate.

X..., assis, étalé, à la table d'un café littéraire : une horrible éponge gonflée de fiel et de néant.

La danse du scalp de Robert d'Harcourt — homme si digne d'être estimé et admiré en tant d'endroits — dans un journal, au lendemain de l'armistice, expliquant que nous avions perdu la guerre parce que le père du mitron avait voulu que son fils apprît le latin. N'est-ce pas révélateur, cet homme qui, dans un bouleversement si grand et si complexe, ne voit que sa classe, explique tout par sa classe, et ne songe qu'à la préserver? N'est-ce pas un spectacle, cet aristocrate comblé et qui tape sauvagement sur la tête du petit boulanger, pour qu'il ne la lève pas hors de l'eau? « Non, tu n'auras pas plus de valeur! Non, canaille tu es, canaille tu resteras! » Et il est, ou croit être, grand catholique, etc.

J'ai dit et écrit qu'une des clefs du peuple français d'aujourd'hui était son goût du bonheur, et j'ai eu le plaisir de lire, en même temps ou peu après, la même pensée, ou presque, que je crois importante, sous la plume de Benda. De ce goût du bonheur provient la vertu ou le vice, qu'a le peuple français d'aujourd'hui, de « vivre bourgeoisement les plus grandes tragédies » (phrase que j'ai écrite dans *Service* ou dans *L'Équinoxe*).

Le goût du bonheur de la France d'aujourd'hui

explique sa non-préparation à la guerre. Il explique peut-être l'échec de la révolution de 36. Il explique l'attentisme, qui n'est, huit fois sur dix, que de l'inertie euphorique. Il explique les prévisions optimistes sur le sort de Paris et de la France, qui ne sont que des moyens de se rassurer, c'est-à-dire de continuer à être heureux. Il risque de faire échouer la révolution qui succédera à la « nationale » : gare à elle si, la paix faite, le retour de la prospérité la gagne de vitesse !

Mon esprit est réfractaire au politique et au social. Non pas du tout qu'il s'en désintéresse, après l'avoir jugé sans importance. Loin de là : il le juge au contraire important, du moins le social (quant au politique, il juge que la forme du régime importe peu, puisque l'expérience prouve que, sous toutes les formes de gouvernement, les besoins vitaux de la nation ont toujours pu être satisfaits : les nécessités créent finalement la loi). Mais mon esprit — cela est physiologique — ne parvient pas, même s'il les a comprises (ce qui n'est pas toujours le cas), à retenir avec précision et clarté les données politiques et sociales. Je me suis fait expliquer plusieurs fois en quoi consistaient au juste tel et tel régimes politiques. On me l'expliquait le matin. Le soir, la tête sur le billot, j'aurais été incapable de le redire : je mêlais tout. A la lettre, selon l'expression consacrée, entré par une oreille, et sorti par l'autre. Il y a là une infirmité intellectuelle que j'ai toujours déplorée, tout en ne la déplorant pas extrêmement, car enfin, on n'exige pas d'un musicien, d'un sculpteur, d'un peintre, d'un savant même, qu'il ait des idées politiques ; pourquoi donc l'exiger d'un littérateur ? Nous avons d'autres façons de servir et la patrie et la société. « Pour nous autres artistes, *pas de cocarde* », dit Auber à un jeune musicien venu le voir pendant la Commune.

C'a été mon erreur, qu'écrire des livres où j'effleurais ces questions (*Service, Équinoxe, Solstice*). Mais mon cœur s'émouvait pour la chose sociale comme pour la chose nationale. Et il emportait mon esprit mal informé. Et puis, si je ne les avais pas écrits, n'aurait-on pu parler de tour d'ivoire ? J'ai préféré risquer de dire des sottises, à une abstention qui eût pu être prise pour de l'indifférence.

Chpilevski, matelot soviétique, dans son livre *Copains*, raconte que, sur son bateau, un jour de semaine, on célèbre inopinément la messe. Ensuite, on leur apprend que la guerre (de 14) vient d'éclater. N'est-il pas intéressant que le premier acte de la guerre, celui par quoi elle s'annonce, soit une messe? Du même pas que les hommes, la religion *rejoint* : car il y a gros à gagner.

P. 90. Ils font prisonnier un bataillon de femmes kérenskyistes : « Mais aucun de nos matelots ne voulait les accompagner à Moscou. Aucun ne voulait se mêler aux femmes. »

P. 90. « Il y avait dans la ville un cloître de nonnes. Pendant le jour, elles priaient. Le soir, elles mettaient de beaux vêtements, sortaient par la porte de derrière, et, installées sur des troïkas, elles filaient à la ville où elles remplissaient cafés et cabarets. » De cette *alternance* je demanderai, très sérieusement : pourquoi pas? L'autre point de vue, qui exige une religion toute pure, est également bon.

Les membres de la Légion d'honneur devront prêter serment à partir du 15 octobre. — « Une loi astreint les membres de la Légion d'honneur à prêter serment à partir du 15 octobre.

« En conséquence, tous ceux d'entre eux qui se trouvent en possession des droits attachés à la qualité de membre de la Légion d'honneur, à titre français, devront faire connaître dans les plus courts délais leurs nom, prénoms, date et lieu de naissance, leur grade actuel dans la Légion d'honneur, la date du décret ou de l'arrêté ministériel qui le leur a conféré et leur adresse (pour Paris, préciser l'arrondissement).

« Ces renseignements seront adressés en franchise à M. le Grand Chancelier de la Légion d'honneur, 1, rue de Solférino, à Paris (7^e).

« Dès réception des renseignements, une formule de serment sera adressée à chaque membre de l'Ordre, qui devra la signer et la renvoyer, aussitôt, à la Grande Chancellerie. » (*Les journaux.*)

Je commente par la phrase d'Épictète : « Refuse le serment, si cela se peut, en toute circonstance. Sinon, dans la mesure du possible. »

Les personnes avec qui nous couchons sont, de toutes les personnes avec qui nous avons affaire, celles qui nous causent le moins de tourments. Le plombier, le domestique, le secrétaire, le monsieur qui vient faire les parquets, la dame qui reprise le linge, sont la source de plus de tracas, de contretemps, de discussions, de lapins, de temps perdu, etc., que les êtres par lesquels nous avons un plaisir qui, s'il n'y avait que lui, suffirait à justifier la vie.

Je vois souvent, au jardin des Tuileries, des chevaux de bois qu'une machine, vissée dans leurs tripes, propulse en avant, puis en arrière. Une enseigne les nomme « Chevaux hygiéniques ». Comme je ne puis croire que ces canassons aient rien d'hygiénique pour les enfants qui les montent (sauf peut-être l'effet salulaire de déconstruire ces chers petits), je me suis dit que c'était sans doute sur l'hygiène du spectateur qu'ils devaient influencer favorablement. En d'autres termes, qu'il était urgent de philosophailler là-dessus, sans se laisser arrêter par ce qu'il y a d'un peu vulgaire à penser à propos de tout.

J'ai alors songé que ces chevaux étaient un symbole de l'humanité, qui éternellement fait un pas en avant, puis un pas en arrière; qui gagne ici puis reperd là; qui se tend et se détend, comme la Méditerranée sur la plage. Pas de progrès. Un formidable « sur place ». Tout, toujours remis en question.

Un seul exemple. Un Français à qui on aurait dit, il y a deux ans, que bientôt *Phèdre* et *Tartuffe* seraient « déconseillés » en France pour immoralité, aurait haussé les épaules : « Non, il y a des choses qui sont acquises et sur lesquelles on ne reviendra jamais. Quoi qu'il arrive, un certain obscurantisme, en France, est définitivement du passé. »

Il n'en est rien. Un bond en avant, un bond en arrière, comme les chevaux des Tuileries. Et « hygiénique » comme eux, du moins pour l'esprit, à qui cela permet de n'espérer pas trop, non plus que de trop regretter.

Lorsqu'on se représente un romancier qui expérimente sur le vivant, on le voit toujours comme une sorte de monstre qui regarde, impassible, fait souffrir

pour le plaisir, etc. Et cela peut être. Mais il se peut aussi que l'observation s'accouple à un intérêt humain pour le sujet, à une sympathie pour lui, voire à une amitié vraie. L'attitude intéressée de l'artiste et l'attitude désintéressée de l'homme se mêlent alors inextricablement, tantôt l'une l'emportant, tantôt l'autre; jusqu'au jour où la première l'emporte tout de bon, puisque l'œuvre d'art demeure, quand la sympathie, toujours fragile, a grandes chances de s'être dissipée.

Je ne pardonne guère la maladresse.

Dans les ivoires d'Arslan-Tash (Haute-Syrie, ix^e siècle av. l'ère), les vaches qui mettent la langue à l'anus de leurs fils. Quand même, ce monde païen! Et comme Jésus-Christ était nécessaire!

...et si humble que nous puissions nous sentir devant ce que nous avons nous-même créé.

31 octobre. — O nom porté dans mon cœur quand le visage de ce nom n'était pas encore dans ma mémoire!

Si les gens mesuraient dans toute son ampleur le bien que l'on se gagne à être indifférent à sa mort, ils s'efforceraient d'atteindre à cette indifférence par n'importe quelle gymnastique d'esprit, préférant mourir plus tôt, en ne cherchant pas à sauver leur vie, à vivre plus longtemps, dans la crainte.

Non! non! je ne veux pas attendre un jour de plus! Il y a vingt ans qu'elle vit : j'ai vingt ans de retard à rattraper.

Vichy, ou l'art d'accommoder les vestes (la défaite enrobée de sirop).

Une jeune femme me disait : « J'aime tellement la liberté, que la seule pensée que les hommes pensent à moi et disposent de moi en imagination, m'est insupportable. » Je lui répondis : « Comme littérateur, je connais bien cela. »

Dans une société qui a perdu l'habitude de la politesse, un acte de politesse est pris pour une avance, ou une flatterie, ou un engagement, ou un repentir. Il faut bien peser avant d'être poli. On y risque.

Si on amoncelait tout l'argent que j'ai donné aux uns et aux autres, sans raison que mon bon plaisir, on en ferait une montagne d'où les Titans pourraient débarquer dans le ciel.

Ces moments de faiblesse morale qui répondent toujours au même point névralgique de l'âme, comme ces dépressions physiques qui répondent toujours au même point vulnérable du corps (la petite éruption qui vient à tel centimètre carré en bordure de ma lèvre, à chaque *breakdown* physique).

9 novembre (attaque anglo-américaine sur l'Algérie). — Les grands événements ne me donnent pas de réactions nouvelles. Toujours les mêmes réactions qui repassent, comme les silhouettes dans les tirs forains, qui disparaissent derrière la toile de fond, puis repassent à la queue leu leu, toujours pareilles.

9 novembre. — Dans les heures graves, nous sommes humiliés par le sang-froid dont font preuve les êtres qui nous entourent. Jusqu'au moment où nous réalisons qu'ils sont seulement inconscients. Prennent-ils conscience, à l'instant, quelle payaye!

Le mouton (l'homme-mouton) qui, au restaurant, montre les dents, parce qu'il accompagne une soi-disant jolie femme.

Deux critères m'importent, pour classer les êtres : 1^o les intelligents et ceux qui ne le sont pas; 2^o ceux qui sont capables de noblesse et ceux qui ne le sont pas.

Nous distinguons très bien, parmi les gens qui nous entourent, ceux qui sont capables de noblesse (ce sont surtout des femmes). Tel et tel sont intelligents, honnêtes, sympathiques, etc.; mais on peut les avoir fréquentés dix ans sans avoir jamais vu en eux quoi que ce fût qui pût être appelé un mouvement de noblesse.

Les autres, quand ce ne serait qu'un seul mouvement de noblesse, en ces dix années, les sauve de tout le reste : car un second reste toujours possible. On leur dirait volontiers : « Sois noble, et fais ce que tu veux », s'il n'était pas plus convenable de leur dire : « Sois capable de noblesse, et fais ce que tu veux. »

(Il serait curieux de rechercher pourquoi presque tous les mouvements de noblesse se ramènent, en définitive, au refus d'un avantage, à un sacrifice du soi.)

Cette fille de juin 1936, aiglonne dressée, en qui la haine sociale remplaçait la fierté.

Les Orientaux, dit-on, se réunissent quelquefois pour être silencieux ensemble. Quatre-vingt-dix pour cent des paroles prononcées sont inutiles, et si le genre humain devenait muet, il se porterait mieux. Aussi bien le silence se paye-t-il, comme la solitude se paye. (Mais c'est encore ce qui est délicieux qui se paye le moins cher.)

Un tel disait des choses sages, et s'en vantait. Un sage lui dit : « Si tu étais vraiment sage, ce que tu viens de penser et de dire, tu l'aurais pensé et ne l'aurais pas dit. »

L... me dit : « Quand on n'a que des convictions fausses, il faut toujours faire un effort de mémoire pour se rappeler quelles sont ses convictions. »

Quelle chose extraordinaire qu'une vie quand on se retourne et l'embrasse ! Comme cela est beau !

Moi qui ai vécu [...], et plein des passions horribles de la terre.

De temps en temps, je reçois une lettre avec, sur l'enveloppe, la mention « État français ». Avant de l'avoir ouverte, et même d'avoir lu la suscription, je sais à quoi m'en tenir. La suscription porte mon prénom avec un *i*, mon nom avec un *d*, une adresse où je n'habite plus depuis quatre ans (symbole de tout ce qui est en retard dans l'« État français »). Je balaie la lettre du regard (c'est presque toujours un rédigé ridicule, avec des fautes de français, et même, quand il s'agit d'un organisme de « jeunes », des fautes d'orthographe) et — toc ! — la laisse

tomber délicatement au panier. Je fais répondre n'importe quoi en quatre lignes, sur une carte postale, par mon domestique, qui signe « secrétaire ». Bien heureux est qui rien n'y a.

Essayer de faire le mieux possible ce qu'on fait. Mais il n'y a nul rapport entre cela et se tirer la couverture, se mettre en avant.

Nos émotions sont dans nos mots comme des oiseaux empaillés.

La Perse, avec son abondante littérature, ses traités religieux, moraux, ses poèmes épiques, ses imagiers, et puis sa vie voluptueuse, raffinée. Et toujours la guerre civile. Et toujours conquise et occupée. Toujours l'occupant est présent dans ses miniatures : les Arabes, les Mongols.

Il y aura des fusillés seulement parce qu'ils auront été polis. Mais qu'y faire? La politesse est une espèce de maladie.

Il faudrait connaître les raisons vraies des gens. Un haut fonctionnaire me disait : « Savez-vous pourquoi j'ai accepté d'être administrateur de...? Par désespoir. » (Sens : par désespoir *français*.)

P..., faisant une vacherie, avec admiration : « Oh! ce que je suis mauvaise! »

21 novembre. — A l'État l'orgueil est permis, recommandé : impérialisme. A l'individu, non. L'État vole, fraude, persécute, tue, et cela est trouvé bon. Quoi qu'il fasse, l'État a toujours raison : *right or wrong, my country*. Eh bien, si nous trahissons l'État comme on traite l'individu? Mais je vois alors ce qui risquerait d'arriver. A l'exemple des stoïciens : « Ne savais-tu pas que ton enfant était mortel? », nous dirions : « Ne savais-je pas que ma patrie était mortelle? »

Si, moi, je peux tout perdre, et cependant n'en être pas affecté, grâce à la philosophie, il faut admettre que

la philosophie me permette de n'être pas affecté, si ma patrie perd tout.

Le destin tragique de la France. Un des plus grands destins tragiques, de sorte que ce peuple, qui fait si piteuse figure depuis tant d'années, reprend une espèce de grandeur dans le comble de son abaissement.

Voici l'heure des grandes œuvres.

Le notaire m'écrit : « Cela me rappelle que votre affaire est toujours restée pendante. » Comment ! Mon affaire est toujours restée pendante !

Femme au restaurant : « Une matelote, j'aime pas ça, mais j'ai envie d'en manger. » N'est-ce pas le roi Ferrante, qui tue Inès sans envie et sans motif ?

Le pouvoir sédatif du travail. Après ces semaines d'agitation*, ce samedi 12 [décembre], de travail mélancolique et tranquille.

On a beau aller loin dans la dignité, on vous attaque encore. Un journaliste me reproche d'avoir été présent à la répétition générale ! Comme si mon absence, me trouvant à Paris, n'aurait pas été un camouflet inouï à l'administrateur, à qui je dois tout, aux acteurs, à tous ceux qui se sont donné du mal, etc.

Quelqu'un m'a fait remarquer — et cela est très saisissant — que le chef des anges rebelles se nomme : celui qui porte la lumière, donc *celui qui fait de la lumière*. *Le péché entre les péchés est la lucidité*.

Lucidité = rébellion. Dans le conte d'Andersen, tous disent que le grand-duc, qui est nu, est habillé. Seul l'enfant dit que le grand-duc est nu. « Et c'est cela la révolution », ajoute Tolstoï.

A condition qu'il ne soit pas irrémédiablement ignoble, rien ne sera plus sûr que de miser, avec un être, sur la

* Répétitions et première de *La Reine morte*.

« possibilité de noblesse » que j'évoquais plus haut. La meilleure preuve en est le succès, dans beaucoup de cas, de cette démarche profonde : aller se mettre sans réserve entre les mains de son ennemi.

La croix (chrétienne) cachée, la croix honteuse sur l'insigne de la légion française antibolchevique, tel qu'il est représenté dans les affiches de cette ligue. Si bien dissimulée qu'elle n'est visible que pour les avertis. Faite pour être désavouée. Là et pas là. Inouï.

En morale, il n'y a que les intentions qui comptent. En art, que les résultats.

CARNET XLIII

PARIS : du 1^{er} janvier 1943 au 22 février.

GRASSE : du 23 février au 13 avril.

PARIS : du 14 avril au 31 décembre 1943.

A^{BANDON} *pour abandon, ou les demi-attachements.* — Nous sommes saisi de voir comme certains moments douloureux de nous-même ont peu d'écho chez nos amis (et amies) les plus dignes de ce nom. Quoi! n'ont-ils donc rien pressenti? compris? En sera-t-il ainsi au moment que nous commencerons de mourir : ne le verront-ils pas? Mais à notre tour, quand nous distinguons clairement chez nos amis (et amies) une période douloureuse, nous ne faisons rien pour eux : leurs périls, leurs crises de maladie, d'angoisse, de difficultés inextricables, de pénurie d'argent, nous les contemplons sans un geste; un peu de mots est toute notre aide. Pourtant ce sont des gens que nous aimons bien. Mais la réaction de Pascal nous arrête : « Il ne nous suffit pas de nos affaires, nous nous chargeons des affaires de nos amis, etc. » Et puis, sans qu'ils soient beaucoup, nous trouvons qu'ils sont beaucoup.

Abandonné des autres, et les abandonnant. Nous, nous n'intéressons pas, nous ne nous intéressons pas. Quelquefois, néanmoins, d'un côté ou de l'autre, l'amitié, ou la charité, ou quelque chose enfin, je ne sais dire quoi, a un sursaut, et agit. Pas souvent.

Mes souliers jetés sur le parquet et immobiles, tête à cul, noirs et jaunes, comme des taureaux immobiles, tête à cul, noirs et roux, dans un *corral*.

Les cigarettes *Gauloises* sont tellement mauvaises qu'elles ont honte pour nous que nous les fumions, et s'éteignent d'elles-mêmes.

Au milieu de ce peuple de sous-nourris, la vitalité d'un chat, qui joue avec un bouchon, m'émerveille.

A voir cette manie que j'ai, de plus en plus — manie que m'a donnée E..., — de mordre l'être que je désire,

je comprends que le chat qui me mord ne me veut pas de mal. La preuve : très souvent, il mord, puis cesse de mordre pour lécher. Et comme cela est *moi*, que ces deux actes « opposés » soient pour lui indifférents et une même chose !

Il y a aussi le grand mouvement tournant des médiocres, qui est de faire passer la modestie pour orgueil.

...puis on voit que vivre parmi des loups (je veux dire : parmi des roquets hargneux) est aussi plein d'agréments.

Allez donc faire abandonner à l'homme de la rue une idée qu'il juge difficile à comprendre et qu'il croit avoir comprise.

Que ce que tu penses douloureusement et contre toi-même ne soit pas même par cela assuré d'être juste !

Ce grand ressort méconnu de tant de conduites humaines : le désœuvrement.

Ce grand ressort méconnu de tant de conduites humaines : la timidité.

18 janvier. — C'est le malheur de la France, de n'avoir trouvé, dans son abaissement inouï, que des voix imbéciles ou fausses, quand il s'agissait de lui parler de la grandeur de l'âme, et, depuis deux ans, d'avoir vu ainsi ridiculisée cette vertu, qu'on prétendait lui faire aimer, et qui pourtant mérite de l'être.

« Je ne peux quand même pas sauver quelqu'un du poteau simplement parce qu'il m'a invité à déjeuner », me disait X...

Les repas offerts payent-ils, comme le veut l'opinion ? J'en doute. Y a-t-il beaucoup de gens à rendre un service, seulement parce qu'on les a invités à déjeuner, ou à tenir pour un ami celui qui l'a fait ? Combien de maîtresses de maison doivent s'écrier, en nos jours maigres, sur le ton de Cyrus : « Hélas ! mes petits fours ! Hélas ! mes sandwiches ! » Comme ils lui seraient bons aujourd'hui !

Le rouge de ses lèvres écaillé aux endroits où je les ai mordues.

Ceux qui n'ont sur terre que le temps de travailler pour ne pas mourir de faim.

Il paraît que, à moins d'être des lâches, nous devrions nous exposer pour des convictions que nous n'avons pas.

La connerie cinématographique (logis qui sont des palais, chryslers, palaces, vamps, etc.), en donnant pour courantes au peuple de telles conditions de vie, est un des bons auxiliaires de la révolution.

Quelle profondeur de finesse, sans doute, dans cette règle des moines bouddhistes, qu'il leur fût interdit de faire personnellement la charité. Pour qu'ils ne connussent pas la satisfaction de donner?

— La destruction de la classe bourgeoise est indifférente à un artiste digne de ce nom, car tout artiste de cette espèce trouvera quelque jour son écho dans le peuple aussi bien que dans la bourgeoisie. S'il en est incapable, c'est qu'il n'est pas humain, et alors, qu'il disparaisse lui aussi.

— Comment pouvez-vous dire cela, vous qui menez une vie apparemment bourgeoise?

— Il faut distinguer entre ceux qui ont des biens et y tiennent, et ceux qui en ont mais n'y tiennent pas, et pourraient en être dépossédés sans en souffrir. Un artiste digne de ce nom fait partie de la seconde catégorie. Comme biens, il n'a besoin que de ses instruments de travail, et seulement des plus directs, car, tableaux ou sculptures ou livres nécessaires à son inspiration, il peut les trouver dans les musées et les bibliothèques publiques. Tous les autres biens ne sont pour lui qu'une charge et un amoindrissement de valeur. Que d'heures, perdues à l'entretien de ces biens et à l'inquiétude qu'ils causent, pourront être données à l'art, le jour où l'artiste ne possédera plus que la chambre et les objets de l'ouvrier!

Tout accusé devant des juges, je le respecte, car dans cet état, fût-il un misérable ou seulement un pauvre

type, il est aussi le Héros; le Héros, parce qu'il lutte en ce moment contre un monstre : le monstre social.

— Pour qui êtes-vous, pour les Bleus ou pour les Verts?

— Pour les deux.

Mlle Dandillot, « qui n'était pas assez intelligente pour avoir toutes les convictions politiques à la fois ». (*Pitié pour les femmes.*)

« Vive celui dont la bouche souffle le chaud et le froid! Les âmes des justes [etc.] doivent aimer l'hiver autant que l'été, la sécheresse que l'abondance, les ténèbres que la lumière : il faut de tout pour faire un homme. Il y a en moi toutes les saisons, tour à tour. Tour à tour! Toujours tour à tour! » (*Pitié*, p. 216.)

Les contresens sur une œuvre sont le pain des professeurs, le pain des auteurs, le pain des partisans... Noël! Noël!

Une personne que cela nous assomait de recevoir, que nous n'avons accepté de recevoir qu'à notre corps défendant, si, tandis que nous l'attendons à l'heure dite, elle ne vient pas, elle nous impatiente, et nous prions pour qu'elle vienne, comme nous avions prié pour qu'elle ne demandât pas de venir.

Toute l'échelle de l'humilité et des abnégations, possible sans surnaturel. Mais seulement si on a connu l'autre ordre : toute l'échelle des méfaits, etc. (ceci n'est pas de la littérature). Non pour équilibrer du point de vue surnaturel; pour équilibrer du point de vue humain.

Il n'est rien que j'aie écrit, dont, à un moment de mon existence, je ne me sois senti pressé d'écrire le contraire.

Comment un homme qui a une passion quelconque — son travail, son art, son ambition, son amour, sa collection, la débauche — a-t-il le temps de s'intéresser aux actualités politiques, jamais le temps d'accomplir totalement sa passion elle-même? Entre tous, comment un homme qui est plongé dans une réalisation artistique —

écrivain, peintre, comédien, danseur d'Opéra, — quand on sait combien les réalisations de cet ordre sont choses prenantes, a-t-il le temps et la liberté d'esprit de s'intéresser à quoi que ce soit d'autre? (28 janvier.)

Comme personne n'écoute et comme personne ne retient, on est bien forcé de rabâcher. Alors les gens se souviennent brusquement, pour pouvoir vous accuser de rabâcher.

« Shakespeare profita des loisirs forcés que lui faisait la peste à Londres pour enrichir son œuvre. » Je trouve cette phrase charmante dans un ouvrage contemporain. Pénétrons-nous-en.

La journée où nous avons découvert que tel auteur, mal connu de nous, est bel et bien un génie comme on le prétend, cette journée est une grande journée. Mais la journée où nous avons découvert que tel auteur, universellement tenu pour un génie, n'en est pas un, cette journée-là est une grande journée elle aussi.

S'en tenir à son sens propre, sans se laisser influencer; tantôt avec la foule, tantôt contre elle, ne branlant si peu que ce soit sur ce qu'on a mûrement jugé : je crois que c'est la chose la plus rare en ce monde, et la plus admirable.

Les historiens se moquent des terreurs de l'empereur Claude. Puis, à la fin du paragraphe, on lit que Claude a été assassiné. Ses terreurs étaient donc justifiées.

N..., qui mourait, voyait que ses amis et ses proches ne s'en attristaient pas trop, même ceux qui l'aimaient le plus. Il se dit : « Pourquoi m'en ferais-je, puisque personne ne s'en fait? » Il est indéniable qu'il mourut plus sereinement, parce que personne ne prenait sa mort au tragique.

Matou bien nourri, la tête haut dressée, entrant à petits pas dans un salon. Par sa beauté, il a l'air d'un taureau.

Œuvres de charité. — La bourgeoisie donne des vitamines aux corps qui la fusilleront dans trois ans.

A quoi sert de n'avoir pas peur pour soi, s'il faut avoir peur pour ceux qu'on aime?

Michelet, regardant ses mains soignées d'homme de lettres : « Si je travaillais avec le peuple, je ne travaillerais pas pour lui. »

Un vrai chevalier. — Je ne mens aux mères en présence de leurs filles, d'un mensonge connu pour tel de celles-ci, qu'à la dernière extrémité.

Nous ne ferions rien en ce monde si nous n'étions guidés par des idées fausses. — Mais voilà, si nous ne faisons rien?

Des moments où l'on se dit que ce serait suffisant pour une vie, que quelqu'un ait dit de vous : « C'était un chic type. »

Il paraît que, dans les milieux populaires du Nord, on appelle « protestants » ceux qui protestent contre la religion.

Les Français sont tellement légers, que je vous conseille de choisir, pour lui demander de vous rendre un service, celui-là même qui vous a fait un tort la semaine dernière : il est probable qu'il vous le rendra. Il sait à peine qu'il vous a fait un tort, et n'y attache nulle importance.

« Cicéron, selon moi, est un des plus grands esprits qui aient jamais été : l'âme toujours belle, lorsqu'elle n'était pas faible. » (Montesquieu.)

Gœthe, *Tasso*. — « Un talent se forme dans le silence. Un caractère, dans le torrent du monde. »

« La présence est une puissante déesse. »

Tous les mêmes. Le léchage de Schiller à son duc, de Gœthe au sien, des dramaturges de Versailles, de tous les grands auteurs romains à leurs Césars, etc...

Rien de plus froid et de plus insipide que ce *Tasso*. Ce tissu de lieux communs, dans le style le plus mou, coulant comme une guimauve insipide. — On a l'im-

pression qu'il n'a fait que romancer une méchante petite intrigue de cour de Weimar.

Iphigénie. — Même lorsque Eschyle ou Euripide nous ennuiant, ils sont « d'époque », et nous leur donnons l'émotion ou le respect que nous donnons à une véritable antique. Mais quand les Racine ou les Goethe font de l'antique!...

Il faut bien se garder, si on écrit sur le peuple, d'en faire une matière à pittoresque et à réussites littéraires. Écrire avec ce comble de dénuement, que mérite le sien.

Les mêmes soucis sordides (nourriture*, etc.) qui nous écœureraient si nous les avions en vue de nous-même (au point qu'alors nous préférerions nous priver, à les avoir) nous deviennent un bien quand c'est pour d'autres êtres que nous les concevons.

Ceux qui baisaient une fois par semaine à vingt-cinq ans baisent une fois par jour à cinquante.

Il y eut un temps, paraît-il, où on sauvait sa tête avec un mot d'esprit. J'imagine mieux le temps où un mot d'esprit la fait perdre.

Napoléon, qu'« il faut être le plus fort sur un point donné ». De même, dans la vie créatrice, il ne s'agit que de savoir juste ce qui est nécessaire, sur un point donné. Votre objet est l'œuvre à faire; le reste peut être ignoré.

Entre le masque tragique et le masque comique, le masque aigre de Mentor, le masque de l'immortelle cuisinière.

Il paraît qu'une pièce de théâtre doit être faite comme ceci, comme cela, et non autrement. Je trouve si étrange qu'avec l'art dramatique il faille rentrer dans le monde des devoirs, alors qu'ici autant qu'ailleurs la seule règle est : « Crée, et crée comme tu veux. »

* Écrit sous l'occupation allemande (1962).

« Celui qui me violerait me rendrait un grand service. » Elle est fille d'esprit, et je le lui ai compté.

Marivaux. Comme Beaumarchais, gentils vaudevilles. Du dialogue, une très jolie langue, bien entendu. Un mécanisme conçu avec habileté. Mais combien superficiel ! On soufflerait dessus, il n'en resterait rien. C'est vraiment — pour ne prendre cet exemple que dans les « classiques » — le type des ouvrages à cause desquels on est sévère pour le théâtre.

Même remarque pour Beaumarchais. Avec celle-ci de surcroît. On nous dit qu'il a préparé la Révolution, etc. Cela consiste à avoir pris les idées qui étaient dans l'air. Cela peut avoir un petit intérêt pour l'histoire psychologique d'une nation. Mais, hors cela...

Les historiens nous racontent la cérémonie du sacre. Ce qu'ils ne nous disent pas, c'est que le duc avait perdu tout contrôle de soi, était devenu comme fou, et répondit à tort et à travers sur les questions les plus brûlantes, parce qu'on avait donné au prince le pas sur lui ; que le connétable, qui ne vint pas, dont on fit une grande affaire, la chargeant de sens politique, ne vint pas parce que sa bonne amie était particulièrement amoureuse ce jour-là, et qu'au dernier moment (non sans avoir balancé) il envoya tout promener, et resta au lit ; que l'abbé maître de chapelle conduisit la maîtrise de catastrophe en catastrophe, parce qu'un des petits chanteurs, pour lequel il avait une grâce de préférence, n'était pas venu, on ne sait pourquoi ; et que le vidame de Saint-Cucupha s'attarda longtemps après la cérémonie, d'où l'on déduisit qu'il faisait sa cour, d'où on le prit au sérieux, et d'où on le promut, mais c'était pour partir en même temps que la seconde fille d'honneur, et lui faire une charge ou deux durant le trajet.

Vieillissants, ils devraient avoir plus de franc-parler. Mais ils n'ont même pas le courage de la tombe.

Elle baise l'oreiller. « J'embrasse l'endroit où tu vas être. »

Coriolan [de Shakespeare] n'ajoute rien au texte antique, et l'affaiblit plutôt, comme il arrive sans exception quand les dramaturges de Londres et de Versailles se sont mêlés d'arranger l'Antiquité à leur mode. *Jules César* est un découpage adroit, rien de plus. *Antoine et Cléopâtre* a des beautés de style, et est assez mal ficelé pour imposer. *Hamlet* et *Lear* sont assez étranges pour prêter aux rêveries, aux hypothèses et aux commentaires, avec lesquels on fait les grandes œuvres.

Toute mon œuvre, derrière moi, est comme une terre dont le vaisseau s'éloigne, et qu'on distingue (que je distingue) de moins en moins bien.

Sage, il souhaite de durer. Héros, il souhaite de mourir.

Style. — « Le bon langage et le bon style relèvent et redressent même les choses déchues et gâtées, comme la mauvaise phrase gâte et perd les bonnes. » Cette grande vérité peu morale est énoncée par saint Jean de la Croix.

Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit.

Voilà le Racine racinien et merveilleux. Pourquoi n'est-il pas plus fréquent?

Ce que je n'aime pas eût-il le volume du Gaurisankar, et ce que j'aime la grosseur d'un bengali, c'est ce que j'aime qui, sur le plateau, ferait pencher la balance.

Le porteur de bagages de Grasse, à qui je disais que la corde entourant la caisse risquait d'être volée : « Oh, oui ! Par ici, ils sont pratiques. »

Il est dit, dans l'ancien Japon, que des étrangers qui se mettent à l'abri de la pluie sous un même arbre, ou tirent de l'eau du même puits, seront amis dans une autre vie.

La contrainte pour ne pas me mettre en colère a duré un instant — le temps d'échanger cinq répliques au télé-

phone, qu'il fallait prononcer d'un ton calme, — mais elle a été telle que, lorsque j'ai raccroché, j'ai eu une sorte d'éblouissement. Et, dans le temps de ces cinq répliques, une névralgie s'était installée autour de mes yeux, qui ne me quitta plus de la journée.

« C'est une espèce de monomanie que d'écrire tout seul, je veux dire pour soi, et sans espoir d'agir sur les âmes. » (Anatole France.) Je fais partie de cette espèce de monomanes.

Si on écrit dans un hebdomadaire, pourtant assez littéraire, un mot contre le scoutisme, on reçoit cinq ou six lettres vous donnant des explications, ou vous conviant à des « débats ». Mais qu'on cite, dans ce même journal, tel Persan : « Sois donc, tour à tour, le mal et le médicament », silence total. Un enfantillage intéresse. Une phrase d'une importance essentielle et vitale passe inaperçue.

La morale éducative des pères pourrait être résumée en ce seul précepte : « Fais tout ce que tu veux, mais 1^o ne fais rien contre moi, 2^o ne te fais pas pincer, 3^o ne me coûte pas trop d'argent. »

Le spectacle extraordinaire du prolétaire « arrivé » qui juggle le prolétaire pas débrouillard. Un garçon de restaurant mettant à la porte un pauvre qui s'est hasardé dans le restaurant pour y demander l'aumône, c'est inouï.

Toute expression de l'humilité, ou, plus exactement, d'une lucide vision de soi dans le sens de ses lacunes, est accueillie par la risée. Le mot de Louis XVI : « Nous nous sommes trompé encore une fois », qui me touche, je l'ai vu traité par un chroniqueur de mot digne d'Ubu. Dans *Fils de personne*, quand le héros dit : « Je comprends ce que j'aime et ne comprends pas ce que je n'aime pas », bien que l'acteur le dise avec gravité, le mot provoque toujours des rires dans la salle.

De Sénèque à Tolstoï, en passant par les gros d'Église, tous ceux qui, au sein des richesses, ont loué l'esprit de

pauvreté ont été moqués ou attaqués. Mais tel à qui les richesses sont venues quasiment sans qu'il le veuille, et comme à lui apportées par des génies, si ces richesses lui étaient enlevées d'un coup, il le recevrait non seulement avec indifférence, mais avec une secrète satisfaction. Et c'est cela l'esprit de pauvreté, qui lui donne le droit d'en parler.

« Vous dites du mal de la noblesse..., des femmes..., de tel auteur..., que vous ont-ils donc fait? » Cette basse tournure d'esprit. Il leur est impossible d'imaginer qu'il existe des jugements objectifs.

Du même ordre : « Comment pouvez-vous soutenir telle cause, vous qui n'avez pas besoin d'argent? »

Et il n'y a rien à répondre à ces gens, car les raisons qu'on leur donnerait seraient de la même qualité qui précisément leur échappe dans l'objet de leur méprise.

Les hommes jugent plus sévèrement les femmes qu'elles ne les jugent, eux.

J'ai pensé, dit et écrit : « Pas de pitié pour les dupes. » Sous-entendu : quand les dupes sont éclairées, c'est-à-dire en situation de n'être pas dupes. Mais quand elles ne sont pas éclairées? Par exemple, si le prolétariat est dupe?

Or, il se trouve que, depuis trois ans, la bourgeoisie française est dupe, dupe avec une sottise qui, le jour où elle l'expiera, la rendra indigne de toute pitié. Et que c'est le prolétariat (non éclairé) qui, dans ce qu'il croit, veut et fait, ne se trompe pas.

Bombardement des villes de l'Ouest. — Dans l'extrême épreuve de la France, une espèce de douceur, qui vient du sentiment de solidarité. — Mais quoi! n'allions-nous pas aimer l'épreuve des autres, pour le perfectionnement qu'elle apporte à notre chère âme?

Voici fini aussi ce sentiment, si obsédant dans l'autre guerre, et un peu aussi en 40, que c'était une affaire entre hommes.

Je n'admire pas très fort ceux qui sont si après à vouloir gagner du temps, car je sais trop bien à quelles bêtises ils emploient ce temps qu'ils ont gagné.

Nous autres chevaliers du moyen âge. — Quand les gentilshommes d'autrefois se sentaient en grand péril, leur premier mouvement, paraît-il, était de payer leurs dettes. Cela n'indique pas que payer ses dettes ait été chez eux geste très habituel.

Le profond esclavage de ces septuagénaires importants, dont les journées se passent à se contraindre pour gagner l'opinion d'un monde qu'ils auront quitté dans quelques jours.

J'admire que tant de gens, alors qu'il y aurait grand intérêt pour eux à s'occuper de sauver leur tête, s'occupent uniquement de gagner de l'argent.

Comme sage, je me félicite de mon insensibilité. Comme homme, je la condamne. Comme écrivain (d'imagination), je m'en inquiète.

Mme X..., qui eût pu faire fuir à l'étranger son amant poursuivi par la police, ne le fit pas, pour le garder.

Scène pour un *Don Juan* de théâtre. — Un des personnages ayant engagé la conversation avec un inconnu (inconnu pour lui, et aussi pour le public), l'interroge sur les femmes. Et l'inconnu de se plaindre : « N'avoir pas su convaincre... Toutes les femmes qui m'ont échappé, qui m'ont rebuté, tous les lapins qu'on m'a posés... Le chœur des occasions perdues... » La conversation continue sur ce ton. Quand ils sont pour se quitter, l'inconnu dit son nom : Don Juan.

Ce qui surnage pour lui de sa vie, ce sont les femmes qu'il n'a pas eues, comme ces auteurs qui, d'un article d'éloges sur eux, ne retiennent que l'unique petite réserve.

L'aspirateur détraqué, la pendule détraquée, la vitre cassée, etc., sont toujours l'œuvre du domestique, jamais du maître de maison. On peut rêver que cette observation va loin.

Je n'ai jamais souri d'un homme qui avait peur de la mort.

Passer dans le christianisme et en sortir, à peu près comme les auteurs classiques, qu'il faut avoir connus et avoir oubliés.

Le mouvement de s'appuyer sur une foi au moment de mourir, comme le taureau de combat qui, lorsqu'il sent la mort proche, s'accule contre la *barrera*.

Le beau mouvement de celui qui, menacé par la mort, et en étant faible, soudain devient fort parce qu'il s'est mis à croire en quelque chose, par volonté et pour se soutenir. Accoté à cette fumée, le voici tout fort. (Cela serait beau à exprimer sur le théâtre. Titre : *Le Courage par la foi*.) Ainsi le devoir, l'altruisme, la charité, la foi religieuse n'agissent plus contre l'homme, ne peuvent plus être en cela un objet de scandale, mais rentrent dans l'ordre sage et respectable de ces choses que l'homme fait parce qu'elles le servent ou parce qu'elles lui plaisent.

Ce n'est pas parce qu'ils sont chrétiens qu'ils sont médiocres, c'est parce qu'ils sont médiocres. C'est parce qu'ils sont médiocres en tout, c'est parce qu'ils sont *des* médiocres, qu'ils sont aussi médiocres chrétiens.

Préface pour un livre de photographies de paysages français (août).

Ce qui frappe d'abord quand on tourne les feuilles de *Reflets de France*, c'est la variété extrême des paysages. La France apparaît toujours différente d'elle-même. Et cependant nul ne conteste son unité (malheur à qui la contesterait!), alors que l'être humain qui offrirait simultanément de telles oppositions déconcerterait, serait accusé d'incohérence, à moins que, pour s'en tirer, on ne le considérât jamais que sous un seul de ses aspects, comme si l'on ne mettait sous le mot « France », par exemple, que la seule région des Vosges ou celle de la Côte d'Azur.

Pourquoi ne pas accorder aux individus le même traitement qu'on accorde aux nations, et ne pas nommer

richesse et harmonie lorsqu'il s'agit d'eux — et non confusion et disparité — ce qu'on nomme richesse et harmonie lorsqu'il s'agit d'un pays?

La seconde idée que m'inspire le présent recueil d'images est celle-ci. Notre destin nous fait vivre à un moment où l'Europe est peut-être en train de changer de civilisation. Et il est sage d'aimer ou s'efforcer d'aimer la nécessité, et de lui venir en aide, plutôt que de lui résister avec des soupirs. Or, la nation multiforme dont témoignent ces photographies doit porter en elle, si l'intérieur répond à l'extérieur, assez de ressources pour s'adapter à quelque civilisation qui se prépare, venue de la mer ou du continent. Aurait-elle moins de possibles, cette France, dans son caractère national, qu'elle n'en a dans sa nature physique? Pour tirer parti d'eux — accentuer tel de ses traits, en atténuer tel autre, en réserver tel autre, en infléchir tel autre, — pour se mouler enfin sur la forme de l'avenir, il ne lui faudrait alors que de la souplesse, mais, si les choses n'ont pas changé, il paraîtrait qu'elle n'en manque pas, puisque Richelieu voyait dans la souplesse une de nos vertus cardinales : « Nos ennemis, ne pouvant prendre une juste mesure de variétés si fréquentes (celles mêmes que je vois figurées par le présent album), n'ont pas le loisir de les mettre à profit. » (*Testament politique.*)

On pouvait donner à ces images, en manière de préface, quelques couplets faciles et fleuris. Entre des réflexions peut-être fausses, et une éloquence sûrement vide, j'ai choisi les réflexions. Vanité pour vanité, il leur resterait d'être plus discrètes.

Pour Malatesta (répliques imaginées et non utilisées).

« Je ne pardonnerai jamais à Pie II d'être l'homme qui m'a fait prendre en haine les hommes. »

« De mauvaise foi? Plût au Ciel que je l'eusse été davantage! Ce serait la consolation de ma vieillesse. »

« Depuis que je suis en disgrâce, il m'arrive de demander tel service à un ami d'autrefois, pour le seul amusement de le voir se récuser. »

« La promesse de l'avenir était assise au fond de ses yeux, comme un roi sur son trône au fond d'une salle. »

A la fin de sa vie, Sigismond implore constamment ses puissants voisins. Non pas Urbin, car c'est l'ennemi

implacable, mais Lionel et Sforza, en qui il a mis son dernier espoir. Quand on construit le *tempio*, à chaque instant on est arrêté par le manque d'argent, et, quand on commande des médailles, la matière manque pour les fondre.

« Ah! comme on ne tremble pas pour moi! Quand je fuyais la colère de Sienne — abandonnant aux Siennois tout mon bagage et ma correspondance, — ceux qui m'avaient secouru une autre année rechignaient à le faire une seconde fois, parce que mon sort ne les intéressait plus : leur dévouement entre temps s'était usé. J'avais un quart d'heure pour examiner avec eux les moyens urgents de sauver ma tête, et ils me parlaient interminablement et futilement de leurs propres affaires, sans que je pusse placer un mot, ou même choisissent ce moment-là pour me faire des reproches sur ma conduite ou mon caractère; quand, à la fin de l'entretien, j'osais enfin parler de ma situation, j'étais obligé sans cesse de les ramener sur le sujet, tant ils cherchaient à s'en évader. »

Il doit y avoir une pointe de jalousie d'Isotta à l'égard du pape.

Isotta : « D'acier contre les autres, toute douceur pour moi, vous avez été sur ma cuisse comme une épée parfumée. »

Malatesta : « Pourquoi ne laisserais-je pas ma vie s'en aller, dès l'instant qu'elle cesse de me paraître grande et divine? »

Le Palermitain nous raconte que la lecture d'un chapitre de *Quinte-Curce* guérit d'une indisposition le roi Alphonse de Naples.

Vannella. Elle est bête comme un derrière. (O bêtise de bénédiction!)

A Isotta : « Toi qui sais tout ton pouvoir sur moi, et qui n'en abuses pas! »

Après avoir signé un contrat avec le roi de Naples et reçu le prix des services qu'on attend de lui, Malatesta se sert de la somme qu'il vient de recevoir pour organiser une expédition contre celui qui la lui a donnée.

Il est fiancé à la fille de Carmagnola, condottiere des Vénitiens. Mais Carmagnola est mis à mort par les Vénitiens, pour le motif (mal prouvé) de trahison. Là-dessus

Malatesta refuse d'épouser la fille (« Mon honneur! »), — mais garde la dot.

Midinets et midinettes sont tentés de trouver que cela a « du style », sous prétexte qu'il est en pourpoint et brocards. J'y vois surtout une vulgarité caractérisée. Il y a Malatesta ceci et cela, et il y a Malatesta margoulin.

Dans le geste de la prière, les deux mains sont opposées, mais les doigts opposés s'entremêlent, pour montrer que toutes choses s'entremêlent, et notamment celles qui s'opposent ou qui sont censées s'opposer.

Celui qui contient beaucoup d'humanité retrouve en soi les germes ou les épanouissements de tous les sentiments. Il se porte sans cesse, avec aisance, par l'imagination, dans les personnes des autres, et voit que, de leur point de vue, il est logique qu'ils fassent ce qu'ils font, même quand ils le font contre lui. Ainsi, dans toute discussion, il soutient contre chaque partie la partie adverse. Bien plus, il est porté à se mettre dans la peau de ses propres adversaires, et à défendre leur point de vue contre lui-même : ceci, bien entendu, à son détriment, car les individus, toujours aveuglément passionnés en leur faveur, n'ont pas la moindre notion de ce qu'est l'objectivité. Cette manière d'être, ou bien plutôt ce pli profond de la nature, a de grands inconvénients pour l'action, car il supprime presque complètement toute passion contre les individus, et on sait qu'il est difficile de concevoir l'action sans passion contre les individus. Pour la vie privée, ce pli de nature a l'avantage de vous faire voir plus clair dans les rouages des êtres, et le désavantage qu'a toute singularité, celui de vous isoler d'eux, c'est-à-dire de vous rendre suspect pour eux.

Après trente ans de mariage, Mme X... continue d'être obligée de partager le même lit que son époux, bien qu'ils ne s'accordent pas. Avoir l'audace, au milieu de la nuit, de demander à faire lit à part, est pour elle un événement. Heureuse de se sentir soustraite à toute présence, défendue par l'espace des chambres vides autour d'elle. « Seulement, malgré tout, le sommeil n'est pas venu, ou si peu. Pourtant mon pauvre esprit est plus

clair que d'habitude, parce qu'à minuit je me suis sentie libre! — et de quelle liberté! »

Seule une illusion nous fait croire que tel, tel, tel et tel être ne sont pas remplaçables. Quarante-neuf êtres sur cinquante sont remplaçables — et volontiers j'ajouterais : remplaçables *en mieux* — lorsqu'on se donne le mal de leur chercher un remplaçant. Cette vérité, si nous en sommes pénétrés, modifiera sensiblement notre conduite générale.

Rares sont les mots qui valent mieux que le silence. Comparés à lui, les mots les plus doux, les plus douces musiques sont discordants comme les cris des sourds-muets.

Anthime, sérieusement malade, se fit acheter chez l'antiquaire le lit Directoire qu'il guignait depuis des mois, s'y coucha, et en quinze jours fut guéri.

Si le « goût du scandale » existait, comme on le dit (je ne parle pas du goût de voir et de dire ce qui est), il témoignerait, chez qui l'aurait, de la même ineptie intime, du même caractère « pauvre type » que chez le rapin qui porte des pantalons bouffants ou chez l'étudiant qui porte un béret surchargé d'insignes, pour se faire remarquer.

Une Anglaise inconnue, qui m'écrit sur Krishna, me cite de lui (du *Ramajana*?) : *Love, that word must be disinfected*. Voilà, avec sept ans de retard, l'épigraphe qu'il fallait donner à la série des *Jeunes Filles*.

Comme tous ces personnages d'Homère et des tragiques grecs se plaignent et supplient à grande voix! On n'est pas plus démonstratif. L'impassibilité sera un idéal tout nouveau. Épicète et Sénèque tout nouveaux. Les Japonais, plus tard, même.

« C'est une chance inespérée pour nous, de nous être trouvés là juste quand on allait changer de civilisation. » (Légende à mettre dans la bouche d'un cadavre, dans un dessin de journal illustré.)

La création littéraire? Parfait, et sans restrictions. Mais le *jeu* littéraire ne devrait-il pas avoir une fin? Il serait à souhaiter que les littérateurs, après vingt-cinq ans de carrière, renoncent à occuper la scène, et cela non seulement au profit de leurs cadets, mais au profit d'eux-mêmes, qui y gagneraient une vieillesse plus digne, ainsi que le temps de se cultiver un peu. Ce qui ne les empêcherait pas de continuer à écrire et même à publier, mais à publier modestement et comme pour eux-mêmes.

Est-ce mon amour pour Port-Royal? Je vois toujours dans les couvents quelque chose de clandestin qui me fait marcher l'imagination. Par exemple : l'entrée de l'ancien couvent des Carmélites, 284, rue Saint-Jacques (existe-t-il encore?). Le petit bâtiment d'un ancien couvent rue de Sèvres (presque en face Laënnec), etc.

Il est toujours bon d'avoir un enfant dans la place, qui vous dise innocemment ce que les autres ne vous diront pas.

Je crois que j'ai noté ici, autrefois, ou ailleurs, que j'étais comme la mer, qui en surface est pleine de tempêtes, et dans tout son reste immobile. Aujourd'hui, j'écris :

Je vis dans l'attente des vagues qui me soulèvent : art, tendresse, sensualité, générosité. Le reste du temps c'est le calme plat, la surface étale de la mer. Mais dessous, le plus profond abîme.

La première notation était sereine, la seconde est tragique. « Écrivain d'humeur », n'est-ce pas? Si nous disions : homme.

En Europe, le sage est obligé de se déguiser en homme religieux, s'il veut être accepté.

Les gens qui ont une conviction absolue me rebutent toujours, même si leur conviction est dans le sens de ce que je crois ou de ce que j'aime.

Le jour où il dut mettre des lunettes, M. X... pensa que le temps était venu qu'il se réfugiât en Dieu.

Peut-être les peintres archaïques, grecs et autres, savaient-ils parfaitement dessiner, et ne faisaient-ils de la déformation, comme les déformateurs d'aujourd'hui, que par charlatanisme et pour avoir des commandes. Peut-être leur art, lui aussi, a-t-il mauvaise conscience.

A ajouter aux disparates de la p. 33 d'*Aux Fontaines*. L'épouvantable Simon de Montfort, traversant une rivière grossie par l'orage, mais ses piétons n'ayant pu passer, repasse avec quelques cavaliers et reste avec les pauvres gens, en grand péril d'être attaqué par l'ennemi (Pierre de Vaulx-Cernay).

Il y avait déjà, au XIII^e siècle, des gens que dégoûtait l'idolâtrie (non l'amour) de la femme. Simon de Montfort, ayant lu une lettre où le roi d'Aragon disait à l'épouse d'un noble toulousain que c'était pour l'amour d'elle qu'il venait chasser les Français de sa terre, « et d'autres douceurs encore », dit : « Je crains peu un roi qui vient traverser les desseins de Dieu pour l'amour d'une femme. »

La nuit avant qu'il trépasse, saint Louis soupire et dit à voix basse : « O Jérusalem ! ô Jérusalem ! » Napoléon prononce les mots : « Tête... corps d'armée... » Goethe et Tolstoï tracent des phrases, « avec la ponctuation », l'un en l'air, l'autre sur son drap : tous meurent dans l'essentiel d'eux-mêmes. Ne voudrions-nous pas, nous dédoublant, nous suspendre à l'heure suprême au-dessus de notre bouche, pour savoir le dernier mot qu'elle prononcera, c'est-à-dire pour savoir pour quoi nous avons vécu ?

A vrai dire, quant à moi, ne le sais-je pas déjà ?

J'aime quand les vieillards littéraires, ayant donné leur fleur et leur fruit, entrent dans le silence, plutôt que se détériorer en cherchant soit à répéter ce qu'ils ont dit déjà et mieux, soit — pis encore — à « se renouveler » avec artifice. Quoi de plus naturel et de plus respectable, quand on s'est exprimé pendant vingt-cinq ou trente-cinq ans, que de n'avoir plus rien à dire qui vaille d'être dit, et quoi de plus respectable encore que d'en convenir ?

Michelet, sur Gerson, *Histoire de France*. — « Dans chaque siècle, c'est le plus grand homme qui a mission d'exprimer les contradictions, apparentes ou réelles, de notre nature. Pendant ce temps-là, les médiocres, les esprits bornés qui ne voient qu'un côté des choses, s'y établissent fièrement, s'enferment dans un coin, et là triomphent de dire... »

Comme une bonne grosse plaisanterie, je demande à X..., en parlant de son frère : « Il ne couche pas avec ta mère, qui est encore si bien ? » Avec élan, il répond : « Oh, non ! ça, c'est fini. »

J'ai une otite moyenne ? Fi donc ! Parlez-moi d'une otite supérieure.

Comme on se retrouve ! — L'action ne peut être faite qu'en commun avec des idiots. Et, justement, les jeux de l'action sont, en eux-mêmes, idiots.

« Je suis un réaliste », m'écrit-il, dans un pneumatique pour lequel je dois payer une surtaxe, parce qu'il n'est pas assez affranchi pour son poids.

Je ne me lasserai pas de le répéter : ne jamais perdre de vue que tout est confusion. Le mal naît du bien (le « démon du bien »), et le bien naît du mal. Exemple que le bien naisse du mal : il est rare qu'un homme ne cherche pas, une fois au moins dans sa vie, à racheter le grand nombre de ses forfaits par une bonne action. On s'émerveille de ces jolies fleurs : elles poussent du fumier.

Il faut toujours tenir compte, dans le calcul des possibilités, de la possibilité de ce « retour de la grande âme* ». S'efforcer de prévoir où et quand il se fera.

L'ermite croit qu'il a trouvé Dieu, parce qu'il a trouvé la solitude.

* « Et ceci fut le moment du retour de sa grande âme. » (*Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*)

Questions. — Une jeune fille, sans crier gare, envoie à un auteur, qu'elle ne connaît nullement, un manuscrit d'elle. L'auteur fait répondre par son secrétaire qu'il ne lit aucun manuscrit d'inconnu, dont on ne lui ait demandé d'abord s'il était disposé à le lire, et que la jeune fille peut faire reprendre le manuscrit chez son concierge. La jeune fille publie que l'auteur, par un tel procédé, se montre un mufle. A-t-elle raison?

Les diables devenus ermites entendent toujours des voix.

Mon côté « pas fixé » aime ces rêves où une chose est en même temps une autre chose; un lieu un autre lieu. Tout est confusion.

Chaque divinité gréco-romaine avait toujours des rôles et des attributs très différents, afin de pouvoir, si elle n'était pas honorée et implorée dans une certaine ligne, l'être dans une autre.

Les divinités gréco-romaines étaient personnes de ressource.

Moraliste, j'émet des lois générales.

Mais toute loi générale est fausse.

Gide, de passage à Alger, dit à un libraire : « Ne dites pas que je suis là. » Le lendemain, il y avait une pancarte dans la devanture : « Le grand écrivain André Gide est actuellement à Alger. » Gide incontinent quitta la ville.

La grossièreté et la vulgarité des gens leur font croire qu'un homme célèbre réagit comme ils réagiraient, eux, s'ils étaient célèbres. Dites-leur : « Ne me nommez pas », pas un instant ils ne mettent en doute que c'est là une pose, que vous brûlez d'envie d'être nommé; et ils le publient. Joint qu'ils y mettent leur vanité de connaître quelqu'un de célèbre, leur incontinence verbale, leur désœuvrement et leur inconscience. On finira par se cacher de ses actes les plus anodins, on finira par donner un nom supposé en commandant une chemise, simplement pour qu'on ne parle pas de vous.

Si vous vous plaignez de cette situation (et supposé qu'on ne croie pas de nouveau que c'est là une pose), on ricanera : « Ce sont les petites obligations de la gloire. » Alors que la gloire — ou la célébrité, ou seulement la notoriété — n'a *aucune obligation*.

Tours solitaires et qui brûlent, citadelles du désespoir français.

On peut concevoir qu'il y a trois parts dans l'homme : l'apollonien, qui crée, qui fait les œuvres; le dionysien, la part des passions, de l'âme, des entrailles; l'ulysséen, qui régit la conduite, la navigation sociale.

Certaines idées apparaissent à la conscience le temps qu'une carpe, par son saut, apparaît à la vue. Si on ne les harponne pas durant cet instant-là, elles se perdent à nouveau dans le non-être.

A Gênes, sous les Guelfes, pour récompenser un noble, on l'élevait à la dignité de plébéien.

Souffrir du malheur du monde, et en même temps être heureux : une de ces absurdes équations que j'ai constamment poursuivies.

NOTES NON DATÉES

mais appartenant à la période 1930-1944.

L'EMPIRE d'*Alexandre*. — La mort imminente de N... me met brutalement face à face avec ce qui arrive à l'œuvre d'un écrivain quand il meurt. Tout était tenu en main d'une main ferme, tout était en ordre. En un instant tout se désagrège, tout s'en va à vau-l'eau. L'inculture, l'incapacité, la négligence, la malhonnêteté des héritiers trahissent l'être de l'ouvrage ensemble et sa diffusion. Mais, alors, quelle folie que cette minutie dans l'administration par un artiste de son œuvre, et que le temps qu'il y passe, quand une seconde suffit pour déclencher le grand ravage et qu'il sait qu'elle viendra inévitablement ! (Je parle ici de l'artiste qui, comme N..., n'a pas voulu se donner le mal ou n'a pas eu l'habileté de bien organiser son posthumat.)

L'acte de créer est, pour l'artiste, une sédation physiologique de même nature que le coït. Le *nulla dies sine linea* est un précepte d'équilibre organique obtenu par l'exonération quotidienne.

J'ai été « sauvé » en me mettant, en 1930, à écrire *La Rose de Sable*, — sauvé de la crise des « voyageurs traqués » qui venait en partie de ce que, pendant les années 1927, 1928, 1929, je n'avais pas travaillé sérieusement.

Mais, quand la vitalité diminue, cette sédation vient aussi de ce que l'artiste oublie, dans l'acte de créer, les multiples échecs que lui inflige sa vie vécue : le moment de son travail est le seul où il ne souffre pas. C'est le « Je travaille par désespoir » de Baudelaire. C'est le « Tant que je pourrai travailler... » que me dit Matisse septuagénaire et ressuscitant d'une grave opération. C'est la fuite éperdue dans le travail.

Il me semble que, pour un artiste vieux, il s'agit de savoir ce qui mourra d'abord : ou sa vitalité, ou sa faculté créatrice. Si c'est sa faculté créatrice, il lui reste à

consacrer ses dernières années à jouir de la vie, autant que faire se peut. Si c'est sa vitalité, et s'il n'est plus soutenu que par la création, le jour où celle-ci se tarira, il sera vraiment mort, mort de tous côtés; il sera un mort vivant.

C'est un des lieux communs de la sottise parlée et écrite, que l'auteur ne doit pas expliquer son œuvre. L'auteur a bien raison d'expliquer son œuvre, parce que le public et la critique ne la comprendront pas si on ne la leur explique pas, ou ne la comprendront qu'à moitié. Et moi-même, dans ma stupidité infinie — mais que du moins j'avoue, — je ne comprends pas ou je comprends mal une œuvre (et surtout une œuvre de théâtre avalée rapidement au spectacle, et non lue), si plusieurs personnes ne me l'ont pas éclairée par des éclairages divers, et de préférence l'auteur parmi elles. (1943.)

Il y a à Paris une vraie élite, qu'on ne voit pas, et une fausse élite, qui s'étale. Chacun des membres de cette fausse élite est peut-être capable dans sa spécialité. Mais, en dehors d'elle, il est inintelligent. On n'a pas idée des conversations que peuvent avoir entre eux un (...) illustre et un (...) éminent, si chacun d'eux parle d'autre chose que de sa spécialité. Les réunions de bonne compagnie sont faites précisément pour que les spécialistes y échangent des propos d'ordre général : le résultat est incroyable.

Ces éminents, qui n'ont pas d'intelligence, n'ont pas davantage de cœur. L'humanité populaire, qui les entoure immensément, leur est aussi inconnue et indifférente que les habitants de la planète Mars.

Les éminents n'ont ni intelligence ni cœur. Mais ils sont socialement puissants, d'aventure redoutables. Si j'ajoute qu'il n'est pas tout à fait sûr que ces éminents soient tous, dans leur spécialité, aussi capables que je l'ai supposé au début, on arrive à une « élite » qui en fait est composée, pour une part notable, de *pauvres types*.

La dissemblance entre moi et mes « semblables » est qu'ils vivent, eux, uniquement pour la vanité sociale et

pour faire de l'argent, et que je vis, moi, uniquement pour la sensualité et pour faire des créations littéraires.

Le calembour et la gaillardise font apparaître les limites d'une intelligence et les limites d'une vertu. La fausse intelligence, l'intelligence-pimbêche, s'offusque d'un calembour, comme la fausse vertu, la vertu-pimbêche, s'offusque d'une gaillardise. (1936.)

L... fume dans son bureau, mais ne veut pas que son secrétaire y fume. Sa propre fumée ne l'incommode pas, mais oui, celle d'un subalterne.

Importance de la vie sociale à Paris. — Les gens qui nous éreintent dans les hebdomadaires ne le feraient pas s'ils nous avaient rencontré une fois seulement dans un salon.

Comme cette société de Paris est peu humaine! Dans une œuvre, c'est la partie la plus humaine qui lui échappe. Nous pouvons publier à cent mille exemplaires (avec toute l'impudeur de l'artiste) nos aveux les plus pathétiques et nos cris les plus désolés, bien assurés que cela ne touchera personne. Nos amis eux-mêmes lisent cela comme ils liraient un placard de publicité pour un insecticide.

Le mot de Pascal : « Les gens manquent de cœur. »

Certains de nos amis jugent toujours « excellents » — et nous le disent — les articles où l'on nous insulte et nous méconnaît le plus.

C'est que nous avons deux espèces d'amis : nos amis qui nous aiment et nos amis qui nous détestent.

F... fanfaronne parce que sa mère a peur. Les lâches créent les courageux.

Car, enfin, dans la circonstance, F... est courageux. (1940.)

Chacun a son courage et sa peur particuliers.

Les cases de l'intelligence.

Aucun chauffeur de taxi ni aucun agent ne sait que, dans un répertoire des rues de Paris, il faut chercher une

rue en suivant l'ordre alphabétique non seulement pour la première, mais pour la seconde et pour la troisième lettres du nom de la rue. Ou, s'il le sait, il ne sait pas le faire. Il se noie. Je dois lui prendre des mains le livret.

Mais, moi, je serais incapable de connaître impromptu où se trouve n'importe quelle rue de Paris, et de m'y rendre par le plus court chemin, comme le chauffeur. Et je me noierais si je devais régler la circulation à certains carrefours, comme l'agent.

On dit « civisme » par honte de dire « patriotisme », comme on dit « fréquenter » par honte de dire « coucher avec ».

On s'émerveille de l'insouciance de tel et tel dans les périodes dangereuses; on s'accuse; on s'efforce de se modeler sur eux. Mais c'est oublier quelquefois qu'ils ont leurs raisons d'être insouciant, et nous les nôtres d'être soucieux. Ne soyons pas si modestes que de les prendre pour modèles, quand leur destinée n'est pas la nôtre. Nous serions comme Marius qui, à soixante-dix ans, prenait pour modèles, dans leurs exercices gymnastiques, les jeunes gens de vingt, et s'y épuisa.

Nous sommes entourés de gens imbéciles dans leurs jugements sur tout, cornichons en tout, incapables en tout, mais qui mènent fort bien leurs affaires, font fortune, se tirent des plus mauvais pas : imbéciles universellement, hormis sur leurs intérêts.

Rien de plus constant en moi, pendant la dernière guerre et pendant celle-ci, que l'indignation devant l'insouciance des uns, pendant que les autres pâtissent effroyablement. Mais cette insouciance est sans doute une loi de la vie. L'humanité périrait effondrée et inhibée, si nous laissions envahir notre imagination par les grands drames collectifs qui se passent en quelque point du globe, sinon à côté de nous. Une constatation sans générosité, mais constatation d'évidence, telle que : « Eux aussi (les souffrants), ils seraient indifférents (ou presque) si c'était nous qui souffrions et eux qui étaient à l'abri », n'est peut-être qu'un réflexe de défense, un réflexe du vouloir-vivre, contre quoi il n'y a rien à dire, si fort qu'il nous heurte.

Cette réputation ou ce surcroît de réputation qu'un artiste obtient par ses manèges, et qui s'évanouira quand ils cesseront du fait de sa mort, doit lui paraître si dérisoire, s'il a la tête froide, que j'aime qu'il ait pour conduite de ne pas détenir de puissance sociale. Ainsi, morts socialement durant notre vie, nous ne recevons alors de réputation que désintéressée, et rien ne changera quand nous mourrons tout de bon.

Les gens éteints nous éteignent, puis nous accusent d'être éteints.

Après un violent choc émotionnel, ce ne sont pas seulement les nerfs du plaisir qui sont atteints et momentanément inertes; ce sont, si j'ose dire, *les nerfs de la tendresse*. Car serrer un être contre soi, l'y maintenir longtemps serré, le baiser beaucoup, demande de cette force nerveuse qui a été mise hors de combat; et il n'est pas jusqu'au simple désir de ces contacts qui ne soit blessé et diminué. Un être qui vient de subir un dur choc nerveux peut avoir dans ses bras ce qu'il aime le plus au monde, et ne le baiser que « par acquit de conscience », et ne ressentir de cette molle étreinte que de l'ennui. Il me semble que cela n'a pas été dit.

Tout Paris proclame la nullité et la bassesse de X... : il n'y a qu'une voix. Mais, d'une marche irrésistible, il conquiert toutes les places, tous les honneurs, toutes les consécérations. Il s'élève au sommet, méprisé par tous, accepté par tous, adulé par tous.

Y... n'est ni bas ni médiocre : il est aveugle; sa particularité, c'est de se tromper toujours. Mais bourde sur bourde le hissent au sommet.

Le monde impute à notre caractère les bizarreries et les défaillances qui sont le fait de notre santé. Nous l'acceptons, pour ne pas fatiguer les gens des nouvelles de notre santé.

L'inondation a tout ravagé. Sur un désert d'eau s'étendant à l'infini flottent des cadavres de bêtes et d'êtres humains. Trois malheureux sont réfugiés sur le

toit d'une maison. Deux d'entre eux, transis, hagards, écoutent ou n'écoutent pas le troisième : celui-ci, auteur dramatique, leur lit le manuscrit de sa prochaine pièce.

Voilà une idée pour un dessinateur d'images amusantes dans les journaux. Cela est *facile*, bien sûr. Cela est facile, mais cela est *vrai*, et il ne faut pas repousser ce qui est facile, quand cela est vrai.

Aux « actualités » du cinéma, je voyais marcher une machine, et je songeais que c'est la crainte qu'ont les hommes les uns des autres qui joue le rôle d'huile dans la machine sociale, et fait que cette machine tourne rond ou à peu près.

L'amour, la haine et la peur hébètent l'intelligence. Elle est sous eux comme une araignée que lentement paralyse la piqure d'un insecte venimeux.

« Il est très répandu », me dit-on d'un jeune littéraire, pour m'allécher à le recevoir. Et incontinent, à cause de ce mot, je refuse de le recevoir. Mais c'est à Paris le mot-clef : à vingt-cinq ans ou à soixante-quinze, malheur à qui n'est pas « très répandu » !

Dans un poème du Suisse Carl Spittler, un dieu et une déesse jouent aux cartes sur la terre, pendant que leurs âmes, sur l'Olympe, s'entretiennent de sujets sublimes. Je joue aux cartes sur la terre, pendant que ma vie véritable se passe dans un ailleurs où je me désintéresse profondément de ce jeu, et le renie à l'occasion.

La réalité, voilà l'ennemi. — Un professeur nous parle d'une fillette, « excellente élève, qui, étudiant les châteaux forts, n'était pas allée voir le célèbre château fort de C..., de peur que ses idées n'en fussent brouillées ». Combien ce trait va loin !

Les gens vous livrent par méchanceté, par colère, par légèreté ou par lâcheté. Quand ils ne sont ni méchants, ni légers, ni coléreux, ils sont lâches, et parlent sous la menace. Quand ils ne sont ni méchants, ni lâches, ni légers, ils ont des colères où tout sort. Et ainsi de suite :

ici ou là, toujours une fissure en eux, par quoi votre secret s'échappe. On ne peut se confier à *personne*. Et tel se confie sans cesse, qui le sait, si grand est notre besoin de nous raconter.

Et cependant... Comme les poutres du bateau nous maintiennent à la surface de la mer, le secret que gardent sur nous des êtres nous maintient à la surface d'un autre abîme. Nous vivons à la merci de silences.

S'il y a les lécheurs, il y a les antilécheurs. Ce qu'ils adorent vient-il au pouvoir, les voici qui le boudent, pour se sentir libres.

Retz écrit qu'il faut se bien contraindre à ne pas plaisanter dans les grandes affaires. Mais parfois il y faut plaisanter à bon escient. Par exemple, on peut poser un ultimatum en plaisantant, si on veut que l'adversaire n'en tienne pas compte, et s'enferme, ou si on veut se garder libre de n'en pas tenir compte soi-même : un ultimatum à deux faces comme le masque ancien, la face grave et la face comique, et dont on puisse présenter celle qu'on voudra, selon l'opportunité.

Tout homme sérieux, arrivant sur son déclin, se dit avant tout qu'il a trop agi, même s'il n'a fait que lever le petit doigt.

Il faut, quelquefois, donner plus qu'on ne doit, sur un sujet qui peu vous importe, pour y acquérir le droit de donner moins, sur un sujet qui vous importera.

J'aime ma peur.

Le « démon du bien ». — Faire le bien ne donne pas la paix et la joie de la conscience, mais un sentiment amer et désespéré, tout à fait *sui generis*, et que jamais ne nous donnèrent nos mauvaises actions. On pressent alors que c'est la nature qui proteste, que la nature est le mal, et que les mouvements de générosité sont de la même espèce que les vices.

Le « démon du bien ». — Nos actes de générosité sont presque toujours des fautes, et jusqu'à être à l'ori-

gine de la plupart de nos malheurs : combien de vies déviées du tout, passant de l'ascension à la décadence, pour un seul acte de générosité ! Comme, en outre, ces actes ne servent presque jamais efficacement ceux pour qui nous les avons faits, on se demanderait ce qui les justifie, s'il y avait à justifier les passions.

Deux états sont à redouter en tout être, fût-il le plus bénin : son désespoir et sa colère.

« J'ai ce que j'ai donné. » (Sénèque.)
J'ai ce que j'ai dédaigné.

C'est quand on n'a pas prévenu quelqu'un qu'on lui dit : « Vous étiez prévenu. »

Quand un homme dit, en plaisantant : « Moi qui suis vendu », ou il l'est, ou il accepterait de l'être.

Qui a pitié des autres a pitié de soi.

Celui qui ne porte pas de masque, au milieu d'hommes qui presque tous en portent un (tous, dans la classe bourgeoise), c'est lui qui semble en porter un, et qu'on zyeute : c'est lui qui est « voyant ». Et, pour n'avoir pas de masque, c'est lui qui reçoit les coups en pleine figure.

Saint Jean de la Croix dit que, pour voler à Dieu, l'oiseau est retenu par un fil autant que par une grosse ficelle. De même, un seul être suffit pour vous enlever toute votre solitude. Que l'île déserte se peuple par miracle, ou qu'il n'y ait que Vendredi, la solitude de Robinson est corrompue pareillement.

L'art de détacher de soi un être est infiniment plus difficile que l'art de se faire aimer.

Une brique m'a dit : « Je fus le Roi des Rois. » Et après ? O Roi, t'es-tu bien délecté ? Celui qui a beaucoup joui a en partie vaincu la mort (et l'écrivain qui a raconté ses jouissances, soit par des Mémoires, soit en les faisant passer dans une œuvre d'imagination, a vaincu la mort tout à fait).

De même que les *melametis* du soufisme cachent leur sainteté sous des dehors de cynisme, quiconque possède une civilisation intérieure opposée à celle du grand nombre cherche à voiler sa différence sous les parolles les plus banales et le comportement le plus éteint. Comme elle perce un peu, malgré tout, les sots déclarent qu'il « veut se rendre original ». Alors que sa contrainte est constante, pour dissimuler qu'il l'est.

Port-Royal. — Je leur reproche un peu de n'avoir pas feint d'être temporels, comme les *melametis*, afin d'être méprisés.

Dans la chambre mortuaire de Charles-Quint on trouve le *Mépris du monde*, de Louis de Grenade, les *Exercices spirituels*, de Fray Garcia de Cisneros, etc. Roger Ascham, cependant, s'étonne que, même pendant sa retraite, l'Empereur n'ait jamais bu moins qu'un litre de vin du Rhin à chaque repas. C'est confondre mépris des biens de la terre avec mépris du train de ce monde. Tel ne voit personne, et ne trempe pas le petit doigt dans les affaires, qui vit de la vie la plus pleine et je n'entends pas vie intérieure : j'entends de la vie extérieure la plus avide, la plus active et la plus comblée.

Quand nous avons dit non à plusieurs requêtes, pour des objets différents, d'une personne avec qui nous sommes en bons termes, à une nouvelle requête nous sommes bien obligés de dire oui. Nous acquiesçons cette fois-ci parce que nous avons refusé les fois précédentes. Si bien qu'en fin de compte nos oui et nos non sont distribués au petit bonheur.

Les hommes disent qu'ils veulent la vérité, et ils ne veulent que des explications. Ils disent qu'ils cherchent un sens à la vie, et ils ne cherchent qu'un but, c'est-à-dire une façon de tuer le temps.

Un homme qui ne se fait pas valoir décourage ceux qui lui veulent du bien. Ce n'est pas à moi à vanter l'excellence de X..., s'il ne le fait pas lui-même.

Je me sens plus à l'aise lorsqu'on m'insulte que lorsqu'on me loue.

Dans une conversation délicate, qu'elle soit sentimentale ou d'affaires, il est bon de faire le pressé dès le début. C'est se donner licence de déguerpier brusquement, si la conversation tourne au dangereux. Si elle est rassurante, et si je la prolonge, on me sait gré de faire bonne mesure d'une présence dont j'avais annoncé la brièveté.

La sagesse, et nos passions, nous soutiennent dans les épreuves. Nos passions surtout.

Avouez trop haut, personne n'y croit plus : « Il se vante ! » Recette des plus sûres.

Un auteur qui dépasse un certain âge court le risque d'insister. Alors qu'il y a des choses, et parmi les plus importantes, qu'il faudrait n'avoir dites qu'une fois.

Réhabilitation du caméléon. J'admire dans un homme le pouvoir de s'accorder immédiatement, quelquefois à l'improvisiste, avec ce qui lui est offert. De répondre à l'honneur par l'honneur, à la fraude par la fraude, à la violence par la violence, et jusqu'à cet étrange pouvoir de répondre à l'amour par l'amour, comme la corde qui se met à vibrer, dit-on, quand une autre corde vibre.

On m'accuse d'avoir souvent mis les pieds dans le plat. On exagère. Je n'y ai mis que l'orteil.

Il n'y a rien dans un homme de plus solide que ses passions, c'est-à-dire de plus propre à ce qu'on s'appuie dessus, et à ce qu'il s'y appuie lui-même. Otez-lui ses petites choses et laissez-lui ses vices.

Plus une vie est heureuse, plus il est horrible de la quitter : c'est le paiement. Il y a toutefois une contrepartie (bien faible) : quand une vie est très heureuse, par moments on a presque hâte d'être au jour où elle cessera ; on est un peu gêné d'abuser des miracles.

« Avec de l'or on achète jusqu'aux démons » (pro-verbe persan). Pas du tout ! Il y a encore la façon de l'offrir.

A quoi bon insulter les morts, puisqu'ils n'en souffrent pas ?

Une poignée d'amis nous prend déjà beaucoup de temps.

Homme, prends garde à ce qui est.

Si la charité est comme une bourre entre les frottements de personnes inhérents à toute vie communautaire, il sera prudent d'imbiber encore cette bourre de l'huile de l'éloge mutuel.

Avec maint homme intelligent, cultivé et sensible (des milieux littéraires) on passerait volontiers, en tête à tête, un dîner et une soirée agréables. Mais les convenances européennes (mari et femme collés ensemble continuellement, comme mouche sur de la m...) exigent qu'il vous impose sa stupide compagne, qui introduit entre chaque propos une énormité, et empêcherait à elle seule toute conversation digne de ce nom, si votre hôte n'avait voulu en outre que les frais qu'il a faits pour vous traiter servissent à d'autres « politesses », et n'avait invité d'autres personnes, dont la vulgarité et la médiocrité achèvent de changer cette soirée, qui à deux eût été charmante, en un supplice auquel on est tenu de se prêter jusqu'au bout, sous peine de discourtoisie, et où on est l'obligé, encore, devant payer ce supplice de quelque édition de luxe, ou des inévitables fleurs, devenues elles-mêmes, à faire ce métier, aussi vulgaires que les gens qui vous ont empoisonné et fait perdre ces quatre heures d'une vie si brève.

Auguste, jusqu'à son dernier souffle, s'occupe de l'opinion : « Ai-je bien joué la comédie de la vie ? » Il me semble que je dirai seulement : « Voici finie la comédie. »

L'esprit s'use à comprendre.

Une mouche prise dans un bloc de glace, c'est l'homme pris dans le bloc des préjugés et des conventions.

Si pauvre type que soit tel prêtre, il a toujours la supériorité, sur la plupart des autres hommes, de n'être pas marié.

L'horreur peut provenir moins de l'épreuve elle-même, que de connaître qu'on n'a pas la force d'âme de la supporter. Ce n'est pas un objet extérieur qui m'épouvante, c'est moi.

Entendu au square des Invalides (et noté sur-le-champ, tel qu'entendu). La mère à son petit garçon : « Joue donc! Joue au ballon, — mais sans courir. Veux-tu jouer! Tu vas voir, si tu ne joues pas, je vais te gifler. »

Il est plus nécessaire d'aimer pour comprendre, que de comprendre pour aimer.

Dans ce fouillis qu'est ou que risque d'être une vie de littérateur, il n'y a de noble, strictement, que l'acte de la création.

Quel est ce mystère? Un homme fait tout ce qu'il désire, et ne fait que ce qu'il désire, et n'arrive pas à être heureux totalement.

Ne répondre que par de belles œuvres.

Un inconnu passe chez moi, demande à me voir, sans explications, n'est pas reçu et s'en va en laissant sa carte avec cette phrase : « Voudrait demander à M. de M... un conseil littéraire. » Je ne l'ai pas reçu parce que je « ne le connais pas ». Mais que le hasard me le fasse rencontrer chez des relations, sans même savoir son nom je cause avec lui pendant une demi-heure. Serait-il ma voisine au « grand dîner », ce serait pendant une heure, sans savoir davantage son nom.

Quand je me suis fait plaisir en achetant une belle antique, j'ai le sentiment d'avoir commis une bonne action.

Le mot « fier », louange chez les peuples nobles (Espagnols, anciens Romains, anciens Arabes), est la pire insulte chez les peuples dégénérés.

Notre grande erreur est de croire que le médecin, l'avocat et le prêtre ne sont pas des hommes comme les autres.

Santé des Anciens.

Il y a parallélisme entre le suicide et la pédérastie chez les anciens Romains, comparés à ce qu'ils sont de nos jours.

De nos jours, le suicide est tenu pour fait de neurasthénie, voire de lâcheté, et il crée une sensation d'horreur. Chez les Romains, il est accompli par les hommes les plus posés et les plus dignes : un moment vient où la somme des dégoûts que l'on éprouve ou que l'on attend est par trop supérieure à la somme des agréments ; on se tue, et cela est appelé la « sortie raisonnable » (j'insiste sur le mot « raisonnable », tout opposé à notre conception moderne, où suicide équivaut plus ou moins à détraquement). On ne nous dit pas que Brutus ou Menenius se suicident dans une crise de dépression nerveuse ; on nous dit qu'ils sont vaincus et on nous fait comprendre qu'un ordre s'instaure qu'ils ne veulent pas souffrir ; cette raison paraît très suffisante pour justifier qu'ils se donnent la mort.

De nos jours, la pédérastie est tenue pour vice ou, comme le suicide, névrose. Faut-il rappeler qu'Auguste, Jules César, Horace, Virgile, Antoine, Brutus, Cicéron, Tibère, Hadrien, Sylla, Trajan, Pompée, Catulle, Tibulle, Martial, Properce, Apulée, Agrippa, Mécène, Galba, Sénèque, ont été accusés d'être *aussi* pédérastes ? Ce sont des grands hommes, et ils ont maîtresses, épouses et enfants. Ils sont *aussi* pédérastes, parce qu'ils ne conçoivent pas, et que personne ne conçoit autour d'eux, qu'il soit contraire à la raison de l'être. Toujours la raison. (Variante : Ils sont *aussi* pédérastes et cela

n'a aucune importance; ils sont pédérastes sans y penser, ce qui est la seule façon supportable de l'être.)

Rome nous rappelle que suicide et pédérastie sont faits communs chez des hommes parfaitement équilibrés, et l'honneur de leur pays.

Les torts que nous subissons des puissants nous sont utiles, en nous montrant ce que cela peut être quand ce sont des obscurs qui ont affaire à eux. Nous apprenons des grands la compassion pour les petits.

Il y a, dans cette passion de coller le nez sur les événements du jour, une faiblesse et une vulgarité de l'esprit qu'on regrette qui ne soient pas davantage méprisées.

La seule leçon des maîtres, c'est d'être soi-même.

« Sainte Thérèse avoue qu'elle avait une prédilection pour les hosties grandes. » (Unamuno, *Sentimiento*.) — Cela me donne la nausée.

Nous devons avoir les mêmes soucis, les mêmes désirs et les mêmes arrivismes que les autres, sous peine d'être haï ou méprisé d'eux.

J'aime ces portraits de la Renaissance où le personnage principal désigne d'une main sa poitrine, comme pour indiquer que c'est bien lui qui importe, et nul autre.

La femme vous dit qu'elle n'a pas joui, et on lui fait la tête; elle n'avait qu'à simuler. Cette autre vous apprend qu'elle habite rue Sainte-Apolline, et cela suffit pour qu'on ne poursuive pas; elle n'avait qu'à ne pas le dire. L'homme vous dit qu'il sort de prison, et on le laisse tomber; il n'avait qu'à prétendre qu'il était sur la Côte d'Azur. Chacun se perd par sa franchise; hélas, osons le dire, chacun se perd en ayant confiance. C'est ce qu'on n'apprend pas aux enfants.

Les gens qui sonnent deux coups pour se faire ouvrir, n'étant ni le concierge, ni le facteur, ni le télégraphiste, sont jugés.

Veinards ceux qui ont quelque infirmité physique, qu'ils peuvent rendre responsable des défaillances de leur âme.

X... passe trente-cinq ans de sa vie, de vingt-cinq à soixante ans, à faire tout ce qu'il faut, sans jamais en détourner l'œil, pour obtenir une présidence tout honorifique, avec la cravate de je ne sais quel ordre. X... dit peut-être que je suis « un éternel adolescent ». Moi, je dis qu'il est un homme puéril.

Faute de n'avoir pas été mis devant certaines circonstances, un homme peut ignorer toute sa vie qu'il a bon cœur.

Les hommes ont un métier, Dieu merci. Songer à ce qu'ils seraient, s'ils n'étaient qu'époux.

Jour de l'An. — Les gens qui n'ont pas d'argent nous envoient des cadeaux qui leur ont coûté cher. Les gens qui ont beaucoup d'argent nous envoient des cartes de vœux.

Les Espagnols, aux Indes, sont retardés dans leur avance ou dans leur fuite par l'or qu'ils ont capturé et qu'ils traînent avec eux; il arrive que les plus chargés, restant en arrière, soient massacrés par les Indiens. De même, c'est par notre or intérieur — par ce que nous avons de plus pur dans l'âme et dans le caractère — que nous sommes retardés et que parfois nous mourons.

Il y a chez l'homme un besoin de noblesse (du moins chez un grand nombre d'hommes). Ce besoin est un piège que nous tend notre nature. Car il ne se satisfait que dans l'erreur, la tromperie, l'inutilité. Il manque cependant beaucoup à ceux qui ne l'ont pas. Et c'est le déroutant mystère : ne l'avoir pas est une faiblesse; l'avoir est une duperie et une insanité.

Il n'y a rien de plus répandu que le courage physique.

Sur cette page s'est posé un inoffensif petit insecte du soir. Mon premier mouvement est de l'écraser. Puis cela

change : je le pousse un peu; il bouge et de nouveau s'arrête. Alors, je décide de le laisser en vie. C'est une décision ferme, et sa fermeté est étrange. Quand j'ai à tourner la page, je souffle sur lui et il s'envole. Je reste très étonné de moi-même, me demandant pourquoi j'ai agi ainsi.

Pour survivre littérairement, à Paris, il n'est pas nécessaire d'avoir une œuvre. Mais il faut avoir fréquenté des littérateurs de chapelle, avoir correspondu avec eux, avoir gardé leurs lettres, et copie des siennes, avoir vendu ses manuscrits, ses exemplaires rares, tout cela plus ou moins truqué, plutôt plus que moins. Ce tripatouillage, à condition qu'on ne se soit pas trompé de chapelle, suffit, beaucoup mieux qu'une œuvre, à assurer la survie. Le sordide remplace le talent, et il est aimé, alors que le talent est détesté.

Je songe à je ne sais quel baladin de lettres, du xix^e siècle, qui écrivait avec des encres de couleurs différentes, de la poudre d'or, etc. On s'arrache ses lettres; elles valent plus cher que celles de Verlaine, qui avait une écriture *naturelle*, — « naturel », ce qui est le plus décrié en France.

Zola. — Un homme de quelque trente-cinq ans me disait l'autre jour que Zola non seulement n'est plus lisible, pour qui connaît le problème social tel qu'il se présente aujourd'hui, mais n'avait pas même été « fidèle à l'objet » en son temps.

Je venais de relire *La Débâcle* et *Germinal*, et me posai à mon tour la question : Zola fut-il « fidèle » ?

On a soutenu abondamment que non. « Qui dit psychologue dit traître à la vérité. » Le mot est d'un personnage (écrivain) de Zola, et il était tentant de l'attribuer à l'auteur de *Germinal*. On avait beau jeu à accabler Zola, quand il se découvrait de la sorte, et des générations ont répété après Faguet : « Voici un romancier qui a pour premier soin de ne pas étudier l'homme. Jamais, non, jamais ni un homme ni une femme ne nous apparaît dans un roman de Zola tel qu'il nous fasse dire : « C'est cela, je le connais. »

Zola, qui a exprimé le regret de n'avoir pas produit davantage, de n'avoir pas entassé « une montagne d'œuvres », a exprimé aussi une inquiétude touchant le sort fait par la postérité aux auteurs féconds : il disait, très justement selon moi, que les auteurs d'œuvres peu nombreuses se défendent mieux. Ceux qui, plus tard, voudront trouver le meilleur Zola, pourront le chercher à coup sûr dans *Germinal* et dans *La Débâcle*, les deux plus puissants volumes du cycle des *Rougon-Macquart*. Leurs personnages sont-ils vrais (vrais au sens où l'entend Faguet)? Dans la mesure où un bourgeois de 1939 peut imaginer ce qui se passait dans la tête d'un mineur de 1860, ils ne choquent pas; nulle part, ou presque (j'excepte le « mystérieux » Souvarine, qui sent le ponticif), ils ne nous donnent cette crispation qui nous saisit devant les « paysans » ou les « prolétaires » de tels romanciers français contemporains, aussi conventionnels et littéraires, dans leur psychologie et dans leur langage, que les bergers des pastorales du XVIII^e siècle, ou les ouvriers de George Sand.

C'est qu'il y a cette grande honnêteté de Zola; sa langue si simple (sa rhétorique est ailleurs); les traits souvent puissants et profonds de son réalisme (au hasard de la mémoire, rappelons les chevaux de la mine, les deux enfants « qui ne se prennent au cou que lorsqu'ils dorment », le torse nu de l'homme qui semble maigrir quand on le nettoie), qui compensent la faiblesse de maint détail inventé (dans le discours d'Étienne, et dans ces grands mouvements de foule que les plus sévères concèdent à Zola, alors que là, plus qu'ailleurs, il décolle de la réalité). Les personnages de *Germinal* et de *La Débâcle* ne sont pas traités avec une psychologie subtile, mais, comme leur matière n'est pas subtile, ce qui est sans doute impuissance du romancier s'adapte ici au sujet. Et les grosses bêtises énoncées, dont Zola ne fut pas avare, parce qu'elles sont la rançon d'une certaine force (Hugo, et Balzac, et Tolstoï ont dit les leurs), sont si bien appropriées aux personnages, qu'elles contribuent à la vraisemblance du récit.

Zola grandit toujours quand il se relâche de ce qu'il y a de trop volontaire dans son art : « En art, il ne faut pas conclure », disait Flaubert. Écrivant d'après un plan, se possédant et dominant son sujet comme personne, il

composait ses meilleures pages quand il était gêné dans l'exécution de son plan et la mise en œuvre de sa doctrine, et surtout quand, cessant de dominer son sujet, il était plutôt dominé par lui. C'est ce qui lui est arrivé dans *Germinal* et dans *La Débâcle*. D'ordinaire, il pousse comme un bœuf, qui suivrait avec une sûreté imperturbable l'étroit faisceau de lumière projeté par la lanterne du char qu'il tire. Ici, emporté par sa création, il fait craquer le moule qui le rendait si gauche dans d'autres de ses œuvres. Quelques gaucheries subsistent, mais le grand courant emporte tout. « La force, qui n'est jamais ridicule... » (Napoléon.) A la fin de sa vie, il oubliera tout système littéraire pour se vouer à l'idéalisme : le procès-verbal s'achève en prophétie. Un moment vient où, las d'être insultés, Byron part pour Missolonghi, Barrès tord le cou à son ironie, d'Annunzio chante la marine italienne; et Chateaubriand n'avait attendu que son second ouvrage pour exalter la religion qu'il moquait dans son premier.

C'est que, depuis le xix^e siècle, tout le jugement critique, non pas seulement de la masse, mais des critiques professionnels, se réduit en fin de compte à un jugement de moralité : quiconque a tâté de la gloire à un moment, et la veut plus étendue, cherche donc à gagner, par les beaux sentiments, au delà de ce que le talent lui a obtenu : on devient bon pour plaire*. C'est une autre trahison des clercs, à laquelle Zola n'a pas échappé. Toutefois, diffamé de son vivant bien davantage qu'il ne le méritait, on ne lui en tiendra pas rigueur. Byron, d'Annunzio, Barrès, quand ils deviennent « bons », ne nous convainquent qu'à demi. Mais Hugo, Tolstoï, Zola ont dès le début de leur carrière témoigné d'un certain goût pour l'honnêteté qui authentifie leur altruisme final. J'hésite à trouver vraisemblable que Hugo, par exemple, ait feint les grands sentiments; il est tellement plus simple (surtout pour un lyrique, de qui tout l'art est fait d'expansion) d'être sincère que de se contrefaire! De même que *Germinal* se clôt sur la classique « lueur d'espoir », le cycle pessimiste des *Rougon* se clôt sur une

* Cela a beaucoup changé depuis que ces lignes furent écrites (note de 1962).

glorification de la vie. Mme Tolstoï a dit un mot qui va loin, lorsque, prétendant que son mari n'était pas sincère, elle ajoutait : « Tous ceux qui nous entourent le savent bien, mais cela leur est égal. » *Germinal* nous assure que pareil jugement ne pourrait être prononcé sur Zola. (1939.)

Je me demande ce qui est le plus caractéristique de ma vie, et je pense que c'est l'équilibre.

Cet équilibre est assuré surtout par le tempérament de mes deux forces essentielles : le goût du plaisir sexuel et le goût de la création littéraire.

Le jour où, l'âge venu, ces deux forces me manqueront, que me restera-t-il ?

Rien. Il me restera de mourir.

Mon horreur des apparences et mon horreur du frelaté sont ce qui me sépare le plus de nombre de mes confrères, qui ont une vie plus « brillante » que la mienne. Ce qu'ils acceptent et ce qu'ils aiment me les rendent aussi étrangers que les habitants d'une autre planète. L'air dont ils ont besoin est un air dont je mourrais. Je ne sais si ce trait de ma nature est connu de ceux qui écrivent sur moi, mais ils ne le citent jamais, à grand tort.

Émile Clermont écrit dans son journal pendant sa dernière permission : « Je repars pour une mort presque certaine, et on voudrait que je fusse gai. » Combien cette plainte discrète me touche plus que les coups de clairon ! Il repart, et il est tué.

En 1916, un officier supérieur, cinquante-cinq ans, en permission à son foyer : femme et trois enfants. Il confie à son frère : « Quand je parle de la possibilité de ma mort, les visages se ferment et on détourne la conversation. Je n'ai pas le droit de dire que je souffre et qu'on souffre au front : disant cela, je sens que je gêne. Sur tout ce qui me tient à cœur — et, il faut bien le dire, aux tripes, — je dois me taire. Ma femme me fait la leçon : « Ta permission est une permission *de détente*. Détends-toi. » Et si je ne peux pas me détendre ? Si tout ce que j'ai vu et vais revoir est trop atroce, si je ne peux pas en sortir ? Mais ils sont incapables de refréner leur

légèreté. » Il avoue qu'il a été sur le point d'*abréger sa permission*.

C'est une famille très unie, chrétienne, etc.

L'officier est tué peu après cette permission.

On s'épargnerait bien de tristes étonnements, si l'on se mettait dans la tête une fois pour toutes qu'autrui n'est pas soi, même quand il vous aime.

J'ai découpé dans un journal anglais le poème suivant, que je pourrais et voudrais avoir écrit :

AGAINST THE WALL

par ALINE KILMER.

*If I live till my fighting days are done
I must fasten my armor on my eldest son.*

*I would give him better, but this is my best :
I can get along without it — I'll be glad to have a rest.*

*And I'll sit mending armor with my back against the wall,
Because I have a second son if this one should fall.*

*So I'll make it very shiny, and I'll whistle very loud,
And I'll slap him on the shoulder and I'll say, very proud :*

*« This is the lance I used to bear! »
(But I mustn't tell what happened when I bore it.)*

*« This is the helmet I used to wear! »
(But I won't say what befell me when I wore it.)*

*For you couldn't tell a youngster — it wouldn't be right —
That you wished you had died in your very first fight.*

*And I mustn't say that victory is never worth the cost,
That defeat may be bitter, but it's better to have lost.*

*And I mustn't say that glory is as barren as a stone —
I'd better not say anything, but leave the lad alone.*

*So he'll fight very bravely and probably he'll fall.
And I'll sit mending armor with my back against the wall.*

Si je vis au-delà du temps de mes combats,
Je devrai attacher mon armure sur mon fils aîné.

Je voudrais lui donner mieux, mais je n'ai pas mieux.
Je peux me passer d'elle : je serai content de me reposer.

Et je resterai assis, à raccommoder une autre armure, mon dos
[contre la muraille,
Parce que j'ai un second fils, si l'aîné doit tomber.

Je la rendrai très brillante, et je sifflerai très fort,
Et je taperai sur l'épaule de mon fils, et je lui dirai, à voix très
[haute :

« Voici la lance que je portais ! »
(Mais je ne dois pas dire ce qui arriva quand je la portais.)
« Voici le casque que je portais ! »
(Mais je ne dirai pas ce qui m'advint quand je le portais.)

Car vous ne pouvez pas dire à un jeune homme — ce ne serait pas
[bien —
Que vous voudriez être mort dans votre premier combat.

Et je ne dois pas dire que la victoire ne vaut jamais ce qu'elle coûte,
Que la défaite peut être amère, mais qu'il est mieux d'avoir perdu.

Et je ne dois pas dire que la gloire est stérile comme une pierre.
Il vaut mieux se taire, et laisser le garçon en paix.

Il se battra donc très courageusement, et sans doute tombera-t-il.
Et je resterai à raccommoder l'armure, mon dos contre la muraille.

Amiel, sur les *Pensées* de Joubert : « Cette pensée hachée, fragmentaire, par gouttes de lumière, sans haleine, vous fatigue. » C'est sans doute, exactement, ce qu'on peut dire de toutes les maximes, et je l'ai dit ici quelque part. Les « maximes » ont mauvaise presse. On proclame que c'est de la « fausse pensée », qu'il n'en est aucune qui ne puisse être retournée, etc., et j'ajouterais bien moi-même : « Quand on n'est plus bon à rien, on peut encore faire des maximes », ou : « La pensée essoufflée fait des maximes », etc. Mais que ces mêmes maximes si décriées soient placées à l'intérieur d'un texte, dans un long développement, on les tiendra pour des réflexions profondes. Ce sont l'isolement et la brièveté qui leur donnent un éclat excessif, et de là suspect. Nue, une ampoule électrique aveugle; on la préfère enrobée de verre dépoli, voire ornementé.

Du bon usage des lectures. — Mme V..., abandonnée par sa femme de ménage, se consolait en pensant que Napoléon, à Sainte-Hélène, ayant été malade trois jours, sa

chambre n'avait pas été faite de ces trois jours (on trouve cela dans le *Mémorial*).

Un nerveux qui a des embêtements ne peut plus arriver à faire ses mouvements de culture physique.

Il arrive qu'un délicat ne se rallie pas à la vérité pour cela seulement qu'elle est du parti du vainqueur. Il craint de paraître habile.

Tel chien, qui passe pour particulièrement intelligent, d'une race qui passe pour particulièrement intelligente — un berger allemand, — on parle toujours de ses traits d'intelligence, jamais de ses traits d'idiotie, nombreux pourtant.

Il y a quelque chose d'affreux dans Napoléon à Sainte-Hélène, c'est son désœuvrement. Il s'habille et sort de sa chambre à 5 heures, et se couche à 10 : il n'a que quatre à cinq heures de vie publique par jour. Il dit : « Nous n'avons de trop ici que du temps. » Exactement, pour l'ancien maître du monde, toute la vie à Sainte-Hélène se passe à tuer le temps.

Ecce homo. — Napoléon, à Sainte-Hélène, en proie aux pensées démesurées qu'on devine, mais, quand il joue aux cartes, il pelote sous la table Mme de Montholon.

Une société de littérateurs, où on simule la pensée, on simule le génie, et on simule l'amour.

Il y a des littérateurs qui ne « pensent » que la plume à la main. Mettez-les dans la conversation sur tel sujet sur lequel ils ont écrit avec brio, ils restent cois, s'ils ne se souviennent de ce qu'ils ont écrit, pour le répéter, ou bien ils émettent une opinion contraire à celle qu'ils ont émise par écrit. Car sur ce sujet ils ne pensent rien, ce qui s'appelle rien; s'ils ont pensé quelque chose, cela a duré le temps d'en faire une phrase, comme il y a des amours qui durent le temps d'en faire un roman.

J'imagine un homme à qui son médecin annonce qu'il ne vivra pas plus de six mois (il s'agit d'une maladie sans douleur). Après une semaine de désespoir, mettre

ses affaires en ordre l'occupe pendant trois semaines. Ensuite il se demande ce qu'il va faire. Il constate qu'il accepte des dîners chez des indifférents. Il est grand lecteur, mais que lire ou que relire, quand on n'a plus que cinq mois à vivre? Choix ardu! Et faut-il visiter des musées? Faire un voyage? On dira : « Il n'a qu'à faire ce qui lui plaît le plus. » Cela semble facile, mais qu'est-ce qui lui plaît le plus? Au pied du mur, cela n'est pas facile. Rien ne paraît assez important pour être élu dans une circonstance si solennelle, et au détriment de tant de choses. De sorte qu'enfin il se décide au petit bonheur, et fait n'importe quoi. Mais bientôt la conscience que son mince reste de vie, qui devrait être un chef-d'œuvre de conduite, quelque chose de tellement riche et plein, est gouverné par le hasard, l'absurdité et le désœuvrement, cette conscience lui devient peu à peu odieuse. Il se tue pour lui échapper plus tôt.

V... s'arrêta sur le bord d'une solution de désespoir, parce que le plombier qui devait venir chez lui pour une gouttière, et qui ne venait pas depuis quinze jours, était venu enfin, quand on n'y comptait plus. Ce petit événement agréable et inopiné lui rappela que « le pire n'est pas toujours certain ». Il renonça donc à l'irréparable.

On peut très bien dire que quelqu'un est ennuyeux, à condition de savoir qu'on est soi-même ennuyeux pour quelqu'un.

« L'énergie du désespoir... »

C'est un lieu commun.

Mais il *est* vrai.

Il est tellement important de dire quelque chose qui exprime *ce qui est réellement*, qu'il faut respecter les lieux communs, car huit ou neuf fois sur dix ils expriment la réalité.

Il est très bien d'être original, mais à condition d'être original en disant vrai.

Un auteur ensemble original et vrai : Nietzsche.

Une pensée ensemble originale et vraie : celle-ci, par exemple, de Montesquieu : « Ceux qui ont peu de vanité sont plus près de l'orgueil que les autres. »

Combien j'aime Amiel et me sens d'accord avec lui, presque sur tout (mis à part son christianisme et sa chasteté)! Ce qu'il pense des femmes, de la démocratie, du « communalisme », de l'enfance, de l'opinion, de la sociabilité, de Pascal (« Pascal ne se doute même pas de ce qu'il fallait examiner »), de Chateaubriand (pas un mot à reprendre dans son éreintement), etc., tout cela si juste. Et ce qui suit : « L'importance que j'ai attachée à mon *Essai* est une attitude de convention, pour me créer un intérêt (...) Dans ma pensée de derrière la tête, tout cela m'est indifférent. Il faut bien se jouer à quelque chose et, lorsqu'on joue, le faire correctement, par point d'honneur. (...) Je lui jette (au public) ce qui m'amuse, comme on lance une paille sur un ruisseau. Mais que la paille s'engouffre ou surnage, qu'elle échoue ou arrive, cela n'est qu'une distraction et une curiosité pour moi. Mon imagination seule est engagée, non mon cœur. » Je pourrais avoir écrit cela.

L'instinct de conservation fait faire des prodiges à des organismes que personne, ni eux-mêmes, n'en croyait capables. Ainsi chez moi de la passion sensuelle. Elle seule peut me tirer de cet état de *non-être* qui est le mien pendant de longues périodes. Elle me rend le courage, l'énergie, la promptitude, l'habileté, l'esprit d'entreprise, toutes vertus que je n'ai guère naturellement. Je ressuscite : quel spectacle! Du fond de l'abîme (aboulie, irrésolution, désespoir), je jaillis et, cambré, les narines frémissantes, je m'écrie, changeant d'un mot une parole qui est, je crois, de saint Paul Thérèse : « Je peux tout en *ce* qui fait ma force. » Que n'aurais-je pas fait en ce monde si j'avais consacré la moitié seulement de l'énergie que je consacre à mes passions, à ce qui n'est pas elles! Mais pour ce qui n'est pas elles il ne me reste rien.

Combien de fois cette phrase ne m'a-t-elle pas été dite : « N'oubliez pas qui vous êtes. » Je l'oublie sans cesse.

C..., à qui je propose quelque argent pour un service qu'il me rend, refuse. C'est la seconde fois que je lui vois faire avec la tête ce geste de hauteur, si surprenant

chez un garçon de son âge, et de moyens modestes, et qui se hérissait au mot de « hauteur », ou ne le comprendrait pas ; disons-le, geste si peu commun en France. *Largesse* : c'est une des vertus qui étaient requises du chevalier.

Chaque fois que je vois un être faire quelque chose de *chic*, ou de *propre*, cela me fait du bien. Cela me revigore, m'exalte même, me donne une sensation analogue à celle que vous donne une belle œuvre d'art ; le monde m'est rendu, avec ou sans crête de feu au-dessus de lui. Mon climat est l'honnêteté. Y entrer est si peu fréquent que, le jour où il m'est donné de le faire, je marque ce jour d'une pierre blanche.

Pouvoir croire en l'homme. Non en ses talents, en son courage, etc. : d'eux on ne doute pas. Mais en son absence de mesquinerie, mérite beaucoup plus rare. Ce serait une raison de vivre.

Je rêve à une société dans laquelle tout le monde agirait bien. Quel autre homme on y serait soi-même ! Comme la vie vaudrait d'être vécue !

Tolstoï, *Journal*, années 1895-1899. « Gœthe ? Shakespeare ? Tout ce qui est signé de leurs noms est censé être bien, et on se bat les flancs pour trouver de la beauté dans des choses bêtes, ratées, faussant ainsi le goût général. Tous ces grands talents, les Gœthe, les Shakespeare, les Beethoven, les Michel-Ange, créaient, à côté d'œuvres belles, des choses non seulement médiocres, mais tout simplement affreuses, etc. »

« Il y a beaucoup de réputations usurpées, de gloires accidentelles : Dante*, Shakespeare... »

Il est nécessaire que quelqu'un redise avec force, après Tolstoï, que les « génies » ont écrit, à côté de beaux ouvrages, des ouvrages manqués, insipides, pleins de sottises, illisibles, et qu'il ajoute même que *la majorité des « chefs-d'œuvre de l'esprit humain » sont des œuvres surfaites*. C'est là une vérité si importante qu'il ne faut pas qu'un écrivain meure sans l'avoir dite.

Et quelles qu'en soient pour lui les conséquences, qui risquent d'être graves. Allez donc, en France, dire

* S'il est une réputation qui ne me semble pas usurpée, c'est celle de Dante. Mais peu important ici les exemples.

la vérité sur Molière! Et, dans leurs pays respectifs, sur Shakespeare, sur Cervantes, sur Goethe! Votre sécurité — je dis : la sécurité de votre vie privée — pourra en être compromise. (Une mienne amie, professeur dans un lycée, ayant fait en classe des réserves sur le très discutable Marivaux, fut appelée par la directrice, et priée sèchement de rentrer dans la ligne. Gageons que sa carrière a pu s'en ressentir.)

Le manque de sens critique et le manque de sens propre, le peu de goût pour la vérité, la lâcheté (peur de ne pas dire comme tout le monde), le snobisme, la déformation professorale : tout cela compose ces idolâtries intolérantes.

Les admirations de commande ont pour pendant les décries de commande. Alors qu'une seule chose importe, qui en même temps se trouve être une chose héroïque : voir *ce qui est*.

Je préfère la justice à l'amour.

La sensualité alliée à la tendresse ne fait pas chez moi de l'amour. C'est une de mes grandes forces, d'échapper à l'amour en connaissant, mêlées, la sensualité et la tendresse.

Incapable de tout dans l'ordre pratique, dans la pensée digne de ce nom, dans la création artistique, etc., il créa un système philosophique, et par là se rendit immortel.

Il y a une douleur dans l'énergie, même lorsqu'elle a atteint son but, si elle n'a pas été naturelle. Elle a payé le succès trop cher.

Dans ses difficultés, se souvenir toujours que Cortès, à soixante ans, et abreuvé de dégoûts, demande au roi la permission de conquérir un nouveau monde. Se le répéter à chaque heure de la journée.

Les plus belles œuvres de souffrance (les tragédies, etc.) sont écrites dans la joie, — la joie d'écrire : l'artiste est celui qui souffre en ne souffrant pas.

Le jour où un écrivain qui souffre ne note plus ce que lui inspire sa souffrance, il est bien perdu.

Je dis « bien perdu », et tout de suite je me reprends. Il faut y regarder à deux fois avant de dire qu'un artiste — un vrai artiste, un pur-sang — est « bien perdu ». Car il est trop instable pour ne pas risquer toujours d'avoir des rebondissements. Un artiste qui se marie peut, après huit jours de mariage, comprendre enfin qu'il est dans une catastrophe. Un artiste qui se tue eût peut-être repris goût à la vie s'il eût différé son geste de vingt-quatre heures. L'artiste ne doit jamais s'engager dans un état qui soit ou irréparable ou trop difficile à modifier.

(Soyons précis : c'est la demi-souffrance dont un écrivain transcrit les impressions. La grande et terrible souffrance, celle dont on se dit : « Est-ce moi, est-ce vraiment moi qui suis le lieu de ce drame ? Ce drame me paraît tellement effrayant que je doute que ce soit moi qui le contienne et le supporte », cette souffrance-là, il ne cherche qu'à sortir d'elle, qu'à l'oublier, si peu d'instants que ce soit ; ce n'est pas pour l'étaler en la transcrivant.)

« J'ai souvent remarqué que, pour que des enfants aient beaucoup d'esprit, il faut une mère un peu folle, et qui ait de l'esprit, et un père pesant, ou le contraire. » (Montesquieu.) Supposé que j'aie « beaucoup d'esprit », je suis un exemple de cette loi : ma mère avec de l'esprit, et un peu de folie ; mon père pesant.

On blesse l'amour-propre ; on ne le tue pas.

Si on veut faire une surveillance à 6 heures 1/2 du matin, il faut emmener un chien qu'on ait l'air de faire pisser.

C'est l'heure (7 heures) du grand attendrissement populaire sur les animaux : chiens qu'on fait pisser, chats errants et pigeons que nourrissent les commères, etc.

Une certaine somme d'« embêtements » nous vigore dans le plaisir, nous le fait sentir et accomplir avec plus d'intensité. Une somme un peu plus grande nous y hébète. Plus grande encore, nous y annihile.

M. de Guiscard était trop heureux pour avoir besoin de ces façons-là (tabac, alcool, etc.) de « se remonter », qui ne s'expliquent que chez les mécontents.

Est-il besoin de rappeler que la première faculté que demande l'art de décrire est l'attention? A la base non seulement d'un Proust (assertion qui n'étonnera personne), mais d'écrivains aussi différents qu'un Tolstoï, un d'Annunzio, un Malraux, je vois l'attention.

Un homme lancé dans les grandes intrigues de l'ambition a deux façons de se soutenir : l'une par le lait, un bon sommeil, les exercices physiques, un déduit bien adapté à sa mesure, etc.; l'autre par la lecture de Saint-Simon, où il se trouve des semblables, mais romanesques, qui l'aident à se former une idée de soi qui ne lui fasse pas honte, et où, voyant des hommes plus grands que lui avaler des crapauds à bouche-que-veux-tu, il les avale lui-même avec moins de dégoût. (2 mai 1932.)

Que les choses extraordinaires sont toujours dans la vie. On s'étonnait que je fusse resté avec Maria V..., bien que j'aie su qu'elle voulait me tuer. Il paraît que B..., tué hier par sa femme, elle avait déjà tiré sur lui il y a un an. Et il continuait de vivre avec elle (à cause du gosse). (1939.)

On écrit : « Rembrandt me féconde. » (Londres, 1938.) Puis, cinq ans plus tard, on voit une autre exposition de Rembrandt, et on reste de glace. Faut-il conserver, laisser imprimer ou réimprimer sa première note? Elle est *vraie*, mais elle est *relative*. Le moins qu'on puisse faire est de la dater. Mais, même ainsi, elle perd beaucoup de son importance; en vérité, cesse quasiment d'être importante.

Cette remarque s'applique à beaucoup de choses qu'on écrit : on n'y croit plus au moment où on les donne à l'impression; on y croit moins encore quand on les laisse réimprimer après dix ans. Cependant on les laisse imprimer ou réimprimer, comme si de rien n'était. Elles sont signées de vous, et elles ne sont pas de vous.

Je m'étonne qu'on ne dénonce pas plus souvent, et avec force, cette grande fraude de la chose écrite.

Malheur à ceux qui ont un grand talent, sans s'être donné la surface sociale qui y corresponde. Ils attirent l'envie et n'ont pas les moyens d'y parer.

Dans le jardin public, il y a les gosses. Puis, partout alentour, des grotesques : les adultes.

Le garçon de café qui commande, vers le comptoir : « Un spécial, sans faux col ! Un spaghetti, saignant ! » est content, parce qu'il commande.

« C'est une bouffonnerie », dit-elle — très sincèrement — de la radiesthésie. Puis, *la minute suivante*, elle fait appeler le radiesthésiste.

Le héros authentique qui, avec le temps, devient pusillanime. Et non pas (ce qui serait très naturel) dans un autre ordre que celui où il fut héroïque : par exemple, un héros de guerre qui deviendrait pusillanime dans les épreuves civiles ; mais dans le même ordre où naguère il fut héroïque : le héros de guerre qui a peur la nuit, et que la vue d'un revolver désordonne. On est usé par l'héroïsme comme on est usé par la lâcheté.

La langue d'un écrivain véritable faisant trop corps avec le génie national, et les traducteurs en outre étant ce qu'ils sont le plus souvent (un écrivain véritable ne peut être traduit que par un écrivain véritable), je dirai que mes ouvrages ne sont pas faits pour l'exportation, et que, si j'allais au bout de ce que je pense, je refuserais qu'ils fussent traduits.

La mesquinerie bouffonne dans la vanité, chez tel homme de lettres, est perçue par tout le monde, qui en rit. Mais, en définitive, elle est respectée et triomphe : on en passe par ce qu'elle veut.

Nombre de mesquins ne sont pas à proprement parler des sots. Ils ne sont sots que dans les moments où ils sont mesquins (même observation pour les naïfs).

Je vois chez F... (68 ans) ce spectacle de l'homme à bout de souffle qui ne peut plus faire face aux difficultés, les maîtriser ; qui ne peut plus subsister — qui ne peut plus *vivre* — qu'en s'acharnant à les oublier, en laissant tout aller à vau-l'eau. Spectacle sinistre.

Encore une journée de bonheur, ô mon Dieu ! encore une journée de bonheur ! Il y a la cavalcade effrénée à la recherche du plaisir. Puis il y a le plaisir. Puis il y a, étendu sur le lit, la souvenance du plaisir. Ainsi s'écoule une vie délicieuse.

... Délicieuse s'il n'y avait pas l'œuvre littéraire. Je ne parle pas de sa création, qui est agréable. Je parle de tout ce qui l'entoure : la vie professionnelle dans ce qu'elle a d'inéluctable, dont le foisonnement grandit chaque année (traités, traductions, répétitions de théâtre, révisions de textes, contentieux, etc.). Situation résumée de façon parfaite dans cette formule : *l'œuvre contre le bonheur*.

On ne sait pas assez à quel point les êtres, de l'un et l'autre sexe, sont gentils, et dignes d'être aimés, quand ils sont vraiment jeunes, mettons : jusqu'à dix-sept ans inclus. Il y a une immense quantité d'intérêt, de respect, de sympathie et d'amour qui se perd, parce que l'humanité ne réalise pas bien que c'est à cet âge-là qu'elle atteint son chef-d'œuvre. Cela est vrai aussi pour les bêtes, chez qui la grande jeunesse est pareillement le miracle.

INDEX

INDEX

Absurdité : 986.
 Académie française : 978, 1186, 1261.
 Accusé : 1309.
 Action : 990-991, 992, 1004, 1025, 1055, 1120, 1182-1183, 1326, 1337.
 Actualité : 1068, 1095, 1146, 1188, 1344.
Against the wall : 1350.
 Alternance, totalisme : 998, 1038, 1310.
 Altruisme : 975, 1005, 1039, 1071, 1113, 1119, 1138-1139, 1146-1147, 1153-1154, 1179, 1191, 1246, 1263, 1290, 1295, 1303-1304, 1311-1312, 1313, 1317, 1345.
 Ambition : 1204, 1358.
 Américanisme : 1185.
 Amertume : 1158.
 AMIEL : 1354.
 Amitié : 995, 1013, 1034, 1074, 1076, 1081, 1088, 1147, 1157, 1175, 1194, 1307, 1312, 1315, 1333, 1341.
 Amour : 994, 1000-1001, 1003, 1025, 1032, 1037, 1042, 1045, 1047, 1069, 1070, 1071, 1074, 1093, 1097, 1113, 1120, 1122, 1129, 1130, 1140, 1153, 1156, 1157, 1191, 1197, 1228, 1271, 1279, 1287, 1290, 1312, 1314, 1323, 1342, 1356.
 Amour-propre : 1357.
 Anglais : 1001, 1189, 1272, 1280.
 Animaux : 1011, 1020-1021.
 ANNUNZIO (d') : 1179, 1268.

Anomalies : 1264.
 Antibolchevique (Légion française) : 1304.
 Antinomies : 1118.
 Apathie : 1033, 1058, 1059-1060.
 A-peu-près : 993.
 Arabes (poètes) : 1004.
 Arrivistes : 1097.
 Art et vie : 983, 1030, 1054, 1217, 1287, 1304.
 Artiste : 1009, 1068, 1284, 1287, 1335, 1356.
 Ascète : 1234.
 Assurance : 1075.
 Attachement (demi-) : 1307.
 Attaches et détachement : 1033.
 Attendrir : 986.
 Attention : 1358.
 Audace : 976, 1088, 1090.
 Avant-garde : 1033.
 Aventuriers : 1006, 1215, 1260.
 Aveu : 1340.
 Aviateurs : 1269.
 Avortement : 1284.
 BARRÈS : 978, 1121, 1199, 1200, 1207, 1231, 1242, 1279.
 Battre (se laisser) : 1136.
 Beau (faire le) : 999, 1006.
 Beauté : 988, 990, 1035, 1287.
 Bêtise : 1027, 1122.
 Bibliophilie : 1059.
 Bienfaisance (œuvres de) : 1042, 1289, 1311.
 Bienfaits : 1038.
 Bigamie : 1267.
 Biophages : 1047, 1050, 1055, 1261.

Bonheur : 1017, 1029, 1034,
1035, 1043, 1055, 1057, 1092,
1127, 1148, 1155, 1157, 1161,
1268, 1295, 1340, 1360.

Bon sens : 975, 1118.

Bouddhisme : 1005, 1168, 1179-
1180, 1309.

BOUGIE : 1088, 1089.

Bourgeoisie : 1317.

Bourreau : 1053.

Brouillons : 1176.

BYZANCE : 1040.

Caméléon : 1340.

Caractère : 1009.

Cauchemar : 1026.

Causes victorieuses : 1007.

Célibataire : 1155.

Ce qui est : 977, 1041, 1042,
1057, 1079, 1129, 1151, 1252,
1262, 1336, 1341, 1356.

CERVANTES : 1069.

Chaînes : 1051.

Charité : 1005, 1190, 1341.

CHARLES QUINT : 991, 1281,
1339.

CHATEAUBRIAND : 990, 1001,
1031, 1151.

Chats : 1216 1230, 1307, 1308,
1311.

Chefs d'État : 1221.

Chefs-d'œuvre : 981.

Chien : 1352; écrasé : 1288.

Choisir : 1081.

Civilisation (qui disparaît) :
1290-1291.

CLERMONT (Émile) : 1077, 1349.

Cœur (qui s'arrête) : 1030.

Colère : 1338.

COLETTE : 1131-1132.

Comédie-Française : 1286.

Compagnie d'infanterie (homme
comme une) : 1071.

Commander : 1041.

Communistes : 1042, 1180, 1297.

Comparaison : 1140-1141.

Comprendre : 1342.

Comtesse : 1241.

Condamné (homme) : 1019.

Confiance : 1031, 1045, 1071,
1105, 1119, 1191, 1232, 1344.

Confusion : 1291, 1326, 1327.

Connaissance scientifique : 977.

Conquistadores : 1034.

Conscience (bonne) : 1278.

Conseil (demander) : 980, 1247.

Contradiction : 1119, 1261, 1310,
1326 (GERSON), 1335.

Contresens : 1310.

Contretemps (danse à) : 1041.

Conviction : 1301, 1324.

Courage : 990, 1100, 1333, 1345.

Couvents : 1324.

Création littéraire : 1150, 1219,
1342.

Crime (le faux) : 1070.

Crimes : 1038, 1082.

Critiques : 977, 1013, 1025,
1234, 1262.

Cyniques : 1001.

Dangereux : 1291.

Débauche : 1061.

Décision (esprit de) : 1192.

Déformation (chez les peintres) :
1325.

Démocratie : 978.

Désert (parler dans le) : 1098.

Désespoir : 975, 1055, 1056,
1070, 1338.

Désinvolture : 1037.

Désœuvrement : 1033, 1308.

Détachement : 1038, 1081.

Détacher de soi un être : 1338.

Devoir : 1038, 1073.

Dévouement : 1147.

Différent (être différent de soi) :
1267.

Dilettante : 1204.

Discernement : 1056.

Discours : 976.

DON JUAN : 1318.

Donner : 1234, 1338.

Drames : 992.

Droit : 1262.

Dupe : 1152, 1194.

- Eau : 987, 1163.
 Écart (à 1^{er}) : 1075, 1221.
 Écrivains : 1055, 1061, 1069, 1079, 1104, 1107, 1120-1121, 1123, 1136-1137, 1172, 1225, 1277, 1284, 1294, 1299, 1325, 1331, 1335.
 Écrivains non appréciés à l'étranger : 1021.
 Égoïsme : 1047, 1071, 1094, 1139, 1157, 1200, 1234.
 Élite (fausse) : 1332.
 Émotions : 1302.
 Employeur : 1043.
 Énergie : 981, 1007, 1356.
 Enfants : 988, 1000, 1042, 1044 (*Hideyoshi*), 1092, 1118, 1324, 1359.
 Ennemis : 1074.
 Ennuyer (s') : 1019, 1176, 1249, 1353.
 « Enormités » des hommes célèbres : 976, 977, 1080.
 Enquêtes (des journaux) : 1272-1273.
 Envie : 1209.
 ÉPICTÈTE : 984.
 Équilibre : 1349.
 Esclaves (peuples) : 1287.
 Espérance : 1005, 1289.
 Esprit : 1056, 1140, 1313, 1342, 1357.
 Estime : 1017, 1053, 1056.
 État : 1302.
 Événements (moins importants que la manière dont ils sont envisagés) : 984.
 Exemple : 1098.
 Expliquer : 1202, 1339.
 Face (perdre la) : 1067, 1139.
 Factieux : 1137.
 Faire fond : 1192.
 Famille : 1127.
 FAURE (Élie) : 1097, 1233.
 Femmes : 1054, 1055, 1061, 1069, 1075, 1082, 1087, 1091, 1101, 1118-1119, 1127, 1129, 1140, 1185, 1199, 1221, 1230, 1239, 1246, 1248, 1254, 1258, 1262, 1263, 1268, 1277, 1286, 1289, 1291, 1293, 1300, 1317, 1325.
 Fermeté : 1291; d'âme : 1182, 1342.
 Feu : 989.
 Fierté : 1090.
Figaro : 1077.
 Filatures : 1229, 1259.
 Finesse : 1056.
 FLAUBERT : 1080.
 FOCH : 1232.
 Foi : 1005, 1319; bonne foi : 1101.
 Forfaits : 1068.
 Fortune (bonne) : 981, 994.
 Fourmis : 1288.
 FRANÇAIS : 977, 994, 999, 1009, 1025, 1046, 1058, 1067, 1069, 1073, 1075, 1096, 1097, 1102, 1148-1149, 1152, 1154, 1179.
 Française (langue) : 1053, 1075, 1150-1151.
 FRANCE : 1058, 1200, 1267, 1294, 1295, 1303, 1308, 1319.
 Fraude de la chose écrite : 1358.
 Fustigateurs : 1074.
 GANDHI : 1078.
 Généralisation : 1141.
 Générosité : 1288, 1337-1338.
 Génie : 1008, 1025, 1067, 1100, 1118, 1182; surfait : 1311, 1355.
 GIDE (André) : 1131.
 Gloire : 986-987, 1019, 1281, 1327-1328.
 GOBINEAU : 975.
 GËTHE : 1031, 1312.
 Gouvernement : 979-980, 1162, 1163, 1184.
 Grenouilles empaillées : 1291.
 Grieffs : 980.
 Grossièreté : 1209.
 Guerre : 1026, 1059; *QUINTON* : 1072, 1086, 1184, 1186, 1199, 1259, 1262, 1266, 1288; guerre

civile : 1302; guerre civile
espagnole : 1203, 1269.

Haine : 1056, 1179, 1293.

Héroïsme : 1359.

Historique (sens) : 1074.

Homme — peut tout pour
l'homme : 975; qui ne se fait
pas valoir : 1339.

Honnêteté : 976, 980, 981, 1092,
1150, 1165, 1186-1187, 1246,
1251, 1312, 1355.

Honte : 1197.

Humanisme : 1218.

Humbles : 1011, 1170, 1184,
1216, 1243, 1250, 1290, 1295,
1309, 1316, 1317, 1328, 1344.

Humiliation : 1091.

Humilité : 1039, 1040, 1199,
1299, 1300, 1316.

HUGO (Victor) : 1008, 1168,
1170, 1289, 1292.

Hypocrisie : 1001, 1214, 1251.

Idée, qui descend dans les faits :
984, 1308, 1328.

Iliade : 977.

Imbécillités : 1019.

Impassibilité : 1323.

Impolitesse : 999, 1014.

Imposture : 1059, 1220.

Imprudence : 1136, 1197.

Inaction : 1041-1042, 1192, 1312.

Incertitude : 1161.

Inceste : 1280, 1326.

Incohérence de l'être : 1042,
1115.

Inconscience : 1300.

Indépendance : 979, 1032, 1233.

Indifférence : 1027, 1034, 1037,
1073.

Indignation : 990.

Influence : 1071, 1100.

Ingratitude : 979.

Insatisfaction : 1087.

Insensibilité : 1318.

Insouciance : 1334.

Insultes : 985; oubli des : 1163,
1340.

Intelligence : 979, 1161, 1266,
1282, 1300, 1333.

Ivresse de soi-même : 1036.

Jansénisme : 1007, 1339.

Jeunesse : 1146, 1229, 1290,
1360.

Journaux : 1033; directeur de
journal : 1053.

Justice, injustice : 1022, 1102,
1356.

Lâcheté : 981, 1053, 1095, 1359.

LAMARTINE : 986.

Larmes : 1071, 1135.

LAWRENCE : 1227.

Lèche : 1029.

Lecture : 1037.

Légion d'honneur : 1297.

Lettres : 978, 980-981, 990,
1030, 1075, 1104, 1174, 1286,
1301.

Libre (homme) : 1137.

Lieux communs : 1353.

Limites : 1027.

Littérateurs : 1042, 1187, 1204,
1272, 1279, 1346, 1352.

Logique : 1294.

Loi : 1009, 1139, 1262, 1327.

Loisir : 1026.

LUBBOCK (expérience de) : 1021.

Lucidité : 1081, 1303.

Lunettes noires : 1201.

Lutte : 1225.

Lyrisme : 1025, 1151.

Maîtres (trois) : 1107.

Malatesta : 1320.

Malheur : 1007, 1028, 1161,
1172.

MALRAUX : 1244, 1254.

MARIE-ANTOINETTE : 994.

MARIVAUX : 1314.

Mars 1936 (trois hommes de) :
1198.

Masque : 1338.

MATISSE : 1240.
 Maximes : 1056-1057, 1351.
 Méchanceté : 1072.
 Médecins : 1020, 1043.
 MÉDITERRANÉE : 1008, 1054.
 Méditerranéens : 976, 1047.
Melamētis : 1339.
 Ménagement : 1034.
 Mensonge : 1011, 1076, 1078, 1204, 1219.
 Mépris : 1032, 1053, 1079, 1127, 1293.
 Mesquinerie : 1359.
 Mode : 999, 1021, 1102.
 Modération : 1175.
 Modestie : 1039, 1308.
 Morale : 983; cloisons étanches dans la : 1069, 1304; fausse morale : 1009, 1011.
 Moralistes : 1002, 1038.
 Moralisme : 1037.
 Mort : 992, 1021, 1033, 1035, 1037, 1046, 1055, 1095-1096, 1138, 1162, 1169, 1219, 1279, 1281-1282, 1290, 1292, 1299, 1311, 1319, 1325, 1331, 1352-1353.
 Muflerie : 1081.
 Mystiques : 1128, 1191.
 Naïveté : 1094.
 NAPOLEON : 1032, 1208, 1351-1352.
 Nature : 976; petite nature : 1061.
 Neurasthénie : 1054.
 Niaiserie (grande) : 1267.
 NIETZSCHE : 1025, 1234, 1257.
 Noblesse : 1165, 1300, 1304, 1345.
 NOËL (Marie) : 1065.
 Non-conformisme : 1012.
 « Non » (savoir dire) : 1018.
 Nord - Africains : 983, 1046, 1062, 1065, 1091, 1135, 1153-1154, 1171.
 Nourriture : 983.
 Nu (grand-duc) : 1303.

Objectivité (impartialité, justice) : 1071, 1114, 1148, 1226, 1250, 1317.
 Obsession : 1017.
 Occupation étrangère : 1293, 1301-1302.
 Oeillères : 1047.
 Œuvres d'art : 976, 989, 991, 1001, 1017, 1025, 1037, 1039, 1046, 1060, 1074, 1100, 1105, 1115, 1250, 1282, 1303, 1342, 1360.
 Opéra : 1103.
 Opinion : 1262, 1282.
 Opportuniste : 1005.
 Orateur : 1096.
 Orgueil : 1054, 1308.
 Otage : 1044.
 Oubli : 1001.
 Pansexualisme : 985.
 Paradoxe : 975, 1036.
 Pardon : 1088-1089.
 Parents : 1011, 1240, 1258.
 Paresse : 1072, 1214.
 Parisiens : 976, 1116, 1260, 1333.
 Parti politique : 1248.
 PASCAL : 990.
 Passions : 1035 - 1036, 1310, 1340.
 Pasteur (protestant) : 1013.
 Patrie : 1046, 1050, 1059, 1061-1062, 1080, 1303, 1334.
 Pauvreté (esprit de) : 1316-1317.
 Payer : 1068.
 Pédérastie : 1343.
 Père : 995, 1091, 1097, 1141, 1316.
 Persans : 1009, 1026, 1170, 1205.
 Personnalité hors ligne : 1035.
 PÉTAINE : 1285.
 Peur : 1038, 1046, 1069, 1093, 1101, 1154, 1312, 1333, 1336-1337.
 Philosophie : 1075, 1118, 1356.
 Photo : 1097.

Pieds dans le plat : 1340.

Pitié : 1028, 1338.

Plaisanterie : 978, 1038, 1337.

Plaisir physique : 975, 978, 985, 992, 994-995, 1004, 1010, 1013, 1056, 1072, 1105-1106, 1145, 1187, 1213, 1215-1216, 1293, 1298, 1307-1308, 1313, 1354, 1357, 1360.

PLINE : 1015-1016.

Poésie : 975.

Politesse : 979, 1074, 1161, 1302.

Politique : 1073, 1075, 1296.

Politiques (hommes) : 1292.

Préjugés : 986, 1342.

Premier mouvement : 1098.

Prendre parti : 1286.

Presse : 1121.

Prêtre : 1072, 1094, 1188, 1342.

Prière : 1322.

Principes (homme à) : 1005, 1009.

Propriété : 1186, 1225.

Prosélytisme : 1130, 1209.

Prose : 1001.

Protection de soi-même : 1058, 1234.

Prudence : 1287.

Puissance : 1054, 1278.

Puissants : 1344.

RACINE : 1002, 1315.

Réalistes : 1006.

Reconnaissance : 1285.

Règle de vie : 1004.

Relève du matin (La) : 1098.

Religion : 977, 985, 1002, 1005, 1009-1011, 1027, 1054, 1075, 1078, 1081, 1089, 1100, 1117, 1155, 1158, 1278, 1319, 1324.

Répit : 1087.

Respect : 983; se respecter : 1102.

Révolution : 1288, 1303, 1309.

Rhétorique : 1066, 1070.

Rire de soi-même : 1037.

Risée : 1037.

Risque : 1038, 1108, 1184.

Romains : 1343.

Romains (empereurs) : 985, 989, 1010, 1028, 1341.

Roquets : 1006.

Rose de Sable (La) : 978, 993, 1049, 1149, 1166, 1168-1169, 1173.

Roué : 1002.

ROUSSEAU (J.-J.) : 1002, 1252-1253.

Sage : 1324, 1340.

Sainteté : 1044, 1100.

SAINT-SIMON : 990.

Santé : 1056, 1061, 1076, 1139, 1335, 1345.

Saoulerie : 1213.

Satisfaction : 1097.

Satyricon : 1030.

Scandale : 1114, 1323.

Scrupules : 1282.

Secret (le) : 1079, 1138, 1337.

Secrets (nos) : 981, 1022, 1119.

SÉNÈQUE : 1057-1058.

Sens (s'en tenir à son) : 1311.

Service inutile : 978, 1005.

Services rendus : 993, 1034, 1069, 1097, 1198, 1248, 1281, 1312.

SHAKESPEARE : 1292, 1315.

Sincérité : 1077, 1208, 1219.

Snobisme : 1053, 1121.

Sociables : 1039.

Sociale (chose) : 1296.

Solidarité : 1317.

Solitude : 1129, 1338; solitaires : 1039, 1054.

Sommeil : 1192.

Sottise : 1094.

Souffrance : 976, 1062, 1140, 1148.

Style : 1080, 1315.

Suicide : 975, 982, 1008, 1055, 1058, 1092, 1147, 1343, 1353.

« Sur place » de l'humanité : 1298.

Sympathie (pour ceux qui vous veulent du mal) : 1044, 1054, 1138, 1171.

Synchrétisme et alternance : 980, 988, 1310.

Synthèse : 1117.

Système (esprit de) : 1011-1012.

Taire (se) : 979, 1037, 1050, 1162, 1273, 1301, 1323.

Tendresse : 1335, 1356.

Têtes de Turc : 1065.

Tête sous l'aile : 1058.

Timidité : 1090, 1290, 1308.

Tir : 1045.

TOLSTOÏ : 1136, 1207, 1228, 1231, 1355.

Toreros : 1017, 1056.

Torts (reconnaître ses) : 1039, 1041, 1311.

Traductions : 1359.

Tragiques grecs : 1101.

Traqué (homme) : 1041, 1201, 1207.

Travail : 1146, 1188, 1309.

Tristesse : 1032, 1065, 1117.

Troublés (temps) : 1189.

Tuer : 980, 1100, 1232, 1287.

Vaincre (se) : 1030.

Vanité : 991, 1054, 1059, 1287, 1359.

Vendu : 1338.

Vengeance : 1038, 1191.

Vérité : 1008, 1038, 1050, 1077, 1097, 1278-1279, 1339, 1352; la demi-vérité : 1018, 1285.

Vertus cardinales (trois) : 993.

Vices : 1192.

Vie littéraire : 984.

Vie (remuer la) : 1214.

Vieillesse : 1018, 1034, 1044, 1066, 1092, 1107, 1139, 1191, 1193, 1247, 1282, 1314, 1325, 1331, 1359.

VIGNY : 1217.

Ville dont le Prince est un enfant (La) : 1032.

Visite : 979.

Vol : 983-984.

Volonté : 1075.

Vulgarité : 1034, 1190, 1209.

ZOLA : 1346.

TEXTES
SOUS UNE OCCUPATION

(1940-1944)

AVANT-PROPOS

Tous les textes recueillis ici ont été écrits sous l'occupation allemande, de 1940 à 1944. La plupart ont paru, en édition à tirage restreint, sous cette occupation.

On se met en route sur les routes de l'invasion, l'été 1940, avec les combattants. Puis deux essais datant de ce même été contiennent le germe — et jusqu'à l'intrigue — de *Fils de Personne*, tandis que *L'Assomption du Roi des Rois* donne le germe du roi Ferrante de La Reine morte et que les notes *Comme les Hindous...* laissent pressentir *Le Maître de Santiago*. Puis quelques textes rappellent la position de l'auteur devant le gouvernement français du moment, développée avec plus d'abondance dans *Le Solstice de Juin*; plus loin, *Jules César* et *Saint-Simon* vont nous ramener encore, nolens volens, à l'actualité. Les pages qui suivent expriment quelques-uns des sentiments qui pouvaient naître en ce temps-là du contact avec une œuvre sociale. Et le hasard qui fait que le dernier texte que j'aie écrit sous l'occupation de Paris soit un éloge de la volupté, illustre, sans que je l'aie cherché, la phrase que j'écrivais parmi les horreurs de l'été 40 : « La sagesse, et nos passions, nous soutiennent dans les épreuves. Nos passions surtout. »

Ainsi ces textes, par leur seul développement chronologique, donnent un aperçu des diverses préoccupations qui furent celles d'un écrivain français parmi d'autres, pendant cette période si particulière. Et c'est cela, il me semble, qui fait leur unité.

Vieux de huit, de dix, de douze ans, je les ai rassemblés ici auprès de moi, comme un homme qui va mourir appelle ses enfants au bord de son lit, les regarde une dernière fois, dans un sentiment d'amitié — chacun d'eux portant quelque chose du moment où il le conçut, — et ensuite les éloigne.

Tous ces textes ont été écrits à Paris, sauf les trois premiers, écrits dans le Midi.

Les notes sont de la même époque que le texte auquel elles se rapportent, lorsqu'elles ne sont pas datées d'une autre date.

<i>Avant-propos</i>	1373
LE RÊVE DES GUERRIERS (1940).	1379
LES PRISONNIERS (1940).	1421
« FAMILLE », « PATRIE », ETC. (1940).	1431
L'ASSOMPTION DU ROI DES ROIS (1942).	1437
LES ZANFANDEYZÉCOLS (1942).	1449
LA LOTERIE « NATIONALE » (1942).	1455
UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE LIT GÖTTE (1942).	1463
SUR UN TUÉ DE GUERRE ALLEMAND (1942).	1483
DUCE (1943).	1491
« COMME LES HINDOUS QUI, VERS L'ÂGE DE SOIXANTE ANS... » (1943).	1497
SAINT-SIMON (1943).	1503
LA CHARITÉ (1943).	1523
TRAVAIL (1943).	1535
LES MAISONS DISPERSÉES (1943).	1545
LE CINQUIÈME HIVER (1944).	1551
LA BALANCE ET LE VER (1944).	1559
LA DÉESSE CYPRI (1944).	1569

*... Aussi les hommes de mon espèce
parleront-ils de plus en plus une langue
incomprise du grand nombre. Leur
pensée solitaire monte et ne s'étend
pas, comme ce fil de fumée qui s'élève
dans le désert, au crépuscule, des feux
des nomades : ce fil pur et perdu,
mince amarre entre la terre et le ciel.*

L'Éventail de fer, p. 18.

(Le manuscrit de *L'Éventail de fer*, comprenant cette phrase, fut remis à l'éditeur Flammarion, l'été de 1941.)

LE RÊVE DES GUERRIERS

RÉFORMÉ pour blessures après la guerre de 1914, empêché par deux congestions pulmonaires de reprendre du service en 1939, je dus à M. André Cornu, directeur de l'hebdomadaire *Marianne*, de pouvoir partir au moment de l'invasion allemande pour les lieux de la bataille, comme correspondant de guerre de ce journal.

Le 20 mai 1940, je m'incrustais dans un camion du ravitaillement, à sa sortie du fort d'Ivry. Il me débarqua parmi les troupes de la 87^e division nord-africaine, qui tenaient la route nationale et ses abords entre Noyon et Saint-Quentin. Je demeurai trois semaines avec ces troupes, notamment avec le 9^e zouaves et avec le 18^e régiment de tirailleurs algériens.

N'étant pas, m'étant bien gardé d'être, correspondant de guerre officiel, j'étais en fait un civil anonyme, un clochard de civil livré à ses seules ressources, au milieu des combats, en subsistance nulle part (pour le vivre et le couvert), dans l'état le plus irrégulier, et pour tout dire le plus suspect, qui me causa force peines, et à la fin une poignée d'ennuis.

Je quittai les armées le 10 juin, et rejoignis le Midi de la France, où je restai jusqu'en mai 1941, revenant alors à Paris.

J'avais écrit durant ce temps, avec mes souvenirs de cette guerre, un ouvrage, partie roman, partie journal de route, *Le Rêve des Guerriers*.

Par la suite, je jugeai que cet ouvrage était trop cruel à l'égard de mes compatriotes pour que je dusse le publier jamais, en quelque circonstance que ce fût, et, afin de m'enlever la tentation de le faire, j'en jetai à la Seine l'unique manuscrit, à l'exception d'une soixantaine de pages, les seules qui fussent *anodines*. Elles ont paru en 1944, à tirage restreint (370 exemplaires), sous

le titre *Notes de la guerre sèche*, aux *Éditions Littéraires de France*, Paris. Les revoici.

On les tiendra pour minces, et elles le sont. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, encore une fois, *c'est précisément à cause de leur caractère anodin qu'elles ont été conservées?*

AVANT

Paris, septembre 1939.

LE jour-où-il-n'y-aurait-plus-de-bandes-de-papier-sur-les-vitres était devenu une date fabuleuse, du moins pour les non-philosophes, car les philosophes savaient que ce jour serait un jour pareil aux autres. Mais déjà personne ne s'arrêtait plus devant les affiches de la défense passive : les gens remettaient au moment même de l'alerte de les lire, et de chercher enfin à comprendre alors comment on se protège des gaz. Le métro volait, comme naguère les derniers autobus d'une heure du matin, aux chauffeurs pressés par l'amour, et qui brûlaient les stations vides. Il vous brûlait des cinq, six stations de suite, on ne savait pas pourquoi celles-là plutôt que les autres. Stations hier si pleines, où l'on se donnait des rendez-vous sur les bancs, où les femmes se refagotaient devant les glaces des distributeurs de friandises, où les gosses tiraient le néant pour dix sous, en place d'une tablette de chocolat ; aujourd'hui réprouvées jusqu'à la fin du monde, s'ennuyant follement, rêvant de ces rames qui passaient sans s'arrêter, comme si elles devaient contenir d'extraordinaires bonheurs, qu'elles contenaient en effet.

Le soir, il y avait plus d'étoiles qu'autrefois, parce que le ciel n'était plus rose des lumières de la ville. On y attendait vrombissements et sifflements. Mais rien : le silence de ces espaces infinis m'effraye. Et dans le noir s'écoulaient des taxis-alcôve, des autobus sans pancartes, mystérieux comme s'ils allaient vous emporter vers l'Érèbe, ou seulement au front, par mégarde : voyez-vous ça, si l'ennemi avait appris que cette voiture-là allait Porte Maillot, quelle affaire ! La ville, tous feux éteints, traversait sourdement la nuit jusqu'au port bien-aimé de l'aube.

En public, les gens prenaient encore une espèce de tête de circonstance. Mais on imaginait que dans les antres du plaisir, une fois entre complices, tout était plus âpre, plus tendu vers les réalisations immédiates : des gens plus audacieux, plus *reckless*, plus prêts à payer cher de derniers plaisirs (je songe à ce Socrate qui, ayant un sursis d'un mois entre sa condamnation et sa mort, passe ce temps à jaspiner!), et puis, sûrement, pas de police; elle avait autre chose à faire. Et ce mot de « masque* », sans cesse revenant, évoquait un carnaval effréné sur le bord de l'abîme. Le long des escaliers noirs (les propriétaires refusant d'assurer la minuterie), les amantes clandestines faisaient leurs petits pas dans le rai maigre des lampes de poche. Les mobilisés qui gagnaient les gares se pressaient dans les métros contre des formes bien en chair, mettaient leurs mains sur des mains qui laissaient faire par pitié, se penchaient à la faveur des cahots et respiraient des cheveux à l'odeur toujours si différente selon les têtes (toute une gamme; mais nous, jamais, jamais nous ne connaissons l'odeur qu'ont nos propres cheveux), et dans ce geste fermant les yeux, devant tout un wagon de métro, qu'importe! Et s'il fallait mourir, qu'importe de mourir, pourvu qu'on ait tenu encore une fois dans ses bras ces miracles de jeunesse, ces poils blonds plus clairs que la peau dorée... On redoutait les alertes nocturnes, qui vous réveillent, mais on espérait les alertes diurnes, pensant qu'elles seraient un prétexte pour lier conversation avec une charmante apeurée : les abris étaient censés devoir être bientôt des lieux de délices, que — pour moi du moins — ils ne furent jamais.

Septembre était le même septembre soyeux que celui de « Munich » : Dieu, dans sa bonté bien connue, veut qu'au moins les guerres soient déclarées l'été, pour que les fortes épreuves du début soient un peu adoucies par la clémence du temps. Sous la vaste candeur du ciel commençait une guerre quelquefois sans âpreté, toujours sans innocence. Sur les grands boulevards, les passants, plus rares, semblaient « nager » dans le décor, comme un homme amaigri dans des vêtements devenus trop lâches. Des peintres peignaient tranquillement une

* Les masques contre les gaz (1962).

maison : on avait l'éternité devant soi. « Quand donc est-ce que ça va être fini, cette guerre ? » soupirait une dame bien, me croisant. D'une kermesse sortait le tam-tam d'un appareil à musique brillamment illuminé, autour duquel des midinets crapuleux, de dix-huit ans, gigotaient d'un pied sur l'autre en cadence, faisant claquer leurs semelles, comme des sauvages autour d'un autel du feu : on eût dit une danse du scalp, — des scalps que ces petits misérables étaient sûrement bien incapables de tondre.

La semaine suivante, Paris avait repris une physiologie presque habituelle. Le 17 septembre, quand les journaux annoncèrent l'entrée des Russes en Pologne, les Parisiens pensèrent que cela ne les regardait que de loin. Toute la France commençait de revenir à Paris. Pourquoi se fait-on tuer ? Parce qu'on veut rester près de sa maîtresse, parce qu'on s'ennuie à l'abri, etc. L'évacuation ou : plutôt mourir que m'embêter. Chacun a son courage, et chacun, pour l'atteindre, a sa voie.

A partir du 24 j'eus quelqu'un qui lut pour moi les journaux, et m'y découpa les avis administratifs dont je pouvais avoir besoin. Dès lors, je ne les feuilletai même plus. Ce n'était pas, grands dieux ! que je me désintéressasse de la guerre. Mais j'aurais souhaité qu'on m'en parlât autrement que comme à un idiot.

Ce même 24 rouvrait le concert Mayol : sauvés, mon Dieu ! Voici en quels termes le journal *L'Ordre* décrivit cet exploit (le concert Mayol a-t-il été, depuis, décoré de la croix de guerre ?) : « Il faut un certain cran pour risquer une partie aussi difficile. Mais où irons-nous désormais si nous n'avons pas le goût du risque ? » Le régisseur, dans un speech, avait expliqué ainsi la réapparition des femmes nues : « Il s'agit de montrer au monde que Paris n'a pas la fièvre, qu'il ne claque pas des dents, que les menaces n'auront pas raison de son moral et de prouver aux soldats du front qu'ici, chacun, à sa façon, fera de son mieux. »

Notre confrère concluait que, de ces raisons, les Parisiens avaient été « remués assez sérieusement ».

Ils furent remués bien plus sérieusement, huit mois plus tard. Mais, quoi qu'il fût arrivé par la suite, certains n'oublieront jamais ces trois premières semaines de la guerre 39, où c'était la paix, et en beaucoup mieux.

PENDANT

Somme, Oise, mai-juin 1940.

LES CIVILS. — La route était un corso carnavalesque de la mort. Les masques? Ces fuyards que la peur, le désarroi, l'épuisement rendaient hideux et bouffons. Les chars? Ces tanks et ces formations automobiles, camouflés de branchages qui rappelaient les guirlandes de carnaval; ces camions avec des morts et des blessés, les blessés à découvert, les morts sous des bâches (on voyait leurs souliers), et des vivants assis au milieu, comme des figurants de chars. Et jusqu'aux autos fleuries, je veux dire : chacune d'elles emportant à sa vitre un petit brin du soleil levant. Des bouches à feu extraordinaires, semblables à des animaux préhistoriques mal classés, traînées par des ânes sauvages ou des chevaux aux pieds hirsutes, aux fesses empâtées de fumier : ahurissant cortège, qui tenait de Goya et de Corvi. Un mouton-mascotte, halé par une ficelle, suivait avec peine, source d'apitoiements infinis : ô malheureuse victime de la guerre, forcée de marcher plus vite que son pas ! coulez, coulez, mes pleurs ! Et les petites autos basses des Anglais, si pareilles à celles de Luna-Park (petites autos qui ont une portée philosophique, puisqu'elles résolvent le problème de la route à l'inverse des Ford, hautes sur pattes comme des araignées ; et c'est cet *es igual* qui a une portée philosophique), se frayant passage à travers tout cela, s'amusaient ouvertement à faire des frôlottes, car pourquoi ne reprendrait-on pas du poil de la bête en s'amusant comme on peut, au cœur des cataclysmes ? Et — plus respectés que les généraux — des religieuses, leurs visages presque aussi blancs que leurs coiffes, des prêtres, des séminaristes hagards, dont les habits noirs brillaient au soleil comme du métal...

(Sur un camion, juchée au haut des matelas,

Mme Bleuet, la femme du boucher de Lagarde, décide que Jackie ne continuera pas ses études. C'est le comble du désespoir. On n'a plus foi dans les professeurs agrégés.)

Quand on croit que César va marcher sur Rome (notez qu'il n'est pas en marche, on croit seulement qu'il va s'y mettre), Pompée évacue la ville. Sénateurs, consuls, chevaliers, tous les rupins et les importants partent dans la plus grande confusion sur la voie Appienne, abandonnant jusqu'au trésor public, et notamment leurs femmes et leurs enfants, qu'ils laissent à Rome (il faut bien des otages, n'est-ce pas? respectons toujours les règles du jeu), s'éparpillent dans la campagne, dans des villas de hasard, où les courriers les cherchent au petit bonheur, sans parvenir à les joindre. Est-ce qu'ils ont leurs paniques partout?

Soudain, le ciel s'emplissait des rots et des bulles blanches de la D. C. A. Au pied des arbres se serraient civils et soldats, qui se croyaient dissimulés par le feuillage aux avions ennemis; à moins qu'ils n'aient éprouvé surtout le besoin de se grouper sous le péril, par crainte d'être blessés à l'écart, où personne ne les verrait, où on les laisserait agoniser interminablement. Un chien se collait souvent à un de ces groupes, comme s'il comprenait, et il est assez probable que lui aussi il recherchait le contact humain (j'ai vu des chiens qui, lors même que l'arrosage n'était pas tout proche, se refusaient à quitter un abri, imploraient des yeux qu'on les y acceptât). A l'instant où les deux Dornier piquèrent, tout ce qu'il y avait d'humain sur la route s'égailla à droite et à gauche, comme l'eau fuse à droite et à gauche sous l'étrave du canot automobile. L'un des avions obliqua à l'ouest, vers la voie ferrée; l'autre fondit sur la route, d'une course drue de flèche qui tombe et va se ficher en terre. La route restait avec ses chevaux qui ruaient et ses caissons qui tressautaient, pleine et vide. Le dernier bruit avant celui des mitrailleuses fut un hennissement, comme si le cheval criait : « C'est ainsi que vous m'abandonnez? »

Le lieutenant P. s'arrêta sous le porche d'une ferme. Quelqu'un poussa et fixa les battants de la lourde porte de bois, comme si les aviateurs allaient se poser, descendre et faire le siège de la ferme. « Nous aussi nous

avons des mitrailleuses, pensait P. Pourquoi les hommes ne s'en servent-ils pas? Ne peut-on toucher un avion qui vole à quarante mètres? Même avec un fusil-mitrailleur? » Mais les hommes étaient désarmés comme les barons français devant les premiers feux grégeois...

.....

La mitraille allait et venait. Émotion de P. : néant. Un manque d'émotion que seul définit bien le mot : apathie. Encore moins d'émotion qu'il n'en eût senti, entouré seulement de militaires : au milieu de ces femmes pleurnicheuses et jacassantes, il réagissait d'instinct contre elles; et peu à peu il ne réagissait plus par l'amusement, mais par le mépris. Il y a une sorte de calme au milieu de l'affolement général, qui n'est que l'esprit de contradiction ou, si l'on veut, le désir de se tirer du pair. Même s'il n'avait pas été brave naturellement, la force de son mépris pour ceux qui ne l'étaient pas l'aurait rendu brave. Et il aimait presque cette peur des gens, qui lui faisait sentir sa supériorité sur eux. Un jour qu'on lui reprochait de se savoir brave, il avait répondu qu'une vertu qui n'a pas conscience d'elle-même n'a qu'une valeur relative.

Il y eut un silence du feu et, dans la ferme, les gens eux aussi se turent enfin, pour bien sonder ce silence. Dans le silence, l'horloge de l'église sonna onze coups. Puis un train lointain siffla, comme une bête en détresse qui appelle. Puis encore le silence. Alors les gens sortirent et on vit, au grand jour, qu'ils étaient pâles, avec les yeux enfoncés dans de l'ombre (le tragique vous aspire le visage vers le dedans).

Le ridicule barrage de vieilles autos genre Algérie, destiné à fermer la route (elles rappelaient les minuscules fossés creusés par les territoriaux, en septembre 1914, aux portes de Paris, pour empêcher les « uhlans » de passer), était en bouillie : quelques voitures rendaient leur âme dans une fumée. Au premier coup d'œil, on ne distinguait pas de blessés ni de morts, hormis un chien jaune, sur le dos, gigotant des quatre pattes dans l'agonie. Soudain le chien jaune se lève. Il ne faisait que se gratter le dos contre le sol, pour se débarrasser d'une puce.

Le lieutenant P., debout, était appuyé contre la carrosserie d'un camion. La vitre, fendue en un dessin rayonnant de madrépore ou de toile d'araignée, lui mettait autour de la tête une auréole. Un pressentiment vous disait qu'il était mort, bien qu'il fût debout et qu'on ne vît pas de sang sur lui. Mais il bougea. Rêvait-il? Non, il était seulement « au-delà ».

Le lieutenant se mit en marche, sans faire la moindre attention à nous, qui étions à trois pas de lui. Il sifflotait. Je connus alors qu'il était bien « au-delà ». Dans cet au-delà à partir duquel il est permis de siffloter même parmi les morts. Permis de siffloter même dans le malheur de sa patrie.

Ce fut le dernier jour des civils. Ensuite on n'en vit plus, et tout le monde respira.

Il y a quelques jours, quand j'étais encore à Paris, il y a quelques jours, c'est-à-dire au plus fort de la bataille qui va décider si la France sera où ne sera plus une nation libre, je recevais plusieurs fois par semaine des lettres d'inconnues, à propos des *Jeunes Filles*, me racontant leur vie, me parlant de leur *âme*, sans la moindre allusion aux événements.

UNE AVANCÉE. — Le vallon n'arrive pas à se dégager de la nuit. Et pourtant, là-haut, en plein jour, la lune encore, une lune indiscreète, un œil obstiné qui ne veut pas se clore avant d'avoir vu à cette clarté étrangère ce qu'il n'avait vu qu'à la sienne propre.

Nous avançons, sur la route dont les flancs sont défoncés de place en place par les chars qui ont contourné des barricades disparues. Et nous retrouvons la vieille sensation de la bête de proie qui progresse en tapinois, aux aguets; la sensation aussi du combattant, d'être le seigneur dans les villages vides. Une fois de plus, je comprends que, ce que j'aime dans la guerre, c'est le suspens de la vie bourgeoise.

« Le seigneur. » Il m'est néanmoins impossible de me débarrasser de ce réflexe de l'autre guerre, si absurde qu'il soit aujourd'hui : avancer oppresse, se replier désopprime. L'oppression monte, comme un ciel qui se couvre : le ciel se couvre en vous.

Que nous faisons de bruit ! Il me semble que le vent emporte tout notre bruit pour le verser dans des postes écouteurs monstrueusement perfectionnés ; et que dans le même temps il nous apporte l'odeur humaine de l'ennemi ; qu'il va et vient, fait la liaison entre nous et ce pays hier si nôtre, soudain retourné contre nous, — ce pays traître, aliéné, mystérieux, périlleux, conquis par les pères, perdu par les fils.

Ce pays comme les êtres qui se retournent contre vous, pleins de tous vos secrets. « Les premières lignes au repos sont des femmes qui dorment », a écrit magnifiquement René Quinton. Cette femme, hier la vôtre, endormie et qui rêve contre vous.

C'est maintenant que, comme la femme de Loth, il ne faut plus regarder en arrière : ni pour y voir ce qu'on aime, ni pour y voir ce qu'on méprise, ni pour y voir ce qu'on défend. « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. »

Restes de maisons : léger soulèvement jaunâtre comme un vomi. D'énormes corbeaux luisants déchiquettent des chevaux morts et ne se dérangent que sous vos pas, au point qu'on croit qu'on va les déloger d'un coup de pied, comme un ballon.

Les cadavres. Pour eux, la mort même est finie.

Les villes. Le quai Briand. L'avenue Wilson. La rue Jaurès.

Les bleds, où la littérature me poursuit. Ils s'appellent Saint-Simon, Guiscard, Granrupt...*

Une vieille dit : « Ils arrivent ! » Un officier l'engueule : « Défaitiste ! » Pourtant, ils arrivent en effet. Certain barbier apprend une mauvaise nouvelle de guerre aux Athéniens : on le met à la roue, on le torture. (Plutarque.) « Bajazet était à six lieues des croisés, que le maréchal Boucicaut faisait couper les oreilles aux insolents qui prétendaient que cette canaille infidèle osait venir à sa rencontre. » (Michelet.) Misère de l'homme, universelle et éternelle. « Si ta bouche contient une vérité, garde ta bouche close. » (Proverbe persan.)

* Guiscard est le nom d'un des personnages principaux de *La Rose de Sable*. Granrupt est le nom donné à un village des Vosges où se passe un des chapitres du *Songe*.

HAM EN FEU. — Nous serons sans doute plusieurs à dire que nous avons vu Ham brûler. En fait, du moins sous nos yeux, il n'en brûle que quelques maisons. Mais elles emplissent en entier le champ de notre regard et nous croyons de bonne foi que toute la ville est en feu. Généralement parlant, les dégâts que cause une guerre sont toujours bien moindres qu'il n'est apparu d'abord. Dans les ruines matérielles. Dans la ruine humaine aussi. La plus grande ablation de vies humaines faite à un peuple ne lui cause pas plus de dommage que l'ablation d'un membre n'en cause à un homme. Le « corps » reste intact.

Scipion Émilien, regardant d'une colline deux armées s'affronter dans la plaine, disait que ce spectacle était digne des dieux. Il faut avouer qu'une ville en feu est, elle aussi, quelque chose d'incomparable. Une maison aux murs troués de petite vérole par les éclats d'obus, aux volets arrachés par le souffle, vomit d'énormes rouleaux de fumée blanche, sans le moindre feu visible. Les autres dardent de courtes flammes. La lumière des flammes lutte avec celle du soleil, et par moments semble l'éteindre; je songe à ces torches qui, dans la Rome des Césars, accompagnaient même au plein jour les convois funèbres, en souvenir du temps où les funérailles étaient faites la nuit. La chaleur de l'incendie fait fondre le verre des vitres; il est, à la lettre, fondu dans le macadam du trottoir. Une sorte de crassin tombe sur nous, et on est dans l'odeur du brûlé comme dans une forêt épaisse. Une brume rousse couvre le ciel, la même brume que devaient voir les fugitifs qui s'éloignaient des villes de la plaine.

Il n'y a pas plus de vingt personnes à regarder cela : soldats, gardes mobiles, hommes tenant déjà leurs vélos chargés pour la fuite, mais qui s'attardent, ne peuvent pas s'arracher au spectacle. C'est leur ville et c'est peut-être leur foyer qui brûle, et tout est pour eux catastrophe; mais il y a dans leur regard autant d'admiration que d'horreur. Hypnotisés. Et pas une parole, comme si elle profanerait ce bruit de brasier, si dense, et qui a quelque chose de sacré : les anciens Grecs interprétaient les crépitements du feu. Enfin une femme dit que « la petite bonne de Mme Lauvernier est restée dans la maison » (une des maisons qui flambent).

Une carriole qui quitte la ville, pleine de réfugiés, s'arrête devant nous. Sur les genoux d'une vieille il y a un chat à collier. Un des soldats dit : « Il en a un beau collier ! » Et la vieille : « Oui, on le lui a mis parce que c'est dimanche. »

A la distance de deux kilomètres, la ville est au fond de sa fumée comme une pierre au fond des eaux.

CONTACT. — Un vallonnement vert, dont les lointains boisés et bleus, ce sont eux, dirait-on, qui bleuissent doucement le ciel. Truffé d'hommes invisibles, engloutis par tout ce vert. Un « vert paradis » aux serpents d'acier, lovés dans les herbes, et qui dardent par saccades leur langue de feu. Vert et bleu, nulle autre couleur, que le blanc de quelques cotons de la D. C. A., là-haut, à quinze cents mètres (?). Un fusil-mitrailleur jette une poignée de sons et se tait. Les longues circulations de silence, entre les bruits. Les larges circulations d'espace, entre les groupes humains. Les charmants cotons enveloppés du vide immense. Tout est légèreté, étendue, jeu terrestre et aérien. « Vert paradis » amène « enfantines ». Et c'est cela aussi : à chaque petite crise de fusil-mitrailleur, on a envie de dire : « Eh bien ! oui, teu-teu-teu... » comme à un bébé qui vient de bafouiller.

Je suis couché à plat ventre, appuyé sur les coudes, dans les hautes herbes. Un homme est couché à quelques mètres de moi, mais je ne le sais que parce qu'un souffle d'air m'apporte, de temps en temps, cette âcre odeur de cuir, de sueur, de godillots que répandent le soldat français et l'allemand (pas l'anglais). Il est silencieux comme un mort, ne jette pas de feu, et je me demande ce qu'il fait.

Premier obus, à deux kilomètres, à gauche, cherchant sûrement le carrefour. Je regarde la montre à mon poignet : huit heures vingt. Ainsi, il y a vingt-deux ans, quand s'annonçait l'obus qui tua mon voisin et me blessa, je regardai cette même montre dans son même bracelet de cuir : je voulais savoir à quelle heure, précisément, j'aurais été tué. Deux autres obus, plus courts. Ç'a beau être de la terre française qu'ils éventrent, la sensation d'un tir bien rectifié a quelque chose de plaisant. Maintenant les obus, là-bas, arrivent avec une

régularité de vagues ou de trains qui se succéderaient à un rythme très rapide. La bombe fait un vif froissement de soie. L'obus fait le bruit long d'un train.

Contre un talus, derrière moi, des balles de mitrailleuses se mettent à claquer. Le talus encaisse et on dirait, à l'oreille, que c'est du talus que l'on tire. Sur le talus une petite fleur rosâtre, comme un cœur charmant; il est neuf heures moins vingt-sept.

Silence. Puis nos f.-m. répondent. Au-dessus de nos têtes les balles tissent un treillage invisible, mais aussi réel que ceux qu'on voit à peu de hauteur, formant toit, au-dessus de certaines plantations rares; nous sommes en cage. Si je levais la tête de quelques centimètres, je serais tué sur-le-champ. Et pourtant, tel est le « climat » de la présente affaire, j'ai une impression très solide de sécurité. Il suffit de se tenir coi, tout cela va se dissiper. Les soldats flairent quand la mort est pour eux, comme les marins prévoient les variations du temps.

Les groupes de mitrailleuses adverses, qui ici, puis en face, tirent chacun à son tour, sans jamais se couper la parole; cet objectif bombardé, mais très exactement, et calme plat à côté; cette campagne innocente et indolente, tout cela évoque une guerre polie et bien composée, un Vandermeulen dont les fonds bleus seraient de Watteau. Et comme ce sont surtout les arrière-plans des paysages qui donnent le ton au rêve... Il y a « contact », mais léger, léger, comme celui de deux corps endormis l'un au flanc de l'autre, et qui ne feraient que s'effleurer.

Ensuite c'est un long silence, coupé seulement par le bruit des branches blessées qui tombent, comme elles tombent à propos de rien, sous le poids de la neige.

A dix heures et quart, un lieutenant sort, je ne sais d'où. C'est le premier homme que nous voyons debout depuis deux heures. Il est en vareuse de soldat, avec un visage flétri par la fatigue, des cernes d'oiseau de nuit, bordés d'une ligne rouge semblable à la meurtrissure d'un monocle. « Repli. Rassemblement à la Commanderie. »

Alors de partout des hommes se lèvent. Qu'il y en avait! Si Dieu se cache aussi bien que ça dans la nature, comme les chrétiens le prétendent... La piétaille (qui est de la cavalerie motorisée) remonte la pente, ses machines sur l'épaule, aussi tranquille qu'à la manœuvre. Mais

pourquoi ne nous tire-t-on pas dessus? Les desseins, il faut dire aussi le *dessin*, de la guerre, ont quelque chose d'incompréhensible : de là peut-être que certains ont dit qu'elle était divine. « Faut pas chercher à comprendre » était la rengaine de l'autre guerre. « Maintenant, j'ai compris » fut celle de cette guerre-ci. Ils ont « compris », trop compris, et c'est pourquoi ils ont été battus. Au bout de trop comprendre, on n'offre plus sa vie. Il y a un sens où Niké (la Victoire) n'est pas du tout, à l'encontre de ce que voulurent les Grecs, un attribut d'Athéna (l'Intelligence).

Pourquoi nous replions-nous, l'arme à la bretelle? Indemnes, autant dire : cinq blessés, il me semble, pour trois cents hommes. (La petite fleur du talus, elle non plus, n'a pas été fauchée.) Une gêne indéfinissable me saisit : je flaire une comédie dont je ne suis pas dans le secret*. Et puis, une guerre qui consiste à s'en aller toujours, ce n'est pas intéressant.

Intéressant ou non, une pensée vous soutient : c'est que, à cette heure, on ne peut pas être ailleurs qu'ici. Même si on avait de bonnes raisons d'y être. L'humiliation qu'on en éprouverait empoisonnerait dans sa source toute votre existence à venir. On risque sa vie, simplement pour la gagner. De ce point de vue, victoire et défaite sont des faits qui deviennent un peu secondaires.

Un sous-off grisonnant, près de moi, commence, s'adressant à un collègue, un jeune :

— En 18, quand on décrochait...

L'autre a deviné la critique. Avait-il donc, lui aussi, un sentiment de culpabilité? Il coupe :

— T'occupe pas de 18. Cette guerre-ci, c'est pour nous. Laisse-nous faire.

Il me semble que l'autre a murmuré :

— Parfait! Mais à condition de faire.

Jeunes et vieux ne s'entr'aident dans aucune guerre; mais particulièrement pas dans celle-ci. Les jeunes reprochent aux anciens combattants d'avoir permis que

* Au lendemain de la victoire romaine sur les Grecs, le « collaborateur » Polybe écrit : « Si nous n'avions pas succombé si vite, nous étions perdus. » (*Hist.*, XXXVIII.) Comme en numismatique, les revers eux aussi valent d'être étudiés. (1952.)

ça recommence, et encore d'avoir peur sous les obus (parce qu'ils les connaissent trop bien). Les anciens reprochent aux jeunes de s'en fiche et leur demandent pourquoi ils lâchent pied si vite, puisqu'ils n'ont pas peur.

De la crête du vallonnement, nous voyons le carrefour bombardé. Les entonnoirs y simulent des nénuphars sur un étang ou des gouttes de bougie à la surface de l'eau. Les hommes renfourchent leurs mécaniques, scarabées noirs et bruns se traînant avec agitation dans les bas-fonds de la haute forêt médiévale.

Qu'est-ce que l'épisode que j'ai évoqué ici ? Un des temps faibles du constant boulot de cette campagne d'été 1940 : couvrir les décrochages des voisins, puis décrocher à son tour, tandis que des voisins vous couvrent.

Dit comme cela, ça a l'air d'être un magnifique boulot de solidarité. Pourtant, solidarité, est-ce bien le mot qui convient aux armées françaises de 1940 ? Dans toute guerre, le combattant qui voit qu'on bombarde le secteur d'à côté se frotte les mains, ou du moins reste froid : « Messieurs, à vous l'honneur ! » Mais il y avait quelque chose de plus âpre dans ce cri non prononcé qu'il m'a semblé entendre sortir, au cours de l'été 40, du civil à l'abri, du réfugié en fuite, halluciné par l'arrière, du combattant cramponné pourtant à son devoir, dans ce cri rauque et partout répété, comme un cri de crapaud à la tombée du soir :

— « Et moi ? » « Et moi ? » « Et moi ? » « Et moi* ? »

DON QUICHOTTE DE LA SOMME. — J'avais laissé pousser ma barbe ; sans jeu de mots, pour n'être pas reconnu des raseurs. C'était une barbe fort effrayante, noire, avec des plaques de roux (non pas bleue, quel dommage !); j'étais horrible à souhait. En huit jours, la fatigue aidant, ce visage de vieux ; qui pourrait encore supporter mes baisers ? Avec cette barbe, quelque amai-

* Entendu ceci, aussi. Au passage de nos camions montant vers les lignes, un civil crie : « Allez, les gars ! » D'un des camions, une voix (pas la mienne) jette : « Laisse les gars. Pense à toi. » La voilà, la guerre sèche.

grissement, le béret que je mettais aussitôt que le casque n'était pas indispensable, la couverture réglementaire que je portais la nuit sur les épaules, retenue par devant à l'aide d'un mirifique système d'agrafes, et dont je me disais toujours que je la rabattrais sur ma tête au moment de mourir, comme faisaient de leurs toges les patriciens romains, je me faisais l'effet de ces officiers espagnols de la guerre civile, vus dans les films ou dans les illustrés (tous les Espagnols, avec ou sans galons, adorent merveilleusement d'être mal rasés). Et lorsqu'il m'arrivait de me dire, blasphémant un peu, à l'espagnole : « Comment cette lutte ne serait-elle pas une lutte sacrée, puisque c'est pour accomplir ma personnalité que je la mène ? » c'était un mot, je pense, qu'auraient pu se dire tous les *guerrilleros* à travers tous les siècles.

Sur mon oriflamme — car, dans ma déchéance, j'ai bien une oriflamme, n'est-ce pas ? On m'a laissé mon oriflamme ? — ma devise, le vieux dicton castillan, devise elle aussi, pour sûr, de tous les *guerrilleros* à travers tous les siècles : *Siempre lo peor es cierto*. « Toujours le pire est certain. »

Don Quichotte devait avoir un peu cette tête-là. Et moi, comme lui, si différent de ceux au milieu desquels j'étais et avec qui on me confondait sans doute, poursuivant ma trajectoire individuelle, muré dans ma civilisation intérieure, hermétique à tout le reste ; d'ailleurs avec, militairement, une espèce d'incompétence quichottesque (quand il ne sait pas distinguer tel moulin de tel autre). Et Don Quichotte aussi dans la paix, où j'avais pourfendu les trop solides idoles de la vieille Europe, contre lesquelles il n'y a rien à faire, hormis par le fer et par le feu, qui ne sont plus en mon pouvoir aujourd'hui.

CONSTELLATION. — Le soir du 27 je revins, seul, d'un kilomètre environ. J'ai toujours adoré, comme une divinité, la solitude : la nuit, la première pointe du matin, parce qu'il semble qu'elles ne sont qu'à vous. Cette fois, la solitude, ensemble je l'adorais et elle me faisait peur, ce qui est bien l'attitude convenable à l'égard d'une divinité : seul, il me semblait toujours qu'on allait m'arrêter et me fusiller, *con razon o sin ella*. Mais je pou-

vais enfin sortir mes paperasses, infiniment suspectes, et ma carte Michelin, infiniment voyante et infiniment convoitée. Dans un bois au parfum lourd, je trouvai une dizaine de « trous Gamelin », qui sont l'abri idéal contre tout, et une tombe, je ne saurais mieux dire : une excavation de plus d'un mètre de profondeur, et des dimensions d'un corps humain. Je m'allongeai au fond de cette fosse. L'air y était étouffant, sans compter qu'il fallait encore s'y couvrir la tête contre les vers, et les mottes qui se détachaient des parois. Mon casque protégeait mon visage comme une dalle protège une source, — une source barbue, une source à face de faune.

Je restai là un moment, charmé de me sentir en si grande sécurité, au cœur de cette bonne terre. Je m'étais mis sous la nuque ma musette pleine de linge trempé, que je lavais quand nous avions dû retraiter à la hâte : elle m'imprégnait d'une fraîcheur poisseuse à la fois dégoûtante et agréable. J'avais conscience de la canonnade lointaine par les vibrations qu'elle m'envoyait à travers le sol, comme, dans un paquebot, la mer envoie de longs courants sourds qui viennent taper contre les flancs de votre cabine. Puis des pas et des voix s'approchèrent. Une forme se dressa sur le bord de ma tombe :

— Débarrassez-moi cet abri, j'ai mes hommes à caser.

Couché au fond d'une fosse, avec sur son bord un homme debout qui vous commande, c'est alors qu'on réalise pleinement le sens de l'expression : « votre supérieur ». Habitué à n'avoir pas de seigneur, on devine que le changement m'était roide. Néanmoins je le trouvais bon, puisqu'il était du fait de guerre.

Je débarrassai l'abri et allai m'étendre à une centaine de mètres plus loin, sur la terre nue, hors du bois, mais dans des halliers. Halliers où allait peut-être apparaître indifféremment ou l'ennemi ou la présence inconnue que j'étais prêt à adorer. Et je m'endormis.

Des bombes qui tombaient en chapelet, à intervalles égaux, d'une hauteur médiocre, trouèrent mon sommeil et m'éveillèrent. La trajectoire de l'avion venait vers le petit bois avec une régularité impressionnante. Supposé qu'il eût été prudent de bouger, je n'eusse pas bougé. Y avait-il une branche qui dormait sur mon épaule, et que je ne voulais pas réveiller ? Non, mais le pli chez

moi est profond, de m'agiter le moins possible dans les moments critiques (par respect de moi-même, de sorte que, comme les Anglais, et pour la même raison qu'eux, je suis toujours un peu en retard sur l'événement). Mais il n'y avait nul intérêt à bouger. Et c'est un plaisir certain qu'entendre le risque de mort se rapprocher, avec une indifférence complète : contrairement à ce que l'expression semble signifier, être blasé peut vous donner une sensation agréable.

Les éclatements se rapprochaient toujours. Enfin, sur ma gauche, la terre poussa un cri et s'élança vers le ciel. Aspergé de matières, je compris tout de suite (à la différence de 1918, où j'avais mis un temps interminable à réaliser que j'étais blessé) que tout n'était pas net dans ma cuisse droite. Et ma première réaction fut un : « Ce n'est pas de jeu ! » indigné. J'avais trouvé grandiose d'attendre tranquillement l'avion ; mais à cela l'avion devait répondre par une magnanimité égale, c'est-à-dire m'épargner ; qu'il m'atteignît, il y avait de l'abus ! Je passai ma main dans la culotte et ne sentis pas d'abord l'humidité du sang, mais bien le gonflement dur et que faisaient les éclats au-dessous de la peau, comme on sent avec le doigt se gonfler l'encre d'un tatouage récemment exécuté. Quatre petits éclats superficiels, à l'aîne droite : à l'endroit même — classique — où le torero reçoit le coup de corne. L'endroit sacré.

D'autres bombes avaient éclaté, de plus en plus loin, puis le silence était revenu. Dans le petit bois, pas un signe de vie. J'aurais souhaité que ces éclats pussent être extraits tout de suite, mais il faisait nuit, j'ignorais où trouver un toubib. Je n'avais pas de paquet de pansement et, quant à aller demander quoi que ce fût à ces messieurs qui m'avaient délogé, plutôt mourir. Je plaçai donc mon mouchoir sur la blessure, et restai comme j'étais. Je me consolais en pensant, *cum grano salis*, que les anciens Normands, dit-on, ne se faisaient panser leurs blessures que vingt-quatre heures après les avoir reçues : cela faisait partie de leur chevalerie. Et là-dessus je ne tardai pas à me rendormir.

A l'aube (qui avait, elle aussi, la vilaine tête blême de quelqu'un qui a beaucoup saigné), j'allai à l'aventure sur la route, en quête d'une ambulance. J'y trouvai ce qui avait été l'objectif du chapelet de bombes : une for-

mation motorisée, assez touchée. Des hommes la rejoignaient, avec de la terre sur le visage, comme cette poudre d'or qui reste aux creux des yeux et du nez dans les terres cuites grecques. Ils me témoignèrent quelque intérêt, car, coulant de mes minuscules entailles, un sang indiscret, sans proportion pour la quantité avec le peu d'importance de l'égratignure, avait inondé ma culotte, à croire que tout mon corps s'en était vidé. On dirait que le corps est un sac de sang; par la moindre piqure, cela s'en va avec une emphase ridicule.

J'appris que ce lieu s'appelait le Plessis-Patte d'Oie. Cette appellation me fit rêver : elle signifie les voies divergentes qui, à un carrefour, s'ouvrent pour l'homme qui marche. Et j'y mis un sens profond, qui me plut fort, mais que malheureusement j'ai oublié depuis.

Vingt-deux ans plus tôt, sur cette même route, à quelque soixante kilomètres de là, j'avais été évacué pour une autre blessure.

Déjà des floconnements apparaissaient dans le ciel, l'un après l'autre, comme les taches successives que fait sur sa serviette un alité maladroit. A neuf heures, je trouvais un poste de secours où les éclats furent extraits. Ils étaient situés aux quatre extrémités d'un petit losange parfaitement exact, comme une constellation. On me fit aussi des pointes de feu autour du tendon d'Achille, avec le bout d'un barbelé, qui ne parvinrent pas à m'estropier définitivement.

La lenteur de la cicatrisation me surprit et me vexa un peu. J'avais une âme qui se cicatrisait plus vite.

Telle fut cette blessure, « sèche », elle aussi; je veux dire : sans pathétique et sans lyrisme. Alors que la veille, tombant de mon haut, pour un faux pas, tandis que je dévalais en courant une pente, j'avais poussé un cri qui était horrible à entendre sortir *de soi* : le cri d'un grand verrat qu'on égorge.

CHIENS ET CHATS DE 40. — Je rêve d'une armée sans chiens et sans canassons (ces derniers si encombrants et si vulnérables, et les plus sales bêtes du monde). Toutes les troupes françaises de l'été 40 traînaient avec elles des chiens recueillis. Je ne puis comprendre la rage de ces hommes, qui avaient déjà tant à faire d'eux-mêmes, de

se charger de ces cabots. Ils leur donnaient ce qu'ils n'auraient pas donné à leurs camarades, de même que, dans les familles, on donne au chien et au chat ce qu'on ne donne pas au gosse ou à l'aïeul : cet attendrissement de mauvais aloi, si révélateur de la haine qu'on porte aux hiérarchies, est un des traits caractéristiques du Français contemporain. Les chiens, d'ailleurs, ne se sentaient pas liés pour autant. Il y avait des chiens déserteurs, qui quittaient la colonne, appâtés par le ventre d'un cheval ouvert, qu'ils avaient flairé à soixante mètres, s'y installaient comme Jonas dans sa baleine, et ne rejoignaient plus.

De toutes ces histoires de chiens dont je fus excédé durant cette guerre, une seule me toucha. Une très belle femme de la Somme, cabaretière, avait depuis deux ans un chien-loup, qu'elle aimait beaucoup, qu'elle avait élevé au biberon, etc. Quand notre régiment, montant en ligne, passa par le village, le chien le suivit. Puis le régiment se replia, repassa par le village, et un caporal ramena le chien à sa propriétaire. Mais la femme lui dit : « Gardez-le donc. Puisqu'il vous a choisis, moi, je n'en veux plus. »

Cette réponse a quelque chose d'*antique* : je l'écris sans sourire. Blessée dans sa fierté, déçue dans sa sensibilité, cette femme refuse de se renchaîner à une affection qu'on ne partage pas. La femme qui agissait ainsi pour un animal devait agir de même pour les êtres. Elle était de la bonne espèce.

Si c'est là une morale de cette histoire, il y en a une autre. Elle est que le chien, lui aussi, avait raison, en allant où cela lui chantait.

Mais, bien plus que les chiens, quelque chose restera indissolublement lié, dans notre mémoire, à la guerre de l'été 1940 : ce sont les chats, ou plutôt les amours des chats.

Amours compliquées, comme on sait, pleines d'hésitations, de marches et de contremarches, pleines de chichis et, si j'osais, je dirais : manquant au dernier point de naturel. Minous et minoutes les menaient, impavides, dans les circonstances les plus tragiques. On ne voyait que cela.

Le ronron inquiétant de l'espace — les moteurs d'avions — d'abord ne les inquiétait pas (oui, vraiment

un ronron, comme si le monde n'était pas supporté par un dieu-taureau, ainsi que le croient les Hindous, mais par un dieu-chat). Ensuite, rien n'était plus exquis que de les voir, aux premiers éclatements de la D. C. A., lever leurs grands yeux purs vers le ciel. Comment ces pompons blancs ne les auraient-ils pas enchantés? On voyait le moment où, se dressant sur leurs derrières, ils allaient essayer de faire joujou avec. Et déjà la première bombe était tombée, loin encore, déjà les chevaux des caissons et des camions avaient tourné leurs têtes, toutes ensemble, dans la direction de l'éclatement, comme si c'était un grand coup de vent qui leur infléchissait à tous l'encolure (remarque : quand, à un éclatement proche, le cheval dresse la tête, l'âne la laisse basse), qu'eux, les chats, feignant de ne rien entendre, continuaient leurs fari-boles. Car c'était une pure feinte, je crois, comme ils feignent de ne pas entendre lorsque, à côté d'eux, on les hèle doucement; comme il y en a toujours un, à trois pas du couple amoureux de ses congénères, qui détourne la tête et feint de se désintéresser du spectacle. Maintenant, les bombes se rapprochent, les hommes se sont déversés à droite et à gauche de la route, avec le mouvement de ces troupeaux marocains qui dévalent devant votre auto comme une écume blanche devant une étrave, et terrés. Mais, sur la route déserte, les matous se promènent à pas menus, font des grâces, comme si de rien n'était. Leur insistance, leur désir effréné de se rendre intéressants. J'ai vu un soldat exaspéré sortir la tête hors de sa planque, au risque de se faire tuer, et jeter une pierre à un de ces petits prétentieux. Tandis que moi je m'émerveille, j'envie, je soupire : « Ah! que nous puissions avoir leur inconscience! » Soudain une bombe explose, tout près, et alors rien ne va plus. Leurs queues dressées, leurs yeux immenses de terreur, ils se dégonflent, les pauvres, pis que les hommes; nous savions déjà, par leur attitude quand on fait tinter l'assiette, que ces messieurs ne s'empêchent pas de dignité. (Les bêtes ne cherchent pas à sauver la face. Au documentaire du cinéma, la mine piteuse du tigre quand il a peur d'un autre tigre, et s'enfuit.) Ensuite on les retrouve en bouillie, ni plus ni moins que nous autres. Non, décidément, l'inconscience ne protège pas. Ni les chats. Ni les peuples.

Seulement, l'arrosage terminé, au milieu du désordre dramatique des hommes comptant leurs ruines, leurs morts et leurs blessés, nous retrouvions les survivants des chats, entre nos jambes, et mêlant, avec impudeur et impudence, leurs travaux aux nôtres. Et s'il y avait dans quelque hameau une seule maison éboulée, d'où nous entendions sortir des gémissements, c'était là encore, c'était là précisément qu'ils étaient, là et nulle part ailleurs : quatre, cinq, six, prosternés, repus et placides, sur les points les plus bizarres, la poutre branlante, l'étréit rebord du mur décapité. Nous les frôlions, et ils ne bougeaient pas. Et quand, pour que nous remonions, dans une toile de tente, une bouillie sanglante qui avait été un être humain, il fallait bien qu'enfin ils se dérangeassent, ce n'était jamais que d'un mètre ou deux, et en nous jetant un regard indigné.

OBUS. — Obus lointain : son bruit est celui de la neige qui soudain, trop lourde, tombe d'un arbre, et ensuite l'arbre frémit.

Loups transpercés et hurlants qui pleuvent du ciel.

Ces Michelinés invisibles qui se promènent dans le ciel.

Fracas de feuille de zinc gondolée, ou bien bruit d'un tombereau qu'on décharge.

... Et la vallée retentissait dans toute sa profondeur.

NOTULES. — Je n'ai plus peur — ou presque plus, — simplement parce que j'ai vieilli et ai moins d'imagination.

A l'écart, j'écris ces notes, comme je corrigeais les épreuves des *Lépreuses* dans le train vers la ligne Maginot, cette correction d'épreuves qui parut si ridicule à Brasillach, et qui était si raisonnable. Madame de Mérode allait mourir. Elle demanda son ouvrage de broderie.

« Mais Madame ne sait pas qu'elle va mourir ! » s'exclama la femme de chambre. — « Eh ! ma fille, dit la dame, ce n'est pas une raison pour perdre son temps. »

Je ne sais pas vaincre cette sensation de déjà-vu que me donne tout cela. Impossibilité de recommencer quelque chose, sauf l'amour. Et puis, ne pouvoir s'intéresser à quelque chose dont on n'est plus que le spectateur, après en avoir été acteur (ce qui m'est arrivé pour le sport, la tauromachie). Tout cela n'a aucun sens et ennue si on ne tue pas.

Un homme à la bouche amère, s'empoisonnant de cigarettes coup sur coup, nous promet monts et merveilles, c'est-à-dire que les Français auront envie de se battre, le jour où la France aura faim. J'essaye de l'en désabuser, ou plutôt je n'essaye pas : qu'il croie ce qui le flatte.

Dans le silence contracté sous les bombes, il lâche, exprès, un grand pet, un « pet de maçon* ». Cela prouve qu'on peut se décontracter ; en outre, cela ridiculise la dramatique situation. On rit. On se rassure.

Nos passions, et la sagesse, nous soutiennent dans les épreuves. Nos passions surtout.

Nous parlons pour ne plus entendre le ronron des avions.

Après un bombardement soutenu, les hommes se versent la goutte pour humecter leur gorge sèche. Un d'eux tourne une cigarette entre ses doigts sans l'allumer, jusqu'à la vider complètement de son tabac.

Dans les plaies des morts, des pétales de fleurs projetés avec les éclats de terre. Des fleurs et des vers.

Par grande chaleur, se mettant à avoir froid, par la seule anxiété.

* Le prince de Ligne, sur un pet de Voltaire.

C'est pitié que voir gaspillées dans la guerre tant de vies humaines, sans en tirer le moindre avantage personnel, quand une seule, dans la paix, qu'il vous serait si utile de ravir, vous engagerait dans de tels ennuis.

Dans notre guerre, les têtes de ponts sont à l'ordre du jour. Les têtes de cons aussi. Officiers de réserve avec d'extraordinaires têtes d'incapables (d'incapables militaires; ce sont peut-être des génies civils). Officiers de réserve-à-cause-de-la-réduction-sur-les-chemins-de-fer.

Un *capitaine* dit que les avions allemands font en piqué « au moins du 300 à l'heure » (alors qu'ils en font du 700 à 800).

Les hommes et sous-offs du camp d'aviation incapables de reconnaître un avion allemand d'un anglais, d'un français. Ça me rappelle le Maroc, et les perplexités pour distinguer, de loin, un dissident d'un indigène allié.

J'entends dire que nos chars, quand ils rentreront dans nos lignes, arboreront un fanion tricolore pour se distinguer des chars allemands fonçant sur nous. Un enfant de douze ans (non Français) devinerait que les Allemands mettront ce fanion tricolore sur leurs tanks. La niaiserie française.

Cet homme qui servait une mitrailleuse, avec des larmes qui lui coulaient des yeux.

Il y eut un jour et un lieu où des officiers supérieurs me demandèrent sur un certain ton ce que je faisais là, et pourquoi je n'étais pas à Perpignan comme tout le monde. J'avais envie de leur dire : « Je suis maître dans ma partie, et vous vous êtes des incapables dans la vôtre. Qu'y a-t-il donc de commun entre nous, et pourquoi vous répondrais-je ? »

Il y a dans le sommeil de certains petits rêves non pas à proprement parler érotiques, mais doucement galants, presque chastes, qui sont une spécialité de la vie dure, que j'ai connus dans la dernière guerre, puis en Afrique, et qui me reviennent aujourd'hui. On dirait que la nature veut compenser, la nuit, ce qu'elle vous

a fait souffrir le jour. Le sperme non jeté le jour (depuis plus de quinze jours) *se reformerait-il en rêves?* Il faudrait interroger un psychiatre là-dessus. (En temps normal, je n'ai jamais de rêves érotiques ou « tendres ».)

Ce qu'il faut toujours se dire, quand les uns font l'amour et les autres la guerre, c'est que ceux qui font la guerre feraient l'amour, s'ils n'étaient pas forcés de faire la guerre.

Quand tout est prévu et paré selon la logique, il faut encore :

1^o Faire la part de l'absurde. Nous ne saurons jamais pourquoi telle unité, qui logiquement devait accomplir tel acte, accomplit un acte contraire. Et personne ne nous l'expliquera jamais, parce que c'est inexplicable selon la raison.

2^o Faire la part des hasards, qui sont chose tout à fait autre que l'absurde.

Il n'y a rien à faire pour prévoir ni parer les hasards et l'absurde. Il n'y a donc qu'à prévoir et parer selon la logique, en gardant assez de souplesse et de marges pour n'être pas trop surpris par eux.

Ceci, à quoi je pense à propos des mouvements de l'ennemi, s'applique aussi bien aux personnes, dans nos aventures privées, aux bêtes (taureaux), dans le combat avec elles, etc.

Crâner est du courage sans pudeur.

On n'en finirait jamais d'aller plus loin dans les localisations de la peur. Je n'ai pas peur — ou du moins j'agis comme si je n'avais pas trop peur — de la bombe ou de l'obus. Mais je ne cesse d'être ému par la crainte d'être fait prisonnier, qui équivaut dans mon esprit à la tuberculose. On m'expliquera peut-être : oui, mieux vaut la mort brève que la mort interminable du tuberculeux. Mais, qu'une balle ou un éclat vous défigure, ou vous touche la moelle épinière, cela est-il mieux que la tuberculose? N'importe, il y a, contre toute raison, les risques qui font peur et les risques qui ne font pas peur, comme il y a (à égalité dans la malfaisance supposée) les taureaux qui font peur et les taureaux qui ne font pas peur.

Les Allemands, trop en l'air sans doute, se sont retirés de deux kilomètres environ, devant Bélières (?). Nous occupons donc leur terrain, ce qui, dans le style militaire de toutes les nations du monde, s'appelle refouler l'ennemi. Je cherche à comprendre, à reconstituer. Une longue pièce que je ne sais pas identifier (mettons que c'était une couleuvrine), fracassée. Devant, un pont en dos d'âne très aigu. Le versant d'en face est à angle mort. Le char ennemi a dû arriver sur le pont en défillement de tourelle, et insulter la pièce impunément. Ailleurs, un 75 fracassé, en lisière d'un bois. Aux cadavres, les sous-bois devaient être tenus solidement par la piétaille. On lit tout cela comme on lit certaines âmes.

Un reflet de soleil fait briller le 75 comme de l'argent. Sur lui, une main sanglante a laissé sa trace. On dirait la dextre de gueules, sur fond d'argent, de l'étendard de l'Ordre teutonique. On dirait que les Allemands, leur œuvre faite, l'ont signée.

Ils disent : « C'est quand même une journée de gagnée. » Mais il ne s'agit pas de vivre. Il s'agit d'être heureux.

Un matador d'autrefois a écrit un manuel de tauromachie sous le titre : *Tauromachie, ou l'art de tuer et de n'être pas tué*. C'est aussi l'art de la guerre. Toutefois, peiner âprement à seule fin de gagner une journée de plus de vie (« n'être pas tué »), cela est vain, s'il n'y a pas un bonheur dans cette journée. L'espoir d'un bonheur pour le lendemain ? Mais j'ai toujours médité de l'espoir. Pour maintes raisons, dont l'une : peut-être simplement parce que j'avais trop de réalisations immédiates.

Avec ou sans espoir, tout cela n'a de sens pour moi que si je ressuscite demain dans une vie plus heureuse encore que celle d'hier, — dans une vie inimitable.

Un Français du 18^e R. T. A. est étendu endormi dans une poussette de gare qui est juste à la taille humaine, où il paraît fort à son aise, et me fait fort envie. Je lui tape sur l'épaule : « Tu veux du pinard ? La cave du bistrot est grande ouverte et les gars ne s'en sont pas encore aperçus » (le tout invention pure). Il se lève et y va, d'un pas de somnambule, et je m'installe dans la

poussette. Il revient pantois, je le traite d'andouille, il l'encaisse et va s'étendre ailleurs. Dans la paix, on obtient tout avec un peu d'impudence, mais il la faut emmitoufler. Dans la guerre on peut la manier nue.

Quand, l'hiver dernier, je commençais les démarches pour aller dans les chars, je me disais : « Peu m'importe pour quelles raisons mes compatriotes acceptent de se faire tuer, si je sais les miennes. Je suis assuré que les leurs et les miennes n'ont aucun rapport. »

Un jeune soldat du 32^e R. I. a enroulé autour de son casque une triple couronne de petites fleurs des champs.

En 1918, j'ai porté pendant quelques jours, maintenu à mon casque à la place de la grenade réglementaire, un petit bronze antique représentant une tête de gorgone.

Ernst Jünger raconte qu'il a vu dans le grand Est un officier allemand qui avait fixé à son casque d'énormes cornes de buffle.

Tout cela, si on le met dans un livre, est flétri par les critiques littéraires : « invraisemblance ! », « chiqué ! ».

Autre chose. Six mille hommes d'une armée de Crassus se camouflent en mettant des branchages à leurs casques, exactement comme font les Allemands aujourd'hui.

Je cherche à me souvenir si réellement j'ai eu de la pitié à l'autre guerre, ou si j'ai inventé cela après coup. Mais la défaite dessèche. Combien l'atmosphère de juin 40 est différente de celle, par exemple, des trains de la mobilisation en 38, où chacun plaignait tous les autres. Interminablement se traînaient ces trains de compassion, à croire qu'ils allaient laisser derrière eux des traces visqueuses à la façon des limaces (et les vitres étoilées de vomi de vin, et le bruit, toute la nuit, des bouteilles lancées sur la voie — ce que la guerre peut boire ! — et les cafés barricadés de neuf heures du soir, où, derrière les portes assiégées par un peuple d'hommes titubants, on comptait les premiers sous de la guerre). Aujourd'hui, le blessé ou le mort ne retient pas plus l'attention que le cheval blessé ou mort dans la corrida. Comme dans la corrida, l'intérêt est ailleurs.

Dans un code du samouraï, du xvi^e siècle, il est professé qu'on ne doit jamais insulter un ennemi. De ma vie je n'ai insulté l'Allemagne ni les Allemands. Et, si nous avions à nous battre demain contre une autre nation, supposé même que dans la paix j'aie le goût de l'insulter, dans la guerre je ne le ferais pas.

Cet extraordinaire sentiment de paix qu'il y a à s'endormir *dans le malheur*. La sérénité dans le malheur, comme un mort de pierre sur son tombeau.

Chaque être, je pense, est fait de constantes et de voltes. Parmi mes voltes : sur le pillage. « Le pillage de Villers-Bretonneux (pendant la guerre de 14) est le souvenir le plus exquis de ma vie », me disait T., modèle des pères de famille. Pendant cette même guerre, sous les fusils des sentinelles, qui avaient le droit de tirer sur nous au moindre soupçon, nous étions quelques-uns à déménager avec ordre les intérieurs *français*; et quel mal, ensuite, pour expédier ces merveilles chez moi, à Paris, où ma vénérable grand-mère, le sabre et le goupillon, rangeait tout cela dans une pièce à part, quasiment pour l'adorer; et l'adorer est le mot, car j'avais une grâce de préférence pour le déménagement des objets religieux. L'état sacré de combattant comportait la prérogative du pillage, et si ensuite un obus vous emportait un bras, on se disait qu'après tout on avait été payé.

En 1919, interprète auprès des armées américaines, je donnai à un de mes officiers une Vierge pillée par moi dans le Bas-Rhin. Il ne voulut pas être en reste, et, quand je quittai son service, me fit cadeau d'un très beau Christ d'ivoire, véritable pièce de collection. Quelque temps plus tard, je lisais dans un journal local qu'on avait découvert le vol d'un Christ au musée de X., ville où notre groupe avait cantonné. A la description de l'objet, impossible de s'y méprendre : le Christ dont m'avait fait cadeau l'officier américain lui avait été donné par quelqu'un qui l'avait volé à ce musée, à moins que... Le Dieu qui veille sur toutes choses a voulu que ce Christ disparût de chez moi je ne sais comment, volé sans doute une seconde fois, mais cette fois par un vol de paix, c'est-à-dire un vol sans honneur.

J'y songe en stationnant aujourd'hui à Compiègne, haut lieu de mes anciens exploits en ce genre. Si j'y voyais aujourd'hui des soldats piller (et Dieu sait que j'en ai vu ailleurs; et aussi des gardes mobiles, les dents serrées, revolver au poing pour empêcher les soldats de les gêner dans leurs pilleries), je n'en aurais qu'un profond dégoût. A la somme de misères qu'apporte l'ennemi, ajouter les misères qu'apporte le compatriote! Bien plus, si quelque mirifique coup de baguette transportait l'armée française en Allemagne, je serais dégoûté tout autant à voir nos soldats piller les foyers ennemis. Ces vertus qui viennent avec l'âge méritent d'être contemplées en silence plutôt que d'être révérees.

LES DIVINITÉS DU COURAGE. — Devant l'adversaire qui vous surclasse, et vous tient à merci, il n'y a qu'une arme, c'est le courage, et plus que le courage : l'intrépidité. Il suffit d'être *au-delà*. Tant qu'on n'est pas au-delà, tout est difficile. Au-delà, tout devient facile. Cette intrépidité, pour être consciente, n'en est que plus profitable. La moindre anxiété qui s'y présente, au lieu d'être pénible, devient la bienvenue : « Enfin, je vais sentir quelque chose! » (Compiègne, 7 juin, dans le reflux de la 87^e D. I. bousculée sur l'Ailette.)

Voici donc cette masse française, telle qu'en elle-même enfin le désespoir la change.

Napoléon a dit que « de tous les peuples d'Europe, c'étaient les Espagnols qui le dégoûtaient le moins ». Je prends appui sur les hommes de la *conquista*. Ce que je supporte n'est rien auprès de ce qu'ils ont dû supporter. Je n'ai donc qu'à le supporter, et lui faire bonne figure. Si non, que suis-je?

Plutarque, et tout, très au-dessous de la *conquista*. Énergie surhumaine de ces hommes; en cela du moins modèles de l'homme pour l'homme dans les siècles des siècles. Et quand on voit que tout ce « cela » était au profit d'une mauvaise cause, on se sent penché sur un abîme.

Que je prenne appui sur mes semblables paraît toujours à ceux qui m'entourent quelque chose de ridicule.

J'ai écrit souvent que la guerre purifie. Je crois aujourd'hui qu'elle ne purifie que ceux qui aiment d'être purs.

Je ne leur parle presque plus, que lorsqu'il y a nécessité absolue, et si je pouvais surtout ne plus les entendre! cela, si je le pouvais! Allant, venant parmi eux ou plutôt à côté d'eux, allant et venant comme un tourbillon de douleur, à la manière de ces tourbillons de sable que le vent dresse et pousse de-çà de-là dans le désert, puis dissipe, comme je voudrais être dissipé. Je suis la conscience qu'ils n'ont pas, et la douleur qu'ils n'ont pas. Comment ne m'auraient-ils pas en horreur?

LE BOUT DE LA FATIGUE. — Une telle fatigue qu'elle me tourne sur le cœur, me donne *mal au cœur*. Avoir à lutter contre son corps, contre son âme, contre la nature, contre ses compatriotes, et contre l'ennemi. Moi qui ai horreur de lutter! (fors quand c'est par jeu).

Toutes les misères par quoi la mort se fait la main. Aux omoplates, ces ailes de douleur.

Souffrance aux tendons d'Achille, comme si, pour me dégrader, on m'avait coupé trop ras les éperons. Ogier, dans *Gui de Bourgogne*, s'excuse de ne pouvoir courir sus aux Sarrasins, tant il a les pieds enflés.

Cette continuelle souffrance dans les yeux. Le tic de la paupière gauche. Cernes couleur de fleur sauvage. Douleur des paupières. Poches sous les yeux, nées brusquement le quatrième jour, et ces poches, si je les effleure du bout du doigt, sont douloureuses. Même aux moments où le corps ne souffre pas, les yeux souffrent. On dirait que toute la souffrance du corps s'est réfugiée dans les yeux, — dans ces yeux qui le jour somnolent et qui la nuit, des heures durant, restent atrocement ouverts. Et je cherche à les guérir en les humectant d'eau aux fontaines des villages traversés.

Corps : masse de douleur physique et morale.

Le stylo est lourd dans ma main comme une croix.

Je suis réformé pour blessure de guerre, et pas une fois, ce coup-ci, me trimbalant comme je le fais, je n'ai ressenti cette blessure qui, il y a quatre ans encore, me faisait, par époques, marcher avec une canne. Les causes de ma ruine, et dès le début, ce sont des bobos : la *tendinite*, l'insomnie qui me fait tituber, la gêne de n'avoir

pas de lunettes noires (dont j'avais d'ailleurs honte de me servir avant qu'elles ne fussent brisées!). Et je ne parle pas de la guerre gâchée parce que votre vareuse neuve vous serre sous les bras.

L'extrême fatigue parente du mal de mer. Je ne me dérangerai pas plus, pour aller prendre mon masque, s'il y a alerte aux gaz, qu'ayant le mal de mer je ne me dérangerais pour prendre le gilet de sauvetage, si le bateau sombrait.

Dans cet abîme d'anéantissement, une phrase m'obsède. Je me la répète, en une journée, combien de fois? C'est un fragment lyrique de Pindare : « Jeunes filles, donneuses du plaisir et prêtresses d'Aphrodite dans la riche Corinthe*... »

Plusieurs fois aussi il m'est arrivé de penser : « Je ne pourrai plus jamais faire l'amour. » Et chaque fois, imaginer cela, à force d'être horrible, me donnait la sensation que j'allais perdre connaissance.

Insomnie. Arrêt au milieu d'un geste : « Qu'est-ce que je cherche? Quel est le geste que je fais? » Tout ce qu'on touche, on le renverse; tout ce qu'on tient, on le laisse tomber. Les bruits, pointes acérées qui s'enfoncent dans votre corps, et qui vous font penser à ces balles qu'on appelle « poignardantes ». Un chien meurt si on l'empêche de dormir. Descartes meurt parce que la reine de Suède l'oblige à se lever de trop bonne heure, pour lui faire la lecture. Antoine, dans l'expédition contre les Parthes, ses hommes errent en tous sens, déplaçant des pierres sans raison ou s'attelant à d'autres besognes absurdes. On croit qu'ils ont mangé une certaine herbe qui les hébète. N'était-ce pas, sans plus, l'insomnie?

Per non dormire : devise de d'Annunzio. Par contre, à maintes reprises, Shakespeare, dans les plus doux termes, présente le sommeil comme une panacée.

Mais la grande phrase sur le sommeil est celle de Michel-Ange : « Il est doux de dormir. Ah! ne m'éveille pas! », où dormir est ne plus connaître l'indignité de sa patrie**.

* Textuellement : « ...dispensatrices du plaisir et prêtresses de la Persuasion (amoureuse) dans la riche Corinthe. »

** Cet alinéa fut supprimé par l'auteur dans l'édition à tirage restreint parue sous l'occupation allemande. (1952.)

Et avec tout cela, il m'arrive, si je m'allonge, de souhaiter de ne m'endormir pas tout de suite, afin d'avoir le temps de sentir bien mon repos.

A son bout, la fatigue devient méchante, m'annonce la fin de mon aventure, comme cette méchanceté particulière du taureau, qui annonce qu'il est au bout de ses forces, comme les femmes deviennent méchantes à la fin des liaisons (quand elles flairent qu'on va les lâcher).

« Jeunes filles, donneuses du plaisir et prêtresses d'Aphrodite dans la riche Corinthe... »

APRÈS

A « l'étranger ».

UN jour vint où nous revîmes des visages de femmes et d'enfants. Eux seuls freinaient mon horreur devant tout ce qui survit. Si fatigué de ce peuple uniquement d'hommes, avec leurs poils sur le visage, sur la poitrine, sur les jambes...

« Vous êtes là tranquillement occupés à manger les fines poivrades, à boire les bons vins dans des coupes d'or, à vous chauffer près du feu. Et vous ne pensez pas une fois, une seule fois, aux souffrances de ceux qui sont en guerre pour votre service. Non, au milieu de vos joies mauvaises, vous ne pensez jamais à nos douleurs ! » (Guillaume, dans la chanson de geste des *Aliscans*.)

Dans le train surchargé qui se traînait vers la paix, les civils étaient les plus nombreux. Mais il y avait aussi des hommes de guerre. On était le 10 juin, trois jours avant l'occupation de Paris. Les hommes de guerre plaisantaient, et les civils croyaient qu'on devait sourire à ces plaisanteries, parce que c'étaient des hommes de guerre qui les faisaient, des hommes avec des barbes taillées comme celles des Athéniens sur les fonds de coupes : ces sourires étaient *ce qu'il faut*, étaient une façon de témoigner sa sympathie aux barbus. Et on les faisait en jetant un regard à l'entour, pour inviter les autres civils à sourire eux aussi. Une femme s'obstinait à offrir sa place à un soldat debout, bien qu'il y eût une place libre à côté d'elle.

En face de moi était assise une autre femme, modeste, avec sa petite fille. Plusieurs fois, elle avait tiré de son sac et regardé la photo d'un soldat, et chaque fois les larmes lui venaient. La nuit tombée — « On est plus impudent à la lueur des lustres » (Chateaubriand), — des

grues se mirent à chanter en chœur. Des civils qui les accompagnaient, gaillards au zénith de l'âge, reprenaient le refrain. Cette fois, ce fut l'homme de guerre qui sourit avec complaisance. D'autres chœurs retentirent du côté du couloir. Je me disais : « Si ce sont des soldats, passe encore. Ils sont censés avoir le droit d'être ivres : la récompense après le combat. » J'avais tellement besoin d'en avoir le cœur net que je me levai pour aller voir ; et je vis des civils, des jeunes gens. Dans notre compartiment, les grues chantaient toujours. La femme qui avait pleuré les regardait avec égarement ; de temps en temps, ses mains se crispaient. Enfin, elle dit, mais presque à voix basse (pas d'histoires) : « Ah ! ce sont toujours les mêmes... » Elle dit cela en me regardant : elle attendait un mot de moi. Mais je ne dis rien, et l'homme de guerre ne dit rien lui non plus.

Dans la ville où je débarquai, parmi les veuves à ongles rouges, les réformés pour calvitie, les lieutenants-médecins à permanentes et les combattants sans combats, je crus que j'allais pouvoir manger. Mais tous les restaurants me rebutèrent. Je voyais, à l'intérieur, des gens qui mangeaient. Mais, moi, on me barrait la porte. Partout la police cernait des immeubles, enfournait dans des voitures des innocents*. Des interdictions, de la police, des gares avec l'écriteau : « Protection de la jeune fille » : nous étions servis, c'était bien la paix. Dans cette ville de France, je trouvai enfin une famille polonaise — d'inconnus — qui m'accepta dans sa cuisine, et m'y donna à manger.

Cette première nuit de l'arrière, je la passai elle aussi dans une gare. Sans jeune fille. La jeune fille était bien protégée. Mieux que la France.

Peut-être qu'à Paris ou dans une ville du Nord, de l'Ouest, du Centre ou de l'Est, notre aspect guerrier nous eût rendus sympathiques, comme il le faisait encore dans le train. Ici, dans cette ville française dont l'indifférence au malheur français était celle qu'eût pu avoir une ville étrangère, espagnole ou portugaise, par exemple — personne ici, sans doute, n'avait un être cher aux armées, — il créait, visiblement, une gêne (cet œil d'ani-

* C'était le jour de la déclaration de guerre de l'Italie.

mosité qu'on nous jetait quand nous entrions dans un lieu public, à cause de nos visages durs, de notre expression d'au-delà). Notre saleté, qui dans le train nous avait paru sinon glorieuse, du moins respectable, à présent nous faisait honte : nous n'osions pas chercher le regard des donzelles tant attendues. (Et l'obsession de nos poux. Des demi-heures à les chercher, dans les draps de l'hôtel; hésitant à entrer dans un tram, de crainte que les gens ne se missent en arrêt devant un d'eux, qui, la canne à la main, se promènerait sur notre épaule; enfin toute une majoration : penchant pour l'achat d'un complet civil de teinte claire, afin qu'ils y fussent invisibles; et nous grattant encore la tête alors que depuis longtemps elle n'en hébergeait plus.)

Avec nos gros godillots, nous glissions sur les trottoirs; je n'osais courir derrière les tramways, de peur de m'étaler, et les veuves à ongles rouges riaient de me voir rester sur place. Nous ne nous étions pas encore remis dans la tête que l'argent a une valeur : un type (pas saoul), un billet de cinq francs étant tombé de sa poche, ne le ramassa pas. Nous plissions les yeux et froncions les sourcils quand un autocar embrayait — c'est le bruit d'un obus, — ou quand nous entendions une motocyclette lointaine — c'est, si l'on veut, le bruit d'une mitrailleuse, — ou seulement à n'importe quel bruit un peu fort. Si peu qu'il y ait de rapport entre une escadrille de bombardiers et des hirondelles qui volent en bande au déclin du jour, ces hirondelles nous faisaient rêver. Par contre, le ululement de la première sirène nous ravit : une sirène, cela voulait dire une ville de l'arrière!

Il suffisait de lire dans le journal que telle ville en question, « ville ouverte », ne serait plus bombardée, pour qu'elle le fût le soir même; qu'on ne servirait plus qu'un seul hors-d'œuvre dans les restaurants (« restrictions »), pour qu'on en servît quatre; que les départs étaient interdits, pour voir les autos combles de valises et de matelas, etc. Toutes les fois qu'à la radio on entendait *La Marseillaise*, ou le mot « confiance », on se disait qu'il y avait une catastrophe de plus. Chaque événement vous était annoncé par son démenti. « Le gouvernement ira s'il le faut jusque dans nos possessions d'Amérique » voulait dire : « Nous allons faire un gouvernement qui

restera et traitera en France », et : « Il n'est pas question que la France demande une paix séparée » annonçait que la décision de demander l'armistice était prise. A condition de ne pas se départir de cette grille, il y avait quelque intérêt à lire les journaux. Mais on devine alors dans quels sentiments on pouvait apprendre que « les établissements de crédit sont en mesure de faire face à leurs engagements ». Par contre, je n'ai pas vérifié si la très grave information suivante — en date du 22 juin, soit quarante-huit heures avant que fût ratifié l'effondrement de la France — : « Par arrêté de M. le préfet de la Gironde, dans toutes les stations balnéaires du département, la circulation en costume de bain ou en short est formellement interdite en dehors des plages, où une tenue décente est de rigueur », voulait dire qu'il était licite désormais de se promener en *costume héroïque* — ainsi parlaient les anciens Grecs — c'est-à-dire tout nu*.

Ici, la paix battait son plein. L'échelle des mesures de la paix était scrupuleusement observée. Un gosse qui avait volé des bananes était mis en prison. Un type qui en avait tué un autre, cela faisait des histoires à n'en plus finir, un procès qui durait des années. Des parents cherchaient avec âpreté à envoyer en Cour d'Assises un homme qui avait caressé leur fille (sans la déflorer); car la fille n'aurait que dans deux mois l'âge légal où elle pourrait être caressée. Les journaux passaient en première page des trente lignes extatiques sur une chanteuse « réaliste »; à la même page, et les deux tiers de la France étant occupés, ils annonçaient avec gloire que le front français « n'avait pas été percé ». Les annonces offraient des « places stables », des cockers, etc. La radio, écoutée avec passion (tout arriéré possède un poste de T. S. F.), donnait coup sur coup un galimatias patriotique, *Le Roi des Galéjeurs*, et l'office du salut à la cathédrale : trois pilules d'opium. Dans les restaurants, on détournait à peine les yeux pour regarder les morts (d'un bombardement par avions) qu'un camion rapportait sous une bâche, trop occupé qu'on était à engueuler le garçon, qui tardait à vous apporter de

* Ce paragraphe fut retiré par l'auteur de l'édition parue sous l'occupation. (1952.)

la glace. Au comptoir où je prenais un café crème, le patron, costaud de trente ans, ouvrant le journal, s'écriait : « Mais qu'est-ce qu'ils font donc, là-haut ! » (ils : les soldats). À Paris on ne voulait pas montrer les réfugiés aux Parisiens, pour ne pas impressionner les Parisiens. Ici on ne voulait pas montrer les Méridionaux aux réfugiés, de crainte que les réfugiés ne les prissent en horreur : on ne voyait donc pas de réfugiés. Pestiférés au nord, pestiférés au sud.

Sur les boulevards, des centaines de beaux gosses (non mobilisés) musardaient, pelotant des « étudiantes » fardées et rieuses. On prêtait l'oreille : pas une de leurs paroles n'avait trait à la situation. Les mots saisis au vol étaient : « son flirt » ou « le meilleur goal... » Toutefois, on entendait quelquefois le mot « alerte » : pour ces gens, la guerre commençait avec leur frousse. D'extraordinaires orages se superposaient aux alertes, inondant les tranchées-abris, où s'embourbaient les chiennes à talons surélevés, tandis que les avertissements des haut-parleurs : « Il y a danger. Mettez-vous à l'abri » se mêlaient aux : « Je te défends de revoir cet homme. » Et l'indicible spectacle des cinés : salles pleines à craquer, barattées par les rires, les salles de riches plus imparadonnables que les salles populaires. Les « actualités » de ces séances nous montraient dans le détail (« Nos servants préparent un obus de 28 », etc.) ce qu'il faut faire pour être écrasés. J'ai d'ailleurs entendu ces actualités être accueillies par une sourde rumeur de protestations, non qu'elles choquassent, le public étant bien incapable d'en percevoir le caractère pénible, mais seulement parce que, la guerre, c'était la barbe.

J'errais au milieu de tout cela comme un spectre, horrifié et anéanti. Si la fatigue donne sommeil, un excès de fatigue ôte le sommeil : je n'avais pas dormi aux armées. Je ne dormais pas davantage ici, parce qu'une peine vive elle aussi ôte le sommeil. On souffre de la catastrophe de son pays, plus qu'on ne souffrirait des siennes propres. On se satisfait de la sagesse quand il ne s'agit que de soi ; on aurait honte d'elle lorsqu'il s'agit d'autre chose que soi. Est-ce juste ? La sagesse ne devrait-elle pas être une ? Mais c'est ainsi, et tant mieux. Comme jadis en mes temps les plus sombres — mais cette fois dans un malheur qui ne venait pas

que de moi-même, — je m'écartais vers des jardins lointains, botaniques ou zoologiques, pour m'y trouver seul avec les bêtes et les plantes, qui ne savent pas ce que c'est qu'une patrie. Ou bien je faisais je ne sais combien de fois le tour de la ville, dans la remorque du « circulaire », sortant la tête pour sentir le vent sur mon visage, et fermant les yeux pour ne pas voir les hommes. Et pourtant je me disais que cela même, que cela même, un jour, me paraîtrait peut-être mes derniers instants de paradis.

Je songeai à passer en Espagne, et, le lendemain de la prise de Paris, allai voir le chef adjoint du cabinet du préfet, pour qu'il m'y aidât*. Il me morigéna : ce que je fais, pense, dis et écris est toujours mal, en quelque sens que j'aille. Selon lui, ma place était en France. Confucius lui aussi me soufflait à l'oreille sa maxime, que j'ai toujours trop entendue, qu'elle prît une voix latine, grecque, musulmane, japonaise, persane, ou chrétienne : « Ne fais rien, et tout sera fait. » Des affections privées pesèrent plus encore que tout cela : je restai.

Revenons à ces étrangers, et finissons-en avec eux. La guerre de 1914, elle aussi, eut ses embusqués, ses indifférents, ses indécents, ses fantoches. Mais, à la guerre de 14, il y avait autre chose, qui balançait. Ces singes aux courtes jambes, avec leurs képis, leurs bachantes, leurs bardas, leurs bandes molletières, ces troglodytes burlesques, c'est la dernière image valable de la France. Si je les revoyais en 1940, dans des films de l'armée, ou dans la collection de *L'Illustration*, je sais bien que je me mettrais à pleurer. Oh ! il ne s'agit pas d'attendrissement sur ma jeunesse. Je me fous pas mal de ma jeunesse : c'est dans mon âge mûr que j'ai été heureux. Je pleurerais sur un moment de la France où l'on y vit ensemble deux vertus qui semblent aujourd'hui d'un autre monde : de la valeur et de la pureté. Et peut-être je pleurerais aussi du bonheur de l'avoir vécu.

Je bénis ma destinée, qui m'a mêlé à cette guerre-là ; mieux encore, qui m'a fait commencer ma vie littéraire

* Un écho — malveillant, bien entendu, — paru sous l'occupation dans le *Journal des Étudiants* de Montpellier, porte trace de cette démarche (note de 1952).

en écrivant du dernier événement qui ait été la gloire de la France, et en m'efforçant de le perpétuer. Cet événement fut Verdun. A Verdun nous étions seuls devant l'ennemi, et nous l'arrêtâmes. A ce moment-là, la France fut respectée du monde entier. Ce fut la dernière fois. En 1917, il y a les rébellions militaires. En 1918, c'est la victoire, mais la France y est soutenue, soulevée, matériellement, moralement, par l'aide américaine : elle n'est plus seule. En 1919, l'infamie commence, pour ne plus cesser. Verdun a été le tombeau de quatre cent mille Français. Comme ils étaient les meilleurs, est-ce que Verdun, aussi, n'aurait pas été le tombeau de la France*?

Été 1940.

* Ces quatre derniers paragraphes furent supprimés par l'auteur dans l'édition à tirage restreint qui parut sous l'occupation.

Le lecteur devra prendre garde de bien situer l'interrogation qui les termine à la date — l'été 1940 — et dans le climat pathétique où je me la posais. Un an plus tard exactement, dans *Le Solstice de Juin*, je devais écrire : « Je pleure sur la mort de la France, mais, comme les femmes d'Alexandrie, sachant que ce que je pleure en quelque façon ressuscitera. » Et toute la mythologie du *Solstice* est fondée sur la Roue solaire, symbole de ce qui ne décline que pour se relever.

Aussi bien, ce n'est ni l'interrogation bouleversée de 1940, ni le mythe « consolant » de 1941 qui peuvent apporter quelque lumière au problème de la mort des nations. Car les nations meurent, en vérité, avec seulement des façons très diverses de mourir. Mais ici n'est pas le lieu d'approfondir ce sujet (note de 1952).



LES PRISONNIERS *

* Ce texte, écrit en août 1940, a paru dans *La Nouvelle Revue Française* en 1941.



J'AI rencontré un homme de trente-six ans, ingénieur de son état, qui, « blessé léger », se trouva hospitalisé, sur la fin de juin 1940, dans une ville de la zone libre. Tant qu'il était dans l'action, il n'avait guère songé à sa femme et à ses deux enfants (garçon et fille). Rendu à lui-même, il ne pensait plus qu'à eux. Les dernières nouvelles qu'il avait d'eux étaient de Paris, à la date du 15 mai. Avaient-ils quitté Paris avant l'occupation allemande? Et, si oui, pour où? De toutes façons, excessivement démunis d'argent. Tués peut-être.

Il me disait :

— On veut que nous nous mettions à une tâche nationale. Mais il faudrait d'abord nous rendre la liberté d'esprit, en nous rassurant sur les nôtres. Le souci des miens — dont j'ignore ce qu'ils sont devenus depuis deux mois — me pompe, pompe en moi tout autre souci, comme une éponge pompe une flaque d'eau. On s'adapte à tout, à l'inconfort, à la chasteté, au risque quotidien, à vivre sans se déshabiller : j'ai appris cela. Mais non à cette sorte d'ignorance. Ah! si on pouvait décider de n'aimer plus un être! A l'instant je reprendrais ma force, et avec elle le pouvoir de servir mon pays. Mais comment cela? Ma femme et les petits étaient quelquefois un peu décevants. Hélas, ils ne l'ont pas été assez. Et, en ce moment, c'est l'affection qui me ronge et m'empoisonne. En vérité, on nous punit d'aimer. La présente impossibilité pour un être d'avoir des nouvelles des siens est une véritable prime à l'égoïsme et au célibat. S'il le fallait, je renoncerais, sans hésiter, à tout l'ensemble de ma situation, à mes projets, à tout ce qui fait ma raison de vivre, pour retrouver qui vous savez, et être sûr de ne les quitter plus jamais. N'importe quelle vie, dans le péril ou dans la misère, pourvu qu'on la partage avec ceux qu'on aime. Je croyais que c'était ceci ou cela qui justifiait ma vie. Bien plus, j'ai souvent

eu l'impression que l'homme rentrait dans la nature le jour où il ne s'occupait plus que de soi, où il cessait de donner à d'autres pour ne donner plus qu'à soi-même; que c'était cela qui était sain. Et maintenant... Maintenant, je vois que, ce qui justifie ma vie, c'est d'aimer.

Après chaque courrier, c'est-à-dire deux fois par jour, il faisait la queue, vingt minutes, à la poste restante, sans y rien recevoir, ou bien pour y recevoir des lettres datées de Paris et du 8 juin — cinq jours avant l'occupation de la ville, — où on lui proposait un système nouveau et mirobolant de classeurs pour bureaux; à moins que ce ne fût une invitation à une conférence sur l'appareil digestif des protozoaires, conférence qui devait être donnée le 14 juin, jour de l'entrée des Allemands.

Il me disait :

— Je vais à la poste après le déjeuner, parce que, si j'y vais avant, ça me coupe l'appétit. Il est vrai, y aurait-il grand mal? Manger, et se dire que ceux qu'on aime sont peut-être en train de crever de faim! Un haut fonctionnaire, auprès de qui je m'enquérerais — avec trop d'émotion, sans doute — des moyens de les retrouver, m'a fait la leçon : « Vous êtes comme les autres : vous ne savez pas attendre! » Attendre, si les préférés de votre cœur étaient heureux, passe encore. Quoique... la femme qui a des tentations, les enfants qui perdent leur fleur sans qu'on jouisse d'elle, et qui poussent au petit bonheur... Mais quand ils crèvent de faim! Et puis, cette pensée qu'ils puissent croire qu'on les oublie.

Enfin il partit; partit pour une ville de l'autre côté de la France, où il croyait — croyait seulement — pouvoir rencontrer un de ses amis qui serait en mesure de le mettre sur la trace des siens. Il me dit que, s'il apprendrait qu'ils étaient en zone occupée, il les y rejoindrait. Dans le même temps il m'expliquait pourquoi la zone occupée n'était pas sûre pour lui. « Malgré les risques, j'irai demander des sauf-conduits aux Kommandanturs, s'il le faut. Ma vie n'a désormais d'autre but que de les retrouver. » Il alla jusqu'à cette parole : « Je voudrais que Dieu existe, pour pouvoir le supplier de me permettre d'y réussir. »

Alors il m'apparut tel que le vieux Priam allant réclamer le corps de son fils à Achille qui l'a tué, ou comme

ce chevalier polonais d'un des romans de Sienkiewicz, que l'ennemi fait attendre pendant des journées et des nuits, sous la neige, au pied d'un château fort, et qui accepte tout parce que l'ennemi lui a fait entendre qu'il lui laisserait peut-être apercevoir sa petite-fille, prisonnière dans le château. Et je me disais que dans cette démission de tout, par amour pour son enfant, qu'elle fût chez le bourgeois de France ou chez le dur chevalier polonais, il y avait quelque chose de plus maternel que paternel. Mais il y a de la mère dans tout ce qui aime.

Je songeais aussi que si j'avais vu les objets de tant d'amour, probablement m'en eussent-ils semblé indignes : c'était donc pour cela, ces angoisses, cette longue épreuve, s'être peiné si fort ! Enfin ils me fussent apparus comme apparaissent sans doute, aux indifférents, les êtres que j'aime : il y a dans nos affections quelque chose de ridicule. Je songeais aussi que peut-être, à cette heure, sa femme et ses enfants étaient très heureux (obstinément, il les imaginait malheureux). Je songeais aussi que peut-être toute sa souffrance présente n'était rien, devant sa souffrance de déception, quand ils seraient enfin réunis. Je songeais aussi que peut-être cette souffrance de déception ne serait rien, devant celle de l'avenir. Dans *Les Phéniciennes* de Sénèque, Jocaste dit à son jeune fils : « Quand cesserai-je de craindre pour toi ? » Et le dieu Apollon murmure : « C'est lui qu'un jour tu craindras. »

De la ville où il s'était rendu, l'homme m'écrivit qu'il y avait retrouvé son ami, et appris par lui l'adresse des siens ; ils étaient en zone occupée. « Je tremble de joie. » Il citait les vers de Maurras, avec leur rythme cahoté, douloureux :

Je t'ai cherché sous le ciel qui tonne,
Jusqu'à ce bord de talus désert.
Ne rêve plus que je t'abandonne.
Ne suis-je pas la chair de ta chair ?

Je leur ajoutais *in petto* deux octosyllabes :

Maintenant, pour ma récompense,
Sois celui que j'avais rêvé.

Il avait écrit à ces fameux bien-aimés, les priant de venir le rejoindre, et leur envoyant de l'argent. Il leur mandait qu'il lui était impossible de se rendre en zone occupée, car il avait appris entre temps, de la source la plus sérieuse, qu'il y risquerait les pires ennuis.

A ma grande surprise, mon ami ne m'écrivit plus. Et c'est seulement sur une question très directe, qu'enfin je lui posais dans une lettre, qu'il me répondit que sa femme et ses enfants avaient préféré rentrer directement — sans venir le voir — de leur lieu d'évacuation à Paris.

La forme merveilleuse de l'amour, c'est d'aimer sans qu'on vous le rende en proportion, et *de n'en souffrir pas*. De n'en souffrir pas, par amour, car il s'agit uniquement de faire du bien à ce qu'on aime — *non nobis, domine, non nobis*, — de la joie par moments insensée qu'on en éprouve, et le reste n'est rien. Et de n'en souffrir pas, par intelligence, parce que l'intelligence sait bien qu'on ne rend pas l'amour sur commande, et parce que le spectacle de l'amour non rendu est pour l'intelligence un spectacle de l'espèce classique : elle en jouit comme on jouit du spectacle d'une belle loi de la nature. Un homme qui souffre de ce que sa femme et ses enfants ne lui donnent pas autant qu'il leur donne est un benêt.

Le jour qu'enfin ils se rejoignirent, elle l'avertit dès leur premier tête-à-tête : « Maintenant, il faudra que tu ne m'embêtes plus que la nuit. Pas le jour. » Cela, d'ailleurs, sur un ton si gentil qu'un lourdaud seul s'en fût vexé. Quant à l'homme et à ses enfants, tout de suite ils n'eurent plus rien à se dire. Les enfants n'avaient aucun souvenir — aucun souvenir vivant — des misères de leur évacuation (tout ce qu'on pouvait tirer d'eux était qu'ils n'avaient été ni mitraillés ni bombardés sur la route, contrairement à ce qu'affirmait leur première lettre, écrite dans tout le feu des majorations innocentes). Cette indifférence leur permettait une indifférence égale, touchant la vie de guerre de leur père : ils n'eurent même pas la curiosité de voir la cicatrice de sa blessure. Je songe à cette affiche pour un emprunt de l'autre guerre : un poilu élève dans ses bras son petit garçon, mais celui-ci détourne la tête, d'évidence pensant à tout autre chose qu'aux délices de la présence paternelle. Ou

bien je me rappelle cette légende de dessin, dans un illustré de la même époque : le gosse dit à son père qui vient d'arriver en permission :

Ah! papa, tu n'en fais guère!
Tu n'as pas la Croix de Guerre.

Mais le père les aimait tout autant quand ils le décourageaient un peu, quand il souffrait un peu d'eux : il n'avait plus ces mouvements d'humeur qu'il avait contre eux autrefois. Il les aimait, non dans leurs défauts, mais — oh! que cela est banal — malgré leurs défauts. Il sentait bien tout ce qu'il faut d'arbitraire pour se concentrer sur deux ou trois êtres, et se suffire d'eux, quand le vaste monde en offre par milliards de plus charmants et, sans doute, de plus dignes d'être aimés; et un démon lui soufflait souvent : « Pourquoi eux seuls? Nous sommes en pleine absurdité. » Mais il acceptait cet arbitraire, de même que ces êtres, maintenant, il les avait acceptés. D'ailleurs, n'étaient-ils que décourageants? Certes non! C'était « un jour oui, un jour non », comme chez tous les êtres; il n'y a que les objets d'art qui soient *a joy for ever* : il n'est pas de vivant, chiens et chats y compris, qui ne soit somme de joies et d'épreuves.

Après ces onze mois de séparation, la joie extraordinaire de leur faire plaisir lui était comme une seconde naissance. Après ces deux mois d'insomnie, par anxiété de leur sort, maintenant il dormait, de bonheur. Hors ses heures de travail, il ne s'occupait que d'eux. Et, dans son travail même, il s'occupait d'eux encore, songeant qu'avec ce travail il les nourrissait; il en venait à aimer ce travail; plus qu'hier, il lui trouvait un sens. Quelquefois, avant la guerre, il s'était un peu impatienté que tout l'argent qu'il gagnait fût employé pour d'autres que lui; devoir renoncer à la *grande classe* pour sa collection de timbres-poste, parce qu'il y a une femme et des moutards dévorants... Maintenant, il en était content. Il s'était transsubstantié en les siens : ce qu'il faisait pour eux, il le faisait pour soi. Sans ambition jusqu'à ce jour, maintenant l'ambition lui poussait, mais à seule fin de consolider les siens. Il se mit à ménager les gens — même, d'aventure, à être un peu plat, — et il trouvait cela noble, parce qu'il le faisait en vue de ses enfants.

Absorbé par ses préoccupations, il n'avait pas de haine des célibataires et de leur insouciance, car il n'était pas méchant : il avait seulement honte pour eux.

Pendant ces semaines d'angoisse où il était sans nouvelles, il s'était dit : « Il faudrait que je fusse rassuré sur eux, pour pouvoir penser à la patrie. » Mais, à présent, il était bu par sa famille, et ne pensait pas davantage à la patrie : déjà il trouvait amer d'être obligé de passer plusieurs heures par jour à gagner sa vie, ou plutôt la leur, sans pouvoir jouir d'eux durant ce temps. Le temps de liberté qui lui restait, il n'avait pas envie de l'employer à une méditation et à une action civiques. Même, il avait cessé de se « tenir au courant » : il ne feuilletait les journaux que pour y trouver des renseignements d'ordre administratif ou économique, propres à intéresser son foyer. Celui qui, deux mois plus tôt, était un combattant tendu uniquement vers le meurtre, celui qui, un mois plus tôt, rêvait au jour où il aurait l'esprit assez libre pour pouvoir collaborer à l'œuvre française, désormais son esprit ne dépassait pas des problèmes tels que : comment rattraper mon argent? faut-il laisser les enfants en zone occupée? faut-il leur acheter des vêtements d'hiver dès maintenant? et autres problèmes très père-de-famille-été-1940. (Quelle gymnastique, quelle souplesse il faut à l'homme pour passer ainsi, presque instantanément, de la mitrailleuse au pot-au-feu!) En quoi il était devenu fort semblable à sa femme : « Que l'univers périsse, pourvu que mon Sérjoja soit heureux*! » Ou bien : « Excusez-moi, docteur : ce sont des pieds de mère de famille », comme disait cette dame montrant des pieds noirs au médecin devant qui elle avait dû se déchausser à l'improviste; traduisez : « Une mère de famille a autre chose à faire qu'à se laver les pieds. »

L'individualisme? Certes! Mais encore faut-il qu'il soit appliqué à des hommes dignes de ce nom. Appliqué à l'homme du commun, l'individualisme produit cet horrible petit chapon, siroteur d'apéritifs, si sec malgré tout le sirotage, mesquin, égoïste jusqu'à la férocité, et

* Mot prêté symboliquement par Tolstoï à sa femme. Sérjoja est un de leurs enfants.

dont nous périrons sûrement, si nous ne parvenons pas à créer en France un type d'homme nouveau, si nous ne nous résignons pas à *supporter*, en France, un type d'homme nouveau. On a donc raison de proclamer que la cellule « famille » est capitale, si l'on pense « nation d'abord » (*quid* de la cellule « clan » ? il ne faudrait pas l'oublier). Mais, ce contre quoi nous voudrions mettre en garde, c'est la croyance que l'esprit de famille suffit. La société française de ces vingt dernières années nous cornait aux oreilles qu'il fallait être « humain » : « Le malheureux, il n'aime pas ! », etc. Puis, au premier détour du chemin, elle nous mettait dans une situation où nous aurions été libres, forts, efficaces, hommes enfin, si nous n'avions pas aimé ; et où nous étions tout le contraire, d'aimer. La société française d'aujourd'hui, si elle nous prône l'esprit de famille, sans les réserves nécessaires, nous exposera, et s'exposera avec nous, aux mêmes mécomptes. Car le bien de la patrie et le bien de la famille ne coïncident pas forcément.

Servir les siens et servir sa patrie, il faut bien reconnaître que c'est un problème, si on donne son plein sens au mot servir. (Et si on veut servir Dieu, de surcroît !... ou une tâche, ou la sagesse, ou la gloire, ou la vie de l'esprit !...) Oh ! tel s'en tire, nous le savons. Mais comment ? Quand on voit en quoi consiste, chez certains, la vie religieuse ou l'amour paternel, on ne s'étonne pas qu'ils puissent mener, de concert avec ces amours, nombre d'autres amours. Mais celui qui prend au sérieux la direction d'une femme, et l'éducation d'enfants, n'a pas de temps de reste (sauf cas rares) pour s'occuper beaucoup de la patrie, et moins encore de ce qui la dépasse. Pour sauvegarder la sagesse, pour sauvegarder la religion, les sages et les prêtres ont professé le détachement de la famille. Pour sauvegarder l'instinct guerrier et le goût du risque, défense de la tribu ou de la patrie, les Arabes ont pratiqué la polygamie, qui affaiblit l'amour conjugal en le divisant ; les officiers français d'autrefois ne se mariaient que tard : on connaît le mot de Lyautey, qu'un officier marié perd les deux tiers de sa valeur ; sans parler de ces Japonais de l'ère ancienne qui, au moment de partir en campagne, tuaient leur femme et leurs enfants, pour n'être pas tentés de regarder en arrière. Mais quoi ! c'est toute l'histoire du monde

qui a été faite par des hommes qui n'attendaient que l'occasion pour abandonner femmes et enfants*.

Notre conclusion sera donc : consolider et favoriser en France la famille, soit. Mais l'amour de la famille devra être surveillé, parce que son excès peut devenir une menace contre la patrie, et parce que cet excès peut accentuer notre embourgeoisement; or, c'est en partie de notre embourgeoisement qu'est venue notre défaite. Dire cela n'est pas « dire du mal de la famille », car il n'est rien dont nous n'ayons à le dire. Il ne faut pas plus abuser de l'esprit de famille, qu'il ne faut abuser de ces choses excellentes que sont le vin, ou le sport, ou la force, ou la franchise, ou la volupté, ou la sagesse. « Quatre est bon, cinq est très bon, six est mauvais », dit un proverbe arabe.

Août 1940.

* Oui, qu'on y réfléchisse un peu, qu'on regarde un peu ce qu'est l'activité de l'homme, depuis que le monde est monde, et partout : il y a presque toujours quelque chose qu'il préfère au fait d'être auprès de sa femme et de ses enfants. Or, qu'est-ce qu'un amour qui ne veut pas d'abord la présence? qui choisit l'absence infinie?

Il ne les quitte pas seulement; avec quelle aisance il les sacrifie! Nous avons vu les grands de Rome, fuyant César, lui abandonner en otages leurs femmes et leurs enfants. Et voici encore une bonne histoire, qui n'est pas seulement une bonne histoire de la lutte des classes. Au ^{xii}^e siècle, sous Raymond de Bourgogne, les chevaliers d'Avila, revenant de quelque opération, trouvent que les Mores ont ravagé le voisinage et emmené prisonniers les femmes et enfants d'Avila. Ils poursuivent les Mores, les battent, ramènent les femmes et les enfants. Mais alors bourgeois et paysans d'Avila barricadent les portes de la ville, leur refusant l'entrée, à eux et aux rescapés, tant que les chevaliers ne leur auront pas remis une grosse part du butin. Voilà comment sont remerciés les naïfs chevaliers, qui avaient peut-être cru qu'on était pressé de revoir ses chéris. C'est un épisode entre mille.

De cet état d'esprit — je n'ose dire : de cet état de cœur — certains, qui n'ont pas cependant la réputation d'être des adorateurs de la famille, demeurent stupéfaits. (1952.)

« FAMILLE », « PATRIE », ETC.*

* Ce texte, écrit en août 1940, a paru dans le journal *Comœdia* en 1941.
(Les mots « famille », « patrie », etc., étaient un des slogans du
gouvernement du maréchal Pétain.)

C'EST un lieu commun, que l'amour des parents pour leurs enfants est sans retour. Nous nous contrainçons pour eux, ils se contraignent pour nous, du moins en notre présence; tout cela nous avance bien. Ils n'ont pas la moindre notion des sacrifices que nous nous imposons à cause d'eux, et, s'ils avaient cette notion, elle ne leur serait qu'une gêne de plus, en leur créant le devoir de nous être reconnaissants. Ils nous rendent les mêmes paroles atroces que nous avons dites, il y a vingt ou trente ans, à notre père et à notre mère (de préférence à notre mère). On connaît les deux vers d'un auteur du siècle dernier :

Car il faut que les mamans pleurent
Pour que les enfants soient heureux.

Ces vers sont justes dans chacun de leurs termes, les larmes y comprises. Et dans ce mot « heureux », car c'est bien le bonheur, et non pas seulement l'existence, ou la santé, ou les « succès » des enfants, qui ont pour condition les larmes des mères. Nous ne parlons pas ici des larmes des pères, convaincu que l'amour paternel est un sentiment à peu près inexistant dans la nature. (Les seuls mots merveilleux que je connaisse, exprimant l'amour paternel, ont été écrits par des prêtres : Lacordaire, Lamennais, Perreyve...)

Service inutile, pour nous. Mais pour eux aussi. Que leur en restera-t-il? La vie démolira tout en un touremain. En vain la gentillesse du jeune âge, et de grandes et certaines qualités, nous font-elles illusion; par instants, la vérité nous apparaît : que ces enfants de si bon métal, et si bien doués, seront un jour des médiocres, eux aussi. Qui donc, parmi ceux qui ont pouvoir de construire dans le durable, mesurant une fois la masse immense

de ce qu'il a distrait de sa tâche afin de le donner à ses enfants, et de le leur donner en vain, n'a pas eu ce cri en lui-même : « Pourquoi les ai-je créés ? »

Cette même mélodie de douleur monte de l'amour pour la patrie. *Patria*, de *pater*; et nous : « La France, notre mère » : toujours on nous voit comme les enfants de notre patrie. Mais moi, songeant à sa légèreté, à sa naïveté, à sa suffisance, à son pli de retomber, à son amour pour tout ce qui est toc et à sa passion pour tout ce qui est bête, je dirai de la patrie qu'elle est plutôt notre enfant. Et à son ingratitude, qui est celle des enfants. Elle croit que nous lui voulons du mal quand nous la tançons, comme ils croient qu'on leur veut du mal quand on les punit. Pas plus qu'eux, elle ne sait reconnaître ceux qui l'aiment. Pas plus qu'eux, elle n'est capable de hiérarchies. Pour un de ses serviteurs qu'elle honore, que de serviteurs plus purs, qu'elle oublie ! Nos sacrifices inconnus et nos tendresses superflues vont se perdre au fond d'elle, vont éteindre au fond d'elle leur miroitement noir et doré.

Perdu, il est bien vrai que ce que nous faisons pour la patrie est aussi perdu que ce que nous faisons pour nos enfants. Durant des siècles, la patrie accueille les actes et les paroles de ceux qui cherchent son bien ; elle les absorbe avec indifférence, les digère avec inconscience, et ne change pas. De même que, dans le service inutile de l'enfance, il y a une part qui édifie, mais dont les édifices sont un jour détruits, et une autre part qui n'édifie même pas, qui ne modifie rien (ou si peu que rien) à l'enfant, lequel demeure avec ses qualités et ses défauts innés : de même la patrie demeure ce qu'elle était lorsqu'elle eut l'âge de raison, ici n'ayant fait aucun progrès, et là ayant annulé ceux qu'elle a faits. « Nous avons labouré la mer », dit le patriote Bolivar, sur son lit de mort. C'est le mot que devraient prononcer tous ses semblables, s'ils osaient voir clair.

Tout cela, l'amour des parents le sait, et il continue. Et l'amour de la patrie le sait, et il continue. « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre » est une parole saine, comme est sain tout ce qui discrédite l'espérance, et vraie, parce que ce n'est pas l'objet de l'en-

treprise qui est important, mais l'entreprise. Des pères qui, à leur déclin, voient leurs enfants dénués de toute affection pour eux, indignes peut-être, devenus de l'humanité moyenne, interchangeable, tel se repose dans le sentiment du devoir accompli; tel autre de cette expérience se sent plus lourd, plus sage, plus conscient de la réalité, plus plein des secrets que d'année en année dépose en vous la vie; plus homme enfin, pour le dire d'un mot.

Je suppose que ceux qui ont éprouvé la vanité de leur service public, et le peu de gré qui leur en est su, ne cèdent pas davantage à l'amertume; ils perdent un peu de vue la destinée de la patrie, pour considérer la leur propre, qui en fait n'a rien perdu, dans cette perte apparente : si l'amour donné se retrouve quelque part, c'est en celui qui l'a donné. Le secret de tout service est que nous nous y servons nous-même sans le vouloir; on pense œuvrer pour la communauté, par devoir ou par amour, et au bout c'est l'individu qui triomphe. Il n'y a pas besoin d'être mystique pour croire à l'étrangeté des voies : elle fait partie du cœur humain. Saül cherche à sauver les brebis de son père, et trouve pour soi le royaume d'Israël.

Août 1940.

L'ASSOMPTION DU ROI DES ROIS*

* Ce texte, écrit en janvier 1942, a paru en 1942 dans *La Nouvelle Revue Française*.

LE *Châh Nâmeb* (Le Livre des Rois) fut écrit au ^x^e siècle par le Persan Firdousi. En cent mille vers, il raconte la lutte des Iraniens et des Touraniens : c'est *L'Iliade* de l'Iran. On y voit « des armées innombrables qui tourbillonnent et s'effacent comme des rêves » : Gobi-neau, esprit remarquable, mais peu doué comme écrivain, a écrit par miracle cette phrase grandiose. Je ne me suis pas donné la peine de rechercher le motif de cette guerre, convaincu qu'il était futile ou sordide. D'ailleurs, dans l'ordre historique, les faits importent moins que la sauce à laquelle les arrangera la postérité.

Un épisode domine le poème. Gorgé de puissance et de bonheur, Khosrau, roi de Perse, « Roi des Rois », renonce au pouvoir. Il renonce comme Sylla, comme Dioclétien, comme Charles-Quint, comme rêvait de renoncer Auguste. Il renonce comme les rois hindous, comme les chefs mérovingiens, comme les shoguns japonais : les peuples héroïques ont toujours senti la gloire et les mérites (et je tais, par pudeur, les avantages) qu'on s'acquiert à faire valoir l'une par l'autre la possession et la dépossession, la jouissance et l'ascèse. J'ai déjà écrit sur ces retraites, et la crainte de me répéter va me contenir en mon propos, où il m'eût été agréable de me déborder tout mon saoul.

Khosrau, donc, pour renoncer solennellement, a réuni sa cour. Je ne saurais imaginer la scène, qui est antérieure au ^{vii}^e siècle avant l'ère — Rome va naître... — sans la rajeunir d'un rien, une quinzaine de siècles, et l'habiller à la mauresque, comme firent plus tard les miniaturistes de la période islamique. Le roi est assis sur un trône d'or, dans la dextre une massue à tête de taureau. Quel âge a-t-il? (Cela est important.) On nous dit qu'il eut soixante ans de règne; mettez qu'il ait ceint la couronne à vingt ans. Autour de lui, c'est l'assemblée héroïque : pas une femme, rien que des hommes, flan-

qués des jouvenceaux de guerre, « délices de l'armée ». Héros barbus ou moustachus à la Staline, et puis les imberbes, de qui les « anglaises » pendent par-devant l'oreille; tous avec leurs arcs, leurs flèches, leurs sabres, leurs rondaches, leurs turbans, ou bien leurs casques pointus à la mongole, leurs masques de lion ou de taureau; et les chevaux à visages d'hippocampes, d'ailleurs bardés d'écailles comme des poissons, chevaux aux barbes blanches (qui sont les queues de leurs congénères suspendues à leurs mentons); enfin, ceinturés de pierreries, quelques éléphants blancs. Tout ce monde en couleurs d'un éclat diabolique. Et que dominant — dans une autre sphère — trois ou quatre recluses, aux fenêtres du sérail : de jeunes vivantes avec des mentonnières de mortes, à la hauteur des oriflammes qui se dégoignent dans le vent.

Khosrau parle dans le ton royal (j'imagine un orgue qui comporterait le registre « ton royal », comme il y a le registre *vox coelestis*, etc.). Et il dit de grandes choses simples. Ces héros, ces rois, ces princes, comment ne me toucheraient-ils pas, puisqu'ils sont tous moi-même? Minos, c'est moi. Et Pasiphaé. Et Khosrau. Ils ne sont pas ce que je suis en rêve, mais ce que je suis en réalité : leur être est le mien. Je suis aussi les bêtes merveilleuses que j'ai fait beugler et mourir, ou frapper le sol de leurs queues.

— Partout, dans tous les pays habités, depuis l'Inde et la Chine jusqu'au Roum, depuis l'Occident jusqu'aux limites de l'Orient, dans les montagnes et les déserts, sur la terre et sur les mers, partout j'ai détruit mes ennemis, partout je suis maître et roi, et le monde n'a plus à craindre les méchants. Dieu m'a donné tout ce que je désirais, bien que mon cœur tout entier n'ait été dévoué qu'à la vengeance. Personne ne peut acquérir un nom plus grand, mieux satisfaire ses désirs, avoir plus de pouvoir, de bonheur, de repos et de dignité que moi. J'ai vu et j'ai entendu tout ce qui regarde le monde, son bonheur et son malheur, secrets ou connus*...

* Pour la logique du discours, j'ai placé ici deux phrases (les deux dernières) qui dans l'original ne sont prononcées que plus

Ainsi parle Khosrau. J'aime les hommes quand ils reconnaissent qu'ils sont comblés. Ils font alors un chant ample et dense qui épouse toute leur poitrine, qui la comble, elle aussi. Je connais bien ce chant, l'ayant maintes fois répandu.

— Mais mon esprit n'est pas assuré contre mes passions, il pense au mal et à la foi d'Ahriman. Je deviendrai méchant comme Zohak et Djemchid (...) Je suis de la race de Tourane, pleine de magie. Comme Kaous et comme Afrasyab le magicien, qui ne voyait, même en rêve, que du sang et de la fraude, je deviendrai un jour infidèle à Dieu, et la terreur envahira mon esprit serein, la grâce de Dieu me quittera, je m'adonnerai à l'injustice et à la folie; enfin je m'avancerai dans les ténèbres jusqu'à ce que ma tête et ma couronne tombent dans la poussière, et il ne me restera qu'un mauvais renom dans le monde et qu'une mauvaise fin devant Dieu.

Paroles shakespeariennes : « Je suis d'une race pleine de magie... », et cette évocation du magicien sanglant. Le roi a peur de lui-même. (Il appartient à ce peuple qui le premier, dit-on, différencia le bien et le mal : fâcheuse simplification.) Dans un autre livre, le *Koush Nâmeb*, Khosrau est identifié à un héros du nom de Koush, dont Gobineau a dit : « Son orgueil n'avait jamais cessé d'être délirant. Il se croyait Dieu, et, bien qu'il n'eût pas favorisé ouvertement l'idolâtrie, en fait il n'avait d'autre culte que lui-même. » Peut-être est-ce cette part de soi dont Khosrau craint surtout les retours.

Et puis, il est las. « Je suis las de mon armée, de mon trône, de ma couronne; je suis impatient de partir et j'ai fait mes bagages (...). C'est mon âme qui est épuisée et mon cœur qui est vide. » Admirable manque de pose de ces hommes anciens. Jamais le *proprium quid* de la vieillesse ne fut confessé avec plus de simplicité, ni mieux défini, que par le monarque « au visage de soleil ». Avec autant de naturel, plus tard, dans un vers d'un autre poème, Firdousi avouera : « Mon cœur est fatigué du héros Féridoun » (un des personnages de son poème).

tard. J'ai suivi la traduction de Jules Mohl, à l'exception de quelques phrases qui m'ont paru plus expressives dans la traduction qu'a bien voulu m'en faire de vive voix Henri Massé.

Nous connaissons cela, n'est-ce pas, nous autres vieux mâles du troupeau. La fête brillante de l'assemblée, Khosrau ne la voit plus; il est devenu aveugle au monde extérieur, qui nous ennuie follement, passé un certain âge. Resterait le monde des âmes, mais les âmes se ressemblent par trop : quand on en connaît une, on les connaît toutes. Et les êtres, les croyances, les enthousiasmes, les ambitions qui nous possédèrent, après avoir « tourbillonné », à l'instar des armées, « se sont effacés comme des rêves ». Nous savons ce que Khosrau a dit. Mais d'autres phrases, qu'il a dû prononcer tout bas, nous les trouvons en nous : elles sont nôtres. « Spectacles de la terre, j'en ai assez de vous. » Et encore : « Je n'ai pas plus besoin qu'on m'admire, que je n'ai besoin qu'on m'aime. » Et encore : « Que j'aie bien fait ce que j'avais à faire, cela aussi m'est devenu indifférent. » — « C'est mon âme qui est épuisée et mon cœur qui est vide. » Eh bien, puisque, précisément, l'heure est venue de partir, la nature n'a-t-elle pas bien fait les choses?

Bref, après quelques lieux communs sur la vanité de ce monde, et quelque « banalité moralisante » (Dar-mesteter) qui, dans la bouche d'un chef d'État, n'a pas plus d'importance que dans la bouche d'un prêtre, Khosrau conclut : « Il vaut mieux que je m'empresse de paraître devant Dieu avant que ma gloire ne s'évanouisse. »

Le roi veut partir en beauté. Il échange le peu d'années qui lui reste à vivre — années dangereuses, et années lourdes — contre l'intégrité de sa gloire humaine et de sa gloire éternelle. C'est un marché, mais que son style personnel va splendidement agrandir.

Alors il ordonne de renvoyer tous ceux qui se présenteraient à la cour, et ferme la cour. Il revêt une robe blanche et neuve, et prie dans son oratoire. Il reste ainsi sept jours et sept nuits, ce qui indique une robuste constitution. « Son corps était là, mais son âme était autre part. »

Nous voici loin, n'est-ce pas? de la confiture à la rose et de l'Omar Khayyam arrangé pour esthètes américains. Cette prière dans l'oratoire, cette robe blanche, cette veillée debout, de sept jours et sept nuits, tout cela, c'est un souvenir du zoroastrisme, mais n'est-ce pas aussi, et dans son détail même, notre chevalerie?

Cependant les grands, ne comprenant pas la conduite de Khosrau, s'inquiètent et murmurent, comme demain les disciples autour de Jésus. C'est l'éternel renversement des valeurs : tandis qu'il monte au faite de soi-même, ils croient qu'il veut s'associer aux mauvais génies, aux divs. Lui, il leur répond : « Le temps venu, je ferai sortir la clameur qui est cachée en moi. »

Il prie. « J'ai fait beaucoup de bien et beaucoup de mal. Accorde-moi cependant une place dans le paradis. » Si cet homme comblé avait cru qu'il allait cesser d'être absolument, quel pathétique et quelle grandeur n'aurait pas sa démission ! Mais quand il veut, de surcroît, être comblé sans fin, est-ce que vous ne trouvez pas qu'il exagère un peu ?

C'est au milieu de ces effusions mystiques que Firdousi dit la parole admirable, la parole nécessaire : « Son âme, qui avait toujours l'intelligence pour compagne. » Si Khosrau est Cyrus, comme le veulent certains érudits, il faut la rapprocher de celle qu'Eschyle fait prononcer à un personnage des *Perses* : « Il (Cyrus) fut toujours aimé des dieux, parce qu'il était plein de raison. » Je ne saurais dire à quel point je suis touché par ces deux phrases.

Dans une vision, Khosrau entrevoit sa fin prochaine. Et — comme Jésus, encore — il pleure. Toujours ce naturel des héros anciens. Grecs et Romains, les héros pleurent. Dans nos chansons de geste, davantage encore : c'est un vrai château d'eau ; et ils « pâment », comme les héros arabes. Charles-Quint, durant la cérémonie de son abdication, pleure.

Khosrau distribue ses trésors et ses biens, désigne son successeur. Toujours le naturel : « Quand les affaires des grands furent arrangées, le Roi des Rois était malade de fatigue. » C'est cela, les hautes tâches ne le fatiguent pas ; qu'il reste debout en prière sept jours et sept nuits, à quatre-vingts ans, Firdousi ne fera pas mention de sa fatigue. Mais les complications matérielles l'épuisent. Tout moribond hâte son trépas à élaborer un testament.

Khosrau fait ses adieux à ses épouses et à son peuple. « Mes jours sont passés. » Puis, suivi de huit héros, « les grands, les vainqueurs des éléphants, les hommes au visage de lion », il se met en route vers la crête d'une montagne, malgré les lamentations de la foule. Il a

appelé « les plus puissants de ceux qui composaient cette foule » et il leur a dit : « Tout est bien dans ce qui se passe ici, et il ne faut pas pleurer sur ce qui est bien. »

Or, quelque trois mille ans après Khosrau, un autre vieillard asiatique, du même âge, après avoir écrit aux siens une lettre où il dit à peu près les mêmes paroles que vient de dire Khosrau : « Comme les Hindous qui, vers l'âge de soixante ans, se retirent dans les forêts, il est naturel que tout vieil homme religieux veuille consacrer les dernières années de sa vie à Dieu », est parti seul, ou presque, dans la neige, pour mourir, comme va partir Khosrau ; et les *derniers* mots tracés par Tolstoï, dans la gare d'Astapovo, seront *exactement les mêmes* que ceux du Roi des Rois : « Et tout est pour le bien, et des autres, et surtout de moi. »

Quelle était-elle, cette montagne de l'Assomption ? L'Elbrouz sacré, « contrée pure par excellence », semble-t-il. Et comment était-elle ? Dans les miniatures persanes, les montagnes ont des teintes exquises, mauve, saumon, lie de vin ; parfois bleu pâle ou vert pâle, avec quelque chose de glacé. Mais nos charmants imagiers éludent le côté âpre du Livre des Rois : s'il faut en croire le roi lui-même, le décor de sa dernière heure fut sévère. Après une semaine qu'ils ont employée « à se reposer et à mouiller leurs lèvres desséchées, en se lamentant », Khosrau cherche à faire partir les héros. Il leur parle comme Jésus parle aux disciples quand il se retire dans l'olivette : il connaît leur faiblesse. Et il veut rester seul. Trois d'entre eux s'en vont, les autres restent.

Le désert et la sécheresse épuisent la petite troupe. Un soir, ils se reposent auprès d'une source : « Cette nuit, nous n'irons pas plus loin. Nous parlerons beaucoup du passé, car, ensuite, personne ne me verra plus. » C'est « la nuit sur le mont Chauve » : depuis longtemps ce titre musical me hantait, mais j'ai résisté ici à la tentation de l'orchestration, de l'oratorio ; je voudrais avant tout ne pas en remettre. (Et pourtant, quelle résonance dans ce « Nous parlerons beaucoup du passé » !) Quand une partie de la nuit s'est écoulée, le Roi des Rois se prosterne, lave sa tête et son corps dans la source et dit : « Je vous fais des adieux éternels. Le soleil va brandir sa lance ; dès lors vous ne me verrez plus qu'en rêve. Ne restez pas dans ce désert de sable, car il va

tomber une neige telle que vous ne retrouveriez pas la route de l'Iran. »

Ils s'endorment : le sommeil des apôtres. Ont-ils pris la pose que prendra le Bouddha lorsqu'il sera pour mourir : « Il s'étendit à la manière des lions, couché sur le côté droit, un pied posé sur l'autre » ? Quand ils se réveillent, à l'aube, le roi a disparu. Tandis qu'ils le cherchent en vain, le ciel « prend l'aspect d'un œil de lion » (toujours ces lions qui reviennent). Une tempête de neige éclate. « Es-tu entré dans les trésors de la neige ? » (*Job*, 38.) Ils y entrent. Elle les ensevelit.

Khosrau s'est évanoui comme Romulus, pendant une tempête ; comme Élie avec son char de feu. A la place où il a disparu, un grand mythe descend, un de ces grands mythes qui nous viennent à tire-d'aile du fond des âges, et qui se posent quelquefois sur une montagne.

De Julien, mort, lui aussi, chez les Perses, Vigny a écrit qu'« il prend la résolution de se faire tuer, quand il est sûr qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne peuvent aller » (les masses qui veulent être chrétiennes). Khosrau, avant de mourir, a-t-il été jusqu'où les autres ne peuvent le suivre ? Sa renonciation est très humaine, et n'a pas beaucoup de poids. Il ne fait que rejeter le monde, quand bientôt le monde va le rejeter. Savoir partir à temps, est-ce donc œuvre si admirable, et surtout quand on est si las ? Au-delà de sa disparition, mystère. Se mue-t-il en ermite et vit-il dans l'ascétisme, jusqu'à sa mort naturelle ? (mais alors pourquoi ses prières, son attitude d'homme qui sent sa fin imminente ?) Meurt-il tout de suite ? (mais alors sa renonciation a moins de poids encore, puisqu'il n'a renoncé qu'à ce que la mort allait lui prendre). Disparu, demeure-t-il, comme le veut une tradition, à un endroit caché, où il attend le messie Shoshyans pour l'aider, à la fin du monde, à ressusciter les morts et à racheter les hommes* ? En vérité, aucune de ces versions ne m'agréee. Qu'est-ce donc qui me transporte à sa suite, moi aussi,

* Je dédaigne cette hypothèse. Il n'est dans la nature ni d'un héros ni d'un dieu d'aimer les hommes. Et Hésiode l'a bien vu, qui dit que Zeus, pour punir je ne sais plus quel dieu (Apollon?),

sur cette montagne, et pourquoi est-ce que, depuis des années, je volette et j'extravague autour de la lueur glaciale qui émane de ce haut lieu?

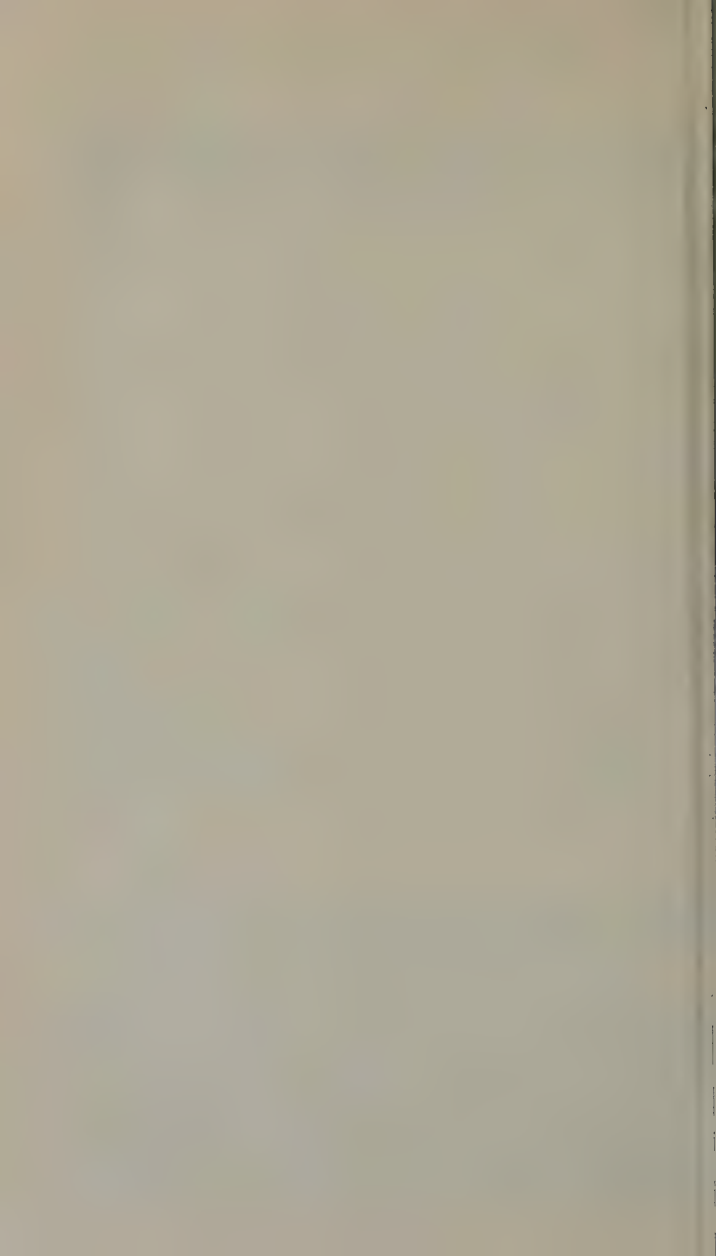
Il me faudrait des livres, encore des livres, pour pénétrer le sens véritable de l'assomption de mon roi Khosrau. Mais j'ai trop joui pour avoir beaucoup lu. Et ce que j'ai lu, je l'ai oublié; le temps efface en moi, avant qu'il ne m'efface. A l'heure où j'aurais besoin de m'accoter à un paquet de connaissance, je cherche en tâtonnant et ne trouve que mon vide. Du moins Khosrau remplit-il mon vide de cette sublime atmosphère d'imprécision sacrée, où il n'est tenu compte ni des temps ni des espaces; où l'on ne peut identifier ni un individu ni un lieu; où le oui et le non tournoient enlacés; où tout s'échappe en autre chose; où tout me dit : « Je suis ce que je suis » et « Je suis ce que je ne suis pas »; où tout reste toujours possible; où tout se vaut, Socrate et Auguste, Khosrau et Jésus*, les héros et les démons, les sages et les guerriers, les ermites et les sibylles, les centaures et les saints; tout cela, n'est-ce pas, c'est la même famille; c'est la religion du plafond de la Sixtine, la religion de cet indéterminé que j'étais fait pour incarner dans ma personne et pour exprimer en un magnifique langage. Mais ma vie passe, et je n'ai encore accompli ni l'un ni l'autre, et je ne sais pas même si une telle synthèse est le produit dérisoire de mon ignorance et de ma faiblesse d'entendement, le phantasme monstrueux qui se recompose ailleurs, de tout ce qui,

« le condamna à être plein d'amour pour les hommes ». L'attitude héroïque ou divine, à l'égard des hommes, est l'indifférence (de là des interventions, en ce qui les concerne, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, c'est-à-dire une apparente incohérence).

* Quand j'écrivais ces lignes, j'ignorais que, selon le prophète, Cyrus est l'oint, le « christ » de Jéhovah (*Isaïe*, XLV, 1 et 13), et peut ainsi être tenu par un chrétien pour une lointaine préfigure du Christ, l'oint par excellence. Or, Khosrau, nous l'avons vu, est identifié par certains, dont Gobineau, à Cyrus. Ainsi mon intuition et l'érudition se rencontrent. Et les rapprochements que j'ai faits ici entre telles démarches de Khosrau et celles du Christ, qui ensuite me semblèrent assez fantaisistes pour que je songeasse à les supprimer, trouvent une justification dont je suis le premier surpris.

en moi, s'est défait et m'a fui; ou si c'est l'inverse, si la Montagne de l'Unité est le morceau de réel que j'arrache par à-coups à l'erreur et à l'ombre, aux heures où une partie de moi enfante des choses de lumière.

Janvier 1942.



LES ZANFANDEYZÉCOLS*

* Ce texte, écrit en 1942, évoque la « Fête du Travail » célébrée en 1941 dans la ville de Grasse. Refusé par plusieurs journaux, il resta inédit sous l'occupation.



J^E me souviens de ce dimanche de l'an dernier, en certaine petite ville de certain pays. A l'occasion de je ne sais quelle fête, la population avait été conviée impérieusement à se réunir sur la grand'place, à telle heure, pour y célébrer le culte du gouvernement. Il y avait là les corps constitués; les fonctionnaires, fonctionnant à pleins gaz, car ils tremblaient pour leur fonction; la police en uniforme et de préférence en civil; le clergé, toujours affamé de coller au pouvoir, dans l'espoir d'être confondu avec lui; tous les citoyens, les uns convaincus de l'excellence du gouvernement, les autres de l'excellence de la liberté personnelle, qu'ils avaient chance de perdre si leur zèle était suspecté; enfin, au grand complet, cette puérile brigade des acclamations, dont le nom seul indique que nous sommes chez les Turcomans, les *zanfandeyzécols*, et qui est d'un si grand secours à tous les gouvernements du monde. Les *zanfandeyzécols*, vu leur âge, ne peuvent être que la complaisance même; ils approuvent tout ce qu'on veut, et s'il le faut, à trois semaines de distance, les idéaux antagonistes, avec un enthousiasme d'autant plus enthousiaste qu'ils ne savent jamais de quoi il s'agit. Et quel chef de peuple, se voyant ovationné par ces jeunes têtes, ne pensera qu'il a l'avenir avec lui? (mais, si loin qu'on se fourre dans la popularité, Fernandel est plus populaire que vous*).

Quant à moi, ce jour-là, j'avais été faire un tour dans la campagne. J'étais fort passionné en faveur du gouvernement, autant qu'on peut l'être en faveur des institutions d'un pays qui n'est pas le vôtre, de sorte que pour rien au monde je n'aurais assisté à ses pompes officielles, convaincu qu'elles me donneraient envie de rigoler. Les abords de la petite ville étaient entièrement

* Les Turcomans eux aussi ont leur Fernandel.

déserts. Pas une âme, toute la population était sur la grand'place. C'est là qu'on voit bien que la scène ne se passe pas en France : aux Français jamais on n'inculquera la docilité du troupeau. Je finissais par en être un peu inquiet. A chaque instant je m'attendais à voir sortir des fourrés quelque janissaire, me demandant mes papiers, et s'enquérant quelle raison majeure m'empêchait de participer à la sainte cérémonie. Et soudain, ô stupeur ! j'aperçois une fumée qui s'élève d'entre les arbres. Une présence humaine ! J'approche. Trois marmousets d'une dizaine d'années, jouant aux sauvages, faisaient du feu au sommet d'un rocher.

J'ai hâte de dire que bientôt, comme celle de Caïn, cette fumée fut rabattue vers le sol : Dieu donnait un signe éclatant qu'il est toujours du côté du manche. N'importe, si accordé que je fusse avec la célébration qui s'accomplissait à cette heure, je ne pus réprimer une fusée d'admiration et de sympathie pour les trois marmousets qui, bien qu'évidemment ils fussent des zanfandeyzécols, avaient passé si désinvoltement à travers les mailles (et qui montraient en outre comme ils avaient peu besoin des bons offices d'un *technologue des Loisirs*, supposé qu'il y en ait chez les Turcomans). Oui, peu importe la direction de leur résistance et s'ils résistent même à quelque chose que j'appuie : c'est son mouvement qui m'attire. Peu m'importe la vérité d'une doctrine ; dès l'instant qu'on cherche à l'imposer, et que le troupeau bêlant y va, je sais bien que c'est celui sur lequel elle n'a pas prise qui a chance d'être autre chose qu'un médiocre*. Si un des zanfandeyzécols doit devenir un jour la gloire des Turcomans, cherchons-le parmi mes trois buissonniers plutôt que sur la grand'place.

Bientôt deux des petits s'éloignèrent. Le troisième resta longtemps à jouer avec son frère le feu, et je pensais : « Les gouvernements disent aux garçons : « L'équipe ! le groupe ! » parce qu'ils songent à leurs intérêts, à eux gouvernements. S'ils songeaient aux intérêts des garçons, ils leur diraient : « Apprends à être « seul. A savoir jouer seul toute ta vie. »

* Sainte-Beuve dit de M. Le Maître qu'il domine tous les autres solitaires de Port-Royal « par je ne sais quoi d'irrégulier qu'il garda toujours ».

Je revins à la ville. La tourbe s'écoulait, enivrée d'avoir vibré, chanté, déconné en commun : elle était mûre pour toutes les déceptions. Je n'avais pas abordé le marmouset. Si je l'avais questionné : « Tu ne vas pas à la fête? », peut-être m'eût-il dit, sans plus : « Quelle fête? », comme la petite vieille qui, fendant la foule immense, à Nice, un jour de carnaval, me demanda : « Où donc qu'il va, tout ce monde? » — « Mais... au carnava! » — « Ah! c'est carnava! »

Et moi je lui aurais répondu par notre vieux dicton de « la France des cathédrales » : « O marmouset, tu as la bonne part; garde-la, garde-la très fort. Car *bien heureux est qui rien n'y a.* »



LA LOTERIE « NATIONALE »*

* Ce texte, écrit en 1942, fut refusé par plusieurs journaux de Paris. Il parut pour la première fois dans le volume à tirage restreint *D'aujourd'hui et de toujours*. (Bruxelles, 1943.)



QUAND j'entends parler d'obsèques nationales, ça me donne le frisson. Non le mot *obsèques*, mais le mot *nationales*. Le plat national, la chaussure nationale, notre grand fantaisiste national, les obsèques nationales, et j'en passe. En France, l'épithète « national » est employée quand la marchandise est mauvaise : elle la couvre*. Elle vise à créer une sorte de devoir, puisqu'il ne faut rien moins que le sentiment du devoir pour nous faire adopter la camelote. Quelquefois on y va carrément du mot *devoir* : lorsqu'il s'agit, par exemple, de lancer une escroquerie. « L'Emprunt, devoir national. »

C'est ainsi que nous avons la Loterie Nationale.

Les hameçons de la publicité pour la Loterie Nationale. On fixe le tirage à un vendredi 13, et toute la publicité est faite là-dessus. Une religion pour le peuple. Une superstition pour le peuple.

Le produit de la Loterie étant versé, assure-t-on, à des œuvres de bienfaisance, voici un slogan (que nous avons lu) de la publicité : « En prenant un billet, vous ferez une bonne affaire et une bonne action. » Formule typique du pharisaïsme bourgeois : en étant vertueux tu feras une bonne affaire, puisqu'on te paiera en te donnant le Paradis.

Les impératifs de la publicité pour la Loterie Nationale : « Vous n'avez pas le droit de refuser cinq millions si la chance vous les offre. » (Annonce lue.)

« Je mettrai l'accent sur les devoirs plus que sur les droits », proclame un gouvernement.

* Écrit et publié sous la « Révolution nationale » (note de 1952).

En effet, il nous enlève jusqu'au droit de nous abstenir de jouer à une loterie!

Ne rions pas. La Loterie Nationale est une institution du gouvernement. Nous posons la question : Est-ce que le gouvernement revoit, avant qu'ils ne paraissent, les textes des annonceurs de sa Loterie? Est-ce bien le gouvernement qui nous dit que nous n'avons *pas le droit* de nous abstenir de jouer à sa Loterie, alors que, d'évidence, il n'est pas de droit plus indiscutable que celui-là?

Parce que, si un gouvernement fait, ou laisse faire en son nom, un tel usage du mot « droit », certains l'estimeront disqualifié sur toute la ligne pour juger de nos devoirs et de nos droits.

Les gouvernements croient qu'ils peuvent abaisser la qualité humaine du peuple, si en même temps ils lui font la charité. Je te fais vivre, je puis donc t'avilir.

Mais qu'importe que l'État ait fait vivre des êtres avec l'argent d'une loterie, si ces êtres ont été avilis par la loterie entrée dans leurs mœurs.

Si on tue quelqu'un, ou le blesse, pour le voler et donner l'argent volé à une œuvre, on ne vous en condamne pas moins. L'État blesse les âmes avec sa Loterie, et d'autant plus gravement ou mortellement quand elles sont âmes de l'enfance, qu'il a la rage d'y mêler.

Les gouvernements vont jusqu'à nous sommer d'avilir le peuple avec eux, sous couvert de la charité. « Vous n'avez pas le droit de refuser l'achat d'un billet, lorsque tant de malheureux attendent du succès de la Loterie le soulagement de leur misère. » (Annonce lue.)

Ensuite ils nous parlent des valeurs spirituelles.

Ils font des discours sur la vertu.

Ils emprisonnent au nom de la vertu.

Ils emprisonnent notamment, au nom de la vertu, le marchand forain qui tient une loterie. La gazette l'annonce sous le titre : « Les jeux de hasard sont interdits », à côté de l'annonce pour la loterie gouvernementale.

Les empereurs romains de la mauvaise époque jetaient des billets de loterie à même la foule, et riaient à voir

les bagarres qu'ils provoquaient. Ils avaient plaisir à mépriser. Mais ils ne parlaient pas des valeurs spirituelles.

Tous les gouvernements font argent des vices de leurs peuples. La prostitution, la loterie, l'usage de l'alcool, du tabac sont entretenus par les gouvernements, qui en tirent de l'argent.

Et qui font des discours sur la vertu.

Les peuples le savent et le trouvent bon, car ces vices sont trop communs pour être vices à leurs yeux. N'est vice à leurs yeux que celui qu'ils n'ont pas.

La politique est l'art de se servir des gens. L'honnêteté est autre chose. Contre la Loterie Nationale, et le reste, personne ne s'insurge. Bien plus, celui qui s'insurge est regardé de travers : « Il n'y a que vous qui !... » Les gens normaux sont décidément bien étranges.

La Loterie Nationale est une institution funeste, par l'appât qu'elle offre à la fainéantise, et surtout par le caractère sordide des passions qu'elle éveille. Le spectacle de la salle où l'on fait un tirage (j'ai vu cela au cinéma) est un spectacle des plus dégoûtants.

D'ailleurs, j'ouvre le Littré, je lis : « Cette spéculation immorale (la Loterie d'État) a été abolie à partir du 1^{er} janvier 1836. »

Que dire de l'idée d'avoir choisi de petits malheureux, destinés à une vie de misère — des orphelins de l'Assistance publique, — pour leur faire tirer les numéros gagnants, et les rendre témoins, à douze ans, de cette danse de Saint-Guy de la cupidité ! Et que dire de cette maîtrise d'enfants catholiques qu'on a eu l'indécence de faire chanter — des petits chrétiens... — dans une atmosphère où tout est une insulte au christianisme !

A l'avant-dernière cérémonie du tirage de la Loterie Nationale (Paris, août 1941), c'étaient les jeunes gens des organisations de jeunesse (organisations d'État) qui officiaient. Les Éliacins français formaient la garde d'honneur du Veau d'Or. Il y en avait un, au port d'armes, auprès de chaque sphère de la Fortune, grave et révérenciel, comme au pied du catafalque d'un héros de la patrie. Puis ils défilèrent la pelle sur l'épaule, pour

célébrer les pépètes qu'on gagne sans se noircir les mains.

L'État fait des discours : « Nous voulons en finir avec le règne de l'argent. » Puis il envoie la jeunesse, que les familles lui ont confiée pour qu'il lui donne des sentiments honorables, participer en service commandé à une fête qui n'est pas la fête du travail, mais la fête du non-travail, qui n'est même pas la fête de l'argent tout court, mais la fête de l'argent mal gagné; l'État plonge la jeunesse, de propos délibéré, dans la plus belle cuve où ait jamais bouillonné ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans l'homme. On prévoit sans peine ce que deviendront les enfants qui auront bu ce lait mêlé de pus.

Et, pour le prévoir mieux, on n'a qu'à ouvrir l'hebdomadaire gouvernemental *Jeunesse*, « hebdomadaire de la génération 40 ». La deuxième page grand format y est consacrée presque toute (cinq colonnes sur huit) aux cabarets et aux music-halls. Placards pour les Folies-Bergère, pour « l'École pratique des soins de beauté », etc.

J'allais signer cet article quand je lis, dans un journal du 29 août 1941 : « C'est sous le signe de l'enfance que s'est déroulé le tirage de la quatorzième tranche de la Loterie Nationale, puisque la cérémonie a eu lieu au préventorium Albert-Calmette d'Yerres, en présence de tous les enfants. »

Tirons l'échelle.

C'est donc bien systématiquement que la jeunesse pauvre est appelée à s'imprégner d'une *cérémonie* (nous avons employé ce mot, plus haut, par dérision; mais vous voyez qu'il est celui-là même dont use le communiqué officiel) qui développe la transe hystérique devant l'argent, le goût des jeux de hasard, la conscience que le bonheur va à ceux qui ne le méritent pas, et qu'enfin il est parfait que cela soit ainsi, puisque le gouvernement vous prend par la main pour vous le montrer dans toute sa gloire.

Il y a en France, de nos jours, deux grandes *cérémonies*. Deux cérémonies qui sont autre chose que de la rhétorique. Deux cérémonies qui frappent avec force les imaginations, les sensibilités, les passions. Et, à ces deux cérémonies, la jeunesse est conviée, ou plutôt

menée, par ses parents ou par ses maîtres, que cela lui plaise ou non. L'une est la cérémonie religieuse; inutile d'en parler ici. L'autre est le tirage de la Loterie Nationale. Cette dernière cérémonie n'est pas bête, car l'argent est un bien; et c'est même rudement malin de gagner cinq millions sans une qualité, sans une vertu, sans un effort qui y donnent droit. Mais c'est une cérémonie abjecte.

Tels sont les deux hauts lieux offerts au culte du jeune Français. Entre eux, il n'y a rien.

Nous ne sommes pas suspects de trop d'affection pour les cathédrales. Pourtant, s'il y avait à choisir, c'est choisi.

Pratiquement : l'État, bien entendu, ne renoncera pas à une telle merveille pour l'article d'un « coquin de journaliste* ».

Nous n'avons pas la naïveté de le lui demander.

L'argument de la charité a d'ailleurs quelque prix.

Ce que nous lui demandons, c'est d'ôter à sa loterie sa publicité et son auréole. Plus de littérature, plus de *cérémonie*, plus de jeunesse adorante. Que l'État cache sa loterie comme le chat cache sa crotte.

Même cachée, ceux pour qui elle est faite la trouveront toujours. La crotte cachée du chat a elle aussi ses bousiers.

Mais elle empestera moins.

1942.

* « Ce coquin de journaliste... » Charles X parlant de Chateaubriand (cité par Sainte-Beuve).

UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE
LIT GÖTTE*

* Ce texte, écrit en 1942, a paru en partie
dans *D'aujourd'hui et de toujours*. (1943.)

Mlle L. est une jeune fille parisienne d'une trentaine d'années, de celles qui « travaillent », je veux dire, qui doivent gagner leur vie, pourvue d'une vie intérieure sur laquelle elle réfléchit avec une attention minutieuse et une lucidité virile (du moins : plus virile que féminine); par ailleurs autodidacte.

Elle a lu Gœthe, de-ci de-là, depuis cinq ou six ans. Et je viens de lui prêter un choix de pages de Gœthe traduites en français, paru dans une collection intitulée *Les Pages immortelles*, où l'on vise sans doute, si j'en crois cette enseigne, à recueillir les meilleures pages des écrivains du passé. Elle me l'a rendu avec ces paroles :

— Je m'étais installée pour le lire, une feuille de papier blanc et mon stylo à portée de la main, en vue des notes que je prendrais (Mlle L. ne lit qu'en notant, et note beaucoup, comme font les femmes intelligentes et seules). J'ai lu attentivement ces quatre cent quarante-deux pages. Mais ma feuille est restée blanche. Je ne sais vraiment ce qui a pu se passer. Vous m'en voyez la première surprise.

— Je dois vous dire, lui ai-je répondu, que j'avais lu ce « fort volume », et que, le lendemain de ma lecture, je n'aurais pu en trouver la moindre trace dans mon esprit; tout s'était effacé; c'était comme si je ne l'avais pas lu. Mais voyons si nous serons plus heureux avec des pages qui ne sont pas immortelles.

Et j'ai prêté à Mlle L. un volume paru en français (Paris, 1932), sous le titre *Gœthe d'après ses contemporains*. C'est un recueil de conversations et de récits, ayant Gœthe pour acteur, ou le concernant, et puisés pour la plupart dans les *Gœthes Gespräche* de Biedermann et dans la sélection de Deibel et Gundelfinger. A tort ou à raison, il me paraît plus riche que les fameuses conversations avec Eckermann. Je l'ai souvent donné à des personnes que j'estimais qui pouvaient en tirer profit.

Voici quelques-uns des commentaires que cet ouvrage a inspirés à Mlle L.

Mlle L. — Je regrette que, de son vivant, Goethe n'ait pas été davantage contredit. Il faut voir le silence épouvanté des dîneurs quand l'artilleur poméranien ose dire au grand homme qu'il n'y connaît rien en balistique. Pourtant Goethe ne refusait pas la contradiction, bien au contraire; on le voit par la façon dont il répond à l'artilleur. Mais, entouré de cette admiration sans mesure, il a dû se croire obligé d'avoir une opinion sur tout et de la faire connaître au monde. On raconte que Dickens, déjà célèbre, et n'étant pas encore allé sur la mer, s'embarqua un jour, accompagné de fidèles pressés de connaître ses impressions. Il me plaît d'imaginer un écrivain assez indépendant pour répondre, en un pareil cas, que la mer ne lui cause aucune impression. Goethe, d'ailleurs, quand il donnait son opinion sur ceci et cela, y attachait, me semble-t-il, moins d'importance que ses auditeurs. N'a-t-il pas dit : « Il faut que je donne libre cours à mes paradoxes? »

Moi. — Méfiez-vous. Il parle aussi de ses « humeurs ». Mais ne vous avisez pas de lui parler, à votre tour, de ses paradoxes et de ses humeurs.

Mlle L. — Que penserait Goethe de cet idéal « communautaire » dont il est de mode de parler en France aujourd'hui?

M. — Ce que la nature profonde et l'instinct de Goethe repoussaient peut-être avec le plus d'énergie, c'est la tendance de l'homme à sacrifier assez aisément son individu à la masse ou au tout. Chaque fois que le moi apparaît dans ses écrits, c'est pour affirmer son autonomie, ses droits, sa puissance indestructible, sa vitalité pérennée. Les malédictions si vives qu'il a lancées contre les idoles symboliques de l'Inde montrent avec force l'horreur qu'il éprouvait pour toute doctrine qui considère l'individu comme un ferment confus dans des éléments soumis, sous la loi du hasard, à un brassage éternel.

Mlle L. — Cependant, à mesure qu'il avance en âge, Goëthe insiste toujours davantage, il me semble, sur la nécessité de l'altruisme.

M. — Si l'on songe que la critique, dans sa majeure partie, et, derrière elle, l'opinion, se basent presque uniquement sur les seules valeurs « morales » d'une œuvre, on voit ici percer le bout de l'oreille. « Tresse des couronnes à tes concitoyens, afin qu'ils t'en tressent une en retour », se fait dire à peu près le jeune Barrès par un imaginaire Renan vieux. Ainsi agit Barrès vieux, et, avant lui, Hugo, Tolstoï, Goëthe, etc. Nietzsche a dit les choses les plus cruelles et les plus justes sur cette affectation d'altruisme qui saisit les vieillards illustres. Il reste que Goëthe ne fit jamais face, franchement, au problème individualisme-égoïsme. Il s'accommodait d'un *modus vivendi*.

Mlle L. — Si Goëthe était mort à trente et un ans, il n'aurait laissé que quelques poésies lyriques, *Werther* et *Götz*.

M. — L'âge ne fait rien à l'affaire.

Mlle L. — Mais il importe pour connaître la personnalité de Goëthe, ce qui n'est pas indifférent, puisqu'il est admis que la personnalité de Goëthe est plus importante que son œuvre, contrairement au conseil que donne Andromaque à ceux qui auront la charge d'élever son fils : parlez-lui de ses aïeux en lui disant « plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ».

Mlle L. — On trouve que Goëthe a de la difficulté à s'exprimer ou qu'il s'exprime de manière étrange. « Si, avec lui, il est difficile de rompre la glace, ce n'est pas manque de bienveillance de sa part; cela provient de son originalité, de la difficulté de trouver des termes pour les idées et les sentiments qu'il éprouve, exprimant leur sens propre, avec tout l'amour qu'il leur porte. » (N^o 26.) « Ici, depuis Garve jusqu'à Seydlitz, tout le monde trouve qu'il s'exprime d'une manière étrange, qu'il n'y a pas moyen de le comprendre. » (N^o 27.)

Pourtant, le poète prétend s'efforcer toujours de se mettre à la portée de son interlocuteur, de son auditoire : « Il ne tient qu'à moi de venir à bout en bonne forme de n'importe quelle compagnie. » (N^o 153.) Que pensez-vous de cet échec des moyens oraux de Goëthe?

M. — Goëthe expose le procédé qu'il emploie pour « venir à bout de n'importe quelle compagnie ». N'est-ce pas là précisément la raison de sa difficulté d'expression? Il ne manquait pas de simplicité, mais de naturel, car on ne peut pas, si perspicace qu'on soit, évaluer sur-le-champ la qualité d'un interlocuteur ou d'un auditoire. Il semble donc qu'il ait cherché moins à exprimer sa pensée qu'à n'en rien dire que ce qui pouvait être compris de son interlocuteur, préoccupation qui l'empêchait de s'exprimer avec aisance, car elle retenait une trop grande part de son attention. J'y vois tout au moins de la bienveillance à l'égard d'autrui.

Mlle L. — J'y vois aussi l'économie du penseur qui entend ne pas perdre ses belles pensées. Un peu plus d'abandon et de générosité lui aurait, peut-être, rapporté davantage.

« Assurément, ma correspondance elle aussi est soumise à cette loi. Celui qui veut se donner tout entier dans ses lettres renonce au recueillement indispensable à l'écrivain national. » C'est la même chose. Goëthe n'a écrit à ses amis que le moins possible, pour se consacrer aux œuvres immortelles. Il n'y a pas à en discuter; on peut seulement remarquer que des lettres écrites sans penser à la postérité sont devenues des œuvres immortelles. Trop de volonté. Faudrait-il forcer beaucoup pour imaginer Goëthe s'installant à son bureau en se disant : « Aujourd'hui, j'écris un chef-d'œuvre »?

Cela m'a fait comprendre cette phrase de *L'Imitation* qui m'avait toujours paru obscure : « Faites ce qui est en vous. » (I-VII.) Si cette lecture n'avait servi qu'à cela, j'estimerais déjà n'avoir pas perdu mon temps. Faites ce qui est en vous. Pour faire une œuvre littéraire, il faut de l'inspiration, du métier et du travail. L'inspiration sans le travail et le métier ne donne que des ébauches que certains tentent parfois de faire prendre pour des chefs-d'œuvre. Leur excuse, c'est que le métier et la peine, sans l'inspiration, ne font que des œuvres froides, artificielles. Il arrive aussi que de grands poètes,

de grands artistes en viennent parfois, pour diverses raisons, à forcer leur inspiration, à faire plus que ce qui est en eux. De même, si l'on ne doit pas se contenter de bonnes intentions et de bonne volonté, Dieu ne demande pas qu'on se force ni qu'on se travaille : faites ce qui est en vous.

Mlle L. — Gœthe dit : « Quoi qu'il fasse, un père de six enfants est perdu. »

M. — Chut! Chut! Voyons... — Mais ne croyez-vous pas qu'il était d'avance perdu?

M. — Après sa première rencontre avec Gœthe, Schiller écrit : « Je le regarde comme une de ces prudes hautaines à laquelle il faut faire un enfant pour l'humilier devant le monde. » (N^o 25.) Il ajoute : « Il n'offre aucune prise. » Benjamin Constant et Mme de Staël remarquent, pour leur part, qu'il n'aimait pas qu'on « cherchât à faire pénétrer en lui des idées ». (N^o 50.) C'est que — comme Corneille, comme Bossuet, comme Hugo, — Gœthe est, selon moi, un tempérament viril à l'excès*. Le génie mâle doit rester intact; le génie féminin est d'être touché et de s'enrichir de ses blessures. La graine exige certaines conditions pour germer, mais la terre accepte toutes les semences et en tire plus ou moins de fruits, ou n'en tire rien parfois. L'excès du tempérament féminin, c'est de se livrer à toutes les influences. Gœthe a tort de les reprocher aux femmes, sans reconnaître que l'excès seul est condamnable. L'excès du tempérament masculin, c'est de vouloir toujours intervenir et de vouloir n'être jamais touché.

Mlle L. — Puisqu'une femme ne peut rien faire par elle-même, qu'elle ne peut se développer que sous une influence extérieure, il faut donc qu'elle choisisse ces influences. Néanmoins, quoi qu'en dise Gœthe, je crois

* Le développement qui suit semble être une erreur de ma part. Sa sensibilité, indéniable. Et ses nombreux éloges d'une attitude passive en face de l'univers; laisser les choses agir sur soi, etc. (Sans doute a-t-il dit aussi le contraire.) (1952.)

qu'il ne faut pas que ce choix soit trop exclusif. Quelques expériences infructueuses valent mieux que l'abandon, de parti pris, de possibilités qui peuvent être riches. Barrès avoue avoir péché par excès de volonté. Ce fut aussi, je crois, le péché de Goethe, et je me demande quelquefois si ce n'est pas un peu le vôtre, à vous qui mettez si peu de fantaisie dans votre vie. Un des résultats de cet excès de détermination, c'est qu'un homme de la culture de Goethe découvre les primitifs flamands à soixante-trois ans. Et dans quelle forme exprime-t-il sa surprise et son admiration ! « Nous croyons que notre grand'mère n'a pu être belle. » Nous ? Non, heureusement. Lui, Goethe, parce qu'il n'avait pas mis cette étude dans son programme. Il a fallu, de son propre aveu, qu'elle s'imposât à lui. Je ne peux m'empêcher de penser à ce que dans le *Jungle Book* on dit du chacal :

*In August was the Jackal born.
The Rains fell in September.
« Now such a fearful flood as this
Said he, I can't remember! »*

Il y a des gens qui ne s'étonnent de rien parce qu'ils ne veulent pas avouer qu'ils ignoraient quelque chose ; mais il y en a d'autres qui poussent des cris quand ils découvrent quelque chose parce qu'ils estiment que ce qui les intéresse, que ce à quoi ils ont décidé de s'intéresser, vaut seul la peine d'être admiré. Il est extrêmement difficile, peut-être impossible, de juger sans tout rapporter à soi ; toutefois, il y a beau temps que moi, infirme, je me suis avisée que si je ne pouvais pas tout connaître, je devais savoir qu'il y avait des choses que j'ignorais, que j'ignorerais toujours, et qui n'en existaient pas moins. On ne peut tout savoir certes, mais Goethe, qui lisait tant, qui savait tant de choses, aurait dû savoir au moins que les Van Eyck existaient. On voit aussi combien durement Goethe a été affecté par les personnes qui dénigraient ses admirations. Il me semble qu'un homme comme lui aurait dû être au-dessus de cela.

M. — Lorsqu'on prétend représenter l'homme type, comment ne pas souffrir des contradictions qu'on vous oppose ? Notons qu'il y avait peut-être parmi ces per-

sonnes des gens qui ne dénigraient pas les admirations de Goëthe, mais qui ne pouvaient cacher l'agacement que leur causait sa façon d'admirer.

Mlle L. — Qu'est-ce qui l'autorise à se croire l'homme type? Lui, il a besoin de comprendre. Mais il y a des êtres qui jouissent et aiment sans avoir besoin de comprendre. « Le sens de mes écrits comme de ma vie, c'est le triomphe de ce qui est humain. » Humain, sans doute, mais humain selon lui : l'humain limité aux goûts, aux curiosités et même à l'humeur de l'individu Goëthe.

M. — Goëthe me touche extrêmement lorsqu'il dit : « Personne ne dit à son prochain : « Ton état est ainsi; « voilà comment t'y prendre. » Personne ne montre à son prochain les tours de main d'un art ou d'un métier et encore bien moins ceux de la vie. »

Mlle L. — Si je relis à la suite de cela ce qu'écrit Fénelon dans *L'Éducation des Filles* : « Après que les enfants ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation n'avait point su leur inspirer », j'obtiens un assez bon résumé de ma vie jusqu'à présent. Que tout y fut terrible! J'ai gagné, au long de ces années d'atroces expériences, l'amour des enfants, des jeunes, de tous les êtres qui se débattent pour s'accoucher d'eux-mêmes.

M. — Oui, tant de connaissance si peu utilisée! Tout ou presque tout, su depuis l'antiquité, et tout à recommencer, *entièrement au hasard*, pour un grand nombre d'êtres, en vérité pour presque tous, comme si rien n'avait existé auparavant! Et nous, s'il est un de ces jeunes êtres que nous aimions, notre impuissance, voire notre indifférence à lui donner ces tours de main. Mais Goëthe lui-même, était-il dans son génie de les donner, lui dont un de ses amis a écrit : « Il manifeste son existence en faisant le bien, sans se donner lui-même »? Prendre la peine de donner à un être, de façon désintéressée, les tours de main de la vie, voire ceux d'un art ou d'un métier, où en trouvera-t-on la force, si on ne la trouve pas dans son cœur?

Mlle L. — Müller nous apprend son « horreur de toute prise de position péremptoire sur les plus hauts et saints objets de l'humanité ».

M. — Il y a, sur ces objets, une prise de position qui peut et doit être péremptoire : affirmer que l'on ne peut rien en connaître, et qu'ainsi tout ce qui en est dit, d'autre que cela, n'est que fumée.

Mlle L. — Mais il est plus habile de tenir sur ces objets des propos contradictoires. Avec un peu de chance, chaque camp vous tirera à soi. Et les glossateurs s'en donneront à cœur joie, au plus grand bénéfice de votre réputation posthume.

M. — Il est très naturel que quelqu'un qui réfléchit pendant soixante-cinq ans se contredise; qu'il ne se contredise pas, c'est cela plutôt qui serait étonnant. Delacroix note excellemment, dans son *Journal*, qu'on ne peut demander à un homme d'être conséquent avec lui-même que depuis la première jusqu'à la dernière ligne d'une page qu'il a écrite.

Mlle L. — Goethe lui-même s'est vanté de ses variations d'opinion : « Ai-je atteint l'âge de quatre-vingts ans pour penser toujours la même chose? Mon effort est, bien plutôt, de penser chaque jour quelque chose de neuf. »

M. — Il n'y a rien de déshonorant à penser, sur un objet donné, « toujours la même chose », fût-ce pendant quatre-vingts ans. La fidélité n'est pas en soi une vertu : il n'y a pas de vertu à être fidèle à une idée fausse, à un être vil, à un procédé désuet, à un gouvernement coupable. La fidélité n'est pas non plus une tare. Il n'y a pas plus d'honneur à changer d'idée sur un sujet, qu'à garder la même. Sur de nombreux sujets je pense aujourd'hui exactement ce que j'en pensais quand j'avais quatorze ans. Sur d'autres j'ai fait un tête à queue complet. Chaque cas est un cas d'espèce, que doit déterminer la seule expérience : on a ici ses raisons de changer, là de ne changer pas. Quant au « Mon effort est, bien plutôt, de penser chaque jour quelque chose de neuf », je n'y vois qu'une petite flamme de vaillance sénile. Penser chaque jour quelque chose de neuf! Soyons sérieux. Et écoutons Goethe lorsque, en pleine possession de ses

facultés, il disait : « Tout a été pensé. Il ne s'agit que de le penser à nouveau. » C'est *cela* qui est vrai et profond.

Mlle L. — Gœthe vieux nie l'histoire, et la tient pour négligeable...

M. — Je suis arrivé à l'âge où l'on ne peut plus lire que des livres d'histoire. J'estime toutefois qu'il n'y a rien là qu'une phase physiologique, analogue à la « maladie » chez les jeunes chiens. Il suffit de voir comment les événements et les hommes contemporains sont accommodés de leur vivant par la chronique, alors que tout est contrôlable, pour ne plus voir dans l'histoire du passé qu'une imposture. Mais la réalité est toujours tellement plus belle que les plus belles fictions, que, imposture pour imposture, on préfère encore celle de l'histoire, à cause de la petite illusion inexpugnable que peut-être, peut-être, cette boue contient malgré tout quelques paillettes de vérité.

Mlle L. — Que pensez-vous de ce mot de Gœthe, qu'« il faut arriver à connaître le monde, et à ne pas le mépriser » ?

M. — Ce n'est pas sans émotion que je le rapproche de la phrase de Tolstoï : « Chercher à trouver une position où l'on ne souffre plus de la sottise de l'humanité. » Gœthe cherche à ne pas mépriser. Tolstoï cherche à ne pas souffrir. La phrase de Gœthe a quelque chose d'héroïque; je l'admire. La phrase de Tolstoï est simplement humaine; elle me touche. Pour moi, je pense qu'il est plus facile de ne pas souffrir de la sottise du monde, que de ne pas le mépriser. Quand il s'agit de ne pas souffrir, on s'en tire toujours par l'intelligence.

Mlle L. — Quand il s'agit de ne pas mépriser, on doit pouvoir s'en tirer par le cœur.

Mlle L. — Je suis frappée du fait que Gœthe, à l'occasion, ait su si bien se taire, et mettre en évidence qu'il se taisait.

M. — Comme Socrate, il se tait sur la métaphysique,

et ne s'y intéresse pas. Dans aucun mode de son activité, Goethe n'apparaît autant comme un poète que dans ses relations avec la chose intellectuelle. Contemporain d'une des époques les plus « philosophiques » de l'histoire du monde, il n'a pas été lui-même un philosophe, et il a protesté avec force chaque fois qu'on a voulu lui en donner le nom. Il a dit : « Kant est le plus grand philosophe du temps. Il a rendu le très grand service de bien marquer le point jusqu'où l'esprit peut s'avancer, montrant ainsi les problèmes insolubles qu'il faut laisser de côté. » Il acceptait joyeusement les limites de l'esprit humain. « L'homme n'est pas fait pour résoudre les problèmes du monde, mais plutôt pour reconnaître où sont les problèmes. » Il y a aussi toutes les questions qu'il est bon d'ignorer, parce qu'elles vous sont inutiles. Il n'y a pas à savoir beaucoup, mais à savoir ce qui est essentiel, ou plutôt ce qui *vous* est essentiel, en vue d'utiliser cette connaissance sur tel et tel point précis de votre vie privée.

Mlle L. — « Tout nous prouve, écrit Goethe, que l'homme est fait pour croire et non pour regarder. » (N^o 104.) Que l'homme moyen — le médiocre — soit « fait pour croire », nul doute là-dessus. En outre, on l'y pousse. A l'école, je n'y insisterai jamais trop, ce qu'on a développé surtout en moi, c'est la crédulité et la docilité. Aussi, quels déchirements quand j'ai commencé à oser regarder, et quand presque tout ce que j'ai vu s'est trouvé en contradiction ou avec ce que l'on m'avait fait croire, ou avec ce que l'on m'avait appris à honorer !

M. — L'idéalisme qu'on développe chez les jeunes filles est une des grandes causes de leur misère future. Dans tels de mes romans, j'ai réagi à ma façon contre cela. Sachez bien, d'ailleurs, que le développement de la docilité et de la foi (il ne s'agit pas ici de la foi religieuse, ou plutôt il ne s'agit pas que d'elle) est le grand but de tout enseignement, qu'il vienne de l'État, du prêtre, de la classe possédante, et qu'il soit appliqué aux filles ou aux garçons. Mais les résultats en sont moins néfastes chez ceux-ci, moins portés naturellement sur cette pente.

Mlle L. — Une de ses *Xénies* : « Cela me regarde-t-il, s'ils ne me comprennent pas ? » Très bien. Il est plus discutable qu'il dise, en parlant de *Werther* : « Ce qui rend cet ouvrage dangereux, c'est d'avoir peint la faiblesse comme de la force. Mais quand je fais une chose qui me convient, les conséquences ne me regardent pas. S'il y a des fous à qui sa lecture fait du mal, ma foi, tant pis. » Voilà résolue avec promptitude la question de la responsabilité du créateur, et on comprend que, *et nunc et in aeternum*, les littérateurs bénissent Goethe, qui a appuyé de son autorité ce privilège monstrueux qui leur serait accordé. « Quand je fais une chose qui me convient, les conséquences ne me regardent pas. »

M. — Il faudrait connaître le texte allemand et savoir le sens exact de l'expression qui a été traduite par « qui me convient ». Si le sens est « qui me plaît », la parole de Goethe est, en effet, discutable et plus que discutable. Si le sens est « qui répond aux nécessités les plus profondes de ma nature », Goethe étant Goethe, j'admets.

Mlle L. — Mais comment saurons-nous jamais si ce qui nous fait envie nous « plaît », sans plus, ou bien « répond aux nécessités les plus profondes de notre nature » ? D'autant que ce qui répond aux nécessités les plus profondes de notre nature nous plaît, par cela même, si l'inverse n'est pas vrai. Allez, la porte est ouverte, le mal est fait.

Mlle L. — Vous avez lu sans doute quelques-unes des innombrables digressions publiées sur le « Je préfère une injustice au désordre ». Que pensez-vous d'elles ?

M. — Toute injustice est un désordre. Et il est vraisemblable que tout désordre recèle une injustice. C'est, je crois, dans le sens de cette équivalence ou quasi-équivalence qu'il faudrait réfléchir.

Mlle L. — Il y a, page 103, une colère burlesque de Goethe parce que Werner a comparé la lune à une hostie. Un âne en colère, je ne trouve pas d'autres mots.

M. — Mettons : « M. Homais en colère. » Je vous en prie, surveillez-vous.

Mlle L. — Et ceci, page 209. Un peintre lui montre un tableau, et il se met de nouveau en colère (que de colères chez un « Olympien »!)...

M. — Ne faites pas grief à Gœthe des sottises épithètes-clichés que le vulgaire accole à son nom. Plaignez-l'en plutôt.

Mlle L. — Voici ce que dit Gœthe devant le tableau : « Rien que des négations de la vie ! Nous avons d'abord (dans ce tableau) la mort de la nature, l'hiver, et je ne tolère pas l'hiver ! Puis des moines, des fugitifs de la vie, des enterrés vivants, et je ne tolère pas les moines ! Puis un couvent, et je ne tolère pas un couvent ! Et enfin, pour y mettre le comble, un mort, un cadavre, et je ne tolère pas l'idée de la mort ! » « Je ne tolère pas ! » Voyez-vous ça ! Il est difficile de ne pas dire que tout cela est stupide.

M. — Je crois très sincèrement que ce verbe « tolérer » est une erreur du traducteur. Gœthe a dû dire : « J'ai horreur de l'hiver ; j'ai horreur des moines... » ce qui est très acceptable dans une conversation. Tel est le mal que peuvent faire les traducteurs ! Et je vous dis une seconde fois : plaignez plutôt Gœthe.

Mlle L. — Dans mon édition des *Entretiens avec Eckermann*, chaque fois que Gœthe dit quelque chose que le traducteur juge idiot, le traducteur nous explique que c'est Eckermann qui n'a pas dû comprendre et qui a mal transcrit. Pour vous, c'est le traducteur qui est idiot. Veinard de Gœthe ! Il s'en tire toujours ! Mais supposons même que Gœthe ait dit « je déteste » au lieu de « je ne tolère pas », comment un esprit de cette valeur ne voit-il pas que ce qu'il prend pour des négations de la vie n'en est jamais ? Que l'hiver est gros de l'été et que d'ailleurs il est autant « la vie » que l'été, que les moines, « fugitifs de la vie », ne sont fugitifs d'une certaine forme de vie que parce qu'ils en ont trouvé une autre, et qu'enfin la mort est une pièce dans la machine de la vie universelle ? Non, excusez-moi, cela est bête : il n'y a pas à sortir de là.

M. — Je me méfie à l'extrême des propos de table, et surtout des propos de table recueillis, c'est-à-dire déformés.

Mlle L. — Je vous retrouve. Il s'agit toujours que Gœthe ne soit pas pris en faute.

M. — Nous y reviendrons.

Mlle L. — Et le prologue de *Faust*? Je me demande si jamais une œuvre tenue à tort ou à raison pour très profonde a été affublée d'un prologue aussi manifestement superficiel et insipide que celui que Gœthe a mis à son *Faust*.

M. — J'avoue n'en retenir guère que les vers où le poète exprime son dédain pour cette foule même qui se presse aux portes du théâtre en vue de l'entendre. Ils me rappellent un mot de lui que j'ai plusieurs fois cité. Gœthe désigne le manuscrit ou le volume d'une de ses pièces, et dit : « Ce qui est important, c'est que ce soit écrit. Après cela, que le public y prenne le bien qu'il est capable d'y prendre, ou n'y prenne rien, peu importe. » Et Benjamin Constant de s'écrier : « Singulier système que celui de compter le public pour rien, et de dire, à tous les défauts de sa pièce : « Il s'y fera ! ». » Mais, là, je suis avec Gœthe. Ce n'est pas pour le public qu'on écrit, c'est pour soi ; ou plutôt : ce n'est pour personne ; on écrit parce qu'il vous est agréable d'écrire, et qu'on le fait bien. Le public n'a rien à voir en cette affaire, qu'à vous donner de l'argent si ce que vous écrivez lui est agréable à lui aussi, et à vous en donner assez pour qu'on puisse à la fois, dans sa vie privée, jouir de lui et se préserver de lui.

M. — Ce qui me touche peut-être le plus dans tout le livre : son dernier geste avant de mourir. Son doigt écrit sur le drap. « On remarqua qu'il mettait tous les signes de ponctuation. »

Rapprocher de Tolstoï qui, lui aussi, à l'agonie, fait le geste d'écrire, dans l'air. « Tous les signes de ponctuation. » Cela me touche jusqu'à l'émotion, jusqu'au petit frisson qui me court le long de l'échine lorsque j'y pense. La bonne ponctuation, preuve de la « maison en ordre ». La ponctuation, aussi importante que le texte. J'aurais aimé faire en Sorbonne un cours sur le point et virgule, personnage de qualité.

Mlle L. — Il demande qu'on ne continue plus à lui envoyer des journaux de Paris, quoique intéressants, parce que « leur lecture le distrayait trop, sans qu'il en eût un profit suffisant ». Est-ce qu'un Goethe n'avait pas assez de volonté pour mettre ces journaux au panier sans les lire, et sans avoir besoin de repousser ces sirènes?

M. — Que Goethe ait jeté ces journaux, ou qu'il ait prié qu'on ne les lui envoyât pas, peu importe. Quelque forme qu'ait pris son refus, il reste des plus salubres. Liseur de journaux, piètre sire : le signe ne trompe jamais. C'est un véritable nettoyage de l'esprit et de l'âme que de ne pas lire les journaux pendant plusieurs mois. Tout, dans leur lecture — les faits, la place qu'on leur donne, leurs commentaires, — me bouleverse tant la raison que la conscience morale. Et ce désordre malsain est un désordre inutile, car, si on lit un journal par hasard, après n'en avoir lu pas un pendant un mois, on voit combien ce mois peut être sauté, annulé facilement : il semble que le journal lu aujourd'hui, et le dernier lu il y a un mois se suivent dans les vingt-quatre heures. On réalise alors que sur un certain plan il ne se passe rien.

Mlle L. (après d'autres observations de même nature). — Je ne crois pas avoir esquissé, à ma place modeste, un triste travail de démolition; il me semble que notre entretien, s'il était poursuivi, ne ferait que débarrasser une statue très belle de quelques ornements intempestifs dont des admirateurs un peu ivres l'ont affublée, après l'avoir mise sur un piédestal démesuré. Quel étrange sentiment pousse les hommes à vouloir que l'objet de leur admiration ou de leur amour soit au-dessus de toute critique! Pour moi, une admiration excessive me cause une gêne intolérable. Goethe est assez grand pour se passer de cela, et je pense être davantage dans son esprit que ne le sont ses laudateurs sans réserves, puisqu'il a dit : « Voilà pourquoi je place même la contradiction, venant de ceux qui ont saisi la signification purement humaine de l'art, au-dessus de l'enthousiasme maladif des transports de nos poètes allemands qui m'étouffent de leurs phrases. » (N^o 245.)

M. — Un des traits les plus caractéristiques de Goëthe, c'est que son développement ne cessa jamais. Il ne s'arrêta jamais à une idée ni à un parti pris, du moins tant que dura la période de formation qui est la plus intéressante de sa carrière. Son développement, alors, représente et reproduit celui de ses contemporains : il traverse leurs expériences, se pénètre de leurs pensées, s'assimile leurs modes et leurs goûts; sans cesse il s'éloigne de lui-même, il y prend plaisir et pourra dire : « On me cherche toujours à Iéna quand je suis à Weimar, et à Weimar quand je suis à Iéna. » Comme tant d'autres grands créateurs, c'est sans doute dans cette éternelle mouvance qu'il a puisé le meilleur de sa force. Et de cette mutabilité sa réputation a gardé quelque chose. Sa personnalité change de valeur et de sens, d'une génération à l'autre. A Homère, Dante, Cervantes, Shakespeare, on a donné, une fois pour toutes, leur place dans la littérature universelle. Sur Goëthe (toutes proportions gardées) nous devons réviser notre opinion de temps en temps.

Mlle L. — « Toutes proportions gardées » : le mot vous a échappé. « Il vaut à nos yeux par l'excellence de sa discipline, de sa méthode de vie... Son œuvre est secondaire », a écrit Barrès. Et chacun, ou presque, le dit avec lui, à voix plus ou moins haute, plutôt moins que plus, car il y a *les convenances*. Mais que penser de l'importance accordée aux moindres faits et gestes d'un homme, à tant de propos et de textes de lui si évidemment insignifiants, si cette importance n'est pas justifiée par une œuvre extraordinaire? Un commentateur de Goëthe, M. Robert d'Harcourt, laisse échapper : « Il faut bien se dire qu'il s'agit de Goëthe pour prêter attention à de tels détails. » Je dirai, tout au contraire, que c'est parce qu'il s'agit de Goëthe que de tels détails ne méritent pas qu'on leur prête attention; parce qu'il s'agit d'un homme dont l'œuvre ne justifie pas cette attention. Il faut voir comment parlent de Goëthe nos compatriotes du siècle dernier. Sainte-Beuve avoue que Goëthe est pour lui « un demi-dieu honoré et deviné, plutôt que bien connu ». Hugo clame son admiration; toutefois, un jour qu'on lui demande s'il l'a lu, il répond : « Non, mais j'ai lu Schiller, c'est la même chose... » De Paul de Saint-Victor : « Quand Goëthe se mêle d'être

ennuyeux, il y réussit, comme en toute chose, avec une étonnante perfection. C'est le Jupiter pluvieux de l'ennui. » De Benjamin Constant, sur *Faust* : « Les Allemands y trouvent une profondeur infinie. Quant à moi, je trouve que cela vaut moins que *Candide*. » Stendhal, à propos de je ne sais plus quoi de Goethe, parle d'un « excès de ridicule ». Musset parcourt *Wilhelm Meister*, et referme le livre avec dépit*...

M. — Musset et Goethe... je vous en prie ! Et je dirai presque que c'est un honneur, d'avoir été rejeté par Musset « avec dépit ». Mais que voulez-vous prouver ? Que les Français du xix^e siècle ont lu Goethe avec légèreté ? Que *les convenances*, chez nous, n'étaient pas encore avec lui ? Nous sommes d'accord. J'ai l'impression, aussi, qu'aucun des auteurs que vous venez de citer ne lisait Goethe dans le texte. Il paraît qu'il écrit une très belle langue.

Mlle L. — Je ne sais pas l'allemand, mais je doute que Nietzsche y soit mauvais juge, et vous avez lu, dans *Par-delà...* : « Toute la gravité, la lourdeur, la pompe solennelle, toutes les variétés du style ennuyeux sont développées chez les Allemands dans leurs variétés infinies. Qu'on me pardonne d'affirmer que la prose de Goethe elle-même, avec son mélange de gravité et de préciosité, ne fait pas exception. »

M. — Ignorance de l'œuvre, et, lorsqu'on y jette un coup d'œil, déception ; mais la « situation » de l'auteur sortant intacte de cette épreuve, et son génie restant incontesté**. Comment lui est venu ce bonheur étrange,

* Toutes ces citations prises dans le livre d'A. Lote : *Les Relations franco-allemandes*.

** J'ajouterais aujourd'hui : « Tabou chez les nazis, et tabou chez les plus violents ennemis des nazis. » Une jeune fille française lit Goethe, proposé par moi au journal *La Gerbe*, sous l'occupation, me revint par le directeur-adjoint de l'Institut allemand : les gens en place jugeaient que sa publication paraîtrait offensante pour l'Allemagne. Aujourd'hui, quelques-uns de ceux qui ont lu le manuscrit de ce volume m'ont conseillé de l'en supprimer. Il risquait, disaient-ils, de me faire du tort dans les milieux intellectuels qui sont au pouvoir. Et hier et aujourd'hui pour la même raison : parce que pas assez agenouillé. « Veinard de Goethe ! » comme s'écriait Mlle L. (1952.)

qui fait de lui, dans la littérature universelle, un cas probablement unique? Le visage impassible et « olympien » du génie me fait penser au visage impassible, sinon olympien, des canards. Quand on regarde bien, sous eux, dans la pénombre de l'eau, on voit leurs pattes qui tricotent infatigablement. Ainsi le génie, sous son air olympien, tricote et navigue *en douce*. La navigation de Gœthe fut des plus habiles, mais elle ne peut expliquer tout : on tricota aussi pour lui. L'Allemagne, au moment où elle se formait en tant que nation, a-t-elle voulu avoir comme les autres, sans tarder, son grand homme, et a-t-elle créé et imposé Gœthe par cet art de la *propaganda* (art de créer des suggestions sociales) qui lui a fait imposer tant d'idées jusqu'aux jours d'aujourd'hui? Ou bien, au contraire, est-ce une force internationale qui a « monté » puis soutenu Gœthe avec une imposante persévérance? Ou bien, successivement, les deux? Le problème mériterait un chapitre, qui serait passionnant, dans cette *Histoire secrète de la littérature* que je rêve toujours de voir écrite mais qui a peu de chances de l'être. Il y faudrait une sorte de courage plus rare que celui des champs de bataille, et qui n'a même pas l'opinion pour lui. Personne ne le réclame. Dans le grand jeu des réputations littéraires et artistiques, entre les complices et les dupes, le très petit nombre, qui perce ou seulement flaire les ficelles de tout cela, n'éprouve pas le besoin qu'on les révèle. Le peuple aime quelquefois la justice; les *happy few* ne l'aiment pas.

Mlle L. — Le grand jeu des réputations, il y a longtemps que vous me l'avez appris, se joue et, sans doute, s'est toujours joué avec des dés pipés. Bon. Mais, pour véritable que puisse être la valeur du boxeur victorieux, qu'on nous excuse d'avoir un léger malaise quand on l'applaudit, si nous savons que la décision était arrêtée d'avance. J'avais seize ans que déjà je ne lisais pas *L'Iliade* sans malaise : j'y voyais trop souvent le héros qui va être vainqueur soudain défait et occis, parce qu'une divinité, à l'improviiste, s'est mise avec son adversaire. L'Illion de la Renommée, conquise ou perdue par de tels artifices, me laisse un peu froide.

SUR UN TUÉ DE GUERRE ALLEMAND*

* Ce texte, écrit en 1942, a paru dans *D'aujourd'hui et de toujours*.
(1943.)

RÉDIGER un *in memoriam* Karl-Heinz Bremer, si on a des devoirs, celui-là en était un. Mais j'attendais qu'on m'y poussât. J'ai des lettres de Bremer répandues sur cinq années, et qui ne sont pas classées. Lui consacrer un article, c'était y citer peu ou prou ces lettres, c'est-à-dire les rechercher d'abord. Cette recherche m'arrêtait. Nous renâclons à donner deux jours de notre vie à quelqu'un qui a donné sa vie entière, et qui était notre ami. Nous disputons cinquante lignes à celui qui pendant des années a écrit sur nous et pour nous. Tel est l'homme, quand il n'est pas trop mauvais.

Il vint me voir en 1937. Il était brusque, carré, jovial, fort éloigné, au moral et au physique, des calomniateurs de la terre; il me semble qu'on percevait chez lui, assez sensible, l'armature paysanne. Lecteur à notre École Normale Supérieure, il composait alors un ouvrage sur le second Empire et le socialisme contemporain. Mais il voulait aussi traduire tous mes livres (il en a traduit quatre). Entre ses visites, il m'écrivait des lettres de quatre, six vastes feuillets : des lettres comme les hommes n'en écrivent plus en France. Dans une grande partie de ces lettres, il reprend les thèmes alors courants chez les Allemands s'adressant aux Français. Notamment, Bremer cherchait à me désabuser de la guerre, qu'au fond je souhaitais presque, et pour la France, pensant qu'un violent révulsif serait meilleur à mon pays que cette inhibition dans l'enlissement où je le voyais, et pour moi-même, qui rêvais d'y faire encore une fois œuvre d'homme. L'événement a montré combien je me trompais dans l'un et l'autre espoir.

« Ne trouvez-vous pas qu'il serait bien stupide que nous nous cassions la gueule » mutuellement pour ou contre la Tchécoslovaquie? Mais jusque-là il nous reste encore beaucoup de vie, donc beaucoup de joie, de bonheur et d'art. Même quand on meurt rassasié de la vie, une telle mort serait stupide, car ce

serait parce que certains ont intérêt à maintenir quelque chose de caduc et à empêcher la tendance de millions vers la liberté comme ils la comprennent. Et notre cher ami commun, notre maître Nietzsche, n'a-t-il pas dit qu'il ne faut pas seulement laisser tomber ce qui tombe, s'écrouler ce qui est en train de s'écrouler, mais qu'il faut en ce cas-là lui donner encore un bon coup de pied pour qu'il tombe plus vite ? Par amour de la vérité et de la vie ! »

Mais souvent il sort de sa démonstration, de son désir de convaincre ; il m'intéresse alors davantage, devient plus personnel. Ici il me conseille de lire *Grandeurs et Misères d'une victoire*, où Clemenceau donne du mal de la France un diagnostic qui, selon lui, se rapproche du mien. Là, il célèbre « l'homme libéré de l'esprit bourgeois et du christianisme, qui aura le culte de Sparte, d'Athènes et de Verdun ». Là, il me parle des stades qu'il a connus à Königsberg, où l'amalgame entre classes sociales est obtenu « grâce à une philosophie qui considère un peu toute la vie comme un *sport pensé* ». Ou bien, retour d'Espagne, il note : « On y souffre réellement en voyant comment l'Église détourne, fausse, accapare et détériore le bel élan humain et guerrier de la jeunesse espagnole. A cause de l'Église, finalement, on se sera battu pour rien, et tout le bel héroïsme espagnol sera perdu. »

Son vif amour de la France paraît dans toutes ses lettres, et autant lorsqu'il la loue que lorsqu'il est impitoyable pour tel ou tel de ses ridicules. Durant une saison de vacances, où il pérégrine chez nous, chacune de ses lettres contient une photo représentant un type provincial, et il a pris soin d'écrire au verso le type représenté : Normand, Bretonne, Poitevine... comme pour m'inviter à connaître et à aimer les meilleurs visages de mon pays. Plus tard, quand le docteur de Martel se tuera à l'arrivée des Allemands dans Paris, tous les Français de me dire : « Martel était neurasthénique... Il avait des ennuis de vie privée... » Mais Bremer : « C'est le geste d'un Français d'autrefois. »

Septembre 1938. « Munich. » Mobilisation française. Le 27, de Sierck (où passe la ligne Maginot), j'écris à Bremer. C'est le salut de l'épée avant le combat : je pensais qu'on serait en guerre dans les trois jours. Or, le 29, n'ayant pas reçu ma lettre, qui ne le toucha que bien

plus tard, il m'écrivait lui aussi : « La guerre ne pourra jamais changer l'ordre des véritables valeurs, qui sont des réalités qui ne dépendent pas des contingences. Pour la dernière fois, sachez surtout que mon opinion sur ces valeurs, sur la France et sur vous ne changera jamais, quoi qu'il arrive. » Ce n'était pas la « dernière fois ». C'était l'avant-dernière.

En juin 1939, deux mois avant la guerre, il m'écrit : « J'espère vous revoir ailleurs que sur le champ de bataille. Mais là aussi nous saurions nous reconnaître. »

Ce n'est pas sur le champ de bataille que je le revis, mais dans Paris occupé, à l'Institut allemand, dont il était devenu le directeur adjoint. Je crois que je ne m'étais lié avec lui, au début, qu'à cause de deux phrases qu'il avait écrites sur moi : « Il ne s'intéresse sérieusement à rien, qu'à sa vie privée et à son œuvre littéraire, mais il excelle dans l'une et l'autre. » Et la seconde, meilleure encore : « Cet agressif voit partout l'unité, et c'est pourquoi la guerre ne lui paraît qu'un énorme ébrouement. » Quand j'arrivai à Paris, en mai 1941, il me dit : « Votre situation ici va être difficile. » Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : « En tous temps, mais particulièrement en celui-ci, les risques de l'honnêteté sont immenses. » Celle-là aussi était une phrase qui eût justifié qu'on se liât avec lui.

Il s'appliqua, pour moi et pour les autres écrivains français demeurés à Paris, à amoindrir ces risques. Il est peu d'entre eux, si je ne me trompe, qui ne lui doivent quelque chose, dans le grand et dans le petit.

Nos entretiens, avant la publication du *Solstice de Juin*, sont les plus graves que nous eûmes. Il s'agissait pour moi de le pressentir sur ce qui pouvait être publié, et ce qui ne le pouvait pas. Je n'oublierai jamais, par exemple, ce qu'il me dit, touchant cette phrase du livre : « Il y renaîtra quelque jour (le problème social, dans l'Europe), et ce jour-là il n'y aura plus que lui », et généralement sur tout le chapitre intitulé *Sympathie*.

Quand on perce bien l'absurdité, burlesque et dangereuse, des choses de ce monde, et la vanité de ce que les hommes y accomplissent, on se dit que, toute l'énergie qu'ils emploient à intervenir dans le monde, pour y changer quelque chose (qui est leur grand souci), ils

feraient mieux s'ils l'employaient à s'en préserver. Bremer ne put pas se préserver de l'*ébrouement* des années 40. « L'amitié, soit; mais à condition qu'on ne soit pas obligé de se voir trop souvent. Tout créateur véritable rêve d'une vie sans amis. » Un jour je lui avais dit cela, ou le lui avais fait entendre. S'en souvint-il quand il dut quitter Paris pour le front russe? Son départ fut rapide et discret, comme cette mort d'un Français, que j'ai racontée, qui avait peur surtout que sa mort ne dérangeât les gens. Il ne me prévint pas. Un ami m'apprit son départ juste à temps pour que je pusse lui téléphoner au restaurant où il prenait son repas quelques heures avant de partir. Riait-il, comme on fait au restaurant? Je songe au mot d'un bel écrivain de chez nous, très injustement oublié. En 1916, à la fin de sa dernière permission avant d'être tué, Émile Clermont déçoit un peu les siens; pensez donc, il n'a pas dit qu'il était bien heureux de mourir pour la France. Et il écrit à un ami, avec ce naturel sublime qu'on trouve aux hommes de l'antiquité : « Je vais à une mort presque certaine, et on voudrait que je fusse gai. »

On m'a dit que son envoi sur le front russe était une punition pour avoir montré trop de sympathie aux Français. Comme tous les Allemands, il craignait beaucoup le front russe, et ne le cachait pas.

Bremer était déjà tué, et sa voix me parvint encore. En août, on m'avertit que, du front, il avait écrit à un éditeur allemand pour lui mander que sa traduction de morceaux choisis de moi était achevée et allait pouvoir paraître. Jusqu'au bout il avait servi cette œuvre à laquelle il s'était dévoué. Si bien que, en ce présent instant d'âcreté, il me semble le voir qui traduit les lignes que j'écris sur sa mort.

On s'était habitué à ce qu'il fût en vie. Et nul plus que lui ne semblait fait pour la vie. « Jusqu'à la guerre, il nous reste encore beaucoup de vie, donc beaucoup de joie, de bonheur et d'art. Même quand on meurt rassasié de la vie, une telle mort serait stupide... »

J'ai écrit bien souvent sur les morts de guerre. Mon premier essai recueilli est dédié à l'un d'eux : « En mémoire d'un mort de dix-neuf ans. » J'en avais vingt,

j'en ai près de cinquante, et voici qu'il me faut reprendre la plume sur ce thème : quelle destinée ! Et j'ai fait des phrases sur les morts, je m'y suis un peu complu. Aujourd'hui encore je pourrais écrire de ces phrases qui ne signifient rien, mais qui « font profond », comme, par exemple : « Le voici devenu ce qu'il croyait être », ou quelque chose d'approchant ; il m'est arrivé d'écrire de telles phrases autrefois : la jeunesse est un âge impur. Mais du moins on ne m'a jamais entendu chanter le « Heureux ceux qui sont morts... » et même je n'ai jamais employé l'expression : « Mort au champ d'honneur. » N'étaient les citations de ses lettres, j'aurais écrit sur Bremer plus courtement encore que je ne l'ai fait. Court comme une vie.

Les combattants s'entre-tuent, minuscules, au ras de la terre. D'immenses nuées, qui remplissent le ciel, combattent au-dessus d'eux. Je songe à ces fumées d'obus — fumées allemandes, fumées françaises — qui s'élevaient hautement autour de Saint-Quentin, ce jour de mai 1940. D'abord distinctes, ensuite elles se mêlèrent, se confondirent en un seul nuagé : les fumées allemandes et les fumées françaises, on vit que c'était la même chose. Et cette chose enfin se dissipa ; avec le soir, le ciel redevenit pur. Un jour, les nuées qui remplissent le ciel au-dessus des hommes qui combattent se réuniront pareillement. Et elles ne feront qu'un. Et sur cette nuée unique seront écrits deux mots, en lettres de sang : *service inutile*. Puis cette nuée elle-même se dissipera. De ces cadavres et de ces nuées sous lesquelles vivants ils combattirent, il ne restera rien, qu'un brouillis dérisoire de réminiscences vagues : César était pour la liberté et le pape était gibelin. — J'ai de tout ce néant une horreur insurmontable, et je crois que je lui préfère celui de la mort : il est plus franc.

*DUCES**

* Cet article de journal, écrit en 1943, et qui vise à être non une prise sérieuse du sujet, mais une rapide « actualité », fut refusé en 1943 par le journal *Aujourd'hui*. Inédit sous l'occupation.

HÉRACLITE avait abandonné à son frère la royauté, et jouait aux osselets avec les enfants dans la rue. Il disait aux Éphésiens : « Cela ne vaut-il pas mieux que de vous gouverner ? »

J'ai écrit naguère (dans *Service inutile*) : *Misereor super duces* : « J'ai pitié des chefs de peuples. » J'expliquais : « Parce qu'ils croient que le pouvoir est un bien. » Mais aussi, plus loin : « Parce que c'est de honte en honte qu'on atteint le pouvoir. » Ce sont plutôt ces hontes qui me frappent aujourd'hui.

Ces trois lieux sinistres : le Palatin, le Forum, le Cirque. Le sinistre du pouvoir. Le sinistre de ceux qui veulent arriver au pouvoir. Le sinistre de la masse. Les deux premiers plus sinistres que le troisième, où entrent l'inconscience et l'instinct. Et le second plus sinistre que le premier, car celui-ci comprend le pouvoir héréditaire, que l'on assume souvent comme une croix. Mais ceux qui choisissent le pouvoir, et s'y élèvent à la force du poignet ! Avec quel éclat l'histoire nous montre qu'ils n'y cherchent que leur intérêt personnel, et que tout ce dont ils l'enrobent est mensonge ! Les moins mauvais essayent de faire coïncider par à-coups leur intérêt personnel avec l'intérêt général, mais aussitôt que ces intérêts divergent, jamais d'hésitation sur le choix.

On a romantisé l'homme de pouvoir, surtout jeune. César jeune. Napoléon jeune. En avant les imaginations, les poètes ! En avant les femmes, cœurs et corps ! Et, dès cette jeunesse, ils ne sont que des bêtes de proie. Auguste à dix-sept ans, gamin si fin, si froid, avec ses oreilles décollées, et ses proscriptions sous sa toge. Les Césarions en statues, à douze ans, avec déjà la moue des maîtres, l'œil globuleux et glacial de Philippe II enfant. Je songe à une phrase du Journal de Tolstoï (à propos des grenadiers du premier Empire) : « Soldats, bêtes de proie, dressées à mordre... » Mais l'homme de pouvoir, lui aussi, c'est cela. Aussitôt qu'il entre en

scène, il tue. Je me souviens d'un petit jeune homme de seize ans, qui passait son bac, et qui, à ma question : « Que voulez-vous être plus tard ? » me répondit : « Magistrat. » Il était le néant même, le lait lui sortait du nez, et déjà il rêvait d'envoyer son prochain à l'échafaud. Il en est de même du futur homme de pouvoir; on dirait qu'il n'a choisi cette voie que pour « pouvoir » cela : tuer légalement. Il tue parmi l'enthousiasme de ses partisans puis sujets. Car il a beau être couvert de sang — celui qu'il répand, celui qu'il laisse répandre, — il montre toujours ses belles mains nettes, et fait des phrases sur la vertu.

L'homme de pouvoir, jeune, déjà bête de proie. Et déjà un voyou. Les dingos, les voyous et les monstres de l'histoire romaine : Jules César même ne dépare pas la série, par son côté voyou. Sa jeunesse est une latrine. Salonnard, tante peut-être, et d'autre part se servant des femmes : trois mariages et deux répudiations, toujours à de seules fins politiques; démagogue effréné, et avec l'argent des autres, et voulant faire croire que c'est le sien (les *combinazione* ridicules avec Bibulus et avec Crassus); tuant ou voulant tuer sans raison, autre que celle de faire sentir son poids*; pressurant l'Espagne pour son seul profit, embarquant la guerre des Gaules dans son seul intérêt personnel; imposteur dans ses Mémoires, pleins de truquages sordides; corrupteur systématique du peuple**; inventeur du journalisme (les gazettes affichées), il ne lui manquait plus que ça; et de l'argent, de l'argent, il me faut encore de l'argent***! Il y a dans

* Dans un coin écarté de Rome vivait un vieux sénateur, Rabirius, qui passait pour avoir tué de sa main un tribun du peuple, *trente-sept ans auparavant*. César le découvre, le fait accuser devant un tribunal arrangé, condamner à mort, et Rabirius aurait été exécuté si un sénateur n'avait trouvé un stratagème pour dissoudre l'assemblée. César abandonne Rabirius; il ne voulait que montrer son savoir-faire et son pouvoir-faire. (Cf. Cicéron, *Pro Rab. perd.*)

** « Tout ce qui pouvait faire une bonne police, ils (César, Pompée et Crassus) l'abolirent; et comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travaillaient à les rendre pires. » (Montesquieu, *Grandeur et Décadence.*)

*** Encore au début de la guerre civile (il a cinquante-deux ans!), son état-major politique est composé de gens si tarés, que Cicéron, sur le seul vu qu'il en a, passe au camp de Pompée.

tout cela une vulgarité telle, qu'on est stupéfait que personne ne semble en avoir fait la remarque. Enfin on l'abat, mais ce faisan de génie a la cote pour l'éternité. Voyez ses disciples, comme ils continuent de piper le monde avec leurs vieilles ficelles usées. Voyez-les recevant le bouquet de fleurs, baisant le bébé dans les bras de sa mère. Leur sourire est si faux, si contraint, sous l'œil dur et absent, que leurs séides, alentour, en sont gênés pour eux. Mais les mères et le brave peuple ne voient rien, et couvent d'un regard radieux l'effroyable personnage. Jeunes, on les juge troublants; vieux, on les croit vénérables : un charme de ténèbres émane toujours de ces faux sauveurs de la patrie.

Ce ne sont pas des cerveaux sains; il y a de la maladie dans cette obsession de gouverner le monde. Jeune, on a du moins l'excuse de l'âge et de sa folie. Mais vieux! Cinquante ans, c'est l'âge où tout doit se décriper dans un homme. Un vieillard âpre me cause mille fois plus de dégoût qu'un vieillard qui débauche les petites filles. Pourtant il paraît que, cinquante ans, c'est « l'âge où l'ambition de l'homme est dans toute sa force » (Voltaire). Ces vieillards sclérosés, ces demi-cadavres qui font de lents mouvements de crabes, de féroces et sournoises prises et torsions de pattes à leurs congénères, en vue de quelque honneur, argent, ou miette de pouvoir dont ils n'ont nul besoin (car déjà ils en sont gorgés), et dont ils n'auront pas le temps de jouir, mais dont la quête leur est un prétexte pour commettre leurs dernières infamies, le monde les adore. Mais moi, quoi qu'en dise le monde, il m'est impossible de maîtriser le dédain dévorant que je me sens pour eux. J'ai dû les voir en quelques rencontres, et je crains bien qu'il n'ait transsudé de moi, à mon corps défendant. Car il est encore plus facile de cacher sa haine que son mépris.

Tout le mal qui est fait sur la terre est fait par les convaincus et par les ambitieux. Le sceptique sans ambition est le seul être innocent sur la terre. O divinité, *quisquis deus es, sive deus, sive dea, seu alio nomine appellari volueris*, ô divinité, permets que jusqu'au bout je n'aie été que celui-là!

« COMME LES HINDOUS
QUI, VERS L'ÂGE DE SOIXANTE ANS,
SE RETIRENT DANS LES FORÊTS...*

* Ce texte, écrit en 1943, n'a paru qu'en 1949 dans le volume à tirage restreint *L'Étoile du Soir*. Inédit sous l'occupation.

COMME les Hindous qui, vers l'âge de soixante ans, se retirent dans les forêts, il est naturel que tout vieil homme religieux veuille consacrer les dernières années de sa vie à Dieu. » Cette phrase est extraite de la lettre que Tolstoï laisse à sa femme, la première fois qu'il s'enfuit de la maison. Il y a vingt ans qu'elle m'obsède.

A cinquante ans, les shogouns japonais prennent l'habit d'un tiers ordre. C'est l'âge où une partie de la noblesse française, au XVII^e siècle, fait retraite au couvent.

Je ne parviens pas à comprendre le pourquoi de cette multitude de crimes et d'horreurs qui depuis l'aube du monde ont pour cause le seul argent, car je ne parviens pas à comprendre ce que les hommes font de tout l'argent qu'ils reçoivent, sachant ce que coûte une vie délicieuse, nourrie de toutes les voluptés, et un peu généreuse de surcroît, et sachant que cela ne va pas si loin. Seule une profonde grossièreté et vulgarité de nature — celle qui bée vers les faux biens — a de « gros besoins d'argent », et c'est pourquoi quiconque, ayant plus que l'aisance, tire encore vers l'argent, m'inspire dédain et dégoût. Mais, si cela est vrai de l'homme dans la force de l'âge, combien plus encore du vieillard !

Il y a une première limite, que je place vers quarante, quarante-cinq ans, au-delà de laquelle un homme, selon moi, ne peut plus se permettre tout un sordide (les marchandages, les astuces...) qui est tolérable chez un jeune homme, puisqu'il est entendu une fois pour toutes que la jeunesse est un âge impur, et à la rigueur chez un homme encore jeune. A partir de cette limite, il n'y a plus de possible que la dignité, si cher qu'il faille la payer.

Plus tard — vers cinquante ans, — c'est la seconde limite. On n'a plus envie de jouer; un je ne sais quoi

vous annonce la fin de toute plaisanterie. Un homme de cinquante ans qui cherche à amasser ! Ou qui a de l'ambition ! Ou qui met de l'âpreté en quoi que ce soit. On en est stupéfait d'abord, puis accablé. Tant de folie, et ne rentrer dans le sérieux que par la tombe.

C'est l'âge où l'homme privé, tel que je le conçois, laisse pendant des mois sans réponse sa correspondance, par dégoût du commerce social. Où l'homme public garde pendant des mois, sans les ouvrir, les enveloppes de coupures de presse le concernant. Où l'un et l'autre, si on vient les entretenir d'une affaire importante pour eux (affaire d'argent, de vanité, etc.), se montrent si mornes, si vagues, si à côté d'eux-mêmes, que le visiteur pense : « Il baisse. » L'âge du poids insupportable et de la douleur d'avoir « des intérêts ». L'âge de la tentation dévorante de tout laisser aller à vau-l'eau. L'âge des mains ouvertes. L'âge où l'on souhaite que sa figure se dissipe dans les mémoires comme dans le ciel ces grands nuages qu'un peu d'heures efface.

Ce dîner avec un homme d'affaires. Il rêve de gagner beaucoup d'argent, de travailler à outrance, parce qu'il ne sait que faire de son loisir, et, si par nécessité il lui en venait un peu, de l'employer à faire un grand voyage stupide. Moi, je rêve de ne pas gagner d'argent, de ne pas voyager, et d'avoir beaucoup de loisir. Là-dessus, il s'agit de passer trois heures en tête à tête avec cet homme d'affaires. C'est ce qu'on appelle la sociabilité.

La passion de l'inactuel et la passion de l'inaction.

La passion de l'anonymat : tout ce que j'ai eu de bon dans ma vie, je l'ai eu dans l'anonymat, presque sans exception.

L'enchantement de la submersion infinie.

Il y a un troisième âge, la soixantaine, à partir duquel l'impossibilité de faire quoi que ce soit, par la vision qu'on a de sa vanité, impossibilité qui doit être appelée neurasthénie à vingt, trente et quarante ans, doit désormais être appelée raison. Je vois l'homme de soixante ans comme un homme inhibé, auquel sa raison ne permet plus d'exécuter, hormis le petit nombre d'actes nécessaires pour se maintenir en vie, que quelques actes de volupté et quelques actes de charité. Un peu pour soi et un peu pour les autres. (La Volupté et la Charité, ces deux sœurs.)

Là-dessus on nous demande pourquoi nous n'allons pas au couvent.

Nous n'allons pas au couvent, voici pourquoi :

1^o Nous n'avons pas la foi, et manquons de goût pour la gymnastique (d'ailleurs intéressante) d'accommoder incroyance et couvent.

Par contre nous avons les œuvres de volupté, et manquons de goût pour la gymnastique, etc.

2^o Que toute grande existence doive aboutir au cloître : conception qui paraît d'abord sympathique, ensuite nécessaire, à la fin vulgaire. Pas besoin de matérialiser le cloître, quand le cloître a été répandu sur toute une vie. Le couvent dans le siècle est autrement fin. Parce que c'est lui qui donne au monde l'opinion la moins haute de nous-même; tandis que, si nous nous retirions au cloître, l'approbation du monde nous y suivrait à coup sûr, et il est mieux d'avoir l'air un peu vaincu. N'est-il pas plus délicat aussi de vivre au milieu de beaux objets, sans y tenir, en souhaitant au contraire secrètement d'en être de façon ou d'autre dépossédé? De Sénèque à Tolstoï, en passant par les gros d'Eglise, tous ceux qui, au sein des richesses, ont loué l'esprit de pauvreté, ont été moqués ou attaqués. Mais tel à qui les richesses sont venues quasiment sans qu'il le veuille, et comme à lui apportées par des génies, si ces richesses lui étaient enlevées d'un coup, il le recevrait non seulement avec indifférence, mais avec une intime satisfaction. Et c'est cela l'esprit de pauvreté, qui lui donne le droit d'en parler.

3^o Le couvent sans la foi, c'est-à-dire sans la prière, c'est encore le moi. Et nous ne voulons plus du moi; nous en sommes excédé; son ombre même nous fait peur. Et puis, comment celui qui va subir bientôt l'humiliation de la mort pourrait-il avoir encore l'orgueil du moi?

S'il y a besoin, pour se sentir vivre, d'une certaine avidité dans le caractère, comme il y a besoin de certaines substances chimiques dans l'organisme, toute la

philosophie de la sagesse tombe. Si on n'est pas heureux quand on est devenu sage...

Arrivé à la pointe sublime de l'insensibilité et du détachement, le Parfait se mit à trembler, prit sa tête dans ses mains : « Mon Dieu ! je n'avais pas voulu cela ! » Et il commença de se rattacher et de se resensibiliser.

1943.

SAINT-SIMON*

* Ce texte a été rédigé surtout en 1945, mais les préparations et le premier jet en ont été faits en 1943.

« Les épinards et Saint-Simon
ont été mes seuls goûts durables. »

STENDHAL.

LE duc de Saint-Simon a été un des spectres bien-aimés de mon adolescence. Nul ouvrage obscène ne fut lu en cachette, par un collégien, avec plus de fréttement que je n'en eus à lire, à cet âge, les passages des *Mémoires* où j'apprenais que tels de mes proches parents, orgueil du Faubourg, avaient eu à Versailles une ancêtre qui y était (du moins selon lui) la risée de tous, et comment d'autres, que je croyais voir cavalcadeurs aux croisades, s'étaient anoblis d'eux-mêmes, saisis d'un beau mouvement, sous Louis XIV, issus d'un financier. Puis je lus le duc de bout en bout vers 1928, et il me transporta. Aujourd'hui j'y reviens et y picore, le bel an 1943 de l'Incarnation, afin d'écrire cette préface, non sans un peu de déception et lassitude, qu'en bon préfacier je devrais voiler, mais que je découvre par endurcissement à ne jouer pas le jeu.

Écrire trois mille pages de manuscrit, très grandes et compactes, et n'y mettre pas une pensée ! De sa vie, a-t-il réfléchi ? On ne saurait dire, à ne lire que les *Mémoires*^{1*}. Il a des idées politiques, mais tout le monde en France a des idées politiques ; et les idées politiques n'ont rien à voir avec l'intelligence : des idées politiques ne sont jamais meilleures que d'autres ; elles triomphent ou non dans le concret, pour un temps plus ou moins bref, et c'est tout. Les deux ducs se sont partagé la besogne : l'un ne donne que du général, l'autre ne fait que raconter. Ses moralités sont courtes et plates. J'ai regret de ne lui voir jamais ces élargissements ni ces étendues bellissimes qui sont la gloire de tel de ses pairs : c'est une

* Les notes sont en fin de l'étude.

des grandes et divines supériorités de M. de Chateaubriand sur Saint-Simon — lesquelles sont de tout ordre, — que ces brusques déchirures de la page dans quoi se développe soudain une vastitude pleine de musiques². D'autre part, un Bossuet, un Voltaire, un Chateaubriand encore, font l'histoire à leur manière, mais ils la font. Le Saint-Simon des *Mémoires* est dénué de vues, c'est un chroniqueur qui ne proportionne pas, ou qui ne proportionne pas juste, qu'on laisse et qu'on reprend n'importe où, dont il reste peu dans l'esprit. Il n'a pas de profondeur et il n'a pas de hauteur.

Ses portraits montrent un visage fade, poupin, la lèvre ensoleillée, le nez tel qu'on le dit « spirituel » quand on le voit dans une chanteuse de caf'conc'; et c'est bien cela, il ressemble à Mayol. Toutefois, méfions-nous des portraitistes : peut-être, comme les photographes, lui avaient-ils dit de sourire. Il paraît que de taille il était minuscule. Comme homme, il a été un homme distingué, je veux dire un homme moyen. Politique, mais pas écouté. Catholique, mais pas éclairé : quand il se met à parler du Saint-Esprit, il devient imbécile. Pas amant, que je sache : le féminin manque cruellement dans son œuvre, où il n'y a pas un personnage de femme tracé avec quelque émotion, comme il manque en accent dans sa sensibilité. Psychologue, mais sa psychologie paraît superficielle à l'estime du monde contemporain, habitué à des instruments plus aigus. Homme d'esprit, mais pas autant qu'il devrait l'être, il s'en faut de beaucoup. Homme de cœur, mais tempéré : s'il décrit des misères, et les plaint, ce n'est souvent que pour dénoncer l'opresseur; c'est le politique qui parle, plus que le généreux. Honnête au demeurant : quelquefois une figure pure traverse la presse étouffante de ses faisans et de ses âpres, et alors il la salue au passage, avec un air de respect qui ne trompe pas. Mais ni son âme ni son intelligence n'ont été à la mesure du don extraordinaire dont la nature l'avait doué.

Je me résous avec peine, cependant, à penser d'un homme qu'il est parmi les trois ou quatre écrivains les plus doués de toute une littérature nationale, et à ne trouver pas dans son caractère quelque trace de grandeur. Où diable trouver de la grandeur chez M. de Saint-Simon? Tout ce qu'il a vu, touché, fait, projeté de faire,

il l'a saisi par le côté petit : il est duc dans la vétille. Il y a quelque chose d'incroyable dans le comble où il peut s'abaisser afin de devenir grand d'Espagne, et d'avoir la Toison pour son fils : toute son ambassade faite à cette fin, dirigée vers cette fin, et il l'avoue sans vergogne; aujourd'hui on dirait qu'on avait en vue le bien de la patrie; au vrai, je ne sais si c'est pis ou mieux. Enfin le voici grand d'Espagne, j'allais dire petit d'Espagne. — Eh bien! je me trompe, il y a un de ses actes qui ne manque pas de grandeur. C'est l'acte d'écrire ces trois mille pages, pendant trente années, trois mille pages qu'on écrit pour qu'elles soient lues, et avec pleine conscience de leur mérite rare, trois mille pages qui sont votre œuvre unique, votre titre unique à la renommée, et de les écrire en ayant décidé que pas une d'elles ne paraîtrait de votre vivant. Ce goût de la gloire sous la seule forme posthume, décantée de tout le médiocre dont elle se charge au contact de ceux qui la donnent, — ce désir mêlé de dédain ne saurait être sans une certaine magnanimité. Bien mieux, ce travail de trente années, sur une matière de vingt autres années, c'est-à-dire ce travail de toute une vie, on ne voit même pas que Saint-Simon ait pris aucune disposition touchant la manière dont il serait publié. Second dédain couronnant le premier, dont les rayons en sont étendus.

Ce double trait n'est pas que de magnanimité. Il fixe un type d'homme : le créateur littéraire à l'état pur. L'auteur qui ne s'intéresse qu'à sa création, et non pas — ou très en seconde ligne — aux rapports de sa création avec le public; l'auteur qui dit avec Goethe : « Une chose importe, c'est que ce soit écrit. » Le créateur dans toute sa pureté et admirabilité.

« Il n'a rien à dire, mais il le dit magnifiquement. » De qui donc ai-je écrit cela un jour? Saint-Simon a à dire, mais la façon dont il le dit importe plus que ce qu'il dit. Nous voici enfin devant ce monstre, le maître du langage, qui inéluctablement gagne la partie, parce qu'il a le don non du bien-dire mais du fort-dire. Bossuet décroche l'immortalité en mettant le vide en fort langage; Saint-Simon, en mettant en fort langage des anecdotes. Il ne s'est agi pour eux que d'écrire des choses qui faisaient l'effet d'être vraies, parce qu'ils les écrivaient à leur mode. Est-ce que vous ne trouvez pas que

c'est faire à cette espèce d'hommes la part un peu trop belle? Quoi! il leur suffit de leur don, et ils ont le droit de dire toutes les sottises, toutes les faussetés, le droit d'être sans conscience, d'être partisans, d'être ignorants, d'abaisser ou d'élever selon leur humeur ou leur degré de boisson, et ce n'est pas assez de leur impudente impunité, il faut encore que ce soient eux qui fassent foi, eux qui marquent, eux qui durent, eux qui existent et sureexistent enfin! Ils soufflent tous les autres, avec leur don : il n'y a qu'eux. « Le bon langage et le bon style relèvent et redressent même les choses déchuées et gâtées, comme la mauvaise phrase gâte et perd les bonnes. » Saint Jean de la Croix a écrit cela, qui est en termes doux la devise hennissante de tout grand écrivain : « Plus fort que la vérité », et cette constatation immorale s'ajoute à cette autre constatation immorale, que tous les embêtements, peines et calamités qui arrivent aux grands écrivains sont transmués par eux en or pur, dans leur creuset infernal, de sorte qu'ils sont ainsi vivants parmi les morts, après avoir été les plus vivants d'entre les vivants. Quoi qu'il en soit, juste ou non, le monstre est là, et s'il me scandalise je n'ai pas à m'en plaindre, et même vais de ce pas en rendre grâces aux dieux.

Léon Daudet a écrit que pour le naturel, le jet, la force, et comme formateurs d'une langue « telle sur le papier qu'à la bouche », il y a Amyot, Montaigne, Pascal, Saint-Simon, La Rochefoucauld, Sévigné. Je ne redis pas à cette liste³. Mais Amyot, il faut d'abord le traduire; Montaigne et Sévigné restent mols et prolixes; La Rochefoucauld est malgré tout un appliqué. Voici détachés Pascal et Saint-Simon. Sur le plan de l'intelligence, pas de proportion : l'un écrivain génial, l'autre génie tout court. Mais il est bien vrai qu'eux deux sont les maîtres du style de feu, de l'incomparable style qui va, brûle, est un feu grégeois qui avance en dévorant.

Tout le monde, quand parurent les *Mémoires*, s'accorda pour dire qu'ils étaient « abominablement mal écrits » (le mot est de la du Deffand). Avait-on tort? Eh bien, non. Il n'y a pas de style plus débraillé que celui de Saint-Simon. S'il ne s'agissait que de ses ellipses, de ses tics entêtants, de ses voltes et de ses caracoles! Mais

il y a sa syntaxe affolante⁴, son macaroni de *qui* et de *que*, les mots répétés et surrépétés, les phrases sans queue ni tête, les culs-de-sac sensationnels. Durant des pages entières — surtout au début, — on va de catastrophe en catastrophe : il écrit à tombeau ouvert. Mais écrit-il « mal » ? Si oui, c'est qu'il écrive mal, et qu'il ait le je ne sais quoi, qui fait en partie son originalité et sa force. Ce galimatias merveilleux est la langue d'un des deux écrivains français les plus éblouissants en tant qu'artistes (lui et Chateaubriand) : presque tout style, à côté de celui-là, fait figure de style pauvre ou de style cuistre⁵. Non sans raison, il épouvante les professeurs⁶. Mais est-il moins dangereux de faire paître de jeunes esprits dans le galimatias de Boileau, dans le galimatias de Corneille, dans le galimatias de Molière (quand il versifie), dans le galimatias de Descartes, en leur enfournant que cela est le beau style, que de leur permettre Saint-Simon, en leur marquant son impureté, et que c'est d'elle, souvent, que naît sa beauté ?

Saint-Simon ne se corrige pas. Et de Pascal nous n'avons que des notes. Qu'aurait été Pascal s'il avait construit ? Et Saint-Simon s'il s'était corrigé ? Moins que ce qu'ils sont, pour sûr. Leur éminence vient bien de ce jet si vif que, de le voir figé dans une édition de bibliophile, c'est-à-dire construite, cela fait une disparate qui nous froisse un peu d'abord, comme ce serait de voir immobilisée une flamme.

On voudrait savoir si l'auteur a été conscient de ce fait-là. Saint-Simon a pris des notes de dix-neuf à quarante ans, et a rédigé durant ses trente dernières années, sorti des affaires, au cours d'une de ces immenses retraites comme on savait en prendre au xvii^e siècle : trente ans à être à l'écart, ô grâce de la Providence ! Durant ces trente ans, est-ce qu'il ne s'est pas corrigé parce qu'il n'avait pas le temps, à la lettre, de la création et de la correction, et a dû sacrifier celle-ci ? Ou bien, s'il avait voulu, pouvait-il mener de front les deux, et n'a-t-il conservé son premier jet que parce qu'il en sentait la supériorité ?

Pour répondre il faudrait connaître sa puissance de travail, son emploi du temps, son for intérieur. Lui-même, cependant, il s'est ouvert ou a feint de s'ouvrir là-dessus. A la fin des *Mémoires*, il écrit : « J'ai senti ces

défauts (les défauts de son style, qu'il énumère avec clairvoyance). Je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. Je ne fus jamais un sujet académique (en effet, il ne fut jamais que d'une académie de chevaux⁷), je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. De rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, ce serait refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces, il courrait risque d'être ingrat. Pour bien corriger ce qu'on a écrit, il faut savoir bien écrire; on verra aisément ici que je n'ai pas su m'en piquer. » Bref, il explique son style par la fatigue et l'ennui de se corriger, et par le fait qu'il ne saurait pas « bien écrire ». Mais méfions-nous des explications d'auteurs : un auteur, c'est toujours la menterie incarnée.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse la plus séduisante, et probablement la plus juste, est celle d'un Saint-Simon lucide. « Emporté », en effet, par « la matière », et trouvant « ingrat » de la traiter avec application. Mais conscient aussi de ce que sa paresse lui fait gagner. Sa paresse et son indépendance. « Surtout, monsieur, il faut tenir votre langue », lui disait Louis XIV : qu'on fasse et qu'on dise comme les autres, c'était la volonté de ce monarque, dont il a subsisté, n'est-ce pas ? quelque chose en son royaume. Si Saint-Simon est devenu ce qu'il est devenu, c'est, très précisément, parce qu'il n'a pas « tenu sa langue » en écrivant : il n'a été *convenable* ni dans sa façon de parler de ses contemporains, ni dans sa façon de parler tout court. Il n'a pas voulu écrire du style dont on écrivait autour de lui, qui lui était facile s'il l'eût voulu, car lui aussi il savait être plat, même sans copier Torcy⁸. Il ne l'a pas voulu par conscience de sa valeur comme écrivain spontané. Et, gentilhomme qu'il était, et jusqu'au comble du grotesque, il ne l'a pas voulu par gentilhommerie; la pointe de morgue est visible dans une phrase telle que : « Savoir bien écrire, on verra aisément ici que je n'ai pas su m'en piquer. » Et même n'aurait-il pas, par système, accentué ses incorrections, comme Brummel râpant exprès son habit ? On le croirait à en voir tant et tant qu'un simple trait de plume, à la plus rapide relecture, pouvait corriger. Il me semble l'entendre : « Bon pour vous, grimauds, de

peiner sur des phrases. Aux personnes de qualité la céleste désinvolture, les hautaines négligences, les outre-cuidantes bizarreries. Moi, je le trouve bien ainsi, et c'est donc ainsi bien pour vous, grimauds. » Il impose son margouillis de style, comme le noble impose ses vêtements démodés et sa barbe pas faite⁹, sachant que, quoi qu'il fasse, c'est toujours lui qui tiendra le bon bout. Quant au dédain du noble ou noblaillon pour l'état d'auteur, c'est une vieille pose que nous retrouverons chez les Byron, Lamartine, etc. Nous savons qu'on n'en a pas encore fini.

Saint-Simon serait alors l'inventeur du style naturel littéraire, je veux dire d'un style parlé attentivement revu par la littérature. Il prend le style qu'il entend parler autour de lui à la cour, style qui a le jus et la hardiesse des mœurs de cette cour telles qu'il les a dépeintes, avec une certaine grossièreté qui était et est restée chose de seigneur (il nous a conté l'histoire charmante du petit chat qui était entré dans la salle du conseil de régence et se promenait sur la table en plein conseil, qu'on voulait faire partir, et qu'il dit qu'il fallait garder; son style familier, c'est cela : il a gardé le petit chat). Ce style, il le noue puis le projette, entortillé et tout d'un coup bondissant, concision dans l'élongation, fermeté dans le débraillé; il le truffe d'archaïsmes¹⁰, de trivialités, de mots techniques, de mots inventés, d'impropriétés de termes¹¹ : pas un écrivain français n'a porté plus loin l'art de se faire sa langue à soi seul. Son naturel n'est pas à proprement parler artificiel; il est seulement conscient, aimé, voulu. Sa langue est à la langue de la cour ce que la langue d'un Céline est à la langue populaire : c'est cela et ce n'est pas cela. Mais il avait l'instinct, les antennes des maîtres, et c'est pourquoi son style, contrairement à ce qui arrive aux auteurs du faux style paysan, du faux style populaire, n'a pas vieilli. Et il l'a animé d'une haleine, d'une verve, d'un venin, d'une nervosité¹², d'un amusement à écrire qui suffiraient à lui donner la vie, c'est-à-dire à lui donner partie gagnée. Les auteurs et zélateurs du style mort comprendront-ils jamais que ce sont ces coups de fouet, qu'ils affectent de trouver vulgaires, qui mieux que tout emportent une œuvre et lui font franchir, d'un élan irrésistible, les portes de l'immortalité?

On lit Tacite et Suétone en sachant ce qu'on y va trouver : on n'est donc pas étonné d'en sortir assombri. Mais Saint-Simon ne passe pas pour être un auteur noir. Aussi, quand on sort de sa vision d'un siècle illustre avec un poids de tristesse et d'horreur, on en est saisi d'autant plus. Siècle illustre, sombre siècle, tout plein d'intrigues souveraines, de pompes hypocrites, de procès impénétrables et intarissables, de billevesées de religion et d'étiquette : jamais l'art de se jouer de la personne humaine ne s'est esbaudi plus sournoisement que sous le couvert de ces cuirasses à dentelles, de ces pourpres boueuses, de ces hermines flétries de sang. L'arbitraire, la tyrannie, la persécution. Un roi omnipotent, le Zeus de l'Europe, qui met en branle tout le pouvoir pour torturer et assassiner des innocents : les « atrocités » de Louis XIV. Le désir de niveler (tant reproché aux démocraties), la vile courtoisnerie, tous affolés par la passion de plaire, et le mot de servitude est un de ceux qui reviennent le plus souvent sous la plume de Saint-Simon. Partout c'est l'âpreté qui gagne, et le manège. Où est l'honnête homme dans tout cela, puisque la scène est toujours occupée par des impurs ? Et, auprès de ceux qui voulaient tant de choses, quelle était donc la place de celui qui ne voulait rien ? Mais nous savons que celui-là était le suspect entre les suspects : la solitude a des indignations.

A cet état de choses, sans doute, Saint-Simon s'est opposé toujours plus ou moins. Il est opposant par nature. Au moment qu'il va parler de Louis XIV, il avoue qu'il ne se sent pas assez sûr de soi pour en parler sans haine et il se contente de dire : « On tâchera d'y atteindre » : cela est gentil et menaçant. Les *Mémoires* contiennent leur réquisitoire contre Louis XIV comme les *Mémoires d'Outre-Tombe* contiendront leur réquisitoire contre Napoléon. Nous apprenons dans les uns que l'homme de Versailles a été « un fort petit roi », dans les autres que l'homme d'Austerlitz « s'est abaissé au-dessous de l'espèce humaine » et « a fait rétrograder l'art de la guerre vers l'enfance de l'art ». Charles X avait raison : il ne fait pas bon d'avoir près de soi un *coquin de journaliste*. Saint-Simon est contre Louis XIV. Il est

contre les secrétaires d'État, « sortis de la boue ». Il est contre la robe, « vile bourgeoisie ». Il est contre Rome, dont il ne parle qu'avec insulte, et il l'a flagellée, en trente endroits, de traits atroces, et qui stupéfient presque venant d'un homme qui était catholique et bon catholique¹³. Il est contre la haute société française, implicitement, si l'on en juge par les couleurs dont il l'a peinte. Il est aussi contre la vie hors du siècle, et l'homme qui faisait des retraites à la Trappe¹⁴ (mais qui avait parlé déjà des « ordures de séminaire », des « barbes sales de Saint-Sulpice », et j'en passe) a proposé qu'on fermât les monastères et qu'on dispersât les ordres. Il n'a pas dit seulement de notre nation qu'elle était légère et inconstante, que son principal ressort était la vanité, que leur génie portait les Français « à se faire la guerre entre eux quand ils ne sont pas occupés par des guerres étrangères »; il a prononcé les mots graves de « bassesse » et de « vilenie¹⁵ ». Et cependant, au bout de tout cela, Rome n'a pas branlé, les monastères se portent bien, la société française du XVII^e siècle passe pour être un des honneurs de la France, la gloire de Louis XIV est immortelle, et parlez un peu au Français de 1943 de sa « bassesse » ou de sa « vilenie », vous verrez comme vous serez reçu. Tout ce que Saint-Simon a attaqué comme écrivain est debout, matériellement ou moralement. Et aussi tout ce qu'il a attaqué comme politique. Cela, il l'a reconnu lui-même, au déclin de sa vie, à l'heure où les hommes publics, et jusqu'à ceux qui ont eu le plus besoin du picotis du siècle, se retournent contre la société qui leur a donné congé, et font des variations sur le violoncelle de l'amertume ou aux grandes orgues de l'*à quoi bon?* « Cette occasion m'arrache une vérité que j'ai reconnue pendant que j'ai été dans le conseil, et que je n'aurais pu croire si une triste expérience ne me l'avait apprise, c'est que tout bien à faire est impossible. Si peu de gens le veulent de bonne foi, tant d'autres ont un intérêt à chaque sorte de bien qu'on peut se proposer; ceux qui le désirent ignorent les contours, sans quoi rien ne réussit, et ne peuvent parer aux adresses ni au crédit qu'on leur oppose, et ces adresses, appuyées de tout le crédit des gens de manière supérieure et d'autorité, sont tellement multipliées et ténébreuses, que tout le bien possible à faire avorte

nécessairement toujours. Cette affligeante vérité, et qui sera toujours telle dans un gouvernement comme est le nôtre (...), devient infiniment consolante pour ceux qui sentent et qui pensent, et qui n'ont plus à se mêler de rien. »

Une fois qu'on l'a mis en français, cela est clair. Ainsi, quoi qu'on fasse, le mal demeure. C'est que chaque époque croit que c'est elle qui a atteint le fond de l'ignominie, et il arrive qu'elle s'en effraye; puis elle ouvre l'histoire, elle s'y retrouve, elle y retrouve toute sa noirceur, et alors elle repart rassérénée. Elle a compris que l'histoire ne lui en voudra pas plus qu'elle n'en veut à ces autres époques, et qu'elle peut être infâme en toute impunité. On lit Thucydide, puis on lit Tacite, puis on lit Michelet sur le moyen âge, puis Retz, puis Saint-Simon, puis Taine sur la Révolution française, et on trouve que cela est toujours la même chose : c'est toujours la même trame de forfaits, coagulée de sang. Dès lors, pourquoi se gêner? Néron ne tremble pas quand il sait que « Tacite est déjà né dans l'Empire », ni pas un des grands bandits de ce monde ne tremble devant les verdicts de l'avenir. Que leur importe l'avenir! Dans la minute présente ils peuvent satisfaire leurs haines, leurs foudades, leurs avidités, leurs insanités. Ils le font, sachant que l'ivresse de leur banditisme, cela est pris. Qu'ils s'en aillent donc tranquilles dans la mort! L'histoire leur sera douce. O douce histoire, vous les bercez dans vos bras, ces enfants coupables, du même berceur que vos enfants chéris. Que disions-nous donc tout à l'heure, qu'à la fin c'est toujours le grand artiste qui gagne? Il gagne et perd. En exécution du testament de Saint-Simon (reproduit d'ordinaire par les éditeurs à la suite des *Mémoires*), son corps avait été enseveli à côté de celui de sa femme, les deux cercueils « si étroitement ensemble et si bien rivés, qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous deux » (et nous nous trompions donc en lui déniait le sens du féminin¹⁶; il l'a au moins en ce rencontre, et fort). La Révolution vint, brisa les cercueils, sépara violemment les corps, les jeta à la fosse commune. Cela est un symbole. Le cas fait des dernières volontés de M. de Saint-Simon, c'est aussi le cas que l'on fait des avis et des vœux exprimés par tous les écrivains qui se sont souciés

de la chose publique. On admire en eux le virtuose; du fond on ne tient nul compte, et les choses vont leur train. Il n'est pas mauvais que nous découvriions à la fin que l'édifice des *Mémoires* est élevé sur une fosse commune. Cela ne nous rappelle pas seulement ce qui subsiste des désirs suprêmes d'un homme, mais encore, combien le mal et le bien au bout du compte sont confondus et indiscernables, à la manière de ces ossements et de ces cendres que l'éternité marie au hasard, et combien est vraie la parole de l'Écriture, qui doit s'entendre de l'honnêteté tout autant que de la sagesse : « J'aurai le même sort que l'insensé. Pourquoi donc ai-je été plus sage? »

NOTES

1. Est-ce voulu? Il écrit : « Les réflexions gâtent souvent des Mémoires », et s'excuse une fois qu'il en a fait. Mais c'est peut-être Napoléon écrivant à un ministre : « Un homme public et dans les grandes affaires ne peut, ne doit pas écrire l'orthographe. Ses idées doivent courir plus vite que sa main, etc. » (Cité sans aucune référence, dans *Napoléon, Pensées pour l'action*, Presses Universitaires de France, 1943.) Les raisins sont trop verts.

Il me semble qu'une réflexion, si elle est juste, ne gâte jamais quoi que ce soit. Notons, pour mémoire, que le duc est penseur, ou quelque chose d'approchant, dans ses *Projets de gouvernement*.

2. Saint-Simon a écrit qu'il n'était pas « homme de musique » (mélomane). Il cite l'amour de la musique parmi les déficiences congénitales du duc de Bourgogne, comme Mme de Motteville prétendait reconnaître à ce même amour, chez Louis XIII, la nature morbide du roi. Saint-Simon n'est pas davantage « homme de musique » dans son art.

3. Veut-on apparenter, cette fois, par l'énergie et l'éclat? « Il se voue aux ténèbres, et les ténèbres mêmes le rejettent » : cela sonne comme du Bossuet. Une phrase telle que : « Un reste de seigneurie y palpitait encore » pourrait être de Chateaubriand, sur Combourg. Et quand je lis, sous la plume de Saint-Simon : « L'*ombragé* des maximes des saints », je ne comprends pas bien, je rêve sur cette lueur étrange, et je la rapproche de celle qui luit à la cime de certaines phrases ou certains vers de Hugo.

4. A Alger, un marmouset, désignant deux poissons rouges dans le bassin d'un square, s'écriait : « Oh! papa, les petites sardines, comme il est belle tous les deux! » Cette syntaxe, qui barbouille entre eux les espèces et les sexes, et le singulier avec le pluriel, c'est celle de M. de Saint-Simon quand il est dans ses grands jours, c'est-à-dire quand il écrit carrément à l'aveuglette.

5. Ces lignes ont été écrites d'après mes notes de 1928. J'ai quelque scrupule à les recopier aujourd'hui sans réserves. En effet, je ne puis cacher que Saint-Simon, non seulement durant des pages et durant des chapitres, mais quelquefois durant un volume

entier, écrit de façon *quelconque*. Serait-il surtout un auteur de morceaux (dont la plupart sont des « portraits », genre à la mode en son temps, et où il était facile de briller à quelqu'un qui avait autant de « patte » que lui)? Je n'osais pas l'écrire au début de cette étude. Et cependant il est nécessaire de l'avoir dit, ne fût-ce qu'en note.

6. Il a aussi le je ne sais quoi qui fait horreur aux démocraties. La nôtre ne tolère Saint-Simon que parce qu'elle a cru y trouver que Louis XIV ne se lavait pas. Et je crois que les Américains ne savent pas même qu'il existe, autrement qu'à l'état d'économiste socialisant (il est d'ailleurs connu que, plus un écrivain est grand écrivain dans sa langue, moins il est apprécié à l'étranger).

7. « Dangeau, *qui ne méprisait rien*, avait brigué et obtenu de bonne heure une place dans l'Académie française. »

8. Ma grand-mère, d'une rencontre avec Bourget, avait retenu seulement qu'il avait les pieds plats, et en justifiait son style, puisqu'il était bien connu qu'il écrivait avec ses pieds. De temps à autre, pendant quelques pages, il arrive que Saint-Simon fasse de l'histoire; alors il écrit avec ses pieds, et il est un peu ennuyeux. On voit dans la thèse de M. Bourgeois, *La Collaboration de Saint-Simon et de Torcy*, que nombre de ces pages plates sont empruntées, sans y changer un mot, à des lettres de Torcy, ministre de je ne sais quoi, ou aux dépêches diplomatiques d'autres correspondants. Ces friponneries montrent bien que, quoiqu'il le répudiât, Monsieur le duc était littérateur de *a* à *z*, ou plutôt, pour tenir notre comparaison, de la tête aux pieds.

9. Nous avons connu un noble, habitant Neuilly, qui allait le dimanche à la messe d'onze heures avec la barbe pas faite, qu'il ne se faisait qu'au retour, et qui expliquait : « C'est tout ce qu'il faut pour les gens de Neuilly. » Saint-Simon n'a pas fait la barbe à son style.

10. Contemporain de Louis XIV, c'est sous Louis XV qu'il écrit ses *Mémoires*, et c'est presque dans la langue de Louis XIII qu'il les écrit.

11. Il y aurait toute une étude à faire de la saveur que tire Saint-Simon des impropriétés de termes involontaires ou voulues, saveur comparable à celle qu'a un léger strabisme chez une jolie femme.

12. « Il est le premier des écrivains français qui écrive avec ses nerfs. » (Émile Faguet.)

13. Par exemple, « une cour où rien n'était impossible avec de l'argent ». Et Chateaubriand, de son côté : « Si l'on avait des mil-

lions à distribuer, il serait encore possible de faire un pape.» Ces écrivains catholiques sont terribles!

14. Mais eût-il fait ces retraites, si la Trappe ne s'était trouvée à peu de kilomètres de son château? Je suis certain que Barrès ne me reçut quelquefois, quand j'étais jeune homme, que parce que nous étions voisins.

15. « Le tout un peu mêlé de vilénie française. » — « Il (le duc de Vendôme) connut et abusa plus que personne de la bassesse du Français. »

16. A ce propos, on me rappelle aussi des portraits de lui, très tendres ou bienveillants : la duchesse de Bourgogne, Mme de Pontchartrain, Mme de Guise, l'abbesse de Fontevrault, la princesse des Ursins.

Pierre Sipriot, qui a de Saint-Simon une relecture plus fraîche que la mienne, me communique quelques notes qui complètent ou corrigent mon étude, et qu'il m'autorise à joindre ici.

1. *Peu d'ambition* chez Saint-Simon : on lui propose d'être ministre, il refuse. C'est lui qui distribue les places au Conseil de Régence; il s'oublie lui-même et n'accepte qu'une place de conseiller.

2. Il n'est *pas homme d'action* : il tourne le dos à ses idées dès qu'il s'agit de les mettre en pratique. Flétrit la révocation de l'édit de Nantes, mais s'oppose au retour des huguenots. Réclame en 1715 la convocation des États, mais la déconseille en 1717. N'aime pas les Jésuites, mais réproouve le projet d'expulsion.

Cette défiance à l'égard de ses propres idées va jusqu'à l'inertie. Quand on lui demande son avis, il s'échauffe en parole, puis brusquement s'accommode de ne pas obtenir la décision : « Je me contentai d'avoir convaincu, et puis je laissai faire. »

L'écrivain ne l'emporte pas seulement sur l'homme d'action, il l'emporte sur le « causeur ». Il contemple le visage de son interlocuteur et ne dit plus mot, ou encore use de l'incognito : c'est le cas avec le tsar, quand il écrit de Tessé qui devait le présenter : « Je le priai de bien s'en garder et de ne point s'apercevoir de moi en sa présence, parce que je voulais le regarder (le tsar) tout à mon aise, et le devancer et l'attendre tant que je voudrais pour le bien contempler, ce que je ne pourrais plus faire si j'en étais connu. »

3. *Il joue en même temps une politique de prestige, donne des leçons de grandeur*, des leçons de « maintien » à tout le monde, même au

roi. « Le roi a craint les seigneurs et a voulu des garçons de boutique. »

A la fin de sa vie, c'est un « dictionnaire » vivant de toutes les familles de France. Un des premiers à prévoir l'effondrement moral et matériel de la noblesse; effondrement qui, dès le ^{xvii}^e siècle, prépare la révolution : « Cette noblesse française si célèbre, si illustre, est devenue un peuple presque de la même sorte que le peuple même, et seulement distinguée de lui en ce que le peuple a la liberté de tout travail, de tout négoce, des armes même, au lieu que la noblesse est devenue un autre peuple qui n'a d'autre choix que de croupir dans une mortelle et ruineuse oisiveté qui la rend à charge et méprisée, ou d'aller à la guerre se faire tuer à travers les insultes des commis, des secrétaires d'État et des secrétaires des intendants. »

Ou encore, sur les ducs : « Leurs rangs, ils laissent tout usurper à chacun, personne n'ose dire mot. On n'oserait dire que voilà des valets. »

4. Il n'est *pas* homme d'affaires. Sa fortune périclité du jour où sa femme est morte.

5. *Moralisant*, il prêche tout le monde. Il hait les bâtards, les maîtresses, par principe.

Il n'épargne pas ses amis. Surprend le duc de Chevreuse à boire en cachette et lui fait la leçon. S'épuise à convaincre le duc d'Orléans de rompre avec sa maîtresse.

Il se mêle des affaires des autres, fait « le nécessaire » : écrit des lettres pour les autres, s'entremet, réconcilie les gens, malgré eux (Beauvilliers et Ponchartrain).

Il a un sens décidé de ses devoirs. De là le propos du duc d'Orléans : « Il est immuable comme Dieu et d'une suite enragée. »

Il est excessif dans ses amitiés et dans ses haines. Les autres lui paraissent toujours trop mesurés ou indifférents. On comprend la réponse de Louis XIV, à qui il se plaint d'être l'objet de calomnies : « Mais, Monsieur, c'est que vous parlez trop, et que vous blâmez. Voilà ce qui fait qu'on parle contre vous. »

Il parle de « son caractère droit, franc, libre, naturel et beaucoup trop simple ». Côté Alceste et Jean-Jacques. Il aime, autour de lui, les hommes avec une sincérité agressive.

6. *Rêve chez lui d'une sagesse chrétienne*. — Ses meilleurs amis sont des prêtres. Il blâme le manque de sérieux religieux du roi : « A la messe, il disait son chapelet (il n'en savait pas davantage). » Il fait retraite régulièrement à Pâques.

On dit du mal de Rancé dans un carrosse. Lui, si curieux, il descend et suit l'équipage, à pied.

Dans ses *Mémoires*, il refuse de rendre compte de la mort de Rancé. « Ces *Mémoires* sont trop profanes pour rapporter rien ici d'une vie aussi sublimement sainte et d'une mort aussi grande

et aussi précieuse devant Dieu... J'éprouvai une des plus grandes affections que je pusse recevoir. »

Lettre à Valincour sur la *retraite* :

« Que vous êtes sage et heureux, Monsieur, et quelle vie est la vôtre. Tout le suc, tout l'utile, tout le vrai s'y trouvent sous le voile de la vie commune, sans l'étalage de la dévotion. Rien ne m'empêche d'en faire autant que moi-même, et, ce qui est monstrueux, sans aucun des goûts, des désirs et des objets qui sont capables de troubler la solitude. Je vous fais cette confession pour m'humilier et mériter vos prières. » (25 décembre 1728.)

7. S'il est triste (sens des vicissitudes du monde, de la malédiction divine, de l'illusion de la destinée humaine), il n'est *pas particulièrement pessimiste*. Il accepte l'ordre de la providence, sans jamais exploiter le drame à la façon de Tacite ou de Michelet. « A la fin tout sécha, passa et disparut. Ainsi va le cours du monde », écrit-il à propos de la mort de Mme de Montespan.

Les pages les plus dramatiques sont dans sa correspondance. On y sent l'influence du clan humaniste de la cour, Fénelon et les deux ducs, comme le prouvent ces deux textes de charité chrétienne :

a) *Lettre à Fleury sur la misère du royaume.*

« On vit en Normandie d'herbes des champs. Je parle en secret en confiance à un Français, à un évêque, à un ministre, au seul homme qui paraisse avoir part à l'amitié et à la confiance du roi; et qui lui parle en tête à tête : du roi qui ne l'est qu'autant qu'il a un royaume et des sujets et qui, pour être le premier roi de l'Europe, ne peut être un grand roi s'il ne l'est que de gueux de toutes les conditions et si son royaume se tourne en un vaste hôpital de mourants et de désespérés. » (1725.)

b) *Lettre anonyme à Louis XIV sur la misère, longue de plus de cinquante pages.*

« Jamais roi ne créa tant de dettes avec si peu d'assurances...

« ... Attendez-vous à changer la forme d'un gouvernement si ruineux, que le royaume ait manqué et qu'il n'y ait plus de monarchie; et préférez-vous les préjugés, l'habitude, à votre salut en ce monde qui peut être ébranlé par le dehors, au salut de la monarchie et des successeurs de votre sang et de votre couronne après vous?

« ... Quel compte que tant de fleuves de sang dont vos ministres vous ont fait inonder l'Europe; quel compte que tant d'autres déluges d'un sang d'une autre espèce, mais non moins réel, je veux dire de tant de trésors que ces ministres vous ont fait répandre,

et qui vous ont réduit, à force d'en répandre, de les rechercher jusque dans les os de vos sujets, dont la nudité et la défaillance rendent les champs incultes, tarissent l'espèce du bétail et ne laissent plus en proie aux durs exacteurs des impôts que les restes de leurs maisons délabrées, dont ils démontent la charpente pour être vendue à vil prix! » (Avril 1712.)

LA CHARITÉ*

* Ce texte, écrit en 1943, a paru en 1944 dans le volume à tirage restreint *Croire aux âmes*, Paris.

LES organismes officiels chargés de distribuer la charité française se plaignent qu'à leurs moulins vienne moins d'eau que durant la dernière guerre. 1914 se présenta comme une immense occasion de charité; 1916 en fut le comble. Rien de semblable aujourd'hui. Le sage s'attriste et se félicite alternativement d'avoir vécu, en vingt-cinq années, parmi deux humanités à ce point différentes. Il attend, sans l'attendre, que le prochain demitour de la roue ramène la charité dans nos mœurs. Et ensuite l'endurcissement de nouveau.

On me crie de Seïr :
« Sentinelle, où en est la nuit?
Sentinelle, où en est la nuit? »
La sentinelle répond :
« Le matin vient et la nuit aussi. »

Isaïe, XXI, XI, XII.

« Le matin vient et la nuit aussi. » Ce n'est pas la formule de l'espérance, c'est la formule de la roue qui tourne, et c'est pourquoi je l'aime jusqu'à l'émotion.

Notre endureissement a une autre cause. C'est le malheur des bons sentiments, qu'en parlent tant de gens qui n'y croient pas : ils en parlent donc mal, avec des mots faux, qui défraîchissent ces sentiments. Le vice a plus de chance : n'en parle que qui l'aime bien. Depuis quelques années, on parle tant chez nous des bons sentiments, que ces paroles ont flétri les objets qu'elles célèbrent. Ce n'est pas une des moindres causes du scepticisme actuel de la France, que l'éloquence de bas étage avec quoi on prétend la hausser. Cette grimace de la grandeur, par des singes qui n'ont pas même notion de ce¹ qu'elle est.

Voici, en revanche, qui travaille à notre époque au profit de la charité. Parmi tant de situations insidieuses

et complexes, elle est une chose solide où prendre appui. Si étrangère à toutes les histoires de patries, de partis, de confessions, de classes, de races. Si pleine de pitié pour elles. Comme la pensée. Comme l'art. Comme la sagesse. Comme la religion. Elle nous fixe, quand on hésitait où aller. Encore une « paix dans la guerre ». O sécurité ! La charité voie de garage ? Oui, elle est cela, aussi. On peut imaginer le raté qui se dirait : « J'ai eu la charité », et jugerait qu'elle suffit à justifier sa vie. Et le criminel qui s'assurerait contre le remords, en partageant le pain de son cachot avec la souris.

(C'est ennuyeux d'avoir à surveiller la cohérence de ses images. Je viens de dire que la charité est une voie de garage. Comment dire qu'elle est aussi — centrifuge et centripète — lait qui s'épand et tour d'ivoire ?)

Quoi donc ! La charité, parfaitement sûre ? Pas si vite. Rien n'est sûr pour l'intelligence, et non pas l'intelligence elle-même. L'intelligence demande : « La charité ? Pourquoi ? » Mais n'en est-il pas de même de toute la vertu ? Et quand on voit l'honnêteté indéfectible subsister dans un être, au milieu d'un univers où tout lui donne tort, ne se demande-t-on pas aussi : « Pourquoi ? »

Je tremble de froid. Je donne mon manteau (mon manteau entier, si je suis un pauvre type ; la moitié de mon manteau, si je suis un saint) à un passant qui en est dépourvu, qui me remercie à peine, qui disparaît, que je ne reverrai jamais, dont j'ignore s'il n'est pas un bandit ou un goujat. Ensuite je me dis, et il est juste que je me dise : « Qu'est-ce qui m'a poussé à faire ça ? »

L'attrait d'une rémunération, naturelle ou surnaturelle ? Bien entendu, il n'en est pas question. Il est vraiment trop insultant pour les hommes de rapporter à un dieu — et à un dieu rétributeur, encore ! — nos bonnes actions, comme si les hommes à eux seuls ne les valaient pas. Quand l'obligé s'enfuit sans remercier, l'obligeant sourit, comme il sourit quand l'oiseau qu'il a nourri s'envole. Quand l'obligé insulte l'obligeant, l'obligeant s'irradie et chante : « Je vois arriver ce qui devait arriver. Je vois le monde obéir à ses lois. Je vois que tout est en ordre, et c'est pourquoi je chante. » Déjà la reconnaissance le gênerait ; que penser d'une rémunération !

(Nota : charité rémunérée, c'est-à-dire corrompue, vaut

encore mieux que rien. Car enfin, ô moralistes ! il y a aussi le point de vue de l'obligé.)

Mais la charité n'est-elle pas toujours rémunérée, si celui qui la fait en reçoit toujours du plaisir ?

Et il en reçoit toujours. Notre indifférence, quand notre bienfait est payé d'une ingratitude, est la meilleure preuve que c'est à nous que nous avons fait plaisir avec notre bienfait. Le monde ne peut rien là contre.

La charité serait-elle donc fondée sur le plaisir reçu ? Je ne le crois pas, pensant qu'elle est une passion. Et la passion est moins la recherche d'un plaisir, que l'accomplissement d'un instinct.

C'est pourquoi j'avais raison d'écrire (en 1929, dans *Pour une Vierge noire*) : « La charité ne trompe pas. » Elle tromperait, car elle peut manquer cruellement le bien qu'elle cherche à faire, si elle n'était pas une passion. Mais une passion satisfaite ne trompe pas.

Par ailleurs, c'est ce caractère de passion qui garantit la charité. Si elle n'en est pas une, ou tant qu'elle n'en est pas une, elle risque fort d'être courte, fragile, maladroite : bientôt avide de se renier*.

Que la charité soit une passion, j'en vois la preuve en ceci, qu'il faille souvent se roidir pour lui résister. La vertu étant en ces rencontres non de lui céder, mais de ne lui céder pas. « Retenez-moi ! dit la charité, comme le Marseillais. Retenez-moi ! Je vais faire une bêtise. » L'impulsion de la charité peut avoir l'intensité d'un prurit ; il s'agit seulement de faire cesser un état insou-

* Un exemple. Les enfants, sauf exceptions, n'ont pas le jaillissement du don de soi. Aussi, quand on leur propose les mots d'ordre « servir », « se dévouer », etc. j'éprouve la même gêne et la même inquiétude que me donnent ces jardiniers qui s'évertuent à produire des roses bleues. Ces enfants vont être des petits singes de vertu, en attendant de tourner au cynique. Qu'on les laisse donc être ce qu'ils sont ; s'ils doivent rencontrer la charité, ils la rencontreront à son heure, quand sera mûre en eux la saison de la charité. « Pourquoi les chattes de chez vous n'ont-elles pas de nom ? demandais-je à une jeune fille. Et comment faites-vous pour les appeler ? » — « Je ne les appelle pas. Elles viennent quand elles veulent », me répondit-elle (déjà cité dans *Les Jeunes Filles*).

tenable. Les objets de notre charité ne sont alors que des prétextes à faire cesser cet état.

Une autre preuve. Qu'y a-t-il de mieux que la charité, qui fait du bien tout ensemble à l'obligé et à l'obligeant? Mais attention! Comme la passion, son accomplissement peut procurer non un plaisir, mais une douleur : la honte douloureuse d'avoir cédé à un prurit.

Une autre preuve. Comme la passion, elle continue toujours, si aigrement qu'elle ait été dupée ou punie. C'est le propre des passions. Tout magistrat averti sait bien que le condamné recommencera. Et si un jour la passion tombe, ce n'est jamais sous des coups, c'est seulement que la source s'est tarie.

Une autre preuve. Étant passion, la charité est fantasque, insaisissable, incohérente et dangereuse. Charité pour l'inconnu, avec la dureté pour les proches. Charité pour l'indigne, avec la dureté pour le digne. Sans cesse injuste, et hennissant de l'être. Se métamorphosant en tout, et en n'importe quoi. Se changeant, par exemple, en désir sexuel (auquel elle ressemble par la nervosité), lequel se changera en cruauté, laquelle se changera de nouveau en charité, laquelle se changera en indifférence, sinon en malveillance, qui n'aurait pas existé, s'il n'y avait pas eu la charité au principe. (Le « J'en ai assez de faire du bien à des indifférents! » frère du « J'en ai assez de faire du bien à ceux que j'aime! ») Ainsi les diables, combattus par les héros, prennent mille formes pour leur échapper. Et si la charité ne se change pas elle-même en cruauté, elle peut créer la cruauté ailleurs : on sera cruel avec X., parce qu'on est charitable avec Y.; les mystérieuses compensations sont le BA ba de toute richesse interne.

Ce caractère un peu diabolique de la charité n'expliquerait-il pas pourquoi les religions ont presque toujours voulu annexer cette vertu, lui faisant pour cela mille grâces? Dans le bouddhisme, dans le christianisme, dans l'islamisme, rédemption totale par la charité : rédemption totale et simple.

Sculpteur, si on me commandait une statue de la Charité, je ne la représenterais pas du tout sous la forme de ces deux bonnes dames d'œuvres érigées en pierre dans le square du Bon Marché. Faute de pouvoir la représenter en feu follet, symbole de sa diablerie, je

ferais d'elle quelque figure allégorique marquée des deux caractères de la passion : puissante et dévorée. J'ai vu sur les traits du charitable les mêmes ravages que j'avais vus sur les traits de l'ambitieux*.

J'aime que la charité se cache, comme le crime. J'aime qu'elle jette les yeux à droite et à gauche, inquiète qu'on l'ait surprise. Qu'elle ne veuille pas se voir elle-même, qu'elle brise les miroirs, comme une femme vieillissante. Surprise, qu'elle s'écrie : « Ce n'est pas moi ! » Qu'elle donne des alibis, qu'elle se prête de faux motifs. Pris en flagrant délit de charité, on dira : « C'est par patriotisme », ou « C'est par devoir religieux ». Le littérateur qui écrit sur la charité dira : « Simple exercice de rhétorique. » (Si, d'ailleurs, il n'est pas resté exactement dans « ce qu'il faut dire » sur la charité, s'il a parlé d'elle objectivement, il passera pour avoir écrit contre elle. Parfait.) On fera mieux : on laissera planer sur sa charité l'hypothèse d'un motif inavouable : curiosité, dilettantisme, sadisme, que sais-je.

Tout cela d'ailleurs très prudent, sans le viser. Celui qui dit bien haut de sa charité qu'elle n'en est pas se préserve. Car il ne fait que prendre les devants. La fausse identité qu'il donne de sa charité, s'il ne la donnait pas, les gens la donneraient. Car la charité, en définitive, a plutôt mauvaise que bonne presse. Le monde du désintéressement est pour quelques-uns un monde aussi hors de proportion avec le leur, que l'est pour nous, par exemple, le monde des profondeurs sous-marines. « Il donne par vanité. » — « Il donne par précaution. » — « Il ne rend que ce qu'il a volé. » — « Qu'est-ce que c'est que ça pour lui ? » — « Il n'y a que les gens déçus pour s'occuper de bonnes œuvres. » (C'est une femme déçue qui me disait cela.) Et le couplet contre le paternalisme. Et la réaction classique : « Il m'a donné : quelle poire ! » Au bout de tout cela, nous voyons le fond de l'affaire : que les hommes d'aujourd'hui ont horreur de la charité, — même quand ils consentent à la recevoir.

* La charité dévore non seulement parce qu'elle est une passion, mais parce que les objets de son désir et son désir de soulager sont infinis, se gonflant et grossissant toujours comme le flot d'une inondation.

Alors qu'il y a autant d'honneur à recevoir de bonne grâce la charité, qu'à la faire de même.

J'oubliais. Certaines personnes, certains partis flairent et détestent dans la charité une odeur de christianisme. Le mot seul leur fait voir rouge. Et bien que les extrémistes de la charité aient été des bouddhistes et des musulmans, plus souvent encore que des chrétiens. « La charité est du passé », ai-je entendu. Elle est du passé et de l'avenir, elle est de toujours; elle a et aura sa place sous n'importe quel régime. « Pas sous un régime de justice sociale. » Mais si : il y a tout ce que la justice n'a pas su atteindre; et il y a tout ce qui, en soi, est au-delà de la justice. Je n'ai cessé de combattre pour le *et*, contre le *ou*. Quand on me dit : « Pas la charité, la justice », je réponds : « Les deux. »

Charité toujours décriée, toujours soupçonnée. Qui doit se camoufler contre le monde. Qui doit se camoufler contre ceux qu'elle oblige. Princesse qui doit se déguiser en souillon. A la fois par délicatesse et par prudence (j'aime assez ces sortes d'alliages). La charité, une passion, avons-nous dit. Une passion dont la pratique est un art.

NOTES SUR LE MÊME SUJET

LE charitable dit : « Si je suis dupe, si j'ai été trompé par l'objet de ma charité, qu'est-ce que ça peut faire ? J'y apprendrai que je suis un bien pauvre psychologue. De telles leçons sont excellentes. Croire à sa médiocrité, plutôt qu'à sa valeur, vous est peut-être une aide au moment de mourir. »

Le monde parle avec respect du charitable chrétien, qui sait que sa charité lui vaudra une récompense, même si de celle-ci il ne fait pas un but. Le monde parle avec légèreté, voire avec dérision, du charitable incroyant, qui sait qu'il sera sans récompense. Il n'y a pas d'hagiographie des saints laïques.

La confiance par la méthode Coué. — « Il ne peut pas me venir de mal par une bonne action. Il ne peut pas me venir de mal, etc. » Répéter cent mille fois.

Maxime de la charité. — Faire confiance : oui. Avoir confiance : hum!

Quelques-uns prennent pour de l'amitié ce qui est de la charité.

Les mauvaises langues prétendent que la moitié des recettes d'une œuvre de charité passe aux délices personnelles des bienfaiteurs. Ce qui est sûr, c'est que la moitié de l'énergie dépensée par le bienfaiteur passe à son difficile accommodement avec les autres bienfaiteurs. « On m'appelle dame de charité, me disait une amie, à cause de la charité que je dois m'efforcer sans répit d'avoir pour mes collègues de l'œuvre. »

Si la charité est comme une bourre entre les frottements de personnes inhérents à toute vie communautaire, il sera prudent d'imbiber encore cette bourre de l'huile de l'éloge mutuel.

Il ne peut y avoir que surcroît de pitié pour l'être qui n'a pas su profiter de notre charité, et mésestime pour nous-même, qui n'avons pas su la bien expliquer, ou peut-être la bien diriger.

— J'aime la souffrance des autres.

— Quoi?...

— Pour la soulager.

— Bravo!

Qui a pitié des autres a pitié de soi.

Un homme était debout dans un compartiment du métro, à l'heure de la grande presse. Il lui parut qu'une femme, cramponnée férocement à un des montants de métal, tenant bon contre tous les remous de la cohue, se fût fait tuer plutôt que de ne pas rester collée contre lui. Il la regarda : elle commençait de se faner, et elle n'avait jamais été jolie. Soudain il sentit une main qui...

L'homme n'aimait que les jeunettes, et cette femme-ci, entre toutes, ne lui donnait nul désir. En vérité, l'indifférence absolue. Il laissa faire cependant, un temps très long, — et dans une indifférence toujours égale. Et il laissait faire, uniquement et précisément, par charité. Peut-être eut-il peu de fois, en toute sa vie, une sensation plus nette de ce qu'est la charité à l'état pur.

Rira qui voudra de cette histoire. Elle est profonde et rayonnante.

Mais c'est toute la vie sexuelle qui est une riche occasion de charité.

« La déchéance (de Déjanire) ne fait qu'enflammer l'amour en Hercule : il l'aime en cela précisément qu'elle est privée de foyer, que sa chevelure est dépouillée désormais d'or et de pierreries. La pitié lui fait chérir ces infortunes mêmes. Telle est l'habitude d'Hercule : il aime les captives. » (Sénèque, *Déjanire*.)

Sur les grands boulevards, devant une bijouterie, un garçon d'une quatorzaine d'années, d'apparence riche, m'arrête par les regards furtifs qu'il jette à droite et à gauche; puis se dirige vers un pauvre vieillard chanteur et lui fait l'aumône. Son teint est pourpre, avec de beaux yeux noirs, et la discordance entre ces yeux et ce teint me fait supposer tout de suite qu'il est en train de « rougir ». Quelques instants plus tard, tandis qu'il est revenu devant la bijouterie, ma supposition est confirmée : son teint reprend son naturel, c'est-à-dire redevient doré, sans rouge.

Ainsi donc, pendant que ses parents (car je vois qu'il les a rejoints) s'excitaient sur la devanture d'un magasin de luxe, cet adolescent a vu le pauvre, a été saisi par un mouvement de pitié, a eu honte de ce mouvement, et néanmoins l'a satisfait à la dérobée en rougissant.

Tout cela me paraît extraordinaire, et plus encore chez un garçon de quatorze ans que chez un enfant de douze. Il est très sûr que dans un an, avant peut-être, et à jamais, de pareils mouvements auront cessé de se former en lui. Peut-être ai-je vu le dernier, comme chez l'enfant touchant à l'adolescence, qui vous prend encore

la main quand on traverse avec lui la chaussée, et dont, à chaque fois qu'il le fait, on se demande : « Est-ce cette fois la dernière? »

J'épingle cette anecdote à la note que j'ai écrite plus haut, où je nie que les enfants, sauf exception, aient le jaillissement du don de soi*.

* Dans le numéro de septembre 1952 de la revue catholique *Pêcheurs d'Hommes*, je lis un article sur *La Ville dont le Prince est un enfant*, dont l'auteur, M. H. Villemot, écrit : « Je l'ai entendu dire (le cardinal Petit de Julleville, qui fut supérieur de l'école Sainte-Croix quand j'y étais élève) qu'à trop prêcher la vertu de chasteté aux adolescents on ne réussissait guère qu'à les troubler; qu'il valait beaucoup mieux leur enseigner la vertu de charité, à laquelle toutes les autres étaient subordonnées, et dont elle facilitait l'exercice. »

A Dieu ne plaise que, lorsque j'écris de la charité ce que j'en ai écrit ici, et de la chasteté ce qu'on en lira plus loin, dans *La Déesse Cypris*, je prétende ne rien faire d'autre que suivre les enseignements de mon ancien supérieur. La plaisanterie serait un peu lourde. Cependant, comment ne pas voir une certaine concordance entre ma pensée et celle que prête au cardinal M. Villemot? (1952.)

TRAVAIL *

* Ce texte, et les deux suivants, ont été inspirés à l'auteur par son activité dans une œuvre d'assistance aux enfants français atteints par la guerre, sous l'occupation.

Écrits en 1943 et 1944, ils n'ont paru qu'en 1949 dans le volume à tirage restreint *L'Étoile du Soir*. Inédits sous l'occupation.

JE suis frappé par cet amour d'imagination qu'ont nombre de petits Français — devrais-je dire : « de petits Parisiens » ? car c'est chez eux seulement que j'ai eu l'occasion de l'observer — pour le métier qu'ils ont à l'avance choisi. « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? » — « Je veux faire mécanicien. » — « Et toi ? » — « Je serai menuisier. » (À treize ans, tous veulent être menuisiers, parce qu'on leur fait faire des travaux de menuiserie à l'école.) Quand ils prononcent ces mots : « mécanicien », « menuisier », leurs visages — à la lettre — s'irradient : une ampoule électrique dont on a tourné le bouton. S'ils disaient : « Je veux faire chasseur de lions », ils n'auraient pas plus d'extase. (Les yeux brillants, regardant devant lui, comme en proie à une vision : « Et j'aurai un établi ? Pour moi seul ? ») Quelquefois il y a la même extase pour la seule idée abstraite de métier. Si je m'étonne, par exemple, de l'enthousiasme qu'on manifeste à évoquer le moment où l'on entrera dans tel orphelinat, perspective qui me semble assez triste : « Mais enfin, pourquoi est-ce que cela t'excite à ce point ? » — « J'y apprendrai un métier ! »

Date des quatorze ans accomplis, date toujours un peu solennelle. Le jeune Romain y reçoit la robe prétexte. Le page y devient écuyer. Le petit Français d'aujourd'hui enfle le bleu d'ouvrier. Ou bien, si mince, enfant encore, on lui donne pour le travail les hardes du père ou du grand frère ; et soudain il perd sa tournure, passe des vêtements trop serrés et trop courts, un peu ridicules, de l'écolier qui a grandi d'un coup, aux épaules en armoire (rembourrées), au veston flottant, au vaste pantalon d'un adulte deux fois gros comme lui (sous lequel, l'hiver, il va peut-être garder sa culotte de gosse) : une tête d'oison sort d'une silhouette de petit éléphant*.

* Tout cela particulier au temps de l'occupation, où il était difficile de se procurer des vêtements. (1952.)

C'est aussi le moment que l'on inaugure la grande élégance de l'eau sur les cheveux le dimanche, pour faire jeune homme; le professeur-qui-n'aime-pas-les-enfants* précisera : toute l'eau qu'on ne se met pas sur le visage ni sur le corps. A moins que ce ne soit l'heure de la gomina, comme si leur mère ourse les avait léchés amoureusement sur les cheveux, la gomina qui est en France le luxe du pauvre, de même que le soulier bien luisant est le luxe du pauvre en Espagne.

Certains disent qu'on peut voir un garçonnet charmant devenir voyou, désagréable, haineux, changé du tout et perdu à jamais, de la date où il a commencé à travailler. Cela arrive en effet, et rien ne témoigne plus contre l'adulte que cette chute soudaine qu'accuse l'enfant aussitôt qu'il se frotte un peu plus à lui. Pour moi je vois aussi autre chose. En quelques jours, le teint pâli, le corps maigri, de fatigue nouvelle, le noir éternel autour des yeux — la poussière de l'usine, — comme du khol. En quelques semaines, les mains déformées. La petite, la sécheresse et les rides des mains de singes. Il y a des vieillards aux visages ravagés, mais leur corps est resté celui d'un homme de trente-cinq ans. L'enfant qui travaille, de visage et de corps est resté un enfant, mais ses mains sont les mains d'un vieil homme de peine. Plus jamais des mains d'enfant, ou seulement des mains d'homme. Un demi-siècle devant lui à se servir de ses mains, à dépendre entièrement d'elles, à ne pouvoir trouver de secours qu'en elles; et qui sont déjà ces mains meurtries qu'elles resteront toujours.

Jean, quinze ans, enfant unique, père mort, s'enfuit du Centre de Jeunesse où il était depuis deux ans, ne retrouve pas sa mère au foyer, qu'elle a quitté avec un amant, et sur-le-champ s'engage (à 4.400 francs par mois, logé et nourri) pour terrasser aux fortifications allemandes de Cherbourg.

— Un copain qui en revient m'a dit qu'on est bombardés tous les jours. Mais j'aime mieux ça que de retourner au Centre.

* En Suisse, il y a quelque vingt-cinq ans, parut un livre intitulé : *Le Professeur n'aime pas les enfants*.

Tels sont les Français : plutôt être tué que s'ennuyer. Ce n'est pas la vie que nous voulons, c'est le bonheur.

Au béret de Jean sont piqués deux petits ronds en métal.

— Qu'est-ce que ça signifie, ces petits ronds?

— Ça ne signifie rien.

Cette réponse me plaît. Car c'est d'une petite intelligence prétentieuse, que vouloir que tout ait une signification. Et puis, de nos jours, il y a tant de choses qui veulent signifier tant de choses : on s'y perd. Au fait, ces deux menus disques ont un sens : esthétique. Ils sont là parce qu'ils « font bien ».

Mêmement, j'admire que sa vareuse ne porte nul insigne. Chez nous, une boutonnière vierge, d'enfant, d'adolescent ou d'adulte, c'est toujours un bon point de gagné. Et un boy-scout qui n'a pas de *badge*, vous vous rendez compte! On se dit qu'il est peut-être un peu intelligent.

Le seul élan que j'aie perçu en lui est de camaraderie. « Au Centre, ah oui! ça, on était bons copains. »

En France, quelle que puisse être l'indifférence entre parents et enfants, soudain la traverse un filet inattendu, illogique, de sentimentalité. Par-dessus le ceinturon du Centre, Jean porte un second ceinturon, qui est, paraît-il, celui que portait son père à la guerre de 1914. « Pour cent mille francs, je ne m'en séparerais pas. » Il s'en séparera un jour pour trente francs.

Au début, par méfiance, il s'était rajeuni d'un an. Avec les garçons de cet âge, c'est souvent le contraire qui arrive : ils se vieillissent, pour paraître des hommes. Et ils croient naïvement que chacun fait de même; si d'aventure vous dites à l'un d'eux : « J'ai trente-cinq ans », lui de vous répondre : « Oui, vous dites ça! Mais vous en avez trente-trois ou trente-quatre. » Il faut vivre dans les années que nous vivons, pour entendre des garçons de quinze ans se rajeunir, ou même soupirer : « Ah! je voudrais avoir toujours quinze ans! » Ils savent ce qui les attend, avec quelques années de plus.

Quand je lui ai demandé d'où il était (je voulais dire : de quelle province), il m'a répondu : « De la Nation » (du quartier parisien de la Nation). Je l'ai baptisé : Jean de la Nation. Cela fait petit tambour de Valmy. Mais

cela ne s'accorde pas très bien avec le désir de travailler au profit de l'Allemand.

— Ça t'est égal, de travailler pour les Allemands?

— Ça m'est bien égal, pourvu que je travaille.

— Mais tu travaillais, au Centre?

— Peuh! On nous faisait faire n'importe quoi, pour nous occuper. Un jour on creusait des trous, le lendemain on les rebouchait.

— Tu veux du travail sérieux, quoi.

— Quand on travaille, on n'est pas malheureux.

(Quelle définition du bonheur!)

Il me promet de me rendre visite à sa première permission.

— Si vous ne me voyez pas, c'est que j'aurai été tué.

Ces mots — dits avec une entière simplicité, — ce sont les mots de toutes les guerres. Seulement, prononcés par un enfant de quinze ans...

Les gens de 1943 sont toujours des gens qui partent. Toujours des gens qu'il faut tenir d'avance pour perdus. En 1943, malheur à qui s'attache.

Mais peut-être que je le retrouverai avec les sourcils froncés — ce pli pris une fois pour toutes — des femmes et des adolescents qui sortent de prison. Il ne me parlera plus de camaraderie. Il me dira qu'il touchait vingt-cinq francs quand il donnait un copain.

— Et je l'ai fait souvent...

Quand on bombarde Paris, une mère envoie son enfant de treize ans à la campagne, pour le mettre en sûreté. Mais s'il a quatorze ans et travaille, il ne viendra à l'esprit d'aucune mère de lui faire quitter Paris bombardé, parce que ce serait lui faire quitter son travail, et ce qu'il rapporte. C'est ainsi qu'une différence d'un mois (de treize ans onze mois à quatorze ans) peut vous sauver la vie, ou encore, en d'autres termes, que l'on meurt et que l'on fait mourir pour huit cents francs par mois.

Marcel, qui a quatorze ans et un mois, travaille, et reste donc à Paris. Mère à l'usine. Père mort, bien entendu : un foyer sur deux est sans père, dans la France d'aujourd'hui. Travaille dans une boulangerie, où il est *le seul employé*. Commence son travail à six heures du matin. Le finit à sept heures du soir, et souvent plus tard,

avec trois quarts d'heure environ pour déjeuner; il déjeune à la table du patron; bon déjeuner, viande tous les jours. Congé le vendredi. Travaille toute la journée du dimanche, sans sursalaire pour ce jour. Touche sept cent quatre-vingts francs par mois.

Il se met à rire et me dit : « C'est drôle, la vie! Je travaille douze heures par jour. Je vois ma mère une heure le soir. Et c'est la même chose tous les jours. Et ce sera comme ça toute la vie. » Un temps : « Ah! c'est un beau jour, le vendredi! »

Il dit cela en riant et, cependant, c'est tout le drame du prolétariat. En riant, parce qu'il ne fait que commencer, et parce qu'il est de la race qui accepte. Je lui dis que lui, ou plutôt sa mère, devrait demander soit une augmentation de salaire, soit une réduction de la durée du travail. « Je n'ose pas. » « Elle n'ose pas. »

— Tu n'es pas fatigué?

— Oh non!

Mais pourquoi, avant de répondre cela, a-t-il redressé le buste?

— Et penser qu'il y a des garçons de ton âge qui sont chasseurs d'hôtel, font à peu près ce qu'ils veulent toute la journée, et gagnent trois mille francs par mois!

— Oh! je ne voudrais pas être ça. J'aime mieux faire un vrai travail, même dur, que d'être larbin.

Comme l'autre, qui ne voulait pas creuser des trous pour les reboucher.

Ses réactions toujours bonnes. Tout l'argent qu'il gagne, il le donne à sa mère. On lui fait cadeau de cent francs, quinze jours après il ne les a pas encore dépensés. Il a, pour vivre — VIVRE, — une heure par jour (de huit à neuf, le soir), et il s'offre sans cesse à vous y faire une course, à vous y rendre un service. J'ai dit comme ça, sans y attacher d'importance, et bien entendu sans lui rien demander, que j'avais de la peine à me procurer du fil. Alors il m'apporte les fils qui constituaient la ficelle de son cerf-volant d'enfant, et qu'il a défaits! Étonnant petit homme, si quelconque d'aspect, et si rare par le courage, l'honnêteté, la délicatesse, la braverie. Comment de tels caractères peuvent-ils subsister alors que tout, autour d'eux (et à cette heure plus qu'à aucune autre), tend à les corrompre? Comment cette

sorte de miracle? Il faut croire, et je le crois chaque jour davantage, que certains êtres naissent avec une nature donnée, et donnée d'une empreinte si forte qu'ils se développent sans souci du milieu et des influences : tels ils étaient à dix ans, tels ils seront à cinquante. Honnêtes ou malhonnêtes incoerciblement.

Un jour il m'annonce, avec ivresse :

— Je vais maintenant faire le travail de nuit. Je commencerai à trois heures du matin! Comme ça, je vais bien apprendre le métier.

Ah! cette fois, c'en est trop. Quatorze ans à peine, et douze heures de travail, et le travail de nuit, et dans la boulange qui est, chacun le sait, « l'antichambre » de la tuberculose. Et la petite sœur est dans un préventorium pour tuberculose pulmonaire, et le père est mort d'un cancer tuberculeux...

— Et, pour le travail de nuit, je vais être augmenté!

— De combien?

— Cinq francs par jour.

Je lui représente le risque qu'il court. Va-t-il le nier? Écoutez-le.

— Oui, le patron m'a dit : « Si le médecin savait ce que tu fais, il te l'interdirait. »

Alors je laisse entendre que je vais aller voir sa mère, que je vais m'informer auprès d'un inspecteur du travail. Mais tout de suite il s'alarme. A l'idée de perdre cette place, où on le *force* et où on l'exploite, la peur lui vient, telle qu'à ses yeux je le vois prêt à pleurer. Et je sens que, si je ne le laisse pas se tuer, c'est moi — et non le boulanger — qui vais devenir *l'ennemi**.

Dans je ne sais plus quelle chanson de geste, Guichardet, qui a quinze ans, on lui défend d'aller à la bataille, parce qu'il est trop jeune, et il en pleure. Alors il demande à sa tante de l'adouber chevalier, pour qu'il puisse partir. Elle le fait, il part, et, cette fois, c'est de joie qu'il pleure...

Guichardet pleure parce qu'il ne pourra pas se battre, et Marcel pleure parce qu'il croit qu'il ne pourra pas

* Six mois après que ce texte eut été écrit, je devais faire entrer Marcel dans un préventorium.

travailler. L'un et l'autre, du premier aspect, ce qui les hante, c'est de faire acte d'homme. Mais les pleurs de Marcel, et de tous les autres Marcells grands et petits, nous donnent une mélancolie que ne donnent pas les pleurs de Guichardet. On songe à la phrase de Tolstoï : « Au lieu que ceux pour qui l'on travaille soient reconnaissants aux travailleurs, ceux qui travaillent sont reconnaissants à ceux qui les font travailler. Quelle folie ! » Et à la phrase d'Unamuno : « L'homme est un agneau pour l'homme. Ce n'est pas le tyran qui fit l'esclave, mais au contraire. Il y eut un homme qui s'offrit à porter son frère sur son dos : ce n'est pas celui-ci qui l'y contraignit. »

« Quand on travaille on n'est pas malheureux. » L'enfant, prolétaire ou bourgeois, l'adulte, prolétaire ou bourgeois, que de fois je les ai vus soupirer après la rentrée des classes, ou après la reprise du travail, ou faire des heures supplémentaires, ou venir au bureau sans y être obligés, ou travailler encore quand ils étaient à la retraite ! Tantôt pour échapper à leur foyer, tantôt pour échapper à eux-mêmes. Rien n'est plus évident que cette incapacité quasi générale qu'a l'homme de se suffire, rien ne crève plus les yeux. Mais on vous les arracherait si vous la montriez trop : il y a là quelque chose de trop grave, et de trop grave dans le piteux. Glissons sur la catastrophe et le péril que ce serait pour l'humanité, s'il arrivait par impossible que le travail n'existât plus, puisqu'il est avéré qu'elle ne peut employer un loisir qui se prolonge qu'à la neurasthénie ou aux méfaits.

J'ai connu une fois, une seule, moi aussi, ce que c'est que le travail-narcotique. En juin-juillet 1940, dans une ville que je ne veux pas nommer, où le sinistre et le grotesque, enlacés, dansaient ensemble la danse macabre sur le cadavre je sais trop de quoi. Alors, dans le hall de l'hôtel, comme quelques jours plus tôt dans les fossés mitraillés de la Somme, je ne pouvais prononcer *une* parole, sans voir qu'elle choquait. Jamais je ne fus plus seul, et plus convaincu qu'il était temps que je me retire d'un monde par trop différent de celui qu'il y a en moi. Le travail me sauva : je me jetai à ma pièce sur Port-

Royal* (tellement « sonné » que, dans mon manuscrit, je ne mettais plus l'orthographe, quinze jours encore après mon retour à l'arrière...). L'œuvre, pour moi, n'avait plus de sens : je ne pouvais imaginer dans quelle société elle verrait le jour, quelle société serait capable de l'accueillir, si elle pourrait être accueillie du tout. Mais le travail avait un sens : il me permettait d'oublier l'existence des autres et la mienne propre, et j'aurais pu dire comme Jean de la Nation : « Quand on travaille on n'est pas malheureux. »

La nature a quand même inventé autre chose contre le malheur : s'il n'y avait que le boulot, ce serait par trop lamentable. « Sous la couverture, on ne sent plus la misère », me disait une malheureuse de Marseille. Cette parole complète celle de Jean. Le travail, et la couverture, c'est bien cela. Et soudain, non sans émotion, on réalise que la pensée de ces obscurs rejoint celle de Gobineau (qui pourrait être la devise de ma vie) : « Il y a le travail, puis l'amour, puis rien. » Et l'on se dit que pour une fois, ô miracle ! le *consensus omnium* recouvre une vérité.

1943.

* Il s'agit d'une première pièce sur *Port-Royal*, détruite plus tard par l'auteur.

LES MAISONS DISPERSÉES

MARQUÉES sur la carte de France, des colonies d'enfants, éparses dans la campagne, rendent vivante pour moi cette carte, la font vibrer, comme les écoles marquées sur le plan de Paris me rendent vivant et sensible le plan de Paris. Et ces marques dessinent la figure ponctuée d'une constellation. Mais les noms des maisons ne sont pas les noms païens d'inquiétantes étoiles; ce sont les plus vieux noms de la France chrétienne : Longpré-les-Corps-Saints, où sont enterrés les corps rapportés de Terre sainte par les barons de Longpré; Moneſtier-du-Désert, qui rappelle les déserts des anachorètes, et le désert plus sérieux de la submersion intérieure. Et autour d'eux il y a la France, cette même France dont la cause, vers la fin du x^e siècle, semblait si désespérée à ses rois, que les évêques devaient leur interdire de prendre le froc. La France désespérante de toujours.

Les maisons de cette Œuvre ont le cloître et l'*aula ludi* des maisons de ma jeunesse. Parfois elles ont aussi la tour qui est liée à mon nom; alors elle m'évoque ces hautes tours décrites par Catherine Emmerich dans ses visions — au centre de l'Asie, aux sources du Gange, — pleines de livres très anciens qui renferment « les plus saints trésors de l'humanité ». Dans les maisons il y a les enfants. Et des maîtres, qui enseignent aux enfants. Et des sages, qui viennent pour que les enfants leur enseignent, et pour les confirmer dans leur enfance. Maisons de sagesse et d'enfance, dont l'arrière-plan est celui de Jean Fouquet, gorge de tourterelle, avec soudain, comme chez Fouquet, le bulbe vif et diapré d'un dôme byzantin, quelque chose de la France sarrasine des croisades : Mahomet présent en ces mahomerics*.

* Notre mot *même* vient de *Mahom*, mot par lequel le moyen âge désignait Mahomet, et sous son nom tout ce qui est impie,

Et les sages n'y sont-ils pas préservés et placides comme le furent les poètes persans du moyen âge, au cœur de leurs guerres civiles et de leurs occupations étrangères, dans les monastères soufis?

Les sages aux visages de chats vont de l'une à l'autre des maisons, sur un rythme saisonnier, à l'image du soleil qui, dans le Zodiaque, va de l'une à l'autre des siennes. Printemps. Malgré la vastitude du jardin, les enfants s'obstinent à y jouer toujours dans le même coin, déjà tout pelé et ravagé de mahomerie, alors qu'alentour se déploie le large verdoyant. Été. Les enfants dorment, un peu de salive au coin de la bouche. On les réveille pour leur faire voir et leur apprendre les constellations. Les clochettes des vaches nocturnes font une sonorité de danseuses de Bali. Mais ils ne se rendorment pas : un enfant réveillé dans son premier sommeil ne se rendort pas. Automne. Les feuilles tombent comme des flocons de neige, une feuille morte me suit comme un chien. La première classe est d'abord silencieuse de timidité. Puis ce silence exquis se trouble par endroits, avec le bas bruit du lac gelé qui par endroits se brise dans le dégel. Hiver. Toute la nuit est éclairée par la neige. Riquet, couché en chien de fusil devant l'âtre (et il faut que ce soit sur le plancher nu; surtout, pas de tapis!; la joue même doit s'appuyer sur le plancher nu), Riquet me prie de déplacer ma chaise, pour qu'il continue à voir le feu. — Mais que disent les rois mages, si las?

J'ai vu dans une de mes nuits que toutes ces maisons seraient dispersées. Les unes réduites aux gravats par les bombes, les autres devenues des cafés, des « hostelleries », de grossiers antres à goretts, ou seulement des maisons d'adultes, des maisons de morts. Les chefs d'enfants portaient pleins d'exécration et de dérision. Les enfants perdaient en deux mois tout le bien acquis par leurs corps; et le rayon de lumière qui leur avait effleuré l'âme s'éteignait comme un dernier rayon qui s'éteint au couchant. Car il a été écrit : « De mille âmes, il n'en

indécent, démoniaque, ou seulement extravagant; une *mahomerie* était une diablerie, comme nos mômeries. (*Encyclopædia britannica*, vol. XXVI, p. 596.)

revient pas une » (Saint-Cyran); ainsi, de ces mille et mille enfants, pas un n'était sauvé. Les maîtres soupiraient : « Si du moins tant d'heures, perdues pour les gosses, nous avaient permis de voir plus clair dans l'enfance ! Mais le temps passe, et nous n'y comprenons toujours rien. » Le donateur, à genoux dans un coin du paysage, priait : « De la charité, guérissez-moi, mon Dieu. » Les lettres des enfants, leurs dessins, leurs fiches, leurs photos étaient brûlés comme des archives diplomatiques à l'approche de l'envahisseur. L'envahisseur était l'oubli.

Les êtres de sagesse volaient dans les airs au-dessus des maisons détruites ou déshonorées. Eux, leurs visages étaient calmes, car déjà ils étaient ailleurs. Ils allaient voir l'autre face, ils voyaient déjà l'autre face; ils voyaient le oui et le non se recouvrir et s'aimer.

Des maisons, de cinq années de peines, de soucis, d'un dévouement innombrable — du travail entier de l'Œuvre, — il ne restait rien. Rien que le chant, peut-être, qu'en avait tiré quelque ménestrel de passage, cet étranger distrait, qui inventait à la fois et l'Œuvre et son poème. « Le chant du rossignol sur la mort d'Isfendyar est tout ce qui est resté de ce héros. »

Décembre 1943.

LE CINQUIÈME HIVER

EST-CE une impression, ou cet hiver (1943-1944) est-il bien, à ce jour, le plus dur de la guerre? Nous vivons plongés jusqu'au cou dans la misère des autres, et dans leur courage; dans l'espèce de gadoue de cette misère et de ce courage inutile, car (disons-le une fois pour toutes), qu'il soit bien entendu que le courage ne paye pas. Le froid, la faim, l'incommodité immense et multiforme, les logements de fortune, ou plutôt d'infortune, l'usure de la vie, le temps déchiqueté et dévoré, et non pas pour être heureux, mais seulement pour vivre, les coups du sort qui se succèdent avec une rapidité qui fait de vous comme un punching-ball sur lequel on frappe, la prévision et l'attente de la maladie puis la maladie, l'incertitude du lendemain, l'incertitude de l'argent du lendemain (et c'est que cela coûte cher, de n'être pas heureux!), l'angoisse du manque d'argent, de la chose qui est vitale et qui ne peut pas être faite faute d'argent, de l'argent qui manquera demain, de la force qui manquera demain pour gagner de l'argent (l'araignée gigantesque et hideuse du manque d'argent, tissant sa toile sur toute une foule : un sujet pour Goya). Et cette souffrance et cette anxiété multipliées pour chacun par les êtres qu'il aime et qui les subissent en même temps que lui. Et tout cela sec et contracté, qui devrait être imprégné de quelque chose de fraternel, car tout devient si inhumain, avec le froid... Je cherche quel est le sens d'une vie qui n'est faite que de lutter, et où cette lutte sait qu'elle est sans fin, que c'est le tonneau des Danaïdes, qu'une difficulté surmontée, une autre difficulté surgira.

Un des lieux communs qu'on répète touchant les neurasthéniques est : mettez-les devant l'obligation de gagner leur vie, vous verrez bien, par force, leur neurasthénie disparaître. Or, rien n'est plus faux. Mettez un neurasthénique devant l'obligation de gagner sa vie, plutôt que de faire effort il s'abandonnera, se laissera dégringoler puis mourir (ou plutôt se laisserait mourir, si des

personnes sensibles ne s'occupaient pas de lui : rarement qui s'abandonne n'est pas recueilli). Mais il est une race d'êtres qui, sans être des neurasthéniques, s'abandonneront plutôt que de devoir mener une vie difficile. Se donner du mal pour le superflu, oui. Pour le nécessaire, mille regrets. Une race où le prince russe ne devient pas chauffeur de taxi; une race qui ne s'adapte pas à la misère, et préfère la non-vie à une vie où il n'y ait pas un minimum de bonheur. Une heure de bonheur par semaine, est-ce que ça vaut le coup? On pèse, on pèse que non, et on se jette dans la Seine.

Qui donc me disait gentiment : « De tous les gens que je connais, il n'y a que moi qui ne sois pas courageux »? Le courage inouï de tous les êtres qui nous entourent, et surtout des femmes; leur monstrueux courage, à elles, accablées parmi les accablés. Pas de plaintes. Et faisant bonne figure. Et oubliant leur propre détresse, pour secourir celle des autres. Du fond de leur détresse, secourant, secourant et sauvant l'homme. Car l'homme est de peu de secours à l'homme.

Je l'ai souvent écrit, l'homme est plus fragile que la femme. Peu de chose le désespère, et j'en ai vu knockoutés pour des raisons aussi imaginaires que celles du petit garçon qui laisse tomber son sac de noix; personne ne vole les noix, aucune d'elles ne se perd; il n'a qu'à les ramasser et remettre dans le sac : n'importe, le voici dans une grosse crise de larmes. Le désespoir des marins, des légionnaires. J'ai vu un garçon de dix-huit ans, du peuple, assis sur le bord d'un lit, la tête entre ses mains; les larmes tombaient une à une sur ses godillots, faisaient des ronds sombres sur ses godillots gris de poussière. Est-ce que je me trompe? Ce sont les hommes qui se tuent.

La femme du peuple qui a un gros ennui dit : « J'en suis malade. » Juste instinct. Quand le corps supporte, sans fléchir, une masse incroyable d'ennuis qui s'abat sur l'âme, on a presque le sentiment que quelque chose n'est pas en règle; une maladie survenant serait approuvée par la raison. Il peut arriver aussi que la contrariété ouvre une brèche soudaine. Savez-vous qu'un gros ennui

peut, de même qu'il fait tomber la faim, donner froid? peut *faire trembler* de froid? J'ai connu une jeune femme qui, ayant eu dans l'après-midi un grand bouleversement sentimental, le soir sentit un point dans son dos : c'était une congestion pulmonaire. Sur ce terrain dont les défenses avaient été anéanties par la douleur morale, le mal physique, qui pressait et était contenu, avait brusquement percé.

Dans la rue de janvier, ce dimanche, par un des froids les plus coupants du cinquième hiver, des enfants de Paris font la queue. Ils sont bien là une quinzaine, courbés sous la bise dans leurs petits paletots élimés (au dos, deux taches pâles : les endroits luisants où saillent les omoplates dissymétriques). Ils ne sont pas beaux. Livides, — oui, de la même blancheur que ce papier sur lequel j'écris : des petits morts. Ils ont le nez rouge et, dans la rue, on les entend renifler comme on les entendrait en classe. Ils tiennent la bouche entrouverte, à cause de ces nez obturés par le rhume.

Par quatre degrés au-dessous, les enfants de Paris font la queue pour acheter des glaces.

Car il faut bien faire la queue pour quelque chose. Et il faut bien dépenser ses sous.

Les enfants. Nous connaissons mal leurs douleurs, et ils nous frappent plutôt par leur don de passer à travers les nôtres. Dans une circonstance pénible, le batifolage d'un enfant peut nous alléger; il est plus fréquent qu'il nous impatiente. Les enfants nous paraissent miraculeusement préservés, et il m'est parfois arrivé de me dire, devant le départ d'une colonie d'enfants pour la Suisse ou la Côte d'Azur, que c'étaient plutôt leurs parents — leurs mères surtout — qui auraient eu besoin de trois mois de ce régime : l'ambrosie de l'insouciance et la tarte à la crème du repos. Eux aussi, les enfants, ils ont leur courage, qui est un courage d'amour-propre. Un enfant non seulement ne se plaindra pas d'être maltraité à la maison, mais niera qu'il le soit, s'il l'est. « En somme, tu es heureux comme ça? » — « Oh, oui. » Si l'un d'eux vous dit : « Je ne sais pas si je trouverai à manger en rentrant », vous pensez peut-être qu'il cherche à exciter votre pitié. Mais posez-lui de suite la question : « Vous

avez été un peu chauffés cet hiver? » — « Oh, oui, très bien, par la cuisinière. On avait souvent trop chaud. » A des enfants exténués, gelés au milieu de l'hiver, qui arrivaient affamés et à peine vêtus, d'une région dévastée, dans un Centre d'hébergement, on pouvait demander s'ils avaient souffert : ils ne l'avouaient jamais. « Vous avez eu faim? » — « Non. » — « Froid? » — « Non. » — « Vous êtes fatigués? » — « Pas du tout. » Seulement, ils étaient nombreux à s'évanouir de faiblesse dans la gare d'arrivée. Un autre, qui s'était cassé deux dents en jouant : « Tu ne t'es rien démolì? » — « Rien. »

Souvent ce sont leurs parents qui les poussent à ce courage. « La petite, sur le bateau, est la seule qui n'ait pas eu le mal de mer. » — « Mon fils ne se plaint jamais. Oh bien! il ne manquerait plus que ça. »

Nous, comment pouvons-nous contrebattre nos propres détresses? « La sagesse, et nos passions nous soutiennent dans les épreuves. Nos passions surtout », ai-je écrit. Remercier ses passions. Que dis-je? O homme! à genoux devant tes passions.

Il peut arriver que, dans les grandes épreuves, ce soit une nécessité presque absolue, pour se soutenir à la surface de la vie, de céder quelque chose à ses passions. Par exemple, à un artiste assailli depuis quelque temps par mille difficultés, graves et qu'il semblerait raisonnable de résoudre avant tout le reste, je dirai : « Si urgentes que soient ces questions, il est plus urgent encore, au point où vous en êtes, que vous vous en donniez un peu de relâche dans ce qui vous fait plaisir. Toutes préoccupations cessantes, consacrez une journée à votre art. Vous cesserez de sentir votre vie perdue, de nouveau vous la sentirez justifiée. Le bien que vous en recevrez vous rendra moins dur de recharger votre fardeau. » De même, à celui qui est coureur de femmes, et le feu du ciel fût-il suspendu sur sa tête, je dirai : « Donnez-vous une journée de course. C'est elle qui vous permettra de tenir le coup. »

Il y a les passions. Il y a aussi les démissions. O législateurs, ô psychiatres, ô andouilles, qui classez parmi les instincts pervers ce que vous nommez le « goût de la rue ». La rue délivre. Elle délivre parce qu'elle distrait.

Elle distrait du soi. Du soi et de cette coque d'immondices que le soi secrète autour de lui : le « foyer » abhorré.

Il y a aussi le pajo. Le pajo-empuse du matin, qui vous retient de ses deux bras : encore une journée mortelle à recharger, et pourquoi ? se raser, s'habiller, pourquoi ? Le pajo-sirène du soir, qui appelle les hommes fourbus, leur dernière bouchée avalée. Le pajo-droque. L'heureux dit : « Une journée où l'on s'est levé à six heures du matin, c'est une journée de gagnée. » Mais la travailleuse pourrait dire, songeant au dimanche : « Une journée où l'on s'est levée à dix heures, c'est une journée de gagnée. »

Que faire pour les détresses des autres ? D'abord les discerner. Mais peut-être faut-il avoir de la détresse en soi, pour discerner celle des autres.

Et ensuite ? « Dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » On ne sait pas d'avance ce qui pourra soulager une détresse. Il peut suffire d'une cigarette, d'un verre d'alcool, d'un bon repas, du soleil voilé qui reparaît, comme il peut suffire d'un croissant pour faire disparaître une névralgie. Il m'est arrivé, en une heure de cafard, que mon cafard fût tué parce que l'électricité, coupée momentanément aux fins de « restrictions », avait été rétablie une demi-heure plus tôt qu'annoncé. Mon âme elle aussi se ralluma.

Qu'il est faux de dire, comme on le fait souvent, que les êtres ne peuvent rien pour nous ! Ils peuvent tout. Le malheur est qu'ils s'obstinent si souvent à nous donner ce qu'ils croient qui nous manque, non ce qui nous manque.

« Un juste, au jour du Jugement, dit au Seigneur : « Je suis las de ma misère. Et surtout las de la misère des autres. » Le Seigneur le fit entrer dans le paradis. Le juste vit ce qu'était le paradis, et revint vers le Seigneur, en disant : « Seigneur, laisse-moi aller en enfer. « J'aime mieux être avec ceux qui souffrent. » (Marya Kafterska, *Contes de la Podlachie*.)

LA BALANCE ET LE VER*

* Texte écrit en mars 1944. Inédit sous l'occupation.

ON voit à Séville, dans l'hôpital de la Caridad, un tableau connu du monde entier, à l'exception des grands dictionnaires français, qui onques n'entendirent parler de son auteur : *Finis gloriæ mundi*, par Valdès Leal. Nous allons essayer d'en parler dans un style sans surcharge.

Ce tableau fut, paraît-il, commandé au peintre, en 1672, par D. Miguel Mañara, prototype de Don Juan. Il a deux registres, comme *Orgaz*. Au registre inférieur, il y a le cadavre de l'archevêque de Séville, qui se décompose dans son cercueil, et est assez avancé. Et, dans un autre cercueil, un homme qui a l'air d'être un démenageur, vêtu du manteau de l'ordre de Calatrava, et qui représente D. Miguel. D. Miguel est au premier stade de la décomposition, lequel comporte, on le sait, le gonflement; c'est cela qui lui donne cet air un peu congestionné.

Le registre inférieur ne me paraît pas très intéressant. Qu'en dire? Les discours sur la décomposition tendent d'ordinaire plutôt vers le délayé que vers le consistant, ce qui est assez naturel. Cependant, à son propos, nous avons eu l'agréable surprise d'avoir deux idées.

Première idée. — Voici une maxime profonde, de mon invention, et dont je me suis servi souvent, pour mon plus grand bien : quand une chose est détestable, et cependant inévitable, ce qu'il faut, ce n'est pas la supporter seulement, qui restera lourd quoi qu'on fasse, c'est trouver le biais par quoi l'aimer. Tout est affaire de points de vue, et le malheur n'est souvent que le signe d'une fausse interprétation de la vie. Dans mes œuvres, j'ai célébré la guerre, la peur, la lèpre, le néant, les « temps troublés », qui sont « bien agréables ». Pourtant je ne vais pas soutenir que c'est par pur préjugé que le ver est tenu pour hideux; que, s'il avait des ailes, on trouverait suaves ses déhanchements; ou qu'« après tout il faut bien qu'ils mangent, les pauvrets ». Ces

choses méritent un grand sérieux : je le leur donne. Mais, s'il n'est pas question d'aimer la décomposition, du moins serait-il sage de se familiariser avec elle, comme on fait renifler au cheval l'obstacle qu'il devra franchir : ce qui pourrait être fait par des lectures techniques sur le sujet (les médecins seraient-ils capables de ces textes ? je me demande s'ils sont bien au courant de la décomposition), et surtout par des films montrant le mécanisme de la pourriture dans le cadavre humain, avec ralentis et gros plans : il y a là, pour le documentaire, un sujet entièrement neuf, et où le public a tout à apprendre. Les semaines ou les mois qui précèdent notre mort, depuis le jour où nous nous sommes su condamné, seraient pour nous plus supportables, il me semble, si la réalité biologique de la décomposition nous était connue autant que celle de la digestion et de la parturition. Mais sans doute faut-il tenir compte, aussi, de la différence des imaginations.

Deuxième idée. — Les vers qui vous dévorent mort, mais aussi les vers qui vous dévorent vivant. La célébrité ? Des gens qui veulent entrer dans votre vie. Comme les vers entrent dans votre cadavre. Entrer dans votre vie, pour défaire tout ce qu'elle a de constitué ; ou seulement pour rien, pour vous dévorer des heures.

D'autres vers, encore : ceux qui dévorent votre œuvre. Les vers de l'incompréhension, les vers du dénigrement, les vers de l'indifférence, les vers de l'oubli. Ce dévorement-là, nous ne l'imaginons pas, comme celui de notre tombe ; nous y assistons chaque jour. Pense-t-on que je me fasse illusion un instant sur ce qui travaille déjà à l'intérieur de *La Reine morte* et de *Fils de Personne* ? Je n'ai qu'à regarder l'archevêque de Séville pour savoir ce que seront ces pièces dans cinquante ans.

Mais ici nous retrouvons notre mouvement tournant. La décomposition elle-même est encore de la vie, et se voir périr à petit feu dans tout ce qui a été votre raison d'être, cela aussi me semble digne d'amour. « Ce qui finit vaut mieux que ce qui commence » (Ecclésiaste) ? Non, peut-être pas, mais les deux sont bons. Les œuvres littéraires qui devaient être immortelles, et qui déjà ne sont plus réimprimées de votre vivant, et les empires qui devaient durer mille ans, et qui en durent dix, cela

aussi, pour le poète et pour le prince, mérite d'avoir été vécu.

Voilà ce que nous inspire le registre du bas, celui qui n'est pas intéressant.

Au sommet du registre supérieur, une main stigmatisée tient une balance dont les deux plateaux s'équilibrent. Mon respect pour Jésus-Christ ne me permet pas, malgré le stigmaté, de croire, comme on le prétend, qu'est la sienne cette main molle, féminine, et pleine d'afféterie, qui lève le petit doigt à la façon de ces dames quand elles boivent, parce qu'elles croient que ça fait distingué.

Dans le plateau de droite il y a un cilice, une Bible, le pain des pauvres, la bourse de l'aumône, surmontés du Cœur enflammé de Jésus et des lettres IHS.

Dans le plateau de gauche, il y a un bouc, symbole de la luxure, un sanglier, symbole des fureurs, un paon, symbole de la fausse gloire, une belette, symbole de je ne sais quoi, et un roquet, ignoble, montrant ses dents (tout à fait la « chienne de Colomb-Béchar »), symbole de la hargne dans la bassesse et la médiocrité.

Ces deux plateaux, je l'ai dit, s'équilibrent. Sur l'un est écrit : *Ni mas*, qui signifie « Ni plus »; sur l'autre : *Ni menos*, qui signifie « Ni moins ».

Un petit hibou à tête de penseur se tient sur la gauche (ah! ah! c'est un penseur de gauche). Il vous regarde dans les yeux, avec un air perplexe et intense, l'air, très exactement, de se demander : « Enfin, qu'est-ce que tout cela veut dire? »

Ce que cela veut dire, il y a bien longtemps que pour moi cela éclate aux yeux. On pèse les vertus, et elles pèsent le même poids que les vices. Le même poids, juste. Afin que la leçon ne vous échappe pas, afin qu'elle soit bien claire, on vous la mâche, on vous l'explique avec des mots. On écrit *Ni plus* sur un plateau, et sur l'autre *Ni moins*. Les vertus ne pèsent ni plus ni moins que les vices. Tout cela est la même chose, tout cela, *es igual*, c'est égal : *es igual*, le grand mot des Espagnols* ;

* Si mon interprétation est une fantaisie, si la balance des vertus et des vices est un lieu commun de la peinture religieuse, pour-

le *no importa* castillan, cette indifférence que Malraux met dans la voix du général Goded qui va être fusillé. Ce tableau « catholique », c'est le tableau de l'Équivalence, c'est le tableau de l'Indifférence. Et les cadavres, dans le bas, ne font que nous rappeler mieux la parole de l'Ecclésiaste, que j'ai inlassablement citée : « J'aurai le même sort que l'insensé. Pourquoi donc ai-je été plus sage ? » (qui, d'évidence, pourrait être aussi bien : « J'aurai le même sort que le méchant. Pourquoi donc ai-je été honnête ? »)

Finis gloriae mundi était un lieu commun. *Ni mas ni menos* n'est pas un lieu commun.

Et dépassons, bien entendu, le point de vue catholique. Il ne s'agit pas que de l'équivalence entre les vertus et les vices tels que les entendent les chrétiens. Il s'agit de l'équivalence entre chaque chose et celle qui logiquement est son contraire, l'une et l'autre aimables, parce que l'une et l'autre manifestations de la vie. Il n'y a qu'une divinité, et c'est la vie. Cette idée, on la retrouve dans chacun quasiment de mes livres, tantôt sous forme de principe, tantôt sous forme d'une anecdote qui l'illustre*. Ce tableau, c'est *mon* tableau. Et cette balance, plus encore que les cornes taurines ou la tour en flammes

quoi, puisqu'il s'agit ici d'un archevêque et d'un candidat à la béatification, pourquoi le plateau des vertus ne pèse-t-il pas plus que celui des vices ? — Parce que l'équilibre des plateaux fait partie du lieu commun. C'est « comme ça ». N'en cherchez pas trop. — Mais le *ni mas ni menos*, comment l'expliquez-vous ? Il n'a qu'un sens, et c'est celui que je lui donne. (1952.)

* Une seule citation, parce qu'elle est la plus ancienne en date : « La grande affaire n'est pas de renoncer, et qu'on ne ricane pas quand j'ajoute : ce serait trop facile. La grande affaire est de connaître le principe qui doit dominer, de le maintenir, et, autour, de garder tout en composant tout. (...) La belle vie tient toujours au tempérament des forces opposées, telles que la figurèrent les Anciens dans le caducée où les deux serpents, ennemis que balance l'amour, maintiennent en équilibre la branche coiffée d'ailes. La raison en est simple : parce que là est l'exemple de la nature. (...) Comme elle je me refuse à choisir, etc. » Écrit à vingt-sept ans, dans *Les Olympiques*.

« En équilibre. » Le caducée des Anciens, ou la balance de Valdès Leal...

ou quoi que ce soit, c'est elle qui devrait être le signe de ma vie et de mon œuvre.

Nous le flairions bien, que la main qui tient cette balance n'était pas celle du Crucifié. Lavez un peu le stigmate, il s'efface : il est faux. Cette main veut se faire passer pour celle de Jésus, et ne l'est pas. C'est une main beaucoup plus ancienne, et beaucoup plus mystérieuse.

Double jeu des grandes œuvres d'art. « Toute œuvre est faite d'aveux cachés, de calculs, de calembours hautains, d'étranges devinettes. Le monde officiel tomberait à la renverse s'il découvrait ce que dissimulent un Léonard et un Watteau, pour ne citer que deux cachottiers connus » (Cocteau). Mais les bonnes blagues italiennes, les tableaux qui veulent gagner sur tous les tableaux, les Madeleines qui sont des courtisanes, les anges et les saints Sébastien qui sont des gitans, les mystifications extravagantes de l'église malatestienne de Rimini ne sont rien auprès de la perfidie du tableau de la Caridad. Jamais, par une œuvre chrétienne d'apparence, exposée et encensée depuis trois siècles dans un lieu chrétien, ne fut donné un tel soufflet sur la face de Jésus-Christ.

Ces grands pince-sans-rire, ces maîtres de la dérision voilée, n'est-il pas surprenant que ce soit de l'Espagne que sorte leur prince ? De l'Espagne, pays net, et d'une Espagne qui n'est pas même celle de la Renaissance (époque du double visage : voir ce qu'en dit Hugo dans *William Shakespeare*), mais du XVII^e et presque du XVIII^e siècle ? D. Miguel, car c'est de lui et non de Valdès que je veux parler, D. Miguel, en ce moment même, on travaille officiellement en Espagne pour son procès de béatification ; les brochures édifiantes affirment que ses aventures amoureuses sont une vilaine légende ; si vous avez obtenu quelque grâce extraordinaire par son intercession, vous êtes prié d'en avertir le Supérieur de la Caridad : votre grâce sera portée à son dossier, car Don Juan a son dossier, qui n'est pas un dossier aux mœurs. Mais, l'an 1672 de l'Incarnation, Don Juan, futur bienheureux, commandait son tableau mortuaire, et commandait que ce tableau fût une négation du catholicisme. Comme dit le proverbe de son pays : « Le lait qu'on a sucé enfant se répand dans le suaire » ; ce qui a commencé en blasphème finit en blasphème¹ ; ici en

un blasphème de bonne compagnie, ou je dirai mieux, charitable, dans cet hôpital de la Charité : un blasphème à la mesure des seuls profonds, et qui ne troublera pas les pauvres gens². Imaginations? Il se peut. Mais enfin, comme notre ami aux yeux intenses, comme notre petit penseur de gauche, du moins nous pouvons y rêver.

Mars 1944.

NOTES

1. Les respectables ecclésiastiques espagnols, si zélés pour la béatification de D. Miguel, répandent en une brochure son *Discours de la Vérité*. Je me vois contraint de dire que cet écrit me paraît de nature à fournir des armes sérieuses aux ennemis du catholicisme, et par là corrobore pleinement l'interprétation que j'ai donnée ici du tableau de la Caridad et de son inspirateur, ce don Juan avec sa double et triple peau de serpent, ce fameux volteur, d'abord traître à Pan, et ensuite traître à Jésus-Christ.

2. *Finis gloriae mundi* est pour les simples; *ni mas ni menos* pour les profonds. Comment Barrès, qui a écrit sur ce tableau quelques lignes dont il n'y a rien à retenir, n'a-t-il pas reconnu en lui l'illustration éclatante de ce principe qu'il çàressait à l'extrême : en toute chose, un sens pour le vulgaire, et un sens pour les délicats?

J'extrais ce qui suit d'une lettre de Salvador de Madariaga : « Je ne crois pas que l'interprétation que vous donnez du tableau de Valdès Leal soit fantaisiste du tout. Pour autant que l'on soit assuré de choses aussi subtiles que l'interprétation des intentions secrètes d'un artiste d'une époque par un artiste d'une autre époque, personnellement, je pencherais à la même interprétation que vous : je veux dire que, si je m'étais trouvé devant le tableau, je sens que j'aurais conçu le même soupçon. Je ne vois pas, du reste, d'incompatibilité d'aucune sorte entre l'interprétation et l'époque, car je crois l'époque beaucoup moins massive et « totalitaire » qu'on ne se l' imagine souvent de nos jours. »

D'autre part, André Malraux m'écrit : « Le lièvre que vous levez me paraît valoir de l'être. (...) Le tableau n'en reste pas moins énigmatique. De plus (et ceci pour votre rêverie), le petit philosophe aux yeux intenses est une chouette, symbole aussi précis que ceux de la balance, et symbole du démon. »

Dans un livre espagnol, l'oiseau de ce tableau est nommé *buho*, ce que mon dictionnaire traduit : hibou. Je n'y avais pas regardé de plus près. Mais Malraux a raison, l'oiseau en question est une chouette, et il est connu que la chouette, en effet, a été utilisée comme symbole du démon par nombre de peintres anciens, Jérôme Bosch entre autres. Ainsi tout ce que j'ai rêvé ici reçoit une confirmation fulgurante. La petite figure du démon, dans ce tableau, c'est la signature de l'artiste, ou de celui qui l'a inspiré. (1952.)

LA DÉESSE CYPRIS*

* Ce texte, écrit en avril 1944, n'a paru (en partie) qu'en 1946, en un volume à tirage restreint, *La Déesse Cypris*, Paris.
Inédit sous l'occupation.

CHATEAUBRIAND, je crois, a posé cette question : comment un homme qui a écrit pendant un demi-siècle pourrait-il ne s'être contredit jamais? C'est l'évidence. Mais le plus mouvant d'entre nous a ses constantes. J'écrivais il y a vingt-cinq ans : « Vivent les sens! Eux ne trompent pas » (*Songe*), et, pour symboliser le plaisir charnel, j'évoquais alors une haute cime éclairée par le soleil couchant, tandis que tout le reste du monde est plongé dans le vague et dans l'ombre. Puis, dix ans plus tard, j'écrivais : « Le plaisir, c'est toujours sur lui que j'ai mis la main dans les tourmentes, comme sur des papiers quand le vent s'élève. Que le reste s'envole! Un réflexe incoercible. » (*Mors.*) Et aujourd'hui j'écris ce qui suit.

S'il est possible que mon œuvre, par certains côtés, ait une influence douteuse, du moins par cette affirmation continue elle aura été bienfaisante.

Je chante la Volupté, intacte au milieu de tout ce qui s'écroule ou s'écoule, Cypris jamais prise au dépourvu, ingénieuse, roublarde Cypris. Compagne, dit-on, de l'enfant au berceau. Compagne du vieillard presque dans la tombe. Compagne du malade, dont il lui arrive d'éteindre la souffrance, qu'il lui arrive de guérir (des hommes qui ont 39° de fièvre font le saut dans une étreinte insensée, et en remontent plus dispos qu'avant). Compagne du mystique : un moine roidit en communiant, « quand les hosties sont bien grandes » (et la sage sainte Thérèse, consultée, répond que cela est sans importance; même sagesse, dans un cas semblable, chez saint Jean de la Croix). Compagne du pauvre : « Sous la couverture on ne sent plus la misère. » Compagne de l'infirme, compagne du laid et de la laide, car tel est le désir, qu'il peut naître de la pitié ou d'un ravissant dégoût. Compagne du prisonnier : sa veilleuse solitaire. Compagne de tous ceux qui peinent; et on se demande

si certaines épreuves seraient supportables sans l'espoir du plaisir, au-delà.

Qu'il y ait quelque chose de répréhensible dans l'acte de chair, c'est une idée qui ne peut pas germer dans une cervelle saine. La chasteté, et l'orgueil de la chasteté, étaient tenus chez les Grecs pour un double sacrilège : sacrilège à l'égard du divin et sacrilège à l'égard de l'humain, — de la condition humaine.

Je dirai de la volupté ce que la même Thérèse disait de l'extase mystique : comment un si grand bien pourrait-il causer du mal ? — Du mal ? Sainte Volupté, le seul rêve de vous fait du bien, comme cet arbre de la Chine dont on dit que dormir dans son ombre fait croire qu'on est au paradis. L'évocation du plaisir passé détend et pacifie : elle donnera, je pense, quelque aise à mourir. Celle d'une volupté purement imaginaire, après des réalités pourtant aimables mais d'un autre ordre, on dirait le soleil qui sort d'un nuage.

Respectable Volupté : la chose du monde la plus dénuée d'imposture, la plus nette, la plus ronde. J'ai joui. Tu as joui. Nous en sommes d'accord l'un et l'autre. Le cercle est fermé ; voilà qui est acquis pour toujours, je veux dire jusqu'à l'oubli.

Généreuse Volupté : notre plaisir, c'est le plaisir de l'autre. O merveille ! on se donne du plaisir, et il semble qu'on ait commis une bonne action.

Dieu a écrit, paraît-il, qu'il avait trouvé la pointe mystique de la vie dans une charge à la baïonnette. Pour moi, je l'ai trouvée et la trouve dans la volupté. S'il n'y avait rien eu d'autre dans ma vie que des heures de volupté reçue, elles suffiraient à justifier cette vie. Et cette vie se justifie aussi par les heures de volupté qu'elle a données. C'est par la volupté donnée que l'humanité moyenne se rachète de sa bêtise et de sa vilénie ; quelle raison d'exister ont des milliards d'individus, fors celle d'être ou d'avoir été désirables ?

Le monde antique, à sa fin, n'adorait plus que trois divinités : le Soleil, la Fortune et Cypris.

Potens diva Cypris.

Voyez une foule française, en son jour de loisir, depuis les gamins et gamines de quatorze ans jusqu'aux mes-

sieurs assez mûrs déjà pour se couper le poil des oreilles. La part faite à la vanité et à la cupidité, tout ce qui la meut, cette foule, c'est l'attente du plaisir sensuel et la manœuvre en vue de l'obtenir. Tous les déplacements d'un homme sur une carte, tous ses effarants zigzags, sont faits à la poursuite de la volupté. Un homme s'attend à subir une perquisition : vous l'imaginez qui, fiévreusement, met tout en ordre chez lui; pas du tout, allongé sur son divan, il médite une intrigue de plaisir. Un homme courait pour sa tête; une femme passa; il s'arrêta et fut pris. Une seule chose empêche l'humanité de désespérer, pendant les époques de désastres : l'être y cherche l'être; sous les bombes, parmi les cadavres et l'épidémie, il ne pense qu'à cela, et c'est ce qui le maintient debout.

Une heure seulement de sensualité charnelle éclatante suffit à contrebalancer un mois entier où chaque jour on se demandait : la vie, dans de telles conditions, vaut-elle d'être vécue? Quand la somme des ennuis dépasse d'autant la somme des plaisirs, comment ne pas s'écrier : « Plutôt le néant? » Mais vient cette heure d'obscénité merveilleuse, et c'est notre raison qui s'écrie : « Non! non! pas le néant! la vie! »

« La sagesse, et nos passions, nous soutiennent dans les épreuves. Nos passions surtout. » Je notais cela pendant la débâcle, entre Aisne et Oise. Mais ce n'est pas seulement à travers les éclatements de bombes, c'est à travers le maquis plus insidieux et plus lassant de la vie sociale bouleversée, comme elle l'est dans une ville en état de siège, que j'ai vu la passion progresser vers son objet, tantôt contournant l'obstacle, tantôt l'attaquant et l'anéantissant, avec la force et la sûreté, avec la souplesse et l'obstination toutes-puissantes de la racine qui chemine vers l'eau. « Je chemine selon ma soif », pourrait être leur devise à toutes deux.

Les âmes vacillent, les esprits s'obscurcissent, les plus solides sont en désarroi, tout semble remis en question. Seul le passionné est inébranlable. La vie conserve pour lui tout son sens, puisque sa passion demeure, et que demeure un état de choses où il peut la satisfaire. Au milieu du désordre, sa passion continue l'ordre; au milieu de ce qui s'effondre, elle continue ce qui reste debout. Les yeux fixés sur son objet, ne voyant que lui,

il avance, insensible à tout, mystérieusement immunisé comme le sont les gens ivres. Mais malheur à lui si sa passion le quittait! Malheur à lui s'il « guérissait »! Il chavirerait d'un coup.

Les attitudes de la volupté sont assez ridicules, et les vierges ont raison de vouloir que les lumières soient éteintes. Jamais le contenant ne trahit plus le contenu. Il est bon de voiler tout cela, non par hypocrisie, ni même par décence, mais pour ne pas montrer dans son aspect, qui lui fait du tort, quelque chose qui dans son être est si admirable.

Casanova se retire à cinquante-sept ans; et à cet âge meurt Jules César. Mais à soixante-six ans Tibère commence. Haut les cœurs!

Haut les cœurs! Tous les peuples primitifs d'Orient, tous les peuples de la sagesse croient que le corps de l'adulte et du vieillard s'imprègne de force au contact du corps très jeune. Il y a Abisag, et il y a ce conte légendaire d'une tribu du Sud marocain, les Id bou Achra, que je lis sous la plume du colonel Justinard.

Au cours d'une migration de la tribu, un des vieillards était si ramolli qu'on le transportait dans un panier. Sa belle-fille l'ayant porté un instant sur ses épaules nues, quand elle le reposa à terre elle dit en riant à son mari : « Il faut donner à ton père une jeune épouse. » On la lui donna, et il en eut dix enfants.

Bientôt les États-Unis vont nous apprendre qu'ils ont inventé cela, et qu'il y a des bases scientifiques. Haut les cœurs!

La nuit pèse au-dessus d'elle. Et elle-même elle est la nuit. La Nuit de Michel-Ange. Je la vois avec de grandes ailes d'aigle, repliées, telles que la haute antiquité en donnait à presque tous les dieux. Elle, *sive deus sive dea*... Elle a le repos des montagnes d'où coulent les plus vieux fleuves de la terre.

Une figure pour illustrer ces lignes de *Mors et Vita* :
« Nu sur le lit, après la volupté, un corps nu en travers de mon bras gauche allongé, corps puissant, à l'odeur de racine, dont je sentais les grandes masses, comme une statue tombée de son socle, c'est alors que je faisais mes pensées et mes songes, et ils s'en allaient de moi comme des armées. Quelque temps j'en étais le maître. Mais bientôt leurs pointes m'échappaient, se perdaient dans un territoire d'ombre. »

Parce que j'aime le grand, pourquoi n'aimerais-je pas le joli ? J'aime Scopas, mais j'aime aussi l'alexandrin (certain alexandrin). J'aime Eschyle, mais j'aime aussi Martial. Le simplisme, la grossièreté de choisir.

A la fin, le mieux qu'on puisse dire, de cette petite personne qu'éclaire doucement une grâce mineure (grâce un peu pitoyable), c'est le mot de Mirabeau à Barnave : « Non, il n'y a pas de divinité en toi. »

Ces femmes, tout ce qu'il y a en elles au-delà de leur corps et de ce qu'elles en font, — tout cela, si insoupçonné des hommes, et si peu aimé d'eux.

Athéné, le frigide bas-bleu, Diane la gousse malgré l'alibi Endymion, les Muses raseuses et désinspiratrices, les Parques assassines, Pythie et son marc de café, nos contemporains avouent enfin qu'ils n'en reçoivent que le plus lourd ennui. Mais ils résistent encore à avouer que la beauté, elle aussi (chez la femme), les intimide, les rabat et les ennuie. La beauté continue d'être censée allumer le désir. Or, il n'en est rien. Les exercices convulsifs de sous-les-draps n'ont que faire de la beauté. Même, quand elle n'est pas hideur, la laideur en est parmi les plus sûrs brandons. Laideur du corps, sinon du visage ; quelquefois même du visage. En partie peut-être parce qu'elle attendrit, et la pitié allume le désir. L'espèce de brûlure que vous cause un corps maigre, ventre ballonné, jambes cagneuses, pieds longs... Quand une femme vous dégoûte trop, la posséder est le seul moyen de la faire rentrer en grâce.

Il est tout à fait absurde de s'écrier, selon la coutume, devant une personne ravissante : « Ah ! l'avoir dans mes bras ! » C'est devant celle qui « en » a envie, fût-elle laide, qu'il convient d'entrer en transe. — Mais je m'aperçois *in fine* que les hommes savent tout cela très bien.

Sortant de ce royaume de Cypris, où tout est gentillesse et bonheur, tomber brusquement dans cet autre monde, dans cette autre planète où il y a des gens qui écrivent sur vous des articles venimeux, qui vous calomnient, qui vous « jouent un bon tour », qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous blesser, et qui pas un instant ne se rendent compte que votre vie et vos points sensibles ne sont pas là où ils cherchent à les atteindre, qu'ils bombardent dans ce domaine littéraire un terrain abandonné... Tout à fait inutile d'essayer de leur faire comprendre qu'ils perdent absurdement leur peine. On entend d'ici leur clameur triomphante : « Pensez-vous, que ça lui est égal ! Encore une pose ! »

Jour à jour, les semaines brouillent les traces de nos flagrants délits. Voilà en quoi le temps est galant homme.

Depuis la disparition de la guerre (de 14), du sport et des taureaux, c'est-à-dire depuis ma trentième année, il n'y a plus dans ma vie que la création littéraire et le plaisir sensuel. Mais, comme deux chevaux qui ont longtemps mené la course côte à côte, et dont on voit l'un, aux approches du poteau, se détacher nettement et surclasser l'autre, ainsi, aux approches de mon déclin, le plaisir gagne en étendue et peu à peu envahit toute la place. Pour faire face au néant je n'ai avec moi que le plaisir : tout le reste ne m'est rien.

Voici une image différente. Avec le crépuscule, l'ombre monte le long de la montagne, comme une inondation qui monte. La montagne est presque toute la proie du vague et de la nuit. Seule la cime reste éclairée par le soleil, avant de s'éteindre elle aussi. Cette montagne, c'est ma vie. Ce crépuscule, c'est ma mort. Cette montée

de l'ombre, c'est la montée de mon indifférence. Cette cime qui reste éclairée, c'est mon plaisir avec les filles des hommes. Et, cette image, je l'ai employée déjà, telle quelle, aux premières pages du *Songe*. Seulement, j'avais alors vingt-trois ans. C'est ce qu'on appellerait avoir de la suite dans les idées, s'il y avait une idée dans tout cela.

A mesure que se rétrécit le temps qui vous reste à vivre, il est logique de ne plus vouloir l'employer qu'à ce qui vous est le plus agréable : c'est le bon sens même. Et c'est ainsi qu'on en arrive à n'y plus vouloir mettre que le plaisir, si violemment meilleur que tout le reste. Alors vous voyez enfin que votre religion, c'est lui. J'emploie ce mot de religion à bon escient : depuis longtemps il n'y a qu'un lien qui me *relie* à la société de mes semblables, et c'est le désir. Et tant mieux, car toute la dignité de l'homme est dans son corps. Tous les sentiments d'affection, d'amitié, d'estime, etc., que j'ai pu avoir au cours de ma vie manquaient de force, si ne s'y ajoutait pas le désir. A commencer, dès l'enfance, par mon affection pour mes parents, et notamment pour ma mère. Et je savais sur le moment même la raison de ce manque de force. Ma mère, j'avais peut-être quatorze ans, quand *je le lui ai dit*.

J'ai raconté — dans *Mors et Vita*, je crois — le trait de ce grand blessé qui arrachait sa médaille militaire, sa croix de guerre, et criait : « Je vais mourir. Tout ça, je m'en fous. Ce que je veux, c'est une femme. » (La lui donna-t-on ? Non, sûrement, de quoi est-ce qu'on aurait l'air. Toutes les charités, mais pas celle-là.)

La phrase du Tasse que j'ai mise en épigraphe aux *Jeunes Filles* : « Tout le temps qui n'est pas consacré à l'amour est perdu. » Convaincu de cela comme j'en suis convaincu, et jusqu'à l'obsession, je suis parfois effaré en constatant que je donne de mon temps, par à-coups, à tel ou tel objet, qui ne vise qu'à me valoir cent cinquante lecteurs de plus. Je n'ai pas de vanité littéraire et je n'ai pas besoin d'argent, et je fais quelque chose qui n'aurait de sens que si j'avais de la vanité littéraire ou si j'avais besoin d'argent, ou si une diffusion plus grande de mon œuvre me facilitait le plaisir ou l'amour (le « De la gloire pour se faire aimer », de Chateaubriand), ce qui n'est absolument pas, mes amours, comme

celles de la mythologie, se déroulant sous des déguisements. Je fais donc quelque chose qui est dénué de sens, et je le fais dans le temps où ma vie raccourcie n'a plus le droit de se permettre les absurdités. Il arrive que réaliser cela m'arrête comme un coup de lance au milieu d'une communication téléphonique que je donne, d'une note que je rédige, d'une lettre que je dicte. Brusquement déséquilibré, les bras cassés, stoppé net...

Tolstoï souffrait d'avoir, par manque de caractère, une vie qui contredisait les principes moraux qu'il croyait vrais. Je souffre d'avoir, par manque de caractère, une vie dont certains actes contredisent la logique et ne peuvent être justifiés. Tolstoï n'agissait pas selon sa conscience. Je n'agis pas toujours selon ma raison.

Qu'on soit brusquement abasourdi par cette non-justification d'un de ses actes, ou qu'on soit brusquement abasourdi, aux approches de sa fin, par la vanité de tout acte, il s'agit toujours de se réveiller d'un rêve, et de se demander pourquoi on fait ce qu'on fait.

Faure-Biguet, dans ses *Enfances*, cite un de mes textes écrit à dix-sept ans, où je parle de la douleur que je ressens quand je contemple des êtres très beaux. C'était alors parce qu'il n'y avait pas la possession charnelle au bout.

Aujourd'hui je n'éprouve pas de douleur devant un tel spectacle parce que, des êtres beaux, j'en possède tant et plus, et j'allais dire : presque trop. Mais je n'éprouve pas non plus d'intérêt à ce spectacle, puisqu'il ne doit pas se terminer par de la possession (l'autobus étant archi-complet). On ne me rencontrera jamais où fleurit la cuisse splendide, à la plage pas plus qu'à Tabarin.

Tant, dans ce domaine de la beauté, il n'y a pas pour moi contemplation sans possession. Tant j'y suis peu désintéressé.

N'est-il pas grandiose que les seules nuits où je dorme sans somnifère soient celles qui suivent une journée où j'ai fait l'amour? La nature ne donne-t-elle pas là une

indication, comme elle nous avertit d'autre part quand dans cet ordre nous en faisons trop?

Les journalistes qui me posent la question classique : « Si vous n'aviez qu'un livre à emporter dans une île déserte, etc. », sont toujours surpris de m'entendre citer non *L'Iliade*, ni Plutarque, ni les tragiques grecs, mais l'Ancien Testament. Et s'il fallait retrancher encore dans l'Ancien Testament, j'en garderais à la fin l'Ecclésiaste.

L'Ecclésiaste n'est sans doute pas le plus grand livre de l'humanité, mais c'est celui qui — avec l'œuvre de Nietzsche — correspond le plus entièrement à mon tempérament. Rien de nouveau, tout est redite, — vanité de tout ce qui n'est pas la jouissance, — éloge de l'inaction, — la raison et la vertu causes de douleur, — absence de rétribution *post mortem* (l'insensé et le méchant ayant le même sort que le sage et le juste), — ce qui finit préféré à ce qui commence : voilà pour les gros plans. Et, dans les détails, je trouve le drame de l'héritier indigne, — le manque d'estime pour la femme, — que sais-je, jusqu'à la devise de notre Malatesta... Tout cela qui ne manque (car j'en passe) ni d'incohérence ni de rabâchage, et que couvre un Dieu bizarre, dont le nom est bien prononcé ici et là, mais qu'il me semble très facile d'éluder, ce que je fais avec empressement. Enfin, montherlantissime, et bien ce qu'il faut pour l'île déserte.

Ces femmes physiquement quelconques, mais qui, pour la première fois, ont une expression jolie à l'instant où vous leur donnez de l'argent, comme ces lampes électriques qui s'allument, dans les tirs forains, quand on a mis dans le mille.

L'homme ne désire pas la femme parce qu'il la trouve belle; il décide qu'elle est belle, pour justifier son désir.

L'homme ne rêve pas de la femme parce qu'il la trouve « mystérieuse »; il décide qu'elle est « mystérieuse », pour justifier son rêve d'elle.

Une jolie femme complète une vie. Une femme belle l'équilibre.

La beauté de la femme intéresse moins les hommes que sa possession, mais elle les fait rêver davantage.

On se donne davantage à une femme, en dormant auprès d'elle après l'acte de chair, qu'on ne s'est donné à elle dans cet acte.

Quelle gratitude, quel attachement infini ne doit pas avoir une femme finissante pour le dernier homme qui l'aura désirée, couverte de baisers!

Une de mes amies respecte si fort le plaisir, que pour rien au monde elle ne séparerait deux mouches accouplées.

Les musulmanes n'entrent pas au paradis. On n'a jamais su ce qu'elles devenaient après leur mort. Quant aux houris, ce sont des créatures pouvant changer de sexe selon le désir des élus.

Un musulman me donnait pour preuve de l'absence des femmes au paradis ce verset de l'Apocalypse : « Et il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure. »

On est accablé quand on imagine ce que serait la vie d'un homme qui mépriserait les femmes, tout en ne désirant qu'elles. Cette obligation sans issue de supporter ou de risquer de supporter, forcé par le désir, un joug que la raison condamne, doit déséquilibrer tout l'amour, qui a un besoin extrême d'équilibre, le corrompre, corrompre jusqu'au désir, et mettre enfin sa victime dans une honte de soi-même qui est l'état le moins convenable à la dignité de l'homme. Le monde

ancien — grec, latin, oriental, — qui méprisait la femme, rendit impossibles de telles destinées en légitimant, voire en exaltant, l'amour pour le jeune garçon, amour où la différence nécessaire était obtenue non par le sexe mais par l'âge; le snobisme (chez les Romains, l'imitation des Grecs et des Orientaux) multiplia et auréola ce que faisait déjà la nature. Le grossier, l'amateur de la « Vénus vulgaire », le frivole s'adressait aux courtisanes : la femme était faite pour les sous-offs. Le snob platonisant, l'amateur de sublime, ou seulement l'ami du sérieux, l'ami du juste ordre des choses, s'adressait au garçon. Les deux, quand ils le voulaient, passaient d'une Cypris à l'autre, satisfaisant ainsi alternativement leurs parties hautes et leurs parties triviales. Les deux, par ailleurs, étant le plus souvent mariés, perpétuaient avec leur épouse le foyer et la patrie. Tout était paré.

Ce besoin d'estimer ce qu'on désire, que sentit bien l'antiquité, et auquel elle pourvut, est sans doute un des besoins les plus nobles de l'homme. La nature ne le comporte pas. Il n'y a pas de lien naturel entre le fait de désirer et de posséder un être, et celui de le couvrir aussi non de notre amour à la moderne, de notre amour-passion, mais de cette adhésion profonde, à base d'estime, qu'on peut appeler amitié.

Cela dit, il est nécessaire de rappeler qu'il n'y a rien de plus important, en amour, que d'avoir l'autre dans la peau. Fumier tant qu'on voudra, c'est de ce fumier que poussent les fleurs; pas de fumier, pas de fleurs; fumier desséché, fleurs mortes. Et le drame du pajo sans amitié et sans estime n'est rien auprès du drame du pajo sans fumier.

Après la plus brillante *faena* de volupté, qui, en toute modestie, méritait les oreilles et la queue*, je me réveillai au milieu de la nuit, et il me sembla que la voûte du ciel était rapprochée aux dimensions de ma chambre, et que je pourrais saisir avec la main ses étoiles.

* Les oreilles et la queue du taureau tué sont accordées au matador qui a préparé et consommé la mort de son taureau de façon particulièrement valeureuse.

Je songeais à cette équipe d'êtres, un peu renouvelée chaque année, jusqu'à l'être du tout environ tous les cinq ans, qui, comme un fleuve, m'emporte sur elle, depuis tant d'années, d'un mouvement égal et calme, et ainsi m'aura fait traverser de bout en bout le pays de ma vie.

Et je cherchais à distinguer pour quelles raisons précises l'aventure sensuelle qui, chez la plupart de ceux que je rencontre ou dont on me parle, est une source de soucis, de drames, de bouleversements, et, pour le dire d'un mot, la source principale des malheurs de leur existence, et d'autres existences avec elle, avait été au contraire l'élément régulateur et la félicité constante de la mienne.

J'en sais gré d'abord à ma Fortune, à cet indéfinissable concours de circonstances qui tourne les choses à votre bien; Fortune d'autant plus méritoire, lorsqu'elle me favorise, que mon pessimisme devrait attirer ses coups.

J'en sais gré aux êtres. Je suis comme abasourdi quand je songe à l'incroyable somme de complaisance, de gentillesse, de fidélité, d'égalité d'humeur, d'honnêteté, de ponctualité qui goutte à goutte a fait ce fleuve dont je parlais en commençant. Dans mon *Carnet XXII*, à la date de novembre 1932, je trouve écrit : « Comment dirai-je assez ma tendre gratitude pour ceux de qui je n'ai *jamaïs eu à me plaindre*, sur le visage de qui je n'ai jamais vu une expression mauvaise? Si mes livres valent quelque chose... » La page finit là et la page suivante enchaîne sur un autre sujet, mais je sais bien ce que j'ai écrit ou voulu écrire : si mes livres valent quelque chose, c'est grâce à l'atmosphère de paix et de liberté d'esprit que m'ont procurée ces êtres. Et je puis bien dire aussi : que serais-je sans eux? qu'aurait été ma vie, si je n'avais pas eu cela?

J'en sais gré enfin à moi-même, pour ce qu'il m'a fallu de discernement et de mesure dans le choix puis dans le maniement de ces êtres afin de les capter, les garder, les conduire et les quitter ou en être quitté avec le maximum d'agréments et le minimum d'inconvénients tant pour eux que pour moi. Le discernement n'est pas le fort de la société qui m'environne. Tout ce qui va de soi est toujours ce qu'on n'y fait pas; tout ce qui crève les yeux est ce qu'on n'y voit pas; l'expérience y

est stérile; cette vertu royale du bon sens, qu'on l'appelle ou non raison, y est bafouée. Quoi d'étonnant après cela si les êtres qui composent cette société me donnent l'impression, dans leurs affaires d'amour, de fous malheureux, gibier pour charlatans de la grande et de la petite espèce?

Au discernement et à la mesure j'ajouterai la sympathie véritable, avec la largesse qui en découle naturellement. On peut discuter si la sympathie et la largesse pour un être contribuent à l'empêcher de vous faire du mal, et plus d'un soutiendra que non, voire pis encore. Quoi qu'il en soit, me référant au bon sens, ou peut-être seulement parce que c'était là ma pente, j'ai opté pour l'hypothèse selon laquelle une conduite amicale, non pas politique, mais sincère, a plus de chances de vous rendre favorables ceux à qui elle s'adresse, qu'elle n'en a de les tourner contre vous, et j'ai toujours cru et crois encore que la gentillesse qu'on me donne est le fruit de celle que je donne. (Mais il se peut que je me trompe.)

Le développement qui précède me paraîtra peut-être un jour d'une ironie amère, — le jour de la *cornada* grave. Mais, ce jour-là même, la proportion des *cornadas* sera encore infime, et le triomphe de Cypris est dès maintenant assuré.

Restent ceux qui diront : qu'est-ce qu'une vie d'amour sans drames et sans souffrance? A quoi je répondrai qu'en tant qu'homme, et à plus forte raison en tant qu'artiste, j'ai mis ce qu'il fallait de drames et de douleur, même dans la vie d'amour. (« Garder tout en composant tout », écrivais-je il y a vingt ans dans *Les Olympiques*.) Mais un peu était suffisant, puisque le propre de l'imagination artistique est de recomposer tout en partant d'une donnée très réduite. Delacroix, pour peindre des tigres, faisait poser son chat.

A maintes reprises, j'ai protesté contre ce lieu commun : que la femme est compliquée, que la femme est « mystérieuse », etc. Or, je lis quelque part : « Comme le savant trouve moins d'observations à faire sur la beauté des femmes, de même l'artiste trouve l'étude de cette beauté moins compliquée et plus aisée (que celle des hommes). La nature même paraît opérer avec plus

de facilité dans la conformation de la femme que dans celle de l'homme, s'il est vrai qu'il naît moins d'enfants mâles que femelles. »

A douze ans, quand j'allais à l'écurie avec mon grand chien collie, et que je m'étendais sur la paille en le tenant entre mes bras et entre mes jambes, lui heureux, visiblement, et moi de même, mon visage dans son cou, comment ne me serait-il pas apparu, à un âge où je n'avais l'occasion de nulle étreinte, que cet animal, qui allongé avait ma taille, était en somme très semblable à une créature humaine? De la créature humaine il avait, en ces instants, le regard content et ailleurs, et la bouche ouverte; il avait ses quatre membres, son thorax bourdonnant, son ventre mince, son corps chaud alterné de régions fourrées et des régions à ses aines, douces d'une douceur d'autre monde.

Le domptage des bêtes féroces me paraît tendre tout entier vers ce numéro classique où le dompteur et le fauve, étendus, enlacés, et souvent souffle à souffle, simulent l'étreinte. La « possession » exercée par le dompteur se réduit alors à avoir contraint le fauve à cette immobilité, à cette passivité, à cet abandon, à cette complaisance. Mais comment le dompteur n'imaginerait-il pas sur lui un acte de possession plus dru et plus exhaustif, ou, si l'on veut, une sorte de sceau qu'il mettrait à sa possession, quand il trouve, comme moi jadis avec mon collie, ce regard rêveur, ces toisons et ces lisses alternés, ces pattes de derrière écartées, gauches et un peu bêtasses, et ces pattes de devant en l'air et qui retombent naïvement vers la poitrine, si pareilles aux grandes mains dénouées des enfants des hommes?

J'applique à la beauté la parole que Cicéron prête à Cotta, sur la divinité : qu'il est plus aisé de dire ce qu'elle n'est pas, que ce qu'elle est. Il en va de la beauté et de la laideur comme de la santé et de la maladie : celle-ci se fait sentir, et non celle-là.

A X., qui lui fait une caresse sensationnelle, et qui lui demande si « c'est bon », « Tout ce que vous me

faites est bon », répond-elle, avec cette beauté de simplicité qui est le propre des meilleurs vers de Racine.

Quand on voit ce que ça coûte d'argent, d'en donner à des indifférents, de plaider, de voyager, d'être volé, d'être arrêté, d'être malade, et de mourir, on réalise que ce sont les personnes avec qui nous couchons, c'est-à-dire celles qui nous procurent le plus de plaisir au monde, qui, toutes proportions gardées, nous font faire le moins de dépense. La félicité coûte, de beaucoup, moins cher que les embêtements. Cela est étrange, mais qu'est-ce qui n'est pas étrange?

Femme-mer. — La lumière rit autour de ses fossettes comme le soleil autour des creux des vagues.

Femme-plage. — Cette grande masse qui semble une plage de sable vue d'un avion, avec ses étendues lisses et ses anfractuosités.

Femme-éponge. — Si on pressait son corps avec les mains, il en sortirait du soleil.

Femme-métal. — La petite marque sur sa cuisse, toute semblable au poinçon sur un métal précieux.

Femme-terre. — Nue, immobile, grand paysage doux, avec ses montagnes, ses dunes, ses promontoires, avec ses vallons et ses forêts.

Selon Platon, au centre de la terre, le Tartare, immense cavité, contient un prodigieux remuement d'eaux, de boues, de laves. Cette masse monstrueuse, toujours en oscillation, monte et baisse sans arrêt. Quand elle monte, elle se déverse à l'extérieur. Quand elle s'abaisse, son recul provoque une terrible aspiration. Toute la vie interne du globe est réglée par cette grande alternance de succions et d'écoulements.

La femme-terre. — La déesse Gé.

Et encore : comme les fleuves infernaux coulaient en partie à la surface de la terre, mais prenaient source dans ses profondeurs, ne dirait-on pas que les veines des mamelles ont leurs racines dans le cœur?

La hargne du mâle contre le mâle qui a beaucoup joui : contre Casanova, traité de sot, contre Byron, traité

de muſſe, contre d'Annunzio, traité de fumiſte, contre Reſtif, traité de hâbleur.

Les philoſophes ont fait conſiſter la beauté univerſelle dans l'accord abſolu de la créature avec ſa fin, dans un rapport harmonieux des parties entre elles, et du tout avec les parties. Mais comme cette définition de la beauté eſt ſynonyme de celle de la perfection, qui eſt d'un ordre trop élevé pour être bien conçue par l'eſprit humain, il en réſulte que notre idée de la beauté univerſelle eſt indéterminée, et qu'elle ſe forme en nous de l'aſſemblage d'un certain nombre de connoiſſances individuelles. Or, nos connoiſſances font toujours intervenir quelque élément de comparaison, alors que la beauté ne ſaurait être comparée à rien qui ſoit plus élevé qu'elle.

La beauté a ſes charges. Veinards ceux qui ont quelque diſgrâce phyſique, qu'ils peuvent rendre reſponſable des défaillances de leur caractère.

L'empire des âmes fortes ſur les âmes faibles. — Anecdote de Corbineau, général de Napoléon, en Ruſſie, à cheval, désarmé, et ordonnant à un prisonnier ruſſe : « Ramasse-moi mon ſabre. » Le Ruſſe lui rend ſon ſabre, et Corbineau recommence à ſabrer.

Anecdote de la plus haute importance, et, bien entendu, en écartant l'intervention de toutes « forces inconnues » (fluide, magnétisme, etc.), lesquelſes ne ſont guère mon affaire. — « Couche-toi ſur ce lit. — Écarte les cuiſſes. — Laisse-toi faire. » Ces *commandements* donnés ſur un certain ton, et la perſonne rétive obéit.

Quoi qu'on puiſſe croire, une telle expérience, paſſée à l'état courant, n'enivre pas certains êtres. Elle les jette dans une gravité plutôt triſte, la conſcience effrayante du pouvoir qu'ils poſſèdent, et dont ils ne veulent pas abuſer, pour diſſerſes raiſons. « Ne donnez jamais à un autre homme le pouvoir que vous m'avez donné. Il en userait plus mal que je ne l'ai fait », dit le condottiere Colleone, mourant, aux Vénitiens.

La masse millénaire des préjugés religieux, superstitieux, etc. — vraiment la boue de l'esprit — travaille aujourd'hui encore les gens qui ne réfléchissent pas personnellement, pour leur montrer comme scandaleux l'acte d'amour entre l'homme et l'animal. Mais ni la raison ni la conscience morale ne trouvent à redire à cet acte. Ce n'est pas la « partie obscure » de l'âme qui pratique cet acte ou qui y adhère. C'est la partie obscure de l'âme — ce qu'on a appelé, et non pas si mal, « l'obscurantisme » — qui s'indigne de cet acte (lequel, rappelons-le entre parenthèses, est pratiqué sur une large échelle non seulement chez les peuples dits « d'Orient », mais dans tout ce que je connais de l'Europe).

Peut-être, quelque jour, quand j'aurai pris les sinistres audaces de l'avant-tombe, dirai-je ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Si un homme, couchant avec une personne d'une race, d'une civilisation qui lui sont très étrangères, ou seulement d'un milieu social très différent du sien, a la sensation que, dans le plaisir et l'affection partagés, des barrières communément tenues pour indestructibles tombent, s'il a l'âme faite de telle sorte que cette sensation lui paraisse grandiose, si cette sensation grandiose collabore au sentiment du *sacré* qui l'occupe en ces instants, quels ne seront pas alors sa sensation grandiose de barrières tombées, et de là, accru, son sentiment du sacré, si, dans le plaisir et dans l'affection partagés, il couche avec une bête?

C'est dans les actes du plaisir qu'on mesure admirablement la gloire que se donne l'homme en se « mettant à la place » de l'autre, en se préoccupant sans relâche du plaisir de l'autre; c'est là qu'on mesure sa délicatesse et sa profonde qualité.

Quand nous sommes de sang-froid et que l'autre ne l'est pas, nous ne nous rappelons qu'avec effort les moments (quelquefois tout récents) où c'était nous qui

étions égaré, et l'autre qui était de sang-froid. Les égarements des autres, dont nous sommes l'objet — ceux de la chair et ceux du cœur, — nous semblent étranges; pour un peu nous les jugerions pitoyables ou ridicules; souvent ils ne nous agréent pas; souvent ils nous ennuiant. C'est là qu'il faut de l'intelligence et de la bonté pour laisser les êtres boire à nous comme on laisse avec patience boire un cheval à l'abreuvoir, en voulant et en aimant le plaisir qu'il en a, ce plaisir nous parût-il un peu long. Cette patience est sans doute plus facile avec les égarements de la chair qu'avec ceux du cœur.

Que de voiles à faire tomber avant d'arriver à une femme! Nue, saurons-nous enfin ce qu'elle est? Mais non, il faut encore une certaine disposition de sa nudité. Je ne sais pas ce qu'est un corps tant que je ne l'ai pas vu dans l'attitude du garde-à-vous, où plus un trompe-l'œil n'est possible.

Je me souviens de l'agacement de mes modèles féminins, du temps que je dessinais, quand je les priais de prendre cette pose. Elles s'y sentaient totalement livrées. Enfin le *terreno de verdad*, enfin le terrain de la vérité.

— Votre tendresse se dissipe parce qu'il vous est sorti du corps un liquide. Puis se reforme parce que le liquide s'est reformé. Il faudrait cependant que l'on prît au sérieux le mécanisme de cette tendresse, et d'abord qu'on le vît où il est, qui n'est pas dans les étoiles.

— Vous nous la baillez belle! Vous appelez ça de la tendresse!

— Oui, j'appelle ça de la tendresse. Une forme mineure de la tendresse, mais de la tendresse à coup sûr.

Sur le plan intellectuel, rien de plus simple que de juger cet homme au premier coup d'œil : c'est un sous-homme, un abruti, etc. Bon. Mais passez sur le plan de l'action, cette action ne fût-elle pas de grande envergure (soit, par exemple, le plan des œuvres de volupté),

voici qu'il faut compter avec lui : c'est un père, un frère, un amant, — un gêneur et un dangereux. Tout change.

Autre chose. Je suis quelqu'un qui sur le papier peut tout ce qu'il veut. Il y a de mes ouvrages que le public prise moins que les autres. Ils sont cependant l'expression exacte et parfaite de ce que j'avais conçu. Il n'y a jamais, dans cet ordre, le moindre jeu entre ce que je conçois et ce que j'exécute.

Pour cette première raison, générale, et pour cette seconde raison, personnelle, comment le plan de l'action ne m'apparaîtrait-il pas difficile?

Pourtant l'usage de ce plan, indispensable à qui veut s'accomplir, l'est encore à qui veut se connaître. C'est une des pensées importantes de Goethe.

Si nous ne nous gouvernions que par l'intelligence et le caractère, nous n'aurions aucun contact avec les hommes, nous ne passerions jamais sur le plan de l'action. Car c'est tout ce qui chez nous est intelligence et caractère qui nous rend pénible le commerce avec eux, et nous « handicape » dans ce commerce. Mais il y a aussi, par bonheur, nos passions.

Les gens qui, comme moi, n'ont eu de commerce — j'entends, de commerce âpre et pugnace — avec leurs semblables qu'à propos des œuvres de volupté, ont eu cependant une vie d'action suffisante pour que la vie des clercs purs et des contemplatifs, même lorsqu'elle est noble et de la plus haute valeur, leur paraisse incoerciblement la voie de la facilité.

La beauté dans le repos. — L'homme antique avait réussi à faire concourir les forces terrestres, y compris toute une société asservie, à la satisfaction de sa souveraineté d'homme libre. Cet homme aux *otia dia*, qui n'avait guère d'autre souci que celui de son perfectionnement, le chercha dans le sens de l'inaction; il voulut que l'objet final des manèges de la nature fût sa propre sérénité. Dans la fiction d'un homme solitaire, restreint par système au minimum de remous intérieur compatible avec la vie, spectateur prudent du jeu secret de la matière et des mortels, et de leurs combinaisons, l'humanisme antique a conduit à une expression humaine si dépouillée

qu'elle put se retrouver en tout homme voué à pareille inertie et à pareil dépouillement, et aboutir à la notion d'un homme en soi, universel dans ses qualités.

« Jeunes filles, prêtresses d'Aphrodite et donneuses du plaisir dans la riche Corinthe... »

Avril 1944.

Les directeurs des éditions Gallimard m'avaient demandé si je ne jugerais pas bon de faire suivre ces essais d'une sorte de conclusion. Mais les commentaires que je donne de mes ouvrages sont bien vains; la critique se pique d'en prendre le contre-pied : c'est cela le bon ton. Cependant, tandis que le volume était déjà à la composition, une courte étude me parvint, d'un professeur d'université italien, M. Enrico Sereni, et, compte tenu de la différence inévitable entre l'image qu'un auteur se fait de soi, et celle que voit de lui un tiers, cette étude me parut si juste, dans la connaissance de l'œuvre et dans ses jugements, que j'imaginai de la mettre à la place du petit texte qu'on me demandait. La traductrice a supprimé quelques phrases exprimant des idées très connues du public français, et par là moins intéressantes, ce qui a entraîné quelques raccords : le tout étant approuvé par l'auteur de l'article.

H. M.

.....
C'EST très tôt qu'il est conscient de sa richesse et qu'il se refuse à la mutiler. A seize ans, un sujet de devoir de philosophie, donné au collège, demande aux élèves quels ont été leurs maîtres. Il répond : Pyrrhon, Anacréon, Regulus. Pyrrhon, c'est le scepticisme, nous dirions plutôt aujourd'hui : la lucidité. Anacréon (il ferait mieux de dire Aristippe), c'est l'importance donnée au bonheur. Regulus, c'est la générosité de l'âme.

Plus tard, il réduira à deux ces figures symboliques. Il dira qu'il pourrait être représenté à la façon des Hermès grecs, qui portaient deux têtes opposées par l'occiput, sculptées dans le même bloc de pierre : une des faces serait un masque tragique, l'autre le visage bouddhique d'un « être de sagesse ». Ici les passions déchaînées; là l'intelligence qui observe et, dans une certaine mesure, gouverne, filtre, utilise ou désamorce ces passions, après en avoir gardé tout juste ce qu'il fallait pour que la créature s'accomplît dans sa plénitude. (Avec Montherlant, tout est toujours très surveillé.)

Un des collaborateurs d'un volume paru sur Montherlant, Montherlant vu par des jeunes de dix-sept à vingt-sept ans, M. Gabriel Matzneff, écrit : « Il appartient à cette famille d'aristocrates, épicuriens et humanistes, sans autre ambition que celle d'être heureux, mais à qui le bain de sang et de boue où ils sont plongés a donné une vision pessimiste et tragique de la vie. » Plus loin, M. Matzneff, avec raison, ajoute aussi au portrait la rigueur intègre de Caton, audacieusement mariée par Montherlant à celle de Pétrone.

Montherlant conserve donc côte à côte, sans gêne — syncrétisme, — des valeurs que l'opinion a l'habitude de tenir pour incompatibles. Pourquoi ? Parce qu'elles sont équivalentes. Chacune a de profondes raisons d'être. Non-différence — indifférence — héraclitéenne entre elles. Pour les vivre toutes il n'y a que l'alternance, solution bien insatisfaisante, mais la seule. La critique a retenu surtout l'idée d'alternance, alors que ce sont celle de syncrétisme et celle d'équivalence-indifférence qui sont primordiales.

Les formateurs de Montherlant ont été, dès son adolescence, Héraclite, Lucrèce, surtout les Stoïciens et Nietzsche, avec Plutarque pour les exemples. Plus tard, Gœthe. Adulte, les moralistes persans du moyen âge et les auteurs héroïques japonais du moyen âge.

En dehors des lois fixes du cosmos, le monde, pour Montherlant, n'est que confusion : avances et reculs, répétitions et métamorphoses, constructions et destructions, menés indifféremment dans l'incohérence par la raison et par l'absurdité, par la valeur et par l'incapacité des hommes.

Ce qu'on appelle une civilisation peut mourir sans qu'on en doive être affecté à l'excès, puisque cette mort est dans l'ordre de la nature, comme la mort des êtres.

Qu'a l'homme à faire en ce monde ?

Le monde n'ayant aucun sens, l'homme n'a pas de tâche à y remplir. Il a à jouir de lui et à se préserver de lui, tout en y accomplissant le moins de mal possible, et en y faisant même, s'il lui plaît, du bien. Jouir du monde comprend aussi jouir de soi-même, bien entendu.

L'instrument de cette conduite est essentiellement l'intelligence.

Pourquoi ?

Parce que intelligence est lucidité, et il faut, avant tout, voir les choses telles qu'elles sont : « pas de pitié pour les dupes ». De là, entre autres conséquences, un agnosticisme tranquille et inébranlable.

Parce que c'est l'intelligence qui discerne ce qui est important et ce qui ne l'est pas, et permet à l'homme de se concentrer dans ce qui est important, dans son important.

Parce que l'intelligence permet la sagesse qui est l'art d'annuler, soit en les détruisant, soit en les tournant, soit en les changeant de signe, les raisons de souffrir.

« Ce n'est pas le monde qu'il faut réformer, œuvre chimérique, ni qu'il faut changer pour le plaisir du changement, œuvre ridicule. C'est soi qu'il faut aménager en fonction du monde, œuvre raisonnable et œuvre possible. »

On voit que l'intelligence, pour Montherlant, est le contraire d'un système « philosophique », qui fait entrer le monde, coûte que coûte, dans un cadre conçu arbitrairement par l'esprit. L'intelligence observe le monde et les hommes, cherche à connaître leurs lois, en partie pour le seul plaisir de cette contemplation, en partie pour y adapter une navigation toute concrète. Nous sommes aussi loin que possible de ce qui poussait Gœthe à s'écrier, avec vivacité : « Je ne suis pas un philosophe ! » L'« intellectuel » n'est presque jamais un « intelligent ».

L'intelligence condamne l'action, autrement que sous la forme du jeu. Il n'y a d'action intelligente que celle des enfants qui construisent un château de sable, sachant que la marée le détruira, ou celle des équipiers de football qui savent que, quelle que soit l'issue de la partie, ils trinqueront ce soir avec leurs adversaires. Toute action à qui l'auteur demande autre chose que l'agrément d'avoir agi est absurdité.

De même que nous pouvons nous donner à l'action sous la forme du jeu (la « feinte » : feinte qu'on tient une chose pour importante, alors qu'on ne la tient pas pour telle), de même on peut et on doit se donner à la générosité, bien que sachant qu'elle n'atteint que très rarement son objectif (« service inutile »), parce qu'alors même nous y avons gagné, si l'autre partie, individu ou collectivité, ne l'a pas fait. Le conflit entre l'intelligence et la générosité est résolu si l'homme aime sa générosité. Mais il faut se donner en « retenant un peu ». De même, dans l'expression de la vérité il faut retenir un peu. La morale de Montherlant comporte toujours une possibilité de retrait, une échappatoire, conseillée par l'intelligence.

Répétons que la cohérence et la continuité de cette morale est

très forte depuis sa jeunesse. L'intelligence conduite et non système est une conception exposée par lui à seize ans (lettre à Faure-Biguet, 1912). Le thème de la « feinte » l'a été en 1922. « Garder tout en composant tout », et l'agnosticisme, en 1924. Équivalence et alternance, mépris de l'action, en 1928. L'action acceptée comme un jeu, le « retenir » en 1935, etc... Par la suite, Montherlant est revenu sans cesse sur ces idées.

Dans la mesure où l'on peut se référer à des personnages de fiction de Montherlant, qui a toujours rappelé qu'il ne prenait à son compte que les paroles qu'il disait en son nom propre, il semble que sa philosophie trouve son expression extrême et dernière dans les propos de Jeanne la Folle du Cardinal d'Espagne et dans les pensées de Celestino mourant, dans *Le Chaos* et la nuit. L'indifférence philosophique entre les objets devient l'indifférence au sens courant du mot : le *no importa*. La « déesse Indifférence » et les Éros funèbres sont les dernières divinités que l'homme-selon-Montherlant voit se pencher au-dessus de son lit de mort — « avec l'indifférence je ne meurs pas vaincu », — tandis que son court passage dans « le chaos », avant d'entrer dans « la nuit » éternelle, a été éclairé plus ou moins par l'intelligence, la jouissance et le « bien-faire ». À défaut d'être Montherlant lui-même, dont le tempérament particulièrement robuste met dans le tragique une sorte d'allégresse, on peut du moins tourner l'Hermès, et voir le masque tragique en partie atténué par le sourire de l'acceptation et le souvenir des félicités. « Tout n'est toujours que de tourner l'objet d'une certaine façon. »

Si la somme des maux surpasse la somme des biens, et ne laisse que peu de place à l'espoir, il reste la « sortie raisonnable » que lui ont apprise à la fois ses Romains et ses Japonais, « sortie » dont — sans la conseiller expressément — il a fait l'apologie depuis 1935.

Une éthique où la raison et les grands sentiments tiennent tant de place — une « sagesse héroïque » — ne peut être populaire, et moins que jamais dans les temps que nous vivons. Montherlant le sait : périodiquement, depuis 1927, il prédit la mort de son œuvre dans l'oubli, sans s'en affecter davantage que de la mort des civilisations passées et futures. Il s'est réalisé, il s'est fait plaisir en se réalisant : cela lui suffit. « C'est délicieux de penser que la survivance de votre œuvre vous intéresse aussi peu que celle de votre âme. » (Aux Fontaines du désir, p. 317, 1927.) C'est en tout cas une importante libération.

Nous nous sommes limité à résumer ici la philosophie et la morale de Montherlant.

Il y a aussi le créateur de fictions, mais il n'enseigne rien, et se contente d'animer les mouvements de l'âme humaine en divers personnages dans lesquels l'auteur, avec les dons multiples de sa nature et de son talent, n'a nulle peine à mettre toujours beaucoup de soi, si divers et antinomiques qu'ils apparaissent, sans toutefois s'exprimer complètement en aucun d'eux (à la seule exception, nous a-t-il dit, du personnage du Chœur dans Pasiphaé).

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

<i>PRÉFACE</i> par Pierre Sipriot.	IX
--	----

LA RELÈVE DU MATIN

<i>Préface</i>	7
LE JEUDI DE BAGATELLE.	17
EN MÉMOIRE D'UN MORT DE DIX-NEUF ANS	37
LA GLOIRE DU COLLÈGE.	53
DEVOIR D'AÎNESSE ET DEVOIR FRANÇAIS	101
TROIS VARIATIONS SUR LE THÈME : MAÎTRISES :	
Les Atlantes.. . . .	111
Voix dans la direction de l'ombre	115
Les Enfants du matin.	119
LE CONCERT DANS UN PARC.	125
PÂQUES DE GUERRE AU COLLÈGE.	137
LE DIALOGUE AVEC GÉRARD	143
<i>Notes</i>	159

CHANT FUNÈBRE POUR LES MORTS DE VERDUN

<i>Préface</i>	177
CHANT FUNÈBRE POUR LES MORTS DE VERDUN.	179

AUX FONTAINES DU DÉSIR

<i>Avant-propos</i> (1927)	231
SYNCRÉTISME ET ALTERNANCE (1926).. . . .	235
LA MORT DE PEREGRINOS (1921-1926)	247

BARRÈS S'ÉLOIGNE :

Barrès commence son rôle d'outre-tombe (1923).	265
Du sang, de la volupté et de la mort (pour rire) (1925)	270
Barrès s'éloigne (1925)	281

SANS REMÈDE :

Appareillage, et leur sinistre patience (1924)	291
L'ennui à Aranjuez (1925)	297
Les voyageurs traqués (1926)	304
Palais Ben Ayed (1927)	316
Notes	331

UN VOYAGEUR SOLITAIRE
EST UN DIABLE

<i>Avertissement de 1961</i>	337
<i>Préface de décembre 1939</i>	339
LE CARNAVAL NOIR (1925)	349
POUR L'AMUSEMENT DES PETITS GARÇONS (1927)	355
UN COMPAGNON EST UN MAÎTRE (1927)	362
D'UN BALCON, À FEZ (1927)	365
CEUTA 1927 (1927)	368
TROIS JOURS AU MONTSERRAT (1929)	373
LA RELIGION DE LA MÉDITERRANÉE (1929)	402
SIDI-BOU-SAÏD (1928)	408
LA DÉCEPTION DE GRENADE (1928)	411
JOURS D'ÉPREUVE (1928)	415
FUMÉES (1928)	418
SUR LE GRECO (1929)	419
LE SABLE ET LA CENDRE (1929)	423
LE DERNIER RETOUR (1929)	426
CEUTA 1929 (1929)	438
CARNAVAL SACRÉ (1935)	445

MORS ET VITA

<i>Avant-propos</i>	461
UN PETIT JUIF À LA GUERRE	465
EXPLICIT MYSTERIUM	499
SUR UN CAMARADE BLESSÉ	525
COURAGE ET PEUR	533
LE 11 NOVEMBRE À LA CHAPELLE DES INVALIDES	543
ALLOCUTION À DES ÉTUDIANTS ALLEMANDS	549
Notes	558

SERVICE INUTILE

<i>Avant-propos</i>	571
CHEVALERIE DU NÉANT	595
<i>Notes</i>	599
POUR LE CHANT PROFOND	600
<i>Notes</i>	613
LA TRAGÉDIE DE L'ESPAGNE	614
<i>Notes</i>	619
LA GRANDE TENTATION	620
QUELQUES PAGES DE « LA ROSE DE SABLE » :	
Passage d'un capitaine	626
Dans la palmeraie	627
UN VAINQUEUR ÉLÈVE-T-IL UNE STATUE AU VAINCU?	633
<i>Note</i>	636
PACTE DE SÉCURITÉ	637
LA CHIENNE DE COLOMB-BÉCHAR	641
« LES OLYMPIQUES » (<i>avant-propos</i>)	647
<i>Note</i>	651
LA MORT DU BOURGEOIS	653
UN SENS PERDU	656
LA PRUDENCE OU LES MORTS PERDUES	664
LA FÊTE À L'ÉCART	679
<i>Notes</i>	684
SUR LA NOBLESSE EN FRANCE	686
L'ÂME ET SON OMBRE :	
L'âme et son ombre	690
L'écrivain et la chose publique	693
La possession de soi-même	699
<i>Notes</i>	721
LETTRE D'UN PÈRE À SON FILS (<i>fragments</i>)	724
<i>Note</i>	735

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE

7 MARS 1936	741
LE PARAPLUIE DU SAMOURAÏ	755
QUE 1938 EST BON (juillet 1938)	765

PHYLACTIONÈRES	779
L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE (septembre 1938)	791
LA FRANCE ET LA MORALE DE MIDINETTE.	835

LE SOLSTICE DE JUIN

LES CHEVALERIES.	857
POUR LES MORTS.	872
POUR LES VIVANTS.	874
LA LIBERTÉ D'EXPRESSION.	875
LE TON HUMAIN.	877
LE GOÛT DU COURAGE	880
UNE VERTU D'AUDACE : LE BON SENS.	882
SE CRÉER DES RÉPUGNANCES.	883
MIDI.	886
LES PENSÉES QUI SOUTIENNENT.	888
LA PAIX DANS LA GUERRE.	889
LA FRITURE.	891
LA QUALITÉ	896
ÊTRE DE SON ÉPOQUE.	900
MOTS ET MODES	902
BARRÈS, QU'ON ÉLOIGNE.	906
POUR LA JEUNESSE	908
ÉCRIT SUR LE MUR.	910
LES NUITS DE MAI.	915
LE TRAVAIL BIEN FAIT.	921
ÉPURATION	923
LA SYMPATHIE.	925
LES RÉVOLUTIONS, LES ESPRITS ET LES MŒURS.	930
VINGT LIGNES SUR L'HÉROÏSME	932
LE SERVICE N'A PAS D'ODEUR.	933
CELUI QUI A MANQUÉ LE COCHE	935
L'AVENIR DE LA QUALITÉ HUMAINE CHEZ LE FRANÇAIS MOYEN	936
LETTRÉ À RADIO-JEUNESSE	946
LES CHENILLES.	952
LE SOLSTICE DE JUIN.	953
LE SOURIRE ET LE SILENCE	963

CARNETS

(années 1930 à 1944)

Préface	967
CARNET XIX. — Alger : du 19 septembre 1930 au 21 mai 1931.	973

CARNET XX. — Alger : du 21 mai 1931 à novembre 1931.	997
CARNET XXI. — Alger : de novembre 1931 à mars 1932.	
Paris : de mars 1932 au 26 avril 1932.	1023
CARNET XXII. — Paris : du 26 avril 1932 au 21 juin 1932.	
Alger : du 21 juin 1932 au 25 novembre 1932.	1063
CARNET XXIII. — Du 25 novembre 1932 au 23 août 1933.	1083
CARNET XXIV. — Alger : du 23 août 1933 au 16 octobre 1933.	
Paris : du 18 octobre 1933 au 3 janvier 1934. Alger : du 5 janvier 1934 au 15 février 1934.	1085
CARNET XXV. — Paris : du 17 février 1934 au 7 juillet 1934.	1111
CARNET XXVI. — Paris : du 7 juillet 1934 au 14 août 1934.	1125
CARNET XXVII. — Alger : du 15 août 1934 au 2 octobre 1934.	
Midi : du 3 au 8 octobre 1934	1133
CARNET XXVIII. — Paris : du 8 octobre 1934 au 21 novembre 1934.	
Alger : du 22 novembre 1934 au 17 février 1935.	1143
CARNET XXIX. — Paris : du 19 février 1935 au 31 mars 1935.	
Alger : du 2 avril 1935 au 20 mai 1935. Paris : du 22 mai 1935 au 1 ^{er} août 1935	1159
CARNET XXX. — Paris : du 1 ^{er} août 1935 au 7 février 1936.	
Alger : du 7 au 23 février 1936. Paris : du 23 février au 9 mars 1936	1177
CARNET XXXI. — Paris : du 9 mars 1936 au 25 décembre 1936.	1195
CARNET XXXII. — Nice, Peira-Cava : du 25 décembre 1936 au 21 février 1937.	
Paris : du 23 février 1937 au 22 juin 1937.	1211
CARNET XXXIII. — Paris : du 22 juin 1937 au 12 janvier 1938.	1223
CARNET XXXIV. — Nice, Peira-Cava : du 13 janvier au 21 février 1938.	
Paris : du 22 février au 5 juin 1938.	1237
CARNET XXXV. — Paris : du 5 juin 1938 au 3 septembre 1938.	
Londres : du 4 au 8 septembre. Lorraine : du 24 septembre au 3 octobre.	
Paris : du 4 octobre 1938 au 10 janvier 1939.	1255
CARNET XLII. — Paris : du 1 ^{er} janvier 1942 au 5 mai.	
Grasse : du 6 mai au 14 juin. Paris : du 15 juin au 31 décembre 1942	1275
CARNET XLIII. — Paris : du 1 ^{er} janvier 1943 au 22 février.	
Grasse : du 23 février au 13 avril. Paris : du 14 avril au 31 décembre 1943.	1305
NOTES NON DATÉES mais appartenant à la période 1930-1944.	1329
Index.	1361

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION

<i>Avant-propos</i>	1373
LE RÊVE DES GUERRIERS (1940)	1379
LES PRISONNIERS (1940)	1421
« FAMILLE », « PATRIE », ETC. (1940)	1431
L'ASSOMPTION DU ROI DES ROIS (1942)	1437
LES ZANFANDEYZÉCOLS (1942)	1449
LA LOTERIE « NATIONALE » (1942)	1455
UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE LIT GÛETHE (1942)	1463
SUR UN TUÉ DE GUERRE ALLEMAND (1942)	1483
<i>DUCES</i> (1943)	1491
« COMME LES HINDOUS QUI, VERS L'AGE DE SOIXANTE ANS... » (1943)	1497
SAINT-SIMON (1943)	1503
LA CHARITÉ (1943)	1523
TRAVAIL (1943)	1535
LES MAISONS DISPERSÉES (1943)	1545
LE CINQUIÈME HIVER (1944)	1551
LA BALANCE ET LE VER (1944)	1559
LA DÉESSE CYPRIS (1944)	1569
<i>Note</i>	1591

DATE DUE

DE 27 11

MR 25 '85

[illegible]

844.912 M767es

Montherlant, Henry de, 1896-
1972.

Essais

001052713

